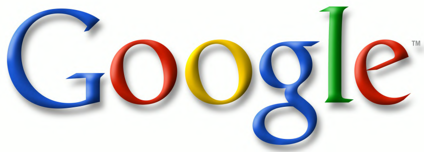


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

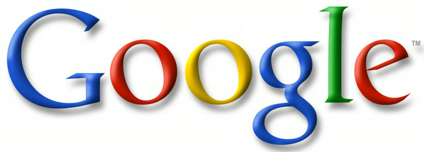
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

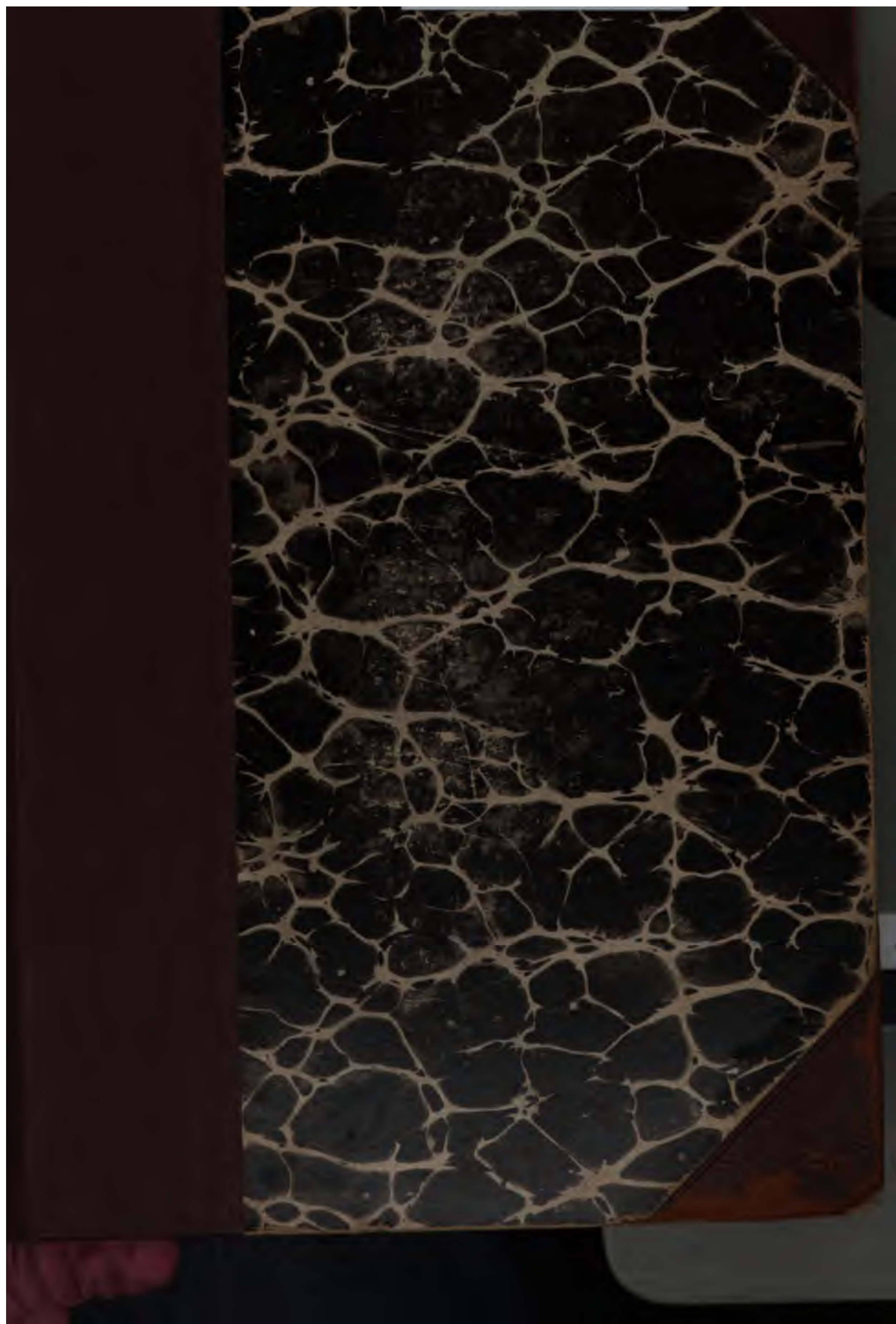
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Fr 7098.60.4

Harvard College Library



FROM THE BEQUEST OF

JOHN HARVEY TREAT

OF LAWRENCE, MASS.

(Class of 1862)


LES ÉGLISES
DE
L'ARRONDISSEMENT
D'YVETOT
PAR
M. L'ABBÉ COCHET.

LES ÉGLISES

DE

L'ARRONDISSEMENT D'YVETOT.

LES ÉGLISES

DE

L'ARRONDISSEMENT D'YVETOT,

PAR

M. L'ABBÉ COCHET,

INSPECTEUR DES MONUMENTS HISTORIQUES DE LA SEINE-INFÉRIEURE.

TOME I.



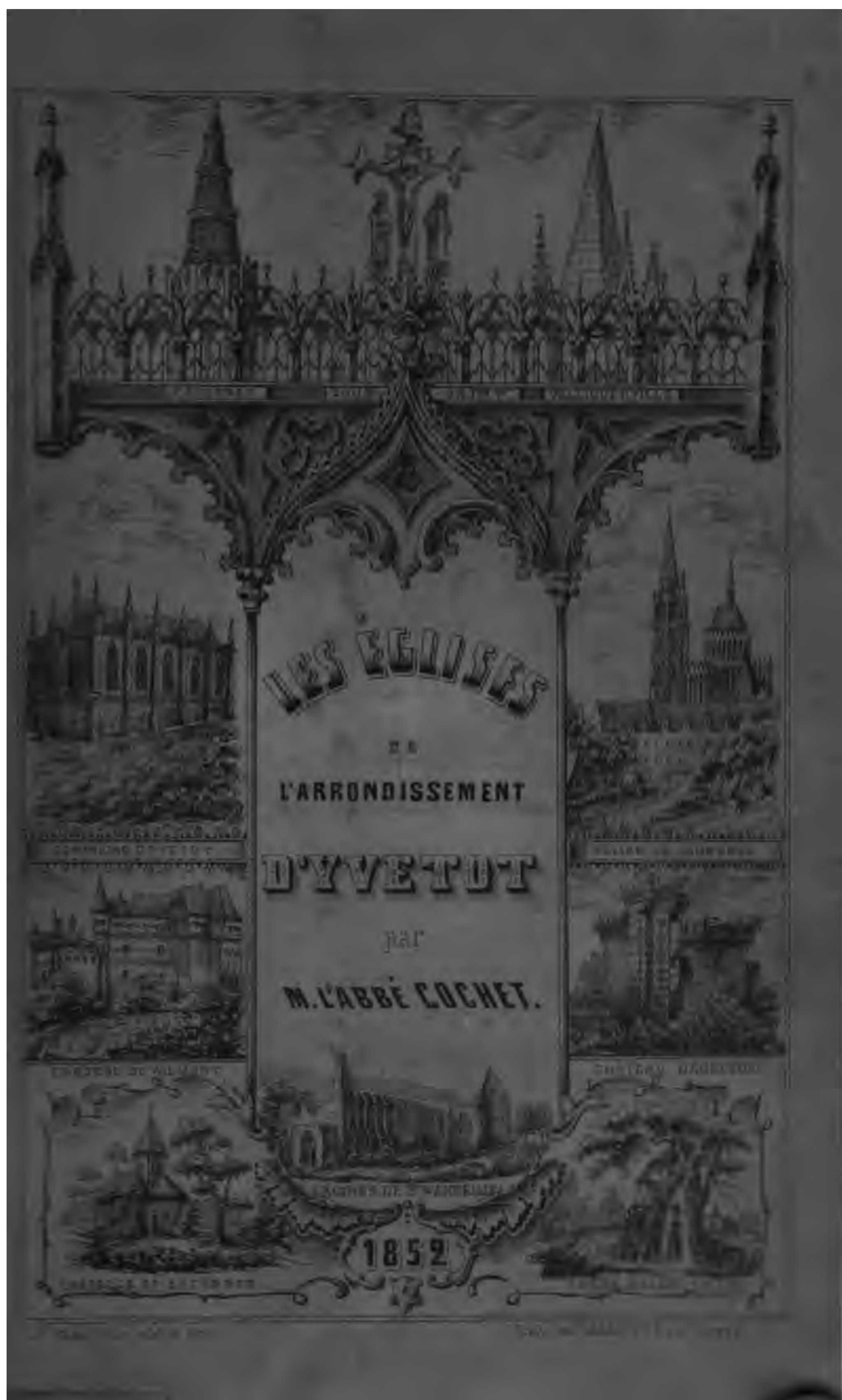
« Domine, zelus domûs tuæ comedit me. » Ps 68, v. 10.

PARIS,

DIDRON, rue Hautefeuille, 13, — DERACHE, rue du Bouloy, 7.
ROUEN, — LEBRUMENT, FLEURY, FRANÇOIS et HERPIN, Libraires.
DIEPPE, MARAIS ; — YVETOT, DELAMARE.

—

1852.


LES ÉGLISES
DE
L'ARRONDISSEMENT
D'YVETOT
par
M. L'ABBÉ COCHET.
1852

LES ÉGLISES

DE

L'ARRONDISSEMENT D'YVETOT.

LES ÉGLISES

DE

L'ARRONDISSEMENT D'YVETOT.



NOTRE-DAME DE CAUDEBEC

LES ÉGLISES

DE L'ARRONDISSEMENT D'YVETOT.



CANTON DE CAUDEBEC.

NOTRE-DAME DE CAUDEBEC.



§ I. HISTORIQUE DES CONSTRUCTIONS.



mon retour d'Asie, disait un ancien, faisant voile d'Égine vers Mégare, j'arrêtai mes yeux sur les pays qui étaient autour de moi. Égine était derrière, Mégare devant, le Pyrée à ma droite et Corinthe à ma gauche, villes autrefois florissantes et célèbres, mais aujourd'hui détruites et presque ensevelies sous leurs décombres. A cette vue je ne pus m'empêcher de reporter mes pensées sur moi-même. Hélas! me disais-je, faibles mortels que nous sommes, nous nous livrons à la douleur, à la mort de nos amis dont la vie doit être si courte, tandis que devant nous sont gisants, sans forme et sans vie, les cadavres de tant de villes fameuses [1]. »

Le voyageur français qui descend la Seine et s'arrête à Caudebec peut dire à peu près la même chose. Nulle terre n'est plus riche en souvenirs que celle qu'il foule aux pieds. Derrière lui est Yvetot avec son poétique royaume, Sainte-Gertrude avec son tabernacle de pierre, Maulévrier avec sa villa romaine, Calidu avec ses médailles gauloises; devant lui est *Lotum*, cachant ses

[1] *Epist. Serv. Sulpitii ad Tullium Ciceronem*, lib. 40. *Epist. ad fam.*

debris romains sous les eaux de la Seine, Belcinac, dont l'alluvion recouvre les trois églises; Vatteville, avec son château normand, sa *Maison des Rois* francs et ses métairies mérovingiennes; Brotonne enfin, l'antique Arélaune, qui voile sous ses chênes séculaires toute une cité gallo-romaine. A sa droite est Lillebonne avec son théâtre, ses bains, ses statues et son palais des ducs: à sa gauche, Jumièges avec sa royale abbaye, sa salle des gardes, ses tombeaux des Énervés et d'Agnès Sorel, St-Wandrille avec son cloître, ses chapelles, ses saints et ses mystérieuses légendes.

Toutes ces villes, toutes ces abbayes, tous ces châteaux brillèrent autrefois; aujourd'hui ce ne sont plus que des cadavres enterrés sous les ruines. Caudebec seul reste vivant et debout. La tour de Vatteville a été frappée par la foudre; la bande noire a dévoré les clochers de Saint-Wandrille; les flèches de Jumièges ont été abattues par la tempête et ses tours blanches n'attendent plus que le coup de vent qui doit les renverser pour toujours: seule, la flèche de Caudebec s'élève sur les bords du fleuve et nous console de tant de monuments perdus.

Mais cette cité, aujourd'hui si fière de l'auréole dont les architectes chrétiens ont couronné sa tête, ne fut pas toujours soumise au joug de l'Évangile. En fouillant la terre, soit dans le sein de la ville, soit aux alentours, on rencontre à chaque pas les débris d'une autre civilisation. Ce sont des médailles à l'effigie des divins Césars, des poteries aux bas-reliefs mythologiques, des mosaïques à l'image d'Apollon et de Cérès, des statuettes de Vénus et de Latone, et des urnes dépositaires des derniers vœux des idolâtres. Tout indique que le paganisme a passé par là et qu'il y a régné pendant long-temps en maître: mais un jour il en fut chassé par les saints missionnaires dont on montre encore les grottes, les ermitages et les chapelles, comme traces de leur passage. Milon, Condède, Samson, Wandrille, Ansbert, Hardouin vinrent ici renverser les idoles et établir le règne de Jésus Christ, en même temps qu'ils exterminaient les bêtes fauves et qu'ils défrichaient les forêts [1].

Les religieux de Saint-Wandrille surtout évangélisèrent Caudebec et ses environs. Ils y bâtirent la première église ainsi qu'à Betteville, à Rençon et à Sainte-Gertrude. Voilà pourquoi

[1] *Chronicon Fontanellense*, dans le *Recueil des Historiens de France*, t. V.

ces églises restèrent toujours leur propriété par droit de conquête évangélique. Nos rois carlovingiens y ajoutèrent le droit de souveraineté temporelle; aussi, du plus loin que nous apercevons son nom dans l'histoire, Caudebec nous apparaît-il toujours uni à l'abbaye de Saint-Wandrille.

Dans un diplôme de 853, donné au palais de Kiersy, la treizième année de son règne, Charles-le-Chauve accorde aux moines de Fontenelle, pour entretenir le luminaire, le vin et les oblations de leur autel, Caudebec et ses dépendances, avec les eaux, le port, le péage, le passage et les coutumes [1]. Les ducs de Normandie y ajoutèrent encore le droit de haute et de basse-justice, les foires, les moulins et les pêcheries [2].

Guillaume-le-Conquérant, dans une charte donnée à Lillebonne, en 1074, confirma le patronage des quatre églises, y ajoutant la restitution de l'île de Belcinac qui flottait encore à la surface des eaux [3]. Vers 1135, Henri I[er], roi d'Angleterre, par une charte délivrée à Dieppe lors de son passage [4], accorda aux moines de Saint-Wandrille un privilége gênant pour la piété des fidèles de Caudebec; c'était le droit de tenir le dimanche, autour de leur église, le marché du samedi qui, à Fontenelle, était tombé en désuétude [5].

Au XIII[e] siècle, les habitants de Caudebec construisirent ou réparèrent notablement leur église; car nous voyons Eudes Rigaud arriver dans ce bourg le 6 août 1267. Il y passa trois jours et dédia l'église de Sainte-Marie [6]. A cette époque, la paroisse valait 40 livres et le titulaire s'appelait M[e] Roussel, nommé par Eudes Rigaud lui-même, sur la présentation de l'abbé de Fontenelle [7].

[1] « Calidum-Beccum cum integritate et appendiciis. » Voy. le *Rerum gallic. et franc. scriptores*, t. VII. — [2] « Fontanella cum viculis ad ipsum respicientibus, videlicet Gothevilla, Bethvilla, Rencio, Caldebec, Ansgothmoulins, etc. » *Charte de Richard II*, en 1024, dans le *Neustria pia*, p. 165. — [3] « Confirmo abbatiæ S[ti].-Wandregisilii exemptionem in quatuor ecclesiis, scilicet Sancti-Michaelis, Calidobecci, Sanctæ-Gertrudis Resenchom. Item reddo insulam quæ vocatur Belsinaca. » *Neustria pia*, p. 167. — [4] Apud Dyepam, in transitu meo. — *Cartulaire de Saint-Wandrille*, p. 68. — [5] *Neustria pia*, p. 173. — *Cartulaire de Saint-Wandrille*, aux archives départementales. — [6] *Regestrum visitationum*, éd. Th. Bonnin, p. 583. — [7] « Beata Maria de Calido-Becco. » Voyez le *Pouillé* d'Eudes Rigaud, aux archives départementales de la Seine-Inférieure.

Cependant, vers la fin du XIVᵉ siècle, l'église dédiée par le grand consécrateur était devenue trop petite pour une ville qui grandissait sans cesse. En 1382, les habitants commencèrent par acheter des moines de Saint-Wandrille un terrain du côté du marché pour l'agrandissement de leur église [1] ; ils s'adressèrent ensuite au roi de France afin d'avoir la permission de s'imposer extraordinairement pour cette grande entreprise. Le 4 décembre 1389, le roi Charles VI rendit l'ordonnance suivante :

« Charles, par la grâce de Dieu, roy de France, au bailly de Caux ou son lieutenant, salut : De la partie des habitans et paroissiens de la ville et paroisse de Caudebec en Normandie nous a esté humblement supplié, pour ce qu'en la dite ville avoit une église d'ancienne façon et peu contemplative, yceux supplians ou partie d'iceux, pour la révérence de Dieu et de la Vierge Marie dont cette église est fondée, afin que dévotement et continuellement le service divin, qui, pour l'inhabitation de cette église, y feust fait célébrer plus honorablement et convenablement, eussent commencié à faire réédifier une tour ou édifice de bonne contenue et spacieuse pour esclairer, rélargir la dite église qui estoit moult obscure et orle et de peu d'espace et depuis ait toujours l'ouvrage de cette tour et édifice être continué par les aumônes et dévotions volontaires d'iceux supplians, tellement que la chose a été moult grandement advancée jusques à ce que les dons et aumônes sont cessées par les mortalités et adversités qui sont depuis le dit temps de neuf années survenues au pays dont les bonnes personnes et amis qui avoient dévotion à l'œuvre sont moult apovris depuis, par quoi l'ouvrage n'a pas été faict..... Pourquoi, toutes ces choses considérées, mandons et commettons d'asseoir sur les paroissiens la dite taille et assiette jusqu'à la dite somme de 300 livres tournois à être payées à trois payemens [2]. »

D'après ces ordres du roi, le bailli de Caux fit faire un rôle des 347 habitants de Caudebec répartis dans les onze quartiers de la ville, et fit dresser un devis estimatif pour la répartition

[1] Voyez les *Archives de la fabrique de Caudebec*. — *Monuments civils et religieux de Caudebec*, 1827, ms. de M. Le Sage, conservé à la bibliothèque publique de Rouen ; — *Revue de Caudebec*, ms. du même auteur, 1840, conservé à la mairie de Caudebec.

[2] *Monuments de Caudebec*, par M. Le Sage, ms.

de l'impôt. Il ne préleva la première année que 84 livres, reportant le reste sur les exercices suivants. Voici en quels termes s'exprime l'acte officiel du bailliage :

« Assiette faite en la ville et paroisse de Caudebec pour paier l'œuvre de machonnerie de nouvel allouée et estre faite en l'église paroichiel de la dite ville et arches des chapelles de Sainte-Marguerite et Saint-Jacques en la dite église et aussi visiter, renquérir par où les eaues sont entrées et la machonnerie de la tour de la dite église seulement en haut auprès de la tourelle où est le dégré aboli par lequel on monte en la dite tour.... reconnoissant jouxte la cédule du marché que portent les trésoriers de la dite paroisse et aussi Robichon Varnier, machon, merchant de la dite besongne reconnue de machonnerie, lequel Robichon doit avoir pour la dite besongne tant par principal que pour matières premières pour rendre la dite besongne parfaite du mestier de machonnerie 84 livres tournois [1]. »

Le malheur des temps ne permit pas l'exécution de ce projet; car plus de trente ans après, nous voyons les habitants de Caudebec poser les fondements de leur église et demander au roi d'Angleterre la permission de prendre du bois de construction dans les forêts de Brotonne, du Trait et de Maulévrier. Le monarque anglais la leur accorda gracieusement en ces termes : « Henri [VI], par la grâce de Dieu roi de France et d'Angleterre, à nos amés et féaus gens de nos comptes et trésoriers à Paris et au maître des eaux et forêts de ma duché de Normandie, salut et dilection. Savoir vous faisons que oyé la supplication des trésoriers et paroissiens de l'église de Caudebec contenant que la dite église est tant ancienne qu'elle est disposée et en avanture de chéoir et aler à ruine dont grand inconvénient se pourroit ensuivre si sur ce n'estoit pourvu de réparation convenable, laquelle lesdits supplians ne pourroient bonnement supporter sans notre aide et confort, si comme ils dient, requérans humblement que de notre grace, leur veuillons octroyer jusques et tous excrues du bois de nos forêts de Brontonne ou du Trait et de Maulévrier pour convertir en la réparation de la dite église. Nous, par l'advis de notre très-cher et très-amé oncle Jehan régent notre royaume de France, duc de Bedford, avons donné et octroyé, donnons et octroyons

[1] *Archives de la fabrique* : — *Revue de Caudebec*, par M. Le Sage.

par ces présentes des bois de nos dites forêts jusques à la valeur de 80 livres tournois pour tourner et convertir en la réparation de la dite église et non ailleurs. Donné à Paris le xxvii[e] jour d'octobre, l'an de grâce mil cccc vint et cinq, de notre règne le quart [1]. »

Cette église mit environ cent ans à grandir, et il est vrai de dire qu'au commencement du xvii[e] siècle on travaillait encore à l'achèvement de son portail. Aussi ce petit édifice, quoique homogène en apparence et à une première vue, présente à un observateur attentif quatre variétés de style. Le style à tores du commencement du xv[e] siècle, évident dans la tour du clocher, se maintient dans les portails latéraux, se continue presque sans altération dans les arcades de la nef, dans les bas-côtés, dans la chapelle située entre le clocher et le portail du marché et dans sept chapelles du côté nord depuis celle de Saint-André jusqu'à celle de Saint-Georges, aujourd'hui la sacristie des chantres. Le style prismatique domine dans les voûtes de la nef et du chœur, dans la chapelle de la Sainte-Vierge, dans celles du Sépulcre, du Saint-Esprit, de Sainte-Geneviève, de Saint-Nicolas et dans la sacristie actuelle ; nous pensons qu'il faut lui attribuer le haut de la tour et la flèche qui la surmonte. Le style de la Renaissance se montre dans les deux dernières arcades de la nef, dans les chapelles de Saint-Guillaume, de Saint-Gilles, de Saint-Simon et Saint-Jude, dans le trésor et dans le grand portail. Enfin le style gréco-romain du xvii[e] siècle apparaît dans la balustrade à cariatides du grand portail et dans les deux tourelles qui l'accompagnent.

Pendant les deux siècles que s'élabora l'œuvre de Notre-Dame, la petite ville de Caudebec fut remplie d'artistes et d'ouvriers travaillant le bois, la pierre, le cuivre, la toile et le verre. Voici les noms de plusieurs d'entr'eux ; c'est des registres de la fabrique que nous les avons tirés.

Les architectes qui réparaient l'église étaient, en 1562, Mathurin Lebœuf et Jehan Custif, et, en 1593, Françoys Maze qui travaillait sur les combles. Les charpentiers qui les aidaient étaient, en 1545, Robert de la Fenêtre, qui fit les portes de l'église, Nicole de Gournay, qui lambrissait le pugnon du portail Saint Maur, et toute la famille des Brunel qu'on trouve à l'œuvre pendant un demi siècle. En 1550, Jacques Brunel cou

[1] *Revue de Caudebec*, par M. Le Sage.

vrait le porche de l'église et, en 1562, il *racoustait les cloches tant les grosses que les moindres :* Guillaume Brunel lui succéda en 1570, et Jehan Brunel en 1584.

Les travaux de sculpture et de menuiserie étaient confiés, en 1545, à Jehan Lemazurier, qui fit une table de noyer qu'on mettait devant l'église pour faire la quête; en 1562, à Nicole Barbey, qui refit la chaire à prêcher, détruite sans doute par les Calvinistes, et à Martin de la Fenêtre, qui refit les boîtes au profit des reliques dépouillées par les iconoclastes ; enfin, en 1594, à Noel Ranchon, qui « racousta » les fonts baptismaux. Les ferrures étaient travaillées par Jacques Robert et Jehan Gossey qui faisaient les verges des fenêtres, les clefs de la tour et les rouages de l'horloge.

Il y avait aussi des dinandiers qui, comme Nicolas Hémery, faisaient les ostensoirs, les lampes et les girandoles ; des brondeurs, qui, comme Bastien Champeaux, en 1545, brodaient des étuis pour les corporaliers, faisaient et racoustaient chapes et chasubles, et des imaginiers, qui, comme Christofle Bellanger, en 1565, taillaient les statues et les images de l'église.

Mais ce que nous avons retrouvé avec le plus de plaisir, ce sont les peintres et les verriers. En 1593, c'est Jacques Canu qui travaille les vitres de l'église, et, en 1595, Rigaut qui peint l'horloge. Cependant Richard et Jehan Lemarchand, père et fils, peignent les tableaux, font les cadres et raccommodent les verrières, de 1584 à 1622. Leur réputation s'étendait au loin ; car, en 1622, les comptes de la fabrique de Lillebonne nous montrent Jean Lemarchand faisant la verrière de saint Jean-Baptiste dans le chœur de cette église. Il en était de même des architectes de Caudebec. On les demandait aussi dans les pays d'alentour. Quand le portail de Lillebonne fut frappé de la foudre, en 1543, on appela de Caudebec le nommé Thomas, « machon, » qui, sur la demande qu'on lui en fit, rapporta bientôt un « pourtraict » de portail que la ville adopta ; c'est celui que nous y voyons encore aujourd'hui : on y reconnaît la main qui a laissé son empreinte sur l'église de Caudebec.

§ II. EXTÉRIEUR DE NOTRE-DAME.

L'église que nous entreprenons de décrire est une des plus riches et des plus belles du diocèse de Rouen. Elle brille surtout par les détails. Ce n'est pourtant qu'une chapelle, comme

le disait le bon roi Henri IV, dont le jugement est resté, mais aussi c'était bien la plus jolie qu'il eût vue dans son royaume de France et de Navarre.

A l'extérieur, elle présente deux etages garnis chacun d'un rang de fenêtres. Les contreforts des chapelles s'élèvent comme des murs de séparation ; des arcs-boutants les unissent à ceux de la nef; des aiguilles à crochet les couronnent au point le plus élevé; des statues, dont il ne reste rien, les surmontaient sans doute. D'autres statues ornaient le front de chaque contrefort : le temps les a emportées; des gargouilles sous forme d'oiseaux de proie, voilà tout ce qu'on y remarque aujourd'hui.

Le petit portail de la place du marché est du XV[e] siècle; il est en retrait et ne s'harmonise avec l'église qu'au moyen d'un porche ajouté après coup. Son tympan fut autrefois tapissé de statues. Dans l'angle où finit le travail de 1426, on voit soutenu par deux mains d'hommes un chapeau de cardinal avec ses cordons et ses glands; il surmontait probablement une statue depuis long-temps renversée, celle peut-être d'un bienfaiteur ou d'un protecteur de l'église.

Le portail de la Grande-Rue appartient aussi au XV[e] siècle; il se compose de colonnettes à chapiteaux de feuilles de choux. Deux niches, dont les statues ont disparu, l'ornent de leurs dais et de leurs socles. La voussure est fort élégante; ce sont deux rangs de feuilles de chardons terminées par des rats-d'eau, des lions et des salamandres aux ailes de chauve-souris. Entre deux rangs de feuilles de vigne sont rangés huit anges assis dans leurs niches et tenant des légendes. Sur le tympan de la porte, on voyait jadis un bas-relief représentant la Cène et qui fut détruit en 1793.

La balustrade des chapelles me paraît du XVI[e] siècle; ce sont des quatre-feuilles aigus, renfermés dans des losanges. Mais la balustrade par excellence, celle qui fait la grande renommée de l'église, c'est celle qui entoure la grande nef et le chœur. Elle brillait autrefois au soleil comme une riche ceinture de reine, et s'appelait la *galerie aux lettres dorées* [1]. Après avoir beaucoup souffert, cette ornementation a été, de nos jours, assez heureusement réparée. Les lettres gothiques, dont elle est couverte, ont cinquante-cinq centimètres de hauteur. Les paroles qu'elles composent sont toutes tirées des livres

[1] Voyez dans les Archives de la fabrique le *Devis des travaux de* 1699

saints et des antiennes que l'Église chante en l'honneur de la Reine des cieux. Voici le texte même de la légende : Sur le portail : « Pulcra es et decora ; » au midi : « Tota pulcra es, amica mea, et macula non..... alia Jerusalem terribilis ut castrorum..... Ave, regina cœlorum, ave, domina angelorum ; salve, radix sancta, ex quâ mundo lux est orta, ave gloriosa ; » au chevet : « Super omnes speciosa, vale, ô valde decora ; » au nord : « Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei, quoniam elevata est magnificentia tua super cœlos : Maria, quasi cedrus, exaltata..... Ave, regina cœlorum, ô mater Dei, memento meî ; ave, cujus cor..... » Une galerie à peu près semblable se voit à l'église de la Ferté-Bernard, construite par les frères maçons Robert, Gabriel et Jérôme Lesviet, de 1553 à 1596 [1].

Le plus beau morceau de Notre-Dame, c'est le clocher, placé, du côté méridional de l'église, au rang des chapelles sur lesquelles il fait une légère saillie ; sa hauteur totale est de 101 mètres.

La tour carrée s'élève assez haut sans fenêtre et sans ornement. Des contreforts unis la soutiennent jusqu'à la balustrade de l'aiguille. Après la première fenêtre, commence un retrait qui s'étend jusqu'à la balustrade. Dans les fenêtres de cet étage, on aperçoit le système qui annonce ordinairement l'arrivée du XVIe siècle. La balustrade se compose de quatre-feuilles renfermées dans des cercles.

Mais la merveille du monument, ce qu'il faut renoncer à décrire et ce qu'un habile crayon pourrait à peine rendre, c'est la flèche octogone qui surmonte la tour.

Jamais l'art chrétien ne s'était joué de la matière avec plus de bonheur que dans ce chef-d'œuvre aérien. Nous avions vu la pierre finement découpée aux clefs de voûte de Dieppe, du Tréport, du Bourg-Dun et de Saint-Pierre de Caen ; aux contreforts de Cologne et de Saint-Ouen de Rouen ; aux portails de Reims, d'Amiens et de Strasbourg ; jamais nous ne l'avions vue serpenter avec autant de légèreté, ni s'enlacer avec autant de souplesse.

D'en bas cette flèche paraît ronde, tant les parties aiguës disparaissent et s'effacent, tant elles se dégagent en s'élevant ;

[1] *Rapport sur les monuments de la Sarthe*, p. M. l'abbé Tournesac, dans le *Bulletin monumental*, t. VIII, p. 417. — On peut rapprocher de ces galeries le *Post tenebras spero lucem*, de Saint-Laurent de Rouen.

ce ne sont, à vrai dire, que huit fenêtres partagées en six étages et que viennent compliquer des contreforts avec leurs arcs-boutants. Puis, au-dessus, grandit, en fuyant dans les airs, en s'allongeant en dents de scie, en nébules, la flèche trois fois couronnée de guirlandes à fleurs de lis. Ces cercles fleuronnés ajoutent beaucoup de grâce à cette belle aiguille, qui sans cela paraîtrait monotone ; c'est là enfin cette fameuse tiare dont parlent les voyageurs, poètes ou historiens, et que tous les artistes ont dessinée dans leur album.

L'escalier, qui conduit au clocher, est une tourelle ronde, placée à l'angle de la tour carrée. Le haut, qui est très-orné, se termine par une couronne royale, qui produit un effet magique et inattendu. Rien n'est plus véritablement majestueux que cette couronne garnie de pierreries, que l'architecte semble avoir cachée comme le bijou de son œuvre.

Une riche sonnerie retentissait autrefois dans cette belle tour ; car le beffroi posséda jusqu'à onze cloches, dont une, la plus forte, pesait 18,000 livres ; aujourd'hui, il n'en contient plus que trois. Sur l'une d'elles, on lit : « Je fus faite l'an 1552 : me fit Jehan Buret. » et sur l'autre : « L'an 1552, j'ai été faite faire des deniers du trésor de l'église de Caudebec, et aumônée des bourgeois et depuis refondue, en 1624, par les libéralités de noble homme François Thibaut, conseiller-assesseur-certificateur en la vicomté du lieu, et nommée Charlotte par dame Diane de Clères, femme de messire Adrien de Melleville : N. Juppin, N. Buret m'ont faicte. »

Peu de temps après sa construction, ce clocher vit placer sur son flanc méridional une horloge en plomb, disparue il y a environ vingt-cinq ans. Aux angles du cadrau étaient figurés les attributs evangéliques, et autour on lisait ce distique qu'un chretien devrait toujours porter écrit dans son cœur

Prima fuit, præsens volat, ultima quandò sonabit ?
Hæc latet, imprudens, ergò caveto tibi.

Sous le cadre était un globe mobile, indiquant, comme à Fecamp, les phases de la lune. Entre le globe et le cadran solaire, on lisait : « Nos sol, vos luna regit. » Le tout était couronné par un dais en plomb, découpé à jour. Cette ingenieuse et elégante machine avait été construite de 1530 à 1535. M. Le Sage nous en a conservé le dessin dans ses *Monuments civils et religieux de Caudebec*

Après le clocher, ce que l'église nous offre de plus remarquable, c'est le grand portail, qui n'est pas contemporain du reste de l'édifice. Guillaume Letellier, l'un des premiers architectes de l'église, s'il n'en est pas le premier, conduisit son œuvre jusqu'aux deux voûtes percées d'ouvertures rondes que l'on voit au bas de la nef. Sans doute qu'à ce point était un portail aujourd'hui détruit, lequel se rencontrait sur l'alignement du clocher.

Ce premier édifice de la fin du xve siècle fut reconnu insuffisant au xvie. En 1517, on acheta plusieurs maisons pour l'agrandir. Cette addition, commencée avec le règne de François Ier, était loin d'être achevée en 1530 ; arrêtée plus tard par les disciples de la réforme, qui abondaient à Caudebec, elle n'était pas encore terminée au temps de Henri IV ; car ce prince, dit la tradition, donna 300 livres pour l'achèvement de l'église ; il en fut donc le dernier bienfaiteur.

Le grand portail de Caudebec appartient tout entier au xvie siècle ; on y trouve même, comme nous l'avons dit, des morceaux du xviie. Certaines parties sont d'une grande beauté ; d'autres manquent de grâce ; quelques-unes sont si pesantes qu'elles paraissent s'affaisser sous leur propre poids.

Prise de la place du parvis, la vue générale de l'église est vraiment admirable ; je n'en connais point de plus gracieuse, ni de plus imposante. Le portail au premier plan, le clocher au second, donnent la mesure de ce que la main de l'homme peut produire de plus fin et de plus délicat.

Ce portail se compose de trois parties, dont deux, les collatérales, fuient comme celles de Saint-Maclou de Rouen. Celle du milieu a une voussure de trois rangs de statues, entremêlées de plusieurs rangs de feuillage. Six grandes statues ornaient jadis les parois des murs ; de nombreuses statuettes surmontaient les socles destinés à les recevoir ; ces statues ont été mutilées par une foule ignorante, qui cependant a respecté les saints et les anges dont la voussure est peuplée. Au premier rang, on admire les images de six bienheureux, dont font partie saint Laurent, diacre et martyr, saint Sébastien, saint Adrien et saint Roch, et de six saintes, entre lesquelles on distingue sainte Catherine, sainte Marguerite, sainte Barbe, sainte Thérèse et sainte Victoire ; au second rang sont les douze apôtres, et parmi eux, saint Paul avec son glaive, saint Jean avec

son calice, saint Barthélemy avec son poignard, au troisième, des anges, dont deux tiennent des légendes et les autres des instruments de musique; j'ai cru reconnaître, dans cet orchestre, un violon, une guitare, des timbales, un tambour, une lyre, une trompette, un orgue, une musette, une flûte et un cor de chasse. Ainsi ce portail était l'image du ciel où siègent aux premiers rangs les anges, les apôtres et les martyrs.

Avant la Révolution, on voyait sur le tympan un bas-relief qui représentait le ciel; il a été détruit en 1793.

La grande porte se partage en deux anses de panier, entre lesquelles est une niche du XVIe siècle, refaite au XVIIe. Le couronnement représente une église. Les archives de 1594 nous apprennent qu'il y avait dans cette niche une image de Notre-Dame. L'ogive du portail, malheureusement brisée, devait porter bien haut une seconde image de Notre-Dame de Caudebec.

La balustrade et le haut du portail ont été refaits au XVIIe siècle. On y voit deux espèces de dauphins et de salamandres au-dessus de deux médaillons usés. A-t-on voulu représenter des monstres de la mer ou des fils de France, bienfaiteurs de l'église? Vient ensuite la balustrade, composée de lourdes cariatides, construction massive qui révèle assez clairement le temps de Henri IV.

Déjà les contreforts avaient été abandonnés à la hauteur du portail. Plus tard, on greffa dessus de lourdes tourelles à jour, qui après être restées de longues années sans couronnement, furent enfin terminées, en 1848, par M. Grégoire, architecte du département, et M. Alexis Drouin, avec tout le bonheur que comporte le style tourmenté de ce temps-là.

Le pignon de ce même portail est percé d'une rose un peu dure, mais ornée de deux rangs de statuettes infiniment riches. Ces quarante-quatre images bien mutilées tiennent toutes un bâton royal. Nous croyons y reconnaître les rois de Juda, ancêtres de Marie, dont la figure surmontait toute l'église. Aussi sur la seconde balustrade lit-on cette belle parole adressée à la Sainte Vierge et qui pourrait être aussi la devise de l'église « *Pulcra es et decora* ! »

Les portails latéraux ont été plus heureux, leurs tourelles ont échappé à l'influence du style grec, le style chrétien en a fait tous les frais. Chacun d'eux est formé d'une ogive ornée

de quatre rangs de saints et de saintes. Les tourelles qui les accompagnent étaient peuplées de statues, dont on ne voit plus que les niches.

Comme les autres églises de la Normandie, cette charmante chapelle a été totalement négligée pendant deux siècles. Malgré son éclatante beauté qui frappait les yeux les moins exercés, elle était abandonnée à son malheureux sort. La Révolution française lui avait porté de rudes coups, et depuis nombre d'années, on n'avait mis la main sur elle que pour la mutiler ou la démolir. Enfin l'heure de la restauration a sonné.

En 1833, le Conseil général de la Seine-Inférieure fixa sur elle ses yeux intelligents et protecteurs; il vota une somme de 3,000 francs pour les premiers travaux de consolidation et demanda un devis à M. Grégoire, architecte départemental. Celui-ci porta les dépenses les plus indispensables à 6,747 fr. Ce devis fut accepté en juin 1834. Le département vota 5,000 fr., la ville 1,400 et la fabrique 600; M. Michaud jeune se chargea de l'entreprise.

Dans la session de 1837, une nouvelle demande fut présentée au Conseil général par la mairie de Caudebec. Cette fois le devis s'élevait à 4,000 francs. Le Conseil toujours plein de bienveillance pour ce précieux monument vota un secours de 1,500 francs; la fabrique en ajouta 500; et, en 1838, le département compléta la somme demandée par une allocation de 2,000 francs. Mauger, maçon de Caudebec, se rendit adjudicataire des travaux pour une somme de 3,360 francs. La même année, l'entrepreneur Michaud fit pour 2,700 francs de réparation à la pyramide du portail et à la grande balustrade. Toutes ces restaurations étaient dirigées par M. Grégoire, le continuateur du Palais-de-Justice de Rouen et de l'abbaye de Saint-Ouen.

Le gouvernement lui-même n'oublia pas l'église de Caudebec. Au mois d'octobre 1838, le ministre de l'intérieur accorda sur les fonds de son département une somme de 2,000 francs, qui furent employés, d'après les devis de M. Grégoire, à réparer la corniche, les balustrades et les vitres du maître-autel. Enfin, en 1839, il envoya encore une nouvelle somme de 2,000 fr.

Dans la session de 1837, le Conseil général de la Seine-Inférieure avait jugé à propos d'élever au rang d'édifices départementaux plusieurs monuments religieux de notre pays;

c'était dans l'intention d'affecter annuellement une somme importante à leur entretien. Il plaça en première ligne l'abbaye de Fécamp, la collégiale d'Eu et la basilique romane de Saint-Georges de Bocherville. Vinrent ensuite les modestes, mais intéressantes églises d'Arques, de Moulineaux, de Veulettes et de Saint-Jean d'Abbetot. Il n'oublia pas non plus l'église de Caudebec. Aussi depuis quinze ans, a-t-elle eu sa part des allocations départementales ; et grâce à ces allocations, M. Deville, Inspecteur des monuments historiques, a pu faire reparer les verrières qui réclamaient les premiers secours. Felicitons hautement de ce concours généreux et intelligent l'ancien préfet de la Seine-Inférieure, M. Dupont-Delporte, et son digne successeur, M. Ernest Leroy. Honneur aussi à la commune et à la fabrique, qui ont donné au pays un noble exemple, qu'on ne peut trop l'engager à suivre !

§ III. L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE.

Comme nous l'avons déjà dit, Notre-Dame n'a pas de transept ; elle n'a qu'une vaste nef et deux allées latérales qui font le tour du chœur. Ces deux allées, d'une largeur inégale, sont entourées dans toute leur longueur de petites chapelles, dont le nombre ne s'élève pas à moins de dix-huit. Deux servent maintenant de sacristie : le clocher, qui ne s'aperçoit pas à l'intérieur, est placé au côté du midi et ressemble à une chapelle fermée.

La longueur totale de l'église, prise dans œuvre, est de 56 mètres, et sa largeur de 22. La hauteur de la nef, prise sous voûte, est de 21 mètres 70 centimetres ; celle des sous-ailes est de 9 mètres seulement. On compte en tout quarante-huit fenêtres et cinquante clefs de voûte.

Le vaisseau de l'église, composé de vingt arcades et d'autant de fenêtres à quatre compartiments, présente au premier coup-d'œil une pureté, une régularité parfaites. Dix-neuf colonnes rondes à chapiteaux de feuilles de vignes soutiennent de grandes ogives décorées de tores : au-dessus de ces colonnes jaillissent des colonnettes rondes qui s'élancent jusqu'aux voûtes pour en recevoir les nervures prismatiques. Ces colonnettes sont soutenues par autant de cariatides ou personnages accroupis, fort curieux à étudier. Peut-être y reconnaîtrait-on les différentes corporations qui peuplaient la ville au XVe siècle

et qui contribuèrent à l'érection de l'église; car on sait que si les décimateurs construisaient et réparaient le chœur, les laïcs construisaient et réparaient la nef. Dans la nef de Saint-Martin-le-Gaillard on lit, sur le fond des voûtes, le nom des différents hameaux qui composent la paroisse et dont les habitants donnèrent chacun un compartiment.

Puisque nous avons parlé des décimateurs et de l'obligation où ils étaient d'entretenir les chœurs et chancels, nous mentionnerons ici la tourelle de plomb, fine et pointue, qui surmonte encore à présent le chœur de Caudebec. Cette aiguille, longue comme un tuyau de fabrique, est un hors-d'œuvre qui fut construit en 1491, comme nous l'apprend une vieille chronique de Fontenelle [1]. Malheureusement l'historien qui nous a conservé la date de cette construction, ne nous en a pas gardé le motif, qui doit être fort curieux. Nous ne serions pas surpris quand il y aurait au fond de cette affaire une querelle domestique, entre les bourgeois et les religieux, entre les paroissiens et leurs seigneurs-patrons. Du reste on ne saurait donner une bonne raison d'une si vilaine chose.

Quelques voûtes ont des écussons, d'autres des pendentifs; deux au contraire n'ont pas de clefs, mais une ouverture ronde, appelée l'O de l'église. Ces sortes d'ouvertures circulaires étaient fréquentes autrefois et se retrouvent dans plusieurs édifices religieux du royaume, selon Duplessis [2]. C'est par là que l'on élevait les cloches et les matériaux nécessaires pour les réparations de l'entablement, de la charpente et de la couverture. Au-dessus de chacune des arcades de la nef règne, autour de l'église, une galerie découpée à jour et d'une rare élégance.

Les dix-neuf colonnes qui portent la nef et le chœur étaient autrefois chargées des statues colossales des apôtres et des saints [3]. Ces statues ont été enterrées dans la nef de l'église non par les révolutions, mais par les marguilliers, qui crurent

[1] *Ex veteri ms. chronico papyraceo S. Wandregisili*, ad ann. 1491. — Transcrit de l'*Excerpta ex chartulariis, necrologiis*, etc., mss. de la bibliothèque nationale, fonds latin de Saint-Germain, nº 1069, Fº 128 Vº. — Nous devons cette note à l'obligeance d'un excellent et savant confrère, M. Léopold Delisle. — [2] Il y en avait à la cathédrale de Rouen, au Tréport et ailleurs. — [3] Voy. *Quelques antiquités civiles et ecclésiastiques de Caudebec*, par l'abbé Miette, ms. possédé par M. Le Sage et par la bibliothèque publique de Rouen.

faire en cela un acte de bon goût ! Peut-être les retrouverait-on aujourd'hui si l'on fouillait au lieu que la tradition indique.

De toutes les fenêtres coloriées de la nef et du chœur, deux seulement sont restées au chevet. L'une représente, selon l'usage général, le crucifiement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au bas duquel sont les écussons des quatre donateurs ; l'autre montre quatre grands personnages, saint Pierre et saint Paul, sainte Hélène avec sa couronne en tête et saint Charlemagne avec son globe et sa couronne impériale. Au bas sont quatre groupes de donateurs. On dirait, tant ils sont pressés, que c'est le peuple de Caudebec tout entier qui a fait cette offrande.

La rose du portail a aussi conservé ses couleurs : quand elle est éclairée par les rayons du soleil couchant, elle brille comme un diadème ; elle n'a plus sans doute les teintes vives et chaudes qu'on y admirait au XVIe siècle ; mais son doux reflet d'or sied bien au front d'une chapelle consacrée à la reine des cieux.

Dans les sous-ailes, ce qui attire le plus les regards, ce sont les belles verrières qui surmontent les deux portes latérales au grand portail..

La porte du nord, garnie de niches et de dais de la Renaissance, est consacrée tout entière à l'adoration des Mages. L'étable de Bethléem est supportée par des colonnes couvertes de sculptures. Les Rois richement parés, sont suivis de leurs dromadaires. Au bas du vitrail, on les voit qui s'agenouillent et adorent.

La porte du sud est plus curieuse encore. Il est impossible de ne pas être frappé de la beauté de ses couleurs et de la rareté des sujets qu'elle reproduit. La partie la plus élevée représente la *Cène* de Jésus-Christ avec ses douze apôtres. La table est servie ; le vin brille dans les verres qu'il rougit. Jésus-Christ tient d'une main un calice et de l'autre une hostie blanche. Au bas de ce tableau, on déchiffre les mots suivants qui formaient sans doute des vers :

« L'an du salut mil cinq cents avec trente,
Les prêtres ont cette verrière presente.....
A divin maître et le pasteur
Représentant comme le rédempteur
Aux chrétiens son corps..... ordonne il donne
Et quy lui-même se donne... »

Monuments civils et religieux de Caudebec, ms de M. Le Sage, conservé à la bibliothèque publique de Rouen.

Dans la partie inférieure apparaît une procession que l'on prendrait volontiers pour celle du Saint-Sacrement, si une vieille tradition transmise de père en fils n'en faisait celle de la consécration de l'église. A la tête de la procession sont deux acolytes avec surplis à grandes manches et cierges allumés sur des candélabres. Ils accompagnent une bannière peinte, qui flotte aux vents; vient ensuite un thuriféraire avec son encensoir, un diacre avec sa dalmatique portant le livre des Évangiles. Quatre clercs, vêtus de tuniques, portent les bâtons du dais dont le fond est bleu et les bordures d'or. Deux prêtres, en chasubles antiques, soutiennent sur leurs épaules le brancard sur lequel est posé le Saint-Sacrement. La sainte Hostie est dans un ostensoir en forme de niche soutenue par quatre colonnes terminées en pointe comme des clochetons. Derrière le Saint-Sacrement sont des chantres, le livre ouvert et la chape sur le dos; suivent les membres des diverses corporations, le cierge en main, la toque rouge sur la tête; ces personnages au reste sont tous des gens d'église, car tous ils portent la tonsure ou petite couronne cléricale.

On dit que ce sont des moines de Saint-Wandrille, qui sortent de leur monastère pour porter le Saint-Sacrement à la nouvelle église. On reconnaît en effet dans cette ville le Caudebec du moyen-âge. Voilà bien le petit clocher de la chapelle Saint-Julien près du moulin à tan. Cette tour carrée, c'est la tour de Rouen. Cette tour ronde, c'est celle du Havre, aujourd'hui détruite. Ils entrent par la rue de la Poissonnerie et s'avancent par la place Saint-Pierre; ils longent de vieilles maisons qui ont pignon sur rue et que surmontent des flèches et des pyramides du XIVe siècle. Ces deux belles fenêtres ont été restaurées en 1594 par les Lemarchand, peintres et vitriers à Caudebec. On lit dans les comptes de la fabrique : « Payé à Richard et Jehan, dits Lemarchand, père et fils, vitriers et peintres, pour avoir refait et racousté les grandes vitres d'enhaut proche les orgues et des deux côtés, 8 livres. Jehan Gossey, serrurier, fit les verges et fils de fer destinés à tenir en état les vitres qui avoient été racoustées par lesdits Lemarchand. »

§ IV. LES CHAPELLES.

Notre-Dame de Caudebec possède un grand nombre de chapelles; nous allons les passer toutes en revue; elles méritent

pour la plupart de fixer notre attention. Celle par laquelle nous commencerons cette étude est dédiée à la Sainte-Vierge, elle occupe le chevet de l'église. Elle a la forme hexagone et renferme une merveille célèbre dans tous les pays d'alentour. Je veux parler du fameux cul-de-lampe qui a environ 4 mètres 30 centimètres de longueur [1], c'est véritablement le plus prodigieux pendentif que nous ayons rencontré, et nous ne sommes nullement surpris de l'effet qu'il produit sur la masse des visiteurs et de la grande réputation dont il jouit. On dit pourtant que les hommes de l'art ne s'étonnent pas trop de ce tour de force. On raconte toutefois qu'un architecte voyant un jour cette étonnante retombée de voûte, s'écria, comme le célèbre Christophe Wren : « Qu'on me montre la première pierre, et j'aurai bientôt placé la seconde. » Une inscription tumulaire prétend que cette *clef pendante* est l'œuvre de Guillaume Letellier. Nous ne pouvons nous défendre de quelques doutes à cet égard ; car le travail que nous avons ici sous les yeux, nous paraît appartenir au XVIe siècle plutôt qu'au XVe.

Trois fenêtres éclairent cette chapelle. Celle du fond est masquée par la contretable. Celle du nord possède une verrière nouvelle, faite en 1845, par M. You-Renaut, peintre-verrier, de Rouen. Elle est entièrement consacrée à la vie de la Sainte-Vierge. On y voit la *Présentation*, l'*Annonciation*, la *Visitation*, la *Naissance du Sauveur*, la *Fuite en Égypte*, la *Purification* et la *Mort de Marie*. Malheureusement les couleurs en sont pâles, le dessin médiocre et une teinte briquetée domine l'ensemble du tableau.

La fenêtre du côté du midi est entièrement composée de vitraux du XVIe siècle ; mais ce sont des pièces et des morceaux divers cousus ensemble : *unus et alter assuitur pannus*. Aussi, on y trouve de tout, même des choses inexplicables. Citons cependant plusieurs actes de la vie de saint Nicolas : *son enfance, son ordination, la résurrection des trois clercs, Myre sauvée de la famine*, d'autres miracles du saint et enfin *sa mort*. Ailleurs, c'est un martyr que l'on assomme, c'est sainte Agnès

[1] On voyait autrefois sur les faces de ce pendentif une douzaine d'écussons figurant les armoiries des seigneurs qui, par leurs libéralités, avaient aidé à construire l'église ou la chapelle. « Mais, dit l'abbé Miette, c'étaient des signes de féodalité, et il a fallu sous le règne de l'Égalité qu'ils fussent effacés. »

à qui l'on tranche la tête, c'est sainte Catherine avec sa roue, et enfin la Vierge couronnée dans les cieux. Dans le remplissage sont les douze Apôtres portant chacun sur un phylactère l'article du symbole qui lui est attribué.

A côté des fenêtres sont deux grands tableaux à l'huile donnés par le Gouvernement. Le premier, d'une médiocre valeur, représente une *Annonciation* copiée en 1842, par Charles Vivien, sur le beau tableau de Lesueur. Le second est une *Présentation de Jésus-Christ au Temple,* faite en 1845 par Marzocchi de Bellucci ; c'est une assez bonne toile appartenant à l'école moderne.

La contretable, que l'on remarque dans cette chapelle, se voyait autrefois derrière le maître-autel. C'est un travail du XVII[e] siècle, qui fut fait à deux reprises différentes par la main du même ouvrier. Le tabernacle avec ses statues a été construit, en 1636, grâce aux libéralités de M. André Lepicard, conseiller du roi et procureur de toute la juridiction de Caudebec et de demoiselle Jehanne de Caumont, son épouse, par Michel Lourdel, peintre et sculpteur de Rouen, pour le prix de 1,150 livres.

La partie supérieure possède quatre colonnes torses corinthiennes avec entablement et un tableau représentant une *Assomption*. Cette peinture fut exécutée en 1637, des deniers de la fabrique, par le même artiste, pour une somme égale de 1,150 livres [1]. On aperçoit sur cette contretable les armoiries de Caudebec (deux éperlans d'argent sur champ d'azur) et celles de la Normandie (de gueule à deux léopards passans).

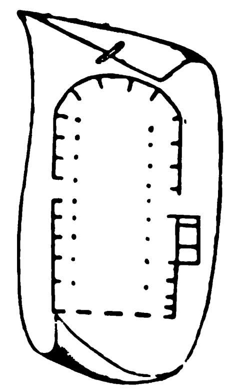
On remarquera encore dans l'abside quatre socles de statues du XVI[e] siècle ; une piscine avec crédence de la même époque ; un Jonas en albâtre trouvé dans l'église ; et enfin quelques pierres tombales dont les inscriptions sont presque entièrement effacées ; on lit cependant encore sur l'une d'elles le titre du mort dont elle couvre les restes ; c'était un vicomte de Caudebec.

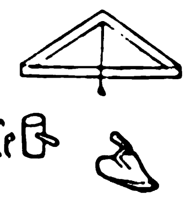
Mais la sépulture la plus remarquable est celle de Guillaume Letellier, architecte de l'église, qui fut inhumé dans cette chapelle et dont l'inscription suivante, placée sur les murs, garde le souvenir :

[1] *Archives de la fabrique* ; — ms. de M. Le Sage ; — ms. de l'abbé Miette.



Cy devāt gist guillāe le telier natif de
fōtaines le pin pres fallais e en sonvāt maitre
macō de cette eglisse de caudebec qui par lespace
de trente ans ou plus en a eu la conduite
pendent le quel temps a acheve 100 et
fonuelles avec le hault de lanef dicelle eglisse
pl? a fōde et eslever tout le ceur et chapelles
entō celle et leve jusques premieres allees
avec la clef pendante de celte pīete chapelle
trespassa le premier jo de septembre lan mil
iiii quatre vingts et quatre ou de laissa sept
sols iiy deniers de rente a celte presēte eglisse
pries dieu pour son ame amen





Outre la légende, on voit sur la pierre divers emblêmes relatifs à l'architecture. Le maître maçon de Caudebec est représenté sous forme de squelette, tenant à la main une équerre comme Jehan Libergiers à Reims [1], et Alexandre de Berneval à Rouen [2]. Puis sur un rouleau l'église est figurée, telle qu'on la voit aujourd'hui, avec son clocher, ses chapelles et ses dix-neuf piliers, dont un seul la termine au chevet. Au bas sont une truelle et un marteau.

Si cette pierre était du xve siècle, elle serait fort précieuse ; mais nous ne le croyons pas. Nous savons d'abord qu'à cette époque l'église de Caudebec avait quatre chapelles et deux arcades de moins qu'aujourd'hui. En outre, le manuscrit de l'abbé Miette nous apprend que la pierre d'à présent n'est plus la même que celle d'autrefois. L'ancienne fut brisée vers 1815 par le déplacement d'un confessionnal. « MM. les Marguilliers, « dit le vénérable chroniqueur ecclésiastique, si jaloux de l'em- « bellissement de leur église, n'en feront-ils pas graver une « autre? C'est une justice qu'ils doivent à Guillaume Letellier, « qui, d'ailleurs, peut être compté au nombre des bienfai- « teurs [3]. »

Il est donc évident que cette pierre date de notre siècle. Mais, dira-t-on, c'est une reproduction fidèle de l'ancienne? Nous le présumons sans l'affirmer, car nous savons combien en 1820, à Caudebec comme ailleurs, on était peu attentif aux faits archéologiques et peu scrupuleux sur le chapitre des restitutions.

Je vais plus loin ; j'ose affirmer que l'inscription placée primitivement par les marguilliers ne le fut guère qu'au xvie siècle, après l'agrandissement et l'entier achèvement de l'église ; car pour dire qu'il l'avait conduite jusqu'à l'O, il fallait bien qu'elle s'étendît plus loin. Or, nous savons positivement qu'elle a été allongée en 1517 : donc le plan tumulaire n'a pu être fait en 1484. Du reste, nous avons là-dessus les aveux de M. Le Sage qui déclare être l'éditeur de la figure funèbre et de ses accessoires.

[1] La pierre tombale de cet architecte de Saint-Nicaise de Reims est maintenant dans la cathédrale. — [2] Dans une des chapelles de Saint-Ouen de Rouen. — [3] Ceci était écrit vers 1820. Une note marginale postérieure au ms. ajoute : « Cette pierre sépulcrale a été refaite et replacée. » — Ms. de l'abbé Miette, chez M. Le Sage à Caudebec.

Toutefois c'était un grand artiste et un fervent catholique que Guillaume Letellier, en son vivant *maistre de l'œuvre de machonnerie* de Notre-Dame de Caudebec. A son lit de mort, *en reconnaissance des grands biens que par long-temps avant son trépas il avoit reçus d'ycelle église*, comme aussi *des biens et faveurs à lui faits par les paroissiens, manans et habitans de Caudebec*, il legue et donne au tresor une rente de sept sols six deniers sur la maison qu'il possedait dans *la Ruelle de la Rose par devant le pavement du Roy nostre sire*. Cette maison, qu'il habitait et où il est mort, se voit encore dans la rue de la Rose. Elle est dans un état déplorable.

En retour de cette donation, il demanda que son corps fût inhumé ou enterré *en la dite église, en la grande chapelle de Notre-Dame du dit lieu*. Son fils y ajouta pour condition que l'on ferait mettre ou *apposer en ycelle chapelle, en lieu convenable, une épitaphe narrative de ce présent don pour en être mémoire à perpétuité*.

La paroisse acquitta toutes ces obligations. Depuis ce temps on a pu lire sur son œuvre même le nom du grand maître, et c'était justice. Mais la recompense est loin de repondre au mérite. Nous voudrions qu'une inscription indiquât à l'etranger l'humble maison qu'habita trente ans cet homme superieur, et que la rue où cette maison se voit encore fût baptisée de son nom.

La chapelle qui vient ensuite est celle du Sepulcre. C'est une des plus belles de l'eglise; c'est aussi celle qui produit l'effet le plus mystique. La voûte et les deux fenêtres appartiennent au style prismatique, ainsi que le baldaquin en pierre qui couvre le tombeau du Sauveur. Ce dais est d'un travail admirable. Les ogives s'ouvrent garnies de crochets et de feuilles de chêne. Les contreforts sont couverts de niches avec statuettes, dais et pinacles. Un Christ en croix surmonte ce beau morceau, qui fut restauré en 1839 par M. Vinay. M. Le Sage consacra à cette bonne œuvre une somme de six à sept cents francs.

Sur le cercueil est couché le Sauveur, les jambes nues et assez mal jetées. Le corps est d'une mediocre facture, mais la tête est pleine de douleur et de noblesse. Il a fallu un sentiment chrétien bien profond pour produire cette image. Cette tête est si belle, si différente de tout ce qui l'entoure, que l'on est tenté de croire qu'elle n'est pas du même artiste. A coup

sûr, elle n'appartient pas à la même école que les sept autres statues, toutes d'un mauvais style, et qui ne remontent pas plus haut que le siècle de Louis XIV. On y voit la Madeleine et Joseph d'Arimathie, Marie-Jacobé, saint Jean soutenant la Sainte-Vierge, Nicodème et Marie-Cléophé. Ce groupe, qui provient de l'abbaye de Jumièges est, dit-on, l'œuvre des Religieux. Jumièges a fourni encore à cette chapelle un bon tableau représentant une *Cène*. Quelques débris du grand monastère se sont ainsi arrêtés sur les bords du fleuve; pourquoi faut-il que nous en ayons laissé d'autres traverser la mer?

Le peuple a une grande vénération pour cette chapelle; partout l'homme souffre, et partout aussi il a grande dévotion à la souffrance et à la mort. Au XVIe siècle, cette chapelle était très-fréquentée surtout pendant la Semaine-Sainte. Dans les comptes de 1584, nous voyons la fabrique payer une somme à Jacques Savalle pour refaire le candélabre de la chambre du sépulcre qui avait été rompu le *jeudi absolu*, et, en 1601, nous voyons payer Jean Lemarchand pour avoir « raccousté » l'image de l'*Ecce Homo* du sépulcre *rompue par les tendans au sépulcre le jeudi absolu*.

Cette chapelle fut fondée et dotée au XVe siècle, comme on le voit dans une liasse de titres conservée aux archives départementales. Ses revenus consistaient surtout dans la Franche-Vavassorerie de Collemont, située sur la paroisse de Doudeville, et long-temps nommée le prieuré de Collemont. Aussi le chapelain du Saint-Sépulcre portait ordinairement le nom de prieur de Collemont. Parmi les titres de ce prieuré, il en est qui remontent à 1396 et à 1487. Nous voyons figurer, en 1468, une damoiselle Louise de Longchamp, dame de Doudeville, et patronne du prieuré de Collemont. Le 22 août 1482, le prêtre Philippe Leroy, mu de dévotion en l'honneur et révérence de la bénoite et glorieuse Vierge Marie, mère de notre Rédempteur et Sauveur Jésus-Christ, au nom de laquelle l'église de Caudebec est fondée, donne une terre à la chapelle du Saint-Sépulcre. Une pièce de 1601 montre Nicolas de Pouliguer, chapelain du Sépulcre, donnant à l'église paroissiale de Notre-Dame de Caudebec, la Franche-Vavassorerie de Collemont, du chef de la seigneurerie de Doudeville; les charges de ce bénéfice consistaient en une messe basse à dire chaque semaine à la chapelle du Sépulcre. En 1614 les chanoines de

Plessis-lès-Tours nomment, au bénéfice de Collemont, un escolier, étudiant chez les Jesuites de Rouen, et deja pourvu de la chapelle du Saint Sepulcre de Caudebec. Il va sans dire qu'il faisait acquitter les messes.

A la Révolution on fit au district de Cany une vente des biens, et au district de Caudebec-Yvetot un inventaire des titres du prieuré de Collemont. La maison et les terres, vendues le 28 février 1791, furent achetées 14,300 f. par un nommé Amand. La liasse des pièces anciennes fut déposée aux archives [1]. Tels furent les derniers actes de la vie de ce bénéfice ecclesiastique.

La sacristie est l'ancienne chapelle de Saint-Nicolas. Elle a deux fenêtres en style prismatique; elle est toute recouverte de boiseries de chêne venant de l'abbaye de Saint-Wandrille [2]. Les églises de la Seine se sont enrichies des dépouilles des monastères situés sur ses bords.

Chapelle Saint-Jean Baptiste. — Style prismatique. — La bordure de la fenêtre a été peinte en grisaille, on lit au milieu

Par les troubles en l'an cinq cents soixante et deux
Le douze mai, ce me semble,
Furent detruits nouveaux et vieux
Meubles et vitres tout ensemble.

Mais le bon Dieu qui tout rassemble
A fait qu'en l'an soixante et six
Des deniers amasses ensemble
Du tresor ont ete rassis 1566 '.

On voit sur le mur un dîner chez Simon le lépreux et une Madeleine du XVIIe siecle assez curieuse. Elle porte collier et vase aux parfums. Elle provient de Jumieges.

Chapelle Saint-Nicolas, — anciennement Saint-Pierre — Style prismatique. Le remplissage de la fenêtre est colorié,

[1] *Domaines nationaux de première origine*, district de Cany. — [2] On trouve egalement dans la sacristie d'Yvetot, de fort belles armoires de chêne, qui proviennent aussi de Saint-Wandrille. Ces sculptures doivent appartenir a la fin du XVIIe siecle ou au commencement du XVIIIe. — Pendant les annees 1565 et 1566, on s'occupa activement a reparer les desastres de 1562, car nous trouvons dans les Comptes de la fabrique des marches passes avec Marguerin Guilhouest et Evrard, peintres-verriers de Rouen, pour la restauration des fenêtres, et des sommes payees a Laurens et a Christophe Bellenger, imaginiers, qui reparent les images de sainte Anne et autres.

mais les compartiments sont de verre blanc. On voit sur les murs quelques armoiries de seigneurs.

Chapelle du Saint-Esprit. — Fenêtre et voûte, style prismatique. — Piscine du XVIe siècle. — Les boulangers y font leur confrérie. Le remplissage de la fenêtre présente des anges et des armoiries, mais les compartiments ne renferment que des fragments brisés. On y reconnaît un saint Jean-Baptiste, une Sainte-Vierge avec l'Enfant Jésus, le Sauveur montrant ses plaies à saint Thomas, et une image de la Sainte-Trinité. Les bordures fleuries ont été refaites au XVIIIe siècle aux frais des boulangers, comme on peut le voir au bas : « *Les vitres et le fil d'archal de cette chapelle, qui avaient été rétablis par les séants d'icelle en l'année* 1566, *ont été par eux réédifiés en l'an* 1758. *Jean Thorel, échevin. Lebrun pinxit.* »

Ce Lebrun était un peintre-verrier établi à Caudebec vers le milieu du dernier siècle. Il demeurait rue de la Halle, dans une maison en bois toute couverte de sculptures et de statues de Saints. En 1838, cette maison était devenue un magasin à planches, et peut-être n'existe-t-elle plus aujourd'hui. M. Le Sage a vu l'atelier et le fourneau de cet artiste en 1788, et actuellement encore il possède un recueil manuscrit contenant les procédés dont il se servait pour peindre sur verre. Lebrun n'était pas dessinateur ; il se contentait de calquer les dessins des autres. Outre les bordures de l'église de Caudebec, on voit encore de ses arabesques dans les églises de La Frenaye et de Saint-Nicolas-de-la-Taille. Elles datent aussi de 1756 et de 1758. Hyacinthe Langlois cite Lebrun dans son *Essai sur la peinture sur verre*. C'est bien le dernier des peintres-verriers de Caudebec, et il en termine honorablement la liste.

Vient ensuite le portail du Marché qui appartient au style du XVe siècle. Les vitraux, assez obscurs, ont été restaurés en 1748, sans doute aussi par le peintre Lebrun.

La chapelle Saint-Laurent doit appartenir au style à tores du XVe siècle. On le reconnaît aux chapiteaux, aux colonnes, à la piscine et à une partie de la fenêtre. La voûte cependant est prismatique ; on y voit des bancs de pierre et un tableau de Radou de 1836.

Le clocher remonte évidemment, quant à sa base du moins, au XVe siècle ; ce qu'atteste l'inscription suivante qu'on lit sur le tympan :

L'an mil quatre cents vingt-six
Fut ceste nef-cy commencer
Sante, Dieu, biens, bonne vie
A bienfaiteurs et Paradis.

La porte ogivale qui suit, tout ornée de feuillages, est l'entrée du vestiaire des enfants de chœur et du trésor de l'église.

Puis vient la chapelle Saint-François. Sa voûte est prismatique, mais les murs sont ornés de ces tores du XVIe siècle, que l'on rencontre à Saint-Remy de Dieppe et au portail de Lillebonne. Les meneaux de la fenêtre paraissent avoir été faits, en 1605, dans le style de Notre-Dame du Havre. Le vitrail, restauré en 1842, aux frais du trésor et du département, est véritablement magnifique; les amis des arts doivent de vives actions de grâces pour ce beau travail à M. You-Renaut, peintre-verrier de Rouen.

Il représente la Samaritaine et la Femme adultère; les colonnes de l'édifice sont majestueuses. On blâmera peut-être la raideur des vêtements; mais la richesse des étoffes, la vivacité des couleurs rachètent largement ce défaut. Le remplissage de la fenêtre est occupé par une Transfiguration. On voit aussi dans cette chapelle une jolie piscine bien découpée dans le style de la Renaissance.

La chapelle Saint-Guillaume possède des tores que je crois postérieurs au XVe siècle. La voûte, la piscine et la fenêtre indiquent la fin du XVIe siècle. Une belle fenêtre éclaire cette chapelle : dans le haut, c'est Moïse recevant les Tables de la Loi, tandis que le peuple se prosterne devant le veau d'or; Dieu apparaît à Moïse dans le buisson ardent, pendant qu'il garde les troupeaux de Jéthro. Dans le bas, sont deux grands sujets : la manne tombant dans le désert et le passage de la Mer Rouge par Pharaon; les Égyptiens sont engloutis dans les flots sanglants; le Roi se noie, la couronne sur la tête. On lit au bas « .... présente en l'an cinq cent trente quatre par » Robert Basqueler escuyer, seigneur de Vertot, lieutenant- » général de la vicomté de Caudebec, et dame Rousselin, sa » femme. » C'est, tant sous le rapport du dessin que pour la richesse des couleurs, une des plus belles verrières que possède la Haute-Normandie. La restauration qui en a été faite en 1841, sous la direction de M. Deville, par M. You-Renaut, ne laisse rien à désirer

Parcourons maintenant les chapelles du côté nord. La première que nous trouvons au bas de l'église est celle de Saint-Simon et Saint-Jude. Les fonts y étaient placés, il y a vingt ans. Ils sont maintenant à la seconde colonne du côté gauche de la nef, comme en 1740. Nous sommes fâché de toutes ces allées et venues, et nous leur conseillons fortement de rentrer dans la chapelle qu'ils occupaient d'abord et d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Cette chapelle est ornée de tores. La voûte, la piscine et la fenêtre trahissent la Renaissance.

Le vitrail, restauré en 1841 par M. You-Renaut, est très-remarquable; il renferme l'histoire complète de saint Jean-Baptiste. Dans le remplissage, on voit l'ange annoncer à Zacharie la naissance de son fils :

A Zacharie au temple l'Ange dit :
Ta femme aura un fils ; Dieu l'a prédit.

Sainte Elisabeth reçoit la visite de la Sainte-Vierge. Viennent ensuite la naissance et l'éducation de saint Jean-Baptiste. Sa mère est couchée dans son lit. On fait manger l'enfant près d'elle :

Lorsque l'Enfant vint au monde en ce lieu,
Chacun rendit grâces à Dieu.

L'enfant est présenté au Temple par son père qui tient un papier sur lequel est écrit : « Johannes est nomen ejus. »

Montrant qu'il soit prophète de regnom,
Son père écrit que Jehan aurait nom.

Le saint prêche et baptise les peuples dans le désert :

A ses sermons éloquens et diserts
Plusieurs il a baptisés au désert.

Il baptise Notre-Seigneur :

Depuis, ainsi que texte saint écrit,
Dedans Jourdain baptisa Jésus-Christ.

Il est mis en prison, les fers aux bras :

Hérode adont adultère et infâme
L'emprisonna au vouloie d'une femme.

On lui tranche la tête devant la table d'Hérode :

Hérodias en quel festin et feste
Voulut avoir le cheffe du prophète.

Ses disciples recueillent son corps dans un suaire :

En hymne, chants, cantiques et accords
Ses disciples emportèrent son corps.

pour la plupart de fixer notre attention. Celle par laquelle nous commencerons cette étude est dédiée à la Sainte Vierge ; elle occupe le chevet de l'église. Elle a la forme hexagone et renferme une merveille célèbre dans tous les pays d'alentour. Je veux parler du fameux cul-de-lampe qui a environ 4 mètres 30 centimètres de longueur [1], c'est véritablement le plus prodigieux pendentif que nous ayons rencontré, et nous ne sommes nullement surpris de l'effet qu'il produit sur la masse des visiteurs et de la grande réputation dont il jouit. On dit pourtant que les hommes de l'art ne s'étonnent pas trop de ce tour de force. On raconte toutefois qu'un architecte voyant un jour cette étonnante retombée de voûte, s'écria, comme le célèbre Christophe Wren : « Qu'on me montre la première pierre, et j'aurai bientôt placé la seconde. » Une inscription tumulaire prétend que cette *clef pendante* est l'œuvre de Guillaume Letellier. Nous ne pouvons nous défendre de quelques doutes à cet égard, car le travail que nous avons ici sous les yeux, nous paraît appartenir au XVIe siècle plutôt qu'au XVe.

Trois fenêtres éclairent cette chapelle. Celle du fond est masquée par la contretable. Celle du nord possède une verrière nouvelle, faite en 1845, par M. You-Renaut, peintre-verrier, de Rouen. Elle est entièrement consacrée à la vie de la Sainte-Vierge. On y voit la *Présentation*, l'*Annonciation*, la *Visitation*, la *Naissance du Sauveur*, la *Fuite en Egypte*, la *Purification* et la *Mort de Marie*. Malheureusement les couleurs en sont pâles, le dessin médiocre et une teinte briquetée domine l'ensemble du tableau.

La fenêtre du côté du midi est entièrement composée de vitraux du XVIe siècle ; mais ce sont des pièces et des morceaux divers cousus ensemble : *unus et alter assuitur pannus*. Aussi, on y trouve de tout, même des choses inexplicables. Citons cependant plusieurs actes de la vie de saint Nicolas : *son enfance, son ordination, la résurrection des trois clercs, Myre sauvée de la famine*, d'autres miracles du saint et enfin *sa mort*. Ailleurs, c'est un martyr que l'on assomme, c'est sainte Agnès

[1] On voyait autrefois sur les faces de ce pendentif une douzaine d'écussons figurant les armoiries des seigneurs qui, par leurs libéralités, avaient aidé à construire l'église ou la chapelle. « Mais, dit l'abbé Miette, c'étaient des signes de féodalité, et il a fallu sous le règne de l'Égalité qu'ils fussent effacés. »

à qui l'on tranche la tête, c'est sainte Catherine avec sa roue, et enfin la Vierge couronnée dans les cieux. Dans le remplissage sont les douze Apôtres portant chacun sur un phylactère l'article du symbole qui lui est attribué.

A côté des fenêtres sont deux grands tableaux à l'huile donnés par le Gouvernement. Le premier, d'une médiocre valeur, représente une *Annonciation* copiée en 1842, par Charles Vivien, sur le beau tableau de Lesueur. Le second est une *Présentation de Jésus-Christ au Temple,* faite en 1845 par Marzocchi de Bellucci ; c'est une assez bonne toile appartenant à l'école moderne.

La contretable, que l'on remarque dans cette chapelle, se voyait autrefois derrière le maître-autel. C'est un travail du XVII[e] siècle, qui fut fait à deux reprises différentes par la main du même ouvrier. Le tabernacle avec ses statues a été construit, en 1636, grâce aux libéralités de M. André Lepicard, conseiller du roi et procureur de toute la juridiction de Caudebec et de demoiselle Jehanne de Caumont, son épouse, par Michel Lourdel, peintre et sculpteur de Rouen, pour le prix de 1,150 livres.

La partie supérieure possède quatre colonnes torses corinthiennes avec entablement et un tableau représentant une *Assomption*. Cette peinture fut exécutée en 1637, des deniers de la fabrique, par le même artiste, pour une somme égale de 1,150 livres [1]. On aperçoit sur cette contretable les armoiries de Caudebec (deux éperlans d'argent sur champ d'azur) et celles de la Normandie (de gueule à deux léopards passans).

On remarquera encore dans l'abside quatre socles de statues du XVI[e] siècle ; une piscine avec crédence de la même époque ; un Jonas en albâtre trouvé dans l'église ; et enfin quelques pierres tombales dont les inscriptions sont presque entièrement effacées ; on lit cependant encore sur l'une d'elles le titre du mort dont elle couvre les restes ; c'était un vicomte de Caudebec.

Mais la sépulture la plus remarquable est celle de Guillaume Letellier, architecte de l'église, qui fut inhumé dans cette chapelle et dont l'inscription suivante, placée sur les murs, garde le souvenir :

[1] *Archives de la fabrique* ; — ms. de M. Le Sage ; — ms. de l'abbé Miette.

suivent sont aussi du xvᵉ siècle, elles ne présentent rien de remarquable.

La chapelle Saint-Georges a été transformée dernièrement en une sacristie de chantres. La cloison en bois de chêne, exécutée en 1843, est un assez bon morceau dans le style du xviᵉ siècle. On a écrit sur la corniche : « *Psallite regi nostro, psallite.* » On en doit la menuiserie à M. Martin, de Caudebec, et la sculpture à M. Michaud, qui a suivi, pour son travail, les dessins de M. Vinay.

§ V. LE CHOEUR, LES ORGUES, LE BAPTISTÈRE, LA LITURGIE, LE CLERGÉ.

Le chœur de Caudebec est bien déchu de son ancienne splendeur. Les colonnes ont perdu leurs statues d'apôtres [1] et ces élégants tabernacles de pierre, qui, suivant une tradition, accompagnaient l'autel à chacune de ses extrémités. Au temps de Duplessis, il restait encore une de ces dernières pierres qui eut le bonheur d'échapper aux ravages de la Révolution, puisque l'abbé Miette la put voir au commencement de ce siècle [2] : « C'était, nous dit-il, une pyramide de sculpture haute de 20 » pieds environ et d'un travail achevé. » Elle était placée contre un pilier auprès du maître autel, du côté de l'Évangile : on y déposait le Saint-Sacrement à l'époque où il n'était pas encore d'usage de le placer au milieu de l'autel [3]. On lisait sur ce sacraire le vers suivant :

Flecte genu, lapis hic venerabilis hospite Christo.

On a démoli également à Caudebec les balustrades de pierre qui entouraient le chœur et le jubé qui en fermait l'entrée [4]. On lisait, sur le fronton de ce chef-d'œuvre, ces paroles de l'Ange : « Ave, Maria, gratiâ plena, Dominus tecum. »

Au-dessus de ce jubé s'élevait autrefois un crucifix singulier et peut-être unique. Ce n'était ni la Sainte-Vierge, ni saint Jean-l'Évangéliste, ni la Madeleine, qui se tenaient au pied de la croix, comme dans presque toutes les autres églises : c'était

[1] Dans les Comptes de 1545, on lit : « Payé à Jehan pour esponger le pupitre et les images des apôtres du chœur, 15 sols. » — [2] *Monuments de Caudebec et des environs.* — [3] L'ancien usage subsiste encore en Belgique, et notamment à l'église de Courtray où l'on voit, au côté de l'Évangile, un fort beau tabernacle de pierre de près de 10 mètres de hauteur. — [4] Voyez les mss. de MM. Miette, Le Sage, etc.

Adam, le père du genre humain, un genou à terre, sans autre vêtement qu'une ceinture de feuilles de vigne, et tenant de la main droite une coupe dans laquelle il recevait le sang qui tombait des plaies du Sauveur : « Idée sublime, » dit avec raison l'abbé Miette.

Rien de tout cela n'existe plus. Le chœur de Caudebec possède aujourd'hui pour pavage de grandes dalles tumulaires dont quelques-unes viennent de Jumièges. On lit sur l'une d'elles, qui appartient au XVe siècle, ce peu de mots : « En son « vivant lieutenant de M. le Bailly de Caux en la vicomté et « élection de Caudebec qui trespassa..... » L'ancien pavage a disparu, en grande partie, à la Révolution, qui avait établi dans le chœur une Montagne de terre plantée d'arbres de la Liberté. Les stalles viennent aussi de Jumièges. L'autel, de forme carrée, est en marbre blanc avec des panneaux de marbre noir. De chaque côté sont placés des anges adorateurs, en terre cuite et d'une assez bonne exécution.

Mais l'ornement le plus remarquable du chœur, c'est l'aigle du lutrin dont les pieds sont posés sur un globe et dont quatre anges animent le piédestal. On lit sur le socle de ce beau cuivre cette inscription :

« Catherine Cavelet
(anagramme) Av ciel née et chérie
« le 12 mars 1656, laquelle a donné cet aigle et la lampe d'ar-
« gent bruslante jour et nuit d'huile d'olive devant le Saint-
« Sacrement. Priez Dieu pour le repos de son âme. »

C'est un grand bonheur que ce magnifique lutrin, le plus précieux du diocèse, ait été conservé en 93. « Pendant la tour- « mente révolutionnaire, dit M. Le Sage, tout ce que possédait « l'église, comme cloches, cuivre et argenterie, fut enlevé par « la violence : du cuivre et des cloches on fit des canons : de « l'or et de l'argenterie on fit des assignats, excellente monnaie « de ce bon temps. L'aigle prit donc le même chemin que les « autres métaux, c'est-à-dire qu'il fut déposé dans les maga- « sins de l'administration du district et relégué sans doute dans « quelque coin obscur où il resta oublié jusqu'à ce que les « églises fussent rendues au culte. Alors la ville le réclama et « il lui fut restitué [1]. Il était dans un bien mauvais état ; plu-

[1] Une autre version prétend qu'on le cacha sous terre. M. Lévesque, de

« sieurs pièces en avaient été prises ou perdues. La fabrique « les fit refaire. Pauvre aigle ! tu l'as échappé belle. Un peu « plus tard, tu eusses peut-être guidé nos bataillons à la vic- « toire et tu serais revenu couvert de gloire, mais souillé de « poussière et de sang [1]. »

Les autres objets d'art que possède l'église sont l'orgue et les fonts baptismaux.

On a toujours admiré l'espèce de tribune ou saillie de pierre qui soutient le buffet de l'orgue. Rien, en effet, ne paraît supporter au-dehors cette large bande sculptée dans le style de la Renaissance. Elle fut exécutée en 1539, et coûta 777 livres 10 sous [2]. Une jolie porte du même temps sert d'entrée à l'escalier ; sur le linteau on voit un médaillon représentant une tête, dont le nez est de François I[er] et la toque de Louis XI. On en fait le portrait d'un gouverneur de Caudebec, donateur de ce monument.

Le premier orgue, qui y fut placé vers 1540, coûta 750 livres. On voit jusqu'à quel temps remonte ici l'usage de cet instrument. En 1547, la fabrique entretenait un organiste à gages. En 1570, Laurent de la Grange, *maistre ouvrier de faire orgue*, demeurant à Paris, vint à Caudebec faire des réparations à l'orgue de cette ville. De nouvelles et plus fortes réparations furent faites en 1690 et en 1691, par le sieur Labbé, facteur, pour le *prix* et *somme* de 3,000 livres. Ce fut sans doute vers cette époque que fut placé le buffet actuel qui annonce la fin du XVII[e] siècle. C'est un superbe morceau en bois de chêne.

En 1699, on augmenta les jeux d'un clairon, qui coûta 110 livres. En 1739 et en 1740, de nouvelles réparations et augmentations furent faites par les frères Lefebvre, facteurs à Rouen. Le positif fut placé sur le devant de la tribune ; on dépensa 2,500 livres. En 1785, on le fit encore réparer dans son entier et augmenter de plusieurs jeux par Dubois, et en 1832 il fut restauré par Henry.

Ce qui fait accorder une attention toute particulière aux fonts baptismaux, c'est cette pyramide octogone en bois de chêne qui forme le couvercle du baptistère. On y compte seize

Caudebec, l'ayant ensuite réclamé, le garda chez lui et le rendit à l'église en 1802.

[1] *Revue de Caudebec*. — Ms. de la mairie du lieu. — [2] Ms. de M. Le Sage. — Extrait des Registres de la fabrique.

panneaux sculptés dans le style un peu altéré de la Renaissance. Huit sujets sont tirés du Nouveau-Testament et huit de l'Ancien.

Les premiers sont : 1° Adam et Eve dans le Paradis terrestre mangeant le fruit défendu ; 2° Caïn et Abel offrant leur sacrifice : Caïn tue Abel ; 3° Noé sortant de l'arche et sacrifiant au Seigneur ; 4° le sacrifice d'Abraham ; 5° le passage de la Mer Rouge ; 6° le serpent d'airain élevé sur une croix au milieu des tentes d'Israël ; 7° l'Arche sainte déposée dans le temple ; le pontife porte des pierres pour la construction de l'édifice ; le huitième ne nous est pas connu.

Les sujets de la Loi Nouvelle sont : 1° l'Adoration des Bergers et des Anges ; 2° la Circoncision ; 3° le Baptême de N.-S. ; saint Jean semble dire : « Oportet illum crescere, me autem minui ; » 4° Jésus-Christ ouvre les yeux de l'aveugle-né ; 5° saint Pierre prêche le baptême aux peuples qui accourent en foule pour le recevoir ; 6° saint Philippe voyage avec l'eunuque de la reine Candace et le baptise ; 7° saint Paul est baptisé par Ananie.

Nous croyons ces sculptures de 1590, comme l'indique le chiffre qui se lit sur la pyramide. Cependant on les retoucha plus tard, car, dès 1594, nous voyons dans les archives Noël de Renchon, menuisier, « racouster » les fonts baptismaux, et autour nous lisons encore cette inscription avec le millésime de 1616 : « Nisi quis renatus fuerit ex aquâ et spiritu sancto, non poterit introïre in regnum Dei » (Johann., *Evang.*, cap. III).

Cette lourde machine, comme l'appelle Duplessis, haute de sept pieds est soutenue par un écran de fer qui tourne chaque fois qu'il faut donner le baptême. Cet écran nous rappelle involontairement celui de Saint-Pierre de Louvain, exécuté par Quentin Methsys. Ces fonts qui sont aujourd'hui contre un pilier de la nef étaient, en 1814, dans la chapelle Saint-Simon et Saint-Jude. Nous faisons des vœux pour qu'ils y retournent.

L'histoire et la tradition racontent plusieurs usages religieux particuliers à cette église. Quelques-uns subsistent encore ; d'autres, fort heureusement, sont détruits depuis long-temps.

« J'ai trouvé, dit l'abbé Miette, qu'en 1393 il se faisait, dans « l'église de Caudebec, une danse religieuse, qui, sans doute, « n'est autre que la fameuse danse macabre [1]. Voici en quoi

[1] Cette danse se faisait encore dans l'église de Paris en 1424. Voyez Jean

« elle consistait. Les acteurs représentaient tous les états depuis le sceptre jusqu'à la houlette, placés chacun sans distinction de rang. A chaque tour il en sortait un pour marquer que tout prenait fin, roi comme berger. On sait que nos dévots aïeux aimaient beaucoup ces sortes de représentations, et que, chez eux, pour l'édification publique, on jouait *les saints, la Vierge et Dieu par piété* [1]. »

Il se pratiquait aussi à cette époque, dans cette église comme dans toutes celles du monde chrétien, une cérémonie ou farce connue sous le nom de *Fête des Fous, des Sous-diacres* ou *des Innocents*. Elle avait lieu pendant les octaves de Noel. Le jour de Noel, après les vêpres, les diacres dansaient dans la nef, chantant une antienne en l'honneur de saint Etienne. Le lendemain les prêtres en faisaient autant en l'honneur de saint Jean-l'Evangeliste. Le jour suivant, c'était le tour des enfants de chœur pour les saints Innocents; les sous-diacres dansaient le jour de la Circoncision. Tous les prêtres, les diacres, les sous-diacres, les clercs paraissaient à ces jeux, déguisés sous des formes monstrueuses ou vêtus d'habits d'arlequin [2].

Ces abus durèrent long-temps dans l'église, malgré la défense expresse des Conciles et les sévères prescriptions des évêques. Au XIII[e] siecle, nous voyons Eudes Rigaud attaquer courageusement ces désordres, lutter corps à corps avec eux, les interdire de toute la force de son autorité, les poursuivre de toute la rigueur de ses jugements jusque dans les monastères, jusque dans les églises de campagne. A Gournay, en 1263, il interdit sévèrement les danses en rond et les bouffonneries appelées *cerli* auxquelles se livraient les clercs, les vicaires et jusqu'aux chapelains de la collegiale, les jours de saint Nicolas, de sainte Catherine et de saint Hildevert [3]. En 1268, il défend à l'abbé de Jumièges d'avoir des histrions à sa suite [4]. En 1248, il défend de faire des veillées dans l'église de Sauchay pendant la nuit du samedi au dimanche. Enfin, en 1260, à Montivilliers, il proscrit les chansons légères et les far-

Chartier, et le *Supplément au Glossaire de Ducange*. par Carpentier, au mot MACHABÆORUM CHOREÆ.

[1] Ms. de l'abbe Miette, chez M Le Sage et a la bibliothèque de Rouen. — [2] Voyez Durand, Beleth, Théophile Raynaud, Neure, Deslions, Dom Marlot, Dom Lobineau, J.-B. Thiers, Ducange, etc. — [3] *Regestrum visitationum*. édit. Th. Bonnin, p. 471 — [4] *Ibid*., p. 607

ces qui se faisaient dans le monastère aux fêtes de saint Etienne, de saint Jean et des Innocents [1].

Dès 1235-45, Pierre de Coulommiers, dans ses Statuts, avait défendu aux prêtres de tolérer les danses dans les cimetières et dans les églises [2], et plus tard le Concile de Pont-Audemer renouvela la même défense sous les peines les plus sévères [3]. Eh bien, malgré ces sages ordonnances, les peuples conservèrent leurs vieilles habitudes, et le temps seul parvint à les déraciner totalement.

Mais il est des usages plus innocents qui ont persévéré à travers les siècles et qui sont arrivés jusqu'à nous. Le premier est l'annonce de la résurrection. Le Samedi-Saint au dimanche de Pâques, à minuit, on envole la grosse cloche pour annoncer au monde la résurrection du Sauveur. Cet usage qui, autrefois sans doute, était général, ne subsiste plus guères que dans les quatre paroisses de Caudebec, de la Mailleraye, de Vatteville et de Bliquetuit.

Le jour de l'Ascension, deux chantres montent au haut du clocher pour y chanter le répons : « Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum ? » pendant que la procession, qui a fait le tour de la ville, stationne sur la place du Marché.

Rouen possédait une coutume de ce genre. Lebrun-Desmarettes raconte dans ses *Voyages liturgiques*, que le jour de l'Ascension deux chanoines en aubes montaient à une galerie du portail pour y chanter le *Viri Galilæi*, au retour de la procession de la Fierte. La balustrade était ornée d'une ancienne bannière représentant la délivrance du prisonnier [4]. Dans les comptes de la fabrique de Notre-Dame de Rouen, cette balustrade est encore appelée la *Galerie du Viri Galilæi*.

Enfin autrefois, les dimanches après la grand'messe, les enfants de chœur portaient de l'eau bénite dans les maisons de la paroisse [5]. Chaque paroissien leur faisait alors une petite

[1] *Regestrum visitationum*, édit. Th. Bonnin, p. 384. — [2] « Prohibeant sacerdotes, sub pœnâ excommunicationis, choreas induci in cœmeterio vel in ecclesiâ *(Concil. rothomag.)* » — [3] « Inhibemus ne vigiliæ et choreæ in cemeterio et in locis sacris fiant *(Concil. Rothomag.*, 274*)*. — [4] *Voyages liturgiques en France*, par le sieur de Moléon, p. 382, Paris, 1718. — [5] Cet usage existait encore à Auffay, il y a cinq ou six ans. Après la grand'messe, des enfants de chœur prenaient une chopine d'étain et un goupillon et allaient ainsi porter de l'eau bénite à tous les paroissiens qui

aumône, et c'était avec ce mince revenu qu'ils passaient leurs études pour se préparer à la prêtrise. Il est fait mention de cet usage dans les *Constitutions* de Riculphe, évêque de Soissons, en 888 ; dans les *Statuts* d'Alexandre, évêque de Coventry, en 1237; dans ceux de Gilles, évêque de Salisbury, en 1256; et dans le Concile d'Exeter, en 1287.

Parlons maintenant des prêtres nés à Caudebec, ou qui y ont vécu. Ceux-là du moins sont les colonnes vivantes de l'église, et ces pierres spirituelles méritent une mention encore plus honorable que les pierres matérielles.

Parmi ceux qui y ont pris naissance, nous citerons Jean de Saint-Leger, abbé de Saint-Wandrille, de 1342 à 1344, et inhumé devant l'autel de la Vierge, dans l'église abbatiale. Ce fut dans cette même maison de Fontenelle, pépinière de saints et de savants, que commença sa carrière monastique Dom Beaugendre, né à Caudebec, en 1628, et mort à Paris en 1708. Ce bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés a édité trois ouvrages avec toute l'érudition bénédictine.

Vers le même temps, naissait dans cette ville, pour être régénéré sur l'élégant baptistère, le père Placide Gallemand, cet humble enfant de Saint-François, qui devint le gardien des Récollets de Rouen, où il est mort, en 1675, en odeur de sainteté. Homme laborieux, il publia plusieurs ouvrages pour la gloire de son ordre et l'édification de l'Église. Citons son *Traité des fondations de l'ordre des Récollets*, et son *Abrégé de la vie des Religieux qui s'y sont distingués*. Ces ouvrages sont peu connus, mais ce qui l'est davantage, c'est la *Vie de Maître Jacques Gallemand*, curé d'Aumale, prédicateur distingué, missionnaire plein de zèle et fondateur des Carmélites, en France [1]. Ce livre, curieux et édifiant, est devenu de nos jours très-rare et très-recherché [2]. Mais le plus beau titre de recommandation aux yeux de la science, de l'Église et de la postérité, c'est le *Neustria pia* qu'il a publié en 1663, après la mort de son laborieux auteur, le père Arthur du Monstier, récollet de Rouen. Ce livre est aujourd'hui la grande source monastique de la province, et l'une des mines les plus fécondes de notre histoire nor-

n'avaient pas assisté à la messe. On leur donnait une petite récompense. Cet usage était en pleine vigueur à Envermeu, en 1850.

[1] Un volume in-4°, Paris, Couterot, 1633 ou 1653. — [2] M. l'abbé Trou, de Pontoise, a donné récemment au public un abrégé de cet ouvrage.

mande. Plus que tout autre, nous remercions le père Gallemand de nous avoir donné ce trésor, et nous le plaignons bien sincèrement de n'avoir pu éditer de même les *Neustria sancta, Neustria christiana* et *Neustria miscellanea*, préparés par le même religieux, le vrai Mabillon de l'ordre de Saint-François. Ces précieux manuscrits sont allés orner notre bibliothèque Nationale, déjà si riche en documents historiques.

Mais le plus illustre des enfants de l'église de Caudebec, c'est Thomas Bazin, qui porta la mitre et monta sur les siéges de Lisieux et de Césarée. Né à Caudebec, en 1411 [1], il étudia le droit civil à Paris, où il prit le bonnet de docteur, et en 1437, il reçut, à Louvain, le grade de docteur en droit-canon. De Louvain, où il professa, il fut à Rome et s'attacha à l'archevêque de Tarente, qu'il accompagna en Hongrie, dans une mission donnée par Eugène IV. En 1446, il devint chanoine de la cathédrale de Rouen, et la même année, le duc de Bethfort le nomma professeur à l'Université de Caen, qu'il venait de fonder. En 1447 il fut élu évêque et comte de Lisieux; Nicolas V lui expédia ses bulles, le 11 octobre de la même année.

Pendant les vingt-huit années de son épiscopat, il signa, en 1449, la capitulation de Lisieux à la France, et prêta serment à Charles VII, donna un bréviaire à son diocèse en 1450, mit de l'ordre dans le chartrier de son église, et fit rentrer au trésor pontifical les ornements qu'on avait enlevés. En 1461, il assista au sacre de Louis XI, mais trois ans après, ce prince ombrageux le força de quitter son siége et de s'expatrier. Retiré à Rome, en 1464, il donna la démission de son évêché entre les mains de Sixte IV, qui voulut le créer patriarche : mais sa modestie s'y étant opposée, il accepta seulement le titre d'archevêque de Césarée, avec une pension sur son bénéfice de Lisieux.

De Rome il se rendit à Utrecht, où il se fixa pour toujours auprès de David de Bourgogne, qui le nomma son vicaire-général. Il y composa, contre les vexations de Louis XI, une *Apologétique*, qui fut imprimée à Trèves, en 1475. En 1483 Charles VIII voulut le rappeler en France, mais il refusa d'y revenir à cause de son grand âge. Il occupa ses loisirs en com-

[1] Selon Richard Séguin, dans son *Histoire du pays d'Auge et des évêques de Lisieux*, p. 150. — En 1418, d'après MM. Miette et Le Sage.

posant un traité des voyages et des révolutions de sa vie, qu'il compara aux voyages et aux stations des Juifs dans le désert. Mayé s'est servi de ces écrits pour son histoire de Flandre. Tous les manuscrits qu'il a laissés se trouvent à la bibliothèque Nationale, et récemment le savant M. Quicherat a revendiqué pour notre compatriote, une chronique inédite long-temps connue sous le nom d'Amelgard [1].

Enfin, à l'âge de 80 ans, il quitta ce monde, le 3 décembre 1491, et fut inhumé dans le chœur de l'église Saint-Jean d'Utrecht, où l'on a gravé sur sa tombe une inscription en vers latins [2].

Parmi les prêtres qui ont vécu à Caudebec, trois se sont distingués d'une façon particulière, ce sont MM. Selles, Foloppe et Miette.

Le premier naquit à Rouen d'une des familles commerçantes les plus considérables de la ville. Possesseur d'un riche patrimoine, il n'en usa que pour soulager les pauvres, dont il fut constamment le père. Sa vie fut douce et calme autant qu'elle était pure, mais sa fin fut cruelle. Une longue maladie interceptant pour lui le passage des aliments dans son estomac, cet homme respectable, qui avait nourri tant d'indigents, fut réduit à mourir de faim.

Le second naquit à Caudebec, fut protégé par M. de Fourcy, abbé de Saint-Wandrille, devint docteur en théologie et curé de sa ville natale. Estimé des cardinaux de Tavannes et de la Rochefoucauld, il fut disputé pour vicaire-général par deux évêques sortis du Chapitre de la métropole de Rouen, M. de Lastic, évêque du Mans, et M. de Marbeuf, évêque d'Autun. Il suivit M. de Lastic au Mans et ne laissa que des regrets à Mgr l'évêque d'Autun. Après vingt ans de travaux apostoliques, il se retira à Evreux pour y mourir chez une parente qui lui prodigua tous les soins de l'amitié la plus généreuse.

Enfin le troisième est le bon abbé Miette, qui a tant aimé les habitants de Caudebec, qu'il a voulu leur témoigner sa reconnaissance en recueillant dans un manuscrit tout ce que ses lectures lui avaient appris sur l'histoire de leur ville. Né à Hau-

[1] *Bib. de l'École des Chartes*, t. III, p. 313. — *Mémoire de la Soc. des Antiq. de Norm.*, t. XIX, p. 216. — *Monuments civils et religieux de Caudebec* par MM. Miette et Le Sage.
Histoire du pays d'Auge et des Évêques et Comtes de Lisieux, par Richard Séguin, in-12, Vire, 1832.

ville (près Pont-Audemer) en 1745, il devint d'abord vicaire de Caudebec, puis curé de campagne près Cherbourg. La Révolution française le trouva à Cléville-en-Caux, où il refusa le serment et partit pour l'Angleterre. Il y passa dix ans chez un baronnet. Ce furent pour lui dix années d'études. De retour en France, il fut nommé curé de Caudebec où il resta quinze ans, jouissant de l'estime générale. De graves infirmités l'obligèrent à se retirer à La Mailleraye chez Mme de Nagu, dont il devint le chapelain et à laquelle il dédia son livre. C'est là qu'il est mort le 1er juin 1823, sur les bords de la Seine qui lui étaient si chers. Sa douce existence aux derniers jours de sa vie fut un des bienfaits de cette vertueuse marquise, dont les rives du fleuve rediront éternellement l'inépuisable bienfaisance. Aussi il faut voir, dans la touchante Préface de l'abbé Miette, avec quel bonheur la reconnaissance s'échappe du cœur pénétré du vénérable prêtre :

. . . . illo me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis gaudentem ignobilis oti.

§ VI. LES HISTORIENS DE L'ÉGLISE DE CAUDEBEC.

L'église de Caudebec compte une quantité d'historiens depuis un siècle, mais elle n'a pas toujours été heureuse dans la qualité. Duplessis, en 1740, est le premier qui ait parlé de ce délicieux monument. Il faut qu'il ait frappé fortement les regards de ce contemporain de l'abbé Lebeuf, pour qu'il se soit mis en verve pour le décrire, autant que le lui permettait sa science archéologique ; car, si d'une part, le vent ne soufflait pas aux monuments du moyen-âge, de l'autre, Duplessis était loin d'être monumentaliste comme l'abbé Lebeuf. Sec de style, léger en histoire, Duplessis est nul en archéologie. Placé à Paris à Saint-Germain-des-Prés, il entreprit une description du diocèse de Rouen qu'il n'avait jamais vu. Pour la forme, il visita les principales villes, et nous devons remercier l'église de Caudebec d'avoir inspiré le père de notre histoire paroissiale.

Après Duplessis, il y eut près de cent ans de silence sur le compte de nos monuments religieux, si scrupuleusement étudiés depuis. Nous ne mentionnerons que pour mémoire la description heurtée et incomplète que donne Noël de la Morinière, dans son Second Essai sur la Seine-Inférieure. L'auteur s'y peint avec son genre brusque, son style de journaliste et

ses allures de révolutionnaire. Cependant il y a du bon dans son travail, et pour l'époque, Noel était un rare appréciateur de nos monuments religieux.

En 1816, au moment où allait sonner l'heure de la réhabilitation du moyen-âge, l'abbé Miette, ancien curé de Caudebec, employait les loisirs de sa retraite de La Mailleraye, à décrire l'église qu'il avait aimée et que chaque jour il saluait de la main et du cœur. Sa description, légèrement inspirée de celle de Duplessis, renferme de plus quelques détails sur l'ameublement, les usages et les cérémonies de la paroisse. En un mot, elle est plus liturgique qu'historique, ce qui n'est pas un mal, la liturgie est aussi un côté de l'église souvent trop négligé.

L'abbé Miette avait à peine clos son manuscrit, que deux voyageurs de distinction, l'un français, l'autre étranger, s'abattaient sur l'église de Caudebec, dessinant et analysant toutes ses parties. Le premier est Charles Nodier, escorté de la brillante pléiade d'artistes qui entreprit avec lui le Voyage romantique et pittoresque dans l'ancienne France. Le second est l'Anglais Dibdin, qui venait, après Ducarel, glaner en Normandie pour l'amusement et l'instruction de la Grande-Bretagne. Si Nodier ouvre parmi nous l'école pittoresque, Dibdin commence l'école archéologique.

Mais tous ces hommes ne font que passer, et ils écrivent pour des gens qui comme eux verront les choses de bien loin. Il n'y a encore rien ici qui puisse satisfaire un cœur cauchois, désireux de savoir le plus possible, sur le plus élégant des monuments de son pays.

C'est alors que M. Le Sage se lève. Venu à Caudebec de très bonne heure, M. Le Sage se considéra toujours comme un enfant du sol [1]. Orfèvre à Rouen pendant longues années, il revint mourir dans sa patrie adoptive, le 3 janvier 1851, à l'âge de plus de 88 ans. Pendant les longues années de sa paisible retraite, il conçut l'idée d'utiliser ses loisirs en illustrant les monuments de sa seconde patrie. Pour arriver à ce but, il n'avait ni éducation première, ni études préparatoires, mais il apportait avec lui de la bonne volonté et une habitude pratique du dessin. Avec ces moyens si simples il se mit à lire les livres qui traitaient de Caudebec, il étudia surtout l'abbé Miette qui lui avait confié son manuscrit, puis il fit un

[1] Il était né au Héron, près Darnetal, le 20 août 1762.

appel aux hommes de science qui l'entouraient, à des antiquaires tels que MM. Gaillard et Deville, et à des élèves de l'École des Chartes, tels que M. Floquet, qui tous se firent un plaisir de l'aider et de lui fournir des documents.

Le premier de tous il affronta l'épaisse poussière qui recouvre les archives de l'église dans une des salles de la grande tour, puis, avec cette patience qui est le propre des vieillards, il parcourut pied à pied le monument, décrivant les sculptures et les verrières, transcrivant tous les chiffres et toutes les inscriptions. Il fit de l'épigraphie comme Farin pour les églises de Rouen, et de l'ecclésiologie à la façon de Guibert et d'Asseline dans les églises de Dieppe.

Enfin un beau jour, après avoir épuisé Caudebec, il prend son bâton de pélerin et s'en va par les campagnes environnantes recueillir des documents sur les châteaux et les églises, et chaque fois qu'il revenait de ses excursions il avait son cahier plein de notes et son album chargé de dessins. Il mit ainsi dix ans à collectionner et à transcrire, puis à la fin sortirent de sa plume et de son pinceau deux volumes in-folio, fruit de son dévoûment et de son patriotisme, qu'il déposa à la bibliothèque de Rouen, où ils sont conservés avec honneur [1].

Ces deux volumes, si précieux pour l'histoire locale, sont intitulés : *Monuments civils et religieux et Maisons particulières de Caudebec et ses environs*. Le premier contient l'histoire de la ville et la description de ses antiquités, le second renferme 173 dessins lavés à l'encre de Chine.

« L'église de Notre-Dame de Caudebec, remplit à elle seule cinquante dessins, c'est la monographie la plus complète que l'on puisse désirer. Plans, élévation, vues perspectives, extérieures et intérieures pris sous tous les aspects, chapelles, autels, fonts baptismaux, portes, vitraux, bas-reliefs, piscines, orgue, lutrin, clefs de voûte, détails de toute espèce, tout a été étudié en quelque sorte la loupe à la main, et reproduit souvent avec une heureuse fidélité ; toujours avec cette merveilleuse patience que les vieillards savent si bien apporter à tous les travaux de prédilection qu'ils accomplissent. Ce n'est point avancer une exagération que de qualifier la plupart de ces dessins de petits chefs-d'œuvre de délicatesse et de fini [2]. »

[1] *Revue de Rouen*, année 1836, 1er semestre, p. 332-37. — [2] M. Pottier, *Revue de Rouen*, année 1836.

Pour escorter dignement l'église-reine de Caudebec, et comme pour lui faire la cour, M. Le Sage a groupé autour d'elle près de cinquante églises rurales, qui toutes ont quelque valeur artistique, historique ou pittoresque. « C'est l'église de Guerbaville qui, comme celle de Villequier, se recommande par un élégant portail géminé du XVI[e] siècle; l'église de Vatteville, qui sous sa pyramide écrasée, montre un charmant portail du style le plus pur de la Renaissance; l'église de Lillebonne, qui se distingue par son élégante tourelle gothique; celle de Valliquerville, par sa flèche élancée en pierre, entourée de quatre clochetons aigus; celle de Norville, par sa charmante façade du XVI[e] siècle et sa flèche en pierre richement dentelée qui surmonte le transept; ce sont partout précieuses études de l'antiquaire, les murs en arête de poisson, les absides circulaires, les fenestrelles romanes, les tours carrées percées de cintres et couronnées de corbeaux comme à Lanquetot, à Gravenchon, à Lintot, à Petitville, à Rençon, à Yainville, à Duclair, à Freville et à Saint-Wandrille[1]. »

Après M. Le Sage, les historiens de Caudebec ne sont plus que des échos ou des parasites. On en compte quatre en douze années. Le premier et le meilleur de tous, fut M. Guilmeth, qui de 1838 à 1840, publia en quatre volumes in-8° une *Description géographique, historique, statistique et monumentale des arrondissements du Havre, Yvetot, Dieppe et Neufchâtel*[2]. Dans le second volume, consacré à l'arrondissement d'Yvetot, il décrit l'église de Caudebec d'après la méthode de l'abbé Miette et de dom Duplessis. Il puise largement dans le manuscrit de M. Le Sage qui lui avait ouvert sa porte à deux battans. Aux recherches de ce dernier, l'auteur n'a ajouté que le style, pas le plus petit grain d'archéologie monumentale; pas le moindre examen architectonique, pas le moindre mot d'ecclésiologie, qui était pour lui lettre close.

Quant à M. Anatole Saulnier, c'est bien moins encore. Sa brochure sur *Caudebec et ses environs*[3] n'est que le carnet d'un commis-voyageur, sans gravité comme sans science. Sa description de Notre-Dame, souvent mal copiée, est vide d'archéologie. Son style est celui d'un étourneau et son ton annonce un saltimbanque. On peut juger de sa science ecclésiologique

[1] M. Pottier, *Revue de Rouen*, année 1836. — [2] Rouen, Berdalle de la Pommeraye, 1838. — [3] Un vol. in-12, de 180 p., Rouen, Périaux, 1840.

par ce seul mot : « Je ne sais, dit-il, pourquoi l'abbé Miette assure que l'église de Caudebec n'a pas de croisée ; moi, je trouve qu'elle en a beaucoup trop,... surtout en verre blanc [1].» « L'archéologue-*Visiteur de la douane*, ajoute avec raison M. Fromentin, ignore-t-il donc que l'on nomme *croisée* la partie d'une église qui présente la forme d'une croix, et qu'en cette circonstance il ne s'agissait nullement de fenêtres? Cela étonne de la part d'un membre de l'Institut historique de France [2]. »

Le troisième historien de Caudebec, M. A. Fromentin, a donné dans son *Essai sur Yvetot* [3], avec une grande simplicité et sans prétention aucune, une description de l'église telle que le cadre de son ouvrage le comportait. Au moins, lui, il ne cherche pas à voler de ses propres ailes, et s'il se trompe, c'est pour s'être trop confié dans ses guides.

Mais le dernier, c'est bien le pire. Jusqu'ici les historiens de Caudebec ont pu être insuffisants ou mal préparés, mais du moins ils étaient pieux ou bienveillants, aucun n'était révolutionnaire ou impie, tous ont respecté Dieu et le Roi, l'Église et ses institutions. Mais voici venir un voltairien de fraîche date, qui n'a ni le style, ni l'esprit de son maître ; M. Labutte [4], puisqu'il faut l'appeler par son nom, va salir l'histoire de Caudebec en la touchant. Si sur sa route il rencontre Louis XI, il l'appellera un « niveleur [5], » Louis XIV, « le mari de la veuve Scarron [6], » la marquise de Pompadour, « Cotillon premier [7], » Jésus au tombeau, « un Christ mort [8], » les religieux, « une vermine parasite [9]. » Voilà pour l'esprit politique et chrétien. Maintenant jugez le style : « MM. les *architectes* confectionneurs de sous-préfectures, bourses et bazars, comment trouvez-vous cela, l'église de Caudebec? Eh bien, celui qui a fait sortir des entrailles de la terre, celui qui a élevé vers le ciel cet admirable temple chrétien, celui qui a créé le plan de ce chef-d'œuvre, c'était un *maître maçon*, comme on disait alors, un obscur bas-normand, *Guillaume Letellier, de Fontaine-le-Pin*. Qui connaît ça [10]? »

[1] *Caudebec et ses environs*, p. 62, éd. de 1841. — [2] *Essai historique sur Yvetot et coup-d'œil sur les environs : Valmont, Saint-Wandrille, Caudebec*, par A. Fromentin, p. 253-54. — [3] Un vol. in-8°, de 291 p., Rouen, Péron, 1844. — [4] *Études historiques sur l'arrondissement d'Yvetot*, par A. Labutte, un vol. in-8°, de 253 pages, Rouen, Péron, 1851. — [5] Id., p. 110. — [6] p. 112. — [7] p. 113. — [8] p. 120. — [9] p. 124. — [10] p. 115.

Le *Journal de Rouen* annonçait l'autre jour que par décision du 12 janvier 1852, M. Labutte venait d'être nommé Correspondant du Ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques : si cela est, nous ne félicitons de ce choix ni le comité des arts, ni M. le ministre.

§ VII. TITRES, CHAPELLES ET COUVENTS DE CAUDEBEC.

Une vieille tradition fait considérer Caudebec comme la capitale de l'ancien pays de Caux. Les institutions administratives et judiciaires de l'ancien régime tendraient à confirmer cette idée populaire. En effet, avant la révolution, Caudebec était le chef-lieu du grand bailliage de Caux et le siége du présidial, d'où relevaient les anciennes vicomtés d'Arques, de Caudebec, de Montivilliers et de Neufchâtel, et les vicomtes plus modernes de Cany, de Longueville et du Hâvre-de-Grâce. Il y avait une élection soumise à la généralité de Rouen, qui s'étendait sur 178 paroisses, une vicomté qui en comptait 104, parmi lesquelles étaient Yvetot, Bolbec et Lillebonne ; une amirauté, une maréchaussée, un grenier à sel, une maîtrise des eaux et forêts, un corps de ville, un gouverneur, un lieutenant de roy et *une cinquantaine*.

La division départementale, du 22 décembre 1789, en fit le chef-lieu du second district de la Seine-Inferieure, renfermant 9 cantons et 136 communes. Mais en l'an III (1795), le siége du district fut transféré à Yvetot, qui, en l'an VIII (1800), devint le chef-lieu de l'arrondissement de ce nom. Caudebec alors descendit au simple rôle de chef-lieu d'un canton qui compte aujourd'hui 15 communes. Une simple justice de paix hérita de son antique et puissant bailliage.

Ce fut à Caudebec qu'eurent lieu les élections du bailliage de Caux, pour les Etats généraux de 1789. On y nomma douze députes, dont trois furent élus par le clergé : Ce furent MM. Eude, curé d'Angerville-l'Orcher ; Rozé, curé d'Emalleville, martyrisé aux Carmes, le 2 septembre 1792, et l'abbé de Pradt, vicaire-général de Rouen, qui devint archevêque de Malines. La dernière élection fut celle de la Convention nationale, qui eut lieu le 5 septembre 1792. On y choisit seize députes, parmi lesquels deux seulement furent régicides.

Au point de vue ecclésiastique, le rôle de Caudebec est loin d'être aussi brillant dans le passé. Jusqu'à la Révolution, ce

fut une simple cure, sous le patronage de l'abbé de Saint-Wandrille. Le pouillé d'Eudes Rigaud et les trois pouillés imprimés du diocèse, rangent toujours Caudebec dans le doyenné de Saint-Georges ; mais le pouillé attribué à Raoul Roussel, place cette cure dans le doyenné de Saint-Wandrille, qui ne comptait que quatre paroisses. Il ne paraît pas que cette création ait eu de suites. Autour de l'église paroissiale se rangeaient, en 1738, 166 feux, trois chapelles, un hôpital, un couvent de Capucins et une maison d'Augustines.

Au Concordat, Caudebec devint une cure de canton, qu'en 1837, Mgr. le prince de Croy, éleva à la dignité de doyenné. Ce doyenné possède 13,469 habitants, et renferme dix-huit églises, dont une curiale, onze succursales, une chapelle vicariale, une chapelle communale et quatre annexes. Caudebec possède un vicaire et un chapelain d'hôpital. La cure, de deuxième classe, compte 2,714 âmes.

Faisons une revue des anciens établissements religieux de Caudebec, dont plusieurs ont disparu.

Il ne reste que le souvenir des chapelles de Saint-Pierre-des-Bois, de Saint-Leger et de Saint-Clair. Saint-Leger, à la présentation de Saint-Wandrille, fut vendu 2,100 fr., le 13 décembre 1793 [1]. Saint-Clair, ancienne maladerie, était devenue une chapelle sous le patronage des abbés de Fontenelle. Elle fut vendue 1,925 fr., le 4 mars 1791 [2]. Pour dernier souvenir, M. Le Sage a conservé le dessin de ses murs, dans son album monumental [3].

L'hôpital de *Saint-Julien-le-Pauvre,* fut fondé rue des Sorsis [4], par Richard de Villequier, en 1205, et confirmé en 1225, par son fils, Guillaume de Bebec [5]. Le jeune châtelain appelle la maison bâtie par son père, la *maison des pauvres,* « ad usum pauperum. » En 1684, cet hospice, devenu insuffisant, fut transféré *rue des Capucins,* où il est encore aujourd'hui. Le

[1] *Domaines nationaux de première origine,* district de Caudebec. — Archives départ. — [2] Id., ibid. — [3] *Monuments civils et religieux de Caudebec,* t. II. — [4] Au XIII[e] siècle, le cartulaire de Saint-Wandrille mentionne parmi les rues et places de Caudebec, la Grande-Rue, « magnus vicus, » la rue Corvesière, « vicus Corvesière, » la rue Malrepage, « vicus Malrepart, » le quai « Kaium ou quayum, » et le marché appelé plus tard la « Calibrairie. » — [5] Cartulaire de Saint-Wandrille, copie du XVIII[e] siècle. — Archives départementales.

roi Louis XIV, par lettres-patentes de 1697, unit à cette maison les maladeries d'Alvimare et d'Auberville-la-Campagne [1]. Obéissant à un principe contraire, la Révolution vendit, le 29 avril 1791, pour la modique somme de 1,225 fr., la maison, le jardin, la terre et la vieille chapelle [2]. L'hospice de Caudebec est encore près des anciens Capucins. C'est une construction moderne qui contient environ 40 lits desservis par des religieuses de Rouen. Si le monument est médiocre, en revanche sa position est magnifique aux bords de la Seine.

En 1639 fut fondée à Caudebec une communauté de religieuses Augustines, dites *Filles de la Congrégation*, destinées à l'instruction gratuite des jeunes filles. Cette colonie venait de Soissons, où il existait un couvent de leur ordre. Elles reconnaissaient pour fondateur le bienheureux P. Fourrier, curé de Mattaincourt, en Lorraine. Les lettres-patentes du roi furent délivrées au mois de septembre 1643, et enregistrées au Parlement de Rouen, le 11 décembre suivant, avec la condition que ces religieuses ne posséderaient ni fief ni justice [3]. Des brefs de Clément XIV et de Pie VI, accordèrent à ces hospitalières de Caudebec, des indulgences et un autel privilégié dans leur église de Saint-Louis [4].

En 1792, la maison renfermait dix-huit religieuses et six converses, lorsqu'elle fut totalement supprimée. L'église et le couvent furent vendus. La chapelle, construite en 1644, est remarquable par son portail et ses fenêtres, qui ont conservé la forme de l'ogive, phénomène rare dans son genre. Cette église, après avoir servi de magasin pendant plus de cinquante ans, a été enfin rendue, ces années dernières, à sa destination primitive.

Pendant l'époque pacifique de l'Empire, les pauvres religieuses, que le vent de la tempête avait dispersées, se réunirent dans leur ancien asile. Vers 1815, elles reussirent à racheter leur maison et elles s'y installerent pour instruire de nouveau les petites filles, suivant le but de leur institution. Elles le firent avec un grand dévoûment, dit le bon abbé Miette, témoin de leurs sacrifices de tous les jours. Au moment où nous écrivons elles continuent leur pieuse mission, au nombre de treize, dont huit sœurs de chœur et cinq converses.

[1] Duplessis, t. Ier, p. 8 et 9. — [2] *Domaines nationaux*. — [3] Duplessis, t. Ier, p. 8. — [4] Archives départementales.

Mais il est une chapelle qui a résisté à toutes les révolutions, et qui même a grandi au milieu d'elles, c'est celle de Barre-y-Va, dédiée à la Mère des Miséricordes. Le doux nom de Marie a protégé cet humble asile de la prière placé sur des rochers, entre une falaise qui s'éboule et un fleuve qui gronde. Le nom de Barre-y-Va signifie sans doute que la barre, ce monstre marin qui garde l'embouchure de la Seine, qui a dévoré tant d'hommes et de navires, venait autrefois expirer au pied de l'Étoile de la mer. Une vieille tradition ecclésiastique, transcrite sur les murs, fait remonter la fondation de cette chapelle à 1260. Elle serait alors la *capelle* fondée après la mort de Jean de Villequier, dont parle le cartulaire de Saint-Wandrille. Ce qui est plus sûr, c'est que le 23 novembre 1792 le district de Caudebec vendit cette chapelle à Pierre Devismes, pour 6,100 francs [1]. Le propriétaire la conserve à Dieu et à sa Sainte-Mère.

Une légende, recueillie par nos chroniqueurs, raconte que dans les rochers qui entourent cette chapelle isolée, vivait, il y a deux cents ans, un ermite qui est mort en réputation de sainteté. Ce qui le ferait croire, c'est l'exiguité de l'ancien oratoire qui se cache entre le calvaire et la chapelle neuve. Cette seconde chapelle a été bâtie sous Louis XIV, avec de la pierre blanche du pays. Ses murs sont couverts d'armoiries et ses fenêtres embellies de verrières. J'ai distingué, parmi les fragments, une Sainte-Vierge, un Saint-Pierre, Jésus et sa Sainte-Mère, un joli navire, et surtout un Saint-Gilles, de 1612. A ses pieds est sa biche, et le donateur ecclésiastique à genoux, avec surplis et collet sans rabat.

La chapelle entière est tapissée d'*ex-voto,* parmi lesquels j'ai remarqué quelques bonnes toiles. L'image vénérée de Notre-Dame-de-Miséricorde, est toute voilée de dentelles, toute couverte de fleurs et de rubans, tout entourée de rosaires et de scapulaires, modestes témoins de la piété populaire.

Mais la plus importante institution religieuse de Caudebec, ce fut le couvent des Capucins, fondé par la piété du roi Louis XIII. Le 11 mars 1620, le conseil d'État donna un avis favorable pour cette fondation. Quelques jours après, le roi délivra et signa de sa main les lettres-patentes qui accordaient aux *religieulx capuchins* une *place proche la ville,* qui n'était

[1] *Domaines nationaux,* archives départementales.

autre chose qu'une *carrière délaissée, pleine de vuidanges*, et où *il ne croissait rien, excepté au sommet quelques buissons et bois abroutis*. Ce clos, communément nommé *Calidois*, *Calidus* [1], ou les *Carrières*, contenait quatre acres et demie et était borné d'un côté par la rivière de Seine, et de l'autre par le chemin tendant de Caudebec à Lillebonne [2]. L'original des patentes existe aux archives départementales, scellé du sceau de Majesté avec lacs de soie verte et rouge.

Le 2 avril 1620, ces lettres patentes furent enregistrées à Rouen, à la Cour du Parlement, le 4 à la Chambre des Comptes, et le 6 au bureau des finances [3]. Le 29 août 1623, sur la demande même des religieux, le lieutenant des eaux et forêts de Caudebec vint poser les limites de la concession et dresser le procès-verbal d'abornement [4].

Peu de temps après, l'église fut bâtie sous le vocable de Saint-Louis. Les Bénédictins de Saint-Wandrille, seigneurs-patrons de Caudebec, en bénirent les fondements, le gouverneur de la ville en posa la première pierre au nom du duc de Longueville, et le 3 juin 1668 l'évêque de Finibor, en Irlande, en fit la consécration [5]. Cette pauvre église, encore debout aujourd'hui, n'est plus qu'une remise et un grenier à foin.

Après une existence de cent soixante-dix ans, les pauvres Capucins disparurent avec la monarchie qui les avait fondés. Supprimés par l'Assemblée Nationale, ils se dispersèrent dans le monde ou s'acheminèrent vers l'exil. Le 29 avril 1791 le district de Caudebec vendit, à l'encan, la maison, la chapelle et l'enclos, qui furent achetés 15,000 fr. par M. de la Brière [6].

Installés à Caudebec en 1620, ces pauvres religieux étaient arrivés à point pour rendre à la ville d'éminents services de religion et de charité. Pendant tout le cours du XVIIe siècle,

[1] La côte qui domine l'emplacement des Capucins, est le fameux Mont-Calidu, tout couvert de ruines gauloises et romaines, et qui, selon nous, a donné son nom à Caudebec, *Calidum-beccum*. Sur une monnaie gauloise trouvée à Limésy, on lit : *Kaledu*. — [2] *Arch. historiques*, au dépôt départemental de Rouen. — [3] Arch. dép., à la Préfecture de Rouen. — [4] Id., ibid. — [5] Duplessis, t. Ier, p. 10. — [6] *Domaines nationaux de première origine*. — Arch. départ. — Après M. de la Brière, le possesseur des Capucins fut M. Pierre Devismes, littérateur de mérite, auteur de *Recherches sur l'origine et la destination des pyramides d'Égypte* qui voulut vivre ici en philosophe chrétien, dit M. Guilmeth, t. II, p. 105.

Caudebec, le Hâvre, Alençon, Dieppe, Vernon et Rouen, furent accablées par des pestes affreuses, qui moissonnèrent les habitants par centaines et par milliers. Ce fut alors l'époque glorieuse des Capucins. Soldats de Jésus-Christ, ils combattirent le fléau avec leurs sueurs et avec leur sang. Non contents d'engager le combat avec des prières, comme les Machabées, on les vit, à l'exemple de ces héros, donner aussi leur vie et leurs jours. Caudebec et Dieppe ne devront jamais oublier les noms bénis des pères Martial et Fidèle, ces apôtres de la charité, qui pendant plusieurs années soutinrent le fardeau de villes entières, devenues un vaste hôpital. Combien l'histoire a-t-elle oublié d'enregistrer de ces modestes héros de l'humanité, qui succombèrent sans nom comme sans pompe, dans les épidémies de 1623, 1624, 1636, 1648, 1668 et 1669. « Le zèle des pères Capucins, écrivait Farin, s'est toujours manifesté en diverses rencontres, mais principalement dans l'assistance des personnes malades de la peste, où ils ont aussi facilement prodigué leur vie que s'ils en avaient eu cent à perdre [1]. »

Et après cela, croyez-vous qu'on ne sent pas son sang bouillonner d'indignation dans ses veines quand, à propos des Capucins de Caudebec, on voit un écrivain moderne, digne enfant de l'école voltairienne et démagogique de 93, se féliciter de ce que le « vent révolutionnaire soit venu balayer ces cellules de la *vermine* parasite qui les habitait [1]. » Je demande pardon à mes lecteurs de répéter contre nos ordres religieux ce blasphême qu'un chrétien baptisé a pourtant osé imprimer. J'en appelle non-seulement à tous les catholiques, mais même à tous les honnêtes gens de quelque religion qu'ils soient, n'y a-t-il pas ici de quoi faire monter la rougeur au front? Républicain de la veille, disciple de Chauvin et du *père Duchesne,* vous n'avez donc jamais vu à Rouen, dans le cimetière Saint-Maur, cette table, ou plutôt cet autel de marbre, au pied duquel reposent les corps de dix-neuf Capucins immolés dans les pestes de 1622, 1623 et 1624. Et si vous-même, ce qu'à Dieu ne plaise, eussiez été frappé de cette cruelle maladie, vous les auriez vus accourir auprès de votre couche délaissée, tendre à leur insulteur une main secourable et lui rendre le bien pour le mal.

Vous qui vous dites l'ami du peuple et des lumières, vous

[1] *Hist. de Rouen,* VI[e] partie, p. 105. — [1] M. A. Labutte, avocat, *Etudes historiques sur l'arrondissement d'Yvetot,* p. 124.

n'avez donc jamais parcouru les archives des villages, car vous eussiez vu que le prédicateur des campagnes, l'instructeur des paysans d'autrefois, c'était le Capucin qui vivait avec eux et relevait leurs âmes penchées vers la terre. Vous eussiez vu sur les registres des paroisses que ce missionnaire des pauvres et des petits venait chaque année s'ensevelir dans une église de campagne pour y prêcher l'Avent et le Carême, ces temps marqués par l'Église pour la moralisation des masses. Vous eussiez trouvé dans des presbytères une chambre appelée la *Capucine*, ce qui voulait dire la chambre du prédicateur.

Et puis, ces hommes de Dieu, ces médecins et ces garde-malade, ces orateurs et ces missionnaires, croyez-vous qu'ils rougissaient de travailler la terre? Non; mais revenus chez eux, ils plantaient et défrichaient leur enclos. Voyez plutôt ces admirables *Capucins* de Caudebec, dont l'excellent M. Lamy faisait naguères si dignement les honneurs : reconnaissez-vous maintenant la *carrière abandonnée, la place vague et pleine de vidanges, les buissons et les bois abroutis* dont parlent les patentes royales? Une haute civilisation a passé là : constructions, jardins, plantations, bosquets, avenues, tout est sorti de terre avec le temps et les sueurs de ces Capucins que vous méprisez et calomniez. Nous sommes sûrs qu'il pensait d'eux bien mieux que vous, l'homme de bien et de dévoûment qui habita nagueres cette ravissante demeure, lui, qui en avait conservé les corridors et les cellules, qui avait recueilli avec tant de peines les meubles et les livres dispersés, qui avait restitué, autant qu'il était en lui, la cellule du pauvre Père avec son grabat, sa chaise, son prie-Dieu, sa bibliotheque, son chapelet et son crucifix ; lui, enfin, qui dans ses écrits pleins de science, de dévoûment et de patriotisme, se faisait honneur de s'appeler le *Capucin de Caudebec*. Ah! oui, digne homme, vous fermez noblement la liste de ces chrétiens modestes, courageux et dévoués; comme eux vous avez servi votre pays et bien mérité de la patrie. Dormez en paix, car dans l'autre vie, où vous recevez votre récompense, vous avez emporte comme eux l'estime et les regrets de vos compatriotes et de tous les gens de bien[1].

[1] François-Thomas Lamy, né à Rouen, le 20 mars 1781, est mort à Caudebec, le 28 juin 1851, dans sa charmante habitation des Capucins. Retiré des affaires, depuis plusieurs années, il a consacré ses derniers travaux à l'une des grandes entreprises de notre epoque, la *Canalisation de la*

MAULÉVRIER.

Maulévrier est une vieille châtellenie qui commandait la forêt de ce nom et les rives mêmes de la Seine. Station romaine, ruinée par les Barbares et exhumée de nos jours [1], elle s'est relevée au moyen-âge, puissante et privilégiée, pour retomber enfin dans un état de prostration qui fait peine à voir. Il faut maintenant s'enfoncer de nouveau dans les taillis pour contempler les ruines de cette forteresse, que les broussailles ont envahie,



et là, sur ce théâtre de la force et de la grandeur humaine, vous ne trouverez plus que des pans de mur, des fossés et des abîmes. Les ronces et les épines ont recouvert les remparts,

Basse-Seine, et il comptera désormais parmi ceux qui se sont dévoués à cette grande conquête nationale. Si jamais, étonnée de ce travail herculéen, la postérité cherche qui sont ceux qui, dans notre siècle, en ont été les principaux moteurs, elle trouvera le nom de M. Lamy à la base de ces môles gigantesques qui commencent à sortir des eaux. Pourtant il n'a consacré à cette importante matière que quatre brochures et quelques articles de journaux. Mais ces opuscules ont eu l'effet de l'étincelle électrique; ils ont entraîné l'opinion publique, qui à son tour a entraîné le gouvernement.

[1] La *villa* de Maulévrier, fouillée par les soins de M. Le Sage, de Caudebec, de 1832 à 1834, sous la direction de la Commission des Antiquités, a été décrite par l'explorateur lui-même, soit dans ses *Monuments de Caudebec*, soit dans ses rapports à la Commission, et par M. Fallue dans son *Mémoire sur les antiquités de la forêt et de la presqu'île de Brotonne et sur la villa de Maulévrier, près Caudebec*, Caen, Hardel, 1837.

les portes, les salles, les tourelles et les donjons. On ne voit plus que des murs dépouillés de leur pierre d'appareil par la main des spéculateurs. Une colonne de ruines s'élève encore à dix-huit mètres de hauteur, mais moins haut toutefois que le hêtre qui a germé à ses pieds. C'est quelque chose de triste que cette masse d'inertes débris, seuls restes d'une puissance déchue et d'une civilisation anéantie. Les paysans d'alentour ont entouré des ombres du mystère le donjon où se battirent les chevaliers, et ils l'appellent encore la *Tour du Diable*.

Ce château, souverain du passage de la Seine et des bacs de Caudebec, fut élevé par les Normands. Guillaume, en allant et venant de Rouen à Lillebonne, dut visiter le manoir des preux guerriers qui l'accompagnèrent à Hastings et combattirent à ses côtés. Croisés avec Godefroi de Bouillon et Philippe Auguste, les sires de Maulevrier disparaissent de la scène du monde avec le XIIIe siècle. En 1304, c'est le comte de Savoie qui possède le château et les terres. Au XVe siècle, le vieux fort se bat contre les Anglais comme Tancarville, Arques, Lillebonne et Longueville. Pendant cet âge de luttes, il brille dans les combats et dans les chroniques. Louis XI le donne aux Brézé, ces grands sénéchaux de la Normandie, dont la cathédrale de Rouen possède la brillante sépulture. Sous Henri IV et Louis XIII, les Dufay-du-Taillis, baillis de Rouen [1], réunissent sur leurs têtes cette seigneurie avec tant d'autres, et c'est dans leurs mains qu'elle meurt en jetant ses derniers reflets. Plus vigoureuse que les hommes et aussi vivace que le temps, la forêt a repris ce que la conquête humaine avait un moment enlevé. Elle règne de nouveau sur cette terre qu'on avait arrachée à son manteau virginal.

Mais il est une institution plus forte que le fer et le feu, une fondation qui triomphera même du temps, ce grand triomphateur de toutes choses, je veux parler de l'Église, fille de Dieu et de son Christ, qui, à Maulevrier comme ailleurs, a survécu à toutes les ruines de l'humanité. L'église et le presbytère, modestes monuments élevés dans les bois, par la main de quelque saint anachorète, reçurent dans leur sein les Barbares

[1] Les Dufay, sires de Maulevrier, dont Farin parle si souvent dans son *Histoire de la ville de Rouen*, occupaient un vaste hôtel là où est aujourd'hui le *Lycée*, l'ancien collége des Jésuites. Les rues voisines portent encore les noms de *Grand* et de *Petit-Maulevrier*.

qu'ils civilisèrent, s'appuyèrent sur le vieux château-fort qu'ils ont vu tomber, et maintenant conservent seuls les derniers souvenirs de la puissance déchue.

L'église de Maulévrier, dédiée à saint Léonard, diacre et anachorète du Limousin, indique, par son patronage, une origine forestière ; car, parmi nous, ce saint solitaire a été surtout honoré dans des églises ou chapelles placées dans les bois. A Maulévrier le saint est représenté dans un vitrail du XVIe siècle, vêtu de la dalmatique ; dans la chapelle de Saint-Michel, il figure en costume de diacre, et au maître-autel deux enfants sont à ses pieds, allusion au pèlerinage que font ici, le jour de sa fête, une foule d'enfants malades. De prime-abord j'avais cru que c'était là le symbole de la délivrance des prisonniers, dont saint Léonard est le patron. Depuis long-temps une confrérie existait en son honneur dans la paroisse, car les statuts, renouvelés après la réforme, furent approuvés, le 4 mai 1624, par M. Dubuisson, *prestre, conseiller au Parlement de Normandie, chanoine et archidiacre de la cathédrale de Rouen, vicaire-général de Mgr. de Harlay, primat de Normandie.*

L'original est conservé dans les archives du presbytère, dont le dépôt remonte jusqu'en 1599. C'est là que nous avons lu qu'en « 1627, *Me Olivier, paintre, repaint le tableau de la chapelle de la Sainte-Vierge et Lemoutonnois, de Caudebec, refait le cadre.* » A cette même époque, on donnait aux fidèles du vin après la communion de Pâques, et l'on faisait à l'église des offrandes en nature telles que foin, beurre, lin et gerbes de blé.

L'église de Maulévrier fut reconstruite au XIIe siècle, ainsi que le prouvent quelques détails de la nef échappés au marteau des restaurateurs. Le vieux baptistère en rend aussi témoignage. Cette large cuve baptismale, qui raconte l'ancienne importance de cette église titulaire et paroissiale, est supportée par quatre colonnes du temps de Richard-Cœur-de-Lion.

Le clocher alors s'élevait entre le chœur et la nef, suivant les principes généralement reçus à cette époque. Détruit à la Renaissance, il a été transféré au portail, sous le règne de Henri IV et de Louis XIII ; car nous trouvons dans les archives, qu'en 1604, on fit réédifier les *quatre carrés de l'église*, et qu'en 1612 on employa 3,851 *essentes pour la couverture de la tour*. A présent la flèche est recouverte d'ardoise, mais au

XVIe et au XVIIe siècle, l'*essente de nos arbres* recouvrait partout nos églises rurales.

La partie monumentale de l'église, c'est celle que le XVIe siècle a construite avec de la pierre blanche des bords de la Seine, je veux parler du chœur et des transepts, dont la forme est belle et travaillée avec soin. Le chœur compte sept fenêtres à deux compartiments. Ces élégantes ouvertures furent autrefois remplies de vitraux coloriés, que l'on est réduit à désirer aujourd'hui.

Dans les transepts sont deux chapelles, dont l'une est dédiée à la Sainte-Vierge, et l'autre à Saint-Michel. Chacune d'elles a des voûtes avec culs-de-lampe de la Renaissance, et possède de charmantes piscines avec crédence du même style. Deux jolis vitraux éclairaient jadis ces frais sanctuaires.

Dans la chapelle de la Sainte-Vierge, on plaça, il y a quarante ans, un Saint Sépulcre venant de l'église de Sainte-Gertrude, alors abandonnée et en ruines. C'est le seul acte de paternité que la succursale ait exercé sur la pauvre annexe.

Le Christ, dont la figure ne manque pas d'expression, est accompagné de huit personnes, dont quelques unes sont intéressantes. Toutes ces statues de pierre sont du XVIe siècle, époque féconde pour cette dévotion populaire.

Le mobilier qui décore l'église de Maulévrier n'est ni sans importance ni sans intérêt. Ici c'est un vieux lutrin en bois, du XVe ou du XVIe siècle, dont le trépied, sculpté avec soin, porte encore les écussons des donateurs. Ce sont sans doute les armoiries des seigneurs de Maulévrier dont le chœur contient les pierres tombales effacées. Dans le fond du sanctuaire sont deux statues de Saint-Pierre et de Saint-Paul, faites au temps de Henri IV, et qui présentent à leurs pieds les donateurs à genoux.

Dans le sanctuaire est un autel de chêne, avec un retable, un tabernacle et une niche du même temps et du même style. Le souvenir des vieillards attribue cette décoration à la générosité de M. de Fréville, ancien curé de Maulévrier. Il n'est pas hors de propos de voir en quels termes le registre de la fabrique parle de cette réforme, opérée avant la Révolution.

« Le 11 février 1787, eut lieu une délibération où l'on représenta que le maître autel s'en allait en vétusté, et que la poudre des vers tombait sur l'autel, même pendant la conse-

cration, ce qui est indécent pour les saints mystères que le Seigneur y renouvelle chaque jour. M. le curé demanda le concours de la fabrique, afin de faire un autel dans le goût présent, vulgairement appelé *à la romaine*. Le curé déclara en payer les deux tiers, guidé par les sentiments d'une pieuse dévotion et d'un grand zèle pour la gloire de Dieu et le soutien du troupeau qu'il lui avait confié. » Cette délibération, plus remplie de foi que de goût, est signée Jean-Robert de Fréville, curé.

Maulévrier, de l'ancien doyenné de Saint-Georges-de-Bocherville, est appelé *Malus Leporarius,* dans le pouillé d'Eudes Rigaud. Le roi alors présentait à la cure, sans doute à cause de la vacance de la seigneurie. Pierre de Collemieu nomma le prêtre Pierre, et Rigaud, contraint d'y pourvoir d'office, donna au prêtre Robert cette cure de 70 paroissiens, qui valait 30 l. de revenu. Le droit de patronage resta toujours attaché au château, et à toutes les époques ce fut le seigneur du lieu qui présenta les curés. Dans les derniers temps, les pouillés, les archives et la tradition, disent que c'était le comte de Maulévrier, dont les armes se voient sur les murs de l'église.

Duplessis, et tous ceux qui se sont occupés d'histoire locale, parlent d'une ancienne chapelle de *Saint-Pierre-des-Bois,* placée jadis sur le territoire de cette paroisse. Quelques-uns la disent ruinée long-temps avant la Révolution ; d'autres veulent qu'elle ait passé sur le territoire de Caudebec, et qu'à une époque elle soit même devenue une paroisse de la ville. Ce qui est certain, c'est qu'à la Révolution, elle était considérée comme de Maulévrier, quand elle fut vendue, avec ses biens, 3,000 fr., à André Buziquet, le 3 juin 1791 [1].

La chapelle de Notre-Dame de Barre-y-Va faisait autrefois partie de cette paroisse, si l'on en croit Duplessis. En 1792, lors de sa vente comme bien national, elle était classée sur la commune de Saint-Arnoult. Aujourd'hui elle relève, avec plus de raison, du doyenné-cure de Caudebec.

SAINTE-GERTRUDE.

La petite et verdoyante vallée de Sainte-Gertrude est une des plus étroites de la Seine-Inférieure, mais en même temps une des plus fraîches et des plus industrielles. Sauvage et

[1] *Domaines nationaux*, district de Caudebec. — Archives départ.

insalubre autrefois, elle a été assainie et civilisée par le séjour de l'homme. Serrée entre deux bois-taillis, remplie d'aulnes, de saules, de joncs, de glaïeuls et de roseaux, elle ne présentait primitivement qu'un marais tourbeux, sans cesse inondé par de petites sources jaillissantes de tous les points de la colline. Le cygne s'y réfugiait de la Seine, le castor y bâtissait sa demeure, et la loutre, qui va disparaître du milieu de nous, se cachait sur ces paisibles bords, devenus bruyants aujourd'hui [1].

Dès le temps des invasions normandes, cette vallée, encore sans nom dans l'histoire), apparaît comme un refuge de pirates et comme un entrepôt de pillages et de *roberies*. Si l'on en croit le panégyriste exagéré de nos premiers ducs [2], Rollon aurait remonté l'antique ruisseau du Bec-de-Caux [3], et serait venu, à sa source même, déposer au milieu des dépouilles de la Flandre, de la Belgique et de la Neustrie, le corps de sainte Hermentrude, pris dans *la Frise, au pays de Régnier-au-long-Col* [4]. Ce fait, placé en 876, est raconté diversement par les historiens postérieurs et copistes de Dudon, tels que Guillaume de Jumièges et Robert Wace, chroniqueurs sans critique, qui placent et déplacent à leur gré le corps de la sainte. MM. Le Sage, Leprevost, Licquet et l'abbé Miette, hommes de la critique moderne, contestent, avec raison, cette légende aventureuse, mise sur le compte d'un rude et sauvage disciple d'Odin. Certes, il nous serait bien doux de revendiquer, pour Sainte-Gertrude, la cause première de la conversion de Rollon, comme l'histoire montre à Tolbiac et à Ponte-Mole celles de Clovis et de Constantin ; mais comment raconter sérieusement, que, lorsque ce Scandinave, bardé de fer et couvert de sang, voulut enlever la châsse de la sainte, une lueur miraculeuse étant venue frapper ses yeux, il se jeta à genoux, et désormais, le cœur tout à Dieu, promit de se faire baptiser [5]?

Le voyage de sainte Hermentrude à Rouen n'en fut que différé. Rollon, devenu chrétien, la fit venir à Rouen, et cette

[1] *Remarques sur l'histoire de Caudebec*, manuscrit de M. Le Sage. — [2] Dudon de Saint-Quentin. — [3] Ou de *Calidu*. — *Calidum beccum*. — [4] *Hist. de Normandie*, par Th. Licquet. — *Lettres sur Rouen*, par Lesguilliez. — *Le Roman du Rou*, avec les notes de M. A. Leprevost. — [5] *Histoire de Normandie*, par G. Dumoulin. — *Descript. de l'arrond. d'Yvetot*, par Guilmeth, t. II, p. 128.

fois, elle céda à des mains sanctifiées par le baptême. Portée par la rive gauche de la Seine, elle s'arrêta en face de la cité ducale, et ne voulut pas franchir la rivière. Elle resta déposée dans le faubourg actuel de Saint-Sever, qui, de sa présence, prit et porta long-temps le nom d'*Emandreville, Hermantrudis villa*. Chose singulière, cette terre reçut deux fois son baptême de la main des saints et du passage merveilleux de leurs reliques.

Rollon, enfin maître de la Neustrie, partagea cette belle province à ses guerriers. Il leur distribua *la terre au cordeau et la leur mesura au pied et à la toise*, si l'on en croit de vieilles chroniques. Ansgoth, l'un de ses fidèles compagnons, eut, entre autres biens, les terres, le ruisseau et les moulins de Sainte-Gertrude, qui portèrent long-temps son nom. Aussi dans les premières chartes normandes, cet humble vallon n'apparaît que sous le nom d'*Ansgoth-Moulins*. C'est ainsi que l'appelle Richard II, dans la charte délivrée à Fécamp, en 1024, en faveur de l'abbaye de Saint-Wandrille. Il donne, ou plutôt il restitue au monastère, tout ce qu'il avait perdu par la main des Daces ou Scandinaves, ses barbares aïeux, *Restaurat perdita per Dacos* [1], entre autres, Ansgoth-Moulins, avec haute et basse-justice, et de plus, le droit de pêche et de vivier sur toute l'eau qui coulait depuis Ansgoth-Moulins jusqu'à la Seine [2].

Le nom de sainte Gertrude apparaît pour la première fois dans l'histoire, en 1074, dans une charte de Guillaume-le-Conquérant, donnée au château de Lillebonne [3], en faveur de l'abbaye de Saint-Wandrille, souveraine spirituelle de ces lieux depuis leur conversion au Christianisme. Car il n'est pas douteux que le saint fondateur de Fontenelle et ses disciples n'aient acquis à Jésus-Christ toute cette population de Païens et de Barbares ; nous n'en voudrions d'autre preuve que le doyenné de Saint-Wandrille, formé des quatre paroisses de Rençon, de Caudebec, de Fontenelle et de Sainte-Gertrude, espèce d'exemption ou de diocèse.

[1] *Neustria pia*, p. 167. — [2] Totam aquam fluentem ab Ansgoth-Moulins ad fluvium Sequanæ cum omni piscariâ. — *Neustria pia*, p. 165. — Les arch. de Saint-Wandrille contiennent une liasse sur la seigneurie de Sainte-Gertrude. Dépôt départemental. — [3] *Neustria pia*, p. 167 et 168. Le pouillé d'Eudes Rigaud, de 1260, dit : « *Sanctæ-Gertrudis*. »

Mais d'où vient à l'église d'Ausgoth-Moulins le nom de Sainte-Gertrude, cette vierge, sainte fille de Pépin, maire d'Austrasie, et morte en 664, première abbesse de Nivelle? Quelques personnes pourront supposer, en continuant la légende de sainte Hermentrude, que Rollon, ce voleur de reliques flamandes, aura bien pu déposer ici le corps de sainte Gertrude et celui de sainte Hermentrude, et qu'un seul nom aura ici survécu comme une seule châsse ; mais si nous croyons au vol des reliques par Rollon, nous ne croyons guères à leur translation par les barques d'osier et les mains sanglantes de ces spoliateurs d'églises et de ces égorgeurs de prêtres et de religieuses. Nous pensons plutôt que les vénérables Bénédictins de Fontenelle, qui évangélisèrent la Frise, qui voyagèrent dans la Flandre et la Belgique, qui montèrent sur les sièges de Rouen, de Lyon, de Thérouenne et de Sens [1], auront rapporté, de leurs saintes missions du Nord, des reliques de cette bienheureuse, et les auront déposées dans cette charmante vallée et dans cette nouvelle église. Cela est moins merveilleux que les chroniques, mais cela est plus conforme aux usages et aux mœurs du moyen âge.

Nous ne nous arrêterons pas à l'assertion de certains historiens, qui prétendent que la juridiction de cette antique paroisse s'étendit sur Caudebec, et qu'elle couvrit cette ville de son autorité, comme plus tard elle enveloppa ses remparts avec les circuits de sa rivière. Quoique l'on trouve à Sainte-Gertrude des tuiles, des médailles et des urnes romaines [2], il est impossible de comparer ces découvertes, sans importance et à peu près universelles dans le pays, avec la riche moisson d'antiquités que présente le Mont-Caludu, tout parsemé de tuiles à rebords, de poteries à reliefs, de meules à broyer, de statuettes de bronze, de médailles gauloises et romaines [3]. On ne saurait douter qu'une ville qui succéda à *Lotum* n'ait été mieux partagée que la campagne qui lui servit de jardin.

Toutefois, la paroisse de Sainte-Gertrude fleurit sous le sceptre pacifique et pastoral des abbés de Fontenelle. La tradition des vieillards prétend qu'au XIVe et au XVe siècle on y

[1] B. Wulfranus, Fontanellæ monachus, Senonum præsul ac prædicator gentis Frisonum. *Neustria pia*, p. 137. — [2] M. Le Sage, *Revue de Caudebec*. — [3] M. Le Sage, *Monuments de Caudebec* — *Revue de Caudebec*. — Guilmeth, Fallue, etc

comptait de 7 à 800 habitants, population considérable pour ce temps-là [1]. Il faut du reste que ce pauvre hameau ait eu une importance que nous ne soupçonnons plus, puisque l'église, par sa grandeur, par sa beauté, par sa richesse, atteste une puissance complètement disparue. On se demande qui est venu placer dans cette retraite isolée, dans ce pays perdu, à la source fangeuse d'un humble ruisseau, un des plus beaux types de l'architecture du XVIe siècle. La facilité de se procurer de la pierre dans ce pays explique bien des choses, mais elle ne saurait donner la raison de tant de sculptures, de tant de fines découpures que l'on rencontre à peine dans les villes, et qui n'ont pu s'exécuter qu'à grand prix d'argent et à grand renfort d'ouvriers habiles. Le voisinage de Caudebec explique la présence des architectes, des sculpteurs et des verriers, mais l'argent seul, les donations, les générosités des habitants de Sainte-Gertrude, expliquent le travail des ouvriers et la mise en œuvre des matériaux.

Cette église, que nous allons décrire, est encore le bijou de l'arrondissement d'Yvetot, dont Caudebec est la merveille. Mais qu'elle était bien autrement belle autrefois, avant sa mort et sa résurrection. Car cette église est réellement sortie du tombeau depuis dix ans, et c'est là un miracle encore plus grand que celui de sa construction même.

Toute construction se conçoit au XVIe siècle comme au XIIe : la ferveur monumentale de nos pères, leur zèle pour la religion, nous ont accoutumés à des prodiges, aussi de leur part rien ne nous étonne plus. Mais c'est de la nôtre que vient le miracle, et c'est là ce qui doit surprendre ; or c'est nous, c'est notre siècle si matériel, si positif, si peu croyant, qui a opéré le prodige que nous allons citer, et c'est ici que l'étonnement doit redoubler.

[1] Il y avait autrefois sur la paroisse de Sainte-Gertrude des bateaux, des filets, des pêcheurs et des pêcheries d'un grand produit, comme on peut le voir sur l'intitulé d'un registre-terrier, dressé en 1741, et copié évidemment d'un plus ancien : « *Requeste pour la recette de rentes foncières et seigneuriales de la paroisse, et seigneurie de Sainte-Gertrude, membre dépendant de la baronnie de Saint-Wandrille, appartenant à MM. les abbés, prieur, religieux et couvent de l'abbaye royale de Saint-Wandrille, consistante en argent, chapons, cens et usages, en oultre en droicture de pesches avec fournitures d'hommes, bateaux et filets pour ladite pesche, à cause du fief de la rivière et garenne, pour ce qu'il est aussi de foy et hommage, etc.* » — Archives départementales de Rouen.

La Révolution avait supprimé, comme tant d'autres, la pauvre paroisse de Sainte-Gertrude, qui ne comptait que 13 feux en 1738. Elle passa les jours de la Terreur close et fermée comme une prison, mais respectée par les habitants qui n'y touchèrent jamais. Au moment du Concordat elle fut réunie à la paroisse de Maulévrier, qui s'empara bientôt de la seule cloche que la Révolution eût épargnée, et qui transporta chez elle les statues, les ornements et le joli sépulcre que nous avons vu dans l'église-mère, j'allais presque dire marâtre.

La commune de Maulévrier alla encore plus loin que la fabrique. Maîtresse de la section de Sainte-Gertrude, elle voulut vendre les murs de l'église pour construire une mairie et une école mutuelle. L'église, il faut bien le dire, n'était plus qu'une ruine; mais l'excès du mal fit naître l'excès du bien. Dans ce moment solennel les habitants, qui étaient restés les bras croisés, se contentant de faire des doléances aux passants et d'adresser des vœux au ciel, se levèrent comme un seul homme et se croisèrent de nouveau pour empêcher la mort de leur église. Ils formèrent une sainte ligue pour la défense des autels et se réunirent autour du sanctuaire ébranlé, comme une masse compacte et un vigoureux bouclier.

Lorsque la motion sacrilège de la destruction de l'église fut articulée au sein du conseil municipal de Maulévrier, le représentant du quartier de Sainte-Gertrude se leva avec une majesté quasi-romaine, et à l'aide d'une éloquence rude comme celle du paysan du Danube, mais chrétienne comme celle d'un apôtre, il refoula dans toutes les âmes le vote fatal prêt à s'échapper; il s'inscrivit lui-même en tête de la liste de restauration pour une somme de 1,000 fr., et il convertit presque à la souscription le maire et l'assemblée, ce tribunal prêt à prononcer un arrêt de mort.

De ce moment l'église de Sainte-Gertrude fut sauvée. On sortit du conseil comme du Cénacle; on sema partout une parole de vie, de prière et d'amour. On quêta de tous côtés, dans la ville comme dans la campagne, dans les châteaux comme dans les chaumières, dans les églises comme dans les marchés. On intéressa à cette cause sainte le département et le gouvernement. M. Anisson-Duperron, député, puis pair de France, se déclara le protecteur de cette église et la couvrit de sa puissante influence. Elle se releva de ses ruines, chacun,

dit un témoin oculaire (M. Le Sage, de Caudebec), chacun de ses habitants se mit à l'ouvrage, les uns voituraient les matériaux, les autres taillaient la pierre, ceux-ci broyaient le mortier, ceux-là servaient les maçons, il semblait voir les Juifs sortis de Babylone rebâtir le temple et relever les autels. Ils travaillaient en quelque sorte l'épée au côté, pour s'opposer aux Samaritains leurs voisins, qui voulaient les empêcher de rebâtir une église sur les débris de laquelle ils avaient compté.

Les toits étaient tombés, les fenêtres cassées, la terre, jonchée de débris, s'était couverte de broussailles, de sureaux, d'orties, de ronces et d'épines. Refuge des vipères et des serpents, de gros arbres étaient excrus au milieu du sanctuaire, et l'on jugera de l'abandon dans lequel était tombé ce temple du Dieu vivant, quand on saura que l'on a vendu 80 fr. le bois poussé dans cette enceinte sacrée. M. Guilmeth, qui l'avait visitée en 1838, dressait déjà son acte de décès et prononçait ainsi son oraison funèbre : « De cette église, le plus joli temple que possédât un village en Normandie, il n'en restera bientôt plus rien. Victime de 93, il lui suffira de quelques couchers du soleil pour disparaître sous l'herbe. » L'écrivain qui traçait ces lignes ne savait pas qu'au moment même où il publierait cette sentence, le soleil de la résurrection allait se lever pour cette épouse de J.-C., descendue quelques jours au tombeau comme son maître.

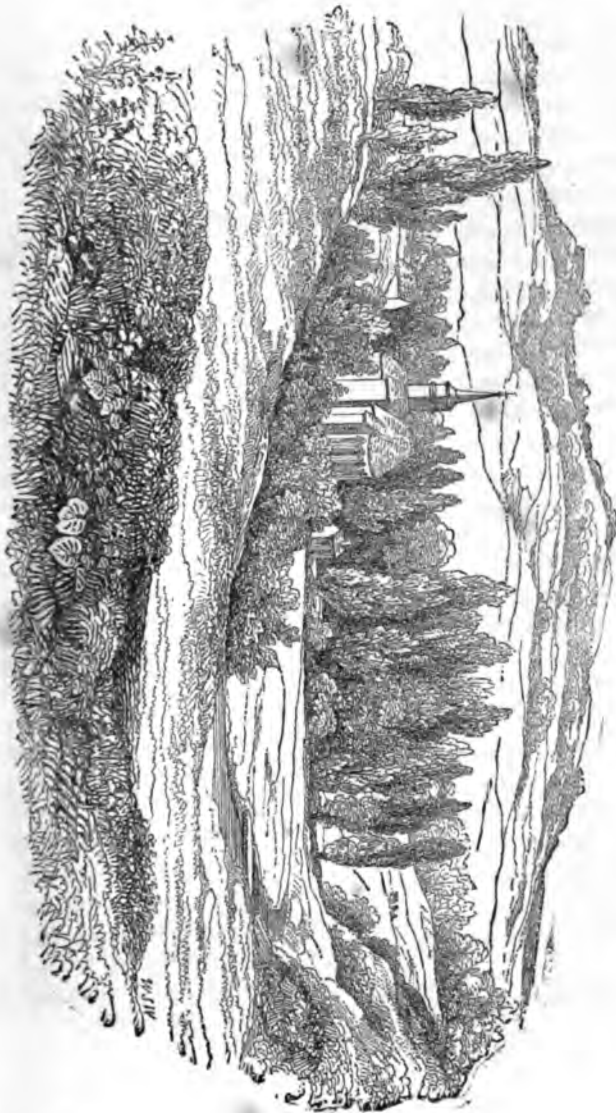
Nous devons révéler ici un secret qui nous a été confié par un saint prêtre : De pieux confrères étaient réunis un jour de 1838 sur les ruines de Sainte-Gertrude, au pied de l'autel désert et abandonné où Dieu était descendu tant de fois; ils firent vœu de prier tous les jours et pendant bien long-temps pour la restauration de cette église ou pour sa translation dans le lieu qu'ils désiraient. La prière est la rosée céleste qui fait prospérer les entreprises humaines. Pendant que ces nouveaux Moïse tenaient leurs mains élevées vers le ciel, les bras du peuple s'agitèrent pour la reconstruction de l'église, et quelque temps après les pieux lévites apprirent, par la Renommée, le succès inespéré de leurs prières. Si vous demandez pourquoi une image de sainte Gertrude se trouve dans la chapelle du séminaire d'Yvetot, en compagnie de saint Louis, de saint Joseph et de la Sainte-Vierge, on vous dira que c'est la suite d'un vœu agréable à Dieu et

vous devinerez aisément les bienfaiteurs cachés de l'église Sainte-Gertrude.

Mais décrivons cette charmante église.

L'église de Sainte-Gertrude, que l'on n'aperçoit pas de loin, produit une agréable surprise lorsqu'on la voit si bien assise dans cette gorge sauvage, entourée de bois, de moulins et de chaumières. Dès le premier coup-d'œil, elle apparaît ce qu'elle est; c'est-à-dire un monument complet et homogène dans toutes ses parties. Il serait difficile, en effet, à l'œil le plus exercé de trouver quelques défauts à reprendre; au-dedans comme au dehors, la construction est irréprochable. On ne pourrait se plaindre, aujourd'hui, que de sa nudité, mais ce défaut ne date que d'hier, et c'est la faute des derniers temps, plutôt que celle des premiers.

La forme est celle des anciennes églises; c'est-à-dire qu'elle a son clocher entre chœur et nef, chose rare au XVIe siècle. Les transepts, toutefois, sont faiblement marqués, et la flèche d'ardoise s'élève avec grâce du milieu de l'édifice. Les lucarnes, avec ornement de plomb, ne déparent pas cette moderne pyramide. L'appareil, en pierre blanche, vient sans doute des carrières du pays. Il y eut, vraisemblablement, des extractions de pierre à Sainte-Gertrude comme à Saint-Wandrille, à Villequier et sur toute cette rive droite de la Seine. Les fenêtres sont d'un heureux effet, et le grand portail est d'un goût exquis. La porte, en anse de panier, est séparée en deux battants et décorée de feuilles de choux recourbées en crochets. Des chiens de pierre ont été placés près de ces guirlandes, comme des sentinelles placées pour défendre l'entrée de la maison du souverain Maître. Trois niches, fort bien sculptées, sont malheureusement vides. La nef, éclairée par sept fenêtres flamboyantes, est inondée d'abondantes lumières qui pénètrent à travers des verres blancs, héritiers des anciennes verrières. M. Le Sage, de Caudebec, âgé aujourd'hui de 86 ans, qui a connu cette église avant la Révolution, assure que les treize fenêtres de cette église étaient remplies de vitres peintes, qui présentaient au soleil de midi une masse de rayons lumineux imitant les riches couleurs de l'arc-en-ciel, qui venaient se refléter en langues de feu sur les pavés et sur les murailles. C'étaient là les chefs-d'œuvre de ces peintres-verriers, dont la ville de Caudebec était remplie, et qu'elle envoyait, jusqu'au



siècle dernier, décorer les naissantes églises des environs. Mais hélas ! les productions des artistes du XVI[e] siècle sont tombées pendant cinquante années d'abandon, sous les coups de la pluie, des vents, des tuiles et des pierres, qui tombaient de l'édifice, criblé de toutes parts. Nous devons donc remercier aujourd'hui les braves et dignes gens qui nous ont rendu ces fenêtres blanches, en attendant qu'elles puissent se colorier au souffle de la ferveur et au soleil de la foi chrétienne.

Cette nef, verdie par le temps et la pluie, demanderait à être repiquée par la main de maçons habiles, afin de faire revivre le riche appareil de la pierre. Mais, bons habitants de Sainte-Gertrude, gardez-vous bien de la blanchir et de la badigeonner, comme vous avez fait au chœur et aux chapelles. Hier, vous étiez pauvres, aujourd'hui vous êtes trop riches, puisquè vous gâtez votre argent et votre église avec lui. Mais leur bonne foi doit les excuser devant les hommes comme elle les excuse devant Dieu. Qu'ils se souviennent, toutefois, de conserver les croix de consécration restées empreintes sur les murs, et qui furent sanctifiées par les mains vénérables de l'évêque de Bérite, en Phénicie, qui consacra cette église sous Georges d'Amboise II, dont il était peut-être suffragant.

Une inscription lapidaire, qui se mettait ordinairement dans le chœur, mais ici placée au portail, indique, en caractères du XVI[e] siècle, qu'en l'an de grâce 1519, l'évêque de Berycée desdia ce temple et accorda cinquante jours d'indulgence et de pardon à tous ceux qui visiteront, à certaines fêtes, le maître-autel et les quatre petits autels consacrés le même jour.

Une seconde réconciliation eut lieu en 1840, après les profanations du temps et de la Révolution. Le souvenir en a été heureusement conservé par les lignes suivantes, tracées près de la table commémorative de l'inscription première : « Les commissaires qui ont contribué au rétablissement de cette église étaient MM. Lefebure de la Brière, Quertier-Guibert, Vautier Etienne et Avenel Bernard qui a eu la surveillance des travaux. 1839, 1840. »

Dans cette nef j'ai remarqué une chose que je n'ai rencontrée nulle part dans ce diocèse, c'est la place de la chaire marquée lors de la construction même de l'édifice par un socle très-saillant, orné de feuillages et placé au côté de l'Épître. Il est juste d'ajouter que quelques-uns en font, non sans vraisem-

blance, la base d'un *Ecce Homo*, dont on a retrouvé cette année les débris dans le cimetière.

La nef se termine par deux autels de pierre, simples tables posées sur des colonnes, absolument les mêmes qui furent consacrées en 1519, par l'évêque de Bérite. Du reste les cinq autels, témoins et objets de cette auguste cérémonie, sont restés à leur place, au milieu même des ruines de l'église. Près d'eux sont autant de piscines sculptées avec beaucoup de goût, ces meubles élégants prouvent qu'à cette époque le prêtre allait toujours au bout de l'autel purifier ses mains après la communion, et qu'il ne buvait pas encore la rinçure de ses doigts, comme dit énergiquement Lebrun Desmarettes, ce fervent défenseur des coutumes primitives [1]. A droite et à gauche du clocher, sous les transepts, étaient des chapelles latérales dont on voit encore les piscines et les autels. Cette partie de l'église est voûtée et travaillée avec plus de soin que la nef. C'était dans le transept du nord que se voyait le Saint-Sépulcre, transporté dans l'église de Maulévrier. Dans les deux fenêtres fraîchement rétablies on a cru devoir transcrire ce nouveau témoignage de la restauration de l'église, juste et légitime hommage rendu aux bienfaiteurs. Nous aimons beaucoup à retrouver et à redire ces actions de grâces de la reconnaissance, mais pourquoi faut-il que nous ne les retrouvions que dans les déserts. « En 1839 et en 1840 cette église a été rétablie par la générosité des propriétaires et habitants de la section, aidés des secours du gouvernement. — Les commissaires qui ont contribué à cette bonne œuvre étaient MM. Lefebure de la Brière, Quertier-Guibert, Vautier Etienne et Avenel Bernard qui a eu la surveillance des travaux. »

Puisqu'on a cité ici l'intervention du gouvernement, nous devons rappeler, en peu de mots, le chiffre des secours et le nom des personnages officiels qui concoururent à cette œuvre de restauration. Nous citerons en première ligne M. le baron Dupont-Delporte, préfet de la Seine-Inférieure, qui, pendant sa longue administration de dix-huit années, a écrit son nom sur presque tous les monuments de ce département. Il portait un intérêt particulier à cette église, ainsi que M. Anisson-Duperron, qui, député ou pair de France, ne l'a jamais perdue de

[1] *Voyages liturgiques en France*, par le sieur de Mauléon.

vue un seul instant. M. Grégoire [1] et M. Deville, l'un architecte, l'autre inspecteur des monuments historiques de ce département, ont contribué par leurs rapports à l'obtention des fonds, et par leurs lumières à une intelligente réparation. Le conseil général, dans ses sessions de 1838 et de 1842, accorda une somme de 450 fr., et le ministère de l'intérieur, de 1842 à 1849, n'a pas donné moins de 4,000 fr. [2]. Un tel cadeau vaut bien une mention très-honorable.

En pénétrant dans le chœur nous foulons aux pieds une pierre tombale bien usée, mais sous laquelle on aperçoit, au milieu d'encadrements de la Renaissance, un homme et une femme couchés sur le dos, mains jointes, on lit autour, avec beaucoup de peine : « *Cy gist Jehan Ledoult, en son vivant bourgeois et.... de Sainte-Gertrude, qui trespassa le XVIIIe jour de juillet mil cinq (cens) XII. Priez Dieu pour luy. — Cy gist Jane, en son vivant fame dudit Ledoult, laquelle trespassa le XIVe d'octobre mil cinq (cens) XII. Priez Dieu pour eulx.* »

Le chœur, éclairé par cinq fenêtres flamboyantes, se termine par une abside triangulaire, dont la fenêtre terminale est remplie de fleurs de lys; ce symbole, devenu de nos jours un simple drapeau politique, était cher à nos pères, chez qui la politique était une seconde religion. Aussi ils le plaçaient sur l'autel à côté de la croix et tout près de leur Dieu.

Toutes les fenêtres nouvellement rétablies ont été refaites en 1840, par J.-H. Dujardin, peintre et vitrier à Caudebec, ce sont des losanges bleus, blancs et jaunes, absolument comme un échiquier de Normandie. La voûte du chœur, soutenue par des arceaux, se termine par une jolie clef pendante, composée d'anges ou de petits enfants suspendus en l'air.

Quatre statues décoraient ce sanctuaire, dont les niches vides sont encore le plus bel ornement. Socles et dais sont découpés avec finesse et avec talent, les socles sont ornés de feuilles de chardons, les dais sont finement évidés avec le ciseau et le burin. J'ai dit que les niches sont vides, je me trompe, je veux dire qu'elles sont veuves de statues contemporaines. L'une d'elles, au côté de l'Evangile, possède aujourd'hui l'image de la sainte patronne, l'abbesse de Nivelle, en habit

[1] C'est M. Alexis Drouin qui a travaillé sous la direction de M. Grégoire. — [2] Dossier de Sainte-Gertrude, à la Préfecture de Rouen.

de religieuse, tenant un livre moderne et une crosse abbatiale. Une religieuse est agenouillée à ses pieds.

Une autre niche, au côté de l'Épître, supporte à présent le fameux tabernacle de pierre, la grande illustration de Sainte-Gertrude. Ce genre de tabernacle, ou sacraire, était commun autrefois dans ce pays, Caudebec en possédait un très-beau qui effacerait de beaucoup celui de Sainte-Gertrude, s'il eût été conservé. Les églises allemandes et belges en possèdent de merveilleux, il y en a un magnifique à Nuremberg, j'en ai vu un très-beau à Courtray, placé dans le sanctuaire, au côté de l'Évangile.

Nous ignorons si celui qui nous occupe a toujours été là où il est, nous ne le pensons pas. Nous savons, de science certaine, qu'il est tombé à terre pendant la ruine de l'église, et qu'il a été mis en plusieurs morceaux. M. Guilmeth attribue cette mutilation à la main de l'homme et à une colère patriotique. Ce qui lui aurait mérité cet excès d'indignité, c'était un excès d'honneur qu'on aurait voulu lui faire quelques années auparavant. Madame la duchesse de Berry, qui aimait les arts comme son époux, avait connu ce chef-d'œuvre par les dessins d'Hyacinthe Langlois, et l'avait demandé pour sa collection, mais la commune ne voulut pas l'accorder. « Refusé, dit M. Guilmeth, à la pieuse sollicitude de Madame la duchesse de Berry, qui voulait lui offrir, au sein du palais de nos rois, un asile protecteur, un asile digne de lui, ce charmant chef-d'œuvre, dans la crainte probablement que l'auguste princesse ne vint encore à le réclamer un jour, a été, depuis 1830, livré au marteau démolisseur d'une administration stupide. Il est tombé, brisé en mille morceaux ; ses débris gisent sur le pavé[1] ! ».

Ils n'y sont pas restés long-temps après l'époque où étaient tracées ces lignes. En 1839, M. Le Sage, de Caudebec, relevait pieusement ces pierres embellies par la main des arts et sanctifiées tant de fois par la présence de Jésus-Christ. Il les prenait les unes après les autres, avec le soin d'un artiste et la piété d'un chrétien, et il les rétablissait avec un scrupule et une patience qui tenaient presque à la religion.

Maintenant il est à peu près rétabli, sauf le couronnement qui manque entièrement et qui probablement manquera long-

[1] *Descrip. géogr., hist., des arr. du Hâvre, Yvetot, etc.*, t. II, p. 120.

temps. Nous pouvons le contempler comme l'a vu Hyacinthe Langlois, qui seul a pu le bien décrire, parce que seul il a su le bien dessiner. Nous renvoyons à son ouvrage le lecteur qui voudra le connaître parfaitement [1].

Ce tabernacle est une pyramide haute d'environ cinq pieds, de forme hexagone, et découpée à jour de tous côtés, comme la flèche d'Anvers ou de Caudebec. Il est impossible de décrire ces portes en accolade, ces contreforts superposés, ces arcs-boutants, ces fenestrelles, ces dentelles qui paraissent un tour de force du ciseau du sculpteur. Quatre statuettes d'apôtres ont dû décorer cette tente du Dieu d'Israël, qui y pénétrait par une porte placée contre le mur. Des rois et des reines de France sont venus l'y prier autrefois. Charles IX et Catherine de Médicis entrèrent dans cette église, en 1563, quand ils s'efforçaient de ramener le pays de Caux à l'autorité royale et à la religion catholique.

LOUVETOT.

Des bandes de loups ravageaient autrefois le pays de Caux, couvert de bois et de forêts. Les légendes du *Loup de Bouteilles* et du *Loup vert de Jumièges*, de vieilles traditions, et surtout des noms de lieux, attestent encore le passage de ces cruels ennemis de nos troupeaux et de nos bergeries. Les noms de Canteleu [2], de Canteloup [3], de Chanteloup, de la Chapelle-du-Loup [4], du Chêne-à-Leu [5], de Loumare [6], de la Mare-à-Leux [7], de la Mare-aux-Loups [8], du Val-à-Leux [9], du Val-des-Leux [10], du Val-aux-Loups [11], de Louvicamp [12], de Pisseleu [13], de Heurteleu [14], de la Peau-de-Leu [15], et de la Chambre-aux-Loups [16], prouvent leur existence dans nos contrées aussi bien que leurs ossements exhumés de la Cité de Limes [17].

[1] *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Wandrille*, par H. Langlois. — [2] Canteleu, près Rouen; Canteleu près Luneray. — [3] Canteloup à Ecrainville, Cantelupum, dit la charte de Mathilde, fondatrice du Valasse et Tylliam Aulupi, dit-elle encore ailleurs. *Neustria pia*, p. 853. — [4] A Ypreville. — [5] Dans la forêt de Roumare. — [6] A Ecalles-Alix — [7] A Fréauville. — [8] A Croixdalle, à Quincampoix, aux Trois-Pierres. — [9] A Saint-Vaast-d'Equiqueville, à Ellecourt, près Aumale. — [10] Carrières de Caumont, château de Duclair. — [11] A Criquetot-le-Mauconduit. — [12] Canton de Forges. — [13] Canton de Londinières. — [14] A Antifer, près Etretat. — [15] A Sommery, canton de Saint-Saëns. — [16] A Nesle-en-Bray, près Neufchâtel. — [17] *Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.*, t. v, p. 54, année 1826.

Louvetot est évidemment un des points fréquentés autrefois par des bandes de loups. Le voisinage des forêts, les bois qui recouvraient ce hameau lui-même, ne permettent pas de douter qu'il n'y ait eu ici autrefois un repaire à leux (*lupi lectum*), qui aura donné son nom au village.

Grâce à Dieu le pays de Caux est à peu près délivré de ces féroces mangeurs de moutons. Les troupeaux paissent paisiblement dans les champs et dans les prairies, ils pourraient même y pâturer la nuit, comme en Angleterre; car ce n'est qu'à de bien rares intervalles que les journaux signalent dans nos contrées l'apparition de loups égarés et perdus. Ce bienfait vient autant de la culture des terres, du défrichement des bois, que des chasses féodales et de la grande louveterie; on le doit autant à la bêche du moine qu'à l'épieu ou à la meute du grand seigneur.

Quoi qu'il en soit, Louvetot est ancien. Avant l'invasion des Danois il appartenait à l'abbaye de Saint-Wandrille, souveraine maîtresse de ces plateaux qu'elle cultivait en les évangélisant. Richard, duc de Normandie, lui rendit cette propriété par une charte de 1026 [1], et Guillaume-le-Victorieux confirma cette restitution, par un acte de 1074 [2].

L'église est loin de revendiquer une si haute antiquité, la tradition prétend que la première fut bâtie au hameau du *Vieux-Louvetot*, là où Henri-le-Grand battit trois mille soldats de l'armée du fameux duc de Parme, qui se retirait vers Caudebec où il allait être mortellement blessé [3]. Ces déplacements d'églises et même de villages sont communs dans notre pays et appartiennent à toutes les époques. Nos explorations cauchoises nous en ont fourni de nombreux exemples [4].

Toutefois il y a déjà plusieurs siècles que l'église de Louvetot est placée dans le cimetière où elle est aujourd'hui. Les archives de la fabrique nous l'attestent. Il est vraisemblable que celle qui fut détruite dans le cours du siècle dernier était une construction du XIIIe, car elle était en croix, ayant sa tour entre chœur et nef. Chacun des transepts formait une chapelle

[1] Louvetot et ecclesiam cum decimis et terris. *Neustria pia*, p. 166. — [2] Id., p. 168. — [3] Blessé à Caudebec, le 21 avril 1592, le duc mourut le 2 décembre 1592. — [4] *Les Églises de l'arrondissement du Havre*, t. I, p. 224, t. II, p. 141, 153, 162, 280, 289 et 336. *Les Églises de l'arrondissement de Dieppe*, t. II, p. 157, 228 et 239

assez profonde, dans *l'une desquelles se retirait la jeunesse, comme enfants de famille, valets de harnois, laquais et autres de la même sorte, qui ne faisaient que du scandale et méchant exemple par leurs impiétés pendant le divin service* [1]. Telle était du moins la plainte que M. le curé de Louvetot formulait à l'archidiacre du Grand-Archidiaconé, chargé de visiter son église en 1684.

C'était ce même archidiacre qui, en 1680, avait trouvé la nef si endommagée qu'il en avait ordonné la réparation sous peine d'amende [2]. En 1690, le doyen de Saint-Georges renouvelle ces prescriptions et oblige les paroissiens à se cotiser et à s'imposer extraordinairement [3]. Malgré ces avertissements, malgré ces ordres, l'affaire traîna encore long-temps; mais enfin on s'y mit vers 1740, et l'on démolit progressivement toute l'église. Elle fut rebâtie sur un nouveau plan avec de la pierre blanche des carrières de Rençon et de Saint-Wandrille. Le clocher, construit en 1745, fut mis au portail. C'est une tour carrée en pierre blanche, absolument semblable à celle de Saint-Victor-l'Abbaye, bâtie par l'abbé Terrisse, en 1755 [4]. La nef, aussi en pierre, et le clocher en silex, sont du même style et du même temps. On dit que le monument tout entier est l'œuvre des moines de Saint-Wandrille, patrons, décimateurs, barons, hauts justiciers et grands propriétaires de Louvetot. La grange dîmeresse était située au Vieux-Louvetot, et l'on montre encore la *Ferme des Moines*, vrai prieuré des premiers temps.

La fête patronale de Louvetot est la Nativité de la Sainte-Vierge; mais le second patron, celui de la confrérie, est saint Barnabé; sa messe, qui avait cessé d'être célébrée, a été reprise à cause de la grêle; mais il est une chose qui n'a jamais cessé le 11 juin, c'est l'assemblée et la foire.

Louvetot comptait 100 paroissiens sous saint Louis, 110 feux sous Louis XV, et aujourd'hui c'est une succursale de 920 âmes.

A celui qui voudra connaître plus amplement l'histoire de la paroisse et de la seigneurie de Louvetot, nous conseillerons la

[1] Archives de la fabrique, au presbytère; les registres des comptes et délibérations vont de 1607 à 1789, presque sans interruption. — [2] Id., ibid., — [3] Id, ibid. — [4] C'est à tort que nous avons dit que cette dernière était en silex (*Eglises de l'arrondissement de Dieppe*, t. I, p. 237); elle est en pierre, mais elle n'en vaut pas mieux.

lecture de trois liasses de pièces qui se trouvent aux archives de Saint-Wandrille [1], et l'étude d'un papier terrier, intitulé : « Registre pour faire la recette des rentes seigneuriales et foncières de la paroisse et seigneurie de Louvetot, membre dépendant de la baronnie de Saint-Wandrille, appartenante à MM. les abbé, prieur, religieux et couvent de l'abbaye royale de Saint-Wandrille, consistante tant en argent que froment, orge, pois, avoine, oiseaux, chapons, poules, oyes, œufs, courtrains, corvées d'hommes et de chevaux, rédigé en 1734. »

SAINT-AUBIN ET SAINT-GILLES-DE-CRETOT.

Une vieille tradition, conservée dans la localité et parfaitement justifiée par l'inspection du pays, soutient que ces deux paroisses n'en faisaient originairement qu'une seule, qui portait le nom saxon de Cresetot ou Crisetot [2]. La plus ancienne chapelle doit être celle qui fut dédiée à saint Aubin, pontife d'Angers, et la plus nouvelle, celle qui fut consacrée à saint Gilles, ermite du Languedoc. Toutes deux étaient situées au milieu d'une forêt, dont les taillis qui les entourent ne sont plus que les bosquets. Un vallon sauvage sépare les deux églises, et ce vallon c'est la naissance de la vallée de Caudebec et de Sainte-Gertrude.

L'abbaye de Saint-Georges de Bocherville, posséda, au XII[e] siècle, ces deux bénéfices avec leur dîme. En 1114, Henri I[er], roi d'Angleterre, donna au monastère consacré au patron de la Grande-Bretagne, la chapelle de Saint-Gilles [3], et, en 1131, le pape Innocent II, confirma à la même abbaye le don qui lui avait été fait de l'église de Saint-Aubin-de-Cretot [4]. Jusqu'à la Révolution, l'abbé de Saint-Georges demeura toujours patron présentateur de cette dernière cure. Mais la chapelle de Saint-Gilles, érigée en paroisse dès le XIII[e] siècle, passa entre les mains du roi de France et y resta depuis saint Louis jusqu'à Louis XVI. C'est pour cela que cette modeste église prenait le titre de *chapelle royale*, et les archives de l'archevêché disent, sans qu'on puisse s'expliquer cette formule, que le roi possédait ce bénéfice au droit des treize chapelles de Gravançon, *jure tredecim capellarum de Gravenconio* [5].

[1] Arch. hist. Dépôt de la Préfecture. — [2] Pouillé d'Eudes Rigaud. — [3] Duplessis, t. I[er], p. 113. — [4] Id., ibid. — [5] Id., ibid. — Guilmeth, t. II, p. 142.

De ces deux paroisses la plus importante, comme population, c'est Saint-Gilles, mais comme église monumentale, c'est Saint-Aubin, sans aucune comparaison.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, Saint-Gilles existait à titre de paroisse dès le XIIIe siècle, d'après le pouillé d'Eudes Rigaud. Quoiqu'il fût sous le patronage du roi de France, il n'en était pas moins un bien modeste édifice, dont il reste la chapelle, située au midi de l'église actuelle. C'est là qu'est le siége de la confrérie du saint patron, c'est là aussi que l'on fait un pèlerinage le 1er septembre, et même toute l'année. Autrefois, la fête et la société étaient beaucoup plus florissantes.

Le reste de l'église, renouvelée de nos jours, ne présente guère qu'une bâtisse en brique rouge et en caillou. Le chœur a cent ans. Le reste est fraîchement construit, sauf quelques débris du XVIe siècle.

Dans le cimetière est un vieil if qui meurt d'isolement, depuis que l'on a abattu les jeunes arbres qui le protégeaient de leur ombre. Dans l'église est un socle de statue formé avec deux personnages et deux têtes d'hommes. Sur deux mauvais tableaux de Saint-Joseph, on lit : « Ces tableaux ont été donnés par discrète personne Me Olivier Collège, prestre, curé de ce lieu, en 1620. »

Une vieille tradition dit que la première chapelle du hameau était dans une vieille habitation qui sert aujourd'hui de grange, sur le bord d'un chemin appelé la *rue de Saint-Gilles*.

Saint-Gilles, de l'ancien doyenné de Fauville, comptait, au XIIIe siècle, 50 paroissiens qui avaient messire Robert Duquesnoy pour curé. En 1738, il y avait 60 feux, aujourd'hui c'est une succursale de 500 habitants.

L'église de Saint-Aubin a trois âges bien caractérisés : l'âge roman dans le clocher, l'ogive naissante dans le chœur, et l'ogive mourante qui termine par un portail de la Renaissance.

Procédons chronologiquement dans notre examen.

Le clocher est une tour carrée, placée entre chœur et nef, suivant la méthode ancienne. Chaque face est percée de cintres et le sommet est couronné par une corniche de têtes grimaçantes, véritable répertoire de zoologie ou de démonologie. La voûte intérieure indique le temps de Guillaume. Les chapiteaux des colonnes ont des cônes et des personnages très-curieux. Suivant toutes les vraisemblances cette partie de l'édifice exis-

tait en 1114, quand ce bénéfice champêtre fut donné à l'abbaye de Saint-Georges de Bocherville, par Henri Ier, duc de Normandie et roi d'Angleterre.

Le chœur a dû être reconstruit vers la fin du XIIe siècle, et alors on en fit un petit chef-d'œuvre. Rien n'est simple, mais aussi rien n'est joli comme le côté nord et la muraille terminale. La pierre d'appareil en est bien taillée, les fenêtres, dessinées avec goût, sont ornées d'un rang de fleurs des champs dont la réunion forme un véritable rosaire. La corniche, composée de têtes et de bâtons rompus, a été taillée avec un ciseau pur et net. Malheureusement le côté du midi a été mutilé dans ces derniers temps. On n'y a conservé que la porte des hommes et du clergé.

La voûte intérieure est pleine de caractère. Plusieurs chapiteaux sont ornés de feuillages, mais quelques-uns montrent des dragons qui mangent des fruits. Chose bizarre, trois hommes ou trois anges sont figurés avec des ailes de chauves-souris. Qui nous donnera jamais la clé de ce symbolisme ou de ces caprices de nos pères.

Comme cette église est complète elle a des transepts construits au XVIe siècle. L'un des bras de croix sert de sacristie. On remarque dans la fenêtre un *Saint-Pierre* et une *Descente de Croix*. Sur la muraille est une Sainte-Madeleine du XVe siècle.

De l'autre côté est une chapelle un peu négligée en ce moment. Elle a dû être construite par les seigneurs, car le pendentif de la voûte présente trois marteaux, armes parlantes des Martel. Le château a toujours été bienfaisant à Saint-Aubin, car en 1846, M. Anisson-Duperron, pair de France, a fondé sur la paroisse une école de filles, tenue par les Sœurs du Sacré-Cœur.

Dans cette chapelle on conserve plusieurs débris d'iconographie chrétienne. La contre-table est une vieille *Passion* en bois qui provient sans doute du maître-autel. C'est un de ces rares rétables du XIVe ou du XVe siècle, dont presque tous les autels étaient autrefois surmontés. Les dernières *Passions* ont été supprimées pour placer ces contre-tables corinthiennes que l'on voit maintenant partout. Nous savons qu'on en a détruit à Saint-Saens et à Douvrend, et nous en avons vu des restes, soit en bois, soit en albâtre, aux Ifs, à Auffay, à Dracqueville, à Fresles et à Sainte-Beuve-en-Rivière.

Sur le rétable de Saint-Aubin on reconnaît le conseil des Princes des Prêtres, la trahison de Judas, le mouchoir de sainte Véronique, et au sommet la scène du crucifiement. La mise au tombeau se voit maintenant sur un autel au haut de la nef.

La nef est la plus belle partie de l'église de Saint-Aubin. Reconstruite au XVIe siècle avec la pierre blanche du bassin de la Seine, elle est percée de quatre fenêtres à doubles meneaux jadis garnies de verrières. Parmi les fragments qui restent nous citerons une Assomption, la Naissance du Sauveur où l'on voit l'Enfant-Jésus, réchauffé dans la crèche par le souffle de l'âne et du bœuf, et le Crucifiement avec la devise : *Espoir en Dieu*. Enfin, au bas de l'église, au côté nord, se trouvait la verrière du baptême de saint Jean, sujet bien choisi pour éclairer le baptême des chrétiens.

Le portail toutefois est l'œuvre capitale. La Renaissance en a fait tous les ornements. Elle a sculpté les pilastres et les colonnes qui soutiennent le fronton, et, avec la bizarrerie qu'on lui connaît, elle a semé son travail de lions et de têtes de mort.

Une chose curieuse, qui semblerait prouver que cette église a été le théâtre d'un combat, c'est que le portail est percé de trous et criblé de balles. Il est probable que cette maison de Dieu aura soutenu un siége en 1592, lorsque les ligueurs et les royalistes couvraient ce pays de leurs armées. A Caen le portail de l'église de Saint-Etienne-le-Vieux est troué de la même manière, et l'on attribue cette mutilation à l'assaut que lui livrèrent les Anglais dans le siége de 1417 [1]. De pareils évènements ont dû produire ici des résultats analogues.

La paroisse de Saint-Aubin possédait 80 paroissiens dans le temps où l'on construisait son élégant sanctuaire, 60 feux au siècle dernier, et aujourd'hui c'est une succursale de 422 habitants.

De 1830 à 1834 cette paroisse fut desservie par M. Cyprien Liausu, prêtre de la maison de Picpus qui, après avoir fait beaucoup de bien dans ce pays, le quitta pour évangéliser les sauvages de l'Océanie.

Il partit de Pouillac le 1er février 1834, sur la *Sylphide*, de Bordeaux, qui, en moins de quatre mois, le déposa à Valparaiso. C'est de là que le 24 mai il écrivit sa première lettre à

[1] *Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm*, t. XIV, p. 305.

M. l'abbé Coudrin, supérieur général de la maison et société de Picpus [1]. Il signait comme préfet apostolique de l'Océanie-Méridionale, et en effet il était à la tête d'un clergé qu'il ne tarda pas à établir avec lui dans l'archipel Gambier. C'est là qu'il fonda la mission de Notre-Dame de la Paix [2], en attendant l'arrivée de Mgr Rouchouze, évêque de Nilopolis et vicaire apostolique de l'Océanie-Orientale.

Le P. Cyprien Liausu s'attacha à la conversion de l'île de Mangaréva, et c'est de là que le 18 janvier 1841, nous le voyons annoncer à l'archevêque de Chalcédoine, son supérieur, la construction d'une église bâtie par ses soins [3]. La dernière lettre que nous possédons de lui, datée de Mangaréva, le 16 juin 1842, annonce le plein succès de la mission de Notre-Dame de la Paix. Les 1,600 habitants de l'île étaient tous devenus chrétiens d'idolâtres qu'ils étaient; tous faisaient leurs pâques, et les missionnaires avaient compté jusqu'à 6,300 communions dans l'année [4].

Nous l'avouerons franchement, de toutes les missions étrangères celles qui nous sourient le plus sont sans contredit celles de l'Océanie. Ce peuple neuf et ignorant, que l'on gagne à J.-C., à la civilisation, à la lumière morale de l'Evangile, nous paraît la plus belle conquête qu'un homme puisse faire sur la terre. S'il est une gloire pure, entre toutes les gloires, c'est bien celle-là, et pour nous les Rouchouze, les Pompallier, les Maigret, pontifes de cette Eglise naissante, apôtres de ces contrées nouvelles, nous semblent des héros plus grands que les guerriers de la Grèce et de Rome.

Terminons en disant que la terre de Cretot est une ancienne baronnie, dont les sires prenaient le titre de *franc Bouteiller hérédital de Normandie*, comme les sires de Tancarville prenaient le titre de *chambellan*, et les seigneurs d'Orcher celui de *maréchal hérédital de Normandie*. La fonction du grand bouteiller consistait, dans les derniers siecles, à servir à boire au Roi de France, lorsqu'il faisait son entrée à Rouen; mais une fois seulement pendant son règne, et en récompense de ce service l'officier avait le droit de garder la coupe dans laquelle le monarque avait bu.

[1] *Annales de la Propagation de la Foi*, t. VIII, p. 27. — [2] Id. ibid., p. 36 et 82. — [3] Id., t. XIV, p. 226. — [4] Id., t. XVII, p. 140.

ANQUETIERVILLE.

Non loin de l'ancienne voie romaine qui allait de Lillebonne à Rouen et à Paris, chemin remplacé aujourd'hui par la route départementale, on trouve l'église d'Anquetierville, qui sortit une des premières de ce grand manteau de forêts qui couvrait le pays aux temps Carlovingiens. Notre-Dame est la protectrice de ce temple champêtre. Un tableau de la *Présentation* décore son autel : C'est une bonne peinture de l'école de Jouvenet, qui a dû être exécutée vers 1700. La piété des peuples a ajouté sur les autels les images de saint Saturnin et de saint Léonard, dont les noms se trouvent souvent dans les bois. Saint Léonard tient à la main une chaîne à laquelle pend un boulet et un carcan brisé.

L'histoire raconte qu'en 1140 le prieuré de Longueville possédait ce bénéfice; mais en 1267 il était passé entre les mains de l'archevêque de Rouen [1]. Cependant le pouillé d'Eudes Rigaud, rédigé vers cette époque, indique comme patrons-présentateurs les héritiers de Guillaume Pigrei [2]. De cette époque riche et monumentale il ne reste que le chœur, œuvre chétive, remaniée sous Louis XV. Une double piscine, qui sert d'armoire, est à l'intérieur le seul débris du temps des croisades.

La nef a été en grande partie reconstruite sous Louis XIV; cependant au côté du midi on voit trois fenêtres du XVIe siècle, dont une a conservé une particularité qui ne se trouve pas ailleurs. A la voussure extérieure de l'ogive on voit, sculptés sur la pierre, tous les attributs du pèlerin, une besace, un bâton, une cornemuse, une gourde, un chien et six coquilles de l'espèce des *pèlerines*. Pour moi il est évident que c'est un souvenir d'un voyage de piété fait à la Terre-Sainte, à Saint-Jacques de Compostelle ou au tombeau des Saints-Apôtres. C'est peut-être aussi la suite d'un vœu fait pendant le pèlerinage d'un châtelain d'Anquetierville. Il ne serait pas impossible que la dépouille de ce voyageur sommeillât sous la pierre tombale de 1540, que l'on voit à l'entrée du chœur. Après tout ce ne serait pas la première fois que le seigneur de ce lieu aurait visité les lieux saints. En 1096, Raoul d'Anquetierville suivit à Jérusalem le duc Robert de Normandie.

Les sires d'Anquetierville ou d'*Anquetiervillette*, comme le

[1] Guilmeth, t. II, p. 141. Duplessis, t. I, p. 282. — [2] Pouillé manuscrit.

dit Eudes Rigaud, avaient construit leur église dans l'enceinte de leur château, dont un manoir du xvie siècle, devenu une ferme, indique encore l'antique position. Toujours ils conservèrent, dans l'église, droit de sépulture et de litre féodale. Ce sont peut-être leurs pierres tombales que l'on vient de mettre à la porte de l'église, pour y placer de mauvais bancs de sapin. Après avoir aliéné le droit de patronage, ils revinrent sur cette donation, et dans les derniers temps eux seuls nommaient à la cure. Ils l'avaient déjà fait très-anciennement, car Guillaume Pigrei avait présenté le prêtre Pierre à l'archevêque de Collemieu.

Ce bénéfice comptait 40 paroissiens au xiiie siècle et 32 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 300 habitants, à laquelle est annexée la chapelle communale de Saint-Nicolas-de-la-Haye.

SAINT-NICOLAS-DE-LA-HAYE.

La grande couche de forêts qui couvrit cette contrée au moyen-âge a laissé sa trace dans le nom de ce village, que l'on appelait *Haie* au xiiie siècle, et qu'aujourd'hui même on appelle encore communément *La Haye* ou *Saint-Nicolas-de-la-Haye*, dernier vestige de cette grande *Haie de Lintot*, *Buisson de Lintot*, dans laquelle l'impératrice Mathilde et le comte de Meulan fondèrent l'abbaye du Vallasse. Il est évident que *La Haye* ici signifie la forêt, comme on le voit dans une charte de Robert Poullain, en 1217, où la forêt d'Arques est appelée *Haia Archiarum* [1]. Le nom de Saint-Sylvestre, donné à l'église la plus voisine, indique assez tout ce qu'avait de forestier cette région émergée par la pioche du serf et la bêche du moine.

Cette petite église de Saint-Nicolas-de-la-Haye dut naître à la fin du xie siècle, lorsque les reliques du saint évêque de Myre passèrent d'Orient en Occident, et que Guillaume Pantoul eut apporté de la Pouille en Normandie une parcelle de ses ossements vénérés. Cependant la portion la plus ancienne de l'église date du xiie ou du xiiie siècle; je veux parler du clocher dont la tour carrée en silex, percée d'étroites fenêtres, domine solennellement les chaumières. Les arcades qui la soutiennent sont des ogives du style primitif, supportées par des colonnes rondes dont deux sont très-élégantes. Un chapiteau

[1] *Concilia Rothom. Ecclesiæ* par Ange Godin, publiés par Pommeraye.

ente des feuilles de chêne avec des pommes rondes; un e montre des feuilles de lierre avec des têtes de lévrier à que angle.

e reste de l'église a été renouvelé depuis deux cents ans. hœur, refait en 1631, n'est pas sans élégance. Les trans ont été refaits vers la même époque. La nef est à près neuve dans sa totalité. Le portail, en silex et en bri-, indique le règne de Louis XVI.

e seigneur du lieu fut toujours patron-présentateur de e cure; sa litre et ses armes se voyaient dans l'église; on etrouve encore sur la sacristie construite au siècle dernier.

a Haye ou Saint-Nicolas-de-la-Haye, de l'ancien doyenné 'auville, était affligé de trois seigneurs-patrons sous le rè- de saint Louis. C'étaient les nobles gentilshommes Henri 'auville, chevalier; Roger de Miromesnil, aussi chevalier, obert Affagard, qui tous trois se réunirent pour présen- le prêtre Philibert à l'archevêque Eudes Rigaud qui le it. Mais dans ce temps même, et peut-être par les sages seils du prélat, ces trois prétendants s'entendirent et re- ent le droit de patronage au sire de Vauville tout seul.

epuis ce temps, le seigneur a toujours présenté à ce bé- ce, qui valait 30 livres et comptait 30 paroissiens, en 1250, 4 feux, en 1738. Aujourd'hui c'est une chapelle commu- de 350 habitants, annexée à la succursale d'Anque- ille.

ai été heureux de recueillir, il y a vingt ans, de la bouche loyen des prêtres de ce diocèse, né sur cette paroisse, il y a tre-vingt-dix ans, que dans sa jeunesse il avait vu extraire, terres dépendant de la ferme de Sainte-Marie, de grands s en terre cuite remplis d'ossements brûlés, des cruches s, des bouteilles de verre blanc et de vieilles monnaies usées. Le nombre des vases, ajoutait-il, était très-consi- ble. C'est là un cimetière gallo-romain dont la mémoire ieillard nous a seule gardé la trace et le souvenir.

TOUFFREVILLE-LA-CABLE.

ette paroisse a dépendu un moment du vaste domaine des tel, dont elle portait le surnom au XIIIe siècle, car Eudes aud l'appelle *Touffrevilla-Martelli,* et de vieux titres français nt Saint-Ouen de Touffreville-la-Martel. Cependant le sur-

nom qui a triomphé est celui de *la Câble,* qui provient évidemment d'un seigneur du lieu. Les archives de la commanderie de Sainte-Vaubourg conservent une charte de 1272, délivrée par « *Willelmus Caable de Toufrevilla.* » Après les Martel, les seigneurs de Villequier devinrent aussi propriétaires de cette paroisse. Jourdain de Villequier présenta le prêtre Robert à l'archevêque Thibaut, et au temps d'Eudes Rigaud, ce fut le roi saint Louis qui présenta le prêtre Martin aux lieu et place des héritiers de Villequier, dont il avait la garde ou baillie.

La petite église, dont ils étaient patrons, a été bien altérée par le temps. La nef est du XVIe siècle. Le clocher et le chœur ont seuls conservé les traces du temps de saint Louis, mais la physionomie ancienne, très-altérée au clocher, est méconnaissable dans le chœur.

Saint Ouen et sainte Madeleine figurent comme patrons à une assez belle contretable à colonnes torses, donnée sans doute par les seigneurs-patrons, dont elle porte les armes. Les bienfaits justifient mieux que les coutumes féodales la litre armoriée qui entoure l'église.

Dans le chœur est la pierre tombale d'un prêtre ou d'un seigneur, du XVIe siècle. La cure valait 30 livres, au XIIIe siècle, et possédait 60 paroissiens. En 1738, il y avait 42 feux; à présent c'est une chapelle vicariale de 246 habitants.

SAINT-ARNOULT-SUR-CAUDEBEC.

L'église dédiée à saint Arnoult, évêque et confesseur, est située sur le bord de l'ancienne voie romaine allant de Juliobona (Lillebonne) à Caudebec (Lotum), devenue au moyen-âge le Chemin du Roy, et aujourd'hui la route départementale n° 4. Le saint patron est représenté, à la contretable, en costume pontifical, ayant à ses pieds un enfant à genoux et un dragon à sept têtes, symbole du Paganisme et de l'abîme éternel dont il délivra les pauvres infidèles de son temps. Un dragon accompagne toujours les apôtres des temps barbares, parce qu'en civilisant les peuples, ils exterminaient et les bêtes féroces et les vices monstrueux, plus cruels que les serpents.

La contretable en bois, qui ferme le chœur, est une belle boiserie dorée dont les colonnes torses sont ornées de ceps de vigne, de raisins et de colombes, sainte allusion à l'Eucharistie.

C'est l'encadrement d'un bon tableau du temps et peut-être de l'école de Jouvenet, qui représente le martyre du saint diacre Laurent. La vue des bourreaux et des instruments de supplice font frémir; mais l'attitude ferme et digne du saint martyr, à qui un ange apporte une couronne, console l'âme du spectateur. Quelques-uns prétendent que ce tableau et le rétable proviennent de l'abbaye de Jumièges. Ce grand monastère avait de si riches dépouilles, qu'elles ont rempli toutes les églises des environs.

Le chœur de Saint-Arnoult renferme une pierre de marbre qui recouvre la tombe d'un seigneur-patron honoraire et bienfaiteur de l'église. Ce seigneur avait couvert l'église des armoiries de sa famille, et il possédait au côté nord du chœur une chapelle qui porte encore son nom, quoiqu'elle soit à présent convertie en sacristie, comme cela arrive fréquemment. Je présume qu'un caveau sépulcral renferme les restes du fondateur de la chapelle, car elle est du XVIIe siècle. Voici, du reste, l'inscription funéraire qui se lit dans le chœur : « Ci-gist messire Nicolas Sicart, escuyer, seigneur et patron de Saint-Arnoult, d'Angouville, seigneur de Loumare et conseiller du roy, en son Parlement de Rouen, lequel décéda le .... jour de .... mil six cents soixante et cinq, lequel tombeau a été fait ici poser par dame Jacqueline de Péruel, son épouse, qui décéda .... »

L'église actuelle de Saint-Arnoult, a été construite au XIIIe siècle, le plan l'indique ainsi que la pierre de l'appareil ; mais souvent elle a été retouchée, remaniée et à peu près défigurée, à commencer par le portail de l'ouest. Les contreforts sont en pierre, du temps de saint Louis, mais la porte carrée a été percée du temps de Louis XVI. La nef, le chœur et les transepts, sont en grande partie du XVIe siècle, mais le clocher est évidemment du XIIIe, surtout à l'intérieur. Au-dehors il a été retailladé au siècle de François Ier. L'appareil général est en pierre blanche, matière commune aux bords de la Seine.

Les patrons présentateurs, et probablement décimateurs, de cette cure, étaient les moines de Saint-Évrould-en-Ouche. Tous les pouillés sont d'accord sur cette possession qui a duré sans interruption et presque sans conteste jusqu'à la Révolution. Les mémoires de l'abbaye racontent que ce droit leur était venu par la réunion du prieuré de Noyon-sur-Andelle, donné au monastère, par les comtes d'Évreux, en 1118. C'était

6

à ce prieuré, connu depuis sous le nom de Charleval, qu'avait été donnée l'église de Saint-Arnoult.

Dans une Biographie manuscrite, par Adrien Pasquier, conservée à la bibliothèque de Rouen, on lit que M. Bailleul, curé de Saint-Arnoult, s'était fait connaître par une réclamation insérée dans le *Journal de Normandie*, de 1790, contre un numéro des *Annales*, de M. Mercier, du 31 mars, qui l'accusait d'avoir refusé de lire au prône trois décrets de l'Assemblée nationale. Le curé se justifiait de cette accusation.

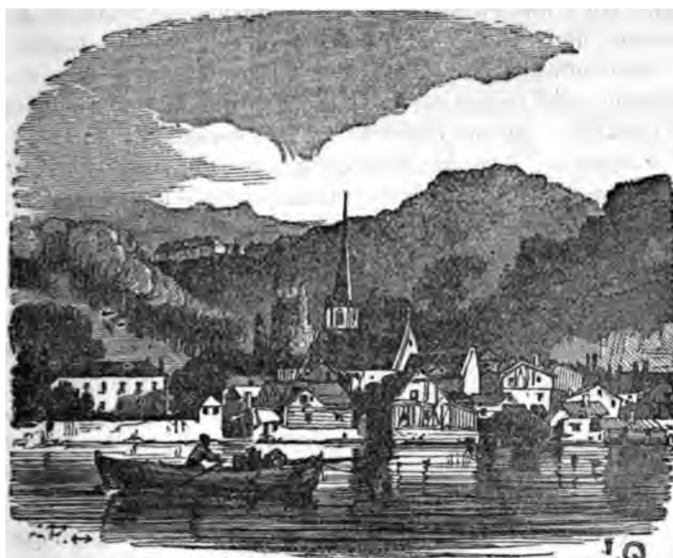
La grande célébrité de cette église, c'est l'image de saint Onuphre, qui se voit dans la chapelle de la Sainte-Vierge, ou plutôt c'est la *mare* baigneresse, située sur le bord du grand chemin. Cette mare commune, tout ombragée d'arbres, est l'objet d'un pèlerinage, le 19 juin, et elle voit se baigner dans ses eaux bourbeuses, une foule de malheureux pèlerins, que rien ne peut instruire ou arrêter. Jusqu'en 1836, un feu était allumé, le soir, par le clergé, qui arrivait en procession, et lorsque les flammes commençaient à s'élever, on voyait, dit-on, descendre un pigeon blanc qui rasait le bûcher avec ses ailes. Tout le monde de s'écrier que c'était le Saint-Esprit, et l'on prétendait que des miracles s'y opéraient. M. le curé de Saint-Arnoult a eu le courage de supprimer ce feu de joie, source de superstitions populaires, et l'abus a disparu. Cependant, ce n'est pas sans peine qu'il a déraciné cette antique coutume, il a dû se faire appuyer par la force publique, pour protéger cet acte de bon goût et de religion éclairée !

Saint-Arnoult, appelé par Eudes Rigaud : « Sanctus Arnulphus, » faisait partie de l'ancien doyenné de Saint-Georges-de-Bocherville. Au XIIIe siècle, cette cure valait 30 livres et comptait 100 paroissiens. En 1738 il y avait 120 feux, et aujourd'hui c'est une succursale de 850 habitants.

VILLEQUIER.

La longue chaîne des Apennins normands qui encaisse les larges bords de la Seine, au moment où le grand fleuve va se jeter dans l'Océan, forme au-dessous de Caudebec une baie naturelle, un petit golfe tout abrité vers le nord par de hautes collines boisées. Ce havre de la nature, ce refuge des pêcheurs, cette posée de navires, c'est Villequier, célèbre par ses bancs de sable, célèbre par ses pêcheries et par ses pilotes, célèbre

surtout par ses naufrages et par ses malheurs. Pour bien des marins, pour un grand nombre de familles, pour beaucoup de ports de mer, ce nom est arrosé de larmes, entouré d'épines et voilé d'un crêpe noir sur la carte des voyages et dans le livre de la vie. A la vue de ce site enchanteur, de ce merveilleux paysage qui nous entoure de tous côtés, qui se douterait que le plus beau séjour de l'homme sur la terre n'est rien autre chose qu'un cimetière couvert de fleurs? La Seine ici, c'est un gouffre qui a englouti des générations dans ses abîmes. Cette grève enchanteresse, parfumée tour-à-tour par la mer et par le fleuve, s'est mille fois couverte d'épaves et de cadavres. Ici,



peut-être, pas un grain de sable qui ne soit un grain de poussière humaine.

En voulez-vous un exemple tout saignant? Montez dans le modeste cimetière qui entoure l'église. Dans ce champ émaillé de fleurs, enchâssé comme un nid dans un bouquet de verdure, vous verrez une terre fraîchement remuée et encore humide de larmes, de jeunes cyprès, plantés par des mains accoutumées à manier la lyre, et des saules pleureurs dont la longue chevelure ressemble aux habits de deuil de l'élégie. Une douleur sans consolation paraît avoir ici fixé son séjour.

Demandez à qui sont ces trois tombes de pierre blanche, resserrées comme des sœurs, et qui encadrent des tables de marbre noir! Approchez-vous et vous lirez les noms de Pierre Vacquerie, âgé de 62 ans; d'Arthur Vacquerie, âgé de 11 ans; de Charles Vacquerie, âgé de 26 ans, et de Léopoldine Vacquerie, née Hugo, âgée de 19 ans; tous quatre morts ensemble dans la Seine, le même jour, à la même heure, le 4 septembre 1843. Ces deux derniers s'étaient mariés le 15 février précédent. La même tombe a réuni pour toujours ceux qui avaient navigué et naufragé ensemble, et à qui le même canot avait servi de cercueil. Le célèbre et infortuné Victor Hugo, qui, en mars 1843, avait tracé une élégie sur la tombe d'Isidore Vacquerie, père de son nouveau gendre n'eut plus le courage de chanter le 4 septembre suivant, il n'eut la force que de pleurer et de dire, du fond de son cœur, cette prière que la tombe demande à tous les voyageurs chrétiens : « *De Profundis.* »

L'église de Villequier, dédiée au grand saint Martin de Tours, doit être née avec les premières chrétientés du pays de Caux. Je me fonde, dans cette assertion, sur l'importance qu'ont toujours possédée ce port et cette pêcherie, déjà renommés sous les ducs de Normandie. La côte, qui entoure l'église, possède, au milieu de ses bosquets et de ses taillis, des vignes sauvages, restes de ces vignobles plantés par les Gallo-Romains et cultivés par les moines mérovingiens. Aucune exposition, pas même celle de la chapelle de Saint-Saturnin, ne peut le disputer aux collines crayeuses de Villequier, qui reçoivent, sans en perdre un seul, les plus chauds rayons du soleil, et dont la craie brûlante les reflète comme un ardent miroir.

Un vieux château, ou plutôt une antique châtellenie, ajoutait à l'importance de ce point agricole et maritime. A présent le superbe pavillon des Asselin de Villequier, s'est posé sur la côte d'où il commande le village avec ses massifs de verdure, étend, comme des bras, ses longues avenues sur la plaine, et promène ses regards sur l'immense panorama du fleuve, des prairies et des forêts d'alentour.

L'église, plus modeste dans ses prétentions, s'est assise au bas de la colline, presque au bord du fleuve et au milieu des pêcheurs qui ont rangé leurs modestes habitations dans une seule rue, longue et étroite comme celles d'autrefois, et parallèle aux rives de la Seine. C'est de là que ces vieux marins de

Villequier veillent depuis des siècles sur les bancs de sable qui changent sans cesse et protègent les navires comme des phares tutélaires ou comme des anges gardiens.

Mais arrivons à l'histoire de l'église. Lorsque Gislebert de Corneville fonda, en 1143, le prieuré de Notre-Dame de Corneville, il obtint que Jourdain de Villequier donnât à ses chanoines réguliers un fief, une église et des dîmes à Villequier et à Anquetierville [1]. L'abbaye de Saint-Wandrille, qui depuis long-temps jouissait de ces droits, vit avec peine se consommer cette donation. Elle souleva quelques difficultés et il intervint entre les deux abbés une convention, dont la *Neustria pia* [2] nous a gardé la mémoire et la teneur. Il fut convenu, par transaction, que Corneville paierait annuellement à Fontenelle douze pains, un setier de vin, autant de cervoise et un mouton le jour de la fête de Saint-Wandrille.

Depuis le XIIe siècle l'abbaye de Corneville a toujours possédé le patronage de l'église de Villequier. Tous les pouillés diocésains attestent cette vérité. L'un d'eux va jusqu'à en faire un bénéfice régulier [3]. Toutefois la triste situation du chœur nous empêche de dire que les chanoines se sont toujours consciencieusement acquittés de leurs obligations de décimateurs. Le chœur manque entièrement à Villequier; le chétif édifice qui porte ce nom, doit remonter, pour le fond, jusqu'au XIIe siècle. C'est une construction abaissée en pierre tuffeuse, qui a été maintes fois remaniée. De grandes dalles pavent ce sanctuaire, dans lequel la Révolution construisit une montagne en 1794, et y planta des arbres comme à La Mailleraye. La contretable en bois qui la termine, a conservé un bon tableau, qui doit être la copie d'un maître : c'est une *Présentation de J.-C. au Temple,* donnée par la famille Asselin de Villequier.

La nef est un grand vaisseau d'une largeur démesurée et d'une assez grande élévation, faite avec de la pierre blanche des bords de la Seine. Le XVIe siècle, qui l'a entièrement rebâtie, a placé le clocher selon le génie de ce temps-là, à l'un des angles de l'église, au côté nord du portail. Cette tour carrée, blanche comme la neige, de 33 mètres de hauteur, se termine brusquement par une balustrade à jour et une courte flèche d'ardoise, semblable à celle de La Mailleraye. Elle est percée

[1] *Villequiert et Anquetierville*. Le pouillé de Rigaud dit *Villequier*. — [2] P. 878. — [3] Le pouillé de 1738.

sur toutes ses faces par de flamboyantes fenêtres, dont les meneaux sont échelonnés de traverses semblables à celles de Guerbaville. On dirait que ce caractère est particulier aux rives de la Seine. Nous le retrouvons surtout dans ce délicieux bassin de Caudebec, dont les églises d'alentour forment la couronne murale.

Les deux pignons de ce grand vaisseau de pierre sont ornés de crochets formés avec des feuilles de chardon. Au côté du midi est une jolie porte latérale, à présent rebouchée, destinée sans doute à servir d'entrée aux hommes qui, autrefois, aimaient à se placer en tête de la nef et dans le chœur, afin d'y chanter l'office, mais qui maintenant restent de préférence aux portes de l'église.

Le pignon de l'ouest est la partie la plus ornementée de l'église. Parmi les contre-forts qui le soutiennent, il en est un en brique qu'il serait important de réformer. Une large fenêtre flamboyante surmonte le grand portail, composé d'une ogive dans laquelle s'encadrent deux portes en anse de panier et une fenêtre servant de tympan. Une colonne ornée sépare les deux ouvertures que gardaient jadis trois statues tombées de leur piédestal. Des feuilles de vigne, emblème de l'Eucharistie, tapissent la porte de la maison d'un Dieu qui s'est appelé lui-même le vigneron, et qui depuis dix-huit siècles se communique à l'homme, caché sous les voiles du pain et du vin.

Cet élégant portail, l'honneur et la gloire de l'église, fut un moment victime de l'oubli dans lequel étaient tombés naguères tous nos monuments religieux. Nous laissons à M. Le Sage, de Caudebec, vieillard savant et chrétien, le soin de raconter ce malheur, dont il fut l'impuissant témoin et le premier Jérémie :

« Nous ne pouvons passer sous le silence, écrit-il dans ses Mémoires, un acte de mauvais goût commis dans cette église par un de ses curés. Ce curé, qui était jeune alors, avait fait faire, pour les processions du Saint-Sacrement, un dais où l'on n'avait pas épargné le clinquant. Par malheur on avait oublié de prendre la mesure de la porte, et la dimension du nouveau meuble était telle qu'il ne put entrer dans l'église. Vous croyez peut-être que cette difficulté arrêtera le pasteur? Point du tout; tout jeune qu'il était, il n'en a pas moins raisonné en

homme d'expérience, et il s'est posé ce dilemme : ou c'est la porte qui est trop petite, ou c'est le dais qui est trop grand; si c'est la porte qui est trop étroite, il faut l'agrandir; si c'est le dais qui est trop large, il faut le rétrécir. Or, comme le dais était son œuvre, il a fait céder la porte, par la permission de M. le maire et des marguilliers, tous gens de bonne composition. Ainsi est tombé, après trois siècles d'existence, le pilier qui décorait cette belle porte. Pour un dais de quelques louis, on a déshonoré un monument. On dit que ce travail a coûté 300 fr. ; on aurait certes bien mieux fait de lés employer aux réparations de la tour, qui en a le plus pressant besoin [1]. »

Bien d'autres que M. Le Sage gémirent sur cette action regrettable. On cite encore dans le pays une belle parole de M. de Villequier, mort en 1833, premier président de la cour royale de Rouen. L'honorable et savant magistrat fut un jour bien étonné de se trouver en face de sa chère église, ainsi mutilée : « Voilà, s'écria-t-il, ce que la Révolution même n'a jamais fait; elle n'a pas réussi à faire une forge de notre église, à présent on vient d'en faire une grange. »

En 1849, revenue à des idées plus saines, la fabrique s'empressa de rétablir le portail dans toute sa pureté. M. Grégoire, architecte du département, et qui a fait ses preuves au Palais-de-Justice de Rouen, fut mandé par M. Rouleau, conseiller général et maire de Villequier. L'habile architecte n'eut pas de peine à restituer, dans toute sa beauté native, l'œuvre du XVIe siècle.

Maintenant entrons dans l'église et examinons, les unes après les autres, les six fenêtres de la nef qui, fort heureusement, ont conservé presque entières leurs belles et respectables verrières. Nous y trouvons des souvenirs de confrérie, de saints patrons, de donateurs, de grandes familles, de marine, de fêtes et de combats.

Commençons notre revue par le côté du midi. Le style de la première fenêtre indique la fin du XVIe siècle et une certaine confraternité d'origine avec les églises du Havre. La verrière, entièrement de la Renaissance, est d'un beau coloris, d'un dessin pur et correct et d'une riche composition. Trois images sont encadrées dans des niches du temps de François Ier. La première est saint Nicolas, avec ses trois clercs; la seconde

[1] *Monuments civils et religieux de Caudebec*, par M. Le Sage.

sainte Catherine, avec son livre et son glaive; la troisième saint Martin, coupant son manteau. Au bas, et comme la signature du donateur, est un écusson à trois fasces horizontales, deux d'azur et une d'argent. Les deux d'azur renferment trois coquilles d'argent. Dans l'amortissement de la fenêtre, on voit un saint Eustache ou un saint Hubert, à genoux devant un cerf que les chiens poursuivent et qui présente un Christ au milieu de son bois.

La seconde fenêtre contient aussi trois compartiments avec remplissage oviforme. Il n'y a guère que deux grands sujets dans le corps de la fenêtre, mais ils sont largement traités et abondants en personnages. Ce sont deux grandes scènes sacrées, mystiques et pittoresques, de ces compositions hardies qui ne sont guère attaquées que par les grands maîtres; c'est la *Cène* et l'*Entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem*. La *Cène* compte treize figures autour d'une table couverte de plats et de six aiguières. D'un dessin varié et curieux, l'*Entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem* ne compte pas moins de dix-huit figures très-bien caractérisées, dont quelques-unes sont nimbées et très-reconnaissables pour des têtes d'apôtres. Les édifices ont le type essentiellement pittoresque du moyen-âge. Dans le remplissage sont trois autres scènes de la Passion du Sauveur : *la Prière au Jardin des Olives, l'Oreille de Malchus coupée par saint Pierre* et enfin *Jésus à la Colonne* ou l'*Ecce Homo*. On lit au bas : « *L'an de grâce* MIL V^cc XXV, *ceste verrière a esté faicte des déniers de la* ... fabrique ou confrérie, ... *sise et réparée en l'an* 1611. » Au haut, dans un cartouche ou tillet, est le chiffre de 1530.

La troisième et la quatrième fenêtre sont du pur XVIe siècle, et le dessin surtout en est très-heureux.

La troisième est consacrée au saint précurseur du Messie. Six actes de sa vie en font tous les frais. C'est l'ange qui apparaît à Zacharie, à l'autel. « Comment l'ange avysa à Zacharie que il auroit ung fils, lequel seroit sainctifié. » La naissance de saint Jean-Baptiste. Son père écrit son nom. « Comment saint Jan fut né, et on le présenta à Zacarie pour savoir comment il auroit nom. » Saint Jean quitte son père et sa mère pour aller dans le désert, sa jeunesse fait contraste avec Zacharie et Elisabeth accablés par l'âge. « Comment saint Jan, jeune enfant, laissa son père et sa mère pour aller au désert. » Il prêche les

peuples dans le désert. « Comme saint Jean étant au désert enseigne le peuple à servir Dieu. » Il baptise Notre-Seigneur dans le Jourdain. Ici la légende manque, mais de la bouche du Père Éternel sort cette devise bien connue : « Hic est Filius meus dilectus in quo mihi complacui. » Enfin on lui tranche la tête dans la prison. « Comment saint Jehan-Baptiste feu décollé par la requaite de la fille au roy Erode .... » Et au bas : « L'an mil cinq cens XVIII (Jehan ....) et sa femme .... ceste verrière. Priez Dieu pour eulx. »

Dans le remplissage, qui est d'un dessin et d'une couleur exquise, on voit encore un fait de la vie de saint Jean, je veux parler du festin d'Hérode. Il est impossible de voir rien de mieux traité que les figures d'Hérode et d'Hérodiade. Les quatre musiciens qui les accompagnent, sont des types de ces chantres ambulants qui pullulèrent sous Louis XIII.

A côté sont deux jolis navires à un seul mât, montés par les deux patrons de la marine au moyen-âge, saint Nicolas et saint Clément. Celui de saint Nicolas a les voiles carguées, celui de saint Clément livre les siennes au vent. Les deux saints sont debout sur la poupe de leur navire, comme des gardiens vigilants.

La quatrième fenêtre, malheureusement cassée par le bas, est un bel arbre de Jessé, tout chargé de rois et couronné par Jésus, le roi des rois, et sa sainte Mère, la reine du ciel et de la terre. Tous s'appuient sur leur tige séculaire, le vieillard Jessé qui dort à la racine de l'arbre d'un sommeil adamique. David chante sur sa harpe prophétique, et les autres tiennent à la main un sceptre royal. Celui du Sauveur seulement est fleurdelysé. A côté de Jessé sont les quatre grands prophètes qui ont annoncé le Messie. Les légendes suivantes font aisément distinguer chacun d'eux : « 1° Egredietur virga de radice Jesse. 2° Egressus est in (salutem........) suy. 3° Ecce vir oriens nomen ejus. 4° Dominus Deus in medio tuy Israel. »

Maintenant revenons sur nos pas et parcourons le nord de l'église. De ce côté il n'y a que trois fenêtres garnies de vitraux.

La première après l'autel de la Sainte-Vierge est très-flamboyante et, comme sa voisine, elle était consacrée à la vie de Marie, malheureusement un voleur en a cassé le bas, c'est-à-dire la moitié. Il ne reste plus que la Purification et le

Trépassement. La Vierge s'endort au milieu des Apôtres dont les uns présentent une croix de procession, tandis que les autres récitent le chapelet. C'est le peuple du moyen-âge que l'on peint ainsi dans la personne des pêcheurs de Génésareth. Plus loin, ces mêmes Apôtres portent en terre la Mère du Sauveur. Ils soutiennent le coffre sur leurs épaules, comme des frères de Charité, et ils portent un cierge dans leur main, à l'instar des parents et amis. Ce sont les mœurs chrétiennes de la France royale qu'on a transportées jusqu'à Ephèse, la ville romaine.

Le remplissage, qui nous montre le ciel à découvert, nous console en nous faisant voir la Vierge Marie enlevée par les anges. Le ciel ici est bien nouveau et bien extraordinaire, ce sont trois rangs ou plutôt trois cercles d'anges rouges, jaunes et roses, qui entourent l'adorable Trinité en chantant les louanges de Marie.

La troisième, qui est voisine du clocher, était dédiée à saint Pierre, donnée sans doute par une ancienne confrérie de marins, dont on a gardé le souvenir dans la paroisse. Comme au vitrail de la Vierge, la partie inférieure manque également ici, il ne reste de la vie du prince des Apôtres que les trois grands actes qui suivirent la Résurrection : l'apparition de Jésus sur les eaux, la tradition des Clefs du Ciel, et le célèbre interrogatoire : « Simon-Pierre, m'aimez-vous » Dans le haut sont trois traits de la Passion du Sauveur, le Portement de Croix, la Mort au Calvaire et la Résurrection. Mais la plus intéressante fenêtre de cette église est celle qui se trouve entre les deux que nous venons de décrire. C'est une page de l'histoire maritime de Villequier et probablement de la Normandie et de la France peut-être, c'est un combat naval où ont joué un rôle dangereux et glorieux, tout à la fois, plusieurs habitants de ce village, qui à leur retour se cotisèrent pour offrir cet *ex-voto* à l'Étoile des mers, qui est aussi Notre-Dame-des-Victoires.

C'est donc un vitrail tout exceptionnel que celui-là. Aussi c'est une chose bien curieuse que de retrouver dans ce tableau du temps, inspiré et conservé par la religion, les costumes des marins, la forme des navires, la manière d'attaquer et de se défendre, en un mot, la stratégie maritime de France et d'Angleterre, au temps de François Ier et de Henri VIII.

Quoique l'on possède de ce temps-là bien des chroniques et

bien des mémoires imprimés ou manuscrits, cependant cette page vivante, animée, contemporaine, illustrée, prise sur le fait pour ainsi dire, me paraît mille fois plus piquante et plus curieuse. J'en tenterai ici une languissante description, car le crayon seul pourrait rendre fidèlement cette scène.

Le ciel est gris de nuages, la mer, d'une teinte d'azur, est houleuse et moutonnée ; on voit des requins ouvrir leurs bouches dentelées, prêts à dévorer les hommes qui tombent. Deux navires (et peut-être trois, car il est malaisé de distinguer), sont aux prises et presque à l'abordage. Des deux côtés on se bat avec fureur. Dans le lointain un navire, peint en vert, chargé de monde, arrive au secours des combattants. Des deux côtés, des hommes habillés de blanc, pour la plupart, ont la tête couverte d'un casque argenté, avec ornement doré. Le grand navire porte sur sa proue une Salamandre couronnée, armes de François Ier et de la ville du Havre-de-Grâce. Sur la poupe sont des fleurs de lis, des croix, etc. Sur les écus des guerriers on voit briller d'un côté les trois lis de la France et de l'autre les deux léopards de l'Angleterre. Les navires sont à franc bord, ils portent des canons sur l'avant, les hommes sont armés de sabres et frappent d'estoc comme des lions, les mâts des navires ont des haubans écussonnés et garnis de marins. Des flammes rouges flottent sur un navire, sur l'autre c'est une flamme jaune avec l'aigle à deux têtes ; c'est sans doute une hourque flamande, aux armes de Charles-Quint. J'ai compté plus de trente personnes qui prennent part à ce terrible combat. Heureusement la légende nous a conservé la date de cette bataille et les noms de quelques-uns des combattants. « L'an mil v^{cc} xxiii, Jehan Busquet, dit Deleau, marin, a donné la moytié de ceste verrière, et Jacques Renault, Robert Busquet et Jehan Breton le jeune, ont donné l'autre moytié. Priez Dieu pour eux. Pater noster, ave Maria. » Il est évident qu'il s'agit ici d'une de ces rencontres navales, de ces combats de mer qui avaient lieu fréquemment entre les Français, les Anglais et les Espagnols. Le combat, dont il est fait mention dans cette verrière, dut avoir lieu sous Charles-Quint, car on y retrouve en présence l'aigle et la Salamandre qui se sont tant de fois mesurés sur les champs de bataille, sous ces princes rivaux et conquérants.

Les bons marins de Villequier prirent part à ces expéditions

qui intéressaient l'honneur du drapeau et la sûreté des côtes. Ils armèrent, sans doute, une nef, qui peut-être porta le nom de *Salamandre*, et ils combattirent vaillamment sur son bord, la ramenèrent triomphante dans les eaux de la Seine, et pour rendre grâce à Dieu et à la Vierge Marie, ils la leur offrirent dans le seul tableau votif qu'admettaient les arts, les coutumes et la religion de ce siècle de vitraux et de bas-reliefs.

Je ne sache pas que personne ait encore signalé le vitrail de Villequier, si intéressant pour l'histoire de la marine française, au XVIe siècle. Je le recommande instamment à l'attention de M. Jal, le savant historiographe de la marine, et à tous ceux qui s'occupent de l'histoire maritime de la France au moyen-âge.

Pour compléter le chapitre de cette fenêtre, nous dirons que dans le haut est le Christ avec sa croix et ses anges, qui présentent les instruments de la Passion. Dans le bas est saint Jean, sainte Barbe, et au milieu un autre saint qui passe pour saint Eustache; il est accompagné d'un loup et d'un lion.

Maintenant hâtons-nous de terminer la visite de cette église, car ce qui reste ne présente plus qu'un intérêt secondaire.

La charpente de la nef, contemporaine de l'édifice, montre sur ses poutres des têtes de serpent, et dans ses bossets, les quatre attributs évangéliques, colonnes et ornement de l'église.

Nous citerons encore deux obits qui se rattachent aux seigneurs du lieu, fondateurs et bienfaiteurs de l'église. Les sires de Villequier en aliénant le patronage de leur église de Saint-Martin, s'en étaient réservé tous les droits honorifiques, tels que bancs, tombes, litres et armoiries. Aussi l'église, tant au dedans qu'au dehors, était toute barriolée d'une double ceinture noire, dont la trace se reconnaît encore. Dans la nef est l'obit de Catherine de Houdetot et de Jean Marcel, son fils, fondé le 26 mars 1554. Dans le chœur est une longue inscription, sur marbre noir, que nous transcrivons en entier :

« Disce viator ex hoc marmore quos cineres premis. — Hic situs est vir nobilis Jonas Dominus de Villequier qui regia diù castra secutus liberâ militiâ, contentusque honoris stipendio postquam ubique domi ac militiæ mentis aciem gladiique in reos contulit publicam magis quam suam itineribus fractus ac vigiliis uberiore laudis fructu quam fortunæ implorata vitæ Dei clementia vivere desiit unde octogenarius, anno Domini [illegible], quarto calendas octobris, cujus memoriæ mœrens filius hoc tumulo presentavit. Benè precare mortuo moriture quisquis es et perge. »

Les nobles personnages qui foulèrent le sol de cette église, qui en couvrirent les murs d'armoiries, ou qui placèrent leurs armes sur les fenêtres et leurs noms sur les tombes et les obits, durent léguer de grands biens à l'église. Tous les titres de rentes ou de propriété, tous les rôles, tous les contrats sur parchemin ou sur papier timbré, ont été envoyés au district par la Révolution, et se voient maintenant au dépôt de nos archives départementales. Les principales pièces sont de 1543, 1622, 1619, 1672, 1700 et 1712.

Il y eut à Villequier une chapelle de Saint-Jean-Baptiste, dite *des Coudreaux* ou *du Coudray*. Son titre paraît avoir été transféré à celle du château, fondée en 1289, par Robert de Villequier, dans son manoir seigneurial [1]. Le château actuel, érigé en baronie, par lettres-patentes de Louis XIV, données au mois de mars 1712 [2], en faveur des Asselin de Villequier, possède encore une chapelle autorisée où l'on offre, de temps en temps, le saint sacrifice de la messe.

Sur la paroisse de Villequier se trouve le château de la Martinière. Là fut érigé, en 1623, par lettres-patentes de Louis XIII, un fief relevant du Roi, qui renferma dans son enceinte une chapelle aujourd'hui démolie, ainsi que le vieux manoir. Dans cette ancienne demeure était né, en 1639, et est mort en 1703, Louis Ferrier, auteur de plusieurs œuvres dramatiques ou littéraires. M. Rouleau, conseiller général du canton de Caudebec, qui a acheté cette propriété féodale, a remplacé la gothique gentilhommière par une des plus belles et des plus confortables habitations du pays. Peu de demeures humaines peuvent lui être comparées pour le pittoresque de la situation et la beauté du point de vue.

BÉBEC.

Le nom de Bec signifiant toujours une eau courante, ne se rencontre guères que dans les vallées; cependant nous le trouvons ici sur la plaine, peut-être cache-t-il ici la source d'un ruisseau disparu; en ce cas ce pays s'est parfaitement desséché depuis le temps où l'on tirait son nom de l'eau et de la boue (*Buibec* dans une charte de 1212, *Buebec* dans une autre de 1218, *Beebec* dans une troisième de 1272, *Buiebeccum* dans une quatrième de 1280, toutes délivrées à la commanderie de Sainte-

[1] Duplessis, t. I, p. 747. — [2] Id., t. I, p. 209.

Vaubourg, et enfin *Builebec*, d'après Rigaud). La petite église de cet humble village s'élève au milieu d'une cour jadis presbytérale, aujourd'hui simple ferme restée seule héritière d'une église muette et d'une seigneurie disparue. L'église, qui demeure ainsi abandonnée, est un joli monument en pierre blanche, qui brillerait ailleurs que dans un pays aussi riche en pierre d'appareil. Le XVIe siècle l'a construite entièrement, aussi il a mis le clocher au portail, tour carrée accompagnée d'une blanche tourelle ronde qui renferme l'escalier. Les fenêtres de la nef sont cintrées; celles du chœur sont ogivales, et pourtant elles sont contemporaines; elles appartiennent à cette lutte architecturale qui commença sous le règne de Louis XII et qui ne finit guères que sous Henri IV. Ce fut une guerre de cent ans.

Le patron de l'église de Bébec fut toujours saint Pierre, dans le ciel; mais sur la terre c'était le seigneur du lieu. Humble vassal relevant de la baronie de Villequier, dont il avait été un démembrement, le fief avait sans doute été créé par le châtelain de Villequier, pour un de ses fils. En 1225 les archives de Saint-Wandrille parlent de Guillaume de Buebec, fils de Richard de Villequier, et en 1259 d'un Robert de Buiebec, fils de Guillaume, et d'autres encore; il en est ainsi des archives de la commanderie de Sainte-Vaubourg. Rigaud mentionne Richard de Builebec, qui présenta le prêtre Godefroy à Pierre de Collemieu. Le seigneur avait droit de banc, de litre et de sépulture, ses armes couvrent les murs, et au midi est la chapelle seigneuriale.

Cette église ne possède aux archives départementales qu'une pièce de 1547 et quelques titres de rente des deux derniers siècles.

Bébec, de l'ancien doyenné de Saint-Georges, comptait 60 paroissiens en 1250, et 35 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une commune de 155 habitants, annexée à la succursale de Villequier.

SAINT-WANDRILLE.

Rien n'est frais, aux beaux jours de l'été, comme le vallon de Saint-Wandrille ; rien ne porte mieux à la prière et à la méditation que ces collines, couvertes d'épais taillis, que ces prairies arrosées par de petits ruisseaux qui vont porter au grand fleuve le tribut de leurs ondes, image de ce monde, où

tout ce qui est petit s'appuie sur ce qui est grand. Si l'on monte sur les coteaux, tapissés de verdure, on découvre à l'horizon la Seine épanchée dans son large canal, voiturant, sur ses grandes eaux, des milliers de navires, et arrosant, de ses ondes limpides, les haies de saules et de peupliers qui couvrent ses bords. Ce fleuve, ces prairies, ces villages, forment, avec la lointaine forêt de Brotonne, le plus admirable panorama que l'on puisse imaginer. Et puis, quand on songe que la terre où nous sommes, est la plus sainte et la plus historique de la Normandie. Ici, chaque assise de pierre est l'œuvre du génie, chaque couche de poussière cache une génération de savants. Pour arriver à ce village, dont le nom a retenti dans le monde entier, nous nous sommes pour ainsi dire arrêté à toutes les bornes du chemin, car chacune d'elle était un fût de colonne qui avait un siècle à nous raconter.

Dans cet article, nous ne parlerons pas de ce qui fut autrefois, mais de ce qui est encore; nous ne traiterons pas du monastère, mais seulement de l'église paroissiale. La grande abbaye de Fontenelle est deux fois tombée, et comme institution et comme monument; aussi nous lui consacrerons un article après tous les monuments vivants, et nous la placerons à la fin de ce volume dont elle formera ainsi la couronne et le bouquet.

L'église paroissiale de Saint-Wandrille est une des rares églises dédiées à l'archange saint Michel, qui se trouvent dans une vallée. Le plus grand nombre de celles que nous connaissons sous son nom, est situé sur des hauteurs, et généralement c'était sur des rochers que ce chef de la milice céleste aimait à se poser, comme sur des forts. Toutefois il y a long-temps que son nom règne dans cet étroit vallon, car les histoires et les chroniques du monastère racontent que cette église fut bâtie vers l'an 735, par le pieux Erinhard, sous le gouvernement du rapace Teutsind, IXe abbé de Fontenelle. Il la construisit, selon toute vraisemblance, avec les débris des monuments romains de Juliobona, car la chronique du monastère raconte, en ces termes, l'érection de la basilique de Saint-Michel : « Sub ejus tempore (Teutsindi, abbatis) præpositus ejus ædificavit basilicam St-Michaëlis, modico, sed pulcherrimo opere; ablatis videlicet petris de Julioboná castro quondam nobilissimo ac fermissimo. Quod ædificatum dicitur à Julio

Cæsare, cùm castrum anteà *Caletum* vocaretur.... Iste autem fuit præfatus Erinhardus, prior, qui fundavit ecclesiam parochialem Fontanellæ [1]. »

Saint Gervold, XVe abbé du monastère, fit couvrir de plomb, en 790, l'église abbatiale de Saint-Pierre et l'église paroissiale de Saint-Michel ; il construisit en même temps un grand nombre d'églises. A cette époque toutes les églises de la vallée étaient desservies par les moines, et les paroissiens pouvaient, sans doute à leur gré, choisir entre les basiliques et les pasteurs.

Détruite par les Normands, reconstruite à la hâte sous les premiers ducs, elle aura été démolie par ce XIe siècle, qui renversait toutes les vieilles églises de bois, pour les rebâtir en pierre. Saint-Michel porte le cachet du siècle de Guillaume, ainsi que l'église de Rençon, sa sœur et sa voisine. Le fond de l'édifice est roman, sauf quelques modifications et additions du XIIe et du XIIIe siècle.

Le clocher présente, d'une façon fort intéressante, sa tour carrée, percée de doubles fenêtres et couronnée de modillons grimaçants. Ici le cintre règne seul, ainsi que dans le transept du midi, dont la charmante abside circulaire sert de sacristie. Le chœur, primitivement roman, comme le reste de l'église, a vu retravailler ses voûtes, au temps de Philippe-Auguste. Le règne de François Ier rétablit les fenêtres et les colonnes.

Il fit plus, il reconstruisit les arcades cintrées de la nef, qu'il étaya sur des colonnes ioniques. Toutefois les murs extérieurs manquent de caractère, et le portail, composé de pièces et de morceaux, conserve pourtant encore une ogive du XIIe siècle.

La période ogivale, ajouta au nord de cette église, une chapelle dédiée à la Vierge Marie, qui est la partie la plus ornée de l'édifice. Elle s'appuie sur de gros contre-forts, mais la fenêtre terminale, large et fleurie, est d'une grande beauté. Les autres fenêtres sont ornées de tores, aussi fins que les arceaux des voûtes, ce qui annonce le temps de Philippe-le-Bel.

Ce qui prouve que cette église fut paroissiale et baptismale de très-bonne heure, c'est le vieux baptistère, cuve en pierre du XIIIe siècle, supportée par des colonnes, malheureusement mutilées et méconnaissables. Nous sommes disposé à penser que le premier baptistère, fut cette célèbre fontaine de Caillou-

[1] *Neustria pia*, p. 149-50

ville, où toute l'année va se baigner encore une foule de pèlerins, et que le clergé vient bénir processionnellement le premier vendredi de mai.

On s'étonne qu'une église paroissiale, voisine d'une grande abbaye supprimée à la Révolution, n'ait pas recueilli, dans le dépouillement général de son riche et puissant suzerain, une plus grande somme de ces tableaux, de ces autels, de ces vitraux, de ces bas-reliefs, de ces rétables, qui ornaient l'église et les chapelles du monastère. En parcourant la petite église de Saint-Wandrille, on est surpris de sa pauvreté, et sauf quelques reliques de l'abbaye et quelques vieilles statues de Caillouville, presque rien n'est entré dans ce sanctuaire, le seul débris et l'unique héritier de tant de puissance et de gloire.

Au contraire, au lieu de l'enrichir, la Révolution l'a appauvrie autant qu'il était en elle. Elle lui a enlevé, comme aux autres, ses cloches, ses ornements, son argenterie, ses terres et ses revenus. Au dépôt des archives départementales, nous trouvons que le 13 décembre 1793, le district de Caudebec vendit 10,000 fr. les biens fonds de la confrérie du Saint-Rosaire de Saint-Wandrille.

Dans le transept du midi est un vitrail du XVIe siècle, représentant le martyre de saint Sébastien, à qui cette chapelle est dédiée. A côté est un tableau de la *Cène,* œuvre assez bonne du temps des Coypel et des Jouvenet, mais malheureusement usée dans sa toile et fatiguée dans sa peinture. La contretable de l'autel de la Sainte-Vierge est composée de colonnes de pierre, de ce style corinthien si commun au temps de Louis XIV. Les stalles en chêne viennent de l'abbaye et doivent être l'œuvre des réformés de Saint-Maur.

C'est dans le bas de cette église que se trouve la scène la plus curieuse et la plus originale ; là, sont rassemblées une foule de statues de saints ou de saintes, entassées sans choix et avec un sans-façon qui ressemble assez à la composition d'un wagon ou d'une diligence. Sur les trente-quatre statues que possède cette église, une vingtaine au moins sont réunies près du portail, où elles forment comme une légion de gardes et de défenseurs. Nous citerons dans le nombre, des saints qui étaient chers à l'ordre monastique, tels que saint Saturnin, saint Firmin, saint Maur, saint Marcou, saint Méen, saint

Antoine, saint Vimer, saint Herbland, saint Eutrope, saint Louis, et un vieux saint Jacques-le-Majeur, portant sur la légende l'article du Symbole : « Conceptus est de Mariâ Virgine, natus de Spiritu sancto. » Ce qui annoncerait la présence d'un collége apostolique, soit dans la paroisse, soit dans l'abbaye. Nous ne savons comment expliquer, parmi ces évêques, ces solitaires, ces abbés et ces rois, la présence de sainte Radégonde, reine de France, qui est honorée ici d'un culte tout particulier. Cette reine mérovingienne aurait-elle été la bienfaitrice de la terre sacrée de Fontenelle, comme sainte Clotilde l'avait été des Andelys? Toujours est-il que toute l'année un pèlerinage se fait à l'église de Saint-Wandrille en l'honneur de cette sainte couronnée, dont nous avons retrouvé le nom à Douvres, au sein de la protestante Angleterre. Mais c'est surtout les vendredis du mois de mai que les pèlerins abondent : ils se font dire à l'église un évangile à sainte Radégonde et à tous les saints, puis ils vont se baigner à la fontaine de Caillouville, où se retrouve encore l'image de la sainte au milieu de plusieurs autres.

Il nous faut citer encore dans cette église de Saint-Wandrille une très-belle croix en pierre, plantée près des fonts baptismaux. Cette œuvre élégante du XVI[e] siècle, conservée avec soin, montre d'un côté le Sauveur et de l'autre la Vierge Marie.

A l'entrée du chœur sont trois reliquaires, renfermant dans leur encadrement plusieurs ossements venant de l'antique monastère, c'est là tout ce qui reste de ce riche trésor, si précieux pour la foi chrétienne, tant recherché par nos ancêtres, et préféré par eux aux plus riches métaux, aux plus fines pierreries. Citons les grands noms que nous avons lus sur ces trois tableaux, en indiquant entre parenthèses l'espèce des ossements que nous y avons reconnus. C'est d'abord, dans la première châsse, saint Wulfran (le chef), saint Dominique (un os du pied), saint Ouen, abbé, saint Firmin, sainte Gertrude (une côte), saint Antoine, abbé, sainte Euphrasie (une phalange du doigt), saint Casimir (une vertèbre), sainte Catherine (une côte).

Dans la seconde châsse c'est saint Maur (un fémur), saint Romuald (une vertèbre), saint Méen, abbé (une vertèbre), saint Saturnin, évêque et martyr (une vertèbre), saint Herbland (un calcanéum), sainte Austreberte (une vertèbre), saint Athanase (un fragment de fémur), saint Thomas-d'Aquin (un os du

pied), saint François (une vertèbre), sainte Geneviève (un os du pied), et saint Martin, évêque.

Dans le troisième reliquaire, ce sont saint Colomban (un os de la tête), saint Gilles, abbé (une vertèbre), sainte Pétronille (une vertèbre), saint Romain, abbé (une vertèbre cervicale), saint Adon (débris du sacrum), saint Hilaire, évêque, saint Vimer (une vertèbre), saint Wandrille (un bras et une main), saint Juste et sainte Clotilde.

L'église de Saint-Michel fut toujours sous la dépendance, à la présentation et presque à la collation de l'abbé de Fontenelle; je dis presque, car Rigaud déclare, en effet, dans son pouillé, avoir reçu pour curé le prêtre Robert, présenté par l'abbé de Saint-Wandrille, et tous les pouillés imprimés ne donnent à ce haut dignitaire monastique que le titre de présentateur; cependant si ce n'était pas une exemption comme à Fécamp et à Montivilliers, ce n'était pas non plus une juridiction ordinaire. Par exemple, les quatre paroisses que j'appelle ici cardinales de l'abbaye, Saint-Michel de Fontenelle, Notre-Dame de Caudebec, Sainte-Gertrude et Rençon se prétendaient exemptes du droit de déport, ce qui établirait que les religieux s'en croyaient toujours curés primitifs et perpétuels; ensuite ces quatre mêmes paroisses formèrent un moment le doyenné de Saint-Wandrille, parfaitement reconnu par nos archevêques au XVe siècle, et formellement mentionné par le pouillé diocésain, attribué à Raoul Roussel. Rigaud, il est vrai, ne semble pas avoir connu ce privilège; cependant lui qui ne manque jamais d'inscrire à chaque bénéfice le revenu et la population, ne donne pas un seul de ces chiffres pour les quatre paroisses de Saint-Wandrille; ce qui prouve que ce chapitre n'intéressait pas son administration. Il se contente d'indiquer les noms du patron et du titulaire; d'où il faut conclure qu'il y avait là une exception administrative qui se rapprochait des exemptions de Gournay, de Fécamp et de Montivilliers.

Outre le patronage ecclésiastique, les religieux avaient encore sur la paroisse de Saint-Wandrille les titres et les droits de baron, de haute, de moyenne et de basse-justice. Les archives départementales conservent encore cinq ou six liasses de pièces relatives à cette seigneurie cléricale, d'où relevaient plusieurs paroisses.

Le vallon de Fontenelle n'était guères qu'un désert avant l'arrivée de saint Wandrille, en 632. Rotmare, seigneur franc, avait en vain essayé de faire sortir cette terre de son état sauvage, au moyen de l'industrie et de la civilisation. La religion seule devait réussir là où échouait la puissance.

Fontenelle, naquit d'un monastère, comme Jumièges, Fécamp et Montivilliers ; sous le gouvernement paternel et pacifique des abbés, ce village devint un bourg, et au XIIIe siècle les chartes de l'abbaye nous le montrent dans un état très-prospère. Elles nous font voir dans la campagne des terres parfaitement cultivées et rapportant toutes sortes de grains [1];



tandis que les coteaux étaient couverts de pommiers et de vignes. Le blé et toutes les autres semences étaient vendus au marché de Caudebec ou de Saint-Wandrille, d'après la mesure gardée par le prévost de l'abbé [2]. Un chemin royal [3] servait pour le transport des produits et l'importation des marchandises. L'industrie elle-même était venue se joindre au com-

[1] Cartulaire de Saint-Wandrille, aux archives départementales. — Chartes de 1210, de 1220, de 1213 et de 1256. — [2] Ordei forensis, charte de 1243. — Minas bladi boni et forensis mensuratas ad boiscellum prepositi domini abbatis. Charte de 1210. — [3] Kemino regali. — Charte de 1270. — Keminum regale Charte de 1258. — Kemino domini regis. Charte de 1270.

merce et à la culture, et les mêmes chartes nous montrent des charpentiers travaillant le bois [1], des tisserands faisant la toile [2], des latomiers taillant la pierre [3], et des médecins soignant les malades [4]; enfin, comme dernière preuve d'importance locale, il est question des murs d'enceinte de la commune [5], et les habitants de Saint-Wandrille, dans leurs chartes et conventions avec le monastère, prennent le titre de bourgeois (burgensis) [6], comme les habitants de Rouen, d'Eu, de Dieppe, de Montivilliers, de Rouen et de Harfleur. Il n'est pas impossible qu'il y ait eu alors une commune à Fontenelle, comme à Arques et à Auffay. Toutefois la déchéance est complète, car en 1738, il n'y avait plus que 80 feux; et en 1823, 554 habitants, lorsqu'on arrondit le territoire et la population en réunissant l'ancienne paroisse de Rençon avec ses 240 habitants. A présent Saint-Wandrille n'est plus que la moitié d'un village, puisque l'on dit officiellement : Saint-Wandrille-Rençon. Ces deux sections réunies forment une succursale de 1070 habitants.

RENÇON.

La petite rivière de la Rençon qui, avant de se perdre dans la Seine, à Caudebequet, reçoit dans ses ondes l'humble et pieux ruisseau de Fontenelle, donne son nom à l'une des plus fraîches et des plus gracieuses vallées de la Normandie. Des collines boisées encadrent, comme un tableau, la vieille église romane, les filatures modernes, les paisibles chaumières et les prairies plantées de saules et couvertes de troupeaux. Ici finit le *Pays de Caux*. On ne retrouve plus ni les hautes avenues de hêtres, ni les longs réseaux de pommiers, mais seulement de vieilles chasses de poiriers et des haies touffues qui annoncent les herbages du Roumois. Le cimetière n'est clos ni avec des murs chaperonnés de grès, ni avec des fossés plantés d'arbres, il est fermé avec de simples arbustes, et les entrées se composent de pierres blanches plantées debout, fichées en terre et

[1] Vigero, carpentario. Charte de 1144. — [2] Joannes, textor de Sancto-Wandregisilio. Charte de 1242. — [3] Richardo Defossâ, lathomo. Charte de 1248. — [4] Anquetillo, medico Charte de 1212. — [5] Prope muros loci. Charte de 1144. — [6] Charte de 1220, par Petrus Pictaviensis, Burgensis de Sancto-Wandregisilio. — Thomas dictus Boissaie, Burgensis Sancti-Wandregisilii. Charte de 1250.

ne laissant pour l'homme qu'un étroit passage interdit aux bestiaux.

La vieille église de Rençon, située au pied de la colline, est une fille de Guillaume-le-Conquérant, si l'on en croit une tradition du pays. Cependant il ne serait pas impossible qu'elle fût antérieure à ce conquérant législateur, aussi généreux envers l'Eglise que vaillant dans les combats. Un vieux titre, cité par M. Guilmeth, dit qu'elle fut donnée vers l'an 1002, à l'abbaye de Saint-Wandrille, par un seigneur châtelain d'Auzebosc [1]. Ce qui tendrait à prouver la vérité de cette assertion, c'est qu'en 1676 les sires d'Auzebosc se glorifiaient, dans un aveu, d'avoir aumôné anciennement ce bénéfice au puissant monastère, en conservant pour eux le patronage honoraire [2].

Sans contester en rien cette origine féodale, je ferai seulement observer que Notre-Dame de Rençon, était une des quatre paroisses de l'exemption de l'abbaye de Fontenelle, exemption reconnue par Guillaume-le-Conquérant [3], et qui viendrait, selon nous, des antiques prédications des moines. Je ne sais pourquoi je suis porté à attribuer la fondation de ces quatre chrétientés de Caudebec, de Fontenelle, de Sainte-Gertrude et de Rençon, aux missions et à l'apostolat du bienheureux saint Wandrille et de ses disciples, saint Ansbert, saint Lambert, saint Bain, saint Hugues, saint Vulfran, et tant d'autres, qui portant l'Evangile dans toute la Gaule, ne durent pas négliger le pourtour de leur monastère. Ces quatre églises ont dû sortir de la main des moines, véritables fondateurs et civilisateurs de ces contrées. Prêtres, ils ont desservi les paroisses, architectes, ils ont dû bâtir les églises. Aussi le Concile d'Oissel, en 1082, les appelle-t-il *leurs églises*, « suas ecclesias », et il ajoute qu'ils les possèdent depuis longues et antiques années, *ex multis et ab antiquis temporibus* [4].

Toutefois, l'œuvre de la régénération matérielle n'eut lieu que dans le XI[e] siècle. L'édifice, d'un bout à l'autre, en porte le cachet. La tour carrée, placée entre chœur et nef, est au dehors d'un charmant effet par ses fenêtres doubles et étroites, par les modillons de sa corniche, par son appareil carré et cet ensemble de détails, où éclate le génie de l'architecture ro-

[1] Guilmeth, *descript. hist. géogr. etc., de la Seine-Infér.* t. II, p. 188. — [2] Duplessis, t. I[er], p. 667. — *Neustria pia*, p. 167. — [3] *Concilia Rothomagensis provinciæ* par D. Bessin, p. 75 et 76.

mane. Malheureusement, à l'intérieur, les arcades primitives, jugées trop basses au temps de Louis XIV, ont été retaillées à cette époque de lumière et de mauvais goût.

Le chœur, composé d'une seule voûte, est terminé par une vieille abside circulaire. L'appareil en est très-beau, les contreforts applatis à plusieurs saillies, et la corniche pleine de têtes grimaçantes, sont très-remarquables. Malheureusement les étroites fenestrelles du siècle de Guillaume ont été agrandies au siècle de Louis-le-Grand, et celle du fond a été masquée par un tableau de la *Nativité de Marie*, peint par Maintru, en 1688.

Cette église a la forme sacramentelle de la croix latine, comme toutes ses contemporaines. Il n'y a guères que de nos jours que l'on ait oublié aussi profondément, parmi nous, cet antique et symbolique usage. Les deux transepts, primitivement romans, ont été retouchés au XVIe siècle, dans leurs voûtes et dans leurs fenêtres. Celui du nord, consacré à saint Nicolas, fut autrefois orné de verrières. Il n'en reste plus qu'un fragment de la Renaissance, sur lequel on lit : « *Nicolas et Pierre, dits Canterel, ont donné cestre vistre. Priez Dieu pour eulx, en l'an mil Vc XXXVI.* » Ces deux bons chrétiens étaient sans doute des maîtres de la confrérie de Saint-Nicolas, second patron de la paroisse, dont la fête a été l'origine d'une assemblée qui dure encore. L'autel du saint évêque de Myre est une

table de pierre, supportée par quatre colonnes, au bout de laquelle est placée une jolie piscine avec une crédence.

L'ami de notre vieille liturgie éprouvera un sentiment de bonheur et de joie en entrant dans la pauvre église de Rençon. Si son cœur chrétien est contristé par le long délaissement de cette maison de Dieu, par la verdure dont l'humidité a couvert les pavés et les murs, par l'aspect de ce plafond usé et pourri qui tombe sous le vent de l'orage, son âme de liturgiste sentira une vraie consolation à l'aspect de ces trois autels de pierre qui remontent jusqu'au temps du bienheureux Maurille et du savant Jean d'Avranches. Félicitons cette église d'avoir conservé ces trois vestiges d'antiquité, que le premier curé réformateur lui enlèvera bientôt au seul regret du liturgiste et de l'antiquaire.

Il reste encore au bas de l'église une cuve de pierre, du XIIe siècle, qui, comme une vieille charte, atteste la prééminence antique de cette église titulaire et baptismale ; je m'attends bien à mon retour dans quelques années, à la trouver dans le cimetière, comme tant d'autres ses voisines et ses contemporaines. Que ne m'est-il donné de pouvoir dire à tous mes excellents confrères, qui se dépouillent ainsi de leurs vieux autels et de leurs antiques baptistères, qu'ils perdent par là leurs lettres de noblesse et les plus vénérables titres de l'église qu'ils ont épousée en Jésus-Christ !

La nef de Rençon, primitivement romane, comme on peut le reconnaître aux arcades cintrées du côté nord, a été rapetissée au temps de Louis XIV, sans doute par suite de la dépopulation du pays [1] : les pestes, si nombreuses au XVIe et au XVIIe siècle, auront moissonné largement dans cette humide vallée dont l'industrie humaine ne s'était pas encore occupée. Il ne faut pas non plus oublier les guerres des ligueurs dont la cavalerie fut ici taillée en pièces par le maréchal de Biron, en 1592 [2]. Toujours est-il que vers 1660 on supprima les deux allées collatérales de cette église et l'on construisit le portail actuel, on essaya aussi de relever le vaisseau qui paraissait abaissé et enseveli.

Rençon, possédé de très-bonne heure par l'abbaye de Fontenelle, lui fut restitué par la fameuse charte du duc Richard

[1] Il n'y avait plus que 28 maisons sous Louis XV. — [2] Guilmeth, t. IV, p. 103 et 130

Normandie, donnée à Fécamp, en 1024 [1], et confirmée par illaume-le-Bâtard, en 1087 [2]. Dans ces pièces, ce village est pelé *Recensio* [3], *Resenchon* [4] et *Resençon* [5]. Le concile d'Ois-, en 1082, l'appelle *Resentium* [6], et le pouillé attribué à oul Roussel, *Resenchon*.

Aux archives départementales nous avons vu un très-beau gistre terrier de 288 pages in-folio, fort bien relié, contenant les deux paroisses de Rençon et de Sainte-Gertrude. ici le titre de la première : « *Registre pour la recette de ren- foncières et seigneuriales de la paroisse et seigneurie de Ren-ı, membre dépendant de l'abbaye de Saint-Wandrille, appar-ant à MM. les abbé, prieur, religieux et couvent de Saint-ndrille, consistant tant en argent, que orges, chapons, poules, ines, œufs, fromages, champarts, gants blancs* [7], *ainsi qu'il porté plus amplement par les aveux, délibérations et titres, dus à la seigneurie, à commencer du 7 février 1741.* »

Rençon qui n'a plus de prêtre depuis long-temps, et dont 250 pauvres habitants soutiennent à peine une église sé-laire annexée à Saint-Wandrille, Rençon, dis-je, posséda en 37 et en 1250 une léproserie dédiée à Saint-Jacques. Cette ıladerie devint plus tard une simple chapelle appelée *Saint-ques-de-l'Étang*, qui conserva son nom et son titre jusqu'à Révolution. Elle fut vendue en 1791, sous le titre de do-ıine national [8].

GUERBAVILLE-LA-MAILLERAYE.

Guerbaville est une paroisse et La Mailleraye est un château. glise, essentiellement conservatrice, a gardé à la paroisse nom de Guerbaville. L'État, éminemment mobile, lui a nné le nom de La Mailleraye; c'est qu'il faut dire aussi que population, autrefois groupée autour de l'église, est main-ıant agglomérée sur la Seine, et presque dans les avenues

Neustria pia, p. 163. — [2] Id., p. 167. — [3] Id., p. 163. — [4] Id., p. 167. [5] Id., p. 168. — [6] *Concilia Rothom. provinc.*, par Bessin, p. 76. — eci fait peut-être allusion à un droit seigneurial prélevé sur quelques riques de gants de peau de chèvre, si nombreuses à Caudebec et dans les irons avant les guerres de religion. « Ces gants étaient si fins, dit Lic-et, qu'une paire tenait dans une noix. » Guilmeth, t. II, page 103. — omaines nationaux.

du château. A présent La Mailleraye est une ville de près de 2,000 âmes, ayant des rues, des hôtels, des boutiques, des marchés et des chantiers de construction. Aussi, c'est une des plus belles et des plus importantes paroisses du diocèse.

L'église, quoique éloignée du centre de la population, est parfaitement digne d'une petite ville. C'est un bel édifice en pierre blanche, d'une architecture régulière et presque homogène. Les bords de la Seine ont vu, au XVIe siècle toutes les populations riveraines s'agiter pour leurs églises, le fleuve dut être couvert de radeaux, d'allèges, de gribanes, de chalands, de navires, qui portaient la pierre des carrières ouvertes par le marteau des bâtisseurs. Le port de La Mailleraye dut être encombré de ces nefs qui allaient et venaient, et ces quais se couvrirent plusieurs fois de blocs de calcaire débarqués pour son église.

Le clocher sert de portail, suivant un usage qui commençait à naître, qui a fait des progrès, qui a régné long-temps, qui dure encore. M. Guilmeth le fait bâtir en 1519, c'est en effet l'époque que l'archéologie lui assigne. La grande porte se compose de deux battants, encadrés dans deux anses de panier et séparés par un meneau bien conservé. Six statues ornaient cette entrée, elles sont tombées et les niches sont vides. Une rose sert de tympan, et des contreforts sculptés sortent du pignon qui est tout à la fois la base de la tour.

Le corps carré qui surmonte est percé de quatre fenêtres flamboyantes, dont les meneaux sont soutenus par des traverses de pierre, particularité que l'on rencontre à Villequier et sur les bords de la Seine. Malheureusement cette tour compte à peine 27 mètres, elle se termine trop brusquement, et la chétive flèche d'ardoise qui la surmonte n'a aucune grâce. Plus malheureusement encore des réparations en brique ont été faites à cette tour en 1838; la tourelle ronde de l'escalier a été défigurée; la portion la mieux restaurée est la balustrade qui entoure la plate-forme.

La nef, le chœur et les transepts, également en pierre, n'ont pas échappé à la restauration briquetée de 1838. Ces carrés rouges font le plus mauvais effet sur l'appareil blanc de la pierre de la Seine. La nef et les transepts sont du XVIe siècle, très-reconnaissable aux fenêtres et aux contreforts; mais le chœur, en pierre grise, doit appartenir au règne de Henri IV,

si j'en crois la forme originale et tourmentée des fenêtres. Toutefois, une pierre tombale, placée au pied de l'autel, semblerait revendiquer cette construction pour la fin du XVIe siècle. Rien ne s'opposerait, en effet, à la placer entre la Saint-Barthélemy et la Ligue. En ce cas nous serions porté à en faire honneur au digne curé que l'on voit représenté sur la pierre tombale et au bas de laquelle on lit cette inscription : « Cy-gît noble et discrète personne maître Robert de Boishyon, en son vivant prestre-curé de Guerbaville, précepteur de messire (Jehan) de Mouy, seigneur de La Mailleraie, lequel décéda à l'âge de quatre-vingt-deux ans, le 18e jour d'avril l'an 1587, après avoir été 53 ans curé. Priez Dieu pour son âme. »

Entrons maintenant dans cette église, dédiée à saint Mathurin, et tâchons de la décrire avec tout l'intérêt qu'elle mérite : Prenons d'abord de l'eau bénite dans cette jolie piscine de la Renaissance, dessinée avec le goût exquis, mais profane, de ce temps-là, et encore couverte des couleurs du XVIe siècle. C'est une relique de l'abbaye de Jumièges, enchâssée ici par le bon abbé Dumesnil, et donnée, peut-être, par Mme de Nagu, qui avait placé sa sœur dans la chapelle de son château.

Arrêtons-nous au baptistère en pierre du XVIIe siècle, où fut fait chrétien, le 5 janvier 1771, Louis Edouard Bignon, qui est devenu diplomate sous l'Empire, député sous la Restauration et ministre sous le gouvernement de Juillet; ce nom, qui commence ici, appartient maintenant à l'histoire de France.

Mais ce nom, tout illustre qu'il est dans la diplomatie, n'est point le plus grand aux yeux de l'Église. L'humble nom d'un martyr ou d'un confesseur, est plus précieux devant elle que celui d'un ministre ou d'un orateur. C'est que l'un a servi Dieu et l'autre a servi les hommes. Le premier a vécu pour les rois de la terre, le second est mort pour le roi du ciel.

Toussaint Cauvin, prêtre du diocèse de Rouen, avait été baptisé sur les fonts de Guerbaville, en 1763. Condamné à la déportation pour refus de serment, en 1794, il mourut dans les pontons, le 2 août de la même année, et fut enterré à l'île d'Aix [1].

La cuve baptismale est posée sur plusieurs pierres tombales du XVIe siècle, raccordement barbare dont il faut pourtant accuser les folies révolutionnaires. Ce sont elles qui, dépavant

[1] *Martyrologe du Clergé français, pendant la Révolution.* Paris 1840.

le chœur pour y chercher du plomb ou du salpêtre, auront déplacé la tombe d'un bon curé, que l'on retrouve ici mains jointes et vêtu de la planète antique. On y lit, non sans peine : « Cy-gît vénérable et discrète personne mons. Robert Duquesné ? prestre-curé de Guerbaville, qui trespassa le IVe jour de mars l'an mil V^{cc} et XII. Dieu lui fasse pardon. » Beaucoup d'autres pierres tombales, moins bien conservées, sont dispersées dans le reste de l'église.

La nef, qui est sans voûtes, ainsi que les bas-côtés, ne manque pas d'élévation. Les arcades qui la supportent sont d'assez mauvais goût, et l'on peut dire que le dedans ne vaut pas le dehors. A peu de chose près il en est de même du chœur qui devait recevoir des voûtes qui ne furent jamais faites. Les deux arcades de chaque côté sont supportées par des colonnes rondes, du style dorique, qui indiquent parfaitement le règne de Henri III et de Henri IV.

Le maître-autel de cette église est en bois et a été fait à la *romaine*, comme le dit le bon abbé Dumesnil dans ses *Mémoires*. Le brave curé défend son œuvre, qu'il commanda dans le goût le plus récent. Il ne se contenta pas de réformer le vieil autel de pierre, devenu suranné pour un siècle classique qui préludait ainsi à de plus grandes révolutions. Il fit enlever les vitraux du sanctuaire, l'antique Passion qui le décorait, et remplaça tout cela avec une *gloire* dans le style inauguré sous Louis XV, par les Defrance, les Gallot, les Leprince. On y voyait la Vierge montant au ciel, soutenue par des anges à la forme lourde et prosaïque du XVIIIe siècle. Le tout rehaussé de bas-reliefs soi-disant religieux, dans la forme exhumée des marbres du Haut-Empire, et d'anges adorateurs comme on en chargeait alors le bout des autels.

Jadoulle, sculpteur de Rouen, le décorateur de la Madeleine, prêta son talent classique et réformateur, et l'Académie de Rouen accorda au travail sa haute approbation. Le bon curé fut enchanté de son sanctuaire, et y mit toutes ses complaisances. On aura une idée de son enthousiasme par le chagrin que lui causa la mutilation de son œuvre, par les mains des révolutionnaires. Le bon curé était présent quand de hardis novateurs vinrent précipiter la chute de l'ancienne liturgie. Lorsqu'il vit cette valetaille, hier encore soumise à ses ordres, devenue reine par la Terreur, porter une hache sacrilége sur

des objets qui lui avaient coûté si cher, il sortit de son caractère et, comme une lionne à laquelle on enlève ses petits, il se rua sur la hache et s'écria, en montrant les bas-reliefs : « Au nom des arts je vous défends de toucher à ceci. » Ces montagnards improvisés ne le comprirent pas, mais par respect pour sa personne ils se retirèrent. Après la Révolution, un des premiers actes du digne pasteur fut de reprendre morceau par morceau tout ce qui avait échappé à l'orage et de le rétablir, de ses mains, dans l'état où on le voit aujourd'hui. Nous louerons son zèle, mais nous ne dirons rien de son œuvre.

Le vénérable pasteur acheta encore dans les dépouilles de l'abbaye de Jumièges une statue en pierre de saint Valentin, un des plus beaux échantillons de l'art grec, régénéré par le siècle de Louis XIV. Cette superbe image, qui fait un fort bon effet dans le chœur de La Mailleraye, ornait autrefois l'autel de Saint-Valentin et de Saint-Sébastien, placé au haut de la grand nef de Jumièges. Cet autel était, pour la matière et le travail, le plus riche du monastère. Les religieux l'avaient fait ériger en 1693. Les pilastres étaient en marbre et les corniches dorées. A la place du tabernacle était un buste en vermeil, de grandeur naturelle, contenant le chef de saint Valentin. Au pied des deux statues on admirait de petites figures représentant des pestiférés guéris par les deux saints [1].

Bien des lecteurs nous demanderont peut-être ce que c'est que saint Valentin, et pourquoi il était ainsi honoré sur les bords de la Seine? Nous trouvons notre réponse dans l'histoire même de l'abbaye de Jumièges, car c'est de ce foyer de liturgie et de piété que son culte est descendu ici et à Bliquetuit. Saint Valentin, évêque de Terni, en Italie, fut martyrisé à Rome dans le IIIe siècle. Ce fut probablement le 14 février, jour où sa fête est si populaire en Angleterre. Sa vie et ses miracles, recueillis au XIIe siècle, par Baudry, archevêque de Dol, en Bretagne, ont été publiés en partie par les Bollandistes et par D. F. T., religieux de Jumièges en 1696 [2]. Son chef fut apporté à Jumièges vers le XIe siècle, par quelque pieux pèlerin. Les habitants de Jumièges n'avaient point encore d'église paroissiale. Ils en construisirent une qu'ils dédièrent à saint Valentin, en reconnaissance de ce qu'il les avait délivrés miraculeusement

[1] *Histoire de l'abbaye royale de Jumièges*, par Deshayes, page 182. —
[2] Imprimé à Rouen, chez Jean Dumesnil, dans la cour du Palais, 1696.

d'une foule innombrable de mulots, qui menaçaient de mettre la famine en détruisant les récoltes de la Péninsule Gémétique [1].

Outre le maître-autel, il y a encore à La Mailleraye quatre autres chapelles dont il nous faut parler. Deux sont presque latérales au sanctuaire, les autels, les rétables et les tableaux sont du siècle dernier, et ont dû être donnés par Mme la marquise de Nagu, dont ils portent les armes coloriées. Au midi est un beau tableau représentant saint Valentin en costume de pontife, exorcisant une dame romaine. C'est une bonne toile de l'école de Jouvenet. Au nord est une *Descente du Saint-Esprit*, presque méconnaissable. Sur le même autel se voit une jolie statue en albâtre, du XVe siècle, représentant la Vierge couronnée de fleurs de lis et parfaitement drapée. Cette douce et charmante figure tient d'une main un lis et de l'autre un enfant Jésus qui joue avec un oiseau attaché à une corde.

Les deux transepts renferment également des chapelles, dont les autels, les tableaux et les rétables viennent de l'abbaye de Jumièges. Au nord, c'est *saint Benoît* entouré de ses religieux recevant saint Maur, et donnant sa règle. Des colonnes torses, en bois de chêne, servent d'encadrement. Au sud un mauvais tableau représente Jésus marchant sur les flots. *Ce tableau a été donné par les marins, frères et associés de la confrérie de Saint-Sauveur, en l'année* 1803. C'est qu'ici, comme à Etretat, saint Sauveur est le patron des matelots, et c'est le 6 d'août que l'on célèbre sa fête. Les marins de la Seine présentent un pain à bénir, comme ceux de la Manche, et ils chantent avec la messe le *Veni Creator* et l'*Ave Maris Stella*.

Dans cette chapelle on remarque une belle fenêtre qui contient des restes de verrières dont cette église fut autrefois remplie. Il y en avait ici comme à Vatteville, et le zèle des marins de La Mailleraye n'avait pas été moins grand pour saint Sauveur, que celui des matelots de Vatteville pour saint Clément; mais Vatteville a été plus heureux que Guerbaville. Les ravages du temps, de la réforme et de la Révolution, ont été ici plus grands que dans les campagnes voisines, et le fanatisme des réformateurs s'est manifesté avec plus d'éclat dans ce bourg que dans des hameaux entourés de bois et protégés par d'impénétrables forêts. On doit regretter l'apathie des

[1] *Histoire de l'abbaye de Jumièges*, p. 86.

fabriciens de Guerbaville, qui auraient pu acheter, à vil prix, des moines de Jumièges et de Saint-Wandrille, des verrières qui ont pris le chemin de l'Angleterre.

La litre noire qui entourait l'église au dehors et les écussons qui la parsèment au dedans, indiquent suffisamment que le seigneur du lieu fut toujours patron présentateur de la cure. Les pouillés du diocèse, manuscrits ou imprimés, attestent le fait, et Duplessis qui a traité spécialement cette matière, prétend que ce droit était attaché soit au fief de la Meslerée ou Mailleraye, soit au fief de Caveaumont. Guerbaville, de l'ancien doyenné de Pont-Audemer, comptait 72 paroissiens en 1260 et 196 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 2,000 habitants. Nous sommes loin de l'époque où Robert de Noier, présentait à l'archevêque Pierre de Collemieu, le prêtre Nicolas, pour le bénéfice-cure de *Guiberville,* estimé alors à 35 livres de revenu [1].

Plusieurs monastères des environs possédaient, à La Mailleraye, des terres, des routes et des droits féodaux, fruits de la pieuse libéralité des grands seigneurs qui possédèrent cette châtellenie. Plus que tous les autres, les abbayes de Jumièges et de Saint-Wandrille avaient reçu des donations au temps de la ferveur monastique. Parmi les privilèges de cette dernière, nous citerons le bateau passeur qui traversait la Seine, de La Chaussée à La Mailleraye. Cette nef, que l'on appelait alors le *batel de la Meslerée,* fut octroyée aux disciples de Saint-Wandrille, en 1277, par Robert d'Ecquetot [2], et confirmée en 1279 [3]. Ce privilège, maintenant affermé par l'État, demeura entre les mains des moines jusqu'à la Révolution.

Pour compléter l'histoire de Guerbaville-La-Mailleraye, nous allons donner une notice sur le vénérable abbé Dumesnil, l'avant-dernier curé de cette paroisse. Nous l'extrairons des mémoires mêmes de ce digne confesseur de la foi, qui a eu soin de nous léguer cette page intéressante de la dernière persécution de l'Église.

Louis Dumesnil, né à Saint-Jouin-sur-Mer, le 24 septembre 1743, fut d'abord vicaire des Loges, puis vicaire de Grainville-sur-Fleury. C'est là que M[me] de Nagu le vit pour la première fois, conçut pour lui de l'estime et le fit venir vicaire à

[1] Pouillé d'Eudes Rigaud. — [2] Cartulaire de Saint-Wandrille, copie du XVIII[e] siècle, p. 949. — [3] Id., ibid.

Guerbaville ; elle le nomma ensuite curé de cette paroisse dont elle était dame patronne. Ce fut la dernière nomination seigneuriale, et l'on pourrait presque ajouter que ce fut la meilleure. Cette paroisse, quoique très-grande en territoire, ne rapportait guère que 3,000 livres au curé, parce que les moines de Jumièges et de Saint-Wandrille y possédaient plusieurs traits de dîme. La masure presbytérale était magnifique, c'est celle qui existe encore aujourd'hui. Rachetée le 2 thermidor an IV, par M. Dumesnil, elle a été léguée par son testament en nu-propriété à la fabrique ; mais en jouissance et en usufruit à tous les curés de Guerbaville, ses successeurs légitimes. C'est là une bonne action dont Dieu et les hommes lui tiendront compte. Une autre bonne œuvre de cet excellent prêtre ce fut l'éducation gratuite, qu'il fit par ses soins, du célèbre M. Bignon, dont nous avons déjà parlé, et qui, sans ce dévoûment pastoral, serait toujours demeuré dans l'humble condition qui l'avait vu naître.

Une fois installé curé, le bon abbé Dumesnil s'occupa activement de sa paroisse et de son église, il la fit embellir et décorer dans le goût du temps ; comme nous l'avons déjà dit, il fit exécuter le bas-relief et la gloire par le sculpteur Jadoulle. Il semble que ce fût pour expier, dès ce monde, cet acte de mauvais goût et de vandalisme classique, qu'il lui fallut voir sous ses yeux menacer et mutiler, par des Brutus, sans culottes et sans chemises, les Grecs et les Romains qu'il avait introduits dans le sanctuaire.

Il y avait peu d'années qu'il jouissait paisiblement de son bénéfice quand la Révolution éclata. M. Dumesnil alla voter à Rouen, dans l'église des Cordeliers, pour le cardinal de La Rochefoucauld, l'abbé de Saint-Hymère et le curé de Lyons-la-Forêt.

Quand vint la fatale époque du serment constitutionnel (1791), M. Dumesnil hésita long-temps, mais enfin il consentit à le prononcer en chaire, avec le préambule et la restriction orthodoxes proposés à l'Assemblée nationale, par le savant et éloquent évêque de Clermont, M. de Bonald. Tout le peuple applaudit à cette prudence chrétienne, qui conservait ainsi un pasteur aimé de tout son troupeau. Cependant au milieu des approbations, le juge de paix, présent à la séance, se leva seul et s'adressant au pasteur : « Monsieur, lui

dit-il, vous n'êtes plus curé. » C'est le seul serment que me permette ma conscience, répondit tranquillement M. Dumesnil, qui acheva la messe et ne fut point remplacé. On pense qu'un sien ami, tout-puissant au District, supprima le procès-verbal de La Mailleraye ou le rectifia dans le sens de la loi. Toujours est-il que le bon curé resta, chose unique peut-être, le pasteur légitime de son troupeau, presque tout le temps de la Révolution. Cependant il ne fut pas toujours tranquille, comme nous le verrons bientôt. Sa commune devint agitée comme toutes les autres par la fièvre démagogique. En 1793, le nommé Valet, au retour d'un voyage à Paris, fonda un club à Guerbaville, et y fit la proposition de dépouiller le curé de ses vases sacrés et de le mettre en prison. Cette motion n'étant pas appuyée n'eut pas de suite immédiate.

Mais ici, comme dans toute la France, le mouvement révolutionnaire marcha à pas de géant. Sur ces bords de la Seine, si féodaux et si monastiques, hier encore couverts de châteaux et d'abbayes, peuplés de moines et de grands seigneurs, on vit parmi les anciens serfs fermenter une colère, une rage de démolition qui ne pouvait se comparer qu'à la victoire de galériens sur leurs gardes-chiourme. En 1794, le comité de surveillance et la société populaire furent installés dans la chapelle du château. On abattit les croix, on brisa les images et l'on ferma l'église. On essaya d'enlever de leur maison Mme de Nagu, Mme de Mortemart et ses enfants, mais les pauvres vinrent s'y opposer. Ils les arrachèrent pour ainsi dire des mains des révolutionnaires. Repoussés avec perte, les agents du District ne se tinrent pas pour battus. Pendant trois mois ils tinrent ces dames assiégées dans leur château; puis le citoyen Lenud, d'Yvetot, agent national du District, envoya de Caudebec 200 hommes armés, qui s'emparèrent de deux femmes et de quelques enfants. Ces héros n'eurent à lutter que contre les larmes des malheureux et les mains suppliantes des indigents, qui demandaient qu'on leur laissât leurs mères. Ce fut un spectacle lamentable dont le pays a conservé le souvenir. En même temps on intimait l'ordre à M. Dumesnil de se présenter à la société populaire, d'y remettre les clés de l'église, ses lettres de prêtrise et de se marier. Pour les clés de l'église il les remit en déclarant qu'il cédait à la force; il ajouta qu'il pouvait bien leur laisser aussi, s'ils y tenaient, sa lettre

de prêtrise, que cela ne le déprêtriserait pas et ne changerait rien à son caractère, à ses pouvoirs ni à sa conduite! « Quant au mariage que vous me conseillez, ajouta-t-il, je vous réponds que tout honnête homme n'a que sa parole et ne peut se marier qu'après la mort de son épouse; or, l'Eglise que j'ai épousée est immortelle, cessez donc de prodiguer vos conseils. »

Chose étonnante, on le laissait aller chaque fois qu'il paraissait devant ses juges. Toujours il leur parlait avec l'autorité d'un pasteur et d'un père, et jamais ils n'ont osé l'arrêter une seule fois, tant était grand le respect qu'ils avaient pour sa personne, et tant ils craignaient le peuple qui lui était dévoué.

Un jour on le força d'assister à la dévastation de son église. Il eut la douleur de voir le domestique de l'ancien curé animer les iconoclastes par sa parole et par son exemple. Dans cette fatale journée son cœur gémit et souffrit comme la mère des Machabées. Devant lui on renversa les anges adorateurs, on hacha les bas-reliefs, on profana les vases sacrés et l'on brisa le tabernacle. La gloire de la Vierge montant au ciel fut abattue en une après-midi. On épargna les stalles et le maître-autel parce qu'ils étaient la propriété du curé, mais l'ancien autel, placé dans la chapelle de Saint-Sauveur, fut mis en mille morceaux, le linge et les ornemens de l'église furent portés à Yvetot; pour cet horrible et sacrilége voyage on habilla les chevaux avec des chapes, l'agent national qui avait présidé à cet auto-da-fé s'en retourna vêtu d'une chasuble. Un très-beau tableau de l'Adoration des Mages couvrait le tombereau, et la bannière ouvrait la marche servant au cortége d'enseigne et de drapeau.

Pour se dérober à un tel spectacle d'abomination, M. Dumesnil quitta un pays désormais inhabitable et abandonné de Dieu et des hommes. Il se cacha dans les bois de Mauny, de Roumare et du Trait. Il traversa le département déguisé en cultivateur et en marchand. Il entrait au Havre-Marat le jour même où le représentant Siblot arrivait pour faire incarcérer au Bec tous les prêtres de cette ville.

Après avoir erré de pays en pays pendant près d'une année, il rentra dans sa chère paroisse en 1795. Il rouvrit l'église et y plaça les images de saint Mathurin et du Saint-Esprit. On dépeçait alors l'abbaye de Jumièges, il fit placer des contre-tables dans les chapelles de Saint-Sauveur et de la Sainte-Vierge.

Tout alla bien jusqu'au 4 novembre 1797, mais alors il lui fallut se cacher de nouveau. Découvert l'année suivante il fut mis en prison le 26 août 1798; il en fut délivré le 26 août 1800, après deux années de captivité endurées pour la foi.

Tous ces détails sont extraits de deux volumes de *Mémoires*, composés par le bon curé dans ses jours de loisir et de paix. C'est là qu'il nous a laissé le touchant récit de ses souffrances pendant la glorieuse confession de dix années que dura la persécution française. Ces deux livres, proprement reliés et soigneusement conservés par M. l'abbé Anfray, curé de La Mailleraye, sont intitulés : *Ma Prison* ou *mes Aventures pendant la Terreur de la Révolution française, de 1792 à 1802*. Ce livre s'adresse à Mme la marquise de Nagu, qui pouvait si bien dire :

.... Quæque ipse miserrima vidi
Et quorum pars magna fui......

M. Dumesnil vécut heureux dans sa cure jusqu'à sa mort, arrivée le 13 février 1829, à l'âge de 85 ans. Inhumé devant le portail de son église, ses paroissiens ont fait ériger sur sa tombe une belle colonne de marbre blanc, d'ordre dorique, exécutée par Parfait, habile marbrier de Rouen, qui avait fait le tombeau du cardinal de Joyeuse, dans la chapelle du lycée de cette ville. On lit sur cette tombe : « *Ici repose Louis Dumesnil, prêtre, décédé en son presbytère de Guerbaville, le 18 février 1829, modèle du pasteur des campagnes pendant plus d'un demi-siècle il édifia cette paroisse par ses exemples et ses leçons; l'estime et la reconnaissance ont érigé ce monument en honneur de ses vertus et de ses bienfaits.* »

Dormez en paix, confesseur de la foi catholique, nous gardons votre corps, dépouille mortelle, terrestre poussière; mais le ciel a réclamé votre âme, céleste rayon du soleil de justice, souffle de Dieu descendu sur la terre et retourné pour toujours à sa source primitive. Vous nous avez légué des exemples que nous suivrons et qui, selon notre espérance, nous conduiront, avec vous, à la gloire éternelle.

LA CHAPELLE DU CHATEAU DE LA MAILLERAYE.

Le château de La Mailleraye est une noble demeure qui se présente aux bords d'un grand fleuve, entourée de verdure et encadrée dans une magnifique forêt. La Seine semble lui bai-

ser les pieds et rendre hommage à cet asile de la grandeur et de la vertu. Cette demeure n'a rien de la hauteur et de la fierté des châteaux de Tancarville, de Château-Gaillard et de la Roche-Guyon ; mais sa pose modeste et sa douce physionomie réjouissent l'âme et font épanouir le cœur. On ne voit point autour de lui les monuments de la guerre ni l'appareil de la mort ; son histoire ne contient ni sièges ni batailles ; mais son aspect a quelque chose de riant et de gracieux, sa vue, douce et pure, comme sa destinée, calme l'âme et inspire la vertu. Ce n'est point un guerrier qui se dresse devant vous avec ses armes, c'est un homme de bien assis au milieu des heureux qu'il a faits.

De beaux noms se rattachent à ces murailles ; mais ce sont des noms plus grands dans la paix que dans la guerre, plus chers aux arts et aux vertus qu'aux armes et aux batailles.

Cette maison fut possédée par des comtes, des marquis et des ducs, habitée par des gouverneurs, des amiraux et des maréchaux de France ; les noms des De Moy, des Fabert, des d'Harcourt, des Nagu et des Mortemart, embellissent ce séjour, qu'illustrèrent, en le visitant, les rois Charles VII, Louis XI, Louis XVI et François Ier.

Nous n'avons pas à écrire l'histoire des noblès châtelains de La Mailleraye. Ce serait une rude tâche que de redire leurs exploits et leurs vertus. Seulement nous les retrouverons dans la chapelle, ce complément nécessaire de tout palais, comme la tombe est le dernier mot de la vie. La chapelle est notre domaine, et c'est là que la prière ou la mort nous amènera pêle-mêle, les grands et les petits, les comtes et les ducs, les juges et les gouverneurs, les guerriers et les ambassadeurs. Sur ces pavés, contre ces murs, dans ces caveaux, nous verrons confondus les écussons, les armoiries, les images, les titres et les inscriptions.

La chapelle de La Mailleraye, placée dans le jardin du château, est un modeste édifice de 1589, année bien rare pour les constructions religieuses ; car cette année-là commençait la Ligue qui couvrit de sang et de deuil la France et la Normandie. Des vitraux décorent la plus grande partie des fenêtres ; ce sont, pour la plupart, des fragments rapportés de Jumièges, de Saint-Wandrille et de tant d'autres monuments disparus des bords de la Seine. Dans le fond du sanctuaire, on remar-

que saint Barthélemy, avec la devise : « Credo in Spiritum sanctum, » et saint Mathieu avec ces mots : « Ecclesia cum sanctis. » Du côté du nord le prophète Malachie, le prophète Amos, saint Jean-Chrysostôme et saint Blaise, peintures qui paraissent appartenir au xv[e] siècle. Du côté du midi est le pape saint Grégoire-le-Grand et un évêque, aussi dans le style du xv[e] siècle. Au-dessus de la sacristie est une grisaille représentant un pèlerinage à Notre-Dame-des-Bois.

Le mobilier de cette chapelle est fort intéressant : sur le maître-autel est un beau *Christ* en ivoire, et à la contre-table, du temps de Louis XIV, est un tableau de l'*Assomption*. Tout cela repose sur un grand autel de marbre rouge, veiné de blanc. Les stalles qui entourent le chœur sont en chêne et du temps de Louis XIII. La chapelle est lambrissée avec des boiseries de la même époque. La tribune, en bois, où les châtelains assistent à la messe, est une fort belle boiserie de la fin du xvi[e] siècle et d'un effet très-heureux.

Le bénitier que l'on trouve à la porte, est une ancienne piscine avec crédence, venant de l'abbaye de Jumièges. C'est un joli travail sculpté dans le style de la Renaissance, dont le frère se voit à l'église de Guerbaville.

Dans cette chapelle nous avons remarqué des croix de consécration à demi effacées. Ce sont des témoins encore vivants de la dédicace, faite le 24 août 1585, par Jean Le Besly, évêque de Ross (episcopus Rossensis), suffragant et vicaire-général du cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen. Ce fut le jour de la Saint-Barthélemy, aux instances de messire Jean De Moy, qu'il consacra et dédia cette église en l'honneur de Notre-Dame et de tous les saints. Il consacra aussi trois autels, le premier à la Sainte-Trinité, le second à Notre-Dame, et le troisième à Saint-Jean. Dans ces tables de pierre on plaça les reliques de saint Zénon, martyr [1].

Messire Jean De Moy, châtelain de La Mailleraye, qui avait fondé et orné cette chapelle à ses frais, la confia à des chapelains séculiers, institution qui fut remplacée dans le siècle suivant [2].

Le 23 novembre 1695, messire François de Harcourt, marquis de Beuvron, gouverneur de Rouen, et Angélique Fabert, son épouse, marquise de La Mailleraye, donnèrent, par acte

[1] Archives du château de La Mailleraye. — [2] Id., ibid.

solennel, la chapelle de La Mailleraye aux capucins de Caudebec, qui y fondèrent un hospice. On y établit à demeure quatre religieux qui devaient se livrer à la prière et contribuer à l'édification et à l'instruction des peuples. L'acte de fondation soumis au chapitre provincial des capucins de la Normandie, fut signé par les Pères gardiens de Dieppe, de Caen, de Bayeux et du Tréport. La lettre d'approbation de Nicolas Colbert, archevêque de Rouen, est du 9 novembre 1695. Le pape Alexandre VIII ayant donné une bulle de la confirmation et de l'érection des quatre chapellenies de La Mailleraye, il ne manqua plus rien à la sanction de cette œuvre [1].

Ceci dura jusqu'à la Révolution. A cette terrible époque les capucins furent supprimés et la chapelle transformée en un club pour les réunions de la société populaire. On enleva les ornements et l'on brisa les meubles. Mme de Nagu protesta en vain contre cette invasion brutale de sa demeure, on alla plus loin quelques années après. Comme la chapelle avait été donnée aux capucins pour la desservir, le district la déclara bien d'église, et à ce titre il la fit vendre le 21 messidor an IV. Elle fut achetée 2,640 fr., par la *citoyenne Adélaïde-Louise Duhamel, veuve de Nagu* [2]. Reconciliée à la paix de l'Église, elle fut autorisée par un décret impérial, du 30 mai 1805, et une ordonnance de Cambacérès, du 18 juillet de la même année [3].

Cette chapelle est toute remplie de tombeaux, toute lambrissée de cénotaphes et d'inscriptions. La mort a été le grand tapissier de cette maison de Dieu, et en peu de temps elle s'est hâtée de remplir toutes les places, de combler tous les vides. Dans le château on trouve les portraits des grandes dames et des puissants seigneurs, dans la chapelle on trouve leurs tombes et tout ce qui reste d'eux-mêmes.

Au milieu de la chapelle, sous le pavé que nous foulons aux pieds, est un caveau dans lequel reposent paisiblement aujourd'hui trois membres de la famille de Mortemart et la vénérable marquise de Nagu, la mère des pauvres. Espérons qu'ils y seront long-temps en paix. Ceux qui les ont précédés sous ces voûtes n'ont pas dormi aussi paisiblement leur sommeil. La République française a fouillé leurs cercueils et en a pris les plombs pour les envoyer par morceaux à ses ennemis.

[1] Archives du château de La Mailleraye — [2] *Domaines nationaux. — District de Caudebec* — Arch. départ — [3] Arch du château de La Mailleraye.


lame
Cy
homme de
memoire maistre porcet en son vivant conseller en court laye
de cette eglise qui
trepassa le second jour de janvier lan de grace mil
vingt et six dont dieu ait
LOUISE.VIDAL

Quant aux ossements, des mains pieuses et fidèles les ont portés religieusement dans le cimetière de Guerbaville.

Il serait trop long de donner ici toutes les inscriptions commémoratives qui recouvrent les murs de cette chapelle et qui s'adressent à des morts qui n'y sont pas. Nous n'inscrirons dans nos pages que la mémoire et le nom de ceux dont les cendres y reposent :

« Ici est deposé le cœur de très-haut et très-puissant seigneur messire François de Harcourt, marquis de Beuvron, chevalier des ordres du Roy, lieutenant-general de ses armées, et au gouvernement de Normandie, décedé en son château de La Mailleraye, le 22 avril 1705, dont le corps repose dans le caveau de cette chapelle. » — « A la memoire de très-haut et très-puissant seigneur Charles-Gabriel marquis de Nagu et de La Mailleraye, seigneur et patron du Marais-Vernier et autres lieux, brigadier des armées du roi, decédé en son château de La Mailleraye, le 23 septembre 1777, âgé de 47 ans » — « Ici repose Adélaïde-Louise Duhamel, marquise de Nagu, decedée en son château de La Mailleraye, le 14 decembre 1826. Ses vertus et son inepuisable bonté la firent respecter et chérir par sa famille et par tous ceux qui la connurent. Chacun de ses jours fut marqué par un bienfait. Priez Dieu pour le repos de son âme. » — « A la memoire éternellement cherie et reverée de Victurnien-Bonaventure-Victor de Rochechouart, marquis de Mortemart, pair de France, lieutenant-général des armées du Roi, enlevé à sa famille desolée par une mort subite, le 16 janvier 18[illegible]. » — « Ici repose Anne-Paul-Victurnien de Rochechouart-Mortemart, inopinément arraché à sa famille, le 28 juillet 1821, à l'âge de 13 ans. » — « Ici repose Louis-Victor-Victurnien de Rochechouart, marquis de Mortemart, enlevé prematurement le 28 juillet 1834, à l'âge de 53 ans. L'éloge de cet homme de bien est dans le cœur brisé de ceux qui l'ont chéri pendant sa vie, et dont les larmes amères attestent les eternels regrets. »

Nous ne quitterons pas La Mailleraye sans visiter le château et le parc, célèbres par toute la France, montons un moment dans cette grande aile construite sous les Valois, et du balcon nous jouirons d'un des plus admirables panoramas que l'on puisse voir : « Les regards se promenent avec délices sur de riches prairies couvertes de troupeaux et encaissées par de vertes collines de l'effet le plus pittoresque. A l'horizon les blanches ruines de Jumièges paraissent au milieu des arbres que surmontent leurs tours tronquées. Ce verdoyant paysage est animé par la Seine qui se déroule calme et tranquille, portant sur ses flots tantot la lourde galiotte hollandaise et le chasse-marée breton aux voiles rouges, tantôt le bruyant bateau à vapeur suivi d'un epais nuage de fumée, tantôt enfin le

léger brick aux voiles blanches, gracieusement déployées comme les ailes du cygne.

» Le parc de La Mailleraye, par sa belle distribution, peut-être comparé aux charmants jardins de Méréville, de Morfontaine ou d'Ermenonville. Les curieux vont surtout visiter avec empressement la ferme pittoresquement située au milieu des hautes-futaies; la ménagerie d'oiseaux aquatiques qui peuplent les étangs de cette enceinte, l'ermitage, le colombier, le parasol et surtout le pavillon oriental bâtis sur un tertre d'où l'œil embrasse toute la vaste étendue du parc. C'est de ce beau lieu, principalement, que l'on aperçoit les restes de l'abbaye de Jumiéges, dont les hauts clochers, encore debout, indiquent



l'ancienne splendeur de cette maison de Dieu. On aime à se reposer dans les nombreuses fabriques du jardin anglais, et surtout à promener ses rêveries sous les ombrages séculaires des allées droites du parc français, l'un des plus beaux de ce genre. Rien n'est plus majestueux que ces longues avenues, ces larges carrefours, ces arbres régulièrement plantés, dont les branches forment, en se rejoignant, un immense berceau. Sous ce berceau peuvent aisément circuler plusieurs voitures de front. Aussi l'homme de notre siècle paraît-il déplacé avec son costume étriqué, ses airs bourgeois et ses habitudes confortables, au milieu de ces conceptions grandioses d'un autre âge, où il semble, à chaque pas, que l'on va rencontrer un

lourd carrosse à glaces, tout doré, attelé de quatre chevaux pesamment enharnachés ; ou bien un groupe de nobles et puissants seigneurs, aux vêtements de velours et de soie, s'entretenant des victoires de Louis XIV, et redisant aux échos d'alentour les noms des Condé et des Turenne, des Molière et des Corneille, des Fénelon et des Bossuet, des Racine et des La Fontaine.

» Chaque année de nombreux étrangers visitent ce curieux débris du siècle de Louis XIV, ce parc admirable, digne d'une résidence royale, ce parc, comme le concevait Lenôtre. Louis XVI, lors de son voyage en Normandie, en 1786, dut s'y arrêter, et, quarante ans plus tard, l'auguste fille du roi martyr, dont les malheurs sont moins grands encore que les vertus, y vint passer quelques heures. Mme la duchesse de Berry visita également le parc de La Mailleraye, et déjeûna sous ses frais ombrages en 1824. La colonne qui termine la belle pelouse devant le château a été élevée pour en perpétuer le souvenir. Parmi les autres personnages illustres qui ont habité cette noble demeure, on remarque encore un comte de Saulx-Tavannes, deux maréchaux d'Harcourt ; puis, après eux, Mlle de La Vallière ; puis la fameuse Françoise de Lalive, comtesse d'Houdetot, célèbre par les attentions du poëte Saint-Lambert ; puis le duc de Chaulnes ; puis, enfin, Mme la marquise de Nagu, qui a laissé ici d'ineffaçables souvenirs. A ce nom, si cher aux amis de l'humanité, on sent battre son cœur d'un doux émoi, et l'on sort des beaux jardins de La Mailleraye si non meilleur, du moins plus disposé à le devenir [1]. »

NOTRE-DAME-DE-BLIQUETUIT.

Bliquetuit, selon quelques-uns, indique une conquête de la culture sur un pays de marais. En effet, nous sommes ici sur un terrain plat, récemment émergé des eaux. Ce sol sableux n'est que le résultat des marées et des alluvions de la Seine. Aussi la physionomie n'est plus celle de la Haute-Normandie. Au lieu de ces hauts fossés plantés d'ormes ou de hêtres, qui entourent les fermes cauchoises et en font comme autant de forteresses isolées, ici toutes les masures sont contiguës, toutes les cours sont entourées de haies d'épines et d'arbustes. Les

[1] Guilmeth, *Descript. géog. et hist., des arrond.*, t. II, p. 192-96.

nes, qui paraissent aimer ce pays, comme le hêtre recherche pays de Caux, ont l'air d'être issus de vieux plants et sem-nt autant de rejetons sortis de troncs antiques tombés de vé-té. Le peuplier, qui vit dans l'eau, orne cette terre que nombreux cerisiers enrichissent de leurs fruits.

Bliquetuit fut autrefois une seule et unique paroisse bap-nale, qui se fractionna plus tard en deux cures distinctes, ne sous l'invocation de Notre-Dame, l'autre sous l'invoca-n de Saint-Nicolas. Parlons d'abord de Notre-Dame, la mère-ise d'où est sortie la chapelle. A tout seigneur tout hon-ur.

Notre-Dame de Bliquetuit est située, pour ainsi dire, au ut des grandes avenues du château de La Mailleraye, qui trefois se trouvaient renfermées dans son enceinte parois-le. Le cimetière qui l'entoure est clos d'une haie dont les ues, faites avec de grosses pierres fichées, ne laissent passer 'une personne à la fois. C'est ainsi que sont fermés tous les netières des bords de la Seine. Deux ifs précèdent la vieille f, dont l'origine se perd dans la nuit du XIe siècle; car cet cien vaisseau, que le XVIe siècle a étayé avec des contre-ts et que le XVIIe a éclairé avec des fenêtres sans caractère, bâti avec l'appareil de feuilles de fougère ou d'arêtes de isson.

Il renferme un baptistère en pierre, dont une colonne can-née supporte la cuve arrondie du XIIe siècle. Ce monument cien reste là comme une preuve de l'antiquité de la paroisse de sa prééminence sur ses voisines, il vaut à lui seul une arte et des archives qui ne se retrouvent plus ici. Les ptistères de La Mailleraye et de Saint-Nicolas-de-Bliquetuit nt modernes, celui de Notre-Dame est ancien. C'est un com-mencement de preuves confirmant ce que dit la tradition : que te église était la seule des trois qui fût baptismale.

Après la nef, la partie la plus ancienne de l'église de Bliquetuit la tour romane, en petit appareil carré, placée à l'entrée du œur. Il est soutenu par quatre arcades cintrées, larges et vertes, qui reposent sur des chapiteaux formés avec des chets et surtout des cônes renversés. L'arcade du crucifix it décorée de doubles dents de scie. Il dut y avoir autrefois s transepts dans cette église, ou au moins ils existèrent dans pensée de l'architecte, car les ouvertures en sont marquées

au nord et au midi. Le dehors de la tour est percé de deux rangs de fenêtres romanes, dont les premières sont simulées seulement ou rebouchées postérieurement. Au second rang les fenêtres sont ouvertes, mais elles sont bien mutilées ; la corniche, formée avec des têtes grimaçantes, simples ou doubles, supporte une flèche carrée d'un mauvais effet.

La plus belle partie de l'église, c'est le chœur, construction charmante de la fin du XIIIe siècle ou du commencement du XIVe. C'est le style de Saint-Ouen de Rouen et de la Sainte-Chapelle de Saint-Germer. Les contre-forts qui le soutiennent, les fenêtres qui l'éclairent, sont d'un très-bon style. Les fenêtres, au nombre de quatre, deux de chaque côté, sont à deux compartiments surmontés d'un trèfle. La fenêtre terminale, beaucoup plus large, est d'une grande beauté. Le remplissage est fait avec une rosace à six feuilles, flanquée de roses plus petites. Qu'elle devait être éclatante au temps de Philippe-le-Bel, lorsqu'elle étincelait des chaudes couleurs de la verrerie théologique de cet âge de foi ! Sur les voûtes qui recouvrent cet élégant sanctuaire, j'ai remarqué une clé présentant un « Agnus Dei », avec un guidon comme dans les armes de Rouen. Au côté de l'Epître est une très-jolie piscine, dont on a malheureusement cassé la crédence depuis long-temps inutile. Un autel de pierre complétait ce chœur vénérable. Il n'en reste plus que les fresques, encore visibles derrière l'autel moderne.

Jusqu'en 1830, Bliquetuit a été en procession à Jumièges, pour obtenir de saint Valentin, évêque et martyr, du *temps à volonté*. Aujourd'hui on se contente de prier devant l'image du saint qui est dans l'église.

La cure de Notre-Dame de Bliquetuit fut toujours seigneuriale ainsi que la vicairie, qui n'était autre que la chapelle de Saint-Nicolas. Des litres noires et des armoiries coloriées tapissent cette église et en bariolent les murs. Ces derniers écussons appartiennent aux châtelains de La Mailleraye, derniers propriétaires du privilége féodal. Les plus anciens patrons qui nous soient connus sont les enfants du sire de Villequier et Jean Dubosc, présentateurs au temps de saint Louis. Eudes Rigaud nous raconte que son archidiacre, Me Jehan de Noiatel, remplissant les fonctions d'archevêque, nomma à la cure Robert, dit Bertran, présenté par le chevalier Guillaume d'Estoutteville, au droit de son épouse.

Les deux églises de Bliquetuit comptaient alors 120 paroissiens ou chefs de famille. En 1738 il s'y trouvait 195 feux, ce qui prouve que la population allait toujours croissant. A présent la succursale de Notre-Dame avec l'annexe de Saint-Nicolas compte environ 1,100 âmes.

SAINT-NICOLAS-DE-BLIQUETUIT.

Cette petite chapelle, établie au milieu des bois et des marécages, fut appelée d'abord Saint-Nicolas-de-la-Haye, à cause de sa situation forestière. Cette fondation doit dater des dernières années du XIe siècle, à l'époque où la culture faisait de vrais progrès en Normandie et au moment où se répandait chez nous le culte du saint évêque de Myre, dont les reliques venaient d'être apportées à Noron, près Falaise, par Guillaume Pantoul, pèlerin de la Pouille. Elle dépendit quelque temps de la cure de Notre-Dame, puis elle devint paroisse indépendante jusqu'à la Révolution où elle rentra dans le sein de sa mère. L'église n'a aucune importance. La nef, en moëllon, conserve les traces du XIe siècle, au milieu des remaniements du XVIIe. Le chœur actuel a été construit au temps de Henri IV.

Saint-Nicolas-de-Bliquetuit est une commune de 455 habitants, annexée à la succursale de Notre-Dame. Ce village est situé sur la vieille route que suivit Guillaume-le-Conquérant, en 1055, quand il vint à Arques étouffer la révolte de son oncle Guillaume de Tallou. C'était, sans aucun doute, la voie romaine allant de Lotum (Caudebec) à Noviomagus (Lisieux).

Dans nos archives départementales on ne trouve qu'un contrat de vente concernant l'église de Bliquetuit. Avant la Révolution, ces deux églises de Bliquetuit, appelé « Blinquetuit » par Eudes Rigaud, faisaient partie du doyenné de Pont-Audemer et du Grand-Archidiaconé de Rouen.

VATTEVILLE.

Vatteville, palais des rois francs, fut jadis la grande puissance de ces bords de la Seine où elle n'est plus qu'un humble village. Caudebec et La Mailleraye détrônent tous les jours cette reine mérovingienne, condamnée à régner sur le désert. Cette presqu'île, que recouvre aujourd'hui la vaste forêt de Brotonne et que peuplent quatre églises allongées le long des bancs de la Seine, est bien riche d'antiquités romaines. Sur

cette terre, devenue sauvage avec les années, les conquérants du monde ont prodigué les trésors de leurs arts, de leur culte, de leur industrie et de leur civilisation. Ces arbres séculaires, que tranche de temps à autre la cognée du bûcheron, recouvrent des puits, des villas, des hypocaustes, des pavages et des mosaïques. Rouen a pris, pour en parer ses musées, l'admirable mosaïque où Apollon joue de la lyre, entouré de lions qui courent et accompagné d'une Cérès couronnée d'épis et d'un Bacchus couvert de pampres. Des profondeurs de ces palais romains, la main de l'antiquaire extrait des Vénus et des Latones, dieux lares qui gardaient la famille et protégeaient le foyer.

Tous ces dieux vivaient encore et régnaient sur cette terre lorsque les Francs s'installèrent ici, par droit de conquête, dans la somptueuse habitation des vaincus. Nos premiers rois baptisés, plus barbares que chrétiens, arrivèrent dans ces contrées lorsque le démon du paganisme y commandait en maître. Le serpent de l'erreur et le monstre de l'idolâtrie, chassés des villes, par la présence des évêques et des monastères, se retirèrent dans les métairies, dans les *villas*, dans les champs, dans les forêts, où ils préparèrent une invincible résistance, retranchés derrière les chênes sacrés, les arbres vénérés, les grottes mystérieuses, les pierres levées et les fontaines miraculeuses : car tel fut le dernier boulevard de l'idolâtrie chez nos pères. Mais nous allons la voir attaquée de front par une légion de saints missionnaires qui, d'âge en âge, se succèderont sur la brèche comme un bataillon sacré et immortel.

Le premier de tous qui nous apparait dans l'histoire, c'est saint Samson, évêque de Dol, qui arrive dans la forêt d'Arelaune en même temps que Childebert et Clotaire Ier, ces Nemrods de notre histoire primitive, qui s'y installent pour chasser les bêtes fauves : trop heureux les peuples de ce temps lorsque ces pourfendeurs indomptables, attirés dans les forêts, ne songeaient pas à se chasser entre eux sur les champs de bataille [1].

« Ceci se passait dans la première moitié du VIe siècle de l'ère chrétienne, cent ans avant l'époque où les Philbert, les

[1] Clotaire Ier se réfugia à Arelaune, en 537, contre les poursuites de Childebert et de Théodebert ; et Clotaire II s'y réfugia, en 600, pour échapper à Théodoric.

Wandrille et les Waninge devaient couvrir la rive droite de la Seine de leurs pieuses et magnifiques fondations. Childebert était probablement venu goûter le plaisir de la chasse sous ces beaux ombrages de la forêt d'Arélaune, si chères aux rois mérovingiens, et qui prit à l'époque carlovingienne le nom de Brotonne [1], qu'elle porte aujourd'hui.

» Saint Samson, originaire du pays de Galles et évêque de Dol, se rendit auprès du roi pour défendre l'innocence opprimée. Après avoir heureusement rempli sa mission et reçu de nombreuses marques de la munificence du souverain, tant en esclaves qu'en domaines, il se disposait à regagner son diocèse, lorsque le monarque, à son tour, implora le secours du saint prélat, contre un horrible serpent qui avait établi son repaire dans une caverne voisine et désolait toute la contrée.

» Ce n'était pas, à beaucoup près, le premier ennemi de ce genre que saint Samson eut à combattre; sa légende est encore plus féconde que la plupart de celles de la même époque, en récits de reptiles semblables, vaincus et terrassés par lui, aussi ne recula-t-il point contre celui-ci. S'étant fait conduire à la caverne qu'il habitait, il s'en approche hardiment, lui passe son manteau ou étole (*palliolum*) autour du cou, et le conduit ainsi en lesse en chantant son psaume accoutumé. Arrivé au bord de la Seine il lui ordonna de la traverser, puis de rester paisiblement sous une pierre. Le roi voulut qu'un monastère, fondé sur le lieu même, attestât à jamais ce miracle et sa reconnaissance. Ses pieuses intentions furent immédiatement accomplies, saint Samson ne repartit qu'après avoir établi une magnifique abbaye à laquelle il donna le nom breton de Pentalle, et l'avoir peuplée d'un nombre de religieux suffisant pour y assurer le service divin. Le vénérable évêque alla ensuite rejoindre son troupeau; mais il paraît qu'il revint mourir à Pentalle ou que ses restes y furent rapportés [2]. »

A travers cette légende mystérieuse, il est aisé d'apercevoir que le saint évêque de Dol, appelé *évêque portatif* par un historien de la Bretagne, n'était autre chose qu'un pontife missionnaire, un de ces hommes apostoliques que le zèle chassait

[1] Charte de Charles-le Chauve, de 848. *Neustr. pia*, p. 162. — [2] A. Leprévost, *Mém. sur quelques monuments du départ. de l'Eure*, dans le t. v des *Mém. de la Soc. des Antiq. de Normandie*. — Canel, *Essai sur l'arrond. de Pont-Audemer*, t. II, p. 60.

de leurs sièges pour évangéliser les campagnes inféctées de l'esprit d'erreur et de ténèbres, mille fois plus funeste aux âmes que les dragons, les serpents et les gargouilles, qui ravageaient la demeure matérielle des hommes. Saint Samson voulant sanctifier cette royale contrée, toute couverte de paganisme, établit sa demeure dans une grotte du rocher de Pentalle, où il baptisait les peuples à la fontaine qui subsiste encore. De là il s'échappait de temps à autre pour se mêler aux populations, afin d'y étouffer, avec sa parole, le serpent du péché qui tuait les âmes par milliers.

Saint Samson se fit aider dans son saint apostolat par un de ses disciples et de ses compatriotes, dont la sainteté a laissé dans nos pays d'éclatants souvenirs. — Saint Méen ou Connard Méen, né en Bretagne, à la fin du VI[e] siècle, et mort en 617, fut le saint solitaire que le pontife breton se donna pour coadjuteur et pour héritier. Il était son compatriote, et depuis plusieurs années son disciple en Jésus-Christ. Un vallon sauvage devint sa retraite, la prière son occupation, le jeûne sa pénitence. De toutes parts on prit confiance dans sa vertu, et des lépreux pensant qu'un aussi saint personnage obtiendrait de Dieu pour eux une guérison qu'ils avaient vainement demandée, vinrent lui confier les maux qu'ils enduraient. Le pieux solitaire conseilla aux malades l'usage des immersions dans une source voisine et une religieuse confiance. Ils recouvrèrent la santé, et, depuis ce moment, la vertu purifiante de ces eaux n'a cessé d'attirer de nombreux pèlerins [1].

Ces missions armoricaines expliquent assez comment les églises de Conteville, de la Roque, du Marais-Vernier et de Saint-Samson-sur-Rille, situées au cœur de la Normandie, dépendaient cependant de l'évêché de Dol et lui formaient une exemption qui dura jusqu'en 1789. Le roi Childebert avait, par un diplôme, confirmé au siège de Dol la conquête de ses prêtres et de ses pontifes. Aussi plusieurs évêques de cette ville sont venus mourir dans ce champ privilégie de leur église, soit en visitant, soit en administrant cette partie si chère et si intéressante de leur troupeau. Baudry, célèbre archevêque voyageur du XII[e] siècle, qui nous a laissé une si élégante description de Fécamp, voulut terminer ses jours sur les bords de

[1] *Lettres d'un voyageur à l'embouchure de la Seine*, p. 209. — *Essai hist., etc., sur l'arrond. de Pont-Audemer* par M. Canel, t. II, p. [illegible]

la ville et de la Seine : « Il s'y réfugiait souvent, dit un savant archéologue, pour se dérober au spectacle du caractère pervers et indomptable de ses diocésains. Il ranimait le culte divin par ses écrits et par ses leçons, dit Orderic Vital; de là il se plaisait à aller visiter les plus célèbres monastères anglonormands. C'est à Saint-Samson que la mort le surprit dans un âge avancé, et près de là, dans l'abbaye de Préaux, que ses restes furent déposés [1]. »

Plus tard, un autre saint mérovingien vint encore sanctifier ce pays vraiment privilégié. Celui-ci était né en Neustrie, dans le diocèse de Rouen, et avait été prédit à sa famille par saint Waast, l'illustre évêque d'Arras, que nous considérons comme l'apôtre des Francs-Saxons. Saint Germer de Wardes, avant d'immortaliser les étangs de Fly, en leur donnant son nom, « cédant à ces inspirations religieuses qui entraînaient dans les cloîtres un si grand nombre de ses contemporains, se déroba aux honneurs de la cour et aux douceurs de la vie de famille, pour venir se mettre sous la direction de saint Ouen. Celui-ci le tonsura, l'admit à la vie monastique, et après lui avoir donné les instructions nécessaires, le chargea d'administrer l'abbaye de Pentalle. Là, il trouva habitée par un grand nombre de moines la pieuse colonie fondée par saint Samson. Mais ces moines, bien éloignés de la ferveur de leur nouvel abbé, essayèrent un jour d'attenter à sa vie. Le saint s'en aperçut et leur pardonna; mais dégoûté de commander à de pareils hommes, il se retira dans la caverne devenue célèbre par le miracle de saint Samson; c'est alors que saint Ouen lui conféra la prêtrise. Après avoir passé cinq ans et trois mois dans cet asile solitaire, le désir de rendre les derniers devoirs à son fils le ramena près des bords de l'Epte, d'où il ne revint plus à Pentalle [2]. »

Nous avons à signaler encore l'apparition d'un quatrième et dernier saint dans cette heureuse contrée. Tandis que le roi Théodoric III se livrait aux chasses d'automme dans sa magnifique forêt d'Arélaune, saint Condède, solitaire de la Grande-Bretagne, tourmenté de la soif du salut des âmes, s'était embarqué sur la mer, à l'exemple de saint Colomban, de saint

[1] Ord. Vit., t. II, p. 760. — M. A. Leprévost, *Mém. de la Soc. des Ant. de Norm.*, t. V, p. 478. — [2] Id., ibid., p. 476.

Vulgain et de tant d'autres, il remontait les bords de la Seine déjà parcourus par une foule d'apôtres et de missionnaires.

L'esprit de Dieu le conduisit jusqu'à la hauteur d'Arelaune, où il débarqua à Vatteville, dans un *port* qui porte encore aujourd'hui ce nom. Comme saint Nicaise, il logea chez une pieuse veuve, qu'il défendit de la brutalité des habitants. « Une flamme qu'elle vit s'élever, la nuit, vers le ciel, de la chambre qu'il occupait, lui fit connaître le trésor qu'elle possédait [1]. » Le roi Théodoric ne tarda pas à en être instruit. Se souvenant des leçons de sainte Bathilde, sa mère, lui-même vint trouver l'homme de Dieu et le pria de fixer sa demeure près de lui. Il lui offrit aussitôt, pour lui et ses compagnons, l'île de Belcinac, située au milieu de la Seine, entre Vatteville et Caudebec, célèbre autrefois par la station de *Lotum* qu'y avaient établie les Romains et encore couverte de ruines [2]. Condède s'y installa aussitôt avec ses disciples, et après avoir prêché et converti les habitants, il construisit dans cette île trois églises, dont une fut dédiée au prince des Apôtres, l'autre à la reine des Anges, la troisième à saint Valery, le père des anachorètes neustriens [3]. Un seigneur des environs, nommé Schward, ajouta aux libéralités du roi mérovingien de belles prairies situées à l'orient de l'île, à peu près là où est aujourd'hui Bliquetuit. Tous ces dons étaient faits par les grands, pour obtenir la prière des saints pour eux, leurs enfants et leurs pères [4].

Après avoir joui long-temps du plaisir de la solitude, dans son île de Belcinac, Condède, devenu vieux, se retira dans le monastère de Fontenelle, pour y terminer ses jours sous la conduite et en la compagnie des saints qui l'habitaient alors. Mais en y entrant il voulut apporter en dot avec lui son île et ses prairies. Théodoric s'y prêta à merveille, et dans un diplôme délivré en 670 [5] ou 673 [6], il accorda au monastère de

[1] *Quelques antiquités civiles et ecclésiast. de la ville de Caudebec*, par l'abbé Miette, ms. — [2] Insulam in fluvio Sequanæ quam antiquitas *Lotum* censuit nunc vero Belcinacam nuncupatam. — *Præcept. Theodor. III pro Fontanell.* — Guilmeth, *Descript.* t. II, p. 79. — Nous donnons tout ceci comme légende, car la critique historique ne permet guères d'accepter ainsi trois églises dans une petite île, encore moins une église dédiée à saint Valery, dès le VIIe siècle. — [3] Guilmeth, Miette, Le Sage, etc. — [4] Fallue, *Mém. de la Soc. des antiq. de Norm.* t. X, p. 437. — [5] Lecointe, *Annales Ecclesiæ Francorum*.

Fontenelle l'île de Belcinac, qui contenait alors trois mille pas de long sur quinze cents de large. Le bienheureux Condède étant mort dans le monastère, quelques-uns disent qu'il fut enterré dans la basilique de Saint-Pierre de Fontenelle, d'autres, que son corps fut rapporté dans l'église de ce nom, qu'il avait fondée à Belcinac.

A présent c'est en vain que vous chercheriez la place de cette île de Belcinac, où fut une cité romaine, que des saints évangélisèrent, qu'ils peuplèrent d'églises, et où leurs cendres reposent. Cette île, donnée par nos rois mérovingiens, possédée par des moines et confirmée par Guillaume-le-Conquérant[1], cette île, enfin, que Philippe-le-Long et Jean-le-Bon, ont mentionnée dans leurs chartes, et que François Ier a visitée, personne ne connaît plus sa place, on est réduit à se demander, avec un ingénieux historien, enfant des bords de la Seine [2], *si ces bancs changeants et voyageurs qui embarrassent les passages de Quillebeuf et de Villequier, ne sont pas les débris submergés de l'île de Belcinac, cherchant à se réunir encore à la surface des eaux.*

Hâtons-nous d'achever ce qui concerne le vieux Vatteville.

La chronique de Fontenelle rapporte que le roi neustrien Childebert III (de 701 à 708), donna à saint Bain, abbé de ce monastère, des portions de bois dans la forêt d'Arélaune, et qu'en 715 Dagobert II confirma à saint Bénigne les donations faites à son prédécesseur. Ici finissent les dernières traces du séjour de nos rois mérovingiens dans leur palais d'Arélaune. Après dix siècles, on montre encore à Vatteville la *Mare et la Maison du Roi*. MM. Fallue et Le Sage ont décrit cette vieille demeure, que mentionnent toutes les cartes géographiques. La tradition a appliqué le nom du *Roi* à une ferme située à 200 mètres des bords de la Seine, vieille métairie toujours honorée de la possession des rois de France. On raconte même que François Ier vint un jour chasser dans la forêt et loger dans son *bâtiment royal* de Vatteville. Charles IX, qui manifesta l'intention d'y venir, nommait encore, en 1572, un garde pour son château de Vatteville.

[1] Insulam in Sequanâ sitam quæ vocatur Belcinaca quæ incipit à Calidobecco et se extendit usque ad castrum de Watevillâ et ultrà. — Charte de Guil., en 1074. *Neustria pia*, p. 167. — [2] Théodore Licquet, né à Caudebec, en 1789.

Près de la maison du Roi s'éleva, à l'époque normande, la vieille tour de Vatteville, donjon des comtes de Meulan, ces pieux voleurs des reliques de saint Nicaise. Partisan de l'infortuné Guillaume Cliton, ce vieux donjon fut assiégé par Henri Ier, pris d'assaut en 1123 ou 1124, par Gautier de Valliquerville, et rasé par ordre du fils du Conquérant. Comme on le voit, son existence politique et militaire ne fut pas longue, ce qui dura plus que lui, ce fut une [illegible] chapelle, fruit d'une pieuse fondation, faite aux moines de Jumièges, en 1083. Robert de Meulan leur [illegible] donnant la ferme du Torp, vieille habitation [illegible], où les [illegible] de saint Philbert établirent une chapelle sous le vocable de leur fondateur. Pendant des siècles il y [illegible] des religieux, afin d'y prier pour le donateur et sa postérité. La vieille chapelle romane des moines et des [illegible] subsiste encore aujourd'hui, et elle sert de grange à une ferme connue sous le nom de Saint-Philbert-du-Torp.

Après avoir parlé du Vatteville ancien, c'est-à-dire de celui qui n'est plus, parlons maintenant du Vatteville moderne, ou plutôt de celui qui existe encore.

L'église de Vatteville la Rue, remarquable par son architecture, l'est beaucoup plus par sa belle vitrerie de couleur. Comme toutes les églises de Normandie, elle fut garnie de verrières dès son origine; mais, plus heureuse que beaucoup d'autres, elle en a conservé la plus grande et la meilleure partie.

L'extérieur n'a rien de frappant. La grosse tour carrée que l'on aperçoit de la Seine a quelque chose d'imposant, il est vrai, mais en même temps de lourd, de massif, de tronqué tout à la fois. Elle est trop courte pour sa hauteur, mais il faut dire que primitivement elle fut surmontée d'une flèche en pierre, abattue par la foudre si l'on en croit les habitants.

En effet, comment comprendre une tour aussi importante ainsi découronnée, en face des belles et élégantes flèches de Lillebonne, de Norville et de Caudebec qui couvraient l'autre côté de la Seine. La rive gauche tenant à prouver qu'elle n'était ni moins pieuse, ni moins zélée, sa voix répondit à la grande croisade monumentale du XVIe siècle, et l'on vit sur les deux bords s'arrêter des alléges chargées de pierre, se remuer un peuple de *machons*, se dresser des grues, des engins, des bec-

quets, et s'élever enfin des campaniles sonores destinées à proclamer bien haut le règne de J.-C. sur les forêts et les fleuves de la Normandie.

Suivant la même tradition, les ravages causés par le tonnerre et la chûte du clocher furent si grands, la nef en fut tellement abîmée qu'il fallut la reconstruire ou au moins y faire de notables modifications.

La nef, en effet, paraît postérieure au reste de l'église, c'est-à-dire à la partie haute de l'édifice. Les fenêtres des nefs sont cintrées, avec remplissages arrondis comme à Notre-Dame du Havre. Evidemment nous touchons au règne de Henri IV, si nous n'y sommes pas déjà. Cette nef a deux collatéraux, et les arcades qui les font communiquer entre eux sont des cintres soutenus par des colonnes rondes dont les chapiteaux sont ornés de volutes enroulées. Des voûtes furent projetées, si non exécutées, dans les basses-nefs, et des statues durent décorer les murs intérieurs.

Le portail se compose de deux portes décorées de sculptures et soutenues par des colonnes d'ordre corinthien. Les deux fenêtres qui surmontent ont été rebouchées dans ces derniers temps. Une tradition locale, assez curieuse, prétend que celle du nord n'a pas pu garder de verre depuis que le Diable y a passé. Un jour qu'on le chassait à force d'exorcismes du corps d'un possédé, il sortit de l'église par cette fenêtre. Dieu veuille qu'il n'y soit jamais rentré.

Moins poétiques que les bons habitants de Vatteville, nous croyons, nous, que ce désordre est le résultat des ravages que fit, à cette intéressante église, l'incendie du 12 mars 1765, qui consuma une partie du village [1].

Adossée au portail, dans l'intérieur de l'église, est une jolie tribune de pierre dans le style de la Renaissance, qui était destinée, dans le principe, à soutenir un orgue. C'est un travail hardi, copié sur la tribune de Caudebec, qu'il rappelle parfaitement.

Malgré les nombreux ravages qu'elle a subis, malgré la nouveauté de son existence, la nef, néanmoins, a assez vécu pour recueillir quelques dépouilles de la riche succession artistique du XVIe siècle. Ainsi il y a des vitraux dans la nef, il y en a surtout aux côtés du midi. Nous les donnons ici tels que nous

[1] *Tableau de Rouen*, de 1778.

les avons vus le jour de Pâques, en 1844, quand nous sommes venu de Rouen prêcher la Resurrection dans cette belle eglise rurale.

La première, élégamment bordee de fleurons, presente la Sainte-Vierge, saint Antoine-du-Désert et saint Jacques-de-Compostelle. On lit au bas : « *Ceste vistre a esté donnee par noble homme* Antoine *Grandprey et demoiselle Jacqueline de .... enerville, sa femme*, 1674. *Priez Dieu* pour eux. »

La seconde, en grisaille, renferme également trois personnages, parmi lesquels est l'apôtre saint Jude, puis la donatrice et sa fille, avec ces mots echappés au naufrage : « .... *Colleaux, procureur au siége presidial, de ..* 1607. » Cette famille Colleaux etait nombreuse à Vatteville. Plusieurs de ses membres ont occupé des dignités locales et ont fait des donations au tresor. A droite est saint François d'Assise, au pied duquel sont agenouilles le donateur et la donatrice. Enfin a gauche est Notre-Dame-de-Pitié, au bas de laquelle sont aussi les donateurs, à genoux. On y lit ce fragment d'inscription : « ..... *l'ayant apposée .... fut donnee ... ont été faites .....* »

Entre le chœur et la nef est le clocher, a droite et à gauche sont les transepts que nous allons immediatement visiter. Celui du sud, qui sert de sacristie, se termine en abside eclairée par trois fenêtres. C'etait autrefois la chapelle de saint Clément, pape, patron des mariniers de la Seine, dont le navire votif est resté suspendu a la voûte. Les deux principales fenêtres sont les mieux conservees. La couleur en est vive et les draperies sont bien dessinees.

Le premier vitrail est consacre en partie a la vie de Jesus et de sa Sainte Mere. D'abord c'est une *Annonciation*. La Sainte-Vierge est en priere aupres d'une alcôve fermee de rideaux rouges, dont le ciel se termine en pointe. L'ange Gabriel se presente sous la forme d'un voyageur, tenant un baton terminé par une fleur de lis, ou est suspendue cette devise : « *Ave, gratia plena* » Devant lui est un arbuste placé dans un vase, avec ces mots : « *Ecce flos de radice Jesse* ». Un peu plus bas, on voit encadré, dans un cintre, l'Enfant Jesus deposé dans une crèche, entre le bœuf et l'ane. Des anges l'adorent. Au dessus se dresse saint Joseph, la Vierge est a genoux et les bergers paraissent prêts a entr'ouvrir la porte.

Dans un fragment, evidemment rapporte, sainte Anne ap-

prend à lire à la Sainte-Vierge, et dans un autre qui provient de la verrière de Saint-Clément, on voit un navire à un mât avec sa voile. Le saint Pontife se tient sur la dunette. Au bas du tableau était écrit le nom du donateur, mais il n'en reste que les fragments. « *L'an de grâce mil cinq cent vingt et un ..... bille, maistre de la Roumaine et ses bourgoys* (ont donné) *ceste verrière en l'honneur de Dieu. Priez* (pour eux.) » Saint Clément était le patron des marins de Vatteville, et cette épisode de la *Roumaine* se rapporte à quelques-uns des navires que ce port envoyait de tous côtés, au XVIe siècle. L'histoire de la marine parle encore des armements que faisait Vatteville pour le banc de Terre-Neuve, au XVIe et au XVIIe siècle.

La deuxième fenêtre, qui est celle du bout, était consacrée à saint Jean-Baptiste. D'abord, le saint précurseur prêche dans le désert, puis il est arrêté et mis en prison. Vient ensuite le festin d'Hérode, où ce prince impudique figure entre deux courtisanes. Pendant cette orgie, on coupe, dans un appartement voisin, la tête du dernier des patriarches et des prophètes, et on la met dans un plat qu'Hérodiade tient dans ses mains. Au bas sont les donateurs à genoux. D'un côté un jeune homme et deux filles, de l'autre un homme et une femme, devant un livre ouvert sur un prie-Dieu. « *L'an de grâce mil V^cc vingt-huit Michel Delisle.....* » et plus haut le millésime de 1571, époque d'une réparation.

La troisième fenêtre, qui est très-malade, devait renfermer une *Adoration des Mages*, dont on reconnaît l'étoile et les têtes couronnées. Un panneau a été remplacé par le débris d'une *Ascension*, sur lequel on voit le Sauveur assis dans le ciel, avec cet article du Symbole : « *Ascendit ad cœlos, sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis.* »

Le transept du nord est ici, comme partout, la chapelle de la Sainte-Vierge. Les fenêtres renferment plusieurs compartiments. Deux contiennent les mystères joyeux de la vie de Marie. Le premier, mutilé dans son sommet, montre au bas l'Immaculée Conception, figurée comme toujours dans le chaste embrassement de sainte Anne et de saint Joachim. A côté est une Circoncision. Les donateurs sont un prêtre à l'autel et ses deux sœurs placées derrière lui.

La fenêtre terminale, parfaitement conservée, jouit des plus belles couleurs et des plus jolis personnages. On y trouve d'un

côté la Fuite en Egypte et la Présentation au Temple, de l'autre, l'Education de Jésus et celle de Marie. Une femme lave dans un baquet, une autre tient un enfant, une troisième est couchée dans un lit, une quatrième fait de la soupe ou de la bouillie. Le couronnement de Marie par les anges termine le sujet.

La plus importante vitre de l'église est celle de Saint Martin, patron de la paroisse. Elle a trois compartiments et compte sept sujets tirés de la vie du grand évêque de Tours. Le premier, dans le remplissage, est l'acte le plus célèbre de son histoire, celui qui a été reproduit dans le monde entier, c'est le fameux *[illegible] a la porte d'Amiens*. Dans les meneaux on voit saint Martin à une [illegible], le Diable essaie de l'ébranler, et même il y réussit, si l'on en croit la légende. « *Comme le Diable [illegible] sur [illegible] et [illegible] d'or [illegible] il [illegible] saint Martin tomba et se blessa.* » Plus loin un pendu apparaît la corde au cou et un enfant à ses pieds. « *Comme saint Martin [illegible] de la croix et par un miracle de Dieu ressuscita [illegible] et ung petit enfant.* »

Nous voyons ensuite saint Martin honoré de la visite de la Sainte Vierge, de saint Pierre et d'autres saints personnages qu'il reçoit à genoux. « *Comme la Vierge Marie alla visiter saint Martin en sa chambre, [illegible] de saint Pierre et autres saints et saintes, et [illegible]* » Puis devenu prêtre et évêque il célèbre la messe, mais auparavant il avait rencontré un pauvre et lui avait donné sa tunique ; alors, pendant qu'au milieu de ses religieux il élève la sainte hostie, le Diable sur l'autel, un ange descend du ciel avec un vêtement dans sa main et en couvre les bras du saint. « *Comme saint Martin [illegible] donna ces bras et [illegible]* » Plus loin on voit saint Martin, mitre en tête, embrassant un pauvre malade qui a les jambes nues, de gros souliers aux pieds, un capuchon sur la tête, un besace sur le bras, un [illegible] et une cliquette à la ceinture ; c'est un lépreux que le saint guérit en l'embrassant. « *Comme saint Martin [illegible] et fut gari.* »

Enfin le saint Pontife arrive au terme de sa carrière, il se couche sur une natte de paille, prend la croix dans ses mains et expire. Le Diable s'approche pour le tenter, mais en vain

« *Comme saint Martin rendit son esprit et le Diable se présenta devant lui.* »

Maintenant venons au chœur. Les voûtes y sont ramifiées avec élégance, et les fenêtres, partagées par des meneaux, sont complétées avec des flammes et des cœurs allongés.

Le chœur est éclairé par sept fenêtres qui toutes sont remplies de verrières contemporaines de l'édifice. C'est un des plus riches et des plus complets que l'on puisse rencontrer dans nos campagnes. Comme l'effet de ces vitraux est suave et religieux, comme on est recueilli dans ce sanctuaire, comme le jour qui y pénètre est sanctifié ; il semble que l'on respire un air du ciel et que l'on vive avec les élus ! En effet, nous sommes avec Dieu et ses saints, comme on va le voir en parcourant les pages de ce missel illustré.

La première fenêtre, à droite en entrant, est une immense Ascension, Jésus monte au ciel couvert d'une tunique violette, montrant les blessures de ses pieds et de ses mains, sa Sainte-Mère et l'apôtre saint Jean sont au-dessous de lui et plus bas se tiennent les apôtres ; autour de lui se rangent les saints de l'ancienne Loi : saint Jean-Baptiste, Adam et Eve, etc. Dans les flammes du sommet sont les anges et le Père Eternel qui attend son Fils : « Ascendens Jesus in altum captivam duxit captivitatem, (dedit) dona hominibus. » Les têtes sont belles et les couleurs sont excellentes.

Les couleurs de la seconde fenêtre sont un peu pâles, et le style en est généralement profane ; les trois compartiments sont remplis par sainte Catherine, avec la palme, le livre, la roue et la tête couronnée de Maximin qu'elle foule sous ses pieds ; par saint Nicolas, évêque de Myre, avec ses trois clercs, et par sainte Marguerite, avec sa tour, son livre et sa couronne. Ces images sont encadrées dans des niches et des dais qui se rapprochent, pour le style, de ceux du XIVe siècle.

Les trois fenêtres de l'abside n'ont que deux compartiments, mais les dessins de la vitrerie sont d'une grande richesse dans les édifices, les pendentifs, les tours et les contreforts. D'abord nous trouvons saint Hubert, à genoux devant un cerf qui présente un Christ entre ses deux bois ; puis encore saint Nicolas ressuscitant les trois jeunes gens enfermés dans leur baquet. Au bas sont les donateurs, un père et son fils, une mère et ses trois filles. La fenêtre terminale est la plus pâle et la plus

mauvaise, aussi elle est de 1607. Le donateur au bas est un prêtre en prière, le sujet est saint Martin et la Sainte-Vierge avec l'Enfant Jésus. Dans le haut ce ne sont que des figures, restes de verrières du XVIe siècle, remplacés au XVIIe.

La belle verrière qui suit représente une *Transfiguration*. Le visage du Christ est resplendissant comme le soleil et ses vêtements blancs comme la neige. Il est accompagné par Moïse avec sa face cornue, et par Élie habillé en manteau brun du Carmel ou en carme du moyen-âge. De la bouche du Père Éternel s'échappent ces paroles bien connues : « Hic est filius meus dilectus in quo mihi complacui. » Les trois apôtres sont au bas du Thabor et semblent dire « Domine, bonum est nos hic esse. » Dans la seconde partie Jésus montre son côté à saint Thomas qui se prosterne et s'écrie : « Mon Seigneur et mon Dieu. » — Dominus meus et Deus meus. »

La septième et dernière fenêtre du chœur présente un sujet dans chacun de ses trois compartiments. Dans le premier c'est la Pentecôte, dans le second la résurrection de Lazare, on voit un homme soulevant la pierre du tombeau, le mort apparaît sur son séant ; il a été fait avec beaucoup de talent. Enfin sur le troisième est la Samaritaine qui tire de l'eau à un puits, et Jésus-Christ lui donne ses enseignements. Au bas est la pêche miraculeuse. Le Sauveur marche sur les eaux et saint Pierre va au devant de lui. Somme toute, cette verrière est fort belle, remplie de personnages et assez bien conservée.

Cette église de Vatteville fut donnée de très-bonne heure par nos rois à l'abbaye de Saint-Wandrille qui percevait aussi les dîmes de la forêt. Usurpés ou contestés par les conquérants du Nord, ces biens furent rendus par nos ducs devenus chrétiens, et confirmés par Guillaume-le-Conquérant : « Ecclesias Vattevillæ et Brotoniæ et omnem decimam quæ silvam Brotoniæ videtur exire, videlicet de cervis, de capris et de omni venatione, de consuetudinibus. » Cette église de Brotonne devait être Notre-Dame de Bliquetuit, monument du XIe siècle, construit dans les défrichements. Le nom de *tuit* a dans la langue scandinave la même valeur qu'Essart dans la langue romane. Tous deux signifient des novales ou terres récemment déboisées et livrées à la culture.

Tous les pouillés du diocèse ont toujours constaté le patronage des abbés de Saint-Wandrille et les nombreuses archives

de cette église parlent comme l'histoire et la tradition. Cette église possède une foule de parchemins, tant au presbytère qu'au dépôt départemental. A Vatteville ce sont des contrats et des donations, datant de 1618, 1641, 1653, 1661, 1662, 1666 et 1684; puis un inventaire général des biens et titres de la fabrique. A Rouen ce sont de fortes liasses d'aveux, de rentes et de fondations du dernier siècle.

C'est sans doute la possession monastique de ce bénéfice qui explique la richesse et la beauté du chœur. Ici comme à Arques on sent la main de décimateurs qui s'acquittent consciencieusement de leurs obligations canoniques. On est tenté de regretter le temps des moines, à la vue de l'apathie des habitants de Vatteville pour leur église. Ils sont riches et ils la laissent tomber; pour la soutenir il ne leur manque qu'une chose, un peu du zèle de leurs pères.

Vatteville comptait 100 paroissiens en 1260; 320 feux en 1738, et 324 en 1820. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,258 habitants, population stationnaire.

Ce village est surnommé *la Rue*, à cause de la longue et large rue qui le traverse dans toute sa longueur, vieille voie romaine transformée au moyen-âge en *chemin du Roi*, route militaire que suivit Guillaume-le-Bâtard, lorsque du fond du Cotentin il accourut à Arques étouffer la révolte de son oncle.

Nous quittons maintenant les rives de la Seine pour nous jeter sur les rivages de la Manche. Ce que nous regrettons, sur cette terre des enchantements, ce ne sont point les forêts, les collines, les îles, les ruisseaux, les points de vue, les paysages, les châteaux avec leurs parcs, le fleuve avec ses navires, non, ce qui plaisait à notre cœur, c'était de suivre pas à pas, sur ce sol béni, le passage des saints dans ce monde, de réveiller, avec la prière, leur cendre endormie, d'écouter leurs paroles retentissant à travers les âges, et de marcher sur leurs traces à peine effacées par les siècles, espérant arriver avec eux au terme de leur voyage. Leur doux souvenir parfumera longtemps notre pèlerinage ecclésiologique : et si nous quittons, sur les rives de la Fontenelle et de la Seine, saint Wandrille, saint Ansbert, saint Wulfran, saint Samson, saint Germer et saint Condède, nous retrouverons aux bords de la mer et de la Durdent, saint Mellon, saint Leger, saint Valery et le bienheureux Thierry de Mathonville. La terre où nous sommes a tou-

Vulgain et de tant d'autres, il remontait les bords de la Seine déjà parcourus par une foule d'apôtres et de missionnaires.

L'esprit de Dieu le conduisit jusqu'à la hauteur d'Arélaune, où il débarqua à Vatteville, dans un *port* qui porte encore aujourd'hui ce nom. Comme saint Nicaise, il logea chez une pieuse veuve, qu'il défendit de la brutalité des habitants. « Une flamme qu'elle vit s'élever, la nuit, vers le ciel, de la chambre qu'il occupait, lui fit connaître le trésor qu'elle possédait [1]. » Le roi Théodoric ne tarda pas à en être instruit. Se souvenant des leçons de sainte Bathilde, sa mère, lui-même vint trouver l'homme de Dieu et le pria de fixer sa demeure près de lui. Il lui offrit aussitôt, pour lui et ses compagnons, l'île de Belcinac, située au milieu de la Seine, entre Vatteville et Caudebec, célèbre autrefois par la station de *Lotum* qu'y avaient établie les Romains et encore couverte de ruines [2]. Condède s'y installa aussitôt avec ses disciples, et après avoir prêché et converti les habitants, il construisit dans cette île trois églises, dont une fut dédiée au prince des Apôtres, l'autre à la reine des Anges, la troisième à saint Valery, le père des anachorètes neustriens [3]. Un seigneur des environs, nommé Sehward, ajouta aux libéralités du roi mérovingien de belles prairies situées à l'orient de l'île, à peu près là où est aujourd'hui Bliquetuit. Tous ces dons étaient faits par les grands, pour obtenir la prière des saints pour eux, leurs enfants et leurs pères [4].

Après avoir joui long-temps du plaisir de la solitude, dans son île de Belcinac, Condède, devenu vieux, se retira dans le monastère de Fontenelle, pour y terminer ses jours sous la conduite et en la compagnie des saints qui l'habitaient alors. Mais en y entrant il voulut apporter en dot avec lui son île et ses prairies. Théodoric s'y prêta à merveille, et dans un diplôme délivré en 670 [5] ou 675 [6], il accorda au monastère de

[1] *Quelques antiquités curieuses et recherches de la ville de Caudebec*, par l'abbé Miette, ms. — [2] Insulam in fluvio Sequanæ quam antiquitas *Lotum* censuit nunc vero Belcinacam nuncupatam. — *Precept. Theodor III pro Fontanell.* — Guilmeth, *Descript.* t. II, p. 79. — Nous donnons tout ceci comme légende, car la critique historique ne permet guères d'accepter ainsi trois églises dans une petite île, encore moins une église dédiée à saint Valery, dès le VII[e] siècle. — [3] Guilmeth, Miette, Le Sage, etc. — [4] Fallue, *Mém. de la Soc. des antiq. de Norm.* t. X, p. 437. — [5] Lecointe, *Annales Ecclesiæ Francorum*.

Fontenelle l'île de Belcinac, qui contenait alors trois mille pas de long sur quinze cents de large. Le bienheureux Condède étant mort dans le monastère, quelques-uns disent qu'il fut enterré dans la basilique de Saint-Pierre de Fontenelle, d'autres, que son corps fut rapporté dans l'église de ce nom, qu'il avait fondée à Belcinac.

A présent c'est en vain que vous chercheriez la place de cette île de Belcinac, où fut une cité romaine, que des saints évangélisèrent, qu'ils peuplèrent d'églises, et où leurs cendres reposent. Cette île, donnée par nos rois mérovingiens, possédée par des moines et confirmée par Guillaume-le-Conquérant[1], cette île, enfin, que Philippe-le-Long et Jean-le-Bon, ont mentionnée dans leurs chartes, et que François Ier a visitée, personne ne connaît plus sa place, on est réduit à se demander, avec un ingénieux historien, enfant des bords de la Seine[2], *si ces bancs changeants et voyageurs qui embarrassent les passages de Quillebeuf et de Villequier, ne sont pas les débris submergés de l'île de Belcinac, cherchant à se réunir encore à la surface des eaux.*

Hâtons-nous d'achever ce qui concerne le vieux Vatteville.

La chronique de Fontenelle rapporte que le roi neustrien Childebert III (de 701 à 708), donna à saint Bain, abbé de ce monastère, des portions de bois dans la forêt d'Arélaune, et qu'en 715 Dagobert II confirma à saint Bénigne les donations faites à son prédécesseur. Ici finissent les dernières traces du séjour de nos rois mérovingiens dans leur palais d'Arélaune. Après dix siècles, on montre encore à Vatteville la *Mare et la Maison du Roi*. MM. Fallue et Le Sage ont décrit cette vieille demeure, que mentionnent toutes les cartes géographiques. La tradition a appliqué le nom du *Roi* à une ferme située à 200 mètres des bords de la Seine, vieille métairie toujours honorée de la possession des rois de France. On raconte même que François Ier vint un jour chasser dans la forêt et loger dans son *bâtiment royal* de Vatteville. Charles IX, qui manifesta l'intention d'y venir, nommait encore, en 1572, un garde pour son château de Vatteville.

[1] Insulam in Sequanâ sitam quæ vocatur Belcinaca quæ incipit à Calidobecco et se extendit usque ad castrum de Watevillâ et ultrà. — Charte de Guil., en 1074. *Neustria pia*, p. 167. — [2] Théodore Licquet, né à Caudebec, en 1789.

grossier paganisme. Les faux-dieux ont passé dans ce pays, et la bêche retrouve encore leurs images enterrées par leurs adorateurs [1]. Sur la cendre de Latone, sur les débris de Jupiter, une église s'est élevée qui prit bientôt pour son protecteur le grand saint Martin, thaumaturge des Gaules. Elle fut sans doute construite en bois et en bauge, comme toutes les chapelles, comme toutes les maisons et même comme les villes de nos contrées.

Renversée au XIIe siècle par cette ferveur monumentale, par ce zèle de la maison de Dieu, qui dévorait nos pères, elle fut relevée au XIIIe, au moment où le sol de la patrie renouvelait son blanc manteau d'églises. Elle fut reconstruite sous le règne de saint Louis. Quelques auteurs vont même jusqu'à lui faire l'honneur de la regarder comme la fille de ce saint roi. C'est qu'à cette époque, en effet, les seigneurs de Cany s'étaient éteints dans l'exil, dans les cloîtres et dans les champs de bataille. La riche baronie, avec tous ses fiefs, droits, patronages et honneurs, avait été réunie au domaine de la couronne. Si ce n'est pas le saint roi qui l'a bâtie, au moins c'est son ami qui l'a consacrée. Eudes Rigaud, archevêque de Rouen, après avoir consacré les églises de Riville et de Sassetot, vint faire la dédicace de l'église de Cany, le 19 juillet 1269, et de là se rendit à Ouainville, pour y coucher chez Me Mathieu des Mailles, curé des deux paroisses [2]. De ce monument du XIIIe siècle il ne reste uniquement que le baptistère, cuve ronde supportée par une colonne cylindrique, cantonnée de quatre colonnettes à chapiteaux de feuillages recourbés.

L'église a eu mille fois l'occasion de périr. Nous citerons surtout deux circonstances fatales auxquelles elle n'a pas dû échapper. « Or, advint, qu'en l'an 1415, le comte de Dorset, se partit de Harfleur et chevaucha ès-parties de Caux jusques à Cany, et au deslogé y mirent le feu. » L'église dut succomber sous ces flammes allumées par les ennemis de la France. Mais si quelque chose fut épargné, il dut périr dans nos guerres civiles, de la main même des Français. En 1562 l'hérésie triomphait en France. Les bourgeois de Cany chassèrent les protestants comme l'avaient fait les habitants d'Arques. Mais les Dieppois arrivèrent bientôt pour les venger. Après avoir

[1] *Revue de Rouen*, p. 458. — [2] Dedicavimus ecclesiam de Cany. *Regestrum visit.*, p. 630. — *Bulletin monumental*, année 1840, p. 286.

ravagé le Bourg-Dun et Saint-Valery-en-Caux, ils livrèrent bataille à 5,000 paysans qu'ils taillèrent en pièces. Profitant de leur victoire ils pillèrent l'église de Cany et toutes celles des environs. Devenu ardent ligueur en 1589, Cany fut de nouveau visité par les Dieppois, qui le mirent encore à contribution. Mais en 1593, Henri IV apparut dans ce pays comme l'arc-en-ciel après l'orage.

Toutefois l'église actuelle de Cany dut être réédifiée en très-grande partie au milieu des agitations du xvie siècle. Le grès seul est entré dans sa construction et cette pierre sombre et dure donne au monument un aspect lugubre et terne que rien ne peut racheter. Son plan est régulier et ne manque pas de grandeur. Ce sont trois nefs, étroites à la vérité, mais d'une grande élévation; quatorze piliers, sveltes et hardis, soutiennent tout l'édifice et laissent passer l'air et le jour à travers leurs hautes arcades. Aussi cette église n'a pas le mystère de nos antiques édifices. Nulle part on ne rencontre des colonnes aussi fines, aussi hautes ni aussi élancées.

Comme dans toutes les églises élevées dans ce pays au xvie siècle, le clocher est en grès et sur le portail. Le corps carré est surmonté d'une flèche d'ardoise, frappée par la foudre en 1712. Avant la Révolution trois cloches se balançaient dans le beffroi; aujourd'hui il n'en reste plus qu'une seule, fondue par Nicolas Buret et portant cette inscription : « L'an 1631 je fus bénite par discrète personne Me Pierre Thomas, curé de ce bourg, et nommée par Me Pierre Lemarinier, chevalier, seigneur et patron de Cany, et Anne Granger, son épouse. Me Pierre d'Ambry, trésorier. »

La grande porte est ornée de plusieurs ronds de colonnes, dont l'effet serait assez beau si elles avaient été terminées. Cette église n'avait pas de transepts; pour en tenir lieu on avait commencé au midi une chapelle placée en face du chœur et dédiée à saint Charles Borromée. Elle était sans doute destinée au seigneur du lieu, dont elle porte encore les armoiries. De 1716 à 1723 on construisit, vis-à-vis, la chapelle de Saint-Pierre qui a été raccordée avec le style de l'église.

Trois autres chapelles rayonnent encore autour du sanctuaire, celle de Saint-Martin, patron de la paroisse; celle du Saint-Sacrement, siège d'une confrérie. Dans la fenêtre on voit, sur un reste de vitrail, un prêtre à genoux devant une

Vierge et prononçant ces mots : « *Sancta Maria*, **ora pro nobis**. 1615. » Enfin la dernière chapelle qui termine l'église est la chapelle du Saint-Rosaire, où existe une très-ancienne confrérie de ce nom. Cette société possédait une belle prairie que le district vendit 5,350 livres, le 13 frimaire an Ier [1].

Cette chapelle vient d'être décorée à nouveau, pendant les deux dernières années 1850 et 1851. Un vêtement de plâtre lui a été appliqué, dans toute sa hauteur, par M. Verdin, de Rouen, entrepreneur du célèbre établissement industriel appelé *la Foudre*. Les deux fenêtres ont été vitrées en couleur, par M. Baudouin, peintre-verrier à Rouen. On y voit les images de la Sainte-Vierge et de saint Joseph. Nous ferons remarquer ici que le culte de ce dernier saint prend une grande extension dans ce diocèse. Sans compter l'église de Venestanville qui a été toute renouvelée en son honneur, nous savons qu'il aura dans l'église de Totes un bel autel de pierre. Son image se trouve à présent dans presque toutes les églises neuves. Quant à la qualité du vitrail, elle est parfaitement mauvaise, les couleurs sont fausses et le dessin est un mélange, pour ne pas dire un chaos de style. On a dépensé, ou plutôt on a gâché beaucoup d'argent, pour la décoration de cette chapelle. Après cela nous serions fâchés d'ajouter que le plan de cette restauration est dû à M. Laquerrière, architecte de Rouen. Le seul objet d'un mérite réel et le véritable ornement de cette chapelle, c'est le maître-autel en bois de chêne, sculpté dans le style du XVe siècle. Quand nous aurons nommé M. Leroy, de Rouen, nos éloges deviendront superflus.

Le principal ornement de l'église de Cany, celui qui fait le plus de plaisir aux pieux bourgeois et aux bons habitants des campagnes, c'est la *Gloire* qui surmonte le maître-autel. Cette décoration consiste dans un grand nombre d'anges représentés en relief, peints et dorés selon l'usage du siècle dernier. Cette *Gloire* est due à la pieuse munificence des châtelains de Cany. L'inscription de l'hôpital de Grainville l'attribue à messire Pierre Bec-de-Lièvre, chevalier, marquis d'Hocqueville et de Cany, décédé en 1726. Ainsi la *Gloire* de Cany remonterait au temps de Louis XV, époque où l'architecte Defrance donnait le plan des *Gloires* de Fécamp, de Saint-Ouen et de Saint-Maclou de Rouen. Ici, comme dans les trois églises que nous

[1] *Domaines nationaux.* — District de Cany. — Arch. départ.

venons de citer, on hissait le Saint-Ciboire, qu'un ange tenait suspendu dans sa main, bien au-dessus de l'autel. Cet usage de monter et de descendre le Saint-Sacrement n'existe plus nulle part dans notre diocèse ; mais, dans ma jeunesse, je l'ai encore vu pratiquer à Fécamp et à Saint-Maclou de Rouen. A Cany il n'a cessé qu'en 1845 et uniquement parce que la manivelle était cassée. L'autel de Cany, qui est encore celui d'avant la Révolution, n'était point fait pour recevoir un tabernacle. Aussi il n'en possède un que depuis 1815.

Pendant la Révolution française, Cany fut un chef-lieu de district, un club très-ardent, un foyer révolutionnaire. On l'appelait parfois Cany-le-Maudit. Aussi les *faiseurs* d'alors vendirent sans pudeur et sans frein tous les biens de leur pauvre église. Non contents d'aliéner, comme partout, les terres et les revenus de la fabrique, ils firent ce que l'on ne faisait nulle part, ils vendirent le presbytère, le vicariat, les maisons du clerc et de la maîtresse d'école. Il semblait, qu'avec la fièvre révolutionnaire, on n'eût plus besoin de rien, de prêtres ni d'écoles. Tout cela se passait de mars à juillet 1793. Et maintenant il faut des sommes énormes pour racheter ce que l'on a donné pour rien. Eh bien ! ces fanatiques qui dépouillèrent l'église de ses vases sacrés, de ses fers, de ses cuivres, de ses cloches, laissèrent cependant subsister non-seulement la *Gloire* avec ses anges, mais encore une image de saint Adrien, sculptée au XVIIe siècle et habillée en guerrier romain. C'est que cette image est chère à tous les habitants du bourg, parce qu'elle rappelle une peste dont ils furent délivrés par la protection de ce saint martyr de Rome. On lit au bas de la statue l'inscription commémorative qui suit : « *Sancte Adriane, ora pro nobis. Paschate,* 1669 : *Hæc icon posita est contra grassantem ubique pestem in tutelam incolarum hujus loci tunc et in posterum, faxit Deus.* » C'est peut-être à la protection de ce saint que la ville de Cany doit sa délivrance du choléra-morbus, qui n'y a fait aucune victime, ni en 1832, ni en 1849.

Toutefois l'église de Cany dut être arrangée pour le nouveau culte inventé par Robespierre et la Convention nationale. On retrouve encore, demi-effacée mais très-lisible, la fameuse inscription qui fut placée sur l'extrémité orientale de l'église : « *Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être-Suprême et de l'immortalité de l'âme.* » Cette bizarre enseigne, d'une

sanglante époque, se rencontre bien rarement sur les murs de nos temples, d'ou la réaction chrétienne s'empressa de la faire disparaître comme une profanation.

Les annales de cette église racontent quelques actes de bienfaisance. Deux écoles de la paroisse furent fondées par deux curés, dont on a gardé les noms, MM. Thieulin et Berthet. Ce fut vers 1770 que la fabrique établit celle des filles. M. Berthet était un homme charitable : l'inscription sur marbre noir, que l'on voit à l'entrée de la sacristie, le prouve suffisamment. On y lit que « Mᵉ Louis Berthet, curé de cette paroisse, âgé de 74 ans, inhumé au pied de la croix du cimetière, le 7 mars 1766, a fondé, etc., et aumosné aux pauvres de ce lieu le reste de ses effets. »

La cure de Saint-Martin de Cany fut de tout temps une cure d'épée. Cependant ce n'était point la seigneurie de Cany-Caniel qui y nommait, mais bien le titulaire du fief de Cany-Barville, lequel dépendait, dans ces derniers temps, de la châtellenie d'Estoutteville. Ce droit des sires de Barville datait de loin, car dans le pouillé d'Eudes Rigaud, rédigé sous saint Louis, nous voyons que le seigneur de Barville nommait à cette cure dont le revenu valait 90 livres. Le curé de cette époque était, comme nous l'avons déjà vu, Mᵉ Mathieu des Maillez, qui jouissait également de la cure d'Ouainville, où il résidait. Rigaud, dans le *Registre de ses Visites*, dit qu'il possédait ces deux cures avec permission canonique. Puis, dans son *Pouillé*, il lui donne le titre de *personne* de Cany. Cela voudrait-il dire que ce grand seigneur n'était pas ordonné ?

Puisque nous voici revenus au XIIIᵉ siècle, n'oublions pas de dire qu'alors grand nombre d'abbayes possédaient à Cany des terres, des moulins, des maisons et des redevances féodales. L'abbaye de Fécamp possédait au hameau de Viffreville, quartier couvert de constructions romaines, une terre qui lui avait été donnée par Robert, Vavasseur de Wiffreville [1]. Dans la charte de fondation de l'abbaye de Valmont, le roi Henri II confirma aux moines le moulin de Cany (de Canecio), qui leur avait été donné par Pierre de Hautot. Enfin le grand cartulaire du Vallasse cite une foule de chartes de 1224, 1231, 1236, 1252 et 1273, qui donne au monastère des biens à Cany. L'une d'elles

[1] Apud Wiffrevillam in parochiâ S. Martini de Canecio. — Cartulaire du XIIIᵉ siècle, p. 97.

parle même d'une maison de pierre (domus lapidea de Cany), chose bien rare à cette époque reculée [1]. Ces titres, du reste, sont à peu près toutes les archives de la pauvre église de Cany; car registres et contrats paraissent avoir été détruits à la Révolution; il ne reste au dépôt départemental que quelques pièces modernes et insignifiantes.

La population de Cany fut toujours importante. Au XIIIe siècle la statistique ecclésiastique de l'archevêché lui donne 200 paroissiens ou chefs de famille; le pouillé de 1738 lui assigne 220 feux, ce qui, selon nous, serait à peu près la même chose. En 1820, avant la réunion de Barville, Cany comptait 388 feux et 1,389 habitants. Aujourd'hui, avec l'ancienne paroisse de Barville, la cure de Cany compte 2,000 âmes.

Cette petite ville fut de tout temps un centre de commerce, d'industrie, de transactions et d'administration. Cany possède deux manufactures, des moulins à blé et à l'huile, et plusieurs autres usines. Son marché et ses halles, bâtis par les Bec-de-Lièvre, sont d'une magnificence extraordinaire. On en trouverait difficilement de semblables, même dans une grande ville. Son Hôtel-de-Ville, construit sous Louis XVI, est digne d'une cité plus importante. C'est là que siégea le district de 1790 à 1800.

Cany posséda jadis deux châtellenies puissantes, connues sous le nom de Cany-Caniel et de Cany-Barville. Toutes deux avaient dans le bourg le droit de haute, moyenne et basse justice. Lorsque l'on démembra la vieille vicomté de Caudebec, on établit à Cany un bailliage ou vicomté subalterne, qui dura jusqu'en 1789, et qui s'étendait sur 94 paroisses. Le dernier procureur du roi du bailliage de Cany fut M. Cherfils, mort le 28 juillet 1807, et inhumé devant la porte méridionale de l'église.

La nouvelle division de la France par départements, décrétée le 22 décembre 1789, fit de Cany le chef-lieu d'un des sept districts de la Seine-Inférieure. Ce district, qui renfermait neuf cantons et 138 communes, fut supprimé en 1800, lors de la création des sous-préfectures. Cany devint un simple chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Yvetot, avec la circonscription actuelle de 18 communes.

Avant la Révolution, Saint-Martin-de-Cany n'était qu'une

[1] Cartulaire du Vallasse, du XVIe siècle. — Arch. départ.

simple cure du doyenné de Valmont. Autour de l'église paroissiale s'étaient groupées, tour-à-tour, les chapelles de la Sainte-Vierge, de Saint-Gilles de Caniel, de Saint-Louis, du Château et de la Léproserie de Saint-Thibaud. Au Concordat de 1802, Cany devint cure de canton, avec rang de seconde classe qu'il a conservé jusqu'à ce jour. En 1837 Mgr le Prince de Croy ayant rétabli les doyennés et les archidiaconés, Cany devint un des dix doyennés de l'archidiaconé d'Yvetot. Ce doyenné compte 15,181 habitants et vingt-trois églises. Sur ces vingt-trois églises une est curiale, onze sont succursales, une est chapelle vicariale et dix sont annnexes. J'ajouterai à la liste des églises quatre chapelles servant au culte : Les chapelles de l'Hôpital de Grainville, du château de Cany, de Saint-Gilles de Caniel, et de Notre-Dame de Janville.

CHAPELLE DU CHATEAU DE CANY.

Les Lemarinier étaient des gentilshommes d'une grande puissance et d'une grande piété. Au XVIe et au XVIIe siècle leur nom et leurs armes se voyaient dans nos églises, sur les vitraux, sur les cloches, sur les peintures murales et dans toutes les archives. Mais à la fin du règne de Louis XIV, des malheurs, dont la cause ne nous est pas connue, ruinèrent la branche de Cany, qui vendit son château à une famille bretonne, déjà établie en Normandie et grandement prisée dans le Parlement. Les Bec-de-Lièvre, à peine installés à Cany, se dégoûtèrent du petit château des Bisêt et des Lemarinier, situé près du bourg. A la fin du XVIIe siecle, ils construisirent à Barville, dans une île de la Durdent, un magnifique château que l'on croirait élevé par Mansard.

En 1830, les Montmorency-Luxembourg qui le possèdent actuellement, le firent agrandir et remettre à neuf. On ne peut s'empêcher d'admirer, à l'intérieur, la belle collection de tapisseries du XVe siecle, qui décorent plusieurs chambres à coucher. Ce sont des morceaux d'art dignes de figurer dans les collections et dans les recueils scientifiques.

En face du *chartrier*, qui porte le chiffre de 1697, les Bec-de-Lièvre assirent une chapelle dédiée à saint Louis. L'ancienne était consacrée à la Sainte-Vierge, suivant Duplessis. La nouvelle est propre et dut être souvent visitée par la piété de ses

hôtes. On y voit les armes des Montmorency, avec la vieille devise chevaleresque : « *Dieu aide au premier baron chrétien.* »

CHAPELLE DE CANIEL.

Dans la fraîche vallée de la Durdent, un peu au-dessous de Cany, sur le grand chemin de Vittefleur, se cache, dans un bosquet, l'humble chapelle de Caniel, dédiée à saint Gilles et à saint Leu, ces amis du désert. C'est une modeste construction en grès, du temps de Louis XIV, sur laquelle les châtelains de Cany apposèrent leurs armes. Elle est très-fréquentée le 1er septembre, jour où l'on apporte une foule d'enfants pour les guérir de la peur. Un peu au-dessous de la chapelle, en descendant vers la rivière, on trouve dans la prairie la place où fut jadis le vieux château de Caniel, si puissant pour la défense de la vallée. Une grange est bâtie à sa place, et le gazon recouvre les murs dont on suit encore la trace.

Nous croyons que la chapelle actuelle a remplacé celle du château. En tout cas, cette dernière existait dès le temps de saint Louis. Un cartulaire de Fécamp, du XIIIe siècle, mentionne la chapelle de *Caniel* [1], et une charte de l'abbaye du Vallasse, datée de 1224, parle aussi de la chapelle de *Canyel* [2]; Duplessis, dit même qu'au temps de Philippe-Auguste, il y avait à Caniel deux chapelles, l'une dédiée à saint Gilles et l'autre à saint Nicolas. Le pouillé d'Eudes Rigaud semble indiquer la même chose. Cependant nous pensons qu'il n'y en avait qu'une seule possédant ainsi deux patrons. Henri Bizet, châtelain de Cany-Caniel et descendant d'une des plus puissantes familles de Normandie, donna, en 1211, la chapelle de Saint-Gilles à l'abbaye de Beaubec, qui conserva toujours le droit d'y présenter. En effet, le pouillé d'Eudes Rigaud qui dit que la chapelle du château de Caniel valait 10 livres, ajoute qu'elle était à la présentation de l'abbé de Beaubec. Dans ces derniers siècles, lorsque les Lemarinier eurent acheté la terre de Cany-Caniel, ils prétendirent droit de patronage, en leur qualité de châtelains et de hauts-justiciers [3]. Mais le Grand-Conseil les débouta de leurs prétentions et ne leur accorda que les droits honorifiques du patronage et de la fondation.

Considérée comme bien ecclésiastique, cette pauvre chapelle

[1] Mss. de la bibliothèque de Rouen. — [2] Cartulaire du XVIe siècle, aux archives départementales. — [3] Duplessis, *Description*, t. Ier, page 382.

Saint-Gilles fut vendue par le district de Cany, le 29 octobre 1792. Pour une somme de 1,525 fr. elle passa entre les mains d'un nommé Jean Bouteiller [1]. Le château de Cany l'a rachetée depuis à ses acquéreurs nationaux.

BARVILLE.

L'eglise de Notre-Dame de Barville [2], située au pied d'une côte, dans une île de la Durdent, est si humide que les morts sont inhumés dans l'eau. Le peuple qui l'entoure est bon et pieux. Il y a un pelerinage à saint Siméon, très-fréquenté le mercredi de chaque semaine, et surtout le premier dimanche de mai. Le chœur a été refait récemment, mais la nef et le clocher en grès ont été « *commenchées l'an M. V^cc XXVII,* » comme on le voit sur le cintre du portail, avec un écu à trois couronnes. La devise de l'écu, supporté par deux syrènes, est « *in Deo spero.* »

Le seigneur-patron de cette petite église n'était point le châtelain de Cany, dans les domaines duquel elle était enveloppée ; elle relevait de la châtellenie de Valmont, et appartenait, au moment de la Révolution, au fameux Léonor Grimaldi, prince de Monaco. Ce grand seigneur émigra sans doute à la Révolution, car tous ses biens furent confisqués et vendus. Toutefois il avait laissé en France son jeune fils, âgé de 5 à 6 ans, qui passa tout le temps de la Révolution à Barville, caché dans une chaumière. Aucun paysan ne trahit le fils de l'aristocrate déporté. A la Restauration, on rendit à ce jeune homme sa principauté de Monaco, et c'est lui que nous voyons figurer sur les monnaies de ce pays, sous le nom d'Honoré V.

Le 30 ventôse an II, le citoyen Bertin coupe les *bras de la croix* du clocher de la ci-devant eglise de Barville et en retire les fleurs de lis [3]

Cette paroisse, qui faisait partie de l'ancien doyenné de Canville, est indiquée comme possédant 295 feux sur le pouillé de 1738. Il faut que cette population se composât alors de hameaux éloignés, qui plus tard auront été enfermés dans d'autres circonscriptions communales, car l'*Annuaire de 1823* ne donne plus que 228 habitants a cette commune, qui peu de temps après fut supprimée et réunie à la ville de Cany.

[1] *Domaines nationaux de première origine.* — Arch. départ. — [2] Appelé parfois *Barreville* et *Bardeville* dans le cartulaire de Fécamp, du XIII[e] siècle. — [3] *Arch. départ.*, section des *trésors et fabriques.*

GRAINVILLE-LA-TEINTURIÈRE.

Au milieu de la délicieuse vallée de la Durdent, fraîche et boisée comme aux anciens jours, on rencontre le bourg de Grainville-la-Teinturière, assis entre le vieux baptistère de saint Mellon et le moderne château de Cany. Les Romains, qui aimaient les bords de la Durdent, ont laissé à Grainville des traces de leur passage. Si l'on en croit le peuple, César en aurait fait sa *Ville-aux-Grains*, et quelques savants, sans souscrire à cette origine, ont voulu y reconnaître le *Gravinum* des itinéraires [1]. En faveur de leur opinion ils ont l'étymologie et les distances. *Gravinum*, en effet, était situé à X milles de *Juliobona* (Lillebonne), dans la direction de *Gessoriacum* (Boulogne); Grainville aussi est à sept lieues de Lillebonne. Entre Gravinum et Grainville il y a un air de famille qu'on ne saurait renier quand on étudie l'antiquité.

A ces arguments, je pourrais en ajouter un autre, celui de la voie romaine qui partait de Lillebonne pour aller vers le nord et que j'ai indiquée à Foucard, à Fauville et à Normanville [2]. Cette voie, tracée sur la table théodosienne, se dirigeait vers une station anonyme qui était située vers Dieppe [3]. Dans son parcours, entre Lillebonne et Grainville, cette vieille voie est connue sous le nom de *chaussée*, de *cauchie*, de *chemin de César* et de *route des Romains*. « A Grainville, dit M. Guilmeth, où elle est fort étroite, on l'appelle la *rue de Rome* ou la *ruette de Lillebonne* [4]. » A Arques, la vieille chaussée porte aussi le nom de *rue de Rome*, et à Lillebonne elle s'appelle la *rue Césarine*.

Grainville est plein de traditions d'une puissance déchue et d'une grandeur passée. Les habitants ne parlent que de murailles, de pierres, de monnaies et de tombeaux trouvés à toutes les époques et sur tous les points. On cite des pots entiers remplis de médailles. Les anciens racontent des merveilles de carrières percées au pied des collines, surtout de celle qui porte le nom de *trou à Pierrot*. En un mot, rien n'est plus en-

[1] *Encyclopédie méthodique*. — *Géographie ancienne*, t. II, verbo « Gravinum. » — *Géographie anc. et hist.*, composée d'après les Cartes de d'Anville, t. II, Paris, 1807. — *Géographie de l'ancienne Gaule*, par d'Anville, p. 360. — [2] *Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.*, t. XIV. — [3] D'Anville, *Géographie de l'ancienne Gaule*, p. 360. — [4] *Description hist.*, etc., t. II.

encore dans l'esprit de nos populations rurales, que l'idée d'une cité détruite et d'une ville brûlée par les *Sarrazins*.

N'ayant pu faire de fouilles à Grainville, je lègue à mes successeurs l'examen de cette question, et je leur laisse le soin de fixer l'emplacement de l'antique *Gravinum*. S'il m'est permis de dire d'avance toute ma pensée, je crois qu'il faut chercher cette station antique sur les bords de la Durdent ou sur les rives de la Saâne. Ces deux rivières sont couvertes de ruines romaines. Dans le bassin de la Durdent on trouve des débris à Héricourt, à Cany, à Vittefleur et à Grainville. Dans le bassin de la Saâne les restes abondent à Thièdeville, à Beauville et à Sainte-Marguerite. C'est donc à Thiedeville-Beauville ou à Grainville-Héricourt qu'il faudra désormais chercher le *Gravinum* d'Antonin [1].

Puisque Grainville est romain et que la Durdent est le *Jourdain de la Normandie*, nous pouvons donc raisonnablement conclure qu'il a reçu l'Évangile de la bouche même de nos premiers apôtres. Saint Denis de Paris et saint Firmin d'Amiens baptisèrent probablement dans cette vallée, où saint Mellon de Rouen termina très-certainement son apostolat. Saint Samson de Dol, saint Riquier de Centule, peut-être saint Waast et saint Valery, mais à coup sûr saint Ouen et saint Romain sanctifièrent et purifièrent ces contrées. L'église de Grainville doit donc remonter au temps des missions apostoliques, et nous ne balançons pas à voir en elle la sœur puînée de l'église de Saint-Mellon. La grâce descendit d'Héricourt comme les eaux de leur source.

Il n'est pas impossible que saint Wandrille ou ses disciples soient venus plus tard évangéliser cette terre redevenue païenne à force de barbarie. Ce qui nous fait hasarder cette hypothèse,

[1] Quant au nom de Grainville, Richard II écrit Greinville, en 1024, Hugues d'Amiens, Greinville, en 11[illegible]0, Gautier, prévôt de Grainville, Greinville et Graimville, en 1211, dans les chartes de Sainte-Vaubourg, l'Official de Rouen, Greinville, en 1292, et Eustache de Grainville, Notre-Dame de Grenvile en Caux, en 1312. Quant au surnom de la Teinturière, M. Guilmeth dit que ce bourg le portait au XV siècle (p. 235). Nous pouvons ajouter dès le XIII°, car dans la charte de l'Official, de 1292, nous trouvons le surnom de *Tinctuaria*. Il n'est pas impossible que cette qualification industrielle datât des temps mérovingiens et même de l'époque romaine. En tout cas, la tradition nous assure qu'il y ait eu à Grainville d'anciennes teintureries. (Duplessis, p. 191.)

c'est que l'église de Sainte-Marie de Grainville leur appartenait dès la plus haute antiquité. Il est possible aussi qu'elle leur ait été donnée, peu de temps après leur fondation, par les comtes de Caux ou quelque grand seigneur mérovingien. Après l'invasion normande, les biens aliénés furent rendus aux monastères ou au moins de nouveaux titres de propriété leur furent délivrés. Dans une charte de Richard Ier, en 958, l'église de Grainville fut confirmée à Fontenelle avec ses dîmes, ses terres et ses hôtes. Richard II, en 1024, reconnut de nouveau le domaine de l'abbaye sur les terres et les dîmes de Grainville, comme existant depuis les temps les plus reculés jusqu'à son règne. « *Ab antiquis temporibus usque ad nostra tempora* [1]. » Fontenelle, d'après nos archives départementales, possédait une seigneurie à Grainville [2].

Malgré toutes ces précautions, l'abbaye de Saint-Wandrille ne tarda pas à être dépouillée de tout ce qu'elle possédait à Grainville. Durant la minorité orageuse de Guillaume-le-Bâtard, les châtelains du lieu s'emparèrent violemment de la terre et des dîmes de la paroisse. Les dîmes étaient alors un objet de convoitise générale, et l'avidité et la rapacité des hauts barons de cette époque ne respectaient rien. Cependant en 1070, un seigneur nommé Robert, du consentement de Grimold, son fils, restitua l'église de Grainville à l'abbaye de Saint-Wandrille. Ce Grimold fut probablement le père de Jean de Grainville, qui, avec les sires d'Yvetot, de Theuville, de Thiouville, de Crosville, de Villequier, d'Anquetierville, du Hestrey et de Béthencourt, accompagna, à la conquête de Jérusalem, le duc Robert Courteheuze [3].

Il paraît bien que la pauvre église tenta de nouveau la cupidité seigneuriale, car dans la première moitié du XIIe siècle, elle était retombée entre des mains laïques. Nous trouvons, dans le cartulaire de Saint-Wandrille, une lettre d'Eustache de Grainville, qui restitue l'église qu'il reconnaît avoir été usurpée militairement. Touché de repentir et du désir de sauver son âme, il la rendait à ses légitimes propriétaires [4].

Vers 1140, Hugues d'Amiens, dans des chartes solennelles,

[1] Greinvilla cum decimis, terris et hospitibus. *Neustria pia*, p. 166. — [2] Liasse de papiers de la seig. de Grainville, fonds de St-Wandrille, à Rouen. — [3] Guilmeth, *Descript.*, etc., t. II, p. 334. — [4] Cartul. de St-Wandrille, copie du XVIIIe siècle, p. 1363. — Arch. départ. — *Neustria pia*, p. 177.

confirma les possessions de l'abbaye et lui assura la jouissance de Grainville, à condition que l'abbé lui présenterait un prêtre pour desservir cette église [1].

Un siècle après, nous voyons l'Official de Rouen mentionner la cure et le curé de Grainville-la-Teinturière (Tinctuaria), dans la querelle qui s'était élevée à propos de la Maladerie de Saint-Jacques-le-Lépreux. Cette chapelle était une annexe de l'église, comme nous le verrons plus tard, et le curé conserva sur elle tous les droits inhérents à la juridiction pastorale [2].

De l'église romane des Richard, comme de l'église ogivale du temps de saint Louis, il ne reste plus aujourd'hui le moindre vestige. L'église de Grainville est neuve, sauf la tour du clocher qui n'a point été terminée et qui est restée à l'état de tronçon depuis le XVIe siècle. Cette partie, la seule intéressante, avait été commencée à la Renaissance avec de la pierre de taille. Deux pilastres corinthiens décorent cette façade qui sert de portail. Sous le cintre de l'arcade sont semés des anges, comme s'ils voltigeaient sous la voûte du ciel. Près des chapiteaux on a placé deux curieux bas-reliefs en pierre, dont le sujet symbolique est tiré du livre mystérieux de l'Apocalypse.

C'est l'histoire de la grande Prostituée de Babylone, qui figurait la Rome des Césars tout enivrée du sang des martyrs. Cette image a été depuis appliquée à ce monde, qui ne cherche qu'à perdre les élus. Peut-être les habitants de Grainville ont-ils voulu faire allusion aux deux grandes séductions de leur époque : la volupté et l'hérésie. Toujours est-il qu'ils les ont placées à l'entrée de leur église, pour dire que c'est au-dehors du temple saint que conspirent et agissent ces deux ennemis de l'humanité. Sur le premier relief est une belle femme, richement parée, assise sur un monstre à sept têtes, avec cette indication : « *Apocal., ch.* 17. » C'est évidemment le triomphe de la grande Prostituée, décrit dans le XVIIe ch. de l'Apocalypse.

Le second, qui est en face, représente la chûte de la grande Babylone de ce siècle, telle qu'elle est racontée dans le ch. XVIIIe de l'Apocalypse. Dans le ciel est Dieu le père, qui envoie un ange vers la terre, figurée par un globe. Sur une colline est un château tout enveloppé de flammes. Les hommes qui sont au bas de la montagne sont dans l'étonnement ou dans la joie. La pensée de l'artiste se devine dans ce mot : « *Apocal., ch.* 18. »

[1] *Neustria pia*, p. 2,005 — [2] Id., ibid., p. 1,261.

Peut-être aussi a-t-on voulu représenter le triomphe du catholicisme sur le protestantisme qui l'accusait d'être la *grande Prostituée* de ce monde. Puis, comme triomphatrice de l'hérésie et de l'antique serpent, on a placé au fronton la Vierge Marie, dont l'image fut donnée par Georges Gausse, en 1637.

Sur le portail devait s'élever la tour du clocher, dont le corps carré en grès est resté court comme un tronc coupé. Un misérable toît d'ardoise recouvrit à la hâte ce blessé de nos troubles religieux et civils. Dans le beffroi qui reste furent autrefois trois cloches; deux y sonnent encore.

La plus petite, fondue en 1825, par Maire et Cartenet, a été refaite avec les débris de celle de Mauteville, paroisse définitivement supprimée en 1823. Elle a été nommée par la famille des Luxembourg-Montmorency, châtelains de Cany.

La plus ancienne, qui est celle de Grainville, est couverte de reliefs, où l'on distingue l'archange saint Michel, des croissants et des armoiries qui portent deux poissons. Ce sont les armes des Lemarinier, propriétaires de la terre de Cany et de toutes ses dépendances, au XVIe et au XVIIe siècle. Autour on lit cette inscription : « L'an mil V^{cc} LXVI, je fus nommée *Isabeau,* par messire Guillaume Auberoit? Guillaume Duchesnes, Pierre Letellier, Jehan Dufour, Jehan Dufougon, Isabeau, fame de Pierre Lagenet et Perrette Duhamel, pour lors trésoriers; maître Vincent Lebrect, prêtre, et Jehan Lebrect, son frère. — Me fit Jehan Buret, F. de R. B. » Faisons des vœux pour que ce clocher se relève et qu'il porte le signe du salut bien au-dessus des arbres de la vallée.

Le reste de l'église a été reconstruit en 1700, par les soins et la pieuse libéralité de messires Pierre et Thomas de Bec-de-Lièvre, marquis de Cany et de Quevilly, châtelains et patrons honoraires de Grainville. Ces deux frères s'unissent et se confondent ici dans une communauté d'aumônes, de bienfaits et de prières. Si l'histoire [1] et la tradition n'en avaient pas conservé le souvenir, la table de marbre de l'hospice nous apprendrait que c'est à la libéralité de ces gentilshommes, très-chrétiens, que nous devons ce qu'on appelait alors le *magnifique temple de Grainville.* Malgré toute notre vénération pour les fondateurs, nous ne pouvons souscrire à cet éloge de la reconnaissance. Oui Grainville est un temple beaucoup plus qu'une

[1] Duplessis, t. 1^r, p. 192.

église, mais il est loin d'être magnifique. C'est une pauvre construction moderne, où dominent seule la brique rouge et la forme arrondie de ce temps-là. Les quatre chapelles elles-mêmes se terminent en cercle comme le chœur. Ces chapelles sont dédiées au Saint-Sacrement, à la Sainte-Vierge, aux Sacrés-Cœurs et à sainte Clotilde.

La chapelle du Saint Sacrement était autrefois le siége d'une confrérie, dont les biens furent vendus au district de Cany, en brumaire et pluviôse an II [1]. La dévotion aux Sacrés-Cœurs, est ancienne à Grainville. Elle doit y être contemporaine de la nouvelle église. Avant qu'elle fût diocésaine, on la célébrait ici le troisième dimanche de juillet, jour de la fameuse *procession blanche*. Cette procession, qui dure encore, vient d'un vœu fait dans une épidémie.

Cette église renferma autrefois de nobles et belles sépultures, mais les révolutions et les reconstructions les ont fait disparaître. Le renouvellement fondamental de 1700 leur a été surtout très-funeste. Dans ce chœur, autrefois pavé de pierres tombales, il ne reste plus qu'une dalle de la Renaissance, dont les sculptures sont à peu près effacées. Cette pierre, qui a été rognée, mesure 1 mètre 67 centimètres de long sur 85 de large. La tête et les mains du personnage étaient en marbre blanc. C'est peut être la tombe du fondateur du clocher, dalle et tour sont contemporaines.

Vainement nous avons cherché dans l'église et dans le sanctuaire la pierre de Jehan de Bethencourt, roi des Canaries, qui y avait été inhumé en 1425. L'histoire et la tradition ont seuls gardé le souvenir de cet événement, le plus grand qui ait illustré la vallée de la Durdent, depuis le trépas angélique de saint Mellon. Comme Bethencourt est la plus haute célébrité de l'arrondissement d'Yvetot, nous lui consacrerons une mention particulière.

Jehan III de Bethencourt, naquit vers le milieu du XIVe siècle, d'une famille de chevaliers renommés dans les guerres et les expéditions aventureuses du moyen-âge. Riches et puissants, ses ancêtres possédaient de grandes terres en Picardie et en Normandie. Aussi on ignore exactement le lieu de la naissance de notre héros. Quelques uns placent son berceau à Saint-Martin-le-Gaillard, d'autres à Grainville-la-Teinturière

(1) *Domaines nationaux*. — Arch. départ.

Ce qui est certain, c'est qu'il était seigneur de ces deux terres, et qu'il y a laissé des souvenirs. Presque tous les historiens le font naître en Normandie et au pays de Caux [1].

« Le vieux château de Grainville ayant esté démoly, dit un de nos anciens écrivains, le roy Charles VI[e] lui permit de le remettre et fortifier, comme il se voit au trésor des chartes : et là même se trouve que son ayeul et son père estoient morts ès-guerres, pour le service du roy (le premier à Honfleur, vers 1357, sous les ordres du maréchal de Clermont, le second à la bataille de la Cocherel, en 1364, sous le connétable Bertrand Duguesclin), et que luy estoit homme noble, de bonne vie et renommée, et avoit bien servy le roy en ses guerres. » Formé à ces expéditions maritimes, que des aventuriers tentaient sans cesse contre l'Espagne et l'Angleterre, élève distingué de l'amiral Jehan de Vienne [2], il voulut vérifier par lui-même les premières merveilles que déjà l'on racontait de l'Atlantique. A cet effet il rassemble une foule de gentilshommes du pays de Caux, et part avec eux de La Rochelle, le 1[er] mai 1402. Avec cette petite escadre de Normands rajeunis, il s'avance vers les Canaries, ces îles fortunées des anciens. Après en avoir fait la conquête, ainsi que de plusieurs îles voisines, il en fut appelé le roi, titre qu'il conserva toujours jusqu'à sa mort. La plus grande gloire de cette royauté d'aventure, c'est qu'il l'employa toute en l'honneur de Jésus-Christ, le roi des rois. Constamment il fit travailler à la conversion des infidèles. Messires Jehan Leverrier et Pierre Bontier, ses chapelains, parcouraient les îles, prêchant la Foi et baptisant les idolâtres. Béthencourt fut assez heureux pour être le parrain de trois rois, qui furent baptisés par Jehan Leverrier, son ami, son pilote et son historien [3]. Deux furent nommés Louys, le troisième Alfonse. Il

[1] *Hist. de la prem. découverte et conqueste des Canaries*, p. 1[re]. — *Mém. biogr. et litt.*, de Guilbert, t. I[er]. — *Les Navig. franç.*, par Léon Guérin. — [2] Guilbert, *Mémoires biographiques et littéraires*, t. I[er], p. 85. — [3] Jean Leverrier, chapelain du château de Grainville, était né à Grainville, selon M. Guilmeth (t. II, p. 343). Il accompagna le sire de Béthencourt dans son premier et son dernier voyage, prêcha la Foi aux Canariens, baptisa les rois et les peuples, desservit la chapelle de Notre-Dame de Béthencourt, et fut curé du Rubicon, le premier fort bâti par le conquérant. Après la mort de son maître, qu'il assista dans ses derniers moments, il revint vers le troupeau qu'il avait enfanté à Dieu *et y vescut le demeurant de sa vie bien aise*. Ce fut lui qui conçut le premier le projet d'écrire l'histoire de la

fonda, à Batharnay, la chapelle de Notre-Dame de Béthencourt, et établit Jean Leverrier, curé du pays dont il avait été l'apôtre. Il n'eut de repos que lorsqu'il eut fondé, dans sa conquête, un siége épiscopal qu'il estimait plus que son trône.

Revenu à Harfleur en 1405, il rentra dans son château de Grainville, où il donna des fêtes magnifiques. Puis il repartit de Harfleur, le 9 mai suivant, avec une colonie de Normands, et fit voile pour son royaume. Après s'être montré conquérant, il se révéla comme législateur. Il partagea les terres, fonda des églises, érigea des tribunaux, organisa l'administration civile, et après avoir recommandé les sages coutumes de France et de Normandie, revint en Europe pour y jouir en paix du fruit de ses travaux. Il parcourut l'Espagne, l'Italie et la France, recevant du pape et des rois des hommages dus aux héroïques travaux de cet hercule chrétien. Couronné de gloire et comblé d'honneurs, il revint à son hostel de Grainville, pour mourir en paix aux bords de cette Durdent qu'il avait tant aimée.

Mais il n'y fut pas toujours heureux. Ses dernières années furent remplies d'amertumes, le vieux lion ne put voir, sans succomber de douleur, les désastres de la patrie et l'humiliation du trône de France; il tomba malade, en 1424, et mourut l'année suivante. « Ayant aussi belle fin qu'on sçauroit dire; il fit son testament et eut tous ses sacrements. Messire Jean Leverrier, son chappellain, qui l'avoit mené et ramené des Iles de Canare, escrivit son testament et fut à son trépas tout du long. Ledit sieur mourut saisi et seigneur de Béthencourt, de Grainville-la-Teinturière, de Saint-Sère-Soubs-Neufchâtel, de Hucqueleu, du Gourel, et baron de Saint-Martin-le-Gaillard. Il est enterré à Grainville-la-Teinturiere, dans l'église de la dite ville, tout devant le grand autel de ladite église [1]. »

conquête des Canaries, dont il avait été témoin. Il recueillit ses souvenirs et les dicta au franciscain Pierre Bontier, son compagnon de voyages et d'apostolat. C'est une copie altérée de cette relation, que M Galien de Bethencourt, a publié en 1630.

[1] *Histoire de la première descouverte et conqueste des Canaries, faites en l'an 1402, par messire Jean de Béthencourt, chambellan du roy Charles VI, escrite du temps mesme par F. Pierre Bontier, religieux de Saint-François, et Jean Leverrier, prestre, domestique dudit sieur de Béthencourt, et mise en lumière par M. Galien de Béthencourt conseiller du roy en la cour du Parlement de Rouen.* — A Paris, chez Jean de Heuqueville, 1630. — Orné du vray pourtraict de messire Jehan de Béthencourt, roy des Ca-

Jeune encore, j'avais visité en pèlerin du passé, le village de Grainville, et j'avais salué, avec émotion, le vieux tertre couvert de murs et entouré de roseaux, qui fut autrefois la demeure du grand homme. De tout son royal palais il ne restait plus qu'une vieille porte couverte de lierres, qui semblait l'arc-de-triomphe de cette mort qui foule sous ses pieds les rois et les conquérants. Dans l'église je cherchai, avec empressement, le nom du héros dont le souvenir avait guidé mes pas : je fus triste de n'y pas trouver un seul mot, une seule pierre, qui me parlât de lui. Son nom même avait péri dans la tradition des vieillards, il ne restait plus qu'un vague souvenir de sa grandeur, qui se perdait comme un écho lointain.

Je résolus, dès-lors, de travailler à la réhabilitation de cette grande mémoire, et j'ai été assez heureux pour réaliser cette pensée. Sur ma demande, appuyée par la Commission des antiquités [1], M. E. Leroy, l'honorable et très-éclairé préfet de la Seine-Inférieure, a bien voulu accorder une somme de 200 francs, sur les fonds historiques de son département [2]. Avec ce crédit modeste, mais employé avec mesure, j'ai pu faire confectionner, par Caulier, sculpteur à Dieppe, une inscription commémorative, surmontée des armes de Béthencourt. Une table de marbre noir, encadrée dans une sculpture de pierre, porte gravée en lettres d'or :

A LA MÉMOIRE
DE JEHAN
DE BÉTHENCOURT,
NAVIGATEUR CÉLÈBRE
ET ROI DES CANARIES,
INHUMÉ DANS LE CHOEUR
DE CETTE ÉGLISE,
EN 1425.
PRIEZ DIEU POUR LUI.

Avec l'autorisation du conseil de fabrique de Grainville, la permission de Mgr. l'archevêque de Rouen et de M. le ministre des cultes, cette inscription a été placée sur un des pilastres du chœur, le 16 décembre 1851.

Elle y restera, nous l'espérons, comme un hommage rendu au premier des Européens qui se livra aux grandes navigations

naries, par Balthasar Moncornet. — L'éditeur vrai est Pierre Bergeron, auteur des *Voyages faits en Asie dans les XIIe, XIIIe XIVe et XVe siècles*.

[1] Séances du 27 déc. 1850 et du 16 août 1851. — [2] Décision du 9 sept. 1851.

d'outre-mer, et qui commence ainsi la glorieuse série des marins illustres de la France[1]. Bethencourt n'est pas seulement un navigateur et un conquérant, c'est aussi un législateur et un apôtre. Le pays de Caux, qui se glorifie de lui avoir donné le jour, comptera toujours avec orgueil ses plus nobles enfants parmi ses compagnons de voyage et de conquête. L'histoire, en effet, groupe autour du grand nom de Bethencourt, les de La Heuse, les d'Auberbosc, les d'Auzouville, les Bracquemont et les Berneval, pléiade glorieuse, qui, sortie de nos ports sur son royal vaisseau, ouvrit hardiment la carrière de ces découvertes maritimes, où brillèrent plus tard les Christophe Colomb et les Vasco de Gama.

LA LÉPROSERIE DE SAINT-JACQUES.

Au XIIIe siècle il existait à Granville la Teinturière (*Tincturia*), comme dans toutes les localités importantes, une maladerie avec chapelle placée sous le patronage bien naturel de Saint-Jacques-le-Lépreux. Cet établissement, dont nous ignorons l'origine, devait être situé dans le voisinage de l'église, et il était regardé comme une portion de la paroisse et une annexe de la cure. Toutefois, le fondateur de cet hospice, avait voulu qu'il y eût un prêtre attaché à son service, afin d'y célébrer la messe tous les jours ou au moins trois ou quatre fois par semaine. Cette coutume était le résultat d'une fondation, et nous pouvons voir, dès ce moment, naître, à l'aide des prébendes, des obits et des fondations, l'usage de la messe quotidienne, encore peu pratiqué dans les paroisses à cette époque.

D'après les règles de la fondation, le curé de la paroisse restait toujours le pasteur titulaire et primitif de la chapelle. Cette clause occasionna souvent des rixes entre les deux bénéficiers. Elles devinrent si graves à la fin du XIIIe siècle, qu'il fallut, pour les pacifier, l'intervention de l'officialité de Rouen. L'affaire étant bien instruite et toutes les parties entendues, l'Official rendit sa sentence au mois de novembre 1292. La teneur en est curieuse et instructive; elle révèle, sur la vie intime des lépreux au moyen-âge, des détails et des particularités que l'on chercherait vainement ailleurs.

Communément parlant, on se fait du lépreux du moyen-âge l'idée d'un reclus, d'un homme étranger à toute société

[1] Léon Guérin, *Les Navigateurs français*, p. 1 à 46. Paris, 1846.

presque d'un prisonnier cellulaire. L'imagination nous le représente, sur la foi des auteurs modernes, comme un être isolé dont personne n'approche qu'avec des précautions infinies, comme un mort au milieu des vivants épouvantés.

Un coup-d'œil intime sur la léproserie de Grainville, nous fera voir toute autre chose. Là, le lépreux vit en société et communique avec les siens ; il a sa famille, ses enfants, son champ, son jardin et sa maison. Le hameau qu'il habite est un quartier au milieu de la ville, du bourg ou du village; seulement c'est un quartier fermé comme celui du Juif, cet autre lépreux du moyen-âge. Le Juif alors était le lépreux moral de la société. Les lépreux étaient campés comme des soldats, comme on dit que les Turcs sont campés en Europe, et une maladerie ressemblait plutôt à un camp permanent qu'à une prison ou à un hospice. Le *Camp des Lépreux* à Marie-Galande, qui subsiste encore pour toutes nos Antilles, peut nous donner une idée exacte d'une léproserie française sous saint Louis.

A Saint-Jacques de Grainville, en 1292, il y avait dix lépreux [1], ou plutôt dix familles lépreuses. Il fut convenu par devant l'Official, entre le curé et le chapelain, que ce dernier célèbrerait la messe tous les jours dans la chapelle, ou au moins trois ou quatre fois par semaine ; que le jour de Pâques il pourrait communiquer le *corpus Christi* aux lépreux et à ceux qui les servaient ; qu'il pourrait également les administrer dans le cas de nécessité. Il avait aussi la permission d'officier à l'arrivée et au départ d'une procession dans sa chapelle. Enfin sa juridiction l'autorisait à solenniser le mariage entre les personnes du lieu et à célébrer les relevailles d'une *lépreuse* [2].

Pour le reste, les lépreux dépendaient de la paroisse, et, comme tous les autres paroissiens, ils devaient au curé les oblations et les dîmes. Toutefois, la réparation et la reconstruction de leur chapelle était entièrement à leur charge.

N'est-il pas vrai qu'ici cette maladerie se présente avec l'aspect d'une communauté et presque d'une paroisse? Ceci m'explique pourquoi, autour de certaines maladeries, on trouve des puits et des fondations considérables. Il y avait là tout un hameau, tout un quartier bâti de huttes, de chau-

[1] Duplessis, t. Ier, p. 191. — [2] Ad solemnisandum matrimonium et in purificatione leprosæ alicujus.

mières et de petites maisons, qui, presque toujours peintes en blanc, étaient facilement distinguées des voyageurs. Mabillon, dans ses *Annales de l'ordre de Saint-Benoît*, parle d'une maladerie donnée par l'archevêque de Reims à l'abbé de Saint-Quentin, et qui avait aussi ses cabanes, ses chétives demeures, rangées autour de sa chapelle, *mansiones cum capellâ* [1]. Les lépreux de Rouen, quand ils venaient habiter le Mont-aux-Malades, apportaient avec eux tous les ustensiles du ménage, pour meubler leurs petites maisons [2]. En Allemagne et en Hongrie, du temps de sainte Élisabeth, les lépreux habitaient des huttes de foin, de paille ou de roseaux [3]. C'était devant cette pauvre cabane que l'on déposait la dépouille mortelle de ce représentant de Jésus-Christ sur la terre [4], de cet ami de Dieu qui, à l'exemple de son Fils, avait porté dans ce monde la couronne d'épines et le roseau de l'aumône.



L'HÔPITAL DE GRAINVILLE.

La lèpre avait à peu près cessé sous Louis XIV, mais le paupérisme, lèpre sociale, commençait à poindre à l'horizon du monde nouveau, émancipé des étreintes de fer de la féodalité; toutefois la charité des grands ou des associations grandit

[1] *Annales*, t. VI, p. 449. — [2] *Hist. du prieuré du Mont-aux-Malades*, par l'abbé Langlois, ch. V, p. 119. — [3] *Hist. de sainte Élisabeth*, par M. de Montalembert, ch. XXIV, p. 103 et 104, édit. in-12, de 1837. — [4] *Hist. du prieuré du Mont-aux-Malades* p. 119.

avec le mal et en devint le remède. La fin du XVIIe siècle fut marquée parmi nous par de nombreuses fondations d'hôpitaux. En 1685, Mlle de Montpensier avait fondé l'hôpital de Criel, et en 1690 et en 1640 les châtelains d'Eu et d'Aumale avaient fondé les hospices de ces deux villes. Gournay avait établi son hôpital en 1663, Dieppe en 1668 et le Havre en 1669. Excité par tant d'exemples, Pierre de Bec-de-Lièvre, marquis d'Hocqueville et de Cany, surnommé le bienfaiteur des pauvres, fonda l'hôpital de Grainville en 1692. Il le constitua l'héritier de la maladerie de Saint-Jacques, dont le roi Louis XIV lui donna les biens par arrêt du conseil du 24 novembre 1695. La générosité du grand roi ne s'arrêta pas là. Par lettres-patentes, du même jour, il remit au naissant hôpital toutes les léproseries des environs, notamment celles de Cany, de Paluel, du Val-de-Veules, d'Ermenouville, de Baons-le-Comte, d'Ouville-la-Rivière, du Bourg-Dun et de Fontaine-le-Dun. Par le même arrêt il avait également annexé les maladeries de Valmont et de Fauville qui en furent distraites en 1697, et réunies à l'hôpital du Havre. Mais en dédommagement, par un autre arrêt du mois de février 1697, il enleva à l'ordre de Saint-Lazare les maladeries de Canville et d'Angerville-la-Martel, qu'il donna à l'hospice de Grainville. Pour confirmer cet acte de bienfaisance, l'archevêque de Rouen, par une ordonnance du 29 novembre de la même année, transféra à la chapelle de l'hospice de Grainville tous les services et fondations qui devaient s'acquitter dans ces onze léproseries, déjà délaissées ou en ruines [1].

Tout cela n'était, pour le riche et pieux marquis, que l'assise et le fondement des bienfaits qu'il préparait à son peuple. Continuant le cours de ses générosités, il fit commencer, en 1700, la construction des bâtiments et de la chapelle. Ce travail dura jusqu'en 1706, comme on peut le lire sur un chiffre qui accompagne l'écusson du fondateur. Selon toutes les apparences, ce digne président de notre cour des aides venait de faire rebâtir, avec magnificence, le château de Cany. Il ne voulut pas que Dieu et les pauvres fussent plus mal logés que lui.

L'Hôtel-Dieu une fois bâti il le meubla avec goût et presqu'avec luxe. Il fit fabriquer, aux faïenceries de Rouen,

[1] Duplessis, t. Ier, p. 192.

des vases marqués de ses armes, que l'on garde encore aujourd'hui comme des reliques. Il plaça douze lits pour les malades de sa seigneurie, et il appela, pour les desservir, des religieux de l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu, qui y sont restés jusqu'à la Révolution. Ces frères hospitaliers exerçaient la médecine et rendaient des services à toute la contrée. Aussi soixante ans après leur départ on parle encore des bons *Pères de Grainville*.

Le vénérable fondateur de l'hospice étant mort vers 1726, après avoir terminé son œuvre, fut inhumé dans la chapelle de l'établissement, au milieu des pauvres et des religieux qu'il avait aimés. Quinze ans plus tard un de ses descendants plaçait, dans la chapelle, une table de marbre blanc, sur laquelle on lit l'énorme inscription qui suit :

« Cy-gît haut et puissant seigneur Pierre de Bec-de-Lièvre, chevalier marquis d'Hocqueville et de Cany, baron seigneur patron haut justicier de Cany-Caniel et de Canville, seigneur et patron d'Ouenville, Bosville, Bertreville, châtelain et patron honoraire de Grainville-la-Teinturière, seigneur de Berthauville, Brumare, Rinchoux, Glatigny et autres lieux, premier président honoraire en la cour des aydes de Normandie, fondateur de cet hôpital, il fut animé de zèle et de piété pour les temples du Très-Haut, éleva à frais communs avec haut et puissant seigneur messire Thomas-Charles de Bec-de-Lièvre son frère, chevalier et marquis de Quevilly et de Brumare, président à mortier au parlement, le superbe édifice de l'église des R. R. P. P. Carmes-Déchaussés [1], commencée par la libéralité de haut et puissant seigneur messire Pierre de Bec-de-Lièvre, son père, chevalier marquis d'Hocqueville, de Quevilly et de Cany, châtelain de Grainville, seigneur et patron d'Ouenville, Bosville, Berthauville, Brumare, Glatigny, Criquetot, Dénestanville ; conseiller d'état, premier président à la cour des aydes ; le magnifique temple de Grainville, cette église et cet hôpital lui sont redevables de leur existence et fondation, ainsi que le chœur d'Ouainville. Il enrichit l'église de Cany et plusieurs autres d'ornements et de décorations. Le revenu de ses terres devint le revenu des pauvres, qu'il faisait subsister par ses grandes dépenses, secondé en tout par haute et puissante dame madame Anne-Françoise Leboult, son épouse, le prodige de son siècle en mérite et en piété, aussi fondatrice de cet hôpital, décédée le 30 novembre 1720, dont les cendres sont unies à celles de son illustre époux, ici inhumé, le 10 octobre 1726. La plénitude de leurs années répondit à la plénitude de leur vertu, qui les fit admirer et regretter. Plaise au ciel de les immortaliser ! Ce marbre a été posé par haut et puissant seigneur messire Claude de Bec-de-Lièvre, chevalier marquis de Quevilly, d'Hocqueville et de Cany, leur neveu et héritier. »

[1] Aujourd'hui l'église de Saint-Romain de Rouen.

L'hospice de Grainville prospéra entre les mains des frères de Saint-Jean-de-Dieu, malheureusement la Révolution le confia à des laïques qui, au retour de la paix de l'Église, cédèrent leur place à des religieuses d'Ernemont.

Cet hôpital, quoique celui d'un village, est le plus important de l'arrondissement d'Yvetot et l'un des meilleurs hospices ruraux de la Normandie. Fondé d'abord pour douze lits, il en comptait quarante en 1807, lorsque l'ingénieur Leboulanger le visita par ordre du préfet de la Seine-Inférieure. A présent, grâce à la bonne administration et aussi au zèle des bienfaiteurs, il compte 96 lits. Il est juste d'ajouter que tous les héritiers des fondateurs, se sont plu à le combler de leurs aumônes. La salle d'administration renferme les portraits des bienfaiteurs et des donateurs, nobles images que la charité a protégées contre les réactions politiques. Ces chevaliers eussent été lacérés dans un château ou dans un palais, ils sont entourés de respects dans l'asile de l'indigence et de la vieillesse. Humainement parlant, la vertu procure encore la meilleure immortalité. Dans la chapelle, le prêtre entouré de pauvres et de vieillards, ces amis de Dieu, prie pour le salut de leur âme, tandis que l'explorateur de la contrée écrit avec reconnaissance leurs noms bénis sur les pages de l'histoire.

MAUTEVILLE-SUR-DURDENT.

L'église de Saint-Victor de Mauteville était placée dans un pré, au bord de la Durdent, au milieu d'un terrain bas et marécageux. Elle était fort ancienne; les épaisses murailles, restées debout, sont construites en partie avec de la pierre tuffeuse, fort commune dans ces prairies. Ces murs sont percés de cintres romans du XI[e] siècle, et surmontés d'une corniche de têtes grimaçantes. Cette vénérable église fut vendue et démolie en partie en 1830. On construisit, avec ses matériaux, une maison de Cany, qu'il a été impossible d'habiter pendant plusieurs années. Les habitants prétendaient qu'on y entendait la nuit des bruits étranges.

Mauteville, appelé Malteville par Eudes Rigaud, fut toujours à la présentation du seigneur du lieu. Au XIII[e] siècle, le présentateur s'appelait Raoul Langlois. Le bénéfice alors valait 20 livres de revenu et comptait 34 paroissiens. En 1738 il n'y avait plus que 25 feux, mais on en comptait 66 en 1820. En 1823

Mauteville cessa d'être commune et apporta ses 269 habitants à la succursale de Grainville-la-Teinturière.

BERTHEAUVILLE.

L'église de Notre-Dame de Bertheauville, isolée et loin de la population pauvre à laquelle elle est destinée, est un chétif monument rebâti presque en entier depuis quinze ans. Le haut de la nef, qui forme aujourd'hui le chœur, a été refait en cailloux et en brique, par M. Chevalier, curé de la paroisse, de 1835 à 1839. Le plan en a été fourni par M. Levieux, d'Ourville. Le travail, conduit par M. Gobert, maître maçon, a coûté 12,000 fr.

La vieille nef, réparée au XVIIIe siècle, possède cependant une corniche en bois, de la Renaissance, où se trouvent les attributs évangéliques. Le clocher, qui a une centaine d'années, renferme une cloche fondue en 1750 et nommée *Marie*, par un président au parlement de Rouen, seigneur de cette paroisse.

Dans les archives du trésor de la paroisse on trouve qu'il y avait jadis dans cette église une chapelle de Saint-Léonard, fondée et bâtie par les Martel. On sait que cette famille, originaire de Bacqueville, avait une grande dévotion à ce saint. Son image se trouve dans l'église de Bertheauville, avec deux captifs enchaînés à ses pieds. Vers 1645 il y avait aussi une chapelle de Sainte-Foi. L'image de cette martyre d'Agen a été transformée en une sainte Catherine. On lui voit un livre, un gril et une chaîne qui tient trois animaux enchaînés.

Le patron présentateur de cette pauvre cure était, au XIIIe siècle, l'abbé de Lyre, abbaye de Bénédictins, fondée en 1045 sur les bords de la Rille. Ce patronage a dû subsister jusqu'au XVIIe siècle, car le pouillé de 1648 est le dernier témoin de cette propriété. Ceux de 1704 et de 1738 donnent le patronage au seigneur ainsi que le bénédictin Duplessis.

Bertheauville, appelé Berteauville aux deux derniers siècles et Bertreville au XIIIe, possédait 56 paroissiens sous Louis IX, et 40 feux sous Louis XV. A présent c'est une succursale de 700 habitants avec l'annexe de Bertreville.

BERTREVILLE.

Cette église, dédiée à Notre-Dame et à saint Lubin, est construite avec du grès du XVIe siècle. Toutefois le pignon de

l'ouest et le chœur sont construits avec le tuf du XIIe siècle. Une partie de la nef a été remaniée en 1774. Les transepts ont été faits en 1700. J'ai remarqué dans cette église un tabernacle en bois, de la Renaissance, et une fort jolie statue de sainte Barbe, sculptée au XVIe siècle.

Bertreville, appelé Bertrevilla par Eudes Rigaud, valait 15 livres au XIIIe siècle et comptait 30 paroissiens, le curé de Gerponville était patron présentateur de cette petite cure, ce qui prouverait, comme l'insinue très-bien le P. Duplessis, que cette paroisse était un démembrement de la sienne. Il est vraisemblable qu'à cette époque Bertreville n'était qu'une succursale sans baptistère ni cimetière. Jean du Désert en était alors le bénéficier, d'après la nomination d'Eudes Rigaud.

Bertreville ne comptait plus que 25 feux en 1738. Effacée du catalogue des paroisses depuis la Révolution, c'est à présent une commune de 310 habitants, annexée à la succursale de Bertheauville.

BOSVILLE.

Bosville, sur la crête d'un des versants de la Durdent, est tout enceint de taillis, au milieu desquels on trouve des médailles romaines et plus de quarante blocs erratiques de grès siliceux. Dans les bois qui entourent la paroisse et qui lui ont donné leur nom, une tradition prétend qu'au VIe siècle saint Samson, évêque de Dol, se retira pour s'y sanctifier par la prière et la mortification. On montre encore une côte qui porte son nom. Chose bien étonnante et qui rentre grandement dans nos idées sur le patronage dû au passage des saints, saint Samson est le patron de l'église de Bosville et sa fête s'y célèbre le 28 août.

Dans l'histoire de l'église de Vatteville, nous avons montré saint Samson de Dol, dans le diocèse de Rouen, baptisant les peuples et étouffant le serpent de l'erreur au sein des *villas* romaines de la forêt de Brotonne. Il n'est pas absolument impossible que ce saint évêque soit venu prêcher dans le vallon de Bosville, dont les bois recouvrent des puits rebouchés, des murs, des monnaies et des tombeaux romains.

Cette église, située sur une hauteur un peu abrupte, fut construite avec du tuf, au XIIe siècle. Il ne reste plus de ce temps que le clocher sur le portail, qui a été retravaillé avec

du grès, du plâtre et du silex. La nef, en grès du pays, appartient au style ogival du XVIe siècle. Le plafond est couvert de peintures représentant de grands vases remplis de fleurs et de flammes, avec les monogrammes de Jésus et de Marie. Cette décoration doit dater du temps de Louis XIV. On trouve, au milieu, les armes des Lemarinier, châtelains de Cany, seigneurs et patrons de Bosville.

Le chœur dut être refait vers 1662, époque qui est aussi celle du baptistère. On voit dans le sanctuaire deux pierres tombales du XIIIe siècle, presque frustes avec inscriptions illisibles.

L'église de Bosville fut entièrement dépouillée, à la Révolution, de ses meubles et immeubles. Elle était riche en terres et en revenus. Tout a été vendu ou aliéné, il ne reste plus pour témoignage de sa splendeur passée que deux obits, l'un sur pierre, dans la nef, l'autre sur marbre, dans le chœur.

Le premier dit que Anne Ballandon, veuve de Pierre Leclerc, laboureur de Benzeville-la-Guérard, a donné au trésor de l'église de Bosville 4,200 livres, aux charges de dire six messes basses par semaine, à perpétuité, pour lesquelles on paiera 200 livres au prêtre et l'on ajoutera 25 livres pour soulagement, à l'intention de leurs parents et amis, vivants et trépassés. 1701.

Celle du chœur renferme une fondation du 5 mars 1673, ainsi conçue : « Gy gist Mre François de Bosville, conseiller et aumônier du roi, prieur du Mesnil-Mauger et curé de Bosville, lequel a donné au trésor de l'église de Bosville 300 livres de rentes, aux charges de faire célébrer six messes par semaine. » Puis le bon curé, qui était contemporain de saint Vincent de Paul, ajoute quelques œuvres assez touchantes : « 50 livres de rentes pour marier chaque année une pauvre fille du lieu, et 100 livres pour œuvres charitables. »

Comme dernière inscription, la famille de Luxembourg-Montmorency vient de placer, dans l'église de Bosville, un marbre blanc, sur lequel est écrit en lettres d'or : « A la mémoire de demoiselle Anne-Élisabeth-Marie de Montmorency-Luxembourg, décédée à Marly, le 25 juin 1840. Elle a aimé les pauvres, et en mourant elle a demandé le secours des prières de ceux de cette paroisse. »

Cette vénérable demoiselle, la bienfaitrice de la paroisse, était la descendante et l'héritière des Bec-de-Lièvre, les der-

niers seigneurs et patrons de Bosville. Cette petite terre était unie, au XIIIe siècle, à celle de Grainville-la-Teinturière; ce qui prouverait une union de plus entre le Bosville romain et le *Gravinum* des anciens. Bosville alors, dans le pouillé d'Eudes Rigaud, comptait 120 paroissiens. Au XVIIIe siècle, il y avait 150 feux. A présent c'est une succursale de plus de 1,400 habitants.

SASSEVILLE.

L'église de Sasseville a été bâtie au XVIe siècle, mais il n'en reste guères que la partie basse du clocher, sur laquelle on lit: 1583. Sur la partie haute, aussi en grès, est le chiffre 1669.

La nef a été rebâtie au dehors, ainsi que le chœur, au milieu du siècle dernier, lorsqu'on fit les lambris, peut-être en 1768; mais les poutres qui supportent le toît sont du XVIe siècle. Elles sont décorées avec soin, des dragons, avec leurs dents, en tiennent les bouts, et au milieu sont des écussons et des personnages à reliefs.

L'Assomption de Notre-Dame est la fête patronale de cette église, dont la contre-table en bois fut faite sous Louis XVI. Dans ce temps on a fait aussi les deux jolis autels de chêne de l'entrée du chœur.

Dans le chœur est une piscine en grès, du XVIe siècle. Sa forme est carrée et cependant elle a deux cuves et une crédence. Les doubles cuves sont rares à cette époque si rapprochée de nous. La Renaissance, toutefois, avait tout refait dans cette église, car c'est à elle qu'il faut attribuer le baptistère en pierre, qui est fort joli et presque comparable à celui de Dénestanville. Le pied est fort bien travaillé; la cuve hexagone présente six sujets dont trois sont des personnages allégoriques : les autres sont l'Annonciation, la Naissance de Jésus-Christ et son Baptême, trois termes relatifs à l'enfance.

Le chef-d'œuvre de Sasseville n'est pas le baptistère, c'est la croix du cimetière, la plus belle du diocèse sans contredit : elle a vingt pieds de haut et est de la plus grande élégance. Sur le fût sont trois jolies statues de femmes, sculptées à la Renaissance, qui représentent les trois Vertus théologales. La Foi tient dans sa main une église, l'Espérance un miroir rond ou ostensoir eucharistique, sur lequel est appliquée une tête de mort, comme si elle voulait dire que l'Eucharistie empêche de

mourir, et que l'immortalité est assurée à l'homme qui a foi en Jésus, la résurrection et la vie. La Charité tient dans sa main un cœur enflammé.

Sur le fût, qui est en grès, sont sculptés tous les instruments et attributs de la Passion. Un joli chapiteau surmonte le fût et au-dessus est la croix où le Sauveur apparaît d'un côté et la Vierge de l'autre. A droite et à gauche sont les deux larrons, et au pied quatre personnages. C'est tout le drame du Golgotha, très-élégamment rendu et très-bien conservé. J'ai quelque raison de croire que ce petit chef-d'œuvre est de 1545.

La cure de Sasseville fut toujours seigneuriale. Dès le XIIIe siècle les monuments écrits nous la montrent tantôt entre les mains des héritiers de Henri d'Estouteville, tantôt à la discrétion de Roger de Bruelles. Le bénéfice de Sasseville valait alors 40 livres et comptait 30 paroissiens. En 1738 il y avait 280 feux, et aujourd'hui c'est une chapelle vicariale de 500 habitants.

Dans son fameux pamphlet des *Anecdotes ecclésiastiques du diocèse de Rouen*, le prêtre Sonnes raconte qu'en 1660 l'archevêque François de Harlay nomma le curé de Sasseville à la cure de Vatierville, en remplacement de M. Coulon, que l'officialité poursuivait à outrance pour cause de doctrine. Ce changement, qui n'est rien en apparence, et qui aujourd'hui serait une chose toute simple, fut alors une grosse affaire. Appel fut interjeté par les parties intéressées, d'abord à la primatie de Lyon, puis à la cour de Rome.

Sasseville a perdu ses archives. Au dépôt départemental on ne rencontre que quelques pièces de la Révolution. Dans le nombre se trouve le mémoire des jours employés, par le nommé Jean Bertin, à détruire les fleurs de lis de la *croisée* de l'église. Cette note éphémère, datée du 21 octobre 1793, est un monument de la fièvre démagogique et irréligieuse qui avait saisi la France au siècle dernier.

FLAMANVILLETTE.

Sur la plaine qui borde le bassin profond de la Durdent, et non loin de la route départementale qui conduit de Cany à Doudeville, on rencontre l'élégant et plantureux château de Catteville, passé de la maison parlementaire des Bec-de-Lièvre dans la grande famille militaire des Montmorency-Luxembourg. Tout près de ses longues avenues, s'abrite l'humble église de

Flamanvillette, réfugiée au milieu des habitations villageoises qui forment sa cour, comme les pauvres font celle de Dieu. Cette chapelle de Notre-Dame est élevée sur un tertre, entouré d'arbres, recouvert de ronces et d'une herbe que ne foulent jamais les pieds des prêtres ni des fidèles. Ces halliers, ces pierres disjointes, ces clôtures en ruine, disent assez que cette église est déserte depuis long-temps. On sent, en l'approchant, le froid de la mort qui se répand sur ce corps sans âme ; car l'âme vivante de l'église, après Dieu, c'est le prêtre.

Rendons hommage, en passant, à l'élégant fût de croix de la Renaissance, sculpté « *l'an mil CCCCC XXX,* » et tout couvert des instruments de la Passion. Sur cette colonne de pierre est représenté un arbre mystique, sur lequel on voit une figure de femme qui se termine par une queue de serpent. Est-ce une allusion au serpent d'airain, un souvenir du paradis terrestre ou une mordante allusion à la faiblesse de la mère des vivants? Nous l'ignorons. En somme, cette croix était très-belle. On sent que l'on est près de Sasseville, et que le voisinage a causé la rivalité. Plus malheureusement encore je n'ai pu lire l'inscription du socle, qui peut-être m'aurait donné le nom de l'artiste. Je n'ai pu déchiffrer que ces mots incertains : « Ceste † fut faicte par M. Le..... » Quant à l'église, elle n'est pas digne de la croix. Le clocher au portail est construit en grande partie avec du grès, la pierre favorite de ces contrées. L'édifice a la forme d'une croix, mais les transepts sont des chapelles ajoutées postérieurement. La nef, en grès et en silex, fut rajeunie soit dans le XVIe, soit dans le XVIIIe siècle.

Le chœur, en bizet, remonte, en grande partie, au XIIIe siècle, surtout le chevet où l'on voit deux ogives terminales rebouchées pour appliquer, à l'intérieur, un tableau de la *Nativité de la Sainte-Vierge*. Je ne dois pas oublier non plus la porte latérale, destinée probablement aux hommes, au prêtre et au seigneur-patron.

Le seigneur châtelain de Flamanvillette, dont nous avons vu le château au hameau de Catteville, fut toujours patron présentateur du bénéfice. Cette cure était donc d'épée et très-fructueuse pour le titulaire. Les armes du patron n'ont pas été effacées à l'intérieur de l'église. Aujourd'hui elle aurait bien besoin de la main généreuse d'un nouveau fondateur, pour la tirer de l'état de ruine dans lequel elle tombe. Cette église a

tout perdu, jusqu'à ses archives. Si l'habitant de Flamanvillette, veut connaître ce que possédait son église avant les confiscations de la Constituante, il lui faudra aller aux archives départementales, et là il trouvera une liasse assez considérable de titres de rentes et de fondations, faites ou transcrites dans les deux derniers siècles. En 1738, Flamanvillette comptait 25 feux et 29 en 1823, quand elle fut réunie à la succursale de Sasseville.

HOCQUEVILLE ou OCQUEVILLE.

Le clocher de Ocqueville est appelé l'*orgueil du canton*. C'est une tour de grès solidement bâtie au temps de Henri IV, surmontée d'une flèche contemporaine, faite en forme de hache, comme à Arques, au Bourg-Dun et à Envermeu. Ce clocher est placé, comme cela arrive fréquemment au XVIe siècle, au bas de la nef latérale du midi. Saint Vaast, évêque d'Arras, est le patron de cette église. Nous regardons ce saint pontife comme l'apôtre des Saxons de nos contrées ; il évangélisa le diocèse de Beauvais et bâtit l'église de Vardes, dans le diocèse de Rouen [1].

Le corps de l'église, grand et élevé, a été construit primitivement au XIIIe siècle. De cette époque il ne reste plus que la fenêtre terminale du chœur et la piscine de la chapelle de la Sainte-Vierge, qui pourrait bien avoir été transportée lors de la reconstruction du XVIe, hors cela tout est assez moderne dans cette église.

La nef principale est moins décorée que l'allée latérale dont les poutres ont des têtes de serpent. Une chapelle seigneuriale, construite en 1661, sert de sacristie ; le baptistère, en pierre, est de ce temps. Le bénitier, en grès, porte la date de [illegible], comme la croix du cimetière. Une contre-table en chêne encadre une Adoration des Mages, qui appartient à la bonne école française du XVIIe siècle. Les pièces les plus anciennes sont une pierre tombale du XIIIe siècle, qui recouvre peut-être les dépouilles mortelles du fondateur de l'église. La tête et la main du chevalier étaient en marbre, ainsi que les écussons. L'ogive terminale est malheureusement rebouchée, car elle est d'un joli dessin et d'une belle exécution. La piscine est égale-

[1] *Histoire du Diocèse de Beauvais*, par M. l'abbé Delettre, p. [illegible].

ment remarquable, elle a deux cuves comme les anciennes; mais la crédence a disparu.

Sur les murs extérieurs sont les écussons armoriés du seigneur-patron. Les moines de Longueville étaient présentateurs et décimateurs. Un aveu du 25 avril 1419, présenté au roi Henri V d'Angleterre, rappelle leur droit, établi par les pouillés [1]. La grange dîmeresse, située sur le cimetière, sert de maison d'école.

Le dimanche du Bon-Pasteur, la paroisse de Ocqueville va en procession à la chapelle de Saint-Roch, à Drosay, par suite d'un vœu fait pendant la peste.

Dans le cimetière est la pierre tombale du dernier curé de la paroisse, prêtre respectable, qui fut long-temps connu sous le nom de *curé sorcier* et de *curé médecin*. Il avait appris la médecine dans un hôpital de Paris, pendant la Révolution. Sa réputation était immense dans le pays. Sa maison et sa personne étaient entourées d'un respect mêlé de terreur; il a joué parmi nous le rôle du *voyant* des anciens jours. On lit sur sa tombe : « Cy-git le corps de discrète personne Me Pierre-Noël Lecompte, ancien curé de Tocqueville-les-Murs, et décédé curé de Ocqueville, le 21 janvier 1843, à l'âge de 91 ans. Pertransiit sanando omnes. »

Ocqueville est appelé par Duplessis *Hocqueville,* par Rigaud *Hosqueville* et par d'anciens titres *Oschevilla*. Il comptait 120 paroissiens en 1260 et valait 25 livres. En 1738 il y avait 140 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 800 âmes.

A la Révolution l'église de Ocqueville fut entièrement dépouillée de ses biens et de ses meubles. Du 18 mars au 4 avril 1793, le district de Cany vendit pour 36,000 fr. de biens appartenant à la confrérie du Saint-Nom-de-Jésus de cette paroisse [2]. Les terres de Saint-Ricquier furent vendues le 19 mars 1793 [3]; puis en 1794 la commune fit du temple une salpêtrière. Les registres furent enlevés et les archives de sa puissante confrérie portées d'abord au district de Cany, puis aux archives départementales. C'est dans la liasse qui concerne cette église que nous avons trouvé la demande de Nicolas Ledoux, qui *réclame des municipaux de Cany le payement de ce qui lui est dû pour être venu à Ocqueville estirper les bras de la*

[1] Duplessis, t. Ier, p. 535. — Pouillés d'Eudes Rigaud, de 1648, 1704 et 1738. — [2] Domaines nationaux. — Arch. départ. — [3] Id., ibid.

croix de la flèche de l'église, le 18 ventôse an II de la République.

La terre de Ocqueville était autrefois un fief qui faisait partie de la baronnie de Caniel. Il en fut démembré par lettres-patentes, du mois de mars 1627 [1]. Le seigneur de ce fief rendait sa haute, basse et moyenne justice dans une ferme entourée de murailles, qui s'appelle encore la cour d'Hocqueville ou d'Osseville. Comme nous le verrons ailleurs, ce nom de cour était commun à tous les lieux où l'on rendait la justice féodale.

CRASVILLE-LA-MALLET.

Sur la plaine qui borde la vallée de Saint-Valery, est située une petite église qui emprunta son surnom à ces puissants Mallet de Graville, qui fondèrent le prieuré de Sainte-Honorine et qui furent de si grands seigneurs tant en Angleterre qu'en Normandie. L'église actuelle, dédiée à saint Vaast d'Arras, a été entièrement renouvelée depuis trois cents ans. La nef principale, bâtie en grès comme le reste de l'église, a été construite en 1608. La nef latérale, au midi, est du XVIe siècle, probablement de 1551, chiffre qui se lit sur la croix du cimetière. Le clocher, au bas de cette chapelle, est du même temps, ainsi que l'autel de pierre de la Sainte-Vierge.

La sacristie actuelle est placée dans une chapelle bâtie vers 1600, au côté septentrional de l'église. Je présume que cette chapelle est la fondation sépulcrale d'un curé du lieu. Une inscription gothique se trouve sur le mur à présent recouvert de badigeon. On reconnaît encore la place de l'autel, dont le rétable était une *Passion* sculptée sur pierre ; les sculptures sont mutilées, cependant on y distingue encore le *Jardin des Olives ou la trahison de Judas, Jésus à la colonne, le Crucifiement, la mise au Tombeau* et la *Résurrection*.

Crasville n'était pas encore surnommée la Mallet, au XIe siècle, car dans la charte de fondation de l'abbaye de Saint-Georges, le duc Guillaume confirme la donation faite au monastère par Garnier, frère de Girald, de l'église et de la troisième gerbe de la dîme du village de Crasville, dans le comté de Talou, *Crasvilla in consulatu Talou* [2]. A ce renseignement,

[1] Duplessis, t. Ier, p. 225. — [2] *Essai hist. et descript. sur l'abbaye de Saint-Georges*, par M. Deville, p. 61.

pourtant si précis, Duplessis ajoute que vers l'an 1090, Hugues de Guetteville, donna l'église de Crasville avec sa dîme à la collégiale de Saint-Georges, donation qui fut confirmée en 1131, par le pape Innocent II [1].

Quoi qu'il en soit, l'abbé de Boscherville était patron de cette paroisse au XIIIe siècle, car c'est lui que cite Rigaud dans son pouillé officiel. La cure alors était estimée 20 livres et comptait 50 maisons ou paroissiens. Les aveux et les premiers pouillés imprimés, constatent le droit de l'abbaye de Saint-Georges, celui de 1738 seulement le partage entre le monastère et le seigneur du lieu. Il y avait alors à Crasville 63 feux et 99 en 1820. Aujourd'hui c'est une commune de 482 habitants, annexée en droit à la succursale d'Ocqueville, mais émancipée en fait par le zèle des paroissiens qui entretiennent un prêtre pour desservir leur église.

OUAINVILLE.

Presque au bord de la route nationale, numéro 25, construite de 1778 à 1804, pour aller du Havre à Lille, on trouve, à l'extrémité d'une grande plaine, le village d'Ouainville, dont l'église a été entièrement remise à neuf depuis 150 ans. Cet édifice, qui ne manque pas d'élévation, sent son siècle dans toutes ses parties, dans son plan comme dans son appareil. Le clocher, sur le portail, a dû être fait vers 1781, sous le règne de Louis XVI. La grande nef, qui a une certaine élévation, a été bâtie en 1746, par les bienfaits et la générosité de M. de Bec-de-Lièvre, curé-décimateur du lieu; c'est ce que raconte la tradition et ce que prouvait une pierre placée sur une porte latérale et disparue depuis six ans. En 1846, on a ajouté à cette église deux croisillons ou bras de croix, qui se raccordent assez bien avec le monument primitif. C'est l'œuvre d'un nommé Asyle Levieux, d'Ourville.

Le chœur a été construit vers 1700, par la générosité de messire Pierre de Bec-de-Lièvre, marquis d'Ocqueville et de Cany, l'un des hommes les plus bienfaisants de son siècle. Autour du sanctuaire était placée la litre seigneuriale de ces seigneurs patrons.

Quand nous avons visité Ouainville, en 1844, nous y avons vu des pierres tombales du XVIe siècle, qui ne subsistent plus.

[1] Duplessis, t. I, p 410.

Je n'ai pas retrouvé non plus, en 1849, un tableau de *Jésus crucifié*. La croix du cimetière avait des personnages au bas des branches ; je ne sais si elle a été conservée.

Le seul vieux monument de cette église, celui qui remonte au XIIe ou au XIIIe siècle, c'est le baptistère, cuve ronde en pierre, soutenue par quatre colonnes à chapiteaux de cornes.

Le temps où l'on construisait ce monument était proche de celui où Eudes Rigaud consacrait et visitait les églises de son diocèse. Le 19 juillet 1269 le saint pontife vint coucher à Ouainville, chez Me Mathieu des Maillez, qui était pourvu des deux cures de Cany et d'Ouainville, et qui les tenait par autorité ecclésiastique ; il venait de consacrer ce jour-là l'église de Cany.

C'est peut-être chez messire Mathieu des Maillez ou des Maillots, l'un des membres de la fameuse famille des Maillots qui a donné son surnom à Theuville, qu'arriva la curieuse histoire racontée par Me Jean Dadré, dans sa *Chronologie historiale des archevesques de Rouen* : « Et comme un jour faisant la visite de son diocèse il (Eudes Rigaud) trouva un curé qui tenoit deux cures avec dispense, et se plaignoit qu'il avoit encore bien de la peine à vivre, il luy donna conseil d'en quitter une et de la bailler à son vicaire, l'assurant qu'il vivroit mieux et plus gayment de l'une des cures que de toutes les deux ; il le creut et en retint seulement une, et luy confessa l'an suyvant qu'il avoit trouvé véritable ce qu'il lui avoit dit. Ce seroit maintenant un paradoxe difficile à croire, à l'endroit de la plus part du monde, ajoute ingénuement le bon pénitencier de l'église de Rouen [1]. »

Tous les pouillés, imprimés ou manuscrits, d'accord en cela avec les monuments et la tradition, font la cure d'Ouainville seigneuriale et féodale. Eudes Rigaud même cite le prêtre Pierre, présenté par le sire d'Ouainville et reçu par l'archevêque Maurice. On s'étonne, après cela, de voir l'archevêque Robert Poulain donner, en 1212, les dîmes d'Ouville aux chanoines de Rouen, à condition qu'ils établiraient un vicaire dans cette paroisse et qu'ils feraient une rente aux *clercs de la commune*. On appelait ainsi les prêtres inférieurs attachés au service de la cathédrale [2].

Nous ignorons ce qu'il y a de vrai dans cette donation et ce

[1] *Chronol. hist.*, p. 150. — [2] Duplessis, t. II, p. 643.

qu'elle put durer; mais il est certain que dans les derniers temps le curé d'Ouainville jouissait de toutes les dîmes qui étaient très-considérables. Au XIII[e] siècle elles valaient 100 livres, et au XVIII[e] elles étaient estimées plus de 10,000 livres. Sous saint Louis il y avait à Ouainville, appelé *Oynville* en 1260 et *Oinville* en 1273 [1], 100 paroissiens, et 110 feux sous Louis XV, ce qui suppose peu de différence. Aujourd'hui c'est une commune de 750 habitants qui, avec l'annexe de Claville, forme une succursale de 1,200 âmes.

La Révolution a enlevé à Ouainville ses archives, pour les porter au district de Cany et de là au dépôt départemental. Le district, après avoir vendu, pendant les mois de février, mars et avril 1793, les biens de cette église, qui étaient importants [2], envoya à Rouen les titres et registres de la fabrique. On trouve à la section des *trésors et fabriques* deux inventaires de Saint-Maclou-d'Ouainville, dressés par la municipalité du lieu, en 1790. L'un est relatif aux objets meubles; l'autre aux immeubles de cette paroisse.

On a connu sur cette commune un tertre très-élevé, détruit par l'agriculture, il y a de quinze à vingt ans. Cette motte de plaine était appelée les *Vieux-Châteaux*. Dans le bois de Bellemare était un manoir à tourelles, appartenant à la famille d'Alot, dont les membres avaient été inhumés dans un caveau du chœur de l'église. « En 1793, dit M. Guilmeth, on enleva de ce caveau trois sarcophages en plomb, que le gouvernement républicain fit fondre pour faire des balles [3]. » C'est ainsi que l'histoire de ce monde n'est souvent qu'un récit de ruines.

CLAVILLE-SUR-CANY.

Cette petite église est aujourd'hui placée sous l'invocation de sainte Honorine. C'est évidemment une trace du passage des chanoines de Graville, qui étaient patrons-décimateurs de la paroisse, et qui en furent sans doute les curés primitifs. Nul doute qu'ils n'y aient apporté avec eux et le souvenir de la sainte et une portion de ses reliques. Ce qui est très-certain c'est qu'en 1200 le patron était saint Martin de Tours, comme le prouve la charte de fondation du prieuré de Graville.

La plus grande partie de cette église est en grès et doit dater

[1] Chartes de la commanderie de Sainte-Vaubourg, aux arch. nation — [2] *Domaines nationaux*. — [3] *Description*, t. II, p. 351.

du règne de Henri IV. De ce temps sont surtout la nef, les deux petits bras de croix et l'essai de clocher que l'on a voulu mettre au portail. Le chœur a été rebâti au siècle dernier. A la contre-table est un assez bon *Christ en croix*, de l'école de Jouvenet.

Nos travaux, sur l'abbaye de Graville, nous ont appris qu'en 1200 et en 1203 les Mallet, de Graville, donnèrent à ce monastère de leur fondation, l'église de Saint Martin de Claville. Jusqu'à la Révolution cette cure, avec ses dîmes, est restée la propriété des religieux du prieuré. En 1738 on y comptait 62 feux et 90 en 1820. Aujourd'hui c'est une commune de 400 habitants, annexée à la succursale d'Ouainville.

CANOUVILLE.

Près l'église de Canouville, était autrefois un vieux château qui, en 1849, a été déraciné jusqu'aux fondements. Il formait un carré long, ayant une tourelle ronde à chaque angle. J'ai vu la charrue passer sur le lieu qu'occupaient naguères encore une motte de dix mètres de hauteur, des fossés profonds de quinze mètres et des murs d'une épaisseur prodigieuse [1]. Des tas de pierres et de silex bordant le chemin, voilà tout ce qui restait de cette montagne fortifiée par le génie de la guerre. On a trouvé dans les débris des pavés faïencés, des poteries du moyen-âge et un tombeau en chêne renfermant un squelette. A quelques pas du château on déterra, en 1848, un *dolium* renfermant une urne de plomb remplie d'ossements brûlés, tout cela a été dispersé au hasard.

L'église, voisine du château, est entièrement construite en grès comme toutes celles de ce pays. Seulement ici le clocher est entre chœur et nef. Sur les chapiteaux des piliers, qui forment l'entrée du chœur, on voit des dauphins et des lis avec les inscriptions suivantes : — *Commencé l'an mil Vc XLIII*. — *Mr Jehan Estienne, curé*. — Le chœur renferme quelques bizets du XVIe siècle. Le lambris a été fait en 1619, par *M. Lenormant, curé de séans*. Le dernier curé de cette paroisse, avant la Révolution, est enterré dans le chœur, sous une pierre de marbre noir.

La patronne de l'église était Notre Dame en son Assomption. Le curé actuel y a substitué le Sacré-Cœur de Marie. Dans le cimetière est une jolie croix en pierre, du temps de

[1] Guilmeth, *Description*, t. II, page 355.

Henri IV. Servant de borne à ce champ de repos, est un tombeau en grès, en forme de toît, sur lequel est une croix en relief. J'y ai lu le millésime de M CCC L (1350). C'est peut-être, avec la croix tombale de Fontaine-le-Dun, le plus vieux monument de grès à date certaine.

Aux archives départementales, on trouve, à la section des *trésors et fabriques*, que le 15 ventôse an II, on coupa les bras des croix de l'église et du cimetière de Canouville.

L'église de Canouville possédait, avant la Révolution, une fort belle niche d'exposition, qui avait sans doute été faite ou donnée par un curé ou par un seigneur. Ce travail, d'une grande patience, a été exécuté sous Louis XV, dans le style communément appelé *rocaille*. Vendu en 1793, il a été acheté récemment par M. Biard, horloger à Doudeville.

Les sires de Canouville, patrons de cette paroisse, étaient de bien puissants seigneurs, depuis le XIe jusqu'au XIIIe siècle. Nous les trouvons mêlés à tous les grands évènements de notre histoire. Il y en a en Angleterre avec Guillaume, comme avec Richard à la Terre-Sainte. Leur nom nous a été conservé surtout dans les chartes de nos abbayes ; car les moines ont toujours immortalisé leurs bienfaiteurs. Guillaume de Canouville signe la charte de Henri II à l'abbaye de Valmont et lui donne la moitié de son moulin à blé sur la rivière de Vittefleur. Les Canouville possédaient alors une partie des bouches de la Durdent, aussi nous les voyons avoir souvent affaire avec les moines de Fécamp, suzerains de ces rives. Dans un cartulaire de Fécamp, du XIIIe siècle, le nom de Canouville revient sans cesse, tantôt appelé *Kanouville, Kanonville, Guenonville et Guanonville*. En tout cas les Canouville étaient, à cette époque, arrivés à un haut degré de puissance, puisque l'un d'eux, Pierre de Canouville, est appelé, dans le pouillé d'Eudes Rigaud, chevalier et châtelain de Beauvais.

Cette famille ne dégénéra pas dans la suite. Partagée en deux branches, la première porta le nom de *Canouville-Raffetot*, et fut alliée aux Choiseul, aux Saint-Simon, aux Noailles et aux Grammont. Son nom se retrouve souvent dans l'église de Raffetot, soit sous la robe du prêtre, soit sous l'épée du chevalier. La seconde branche portait le nom de *Canouville-Grosmesnil*, et était alliée aux maisons de Magneville, d'Estouteville, de Retz, de Saldaigne, d'Annebrault et de Masquerel.

Canouville, appelé souvent Canonville, comptait 26 paroissiens au XIIIe siècle et 60 feux au XVIIIe. Aujourd'hui c'est une commune de 150 habitants, annexée à Vénesville, mais qui possède un prêtre pour la desservir.

VÉNESVILLE.

L'origine de ce nom paraît venir des anciens vignobles, si abondants dans l'ancienne Normandie. Saint Amand et saint Mathurin sont patrons de cette église, dont le chœur et la nef datent du XVIIIe siècle seulement. Deux bas-côtés ont été ajoutés en 1843. Le clocher en grès, du XVIe siècle, a été placé sur le portail où il est précédé d'un porche. Le baptistère, aussi de grès, date de 1570.

La contre-table en bois est un travail remarquable de la minorité de Louis XIV. Les colonnes torses sont ornées de vignes et de colombes, symbole de l'âme chrétienne et de l'Eucharistie. Le tableau représentant *Jésus entre deux larrons* a été peint en 1749, par Bredel, artiste de mérite.

Les archives de cette église se trouvent à présent au dépôt départemental. On y voit des registres contenant les comptes et délibérations de la fabrique, de 1618 à 1672, de 1765 à 1788 et différentes pièces de comptabilité. Cette cure fut toujours d'épée, comme on disait autrefois, et le seigneur en plaçant ses armes sur les murs les mit aussi sur le tableau de la contre-table qu'il donna généreusement. En 1738 on comptait 40 feux à Vénesville et 75 en 1820. Aujourd'hui c'est une succursale qui compte 654 habitants, avec l'annexe de Butot.

Il y avait autrefois à Vénesville une maladerie qui valait 45 livres de rente sous Louis XV. Au mois de juillet 1699, Louis XIV, par lettres-patentes, en réunit le fonds et les revenus à l'hôpital de Fécamp, qui avait été fondé, ou plutôt organisé par le gouvernement, en 1695 [1].

BUTOT-EN-CAUX.

La petite église de Butot, presque abandonnée, est entièrement construite en grès, dans le style du XVIe siècle. Notre-Dame en est la patronne, des armoiries couvrent ses murs. On dit que primitivement le prieuré de Graville a présenté à ce bénéfice. Ce qui est plus sûr, c'est qu'en 1260 l'archevêque

[1] Duplessis, *Description*, t. Ier, p. 99

de Rouen, Eudes Rigaud, présentait à cette cure, qu'il nomme Buyetot [1]. Elle valait alors 20 livres de revenu et l'on y comptait 20 paroissiens. Plus tard la cure de Butot revint aux seigneurs du fief qui l'avaient autrefois donnée. Les pouillés imprimés la leur attribuent. En 1738 on y comptait 38 feux, et 66 en 1820. A présent c'est une commune de 260 habitants, annexé e àVénesville.

SAINT-MARTIN-AUX-BUNEAUX.

Une famille seigneuriale, puissante sous les premiers Capets, donna son nom à ce village, placé sous la protection du grand saint Martin. Les Bunel, Burnel ou Buneaux, possédèrent cette terre, comme Theuville, dans le voisinage, était possédé par les Maillets ou Maillots. Ainsi on a dit, en désignant cette terre seigneuriale, Saint-Martin-aux-Bunels ou aux Buneaux, comme on disait Theuville-aux-Maillots ou aux Maillets. Eudes Rigaud écrivait, dans son pouillé, Saint-Martin-aux-Burneaux, et les registres de l'archevêché traduisaient Sancti-Martini-ad-Bunellos. Au temps de Philippe-Auguste, le seigneur-patron de cette église s'appelait encore Luc Burnel, et il présenta un prêtre nommé Luc, à l'archevêque Gauthier de Coutances.

La population de ce bourg a singulièrement grandi en importance depuis quelques siècles. Sous saint Louis elle se composait de 100 familles, et sous Louis XV on comptait déjà 350 feux. En 1820, *l'Annuaire de la Seine-Inférieure* y plaçait 1,500 âmes. A présent c'est une paroisse de 1,800 habitants, qui n'a que le titre de succursale, mais qui possède un vicaire.

La population devait être très-importante au temps de François Ier, car ce fut alors que l'on reconstruisit l'église, une des plus vastes de la contrée. Elle se compose de deux larges nefs, d'une étendue presque égale, si bien qu'il est malaisé de distinguer la principale de l'accessoire. L'ancienne se reconnaît au tuf roman que l'on remarque au pignon de l'ouest et aux contreforts du XIIIe siècle, qui soutiennent le chœur. Dans cette partie de l'église les fenêtres ont été élargies au temps de Louis XVI, et le mur du midi date de celui de Louis XIV.

Cette grande nef communique avec l'allée du nord par un

[1] Butot est appelé *Buctot* et *Buielot*, dans une charte de Ste-Vaubourg, en 1272; même radical que dans Bébec (Beue-bec), et que dans nos Biville, dit M. Léopold Delisle.

rang d'arcades cintrées de la fin du XVIe siècle. Le vaisseau, tout en grès, avait été richement vitré en couleur par le talent des artistes et la générosité des seigneurs et des paroissiens. Les vents et les révolutions ont détruit ces magnifiques verrières, dont il ne reste que quelques fragments pour faire regretter la perte des autres. Nous citerons parmi les morceaux échappés aux tempêtes : un *Saint-Martin*, *les Hébreux dans le désert dansant autour du veau d'or*, *Moïse exaltant le serpent d'airain* et *le sacrifice d'Abraham*. Ce dernier surtout est très-mutilé.

Le XVIIe siècle travailla beaucoup à Saint-Martin. Ce fut lui qui planta la croix de grès du cimetière, et qui renouvela, dans le style de la Renaissance, le baptistère de pierre. Le pied, orné d'anges sculptés, est d'un joli effet.

Enfin nous signalerons encore dans cette église une *Assomption* du temps de Louis XIV, et une contre-table en bois, riche menuiserie de 1700 ou environ. C'est une des plus gigantesques de cette époque qui en fut si prodigue.

Les registres de cette église existent aux archives départementales, section des *trésors et fabriques*. Ce sont deux gros livres de comptes et de délibérations, dont l'un va de 1685 à 1756, et l'autre de 1758 à 1787, sources précieuses pour l'histoire paroissiale. On y trouve une foule de faits intéressants pour la localité. Nous y avons remarqué entre autres, qu'en 1692, époque de disette et de misère, on répara près de l'autel de Saint-Nicolas une vitre qui avait été cassée par les voleurs.

Les seigneurs de Saint-Martin furent toujours patrons présentateurs de la cure. Au XIIIe siècle il y avait deux portions de cure, évidemment parce que la terre était partagée entre deux maisons, les Burnels et les Saint-Martin ; mais cette situation ne dura pas long-temps, car les derniers pouillés n'en font pas mention.

AUBERVILLE-LA-MANUEL.

L'église d'Auberville a été, comme toutes celles de ce pays, rebâtie au XVIe siècle. Le chœur, la nef et le clocher, qui sert de portail, sont en grès du pays. Seulement en 1843 on a ajouté deux transepts, dont M. l'abbé Surgis, vicaire-général,

est venu poser la première pierre. L'accroissement de la population a motivé cet agrandissement.

Il est probable qu'il en fut de même sous François Ier. A ce moment de Renaissance, l'église, en tuf et en bizet, dut paraître sombre et petite. Il reste de ce monument primitif quelques fragments dans la chapelle de la Sainte-Vierge; mais la plus belle pièce qui subsiste du XIIe siècle et, à vrai dire, le seul monument d'Auberville, c'est le baptistère en pierre, décoré dans le style ogival primitif. La cuve, ornée de trèfles et d'ogives, est cantonnée de quatre colonnes à chapiteaux de cornes. C'est sur ces fonts vénérables que fut baptisé, le 19 avril 1761, M. l'abbé Motte, curé de la cathédrale.

Ce vénérable ecclésiastique, qui pouvait dire comme son divin Maître : « Pater meus agricola, » fit ses humanités au séminaire Saint-Nicaise, en même temps que le célèbre Brunel, le constructeur du tunnel sous la Tamise. Il suivit au collége le cours de théologie professé, avec tant d'éclat, par MM. Tuvache et Baston, la gloire de la vieille école normande. Quelque temps après il entra au séminaire Saint-Vivien, sous la direction de M. Pottier, et fut ordonné prêtre en 1788. Sa première mission fut à l'église de Saint-Nicolas, dont il resta vicaire jusqu'au serment constitutionnel. Pendant la Terreur il demeura caché dans la ville de Rouen, afin de rendre aux fidèles tous les services nécessaires au salut de leur âme. Pendant la courte trêve de 1795, il s'établit à l'église Saint-Louis, qu'il ouvrit au culte catholique. Obligé de se cacher de nouveau, il continua à travailler à la vigne du Seigneur, en vrai confesseur de la foi. Lorsque l'arrêté des consuls eut accordé la liberté de conscience, l'abbé Motte reparut, et vint, avec tous les prêtres non assermentés, ouvrir l'église de Saint-Ouen pour y officier de 1800 à 1802. Au mois de juin, après l'arrivée de M. Cambacérès, il fut nommé, avec M. Holley, vicaire de la cathédrale. Ce fut alors qu'il lia avec ce dernier et M. Faucon, plus tard recteur de l'Académie, une amitié modèle, toujours employée pour le triomphe du bien et du vrai.

En 1807, il devint curé de Saint-Maclou, et malgré les labeurs d'un pénible ministère il fonda un pensionnat ecclésiastique, qui se transforma en une pépinière de prêtres. C'est là qu'en 1812 il recueillit les exilés du grand séminaire, fermé par ordre de l'Empereur. Devenu chanoine et curé de la ca-

thédrale en 1815, il continua, pendant vingt ans, l'œuvre qu'il avait commencée, et il devint ainsi le père d'une génération sacerdotale. Enfin, après une longue vie, pleine devant Dieu et devant les hommes, il rendit son âme à Dieu, le 28 novembre 1844, entouré d'une estime qui ne s'est pas démentie un seul jour. Le 30 novembre on lui fit de magnifiques funérailles, et nous nous souvenons encore de l'immense cortège de prêtres et de fidèles qui accompagna ses restes vénérés à travers les principales rues de sa paroisse[1].

Une des circonstances les plus touchantes de la vie de ce confesseur de la foi, c'est son entrevue avec les fonts de son baptême. A coup sûr ce fut un spectacle attendrissant jusqu'aux larmes, de voir ce vétéran du sacerdoce, les cheveux blanchis et le front courbé sous le poids des ans et des travaux évangéliques, s'agenouiller devant cette première borne de sa carrière apostolique, et remercier le ciel de la lui avoir faite si longue et si belle ! Par un bonheur, assez rare de nos jours, c'étaient bien les mêmes fonts où il avait été régénéré près d'un siècle auparavant. Fonts sacrés et bénis ! tressaillez d'allégresse, car c'était un chrétien, digne du temps de saint Louis, que celui que vous avez porté le 19 avril 1761 ! C'est un saint pour le ciel que vous avez enregistré ce jour-là sur vos dyptiques !

Près de l'église est le vieux manoir des châtelains d'Auberville. Le monument primitif est un carré long, bâti en silex et en pierre, avec des tourelles à chaque angle : les deux tourelles finissent en vignot et paraissent appartenir au XVe siècle. Ce château était entouré de fossés, deux portes y donnaient accès, celle de Vénesville, qui a aussi ses tourelles, et celle de Saint-Michel, ainsi appelée parce que dans une niche on voyait le chef des anges terrassant le dragon. Cette jolie construction de la Renaissance, avec ses tours de brique, est d'un aspect fort pittoresque.

Ce vieux château avait droit de haute, moyenne et basse

[1] On a publié deux portraits de M. l'abbé Motte ; le premier, chez Péron, en 1843, le second, à Paris, chez Lemercier, par M. Légal, de Rouen. Ce dernier fut vendu au profit de la société de Saint-François-Régis, dont il avait été le bienfaiteur et un des fondateurs. M. l'abbé Picard, son vicaire et maintenant son successeur, publia, en 1845, sur M. l'abbé Motte, une Notice qui fut achetée et lue par tout le monde.

justice. On montre encore la *prison* et le lieu de la *cohue*. Le siége du président n'a été détruit que depuis quelques années. Les châtelains avaient étendu leur ceinture noire sur les murs de l'église, et placé leur pierre tombale dans le chœur. L'un d'eux, M. d'Amfreville (amiral), a donné à l'autel un Christ où brillent ses armes.

Le patronage, toutefois, n'avait pas toujours appartenu au seigneur. Tout d'abord les châtelains de Beauvais, seigneurs de Barville, le possédaient; puis ils le cédèrent à l'abbé de Fécamp, qui en jouissait pleinement au temps de saint Louis. A cette époque, cependant, Guillaume de Mortemer réclama le fief et l'église d'Auberville; mais il fut débouté de ses prétentions [1]. Le pouillé d'Eudes Rigaud en fait foi [2]. Un moment la cure paraît avoir appartenu à l'abbaye de Saint-Georges de Bocherville [3], mais cette possession ne dut être que transitoire. Eudes Rigaud raconte, dans le registre de ses visites pastorales, que Guillaume Vaspail, abbé de Fécamp, avait conféré de pleine autorité apostolique, comme c'était son droit, la cure de Auberville (de Obertivillâ super Wullettes), à un clerc nommé Richard, qui n'alla pas, selon l'usage du diocèse de Rouen, jurer obéissance à son archevêque. Rigaud fit saisir les fruits de son bénéfice par le doyen de Valmont; mais le 6 des nones de juillet 1252, le curé ayant comparu devant lui et fait le serment exigé, le pontife leva la sentence et défendit au doyen de donner suite à l'affaire [4]. Ici, comme on le voit, Fécamp possède avec grande autorité; mais plus tard les seigneurs revinrent sur leur donation, et dans les derniers temps la cure était complètement féodale.

Il y avait aussi à Auberville un personnat, sous le titre de Saint-André. Cette institution du moyen-âge a duré jusqu'à la Révolution. Duplessis dit qu'il existait dès 1222, et qu'il était alors entre les mains de l'abbé de Fécamp [5]. Cependant le pouillé d'Eudes Rigaud, rédigé soixante ans après cette date, ajoute que le chevalier Talbot présentait à ce personnat, de 20 livres de revenu, au droit de son épouse. Ce qui est plus certain

[1] Cartulaire de Fécamp, p. 52. — [2] Aux arch. départ., mss. d'Ange Godin. — [3] Ricardus filius Goscelini eisdem dedit decimam et ecclesiam de villâ quæ dicitur, Obertivilla. — Charte de Guil.-le-Conq., dans l'*Essai historique* de M. Deville, p. 64. — [4] *Regestrum visitat.*. p. 141. — [5] Duplessis, t. Ier, p. 630.

c'est que dans les derniers temps l'abbaye de Fécamp possédait le personnat d'Auberville. Il est probable qu'il y aura eu échange du personnat pour la cure, entre l'abbé et le seigneur. Après les titres d'antiquité que nous venons de produire, comment comprendre l'aveu d'un seigneur d'Auberville, qui déclare effrontément, le 6 novembre 1634, qu'il a fondé, dans l'église de son village, un *personnage* à simple tonsure [1].

Auberville, qui s'écrivait encore au siècle dernier Oberville, est constamment nommé dans les anciennes chartes Obertivilla ou Osbertivilla [2]. Quant au surnom de Manuel, il lui vient évidemment d'un de ses seigneurs. Rigaud l'appelle Oberville-sur-Veulettes, *Osbertivilla super Wullettes*, dans ses visites, et Obervilla-la-Manuel dans son pouillé, on choisira. Au XIIIe siècle, on y comptait 48 paroissiens et 52 feux en 1738. Aujourd'hui c'est, avec l'annexe de Malleville, une succursale de [illegible] habitants.

MALLEVILLE-LES-GRÈS.

Comme le veut le surnom de la paroisse, l'église est toute en grès du XVIe siècle. Le clocher, sur le portail, est un corps carré en silex moderne. Au pignon de l'ouest subsiste encore un morceau du XIIIe siècle, c'est tout ce qui reste d'ancien. La croix du cimetière est de 1554. C'est l'époque de la construction de l'église. Une bande noire armoriée entoure ce monument désert.

Près de la ferme de M. Bouic est une croix en grès, de [illegible], assez élégante et portant aux pieds une longue inscription : « *En mémoire de la mort et de la passion de Jésus-Christ..... et Guillaume, père et fils, ont fait ce jourd'hui... mois de mars...* »

Le patronage de Malleville fut toujours seigneurial. Au XIIIe siècle c'était Jean de Malleville qui nommait à cette cure, de 48 paroissiens et d'un revenu de 30 livres. Au temps de Thibaut d'Amiens, le titulaire portait le nom de Robert. En 1738 on y comptait 46 feux, et aujourd'hui c'est une commune de 300 habitants, annexée à la succursale d'Auberville-la-Manuel.

VITTEFLEUR.

Les bords de la Durdent étaient autrefois soumis à l'abbaye de Fécamp, depuis Vittefleur jusqu'à son embouchure. C'est

[1] Duplessis, *Description*, t. Ier, p. 630. — [2] Cartulaire de Fécamp, pouillé et registre d'Eudes Rigaud, charte de fondation de Saint-Georges, etc.

là surtout que commençait cette grande propriété monastique qui ne s'arrêtait plus qu'aux bords du Dun. Ce canton, nommé les *Plains,* relevait de la vicomté de Blosseville, il est vrai, et aussi de la baronie de Vittefleur, puissance judiciaire différente de l'autorité fiscale du vicomte. Ici les moines exerçaient tous droits de la justice et y avaient établi un hôtel où ils se plaisaient parfois à résider. L'abbé de Fécamp était tout à Vittefleur; de lui relevaient l'église, les dîmes, les prés, les moulins, les pêcheries, la prison, les maisons, les halles et le marché [1]. Ce qu'ils appelaient l'*Hostel de Vittefleur* était une véritable forteresse, entourée de murs et de fossés, bastionnée de tours et de tourelles.

Dans les premières années du XIII[e] siècle, l'abbé Raoul d'Argences acheta aux bourgeois de Vittefleur quatre masures attenant à son verger, afin d'agrandir le marché qui prenait une grande extension. Il fit enceindre cette bourgade de hautes murailles, dont on voit encore les ruines aux pieds du coteau.

L'*Hostel de Vittefleur* était en pleine vigueur au temps de l'invasion anglaise. Les tours alors étaient garnies de soldats et en bon état de défense. Les fossés étaient remplis d'eau, les ponts s'allongeaient sur les douves et la herse montait et descendait aux portes du castel. En 1420, nous voyons sur les registres de Jean Cuillerié, receveur de l'abbaye, qu'on fit des dépenses pour achat de pals, pour réparation des ponts-levis et des dormants qui étaient rompus.

A cette triste époque de notre histoire, l'hostel de Vittefleur était devenu la retraite des habitants du village, qui s'y réfugiaient contre des brigands, ravageurs de ce pays. Jacques d'Orival et sa compagnie y montaient la garde, mais les gens de guerre de Henri V, le bailli de Caux et les siens consommaient les foins et les fruits de cette terre, ruinée comme le reste de la contrée [2].

Une tradition locale veut que les moines de Fécamp aient autrefois desservi la paroisse et logé dans l'hostel. On ajoute même qu'un souterrain les conduisait de la maison au monastère. Cette vieille légende, qui entoure tous les manoirs abbatiaux, couronne avec bonheur cette rude maison de

[1] Apud Willefloy Mercatus. — Cartul. de Fécamp, du XIII[e] siècle, p. 76. — [2] Fallue, *Hist. de la ville et l'abb. de Fécamp,* p 195, 209, 259, 261, 262.

grès et ces tourelles couvertes de chaume. Dans cette maison sévère et à l'aspect ruineux, on a installé l'école des filles. Un débris de tour porte encore un nom de prison ou de cachot.

La Révolution française vendit, comme domaines nationaux, toutes ces propriétés. L'ancien prétoire et le jardin attenant furent achetés 2,750 fr., par Louis Langreney. Tous les autres biens de l'abbaye furent vendus par le district de Cany, pendant les mois de janvier et de mars 1792. La somme qui entra dans le trésor de l'État n'était pas inférieure à 30,000 fr.[1]

Ainsi finit cette vieille baronie de Vittefleur, qui a laissé une masse de pièces aux archives de Fécamp. Des liasses sans nombre, étiquetées mais non classées ni encore étudiées, se voient dans le vaste dépôt départemental de la préfecture de Rouen. C'est à cette source, pure et féconde, que pourra puiser plus tard l'historien de nos contrées qui voudra rendre à nos bourgs et à nos villages leur physionomie primitive. Pour nous qui n'avons ni le temps, ni les ressources nécessaires pour faire ces études et ces publications, nous nous contentons de montrer à nos successeurs cette Californie historique, dont les misères de notre temps nous empêchent d'exploiter les trésors. Comme Moïse nous aurons salué la terre promise sans pouvoir l'atteindre.

L'église de Vittefleur, quoique très-anciennement fondée, n'a rien conservé de sa construction primitive. La seule partie tant soit peu vieille, est le chœur qui remonte au XIIIe siècle. Les arceaux des voûtes posent sur des feuilles de chardon et sur des têtes de chou. On remarque, parmi les consoles, une belle tête couronnée comme un roi des Francs, entourée de grappes de raisin et de feuilles de vigne.

La nef dut être reconstruite en 1741, c'est le chiffre qu'on lit sur le pignon. Elle devait être accompagnée d'une nef latérale qui faisait suite au clocher. Le côté nord du cimetière de Vittefleur et les terrains environnants sont remplis de murailles enfouies qui indiquent tous les bouleversements qu'a endurés ce pays.

Ce fut sans doute aussi vers 1741 que fut bâti le clocher, tour de grès, jadis surmontée d'une flèche frappée par la foudre à trois heures du matin, la nuit du 1er au 2 octobre 1821. Le clocher actuel fut reconstruit en 1824, d'après les plans de

[1] Domaines nationaux de première origine. — District de Cany.

M. Jouannin, architecte du département. C'est une hideuse construction en bois et en terre, qui rappelle les maisons gauloises.

Malgré le vice de cette construction, nous croyons cependant ne pas devoir refuser à son auteur une notice nécrologique, par cela seul qu'il fut architecte départemental.

Jean-Baptiste-François Jouannin, né à Saint-Brieuc, le 9 août 1776, fut dirigé dans sa jeunesse par M. Pion, ingénieur en chef du département des Côtes-du-Nord. Dès 1801 il travailla sous les ordres de l'ingénieur Lamandé, aux quais et aux ponts de la capitale ; en 1803 il construisit, en Bretagne, le pont de Goüet, près Saint-Brieuc, et en 1816 fut nommé, par M. de Kergariou, architecte des bâtiments civils de la ville de Rouen, poste qu'il occupa jusqu'en 1826, où il fut brusquement révoqué. Il mourut à Rouen le 4 juin 1841.

Ses principaux travaux d'architecture, sont l'établissement des aliénés de Saint-Yon, la construction de l'église de Forges, les réparations à l'église d'Ourville et les premiers travaux de la cathédrale, après l'incendie du 15 septembre 1822. Comme artiste nous louerons peu M. Jouannin, mais comme homme il avait des qualités que M. Girardin, l'homme de cœur par excellence, a su faire ressortir dans une *Notice* biographique, insérée dans la *Revue de Rouen,* de 1841.

Dans le transept méridional de l'église de Vittefleur, on voit une jolie contretable en bois, à colonnes creuses avec tabernacle du temps de Louis XIII. Cette boiserie, malheureusement empâtée de peinture, vient de l'église de Crosville. C'est pour cela qu'on y voit les images de saint Pierre et de saint Paul, patrons de cette ancienne paroisse.

En face, dans le transept du nord, est une image de sainte Wilgeforte, très-vénérée dans ce pays. Tous les jours, on voit des pèlerins venir prier à ses pieds. Beaucoup demandent des messes, plusieurs apportent des cierges et touchent des linges, presque tous se font dire des évangiles. Sainte Wilgeforte de Vittefleur est la plus célèbre de l'arrondissement d'Yvetot, qui en compte plusieurs.

Dans le cimetière est une croix charmante. Le fût est tors comme celui de Pourville, orné de fleurs et de fruits; la colonne et la base sont en grès, mais la croix est en pierre découpée en forme de soleil, dont les rayons forment la roue

avec les branches. D'un côté est le Christ, de l'autre la Sainte-Vierge, au bas est sainte Madeleine, à droite et à gauche saint Nicolas et saint Martin. Au-dessus du Christ est un pélican nourrissant ses petits. Au bas de la croix sont des initiales et des chiffres, puis le millésime de 1647 avec cette légende : « Salva nos, Christe, per sanctam crucem tuam. »

L'église de Vittefleur possède une confrérie de Saint-Sébastien, fondée en 1573. L'approbation fut donnée à Fécamp, le 25 octobre 1574, par M. le vicaire général, « in spiritualibus et temporalibus » de M. Charles de Lorraine, cardinal, archevêque et duc de Reims et abbé de Fécamp, sur la demande de Thomas Goujard, curé de Vittefleur, curatus ecclesiæ parochialis Sancti-Martini de Vittofloro. La pièce commence ainsi : « Constitution et ordonnance de la confrérie et charité, fondée et establie en l'église paroissiale de Vittefleur, exemption de Fécamp, à l'honneur et louange de la benite Trinité du Paradis, et sous le nom et titre du glorieux ami de Dieu, monsieur Saint-Sébastien, martyr. » Il était dit qu'il y aurait douze frères servants qui feront le serment, devant ledit sieur curé, de servir à inhumer et porter les corps à l'église, au cimetière dudit lieu et autres saints lieux dedans la banlieue, de quelque maladie qu'ils soient décédés. Les frères servants devaient porter un chaperon vert, croix, cierge, bannière, clochette et eau benite ; ils payaient la fosse quand le défunt était pauvre. Si l'un deux venait à mourir, un confrère, vêtu de tunique et de chaperon, allait faire le cri par les carrefours de Vittefleur.

L'antiquité du patronage et de la possession de Vittefleur entre les mains de l'abbaye de Fécamp, nous porterait à croire que la donation remonte aux temps mérovingiens et peut-être au gouvernement du comte Wamnge, fondateur du monastère. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, Saint-Martin-de-Vittefleur fut donné ou restitué au monastère cauchois, par Richard Ier, en 988. Elle fut une des paroisses de la célèbre exemption, que nous pourrions appeler le diocèse de Fécamp. Elle est mentionnée à ce titre dans la charte de Hugues d'Amiens [1], et la bulle de Célestin III, en 1196 [2], et à cause de cela elle ne fut jamais visitée par l'archevêque de

[1] Witteflue. — *Recueil hist. chronolog. et topograph. des archev., évêchés et abbayes*, par dom Beaunier, t. II, p. 686. — *Neustria pia*, p. 287. — [2] Ecclesiam de Vitteflou. — *Neustria pia*, p. 244.

Rouen ou ses archidiacres. Malgré tant de confirmations imposantes, le patronage de cette église fut usurpé par un seigneur du lieu, vers la fin du XIIe siècle. Forcé, par les foudres de l'Eglise, de revenir à résipicence, l'usurpateur signa, sur le saint Evangile, la charte de restitution qui suit :

« Sciant præsentes et futuri quod ego Rogerius de Andeli concessi et confirmavi in puram et perpetuam eleemosynam Deo et ecclesiæ Sanctæ-Trinitatis Fiscannensis, patronatum ecclesiæ Sancti-Martini de Witteflou et quidquid ad jus patronatûs pertinet, et omninò relaxo calumpniam quam faciebam in quâdam decimâ quam possidet Rogerus, clericus de Witteflou et Thomas, heres ejus, et quam prædecessores mei injustè diffociaverant ecclesiæ Fiscannensi prædictæ et ecclesiæ patronatum, quæ sicut per fidele testimonium reccognitum est in dominio ecclesiæ Fiscannensis et in medio terrarum suarum circumquâque adjacentium. Ego prædictus Rogerus indigens misericordiâ Dei animasque prædecessorum meorum volens eripere à pœnâ quam meruerunt pro injuriâ et calumpniâ prædictâ ecclesiæ Fiscannensi super præfatæ ecclesiæ patronatu injustè rapto, pono et repono et tactis sacrosanctis Evangeliis in prædictâ ecclesiâ Fiscannensi præsente conventu juravi. — Actum Fiscanni, anno gratiæ M. CC. septimo. Testibus, magistro Hugone, archidiacono ; Johanne de Harecuriâ, Ricardo de Sancto-Valerico [1]. »

Vittefleur, de l'exemption de Fécamp, comptait 140 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,400 habitants avec l'annexe de Crosville.

Comme Vittefleur fut toujours un grand centre de population, cette considération lui valut, au moyen-âge, un hôpital ou léproserie, connue sous le nom de Saint-Thomas. Les titres manuscrits de l'abbaye de Fécamp parlent souvent de cette chapelle, qui était encore titrée en 1710. Les abbés de Fécamp y présentèrent, témoin Henri de Lorraine qui la conféra de plein droit en 1635 ; mais les châtelains d'Auberville leur contestèrent ce droit, se prétendant héritiers des fondateurs [2].

Il nous reste à dire un mot du nom de Vittefleur, de son orthographe, de son origine et de sa signification.

Le nom de Vittefleur a été écrit de bien des manières par les clercs du moyen-âge. Au XIIe siècle, l'archevêque Hugues d'Amiens, écrit Witeflue [3], et le pape Célestin III, Witeflou [4]. Le roi Henri II, dans une charte de l'abbaye de Valmont,

[1] Cartulaire de Fécamp, du XIIIe siècle. — [2] Duplessis, t. Ier, p. 750. — [3] Dom Beaunier, *Recueil*, etc., t. II, p. 684. — *Neustria pia*, p 247. — [4] *Neustria pia*, p. 243.

confirme au monastère le moulin de Wittefleud. En 1207, Roger d'Andeli restitue l'église de Witeflou, et quelques années auparavant l'abbé de Fécamp, Raoul d'Argences, avait acheté des terres pour agrandir le marché de Witefloy [1]. En 1573, le vicaire-général de l'abbé de Fécamp écrit *Vitteflum*, et dans un acte de l'archevêché de Rouen, de 1597, le feudiste traduit Wittefleur, par de *Victo fluctu* [2]. Enfin les vieux titres français écrivent souvent *Vitteflu*, comme prononcent encore tous nos habitants des campagnes.

De toutes les provinces de France, il n'y a guères que la Normandie qui possède des noms de lieu terminés en *fleur*, et encore ce vieux duché n'en compte que cinq ou six, tous au bord de la mer. Barfleur est le plus ancien port du Cotentin et le véritable ancêtre de Cherbourg, au temps de la domination anglaise [3]. Harfleur et Honfleur sont les deux principaux havres qui gardent l'embouchure de la Seine. Le premier fut long-temps considéré comme la clé de la France et le souverain port de la Normandie. Près d'Honfleur est Fiquefleur, petit échouage maritime placé au fond d'une baie. Le cap d'Antifer est appelé par de vieux géographes et dans des titres anciens, le cap d'Antifleur. Enfin nous arrivons à Vittefleur, aujourd'hui à 8 kilomètres de la mer, mais où le flot dut remonter dans les anciens jours, par exemple lors des invasions des peuples du Nord. Aussi, avec tous les géographes et les étymologistes, nous ne balançons pas de dire que fleur, fleu, fleue, flou, fluet, signifient flot ou flux de la mer. Witte, white, vitte, voudrait dire blanc dans la langue des peuples du Nord, comme White-Hall, en anglais, signifie le palais blanc. Le nom de Vittefleur est donc tout à la fois tudesque et maritime, deux causes qui ont disparu, car la mer s'est retirée, et l'on chercherait vainement ici des traces de germanisme.

CROSVILLE-SUR-DURDENT

Dans une île de la Durdent, non loin de l'ancienne église de Crosville, on voyait naguère une motte antique qui renfermait de nombreux débris romains. Lorsqu'en 1833, M. Lamare, de Rouen, fit niveler le sol et démolir cette *butte*, respectée par quinze siècles, on rencontra une maçonnerie en pierre tuf-

[1] Cartulaire de Fécamp, p. 76. — Duplessis, t. I, p. 749. — Guilmeth, t. II, p. 365.
[2] Voir les rôles de l'Échiquier.

feuse, reste d'un édifice pavé en mosaïque. On avait inhumé sur l'ancien pavage, car une cinquantaine de squelettes ont été déterrés par la bêche. L'état de conservation de ce monument antique nous fait croire qu'il a été comblé de main d'homme et à dessein, peut-être dans une pensée religieuse. Malheureusement aucun homme intelligent ne présida à la fouille de 1833. Non-seulement les murs furent brisés, mais la mosaïque fut mise en pièces. Tous les habitants de Cany et de la vallée en emportèrent des cubes qui étaient très-fins. Un seul morceau a été conservé, et donné au musée de Rouen, par M. Limare. Il représente deux jambes d'homme. Dans ces ruines se sont rencontrées plusieurs monnaies romaines du Haut-Empire [1].

Non loin de cet édifice on a trouvé, en 1849, au pied de la côte, un ancien four à chaux qui pourrait bien être contemporain de la mosaïque, car on y a recueilli des médailles de bronze d'Antonin et de Faustine, que j'ai vues à Cany. Le fourneau était encore rempli de chaux vive.

L'ancienne église de Saint-Pierre de Crosville était située entre ces deux monuments, sur le bord d'un vieux chemin, appelé par la tradition la *rue Saint-Pierre,* et par les archives la *chaussée de Saint-Pierre*. C'était non loin d'une fontaine qui portait le nom du prince des apôtres. Cette église devait être romane. Le plan nous fait croire qu'elle se terminait en abside circulaire. Quoiqu'elle ait disparu depuis 1784, le cimetière n'en a pas moins continué à rester le lieu de sépulture de la paroisse. Une croix en pierre, sculptée au XVIIe siècle, sanctifie toujours cette enceinte abandonnée.

Il paraît bien que l'ancienne paroisse de Crosville, autrefois dans la vallée, s'était peu à peu transportée sur la plaine, à la fin du siècle dernier. L'humidité, les brouillards, les inondations, les fièvres, avaient fait petit à petit déserter les bords de la Durdent. Voyant que la population était sur la côte, M. Roulland, dernier curé de cette paroisse, crut devoir y transférer l'église. La résolution en fut prise en 1783, par les paroissiens, qui affectèrent à cette translation une somme de 13,000 livres. Jacques Binet et Jacques Gibert, maçons d'Au-

[1] *Notice sur un cimetière romain en Normandie, en* 1849. — *Catalogue du musée départemental.* — *Descript. géogr.*, etc., par Guilmeth, t. II. — *Mém. de la Soc des Antiq. de Norm*, t. XVII.

zouville, se rendirent adjudicataires. Ce Gibert est peut-être le même qui avait rebâti les chœurs d'Etaimpuis et de Vassonville.

La nouvelle église fut construite en brique et en silex. Le clocher seul est en grès, dans une forme qui rappelle le XVIe siècle. C'est qu'en effet, il a été transporté ici dans sa forme primitive. Pour asseoir l'église M. le curé donna une portion de la masure de son presbytère qui était très-considérable. Dans le chœur on voit une pierre tombale, transférée du bas de la côte, sur laquelle on lit ces mots : « Cy-gist damoiselle Gilonne de Royville, decédée le 23 avril 1700. » Le bon curé, qui avait eu toute la peine de la translation de l'église, ne jouit pas long-temps de son œuvre, car il décéda en 1790. C'était mourir à temps pour échapper à bien des chagrins.

Cette église de Saint Pierre de Crosville possède des archives, aujourd'hui dans la sacristie de Vittefleur. Ce sont quatre gros registres de fabrique, qui vont de 1532 à 1789. Là nous avons vu que cette paroisse, à présent supprimée, avait curé et vicaire, et des rentes nombreuses dont il lui reste encore 600 fr. On y tenait une foire à la Saint-Pierre. Le trésorier recueillait du beurre, du lin et des œufs, et il payait 15 sous chaque année pour la *subvention*, le *don gratuit* ou la *debite de la cathédrale de Rouen*. Nous y avons lu également que Crosville avait, en 1741, un syndic ou espèce de maire. En cette année eut lieu une délibération fort importante des propriétaires ou habitants de la paroisse, réunis à *l'état de commun*, à l'issue de la grand'messe, séance dans laquelle ils représentèrent que de temps immémorial ils étaient propriétaires des *communes, pascages et costières* sises en ladite paroisse. C'était un commencement d'institutions municipales, qui fut complété cinquante ans plus tard. Du reste, depuis 1823, Crosville n'est plus une commune, c'est une simple section de celle de Vittefleur, à laquelle elle a apporté 220 habitants.

VEULETTES.

Presque toutes nos vallées littorales montrent une belle église à leur embouchure. Harfleur, Montivilliers, Graville ferment heureusement la vallée de la Seine et le ruisseau de la Lézarde. L'âpre vallon de Fécamp, si cher à nos ducs, montre une basilique ogivale, dont les gorges d'Etretat ont voulu refléter la merveille. Si la puissance monastique arma des lé-

gions de *Machons* et de *Latomiers*, la ferveur monumentale agita de nombreux marins qui vinrent apporter leurs pierres à Notre-Dame de la Manche. La Bresle opposait les abbayes d'Eu et du Tréport aux belles églises paroissiales de Saint-Jacques de Dieppe et de Notre-Dame d'Arques. Les petits ruisseaux de la Veules et du Dun s'enorgueillissaient chacune d'un *moutier* que la Durdent ne voulut pas laisser long-temps sans rival.

Si l'embouchure de la Durdent n'était qu'un marécage alimenté par les eaux de la mer et de la rivière, Veulettes n'était qu'un désert couvert de bois et arrosé par un petit ruisseau qui coule encore et qui lui a donné son nom. Un jour de fête du xe siècle, le grand seigneur normand de qui relevaient ces sauvages collines (peut-être le sire de Kanouville), se trouvait à la messe avec plusieurs autres chevaliers, dans la grande abbaye de Saint-Ouen de Rouen. Dans ces sortes de cérémonies il était d'usage que chaque homme puissant, fît au monastère, un présent digne de lui. Le suzerain de Veulettes, allant à l'offrande à son tour, dit à l'abbé : « *do Veulettam* [1], je donne Veulettes. » C'est-à-dire je donne un vallon inculte et de nulle valeur. Après l'office, la donation fut régularisée. La charte, signée et scellée, fut soumise à l'approbation du duc de Normandie, de l'archevêque de Rouen et du souverain pontife. Le pape Benoist IX confirma la donation de Veulettes par une bulle de 1044 [2].

La grande abbaye de Saint-Ouen de Rouen, qui venait de recevoir Veulettes d'une façon si étrange et si libérale, ne voulut pas rester en arrière de sa rivale l'abbaye de Fécamp, jusques-là l'unique suzeraine des bouches de la Durdent. Elle envoya plusieurs de ses enfants travailler avec ceux de Saint-Waninge et de Guillaume de Dijon au dessèchement des vallées, au déboisement des collines et au défrichement des plaines. La tradition qui met des moines à Vittefleur, en place aussi à Veulettes. Dans les deux pays, on parle de prieurés et de souterrains; c'est qu'en effet, au xie et au xiie siècle, les églises données à nos abbayes étaient desservies par des religieux; le moine administrait les sacrements, tandis que les dî-

[1] Veulettes est appelé Werlestes, par Eudes Rigaud, dans le *Regestrum*. p. 135, Welletes dans le *Pouillé*, et Welletes dans un cartulaire de Fécamp, du xiiie siècle, p. 50, 73, etc. — [2] Duplessis, t. Ier, p. 739.

mes et les revenus entraient dans les trésors du monastère. Quand les conciles obligèrent les réguliers à rentrer dans leurs cloîtres et à céder la place aux séculiers qui murmuraient, alors il fallut que l'abbaye décimatrice cédât au titulaire, qu'elle installât dans la cure, le tiers au moins des dîmes du bénéfice.

Dans les cures qu'ils desservaient ainsi, il n'est pas douteux que les moines, fils du monastère, n'aient désiré reproduire au bout du monde, où le salut des âmes les retenait, l'image du moutier où ils avaient fait profession et désiré mourir au service de Dieu. C'est ce qui explique les belles églises d'Etretat, de Veulettes et de Manéglise. Manéglise, la fille des moines de Longueville ; d'Etretat, la copie de l'abbaye de Fécamp, et de Veulettes, l'image du grand monastère de Rouen. Cette belle abbaye de Saint-Ouen qui avait tant d'architectes mitrés, tant de maîtres d'œuvre tonsurés, qu'elle n'en a pas même gardé le nom, dut envoyer à Veulettes un clerc bâtisseur d'église, maniant tout à la fois la règle, le crayon et le compas, comme d'autres maniaient la plume, le burin et le pinceau.

Quels que soient les constructeurs de cette église, moines ou prêtres, clercs ou laïques, c'est toujours une charmante œuvre qu'ils ont tracée ici, dans cette gorge isolée, lorsqu'ils sont venus, au bord de la mer, élever un temple à saint Valery, apôtre et patron de l'Océan britannique. Ce fut sans doute aux plus beaux jours de la croisade monumentale que s'opéra ce prodige, au plus fort de cette ferveur architecturale qui avait saisi la Normandie au XIIe siècle, et qui atteignit son apogée en l'an de grâce 1145. Comme les églises d'Etretat et de Saint-Pierre-en-Port, ses sœurs, ses voisines et ses contemporaines, celle de Veulettes prit sa pierre sous les falaises, à la base indestructible de ces rochers séculaires qui ne périssent que par la fragilité des assises supérieures. Les populations maritimes, ferventes et dévouées, sapèrent les bancs de roche, ouvrirent le flanc des collines, dépeuplèrent les grèves de leurs couches de sable, abattirent les arbres des forêts, et firent chauffer le calcaire dans un brasier infernal. Tout le monde alors était maçon ou manœuvre, et l'activité humaine tournait tout entière dans les roues des chars, *spiritus vitæ erat in rotis*.

Il est vraisemblable que les paroisses voisines aidèrent à la construction de l'église de Veulettes, comme cela se pratiquait généralement. Car jamais une faible population de pêcheurs,

qui sous saint Louis ne s'élevait encore qu'à 40 familles [1], n'aurait pu élever un pareil édifice.

L'église de Veulettes est assise au flanc d'une colline, sur une place dressée de main d'homme. Elle est ombragée par quelques arbustes que la falaise protège contre les vents de la mer. Autour d'elle sont encore ouvertes les carrières d'où sont sorties ses pierres. Saint Valery est le patron de cette maison de prière, placée dans un désert et au bord de l'Océan. Ce saint dut évangéliser les bords de la Durdent et avoir ici son oratoire. Aussi le plan de l'église a conservé quelque chose de simple et de monastique. On lui a donné la forme sacramentelle de la croix latine, si chère à la Normandie; mais les deux bras primitifs ne subsistent plus. La nef, haute et étroite, était accompagnée de deux déambulatoires ou collatéraux, qui ont été supprimés en 1740. Le chœur, avec ses deux charmantes chapelles, complétait l'église et lui donnait un aspect basilical.

L'appareil est riche, la pierre en fait presque tous les frais au dedans comme au dehors, mais c'est à l'intérieur qu'il faut admirer l'harmonie des lignes, la pureté des cintres et des ogives, et la grâce de ces faisceaux de colonnes qui tapissent les piliers du chœur, du sanctuaire et du clocher. Tout cela est digne d'une église de ville, tout cela est digne du beau siècle chrétien qui l'a produit, tout cela enfin donne la plus haute idée d'une époque et d'un principe qui ont pu semer dans un désert un aussi grand chef-d'œuvre d'art et de goût.

Lorsque l'on construisit cette église, on dut commencer par la nef qui présente les marques d'une plus haute antiquité. Le cintre apparaît dans les premières arcades. Le pignon de l'ouest offre, dans toutes ses ouvertures, des caractères romans; le portail, chose rare parmi nous, est une anse de panier assez aplatie.

Les deux premiers piliers de la nef sont des colonnes rondes et courtes qui rappellent les nefs romanes d'Etretat, du Bourg-Dun et du Mont-aux-Malades. Ici les chapiteaux sont ornés de têtes d'hommes; les piliers qui suivent ces premières arcades sont tapissés de faisceaux de colonnes qui supportent des ogi-

[1] Pouillé d'Eudes Rigaud. — A cette époque la cure valait 60 livres, à Mᵉ Horlandus Romanus, personne, présenté par l'abbé de Saint-Ouen, et reçu par Pierre de Collemieu. En 1738 Veulettes comptait 70 feux, aujourd'hui c'est une succursale de 150 habitants.

ves primitives. On dirait que la transition s'est opérée pendant la construction de cette nef. Il est mal aisé, en effet, de ne pas croire à un revirement dans le plan primitif, et à une lutte dans les idées du maître de l'œuvre.

Cette nef n'est pas voûtée, pas plus qu'Étretat, Manéglise, Graville, Ros, et tant d'autres vaisseaux romans, parmi lesquels les historiens citent, je crois, la cathédrale primitive de Cantorbery. Cependant, ici, comme à Graville et à Auffay, de petites colonnes s'élancent le long des murs entre les travées, comme pour soutenir des arceaux. Tous les chapiteaux des colonnes de la nef sont ornés de cônes ou de larges feuillages byzantins ; ceci prouve que la tradition romane dominait, régnait, s'infiltrait même au milieu de la transformation ogivale. Ce qui le démontre encore mieux dans cette nef, ce sont les étroites fenestrelles qui surmontent les travées, la fenêtre géminée du portail décorée de billettes, et, au dehors, les corbeaux de la corniche faits avec des têtes fantastiques d'hommes et d'animaux. C'est enfin la grande arcade qui sépare la nef du clocher, belle ogive, ornée de zigzags contre zigzagues, et d'un triple rang de dents de scie, vieux bagage saxon qui allait disparaître pour des siècles du sol de la Normandie, sa mère patrie, suivant quelques-uns.

Il n'y a que le crayon qui puisse rendre l'effet de cette nef de pierre, étroite et haute, sombre et majestueuse. On se croit un moment transporté à cet âge de fer, où les populations vivaient armées, où les hommes paraissaient plutôt d'airain que de chair, et où toute civilisation s'était concentrée dans de hauts châteaux entourés de fossés profondes, bosselés de tours et surmontés de donjons.

Le clocher, entre chœur et nef, comme aux beaux temps de la liturgie monastique, est un corps carré, dont le XVIe siècle a quelque peu, au dehors, altéré la beauté native. Heureusement il a laissé subsister les doubles fenêtres surmontées de roses caractéristiques ; mais l'intérieur est pur de toute mutilation. Aussi combien j'ai été ravi de trouver ici une de ces belles lanternes qu'on ne fait plus de nos jours, et qui sont encore le plus fier ornement des églises d'Étretat, de Fécamp, de Rouen et de Coutances. Placée entre le chœur et la nef, on dirait le symbole de la prière des prêtres et des fidèles qui monte vers le ciel plus unie et plus puissante.

Ce qui ajoute encore à l'intérêt de la lanterne de Veulettes, c'est qu'elle est avec la nef un de ces tournois d'architecture, où l'ogive lutte de front contre le plein cintre. Les arcades qui mettent la tour en communication avec les transepts sont circulaires, tandis que celles qui communiquent avec la nef et le chœur sont brisées, mais ces ogives naissantes sont décorées d'étoiles, de têtes de clous et de frettes crénelées.

J'ai parlé des transepts, mais pour mémoire, car les anciens bras de croix ont disparu pour faire place à des nouveaux qui sont sans intérêt comme sans caractère. Ce remaniement est peut-être l'œuvre de l'année 1638, qui construisit la sacristie, ou de l'année 1740 qui supprima les sous-aîles.

Dans un de ces transepts, si affreusement tronqués, est une dalle de grès sur laquelle on a gravé, en relief, l'inscription suivante : « Cy dessoubs gist le corps de honneste personne maître Guill. Sanson, lequel décéda le 17e jour d'aoust mil v^{cc} LI. Priez Dieu pour luy. » Ce maître Guill., dit Sanson, était un des bienfaiteurs de l'église. Il avait fait une fondation dont une table gravée gardait le souvenir sur les murs. Malheureusement cette épitaphe n'est plus qu'un tronçon, et pourtant les archives écrites en disent moins que les archives de pierre.

Mais arrivons au chœur, la partie la plus belle de l'église. L'intérieur est en pierres de taille, malheureusement saturées de plusieurs couches de chaux. Le sanctuaire est éclairé par des fenêtres ogivales. Les piliers qui supportent les arcades sont des faisceaux de tores ou de fines colonnettes, dont les chapiteaux ont la forme de crosses ou de feuillages recourbés, type commun dans les édifices de 1150 à 1260. Le chœur, petit et gracieux, est accompagné de deux chapelles parfaitement semblables et d'un style très-pur. Les colonnes abondent dans cette partie de l'église, et les voûtes sont fermées avec des nids de feuillages ou des reines-marguerites épanouies.

La perfection de l'architecture de cette partie de l'église, la beauté du plan, la pureté des lignes, la grâce des formes, le fini des détails me font penser qu'elle est postérieure à la nef de plus d'un demi-siècle. J'attribuerais volontiers le portail au commencement, et le chœur à la fin du XIIe siècle.

Quoi qu'il en soit, il a fallu certes une ferveur bien grande pour élever dans une rude et agreste vallée, dans une fissure

du globe, un aussi beau monument. Qui dira tous les sacrifices, toutes les aumônes, tous les dévouements qui sont enfermés dans ces pierres? Elles seules sauraient le dire si elles pouvaient parler. Mais à présent autour de nous, tout est muet comme le désert, tout est froid comme la tombe. Des générations sans nombre ont entassé ces assises, se sont pressées dans ces murs, elles ont passé comme les flots de la mer qui est voisine, sans laisser plus de traces que les ondulations des vagues. Les bras chrétiens qui ont construit cette église nous sont aussi inconnus que les mains païennes qui ont élevé le gigantesque Catelier de la côte, double mystère des âges qui cachent et enveloppent dans leurs sein le secret des hommes. Comme vous, gens du passé, nous serons emportés par le torrent des jours et par le fleuve du temps. Mais moins heureux que vous, nous n'aurons pas légué à nos successeurs de beaux et impérissables témoins de notre force et de notre foi, de nos arts et de nos vertus. De notre existence agitée, il ne restera qu'une froide et aride poussière.

PALUEL.

Le nom de Paluel, indique un marécage sorti du sein des eaux (Paludel). C'est qu'en effet ce village est assis sur un terrain d'alluvion long-temps livré aux inondations de la rivière, aux invasions de la mer, et aux fièvres intermittentes. Enfin l'industrie humaine dompta les éléments conjurés, et à l'aide de digues et de travaux, cette terre, naguère submergée, est devenue une fertile vallée. Nous devons, en partie, rendre grâce de ce bienfait aux moines de Fécamp, les défricheurs de nos forêts, les anciens maîtres de Vittefleur et de Paluel.

Les Romains, avant eux, avaient habité ce pays. On parle encore d'une fameuse ville de Durdent, qu'ils auraient fondée à l'embouchure de la rivière, et dont la mer laisse parfois voir les fondements. Si elle a jamais existé, nous lui rattacherons volontiers le joli édifice romain, bâti en tuf et pavé en mosaïque, que nous avons trouvé en 1849, près de Paluel, au lieu dit la *Rosée*, dans le jardin de M. Parentot, de Saint-Valery.

Les moines de Fécamp ont pris grand soin de leurs propriétés de Paluel. Des chartes du XIIIe siècle le démontrent assez; mais, chose triste à dire, ils ont peut-être moins soigné l'église que la rivière. Nous n'y avons rencontré que quelques

fragments du XIIIe siècle. Le reste de l'édifice a été refait au XVIe, avec les grès de la plaine. La nef a deux étroits collatéraux et le clocher est à l'entrée du chœur.

Ce pauvre marécage était à peine sorti des eaux lorsqu'il donna un maître à ses maîtres mêmes; car c'est ici que naquit Richard Morin, huitième abbé de Fécamp, souvent appelé Richard de Paluel. Il gouverna cinq ans le grand monastère, de 1222 à 1227. Il assista à la dédicace de Saint-Leger, faite par Richard, évêque d'Evreux, né à Fécamp, sur la paroisse de ce nom [1].

L'église de Saint-Martin de Paluel faisait partie de l'exemption de Fécamp, ce qui prouve qu'elle avait été donnée au monastère dès les temps les plus anciens. Quelques-uns disent que primitivement elle ne formait avec Vittefleur qu'une seule et même paroisse [2] : si cela est, ce serait un don de Richard Ier.

Cependant dès le commencement du XIIe siècle la cure était érigée, cela se prouve par la bulle d'exemption, donnée par Pascal II, en 1104 [3], et la charte de confirmation, délivrée par Hugues d'Amiens, en 1144 [4]. Vers 1200, sous l'abbatiat de Raoul d'Argences, le prêtre Lambert résigna sa cure de Paluel, en faveur du prêtre Hugues [5]. Ce privilége de l'exemption nous prive des renseignements donnés par Eudes Rigaud. La Révolution aliéna tous les biens que l'abbaye de Fécamp possédait à Paluel. Pendant plusieurs séances de l'année 1792, le district de Cany vendit, pour 6 à 7,000 fr., de belles prairies qui font aujourd'hui la fortune de leurs propriétaires.

En 1738, Paluel comptait 132 feux; aujourd'hui c'est une succursale de 750 habitants, avec l'annexe de Conteville.

CONTEVILLE.

Conteville est appelé Contevilla dans une charte du XIe siècle [6], et Conteville dans une autre du XIIIe [7]. Nous pensons que le nom de ce lieu vient de ce qu'il était la limite des vieux comtés de Caux et de Talou, absolument comme le *Val-des-Comtes*, à Penly, était la séparation des comtés d'Eu et de Talou. Ces

[1] *Hist. de la ville et de l'abbaye de Fécamp*, par M. Fallue, p. 200. — [2] Duplessis, t. Ier, p. 647. — [3] Id., ibid. — [4] *Recueil hist., chronolog. et topograph.*, etc., par dom Beaunier, t. II, p. 681. — [5] *Hist. de la ville et de l'abb. de Fécamp*, p. 30. — [6] *Neustr. pia*, p. 206. — [7] Cart. de Fécamp, p. 100.

comtes, puissants sous les Mérovingiens leurs fondateurs, conservèrent leur importance pendant toute la période carlovingienne. A présent ce ne sont plus que des souvenirs historiques.

A l'époque normande, Conteville, dépendance de Paluel, suivit le sort de ces marais de la Durdent qui devinrent la propriété exclusive de l'abbaye de Fécamp. En 1012, Richard II, surnommé le Père des Moines, confirma au monastère de la Sainte-Trinité, Conteville avec tous les droits qui s'y rattachaient [1]. Dans les premières années du XIII[e] siècle, un seigneur de Janville ajoute à cette donation des terres situées à Conteville, sur le bord de la falaise [2].

Conteville alors n'était qu'une chapelle placée sous l'invocation de saint Pierre, et succursale de la cure de Paluel. A ce titre elle faisait partie de l'exemption de Fécamp, aussi Eudes Rigaud ne nous apprend rien sur son compte. Ce titre de chapelle ou de succursale, elle le garda jusqu'à la Révolution française qui a consommé sa ruine. La vente de ses biens l'a privée de prêtre, et le défaut de ressources a forcé d'unir à Paluel cette existence éphémère.

L'église qui reste est intéressante, mais très-négligée. Avant d'y entrer on rencontre une croix de grès, sur laquelle est écrit : « *L'an 1551 ceste ✠ a esté amontée.* »

La partie la plus ancienne de l'édifice est le chœur, qui garde au chevet le tuf des vallées et des fenêtres terminales du XII[e] siècle. Toutefois si l'on conserva à l'intérieur quelques vieux chapiteaux, le XVI[e] siècle n'a pas moins remanié l'œuvre primitive. Il a refait, avec du grès, la nef et le clocher. Le chœur possède un lambris couvert de peintures contemporaines de la reconstruction. On remarque des anges qui portent une croix, des évêques, des bergers et le *Sacrifice d'Abraham*. Le maître-autel est une table de pierre, et le baptistère en plomb a été travaillé dans le style du XIII[e] siècle.

Mais ce qui frappera le plus dans cette église, ce sont les inscriptions sépulcrales, nous en citerons quelques-unes. Voici celle d'un curé : « Cy-gist honorable homme Nicolas Dufour, en son vivant curé de cette paroisse, lequel a donné, le 30 mars 1653, une masure et une maison, etc. » Le chœur et la nef

[1] Contevillam cum integritate. Charte de Richard II. Apud *Neustria pia*, p. 206. — [2] Terras sitas juxta Conteville aboutantes ad falesiam juxta mare. Cartulaire de Fécamp, p. 100.

parlent partout des d'Hugleville, seigneurs héréditaires de ce village. Nous ne citerons que quelques épitaphes : « Cy-gist Jacques de Hugleville, escuyer, sieur du Mesnil, qui a donné au trésor de la charité de l'église de Conteville, etc. Il décéda le 1er février 1700. » « Cy-gist Jacques de Hugleville, son fils, en son vivant capitaine de fusiliers, grenadiers et canoniers, au régiment royal d'artillerie où il a servi 26 ans, et sa majesté l'a honoré d'une pension de 500 livres et d'une capitainerie, garde-coste de Saint-Valery et ensuite de Palluel où il exerça son zèle jusqu'au 4 octobre 1711, où il est mort et inhumé en cette église, sépulture de leurs ancêtres. Posé par noble dame Marie Ridel, son épouse. »

Ce nom d'Hugleville nous rappelle une étonnante histoire, arrivée au siècle dernier à l'un des membres de cette famille :

Un sieur d'Hugleville, seigneur de Conteville, avait épousé une jeune et belle héritière de 17 ans, qu'aimait passionnément un M. de Mesnil-Vast, riche habitant de la contrée. Un jour les deux rivaux se rencontrèrent à la bénédiction des cloches de Sainte-Colombe, et après la cérémonie ils s'assirent à la même table, chez Mme la comtesse d'A..... qui avait été marraine. Après le dîner on revenait ensemble à Conteville et chacun chevauchait lestement sur son cheval, lorsqu'à la *forière de Saint-Riquier* on eut des *mots* qui dégénérèrent en une querelle. De part et d'autre on se prépara à descendre afin d'en venir aux mains et de se mesurer de plus près. M. de Mesnil-Vast, plus souple que son adversaire, et surtout animé par le désir de la vengeance dont il trouvait la belle occasion, saute à terre le premier, tire son arme, et perce d'un coup d'épée M. d'Hugleville qui descendait de cheval. Après un pareil coup il remonte en selle, se sauve à toute bride et passe à l'Etranger.

M. d'Hugleville avait un domestique qui le suivait monté sur un cheval; à la vue de l'horrible scène qui venait de se passer sous ses yeux, il s'était enfui dans la crainte d'un pareil sort; en toute hâte il s'était jeté dans le château de Janville, pour demander du secours. On accourut, en effet, et l'on trouva M. d'Hugleville baigné dans son sang. M. de Janville le fit porter dans une des salles de son château où il mourut peu d'heures après. M. de Janville fut chargé par la famille d'annoncer cette triste nouvelle à la jeune dame d'Hugleville. Ce fut une scène de désolation.

La justice se saisit de l'affaire, le bailli de Vittefleur fit une enquête et prononça son jugement à la vue des habits ensanglantés de la victime. M. de Mesnil-Vast n'ayant pas comparu fut jugé par contumace. Condamné à être brûlé vif, il fut exécuté en effigie. A la Révolution de 1789 on voyait encore, au greffe de la baronie de Vittefleur, les habits de M. d'Hugleville.

LA CHAPELLE DE JANVILLE

A travers les avenues du château de Janville, on arrive à la chapelle de ce nom, assise au sommet du coteau escarpé qui domine Paluel. L'œil alors se promène sur la mer, sur la vallée de la Durdent, sur les grèves de son embouchure, et sur les frais bocages qui cachent Vittefleur et Cany. En face, la plaine est tout émaillée de villages champêtres, dominés par des clochers aux flèches noires ou blanches.

Le porche de la chapelle est formé par quatre solides piliers de grès qui soutiennent un corps carré, de 1620, époque de la croix qui le précède. La nef, en grès et en silex, doit être du XVIe siècle.

Le chœur seul paraît plus ancien et, au milieu d'une foule de retouches récentes, il présente au dehors un pignon de pierre tuffeuse et au dedans des fenêtres du XIIIe siècle. Ce dernier débris des vieux âges est une relique vivante de l'ancienne chapelle de Janville, confirmée par Richard II, aux moines de l'abbaye de Fécamp : « Masnile quod dicitur Joannis-villa [1]. »

Cette possession de l'abbaye fut cause qu'à la Révolution cette chapelle et toutes les terres dont elle avait été dotée par la piété des fondateurs et des bienfaiteurs, furent considérés comme biens ecclésiastiques, et à ce titre confisqués par la Nation. Le 13 novembre 1792, le district de Cany vendit à Nicolas Mascrier, pour une somme de 7,020 fr., la maison, la chapelle, la masure, les labours et les côtes appartenant à la chapelle de Janville [2]. Depuis, l'excellente et honorable famille de Janville, qui habite le château, a racheté la chapelle et l'a soutenue avec un zèle digne d'éloges.

La partie intéressante de cette chapelle, ce sont les boiseries et les peintures. L'entrée du chœur est fermée par des balustrades en bois, découpées au XVIe siècle. A droite et à gauche sont de vieux retables recourbés comme des baldaquins. On

[1] *Neustria pia*, p. 216. — [2] *Dom. nat.* — District de Cany. — Arch. dép.

remarque sur eux des médaillons, représentant d'un côté des reines de France, comme sainte Clotilde, sainte Bathilde, sainte Radégonde, sainte Cunégonde, et de saintes pénitentes, telles que, sainte Madeleine, sainte Marie-Egyptienne, et sainte Eulalie. De l'autre côté sont des vierges martyres, sainte Catherine, sainte Cécile, sainte Marguerite, sainte Barbe, etc.

Le chœur de la chapelle est rempli de peintures. Le baldaquin qui couvre la Vierge se compose de boiseries sculptées, qui contiennent seize médaillons représentants des saints. On lit au-dessus le nom du donateur : « M. Camille de Janville, chevalier des ordres de Saint-Louis et de Saint-Lazare. »

C'est au pied de cet autel que le malheureux vient puiser l'espérance, et que la mère désolée vient prier pour son enfant, qu'un mal cruel dévore dès le berceau. Le sentier qui conduit à la chapelle est fréquenté chaque jour par le pauvre, le pèlerin et l'infirme. Ils y viennent chercher des consolations que les hommes ne peuvent donner. Le riche et les heureux du monde ne viennent pas par ce chemin. Les esprits forts dédaigneraient d'y passer; mais au moins, qu'ils n'enlèvent pas au malheureux sa dernière espérance! Bien souvent la foi a opéré des prodiges dans ces cœurs simples, et plusieurs s'en sont retournés guéris ou consolés.

L'EMBOUCHURE DE LA DURDENT.

Nous sommes ici aux bords de la mer et à l'embouchure de la Durdent. Qu'on nous permette de nous recueillir un instant pour rétablir l'état des lieux au moyen-âge.

Depuis Paluel jusqu'à la mer, entre la colline de Conteville et celle de Veulettes, s'étendaient de nombreux marécages, qui flottaient comme des îles à la surface des eaux croupissantes et amorties [1]. Là poussaient et prospéraient à l'aise de nombreux plants de glaïeuls et de roseaux, que l'on appelait les *rosières de l'abbé de Fécamp* [2]. C'était avec leurs chaumes ondoyants et allongés que les *vilains* d'alors couvraient leurs demeures et construisaient leurs fragiles cabanes [3]. Les lépreux eux-mêmes venaient y prendre les matières premières de leurs huttes et de leurs chaumières [4].

[1] Mariscos de subtùs montem de Conteville apud Wellettes. *Cartul. de Fécamp,* du XIII[e] siècle, p. 73, à la bibl. de Rouen. — [2] Ibi crescit rosaria sua. Id., ibid., p. 73. — « Es-rosières, ès-tourbières. » — Charte de 1306, du cart. de Fécamp cité par M. Delisle, dans ses *Etudes sur la condition de la classe agric.*, etc., p 279. — [3] *Et. sur la cond. de la classe agric.*, etc., par M. Delisle, p. 278.— [4] *Hist. de sainte Élisabeth*, par M. de Montalembert, ch XX.

Dans les temps anciens, ces grands végétaux, périodiquement submergés par les cataclysmes des hivers, étaient devenus, pour les riverains, des tourbières [1] semblables à celles que l'on exploite dans la vallée de la Somme.

Dans les étangs, dans les mares, comme dans le chenal de la rivière, les pêcheurs tendaient leurs filets et leurs sacs pour prendre des anguilles [2] et des truites d'une grande réputation. Pendant l'hiver, des bandes d'oiseaux sauvages s'abattaient sur ces lacs et sur ces étangs, et se cachaient dans les hautes herbes des marécages. De nombreux chasseurs venaient les y poursuivre, et l'on abattait, avec la flèche et la fronde, des canards, des oies et des cygnes [3], enfants du nord descendus avec les tempêtes. La pêche et la chasse étaient devenues une industrie si considérable, qu'il fallut un conseil de prud'hommes pour régler les discussions qui s'élevaient parmi ces industriels passionnés [4].

Ce n'était pas seulement l'abbé de Fécamp qui possédait les marais de la Durdent. Une concession avait été faite, par les ducs de Normandie, aux vilains de Veulettes et de Conteville, qui appelèrent ce terrain *la commune, communia* [5]. Les archives de l'abbaye de Fécamp nous ont conservé le souvenir des réclamations que ces pauvres gens élevèrent au temps de saint Louis, pour le maintien de leur propriété communale [6].

Tous ces vilains de Veulettes, de Conteville et de Paluel étaient accoutumés à vivre des eaux, à peu près comme les Océaniens ou les peuples primitifs. Presque tous naviguaient sur des barques ou des canots, pêchaient selon les saisons, le hareng, le maquereau, le rouge ou le marsouin [7]. La mer alors était très-poissonneuse, et les cétacés, qui remplissaient le golfe de Gascogne, venaient souvent échouer sur nos grèves, avant que les Basques, qui les premiers osèrent harponner ce léviathan des mers, les eussent refoulés jusque dans le grand Océan. La Manche autrefois était peuplée de baleines, car un poëte romain disait, en parlant des dauphins de la Méditerranée :

« Quantò delphinis, ballena britannica major [8]. »

De nos jours ces événements arrivent encore de temps à autre. En [illegible], l'ingénieur Leboullanger vit une baleine échouée sur le rivage de Veulettes [9], comme une autre était venue se perdre sur les rochers de Bruneval. J'ai encore vu les vertèbres de cette dernière en 1850. Il y a quelques années les journaux nous annoncèrent que la Seine avait jeté un cétacé sur les

[1] « Es tourbières. » — Charte de 1306, dans le cartulaire de Fécamp, cité par M. Delisle, p. 279. — [2] Cartulaire de Fécamp et chartes de cette abbaye. — Arch. départ. — [3] Cartulaire de Fécamp du XIII[e] siècle, p. 16. — [4] Id., ibid. — [5] Id., p. 73. — [6] Mariscum quem villani de Wellettes et de Conteville clamabant ad communiam suam. Ibid., p. 73. — [7] *Cartulaire de Fécamp*, p. 30. — [8] *Voyage dans le département de la Seine-Inf., exécuté en 1807 par ordre de M. Savoye-Rolin, préfet, par A.* Leboullenger, mss. en 2 vol. in-folio, à la bibl. de Rouen. — [9] *Richardi monachi de situ Britanniæ*, apud *Antiquitates Celto-Normannicæ*, in-4°, Copenhague, 1786.

bancs de Saint-Vigor, comme la mer en avait poussé un, en 1752, dans le port de Dieppe. Un pêcheur, nommé Bourg-Achard, trouva, il y a 50 ans, des ossements de baleine, près de Caudebec-en-Caux [1], comme on en a rencontré, il y a 15 ans, en creusant le bassin de Fécamp.

Les moines et l'industrie furent les premiers civilisateurs de cette contrée sauvage et abandonnée. Quelques moulins furent assis sur les chûtes de la rivière, soit à Vittefleur, soit à Paluel, par la main des puissants châtelains de la contrée, les Janville, les Mauconduit et les Canouville. Les abbés de Fécamp ne restèrent point en arrière, et aux meules et aux usines de leur baronnie ils joignirent un port qu'ils tentèrent d'établir à Claquedent. Ce fut Richard de Treigos, dixième abbé du monastère, qui acheta, du sire de Hotot, et ses droits sur la vallée de la Durdent et les ruines de son vieux château d'Anglesqueville-les-Murs. Tous les serfs et vilains de Veulettes, de Conteville, de Paluel, de Vittefleur et des Plains, s'attelèrent à ce travail de géant. On planta des pieux, on apporta des pierres, on maçonna de solides murailles [2]; en un mot on créa un *hâble* avec ses *kais*, comme on savait le faire alors. Mais la navigation et la pêcherie ne prospérèrent pas sur cette terre mal préparée. Le temps détruisit l'œuvre des abbés, que leurs successeurs ne surent pas entretenir. Cependant ce travail avait été si colossal, la grandeur de l'entreprise avait tellement frappé l'imagination des peuples, que la tradition en a conservé un vague et mystérieux souvenir. En 1807, l'ingénieur Leboullanger, le premier touriste de cette vallée, avait appris de M. l'abbé d'Eudeville, ancien curé de Veulettes, l'existence de cette ville de *Durdent*, ensevelie sous le galet et les sables [3]. On lui montra des restes de murs et des troncs d'arbres que l'on regardait comme les ossements de la cité disparue. C'était peut-être en souvenir de ce port anéanti, que les marins de Veulettes payaient la coutume à l'abbé de Fécamp.

Nous même, plus tard, avons recueilli, de la bouche des habitants de la côte, les mêmes traditions sur la ville de Durdent et le port de Claquedent [4], et aussi sur une marine détruite par les tempêtes. Nous avons appris comment le siècle dernier mit fin à toutes les pêcheries qui couvraient les *perrays* de la côte. Si à la vue du vide qui s'est fait à l'embouchure de la *Grande-Vallée*, vous en demandez la cause à l'habitant au teint pâle de ces contrées sauvages, il vous dira : « Il y a cent ans ces vallons, ces échouages étaient encore pourvus de barques de pêche: mais un 23 juin, veille de Saint-Jean-Baptiste [5], tandis que toutes ces barques étaient en mer, une tempête

[1] *Voyage dans la Seine-Inf.*, par Leboullenger. — [2] Fallue, *Hist. de la ville et de l'abbaye de Fécamp*, p. 209. — [3] *Voy. dans la Seine-Inf.*, mss. — [4] *Voies romaines de l'arr. du Havre*, dans les *Mém. de la Soc. des Antiq. de Nor.*, t. XIV, p. 163. — [5] On lit dans l'*Hist. abrégée et chronol de Dieppe*, p. 311 : « Le 23 juin 1753, il s'est élevé, sur les dix heures du matin, un ouragan des plus terribles. Il y eut un grand nombre de pauvres matelots pêcheurs qui périrent le long de la côte et à l'entrée du port. Les yolles allaient tous les jours à la pêche des corps morts que l'on voyait flottant sur les eaux, et les amenaient à terre pour les enterrer en terre sainte.

s'éleva tout à coup et fit chavirer ces frêles embarcations, corps et biens furent engloutis. »

Ce jour-là Veulettes, la Durdent, Saint-Pierre, les Dalles et Bruneval perdirent toute leur marine. Aux Dalles quatorze bateaux périrent. A la vue d'un si grand désastre, la désolation fut dans le pays, elle y fut extrême. Que de veuves! Que d'orphelins! Au bout d'un siècle le souvenir de ce malheur est encore vif. Il restera long-temps dans la mémoire des hommes[1].

[1] *Etretat et ses environs*, p. 48. — Havre, 1839. — *Le Havre et son arrondissement*, t. II. — Article Bruneval. — Havre 1840. — Guilmeth, *Descript.*, t. II, p. 361. — *Gaz. de Normandie*, juillet 1835.



CANTON DE DOUDEVILLE.

DOUDEVILLE.



Doudeville n'est plus un village comme au temps de saint Louis, ou un bourg comme sous Louis XIV; c'est maintenant une ville qui, par sa population et par son commerce, peut rivaliser avec Eu, Caudebec, Aumale, Montivilliers et Neufchâtel. Malheureusement, pour la beauté de l'église, elle est loin de marcher l'égale de ces modestes mais antiques cités, et c'est là, pour nous, la plus forte preuve de la nouveauté de son origine. Elle est venue trop tard dans le monde pour y recueillir le riche héritage dont les siècles chrétiens ont paré la couronne murale de Harfleur, de Caudebec, d'Arques, d'Eu, de Gournay, de Montivilliers, et de tant de petites villes séculairement assises dans nos vallées normandes. Ce n'est pas que la population d'industriels, de commerçants et d'agriculteurs qui se presse dans la plantureuse et verdoyante enceinte de Doudeville, manque de foi et de piété chrétiennes; non, mais c'est que le vent de ce siècle qui a tant soufflé au commerce, à l'industrie et à la matière, n'a pas encore soufflé aux arts chrétiens, aux églises et à Dieu.

Mais si le passé manque à Doudeville, l'avenir est à lui. Assis au sein d'une vaste et fertile plaine, rempli d'un peuple riche et laborieux, c'est une ruche appelée à de belles destinées que lui garantissent l'industrie et l'agriculture, ces deux

mamelles de la France moderne. Eh ! bien, ces hommes pieux et chrétiens voudront un jour élever à Dieu une demeure digne des biens dont il les comble.

Mais enfin ce passé qui a si malheureusement déshérité Doudeville de ses arts, de sa sculpture et de son architecture, ne l'a pas totalement privé d'archives ni de souvenirs. A défaut de pierres, nous irons glaner quelques pages dans les parchemins et dans les traditions. La poussière du vieux temps est si féconde, qu'il est bien rare qu'elle ne fournisse pas quelques lignes au moindre village. Et puis une cendre pourrait-elle être appelée pauvre quand elle peut redire à celui qui l'interroge le nom du sauveur de la France, de l'immortel vainqueur de Denain.

L'église de Doudeville est laide, surtout parce qu'elle est irrégulière ; elle blesse tous les yeux, elle choque tous les esprits, à cause de ses deux nefs qui vainement depuis trois siècles en réclament une troisième. La plaine où nous sommes n'a point produit de belles églises, et à coup sûr Doudeville ne fait pas exception à cette triste règle. Le grès a envahi cette contrée pieuse et zélée, mais pauvre au point de vue des matériaux, et Doudeville a sacrifié aussi à cet entraînement anti-monumental et anti-artistique du XVIe siècle.

La première église de Doudeville fut comme partout ailleurs construite au XIIe ou au XIIIe siècle, avec cette ogive primitive dont il n'est plus resté que deux fenêtres aiguës au côté nord du chœur et une belle ogive terminale à trois compartiments surmontés de roses. Malheureusement cette grande fenêtre est masquée au dedans par une contretable et rebouchée au dehors avec de la brique.

Sauf cette partie ancienne de l'église, tout a été refait au XVIe siècle. On ne sait vraiment pourquoi, dans ce remaniement général de l'édifice, on a gardé ce fragment disparate et imperceptible. Quelques archéologues attribuent cela à un principe et presque à une religion du moyen-âge. Ils disent que ces âges de foi et de simplicité voulaient conserver dans la nouvelle église un fragment de l'ancienne, qui fût dans la seconde œuvre comme une continuation de la première. Nous citons cette opinion sans la défendre, mais en voyant si souvent des pièces et des morceaux dans nos églises, on serait tenté d'en croire quelque chose.

Toujours est-il que le XVIe siècle remua le bourg de Doudeville, comme il avait agité Veules, Cany, Vittefleur, Dieppe, Fécamp, Harfleur, le Havre, Rouen, tout le diocèse et même toute la Normandie. L'édifice a gardé l'indélébile cachet de cette époque, et la pierre même; par sa nature et par son origine, l'atteste plus hautement encore. Mais à Doudeville nous avons besoin moins qu'ailleurs de faire parler les pierres. Les archives, soigneusement gardées dans une sacristie bâtie sous Louis XVI [1], attestent le mouvement religieux et monumental qui se manifesta dans ce pays et aux alentours, sous les règnes de Louis XII et de François Ier. Les registres qui nous restent nous montrent l'église en pleine construction. Nous allons le prouver par quelques citations de détail.

Le mouvement dut commencer vers 1530 et se terminer vers 1550, avant les troubles et même avant l'invasion de la prétendue réforme dans ce pays. Sur les registres de 1534, 1536 jusqu'en 1540 et 1548, nous voyons sans cesse figurer parmi les *mises* et les *dépenses,* la pierre, le grès, le sable, la chaux, le bois, la tuile et le verre, les *machons, les carrieux, les tailleux de grès,* les charpentiers, les menuisiers et les verriers, en un mot, tous ces bras et toutes ces fournitures qui accompagnent toujours les reconstructions d'églises.

Ici on *enlève les piliers de l'ancienne nef;* là un *machon abat la vieille tour, pour 40 livres,* et Henry Coste, maçon de Valmont, *démolit les gros pilliers* qui, sans doute, n'étaient autre chose que les appuis du clocher, placé entre le chœur et la nef, comme le voulait le siècle des croisades. Puis on creusa les fondations et on posa les *fondements* de l'église et des portes. Pendant ce temps les charriots des laboureurs vont et viennent, apportant la pierre de Bosville, le grès de Veules et les *meneaulx* des fenêtres, taillés à Rouen, par Jehan Delarue, marchand de pierre. Jehan Desvieux, charpentier du lieu, fait les cintres pour les arcades et les fenêtres, les grues et les becquets pour hisser les pierres et les matériaux aux ouvriers.

[1] Cette sacristie, à deux étages, renferme la chambre du trésor et toutes les archives de la fabrique qui sont conservées avec soin. Les délibérations commencent en 1607 et les comptes en 1534. Il y a encore une foule d'autres pièces. — A la Révolution la commune envoya au directoire du département les titres des propriétés de l'église ; aussi au dépôt de nos archives on voit une liasse de parchemins et de papiers timbrés et notariés.

Le chœur dut être achevé le premier, car, en 1536, nous voyons des charriots apporter le bois pour *faire le chancel* et la *closture de l'autel de Saint-Mathurin*. Peu de temps auparavant on avait payé 35 livres 6 sols au *verrier* de Vittefleur, *pour avoir refait une verrière du canchel*, et une autre somme pour une *bordure mise à la verrière du neuf canchel*.

En 1540, la tour était déjà très-avancée, puisque l'on put y placer l'horloge publique. Aussi cette année-là nous voyons le trésor payer le menuisier qui a fait la *loge* et le cadran de l'horloge. Toutefois on travaillait encore en 1548, car les registres de cette année nous montrent Jehan Lemercyer et Colas Rouy, *machons*, employés au bastiment de l'eglise, mais ce sont à peu près les derniers.

La nouvelle église était donc presque terminée en 1550. C'est exactement celle que nous avons aujourd'hui. Examinons l'œuvre de nos pères et essayons de la décrire. Il n'y manque rien, du côté de la pierre s'entend, car le grès est éternel et indestructible comme la foi chrétienne; mais les meneaux et les verrières, hélas! tout cela était fragile et tout cela a disparu. Il n'en reste plus rien, même dans la mémoire des hommes, et sans les archives poudreuses nous ignorerions que cet édifice, si prosaïque aujourd'hui, a été illustre autrefois comme un musée et comme une cathédrale. Aurions-nous jamais deviné que Vittefleur eût possédé des peintres-verriers, qui ont peut-être produit les belles verrières de Saint Martin aux-Buneaux, dont nous admirons les restes. A présent à Vittefleur on trouve à peine un Auvergnat marchand de verre blanc.

La plus belle partie de cette église, c'est l'allée latérale du midi, appuyée sur deux vigoureux contreforts. A l'intérieur, des arcades entrées la mettent en communication avec la nef.

Le bas de l'allée septentrionale a été également reconstruit en grès, mais avec moins de goût et de magnificence. La tour du clocher est placée au bas de l'église, c'est un corps massif et carré qui n'a jamais été fini. Trois portes donnent entrée dans l'église, celle du nord a un porche du XVIe siècle, celle du milieu est rebouchée, sans doute à cause du buffet d'orgue placé au-dessus d'elle. Ce buffet, en chêne, est une sculpture du XVIIIe siècle, qui vient de l'église supprimée de Saint-Michel de Rouen.

Une chose qui frappera l'observateur, c'est la ressemblance

d'architecture et de style entre cette église et celle de Saint-Valery-en-Caux, sa voisine. Il semble que le même architecte ait présidé aux deux constructions; en tout cas, c'est le même siècle et presque la même année qui les a vues naître, car Saint-Valery porte sur son clocher le chiffre de 1530.

Somme toute, l'église de Doudeville est froide et dure, et, malgré l'importance de ce bourg, elle nous arrêterait peu si elle ne possédait un mobilier qui est un des plus intéressants de l'arrondissement d'Yvetot.

Disons pourtant que le pavage est loin de nous plaire. Celui du chœur, blanc et noir, rappelle terriblement une *salle à manger*. Le pavé des nefs est formé, comme à Cany, d'une pierre brune et sale, qui ressemble à du mauvais marbre de Boulogne. On dirait de la poussière ou de la boue pétrifiée.

Le maître-autel, en marbre, en forme de tombeau, suivant un type récent, est composé de tables jaunes entremêlées de bandes blanches. Les marches qui le supportent sont en marbre noir. Le tabernacle qui le surmonte est en marbre blanc. Cet autel, plus précieux par la matière que par la forme, est une généreuse offrande, faite, en 1838, par M. Cavé, alors directeur des Beaux-Arts et conseiller général du canton de Doudeville. Ici la piété couvre l'œuvre, et en présence d'un aussi riche monument de libéralité chrétienne, nous ne pouvons trouver que des paroles de reconnaissance.

Le tabernacle est surmonté par une niche de bois doré, dans le style du XIIIe siècle, faite par Leroy, sculpteur à Rouen. Pourquoi faut-il qu'ici le marbre ne soit pas en harmonie avec le bois et la pierre. Ce tabernacle n'eût pas été déplacé au temps de saint Louis. Les six candelabres en cuivre qui décorent les gradins sont également fondus dans le style du XIIIe siècle. Ils ont été donnés, en 1838, par Mlle Duglay. L'église de Doudeville est vraiment bienheureuse d'avoir des enfants qui aiment tant sa décoration et qui peuvent dire à Dieu : « Domine, dilexi decorem domûs tuæ. »

Au-dessus du maître-autel est encadré et suspendu un grand tableau du temps de Jouvenet, qui représente l'*Assomption de la Sainte-Vierge*, patronne de cette église. Les apôtres sont rangés autour d'un tombeau qui est vide; la Vierge est portée dans les airs, soutenue par des anges qui semblent jouer comme des enfants et voltiger comme des colombes. Il est

probable que c'est là un don du maréchal de Villars, seigneur et patron de ce bourg et de son église.

L'autel de la Sainte-Vierge, qui fait le pendant de celui que nous venons de décrire, est une superbe boiserie de chêne surmontée de deux colonnes corinthiennes supportant un fronton. Tout cela est du temps de la régence, ainsi que la *Descente de Croix* encadrée dans cette grande menuiserie. Sur les gradins de l'autel reposent deux reliquaires en bois, contenant la tête et les os de saint Simplicius, martyr. On sent que nous approchons de M. d'Acquigny.

A droite et à gauche de cet autel sont deux tableaux, le premier vers l'Épître est une *Sainte-Trinité*, le second, vers l'Évangile, est une peinture sur bois, du XVIe siècle, représentant le martyre et un miracle de sainte Wilgeforte. Pour en finir avec les peintures de cette église, nous signalerons un joli petit tableau représentant *sainte Madeleine au désert*, et une grande toile due sans doute à la protection de M. Cavé. C'est *Jésus-Christ ouvrant les yeux de l'aveugle-né*, peint par L. Volbrun en 1838. L'aveugle, presque nu, est assis au pied d'un mur, sur un siège couvert de paille. Le temple de Jérusalem est en face, c'est d'un côté l'extrême misère, de l'autre l'extrême splendeur. Quelques apôtres et quelques Juifs entourent le Sauveur, qui, en disant « Ephpheta, » touche les yeux du jeune homme avec de la boue faite avec sa salive.

Les deux derniers meubles placés dans cette église ne sont certes pas les plus heureux, et nous n'avons d'éloges à donner ni au baptistère en marbre, de 1840, ni à la chaire *impériale*, chétive reproduction de celle d'Yvetot. Bonne épreuve et mauvaise copie, c'est assez l'histoire de l'esprit humain dans les arts d'imitation.

Il nous reste maintenant à parler d'une chose qu'on ne voit plus, grâce à la Révolution, mais qui, à notre avis, fait grand honneur à Doudeville, nous voulons parler du caveau sépulcral des seigneurs patrons, placé sous le sanctuaire et dans lequel fut descendu, en 1734, le cœur de l'intrépide maréchal de Villars, que l'Europe avait admiré dans Denain

« Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars ! »

Ce grand homme étant mort à Turin, le 17 juin 1734, une partie de sa dépouille mortelle fut rapportée à Doudeville, pour y être placée au sein de sa famille et près de sa vertueuse épouse.

Il faut savoir qu'en 1702 Villars avait épousé Angélique Roque de Varengeville, châtelaine de Galleville, qui lui avait apporté cette terre. Long-temps, dit M. Guilmeth, on a vu dans l'église de Doudeville une pierre tombale qui rappelait le nom et les titres du héros français. Sur cette dalle muette, mais pourtant bien éloquente, on lisait les noms de Louis-Hector de Villars, pair et maréchal-général de France, grand d'Espagne de première classe, prince de Martigues, vicomte de Melun, comte de Rochemiley, chevalier des ordres du roy et de la Toison-d'Or, gouverneur et lieutenant-général des pays et comté de Provence, Marseille, Arles et terres adjacentes, tour et forts de Toulon, des ville et citadelle de Saint-Tropez, conseiller au conseil de régence, puis au conseil royal, ministre d'État, l'un des quarante de l'Académie française, ancien gouverneur de Fribourg, généralissime des armées du roy, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de France à Rastadt, chef de l'ambassade pour la paix générale de Bade, etc. [1].

Comme ces lignes étaient glorieuses à lire dans une église de campagne! Comment se fait-il que l'on ait pu un seul mose résigner à les faire disparaître?

La tradition raconte encore qu'un autre maréchal de Villars, mort au château de Galleville, dans une partie de chasse, a été descendu dans le caveau sépulcral du chœur, et que ses cendres ont été jetées au vent en 1793 [2]. Pour l'honneur des habitants de Doudeville, nous voulons croire que la tradition exagère comme la renommée.

L'église de Doudeville dut être bâtie primitivement au milieu de ces débris gallo-romains que l'on rencontre dans les environs du Vauthuit, du Plessis et du Fresnay. Devenue seigneuriale au temps des Carlovingiens, elle passa souvent d'une main à l'autre, et l'histoire de son patronage est une série de révolutions.

Possédée d'abord par les seigneurs d'Auffay-Oherville, elle fut aliénée par eux au XIIe siècle. C'était le temps où les seigneurs de la terre se croisaient ou se dépouillaient pour les monastères. Vers 1164, Gauthier d'Auffay (de Arffay), Patricie, sa femme, et Guillaume d'Auffay, son fils, donnèrent leur église de Doudeville (Dodevillâ), avec ses dîmes et ses revenus,

[1] *Descript. de l'arr.*, t. II, p. 410. — [2] Id., p. 411. — *Phare du Havre*, du 3 octobre 1850.

à l'abbaye de Valmont, récemment fondée par les braves chevaliers d'Estoutteville, leurs voisins et leurs amis.

Cette donation nous est révélée par une charte de Henri II, roi d'Angleterre, insérée dans le *Neustria pia*. Quoique confirmé par le pape Luce III, en 1180, ce titre fut attaqué plus tard par la puissance féodale, et la querelle donna lieu à de violents débats. L'abbaye fut même quelque temps dépouillée de cette importante propriété, et lorsque Eudes Rigaud et les archevêques contemporains rédigeaient le premier de nos pouillés, ils mentionnent comme patron présentateur de Doudeville [1], messire Nicolas de Fescamp, chevalier. L'archevêque Thibaud d'Amiens reçut le prêtre Richard pour ce bénéfice, qui valait alors 60 livres et qui comptait 120 paroissiens [2].

A cette époque de l'histoire, l'église portait indifféremment le nom de Notre-Dame et de Sainte-Trinité [3]. Quelques-uns pensent que les moines de Valmont lui avaient donné le nom de la Vierge Marie qu'ils portaient eux-mêmes. Je crois que les moines de Fécamp ne sont pas étrangers au nom de la Sainte-Trinité. Ces religieux et les seigneurs de Doudeville disputèrent souvent aux Bénédictins de Valmont le patronage de la cure. Un arrêt de l'Échiquier de Normandie, tenu en 1408, leur donna gain de cause après longs débats. L'arrêt s'appuyait sur la charte de messires Gauthier et Jean d'Auffay [4]. En 1648 la discussion revient sur l'eau, c'est le Roi qui nomme parce que les prétendants ne peuvent s'entendre [5]. En 1650 les chanoines du Plessis-les-Tours déclarent que Louis XI leur a donné Doudeville et le Fresnay [6]. En 1660 l'abbaye cède le patronage à Pierre Roque, seigneur de Varengeville et secrétaire des commandements du duc d'Orléans [7]. En 1704 c'est le marquis de Poissy [8] qui nomme, et en 1738 c'est le seigneur de Galleville [9], en d'autres termes le seigneur de Doudeville, car Galleville, propriété des Villars, et aujourd'hui le domaine du marquis de Montault, est le véritable château de Doudeville. Dans ses longues et fraîches avenues, les archevêques

Une charte du XIIe siècle, donnée par Guillaume Huchet, à ce prieuré de Ste Foy de Longueville, dit *Dodelinvilla*. — Arch. départ. — [1] Pouillé d'Eudes Rigaud. — [2] Duplessis, t. Ier, p. 431. — [3] *Neustria pia*, p. 876. — [4] Pouillé de 1648. — [5] Duplessis, t. Ier, p. 431. — [6] Id., ibid. — [7] Pouillé de 1704. — [8] Pouillé de 1738.

de Rouen ont souvent donné la confirmation aux peuples. MM. Colbert et La Rochefoucauld se plaisaient à y réunir les nombreuses paroisses du plateau d'alentour.

Doudeville, comme terre seigneuriale, connut la guerre, et, comme terre catholique, il connut la Ligue. Il était entré franchement dans la Sainte-Union, et Fontaine-Martel, le Mayenne des Cauchois, passait et repassait sans cesse sur ce sol qui était à lui. Un jour du mois de juillet 1589, de Chattes, le gouverneur royaliste de Dieppe, apprend que son rival est campé à Doudeville, avec les troupes du Havre. Il part à l'instant avec sa cavalerie et 400 hommes pour les déloger. La position était avantageuse, cependant telle était la terreur imprimée par la cornette blanche du commandeur, que Fontaine-Martel crut devoir battre en retraite et se retirer d'abord à Pavilly, puis au Havre [1].

Il y avait plusieurs chapelles sur le territoire de Doudeville. Le pouillé d'Eudes Rigaud parle d'une léproserie dans laquelle se trouvait une chapelle de 13 livres de revenu. Le prêtre Mathieu de Bolereston en avait été nommé chapelain par Jean de Fécamp, escuyer et patron. La chapelle était, dit-on, dédiée à sainte Madeleine, patronne ordinaire des maladeries. Cet asile, situé au hameau de Talleville, servait aux deux paroisses de Doudeville et de Canville [2].

M. Guilmeth prétend, qu'en 1186, ce refuge de la plus longue des misères matérielles du moyen-âge, était un hôpital desservi par des religieux de Longueville [3]. On sait du reste que des chanoines ou des frères desservirent souvent les anciennes maladeries, témoin Bellencombre et le Mont-aux-Malades. Dans les derniers temps, la léproserie de Doudeville fut unie à l'ordre de Saint-Lazare, et au mois de février 1697, Louis XIV la donna à l'hôpital de Grainville-la-Teinturière, qui la possède encore [4].

Au château du Fresnay se rattachait la chapelle de Saint-Léonard, fondée par le seigneur et possédée par lui. Cette chapelle, bâtie dans un bois, où ses restes vivent encore, est une preuve de plus de la prédilection du saint ermite du Limousin pour les déserts de notre patrie. Ces biens et l'emplacement de cette chapelle furent vendus 2,300 fr., par le district de

[1] Manusc. anon., p. 140. — [2] Duplessis, t. Ier, p. 386. — Guilmeth, t. II, p. 408. — [3] Guilmeth, t. II, p. 408. — [4] Duplessis, t. Ier, p. 192 et 386.

Cany, le 18 avril 1791 [1]. Le 28 mars de la même année, le même district avait vendu pour 3,500 fr. les terres et l'emplacement de la chapelle de Saint-Eloi [2], dont l'histoire est peu connue. Il faut dire aussi que le voisinage de Canville et une certaine communauté d'intérêts, ont beaucoup contribué à jeter, sur ces bénéfices ecclésiastiques, une confusion que l'histoire de la localité a seul intérêt d'éclaircir.

Jusqu'au Concordat de 1802, Doudeville n'a été qu'une cure ordinaire, comptant 120 chefs de famille au XIII[e] siècle, et 300 feux en 1738. Mais depuis le Concordat, Doudeville, chef-lieu de canton du district de Cany d'abord, et de l'arrondissement d'Yvetot ensuite, a été érigé en cure de deuxième classe par le cardinal Cambacérès. En 1837 le cardinal, prince de Croy, en fit le titre d'un doyenné renfermant 18 communes et 20 églises. Sur ces 20 églises, une est curiale, 11 sont succursales, une est chapelle vicariale, une autre, chapelle communale et six sont annexes. La population totale du canton est de 14,215 habitants, celle de Doudeville de 3,300 âmes.

HARCANVILLE.

Harcanville est assis sur un des plus vastes plateaux du pays de Caux. Son église, dédiée à saint Jean et à saint Clair, présente des reliques de tous les âges. Il y a du tuf du XI[e] siècle dans la nef, un contrefort du XIII[e] au chœur, et une piscine du XIV[e] dans le sanctuaire. Les cuves et la crédence, vieux tabernacle, servent à présent d'armoire et sont en fort mauvais état. Le XVI[e] a charpenté les poutres et les corniches de la nef, le XVII[e] a refait le mur méridional et la porte latérale, le XVIII[e] a relevé le chœur et la muraille du nord de la nef. 1838 a fait la chapelle du sud, 1842 celle du nord, et 1844 le grand portail. Enfin 1640 a produit le baptistère, en pierre, orné d'une couronne dont les fleurons ressemblent à des fleurs de lis.

Dans le temps où l'on sculptait son baptistère, Harcanville était desservi par un curé fort original. M[r] Antoine de Bonastre, c'était le nom de ce bénéficier, se croyait poète ou très-souvent s'efforçait d'en jouer le rôle. Son goût dominant était le sonnet :

« Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme. »

[1] *Domaines nationaux de première origine.* Arch. départ. — [2] Id., [illegible].

a dit le législateur du Parnasse français ; mais ceux de notre brave curé étaient loin d'être de ce nombre. Ils étaient mauvais, archi-mauvais ; mais pour les faire accepter par quelque créature humaine, il avait soin de les adresser à des auteurs à propos de leurs ouvrages. C'était une lettre de change tirée sur l'amour-propre qui était rarement protestée. Aussi il recevait en échange de sa marchandise un bel exemplaire d'un livre qui parfois ne valait guères mieux que sa poésie. Mais par ce stratagème, il avait souvent la consolation de voir ses vers figurer à la tête du livre. C'était tout ce qu'il désirait. On voit que son ambition était très-innocente.

Parmi les auteurs, victimes ou favoris d'Antoine de Banastre, il est juste de citer Timothée de Grouchy, sieur de la Rivière, et auteur de deux ouvrages de controverse. Les sonnets du curé d'Harcanville forment les frontispices obligés de ses œuvres. Ceux qui ont lu l'un et l'autre ajoutent que les vers valent la prose et que tous deux peuvent aller de conserve à l'éternel oubli.

C'est au XIIIe siècle seulement que Harcanville fait son apparition dans l'histoire, sous le nom de *Herqueville*. Il y avait alors deux seigneurs et deux portions de cure. Cette première plaie ecclésiastique était aggravée par l'abus des personnats. Deux laïques portaient alors le titre de personnes d'Harcanville, Jehan d'Estampes et Robert d'Arquéville. Plus tard, pourtant, Robert eut la cure pour lui seul. Ces seigneurs-patrons étaient alors les héritiers du seigneur de Pissy et de l'archevêque de Rouen. Sous Philippe-le-Hardi les patrons laïques n'ayant pu s'entendre, Guillaume de Flavacourt donna la cure à Nicolas de Calleville. Il y conféra seul et de plein droit, parce que les délais canoniques étaient expirés.

L'archevêque de Rouen eut beaucoup de procès à soutenir pour la conservation du chétif bénéfice d'Harcanville. Pendant le cours du XIVe siècle les seigneurs du lieu le lui disputèrent trois fois. En 1316 il racheta ce droit au moyen d'une indemnité de 60 livres ; en 1339 le bailli de Caux lui donna gain de cause, et en 1349 l'affaire fut complètement terminée par une transaction définitive [1].

Ces deux patrons de cures, avec nomination seigneuriale et archiépiscopale, durèrent jusqu'à la Révolution. Les trois

[1] Duplessis, t. Ier, p. 526.

pouilles imprimés en font foi. Cependant Duplessis cite deux circonstances où le même titulaire cumula les deux bénéfices, en 1681 et en 1717. Dans cette dernière affaire la cour de Rome intervint elle-même par une dispense [1].

Harcanville possédait 130 paroissiens au XIII[e] siècle, 72 feux en 1738, et aujourd'hui c'est une succursale de 950 habitants.

FULTOT.

Au milieu des frais bocages du Petit-Caux, à l'angle de la route départementale de Cany à Doudeville et de Doudeville à Saint-Valery, s'élève timidement, au milieu d'un massif de verdure, la flèche de Saint Martin de Fultot. Cette petite église, très-proprement tenue, n'a que deux nefs qui communiquent entre elles par cinq arcades cintrées du XVI[e] siècle. Ici, comme dans les environs, le grès a marqué son passage dans le côté sud de la nef et dans la tour carrée du clocher placée au portail. Le chœur est encore plus neuf que ces deux constructions qui pourtant ne remontent guères qu'aux derniers Valois. La seule partie ancienne existe au côté nord de la nef où l'on remarque des pierres tuffeuses du XII[e] siècle.

C'est tout ce qui subsiste de l'église primitive, qui fut donnée au prieuré de Notre-Dame-du-Pré de Bonne Nouvelle-lès-Rouen. Par qui fut faite cette intéressante donation ? voilà un point incertain pour nous, mais que nous livrons au lecteur avec toute son obscurité. Dans la charte de fondation du prieuré de Bonne-Nouvelle, confirmée par Henri II, roi d'Angleterre, et par Rotrou, archevêque de Rouen, nous lisons que l'église de Fultot fut donnée au monastère, avec ses terres et ses dîmes, par le prêtre Richard qui la possédait [2].

Maintenant Duplessis, notre honorable et savant prédécesseur dans l'histoire des églises du diocèse de Rouen, sans contredire cette première version, qui n'est autre qu'un monument authentique et contemporain, dit que l'église qui nous occupe fut donnée à Bonne-Nouvelle par les seigneurs du Fresnay, et Richard, prêtre et seigneur de Fultot. Cet acte, ajoute-t-il, fut confirmé en 1141, par Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen.

[1] Duplessis, t. I[er], p. 526. — [2] Ex dono Richardi presbyteri ecclesiam de Fuletot cum terris et decimis ad eam ecclesiam pertinentibus, sicut idem Richardus unquam melius et plenius tenuit. — *Neustria pia*, p. 612.

Il paraît, du reste, que cette donation fut cause de bien des querelles. Car en 1298, Raoul du Fresnay, éleva des prétentions auxquelles il renonça bien vite à la vue des titres incontestables des religieux de Bonne-Nouvelle. Plusieurs seigneurs vinrent ensuite, d'abord le sieur de Sainte-Beuve, qui fut condamné par l'Échiquier, en 1408 ; le sire d'Etoutteville, en 1470, qui fut débouté par les assises de Cany ; enfin, en 1491, Louis de Dampierre, attaqua aussi les religieux et se désista aussitôt en présence de leurs titres. Le pouillé de Raoul Roussel constate la possession du Bec pendant le XVe siècle.

En 1605, un seigneur de Houdetot ayant vendu des fiefs sis à Fultot, au sieur de Palleusemare, lieutenant-général, civil et criminel du bailli de Caux, au siége de Cany, osa mentionner dans le contrat le patronage de l'église de Fultot ; mais jamais l'acheteur n'osa faire valoir cette clause à laquelle il ne croyait guères. Un seigneur d'Anglesqueville ayant osé, sous la minorité de Louis XIV, présenter à la cure, l'abbé du Bec ne manqua pas de présenter en même temps, ce qui occasionna un procès jugé par le conseil du roi, le 21 août 1654 et le 1er juin 1655. Quoique gagnant, et peut-être à cause de son succès, l'abbé du Bec fit la politesse, pour cette fois, au seigneur d'Anglesqueville. La dernière contestation fut suscitée par M. d'Héberville, fils du sieur d'Anglesqueville et héritier du sieur de Palleusemare, mais les religieux sortirent triomphants de l'épreuve et prouvèrent que leur fief de Fultot était noble et membre de la haute-justice du Pré [1].

Les religieux se croyaient assurés pour toujours et du fief et de l'église lorsque la Révolution bouleversa complètement la France féodale et monastique, et à l'heure qu'il est il n'y a que l'antiquaire patient ou l'historien passionné qui pénètre jusqu'au cœur de ces phases mortes et enterrées de la vieille société française.

Aujourd'hui les choses sont bien différentes, au lieu d'un abbé du Bec ou d'un prieur de Bonne-Nouvelle qui présente à la cure de Fultot, riche de dîmes et de revenus, c'est tout simplement une modeste succursale d'un revenu de 950 fr., à la nomination archiépiscopale. Elle comptait 64 paroissiens en 1250, et 75 feux en 1738. De nos jours elle compte 700 habitants.

Dans le cimetière qui entoure l'église, les visiteurs ne man-

[1] *Description*, etc., t. Ier, p. 484.

queront pas de venir lire au pied de la croix cette inscription « *A et A Simon p. et f. m'ont donner l'an* 1626. » Nous pensons que cela signifie : « Auguste? et Augustin? Simon père et fils, m'ont donné l'an 1626. » Cette famille Simon était puissante à Fultot, sous Henri IV et sous Louis XIII. Dans les archives de la paroisse, conservées dans le coffre du presbytère, on trouve un acte de donation, faite le 12 octobre 1636, à l'église de Fultot, par M. Simon, à la charge d'une messe basse le mardi de chaque semaine, d'un *Libera* après vêpres, et du droit de sépulture dans la nef. C'est probablement un prêtre de cette famille que nous voyons donner les fonts de Hautot-l'Auvray, en 1674.

Cette église était riche en terres et en fondations avant la Révolution. Dans les archives du presbytère, qui sont nombreuses et bien conservées, on trouve la donation d'une terre à Sainte-Colombe, faite le 27 décembre 1722, par M. de Saint-Étienne, habitant d'Anglesqueville. Cette fondation est faite pour douze *Saluts*[1], qui devaient se chanter à perpétuité, après les vêpres des douze principales fêtes de l'année. Inutile d'ajouter que les saluts ont disparu avec les terres.

Parmi les archives du presbytère on trouve deux registres des comptes et délibérations de la fabrique, allant de 1706 à 1758, et de 1759 à 1772. Aux archives départementales, cette paroisse n'a à réclamer que les comptes et mémoires, des années 1791, 1792 et 1793.

GONZEVILLE.

Cette petite église de grès, proprement tenue, est fraîchement assise dans un cimetière isolé et clos de toutes parts. C'est véritablement un lieu de repos, de rafraîchissement et de paix. L'âme ici peut se recueillir profondément et rien ne vient la distraire de ses méditations que le chant des oiseaux et la prière des chrétiens. Chose étonnante pour celui qui a vu les cimetières ruraux des bords de la Bresle, on ne trouve dans ces contrées ni croix de bois, ni pierres tombales. Le gazon seul fleurit sur les tombes. Une simple croix de grès, âpre et nue comme le tombeau, indique aux passants que c'est ici le dortoir d'une communauté chrétienne.

[1] Un *Salut* alors c'était un *Ave regina* ou un *Salve regina*.

Si le cimetière porte au recueillement, l'église aussi porte à la piété. Le jour où nous sommes entré dans ce temple champêtre (27 mai 1851), l'autel de la Sainte-Vierge était orné de fleurs, tapissé de mousse et ombragé de guirlandes. Le mobilier nous a paru fort convenable, nous avons vu avec plaisir la chaire, la contre-table à colonnes torses du temps de Louis XIV, deux petits tableaux représentant la Foi et la Charité, une curieuse carrure de maître-autel, un porte-christ peint et doré s'appuyant sur deux petits autels surmonté de bonnes toiles, ou figurent la *Naissance du Sauveur* et l'*Adoration des Mages*. Généralement la tenue de cette église indique le zèle et la piété.

Par lui-même l'édifice est peu de chose, c'est une modeste construction en grès, dont le clocher, gros et court, n'a pas de caractère. La nef a été rebâtie vers 1700 et le chœur lui est encore postérieur, seulement on y remarque une vieille porte en tuf qui dut servir pour les hommes et le clergé. Au chevet il reste encore des contreforts tuffeux, indiquant le XIIe siècle.

Cette église fut toujours sous le patronage de ses seigneurs, tous les documents l'assurent, et nous croyons que les cinq pierres oblitérées que l'on voit dans le chœur, sont les tombes des anciens patrons. Les divins protecteurs de la paroisse sont saint Samson, évêque de Dol, et saint Cyr et sainte Julitte, placés à la contre-table. La population, qui était de 54 paroissiens au XIIIe siècle, de 38 feux au XVIIIe, est maintenant de 370 habitants. Gonzeville est une chapelle communale détachée de la succursale de Fultot, et qui entretient un prêtre à ses frais.

Nous avons à ajouter à l'histoire de cette paroisse un fait extraordinaire, et curieux surtout dans la situation où se trouve actuellement la France.

Aux archives départementales de la Seine-Inférieure est déposé le registre des comptes et délibérations de la fabrique de Gonzeville, depuis l'année 1767 jusqu'au 2 thermidor an III de la *République une et indivisible*. Dans ce volume se trouve, aux dernières pages, un des plus terribles monuments de la famine de 1794. Le 21 juillet plus de 40 familles, mourant de faim, s'étaient réunies dans l'église de Gonzeville et là elles demandaient à grands cris qu'on leur donnât des subsistances. Pour appuyer leur sinistre requête, ces affamés « *déclaraient,*

d'une voix unanime, ajoute le procès-verbal, *que puisque les cultivateurs ne voulaient point partager, ils allaient partager eux-mêmes en coupant le seigle et le blé.* » Terrible délibération communiste, qui heureusement n'eut d'autre résultat que de salir quelques pages de papier blanc, mais qui reste dans nos archives pour montrer jusqu'où va le fanatisme des passions humaines, lorsqu'il est une fois mis en jeu par la misère et les révolutions.

CANVILLE-LES-DEUX-ÉGLISES.

Canville donnait autrefois son nom à un des trois doyennés de l'archidiaconé du Petit-Caux. Ce titre, qui remonte au moins au XIIIe siècle, est mentionné pour la première fois dans le *Pouillé* d'Eudes Rigaud et dans le *Registre des visites pastorales*. A cette époque sa circonscription renfermait 53 paroisses. Dans les trois pouillés imprimés le nombre des paroisses s'élève à 57, et celui des prieurés à trois, qui sont le prieuré d'Ouville-l'Abbaye, celui d'Estouteville et Saint-Blaise-de-Luy sur la paroisse de Grémonville. Seulement le nombre des chapelles diffère : le pouillé de 1648 compte huit chapelles et trois léproseries, celui de 1704, huit titres de chapelles, et celui de 1738, dix-sept chapelles.

Le surnom des *deux églises* lui venait de ce qu'avant la Révolution il y avait, en effet, deux églises paroissiales au sein de la même population. L'une était dédiée à Notre-Dame et l'autre au grand saint Martin. La première fut vendue avec son cimetière, en 1793, par le district de Cany, pour une somme de 6,500 fr. Peu de temps après elle fut démolie, et aujourd'hui il n'en reste plus aucune trace.

Pourtant elle était toute neuve et elle est presque morte en naissant. Elle avait été reconstruite en 1780, et les archives nous apprennent que sa bénédiction avait eu lieu le 25 mars 1781. L'ancienne avait été interdite dix ans auparavant, pour cause de vétusté. M. le curé de Notre-Dame ayant voulu faire son office dans l'église de Saint-Martin, les dimanches et les fêtes, son confrère s'y opposa. L'affaire fut portée devant l'officialité diocésaine, ce tribunal rendit une ordonnance qui maintenait l'opposition et supprimait diverses prétentions que l'on considérait déjà comme surannées.

L'église de Saint-Martin, la seule qui reste, a été rebâtie il y

a une centaine d'années. Le constructeur-architecte fut, suivant la tradition, le curé même du lieu, Laurent-Isaac Nion, mort le 30 décembre 1773. En sa qualité de fondateur il fut inhumé dans l'église. C'était un homme de mérite qui, dans sa cure, portait le titre de doyen de Canville et de conseiller de l'élection d'Arques. Il était né à Bacqueville en 1700 et était curé de la paroisse depuis 1727. On raconte dans le pays que lui-même forgea toutes les ferrures des fenêtres, et aussitôt qu'il avait fini la messe il s'occupait à piquer les grès et à tailler les pierres. Il est évident qu'outre son temps il donna encore son argent, car nous lisons sur le fronton de l'édifice ces simples paroles que les Grecs n'eussent jamais inscrites aux frontispices de leurs temples : « Sumptibus Nion, R. (rectoris) 1757. » Tout le monde s'accorde à dire que lui seul a donné les plans, coupes et dessins de l'église et de la sacristie. En 1736 il avait aussi construit le presbytère, très-beau pour l'époque.

L'église de l'abbé Nion est tout entière dans le style du temps de Louis XV. Sa forme terminale est circulaire comme à Yvetot, à Bolbec et à Grainville-la-Teinturière. Le portail est assez simple; à l'entrée se trouve le clocher, tour carrée construite en grès, surmontée d'une flèche en hache. L'architecture de cette église est ferme et vigoureuse, mais le style en est lourd et pesant.

L'ameublement a la plus grande harmonie avec le vaisseau. La chaire, en bois de chêne, sent le règne de Louis XV de cent lieues. Les stalles sont de 1760, et l'autel de chêne est de 1780. Malheureusement la Révolution a empêché la confection d'une magnifique contre-table en bois, qui devait coûter 10,000 livres. Michel Borlé, sculpteur de Dieppe, à qui elle avait été commandée, n'en fit que les dessins qui nous sont restés et qui nous font regretter l'œuvre.

Une question assez curieuse serait de savoir si les deux églises de Canville existaient au XIIIe siècle. Le pouillé d'Eudes Rigaud parle bien de deux curés et de deux seigneurs patrons, mais aussi il parle de deux portions de cure et ne prononce pas le nom d'église. Cependant ce qui fait supposer que les deux titres existaient, c'est qu'il dit que de son temps le roi présenta à Saint-Martin et le sire de Mortemer à Notre-Dame. Avant le sire de Mortemer, le patronage avait été disputé par

deux chevaliers, Guillaume de Montigny et Guillaume Le Despensier. Au XVe siècle, lorsque Raoul Roussel rédigeait le second pouillé de ce diocèse, il indique les mêmes patrons que celui de Rigaud, revu par Guillaume de Flavacourt, le roi pour Saint-Martin, pour Notre-Dame le sire de Mortemer. Dans ces derniers temps la seigneurie de Canville étant passée à la châtellenie de Cany, les derniers présentateurs de Notre-Dame furent les Lemarinier et les Bec-de-Lièvre.

Les sires de Cany possédaient à Canville non-seulement un patronage ecclésiastique, mais encore le droit de haute-justice qu'ils rendaient dans un champ que l'on appelle encore le *Clos-de-Cany*. C'est là qu'était le carcan ; la prison féodale était près de la *Grand'-Rue*. Il y avait aussi à Canville un marché qui a succombé sous la concurrence que lui firent les marchés d'Etalleville et de Doudeville. Doudeville a tout enlevé à Canville, la halle et le doyenné.

Par suite de cette double déchéance, la population de Canville a peu prospéré. Rigaud y comptait 120 chefs de famille sous Louis IX ; M. de Tressan 140 feux sous Louis XV, et l'*Ordo* de 1851 donne à la succursale 1,040 habitants.

Outre les deux églises paroissiales, Canville posséda encore trois chapelles dont il ne reste plus vestige. La première fut la léproserie de Sainte-Madeleine de Talleville fondée par les paroisses de Canville et de Doudeville. Nous en avons parlé à l'occasion de cette dernière paroisse. Les deux curés de Canville Gislebert et Toustain y présentèrent sous saint Louis. La seconde chapelle fut celle de Saint-Thomas, à laquelle présentait le seigneur du lieu. Duplessis donne sur cette chapelle une foule de détails embrouillés qui n'ont aujourd'hui aucun intérêt. Enfin la troisième chapelle fut celle de Notre-Dame-des-Gledoyns ou Gladouins. Elle paraît moderne et ne date guères que du XVIe siècle. En 1792 le district de Cany la vendit pour la modique somme de 1,000 francs. Ainsi finit avec tant d'autres cette pieuse fondation ecclésiastique.

SAINT-LAURENT-EN-CAUX.

Saint-Laurent est une bourgade cauchoise qui n'a pas de passé mais qui a de l'avenir. Son aspect est plein de jeunesse et de vie. Pour la forme, c'est l'abrégé de Bacqueville et de Saint-Romain-de-Colbosc, ces types de nos bourgs normands.

Toutes les habitations sont rangées carrément autour d'une halle et d'un marché qu'une grande route vivifie. On se persuade aisément qu'il y a dans ces maisons, neuves et propres, du bien-être et de l'aisance; malheureusement la visite de l'église ne laisse pas supposer autant de piété. Ce n'est pas que l'église ne soit pleine de peuple à toutes les messes du dimanche et des fêtes, au contraire, elle est trop petite pour la multitude des fidèles. Aussi ce qui nous étonne c'est que l'on n'ait pas songé à l'agrandir, et ce qui surprendra, dans un pays où tout s'est renouvelé, c'est que l'église est restée vieille, petite et décrépie, comme un édifice abandonné. Il est évident qu'ici la maison de Dieu passe après celle des hommes.

L'église du bienheureux diacre Laurent est en grande partie romane, comme au XIe siècle lorsque les châtelains la construisirent auprès de leur manoir fortifié et belliqueux de l'époque normande. Déjà, au siècle de Louis XIV on avait senti le besoin de l'agrandir et l'on avait ajouté, avec de la brique et du grès, deux transepts aujourd'hui insuffisants.

A cela près la disposition de l'église actuelle est restée romane, c'est-à-dire que le clocher s'élève entre le chœur et la nef. C'est un corps-carré percé de cintres, dans le style du règne de Guillaume-le-Conquérant; cette tour, comme le reste de l'église, fut bâtie avec du tuf des vallées, et il en reste encore de nombreux vestiges. Le chœur cependant allia le tuf avec le silex, et le disposa en feuilles de fougère, mélange heureux, plein de goût et de caractère.

Dans le mur du sanctuaire on remarque une porte latérale, destinée à communiquer autrefois avec le château qui a disparu. De cette ancienne demeure féodale il ne reste qu'une ferme et des murs de clôture qui confinent avec le cimetière. Ce château était le maître suzerain de l'église, et les seigneurs qui l'avaient bâti ne se faisaient pas faute de tracasser leur pupille. Outre la porte dont nous venons de parler, et la litre armoriée qui couvrait les murs, au-dedans et au-dehors, ils se réservaient encore pour eux le premier banc attenant à la chapelle Saint-François, lequel ne pouvait jamais être subhasté. Au siècle dernier ils allèrent plus loin. Les archives de l'église nous apprennent que M. Bayard, en sa qualité de seigneur-patron, intenta un procès à la fabrique, prétendant avoir en sus le premier banc de la nef pour les officiers de sa maison.

Les détails de cette affaire se trouvent dans deux registres de la fabrique de Saint-Laurent, allant de 1761 à 1774, et de 1782 à 1790. Ces registres sont déposés à Rouen, aux archives départementales, section des *trésors et fabriques*.

La nef de Saint-Laurent est une construction en grès, de la fin du XVI[e] siècle, sans style comme sans caractère.

Du reste l'intérieur de cette maison de Dieu est proprement tenu par son pasteur. Le chœur a été rafraîchi, trop peut-être, car au-dedans il a un air de nouveauté que dément le dehors. La contre-table est ornée d'une *Adoration des Mages*, peinte en 1829, par Drouet, de Dieppe. On voit que la renommée de notre pauvre décorateur dieppois s'étendait loin, malheureusement ses œuvres la soutiennent peu.

Dans le cimetière est une assez jolie croix de grès, du temps de Henri IV, et un vieil if contemporain des croisades.

Saint-Laurent faisait autrefois partie du doyenné de Brachy, l'un des trois de l'archidiaconé du Petit-Caux. Évidemment ce fut pour cette raison qu'il fut surnommé Saint-Laurent du Petit-Caux, « Sanctus Laurentius in Caleto Minori, » comme l'appelle Eudes Rigaud. Mais plus tard, ajoute avec raison Duplessis, on se contenta de dire Saint-Laurent en Caux, appellation qui est restée.

Saint-Laurent comptait 80 paroissiens au XIII[e] siècle, lorsque le chevalier Simon de Saint-Laurent en était seigneur-patron ; en 1738 il y avait 149 feux, et aujourd'hui c'est une succursale de 1,277 habitants.

Pour toutes antiquités on cite, au hameau de Calletot, la place d'un vieux château qui a donné son nom à une famille célèbre du moyen-âge, et des restes romains que l'on appelle *la ville de Beaurais*. Si comme on le prétend, il y a jamais eu à Calletot une ville riche, il faut convenir que le pays est bien changé.

BRETTEVILLE-SAINT-LAURENT.

Ce village, qui porte aujourd'hui le surnom de Saint-Laurent, à cause du voisinage de ce bourg, s'appelait autrefois Bretteville-du-Petit-Caux[1]. Suivant Duplessis le nom de Bretteville

[1] C'est par erreur que dans les *Églises rurales de l'arrondissement de Dieppe*, nous avons donné ce surnom à l'ancienne paroisse de *Bretteville-sous-Têtes* devenu un hameau de Varneville-aux-Grès.

indiquerait l'habitation d'un seigneur breton, comme Senneville signifie la demeure d'un chef saxon. Ce serait donc une des dernières traces du séjour que fit dans nos contrées la grande tribu des Britones qui émigrait quatre siècles avant notre ère.

Bretteville dut faire autrefois partie du bourg de Saint-Laurent, dont il aura été détaché par quelque puissance féodale. Un seigneur aura planté à Bretteville son château, dont le représentant actuel est un magnifique pavillon construit en grès et en brique, dans le style Louis XV. Il date en effet de 1730 et de 1732, si l'on en croit les millésimes inscrits sur la cheminée et sur la grille du parc. Le dernier nom qui sort de ses annales, celui sans contredit qui lui fait le plus d'honneur, est le nom du marquis de Miromesnil, garde-des-sceaux de Louis XVI, dont le salon conserve un buste en marbre blanc, fait en 1777, par Houdon, l'un des plus habiles sculpteurs du siècle dernier. La figure, en albâtre, est d'une beauté ravissante. Ce portrait a été déposé ici par Mme Lebret, fille de l'illustre chancelier, morte à Bretteville en 1828.

L'église, dédiée à Notre-Dame, fut bâtie dans les avenues du château, où elle est encore. On dirait que la puissance seigneuriale qui la fit sortir de terre, qui la protégea pendant tant de siècles, la couvre encore de son ombre. Aussi elle porte de tous côtés, au-dedans comme au-dehors, les armes de ces seigneurs, patrons, fondateurs et présentateurs. Le chœur était ancien, mais réparé au dernier siècle, il ne garde que quelques tufs de sa construction primitive, juste assez pour dire qu'il n'est pas d'hier. La nef a été faite presque en même temps que le château.

Ce fut vers 1620 que l'on éleva dans le cimetière une croix de grès, décorée des instruments de la Passion. Tout près d'elle, et pour ainsi dire à ses pieds, on lit sur des tables de marbre blanc les deux inscriptions suivantes : « Priez pour l'âme de madame Jacquette-Georgette-Armande, née de Miromesnil, fille du garde-des-sceaux de Louis XVI, veuve de messire Cardin Lebret, greffier en chef du Parlement de Paris, décédée en son château de Bretteville, le 27 octobre 1828. » N'oublions pas d'ajouter qu'elle a laissé après elle l'odeur de toutes les vertus. Son voisin est un jeune homme qui rappelle un grand nom dans l'Église, et il était lui-même de

la famille de l'illustre cardinal. « Ici repose le cœur d'Armand de Berulle, enlevé à la tendresse de madame Lebret, à l'âge de 18 ans. »

La sacristie, construite en 1816 par les soins de la fabrique et la générosité de Mme Lebret, recouvre les quatre pierres tombales, de M. et de Mme Lebret, de M. de Bérulle et d'Esprit-Léopold de la Bourdonnaye, âgé de 6 ans, mort à Bretteville, le 17 février 1797.

De la sacristie passons dans l'église et nous y trouverons encore des traces de la piété et de la générosité seigneuriales. Nous devons citer en première ligne deux bustes en marbre représentant le Sauveur et la Vierge Marie. On dit qu'ils proviennent d'une chapelle de M. Lebret, mais il est juste d'ajouter que leur forme est inusitée en iconographie chrétienne. Quatre espèces de marbre ont été employées pour le buste de Jésus-Christ, et cinq pour celui de Marie. Les deux figures toutefois sont d'un marbre fin et doux comme de l'albâtre. Celle de la Sainte Vierge est véritablement délicieuse, on la croirait vivante et animée d'une douceur et d'une piété angéliques. La grâce et la dignité respirent sur ce visage céleste. Ces deux têtes doivent dater du milieu du XVIIe siècle. La barbe légère qui couvre le menton du Sauveur trahit le temps de la Fronde.

Tout près de ces deux images très-neuves en iconographie ecclésiastique, j'en conviens, mais aussi d'une beauté trop inconnue dans nos églises rurales, sont rangés quatre cierges mortuaires qui brûlent pendant les messes et les offices publics. Ces quatre cierges sont entretenus par le château. Deux sont en mémoire de M. et de Mme Lebret; les deux autres ont leur origine touchante dans un pieux sentiment qui va droit au cœur de tout chrétien et de tout Français. Ces deux cierges brûlent en souvenir de Louis XVI et de Marie-Antoinette, ces deux martyrs couronnés qui échangèrent la couronne de la terre pour celle du ciel. Ce fut pour honorer l'auguste mémoire de son père qui avait tant aimé son roi et qui en avait reçu tant de bienfaits, que la fille du chancelier de Miromesnil voulut, par son testament, que ces deux cierges fussent perpétuellement entretenus par sa famille et ses héritiers. M. le marquis de Flers accomplit religieusement les dernières volontés de la testatrice, et comme le bon exemple descend toujours des grands aux petits, on voit à côté des cierges du

roi et de la reine de France, d'autres cierges qui brûlent pour de pauvres villageois, honnêtes cultivateurs qui ont arrosé la terre de leurs sueurs et qui ont gagné le ciel par leur travail, comme les grands de la terre l'ont acheté avec leurs prières et leurs aumônes.

Maintenant c'est à peine si nous oserons parler de la contre-table corinthienne de Vieillot, encadrant un tableau de la *Sainte-Famille* : mais nous accorderons un souvenir à l'abbé Fossard, curé de Bretteville à la fin du siècle dernier. C'était le frère du célèbre prédicateur de ce nom. Il avait avec lui la plus parfaite ressemblance, soit pour la voix, soit pour le geste et le débit oratoire. Toutefois il était loin d'avoir la même réputation, quoiqu'il prêchât à peu près les mêmes sermons [1].

Après cela l'église de Bretteville n'a plus rien à nous apprendre, si ce n'est de nous répéter qu'elle fut toujours féodale et à la présentation de ses seigneurs, dont les armes ont étoilé ses murs. Elle comptait autour d'elle 39 feux en 1738, à présent c'est une succursale de 800 habitants avec l'annexe de Reuville.

BEAUVILLE-LA-CITÉ.

Ce modeste village, qui porte un superbe et ambitieux surnom, est une véritable puissance déchue. Si jamais il a mérité le titre de *cité* romaine, aujourd'hui il a descendu l'échelle hiérarchique jusqu'à devenir un hameau inconnu de Bretteville-Saint-Laurent. On est attristé sur la route qui va de Barentin à Veules, quand sur cette plaine si vivante du Petit-Caux on voit s'écrouler les dernières murailles de l'église de Beauville. Cette vue déchire l'âme, surtout lorsqu'on songe qu'il n'aurait coûté que quelques efforts pour empêcher de tomber cet oratoire chrétien, si pieusement situé au milieu d'un cimetière planté d'arbres. A présent que l'anathême paraît irrévocablement porté, personne ne veut mettre à cette œuvre de destruction une main qu'il croirait sacrilège. On laisse à Dieu le soin de démolir sa maison. C'est déjà beaucoup que les hommes aient été trouvés dignes de la bâtir sur la terre.

L'édifice qui croule avait été rebâti au siècle de Louis XIV, avec du grès et de la brique. De la première construction il ne reste que quelques pierres tuffeuses qui roulent dans les décombres. Puis sur ce tertre funèbre, dominant cette scène de

[1] *Moréri normand* de l'abbé Guiot. Mss. de la bibliothèque de Caen.

douleur religieuse, est une pauvre croix de grès, qui avait été sculptée avec élégance, sous le règne du pieux Louis XIII.

Au XIIIe siècle il y avait un sire de *Bouville*, patron de la cure qui comptait alors 30 paroissiens ou ménages. Depuis, ce bénéfice est resté seigneurial, et les murs gardent encore les dernières traces des priviléges féodaux. Il y a 120 ans *Boseville*, du doyenné de Brachy, ne comptait plus que 17 feux.

Dans la terre de Beauville, propriété du marquis de Flers, est un petit bois situé sur un tertre élevé qui a toute la forme d'un théâtre antique. Il rappelle parfaitement le théâtre romain du Vieil-Evreux, étudié par M. Bonnin. La forme et la position sont les mêmes, excepté qu'à Evreux on trouve des murailles qui n'apparaissent pas à Beauville; mais les deux éminences ont été comblées de main d'homme, soit pour en faire des forteresses, soit pour faire disparaître les dernières traces du paganisme. Ce fut pour la défense que l'on combla le théâtre de de Lillebonne, et ce fut par religion que saint Romain fit ensevelir celui de Rouen. On cite encore à Saint-André-sur-Cailly et dans le Bois l'Abbé, près Eu, des théâtres antiques recouverts de terre.

La culture a déjà entamé l'enceinte de Beauville. Jusqu'ici on n'y a aperçu que de grandes pierres tuffeuses, apportées et taillées de main d'homme, sans qu'on puisse en indiquer la destination. Il faudrait une large fouille, conduite avec soin, pour expliquer ce tertre mystérieux. N'oublions pas de dire que dans les environs de cette motte on trouve une foule de débris antiques, tels que tuiles à rebords, fragments de poterie et médailles des Césars.

Je suis très porté à rattacher les restes romains de Beauville à ceux de Thiédeville et des bords de la Saâne. Le nom de *cité* me fait croire que ces deux localités étaient unies et formaient une de ces *cités* romaines qui avaient jusqu'à deux ou trois kilomètres d'étendue, comme celles d'Etretat, de Cailly, d'*Augusta* à Eu, de *Uggate* à Elbeuf, de Lotum à Caudebec-Maulévrier, de Caracotinum à Harfleur, et de *Grœrinum* sur les bords de la Durdent.

BEUVILLE.

L'église de Beuville, veuve de prêtres depuis long-temps, est voisine des avenues de Bretteville et du bourg de Saint-

Laurent. Le cimetière où elle est située est dépouillé de ses arbres, il ne reste guère pour lui tenir compagnie qu'un vieil if, qui vit de conserve avec elle depuis plusieurs siècles. Le monument a été entièrement renouvelé dans ces deux derniers siècles. Le silex et le grès ont fait tous les frais de la reconstruction. Les murs n'ont gardé d'autres souvenirs qu'un carrelage rouge au dedans et une lître noire au dehors, dernier vestige du patronage des seigneurs du lieu, qui présentèrent toujours à la cure, en vertu du fief de *Saâne*. Le dernier titulaire présenté par eux fut M. Beaujard, qui, en 1788, fut élu membre de l'assemblée provinciale pour le *département d'Arques* et l'ordre du clergé [1].

Dans toute l'église c'est à peine si l'on peut citer deux rétables du temps de la Fronde, et une contre-table en chêne, à forme absidale, avec quatre colonnes corinthiennes du temps de Louis XIV. Les saints patrons sont les apôtres saint Pierre et saint Paul. Le nombre des feux était de 50 en 1250, et de 61 en 1738; aujourd'hui c'est une chapelle vicariale de 435 habitants, annexée à la succursale de Bretteville.

BOUDEVILLE.

L'église de Boudeville est une des plus intéressantes de l'arrondissement d'Yvetot, et sans contredit la plus monumentale du canton de Doudeville. Son existence, comme paroisse, remonte à une haute antiquité, puisque vers 1050 elle fut donnée, par Raoul de Tancarville, à la collégiale de Saint-Georges qu'il venait de fonder. Mais l'édifice est beaucoup plus moderne, et quoiqu'il ne remonte guères qu'au temps de Philippe-le-Bel, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Il faut qu'une guerre cruelle, un grand incendie, en un mot, quelque fléau de Dieu ou des hommes, ait sévi contre cette pauvre église, car ce ne sont plus que des tronçons grossièrement ressoudés l'un à l'autre, au XVIe siècle.

Je ne puis m'empêcher d'attribuer aux Anglais la destruction de cette belle église. Pendant la rebellion de Caux, qui dura dix ans, il y eut bien des luttes, bien des combats, bien des escarmouches livrées sur ce territoire à présent si pacifique. Les Anglais, maîtres du pays, depuis la Somme jusqu'à la Loire, ne lâchèrent pas prise contre les bandes de paysans im-

[1] *Tableau de Rouen*, en 1789.

provisées par les Grouchy, les Lecarnier et le grand Pevrel de Monterolier. Chaque église, chaque château, devinrent autant de champs de bataille. Ce qui avait lieu sous la Ligue fut pratiqué pendant l'invasion anglaise. Tout clocher devint une forteresse, et selon le succès des armes et le caprice de la fortune, la pauvre église avait à expier sa belliqueuse hospitalité.

Nous pensons donc que dans une de ces furieuses attaques que se livrèrent les partis qui déchiraient alors la France, l'église de Bondeville aura été incendiée. Ses plaies n'auront été cicatrisées que par le XVIᵉ siècle, qui renouvela tout dans ce pays et qui voyait dans l'avenir s'ouvrir de si belles et si prospères destinées, si les guerres intestines de la religion n'étaient venues tout bouleverser.

Du reste voici ce qui a échappé aux flammes et au fer des ennemis de la France : un chœur avec de jolies fenêtres à deux compartiments remplies avec un trèfle. Les chapiteaux des petites colonnes sont des feuillages ouverts comme au portail et au clocher de Saint-Jacques de Dieppe (1300), comme au chœur de l'abbaye de Fécamp (1305), comme aux Augustins de Rouen (1300), enfin comme à l'abbaye de Saint-Ouen (1318). Citons encore, comme du XIVᵉ siècle et d'une grande élégance, la double piscine séparée par une jolie colonne et décorée d'un trèfle. Une crédence règne dans toute la longueur de cette création liturgique, incomprise et mutilée de nos jours. Enfin, comme dernier trait de l'ancienne architecture, nous citerons la fenêtre du chevet, charmante ogive en pierre aussi de 1300.

Mais alors le chœur se terminait par une muraille unie et ne présentait aucun angle. Quand le XVIᵉ siècle se mit à relever ce temple demi-ruiné, d'abord il apporta le grès dont il se servait à tort et à travers. Le grès est la matière de prédilection de la Réforme. Il est froid comme elle. On donna au chevet les trois faces obligées des églises de ce temps-là, on revêtit et l'on soutint avec du grès tout l'extérieur des murs. Une charpente en bois couronna cette restauration, et l'on grava au sommet : « *L'an mil Vc XXIII fut fait le pignon.* »

Ajoutons que l'on posa dans le nouveau sanctuaire ou *pignon*, comme ils l'appellent, deux socles de statue assez bien travaillés, pour recevoir les images de saint Pierre et de saint Paul, patrons de l'église.

Le clocher, entre chœur et nef, avait subi le triste effet de la

catastrophe du xv[e] siècle. Abattu jusque dans ses arcades premières, il ne fut jamais relevé. On se contenta de recouvrir de grès ce qui restait, et l'on a obtenu ainsi le corps-carré le plus disgracieux que l'on puisse imaginer. Au-dedans toutefois on ne peut s'empêcher d'admirer quatre belles arcades ogivales dont deux, noyées dans les murs latéraux, trahissent des transepts qui ont disparu. Cette tour était voûtée ainsi que le chœur, mais de cette construction il ne reste que les jolies colonnes destinées à les supporter.

Quant à la nef, elle a été défigurée complètement depuis cent ans. L'appareil a été remis en silex et les fenêtres agrandies. C'est avec beaucoup de peines que l'on reconnaît quelques traces du roman du xi[e] siècle. La charpente et le toît ont été rétablis : « *L'an mil CCCC LXXXIX.* »

Quoique défigurée, l'église de Boudeville n'en frappe pas moins les populations de son aspect de splendeur déchue. Pour expliquer ce phénomène, ils disent que ce fut une ancienne *abbaye* et que les moines d'Ouville fondèrent ici leur premier établissement qu'ils laissèrent inachevé et incomplet. Nous citons cette tradition pour être exact ; nous n'avons pas besoin d'avertir que nous n'y ajoutons aucune foi. Boudeville fut toujours la propriété de l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville. Elle lui avait été donnée par Raoul de Tancarville, son fondateur, et confirmée par Guillaume-le-Conquérant. Les moines avaient la dîme des terres labourables, des troupeaux et des bois, et même les essarts qu'ils pouvaient défricher à Boudeville et à Baudribosc [1]. Le monastère posséda ces droits et ces terres jusqu'à la Révolution, car on montre encore à Boudeville leur vieux bois qui porte le nom de *Bosc-aux-Moines*.

La donation des illustres chefs de la nation normande fut confirmée en 1131 par le pape Innocent II [2], et toujours l'abbaye présenta à la cure, d'après Duplessis et tous les pouillés. Les religieux se regardaient même comme les seigneurs de Boudeville, à cause du petit manoir qui leur avait été légué par leur fondateur. Cependant les droits honorifiques étaient réclamés par le marquis de Boudeville, comme le prouvent les armoiries des murs et les aveux conservés au presbytère. Dans

[1] *Ecclesiam de Bodiville ac decimam totam sue carruce et corveie et pecorum, et nemoris et essartivum et Balduizbosc.* — *Essai hist. sur Saint-Georges*, par M. Deville, p. 63. — [2] Duplessis, t. I[er], p. 360.

les archives de la sacristie on trouve des parchemins de 1633 et de 1638, un aveu de François de Malortie, marquis de Boudeville, en 1716, et un aveu du comte de Hunolstien, seigneur de Boudeville, en 1780.

Des registres de l'ancienne fabrique il ne reste plus dans la localité que les comptes de 1777 à 1778, mais aux archives départementales [1] on trouve deux autres registres, l'un de 1749 à 1777, l'autre de 1778 à 1792.

Boudeville comptait 60 paroissiens en 1250, et à cette époque le bénéfice valait 18 livres. Il paraît bien qu'il tenta la cupidité d'un clerc, car l'abbé de Saint-Georges n'ayant pas voulu nommer à la cure Jean, fils de Gervais (Joannem Gervasii), celui-ci en appela à la cour de Rome, qui le pourvut. Rigaud confirma la décision du Vatican. En 1738 Boudeville ne possédait plus que 56 feux. A présent c'est une commune de 360 habitants, qui, avec l'annexe de Pretot, forme une succursale de plus de 800 âmes.

PRETOT-LA-TAILLE

Le premier nom de ce village indique une origine saxonne, le second une provenance forestière. Ce fut une demeure bâtie, comme tant d'autres, sur des bois cultivés. La communauté actuelle est importante, et l'on s'étonne qu'il n'y ait pas de prêtre. Cette église a des biens qui, par un rare bonheur, ont échappé aux ventes des biens nationaux. A présent ils sont exploités par la fabrique de Boudeville qui n'en fait pas toujours un louable usage, puisqu'elle n'entretient pas l'église sa pupille, et qu'elle est même soupçonnée de désirer sa destruction.

Il serait plus digne de s'affranchir de toute suspicion. Il faudrait demander l'érection en succursale de l'église de Saint-Pierre de Pretot, qui compte 500 habitants autour d'elle, et qui d'ailleurs serait très convenable si elle était réparée. Le chœur, construit au siècle dernier, est d'une grande propreté. La niche de bois qui pose sur l'autel est charmante, elle date, ainsi que le lutrin, du temps de la Fronde. Le clocher, entre chœur et nef, n'est qu'une cage d'ardoise. Autrefois c'était un simple mur, percé de deux trous pour y placer deux tinterelles. C'est que la nef primitive datait du XII[e] siècle. Les contreforts le prou-

[1] A la préfecture de Rouen, section des *trésors et fabriques*.

vent ainsi que la grande porte rebouchée au côté du midi. Les murs ont été retravaillés au XVIIIe siècle, mais sans goût comme sans succès, car cette partie de l'église est mauvaise.

Du reste ce sont les bonnes gens de Pretot qui entretiennent leur église avec des aumônes, des pains bénits, des associations de jeunes gens, des confréries de vierges et ces mille inventions du zèle et de la piété. Dieu leur soit en aide !

Cette petite église fut primitivement seigneuriale. Au temps d'Eudes Rigaud, le seigneur Simon de Calletot était présentateur de *Peretot,* qui comptait 30 paroissiens et valait 20 livres de revenu. Plus tard les religieux d'Ouville-l'Abbaye prétendirent droit de patronage et se le firent adjuger. Ils faisaient remonter cette possession jusqu'en 1452 [1]. Ce fait ne paraît pas bien certain, car le pouillé de 1648 laisse la chose indécise. Mais, en 1682, les feuillants d'Ouville déclarèrent, dans un aveu du 19 septembre, qu'ils avaient droit de présenter trois sujets au baron de Cuverville, seigneur de Pretot, qui choisissait un des trois candidats pour l'offrir à l'archevêque de Rouen [2]. Il en était encore ainsi en 1738, car le dernier pouillé du diocèse déclare qu'ils présentaient trois sujets à M. le duc du Maine, seigneur de Pretot. A cette époque on y comptait 32 feux. A présent Pretot est une commune de plus de 500 âmes qui avec celle de Vicquemare formera bientôt une succursale.

LE MESNIL-TORP.

LE MESNIL-RURY. — Le Mesnil-Rury est appelé par Duplessis, par la carte du diocèse et par les pouillés *Mesnil-Reuri,* par une charte du XIIe siècle, Mesnil-Rœri, et par Eudes Rigaud, Mesnillum-Roger. Duplessis, sans se déconcerter, pense que Mesnil-Rury et Mesnil-Roger sont la même chose. Le premier nom semble le génitif altéré du second.

Quoi qu'il en soit de cette interprétation, dans les premières années du XIIe siècle, Guillaume Huchet donna l'église de Rœri à l'abbaye « *Beatæ Fidis, virginis et martiris de Longavillâ* [3]. » Aussi le pouillé d'Eudes Rigaud, ainsi que ceux de Harlay, de Colbert et de Tressan, constatent le patronage du prieur de Longueville. Des mémoires imprimés ajoutent que

[1] Duplessis, t I, p. 659. — [2] Id , ibid. — [3] La charte originale est aux archives de la Seine-Inférieure, fonds de Longueville.

les moines jouissaient des dîmes de cette paroisse dédiée à saint Blaise et à saint Denis.

L'édifice donné par le pieux chevalier n'existe plus. La nef a été entièrement refaite avec du grès, l'an « M Vc XXXIII. » La charpente, qui est contemporaine, a conservé des bossets grossièrement ornés de saints et d'anges présentant, comme toujours, les instruments de la passion. Ce sont les armoiries du chrétien.

Le Mesnil-Rury comptait 30 paroissiens en 1250, et 76 feux en 1738. A présent c'est une succursale de 525 âmes, avec l'annexe du Torp.

LE TORP-EN-CAUX. — De Lindebeuf au Torp le chemin est bordé par une vieille croix de grès, plantée dans les premières années du XVIIe siècle. Puis au milieu d'un village, composé de quelques chaumières, on trouve une petite église dont le clocher, couvert d'essente et d'ardoises, se perd dans les arbres. Dès le XIe siècle, ce temple rustique était debout, consacré à la Vierge Marie; une vieille porte en tuf, rebouchée au midi de la nef, en conserve la preuve. C'est tout ce qui reste de l'église donnée, en 1105, par Osberne de Lindebeuf à l'abbaye de Saint-Wandrille.

Le XVIe siècle a détruit l'édifice primitif, pour le remplacer, selon son usage, par une construction de grès. Le portail a conservé le souvenir de l'année, et au milieu de plusieurs noms de paroissiens fondateurs on lit : « L. M. Vc XLII. » La charpente, qui est du temps, présente les grossières images de saint Pierre et de saint Jean.

Peu après ce travail on refit la croix du cimetière, dont le fût, en grès, est une colonne torse, ornée en relief des instruments de la passion. Les croisillons, en pierre, sont décorés des images du Sauveur, de la Vierge Marie, de saint Jean, l'évangéliste, et de quatre autres saints placés aux angles.

Rigaud et Duplessis ne sont pas d'accord sur cette église. Duplessis prétend que les sires de Lindebeuf, seigneurs du Torp, avaient aliéné le patronage de l'église dès le XIIe siècle, et qu'en 1712 l'abbaye de Saint-Wandrille présentait à la cure. Rigaud soutient le contraire. Selon le pouillé de ce prélat le Torp dépendait, en effet, de la châtellenie de Lindebeuf, mais il semble insinuer qu'elle y était entrée par les femmes, sans aliénation du droit de patronage. Il dit que de son temps le

chevalier Jean de Lindeboe étant mort à la croisade, sa femme Jeanne lui présenta le prêtre Regnaud, à raison de sa dot. Il s'ensuivrait presque de là que cette châtelaine était la dernière héritière de la maison du Torp, et qu'elle avait apporté en mariage cette terre à celle de Lindebeuf. Quoi qu'il en soit, en 1250, cette cure était seigneuriale, comme elle le fut toujours depuis, suivant les trois pouillés imprimés du diocèse. Elle valait 12 livres et comptait 40 paroissiens au temps de saint Louis, et 84 feux en 1738. A présent ce n'est plus une paroisse, c'est une simple succursale du Mesnil-Rury, qui porte civilement le nom de *Torp-Mesnil* ou de *Mesnil-Torp*.

Le nom de Torp, que nous retrouvons près de Fécamp, dans l'arrondissement de Pont-Audemer [1], et sur la lisière de la forêt de Brotonne, est un vieux mot scandinave qui signifie encore métairie et habitation dans le Danemark et le Jutland. En le rencontrant ici, sur les plaines du pays de Caux, nous pouvons le regarder comme une des traces de l'invasion normande, du IXe siècle.

BÉNESVILLE.

L'abbaye de Saint-Georges de Boscherville avait de grandes propriétés dans ce pays, et nous voyons soumises à son autorité patronale et décimatrice les églises de Boudeville, de Bénéville et de Baudribosc. Il est évident qu'au XIe siècle les seigneurs de ces villages étaient les Tancarville ou les alliés de cette illustre famille; car toutes ces donations furent faites généreusement à la collégiale, le jour même de sa naissance. A présent c'est à peine si l'on se souvient des moines, des seigneurs, des chartres des rois et des bulles des papes, vieux monde que le temps a tellement balayé sous son aile qu'on n'en trouve plus les vestiges authentiques.

Le monument qui nous reste a gardé, dans le côté nord du chœur, des traces du XIIe siècle; au sud le renouvellement a été fait avec du grès, vers 1600. La nef a été entièrement rebâtie avec du grès, sous le règne de François Ier. Il y avait au midi trois belles fenêtres garnies de meneaux, de pierre et de vitraux de couleur. C'était riche autrefois; mais aujourd'hui c'est bien pauvre. Une fenêtre pourtant a gardé ses deux meneaux et un fragment de verrière. Ce sont deux anges qui

[1] A. Canel, *Essai hist. sur l'arrond. de Pont-Audemer.*

jouent des instruments. Ils faisaient partie d'une grande vitre peinte « *présentée en l'an mil Vc XI, par maistre Nicolas Symont, advocat, et damoyselle* ». Le clocher, au portail, est une tour de grès, grosse et courte, lourde et massive, dont rien ne rachète la pesanteur.

A l'intérieur de cette église on remarquera les bossets de la charpente, qui sont de curieux personnages en bois sculpté, un bénitier de pierre, creusé dans un chapiteau du XIIIe siècle, comme celui de l'église de Leure, près le Havre, enfin le tableau de la contre-table, représentant *Jésus au Jardin des Oliviers*. C'est une bonne toile dans le style des peintures de Guillaume Lemarchand, de Dieppe, mais malheureusement bien sale et bien usée.

Le cimetière qui entoure l'église, planté d'arbres et clos de murs, possède une croix de grès, de 1627. A ses pieds est une pierre tombale dont l'inscription ne saurait échapper à l'historien des églises du diocèse de Rouen.

En 1847, Mgr l'archevêque de Rouen, dans l'intention de donner plus de pompe aux offices de Pâques, dans son église métropolitaine, résolut de retarder la vacance de son grand séminaire et de garder les élèves pour seconder le chapitre dans le service du chœur. Le Mercredi-Saint, dans l'après-midi, la première série se rendait à la cathédrale pour les ténèbres, lorsqu'en passant dans la *rue de la Croix-de-Fer*, un morceau de plâtre se détache d'une cheminée et vient se briser sur la tête de François Detoutteville, clerc minoré appelé au sous-diaconat. L'infortuné jeune homme tomba sans connaissance, baigné dans son sang. Déposé en hâte dans la maison voisine, il y recevait les secours de la religion, lorsque la connaissance lui revenant permit de le transporter au séminaire. Mgr lui-même voulut bien venir y consoler le pauvre malade. Sa situation inspirait moins d'inquiétude, lorsque le Vendredi-Saint la mort vint instantanément le frapper. Avertie de ce malheur, sa famille réclama sa dépouille mortelle qui fut conduite à Bénesville, par deux diacres en prières et en habit de chœur. Le lundi de Pâques le corps fut déposé dans le cimetière, avec toute la pompe que comporte une église de village. Les élèves du séminaire, qui étaient tous les amis du défunt, ouvrirent aussitôt une souscription pour lui ériger le modeste monument que nous voyons et sur lequel ils grave-

rent l'inscription suivante : « Les élèves du séminaire de Rouen » à la mémoire de leur aimé condisciple. — Cy-gît le corps de » Juvénal-François Détoutteville, clerc minoré, mort victime » d'un accident malheureux, au séminaire de Rouen, le » 2 avril 1847, à l'âge de 27 ans. »

Bénesville, appelé Benest-Ville par Duplessis [1], Benesville par l'abbé Saas [2], Berneville par les géographes Dezauche et Frémont [3], est nommé *Benedicta-Villa* par Eudes Rigaud [4], et par Raoul Roussel [5]. Son nom, en effet, ne peut venir que de *Benedicti-Villa* ou de *Benedicta-Villa*, le hameau de Benoît ou le hameau Bénit. Le lecteur choisira, nous n'avons aucune raison de préférer.

Près du hameau de Bénesville il en est un autre qui porte le nom de *Mesnil-Bénesville*. Là il n'y a pas d'église, quoique la population soit importante; mais seulement une très-vieille croix en tuf ou plutôt en brêche, malheureusement cassée à la Révolution. Cette croix de carrefour doit être là depuis six siècles au moins.

Comme nous l'avons dit, Saint-Georges posséda l'église de Notre-Dame de Bénesville. Elle lui fut donnée par Guillaume de Frelleville et Geoffroi, son fils, puis confirmée, en 1031, par le pape Innocent II [6]. Les cinq pouillés du diocèse attestent la jouissance non interrompue de ce bénéfice. Celui de Rigaud lui donne 70 paroissiens; celui de Tressan, 95 feux. A présent c'est une succursale de 550 habitants. Les archives du département possèdent quelques registres relatifs à Bénesville. Ce sont des comptes et délibérations de fabrique, de 1741 à 1784 et de 1784 à 1792. Dans les vieux titres manuscrits on trouve des détails qui intéressent le village. Par exemple, nous y avons vu la refonte de la grosse cloche, en 1784, et la pose du lambris de la nef, en 1788, par la générosité de M. François Duperron, seigneur et patron honoraire de Bénesville dont les armes couvrent le chœur.

ÉTALLEVILLE.

L'église d'Étalleville, proprement tenue à l'intérieur, est sans caractère et sans intérêt au dehors. Resserrée au milieu

[1] T. Ier, p. 332. — [2] Pouillé de 1738. — [3] Carte particulière du diocèse de Rouen, 1785. — [4] Pouillé manuscrit aux archives départementales. — [5] Pouillé d'Eu, à la bibl. publ. de Rouen. — [6] Duplessis, t. Ier, p. 332.

des maisons, elle n'a pas même cet air de fraîcheur et de recueillement que donne aux autres un cimetière isolé, entouré de verdure. La brique rouge, prodiguée outre mesure, déshonore, par sa couleur sanglante, cette maison de Dieu.

Le XVIIIe siècle a dû voir entièrement renouveler cet édifice, dont le clocher seul a gardé sa place antique entre chœur et nef. La contre-table, en bois, présente l'image de de saint Gratien, martyr et patron de la paroisse, dont la fête se célèbre le quatrième dimanche d'octobre. L'iconographie locale lui donne une palme à la main gauche, un livre à la droite, une bourse au côté et un agneau à ses pieds. Il y a là bien des symboles. Le patron terrestre d'Etalleville fut toujours le seigneur de cette terre. Au XIIIe siècle c'était le sire de Baudribosc, au XVIIIe c'était le comte de Lillebonne. Le dernier bénéficier nommé par le droit seigneurial, fut M. Longuet qui en 1789 figure sur la liste des chapelains titulaires de la cathédrale de Rouen [1].

Etalleville est constamment nommé *Estalleville* dans les cartes, les pouillés et les livres, depuis Louis IX. Sous ce saint roi il comptait [illegible] paroissiens confiés au prêtre Nicolas. Sous Louis XV il y avait [illegible] feux, aujourd'hui c'est une succursale de [illegible] âmes avec l'annexe de Vicquemare.

VICQUEMARE.

C'est une profonde solitude que Vicquemare. Autour de l'humble et tout petit clocher de cette chapelle, on ne voit que quelques pommiers dans le cimetière devenu un verger, des fossés plantés d'arbres, quelques chaumières qui doivent avoir été le presbytère, le vicariat et l'école, mais tout cela vide de ses anciens habitants. L'église est muette comme les tombes. La contre-table, en bois de chêne, encadre un joli petit tableau représentant la Vierge et [illegible], seconde patronne de l'église. Sainte [illegible] n'est plus connue, et pourtant elle était la première patronne, et son image se voit encore à l'autel, avec son [illegible] et deux dragons enchaînés, instruments de son martyre. Le peuple, qui se prend facilement aux apparences, croyant sainte [illegible] une héroïne qui a terrassé des monstres de guerre, l'invoque contre la peur, tandis qu'elle n'a vaincu que les monstres spirituels des tentations et du péché.

[1] *Tableau de Rouen*. Lettre à M. Thiroux de Crosne, 17[illegible].

Dans la sacristie deux objets fixeront l'attention de l'observateur, un tabernacle en bois ou sacraire, placé dans le mur, qui peut remonter à 1650, et un joli rétable en albâtre, reste d'une Passion du XIVe siècle. Le fragment qui a échappé aux réformes du dernier siècle, est le Christ sur la croix, au pied duquel sont placés deux anges recevant le précieux sang dans un calice.

Quant à l'édifice, moins intéressant que son mobilier, il est tout en silex et en brique, et ne possède aucune partie que l'on puisse faire remonter au-delà du règne de Louis XIV.

Vicquemare est appellé *Vignemare* dans les pouillés d'Eudes Rigaud et dans celui de Raoul Roussel, comme si ces terres, aujourd'hui couvertes de blés, avaient porté autrefois des vignobles, ce qui ne serait pas impossible. Duplessis et la carte du diocèse de Rouen écrivent Viguemare, le pouillé de 1738 Viquemare, et ceux de 1704 et de 1648 *Vicquemare*. Nous suivons ces derniers pour l'orthographe. Du reste tous les documents écrits s'accordent à donner à cette paroisse le seigneur du lieu pour patron-présentateur [1]. La litre noire qui entoure l'église en est aussi la preuve. Vicquemare dut être autrefois une terre militaire et féodale, ses mottes connues dans toute la contrée en font foi. Nous avons salué de loin ces tertres majestueux assis dans des bois-taillis, qui depuis des siècles voient passer des voyageurs et des générations.

Vicquemare comptait 18 paroissiens en 1250, 35 feux en 1738, 61 en 1820, et aujourd'hui c'est une commune de 260 habitants annexée à Etalleville.

BERVILLE-EN-CAUX.

C'est une trace du passage de saint Wandrille, de ses reliques ou de ses disciples. En évangélisant le pays de Caux, redevenu payen par suite des guerres, les moines de Fontenelle durent fonder l'église de *Berville,* qui se plaça avec reconnaissance sous la protection du patriarche de cette colonie d'apôtres, agriculteurs et civilisateurs. Les tombes ont fait s'élever, comme un tertre, le cimetière sur lequel est assis ce temple, une herbe verte et des fossés plantés entourent ce champêtre

[1] Du temps de Rigaud les patrons étaient les héritiers de la châtellenie de Sâane, *heredes de Saand* : — Au temps où fut rédigé le pouillé trouvé à Sainte-Marie d'Eu et attribué à Raoul Roussel, *D. Nicolaus de Saanâ.*

édifice, construit en brique, en silex et en grès, dans le courant du siècle dernier. Le portail seul présente une ogive que l'on peut reculer jusqu'au XIIe siècle, quoique l'on trouve de ses analogues au XVIe, mais avec si peu de caractère il est impossible d'asseoir un jugement.

Dans cette église, trop petite pour sa population et qui, pour cela, sera bientôt renouvelée, mes remarques n'ont guères porté que sur l'ameublement. Les stalles sont du temps de Louis XV, la contre-table, en chêne, a été exécutée en 1848, par Viellot, menuisier de Reuville, qui avait déjà exécuté la chaire. Cet habile ouvrier de campagne est avantageusement connu dans le pays. Nous avons retrouvé de lui une chaire à Harcanville, une contre-table à Fultot, un autel à Ouville-l'Abbaye, un confessionnal et une chaire à Boudeville.

La contre-table corinthienne de Berville encadre un bon tableau de l'école de Jouvenet, représentant le *Baptême de saint Jean*, et signé de l'écu du donateur.

D'après tous les pouillés du diocèse, depuis celui d'Eudes Rigaud, jusqu'à celui de messire de Tressan, le prieuré des Deux-Amants fut constamment le propriétaire de cette cure. Aussi il en avait fait un bénéfice régulier, desservi par un des chanoines présenté, par le prieur, à l'archevêque de Rouen. C'était une espèce de vicaire perpétuel, fort en usage chez les chanoines réguliers, qui ont conservé jusqu'à la Révolution ce privilége interdit à plusieurs ordres religieux.

Duplessis raconte, sous la forme du doute, qu'au temps de Philippe-Auguste, un gentilhomme nommé *Fulconus de Caldra*, guéri d'une maladie incurable, par l'intercession de sainte Catherine, donna au monastère de la Trinité de Rouen, qui possédait les reliques de cette illustre martyre, la quatrième partie de l'église du *Beuerville* [1].

Berville comptait 125 feux en 1738, et 268 en 1820. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,280 habitants.

Parmi les curés de Berville on cite Nicolas Guilbert, auteur ascétique, que l'on dit né dans le pays de Caux, et qui a dû mourir dans sa cure, vers 1655 [2].

BAUDRIBOSC.

Chaque jour le vent enlève une portion de cette église, et

[1] *Description*, etc., t. Ier, p. 339. — [2] *Moreri Normand*, par l'abbé Guiot.

bientôt il n'en existera plus qu'un tertre tumulaire, assis sur un des plus hauts plateaux du pays. Pourtant cette église est neuve, et quelques efforts suffiraient pour la soutenir ; mais personne ne songe à étendre sur elle une main protectrice, au contraire, il semble que déjà ses tuteurs naturels lèvent le bras pour la renverser et partager ses dépouilles. Les fenêtres ont disparu, les murs sont crevassés, la sacristie est démolie depuis quinze ans, et les tuiles ont fait place à un toît de chaume que l'on ne répare plus.

Cette église, ancienne dans son origine, a été totalement reconstruite en 1734 par un effet de la munificence des seigneurs du lieu. Ils avaient aussi donné l'autel et le lambris du sanctuaire, ornés de bonnes sculptures de chêne. Les armes du patron brillent à l'intérieur des murs et sur la porte est un bel écusson découpé sur le grès, avec une finesse inconnue sur ces sortes de pierres.

Sur un des petits autels est un tabernacle en bois, du temps de Louis XIII, qui présente de jolies peintures en forme de médaillons. Outre saint Pierre, patron de l'église, assis dans sa chaire pontificale, on y honore encore saint Gilles, dont la confrérie possède une indulgence plénière depuis 1674.

Le nom de Baudri-Bosc, *Balderici-Boscum*, indique une origine forestière, comme presque tous les villages et hameaux de cette contrée. Au XIe siècle, Guillaume-le-Conquérant l'appelle Balduis-Bosc, et il en confirme la donation faite à l'abbaye de Saint-Georges, par le chambellan de Tancarville. Plus tard, ajoute-t-il, Raoul de Baudribosc, un des feudataires des châtelains de Tancarville, voulut se soustraire à cette tradition de son suzerain, et, pour dissimuler son opiniâtreté de mauvais aloi, il en fit lui-même la donation à Saint-Georges, en présence du prêtre Alverède, témoin de cet acte [1].

Ceci se passait vers 1050. En 1131, le pape Innocent II confirme au monastère la possession de la chapelle et de la dîme de Baudribosc.

Il paraît bien que le seigneur trouva le moyen de revenir sur cette donation ; car, au XIIIe siècle, Eudes Rigaud dit que le patron de cette église c'est le sire de *Baudribos*. Le pouillé de 1648 tient le même langage, ainsi que celui qui fut rédigé par

[1] *Essai hist. et descript. sur l'abbaye de Saint-Georges*, par A. Deville, charte de Guillaume, p. 63.

l'abbé Saas, en 1738. Sous saint Louis, lorsque les bois étaient à peine essartés, on comptait 40 maisons à Baudri-Bosc. Il n'y avait plus que 25 feux en 1731, lorsqu'on rebâtissait l'église. Enfin à présent c'est un hameau de 144 habitants, réuni civilement à la commune de Berville, et partagé pour le spirituel entre Berville et Ouville-l'Abbaye.

YVECRIQUE.

Yvecrique, que l'on pourrait surnommer *le corps saint*, possède une église neuve construite dans un charmant cimetière, tapissé d'un fin gazon, semé de tertres et de pierres tombales, et entouré d'une ceinture de chênes verdoyants. Sur ce tertre élevé, autour duquel les chemins circulent, la main bienfaisante de M. d'Acquigny a assis, vers 1770 [1], une église en brique, la quatrième qu'il ait construite dans ses domaines. L'ancienne église, ruineuse et petite, paraissait insuffisante à la piété du seigneur-patron et au bon goût du curé dont le frère était un architecte distingué. Nous ne doutons nullement que M. Thibault, curé d'Yvecrique, n'ait fait confier à son frère le soin de cette reconstruction, quand nous voyons cet artiste édifier, en 1776, la charmante église de Grémonville. Mais si cette dernière fut un coup de maître, la première fut un coup d'essai, car nous ne dissimulerons pas notre opinion sur cette église, elle nous paraît une construction aussi peu heureuse dans son style que peu solide dans sa base. En effet cette église, quoique neuve, est lézardée en plusieurs endroits et menace de crouler depuis plus de soixante ans. Heureusement une belle forêt de chêne recouvre la nef et la soutient.

Le clocher, au portail, est une tour en brique construite en même temps que la nef, et coiffée d'une flèche ronde fort peu élégante. Dans l'intérieur est une vieille cloche portant l'image de François Ier, avec cette inscription : « Je fus faicte pour servir en ceste église, l'an mil cinq cens et vingt. »

Le chœur avait été refait quelques années auparavant, de sorte que l'église d'Yvecrique a été entièrement renouvelée au siècle dernier. J'excepte pourtant la muraille terminale du sanc-

[1] Ce qui nous donne la date précise du renouvellement de l'église, c'est que dans le registre de Grémonville, nous voyons le trésor payer 86 livres, en 1770, pour sa quote-part d'impositions dans la reconstruction de la nef et clocher d'Yvecrique. — Registre des comptes de 1752 à 1780, chez M. de Bellegarde.

tuaire, qui, malgré la contre-table, avait conservé une belle fenêtre du xiv[e] siècle, partagée en trois lancettes et surmontée de trèfles et d'une rose, tous emblèmes de l'éternelle Trinité.

Non content d'avoir ainsi renouvelé les murs de l'église d'Yvecrique, M. d'Acquigny voulut encore les enrichir de tous les ornements dont ils étaient susceptibles. Il fit placer, entre le chœur et la nef, un élégant porte-christ en fer, comme on savait les faire en ce temps-là. Il couvrit le fond du sanctuaire d'une contre-table en chêne, à colonnes corinthiennes, il y plaça deux belles statues de pierre, exécutées par un artiste de mérite, et représentant saint Aubin et saint René, patrons de la paroisse. Deux châsses enrichissent ce rétable, l'une est de saint Clair, l'autre de saint Claude, martyr. Deux bustes en bois doré surmontent ces reliquaires, ce sont les têtes de saints représentées sous forme de guerriers romains.

Mais le riche trésor de l'église d'Yvecrique, c'est le corps entier de saint Placide, renfermé dans le maître-autel ou plutôt formant lui-même le plus intéressant et le plus digne des autels. Ce n'est qu'avec la vénération la plus profonde que nous avons contemplé, à travers le vitrage, ce squelette sacré, pierre future de la Jérusalem céleste. C'est le corps d'un jeune chrétien qui n'avait perdu aucune de ses dents. Une seule manque, et cette perle précieuse a été donnée par un pape à une dame romaine, bijou plus rare que tous les camées antiques. Tous les ossements principaux m'ont paru rangés dans l'ordre naturel, si bien qu'à la résurrection générale, lorsque Dieu appellera cet élu pour le récompenser, il n'aura qu'à s'éveiller et à se lever de sa couche de roses. Il pourra se présenter à son juge, tenant son sang dans ses mains, enfermé dans ce petit vase en terre blanche qui est maintenant placé entre ses jambes. La piété chrétienne a recueilli la poussière de ce sang dans une boîte enveloppée de soie rouge, sur laquelle on lit : « Il sangue di santo Placido. » Et si les ténèbres couvrent encore la terre agonisante, si le soleil de justice n'éclaire pas encore la vallée de Josaphat, il pourra allumer sa petite lampe en terre cuite, dont ses amis avaient accompagné sa dépouille mortelle. Ce vase et cette lampe, parfaitement romains, sont pour nous le sceau de l'Empire déposé sur ce tombeau des catacombes.

Ce sang, ces ossements, cette tête sont ici doucement posés

sur la soie, sur des coussins garnis de franges d'or, une couronne de perles blanches ceint la tête, des lis blancs et des roses rouges sont semées çà et là sur le corps, pieux symboles du martyre et de l'innocence, que la sculpture a reproduits jusque dans la châsse, dont les guirlandes sont formées de roses, de lis et de palmes croisées. La table, sur laquelle descend tous les jours le Dieu des martyrs, est soutenue par deux anges, dont l'un tient un livre et l'autre un glaive, emblème des deux grands pouvoirs de la terre. Le 14 juin 1851, nous avons eu le bonheur de célébrer sur cet autel saint, l'un des plus vénérables que nous ayons jamais rencontrés. Nous avions vu ailleurs des autels de bois, de pierre, de marbre ou d'albâtre, nous avions connu des tables plus habilement sculptées et plus richement décorées, nous avions rencontré des chefs-d'œuvre de l'art, mais ici nous trouvions le chef-d'œuvre de la piété et de la foi chrétiennes. Ce triomphe des morts nous pénétrait jusqu'au fond de l'âme. Il était facile d'y reconnaître la différence des héros du monde avec les héros du christianisme. Ainsi donc mourir pour Dieu c'est vivre éternellement. Ces jeunes soldats chrétiens sont tombés à l'aube de la vie, ces combattants de la pensée ont succombé sous le fer des bourreaux; mais s'ils ont paru mourir aux yeux des hommes, ils sont maintenant pleins de vie, et nous ici-bas nous les couvrons de gloire. Les ossements des Néron et des Dioclétien sont foulés aux pieds, la cendre des Césars, leurs puissants persécuteurs, personne ne songe à la recueillir, même dans un musée, tandis que les ossements de leurs victimes, on les exhume avec respect du fond de la tombe, ils sont recherchés des rois, vénérés par les peuples, enveloppés dans l'or et dans la soie, couverts de roses et de fleurs, et placés sur les autels. Grande leçon de vertu que la religion chrétienne donne ici-bas pour consoler la terre!

Ce fut certes une belle fête pour la paroisse d'Yvecrique que le jour où l'on déposa solennellement, sur ses autels, le corps de saint Placide. On se souvient encore de la procession qui eut lieu dans cette circonstance, et pourtant il y a de cela plus de 75 ans. On se rappelle aussi la grande procession qui, le 24 juin 1777, vint chercher ici le corps de saint Théodore, pour le porter dans l'église de Grémonville, nouvellement bénite et qui allait être consacrée. La piété de M. d'Acquigny, l'au-

teur de tant de biens spirituels, est restée dans la mémoire des vieillards, qui en transmettent religieusement le souvenir à leurs enfants. On se souvient que ce saint homme, canonisé dès ce monde par la voix des peuples, venait, à toutes les grandes fêtes, dès six heures du matin, assister aux matines qui se chantaient à l'église d'Yvecrique.

C'était lui qui, au prix de bien des sacrifices, avait obtenu, des Jacobins de Rouen, les reliques de saint Claude et de saint Clair, qui leur avaient été envoyées de Rome, le 9 avril 1683. Il s'était fait concéder aussi, par les mêmes religieux, le corps entier de saint Théodore, qui avait été extrait, le 25 août 1682, du fameux cimetière de Saint-Calixte, cette pépinière de martyrs et de confesseurs [1].

Nous n'avons pas fini avec les bienfaits de M. d'Acquigny envers Yvecrique. Après avoir procuré à la paroisse un excellent curé, dans la personne de M. Thibault, qui était son filleul, il lui bâtit un magnifique presbytère, qui malheureusement fut aliéné à la Révolution, pour la misérable somme de 1,300 fr. Une donation qui est restée, c'est celle du calvaire, qu'il fit édifier en 1775, sur la route qui conduit à Doudeville. Cette croix, plus riche que son maître qui n'avait pas où reposer sa tête, possède un grand et beau terrain concédé à Dieu, par l'excellent protecteur de la paroisse. Elle est recouverte par une construction en brique, qui abritait les images de saint Jean et de la Sainte-Vierge, que l'on conserve, depuis la Révolution, dans la sacristie de l'église. M. d'Acquigny érigea une confrérie de la Sainte-Croix, qui de son temps compta jusqu'à 400 membres. Aujourd'hui elle ne subsiste plus, seulement la paroisse a conservé le pieux usage d'y venir en procession tous les quatrièmes dimanches de chaque mois. Les deux grandes processions de l'année ont lieu le jour de l'Invention et de l'Exaltation de la Sainte-Croix. La première avec la relique de la vraie Croix, la seconde avec le Très-Saint-Sacrement.

La dévotion au Saint-Sacrement de l'Autel était le caractère dominant de M. d'Acquigny, qui du reste ne négligeait aucune des pratiques de la piété chrétienne connues de son temps. La dévotion au calvaire avait commencé sous Louis XIII, et avait été propagée en France par un saint prêtre, nommé Hubert

[1] Les lettres authentiques se conservent au presbytère d'Yvecrique.

Charpentier, du diocèse de Meaux. Ce pieux ecclésiastique, après avoir établi dans notre patrie trois calvaires célèbres [1], mourut à Paris, le 10 décembre 1650, enflammé d'amour pour Jésus crucifié [2].

A présent ce qui nous reste à dire sur Yvecrique est fort peu de chose. Nous nous hâtons de clore cette intéressant chapitre. — Yvecrique fut toujours un lieu de dévotion, il paraît même devoir son nom à son église. Yvecrique, toujours écrit de la même manière depuis le XIIIe [3] jusqu'au XIXe siècle [4], devait signifier *l'église d'Yves* dans la langue tudesque ou germanique, qui fut implantée dans ce pays par les Saxons et les Francs. Ce village, au reste, fut comme tous les autres assis dans les bois, les noms des hameaux qui le composent le prouvent assez. Ce sont la Brière, les Batailles, le Bois César, le Bosc-Adam, le Bos-Malterre et Bosquemare. Sous saint Louis déjà cette paroisse comptait 64 feux, et le curé Adam y percevait 50 livres de revenu [5]. Ce maître Adam n'était pas un homme édifiant. Le 16 août 1258, nous le voyons jurer à son archevêque de donner sa démission si jamais on se plaignait de sa conduite; puis, quelque temps après, Eudes Rigaud le prive de son bénéfice [6]. Ce qui prouve peu en sa faveur.

En 1738, on comptait à Yvecrique 82 feux. A présent c'est une commune de 840 habitants qui, avec l'annexe d'Amfreville, forme une succursale de plus de 1,300 âmes.

Dans la sacristie on trouve une petite table de marbre, portant cette inscription : « Cy gist Jacques Vivet, qui en l'an 1700 fonda en cette église une messe basse tous les vendredis, et à la fin un *Libera* au bout du banc qui en dépend. » Dans les archives il est fait mention d'une pièce de terre encore appelée le *Lanquentibus*, et qui avait été donnée pour faire chanter cette prose des morts tous les dimanches et tous les mois.

Encore un mot sur les seigneurs patrons. De tout temps cette cure fut d'épée. En 1240 le patron est Thibaud du Bec; en 1264 c'est Hugues de Aussy, au droit de son épouse. Au

[1] Le premier à Betharam, en Béarn, le deuxième à Notre-Dame de Garaison, diocèse d'Auch, la troisième au Mont Valérien, près Paris. — [2] *Necrologe des plus célèbres défenseurs de la vérité*, t. Ier, p. 69. — [3] Yvecrique, *Regestrum visit.*, p. 660, et pouillé d'Eudes Rigaud. — [4] Yvecrique, pouillé de Raoul Roussel. Ivecrique, pouillé de 1738. — [5] Pouillé d'Eudes Rigaud. — [6] *Regestrum visit.*, p. 660.

temps de Raoul Roussel, c'était le roi de Navarre, enfin, le dernier fut vénérable personne messire Pierre-Robert Leroux d'Esneval d'Acquigny, dont nous parlerons souvent et jamais trop.

AMFREVILLE.

Tous les cimetières de ce pays sont ravissants dans la belle saison, celui d'Amfreville est un des plus gracieux champs de repos que l'on puisse voir. Il donne parfaitement l'idée d'un dortoir chrétien selon cette foi du moyen-âge, que nous avons tous sucée avec le lait. C'est un pré fleuri, entourant l'église et ceint de hauts fossés qui le protègent contre la profanation des animaux. Des arbres épais prêtent leur ombre contre le soleil, et leur abri contre la tempête. Quelques tombes, clair-semées, une croix de grès, symbole de l'espérance, une chaumière, antique demeure du vicaire, gardien des choses saintes, ou du curé, sentinelle avancée de l'éternité : voilà la peinture de l'habitation chrétienne, dont l'hôte est parti pour le ciel, léguant à la terre sa dépouille mortelle.

Malheureusement l'église d'Amfreville est plus morte que son cimetière. Presque jamais des chants de prières ne sortent de ses flancs muets et depuis long-temps condamnés au silence. Cette pauvre église, quoique rebâtie presque entièrement au siècle dernier, tombera bientôt en ruine si l'on ne s'efforce de la soutenir. Nous y avons trouvé quelques détails intéressants : au chevet sont deux lancettes ogivales, du XIIIe siècle, dont une renferme un fragment de verrière de ce temps-là. Au midi du chœur est une vieille porte pour les hommes. A l'intérieur j'ai remarqué dans la muraille terminale une ouverture carrée, que je prends pour un sacraire ou tabernacle du temps d'Eudes Rigaud. La piscine est du même côté de l'autel, mais dans le mur méridional.

Le chevet de cette église a été couvert de peintures au XIIIe siècle, il reste encore trois morceaux, malheureusement altérés, des pieux sujets qui ornaient ce sanctuaire au temps de saint Louis. Ces peintures, si elles pouvaient parler, nous feraient le récit de la calende des cures du doyenné de Canville que tint ici le célèbre Eudes Rigaud, le IIIe des kalendes de février 1248 [1].

Saint Pierre est le patron de cette église, aussi le maître-

[1] *Regest. visit.*, p. 29.

autel est surmonté d'un bon tableau, fort bien encadré, où le *Sauveur donne les clefs du ciel au prince des apôtres*.

Amfreville, appelé *Amfredivilla* par Eudes Rigaud, valait 50 livres et possédait 60 paroissiens sous saint Louis. L'archevêque de Rouen, présentateur et collateur du bénéfice, l'avait donnée à Gauthier de Denestanville. Le siècle dernier y comptait 50 feux lorsqu'elle cessa d'être paroisse. Le dernier de ses curés, M. Petit-Seigneur, était un homme de mérite, il joua, dans son temps, un rôle important. D'abord il fut le dernier doyen de Canville, puis, en 1778, lors de la suppression des Bernardines d'Yvetot, il fut chargé par l'archevêché de l'économat de ce monastère, enfin, en 1789—90, nous le voyons figurer sur la liste des membres de l'assemblée provinciale de Normandie, comme député du clergé du département de Caudebec[1].

HAUTOT-SAINT-SULPICE.

Hautot s'écrivait autrefois Hotot. Cette dernière orthographe est très-ancienne, tandis que la première est très moderne. Les cartes géographiques, les pouillés, même celui d'Eudes Rigaud, les *Visites pastorales*, le *Neustria pia*, Farin, dom Duplessis, toutes les chartes, et à peu près toutes les archives antérieures à 1789, ont constamment écrit Hotot. Duplessis ajoute Saint-Supplix, mais chacun sait qu'en Normandie Supplix se dit toujours pour Sulpice. Rigaud, dans son pouillé, appelle cette paroisse « Hotot Sancti Supplicii, » ce qui prouve qu'il y a long-temps que ce village possède pour patron et pour parrain le saint évêque de Bourges.

Hautot-Saint-Sulpice est situé sur la hauteur, comme tous les villages qui renferment dans leurs noms la désinence *tot*, terminaison que l'on croit saxonne et qui doit signifier demeure ou habitation. Il jouait, dans la langue germanique des conquérants du Nord, le rôle du mot *villa* dans la langue romane des Gaulois.

L'église actuelle, qu'on voit d'assez loin, n'est nullement ancienne, il ne reste guère que les contre-forts et une porte ogivale du vénérable édifice, donné en 1190 au prieuré de la Madeleine de Rouen, par Guillaume Savary, prêtre, seigneur

[1] *Tableau de Rouen* de 1790. — *Almanach de Normandie* de 1791.

de Hotot-Saint-Sulpice [1]. Après cette donation libérale qui entraînait avec soi le patronage, les dîmes et même la seigneurie temporelle, les bons religieux vinrent s'établir dans ce magnifique bénéfice rural, et ils le desservirent régulièrement jusqu'à la Révolution. Au temps d'Eudes Rigaud les frères y récoltaient 80 livres pour le monastère. La donation entraînait avec elle le droit de haute, de moyenne et de basse justice sur les 96 paroisses qui dépendaient de la seigneurie de Hautot [2].

Toutefois les honneurs du patronage durent être réservés, selon la coutume, par le seigneur de Hotot pour lui et les siens, car nous voyons autour des murs une ceinture armoriée. La tradition du pays raconte que les derniers patrons honoraires furent MM. de Beauvoir, dont le caveau sépulcral était dans le chœur de l'église. Peu de temps avant 1778 un curé mêla sa cendre avec celle des gentilshommes, mais la Révolution de 1793 pénétra dans les caveaux, arracha les plombs et dispersa les ossements.

L'ancien clocher resta toujours entre le chœur et la nef pour le service monastique des frères; mais à présent que cette liturgie ne s'explique plus, tout a été remanié. Le chœur, trop petit sans doute pour les clercs-laïques qui remplissent aujourd'hui les stalles, a été remis à neuf en 1825 par les soins de M. l'abbé Bouïc, curé de la paroisse. Le bon pasteur crut rendre un service à la pompe du culte en transférant le clocher au portail, où il le fit rebâtir avec de la pierre, du caillou et de la brique, par un maçon d'Yvetot. Voici l'inscription qu'un successeur zélé et intelligent a fait placer sur la tour ainsi transférée : « L'an 1825, le clocher fut transféré de l'entrée du chœur à la porte occidentale. Le berceau fut fait en 1842 et cette porte fut élargie en 1848. »

Dans sa nouvelle combinaison, le vieux curé donna les transepts ou bras de croix à cette église, qui peut-être n'en avait jamais eu, mais les travaux les plus importants ont été opérés en 1849 et en 1850 par M. l'abbé Simon. Ce bon prêtre, frappé de l'insuffisance de son église pour une paroisse qui prospérait sans cesse, fit abattre la muraille méridionale de la nef, et la remplaça par des arcades cintrées, portées sur des colonnes rondes. Ce bas-côté présente au dehors six pignons et autant de fenêtres ogivales dans le genre du XIIIe siècle. Cette termi-

[1] Duplessis, t. Ier, p. 537. — [2] *Hist. de la ville de Rouen*, Ve partie, p. 85.

naison à pignon, empruntée aux églises de Lillebonne, d'Envermeu et du Tréport, est meilleure que les toits continus pour l'écoulement des eaux pluviales. M. le curé a voulu qu'une inscription sur pierre gardât le souvenir de cette opération qui a coûté 10,000 fr. « Cette basse-nef, due en partie à la générosité des paroissiens, fut bâtie l'an de N. S. 1849. » M. le curé a eu raison de multiplier ainsi les inscriptions qui satisfont le présent et qui éclairent l'avenir.

Il nous reste à donner la liste des curés de Hautot, dont le nom parvenu jusqu'à nous, a été recueilli par M. l'abbé Simon.

Une tradition locale veut qu'il y ait eu une abbaye au hameau Genetot, cela veut dire tout simplement que quelques religieux de la Madeleine de Rouen, venant y demeurer pour le service de la paroisse, y vivaient de la vie commune et monastique. C'est ce que nous voyons dans le pouillé d'Eudes Rigaud, qui dit : « Desservitur ibi per fratres. » Il y a plus, on a vu même des prieurs-curés de Hautot, devenir prieurs du monastère de Rouen. Farin en compte jusqu'à trois dans la liste de ces dignitaires.

Le premier de tous fut Robert Belin, qui après avoir été sous-prieur et curé de Hautot, fut élu prieur de la Madeleine, le 14 novembre 1467, et mourut le 1er septembre 1462[1]. Le second fut Jacques de Grosilles, né à Caen, d'une famille noble, bailli de la Madeleine en 1529, curé de Hautot en 1538, et prieur du monastère en 1542. Avec la permission du saint siège il cumula la charge de prieur de Beaulieu, puis il mourut le 19 mai 1549[2]. Le troisième, enfin, fut Georges Crevon, qui succéda, en 1562, à Jean Aubert, qui avait été massacré dans sa maison par les hérétiques. Il quitta sa cure de Hautot pour le gouvernement de ses frères qu'il dirigea jusqu'en 1579, époque de son décès[3].

Outre ces curés devenus prieurs de la Madeleine, les archives de la paroisse nous ont conservé, au XVIe siècle, un nom que nous ne devons pas oublier. C'est celui de *domp* Jehan Leterrier, religieux de la Madeleine de Rouen, qui, en 1520, fonda un obit dont la pierre existe encore dans la nef. Ce fut probablement sous son administration que l'on fit la croix du cimetière, dont les quatre niches sont vides et dont le sommet a

[1] Farin, *Hist. de la ville de Rouen*, édit. de 1731, 4e partie, p. 89. — [2] Id., ibid., p. 91. — [3] Id., ibid., p. 92.

été abattu à la Révolution. Au XVI[e] siècle il y avait à Hautot un curé, un vicaire et cinq prêtres chapelains choristes, c'était une vraie communauté.

En 1665, dom Guillaume Martin, religieux de la Madeleine, devient prieur-curé. Le 27 juillet 1683 il conduisit à Doudeville 165 de ses paroissiens, pour être confirmés dans les avenues du château de Galleville, par messire Nicolas Colbert. En 1685, dom Louis Petit le remplace comme prieur-curé. Le 18 avril 1693, il mena, à Yvetot 35 de ses paroissiens, pour être confirmés par M[gr] Colbert, archevêque de Rouen.

Le 2 juin 1695, dom de Billy, prêtre, chanoine régulier de la congrégation de France, prieur-curé de Hautot, conduit ses paroissiens à Doudeville, pour y être confirmés par M. Colbert. Ce jour-là on vit 33 paroisses réunies dans les grandes avenues du château de Galleville, alors la propriété du maréchal de Villars. — En 1755, M. Rondeaux, chanoine régulier de l'ordre des Prémontrés (de l'abbaye de Bellosane), prieur-curé de Hautot, adressa à l'archevêque de Saulx-Tavannes, une demande en réduction des nombreux obits de sa paroisse [1]. Le registre des comptes et délibérations de fabrique, qui commence sous son administration, en 1756, pour finir en 1792, a été transporté à Rouen, et se trouve à présent au dépôt des archives départementales.

En 1791, le sieur Cavelier, vicaire de la paroisse, prêta serment à la *constitution civile* et devint le premier curé intrus. Le second fut M. Vignerot, remplacé en 1803 par M. Bréant. En 1809, M. l'abbé Bouïc, prêtre respectable, qui avait émigré en Angleterre et en Allemagne, vint prendre possession de cette cure, qu'il occupa pendant trente ans. Ce bon ecclésiastique qui nous a laissé, manuscrite et en deux volumes, l'histoire de son exil pour la religion, repose autour de son église. Une inscription touchante, gravée sur le mur par une main pieuse, nous apprend que ce confesseur de la foi, né à Ocqueville, en 1758, avait été curé de Beuzevillette en 1786 et en 1802, et qu'il s'endormit dans le Seigneur le 5 avril 1839, emportant au ciel les regrets de la terre.

En 1839, il fut remplacé par M. l'abbé Simon, curé de Fultot. Cet ecclésiastique, né à Goderville en 1808, ordonné prêtre en 1831, est auteur d'un ouvrage intitulé : *le Guide du*

[1] Arch. départ., section des trésors et fabriques.

Chantre, qui a eu deux éditions. Nommé curé-doyen de Doudeville, en juin 1850, il a pour successeur M. l'abbé Levaltier, ancien vicaire de Saint-Patrice de Rouen, qui continue avec zèle l'œuvre si nécessaire de l'agrandissement de l'église. L'année dernière il a fait exécuter, au côté septentrional de la nef, 20,000 fr. de travaux dont son zèle couvrira en partie la dépense. Cette année il doit transporter dans le sanctuaire les restes vénérés de deux de ses prédécesseurs.

Cette paroisse a toujours prospéré depuis un siècle. En 1738 elle comptait 125 feux, soit de 8 à 900 âmes. En 1820 il y avait 279 feux et 1,144 habitants. Aujourd'hui la succursale compte 1,210 âmes.



CANTON DE FAUVILLE.



FAUVILLE.





Le bourg de Fauville est une étape sur un grand chemin qui jadis fut une voie romaine. Peu de pays sont aussi richement dotés de voies de communication. La plaine qui l'entoure en est couverte comme d'un réseau. On compte jusqu'à vingt routes et sentiers qui traversent le bourg dans tous les sens. Il est tellement sillonné de routes, tellement percé d'ouvertures, que nos pères, lorsqu'ils voulaient indiquer un lieu d'un accès facile et presque banal, disaient proverbialement : « *On y entre comme dans Fauville.* »

En tête de tous ces chemins, anciens ou modernes, nous devons citer la grande artère qui vivifiait ce bourg, et le long de laquelle il s'est assis ; nous voulons parler de la grande rue que la tradition nomme *la voie romaine, la chaussée romaine* ou *la route des Romains*. Quoique transformée depuis quinze ans en route départementale, le peuple lui a gardé son vieux nom de *chaussée* ou de *cauchie*. Cette voie, que nous avons tracée ailleurs [1], partait de *Juliobona* (Lillebonne) pour aller à *Gravinum* (probablement Grainville-la-Teinturière). A diverses reprises on a trouvé, sur son parcours, des médailles [2], des sépul-

[1] *Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.*, t. XIV. — [2] Vers 1847, M. Lelaumier, instituteur à Fauville, recueillit trois médailles d'argent, de Trajan-Dèce et de Valérien, découvertes par un cultivateur en labourant son champ.

tures [1] ou des puits [2]. Un autre chemin antique traversait ce bourg, allant d'Arques à Harfleur, vieilles clefs de la Normandie qui ont perdu leur importance et leur prestige. C'est ce chemin que suivirent, en 1438, les comtes d'Eu et de Dunois, les bâtards d'Orléans et de Bourbon, les seigneurs de Grancourt, Lahire et de Brussac, lorsqu'ils partirent d'Abbeville, pour délivrer Harfleur occupé par les Anglais. Le vieil historien qui nous a conservé le souvenir de cette expédition militaire, dit qu'elle passa par Fauville, avec voitures, habillements, engins et plus de 4,000 hommes d'armes.

Fauville donc fut toujours important comme lieu de passage, aussi c'est une hôtellerie. Sa situation élevée au centre de la plus grande plaine du pays de Caux en fait le rendez-vous de tous les voyageurs, aussi bien du poissonnier qui *chasse marée* vers Paris que du chef d'armée faisant ses évolutions pour défendre ou attaquer le pays.

Partant de ce principe, nous ne pouvons nous empêcher de croire à l'importance féodale de Fauville, pourtant il est vrai de dire qu'aucun débris n'en est resté sur le sol, à l'exception d'une motte près l'église, en partie détruite en 1836. Ce tertre, appelé la *Cour des Mottes*, est considéré par un antiquaire comme un vestige gallo-romain [3], parce qu'on n'y a pas trouvé de maçonneries. Cependant nous ne pouvons nous empêcher d'en faire le point d'appui de cette vieille châtellenie de Fauville, fondue de bonne heure avec celle de Hotot-sur-Dieppe, et réunie en 1420 à la puissante maison d'Estouteville. Une fois mouvante de ce duché, la terre de Fauville en subit toutes les destinées, comme le satellite suit dans ses révolutions l'astre auquel Dieu l'a attaché.

L'église fut bâtie près de la *Cour* féodale, et comme toutes les propriétés du moyen âge, l'église, son cimetière et ses terres, relevaient de la seigneurie du lieu. Au XIIe siècle, la terre de Fauville étant entrée dans la maison de Hotot, l'église suivit la destinée du château. En 1219, Pierre de

[1] Vers 1836, à la jonction des routes de Fécamp à Rouen et de Fauville à Caux, on a construit une auberge qui a pris le nom de *Pot-Cassé* qu'elle porte encore aujourd'hui. Cela vient de ce qu'en creusant la cave ou les fondements, on a trouvé une amphore ou grande urne cinéraire en terre grise, que les ouvriers ont cassée. — [2] Sur la voie romaine sont les deux puits communs de Fauville. On parle encore de plusieurs puits rebouchés, surtout au lieu appelé le *Camp de Py* ou de *Puits*. — [3] M. Guilmeth.

Hotot, mu de pitié pour les pauvres de Rouen et de zèle pour le salut de son âme, donna au prieuré de la Madeleine les dîmes et le patronage de l'église de Fauville. Il y ajouta la chapelle de Sainte-Geneviève, appelée depuis Sainte-Véronique; et de tous ses domaines ecclésiastiques, il ne se réserva que la chapelle de Saint-Paul. Cette donation fut faite au prieur Nicolas, l'un des hommes les plus doux et les plus pieux qui aient gouverné cette maison. En considération des vertus de cet homme de bien, les chanoines de la cathédrale abandonnèrent aux religieux hospitaliers ce qu'ils possédaient de dîmes à Fauville.

Le 25 juillet de la même année, mourut Pierre de Hotot, bienfaiteur du monastère. Le jour de son décès, il légua encore à l'hôpital de la Madeleine cent livres qui devaient servir à la nourriture des religieux, des pauvres et des religieuses. Toutes ces donations furent confirmées par l'autorité des archevêques de Rouen Robert Poulain, Maurice, Eudes Rigaud et le pape Honorius III [1].

Malgré les chartes et les bulles, les enfants de Pierre de Hotot voulurent revenir sur la donation de leur père. Pierre et Nicolas de Hotot portèrent leurs réclamations devant les bailliages et les assises, et y traduisirent Jean, prieur du monastère, qui triompha de toutes les difficultés; puis les fils, par un acte solennel, confirmèrent l'acte de générosité paternelle, mais pour cela il avait fallu 30 ans de luttes et de combats. Aussi quand le prieur mourut le 25 avril 1251, les chanoines reconnaissants écrivirent dans l'obituaire de la communauté : « Die 25 aprilis obiit venerabilis vir D. Johannes, prior, cujus providentià ecclesia de Fovillâ nobis omninò fuit concessa [2]. »

Cette concession de l'église de Fauville étant absolue et perpétuelle, les chanoines rouennais y envoyèrent un prieur pour desservir la paroisse, percevoir les dîmes et prendre soin des âmes. Mais cette perpétuité du vicaire paroissial privant l'archevêque de Rouen de ce fameux droit de déport, particulier aux églises de Normandie, le prélat demanda un arrangement. Il fut consenti par les religieux, et en 1249 l'accord en fut passé entre Eudes Rigaud, l'archidiacre du grand Caux, d'une part, et le prieur Jean de l'autre. La condition principale fut que

[1] Farin, *Hist. de la ville de Rouen*, V^e partie, p. 84. — Duplessis, *Descript.*, t. Ier, p. 476. — [2] Farin, *Hist. de la ville de Rouen*, V^e p., p. 85.

chaque année l'archidiacre recevrait 4 livres tournois et l'archevêque 8 livres, sur les dîmes de Fauville [1].

L'église primitive, donnée par les châtelains de Hautot, a presque entièrement disparu. De cet édifice roman il ne reste que quelques contreforts plats en tuf, un appareil avec arête de poisson et un cintre formé avec des pierres taillées régulièrement.

L'église de Fauville fut frappée de la foudre en 1284. Mais laissons un vieux chroniqueur normand nous raconter cet événement : « L'an 1284, le jour de Pasques, ainsi comme l'archevesque de Rouen chantoit la grand'messe à Nostre-Dame, la fouldre chait (tomba) devant le crucifilz ; aucuns des assistants s'enfouirent (s'enfuirent) en la chapelle Nostre-Dame et furent sauvez et les autres chairent à terre, blessez tant au chefz comme au bras et jambes, mais par la grace de Dieu garis, et est certain qu'en icelle heure en chait en plusieurs lieux aux églises tant à Fovillle que à Longueville, au Neufchâtel et en plusieurs autres places [2]. »

Jusqu'à un certain point l'inspection du chœur de Fauville justifie l'assertion du chroniqueur. Cette partie de l'édifice a été presque entièrement reconstruite au milieu ou vers la fin du XIII[e] siècle. Je dis presque, parce qu'au côté nord il existe un contre-fort et un cintre romans. Le midi et le chevet sont soutenus par des contre-forts et percés de fenêtres du meilleur style ogival. Tout les amis de l'architecture du moyen-âge remarqueront avec plaisir les trois belles fenêtres de ce sanctuaire. Celle du nord, partagée en trois meneaux, est remplie de trois roses unies et encadrées dans deux petites colonnes. Celle du chevet est plus belle encore, trois colonnes encadrent une double ogive qui se partage ensuite en deux compartiments. Des roses rondes occupent tout l'amortissement. Malheureusement la fenêtre du midi, entièrement semblable à cette dernière, est en partie cachée par une sacristie moderne.

L'intérieur n'est pas moins remarquable que le dehors ; d'élégants arceaux supportent trois compartiments de voûte de la fin du XIII[e] siècle. Au côté de l'épître est une piscine du

[1] Farin, *Hist. de Rouen*, V[e] partie, p. 85. — Duplessis, *Descript.*, etc.
[2] Mss. de la bibliothèque nationale, cité par E.-H. Langlois, dans sa *Notice sur l'incendie de la cathédrale de Rouen*, p. 11.

temps de Guillaume de Flavacourt, malheureusement un peu enfouie et devenue une armoire, selon un abus universel.

Toutefois il ne serait pas impossible que Eudes Rigaud eût vu commencer ce chancel, et qu'il en ait béni la première pierre. Le XVI[e] des calendes de juin 1265, après avoir passé la nuit au presbytère de Fauville, le pontife prêcha et confirma dans l'église paroissiale [1]. Il y reparut une seconde fois, le 5 des calendes d'avril 1268 [2]. Mais ce jour-là il ne fit qu'y recevoir l'hospitalité du voyageur. Du reste le sévère pontife dut y recueillir peu de consolation, car dans deux visites faites au prieuré de la Madeleine de Rouen, nous le voyons semoncer les prieurs-curés de Fauville.

Ce fut aussi au temps de ce pontife réformateur que l'on construisit, au côté méridional de Fauville, une grande chapelle qui forme l'éperon et qui est dédiée à saint Antoine du Désert, patron des pestiférés. Une ouverture, plate et abaissée, met ce hors-d'œuvre en communication avec le chœur. Cette chapelle, actuellement nue, dut posséder jadis un autel, car on y remarque une piscine, son accompagnement ordinaire. Une très-belle fenêtre éclairait la chapelle et l'autel de Saint-Pierre. Trois fortes colonnes encadrent une ogive géminée, ce qui donnait quatre compartiments surmontés de trèfles et de roses unies. Cette fenêtre présente ceci de particulier qu'outre ces meneaux elle est traversée par des bras de croix, qui lui donnent la forme d'une croisée.

Cette chapelle dut être bâtie par un seigneur ou par une confrérie, à la suite de quelque grande épidémie qui aura ravagé le pays. Saint Antoine du Désert fut un des quatre grands patrons contre la peste, et il est le premier par ordre chronologique; saint Roch et saint Adrien ne viennent qu'après lui. Quoi qu'il en soit de l'origine, le pèlerinage a persévéré jusqu'à nos jours. Toute l'année il y vient des malades attaqués de l'éruption nommée *le feu de saint Antoine*. L'affluence a lieu surtout le 17 janvier, jour où l'on célèbre l'office du saint solitaire.

Il y a encore trois autres pèlerinages à Fauville : le premier à saint Jean-Baptiste, second patron de la paroisse. On l'invoque pour le feu de saint Jean ou mal caduc. Autrefois le clergé allumait, la veille, un feu dans le carrefour qui porte encore

[1] *Regest. visit.*, p. 518. — [2] Id., ibid., p. 621.

le nom du saint. Le concours des fidèles qui se rendait à cette fête a formé une foire considérable, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Le second pèlerinage est celui de sainte Véronique, qui autrefois avait lieu à la chapelle de ce nom. Depuis un siècle et plus que l'image de la sainte est transportée dans l'église paroissiale, les mères y conduisent leurs enfants [illegible] et attaqués de douleurs intestinales. La vieille statue qui orne la nef est un travail de pierre du XVIe siècle. Enfin le troisième pèlerinage se fait à sainte Wilgeforte, dont la fête se célèbre le 20 juillet. La dévotion à cette sainte, hélas! presque apocryphe, est très-répandue dans l'arrondissement d'Yvetot. Nous l'avons rencontrée à Vittefleur, à Doudeville, à Hugleville et à [illegible] Éneval. Dans toutes ces localités, comme à Arques, à Vattetot-sur-Mer et à Anzouville-sur-Saâne, la sainte est invoquée pour obtenir de la force, les mères y conduisent les petits enfants qui se *deviennent mal*. À Fauville, les pèlerins apportent un morceau de pain qu'ils déposent sur l'autel et qui est distribué aux pauvres. Un usage absolument semblable existe à Saint-Denis-d'Héricourt, en l'honneur de sainte Marie l'Égyptienne.

Enfin, la troisième partie de l'église, dont il nous reste à parler, c'est le clocher. La tour romane des seigneurs, comme le corps carré ogival des chanoines, avait été placé entre chœur et nef. Mais la foudre ayant une seconde fois frappé cette pyramide, en 1766, il fut démoli cette année-là. Sa reconstruction souffrit sans doute quelques difficultés, puisqu'il ne fut rétabli que plus de vingt ans après. Vers la fin du règne de Louis XVI on y songea sérieusement et on décida de le placer au portail, suivant l'usage anti-liturgique qui prévalait alors. Le nommé Thomas Barbulée, maçon de Grand-Camp, digne émule de Pierre Aubrée, de Saint-Romain-de-Colbosc, construisit au portail une tour carrée, en brique, avec pierre blanche aux angles et aux frontons. Il faudrait avoir l'œil bien peu exercé pour ne pas reconnaître, dans cet œuvre prosaïque, le siècle philosophique qui l'a élevé. C'est le frère des clochers de Saint-Romain-de-Colbosc, d'Yverique, de Grémonville et de Saint-Nicolas-de-la-Taille.

Ce pauvre maçon fut si content de son œuvre et il ne faut pas lui en vouloir, qu'il y grava son nom en toutes lettres : « F. P. THOMAS BARBULEE 1791. » Le plus précieux, c'est l'année,

elle explique ce dernier terme de la décadence des arts religieux. Pour nous distraire du clocher parlons des cloches. Comme partout il y en avait trois avant la Révolution. Comme partout on en a enlevé deux pour la fonte des canons, conformément à un décret de la Convention, des 23 et 24 juillet 1793, et à un arrêté du comité de salut public, du 26 messidor an II. On laissa la plus grosse, qui heureusement était la plus ancienne. Elle pèse 1,250 kilogrammes, et porte cette courte légende en lettres gothiques : « ✝ L'an 1596, honorable homme Nicolas Hélouys, trésorier. — Pierre Buret. — Martin Delalonde. » Trois noms seulement. Le premier, comme on le voit, est celui du trésorier en charge. Le second celui du fondeur Pierre Buret, un des membres de cette célèbre dynastie de fondeurs normands qui occupent trois siècles dans l'histoire de nos cloches. Pierre, que nous trouvons ici, fondit, en 1602, les trois cloches de Saint-Nicaise de Rouen, et, en 1605, celles de Saint-Godard [1]. Quant à Martin Delalonde, ce devait être un grand personnage de Fauville à cette époque, et peut-être un des donateurs du métal. Son nom est loin d'avoir péri dans le pays, et il est écrit ailleurs que sur l'airain sacré. Un vieux titre de 1608 appelle la rue qui va de l'église au marché la *rue Martin-Delalonde*. Le peuple par corruption la nomme aujourd'hui la *rue des Londes* [2].

Les vides causés par la Révolution au clocher de Fauville ont été remplis en 1825. Nous donnons ici les inscriptions des deux cloches neuves, parce qu'elles peignent très-bien la société actuelle :

« J'ai été donnée à l'église de la paroisse de Fauville par les propriétaires et les habitants dudit lieu. J'ai été bénite en septembre 1825, par M. Ferrand (Pierre-Augustin), curé de ladite paroisse, et nommée *Ambroisine-Félicité* par M. J.-B.-Ambroise Manoury, propriétaire, demeurant à Fauville, membre du conseil d'arrondissement d'Yvetot, et par dame Prudence-Félicité Leprevost, épouse de M. Ferdinand David, propriétaire, demeurant au même lieu, adjoint au maire, en présence de MM. les maire, adjoint, membres du conseil municipal et membres du conseil de fabrique de ladite église. Maire et les Cartenet, fondeurs. » — La deuxième porte : « J'ai été donnée à l'église de la paroisse de Fauville, par M. Jean-Jacques-Antoine Guignery, prêtre, desservant la succursale de Cliponville. J'ai été bénite au

[1] *Les Églises de l'arrond. du Hâvre, introduction*, p. XLVI. — [2] Ces renseignements et plusieurs autres sont dus à la bienveillance de M. Lelaumier, instituteur à Fauville, depuis trente ans.

mois de septembre 1825, par M. Pierre Augustin Ferrand, curé de ladite paroisse de Fauville, et nommée *Marie Flore* par M. Joseph Marin Manoury, maire et notaire royal audit lieu, et par mademoiselle Aimée Flore Manoury, vivant de son revenu, au même lieu, en présence de M. David, adjoint, du conseil municipal et des trésoriers. Maire et les Cartenet, fondeurs. »

Maintenant que nous avons décrit l'église de Fauville, faisons-en connaître l'histoire. Du plus loin que nous l'apercevons, elle nous apparaît comme un bénéfice de 80 livres de revenu, ce qui était fort considérable. C'était aussi une cure de 160 paroissiens, population importante au temps de saint Louis. Lorsque Eudes Rigaud faisait la statistique de son diocèse, le curé prieur de Fauville était un prêtre nommé Laurent, institué par l'archevêque Thibaut, de l'autorité du concile.

Dans un registre de fabrique, conservé au presbytère, allant de 1677 à 1766, nous trouvons plusieurs détails intéressants sur l'église et le bourg de Fauville. Le 9 septembre 1677, S. A. S. Madame Anne Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville, dame patronne de l'église de Fauville, donna un calice à pied d'argent ciselé et un ciboire doré, qui ont disparu à la Révolution. Le 7 septembre 1678 on plaça sur l'autel un tabernacle donné par Martin Leprestre, religieux de la Madeleine de Rouen. C'était sans doute le prieur curé de la paroisse.

Quelques années plus tard, la grande contre table du maître-autel fut donnée par dom Gabriel Duvair, prieur-curé de la paroisse, qui fut très généreux envers son église. Il donna non seulement le retable, mais encore le lambris, la balustrade et deux tableaux, le tout peint et doré dans le style du temps. Ce retable en bois existe encore aujourd'hui, seulement les tableaux ont disparu.

Le 13 octobre 172[illegible], Robin des Bouillons, archidiacre du grand Caux, faisant la visite canonique de l'église, ordonna que l'image de saint Roc [illegible], qui est auprès de la porte de la nef, étant mutilée et mal placée, serait mise en terre ainsi que les deux restes d'images qui sont auprès, et les deux images qui sont dans le cimetière près le porche. Cet usage d'enterrer les vieilles statues, soit dans l'église, soit dans le cimetière, se retrouve à Étretat, à Bracquemont et à Caudebec-en-Caux.

Chacun connaît la réforme liturgique de 1728 et la réimpression des livres diocésains, faite par l'archevêque de Tressan. [illegible] qu'il fut enjoint par ordonnance de se procurer au

plus vite les graduels et antiphonaires, plusieurs églises ne se pressèrent pas d'y obtempérer. Nous en avons rencontré souvent les preuves dans les registres de fabrique. A Fauville, en 1731, on n'avait encore rien acheté. M. Ducoudray, curé de Sainte-Marguerite et doyen de Fauville, en consignant cette lacune sur les registres, prescrivit d'acheter au plus tôt des livres nouveaux pour remplacer les anciens.

A la terrible Révolution française, l'église de Fauville, après avoir perdu tous ses biens [1], fut profanée tour-à-tour par la présence du schisme constitutionnel et par le culte sans nom qui fut inventé par la *Raison* du XIXe siècle; elle finit par devenir un club et une salpêtrière. Cependant ici la réaction s'opéra vite. Dans les *Archives du département de la Seine-Inférieure,* nous lisons qu'au mois de germinal an II, quelques habitants de Fauville, tels que Robert Geintel, Sanson Tesnière, Robert Tesnière, Mathieu Navet, Charles Drieu et Durand, présentèrent, au comité de surveillance, une pétition tendant à obtenir l'église pour y faire célébrer la messe [2]. Tout porte à croire qu'à la faveur de la liberté des cultes, proclamée en 1795, cette demande eut un résultat satisfaisant pour les pétitionnaires.

Le premier curé qui, au Concordat, fut appelé à réparer dans l'église de Fauville les maux causés par la Révolution, fut M. l'abbé Folie, homme distingué par son savoir et ses vertus.

Jacques Folie, né à Fauville, le 2 août 1739 [3], était curé d'Anquetierville avant la Révolution. En 1789, il avait été jugé digne par ses pairs, de devenir député du département de Caudebec, à l'assemblée provinciale de Normandie [4]. Nous ne savons ce qu'il devint aux terribles époques du serment et de la Terreur. Nommé curé de Fauville, en 1802, il cultivait, dans ses loisirs, les plantes et la science botanique. Lorsqu'en 1807, l'ingénieur Leboullenger fit dans le département un voyage ordonné par M. le préfet, il visita l'abbé Folie et fut ravi de trouver en lui un homme d'une instruction aussi variée. Dans la précieuse relation qu'il nous a laissée de sa mission scientifi-

[1] Les biens de la cure furent vendus en 1791, 10,000 fr.; ceux de la fabrique furent vendus, le 20 septembre 1792, plus de 16,000 fr. — *Domaines nationaux de première origine,* district de Caudebec. — [2] *Arch. départ.*, à la préfecture. — Districts. — [3] Archives du greffe du trib. civ. d'Yvetot. — [4] *Almanach de Rouen*, de 1790.

que, il parle du vénérable curé comme d'un savant botaniste, possédant un jardin très-soigné, rempli de plantes rares et intéressantes. « Dans le presbytère, ajoute-t-il, était un herbier très-complet, avec le nom de plusieurs plantes marines sur lesquelles nous avions des doutes [1] ».

L'abbé Folie est mort à Fauville, le 4 août 1815, universellement regretté de ses paroissiens, qui en parlent encore avec vénération. Il fut inhumé au pied de la croix du cimetière, où une pierre garde cette inscription à peine visible : « Ci-gît le corps de Jacques Folie, curé de Fauville, décédé le 4 août 1815, âgé de 78 ans. Requiescat in pace. »

Dans l'ancien régime, un curé-prieur de Fauville devint prieur du monastère de la Madeleine de Rouen, ce fut Guillaume Lesauvage, mort en 1440 [2]. Farin cite encore un autre prieur-curé en 1553, c'est dom Nicolas Letellier, neveu du prieur de la maison-mère [3]. Enfin une dernière preuve de la protection dont les religieux rouennais couvraient l'église de Fauville, c'est qu'en 1338 ils obtinrent de la cour des comptes de Paris, exemption de la taxe due au roi par les églises de Fauville et de Roquefort, ce que Philippe confirma lui-même par des lettres données à Vincennes, au mois de février 1339 [4].

Fauville est constamment écrit Foville avant la Révolution. Nous ignorons quel motif a fait supprimer l'ancienne orthographe, invariablement suivie dans les chartes, contrats, registres, pouillés, cartes géographiques, livres et manuscrits, depuis Philippe Auguste jusqu'à Louis XVI. Le dernier pouillé du diocèse ne compte que 84 feux à Foville, en 1738.

Au Concordat, la cure de Fauville fut déclarée de seconde classe, ce qu'elle est encore aujourd'hui. Cependant par une faveur justement méritée, M. l'abbé Ferrand, titulaire actuel, est curé de première classe. La population de la paroisse est de 1,800 âmes, y compris Ricarville.

Dans l'ancienne division diocésaine, Fauville était un des trois doyennés de l'archidiaconé du grand Caux, tel qu'il nous apparaît dans le premier pouillé rédigé sous saint Louis, par

[1] *Voyage dans le département de la Seine-Inf.*, exécuté en 1807, par ordre de M. Savoye Rollin, préfet, par A. Lebouillenger, ingénieur, p. 33. Mss. de la bibliothèque de Rouen. — [2] Farin, *Hist. de Rouen*, t. II, Ve partie, p. 88. — [3] Ibid., p. 91. — [4] Farin, *Histoire de Rouen*, t. II, Ve partie, p. 86.

l'archevêque Eudes Rigaud. Il était alors le plus petit des trois, puisqu'il ne comptait que 67 paroisses, tandis que Valmont en possédait 75 et Saint-Romain 77. Mais lorsqu'en 1697, M. Colbert eut fractionné ces deux grands doyennés pour en former ceux des Loges et du Havre, Fauville se trouva alors le plus important du diocèse. En effet il contenait, d'après les pouillés de 1704 et de 1738, une abbaye, quatre prieurés, une collégiale, 65 paroisses, trois personnats et 18 chapelles. Parmi les paroisses qui dépendaient de Fauville, on ne lit pas sans étonnement aujourd'hui les noms de Bolbec et d'Yvetot, villes à présent de 10,000 âmes, mais alors de simples villages moindres que le chef-lieu décanal.

Supprimé à la Révolution, comme toute l'ancienne église, le doyenné de Fauville fut rétabli en 1837, par Mgr le cardinal prince de Croÿ. Sa circonscription, qui n'est autre que celle du canton, compte 19 églises, dont une est curiale, huit succursales, deux chapelles vicariales, trois chapelles communales et cinq annexes. La population totale du doyenné est de 11,241 habitants.

Nous dirons un mot des personnages ecclésiastiques sortis de l'église de Fauville. Le premier qui nous apparaisse dans l'ordre chronologique est Nicolas de Fauville, prieur de l'hôpital de Neufchâtel, dont le sceau en cuivre, du XIIIe ou XIVe siècle, retrouvé il y a quelques années, est entre les mains de M. Thomas, avocat à Rouen. On lit autour : « S. N. DE FOVILLA PRIORIS HOSPITALIS NOVICASTRI. » Le second est Guillaume de Foville, qui, en 1257, passa de France en Angleterre, pour être prieur de Saint-Pancrace de Lewes, monastère de l'ordre de Cluny, fondé par les Warenne, sires de Bellencombre.

Après avoir gouverné pendant dix années le prieuré anglais, il mourut le 28 septembre 1268, laissant le monastère sans dettes et en très-bon état. Son testament fut d'une libéralité extrême, il donna au monastère et aux églises de Lewes plus de 500 livres sterling; 200 livres devaient être employées à achever les deux tours du grand portail de l'église, et 100 à racheter le prieuré d'Etoutteville-en-Caux. Puis il légua son calice d'or, orné de cinq pierres précieuses, une coupe dorée pour garder la Sainte-Eucharistie, quatre chapes et une mante d'argent pour le cierge pascal [1].

[1] *On the early history of Lewes Priory and its seals with extracts from a*

Enfin le troisième enfant de Fauville qui ait brillé dans la carrière religieuse, est Nicolas de Fauville, qui en 1361 devint prieur de l'hôpital de la Madeleine de Rouen. Ce fut de son temps que le roi Charles V unit, en 1366, le prieuré de Saint-Julien à l'hôpital de Rouen. Il donna encore à ce prieuré de riches ornements, une chapelle d'argent vermeille, à condition qu'après sa mort on célébrerait, à Saint-Julien, une messe qui fut appelée la *messe du roi*. Le prieur mourut le 25 mai 1381, et fut enterré au pied du sanctuaire. Farin vit plus tard transporter dans la nef la dalle tumulaire sur laquelle il était représenté en habits sacerdotaux. On lisait autour : « *Ci-gist honorable et dévot religieux dom Nicole de Fauville, jadis prieur de l'Hôtel-Dieu de céans*[1]. »

Maintenant nous demandons au lecteur la permission d'ajouter quelques notes inédites sur l'histoire de Fauville. Dès 1702 nous voyons exister à Fauville un trésorier pour les pauvres, chargé de dresser le rôle des contributions charitables et de distribuer les secours aux indigents. Cet administrateur local était nommé par le curé, le syndic, les trésoriers et les principaux habitants réunis à l'état de commun[2].

En 1769 on ressentit dans le bourg les secousses d'un tremblement de terre, qui heureusement n'eut pas de suites. Le fléau des incendies y causa de plus grands ravages. Le 19 novembre 1716 le feu prit au bourg et consuma les maisons[3] et les halles de ce vieux marché de Fauville qui se perd dans le lointain des temps, car nous le voyons confisqué par Jean Sans-Terre, le 11 mai 1203, et donné à Guillaume Martel, un de ses partisans. Il appartenait auparavant à Hugues de Gournay, qui s'était déclaré pour le roi de France[4].

Pour remédier à ce mal qui se multipliait de plus en plus ici et dans le voisinage, les habitants de Fauville se réunirent en assemblée générale, en 1763, et *après avoir meurement reflechy sur la rareté des eaux actuelles dans la paroisse et vu les incendies qu'ils voyaient journellement devant leurs yeux, ils pensèrent que si Dieu les affligeait d'un tel malheur ils ne pourraient*

[1] Mss. chronol. ... W. H. B... dans les ... *Archéologie et collections* ... t. II, p. 27 et 29.

[2] [illegible] ... des de- ... [illegible] ... *Fauville* ... [illegible]

avoir aucun secours du côté des eaux. Après ces graves considérations, ils décidèrent qu'il serait *acheté quatre instruments qu'on nomme croqs de fer, comme il est d'usage et pratiqué dans les bourgs ou villes* [1]. Cette acquisition eut lieu, en effet, au moyen d'une souscription paroissiale, en tête de laquelle s'inscrivit le prince de Monaco, seigneur du lieu. Nous savons bien que depuis 1811 le service des secours pour les incendies est parfaitement organisé à Fauville par des pompes et une compagnie de sapeurs-pompiers, mais nous tenons à constater que l'initiative de cette ligue du bien public contre un des plus terribles fléaux de l'humanité, est venue de l'église et vit dans ses archives.

CHAPELLES DE FAUVILLE. — Il y avait à Fauville plusieurs chapelles dont nous devons donner ici la notice historique.

Au hameau appelé le Ronfrebosc, était une chapelle dédiée à saint Adrien, dont la présentation appartenait au seigneur d'Oberbosc [2]. Maintenant elle est renfermée dans la *salle* d'une grande ferme appartenant à Mme de Saint-Paul. Duplessis et les pouillés placent cette chapelle sur Auberbosc; la maison cependant est partagée entre les deux communes.

Dans la donation faite au prieuré de la Madeleine, il est question d'une chapelle de Sainte-Geneviève, concédée aux religieux par le seigneur de Hautot [3]. Il paraît bien que dans la suite des temps cette chapelle changea de nom ou de patronage, car depuis long-temps elle n'était plus connue que sous le nom de Sainte-Véronique. Elle était située à l'entrée de Fauville, du côté d'Yvetot. En 1690 les registres parlent de la *Cour de Sainte-Véronique,* de la *cérémonie de Sainte-Véronique* et *de la queste de Sainte-Véronique* [4]. En 1758 la chapelle avait disparu et les archives ne mentionnent plus que *l'herbage de Sainte-Véronique,* appartenant encore à la fabrique de l'église. Le 15 novembre 1791, l'emplacement de la chapelle fut vendu par le district de Caudebec à François Dubec, pour 560 fr. A présent une maison s'élève sur ses ruines. Près de là est une mare pavée qui porte encore le nom de la sainte.

La troisième chapelle est celle de Saint-Pol. ou Paul, située dans la campagne, entre Fauville et Ricarville. Cet isolement

[1] Registre des délib. de la fabrique, de 1677 à 1766, au presbytère. — [2] Duplessis, t. Ier, p. 627. — [3] Farin, *Hist. de Rouen*, ve partie, p. 84. — [4] *Regist. de la fabriq.*, au presbytère.

s'explique par sa destination. C'était une léproserie à laquelle présentait le seigneur du lieu. Au temps d'Eudes Rigaud, le patron était Robert d'Estouteville, tuteur de l'héritier des sires de Hautot, alors dans sa minorité. En 169[illegible] il n'y avait plus de lépreux, mais la chapelle portait encore le nom de Saint-Pol. Par lettres patentes de Louis XIV, datées de février 1697 (1), elle fut réunie à l'hôpital-général du Havre, fondé en 1669. Un moment elle avait été annexée à l'hospice de Granville. Le petit oratoire est complètement disparu ; une grosse épine blanche a poussé sur le lieu même où était l'autel, et le puits des lépreux est presque comblé. Au printemps, lorsque les blés commencent à pousser, on aperçoit encore la trace des murs arasés de la chapelle.

RICARVILLE.

Ricarville, ou la ville de Richard, était une petite seigneurie, un modeste fief dont le titulaire a gardé le patronage de l'église. Aussi le maître de ce droit honorifique avait couvert les murs de ses armoiries et en avait marqué les bancs, les tombes, les cloches et les tableaux. L'église, assise sur un tertre élevé, verdoyant, est abritée contre les mauvais vents par les métairies groupées autour d'elle. Construite au XIIIe siècle, elle ne conserve de cette époque que le côté nord de la nef et le portail de l'ouest. Le côté méridional a été reconstruit sous François Ier, lorsque l'on voulut introduire la lumière dans l'église. Le baptistère en pierre, contemporain du vaisseau primitif, est une cuve carrée munie de quatre colonnes.

Le chœur paraît avoir été reconstruit vers 1700. Le tableau qui décore le fond est une *Assomption* largement exécutée. Nous pensons que c'est la copie d'un maître, donnée par un seigneur, dont les armes attestent la munificence.

Le clocher, entre le chœur et la nef, n'est qu'une charpente recouverte d'ardoise. Sous le modeste transept, formé avec deux chapelles du XVIe siècle, on remarque des stalles ou bancs de pierre pour les hommes, reste d'une vieille coutume liturgique. Pour pavage on a mis deux pierres tombales du XVIe siècle, jadis placées dans le chœur et qui chaque jour perdent la trace des noms qu'elles devaient transmettre à la postérité. C'étaient des conseillers du roy, des seigneurs patrons du lieu. Ainsi passe la gloire de ce monde.

(1) Duplessis, t. Ier, p. 192 et 203.

Ricarville, paroisse dès le XIIIe siècle, possédait alors 40 feux ou paroissiens soumis à la juridiction du curé Godefroy, à qui ce bénéfice rapportait 40 livres. Le sire de Normanville, alors seigneur de la terre, présentait à la cure. En 1738 il y avait 56 feux à Ricarville, et aujourd'hui il n'y a pas moins de 386 habitants annexés à la cure de Fauville.

Le cimetière de Ricarville dut posséder autrefois une fort belle croix de la Renaissance, brisée à la Révolution. Le piédestal qui reste est de nature à autoriser cette hypothèse. Peut-être trouverait-on l'origine de cette croix dans les archives de cette église conservées au dépôt départemental. A la section des *trésors et fabriques* est une liasse contenant des comptes, des mémoires, des procès et des tableaux d'obits de *Sainte-Croix de Ricarville*. Nous les indiquons à ceux qui voudront les consulter.

SAINTE-MARGUERITE-SUR-FAUVILLE.

Sur le bord du chemin des Romains, dont l'encaissement maçonné a été détruit ces dernières années pour la confection de la route départementale, n° 21, s'assit autrefois un petit hameau sans nom. C'était une dépendance de la station de Fauville, ce vieux doyenné, qui s'est vu arracher une partie de son manteau par Sainte-Marguerite. Une église, dédiée à la perle des vierges et des martyres, s'étant élevée sur la voie antique toute semée de médailles, des chaumières se groupèrent autour d'elle. Un seigneur donna le cimetière et le presbytère dont la masure s'appellait alors la terre sacerdotale, et le tout resta sa propriété suzeraine et honorifique jusqu'à la destruction du monde féodal par la Révolution française.

La seule trace d'antiquité que renferme cette église, ce sont quelques contreforts tuffeux de la nef qui peuvent remonter jusqu'au XIe siècle. Le reste a été refait en entier depuis deux cents ans. Le clocher et le transept ont été reconstruits vers le règne de Louis XIII. J'attribuerais volontiers cette construction à Me Jehan Dubecquet, inhumé sous les arches, comme le prouve une inscription funèbre relatant la fondation pieuse de « Jehan Dubecquet, escuyer, sieur de Longuemare et de Venoix, décédé le 17 février 1632, et de demoiselle Isabeau de Croixmare, son épouse, décédée le 29 septembre 1649. »

Déjà un membre de cette noble famille était mort à Sainte-

Marguerite et avait été inhumé dans le chœur de l'église, où l'on voit sa pierre armoriée avec cette inscription : « Cy-gist Guillaume Dubecquet, escuyer, sieur de Venoix, lequel decéda le 28 de juin 162[illegible]. »

Je ne puis m'empêcher d'attribuer à cette famille Dubecquet, non seulement la croix du cimetière, sculptée en 1620, mais encore la contre-table en bois à colonnes torses, qui couvre le fond du sanctuaire. Cette boiserie, malheureusement mutilée lors de la reconstruction du chœur, encadre une bonne *Descente de Croix*, qui mériterait d'être soignée.

Du reste, un jour nouveau pourrait être jeté sur l'histoire de cette église par le dépouillement des titres et pièces de parchemin déposés aux archives départementales. Il y a des fondations et autres contrats qui remontent à 1664, 1680, 1696 et autres années, tant en-deçà qu'au-delà.

Le chœur, beaucoup plus neuf, a dû être reconstruit vers 1732. Les derniers travaux de l'église sont le portail et le pignon de l'ouest, que M. Leger, curé de Sainte-Marguerite, a fait rebâtir en 1749. Cet excellent pasteur, voyant l'état ruineux du porche et de la nef, adressa une requeste aux propriétaires, dans laquelle il motiva sa demande sur ce que le porche « étant le plus souvent rempli de paresseux et d'indévôts opiniâtres, qui, au scandale des vrais chrétiens, s'y comportaient pendant le service divin, avec l'indécence et l'immodestie la plus grossière. » Les propriétaires firent justice à sa demande, et M. l'abbé Rose, vicaire général, l'appuya de toute son autorité.

Ce même M. Leger avait fait réparer le presbytère les années précédentes. Sainte-Marguerite aurait bien besoin aujourd'hui d'un homme généreux et zélé, qui ressuscitât son existence paroissiale. Long-temps cette église, devenue annexe de Fauville, est restée sans prêtre. A présent, les 120 paroissiens réunis aux 300 de Saint-Pierre-Lavis, s'imposent des sacrifices pour entretenir un desservant de leurs autels, mais l'église n'est qu'une chapelle communale. Faisons des vœux pour que l'État, qui n'est autre que la société elle-même, seconde les efforts de ces bonnes gens en donnant à leur paroisse le titre et le traitement des succursales.

Au XIIIe siècle, Sainte-Marguerite valait 30 livres et comptait 60 paroissiens soumis à la juridiction seigneuriale de Jehan de Normanville. Lorsque la cure vint à vaquer, sous le règne de

saint Louis, Rigaud y nomma un clerc nommé Pierre, qui lui avait été présenté par David, chevalier, qui alors tenait en curatelle les héritiers de Jean de Normanville. Quelque temps après, le pouillé du même archevêque rapporte que l'archidiacre Jean de Nointel, reçut à cette cure Jean, de Fontaine-le-Dun, présenté par Thomas de Calleville, écuyer. De cette époque, si féconde en souvenirs et en monuments religieux, il ne reste à Sainte-Marguerite que le baptistère, vieille cuve de pierre à peine dégrossie et reposant sur un pied quadrangulaire. A coup sur c'est un des plus grossiers produits de ce siècle des arts chrétiens.

SAINT-PIERRE-LAVIS.

Cette paroisse porte un surnom très-difficile à expliquer. Ne pouvant donner son étymologie, nous nous contenterons d'en faire l'historique. Au xve siècle, le pouillé de Raoul Roussel, retrouvé à Sainte-Marie d'Eu, écrivait *L'advis,* celui de M. de Harlay, avait conservé la même orthographe, en 1648. En 1704 il n'y avait encore rien de changé à l'archevêché de Rouen, mais le pouillé de l'abbé Saas, publié par Mgr de Tressan, en 1738, et la *Carte du diocèse* de Frémont, revue en 1785, par Dezauche, disent *La Visse.* Les *Annuaires* du département qui vont de 1806 à 1812, et celui de 1823, écrivent tous Saint-Pierre-Lavis. C'est aussi l'orthographe officielle promulguée par l'*Ordo* du diocèse et l'*Almanach de Rouen.*

La situation de cette église est charmante encore aujourd'hui. Elle se trouve placée à l'angle occidental du hameau, au milieu d'un cimetière presque circulaire, entouré d'une fraîche ceinture d'arbres. Près d'elle est le vieux presbytère, construction en bois au milieu des eaux, vide de prêtre depuis des années. Autrefois il y avait près l'église des mottes fossoyées et des étangs. Cette petite église, dédiée au prince des apôtres, fut primitivement construite au xiie siècle, comme l'indique le plan en forme de croix.

De cette époque, il reste encore quelques contre-forts, disséminés sur toute la surface de l'édifice, et des restes d'appareil en tuf et en pierre de taille. Tout le reste a été renouvelé à des reprises diverses. Le chœur, par exemple, a été rebâti en partie en 1679, les transepts ont été remaniés au xvie siècle, la nef vers 1700, et le clocher au commencement du règne de

Louis XIV. On voit qu'il y a parfois bien des dates dans une seule église rurale.

Ce que cette église possède de plus remarquable, ce sont les boiseries du sanctuaire que les seigneurs-patrons ont signées en les donnant. Le maître autel, en chêne, est surmonté de colonnes ioniques soutenant une impériale dorée. Tout porte à croire que les sires de Normanville, seigneurs de la terre, ont été les décorateurs de cette église. Leurs armes se trouvent peintes autour de l'église, gravées sous le clocher, sculptées sur les voûtes et sur les lambris, et jusque sur l'ancien banc seigneurial qui vient de disparaître. Autour d'un écusson, orné d'une croix rouge de Saint André, sur champ d'azur, on lit cette devise : « A Dieu seul je m'arreste. »

Pour être complet, je citerai au dehors du transept méridional, près d'un contre du XI[e] siècle, une statuette en pierre, malheureusement trop fruste pour être bien jugée. On dirait un bas-relief roman ou peut-être romain, déterré au hasard et appliqué dans le mur sans discernement ni critique. Une tradition raconte que l'église primitive était placée au milieu de la plaine, où l'on rencontre encore les fondations du vieil édifice.

En terminant, ajoutons que cette église, si pauvre aujourd'hui, était riche autrefois, et qu'elle avait des biens et des dîmes, que la Révolution a fait disparaître. Les registres de l'archevêché de Rouen, de 1468, parlent même d'une chapelle de Roque-Mare, que d'autres placent à Envronville. Le seigneur de la terre fut toujours le patron présentateur du bénéfice, qui comptait 47 feux en 1738. A présent c'est une chapelle communale de 317 habitants, qui, avec Sainte-Marguerite, forment une paroisse dont ils entretiennent le prêtre avec des souscriptions volontaires.

ALVIMARE.

Alvimare, à présent situé entre une route nationale et un magnifique chemin de fer, a sans doute quelqu'avenir. Ce qui est sûr, c'est que le passé lui manque et que le présent est peu de chose. Mais une station et un embarcadère sont des avantages que lui envieraient des bourgs et même des villes du voisinage. Toutefois si la fin devient brillante, le commencement n'en aura pas moins été très-modeste.

Au XI[e] siècle, lorsque Guillaume de Bonne Ame, archevêque

de Rouen, donnait l'église et le manoir de Cléville à l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, il y ajoutait la chapelle d'Alvimare qui était adjacente. Alvimare alors était une chapelle dépendant de l'église titulaire et baptismale de Cléville. Cet usage était assez commun au temps de nos premiers ducs, et les traditions locales attestent souvent cette jurisprudence primitive.

Toutefois Alvimare dut être érigé en paroisse vers le XIIIe siècle, car le baptistère est de ce temps, et le privilége du baptême était la grande preuve de l'existence paroissiale. Aussi, pour le dire en passant, combien ils sont coupables, ces curés et ces marguilliers, qui sans raison aucune, démolissent à leur gré les vénérables baptistères du XIe, du XIIe et du XIIIe siècle ! Ils ne savent donc pas qu'ils déchirent des lettres de noblesse, des titres de haute antiquité, toujours recherchés dans l'église, car l'église n'est pas d'hier, et elle ne craint que la nouveauté.

L'église d'Alvimare, assise sur un tertre, entourée par des arbres et un presbytère, fut bâtie au XIIIe siècle. La nef porte dans sa corniche et dans ses fenêtres des traces de ce temps. Le chœur, au contraire, fut refait en 1654.

Quant au clocher et aux transepts, reconstruction du XVIe siècle, ils sont la partie intéressante de l'église. Malheureusement le clocher n'a pas été terminé, ou si jamais il a été fini, il aura été rompu par la tempête ou par la foudre. A présent c'est une ruine, un vrai tronçon coupé au vif dans ses fenêtres et recouvert d'un toît quadrangulaire. L'intérieur est plus intéressant. La voûte est soutenue par quatre arcades de pierre d'un assez bon dessin.

J'ai remarqué au milieu des prismes qui tapissent les piliers, huit trous circulaires qui sont l'embouchure de vases en terre placés dans le mur, comme moyens acoustiques et agents de répercussion. J'en ai vu de semblables dans la nef du Mont-aux-Malades, dans le chœur de Péruel, dans l'église de Contre-Moulins et ailleurs.

Les deux chapelles qui accompagnent de chaque côté, sont très-soignées. Chacune d'elles possède une piscine, une crédence et des clés de voûte chargées d'armoiries. Dans une seule on compte jusqu'à huit écussons, ce qui prouverait peut-être qu'elle a été bâtie par une famille.

Puisque nous parlons d'écussons et de noblesse, n'omettons pas ce qui fait le plus bel ornement de cette église, une grande

epitaphe funèbre, incrustée sur une table de marbre noir, et encadrée dans une sculpture de pierre. C'est un travail de 1645 placé là par une noble dame qui a pris soin d'indiquer elle-même le motif de son action par les deux vers suivants :

« La mort qui promptement tous les humains emporte,
» M'a fait penser à elle avant que je sois morte. »

« Cy-devant gisent les corps de feu François Poulain, sieur de Blanques et Caumare, qui trespassa au mois de novembre 1586, et de dame Charlotte de Brevilliers, sa femme, decedée au mois d'août 1580. — Cy-gist aussi le corps de dame Marthe de la Gouge, femme de feu David Poulain, escuyer, sieur desdites terres, mère de dame mademoiselle Hélène Poulain, elle trespassa le 26 septembre 1599, et ledit sieur de Blanques, a été tué en une charge, pendant le siège de Rouen, le 12 mars 1592, et est enterré aux Cordeliers dudit lieu, et ladite demoiselle Hélène Poulain a fondé souvent plusieurs obits, pour le repos de l'âme de Jean de la Vallée, son mari, gendarme de M. le Connétable, tué au siège de Montauban, le 10 septembre 1621. Ladite dame a fait poser cette pierre pour faire connaître à la postérité le nom des fondateurs. 1645. »

Tout à l'heure nous lirons une inscription à peu près semblable dans la chapelle des Blanques, et tout nous porte à croire que les armes qui couvrent ici les murs des deux chapelles, sont celles des seigneurs de ce manoir. Peut-être reconstruisirent-ils le clocher et les transepts.

L'église d'Alvimare fête actuellement saint Pierre, comme son patron, autrefois c'était la Sainte Vierge, d'après un acte de 1321 et la *Description* de Duplessis.

Le patron temporel fut toujours l'abbé de Saint Etienne de Caen. Cependant que l'on ne croie pas qu'il jouit toujours paisiblement de son privilège, il lui fut souvent contesté par les seigneurs des Blanques, patrons honoraires et maîtres temporels de la paroisse. Les archives départementales renferment deux liasses de procès qui eurent lieu à l'occasion du patronage. Dès 1299 un jugement de l'Echiquier confirma les religieux de Caen dans le droit de patronage. En août 1321, intervint un traité entre les parties prétendantes, par lequel le droit de patronage de l'église de Saint-Benoît de Cleville et de la chapelle de Notre Dame d'Alvimare, furent adjugés aux moines de Caen au préjudice du sieur de Blanques [1]. Cet accord fut confirmé par une lettre de Philippe de Valois, en 1329 [2].

Le vieux nom latin est *Halcimara*, comme le portent la

[1] Pièces originales aux arch. départ. — [2] Ibid.

charte de Henri II et le pouillé d'Eudes Rigaud. Il est évident qu'une partie du nom est due à une mare ou à un étang. La cure valait 30 livres au XIIIe siècle et comptait 80 paroissiens. Il y avait 103 feux en 1738 et 176 en 1820. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,000 habitants.

C'est à Alvimare, dit M. Guilmeth [1], que naquit le saint et savant Hardwin, religieux de l'abbaye de Fontenelle, si célèbre dans l'art de la calligraphie. Grâce à ses veilles et à ses soins, les ouvrages des Pères de l'Église, les liturgies, les livres sacrés, devinrent moins rares. Hardwin fut un des premiers à faire revivre en France l'usage du petit caractère romain.

CHAPELLE DES BLANQUES.

Cette chapelle champêtre est située dans une ferme qui fut jadis un fief noble et une seigneurie. Une maison, construite en pierre de taille au temps de la Renaissance, atteste la vieille majesté de ce manoir démoli par les années et dégradé par les Révolutions. Des mottes et des fossés encore debout dans un taillis, sont les derniers témoins de cette existence féodale, ainsi que *l'île des Blanques*, encore entourée d'eau, qui avoisine la chapelle et la métairie. C'est un tertre couvert de ronces dont les halliers cachent les murs arrasés d'une forteresse.

Ce fortin s'appellait autrefois *Bellenges* ou *Bellengues*. Ces deux noms sont répétés dans les anciens titres [2]. Le temps a produit l'abréviation de *Blanques*, qui à présent est le nom de la chapelle et celui du hameau. Car cette modeste seigneurie eut aussi sa chapelle comme tous les fiefs du moyen-âge. Le patron primitif est resté douteux. Duplessis, qui n'avait lu que des titres et des parchemins, écrit *Sainte-Barbe de Bellengues ;* nous, qui avons été sur les lieux, nous sommes forcés de dire *Sainte-Anne des Blanques*. Dans la chapelle, toutefois, on trouve les images de ces deux saintes. Celle de sainte Barbe est une jolie statue de pierre, avec tour carrée du XVIe siècle. Elle est évidemment contemporaine de la fondation. Celle de sainte Anne est plus simple, j'en conviens, mais elle est plus moderne, ce qui démontrerait presque qu'elle a détrôné sa charmante rivale. Ce qui prouve son triomphe, c'est qu'on ne fait plus à présent d'autre fête que celle du 26 juillet, où les femmes de la paroisse offrent un pain bénit.

La chapelle des Blanques fut fondée au commencement du XVIe siècle, par Marie de Mauny, dame Bellengues et suzeraine de ce lieu. En 1518, l'archevêque de Rouen, y donna son approbation, et en 1535 le seigneur du lieu exerça le droit de patronage [3], qu'il a conservé jusqu'à la Révolution. Du reste, les murs de la chapelle racontent eux-mêmes leur histoire. En 1642, demoiselle Hélène Poulain, héritière de la terre des Blanques, fit

[1] *Descript. géogr., hist., monument., des arrond. du Havre, Yvetot*, etc., t. II, p. 219. — [2] Duplessis, t. Ier, p. 273. — Guilmeth, t. II, p. 219. — [3] Duplessis, t. Ier, p. 273.

placer dans cette chapelle une table de pierre soigneusement sculptée et enrichie de ses armes, sur laquelle on lit la longue inscription suivante, que nous avons eu la patience de transcrire et que l'on ne se donnera peut être pas la peine de lire :

ADVIS

« Nos ayeuls ont esté jadis ce que nous sommes,
Nous serons ce qu'ils sont avant quitté les hommes
Prions Dieu pour ceux, faisons leur mémoire,
Vivant bien nous aurons une éternelle gloire.

Epitaphe genealogique des seigneurs de Blanques et fondateurs de cette chapelle

« La piete et la vertu ont des charmes si puissants, que leur beauté peult obliger la posterite d'en faire une exacte recherche. Or, comme la structure de cette chapelle en est un temoignage, elle eut sans doute esté bien ayse d'en sçavoir les fondateurs. Mais comme le temps nous ravit toutes choses, nous n'en pouvons pas bien sçavoir la verité. Il est a *crere* pourtant, comme il appert par l'escripture de la cloche, dattée de 1519, que ça esté la damoiselle Marie de Mannye, dame de cette seigneurie de Blanques et de Caumare, laquelle mourut en l'annee 1537, inhumée en la paroisse d'Alvimare, a laquelle succeda Jehan Poullain, escuyer, sieur de la Cholltiere, du pays du Perche, dont sa famille estoit originaire, et cousin remue de germain de la susdite damoiselle, laquelle succeda a la representation de feu damoiselle Jeanne de Mannye, sa grand mere, quy avoit esté mariée à feue Jean Poullain, escuyer, comme le contrat de mariage le fait voir, daté de 1451, et lequel sieur mourut en 1518, inhumé aux Cordeliers de Rouen, et de luy et de damoiselle Marguerite d'Ivy, son espouse, seroit sorti François Poullain, sieur des dites terres, lequel deceda en 1586, et mis en terre a Alvimare, et dudit sieur et de damoiselle Charlotte de Herenvilliers, seroit issu feu David Poullain, escuyer, sieur des dites terres, qui mourut en l'annee 1592, et fut enterre avec son grand pere, a Rouen, et de luy et de damoiselle Marthe de Languouge, son espouse, seroit sorty damoiselle Helene Poullain âgee d'une année a son deces, laquelle, pour l'honneur qu'elle devoit a la memoire de ses predecesseurs a fait graver cette pierre en ceste annee 1632, et poussée d'un autre sentiment de piete, a fondé à ladite chapelle une messe pour toutes les sepmaines, au jour de son trepas, pour le repos des ames de ses predecesseurs et pour le salut de la sienne, sans oublier la prosperite de ses successeurs. De plus, une autre autre messe au jour de sainte Barbe, chaque annee, outre le service de sainte Anne, quy par une ancienne tradition est transferee le jour de la feste en ceste chapelle. Le contrat du contenu est passe par devant les tabellions de Caudebec, le 29 decembre 1637. »

N'oublions pas de dire que cette chapelle, comme celle de Notre-Dame du Havre de Grâce, fut construite en bois, sauf une premiere assise de

Les Eglises de l'arrond. du Havre, t. II, p. 5. — Mém. de Clerc... [illegible] ... du Havre, par l'abbé Lecomte, p. 81.

maçonnerie, qui s'élève à peine à la hauteur d'un mètre. Cette construction en bois, qui remonte au XVIe siècle, est unique à l'heure qu'il est dans le diocèse de Rouen depuis la démolition, faite en 1848, de l'église des Petites-Ventes, dans la forêt d'Eawy. Mais dans le diocèse de Bayeux, qui nous est contigu, ces sortes de constructions sont communes, surtout dans la partie qui fit autrefois partie de l'ancien diocèse de Lisieux. Je citerai, comme un éclatant exemple de ce genre, l'église de Sainte-Catherine de Honfleur, et je crois aussi quelques parties de celle de Pont-Lévêque.

Du reste ce système, à présent fort rare et qui disparaît tous les jours, était commun dans toute l'Europe avant le XIe siècle. Toutes les églises, bâties en Angleterre par les Anglo-Saxons, étaient en bois [1], comme celle d'Edmunds-Bury qui subsistait encore au dernier siècle [2]. Le prieuré de Saint-Pancrace de Lewes, fondé par William dé Varenne et Gundrée, remplaçait une église en bois [3]. La Scandinavie n'en connaissait pas d'autres encore au XIIe siècle, et l'évêque, Pierre d'Arhuus fut un des premiers à construire une église en pierre [4]. L'Allemagne conserva des cathédrales de bois jusqu'en 1186, à Vurtzbourg et à Salzbourg [5]. En France nous savons que les églises étaient construites à la manière gauloise, avec des poutres de bois entremêlés de bauge ou de mortier. C'est ainsi qu'étaient l'église de Saint-Eutrope de Saintes, dont saint Fortunat célèbre les ruines [6], et la cathédrale de Reims, commencée par Ébon et terminée par Hincmar, en 850 [7]. Besly et l'abbé Auber, historiens de l'église de Poitiers, prouvent que toutes les églises de cette ville, sans excepter la cathédrale, furent primitivement bâties avec du bois, pâture facile des incendies [8]. Enfin Grégoire de Tours, nous apprend qu'à Rouen l'église de Saint-Martin-sur-Renelle, où saint Prétextat unit Mérovée avec la célèbre Brunehaut, était fabriquée avec des tables de bois, « tabulis ligneis fabricata. » Mais si nos pères faisaient descendre leur Dieu dans une maison de bois comme la crèche de Bethléem, ils le plaçaient aussi dans leurs cœurs qui étaient d'or et ornés de vertus comme de pierreries. A présent, hélas! les chrétiens sont de pierre comme leurs églises, et Dieu est mieux placé dans un tabernacle de soie ou de marbre, que dans des cœurs secs comme le bois et froids comme la pierre.

LES CROIX DES BLANQUES. — Dans le même hameau, à l'angle d'un carrefour et sur le bord de la vaste tranchée du chemin de fer du Havre, sont deux croix de pierre dont l'une est petite et moderne, mais dont l'autre est très-élevée et fort ancienne. Le pied qui la supporte est une construction triangulaire qui doit remonter au XIVe ou au XVe siècle. On dit dans le pays que ces croix furent plantées après un grand combat, où s'entretuèrent deux seigneurs du voisinage.

[1] Hurter, *Tableau des inst. de l'Église au moyen-âge*, t. III, p. 490. — [2] *Monasticon Anglicanum*. — [3] *Monast. Angl.*, t. Ier, p. 615. — [4] Hurter, ibid., p. 491. — [5] Id., ibid., p. 490. — [6] L'abbé Auber, *Hist. de la cathédrale de Poitiers*, t. Ier, p. 15. — [7] Don Marlot, *Hist. de la métropole de Rheims*. — [8] Besly, *Évesques de Poitiers*, p. 49. — L'abbé Auber, *Hist. de la cathédrale de Poitiers*, t. Ier, p. 15, 22 et 31.

Quoi qu'il en soit de cette tradition, ces deux croix abattues par la Révolution étaient restées cinquante ans gisantes sur la terre, lorsqu'en 1812 elles furent pieusement relevées par M. L. De Rouen, baron d'Alvimare, et propriétaire des Blanques. Ce M. De Rouen, décédé à Paris vers 1819, était un saint et digne homme, ancien lieutenant colonel de l'armée de Condé, qui, en 1841, nous a légué comme un testament de sa science et de sa piété, un *Recueil de réfutations des principales objections tirées des sciences et dirigées contre les bases de la religion chrétienne.*

FOUCART.

Foucart est un nom d'homme encore assez commun dans notre pays. Ce nom à la plus grande ressemblance avec celui de Foucarmont, dans la composition duquel il entre tout entier. Foucarmont prétend tirer son origine d'un géant fameux, appelé *Foucart*, qui vivait dans ce pays aux temps mérovingiens, ainsi parlent la tradition locale et un roman du moyen-âge conservé à la bibliothèque nationale de Paris[1].

Outre le nom de Foucart ce pays portait aussi celui d'Escalles, ce qui l'a fait surnommer, par Rigaud, *Foucart-Escalier*. Ce surnom d'Escalles signifie littéralement échelles, échaliers, échaliers ou escaliers. On désignait autrefois sous ce nom de petits *escaliers* que l'on plaçait en guise de portes, à l'entrée des jardins, des vergers et des herbages. Cet usage subsiste encore en Basse-Normandie et dans tout pays de Bray. Aussi ce mot se trouve, avec plus ou moins d'altération, dans les noms d'un grand nombre de hameaux, tels que Villers-Escalles, Ecalles-sur-Cailly, Escalles-Alix, Touffre-Escalles, Veauville-Lesquelles, Esclés, Esclavelles, Ecaquelon, etc.

Quoi qu'il en soit, la paroisse de Foucart, assise sur la voie romaine de Lillebonne à la Durdent, possédait une église dès la fin du XIe siècle. Les contreforts applatis du chœur le démontrent incontestablement. Ce chœur, cependant, a été bien défiguré sous Henri IV et sous Louis XIII.

Le mieux c'est la nef, entièrement rebâtie au XVIe siècle. A cette époque de mouvement et de réforme on conçut pour cette église le projet d'une réédification totale, que les circonstances ne permirent pas d'achever. Le clocher lui-même ne put être fini. Commencé au midi du portail, suivant un usage prédominant au XVIe siècle, il n'atteignit pas même la

[1] Dans un recueil intitulé *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* t. II, p. 207 et 221, in-8., 1780.

hauteur du pignon de l'ouest. C'est une base ou plutôt un tronçon que l'on croirait violemment rompu par la foudre et qui n'est probablement qu'une victime de plus de nos troubles civils et de nos discordes religieuses.

La nef, du moins, a quelque chose de monumental pour une campagne. Composée d'une pierre blanche, légèrement rougie par le temps, elle appuie ses épaisses murailles sur dix vigoureux contreforts. Sept ogives, partagées de meneaux et ornées de flammes, éclairent maintenant ce vaisseau qu'elles illustraient jadis de jours et de tableaux coloriés. Une fenêtre a conservé jusqu'à présent deux fleurs de lis découpées dans la pierre du remplissage. Le peuple prétend que cet emblême rappelle le vieux titre de paroisse *royale* que portait autrefois l'église de Foucart.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, les pasteurs de cette église prenaient, dans leurs actes publics ou privés, le titre de *curés de la paroisse et chapelle royale de Saint-Martin de Foucard.* Ceci signifiait tout simplement que le roi de France était patron-présentateur de la cure et cela depuis 1404. Au XIIIe siècle c'était l'archevêque de Rouen, d'après le pouillé d'Eudes Rigaud. Le curé du temps de saint Louis était Me Godefroi, qui tirait de son bénéfice un revenu de 50 livres. Ce fut de son temps que l'on plaça le baptistère, cuve de pierre assez grossière, soutenue par des colonnes dont on a cassé les chapiteaux. Quant nous aurons cité la litre patronale, une dalle de 1700 et un tabernacle à colonnes torses du temps de Louis XIII, nous aurons tout dit.

Un prêtre fidèle honora cette paroisse à la terrible époque de la Révolution. Pierre Rigault, né à Coupigny, en 1730, était vicaire de Foucart quand il refusa le serment constitutionnel. Arrêté en 1793, il fut envoyé à Rochefort l'année suivante; déporté au-delà des mers où il est mort le 2 septembre 1794, à l'âge de 62 ans; il fut inhumé dans l'île Madame[1].

Cette église, du reste, est pauvre comme la paroisse. Les biens de l'ancienne fabrique ont été vendus à la Révolution. Les titres envoyés au district se voient maintenant aux archives départementales. Elles y forment une liasse importante, composée de contrats et autres pièces des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Les plus anciennes sont de 1559, 1628 et 1658. Long-temps

[1] *Martyrologe du clergé français pendant la Révolution.* Paris, 1840.

réunis à Alvimare, les paroissiens de Foucart se sont cotisés pour avoir un prêtre qu'ils entretiennent à leurs frais, et pourtant ils ne sont que 300 (1). Espérons que le gouvernement récompensera le zèle et les sacrifices de ces bonnes gens, en donnant à leur église le titre de succursale. Jamais faveur n'aura été mieux méritée.

YÉBLERON.

Yébleron est un bourg frais et animé, l'un des plus vivants de l'arrondissement d'Yvetot ; mais au milieu de ces maisons qui se renouvellent, de ces rues qui s'alignent, de ces chaumières qui se transforment, il est une chose qui ne remue pas, qui reste vieille, décrépite et sans rajeunissement, cette vieillerie c'est l'église, friperie monumentale délaissée par ses enfants qui pourtant pourraient bien l'entretenir et l'orner.

La portion la plus intéressante de cet édifice rustique, c'est le clocher, corps carré du XIIIe siècle, placé entre le chœur et la nef. Au dehors les quatre côtés de cette tour de pierre sont tapissés de lancettes ogivales, longues et aveugles. Le tout est surmonté par une flèche d'ardoise ébranlée par les vents.

Le XVIe siècle a ajouté, au côté nord, une chapelle qui forme transept. Cette chapelle, évidemment seigneuriale, renfermait un sépulcre détruit par la Révolution, mais dont on aperçoit l'ouverture dans la muraille. Jadis les fenêtres étaient garnies de vitraux colorés (2), et la voûte était ornée de peintures ; mais à présent la chapelle est partagée en deux étages comme une maison, et elle sert de sacristie au clergé et de tribune aux petits enfants. La restituer à sa destination primitive serait une bonne œuvre.

Le chœur, la nef et la tour datent aussi du style ogival primitif, les contreforts en pierre et quelques fenêtres le démontrent assez. Mais ici comme ailleurs la plupart des fenêtres ont été percées à nouveau pour laisser passer ce jour dont nos derniers ancêtres étaient si avides.

La croix du cimetière, mutilée à la Révolution, porte le chiffre de 1633. C'est à peu près le temps d'un reste de grisailles qui montre dans la nef une *Annonciation*. Les objets d'art sont rares à Yébleron, cependant nous citerons encore

(1) Foucart comptait 66 feux en 1738 et 60 paroissiens en 1860, ce qui est à peu près la même chose. — (2) Notes de M. Deshayes, de Hattenville.

le tableau de la contretable, représentant *Jésus au tombeau*, donné par l'administration départementale, en 1803. On sait qu'il y avait alors à Rouen un dépôt de peintures que l'on distribua à un grand nombre d'églises. Lillebonne, Criquetot-l'Esneval, Saint-Remy de Dieppe en obtinrent. Le tableau d'Yébleron provient évidemment d'une église. Il avait été donné par des bienfaiteurs dont on a coupé les initiales. Cette bonne toile doit dater de 1650.

Le fanatisme révolutionnaire fit de grands ravages à Yébleron. Cependant bien des âmes restèrent fidèles malgré ces persécutions. Dans la Terreur on avait mis sur l'autel les bustes de Marat et de Lepelletier. Au beau milieu de la fête décadaire un aristocrate les fit tomber tous deux au moyen d'une corde. On raconte qu'un jour les Jacobins voulant forcer Mme Jacquelin d'aller à la messe de l'intrus, lui coupèrent ses cheveux d'un seul côté de la tête. Cette fidèle chrétienne, qui devint la mère d'un prêtre, resta souffrante toute sa vie des suites de son émotion.

Le patron de cette église est saint Leger, évêque d'Autun et martyr dans le Nord de la Gaule. Mais le saint le plus célèbre, celui qui attire l'attention publique, est saint Marcou, représenté en costume d'abbé, avec un enfant à ses pieds. Le 4 mai est le jour de sa fête [1]. Ce jour-là on compte dans l'église et dans le cimetière plus de 4,000 pèlerins qui viennent se faire dire des évangiles. Vingt prêtres ont peine à suffire à leur dévotion. Toute l'année on y voit des malades et des voyageurs qui viennent toucher des linges et brûler des cierges. La confrérie de saint Marcou, organisée depuis long-temps, compte des associés dans plus de cent paroisses. Les revenus sont considérables pour l'époque, et tous les jeudis, à neuf heures, elle fait chanter une grand'messe en l'honneur de son saint patron.

Cette paroisse fut toujours très-importante. Quoique simple succursale elle possède curé et vicaire pour desservir ses 1,800 habitants. Anciennement cette cure, qui était seigneuriale, possédait un personnat que nous voyons durer depuis 1240 jusqu'en 1740. En 1246, dit Duplessis, l'archevêque de Rouen, Eudes Clément, en affecta les revenus au service de l'autel de la Vierge dans son église cathédrale [1]. Aussi lorsque

[1] *Vie de s. Maclou, abbé de Nanteuil*, in-36 de 8 pages, impr. à Fécamp, chez C.-T. Lemaître, pour Yébleron.— [1] *Desc. de la H.-Norm.*, t I, p. 750.

Eudes Rigaud rédigeait son pouillé, il rapporte que Hugues de Maldestor, naguère official de la cathédrale de Rouen, était personne d'Yébleron. A cette époque ce personnat valait 80 livres, et le vicariat chargé du desservice de la paroisse en rapportait 40. Ces deux bénéfices étaient à la présentation du seigneur de Beuze-Mouchel, patron-présentateur d'Yébleron[1]. Quoique la nomination fût demeurée féodale, les dîmes n'en restaient pas moins la propriété du chapitre de la cathédrale qui, le 3 mars 1780, affermait encore les dîmes d'Yébleron et délibérait sur la réparation du chancel de ce lieu le 21 août 1778 et le 1er mars 1782[2]. Il s'ensuivrait alors que le seigneur était libre de choisir le titulaire du bénéfice, mais seulement parmi les dignitaires des membres du chapitre. A la Révolution les biens de cette église furent aliénés comme tant d'autres. Le 15 avril 1791, le district de Caudebec vend 11,400 fr. la grange dîmeresse du personnat d'Yébleron[3]. Cette paroisse comptait 120 paroissiens en 1260, et 225 feux en 1738.

Le III des calendes de mai 1252 Eudes Rigaud tint dans l'église d'Ebelone les calendes du doyenné de Fauville. Il avait pour témoins synodaux Guillaume, curé de Watetout, Robert, curé de Walquierville, Raoul, curé de Normanville, et Jehan, curé de Hotot-le-Wasteys. Il y reprit un grand nombre de prêtres qui s'écartaient des règles de la discipline[4].

Ne quittons pas Yébleron sans rappeler qu'en 1840 et en 1845, M. Fondimare trouva, soit en faisant construire la pharmacie qui est devant l'église, soit en creusant la cave, une médaille d'Antonin, avec revers de Marc-Aurèle, des poteries romaines, et une grande urne ronde en verre, toute remplie d'ossements brûlés, laquelle figure très honorablement, avec deux autres fioles, dans notre collection départementale d'antiquités. M. Deville, ayant connu ces diverses découvertes, ne tarda pas à les acquérir pour le musée que M. Dupont-Delporte venait de créer. Notre savant confrère rédigea également deux notes qui furent insérées dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*[5]. Il considérait les sépultures d'Yébleron comme contemporaines des *doliums* trouvés à La Cerlangue et à Saint-Denis-le-Thiboult.

[1] Pouillé d'Eudes Rigaud. — [2] Répertoire des registres capitulaires. — [3] *Domaines nationaux*. District de Caudebec. — Arch. départ. — [4] *Regest. visit.*, p. 136. — [5] T. X, p. 678 et 682.

Pour être juste n'oublions pas de rendre hommage aux soins empressés de M. Cyprien Deshayes, de Hattenville, qui conserva long-temps chez lui ces restes antiques et y traça ces deux vers, remarquables pour leur auteur :

« Aux siècles reculés sitôt après la vie,
» La cendre des humains fut ici recueillie. »

AUZOUVILLE-AUBERBOSC.

Sous ce double nom l'administration civile désigne une commune de 390 habitants, composée des deux anciennes paroisses d'Auberbosc et d'Auzouville-sur-Fauville. Comme les deux églises existent encore, nous traiterons séparément de l'une et de l'autre.

Avant d'entrer en matière, nous ferons une observation commune à ces deux chapelles. Soumises à la même succursale, elles sont toutes deux dans un état d'abandon et de délabrement qui fait mal à voir. Il semble que la fabrique à laquelle elles sont annexées fasse tous ses efforts pour arriver à leur infaillible et prochaine destruction. Les toitures sont crevées par la tempête, les fenêtres, en partie brisées, laissent passer de tous côtés des hiboux et des chats-huants, qui chaque nuit viennent faire sous ces voûtes sacrées un sabbat infernal. Les pavés, les bancs et les autels sont couverts des restes de leurs festins et des sales indices de leur passage. L'humidité verdit les murs et le sol est effrondré en plusieurs endroits. La visite de ces églises nous a péniblement impressionné. Elle affligerait tout chrétien qui a du cœur. Qu'on juge le triste effet qu'elle a dû produire dans notre âme de prêtre, brûlée du zèle de la maison de Dieu, et ardemment dévouée à l'honneur de ses autels. Nous, qui poursuivons de tous côtés l'œuvre de la restauration de nos églises, qui voyageons sans cesse pour ranimer chez les populations le feu sacré du sanctuaire, qu'on juge de notre douleur en voyant ici un peuple affligé de l'abandon de son église, d'humbles fidèles gémissants sur le délaissement de la maison qui les a enfantés à Dieu, tandis que d'autres laissent mourir ce blessé de nos révolutions, et calculent peut-être froidement sur la chute de ces murs sanctifiés pendant tant de siècles par la prière et par la présence de Jésus-Christ.

AUBERBOSC. — Ce nom s'écrivait anciennement *Oberbosc*.

C'est ainsi que nous le transmet le pouillé d'Eudes Rigaud. Duplessis suit cette ancienne orthographe, et il soutient avec raison qu'on ne doit point en adopter d'autre, pour les noms d'Oberville et d'Obermesnil, Osberti-Villa, Osberti Mansionile, Osberti-Boscum. En effet le nom d'Osbert est ancien en Normandie, tandis que celui d'Aubert est moderne. Mais quoi qu'en ait dit la science, l'administration civile a prononcé, et il nous faut pécher avec elle. L'archéologie donne raison à Duplessis, mais l'usage lui donne tort, et il faut succomber sous le jugement sans appel de l'opinion publique.

L'église d'Auberbosc, dédiée à saint Léger, est un vieux monument du XIe siècle. Des deux côtés de la nef on est frappé de l'appareil en pierre tuffeuse et surtout des vieux corbeaux qui en forment la corniche antique et grimaçante. Le reste a été remanié il y a deux cents ans. Le chœur paraît avoir été refait en entier sous Louis XIII.

Dans cette église verte, humide et abandonnée, on respire un air fétide et presque cadavéreux. Le cœur se serre à l'aspect désolant de ces autels nus et dépouillés; on regrette la négligence coupable qui fait abandonner sans soin une image de *saint Sébastien*, par Bredel, une *Naissance du Sauveur*, excellente toile rongée par la pluie et les vents, et surtout une grande *Adoration des Mages*, copie d'un maître, qui habite ce sanctuaire désert, seule trace de vie sur ce champ de mort. A la vue de ces ruines qui attristent les populations chrétiennes, on se prendrait presque à regretter les institutions féodales, qui en conservant les grandes propriétés maintenaient aussi le service des églises. Les sires de Villequier, seigneurs d'Auberbosc, avaient donné, au milieu de leur fief, un coin de terre pour y bâtir une église à saint Léger. Cette terre forma le cimetière, îlot détaché de la ferme seigneuriale; puis ils bâtirent une église dont ils restèrent patrons présentateurs. En transmettant ce bénéfice à leurs successeurs, ils leurs transmettaient aussi la charge des dîmes. C'est ainsi que le chevalier soutenait le prêtre et que le prêtre honorait le chevalier. A présent la force de l'association n'a pas relevé la fondation pieuse de la grande propriété.

Vers 1260, le seigneur de Villequier était patron de la cure d'Auberbosc, qui valait 40 livres et comptait 50 paroissiens, confiés au prêtre Richard. Le 29 avril 1640, Jonas-Marie de

Villequier, vendit la terre d'Auberbosc et le patronage de la paroisse, à Jean-Baptiste Lebrun, sieur du Bois-Guillaume, et conseiller du roi. Jusqu'à la Révolution, le bénéfice resta seigneurial. En 1738 il comptait 46 feux et 70 en 1823, quand son existence se fondit avec celle d'Auzouville. Du reste, l'histoire de cette humble église, dont nous rédigeons peut-être l'acte de décès, se retrouvera aux archives départementales, où une liasse conserve les papiers et les parchemins qui constatent les propriétés, les baux et les contrats de la fabrique, au XVIIe et au XVIIIe siècle.

AUZOUVILLE-SUR-FAUVILLE. — Cachée à l'ombre d'arbres touffus, qui la protègent du vent de la mer, l'humble flèche d'Auzouville dépasse à peine le sommet des chênes et des ormes, qui la couvrent de leur feuillage. Le cimetière est un tertre de gazon que ne foulent plus les pieds des prêtres ni des fidèles. Cette église cependant serait intéressante si elle était entretenue. Tout y est solide et presque neuf. La nef est une jolie construction en pierre blanche, du XVIe siècle, faite avec goût et dans les proportions voulues pour la population. Le clocher est un corps carré en brique et en silex, ajouté au portail vers 1700, et le chœur a dû être reconstruit vers 1756.

Certes, ils ne manquaient point de goût, ceux qui ont orné ce sanctuaire champêtre, d'un autel, d'une boiserie et d'un tableau, parfaitement harmonisés et contemporains. La toile, peinte par Bredel, en 1756, représente une *Purification de la Sainte-Vierge,* et est en tout point digne de ce peintre de mérite dont nous trouvons les travaux dans tout ce pays.

Dans la nef sont deux petites piscines pour d'anciens autels, et dans les fenêtres des médaillons de verre peint, représentant *saint Jean-Baptiste* et *l'Évangéliste saint Luc*. Ceci prouve le soin des pères et doit confondre l'apathie des enfants.

Saint Leger d'Autun est le patron de cette petite église, comme de celle d'Yébleron, qui est voisine et dont elle est peut-être sortie sous les Carlovingiens. Elle y rentre à la fin de sa carrière, puisqu'elle y est annexée depuis le Concordat. Prions Dieu qu'il sépare ce que l'homme a uni.

Le seigneur du fief d'Auzouville fut toujours patron présentateur de la cure. Ses armes couvraient l'église, la Révolution les a effacées. Auzouville comptait 24 feux en 1738 et 32 en 1823, lors de son union avec Auberbosc.

En quittant cette pauvre église où il n'entre que des morts, nous visiterons la croix cassée du cimetière, au pied de laquelle on lit : « *l'an Vc XVII* le nom du fondateur, puis *priez Dieu pour luy*. » Nous ajouterons, en pensant à l'église priez Dieu pour elle.

HATTENVILLE.

Deux choses distinguent l'église de Hattenville : un clocher de pierre et un pèlerinage célèbre. Le clocher, placé au portail, est une belle tour carrée du XVIe siècle, construite avec de la pierre blanche et surmontée d'une flèche octogone de la même matière. Jadis une galerie à jour couronnait la base pyramidale; elle est tombée comme les gargouilles qui jetaient les eaux aux quatre angles. Une tourelle ronde renferme l'escalier, et quatre contreforts, terminés par des clochetons, accompagnent heureusement cette aiguille qui n'a pas moins de 40 mètres de hauteur. On nous a dit que trois cercles de fleurons formaient autrefois autour de cette flèche une tiare semblable à celle de Norville, de Lillebonne, de Caudebec et de Saint-Maurice-d'Etelan. Il s'ensuivrait donc que les clochers couronnés de la Seine avaient pénétré jusqu'au centre du pays de Caux.

Ce clocher renferme deux cloches, dont l'une vient d'Equimbose et dont l'autre est dans la tour depuis plus de 200 ans. On lit sur cette dernière :

« L'an MIL Vc et XXI maistre Jacques Hocquet, curé de Hattenville, Adrien de Bufe, escuyer, seigneur de Hatenville, damoiselle Marie de Bufe, fille du sieur de Hatenville, de Bufe, escuyer, sieur de Ancrimonville, Jean de Bufe, escuyer, sieur de la Hauville, honorable homme Jacques Lebrument, Pierre Bealan, chapelain, Nicolas Buret, Romain Buret (fondeurs). »

Le chœur a été construit également au XVIe siècle. Sept belles fenêtres l'éclairent et produisent au dehors un excellent effet. Elles devaient être magnifiques lorsqu'elles étaient garnies de ces verrières, dont on voyait encore les restes en 1810. La nef, bien inférieure au reste de l'édifice, renferme des lambeaux du XIe, du XVIe et du XVIIIe siècle. Il n'y a que quelques pierres qui aient vu, le IX des calendes d'avril 1268, Eudes Rigaud réconcilier pontificalement cette église violée par l'effusion du sang[1].

Le patron de l'église est saint Pierre, dont la vieille statue,

[1] *Regest. visit.* p. 621.

assise dans sa chaire, trônait jadis sur le maître-autel. Aujourd'hui le maître-autel est surmonté d'une *Cène*, tableau à l'huile du temps de Louis XV.

La grande célébrité de l'église de Hattenville, c'est le solitaire saint Mein, qu'un peintre a représenté recevant les Cauchois habillés dans leur costume national. Cette toile, qui n'a d'autre mérite que la couleur locale, fut peinte en 1788. Il y a bien long-temps que saint Mein est honoré dans cette église. Son culte est loin de diminuer. Le 15 juin, jour de sa fête, on compte encore plus de 1,000 pèlerins, on en a compté jusqu'à 2,400. Il en vient tous les jours et de tous côtés. M. le curé en a vu du Havre, de Rouen, d'Oissel, de Fécamp et de Montivilliers. Un petit livre a été imprimé pour leur usage, par les soins de M. Cotibert, curé de la paroisse [1]. Saint Mein guérit de la lèpre et de la gale ; on touche à l'image des cierges et du linge. La confrérie comptait autrefois plus de 3,000 personnes inscrites sur ses registres.

La cure de Hattenville était un des nombreux bénéfices auxquels présentait l'abbé de Fécamp. Tous les pouillés sont d'accord sur ce point. Celui de Rigaud dit que le bénéfice valait 40 livres au curé Osmond. Fécamp possédait aussi des terres et des revenus à Hattenville. Le cartulaire du XIII[e] siècle rapporte qu'en 1206, le lendemain de la Sainte-Barbe, Raoul Récuchon donna à l'abbaye tout le fourrage et la dîme de Hattenville [2]. Sous saint Louis la population était de 80 chefs de famille, et sous Louis XV on y comptait 106 feux. A présent c'est une succursale de 900 habitants, avec la réunion d'Equimbosc.

Sur le bord du chemin qui conduit de Hattenville à Bennetot est une jolie croix de pierre, dont le style indique la fin du XIV[e] siècle. Grâce à la bienveillance de M. de Glanville, qui le premier a fait connaître ce délicieux monument [3], nous pouvons faire apprécier à nos lecteurs le mérite de ce calvaire. Au sommet est le drame sanglant de la rédemption du monde, la mort du Sauveur, à laquelle assistent, et le genre humain dans la personne de l'apôtre saint Jean et de la Vierge Marie, et la cour céleste représentée par les deux anges qui tiennent

[1] *Vie de saint Mein*, 8 pages in-32, Rouen, Bloquel-Galier. — [2] Mss. de la bibl. de Rouen, p. 55. — [3] *Promenade archéologique de Rouen à Fécamp*, dans l'*Annuaire de l'Association normande* de 1852.

dans leurs mains le soleil et la lune, ces deux chefs-d'œuvre de la création. Au pied de la croix sont agenouillés d'un côté le donateur et la donatrice, et de l'autre leurs saints patrons.

Le nom de Hattenville a été écrit de bien des manières. Duplessis donne sept versions françaises. Rigaud, dans son pouillé et dans ses visites, écrit : Hastenville. Johannes de Hastenvilla signe, en 1174, une charte du Mont-aux-Malades[1]. Enfin, le *Gallia Christiana* cite, en 1371, Odoard de Hattenvilla, bailli de Rouen, très hostile au clergé[2]. De tout ceci il faut conclure que les variantes n'ont pas été considérables depuis sept siècles. Du reste, pour l'époque moderne on peut consulter, pour l'histoire comme pour l'étymologie de Hattenville, une liasse de titres relatifs à cette paroisse, et déposée aux archives départementales. On y trouve des contrats, des aveux, des baux et autres pièces du XVIIe et du XVIIIe siècle. On y remarquera, entre autres, un aveu rendu à M. Rome de Fresquiennes, baron du Bec-Crespin et Mortemer.

Lorsque l'Édit de Nantes, porté par Henri le Grand, eut permis aux novateurs de recommencer leur guerre contre le catholicisme, le pays de Caux, vieux ligueur, s'agita de nouveau pour sa croyance attaquée, mais cette fois il eut recours aux armes pacifiques de la parole et de la presse. Le Père Gontrey, jésuite, avait fait paraître son *Traité sur les Images*. Des ministres de la réforme lui avaient répondu sous les pseudonymes d'*Eusèbe* et de *[illegible]*. Antoine de Banastre, curé de Hattenville, prit la défense du Père Gontrey. En 1609 il fit réimprimer, à Rouen, chez Osmond, un volume in-12, qui était une *Réponse à la Réponse* que les ministres protestants avaient faite. Elle n'est point arrivée jusqu'à nous. L'abbé Guiot seul nous en a conservé le souvenir dans son *Moréri Normand*.

EQUIMBOSC LE VAL

Equimbosc n'est plus ni une paroisse ni une commune. C'est un simple hameau de Hattenville, depuis 1824. Cependant nous devons une larme à sa petite église, dédiée à saint Lubin, et reconstruite en pierre au XVIe siècle. Privée de prêtre depuis 1812, elle tombait en ruines, lorsqu'il y a dix ans la fabrique de Hattenville la vendit pour faire une sacristie. C'est là toute l'oraison funèbre d'une paroisse du moyen âge.

[1] Arch. départ. [illegible]



CROIX DE HATTENVILLE.

Au XIIIe siècle, Equimbosc et Bielleville étaient unis et ne formaient qu'une population, élevée par Eudes Rigaud à 90 feux ou familles. Le chambellan de Tancarville était alors seigneur-patron de l'une et de l'autre cure. Il tenait ce droit de la seigneurie appelée le *Parc d'Hallebosc* qui s'appuyait sur les mottes les plus étonnantes de notre pays. Elles avaient quelque chose de gigantesque comme les *mottes du Pougard*, dans l'arrondissement de Dieppe, dont parle Noël dans ses *Essais* et dont il a envoyé, en 1809, une *Description* à l'Académie Celtique [1]. Nous avons décrit les mottes d'Hallebosc dans nos *Églises de l'arrondissement du Havre* [2], mais nous sommes loin de connaître l'origine de ces gigantesques terrassements qui ont fatigué les bras de nos premiers pères.

En 1738 Equimbosc ne comptait plus que 15 feux et 100 habitants en 1823. Toutefois la vieille cloche de l'église, transportée à Hattenville, nous rappelle un souvenir des anciens prévots d'Étretat.

« L'an 1720 j'ay esté bénite par discrète personne Mre Nicolas Hue, curé d'Equimbot, et nommée *Madeleine-Honorée*, par messire François de Nourry, escuyer, seigneur de Serville, de Saint-Wandrille, chevalier de l'ordre militaire de saint Louis, capitaine général de la côte d'Estretat, et par noble dame Madeleine Honorée Franciny, épouse de M. Jean-Baptiste Nourry, chevalier, seigneur de Benouville et Estretat, à la prière de messire Isambard de Bely, escuyer, seigneur et patron d'Equimbosc. »

BENNETOT.

Bennetot, appelé Bernetot et Beynetot dans les anciens titres, est un vieux fief normand qui étend ses racines jusqu'au temps des Saxons. Le seigneur de ce fief donna son église à l'abbaye de Fécamp, se réservant le patronage honoraire et la nomination alternative. Il en était ainsi au temps d'Eudes Rigaud, où l'abbé de Fécamp et le seigneur du Quesney présentaient à la cure à tour de rôle.

L'église de Bennetot a été entièrement renouvelée depuis 200 ans. On trouve dans le cimetière des restes de murs, que la tradition appelle les fondations de l'ancienne église. La grande porte, ornée d'un fronton en pierre, présente, avec les armes du seigneur, le chiffre de 1656. C'est précisément l'année qui suivit la naissance de l'abbé de Vertot, fils du seigneur du

[1] *Recueil de l'Académie celtique*, t. IV, année 1809. — *Galerie dieppoise*, 1re série, p. 60. — [2] T. II, p. 268.

lieu. Il me paraît tout-à-fait hors de doute que le père du célèbre historien, alors dans toute la joie de son nouveau-né, aura contribué à la reconstruction de l'église. Sa dignité de seigneur-patron lui en faisait un devoir.

Sous le clocher, que le XVIIIe siècle a placé au portail, on retrouve parfaitement conservées les armes des patrons, qui se voient également dans le chœur.

Cette église, quoique en silex et en brique, est fort bien tenue. Cela fait l'éloge de ses pasteurs. A la contre-table est une *Descente de Croix,* que l'on pense avoir été donnée par l'abbé de Vertot, qui l'aura fait copier à Rouen. Les saints patrons sont l'apôtre saint André et saint Eutrope, évêque de Saintes. Le 30 novembre se tient une foire très-fréquentée, qui fut d'abord un pèlerinage en l'honneur du premier de ces saints. Le revenu de cette assemblée, long-temps considéré comme la propriété du château, appartient maintenant à la commune.

En mémoire de saint Eutrope on érigea une confrérie dont les statuts furent approuvés ou réapprouvés par l'archevêché de Rouen, le 20 décembre 1619. Les archives de cette société charitable et pieuse, se conservent au trésor de l'église. Cette association possédait, pour ses frères défunts, un magnifique drap mortuaire, tout parsemé d'armoiries.

On dit à Bennetot que le cimetière renferme un corps resté intact depuis plusieurs années. Ce qui est plus sûr, c'est qu'il possède une croix de pierre de 1629, qui est assez ornée. Bennetot comptait 55 paroissiens en 1260, et 48 feux en 1738. Après avoir été long-temps annexe de Hattenville, c'est à présent une chapelle vicariale de 330 habitants.

Cette paroisse compta autrefois plusieurs protestants, car sur les registres de l'église nous avons trouvé trois abjurations en 1685. Malheureusement le registre des baptêmes pour l'année 1655 ne subsiste plus ni à la mairie de Bennetot, ni au greffe du tribunal civil d'Yvetot. Sans cela nous y aurions trouvé le baptême du célèbre abbé de Vertot, né le 25 novembre de cette année, au château de Bennetot que nous allons visiter tout-à-l'heure.

Vertot est la gloire et l'ornement de Bennetot. Le vieux manoir, qui fut son berceau, est devenu une ferme contiguë à l'église. L'appareil est une mosaïque de pierre blanche et noire. Les fenêtres, en pierre, sont décorées de sculptures de la fin

du XVIe siècle. Naguère encore sur les deux piliers de l'entrée, veillaient deux lions de pierre de grandeur naturelle. La vieille cheminée est décorée dans le style de Henri II. A coup sûr le savant abbé s'y est chauffé. A défaut des fonts de baptême nous avons retrouvé le foyer, et certes ce n'est pas sans émotion que nous nous sommes livré à cette recherche dans une aussi vénérable demeure.

Nous ne pouvons nous dispenser de donner une courte notice sur l'abbé de Vertot. Comme cet auteur est très populaire par ses ouvrages, il nous suffira de fournir sur sa vie quelques détails locaux et moins connus des lecteurs.

René-Aubert d'Aubeuf de Vertot naquit le 25 novembre 1655 [1]. Il était le second fils de François Aubert, chevalier seigneur de Bennetot, et de dame Louise Delangres de Manevillette. Son père était un gentilhomme pauvre, mais allié aux bonnes familles de la Normandie. Le jeune Vertot fit ses études à Rouen, au collège des Jésuites, puis au séminaire du diocèse. Pris du désir d'une vie plus parfaite, il s'échappa un jour pour s'enfermer dans le couvent des Capucins d'Argentan. Il y fit profession et prit le nom de *frère Zacharie*. L'ordre de Saint-François étant trop austère pour sa santé et ses infirmités précoces, un bref du pape l'autorisa, en 1677, à passer dans celui de Prémontré. A 22 ans il était moine de Val Sery. L'abbé Colbert, général de l'ordre, lui donna le prieuré de Joyenval, dont le conseil provincial l'obligea à se démettre. Il se contenta alors de la cure de *Croissy-la-Garenne*, près Marly. Quelques auteurs prétendent qu'après les Prémontrés, il aurait encore essayé de l'ordre des Mathurins et de celui de Cluny [2]. Toutes ces vicissitudes furent appelées plus tard, par allusion au titre de ses œuvres historiques, *les Révolutions de l'abbé de Vertot*.

Lié avec Fontenelle et l'abbé de Saint-Pierre, il reçut d'eux le conseil d'écrire l'histoire. En 1689, il fit imprimer *la Conjuration de Portugal*. De grands éloges furent donnés à ce petit livre, par Mme de Sévigné, le P. Bouhours et le grand Bossuet, qui disait au cardinal de Bouillon : « c'est une plume taillée pour écrire la vie de M. de Turenne. »

Loin d'être enivré de ce premier succès et de chercher à se rapprocher de Paris, il n'eut d'autre désir que de revenir dans

[1] *Biog. Univ.* — *Moreri.* — Guilbert et Guilmeth disent le 26 décembre. — [2] Guilmeth, Moreri, etc.

sa province, dont il regrettait le séjour. Déjà il était pourvu de deux petits bénéfices, les prieurés du Pubel [1] et de Sainte-Marie d'Esne. Mais ces modestes revenus étant loin d'être suffisants, le prieur du Mont-aux-Malades lui donna, le 18 août 1693, la cure de Fréville, vacante par la mort de M. Richomme. Il en prit possession en 1694, et la garda jusqu'au 24 février 1696, où il résigna en faveur du P. Michel Grandin de Pôville [2]. Il ne paraît pas avoir résidé souvent à Fréville ni y avoir exercé un ministère bien actif. Sur tous les registres qui sont déposés au greffe du tribunal civil de Rouen, M. de Vertot n'a signé qu'un acte de décès, le 31 août 1694.

L'abbé de Vertot quitta la cure de Fréville pour la seconde portion de Saint-Paër, près Duclair. Voici ce que nous lisons sur le registre de l'année 1696, et qui peut tenir lieu de procès-verbal d'installation. C'est un acte de décès rédigé, écrit et signé de la main du grand écrivain. Le contexte seul démontre qu'il n'émane pas de la rédaction ordinaire de l'état-civil.

« Le 27 mars 1696, par nous prestre, curé et gros décimateur d'une portion de la paroisse de Saint-Paër, a esté inhumé dans le cimetière de ceste église le corps de François Bázin, de ceste paroisse, mort subitement après avoir vécu exemplairement et avec l'édification de tous les paroissiens. Signé : de Vertot, prieur du Pubel, d'Esne et curé de Saint-Paër. »

Au mois d'avril de la même année, l'abbé de Vertot signe un acte de baptême. Pendant les années 1697 et 1698, il ne signe aucun acte. Mais M. Brunel, son vicaire, rédige les siens comme « vicaire de M. l'abbé de Vertot, curé de la deuxième portion de Saint-Paër. »

En 1699, un acte de mariage, signé par M. de Vertot, commence ainsi : « L'an de grâce 1699, le 6 d'aoust, par moy, René de Vertot, prestre curé de la grande portion de la paroisse de Saint-Paër, etc. » M. Brunel s'intitule toujours « prestre, vicaire de M. l'abbé de Vertot, gros décimateur et curé de la seconde et grande portion de Saint-Paër. » Ce qui n'empêchait nullement M. Leclerc, curé de la première, d'écrire sur le même registre et à la même page, « curé de la grande et première portion de Saint-Paër. » Ceci prouve, en passant, de combien de querelles était cause le partage de la même paroisse en plusieurs portions de cure.

[1] Registre de Saint-Paër de 1697. — [2] L'abbé Langlois, p. 377.

En 1700 et 1701, le vicaire continua à signer seul les actes, mais en 1702, M. Leclerc étant mort, l'abbé de Vertot, à partir du 29 octobre, réunit en sa personne les deux portions de curés, et c'est alors qu'il vint résider au presbytère de St Paer.

Il était au comble de ses vœux. Jouissant d'un revenu de 3,000 livres, installé à la campagne avec sa bibliothèque, près de sa famille et de son pays natal, il travaillait tout à son aise à l'histoire et au salut des âmes. En 1696, l'année même de son installation à Saint-Paer, il publia son *Histoire des Révolutions de Suède*, qui eut un immense succès. Cinq éditions la même année et des traductions en plusieurs langues en firent le plus bel éloge. Le roi de Suède en fut si émerveillé qu'il fit offrir, par son ambassadeur, à frère René de Vertot, une somme de 2,000 écus, le priant d'entreprendre une histoire générale de la Scandinavie [1]. Le diplomate chargé de cette mission « crut, en arrivant à Paris, trouver l'abbé de Vertot mêlé à tous les gens de lettres et répandu dans le grand monde. Il fut bien surpris d'apprendre que c'était un curé de campagne, vivant en province, et dont les ouvrages seuls étaient connus. Il advint de là que la négociation n'eut point de suites et que l'abbé de Vertot ne fit point l'office d'historiographe de Suède [2]. »

Ce qui surprit alors l'ambassadeur suédois en a étonné bien d'autres depuis. Nous même, ce n'est pas sans étonnement que nous avons lu, sur un registre de campagne, la signature de l'illustre abbé, que nous eussions plutôt recherchée dans les archives de l'Académie et de l'Institut. A ce propos nous ferons remarquer que dans l'Église plusieurs grands hommes et même des écrivains illustres ont exercé le saint ministère dans les campagnes. Le fameux critique sacré, Richard Simon, resta quinze ans curé de Bolleville, au pays de Caux [3], et ce fut avec une joie, mêlée de surprise, que nous avons découvert, vu de nos yeux et touché de nos mains, sur les registres d'un village, le nom de cette polyglotte vivante. Le fameux J.-B. Thiers, cet homme aux connaissances si variées et à l'esprit si original, dont les travaux liturgiques sont aujourd'hui recherchés par tous les savants de l'Europe, fut toute sa vie curé de Champ-Rond et de Vibraye, au diocèse de Chartres, et cela en

[1] *Hist. du prieuré du Mont-aux-Malades*, p. 313. — [2] *Biog. univers.*, t. XLVIII, p. 291. — [3] *Galerie dieppoise*, p. 112. — *Vigie de Dieppe* du 17 mars 1848. — *Les Églises de l'arrond. du Havre*, t. II.

même temps que Richard Simon était curé de Bolleville, et que Vertot habitait Saint-Paër [1].

Le plus saint et le plus charitable des prêtres de France, Vincent de Paul, fut treize ans curé de Clichy-la-Garenne, près Paris, à l'époque même où il instruisait les Gondy, et où il fondait en France l'œuvre immortelle des missions apostoliques [2]. En 1762, après la suppression parmi nous de l'ordre des Jésuites, l'élégant historien de l'Église, Bérault-Bercastel, se résigna à devenir curé d'Omerville, dans le diocèse de Rouen.

Comme le fait observer avec raison M. l'abbé Lecanu, les pasteurs les plus saints et les plus instruits du XVII[e] siècle se regardaient comme dispensés de la résidence lorsqu'ils pouvaient se faire remplacer par des vicaires ou par des chapelains. Se réservant uniquement la surveillance et la direction générale des affaires, ils trouvaient dans les dîmes et les revenus de leur bénéfice une ressource qui leur permettait de vaquer soit à des missions utiles, soit à l'instruction des peuples, soit à des travaux glorieux pour l'Église. Les bénéfices-cures étaient pour les prêtres séculiers un moyen de participer aux avantages du clergé régulier.

Aujourd'hui encore la science et le talent ne sont pas exclus de nos campagnes. Sans compter une foule de prêtres savants et modestes qu'un humble presbytère dérobe aux yeux du grand monde, nous avons vu de nos jours M. l'abbé Lecanu, écrire à Bolleville (Manche) son *Histoire des évêques de Coutances;* M. l'abbé Texier ressusciter au fond de son presbytère d'Auriat toute la vieille légion des *émailleurs* de Limoges; M. l'abbé Crosnier rédiger, à Donzy, de savants mémoires d'archéologie, et M. l'abbé Desroches, dans sa modeste cure d'Isigny, nous donner l'histoire des évêques d'Avranches et du Mont-Saint-Michel, et faire revivre pour nous le curé de Menneval [3].

Pendant l'année 1702 Vertot ne quitta pas Saint-Paër. Seul il fit ou du moins il signa tous les actes de baptêmes, mariages et inhumations. J'ai compté 40 signatures de sa propre main.

[1] Thiers, né à Chartres, le 11 novembre 1636, fut curé de Champrond en 1666, et en 1692 curé de Vibraye, où il mourut en 1703. — [2] De 1612 à 1625, voir l'*Hist. de Clichy-la-Garenne*, par l'abbé Lecanu, p. 188. — [3] Gabriel Du Moulin, auteur d'une *Histoire de Normandie sous ses ducs* et de l'*Histoire des conquêtes des Normands dans les royaumes de Naples et de Sicile.*

Il écrit constamment son nom avec un V et non avec un V. L'écriture m'a paru celle d'un vieillard — « c'est plutôt celle d'un savant » me disait le greffier du tribunal. Tantôt il met *de Vertot* tout court, tantôt *de Vertot curé de Saint-Paer*.

Malheureusement les registres de 1703, 1704, 1705 sont presque détruits. On n'y voit figurer que les vicaires. Ici nous touchons à l'époque où Vertot va rompre toute relation avec sa paroisse. Il se démit de la première portion le 7 juillet 1706 et de la seconde le 18 décembre suivant.

Maintenant transportons-nous à Paris. En 1701 le roi Louis XIV avait réorganisé l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et augmenté le nombre de ses membres. L'abbé de Vertot fut nommé académicien associé. Le règlement exigeait la résidence, mais n'étant pas assez riche pour vivre dans la capitale on fit une exception en sa faveur. Il vint se fixer à Paris en 1703. En 1705 il fut nommé académicien pensionnaire, et c'est alors que commence cette série de travaux qui ne finit qu'avec sa vie. L'histoire et l'Académie attestent ses nombreux labeurs.

En 1710 parut *le Traité de la mouvance de Bretagne* et en 1709 *l'Histoire des Révolutions de la République romaine*, l'œuvre vraiment populaire et immortelle de notre auteur. A leur apparition ce fut un applaudissement universel, tant en France qu'à l'Étranger.

En 1715 le grand maître des chevaliers de Malte le nomma historiographe de l'ordre, lui permettant d'en porter la croix et autres insignes. En 1726 il publia son *Histoire des chevaliers de l'ordre de Malte*, ce qui lui valut le titre de commandeur. Un moment il avait été désigné pour être sous-précepteur de Louis XV. Le duc d'Orléans, fils du régent, le prit pour son secrétaire interprète, puis le nomma secrétaire des commandements de la princesse de Bade, son épouse. L'abbé de Vertot jouit alors d'un grand revenu et eut son logement au Palais-Royal. C'est là qu'il est mort le 15 juin 1735, à l'âge de 80 ans. Le lendemain il fut inhumé dans l'église de Saint-Eustache, par M. Gaillon, abbé du Breuil-Benoit [1]. La fin de sa vie avait été marquée par de grandes infirmités.

[1] Nous donnons ici l'acte d'inhumation de cet homme célèbre, extrait des registres de la paroisse Saint-Eustache de Paris, n° 375, f° 53 : « Ledit jour jeudi 16 juin 1735, M. René-Auber de Vertot, prêtre, docteur en droit,

L'abbé de Vertot était un littérateur plutôt qu'un historien. Loin d'être exact dans les faits qu'il raconte, il sacrifie la vérité au charme de la narration. L'histoire pour lui était avant tout de la littérature. Le scrupuleux détail des faits lui importait moins que leur effet dramatique : Aussi il avait bien pu répondre à ceux qui lui offraient des documents curieux sur le siége de Rhodes : « Mon siége est fait. » L'abbé de Vertot était un homme d'esprit parlant du passé, et en pareil cas, il ne pouvait être que gentil, comme M. de Maistre le dit de Voltaire. Toutefois son style est noble, rapide et entraînant ; ses peintures sont larges et hardies, ses réflexions brèves et pleines de sens. « Je regarde l'abbé de Vertot, dit Mably, comme celui de tous nos écrivains qui a été le plus capable d'écrire l'Histoire. Il s'identifiait parfaitement avec son sujet, et on l'a vu dans ses lectures à l'Académie verser plus d'une fois des larmes, emporté par ses émotions. Aussi ses scènes sont-elles pleines de vie et d'intérêt; c'est notre Quinte-Curce français. »

TRÉMAUVILLE-AUX-ALOYAUX.

L'église de ce village est renfermée dans les avenues du château moderne. Ombragée de hêtres élevés, elle se cache au milieu d'un cimetière entouré d'une haie. Le vieil if, qui l'avoisine, est presqu'aussi haut que son modeste clocher.

La pauvre église ne renferme d'ancien qu'un peu de ce tuf des vallées qui servit à bâtir toutes nos églises romanes. Le reste, chœur, nef et transepts, a été rebâti au XVII[e] siècle, avec de la brique et du silex. Une partie du chœur même porte le chiffre de 1780. Ce fut vers cette époque que l'on plaça à la contre-table une *Résurrection,* peinte par *Beaucousin, le* 21 *avril* 1785. On retrouve à Étretat et à Biville-la-Martel, le nom de cet artiste, qui devait habiter Fécamp.

Saint Riquier de Centule est le patron du ciel, et l'abbaye de Fécamp fut la patronne de la terre. Cette église figurait

l'un des 40 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, secrétaire des commandements de M[gr] le duc d'Orléans, âgé de 80 ans, demeurant au Palais-Royal, décédé le 15 du présent mois, a été inhumé dans notre église en présence de M. Pierre-Guillaume Gaillon, prêtre, abbé commandataire de l'abbaye du Breuil-Benoit, et de Élye Blanchard, pensionnaire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres. »

autrefois parmi les douze paroisses rurales qui composaient sa célèbre exemption.

Malgré ce privilége exorbitant confirmé par une bulle de Pascal II, malgré l'exercice séculaire de cette juridiction, malgré les chartes des ducs et des pontifes, les seigneurs de Trémauville, possesseurs du fief du *Donjon*, réclamèrent plusieurs fois le droit de patronage et finirent par l'exercer. Duplessis en cite un exemple en 1676, et les armoiries placées sur les murs déposeraient presque en faveur de cette assertion.

Trémauville, appelé *Turmotvilla* [1] et *Turmovilla* [2] dans les titres de Fécamp, est surnommé *aux Aloyaux*, ou plutôt aux Alleux ou francs fiefs des anciens temps. Quelques-uns le surnomment *Tout-le-Faut*, à cause du hameau le plus considérable de la commune. En 1738 on y comptait 18 feux, aujourd'hui c'est une chapelle vicariale de 280 habitants qui a un prêtre.

Aux archives départementales, l'église de Trémauville ne possède que des contrats et des titres de rente, allant de 1698 à 1719.

Parmi les confesseurs de la foi catholique à la fin du dernier siècle, Trémauville eut le bonheur de compter un de ses curés. Benoît Laurens, né à Normanville en 1742, refusa le serment en 1791, fut chassé de sa cure, emprisonné en 1793 et envoyé à Rochefort au commencement de 1794. Déporté dans une île des côtes de France, il y mourut le 16 juillet ou le 14 août de la même année, à l'âge de 52 ans, et fut enterré dans l'île d'Aix [3].

NORMANVILLE.

Normanville est une terre gallo-romaine où passait la voie de Lillebonne à Grainville, où subsiste un tumulus que l'on dit le tombeau d'une armée, et où la tradition place une ville détruite dans des champs couverts de tuiles, de poteries et de monnaies romaines. Au temps des invasions germaniques et de l'assiette de la féodalité il devint un lieu fortifié, un château seigneurial et un sol couvert d'églises ou de chapelles. Trois portions de cure ont divisé cette population toujours nombreuse. Ces trois fractions d'un même peuple, d'une même famille sont le résultat de plusieurs églises réunies en une, ou

[1] Dom Bessin, t. II, p. 381. — [2] *Neustria pia*, p. 243. — [3] *Martyrologe du clergé français pendant la Révolution*, Paris, 1840.

de souverainetés seigneuriales créant des priviléges et des bénéfices.

Dans notre pensée plusieurs seigneurs durent posséder la terre de Normanville, placée dans ces derniers temps sous le sceptre pacifique des Fiquet de Normanville, vieille famille parlementaire assise dans un des châteaux les mieux boisés du pays de Caux. Au XIIIe siècle, époque des premiers monuments écrits sur nos paroisses normandes, nous voyons déjà l'église de Normanville divisée, on dirait presque tiraillée en trois portions. Le seigneur du lieu présentait à la première, qui valait 50 livres et comptait 60 paroissiens; le sire de Grainville (la Teinturière) présentait à la seconde, qui rapportait 35 livres et ne comptait que 40 feux; enfin l'archevêque de Rouen nommait à la troisième, appelée la *petite portion* parce qu'elle ne rapportait que 25 livres et ne possédait que 25 feux.

Mais cette portion, toute petite qu'elle était, avait été donnée au prélat par d'anciens seigneurs, dont les descendants essayèrent de contester les actes authentiques. Dans les différents procès qu'ils intentèrent l'archevêque eut toujours gain de cause devant les tribunaux, à l'échiquier en 1325, et au bailliage de Caux en 1336. Nouveaux débats en 1467 et 1475, nouvelles victoires sur le seigneur en 1477. Le gentilhomme finit par déposer les armes en 1478 [1]. Aussi les pouillés imprimés des derniers temps ne mentionnent plus de contestation.

Les deux premières portions restèrent seigneuriales jusqu'à la Révolution et l'église en porte encore les traces.

De cette église, ainsi partagée dans ses ouailles et si souvent déchirée dans ses entrailles, il reste encore une partie monumentale. Nous voulons parler du chœur, construit au XIIIe siècle, voûté et éclairé par cinq jolies fenêtres ogivales à deux compartiments. Malheureusement celle du chevet a été rebouchée au XVIIe siècle, pour céder la place à une contre-table où figurent les deux patrons saint Ouen et saint Barthélemy. La vitrerie blanche a été exécutée avec goût, en 1835, par Gensey, vitrier à Sassetot-le-Mauconduit. Au côté de l'épître est une fort jolie piscine à double cuvette, partagée par des colonnes. Du même côté est une charmante petite porte, décorée avec une entente parfaite dans le style ogival primitif.

La nef a été refaite en 1833, avec de la brique et du silex. A

[1] Duplessis, t. I, p. 623.

l'intérieur on a établi deux rangs de colonnes rondes et au dehors on a su conserver la corniche de pierre tuffeuse du XIIe siècle. La partie inférieure de l'édifice présente un fronton en pierre blanche soutenu par des colonnes. Du bas de la nef s'élance le clocher, construit en 1836 par les soins de MM. Laurent, maire, et Vigreux, curé. La flèche d'ardoise, malheureusement peu élégante, domine par sa grande élévation la plaine et les villages d'alentour.

Le baptistère, en pierre, doit dater du XIIe siècle, c'est là que fut baptisé, en 1660, Pierre Fumery, journalier, mort le 22 mars 1765, à l'âge de 105 ans. Il menait la vie exemplaire et édifiante du bienheureux Joseph Labre, mort à Rome en odeur de sainteté. Quelques semaines avant son décès le *mendiant normand* faisait encore deux ou trois lieues à pied pour chercher sa vie autour de sa paroisse [1]. C'est plus que ne faisait le *mendiant* français qui vivait du pain de l'aumône et de la prière autour du Colysée.

La population de Normanville a peu augmenté pendant 500 ans. En 1260, les trois portions réunies donnaient 125 feux; elles en donnaient 150 en 1738, ce qui est à peu près la même chose. La constitution civile a détruit les trois portions, et le concordat en a formé une succursale qui compte à présent 1,320 habitants. Le dernier curé de Normanville, avant la Révolution, est M. Mouquet, qui, en 1789, fut député par le clergé du département de Caudebec à l'assemblée provinciale de Normandie [2].

Normanville posséda plusieurs chapelles. On en a compté jusqu'à trois, parmi lesquelles était un hôpital. Mais il faut convenir qu'il y a à leur sujet de l'obscurité parmi les historiens. Duplessis et le dernier pouillé du diocèse parlent d'une chapelle de Sainte-Marguerite, à la présentation du seigneur de Normanville. Puis vient celle de Saint-Nicolas, que quelques titres appellent Saint-Nicolas de Beauquesne, et à laquelle présentait le propriétaire de la terre. Enfin la troisième est l'ancien hôpital de Beauquesne, qu'Eudes Rigaud appelle « Capella de Bello Quercu. » Les uns veulent qu'elle ait saint Eloi pour patron, les autres lui donnent saint Jean et saint Gilles. Le présentateur fut toujours le seigneur de la *cour de Normanville*. Au XIIIe siècle ce patron s'appelait Richard des Maillets

[1] *Moréri normand*, de l'abbé Guiot. — [2] *Tableau de Rouen de 1790.*

BERMONVILLE.

Bermonville posséda autrefois un château-fort avec motte féodale, mais les réformes que le temps amène ont fait disparaître du sol les aspérités belliqueuses du passé. Il ne reste plus maintenant qu'une gentilhommière, entourée de murs comme un parc seigneurial. Les derniers seigneurs étaient les Caillot de Bermonville, présidents au Parlement de Rouen, dont nous avons retrouvé les tombes autour de l'église de Trouville-en-Caux [1].

Les seigneurs de Bermonville avaient donné leur église aux moines du Bec, dès le XII[e] siècle. Henri II, roi d'Angleterre, dans une charte délivrée à Montfort, confirme cette donation [2]. La piété monastique nous a conservé ainsi les noms des donateurs avec les titres de leur bienfait. Nous savons donc par le document royal, que Thomas Bardoul et Rohais, son épouse, donnèrent le patronage de l'église de Bermonville, droit que les abbés du Bec conservèrent jusqu'à la suppression du monastère. Rendons justice aux enfants du bienheureux Hellouin, ils ne négligèrent pas le chœur de la paroisse dont ils percevaient les dîmes ; au contraire, ils le reconstruisirent avec magnificence vers 1300, étayant le sanctuaire avec de grands contre-forts de pierre, et l'éclairant avec trois belles fenêtres. Celle du chevet, la plus remarquable de toutes, a été rebouchée en 1670 par la bâtisse d'une sacristie. En même temps, il est vrai, on ouvrait une porte et une fenêtre au bas du chœur, mais hélas ! quelle différence pour le style !

A l'intérieur, pour consoler les habitants et pour les élever à la hauteur de l'époque, le vicaire de Bermonville, devenu sculpteur, appliquait contre le mur une contre-table et des lambris travaillés dans les loisirs de son ministère. Ce rétable, d'un assez bon effet, compte quatre statues et un tabernacle doré avec une niche à colonnes torses surmontée d'une couronne. On dit que ce même vicaire a encore fabriqué la chaire et les deux petits autels qui terminent la nef. Sur l'un de ces autels, j'ai remarqué un Saint-Guillaume, représenté en habit de solitaire, attaché par le dos avec des chaînes, tenant un livre d'une main et ayant un casque à ses pieds. Ce person-

[1] *Les Églises de l'arrond. du Havre*, vol. II, p. 261. — [2] *Neustria pia*, p. 484.

nage est invoqué, par les habitants des campagnes, pour les animaux malades.

L'intérieur du chœur est d'un bon effet ; trois belles voûtes sont croisées d'arceaux qui s'appuient sur des faisceaux de colonnettes, dont les chapiteaux s'ouvrent comme au temps de Philippe-le-Bel. Il est fâcheux que les meneaux des fenêtres aient été refaits dans le style de Henri IV. Au bout de l'Epître est une belle piscine du XIIIe siècle, avec crédence et cuvettes malheureusement elle sert d'armoire comme tant d'autres de ses sœurs.

Le clocher, resté entre le chœur et la nef, est une construction romane peu postérieure au temps de Guillaume-le-Conquérant. Les deux arcades cintrées qui le soutiennent possèdent des chapiteaux ornés d'étoiles et de têtes de clous. La tour carrée, couronnée d'une corniche tuffeuse, est percée de fenêtres cintrées, il est vrai, mais en même temps, les murs sont tapissés d'ogives aveugles d'un curieux effet.

La nef est peu intéressante. Construite vers le temps de la Fronde, elle ne présente aucun caractère ; nous citerons cependant une rose au dessus du portail et quelques contre-forts qui doivent être anciens.

Nous ne pouvons omettre de parler du baptistère, grosse pierre carrée du XIVe ou du XVe siècle. Chacune des faces est ornée d'une série de frontons aigus, décorés de crochets. Deux côtés seulement possèdent des personnages, sur l'un est une femme mains jointes et un homme qui semble dormir à côté. Nous croyons y reconnaître Adam et Eve, source du genre humain. Sur le second côté sont six petits personnages dans des positions fort singulières, l'un tient sa tête d'une main, l'autre croise ses deux bras sur sa poitrine, le troisième a les mains jointes, le quatrième les bras croisés sur la poitrine, et le cinquième les mains appuyées sur le bassin. On se demande si ce sont là des allégories de la vie de l'homme.

Les archives de Notre-Dame de Bermonville ont été très-dispersées à la Révolution. Au dépôt départemental on trouve une forte liasse contenant de nombreuses pièces sur parchemin et sur papier timbré. Ce sont des inventaires, des fondations et des contrats des trois derniers siècles. Au presbytère on a conservé encore aussi quelques débris, nous citerons entr'autres un inventaire des titres de l'église, dressé en 1743.

On y rappelle la fondation faite par M. Jacques Gosseaume, d'une messe tous les vendredis et d'un *Libera* chanté le dimanche sur la tombe des curés de la paroisse laquelle se trouvait au milieu du chœur. Il est vraisemblable que c'est ce même M. Gosseaume qui, pendant son ministère pastoral, a reconstruit la nef et une partie du chœur.

Au XIIIe siècle, Bermonville valait 30 livres et comptait 100 paroissiens. Le pouillé d'Eudes Rigaud nous a conservé le nom du curé, qui se nommait Godefroi. Chose assez singulière, il dit qu'il avait été nommé par le pape Innocent et l'archevêque Maurice. En 1738 on y comptait 105 feux, ce qui est à peu près la même population qu'au temps de saint Louis. Aujourd'hui c'est une succursale de 764 habitants.

CLÉVILLE.

Parmi les nombreux villages qui couvrent la grande plaine qui sépare Yvetot et Fauville, nous distinguerons l'église et le prieuré de Cléville, vieille dépendance de l'*Abbaye-aux-Hommes* de Caen. Cette possession datait du XIe siècle, et voici qu'elle en fut l'occasion : Guillaume, surnommé de Bonne-Ame, s'était fait moine dans le monastère fondé par le Conquérant. Sa science et sa piété avaient brillé sous la conduite du bienheureux Lanfranc, le premier des abbés. Après la conquête de l'Angleterre, Lanfranc fut appelé par le glorieux bâtard au gouvernement de l'église de Cantorbéry. Guillaume de Bonne-Ame l'avait remplacé dans le gouvernement de l'abbaye; mais après la mort du célèbre Jean d'Avranches, le monarque Anglo-Normand appela l'abbé de Saint-Etienne à l'administration de la métropole de Rouen. Ce grand événement eut lieu en 1079 et son pontificat dura jusqu'en 1110.

Guillaume, pour reconnaître les heureux moments qu'il avait passés dans la vie monastique et aussi pour rendre grâce au ciel des faveurs qu'il lui avait accordées dans l'église de Dieu, donna à Saint-Etienne l'église de Cléville et la chapelle d'Alvimare qui était soumise à sa juridiction titulaire et paroissiale[1]. En donnant Cléville il n'octroya pas seulement à l'église la dîme et le patronage de la cure, mais il céda encore la seigneurie,

[1] *Ecclesiam de Clevillâ et capellam de Alvimarâ quæ ei subjacet.* — *Neustria pia*. p. 632.

le fief et la haute-justice. Aussi l'abbaye ne tarda pas à y établir un prieuré comme nous le verrons tout à l'heure.

En faisant cette donation libérale, Guillaume détacha-t-il cette terre de son patrimoine personnel, ou bien prit-il à même la dotation de son riche et puissant siége métropolitain? La seule circonstance qui ferait présumer une aliénation du domaine pontifical, c'est la confirmation de cette donation faite par les deux successeurs immédiats de Guillaume, Geoffroy de Bretagne et Hugues d'Amiens [1].

Quoi qu'il en soit, cette donation, qui dut avoir lieu entre 1079 et 1110, fut confirmée entre 1154 et 1165, par une charte de Henri II, qui énumère toutes les possessions du monastère, données par les bienfaiteurs ou acquises par les abbés [2].

L'Abbaye-aux-Hommes ne tarda pas à envoyer quelques-uns de ses religieux à Cléville, pour y fonder un prieuré sous la protection de saint Benoît, patron général de l'ordre. Cette maison religieuse dut être greffée sur le manoir seigneurial du lieu, car on remarque encore dans la cour de la ferme des ondulations de terrain qui indiquent des terrassements et des fossés rebouchés [3]. Manoir ou prieuré, cette terre noble dut être fortifiée suivant la coutume du moyen âge. Il ne reste plus qu'une ferme dont le corps de logis est un grand bâtiment en bois, du XVI[e] siècle, le reste des édifices ruraux forme un carré au milieu duquel est une mare, souvenir de l'*impluvium* des anciens ou du puits des moines. La forme de ces bâtiments ruraux a quelque chose de monastique et de claustral, aussi elle est exceptionnelle dans ce pays, où les fermes, semblables aux villas romaines, montrent toujours détachées les unes des autres l'habitation des hommes ou celles des animaux [4].

Le seul débris qui parle encore de la destination religieuse de cette maison, c'est l'ancienne chapelle où reste encore un autel de pierre et au bout de l'autel une piscine avec crédence du XV[e] siècle. Le retable se compose d'une peinture murale, représentant le crucifiement du Sauveur entre deux larrons. Au-

[1] *Neustria pia*, p. 632. — [2] *Neustria pia*, p. 632. — [3] Le pouillé d'Eu, attribué à Raoul Roussel, dit *Huncrium de Clevilla*. — [4] Le prieuré est ainsi défini dans le terrier de 1755 : « Le manoir seigneurial consiste en une masure avec maison et écurie, grange, colombier à pied et autres bâtiments, dans lequel est la chapelle de Saint-Benoît, plantée d'arbres fruitiers et entourée de fossés. »

tour sont restées les rilles ou bancs de pierre, et sur la porte la niche du patron. On dit que c'était saint Benoît; ce qui est certain, c'est qu'on en faisait l'office.

Outre le prieuré, les moines de Caen possédaient à Cléville le fief et la seigneurie. Les pièces relatives à cette propriété se trouvent maintenant aux archives du Calvados [1]. Cependant le dépôt départemental de la Seine-Inférieure possède sur cette terre féodale un curieux registre in-4°, de 126 pages, relié en veau et intitulé :

« Papier terrier du noble fief et prieuré de Cléville, fait par Dumesnil, féudiste et géomètre, anno 1755. — Pleds et gage pleige du noble fief, terre et prieuré de Cléville, assis en ladite paroisse, tenu de sa majesté, par foy, hommages, prières et oraisons, comme membre de l'abbaye royale de Saint-Etienne de Caen, faisant partie de la fondation de cette abbaye faite par Guillaume, roy d'Angleterre et duc de Normandie, lequel consiste en domaine fieffé, justice et juridiction basse sur tous les hommes et tenants d'yceluy, rentes seigneuriales de différentes espèces.... dressé pour Me Jean-Michel Rouillard, prieur commandataire d'yceluy. »

C'est là malheureusement tout ce qui nous reste de ce prieuré, dont la chapelle, la masure et les terres furent vendues comme bien national, le 7 mars 1791, pour la somme de 66,200 liv. [2].

Les trois seuls prieurs de Cléville dont le nom soit venu à notre connaissance, sont Guillaume Ellyes, vicaire-général de M. de Harlay, en 1622; Jean-Michel Rouillard qui a fait dresser le terrier en 1755, et M. l'abbé Dillon, abbé d'Uzerches et député pour l'ordre du clergé à l'assemblée provinciale de Normandie de 1789-90 [3]. Nous ne savons si c'est le même M. Dillon qui, le 20 novembre 1787, prononça, dans l'église des Cordeliers, devant l'assemblée provinciale de Rouen, un *discours* remarquable qui fut imprimé par ordre de l'assemblée [4]. Nous le croyons. Toutefois on peut assurer qu'il fut le dernier des prieurs de Cléville.

Ce qui nous reste à visiter à Cléville, c'est l'église, dont la nef, soutenue par des contreforts en tuf, présente deux jolies corniches de têtes grimaçantes ou plutôt de modillons à dessins romans très-variés. Le motif qui revient le plus souvent est la croix de saint André, qui semble formée avec deux fémurs en

[1] *Tab. gén. numér. par fonds des archives départ., antér. à 1790*, p. 31. — [2] *Dom. nat.* District de Caudebec. — [3] *Almanach de Normandie*, pour l'année 1790, in-18, Rouen, Besongne. — [4] In-4° de 23 p., Rouen, Pierre Seyer, 1787.

sautoir. Cette partie de l'église doit remonter au XIe ou tout au moins au XIIe siècle. Les fenêtres ont été refaites avec de la brique, en 1726, et le portail de l'ouest a été rebâti avec le pignon en 1783.

Le chœur, primitivement du XIIIe siècle, a vu toutes ses fenêtres agrandies en 1623. La sacristie, ajoutée en 1780, a rebouché les trois ogives du chevet.

Le XVIe siècle a ajouté au midi une chapelle en pierre blanche, qui ressemble à celle que faisaient construire les seigneurs. Toutefois il ne serait pas invraisemblable d'attribuer cette chapelle à la confrérie de Saint-Mathurin et de Saint-Benoît, autrefois très-puissante. Dans la fenêtre, jadis vitrée en couleur, on remarque une Trinité et les quatre Évangélistes, seul débris d'une belle verrière.

Le presbytère, vieille dépendance du prieuré auquel il payait une rente seigneuriale de 5 deniers, conserve un ancien parchemin provenant des archives de la confrérie. C'est une *Requeste de Guillaume Ellyes, prestre, moine de Saint-Benoit, docteur en théologie, conseiller, aumosnier du Roy, prieur de Cléville et de Pavilly et vicaire général de M. de Harlay, adressée à l'archevêque de Rouen*, à la demande de Romain Lebourg, curé de Cléville, exposant que les titres et renseignements de ladite confrérie avaient « été perdus durant les premiers troubles, et qu'il ne restoit maintenant que le memorial des guerisons qui se sont toujours faites jusqu'à present en ladite eglise, es personnes affligées de maladies dont relevent Mr saint Mathurin, la benoiste Vierge Marie et messieurs saint Benoît, saint Nicolas, saint Sebastien, etc. »

Les statuts qui suivent immédiatement sont revêtus de l'approbation de l'Ordinaire, datée de 1622. De nouvelles approbations ont été écrites au bas de la pièce officielle, la première par M. Gaulde, en 1674, et la seconde par M. Rose, archidiacre, en 1751.

Cette église est la seule du diocèse, dédiée à Dieu sous l'invocation du saint abbé du Mont-Cassin, depuis que la Révolution a supprimé la paroisse de Saint-Benoît de Fécamp. Nous sommes porté à croire que les Bénédictins de Saint-Étienne ont été les parrains de ce vocable.

Cléville, en 1250, était une cure qui rapportait 30 livres au prêtre Enguerrand. Elle comptait alors 80 feux ou paroissiens.

Le curé, toutefois, n'avait qu'une partie des dîmes, le tiers sans doute, et le prieur le reste. Des procès nombreux eurent lieu entre ces deux puissances ecclésiastiques au sujet de ces revenus temporels. Dès le XIIIe siècle une difficulté s'éleva à propos d'essarts et de novales [1], un jugement en fit justice. En 1460 les paroissiens de Cléville voulaient obliger le curé et le prieur à réparer le chœur, en leur qualité de bénéficiers. Une sentence du bailliage les en déchargea [2]. Vers 1609 nouvelles contestations entre le prieur et le curé, lesquelles furent apaisées par une composition devant l'Official de Rouen [3]. Les dîmes de la paroisse étaient habituellement affermées par le prieur. Une liasse de baux de ce genre existe depuis 1564. Le dernier acte, de 1786, afferme les dîmes par 2,550 livres, avec l'obligation d'entretenir le chœur et le chancel [4]. Sous le règne de Louis XV on comptait 52 feux à Cléville. A présent c'est une chapelle communale de 380 habitants. Cette paroisse si pauvre était riche autrefois, je n'en veux pour témoin que cette masse de titres notariés, baux, contrats ou aveux qui se trouvent à nos archives départementales, Section des *trésors et fabriques*. J'y ai remarqué deux inventaires des biens de l'église, dressés l'un en 1604, l'autre en 1622. Ce sont des pièces purement archéologiques.

CLIPONVILLE.

Ce village, situé sur la plaine, à la naissance du bassin de la Durdent, montre son église assise sur un haut cimetière ombragé d'un épais massif d'ormes. Le clocher, entre chœur et nef, donne à ce monument champêtre un aspect antique que fortifient encore la pierre tuffeuse et la forme lancéolée des fenêtres. Une flèche en pierre, du temps de la Fronde, surmonte cette tour du temps des croisades, et la pointe de l'aiguille est armaturée de fleurs de lis en plomb entremêlées d'M couronnées.

L'église appartient à l'ogive primitive. Le chœur en a conservé les voûtes élégantes et solides et la piscine munie d'une double cuvette; mais les arcades et les fenêtres ont été retaillées en 1691. Le clocher et le chœur ont souffert une mutilation semblable, excepté une ogive qui a échappé à cette opération césarienne.

[1] Arch. départementales, dépôt de la Préfecture, arch. hist., liasse d Cléville. — [2] Id., ibid. — [3] Id., ibid. — [4] Id., ibid.

La nef a subi plus de transformations que le reste de l'église. On a refait sous Henri IV et sous Louis XV les fenêtres et les murailles. Le portail seul est resté du XIIe siècle avec le pignon tuffeux qui l'accompagne.

Ici, comme partout ailleurs, le mobilier de l'église n'a pas deux cents ans. La contre-table en bois avec le tabernacle et la niche ont été sculptés avec talent sous Louis XVI. Sur le tabernacle est la *Résurrection* et sur la niche l'*Ascension*. Au-dessus de ces trois sujets brille une *Pentecôte*, bonne peinture du milieu du siècle dernier. Ce tableau à l'huile a été donné, ainsi que l'autel et ses ornements, « per munificentiam excellentissimi et reverendissimi cardinalis de La Rochefoucauld, anno 1767. » Il faut dire que l'archevêque de Rouen était seigneur-patron de la cure de Cliponville.

Le même prélat, très-généreux envers les églises de son diocèse, dut enrichir ce sanctuaire orné par ses dons, de saintes reliques, véritable trésor de l'église. Deux petites châsses en bois renferment les os « sanctæ Faustæ, martyris, et sancti Laureati, martyris. »

Dans la nef, tout près d'une belle chaire en bois de chêne, du siècle dernier, est la fondation d'un bénéficier du XVIe siècle qui, en face du jugement de Dieu, cherche peut-être à faire oublier, par des aumônes et des prières posthumes, la faute d'avoir possédé à la fois plusieurs bénéfices ecclésiastiques. Ce clerc repentant, c'est « *discrète personne Me Richard Clouet, prestre, natif de ceste paroisse, chapellain du collège des Clémentins, fondé en l'église cathédrale et métropolitaine de Rouen, curé des Authieulx sur le port Saint-Ouen et de Saint-Maclou de Folleville.* » Le pauvre prêtre est représenté au bas de sa charte expiatrice presque nu et dépouillé par la mort.

Puisque nous avons nommé l'église cathédrale de Rouen, nous citerons ici un épisode de l'histoire de sa maîtrise, qui vient de nous être révélé dans l'intéressante *Revue des Musiciens*, publiée par son savant directeur. Un beau jour du mois de juillet 1503, sous le paternel et populaire pontificat de Georges d'Amboise, sans doute afin de mieux célébrer la Saint-Bonaventure, cinq enfants de la maîtrise archiépiscopale, fatigués des verges canoniales, s'échappèrent de leur sombre cloître et gagnèrent les fraîches avenues du pays de Caux. Par une marche forcée de douze lieues, ils s'enfoncèrent jusqu'au

cœur du pays, et la maréchaussée capitulaire, détachée à leurs trousses, ne les rejoignit qu'au village de Cliponville [1], dont quelqu'un d'entre eux était peut-être originaire.

Comme nous l'avons déjà dit, l'archevêque de Rouen conférait de plein droit à la cure de Cliponville. Le patronage lui en avait été cédé par le seigneur du lieu, qui se réserva toujours les droits honorifiques de litre et de chapelle. Aussi au côté sud la famille Deschamps de Bois-Hébert, a fait construire, vers 1750, la chapelle de Saint-Adrien ou de Saint-Valery. Cette honorable famille, qui a rendu de grands services au pays, possède Cliponville depuis 1650. C'est une ancienne noblesse qui tire sa source de Robert Deschamps, maire de Rouen, en 1382, et frère du cardinal Gilles Deschamps, évêque de Coutances.

Nous ne savons comment, ni par quel hasard, au XIIIe siècle, le roi présenta le prêtre Aubert à la cure de Cliponville, qui comptait alors 120 paroissiens et valait 60 livres de revenu. En 1738, on n'y comptait plus que 100 feux, ce qui suppose une diminution. Mais l'équilibre se rétablit en 1850, où la succursale compte 690 âmes.

La possession archiépiscopale de l'église de Cliponville ne fut pas sans trouble, mais le siége de Rouen triompha toujours des obstacles opposés à la possession de l'église et des chapelles de Saint-Nicolas et de Notre-Dame des Devises.

Ces deux chapelles, qui ne subsistent plus, apparaissent dans l'histoire au XIVe et au XVe siècle. Fondation des sires de Normanville, ils en avaient fait don aux archevêques de Rouen. En 1313 et en 1322, ils tentèrent de revenir sur leur donation, mais ce fut en vain, et ils justifièrent ce mot célèbre :

« Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense. »

La chapelle des Devises fut vendue 8,400 livres, le 23 décembre 1791 [2]. D'anciens registres de l'archevêché de Rouen, dépouillés par M. Barabé, archiviste de la Seine-Inférieure, nous apprennent qu'autrefois un grand nombre de maisons de Cliponville étaient marquées d'une croix, signe féodal de l'allégeance épiscopale. Des hommes instruits prétendent que c'était la marque ordinaire des vassaux du clergé. On voit encore de nos jours des maisons dont le pignon est marqué d'une

[1] *Revue des Maîtres de Chapelle*, par M. l'abbé Langlois, p. 9. — [2] *Domaines nationaux*, — district de Caudebec. — *Arch. départ.*

croix en brique ou en silex. Nous pensions que c'était là une pure fantaisie de propriétaire, nous étions loin de croire à une origine seigneuriale.

ENVRONVILLE.

Envronville est ainsi appelé dans le pouillé d'Eudes Rigaud, copié par Ange Godin, mais Duplessis écrit *Evronville* et prétend que d'autres copies portent *Ouvronville* ou *Euvronville*.

L'église, dédiée à Notre-Dame, fut primitivement une construction du XIII[e] siècle, dont elle a conservé au chevet trois fenêtres à lancettes surmontées d'une rose, vieux symbole de la Trinité à laquelle sont consacrés nos temples.

Les fenêtres du chœur ont été refaites il y a une centaine d'années. La nef a été rebâtie au XVI[e] siècle, les ogives du midi le montrent assez. Une d'elles a conservé un *Saint Michel terrassant le dragon*. C'est tout ce qui reste des anciennes verrières. Le clocher, au portail, appuyé sur quatre contre-forts de pierre surmontés d'une flèche d'ardoise, a été bâti en 1647.

Cette église renferme quelques détails que nous devons signaler. C'est d'abord à la contre-table un bon tableau de Bredel, représentant l'*Assomption de la Sainte Vierge*, patronne de l'église. L'artiste qui signait ce tableau en 1752, paraît avoir été un élève ou un admirateur de Boucher. La composition du tableau est heureuse, mais recherchée comme à cette époque de décadence. Parmi les nombreuses images qui tapissent cette église, nous avons distingué deux statues du XVI[e] siècle, gracieuses et naïves, représentant l'une sainte Barbe et l'autre sainte Catherine.

Aux archives départementales on trouve, à la Section des *Trésors et Fabriques*, deux registres concernant l'église de Notre-Dame d'Envronville, ils sont relatifs à la confrérie du Saint-Sacrement et de Saint-Christophe. L'un commence en 1724 et l'autre en 1752.

D'après les pouillés de Rigaud, de Harlay, de Colbert et de Tressan, l'archevêque de Rouen fut toujours collateur de plein droit de cette cure. Sous saint Louis la cure valait 30 livres et comptait 60 paroissiens. En 1738 il y avait 87 feux, à présent c'est une succursale de 600 habitants, érigée depuis quelques années.

ROQUEFORT.

Roquefort qui portait ce nom dès le XIIe siècle, le doit sans doute à une de ces mottes fortifiées, de ces buttes remparées de silex, de ces roques fortes enfin si communes aux temps féodaux et dont ce domaine seigneurial garde encore les débris et l'empreinte. En effet, on trouve sur Roquefort, au sommet d'une côte qui commande plusieurs vallons, une de ces anciennes mottes que la civilisation primitive semait en si grande abondance sur toute la terre, tertres funèbres ou militaires jetés avec une égale profusion dans nos vallons et sur le bord des rivières, sur les plaines et dans les forêts. Ces montagnes factices appartiennent à tous les peuples et à tous les siècles, et des fouilles intelligentes pourront seules en déterminer l'âge et le but.

Roquefort présente de plus, au fond d'un petit vallon, une autre motte faite de main d'homme. Ce genre de *tumulus* se rencontre encore et se rencontrait fréquemment autrefois dans les fermes seigneuriales auxquelles il aura donné son nom. C'est un échantillon de ces « Firmitates » ou « Feritates » dont il est si souvent parlé dans les actes mérovingiens et carlovingiens, âges de fer où la force était tout dans le monde, fermetés ou fertés qui n'étaient autre chose que des cônes en terre garnis de silex. La fermeté de Roquefort était une miniature de forteresse, au haut de laquelle on devait grimper avec une échelle [1]. Fouillée par le marquis Lever, elle n'a fourni à ses explorateurs aucun résultat intéressant [2].

L'église de Roquefort fut peut-être voisine du château. A présent elle ne touche plus que par de longues avenues à son ancien seigneur et maître. Il ne reste que des pierres et quelques contre-forts, de la belle et fraîche église consacrée le 18 de décembre 1256, par Eudes Rigaud, archevêque de Rouen, qui y passa la journée et qui reçut pour sa procuration 9 livres 13 sous 11 deniers [3]. Tout le reste de l'église a été refait sans goût et sans intérêt dans les deux derniers siècles. On s'est ménagé un abri pour prier Dieu et voilà tout.

Je signalerai au bas de l'église la chapelle baptismale, bâtie

[1] Emmanuel Gaillard, *Recherches archéologiques*. — [2] Guilmeth, *Descript.*, etc., t. II, p. 216. — [3] XV kal. dec dedicavimus ecclesiam de Roquefort. — *Regest. visit.*, p. 266.

vers 1700, dont les angles sont ornés de piliers en brique rouge, vraies colonnes torses, dont le faisceau ne ressemble pas mal à un gros câble. La corniche est également faite avec des cordons de briques moulées exprès pour cette fantaisie céramique.

L'église de Roquefort, primitivement dédiée à saint Denis, dit M. Guilmeth, est à présent sous l'invocation de Notre-Dame [1].

Au XIIIe siècle, d'après le pouillé attribué à Eudes Rigaud, le droit de patronage appartenait alternativement au roi et au seigneur de Roquefort. A cette période de l'histoire, un prêtre, député par le prieur de la Madeleine, venait desservir la paroisse et prélever les dîmes. « Presbyter deputatus ad proprios usus Magdalene Rothomagensis. » D'après Farin et Duplessis cet état de choses fut consolidé en 1299. Cette année-là, le roi Philippe-le-Bel, Nicolas de Hautot, Robert de Montigny, et Marie, femme de ce dernier, confirmèrent d'un commun accord l'église et ses dépendances au prieuré de la Madeleine de Rouen, à condition toutefois que la maison entretiendrait toujours deux religieux à Roquefort, pour le service de la paroisse [2]. Le prieur tint parole et il conserva jusqu'à la Révolution le bénéfice et son patronage.

Parmi les prieurs-curés de Roquefort, les archives de la Madeleine nous ont conservé les noms de Nicolas Coquet, qui, en 1515, devint prieur de la maison de Rouen, de Guillaume Dupuis, devenu prieur commendataire en 1529, et de Jacques Lecoq, prieur de Rouen en 1581 [3].

La dernière nomination faite par le prieuré de la Madeleine, la plus honorable de toutes peut-être, fut, en 1760, celle de dom Jamard, chanoine régulier de la maison du Mont-aux-Malades.

Thomas Jamard, né à Paris en 1734, entra très-jeune encore dans la congrégation de Sainte-Geneviève. Ses devoirs religieux ne l'empêchèrent pas de se livrer avec ardeur à l'étude des sciences ; ses efforts furent merveilleusement secondés par le savant P. Pingré, qui avait de si vastes connaissances en astronomie. La facilité que le Père Jamard montrait pour les calculs astronomiques le fit d'abord employer à la rédaction

[1] Guilmeth, t. II, p. 215. — [2] Duplessis, *Descript.* t. Ier, p. 676. — Farin, *Hist. de Rouen*, t. II, Ve partie, p. 86. — [3] Farin, t. II, p. 90, 91, 92.

de la *Connaissance des temps*, et il prit bientôt un rang distingué parmi les astronomes, ainsi qu'on peut le voir dans l'*Histoire des mathématiques*, par Montucla (t. II, p. 575).

Le roi Louis XV prenait un grand intérêt au retour de la comète qui avait paru en 1531, 1607 et 1632, et qu'on attendait de nouveau en 1757 ou 1758. Cassini, Clairaut, Lacaille, Lemonnier, n'osant fixer la date de son retour, de peur de compromettre leur célébrité aux yeux du roi, mirent en avant le P. Jamard, qui leur avait soumis un mémoire à ce sujet. Cassini le conduisit à la cour. Louis XV l'admit dans son cabinet et agréa son travail, ce qui fit autant d'honneur au monarque qu'au jeune astronome, car on vit la comète, docile à ses calculs, paraître en Saxe, en 1758, et sur notre horizon, en décembre 1759. Le P. Jamard fut envoyé au Mont-aux-Malades l'année suivante, et il y continua ses relations d'amitié et d'études astronomiques avec le P. Pingré, alors bibliothécaire de Sainte-Geneviève. Nommé bientôt au prieuré-curé de Roquefort, par ses confrères de la Madeleine de Rouen, le P. Jamard descendit des hauteurs de la science pour catéchiser les enfants de la campagne et se montra un pasteur plein de zèle et de charité.

Chéri de son troupeau, il se proposait de lui consacrer sa vie tout entière, lorsque la Révolution le contraignit de se réfugier à Londres. Les savants d'Angleterre lui firent l'accueil le plus distingué, lui ouvrirent leurs bibliothèques dont il profita pour retoucher ses *Recherches sur la théorie de la musique* qu'il avait publiées en France.

Admis dans l'académie de Rouen, en 1757, il avait offert à cette compagnie un grand nombre de dissertations et de mémoires : *Avantages des observations du passage de Vénus sur le disque du soleil* (1761); *Observations du passage de Vénus* (1761); *Machines à battre et cribler le blé* (1763); *Acide vitriolique proposé comme engrais* (1775); *Préparation des étoupes de lin* (1775); *Utilité des observations météorologiques* (1783); *Machine pour faire remonter les vaisseaux contre le courant des fleuves* (1783); *Manière facile et peu dispendieuse de composer le gaz* (1784); *Effets de l'air sur nos corps* (1792).

De retour dans sa patrie, il se fixa à Rouen et présenta de nouveaux ouvrages à l'académie : *Essai sur la nature et les propriétés des nombres* (1804); *Moyens d'obtenir du lait et du*

beurre de la meilleure qualité (1805), *Projet de construction d'un four à cuire le pain* (1806), *Doutes sur le genre sexuel du blé froment* (1809)..... Il mourut à Rouen, en 1815, à 81 ans. M. Vitalis, secrétaire des sciences, prononça son éloge dans le sein de l'académie[1].

CHAPELLE LEVER. — Dans le verdoyant cimetière qui entoure l'église de Roquefort on voit, à l'angle nord, une chapelle blanche et fraîche qui sert de tombeau à une noble famille. Nous l'appellerons la *Chapelle Lever*, parce qu'elle a été construite par le marquis Lever pour être son tombeau et celui de son épouse. Le savant gentilhomme sentait sa mort approcher quand il mit la main à cette œuvre, car ce fut en 1841 que son cercueil descendit dans ce monument commencé en 1839.

L'aspect extérieur de cette chapelle est grave et sépulcral. Le style simple et sévère convient à sa destination. Les quatre contreforts placés à chaque angle sont couronnés d'élégants clochetons et deux croix de pierre terminent chaque pignon. Le goût qui a présidé à cette construction nous paraît irréprochable comme sentiment ; seulement je regrette que M. Grégoire, l'architecte de cette noble sépulture, ait cru devoir marier, dans ce petit édifice, le XIVe et le XVe siècle. Nous sommes également fâché que la famille, qui n'avait rien épargné pour la sculpture et l'architecture, ait négligé de remplir les fenêtres de ces mystérieuses et symboliques verrières qui conviennent si bien aux temples de la mort, à cette triste étape où l'humanité attend sa régénération.

Ce charmant dortoir funèbre, long de 4 mètres sur 3 de large, est éclairé à chaque bout par une rose, et de chaque côté par une fenêtre ogivale surmontée d'une quatre-feuilles. L'appareil est en pierre de Caen, et le style dominant est celui du XVe siècle.

Dans le fond est une grande niche ornée de colonnettes dans le genre de Saint-Ouen de Rouen et de la Sainte-Chapelle de Saint-Germer. Le fronton du tympan est rehaussé de crochets à feuilles de chardons et d'anges qui présentent dans leurs mains les armes de la famille Lever. A droite et à gauche sont des pyramides engagées d'un style très-éclectique

[1] *Hist. du prieuré du Mont-aux-Malades lès Rouen* par l'abbé Langlois, p. 281 et 286.

Sous l'arcade est une *Mater dolorosa* en grand relief. L'autel n'est qu'une table de pierre posée sur une masse en briques, revêtue de panneaux décorés dans le style du XIVe siècle. Chaque bout est terminé par des détails pleins de goût. Au côté de l'Epître est une jolie piscine avec sa crédence. Comme on le voit, la chapelle est complète.

Le caveau souterrain, cet asile du trépas, est disposé pour dix tombeaux en pierre. Il n'y en a encore que trois, deux au fond et un au côté. On lit sur les deux premiers : « D. O. M. Ici repose le corps de Louis-Augustin, marquis Lever, chevalier de Saint-Louis et ancien colonel de cavalerie, né à Amiens, le 30 juillet 1770, décédé en son château de Roquefort, le 8 octobre 1840. Priez Dieu pour le repos de son âme. » A côté de lui a été transféré, par les soins de M. de Cossette, le cercueil de son épouse, déposé dans le cimetière depuis dix-sept années. On a écrit sur la pierre : « D. O. M. Ici repose le corps de Marie-Charlotte-Antoinette Departz de Pressy, marquise Lever, épouse de Louis-Augustin, marquis Lever, décédée au château de Roquefort, le 12 février 1823. Priez Dieu pour le repos de son âme. »

Sur la tombe de M. de Cossette, neveu et héritier de M. Lever, se lit l'inscription suivante : « Ci-git Édouard de Cossette, chef d'escadron en retraite, né le 14 août 1787, décédé le 21 janvier 1849. »

Nous croyons devoir donner ici une courte notice sur ces deux honorables représentants de la science et de la chevalerie.

Émigré en 1792, à l'âge de 22 ans, M. Lever devint colonel de cavalerie dans cette héroïque armée de Condé, à laquelle il n'a manqué que le bonheur de combattre pour la France. Licencié après le traité de *Campo-Formio*, il lui fallut, comme tous ses compagnons d'armes, s'en aller errant sur la terre avec un simple *bâton blanc, coupé dans les bois de l'Allemagne* [1]. Mieux inspiré que la plupart de ces soldats-gentilshommes, le marquis Lever demanda à l'étude les consolations de l'exil. De retour en France, il continua à se dévouer tout entier aux sciences historiques et spécialement à l'histoire de la Picardie et du Ponthieu. Un intérêt tout particulier et presque personnel l'attachait à l'exploration des antiquités et des annales de ce pays. Il était le descendant de la plus ancienne famille municipale

[1] Chateaubriand, *Vie du duc de Berry*.

de cette province, et si ses ancêtres ont donné leur vie pour la gloire et la liberté de la patrie, lui aussi a payé sa dette par son zèle éclairé pour l'encouragement des sciences et des lettres, le plus noble emploi d'une grande fortune.

L'un des fondateurs de la *Société des Antiquaires de Normandie* en 1824, M. Lever en fut élu directeur en 1832. Ce fut à cette occasion qu'il offrit à cette savante compagnie une médaille d'or de 300 fr. pour le meilleur *Mémoire sur l'établissement et les progrès du Christianisme dans la seconde Lyonnaise*.

M. Lever a publié plusieurs dissertations. Nous citerons les suivantes : *Examen d'un diplôme de l'an 877*, in-8°, Paris, 1829. — *Dissertation sur l'abolition du culte de Roth, soit par saint Mellon, 1er évêque, soit par saint Romain, 9e évêque de Rouen*, in-8°, Paris, 1829. — *Notice sommaire sur quelques difficultés historiques relatives à Jean de Bailleul, roi d'Écosse*. A propos de ce prince aventurier et fugitif, il eut avec M. Emmanuel Gaillard une intéressante polémique dans la *Revue anglo-française* de Poitiers.

Membre d'un grand nombre de sociétés savantes, M. Lever a laissé beaucoup de notes manuscrites et une bibliothèque fort riche en documents sur l'histoire de France en général et sur la Normandie et la Picardie en particulier [1].

Après l'oncle vient le neveu. Le comte Édouard de Cossette, né en 1787, avait d'abord pris le parti des armes et servi ses rois pendant quinze ans. Démissionnaire en 1830, il se voua aux études historiques et à l'archéologie. En 1845, il fit des fouilles près d'Étaples, pour rechercher la cité mérovingienne de *Quintovic*. Il accompagna son oncle dans ses voyages à l'étranger et assista avec lui aux congrès scientifiques fondés par M. de Caumont. L'amitié de cet illustre savant lui a consacré, dans le *Bulletin monumental*, une intéressante nécrologie [2].

HAUTOT-LE-VATOIS.

Hautot-le-Vatois, situé sur une vaste plaine et dans un lieu très-élevé, faisait partie de l'ancienne baronie de Saint-Wandrille [3], et à ce titre relevait des moines de cette abbaye, qui

[1] Notices par M. de Caumont dans le *Bulletin monumental*, t. VI, p. 444, et l'*Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie publié par l'Association normande*, année 1841, p. 620-22. — [2] *Bull. monument.*, t. XIV, p. 723. — [3] Duplessis, t. Ier, p. 537 et 728.

en étaient depuis des siècles hauts-justiciers et seigneurs-patrons. Nos archives départementales possèdent encore trois liasses de pièces relatives à cette propriété seigneuriale [1].

L'église donnée, ou plutôt restituée, au mois d'août de l'année 1024, par le duc Richard de Normandie [2], ne subsiste plus. Remplacée dans ce siècle de foi qui asseyait pour l'éternité le règne de l'Église sur la terre de France, elle conserve encore aujourd'hui un clocher de ce bel âge religieux et monumental.

Cette tour, jadis sur des transepts qui ont disparu, a été récemment transportée au portail, mais avec tant de succès, qu'on l'y croirait assise depuis des siècles. Les consoles de la corniche sont dignes d'attention, ainsi que la belle ogive, encore coloriée, qui sert de portail [3].

La nef a gardé quelques vieilles portions sans caractère, au milieu de fenêtres refaites en 1773. A l'intérieur est un lourd baptistère de 1650 et deux tableaux de Bredel, de 1750.

Le chœur, refait sous Louis XIV, est une œuvre grossière et sans goût. Il renferme cependant deux inscriptions, singulièrement écrites, qui indiquent les tombes de deux curés. Elles sont tellement calquées l'une sur l'autre, qu'on dirait l'écho de la tombe répétant la voix de la mort :

« Hic jacet M. Rob. Hinauld, hujus ecclesiæ sacerdos qui ea.... parens quidquid habuit non nepotibus ut plerique sed sponsæ suæ ecclesiæ contulit : obiit V calendas octobris anno MDCLXXX. » — « Hic jacet M. N. Pierre, sacerdos qui..... parens quidquid habuit non nepotibus sed sponsæ suæ ecclesiæ et pauperibus contulit : obiit 1o martis anno Domini 1694. »

Au fond du sanctuaire est une assez bonne contre-table, en bois sculpté, de 1720 à 1740. Elle renferme une toile passable, représentant *Jésus en Croix,* et signée *P. Maintru, pinxit.* La patronne de cette église est Notre-Dame du Rosaire, dont la fête se célèbre le dernier dimanche de septembre. Le patron de la confrérie est saint Lubin, évêque de Chartres, autrefois très-honoré et aujourd'hui à peu près oublié dans le diocèse.

Mais la merveille de cette église, c'est la chapelle de la Sainte-Vierge, construite au côté septentrional du chœur. Nous ne craignons pas de dire que, toute flétrie, toute fanée, toute

[1] Archives de Saint-Wandrille. — [2] *Hotot cum ecclesiâ et pertinentiis.* — *Neustria pia,* p. 166. — [3] En 1639, Nicolas Auber, de Lisieux, fondit la cloche de Hautot.

mutilée qu'elle est, elle n'en reste pas moins, pour un vrai connaisseur, une des plus jolies chapelles de l'arrondissement d'Yvetot, et un vrai chef-d'œuvre du règne de Louis XIII, cet âge de décadence si funeste à nos monuments religieux.

Le fond de l'appareil est en brique mêlée avec la pierre blanche du pays. Cette pierre est taillée et arrangée avec un goût exquis, dans le style communément appelé *Médicis*. Les deux nuances sont si bien fondues, qu'il est impossible de rien trouver de mieux ménagé, de plus délicat, je dirais même de plus achevé. Sur le toit régnaient une crête et des épis en plomb, le seul épi qui reste est charmant et représente l'image de la Sainte-Vierge.

L'intérieur l'emporte de beaucoup sur l'extérieur. Le berceau est composé avec un feuillet très-fin, parfaitement combiné. Une peinture appliquée sur ce parquet, reproduit une série d'emblèmes relatifs à la Sainte-Vierge. Immédiatement au-dessous de cette boiserie s'étend une élégante bordure fleuronnée.

Neuf fenêtres introduisaient le jour dans ce délicieux sanctuaire. Ces fenêtres, ogivales comme sous François I[er], étaient remplies de grisailles représentant des anges chantant et jouant des instruments. C'était un abrégé de la cour céleste, puisque l'on y voyait les neuf chœurs d'anges formant autour du Dieu de l'Eucharistie un concert visible et permanent, faible image de ces flots éternels d'harmonie qui inondent la céleste Jérusalem.

Plusieurs anges ont disparu, mais ceux qui restent suffisent pour faire deviner la pieuse pensée des fondateurs. Le premier, celui d'en bas, touche de l'orgue, instrument qui en effet se trouve toujours à l'entrée de l'église. Le second chante, sur un livre noté, l'hymne *Pange lingua*, attribuée au Docteur Angélique. Des deux qui suivent, l'un joue de la basse et l'autre de la harpe. Le cinquième balance un encensoir fumant. Enfin dans la fenêtre qui éclairait immédiatement le tabernacle et l'autel, on voit deux anges placés sous un dais, soutenant un calice surmonté d'une hostie autour de laquelle est écrite cette belle parole, si souvent répétée par l'Église : « Ecce panis Angelorum. »

Tous ces camaïeux portent le chiffre de 1635, année de leur naissance et probablement de la fondation de la chapelle.

L'ancien pavage était composé de petits carrés en terre cuite. L'autel, jadis au fond, a été rapproché récemment afin d'obtenir une sacristie dans cette chapelle. Une contre-table en bois encadre une grande *Annonciation,* de l'école des Restout et des Jouvenet. Au pied de l'autel sont deux pierres tombales en marbre qui portent le chiffre de 1640, mais dont la Révolution a effacé les armes et les inscriptions. Ces dalles recouvrent évidemment les cendres des fondateurs, qui doivent reposer ici dans un caveau sépulcral. Nous copions l'inscription latine placée au bout de l'autel et enchâssée dans un joli cadre de pierre. Elle ne doit son salut qu'à l'ignorance des niveleurs de 93, qui ne comprenaient rien à une langue étrangère.

Hìc avus, hìc avia, hìc pater, hic materque jacebant,
Multi etiam simul affines aut sanguine juncti,
Cùm prope progenito, concessum hoc ponere sacrum
Spe sibi postque suis junctum et commune sepulcrum.

La mutilation révolutionnaire nous empêche de connaître les vrais fondateurs de cet oratoire. D'après les archives cette chapelle paraît avoir porté le titre de Notre-Dame-de-Bon-Espoir. A la date du 8 septembre 1622, nous trouvons l'établissement de la confrérie du Saint-Rosaire dans la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Espoir, par Jacques de Toustain, escuyer, sieur de Frescus. Puis, à la date du 24 août 1630, nous lisons une permission accordée par M. Acarie, official de Rouen, pour fonder et bâtir la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Espoir : et en 1635 une rente annuelle de 50 livres est constituée par M. Deschamps pour la même chapelle. Enfin nous trouvons encore une fondation de la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Espoir, par M. le marquis de Cérancy, le 19 octobre 1655.

Tout cela à la rigueur n'est ni contradictoire ni inconciliable. Il se peut que cette chapelle, projetée par une famille, ait été construite par une autre, et dotée par une troisième ou même par les membres d'une même famille portant différents noms. Ce qui paraît certain, c'est qu'elle a été bâtie vers 1635 et qu'elle sert de tombeau à une génération de grands seigneurs.

Cette famille Deschamps, d'où sont sortis les Bois-Hébert, si nombreux dans notre pays, était pieuse et charitable, car dans les archives nous avons lu le testament de M. Deschamps de Sainte-Brigitte, qui donne tous ses meubles à l'hôpital de

Caudebec, pour y entretenir, à perpétuité, un pauvre de la paroisse de Hautot-le-Vatois, désigné par M. le curé.

Nous avons dit que les moines de Saint-Wandrille étaient seigneurs de Hautot-le-Vatois. De cette puissance déchue, il reste encore aux archives départementales un grand registre in-folio, de 144 pages, relié en veau et intitulé :

« Papier-terrier de la seigneurie et paroisse de Hautot-le-Vatois et Véraval, pour connaître les mutations qui ont pu arriver dans la jouissance des fonds et héritages, plans et procès-verbal qu'en a fait dresser Pierre Legendre, arpenteur-juré en l'année 1671 jusqu'à ce jourd'hui 3 mars 1738. — La seigneurie de Hautot-le-Vatois et Véraval appartenante à MM. les abbé, prieur, religieux et couvent de l'abbaye royale de Saint-Wandrille. »

Véraval, appelé dans les chartes de Saint-Wandrille, Warawast (1219, 1224, 1281, 1289), Warelwast (1220) ou Werewast (1221), était, aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, le siége d'une famille de chevaliers et de diplomates, célèbres dans notre histoire normande. L'un d'eux figure dans les annales politiques et sacrées de l'Angleterre. Lorsque le 15 octobre 1097, saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, forcé de quitter son siége, voulut s'embarquer à Douvres pour la France, Guillaume de Véraval (de Warvast), familier du roi, l'arrêta pour le fouiller, espérant trouver dans ses bagages de prétendus trésors, mais n'ayant rien rencontré il le laissa partir sans difficulté.

Au retour de son voyage d'Italie, saint Anselme rencontra encore à Lyon le même de Véraval, chargé par Guillaume-le-Roux, de lui interdire l'entrée de l'Angleterre, à moins qu'il ne promît de se soumettre aux coutumes qu'il n'avait pas voulu reconnaître. On voit commencer ici la lutte qui se terminera par le martyre de saint Thomas Becquet.

Pour prix de son dévoûment au roi et de ses missions diplomatiques, Guillaume de Weraval fut appelé à l'évêché d'Exeter, en 1107. Il était passé en Angleterre, en qualité de chapelain de Guillaume-le-Conquérant [1].

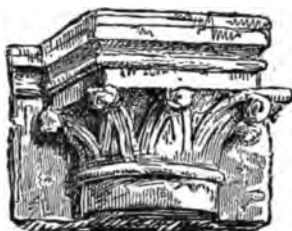
Hautot-le-Vatois, appelé par Rigaud Hotot-le-Vateis, valait 45 livres au curé Nicolas, et comptait 60 paroissiens au XIIIe siècle. Il n'avait pas beaucoup augmenté en cinq cents ans,

[1] Nous devons ces détails à l'obligeante érudition de M. A. Leprevost, qui les a consignés soit dans ses notes sur Dom Duplessis, soit dans son édition d'Orderic Vital. Nous ajouterons qu'à Véraval on montre encore le *Mont l'Évêque*, qui nous paraît une dernière trace du pontife anglo-normand.

car il ne présentait que 70 feux lorsque l'abbé Geffray en était curé.

Cet abbé Geffray, que nous citons à dessein, a laissé des souvenirs à Hautot-le-Vatois, et quoi qu'il ait disparu depuis près d'un siècle, on se rappelle encore sa belle voix, sa science du plain-chant et l'insigne honneur qu'il eut d'être choisi par M. de Tressan, pour travailler à l'*Antiphonaire de Rouen,* qui parut en 1727, avec tous les autres livres liturgiques réformés par les soins d'Urbain Robinet.

Étienne Geffray, né à Notre-Dame du Bec, près Montivilliers, le 2 octobre 1691 [1], fut d'abord enfant de chœur de la maîtrise de Fécamp, sous la direction de dom Guillaume Fillastre, né au Tilleul, et maître de musique de cette puissante abbaye, Il eut pour compagnon l'abbé Delachapelle, qui devint maître de chapelle du Roi, curé de Mentheville et doyen des Loges, et qui travailla avec lui à la réforme du *Graduel* et de l'*Antiphonaire* rouennais. Ordonné prêtre en 1713, par M. d'Aubigné, l'abbé Geffray fut d'abord chapelain de Valliquerville, dans le doyenné de Fauville, puis à la fin de 1732 il fut nommé curé de Hautot-le-Vatois. Il resta titulaire jusqu'en 1763, époque où il se démit de sa cure en faveur d'un ecclésiastique du même nom que lui [2]. Selon toutes les apparences il n'est pas mort dans sa paroisse.



Puisque nous avons parlé du chant diocésain et des ecclésiastiques qui ont travaillé à son perfectionnement, le lecteur nous permettra d'ajouter ici

[1] Registres de Notre-Dame du Bec, aux archives du tribunal civil du Havre. — [2] Registres de Hautot-le-Vatois, aux archives du greffe du tribunal civil d'Yvetot. — *Notice sur la vie et les écrits de Dom Guillaume Fillastre, bénédictin de Fécamp*, p. 7 et 8. — *Catalogue des prêtres qui ont été élevés dans les petits séminaires de Mgr l'archevêque de Rouen, de* 1709 *à* 1764. Mss. — *Nouvelle méthode pour apprendre le plain-chant,* par M. Poisson, curé de Boscherville, Rouen, 1789.

quelques détails et le nom d'un homme qui s'est distingué dans cette carrière, c'est à dire qu'à MM. Geffray et Delachapelle nous unirons M. Poisson, qui fut leur héritier et leur successeur. En tête de sa *Nouvelle Méthode* dédiée au cardinal de la Rochefoucauld, et imprimée à Rouen en 1789, M. Poisson dit dans sa préface

« L'Antiphonaire de Rouen, imprimé en 1727, rédigé et composé en grande partie par feu M. Geffray, curé de Hautot-le-Vatois en Caux, est certainement un ouvrage digne d'éloges. Ce volume considérable contient un grand nombre de pièces de chant dont les modulations sont belles, sensibles et parlantes.

» Il eut pour associé M. Delachapelle, ancien enfant de chœur de Fécamp, qui, par son bon goût et son talent pour la composition, devint maître de musique du collège de Louis-le-Grand, à Paris, où il acheva ses études et où il composa, pour l'abbaye de Fécamp, le chant des hymnes en musique, et de cette *musique qui ne vieillit point* dit dom Pichere, maître de musique de cette célèbre abbaye. Ensuite il fut nommé maître de musique de la chapelle du Roi. Mais son amour pour la solitude le fit revenir à la campagne. » Devenu curé de Mentheville, en 1712, dans le doyenné des Loges, il fut bientôt nommé doyen de ce doyenné récemment créé par M. Colbert. Il exerça 29 ans cet humble ministère pastoral et mourut le 18 décembre 1741. Le lendemain il fut inhumé dans le chœur de l'église [1]. Les paroissiens arrosèrent son tombeau de leurs larmes. Laborieux jusqu'au fond du désert, « il partagea ses loisirs entre l'étude de l'Écriture sainte, la théologie et la composition du chant d'église, et il aida beaucoup M. le curé de Hautot. Il composa d'excellentes pièces insérées dans nos livres de chant. Entre autres le magnifique répons *Quicunque* que l'on chante aux fonts baptismaux, dans l'office de Pâques, morceau qui a été copié par le diocèse de Limoges. En considérant le chant de l'*Alleluya*, devant le crucifix, au retour des fonts, et celui des répons *Exultate* pour la procession avant la messe et *Dextera Domini* pour la station, on croirait volontiers que ces trois pièces de chant sont du même auteur. »

Pierre-Nicolas Poisson, naquit en 1727, l'année même où l'on imprimait notre nouvel Antiphonaire. Il vint au monde à Rouen, selon les uns, à Duclair, selon les autres. La première cure qu'il occupa fut celle de Bardouville, sur les bords de la Seine. Il y arriva en 1766 et en partit au mois de mars 1780, pour devenir curé de Boscherville. Il fut le dernier titulaire de la vieille église de Saint-Martin, à présent disparue. En 1791 il prêta serment à la *constitution civile* du clergé et devint curé *constitutionnel* de sa propre paroisse. Il demeura en fonction jusqu'au commencement de 1794, époque où tout culte chrétien cessa en France. Il se cacha pendant la Terreur, puis reparut comme curé dès 1795. Cette même année, il ouvre un registre de baptêmes : les actes en sont signés *Poisson, ministre du culte catholique*. Du reste c'était là l'expression consacrée à l'époque. M. Leblanc de Beaulieu, évêque constitutionnel de Rouen, signe lui-même *chef du culte*

[1] Registres de Mentheville, au greffe du tribunal civil du Havre.

catholique la lettre qu'il adresse au *citoyen* préfet de Rouen, le 14 vendémiaire an IX, pour le prévenir de la tenue du concile métropolitain.

Cependant en cette même année 1800, M. Poisson signe *curé de Boscherville et doyen de Saint-Georges*. On voit que dès-lors il cherchait à faire revivre les vieilles institutions. Mais on peut dire qu'il se trompait de temps et de titre. Saint-Georges avait perdu pour toujours son doyenné; seulement de 1800 à 1802, M. Poisson, curé de Saint-Georges, avait été nommé archi-prêtre de Canteleu, division diocésaine créée par M. Leblanc de Beaulieu et qui ne survécut pas à son auteur [1].

M. Poisson resta curé de Boscherville et archi-prêtre de Canteleu, jusqu'au 20 mai 1802, où il fut transféré à la cure du Héron, sur les bords de l'Andelle. Ce fut pour lui un grand chagrin de quitter sa pauvre paroisse où il avait vécu 22 ans et passé de bien mauvais jours. On raconte qu'à une époque sa misère était si grande que pour gagner sa vie il avait été réduit à filer du coton avec sa vieille servante. Du reste il a laissé des souvenirs à Saint-Georges. Les vieillards parlent encore de sa belle voix, de son amour pour le chant d'église et de son talent pour la musique.

M. Poisson mourut au Héron, le 22 mars 1806, à l'âge de 79 ans. Il fut inhumé dans le vieux cimetière autour de l'église. Mais dans ces derniers temps M. de Pommereu a donné à la commune un nouveau cimetière qui a été bénit le 11 mars 1850. Par une attention particulière pour le bon curé qu'il avait connu, M. de Pommereu l'a fait exhumer en janvier 1851 et transporter dans le cimetière quasi-monumental qu'il vient d'ériger. Non content de l'inhumer près de la chapelle de Saint-Michel, il doit lui accorder une concession perpétuelle et placer une croix sur sa tombe. Nous applaudissons à cette pensée généreuse et touchante.

[1] *Tableau des archiprêtres du diocèse de Rouen*, in-8° de 8 pages, publié en octobre 1800, à la suite d'une *lettre-circulaire* et avec *les actes du concile métropolitain*.





CANTON DE FONTAINE-LE-DUN.

FONTAINE-LE-DUN.



LE Dun est un petit ruisseau qui coule entre la Saâne et la Durdent, c'est un nain que la nature a placé entre deux géants. Simple et modeste dans ses allures, il ne fut jamais qu'une rivière agricole et pastorale, une rigole d'irrigation pour des prairies chargées de troupeaux. Peu d'usines se sont placées sur son cours lent ou irrégulier, suivant le caprice des saisons. Son plus grand rôle dans l'histoire monastique fut de servir de limite aux immenses propriétés de l'abbaye de Fécamp, qui couvraient tout le canton des Plains, depuis la baronie de Vittefleur et les marais de Paluel jusqu'à la prévosté de La Gaillarde [1] et la *Cour-du-Comte*. Fécamp tenait la tête de la rivière, donation des comtes de Caux; Saint-Quentin en occupait le bas, par la libéralité de nos ducs [2].

Le Dun apparaît dans l'histoire à l'époque mérovingienne, les chroniques parlent de la rivière [3] du Bourg et du vieux monastère d'Evrard-Eglise, les diplômes

[1] Cette prevôté s'appelait la prévosté du Dun, *præpositus de Duno*. Cartulaire de Fécamp du XIIIe siècle. — [2] Richard II donna aux chanoines de Saint-Quentin deux églises situées « in Cassis comitatu, unam super fluviolum Dunum sitam, quæ dicitur Ebrardi-Ecclesia et nominatur Abbatia. » — Leprevost, *Anciennes divis. territor. de la Normandie*, dans les *Mém. de la Soc. des antiq. de Nor.*, t. XI. — [3] Dans la chronique de Fontenelle on voit

mentionnent Autigny [1] et Tonneville [2], qui lui versaient leurs eaux.

L'archéologie lui fait une part plus riche encore ; quelques antiquaires l'élèvent jusqu'aux Celtes, à cause de la terminaison *Dunum* si commune aux villes de l'ancienne Gaule ; mais nous, nous nous contenterons des textes que le sol renferme. Il existe un riche dépôt archéologique à Saussemare, à Épineville et à Saint-Aubin-sur-Mer, aux bouches du Dun [3]. Le Bourg-Dun nous a laissé voir une monnaie d'or de Valentinien et plus de 400 médailles de bronze du Bas-Empire [4]. La voie romaine qui, partant de Lillebonne, allait vers le nord par Grainville-la-Teinturière, devait traverser le Dun soit à Évrard-Église, soit à Saint-Pierre-le-Vieux, comme quelques-uns le prétendent. En un mot, le cours du Dun, pour n'être pas chargé de ruines romaines, comme la Saâne ou la Durdent, n'en conserve pas moins dans son bassin des débris de tuiles et de poteries antiques, restes de la première occupation.

La puissance féodale n'a pas hérissé le Dun de ces mottes, de ces châteaux et de ces roques-fortes qui échelonnent généralement le cours de nos rivières. Les modestes manoirs de La Gaillarde, de Flainville et de la Cour-le-Comte, ont disparu depuis long-temps, et l'on retrouve à peine quelques pierres taillées par le génie de la guerre. Les derniers bruits de mort qui aient retenti sur ces rives furent entendus le 8 juin 1589, dans le combat livré par de Chattes et ses royalistes dieppois, à Fontaine-Martel et à ses ligueurs cauchois.

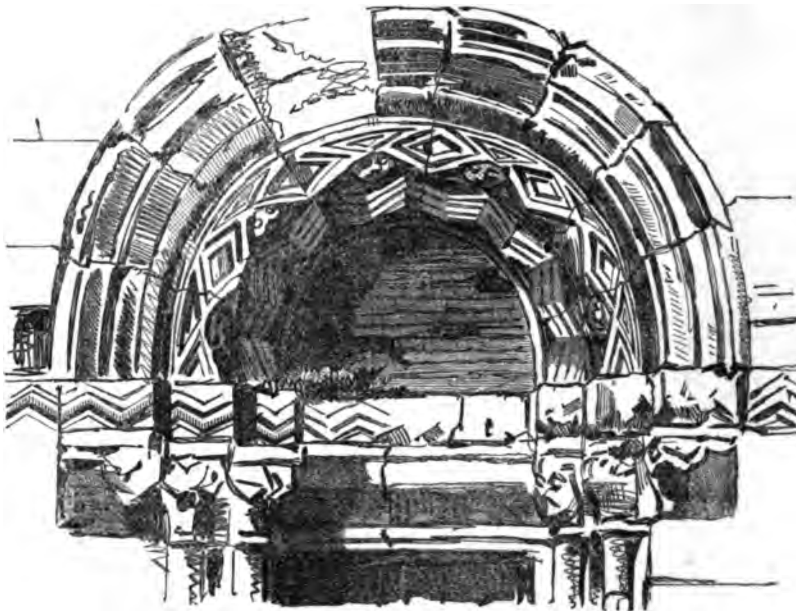
Le Christianisme, voilà le véritable maître du Dun. Notre-Dame, Saint-Pierre, Saint-Denis et Saint-Aubin, voilà ses vrais seigneurs-suzerains ; huit églises paroissiales, une collégiale de chanoines, six chapelles, sont un assez bel apanage pour un ruisseau qui n'a pas un myriamètre de longueur. Malheureusement les chapelles ont disparu ainsi que deux églises

le prêtre Lentberg donner au monastère, en 715, dans le Talou. « Duno. » — Chron. Font., VII. — L'abbé Teutsin le donne au comte Rathaire : « Victriacum super fluvio Duno in monte Atonecurte. » Chron. Font., X. Apud Mém. de la Soc. des antiq. de Nor., t. XI. — Enfin la charte de Richard II, en 1015, dit : « Fluviolum Dunum. » Gall. Christ., t. XI, p. 283, Appendix.

[1] Attiliacum, diplôme de Pépin, en 750, ibid., p. 8. — [2] Tauuacum, diplôme de Childebert, en 705, ibid., p. 6. — [3] Procès-verbaux de la commission des antiquités. — [4] Revue de Rouen, année 1848, p. 57. — Vigie de Dieppe, de décembre 1847.



BAPTISTÈRE DE FONTAINE LE-DUN.



CHAPELLE DU CHATEAU DE LA COUR-LE-COMTE.

paroissiales. Les six autres sont bien négligées et l'ancienne collégiale, la basilique du Dun, l'honneur de ces contrées, est dans un état de dégradation qui fait mal à voir.

Mais une grande prospérité matérielle commence à naître sur ces bords jadis escarpés et sauvages, d'excellents chemins parcourent et traversent la vallée dans tous les sens, d'élégantes maisons s'y construisent, espérons que l'esprit religieux descendra avec la graisse de la terre, cette autre bénédiction du ciel. Alors nous verrons luire de meilleurs jours pour les églises du Dun. Elles se relèveront de leurs ruines, la piété des peuples et l'association des petits renouvelleront ici les merveilles qu'opérèrent autrefois la richesse des monastères et la puissance des châtelains.

Le bourg de Fontaine, métropole actuelle du Dun, est situé à l'ancienne source de la rivière, ce qui lui a valu son nom et son surnom. Il est appelé, dans les cartulaires et les pouillés, *Fontes Duni* [1] *ecclesia de Fontibus Duni* [2] *parochia Sanctæ Mariæ in Fontibus* [3]. L'église, dont parlent ces vieux titres, domine le vallon au pied duquel l'humble ruisseau sortait de terre. Elle est placée sur une colline, du côté du nord.

La première construction fut en pierre tuffeuse et date du XIe et du XIIe siècle. On retrouve ces deux époques dans la nef avec ses ogives, dans le clocher avec son appareil et dans le chœur dont les trois ogives du chevet ont été rebouchées.

Cette église a la forme d'une croix, les transepts paraissent appartenir à la fin du XIIIe siècle. Le clocher, rude et carré au dehors, a été retaillé au dedans. L'intérieur de la nef a également perdu son caractère, il n'y reste guère que des bossets du XVIe siècle, représentant des anges avec les instruments de la Passion. Le pignon de l'ouest et la porte cintrée ont été refaits en 1841.

Le baptistère en pierre est fort intéressant. C'est une cuve octogone, sculptée avec soin, dans le style du XVe siècle.

Là, fut baptisé le 12 janvier 1718, par M. Guerard, curé de la paroisse, Henri-Isaac Roquigny de Bullonde, qui devint un prédicateur célèbre. Il était fils de Vivien Roquigny, escuyer, sieur de Bullonde, et de dame Marie-Madeleine Desmares de Bellefosse. Il eut pour parrain M. Martel d'Ablemont,

[1] Pouillé de Raoul Roussel. — [2] Pouillé d Eudes Rigaud. — [3] Cartulaire de Fécamp, p. 110 et 112.

et pour marraine Mme Aprix de Liremare [1]. De bonne heure, il entra dans la Compagnie de Jésus, ces véritables frères prêcheurs des derniers siècles. La beauté de son débit, la grâce de son action oratoire, lui donnèrent une réputation que ne soutient malheureusement pas la lecture de ses œuvres. Il devint le prédicateur favori et titré de la reine femme de Louis XV. Ses sermons, imprimés à Liége en 1770, forment 4 vol. in-12. Le recueil en est dédié au prince-évêque de Liége [2]. Le père de Bullonde a vécu l'âge des patriarches ; il est mort à Eu, le 9 novembre 1810, âgé de 92 ans 10 mois [3].

Mais revenons à la description de l'église.

Le principal morceau de peinture qu'elle renferme est le grand tableau du Rosaire, qui sert de contre-table. La Sainte-Vierge donne le chapelet à saint Dominique, reconnaissable à sa croix, à son chien et à son globe. Près de lui sont deux religieux à manteau brun comme des Carmes. Une table est couverte de chapelets, on voit d'un côté le pape, un cardinal, des évêques et des religieux, de l'autre un empereur, un roi, une reine, des barons et des chevaliers, symbole des deux pouvoirs. Du reste c'était la manière ordinaire de peindre dans l'Église l'institution du Rosaire. Au bas est l'écu du seigneur-patron, qui fut sans doute le donateur du retable.

Dans la chapelle de Saint-Michel on remarquera deux tableaux sur toile, qui ont peu de mérite comme peinture, mais qui rappellent deux faits curieux de l'histoire de la chevalerie et des croisades. On raconte dans la famille de Bourval, primitivement nommée Tourne-Roche, qu'un seigneur de cette ancienne maison, appelé Isambart, étant à la croisade, combattait avec le roi de France. Un jour le roi, surpris par les Sarrasins, allait succomber, bien qu'il se défendit comme un lion, quand il aperçut au détour d'un rocher sur lequel il s'était acculé, un chevalier arrivant au galop à sa délivrance. Le chevalier s'élance sur le groupe de Sarrasins, les met en fuite et dégage le roi. En souvenir de ce haut fait ce seigneur fit peindre sur son écu un bras sortant de derrière une roche, et le roi voulut qu'il y ajoutât une fleur de lis que l'épée semble soutenir au milieu de deux croissants [4].

[1] *Registres des Baptêmes de Fontaine.* — [2] Guilbert, *Mém. biograph. et litt. sur les hommes de la Seine-Inf.*, t. I, p. 159-62. — Guilmeth, *Description etc.*, t. II, p. 406. — [3] Reg. d'Eu. — [4] Les armes qui signent encore

La tradition ajoute que ce fait est un épisode de la délivrance de Louis-le-Jeune. L'histoire, en effet, raconte que ce prince, un moment séparé des siens et assailli par une troupe de Sarrasins, se battit avec la plus admirable vaillance et résista jusqu'à ce qu'on fut venu le dégager. Il s'était appuyé contre un arbre et cet arbre était sur une éminence, ce qui rendait sa défense moins périlleuse.

Le second fait est relatif à une protection spéciale de la Sainte-Vierge. Un sire de Tourne-Roche, étant également à la croisade, fit vœu à Notre-Dame, qui lui apparut et le sauva de la mort.

C'est en souvenir de ces deux actions merveilleuses qu'ont été placés, par la main des chevaliers, les deux tableaux dont nous parlons, toujours entretenus ou renouvelés par leurs héritiers ou successeurs. Les héritiers des Bourval et des Tourne-Roche sont aujourd'hui MM. Henry et Charles de Riancey, pieux écrivains chers à la France catholique, dignes fils des croisés, qui combattent pour la foi avec autant de courage que leurs pères, et qui, pour la défense de nos autels, manient aussi noblement la plume que les chevaliers ont porté l'épée.

Maintenant sortons de l'église et parcourons le cimetière, nous y trouverons la fin de l'histoire paroissiale.

L'objet d'art le plus intéressant que nous y rencontrerons est un tombeau en grès du XIVe siècle; c'est le grès le plus ancien et le mieux travaillé que je connaisse. Partout ailleurs dans ce pays le grès n'apparaît qu'au XVIe siècle, et il est toujours très-grossièrement sculpté. Ici la croix, placée en relief sur la tombe, est dessinée et découpée avec la finesse et le goût des beaux temps de l'architecture chrétienne. Malheureusement dans l'inscription qui fait le tour je n'ai déchiffré que ces mots : « Ichi gist..... qui trépassa l'an MCCCXXXI. »

La croix de grès qui domine la tombe des morts a été plantée : « L'an mil V^cc XLVII. » A ses pieds sont trois pierres tombales qui recouvrent la dépouille mortelle de trois curés de Fontaine. La première est celle du restaurateur de la croix, qui, par piété, a voulu être inhumé au pied de ce monument du

ces tableaux sont *d'azur au dextrochère armé d'argent, issant d'une roche de même, acosté de deux étoiles et deux croissants de même à droite et à gauche, et ayant une fleur de lys d'or en pointe*. La devise porte : « Virtuti et honori. »

salut des hommes. » Hic jacet D. Laurentius Toustain, presbyter, 2ᵉ portionis Fontis Dun rector anno salutis per crucem, hanc suis sumptibus reinstaurari juxtà quam et humilis tumulari voluit. Obiit die 31 decembris 1699. » Il fut inhumé le 1ᵉʳ janvier 1700. Il était curé depuis 1681.

On lit sur la seconde : « Ici repose messire Nicolas Guerard du Vaudreuil, prestre, curé de la première portion de Fontaine-le-Dun, décédé le 4 mai 1643. » Il était curé depuis 1709. Enfin la troisième porte : « Cy-gist Mᵉ Pierre Leroux, prestre curé de la première portion de Fontaine-le-Dun, décédé le 24 octobre 1705. » Il était curé depuis 1690.

Un curé de Fontaine qui fit quelque bruit au siècle dernier, ce fut M. René Benoist, titulaire de la deuxième portion, de 1764 à 1770. Au mois de juillet 1763 il signa, avec 56 autres curés, la requête adressée à l'archevêque de Rouen, pour la condamnation des œuvres du P. Berruyer. Le cardinal de La Rochefoucauld ayant répondu d'une manière peu satisfaisante pour les signataires, ceux-ci lui répliquèrent, en 1764, par une lettre collective, signée de 64 prêtres, dans laquelle ils demandaient de plus la censure des doctrines du P. Hardouin.

Comme on le voit aisément par les inscriptions que nous venons de transcrire, la cure de Fontaine était partagée en deux portions et cela depuis long temps, car dès le XIIIᵉ siècle, lorsque Eudes Rigaud rédigea son pouillé, il constate qu'il existe aux Fontaines-du-Dun deux curés et deux patrons, lui-même et le seigneur de Guerisi. Le pouillé de Raoul Roussel désigne Gilles de Grems comme présentateur de la première portion, et l'archevêque comme collateur de la seconde. Cet abus, aussi nuisible aux paroissiens que désagréable aux curés, dura jusqu'en 1787.

Fontaine-le-Dun n'était, au siècle dernier, qu'un village du doyenné de Brachy. En 1738, on y comptait 95 feux ; les *Annuaires de la Seine-Inférieure* ne lui donnent encore que 92 feux en 1807, et 100 feux en 1823. A présent, grâce aux chemins, aux administrations, aux halles et aux marchés, il est devenu un bourg charmant et plein de vie. La commune, il est vrai, compte à peine 600 habitants, mais pour arrondir la circonscription paroissiale, Mᵍʳ l'archevêque y a annexé les anciennes paroisses de Saint-Pierre-le-Viger et de Saint-Pierre-le-Petit, ce qui donne un total de 1,133 âmes.

Fontaine, chef-lieu de canton au moment du concordat, fut érigé en cure de deuxième classe. En 1837, Mgr le cardinal Prince de Croÿ lui conféra le titre de doyenné.

Le doyenné de Fontaine possède 10,931 habitants. Il renferme dix-neuf églises, qui se classent de la manière suivante : une cure, douze succursales, une chapelle communale et cinq annexes.

La Léproserie de Saint-Abdon. — Sur la plaine qui sépare le Dun de la Saâne, au bord du grand chemin qui conduit à Luneray, fut autrefois placée la léproserie de Saint-Abdon, que le peuple appelait par corruption Saint-Aaron et les féodistes Saint-Abond. Il serait malaisé de dire comment le nom de saint Abdon ou ses reliques sont arrivés jusqu'ici. Saint Abdon et saint Sennen, son compagnon, étaient des princes persans, qui, devenus chrétiens, furent martyrisés à Rome, sous l'empire de Dioclétien. Déposés dans les catacombes, leurs corps en furent exhumés au VIIe siècle et envoyés en France dans l'église d'Arles-sur-Tech [1]. C'est de là, sans doute, qu'un grain de leur sainte poussière sera venu jusqu'aux bords mérovingiens du Dun. L'église célèbre leur fête le 30 juillet [2]. C'est leur naissance au ciel.

Toussaint Duplessis, qui a écrit l'*Histoire du diocèse de Meaux* et qui devait faire celle du diocèse de Rouen, sans de fâcheuses circonstances, dit dans sa *Description de la Haute-Normandie*, qu'au XIIIe siècle la léproserie de Saint-Abdon dépendait de l'abbaye de Chambre-Fontaine, au diocèse de Meaux. Il raconte aussi que cette maladerie avait été fondée par treize ou quatorze paroisses du voisinage, qui toutes avaient droit d'y envoyer leurs lépreux, à peu près comme vingt-une paroisses de Rouen fondèrent le Mont-aux-Malades [3], et comme les autres établirent pour leur usage les maladeries de Sainte-Marguerite du Bourgdeny, de Saint-Claude de Darnétal et de Sainte-Véronique du Bois-Guillaume [4]. Cette association pour le malheur était commune au moyen-âge, c'est ainsi que nous voyons Étretat s'associer à Saint-Clair pour la léproserie de *Saint-Nicolas de la Chantrerie* [5].

Duplessis ajoute que les lépreux de Saint-Abdon présentaient

[1] *Bulletin des comités historiques*, numéro de mai 1851. — [2] Martyrologium romanum, p. 207, in-4°, Paris, 1700. — [3] Farin, *Hist. de Rouen*, VIe partie, p. 26. — [4] Duplessis, t. II, p. 149. — [5] Duplessis, t. I, p. 401 et 453.

eux-mêmes à leur chapelle. Cette prétention n'était pas sans analogie. L'étude des églises de l'arrondissement du Havre nous a montré les lépreux de Saint-Eustache du Bec-Crespin, nommant les curés de Turretot[1] et de Bouville[2]. Eudes Rigaud nous fait voir les lépreux de Pavilly nommant à la cure d'Ancretieville. L'annaliste bénédictin cite même plusieurs actes de ce privilége insolite. En 15 9, dit-il d'après les registres de l'archevêché de Rouen, les lépreux et les habitants des quatorze paroisses fondatrices, présentèrent à la chapelle. En 1516 les quatre lépreux que renfermait l'établissement y présentèrent de nouveau, en 1547 ce fut la même chose, et en 1552, le seul lépreux restant, exerça ce droit pour la dernière fois. Aussi en 1574 ce furent les paroisses qui présentèrent par procureurs. Mais en 1609, 1649 et 1668, le seigneur de la terre ayant repris ses droits aliénés depuis des siècles, y présenta à son tour. Toutefois l'institution périt entre ses mains. Le 24 décembre 1695, Louis XIV, par lettres patentes, réunit la maladerie de Fontaine à l'hôpital de Grainville-la-Teinturière, que les Bec-de-Lièvre venaient de fonder[3]. La chapelle de Saint-Abdon tombait en ruines depuis longues années, lorsqu'elle acheva d'être démolie en 1824. Le terrain appartient toujours à l'hospice de Grainville, qui pour cela devrait bien recevoir un malade de Fontaine.

SAINT-PIERRE-LE-VIGER

Au-dessous de Fontaine et à la source ordinaire du Dun, on aperçoit au milieu des arbres l'église de Saint-Pierre-le-Viger, bien maltraitée par la Révolution. Dépouillée, vendue même, elle a dû sa conservation au zèle de ses habitants. C'est un édifice du style ogival primitif, mais où le tuf domine dans l'appareil, ce qui me fait croire qu'elle appartient au XIIe siècle.

La nef est mêlée de tuf et de craie moderne. Le portail est une ogive primitive comme à La Gaillarde. Le clocher, en grès, a été construit au XVIe siècle sur le transept du nord. On dit qu'il fut bâti par les seigneurs du lieu, dont plusieurs reposent dans la chapelle qui est sous sa voûte. Leurs noms se lisent sur les cloches, dont il reste encore deux dans la flèche d'ardoise. La grosse, fondue par Cavillier, en 1752, aux dépens

[1] Duplessis, t. I, p. 326 et 717. — *Les Églises de l'arr. du Havre*, t. I, p. 235. — Pouillé de Rigaud. — [2] Duplessis, t. I, p. 366. — [3] Id., ib., p. 196.

de la fabrique, a été « bénite par Pierre Chrétien, curé de la paroisse; Honoré Néel étant trésorier en charge. »

La petite vient de l'église démolie de Saint-Pierre-le-Petit. On lit dessus l'inscription suivante : « L'an 1780, j'ai été bénite par Me Louis-Prosper Gallois, curé de ce lieu, et nommée Catherine, par messire Jean-Baptiste de Clercy, prestre, vicaire-général du diocèse de Rouen, seigneur et patron d'Angiens, Silleron, Tonneville, et noble demoiselle Catherine-Françoise Beaudouin, dame de Gonzeville et baronne d'Envermeu, dame et châtelaine de Boissey, Tilloy et autres lieux. »

Le patronage de cette église appartenait de plein droit à l'archevêque de Rouen au temps d'Eudes Rigaud. Ce prélat vendit un jour les dîmes de Saint-Pierre la somme de sept livres. Lui-même déclare avoir nommé à cette cure Raoul d'Aubuchon. Plus tard des seigneurs élevèrent des droits contre la prérogative de nos pontifes. Jean de Saint-Martin-le-Gaillard fut débouté de ses prétentions par sentence du bailli de Caux, en 1327, conformément aux assises d'Arques, en 1330. Cependant les pouillés, qui font autorité en pareille matière, varient de jurisprudence. Celui de 1648 dit qu'il est alternatif entre l'archevêque et le seigneur du lieu. Celui de 1704 l'attribue aux Feuillants de Blérencourt; enfin, celui de 1738 le partage encore entre l'archevêque et les Feuillants de Blérencourt comme patrons laïques, au droit du seigneur. 1789 termina toutes ces querelles, comme l'épée d'Alexandre trancha le nœud gordien.

Saint-Pierre-le-Viger, dont le surnom vient d'un seigneur, comptait 110 feux en 1738, et 221 en 1223, époque de la réunion de Saint-Pierre-le-Petit. Aujourd'hui c'est une commune de 700 âmes, annexée à la cure de Fontaine-le-Dun.

Saint-Pierre-le-Petit. — Saint Pierre était le grand protecteur du modeste ruisseau du Dun, et l'abbaye de Fécamp semblait l'avoir constitué le gardien de ses nombreuses propriétés aux sources de cette rivière. Outre Saint-Pierre-le-Vieux et Saint-Pierre-le-Viger, le chef des apôtres protégeait encore la paroisse de Saint-Pierre-le-Petit, que le monastère de la Sainte-Trinité avait rangée dans son exemption diocésaine, du consentement des papes, des pontifes et des rois. C'était, comme le nom l'indique, une petite paroisse de 50 feux, dont l'église, sur les bords de la rivière, fut supprimée au Concordat et annexée à Saint-Pierre-le-Viger. En 1823 la municipalité

de Saint Pierre vendit, pour 1,500 fr., un de ces vieux temples que la piété des peuples avait multipliés dans cette vallée soumise aux moines depuis sa naissance jusqu'à l'Océan. De cette existence paroissiale, il ne reste plus qu'une pièce sur parchemin, datée de 1494 et revêtue d'un sceau de cire verte, et quelques actes concernant l'ancienne charité de Saint Pierre, le tout déposé aux archives départementales de la Seine-Inférieure.

CRASVILLE-LA-ROQUEFORT.

Sur le mamelon le plus imposant qui commande la source du Dun, les siècles guerriers qui nous ont si péniblement enfantés, assirent une *roque-forte*, forteresse militaire, tertre de gazon remparé de silex et entouré de fossés. Les terrassements se voient encore au milieu des vertes plantations de hêtres et de pommiers. Des broussailles poussent dans les douves jadis remplies d'eau, maintenant devenues de vraies grenouillères. Les circonvallations féodales se lisent encore sur le sol des masures garnies de troupeaux et de pommiers en fleurs.

Le vieux castel a disparu; il aura sans doute succombé sous la torche des Anglais ou les assauts de la Ligue, mais l'élégante gentilhommière qui l'a remplacé, a conservé un poétique souvenir des temps guerriers dans ses tourelles longues et pointues. Le corps de logis, bâti avec du grès et de la brique rouge, a été construit dans le style appelé *Médicis*, dont le plus riche spécimen est à Paris le palais du Luxembourg. Les armes du fondateur ont été conservées sur la porte, avec le chiffre de 1602, année de son élévation.

Les châtelains de Crasville, pieux comme tous les croisés, comme tous les chevaliers des âges héroïques, avaient fondé, près de leur château, dans l'église paroissiale de Saint-Martin, un prieuré de moines qu'ils donnèrent à l'abbaye de Tiron déjà propriétaire de Ribeuf et de Bacqueville. Cette donation dut avoir lieu dans la première moitié du XII[e] siècle. Crasville, dès-lors, fut un prieuré-cure où le monastère percheron plaça toujours deux ou trois de ses enfants pour y prier et faire l'office.

Une maison leur fut donnée près de l'église. Cette demeure se voit encore au côté nord de l'édifice. C'est une vieille habitation en bois qui annonce un grand presbytère du temps de

Henri IV. Des bâtiments ruraux l'entourent avec une grande cour qui s'appelle encore le *Pâturage de la Prieurée*. Les religieux entraient dans l'église par une porte actuellement cachée par le confessionnal. Nous n'avons guères mention de ce prieuré ni dans l'histoire, ni dans les archives. Rigaud, le grand visiteur de la Normandie chrétienne au XIIIe siècle, ne paraît pas y être jamais venu. Seulement sur une page de son *Journal* de l'année 1266, il mentionne une visite au prieuré de Basqueville, où il trouve un des moines de Crasville [1].

Les principaux titres qui nous restent de cette existence religieuse et monastique sont deux pierres tombales qui se trouvent dans la chapelle de Saint-Martin. Malheureusement elles étaient à moitié cachées sous les bancs et usées par les pas des fidèles. A notre prière, M. le curé a bien voulu les dégager, les soulever même et les encastrer dans le mur afin de les conserver. Ces pierres ne sont plus que des souvenirs, car, déplacées à la Révolution, elles ont cessé de couvrir les cendres qu'elles devaient protéger.

Toutes deux sont intéressantes, quoique d'une époque très-différente. L'une est du XIIIe siècle, l'autre du XVIe. Sur la première est gravé un prêtre vêtu de la planète antique et tenant un calice dans ses deux mains. Je n'ai pu lire que ces mots : « *Ichi gist Pierre Jourdain, prestre, jadis prieur d'ichist...* » Il en reste juste assez pour nous apprendre que c'est là un prieur de Crasville, au temps de saint Louis et d'Eudes Rigaud. La pierre voisine, beaucoup mieux conservée, montre, gravée au bas, la figure d'un mort couchée en travers, surmontée des armes et du bâton prieural, et accompagnée d'un vers latin :

« Ultimus ad mortem venit post matata morbus. »

Le haut de la dalle est occupé par une longue inscription dont une moitié était alors malheureusement cachée dans les bancs. Voici ce que j'ai pu lire : « *Icy gist religieux et ... frère Jacques-Agnès Gattel ? .... canon et prieur de céans* (lequel a fait) *faire ceste chapelle les tra* (vées ?) *prochaines d'icelle le milieu .... plusieurs autres dessus .... prieurée le tout .... mises et ... et auquel il travailla de sa personne. L'an de grâce mil cinq cens...* » Il est clair comme le jour qu'il s'agit encore ici d'un prieur de Crasville, du dernier peut-être, car la Ligue dut ruiner cette maison, mais dans tous les cas, il s'agit d'un homme intéres-

[1] *Regestrum visit. arch. Rothom.*, p. 542.

sant, dévoué et laborieux, qui a réédifié l'église, rebâti la chapelle, et qui même y a travaillé de ses mains. Noble exemple légué à la postérité chrétienne, douce consolation que goûtèrent saint Victrice et saint Eutrope, et qu'exprimait si bien dernièrement Mgr Pie, évêque de Poitiers, quand il disait, en parlant de la maison de Dieu : « Quoniam placuerunt servis tuis lapides ejus. »

Maintenant que nous avons raconté le prieuré, disons un mot de l'église et de la cure.

L'église de Crasville s'annonce de loin par une flèche d'ardoise, fine et élancée, que supporte une tour de grès, du règne de Louis XIV. La Révolution, qui avait changé l'église en *club*, a effacé sur le portail les armoiries des patrons ; elle les a laissées subsister sur la *litre* qui enveloppe la sacristie et les nefs.

Le grès a servi à construire cette église comme toutes celles du pays. Le chœur a été refait au temps de Louis XVI. La nef présente deux époques : au midi le XVIe siècle, au nord le XVIIIe. Ce dernier replatrage a eu lieu vers 1766, lorsque l'on supprima la nef septentrionale que le public nomme l'*allée des moines*. Ce collatéral était la chapelle de Saint-Martin, siége d'une confrérie. Cette chapelle, établie dès le XIIIe siècle, fut renouvelée au XVIe, comme le prouvent l'inscription du prieur Jacques-Agnès et la fenêtre du chevet qui garde encore une Trinité dans les débris de ses vitraux. N'oublions pas les jolis socles de pierre qui supportent les statues de saint Mein et du thaumaturge des Gaules. Dans le reste de l'église nous ne citerons plus que les stalles en chêne et un baptistère en pierre, de forme octogone, qui doit dater du XIVe siècle ou de la fin du XIIIe. Malheureusement les chapiteaux des petites colonnes ont été mutilés.

Comme nous l'avons déjà dit, l'abbaye de Tiron posséda tout ensemble la cure et le prieuré de Crasville. Je pense que des moines ont dû desservir primitivement la paroisse. Rigaud dans son pouillé cite l'abbé de Tiron comme patron incontesté de *Crasseville*, qui valait 25 livres et comptait 60 maisons. En 1513, selon Duplessis, l'abbé présenta encore, mais en 1556 le seigneur lui disputait le patronage. Le pouillé de 1648 est pour l'abbé, celui de 1704 balance entre les deux, mais celui de 1738 décide pour le seigneur, en constatant toutefois, comme fait historique, l'antique privilége du monastère char-

train. En 1738 Crasville comptait 120 feux, et aujourd'hui c'est une succursale de 900 habitants.

BRAMETOT.

Le nom de ce village nous avertit que nous sommes sur la hauteur, car le *tot* saxon ne se rencontre jamais dans une vallée. Il nous rappelle aussi que nous avons sous les yeux un des derniers restes de cette vieille rive saxonique, si souvent envahie par les barbares du Nord, qui débouchaient par les vallées de Dieppe, de Weules, de Weullettes, d'Oistretal, de Witteflew, de Harflew, d'Oudalles et surtout des Grandes et des Petites Dalles auxquelles ils ont laissé leurs noms.

Mais si le nom du village est ancien, l'église ne l'est guère, car elle a été entièrement renouvelée avec du grès depuis trois cents ans. La nef date du siècle dernier. Le chœur remonte au XVIe, moins les fenêtres. Une inscription incomplète, mais parfaitement gravée sur grès, tient lieu d'histoire : « Faicte par Me Roger... journée... l'an mil V^cc^XXXII, natif de St-EAEN, curé de ce liev, P. P. L. D. (priez pour lui Dieu). »

Saint Denis, évêque et martyr de Paris, est le patron de cette église. Son nom se lit gravé sur un contre-fort placé près du portail, *S. Dionel*. Le second patron est saint Gilles, anachorète accompagné de sa biche symbolique. On y conduit les petits enfants malades de la peur. Les archives du presbytère conservent le souvenir d'une confrérie.

En 1826, un nouveau protecteur fut donné à cette église. La fabrique de Brametot venait de vendre l'église de Grainville-le-Renard, définitivement réunie à la succursale. Pour effacer ce qu'avait d'odieux une semblable destruction, M. le curé eut l'idée de bâtir, au midi de l'église, une chapelle dédiée à saint Georges, patron de l'église démolie. C'était une pieuse pensée, mais qui a été affreusement rendue, car la chapelle a été construite en bois et en argile. C'est ce que j'ai rencontré de plus rustique et de plus provisoire. En la voyant on ne peut faire qu'un vœu : celui de ne la plus revoir.

La fabrique de Brametot n'est pas heureuse dans ses travaux de construction. En 1834, elle a fait bâtir au côté nord une chapelle de la Vierge, qui ne s'accorde pas mieux que la précédente avec le reste de l'église. Drouet était digne d'en devenir le décorateur, juste deux ans avant sa mort.

Le clocher, placé au portail, est une humble flèche couverte d'essente et d'ardoise, où l'on retrouve encore quelques pigeons qui ont survécu à tous les canons ecclésiastiques qui tonnent contre eux depuis six cents ans. En effet, dans les anciens statuts de Pierre de Collemieu, archevêque de Rouen, en 1235, nous lisons cette prescription adressée aux curés : « *Ut non habeant columbos in campanilibus suis*. » C'était une mesure de propreté qui avait inspiré cette loi, car rien n'est plus innocent que la colombe et rien ne figure mieux l'âme fidèle au sein de l'Église.

Dans le cimetière est une croix de grès de « l'an xvc L, » dont la base est couverte d'écussons, de cœurs percés de flèches, de mains jointes et d'autres emblèmes de la fidelité et de la douleur. Sur le fût sont les instruments de la Passion. Ici, comme partout, le sommet a été cassé à la Révolution.

Très-long-temps la cure de Brametot a relevé de la châtellenie de Hautot-sur-Dieppe. Vers 1230 le chevalier Pierre de Hautot présenta le prêtre Robert à l'archevêque Pierre de Collemieu, qui l'accepta. La cure valait alors 40 livres et comptait 35 paroissiens. La châtellenie de Hautot ne tarda pas à entrer dans la maison d'Estouteville, qui l'a représentée jusqu'à la Révolution. En 1738, il y avait 72 feux à Brametot ; aujourd'hui c'est, avec les réunions de Grainville et d'Autigny, une succursale de 830 habitants.

Grainville la Renard. — Ce hameau portait ces deux noms dès le xiiie siècle, car nous le retrouvons tout entier dans le pouillé d'Eudes Rigaud et dans celui de Raoul Roussel [1]. Duplessis dit pourtant qu'on l'a appelé parfois *Grainville-la-Draeuse*. L'église ne subsiste plus, elle a été démolie vers 1825, avec l'autorisation de M. Lesurre, vicaire-général, qui en permit la vente pour la construction d'une chapelle de Saint-Georges dans l'église de Brametot.

Les pouillés et les archives sont à peu près les seuls qui aient conservé le souvenir de cette église. Le pouillé de 1738 lui donne 30 feux, celui de Rigaud 7 paroissiens. A cette époque le patron était Jean de Bouteilles, qui avait épousé la fille du chevalier Gauthier de Grainville et qui présentait au droit de sa femme. Les archives du département gardent, pour celui qui voudra étudier l'histoire de cette humble existence parois-

[1] Grainville-la-Regnard.

siale, de vieux contrats en parchemin, de 1649, de 1693, etc. et un registre des délibérations de la fabrique, de 1723 à 1760.

Le point géographique qui domine les sources du Dun semble remonter aux temps mérovingiens. Saint-Denis possédait des terres à Autigny, qu'il appelait *Atiliacum* [1]. Fontenelle paraît avoir eu aussi des possessions dans ce même village, désigné sous le nom de *Victriacum super fluvio Duno* [2]. Enfin, la cathédrale de Rouen avait reçu du duc Robert Ier, une portion du village de Grainville, qui ne peut être que le nôtre, puisque lui seul est situé dans le comté d'Arques ou de Talou [3].

AUTIGNY.

A la naissance de l'humble vallon du Dun et dominant la source de cet antique ruisseau, on découvre au milieu des arbres la modeste église d'Autigny, privée de prêtres depuis 34 ans. La situation de ce petit oratoire est délicieuse. Le cimetière verdoyant est entouré d'ormes, de frênes et de hêtres, qui répandent sur ce champ de repos une suave fraîcheur. Le nom d'Autigny est ancien, sa terminaison indique les temps mérovingiens. Tout porte à croire que ce lieu est le même qu'*Atiliacum* que Pepin-le-Bref donna, en 750, à l'abbaye de Saint-Denis [4], et que Charlemagne confirma, en 775, sous le nom d'Artiliaco [5]. Ce qui tend à prouver l'identité c'est qu'*Atiliaco* et Autigny sont situés tous deux dans l'ancien comté de Talou. Le patronage de saint Martin est encore de nature à confirmer nos conjectures. L'origine de son nom vient sans doute des eaux dont cette vallée était remplie.

Toutefois l'église est là depuis le XIe siècle, car au chevet on remarque la pierre tuffeuse et les contre-forts plats de ce temps. Au côté de l'Epître on voit dans le sanctuaire une double piscine qui doit remonter au moins à la période anglo-normande. Il restait encore de cette époque un vieil autel de pierre, dont la table a été mise à la porte en 1848.

Le XVIIe siècle est venu, avec le grès, renouveler le chœur et une partie de la nef, le reste a été refait avec de la brique au siècle dernier. Vers 1787 on dut faire à Autigny une sacristie

[1] *Anciennes divisions territoriales de la Normandie*, par M. Auguste Le-prevost, dans les *Mém. de la Soc. des Antiq. de Normandie*, t. XI, p. 8. — [2] Id., ibid., p. 7. — [3] Id., ibid., p. 10 — [4] *Hist. de l'abb. de Saint-Denis*, par Félibien. — *Pièces justif.* XXXIII — [5] Ibid. LII. — *Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.*, t. XI, p. 8.

en brique, et le portail actuel. On raconte qu'alors on transporta, du haut de la nef au bas, la petite flèche d'ardoise qui s'y voit aujourd'hui. Cropus avait donné l'exemple en 1786, et Crescentino, en Piémont, en 1776 [1].

Un travail de menuiserie avait précédé de quelques années ce remaniement, nous voulons parler de la contre-table en bois, ornée de quatre évangélistes en relief, et dont l'ensemble résume presque la vie du Sauveur. Devant l'autel est figuré l'Agneau sans tache, immolé pour le monde. Le tabernacle représente le tombeau entouré de gardes, d'où le Christ sort bientôt triomphant. Ce groupe est surmonté d'un tableau représentant *Jésus montant au ciel*. Autant qu'il est permis d'interpréter la pensée à travers les âges, nous croyons avoir saisi l'idée des fondateurs, en disant qu'ils ont eu l'intention de placer ici un abrégé des grands mystères chrétiens.

L'église d'Autigny était la propriété de l'abbaye d'Ouville. Vers 1207, Gilbert, frère de Guillaume, seigneur d'Ouville, donna cette église au prieuré de chanoines récemment fondé par ceux de sa maison. Long-temps la cure resta régulière et canoniale. Pendant les vingt années que l'archevêque Rigaud visita le prieuré d'Ouville, il trouva presque invariablement deux chanoines à Autigny, qu'il appelle constamment *Auteny* [2]. Duplessis dit que cette coutume existait encore en 1499 et 1596. Les trois pouillés imprimés disent la cure séculière et à la présentation des Feuillants d'Ouville-l'Abbaye.

En 1738 il y avait 30 feux. Aujourd'hui c'est une commune de 350 habitants, annexée à la succursale de Brametot.

Dans son *Histoire du prieuré du Mont-aux-Malades-lès-Rouen* [3] M. l'abbé Langlois, cite, comme premier prieur commendataire de cette maison, Guillaume d'Anteny ou d'Autigny, chanoine de Rouen, depuis 1481, et ancien curé de Saint-Germain de Pont-Audemer. Il était versé dans la science ecclésiastique. Le chapitre de Notre-Dame le députa comme son représentant au concile provincial de Normandie, tenu à Rouen en 1522. Après avoir administré sagement son prieuré, de 1518 à 1529, il mourut à l'âge de 90 ans, et fut inhumé dans l'église du Mont-aux-Malades.

[1] *Les Eglises rur. de l'arr. de Dieppe*, p. 110. — [2] Duo canonici apud Auteny. — *Regestr. visit. arch. Rothom.*, p. 132, 173, 519, etc. — [3] Chap. VII, p. 140.

ANGLESQUEVILLE-LA-BRAS-LONG.

Sur la plaine qui sépare le Dun de la Durdent, on voit s'élever sur un haut tertre, entouré d'arbres et de murs, l'église de Sainte-Anne d'Anglesqueville. Une flèche d'ardoise, assez élancée, recouvre un clocher dont la tour carrée appartient au style ogival primitif. Les fenêtres qui éclairent la tour sont des ogives à lancettes, et les arcades qui la supportent sont magnifiquement tapissées de colonnes élégantes et multipliées. La voûte, refaite au XVI[e] siècle, est percée d'un trou pour monter les cloches et soutenue par trois consoles sous forme de tête humaine. Cette partie de l'église est vraiment monumentale, le reste l'est beaucoup moins sans être toutefois dépourvu d'intérêt. Le chœur, par exemple, refait au XVI[e] siècle, dans sa partie septentrionale, présente au midi une fenêtre du XIII[e], dont un chapiteau m'a paru digne d'attention : c'est un homme accroupi, la tête couverte d'un capuchon, tenant d'une main un bâton sculpté comme celui d'un prieur et de l'autre un bonnet carré. Est-ce un portrait? est-ce un symbole? voilà ce que nous ne saurions décider.

Quant aux transepts, nul doute qu'il n'y en eût autrefois, mais ceux qui existent actuellement ont été refaits, celui du nord au XVI[e] siècle, celui du sud au XVIII[e]. Le transept nord, dédié à la Sainte-Vierge, présente plusieurs particularités assez étranges. Au-dehors on remarque un écusson surmonté d'un casque dont le champ est rempli par un vase plein de fleurs. A l'intérieur on lit sur de la brique : « P. Lecordier, thésaurier, 1627. » C'est en effet la date d'importants travaux faits à cette chapelle, si ce n'est celle de la chapelle elle-même.

La nef, simple et sans intérêt, a été reconstruite en grande partie au XVI[e] et au XVIII[e] siècle. Aux deux époques le grès du pays en fit tous les frais.

Cette église posséda autrefois un grand nombre de bas-reliefs en albâtre, du XIV[e] ou du XV[e] siècle. Ils furent sans doute déplacés à la Révolution, ou à l'époque où l'on installa les contre-tables en bois. Les sujets représentés par ces sculptures étaient les apôtres et la vie du Sauveur des hommes. Parmi les fragments qui restent entassés sur les confessionnaux et dans les armoires, nous avons distingué l'Adoration des Mages et un Crucifiement qui provient peut-être d'une Passion. Parmi

les apôtres nous avons reconnu saint Pierre, saint Philippe et saint Barthélemy, tenant sur un phylactère leur article du symbole; puis une Trinité entourée d'anges adorateurs, et un fort joli saint Clément, pape, avec tiare sur la tête et ancre à la main. Cette figure est délicieuse.

Il nous serait pénible de penser que toutes ces créations, si pleines de la foi naïve de nos pères, ont été enlevées du fond du sanctuaire, pour y placer une contre-table en bois, à colonnes creuses du temps de Louis XIII. Cette boiserie est délicate et fine, mais elle est loin de remplacer pour nous le collège apostolique et les actes vivifiés de la vie du Sauveur.

L'église d'Anglesqueville possède plusieurs pierres tombales et inscriptions obituaires. Ces dalles, ces écrits indiquent les nombreuses fondations qui furent faites autrefois à cette église. Rappelons-en quelques-unes : d'abord près du chœur est une dalle du XIIIe siècle, représentant un prêtre, l'inscription en est effacée. Dans une chapelle est également une longue inscription, à peu près illisible, placée sur la tombe d'une femme décédée en novembre 1603. Dans l'autre est la fondation de Nicolas Toustain, « vivant écuyer, seigneur de Calleville, decédé le 9 août 1645. Il attend cy-devant la resurrection, et a fondé un obit de trois messes par contrat passé avec les seigneur, curé, trésoriers et paroissiens, le 10 mai 1645 ».

Enfin, près du baptistère qui présente huit figures d'hommes ou d'enfants très-grimaçantes, on a exilé une pierre tombale du XIVe siècle, dont la figure et l'inscription s'effacent tous les jours. On y reconnaît cependant une femme, dont la tête, posée sur un coussin, est très-gracieusement encadrée. Ses mains sont jointes et son chef est couronné, chose rare. Nous avons, avec beaucoup de peine, déchiffré ces mots : « Ichi gist Elis Duval, mere de messire Ricard Duval, qui trespassa l'an de grâce mil CCC quatre-vingt le mardi devant ... de la quelle Diex ait merci ».

Il est évident que cette paroisse posséda toujours des seigneurs ou des personnes riches, car l'église est couverte d'écussons et d'armoiries, et la croix du cimetière en présente une preuve remarquable. Cette croix, placée devant l'église, est haute et belle, le fût, en grès, est couvert des instruments de la Passion. La croix qui surmonte est bien exécutée. Le pied est revêtu

des écussons des donateurs, au milieu desquels on lit : « L'an Mv^{cc} xxxv. »

La cure fut toujours seigneuriale et la terre d'Anglesqueville fut un fief important. Sous Henri IV il relevait de la terre de Caniel, mais il en fut démembré en juillet 1637, par lettres-patentes données en faveur de Jean Toustain [1].

Au XIIIe siècle la terre d'Anglesqueville dépendait du comte de Dreux, qui avait présenté à la cure le prêtre Barthélemy. Sous le règne de Louis IX, pendant que le saint roi était à la croisade, le bénéfice devint vacant. Me Jean de Nointel, archidiacre d'Eudes Rigaud, reçut le clerc Richard de Varneville, présenté par l'évêque de Paris, alors vice-roi du royaume. Il est probable que le seigneur était mineur ou à la guerre sainte. Cependant, dans le pouillé de Raoul Roussel, le roi est indiqué comme patron d'Anglesqueville-la-Bras-Long.

Jusqu'à la Révolution la cure resta seigneuriale. En 1250 elle valait 15 livres et comptait 70 paroissiens. En 1738 il n'y avait plus que 45 feux. De nos jours c'est une succursale de 410 habitants.

Peu d'églises possèdent, au dépôt départemental, des archives aussi complètes qu'Anglesqueville. Outre une liasse considérable de contrats, de reçus, de titres, de rentes et de fondations, on y trouve tous les registres des comptes et délibérations de la fabrique, depuis 1535 jusqu'en 1792, sans lacune importante. C'est là un dossier précieux où l'on pourra puiser toute l'histoire paroissiale; malheureusement la nature de notre travail ne nous permet pas d'en faire usage.

Sur cette paroisse, mais partagé avec celle de Héberville, existe un hameau considérable appelé, dans la langue du pays, le Bour-Étout, comme si l'on voulait dire le *bourg aussi*. Une grande rue partage en deux portions ce village, auquel il ne manque qu'une église. Dans un carrefour, où s'élève un calvaire, se tenait chaque semaine un marché, qui, je crois, dure encore. Je m'imagine que ce marché a dû son existence à des protestants obligés par la loi de s'éloigner d'un clocher catholique [2], ou à une maladie contagieuse qui aura forcé les marchands de quitter les centres de population pour se retirer

[1] Duplessis, t. I, p. 225. — [2] Comme à Gonneville-la-Mallet, où le seigneur protestant tenait le marché autour de son château, le marché a attiré à lui l'église qui y a été transférée en 1830.

dans la campagne [1] Quoi qu'il en soit nous manquons de renseignements et même de traditions.

C'est un nom assez étrange que celui d'Anglesqueville, quand on songe que ce village, comme tous ceux qui le portent parmi nous, en était baptisé dès le XIe siècle [2], c'est-à-dire à une époque où les relations avec l'Angleterre n'étaient qu'à l'état d'échange et de société. Que le nom d'Anglesqueville se trouve donné à quelques-uns de nos hameaux, après l'invasion anglaise de 1415 ou la conquête de Guillaume en 1066, cela se comprend ; mais dans les premières années du XIe siècle, ceci devient un problème mal aisé à expliquer. Quelques-uns cependant ont cru y voir une trace du passage des Angles, ce peuple envahisseur de la Grande-Bretagne. Cette tribu septentrionale a pu stationner quelque temps sur nos côtes ; rien n'est impossible, lorsque l'hypothèse s'enfonce dans le chaos des invasions barbares.

Du reste, toutes ces suppositions, tous ces embarras, disparaissent si l'on adopte l'étymologie proposée par Duplessis, et qui consisterait à appeler ce lieu *Anslec-Villa* ou *terra filiorum Anslec*. Il dit que ce nom est donné à ce village dans les titres de l'abbaye de Fécamp. Or, Anslec, ajoute-t-il, était un seigneur normand de la suite de Guillaume Longue-Épée [3]. En effet dans un cartulaire de Fécamp du XIIIe siècle, nous lisons « Anslec villa » en parlant d'un Anglesqueville que nous croyons être Anglesqueville-les-Murs [4]. Mais il n'en est pas moins vrai que le principe reste.

Quant au surnom de la Bralon ou la Bras-Long, il me paraît naturel de l'attribuer à un seigneur nommé Bralon ou Bras-Long, comme d'autres s'appelaient Bras-de-Fer, Côte-de-Fer, Courte-Heuse, Courte-Cuisse, Long-Col, etc. Cette *villa* aura pris le surnom de son propriétaire, à l'exemple de tant d'autres *villes* qui ont pris ceux de Martel, des Maillets, de Mallet, de Goupil, de Milon, de Guerard, de Grenier, de Manuel, de Regnault, de Mauconduit et de Mal-Gardé. Duplessis paraît partager complètement cette opinion.

[1] Comme à Saint-Saëns, au lieu dit le *petit jeudi* ou le petit marché. — [2] Anglesqueville-sur-Saâne, appelé *Anglica villa* dans la charte de Raoul de Varenne, donnée en 1059 — *Cartulaire de l'abb. de Sainte-Cath.-du-Mont* publié par M. Deville — Anglesqueville-les-Murs, appelé de très-bonne heure *Anglica villa murata* dans les titres de l'abbaye de Fécamp — *Descript.*, etc., t. I, p. 279 — [3] P. 30, à la bibliothèque de Rouen.

HÉBERVILLE.

La petite église d'Héberville est gaîment placée sur un cimetière champêtre, ombragé d'arbres et couvert de tombes verdoyantes. Le monument est peu intéressant par son architecture, mais le sanctuaire nous offrira de pieux souvenirs ecclésiastiques. La nef, en grès, dut être construite vers 1660 et remaniée en 1771. Le chœur, renouvelé à diverses époques, conserve encore quelques restes des siècles chrétiens. Ce sont, au chevet des contre-forts en tuf, une ogive à double lancette du XIIIe siècle, et au côté du midi un cintre roman, un peu enfoncé, qui dut servir de porte pour les hommes et pour le clergé.

Quand nous aurons cité deux statues en pierre du temps de Louis XIII, placées à la contre-table, un tableau du Sacré-Cœur, de 1720 environ, et la croix du cimetière, nous aurons terminé la revue des monuments d'Héberville. On lit ces mots au pied de la colonne de l'espérance chrétienne que nous venons de citer : « *M. Ch. Grenon, prêtre, a donné la croix en* 1691. »

L'histoire paroissiale n'est guère plus longue que l'inventaire ecclésiologique. Dans les archives du presbytère se voit une bulle de Clément XIV, accordant des indulgences plénières à la confrérie de Sainte-Austreberte, patronne après Notre-Dame. Le prieuré de Longueville nommait à la cure d'*Herberville*, d'après le pouillé d'Eudes Rigaud, suivi en cela par ceux de Harlay, de Colbert et de Tressan. Parfois le prieur conservait le titre de curé primitif. Sous saint Louis, le prêtre Nicolas, personne d'Héberville, avait été reçu par Pierre de Collemieu, comme vicaire annuel du prieur de Longueville. Il y avait alors 80 feux, et 60 en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 500 habitants.

Le principal intérêt que présente cette petite église, ce sont ses deux derniers curés à la fin du XVIIIe siècle. Le premier fut Philippe-Thomas Taveau, né au Havre, le 23 novembre 1744, choriste de Notre-Dame, puis principal du collége du Havre. Emigré en 1792, pour refus de serment, il se livra à des travaux utiles à l'instruction de la jeunesse. Il composa, à Chichester, deux ouvrages sur les éléments des deux langues, anglaise et française. Le premier, intitulé *Compendium des rè-*

gles et des délicatesses de la langue française, eut deux éditions. Le second, ayant pour titre *General rules of the french pronunciation*, ne fut pas publié. L'abbé Taveau mourut à Chichester, le 19 avril 1798, et fut enterré dans le cimetière de Saint-Pancrace. Les Anglais honorèrent d'un monument la sépulture de ce confesseur de la foi, comme les Ninivites avaient honoré le tombeau de Tobie. L'abbé Anfray, dans les bras duquel il mourut, lui a consacré, dans sa *Galerie havraise*, un article nécrologique.

M. Taveau résida peu à Héberville. Ce qu'il fit de mieux ce fut de se donner pour successeur un saint prêtre du Havre, M. Antoine Papillon, d'abord choriste de Notre-Dame et curé du Vauroui, qui arriva à Héberville en 1786, pour le quitter le 11 décembre 1791, émigrant pour l'Angleterre. Ce bon pasteur emporta avec lui les regrets de ses paroissiens, qui se souviennent encore de son ministère rempli de bénédictions. Quoique resté sur la terre étrangère il n'oublia pas sa patrie, et, en 1820, il publia au Havre, chez Faure, une brochure intitulée *Quelques réflexions relatives à l'Église actuelle de France*[1]. M. Papillon est mort en prêchant dans une des chapelles catholiques de Londres, en 1826, l'année même où M. Paris, curé du Havre, succombait en chaire, en faisant une homélie sur l'Évangile de la veuve de Naïm.

BOURVILLE.

Au sommet d'un vallon qui se perd dans le bassin du Dun, fut bâtie, au XI[e] siècle, avec le tuf des vallées, la modeste église de Saint-Martin de Bourville. A présent elle est entourée d'un cimetière gazonné, d'un presbytère émaillé de fleurs et de chaumières ceintes de fossés plantés d'arbres de haute-futaie. Des vieux temps, il ne reste plus que les transepts en tuf, décorés de corbeaux et supportant, sur des cintres, un corps carré aveugle et tronqué dans son sommet. Une haute flèche d'ardoise surmonte pieusement cette tour humiliée depuis moins de deux siècles.

Le reste de l'église a été refait avec du grès. La nef, par exemple, très-solidement reconstruite, est l'œuvre de plusieurs campagnes, car nous lisons, sur le portail et les côtés, les di-

[1] *Messire De Clieu, les Églises et le Clergé du Havre*, par M. l'abbé Lecomte, p. 162.

vers chiffres de 1699, de 1723 et de 1727. Nous retrouverons ailleurs ce genre de construction qui paraît commun dans le canton des Plains.

Le chœur, aussi lourd et aussi froid, est percé de quatre arcades massives et abaissées comme des ponceaux de chemin de fer. Cette construction, dont l'analogue se voit à la collégiale de Motteville, doit dater d'environ 1650.

Ce chœur renferme un objet assez remarquable. Je veux parler de vitraux du temps de Louis XIII, et qui appartiennent plus à l'école allemande qu'à l'école française. Ce sont quatre médaillons représentant les quatre Évangélistes. Deux malheureusement ont disparu, et les deux autres sont passablement mutilés. Le médaillon de saint Luc est fracassé; de celui de saint Mathieu, il ne reste que l'ange allégorique. La figure du saint a été maladroitement remplacée par une image du Christ. Saint Jean avec son aigle, dans l'île de Patmos, est le mieux conservé de tous. Quant à saint Marc, il brille par son absence. L'encadrement de ces médaillons est digne de la plus grande attention. Il se compose de fruits, d'anges ou de génies arrangés avec grâce et coloriés avec goût.

Dans cette église, proprement tenue, nous avons encore remarqué une contre-table en bois avec tabernacle à colonnes torses, qui peuvent bien remonter au temps de la Fronde; puis, dans le sanctuaire, deux médaillons en plâtre de *Jésus* et de *Marie,* travaillés dans le genre du sculpteur Jadoulle. S'ils ne sont pas de lui, ils doivent être de la main qui a fait l'autel et les médaillons de Tonneville. Tous ces travaux de réforme liturgique et iconographique, sont peut-être l'œuvre de M. Duval, curé de cette paroisse au milieu du siècle dernier, qui en 1763 signa la requeste à l'archevêque de Rouen, contre le P. Berruyer. Ce théologien obstiné signa encore en juillet 1764 une nouvelle adresse au même prélat pour insister sur le même sujet [1]. Le jansénisme avait jeté de fortes racines dans le Petit-Caux.

Bourville, appelé par Duplessis *Boarville* et par Rigaud *Borville,* fut toujours une paroisse essentiellement seigneuriale. Les livres et les manuscrits l'attestent; la litre armoriée le confirme ainsi qu'une pierre en marbre noir qui doit recouvrir, au milieu du chœur, la dépouille mortelle des patrons.

[1] *Requeste des curés*, etc., in-12, en France, 1764.

En 1259 cette cure devint vacante par la démission du clerc Hugues qui la tenait. Le sire d'Osbose, neveu du chevalier Guillaume de Caletot, et époux de Mathilde de Bourville, prétendait au droit de patronage à raison de la dot de son épouse. Le seigneur de Pavilly, élevant une prétention semblable, un procès s'ensuivit. Après longue querelle on s'accorda, et les parties intéressées présentèrent à Eudes Rigaud le clerc Nicolas, de Fécamp. Mais déjà deux fois l'archevêque de Rouen avait été obligé d'y pourvoir d'office, les prétendants n'ayant pu se mettre d'accord pour le bien spirituel du pays.

Le bénéfice, du reste, valait contestation. Sous saint Louis il rapportait 60 livres au titulaire et comptait 60 paroissiens ou chefs de famille. En 1738 il y avait encore 60 feux. On ne peut être plus constant avec soi-même. Aujourd'hui Bourville forme, avec l'ancienne paroisse de Tonneville, une succursale de 854 habitants.

TONNEVILLE.

Si par la pensée nous nous transportons aux temps mérovingiens, cette source de la monarchie française, nous nous trouvons ici dans le comté de Talou, remplacé plus tard par le comté d'Arques. A cette époque reculée de notre histoire, Tonneville existait sous le nom de *Taunacum*. La chronique de Fontenelle nous montre Sigebold, grand seigneur de la suite de Childebert II, donnant, en 705, le village de Tonneville à une abbaye [1]. Plus tard, en 715, le prêtre Leutbert donne au monastère de Saint-Wandrille une terre dans le « vicus de Taunaco » qui n'est autre que Tonneville-sur-Dun [2]. En effet, aujourd'hui encore sur une des hauteurs qui dominent les sources du Dun, on voit se pencher un épais massif de feuillages qui cache l'église de Tonneville, isolée au milieu des arbres et n'ayant pour voisin que son presbytère vide de prêtre depuis 60 ans. Au dedans comme au dehors cette maison de Dieu présente l'aspect du délaissement le plus complet. Le toit en tuile ajoute à la sévérité du cimetière et à la tristesse qu'inspire une église abandonnée. La nef est en grès avec des fenêtres de brique. On lit sur la porte : « *L'an M.* V[c] *XXVI*

[1] Anno undecimo Hildeberti II (705), Sigboldus Taunacum villam in pago Tellau Floriaco largitus est. Chronic. Fontanel., II. A. Leprevost, *Mém. de la Soc. des antiq. de Norm.*, t. XI, p. 6. — [2] Id., ibid., p. 7.

ce portail fut assis. » Au-dessus est un pauvre clocher d'ardoise.

L'intérieur est vide et nu, seulement dans le chœur, de 1660, j'ai remarqué à la contre-table deux médaillons en plâtre, représentant les images de Jésus et de Marie. Le devant d'autel est un beau bas-relief montrant le *Christ au tombeau*. J'attribue cette charmante conception au sculpteur Jadoulle, décorateur de la Madeleine de Rouen, que nous avons vu travailler à La Mailleraye.

C'est sans doute une donation des seigneurs de Tonneville, patrons de la cure, dont les armes brillent sur la sacristie, et dont le château Louis XV se voit au milieu de longues avenues de hêtres. Au XIVe siècle la famille qui portait le nom de Tonneville avait sa sépulture dans un caveau sépulcral du prieuré d'Etoutteville. Farin, dans son *Histoire de Rouen,* a conservé les inscriptions qui ont disparu avec les pierres [1].

On nous a dit que saint Cosme et saint Damien étaient patrons de cette paroisse, qui comptait 50 feux en 1738 et 64 en 1820. Aujourd'hui Tonneville est un simple hameau de Bourville.

Deux curés de Tonneville se firent remarquer dans le cours du dernier siècle. L'abbé Guiot, dans son *Moréri normand* [2], parle de M. Soudry, qui était un pasteur plein de zèle pour le bien spirituel et temporel de son troupeau. Aux instructions solides qu'il faisait il avait soin de joindre d'abondantes aumônes. Son attention particulière le portait à prévenir les procès et à réconcilier les plaideurs. Généralement il cherchait à faire plaisir à tout le monde. Malheureusement il fut *appelant* et *réappelant,* et de plus il adhéra à M. de Senez. Il est mort le 1er février 1739. Les *Nouvelles ecclésiastiques* lui consacrèrent un article nécrologique qui fut répété par le *Nécrologe des défenseurs de la vérité* [3].

En 1763 M. Hain, curé de Tonneville, signa la requête des 56 curés du diocèse, pour faire censurer les ouvrages du père Berruyer, et l'année suivante il signa la lettre collective de 64 curés, en réponse à celle du cardinal de la Rochefoucauld [4]. Il est évident que le jansénisme était devenu héréditaire dans cette pauvre église.

[1] *Hist. de la ville de Rouen,* V^e^ partie, p. 59, édition de 1738. — [2] Manuscrit de la biblioth. de Caen. — [3] 26 mars 1739. — [4] T. II, p. 352.

HOUDETOT

Voici un exemple frappant de la vicissitude des choses humaines. Houdetot fut une puissante forteresse, le siége d'une famille célèbre. Cette terre a donné son nom à de vaillants chevaliers, à de nombreux gentilshommes qui le portent encore honorablement dans le monde et qui le transmettront long-temps à la postérité[1] et si vous demandez le chef-mois de tant de noms épars dans nos archives et sur les dalles de nos églises, on vous montrera, dans la plaine, de vieilles murailles greffées sur une motte que l'on appelle encore le *Câtel de Houdetot*. Voilà tout ce qui reste d'une puissance qui a dominé ce pays. Les enfants jouent là où ont tremblé les pères.

Entrez maintenant dans le village et vous verrez, au milieu de masures plantées, une modeste église dont la flèche s'élève sur un corps-carré de grès. Ici la nef, la tour et une partie du chœur ont été refaites à nouveau avec le grès. La nef doit dater de 1690 à 1700, comme l'église de Bourville, le style en est parfaitement semblable.

C'est au chœur que l'on rencontre la plus haute trace d'antiquité. Le mur du chevet est en tuf, percé de trois fenestrelles ogivales qui pourraient remonter au XIIe siècle. La porte d'entrée de l'église pourrait bien être du XIIIe, elle en affecte les formes.

On ne peut s'empêcher de remarquer sur les murs des églises de ce pays des cadrans solaires en pierre, qui ont été prodigués à la fin du XVIe siècle. On en trouve à Houdetot, à Fontaine-le-Dun, au Mesnil-Durdent, etc. Ils ont précédé les horloges qui pénétrèrent dans nos campagnes sous le règne de Louis XIV.

L'abbaye de Fécamp possédait à Houdetot une seigneurie importante, qui lui venait peut-être de nos ducs. Cinq liasses concernant cette propriété se voient aux archives départementales[1].

Fécamp possédait de plus le patronage de l'église, qu'il partageait avec l'abbaye de Boscherville. Rigaud les cite comme les deux patrons de son temps. Fécamp avait été mis en possession de cette cure par le duc Richard II, dans cette fameuse charte délivrée en 1026. Il avait ajouté à son bénéfice une

[1] Dépôt de Fécamp, à la préfecture de Rouen.

terre et une forêt que les moines devaient cultiver et qu'ils cultivèrent sans doute [1], car tout ce pays est plein de leur laborieux souvenir.

Au XIIIe siècle le sire de Houdetot voulut usurper le droit du monastère, et il fit entrer, par intrusion, un clerc dans ce bénéfice. L'abbé s'en plaignit à l'archevêque qui fit bientôt rentrer les hommes et les choses dans leurs droits et devoirs respectifs [2]. La cure de *Oudetot* valait alors 30 livres et comptait 60 paroissiens. En 1738 il y avait 70 feux. Aujourd'hui c'est une commune de 424 habitants, annexée à la succursale du Mesnil-Geffroy.

Le dernier curé de Houdetot fut M. Bénard, qui, en 1789, était membre de l'assemblée provinciale de Normandie pour *le département d'Arques* et l'ordre du clergé [3].

Puisque nous avons parlé des archives départementales, nous allons dire tout ce qu'elles renferment de précieux pour l'histoire de Houdetot : je ne mentionne que pour la forme quelques pièces de 1791-92, relatives au trésor et que l'on trouve à la section des fabriques ; mais la pièce importante, c'est un livre-terrier, volume in-folio de 286 pages, relié en parchemin et intitulé :

« Livre-terrier ou état de la seigneurie d'Houdetot. Cette seigneurie est un membre et dépendance de la baronie et haute-justice de Villefleur, et les rentes dues s'y paient dans un boisseau de 16 pots, messieurs les religieux de Fécamp possèdent le patronage de la paroisse, alternativement avec messieurs les religieux de Saint-Georges, avec un quart des grosses dixmes de la dite paroisse, le tout à cause de leur office d'aumônier. »

Dans ce répertoire on trouve quelques faits particuliers, par exemple une présentation par les religieux de Saint-Georges, en 1328, et deux présentations par les religieux de Fécamp, en 1710 et en 1757.

Comme nous l'avons dit, l'abbaye de Boscherville avait aussi sa seigneurie à Houdetot, elle lui venait en droite ligne de Raoul de Tancarville, le chambellan de Guillaume et le fondateur du monastère. Voici dans quels termes s'exprime la charte originale délivrée par le Conquérant, et signée par lui sur l'autel de Saint-Georges, la veille de la conquête : « *Que-*

[1] Medietatem ecclesiæ de Huldetot et totam terram cum silvâ quam ibi Germundus tenuit. — *Neustria pia*, p. 217. — [2] Cartulaire de Fécamp, p. 25, à la biblioth. de Rouen. — [3] *Tableau de Rouen*, pour 1789.

cumque ergo in Holdetot idem ipse Radulphus *habuit ipsis et contradidit ad est ecclesiam, terram et nemora*[1] »

Cette seigneurie dura jusqu'à la Révolution, nous en donnerons pour preuve un bel in-folio qui se trouve aux archives départementales, avec ce titre :

« Papier terrier de la seigneurie de Houdetot, appartenant à messieurs les religieux de l'abbaye de Saint-Georges de Bocherville, consistante en deux fiefs, l'un nommé le grand fief et l'autre le fief Pierre, dont le chef est sis à Houdetot, et s'estend ès-paroisses de Saint-Pierre-le-Petit, Saint-Pierre-le-Viger, La Gaillarde, Fontaine, etc. Fait et dressé par Gilles Duval, bourgeois, demeurant à Fécamp, receveur de rentes seigneuriales, en 1752. Les plans dressés en 1762 »

En parcourant des yeux les noms donnés aux différents chemins du territoire, nous y avons remarqué le nom de *chemin Arquais*, ce qui nous a rappelé naturellement la *rue Arquaise*, de Fécamp, appelée *vicus Archensis* dans une charte de 1200, le *chemin d'Arques*, que l'on trouve à Baons-le-Comte, et le *grand chemin tendant d'Yvetot à Arques*, dont parlent les titres de la collégiale d'Yvetot, en 1781[2]. C'est là une trace écrite sur le sol, depuis bien des siècles, de la vieille importance commerciale et politique de la capitale du Talou

ERMENOUVILLE

Ermenouville est un des villages les mieux boisés de l'arrondissement d'Yvetot, aussi l'église se montre à l'extrémité des longues avenues de hêtres qui entourent le domaine seigneurial dont elle porte le sceau sur ses murs. L'édifice est moderne, et à l'exception d'une partie de la nef, il a été reconstruit en 1759, avec la brique et le grès du pays.

En 1837 une chapelle funèbre fut bâtie au midi, par la famille de Clercy, afin de recouvrir deux tombes paternelles. Un marbre noir, incrusté dans le mur, présente cette inscription, rehaussée des armes des défunts : « *Ici reposent les dépouilles mortelles de messire Jean-Baptiste-Philippe de Clercy, chevalier de Saint-Louis, décédé le 18 août 1837, âgé de 84 ans, et de noble dame Marie Marthe Dupuis d'Ermenouville, son épouse, décédée le 17 juin 1844, âgée de 81 ans. Priez Dieu pour le repos de leur âme* »

Le seul morceau de sculpture que possède cette église, c'est

[1] *Essai hist. et descript. sur l'église de l'abbaye de Saint-Georges*, par M. Deville, p. 64. — [2] Archives départementales. — Liasse d'Yvetot.

le baptistère en pierre, découpé au xve siècle, absolument semblable à celui de Fontaine; il a huit pans, sa base est revêtue de panneaux sculptés, la partie supérieure est décorée d'arcades ornées de feuillages, et aux angles sont des câbles en forme de torsades.

De tout temps cette église eut pour patronne, dans le ciel, la Vierge Marie au jour de sa Nativité; mais sur la terre son patron fut bien plus incertain. Jamais peut-être on ne vit autant de querelles sur un point après tout fort peu important. Dès le temps d'Eudes Rigaud le patronage était alternatif entre l'archevêque de Rouen et Godefroy de Torchy, chevalier, seigneur du lieu. C'est ainsi que le prêtre Jean fut nommé à ce bénéfice, qui valait 30 livres. Mais à la fin du xiiie siècle l'histoire des contestations commence. Tous les gentilshommes de la contrée attaquent tour-à-tour le privilége de l'archevêque de Rouen. En septembre 1300, le premier agresseur met bas les armes. Un peu plus tard le second fait sa soumission. Sans se décourager de ces antécédents, Gautier Duredent revient à la charge et est débouté de ses prétentions, par l'échiquier tenu à Pâques de l'année 1311. Mathieu d'Ermenouville querelle encore nos prélats en 1349; mais son fils renonce solennellement à cette mauvaise chicane, d'abord devant le bailli de Rouen, ensuite devant celui de Caux [1]. Enfin les pouillés imprimés du diocèse constatent le rétablissement de la paix et l'alternative entre l'archevêque et le seigneur. La Révolution de 1789 a coupé pied à tout ces batailles en reléguant les dîmes et les patronages dans le domaine de l'archéologie.

De l'ancienne fabrique d'Ermenouville il subsiste encore, aux archives départementales, un registre de comptes pour les années 1783 et 1787. De la cure il reste dans l'histoire un trait peu édifiant. Le sévère inspecteur de ce diocèse, au temps de saint Louis, trouva, en 1252, un curé d'Ermenouville qui, à cause de sa conduite, était suspens et interdit par la cour de Rouen. Le cinq du mois de mai, le pontife lui fait jurer, en présence de Regnauld, archidiacre du Petit-Caux, et de Robert, doyen d'Avremesnil (Brachy), de remettre sa cure et son église s'il retombait dans une faute nouvelle [2]. Espérons que la leçon ne fut pas perdue.

Ermenouville est appelé Armenouville au xiiie siècle, dans

[1] Duplessis, t. Ier, p. 448. — [2] *Regestrum*, p 786.

le pouillé d'Eudes Rigaud, et *Ermenouvilla* dans un pouillé du diocèse, qui fut trouvé dans le chartier d'Eu et que l'on attribue à Raoul Roussel, quoiqu'il me paraisse convenir mieux au XIVe siècle qu'au XVe. Le *Registre des Visites pastorales* dit *Ermenouville* et *Elmenouvilla*. Duplessis, les vieux registres et les pouillés du diocèse disent également *Erménouville* ou *Armenouville*. La carte du diocèse de Fremont et Dézauche dit *Arnouville*. C'est aussi le nom le plus populaire, et les seigneurs du lieu prenaient depuis long-temps le nom d'Arnouville. Cependant le nom officiel est encore Ermenouville.

La population de cette paroisse était de 40 maisons au XIIIe siècle, et de 60 feux au XVIIIe. A présent c'est une chapelle communale de 400 habitants, annexée à la succursale du Mesnil-Geffroy.

Il y avait sur Ermenouville une léproserie qui portait, en 1300, le nom de Notre-Dame. On lui a donné plus tard celui de Sainte-Véronique. Comme toujours il y avait chapelle et chapelain. En 1695, Louis XIV réunit la maladerie et ses biens à l'hôpital de Grainville-la-Teinturière, récemment fondé par les Bec-de-Lièvre, de Cany.

ANGIENS.

Sur la plaine qui sépare le Dun de la Veules, s'élève la haute flèche d'Angiens, voisine d'une motte élevée couverte d'un bouquet d'arbres. Ce village est ancien, mais l'église est assez neuve. Le chœur n'a conservé que quelques restes du XIIe siècle, le reste a été renouvelé au XVIe. Le clocher, au bas de la nef du nord, est un corps-carré en grès, du temps de la Ligue. La nef elle-même, avec l'allée qui lui est parallèle, ont dû être construites vers 1614. C'était aussi le moment où l'on renouvelait la croix du cimetière, car on lit sur le grès du piédestal : « *Ceste ✠ croix a esté plantée en 1633 par C. Lebled.* »

Les patrons de cette église étaient, dans le ciel, saint Martin et saint Sébastien, dont les images se voient dans le chœur ; mais ses patrons sur la terre sont plus difficiles à préciser. Beaucoup d'abbayes possédaient à Angiens des terres, des dîmes et des seigneuries. Au dépôt départemental, on voit aux archives de l'abbaye de Saint-Amand, deux liasses de pièces relatives à cette paroisse. L'abbaye de Fécamp possédait à Angiens toute une seigneurie, c'est ce que nous voyons par

un in-folio d'environ 60 pages, intitulé : *Terrier de la seigneurie d'Angiens dépendant de l'office d'aumônier de l'abbaye de Fécamp*. C'était le texte explicatif d'un plan géométrique de cette propriété féodale. Le manuscrit seul est parvenu aux archives de la préfecture.

Les abbayes de Longueville et de Montivilliers paraissent s'être disputé le patronage et les dîmes. Eudes Rigaud, le plus ancien archiviste de nos paroisses, cite comme patron le prieur de Longueville, qui avait présenté le prêtre Godefroy à Pierre de Collemieu. Duplessis le cite également comme présentateur, d'après une déclaration du 25 avril 1419. Les trois pouillés imprimés sont d'accord avec les assertions de l'histoire.

Les patrons honoraires avaient couvert l'église de leurs litres et de leurs armoiries. On remarquera aussi, sur le portail de l'église, Notre-Dame-des-Neiges, assise dans une niche et exposée à toutes les intempéries des saisons. Elle aura sans doute été placée là pour veiller sur la paroisse, souvent affligée par des épidémies. Le Pecq de la Clôture, dans son *Histoire des maladies de la Normandie*, parle de fièvres putrides exanthémateuses, qui firent ici de grands ravages en 1775 [1].

Angiens, appelé Angeis par Eudes Rigaud, possédait 140 paroissiens au XIIIe siècle. En 1738 on y comptait encore 135 feux. A présent c'est une succursale de 1,050 habitants avec la section d'Iclon.

Sur le territoire de cette paroisse se trouve le château de Silleron, ancienne propriété de la famille de Clercy. C'est là que naquit J.-B. Amand de Clercy, prêtre, licencié en théologie de la maison et société de Navarre, vicaire-général et archidiacre du Vexin normand. Ce respectable ecclésiastique est mort à Paris, le 5 septembre 1780, sur la paroisse Saint-Sulpice, infiniment regretté pour la pureté de ses mœurs et l'aménité de son caractère [2].

La chapelle de la Sainte-Vierge était autrefois la chapelle seigneuriale. Primitivement elle fut éclairée par une fenêtre ogivale flamboyante, que le mauvais goût a rebouchée. Près de l'autel est la porte du caveau sépulcral de la famille de Clercy. Les cercueils de plomb, récemment visités, sont dans un état parfait de conservation. Sur le soupirail on lit ces

[1] *Collection d'observations sur les maladies et constitutions épidémiques de la Normandie*. t. II, p. 145. — [2] *Moréri normand* de l'abbé Guiot.

deux lignes : « Sous cette chapelle, dédiée à la Sainte-Vierge, est le tombeau de la famille de Clercy, dont sont issues Mme de Toustain et Mme de Faudoas, sa sœur. » Dans le caveau on lit sur deux cercueils les distiques suivants :

Hic Viviane jaces, hic Carole, tu quoque Petre,
Sanguine de Clercy, cum patre, natus, avus
Willelmusque parens prior hâc ce jacebat in urnâ
Proles Villelmi qui fuit ante ducis
Hic procumbo Maria Bigot Jacobi adjuga Clercy,
Nobilis ipsa fui, cum patre, matre, viro.

Sur le mur de la chapelle on lit sur marbre ou sur cuivre, cette longue et pompeuse inscription :

« Adsta, viator, lege et luge. Postquam nobilissimi fortissimique viri Petrus et Petrus de Clercy avus et nepos, equites, pro rege et patriâ fortiter dimicantes, in acie occubuêre, ille ad Vernolium, hic ad Azincourt ; Guillelmusque hujusce Petri filius Bellovacum tam strenue propugnavit, ut semel atque iterum ab Anglis oppugnatum nunquam potuerit expugnare. Vix ulla tantæ virtutis nobis supersunt monumenta præter famam et cineres. O miseram mortalium vicem ! Guillelmus hic quippe ex nobilissimâ Johannâ d'Esneval, conjuge suâ sobolem suscepit insignissimos viros Carolum I. Cui ad Clercy et B rnambusc et in agro Montivillarensi ordine successêre Carolus II, Antonius I, Antonius II, Johannes Carolusque III, Caletensium duces, arcis que Rothomagensis gubernatores, sed eheu ! absque posteris ! Guillelmus qui et primus hic habuit, vixit et jacuit, cujus filius Petrus hæredem reliquit Vivianum, hic autem Adrianum qui ad Dourlens missili periit) et Jacobum. Ex his vero Carolus Jacobum habuit at ex filiis superstitem unicum Carolo ad Rupellam obsessam defuncto, hic ut tam claræ prosapiæ residuum lumen ita et hujusce villæ d'Angiens Dominus atque patronus necnon de Silleron, de Gonneville, Fultot et Blumesnil, Dominus fuit ac columen. Qui parentibus, hoc cavo monumento, variis que supplicationibus constitutis pius ac mœrens rite parentavit anno 1651. Vale, plora et ora. »

Iclos. — A l'ombre d'un château, construit sous Louis XV, s'abrite, au milieu de hêtres cauchois, la petite église de Saint-Martin d'Iclon, complètement rebâtie au XVIe siècle. Comme on le pense bien le grès et le silex jouent un grand rôle dans l'appareil. Le chœur pourrait bien avoir été refait sous Louis XIV. Le baptistère, en grès, a été *donné en 1519, par messire Guillaume Blondel, curé et seigneur patron du lieu.* Les deux autels, de la Sainte-Vierge et de Saint-Nicolas, sont surmontés de retables formés avec des peintures du XVIe siècle. Sur l'un est *Jésus naissant*, et sur l'autre *Jésus mourant*. Ce dernier a été offert par un prêtre qui est représenté au bas du tableau. Le

bénitier, en grès, a des caractères qui ressemblent à ceux du xɪvᵉ siècle. C'est un des plus vieux grès que nous connaissions, avec les pierres tombales de Fontaine-le-Dun et de Canouville.

Iclon, ainsi nommé dans les pouillés de 1704 et de 1738, ainsi que dans la grande *Carte du diocèse*, publiée par Frémont et Dézauche, en 1785, est appelé Iquelon dans le pouillé de 1648 et dans la *Description* de Toussaint Duplessis. Le pouillé d'Eudes Rigaud écrit *Iquelont* et fait relever cette terre de la fameuse vicomté de Blosseville, si puissante sous les rois anglo-normands. Dans le cours du xɪɪɪᵉ siècle il y eut alliance entre les familles d'Iquelon et de Blosseville; car nous voyons Mᵐᵉ d'*Iquelont*, épouse du vicomte de Blosseville, présenter le prêtre Robert à l'archevêque Rigaud, qui l'accepta. Le prédécesseur de Robert avait été le prêtre Richard, nommé par l'archevêque Thibaud, d'Amiens, sur la présentation du vicomte de Blosseville. La cure alors valait 12 livres et comptait 24 paroissiens ou 24 maisons. Le pouillé attribué à Raoul Roussel indique la famille Mauconduit comme patronne d'*Iquelont*. En 1738 il y avait 40 feux à Iclon, qui maintenant n'est plus qu'une section de la paroisse d'Angiens.

LA CHAPELLE-SUR-DUN.

Cette église, située sur la plaine au milieu de belles avenues, n'a presque rien conservé de son ancien caractère. Nous exceptons pourtant le pignon de l'ouest, dont le tuf apparaît encore au milieu de nombreux remaniements. La nef est moderne ou modernisée. Le clocher, le chœur et la chapelle de la Sainte-Vierge sont en grès du xvɪᵉ siècle. L'ancien autel était une table de pierre, maintenant déposée dans le cimetière. La contre-table et le tableau sont de 1690; c'est une *Cène* d'une facture très-originale. La Sainte-Vierge est patronne, sa fête est la Nativité. Une confrérie du Saint-Sacrement existait dans cette église en 1669.

On voit encore quelques restes de vitraux de la fin du xvɪᵉ siècle. La plus jolie fenêtre de l'église est bouchée, preuve du bon goût du pays.

Le nom de chapelle donné à cette église indique son origine première. Tout d'abord ce fut une annexe de la grande église du Dun, qui portait aussi le nom d'Evrard-Église. Cette église titulaire en avait plusieurs dans sa dépendance baptismale et

sacramentelle. La Chapelle était si bien unie au Bourg-Dun, qu'en 1015, lorsque Richard Ier voulut donner à Dudon, son historien, une récompense digne de lui, il lui légua Evrard-Eglise avec toutes ses dépendances, Sotteville-sur-Mer, Saint-Nicolas-de-Veules et La Chapelle-sur-Dun ; mais comme on sait que le généreux chanoine historiographe de la Normandie ne voulut pas garder pour lui la donation ducale, Richard, en présence de Gonnor, sa mère, de Judith, sa femme, de Richard II, son fils, et de Robert, archevêque de Rouen, et de tous les seigneurs de sa cour, transféra la propriété de ces bénéfices à la collégiale de Saint-Quentin, qui les a conservées jusqu'à la Révolution. Toujours donc les chanoines du Vermandois furent patrons présentateurs de La Chapelle, qui comptait 60 feux au XVIIIe siècle. Aujourd'hui c'est une succursale de 842 habitants.

SOTTEVILLE-SUR-MER.

Sotteville est un point de la côte très anciennement occupé. Nous le voyons apparaître sous les premiers ducs normands, comme une propriété importante donnée en rémunération à un clerc illustre qui avait bien mérité de la patrie. Lorsque Richard Ier voulut récompenser le chanoine Dudon, le premier historien de sa nation, il lui donna deux églises d'un revenu digne des services de l'écrivain et de la générosité du prince. La première fut le vieux moutier d'Evrard-Mesnil, aujourd'hui le Bourg-Dun, ancienne abbaye ruinée par les Normands, d'où relevait La Chapelle-sur-Dun. La seconde fut celle de Sotteville-sur-la-Mer (1), qui eut pour succursale la chapelle de Saint-Nicolas-de-Veules. En d'autres termes, Richard avait donné tout le plateau renfermé entre la mer, le Dun et la Veules.

Comme nous l'avons déjà dit ailleurs, Dudon ne voulut pas garder pour lui seul cette riche possession. Clerc, il n'avait d'autre héritier que l'Eglise ; religieux, point d'autre famille que sa communauté. Aussi il pria Richard II d'appliquer au chapitre de Saint-Quentin la donation que son père lui avait faite. Le duc, qui n'avait rien à lui refuser, souscrivit à sa demande, le 8 septembre 1015, en pleine cathédrale de Rouen.

(1) « Alteram secus littus maris positam in loco qui dicitur Sotavilla. » *Gall. christ.*, t. XI, *instrumenta*, p. 281.

devant Gonnor, sa mère, Judith, sa femme, Richard, son fils, les comtes Mauger, Guillaume et Raoul, en présence de Robert, archevêque de Rouen, et de ses suffragants, les évêques de Bayeux, de Lisieux et d'Evreux [1].

Selon toute apparence et conformément aux usages canoniaux de ce siècle, le chapitre de Saint-Quentin dut faire desservir les deux églises par des frères de sa maison. Elles durent rester quelque temps des prieurés-cures, espèces de bénéfices réguliers fort communs dans ce temps-là. Le concile de Latran aura sans doute forcé ces religieux à rentrer dans leur maison-mère, car au temps de saint Louis, Sotteville était desservi par des prêtres séculiers. Vers 1250, lorsque Eudes Rigaud rédigeait son pouillé, le premier de ce diocèse, le chapitre de Saint-Quentin était déclaré présentateur de ce bénéfice, qui valait 100 livres et comptait 160 paroissiens. Le clerc Richard, présenté par les chanoines et reçu par Pierre de Coulommiers, desservait alors la paroisse.

Il est vraisemblable que le bon curé aura fait remettre à neuf la basilique romane léguée à Dudon et probablement visitée par lui. Jugée trop petite pour une population nombreuse, elle aura cédé sa place à une église bâtie dans le style nouveau qui avait alors conquis le monde. Ce fut le III des nones de mai de l'année 1252, que Rigaud quitta le manoir de Flainville, pour venir consacrer, en l'honneur de N.-D., la nouvelle église bâtie par les paroissiens [2].

Malheureusement il ne reste plus rien de ce monument, construit à la plus belle époque de notre architecture chrétienne. L'église actuelle est tout entière en grès du pays, ici il n'y a qu'à percer le sol et le grès se trouve sous la première couche de terre. Aussi presque tous les habitants sont des *carrieux* et des *tailleux* de grès. Pas n'est besoin de dire qu'elle a été refaite au XVI[e] siècle, à cette époque qui, dans ce pays a tout renouvelé avec du grès. Le clocher est placé entre le chœur et la nef, chose rare, à la Renaissance, ce qui prouve que les habitants de Sotteville ont suivi le plan du temps de saint Louis. Les colonnes des nefs sont assez fines, trait caractéristique de quelques églises entre la Scie et la Durdent. Sur

[1] *Gall. christ.*, t. XI, p. 124, et *Instrumenta*, p. 284. — Duplessis, t. I[er], p. 362. — [2] Cum expensis parochiæ de Sotevilla cujus ecclesiam dedicavimus. *Regestrum visitat.*, p. 138.

un pilier du chœur sont sculptés les instruments de la Passion, usage et dévotion particulière de ce temps.

Le chœur et la chapelle de la Sainte-Vierge pourraient bien être de 1698, chiffre qu'on lit sur une pierre de grès. Sotteville, voisin de la mer, a pu devenir souvent le point de mire des Anglais. L'escadre du *Dynaste* Barklay, qui, après avoir brûlé Dieppe, se rendit au Havre au mois de juillet 1694, peut bien avoir abattu le clocher de Sotteville, comme elle renversa celui de Saint-Jouin.

Ce clocher, fort peu remarquable par sa charpente et son architecture, renferme trois cloches fondues à Longueil, en 1820, par Maire et Limeaux. La grosse a été bénite le 21 novembre de la même année, les deux autres, refondues par les Cartenet, de Gueutteville, ont été bénites le 14 juillet 1829.

Dans le chœur est une pierre de marbre, sur laquelle on lit cette inscription : « Sous cette tombe repose le corps de messire Jacques Eudes, chevalier et seigneur de Catteville, Sotteville, et capitaine général de la capitainerie générale de Saint-Aubin, sur les costes maritimes de la Haute-Normandie, lequel décéda le 29 décembre 1714, âgé de 34 ans. Son épouse a fait placer cette tombe. » Le voisinage de la mer dut procurer à Sotteville une série de scènes émouvantes et historiques, telles que des combats et des naufrages. On nous a raconté, par exemple, qu'en 1809, une tempête jeta sous la falaise une corvette anglaise, dont l'équipage fut sauvé et retenu prisonnier. Comme suprême témoin de nos guerres internationales, on voit encore, sur le *Heurt de Sotteville*, les restes d'un sémaphore ou mât de pavillon, qui tombe maintenant à la mer. C'est un dernier débris de la ligne télégraphique, organisée sur nos côtes par Napoléon, pour le service de la flottille de Boulogne[1].

La patronne de l'église est la Sainte-Vierge, dont la grande fête se célèbre au mois de juillet, sous le nom de Notre-Dame du Mont-Carmel. Sur le maître-autel, est une *Annonciation* donnée en 1825 par Mme la baronne de Crousèilhes, fille du célèbre Choiseul Gouffier.

Citons encore quelques petits faits de l'histoire locale. Le 11 juillet 1611, M. de Joyeuse, archevêque de Rouen, approuva

[1] J'ai connu de semblables ruines de sémaphores au cap d'Antifer et aux *Jouets de Bénouville*, près d'Étretat.

les statuts et donna l'*exequatur* à la bulle de la charité de *Monseigneur* saint Jehan-Baptiste et de messieurs saint Éloi et saint Quentin, pour Sotteville-sur-Mer, doyenné de Canville. Peu de temps après on planta dans le cimetière une croix de grès qui porte l'année 1623.

La population de cette paroisse fut toujours nombreuse. Rigaud y compta 160 chefs de famille. M. de Tressan, dans son pouillé de 1738, lui donne 252 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 1550 habitants.

SAINT-AUBIN-SUR-MER.

Cette église, située à l'embouchure du Dun, a été construite en tuf et en silex dans le courant du XIe ou du XIIe siècle. Le portail de l'ouest, qui est un cintre en pierre, indique plutôt le XIIe que le XIe.

Autrefois le vieil édifice n'avait qu'une nef, celle du septentrion où se trouve maintenant le chœur. L'ancien sanctuaire a été supprimé il y a plusieurs siècles. Tout nous porte à croire qu'il était du temps des Plantagenets. Le clocher est placé singulièrement, c'est une construction tuffeuse des premiers temps de l'ogive, jadis accolée au chœur, aujourd'hui placée au bout d'une nef méridionale, ajoutée au XVIe siècle.

Sous le chœur est un caveau qui renferme des cercueils en plomb, disent les vieillards. Sur le pavé on voit une pierre tombale du XIVe siècle, c'est celle d'un prêtre dont l'image est reconnaissable au calice et aux ornements. On lit autour : « *Hic jacet magister... ecclesiæ beati Albini supra mare qui obiit anno Domini M. CCC VII, die Veneris post pascha...* »

Dans cette paroisse nous avons trouvé une tradition singulière. On parle d'un couvent de religieux jadis placé près de l'église, dans un lieu nommé la *Cour des Salles*. On y voit, comme dans tous les lieux qui portent le nom de *Salle,* des terrassements, des constructions et des murs arrasés. Les anciens parlent de souterrains conduisant les religieux à la mer et à la rivière. On ajoute que lorsque les religieux se retirèrent, ils cachèrent une cloche et des instruments.

Nous croyons que ces traditions recèlent une ruine romaine. Toujours les ruines antiques sont accompagnées de traditions, de cloches et de trésors cachés. Le nom même de *salle* est un des indices les plus certains de restes antiques. Nous savons

qu'on en a trouvé dans plusieurs taillis, appelés le *Bois de la Salle*. A Saint-Aubin même nous avons vu une belle soucoupe rouge de fabrique romaine, qui recouvrait un vase rempli d'ossements. Une urne, pleine d'os brûlés, a été trouvée en 1827, dans une argilière, située entre Sassemare et Saint-Aubin.

« A Sassemare, écrivait en 1824 M. Sohicoffre à la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure, à Sassemare on trouve une couche épaisse de terre noire semée de tuiles à rebords, de poteries rouges et grises, au milieu de fragments de vases à reliefs, un dauphin en bronze et des médailles de Constantin ; près de là ont été vues des urnes funéraires remplies d'ossements [1]. »

La cure de Saint-Aubin appartint toujours aux seigneurs de la terre, qui ne l'aliénèrent jamais par aucune donation. Au XIII[e] siècle, ce bénéfice, qui valait 40 livres, et comptait 100 paroissiens, était possédé par Philippe, simple personne décimatrice, qui avait été agréée par Pierre de Coulommiers, et qui au temps de l'archevêque Rigaud ne s'était pas encore fait ordonner. Grave abus contraire à la discipline de l'Église. Le seigneur patron d'alors était Roussel Cauchois (Calcensis), dont l'héritage était encore indivis lors de la rédaction du pouillé. En 1738 Saint-Aubin comptait 84 feux, ce qui indique une légère dépopulation. A présent St-Aubin compte 148 habitants.

Long-temps réuni comme annexe à Sotteville-sur-Mer, Saint-Aubin a fait des sacrifices pour avoir un prêtre et le titre de chapelle communale, ce qu'il a obtenu depuis quelques années. Il vient d'être érigé en succursale par la protection de M. de Crouseilhes, ministre des cultes en 1851.

ÉPINEVILLE. — L'église de Saint-Michel d'Épineville n'existe plus. De toute l'ancienne paroisse il ne reste guère que deux ou trois maisons, sans arbres ni verdure, spectacle rare dans nos plantureuses contrées. Là pourtant il y avait un curé avant la Révolution, un curé qui présenta trois confirmants à M. de La Rochefoucauld, dans une de ses tournées. Il comptait en tout 12 paroissiens en 1780.

Il doit y avoir des antiquités romaines à Épineville. Le nom seul l'indique. Jamais on ne manque d'en trouver chaque fois que le mot *epine* entre dans la composition d'un nom de lieu.

[1] Procès-verbaux de la Commission des Antiquités, séance du 30 septembre 1824. — A la préfecture de Rouen.

témoins Epinay, près Dieppe ; Epinay, à Londinières ; Epinay-Sainte-Beuve, près Mortemer-sur-Eaulne ; Notre-Dame-de-l'Epinette, à Foucarmont, et la *Côte de l'Epinette*, dans la forêt d'Eawy, où l'on a trouvé des tombeaux en pierre en faisant la route de Pommeréval à Saint-Saëns.

Nous sommes très-enclin à croire que les antiquités romaines, découvertes en 1822 par M. Solicoffre, dans le vallon de Saussemare, se rattachent à l'ancien territoire d'Epineville. Sous cette vieille paroisse, les terres qui tombent à la mer, sont en effet remplies de tuiles à rebords, de meules à broyer, de poteries et de médailles impériales.

Épineville était, comme tous les rivages de la mer, un pays de pêcheurs. Eudes Rigaud nous apprend, dans son pouillé, qu'au commencement de son pontificat, Laurent, époux de mademoiselle d'Espineville, payait, chaque année, 3,000 harengs à l'archevêché pour jouir du patronage de cette église. Mais vers 1260, Renaud d'Espineville, escuyer et seigneur du lieu, transigea avec Rigaud et racheta, par une somme d'argent, la charge qui pesait sur les droits de sa terre. C'est ainsi que le patronage d'Épineville fut entièrement libéré.

La cure, à l'époque de cette transaction, valait 30 livres et comptait 49 paroissiens, ce qui suppose une cinquantaine de maisons dans ce pays où l'on ne comptait plus que 4 feux en 1738. La Révolution n'eut pas de peine à en faire un hameau de Saint-Aubin.

NOTRE-DAME-DE-LA-GAILLARDE.

Nous sommes ici en pleine abbaye de Fécamp. Son sceptre pacifique s'étendait, presque sans partage, des rives du Dun aux bords la Durdent. Le Dun coulait à peu près entièrement sous ses lois. Les chartres du XIIe siècle, relatées dans le cartulaire de l'abbaye [1], sont remplies d'acquisitions ou de donations de terres faites à La Gaillarde par les moines de la Sainte-Trinité. Ils y avaient un moulin banal, qui servait à tous les serfs de la vallée [2]. Les bois nombreux qu'ils possédaient dans la plaine et surtout au hameau du *Bois-le-Comte*, furent défrichés en partie par des religieux du monastère ou sous leur direction [3]. Pour surveiller les travaux nous voyons souvent

[1] Cartulaire de Fécamp du XIIIe siècle, à la bibliothèque de Rouen. De la page 128 à 134. — [2] Id., p. 11. — [3] Id., p. 11. Charte de 1223.

apparaître le prévost du Dun, qui tantôt vient à La Gaillarde, tantôt va à Fontaine [1].

Pour leurs constructions civiles et religieuses les moines avaient à La Gaillarde une *carrière* [2], d'où ils ont sans doute tiré les pierres de l'église.

Cette église, située sur le flanc de la colline, fut construite, comme tant d'autres, dans le grand mouvement ogival de la fin du XIIᵉ siècle ; de cette époque monumentale il ne reste plus que le transept du nord et le portail de l'ouest, belle ogive ornée de colonnes, mais malheureusement enfoncée dans terre. Le reste de l'église a été refait au XVIᵉ siècle, particulièrement le clocher et la grande nef. Aussi le grès domine dans l'appareil extérieur et dans les arcades intérieures. On lit sur un pilier : « *L'an M Vᶜ XIX je fust faicte tout a neuf* ». La flèche d'ardoise qui surmonte le corps-carré, date de 1639. Le chœur, en grès, a dû être reconstruit au temps de Louis XIV. Le transept du sud est encore plus moderne.

Cependant il est évident pour nous que le XVIIᵉ siècle a beaucoup opéré dans cette église, soit pour sa consolidation, soit pour sa décoration. Le baptistère, en pierre, a été sculpté en 1620, et le tabernacle, en bois, a été fait à la même époque.

Le cimetière, très-proprement clos avec du grès, possède une croix de 1520.

Comme nous l'avons déjà dit, Fécamp possédait tout à La Gaillarde, la terre et l'église. Cette paroisse faisait partie de son diocèse. Les ducs de Normandie l'avaient voulu. Les archevêques de Rouen l'avaient approuvé, et le pape Pascal II l'avait confirmé par sa bulle de 1104. Aussi Rigaud ne parle pas de La Gaillarde. Le pouillé de 1738 lui donne 120 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 700 habitants.

En quittant cette paroisse une pensée pénible nous pèse. Que sont devenues ces terres données à la vertu des moines, arrosées de leurs sueurs, ces bois défrichés par leurs mains et confiés à leur piété ? Qui prie maintenant pour les bienfaiteurs et les donateurs ? Le grand cataclysme de 1789 a fait tomber tous ces biens entre des mains ouvrières qui brillent par le travail. Qui sait ce qu'elles deviendront dans les nouvelles révolutions sociales que renferme l'avenir ?

[1] Cartulaire de Fécamp du XIIIᵉ siècle, à la bibliothèque de Rouen, p. 83. Præpositus de Duno. — [2] Id., p. 104.

CHAPELLE DE SAINTE-MARGUERITE-DU-DUN. — Dans la vallée du Dun, un peu au-dessous de La Gaillarde, on trouve, dans une ferme, une vieille chapelle romane, du plus vieux XIe siècle. Elle est orientée très-canoniquement, mais la porte est au côté nord, tandis qu'ordinairement elle est au sud. Cette porte est fort curieuse, elle se compose d'un cintre roman, dont l'archivolte, soutenue par de petites colonnes, est ornée de zigzags contrezigzagués. Les chapiteaux des colonnes sont formés avec des têtes. La porte est en pierre de taille, mais l'appareil des murs est en pierre tuffeuse, disposée comme des feuilles de fougère ou des arêtes de poisson. Malheureusement les anciennes fenêtres ont disparu. Cette vieille chapelle est un des plus anciens monuments d'architecture rustique de l'arrondissement d'Yvetot.

Une tradition en fait une chapelle seigneuriale, une autre tendrait à en faire une léproserie. La géographie en la plaçant près de la *Cour le Comte,* semble en faire la chapelle de ce fief féodal. Duplessis et la carte du diocèse lui donnent le nom de *Sainte-Marguerite.* Le bénédictin la place tantôt sur La Gaillarde, tantôt sur Saint-Pierre-le-Viger. Un cartulaire de Fécamp, du XIIIe siècle, l'appelle Sainte-Marguerite-du-Dun, sur la paroisse de La Gaillarde. Les ruines situées sur les bords du Dun dépendent, en effet, de cette paroisse. Cette pauvre chapelle, à présent délaissée, reçoit encore la visite de pèlerins pieux et distingués. Il y a quelques années Mgr de Blanquart de Bailleul, archevêque de Rouen, est allé en contempler les saints et vénérables débris.

SAINT-PIERRE-LE-VIEUX.

Cette église, qui appartenait de toute antiquité aux moines de Fécamp et qui faisait partie de leur exemption, est intéressante par son architecture. La nef, en pierre et tuf, doit remonter au XIIe siècle. La même époque dut produire les deux transepts. On remarque dans toutes ces parties une quantité considérable de pierre tuffeuse. Le clocher, qui s'élance entre le chœur et la nef, a été inoculé au XVIe siècle. C'est une tour de grès surmontée d'une flèche d'ardoise, qui rappelle beaucoup celle de Bures. Cette haute aiguille, en spirale, est un des ornements de la jolie vallée du Dun.

Le chœur, toutefois, est la plus belle partie de l'église. Le

style dominant est celui du XIIIe siècle. Malheureusement le XVIe siècle y a ajouté quelques soudures.

Dans le reste de l'église le cintre et l'ogive sont mêlés, par exemple, le portail est une belle ogive encadrée dans un cintre; il est mutilé, mais il rappelle ceux de Tocqueville-sur-Criel, de l'abbaye d'Eu et de la collégiale de Gournay. Le sanctuaire se termine par une magnifique fenêtre ogivale rayonnante. Six compartiments, séparés par de petites colonnes à chapiteaux de feuillages ouverts et entablés, la remplissent avec une rose et des quatre-feuilles de la plus grande élégance.

Le XVIIIe siècle a placé contre cette belle fenêtre une contre-table qui a du moins servi à la préserver de mutilations plus graves. Au côté de l'Épître est une piscine qui peut être reportée soit au XIIe, soit au XIIIe siècle.

La cure de Saint-Pierre-le-Vieux valait, dit-on, 4,000 livres, mais il est vraisemblable que les moines de Fécamp s'en réservaient la plus belle et la meilleure partie. Cette cure, donnée par les ducs de Normandie et peut-être par les comtes de Caux, avait été confirmée par le duc Richard II, dans sa charte de 1026 ou de 1027 [1].

Saint-Pierre-le-Viel, de l'ancien doyenné de Brachy, disons mieux, de l'ancien diocèse de Fécamp, comptait 215 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 900 âmes.

Les papes Pascal II, en 1106 [2], et Célestin III, en 1197 [3], avaient fortifié, par leurs bulles, la propriété temporelle et spirituelle de cette église.

CHAPELLES. — Sur le territoire de cette paroisse on a compté jusqu'à quatre chapelles [4], dont il ne reste plus une seule. La Révolution n'a pas tout supprimé; déjà plusieurs d'entre elles avaient été transférées ou détruites au siècle dernier. Les seigneurs de Bos-le-Comte avaient fondé, dans leur manoir, une chapelle du nom de la Sainte-Trinité. Suivant le bénédictin Duplessis elle aurait été établie au Bos-le-Comte, le 17 mai 1693, par Nicolas du Resnel, seigneur du lieu. Mais l'année suivante l'archevêque de Rouen aurait transféré le titre et le bénéfice à l'ancienne chapelle de la Trinité, fondée par

[1] In Duno ecclesias duas et unam capellam et quinque hospitia, cum terrâ arabili. *Neustria pia*, p. 216. — [2] Duplessis, t. I, p. 652. — [3] *Neustria pia*, p. 243. — [4] Duplessis, t. Ier, p. 653.

Baudouin Eudes, dans l'église Saint-Jacques de Dieppe, et devenue depuis le Saint-Sépulcre du Sauveur [1].

Le Bos-le-Comte, comme son nom l'indique, vient d'un ancien bois possédé par le comte de Blosseville, et défriché dans le cours du XIIIe siècle, cette grande époque de l'agriculture au moyen-âge. Le cartulaire de Fécamp parle des *Essarts* du Bois-du-Comte, donnés à l'abbaye en 1223 [2]. Ce bois et ces champs sont devenus un hameau populeux, agricole et industriel tout à la fois, qui fut, au XVIe siècle, un berceau de protestantisme, comme Luneray son voisin.

Non-seulement le comte de Blosseville possédait un bois sur les côteaux du Dun, mais il avait aussi, au bord de la rivière, un manoir où il rendait la justice, et ce manoir, comme celui de Blosseville-ès-Plains, portait le nom significatif de la Cour-le-Comte. Cette propriété féodale joua un rôle à l'époque de l'invasion anglaise. Les *Roles normands* rapportent que la VIe année du règne de Henri V cette châtellenie fut donnée à Jacques de Fines, qui avait servi le roi d'Angleterre dans toutes ses guerres de France [3]. Dans ce vieux manoir, un des seigneurs fonda, dit-on, une chapelle de Saint-Nicolas, dont il ne subsiste plus aucune trace.

Enfin, le hameau du Ménillet avait une chapelle dédiée d'abord à sainte Madeleine, et qui plus tard prit le nom de Notre-Dame de Pitié. Ce fut sans doute vers le XVIe siècle, époque où se répandit dans nos campagnes la dévotion à la Mère des douleurs. Cette chapelle, entourée de la dévotion populaire, a traversé la Révolution et elle n'est détruite que depuis trente ans. Vendue avec ses terres, le 14 mai 1792, elle a été achetée 6,450 fr. [4]. A présent c'est un *café* qui la remplace. Etrange transformation qui caractérise le siècle, mais qui ne l'honore pas. Du reste le souvenir de la consolatrice des affligés a laissé tant de traces dans la mémoire des peuples, qu'elle leur a fait oublier l'ancien nom du hameau pour celui de sa patronne. On ne connait plus Ménillet que sous le nom de *Pitié*.

[1] Duplessis, p. 653. — [2] Mss. de la bibliothèque de Rouen. — [3] *Rol. Norman.* an. VI, p 2. — [4] *Dom. nation.*, district de Cany. — Arch. départ.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ERRATA

Pages 36 et 37, lignes 20, 28 et 2, *au lieu de* Gallemand, *lisez* Gallemant.

Pages 70 et 71. — A propos de Louvetot, j'ai oublié de signaler le nommé Leprestre, natif de Caudebec et curé de Louvetot, comme auteur d'un ouvrage rare et singulier intitulé : *Le Naturaliste moral ou entretiens sur la physique et la morale*, in-12, imprimé à Rouen, chez Guillaume Lebouchér, en 16[illegible]9.

Page 141, ligne 38, *au lieu de* Saint-Ouen, *lisez* Saint Vincent.

Page 191, ligne 4, *au lieu de* resipicence, *lisez* resipiscence.

Page 205, après la ligne 11, *ajoutez* : L'image de Notre-Dame que l'on vénère dans cette chapelle est mystérieuse comme celles de Grâce et de la Délivrande. Trouvée par un berger de la vallée, c'est elle qui a choisi la colline pour son séjour.

Page 323, ligne 2, *ajoutez* : Hautot-le-Vatois est une commune du canton de Fauville et une chapelle vicariale du doyenné d'Yvetot.





TOMBEAU DE N. D'ESTOUTEVILLE


LES ÉGLISES
DE
L'ARRONDISSEMENT
D'YVETOT
par
M. L'ABBÉ COCHET.
1852

LES ÉGLISES

DE

L'ARRONDISSEMENT D'YVETOT.

LES ÉGLISES

DE

L'ARRONDISSEMENT D'YVETOT,

PAR

M. L'ABBÉ COCHET,

INSPECTEUR DES MONUMENTS HISTORIQUES DE LA SEINE-INFÉRIEURE.

TOME II.



« Domine, zelus domûs tuæ comedit me » Ps 68, v. 10.

PARIS,

DIDRON, rue Hautefeuille, 13, — DERACHE, rue du Bouloy, 7.
ROUEN, — LEBRUMENT, FLEURY, FRANÇOIS et HERPIN, Libraires.
DIEPPE, MARAIS ; — YVETOT, DELAMARE.

—

1852.

LES ÉGLISES
DE L'ARRONDISSEMENT D'YVETOT.



CANTON DE SAINT-VALERY-EN-CAUX.

SAINT-VALERY-EN-CAUX.



§ Ier. — L'ÉGLISE PAROISSIALE.



Les Romains occupèrent autrefois la vallée de Saint-Valery. Des urnes, avec ossements brûlés, avec monnaies d'or et de bronze, ont été trouvées à la côte d'Amont, à l'angle de la *rue des Escrocs* et de la *rue aux Anes*. A la côte d'Aval, les jardins de la famille Thinon sont remplis de tuiles à rebords, de constructions arasées et de squelettes accompagnés d'armures. Sur le bord de la route de Cany est *le champ du Cavalier,* dans lequel on a trouvé, à diverses reprises, plus de 20 cercueils en pierre.

Fréquemment envahie par les barbares, cette vallée maritime semble avoir été délaissée par nos premiers apôtres. Des pratiques superstitieuses, des traditions païennes, des croyances druidiques et scandinaves, vivent encore au sein de cette population simple et illettrée. Les sorciers, les fées, les loups-garous, les *gobelins* et le *cheval Bayard* ont créance dans le quartier du *Bohême,* et les vieillards racontent que l'ancienne rivière de Saint-Valery, sortie des coteaux de Néville, fut bouchée avec des *balles de laine,* parce qu'elle était l'objet d'un culte idolâtrique.

Saint Valery, en effet, paraît avoir été le premier missionnaire de cette vallée comme du littoral de la Manche. Quand il pénétra dans ce pays, il dut trouver peu de traces des prédications de saint Mellon, de saint Firmin, de saint Léger et de tant d'hommes apostoliques qui l'avaient précédé. L'idolâtrie avait repris son empire, et comme il avait renversé l'arbre druidique d'Augusta, il purifia sans doute le ruisseau de Néville, prostitué au culte impur des démons.

M. Guilmeth, qui ne doute de rien, et dont la marche est d'autant plus dégagée qu'elle est libre de tout bagage scientifique, M. Guilmeth, dis-je, prétend que saint Valery fonda ici un prieuré détruit par les Normands, en 895. Nous sommes loin de nous croire aussi renseigné sur les actes cauchois du saint abbé de Leuconaus. Nous serions très-heureux de pouvoir seulement prouver son passage, qui nous tient tant au cœur. Ce qui nous rassure, c'est que nous ne sommes pas les premiers à parler de ses missions chez les Caletes. L'abbé Boulogne, qui écrivait au siècle dernier, une vie de notre saint, dit qu'il faisait souvent des voyages dans le pays de Caux où les infidèles étaient très-nombreux. « Les bénédictions que ces peuples en reçurent, ajoute-t-il, les obligèrent à lui marquer leur reconnaissance en faisant bâtir des églises et des chapelles qu'ils lui consacrèrent, et en donnant son nom aux pays les plus considérables de la contrée [1]. »

La vie de saint Valery est remplie de fondations d'églises et de chapelles naissant sous ses pas dans les lieux où il avait prêché, baptisé, guéri des malades et ressuscité les morts. C'est ainsi que chaque miracle du passé a son écho dans l'avenir. Aussi nous avons déjà dit ailleurs que les églises dédiées à saint Valery, entre la Somme et la Seine, nous paraissent les filles spirituelles de sa parole, et nous sommes heureux de voir notre opinion appuyée par la tradition normande et la géographie picarde. Nous croyons cette idée d'apostolat plus vraie que celle de Duplessis, qui fait émigrer de Leuconaus quelques moines qui seraient venus fonder ici une colonie sous le nom et le patronage de leur père.

D'autres auteurs ont pensé que Saint Valery devait son nom aux reliques du saint abbé, qui y furent apportées des bords de la Somme, en 1197, par une colère de Richard Cœur-de-

[1] *La vie de saint Valery*, in-18. Abbeville, 1821.

Lion. Mais cette opinion ne se soutient pas, puisque nous trouvons le nom de « Sanctum Valericum » dans une charte de Richard I[er], et celui « d'Ecclesia Sancti-Valerici, » dans une charte de Richard II, en 1026.

A coup sûr ce fut un beau jour pour ce modeste port de mer, tout soumis aux châtelains de Néville, tout dévoué à l'abbaye de Fécamp, que l'arrivée du corps glorieux de son premier apôtre, de cet homme puissant qui avait promis la couronne de France à Hugues Capet, et qui avait ouvert à Guillaume la route de l'Angleterre. Il y eut tant de joie et tant d'allégresse, que la fête de cette translation fut célébrée solennellement dans l'église, et qu'un office particulier fut composé exprès pour cette auguste cérémonie [1].

La ville de Saint-Valery fait son apparition dans l'histoire, au milieu des chartes de l'abbaye de Fécamp. Cette cité, aujourd'hui importante, n'était d'abord qu'un modeste satellite du grand monastère qui défricha et civilisa le canton des Plains. Aussi c'est dans les vastes replis de ses archives que nous trouvons la naissance et l'histoire de l'église et du port. Une autre puissance toutefois pesa sur le port de Saint-Valery, appelé tout d'abord le port *naval, navail* ou *navarre*. Cette autorité féodale, c'était le château de Néville, élevé à la source de la rivière, et qui commandait en maître le havre et la vallée. C'est chose curieuse à remarquer que, pour défendre toutes nos vallées maritimes, nos pères y avaient assis de puissantes forteresses. A Étretat c'est le château et le fort de Fréfossé, à Fécamp le château de Valmont, à la Durdent celui de Cany-Caniel, à Saint-Valery c'est le château de Néville, à Veules celui de Blosseville, à la Saâne celui de Longueil, à Dieppe le château d'Arques, à l'Yère celui du Baile de Criel, et à la Bresle le château d'Eu.

Les châtelains de Néville ne firent sentir leur puissance sur le *Port-Navarre,* que par des bienfaits et de saintes fondations. Du moins c'est tout ce qui est resté de leur passage : un hôpital, une maladerie, un tribunal, un couvent, des obits et des verrières.

Leur libéralité les porta à ajouter aux grands biens de l'abbaye de Fécamp, le bénéfice du port de Saint-Valery. Robert de Néville, par une charte de 1237, céda aux moines les droits

[1] Baillet, *Vies des Saints.*

et coutumes qu'il avait sur le port et havre de Saint-Valery. « In portu et habulo in suâ villâ de Sancto-Valerico [1]. » C'est ainsi que cette puissante abbaye devint souveraine et maîtresse de tous les ports et havres de la côte, depuis Veules jusqu'à Etretat, de sorte que ce n'était que sous son bon plaisir que l'on pouvait pêcher à Fécamp, à Yport, à Étretat, aux Dalles, à la Durdent, à Veules et à Saint-Valery.

Déjà l'abbaye possédait à Saint-Valery des hommes, des maisons et des édifices, surtout dans le quartier du port, du côté de Saint-Leger. « Domos et ædificia prope habulum versùs sanctum Leodegarium [2]. » A force de recevoir, ce grand monastère avait acquis tant de biens fonds à Saint-Valery, que du 20 au 28 juin 1791, le district de Cany en vendit, comme domaine national, pour une somme de 60 à 70,000 francs [3].

L'église de Saint-Valery, en sa qualité d'une des plus antiques propriétés des moines de Fécamp, fit partie de l'exemption dont l'abbaye aux trois mitres était si fière. C'est peut-être à cette possession primitive qu'il faut attribuer la mission merveilleuse que la tradition locale attribue à saint Leger, pendant son exil à Fecamp. Toutefois les premières chartes où nous voyons figurer Saint-Valery, sont celles que le Pere Dumoustier inserit en tête des titres de Fécamp, les chartes de Richard Ier et de Richard II. Dans la premiere le duc restitue « *Sanctum Valericum* » et dans la seconde son successeur confirme la possession de la « villa quæ dicitur Sancti-Valerici cum ecclesiâ. » Les bulles et les diplômes de l'exemption [4] ont si bien confirmé ces donations que jamais, dans la suite des siècles jusqu'à la destruction de l'ancien regime, la moindre contestation ne s'est élevée sur le patronage et la collation de ce bénéfice.

Quant au monument, il s'en faut de beaucoup qu'il date de si loin. Nous en attribuons la nouveauté monumentale aux ravages dont il fut victime, lors de l'occupation anglaise et de l'invasion bourguignonne. Saint-Valery fut pris par les soldats de Henri V en 1422, délivré par les Français en 1432, et repris par nos ennemis en 1433. Soulevé l'année suivante, avec tou-

[1] Cartulaire de Fécamp, p. 40. — [2] Cartulaire de Fécamp, p. 60 et 101. — [3] Domaines nation. Arch. dép. — [4] Bulle de Célestin III. — *Neustria pia*, p. 213. — Charte de Hugues d'Amiens. — Ibid., p. 217. — *Recueil* de dom Beaunier, t. II, p. 684.

tes les communes de Caux, il fut contraint, en 1437, de subir la loi du duc d'York, dont il ne fut entièrement délivré qu'en 1449. Mais en 1472, le terrible Charles-le-Téméraire, cet incendiaire couronné, brûla Saint-Valery, comme il avait brûlé Eu, le Pollet, Arques, Auffay, Longueville et tout le pays de Caux. Pendant ces assauts et ces incendies successifs la pauvre église devint un théâtre de combats et un centre de barricades.

Ruinée par tant de guerres, elle fut renouvelée par la ferveur réformatrice du XVIe siècle. Aussi chez elle tout est de ce temps, et le soleil de la restauration se leva sur sa tête avec le règne du Père des lettres. Toutefois on n'en fit pas une merveille. Toute la construction est en grès du pays. Les trois nefs sont séparées l'une de l'autre par sept arcades ogivales. Les voûtes, qui sont tombées ou qui peut-être n'ont jamais été faites, viennent d'être complètement rétablies cette année aux frais de la fabrique et par le zèle de M. le curé. Le trésor a consacré à ce grand travail, qui dure depuis deux ans, une somme de 16,000 fr., fruit de longues économies. L'architecte chargé de conduire le travail est M. Barthélemy, l'architecte de la cathédrale et du diocèse de Rouen. Cet habile maître des œuvres a pratiqué ici le système de voûtes dont il est l'inventeur, et qu'il a déjà employé aux églises d'Oissel, de Saint-Aubin-Jouxte-Bouleng et de la Neuville-Champ-d'Oisel. Il consiste à composer le fond et même les arceaux des voûtes avec des briques de plâtre, cuites dans un four, moulées et pétries à l'avance avec de l'ocre jaune, ce qui leur donne la teinte de la pierre. Ce procédé, ingénieux et économique, a l'avantage de produire des voûtes légères et solides, élégantes et peu coûteuses.

Le chœur est éclairé par trois fenêtres, dont celle du fond a été rebouchée par un tableau représentant une *Assomption*. L'autel et le tabernacle, en marbre blanc, s'élèvent sur des dégrés de marbre noir.

Des deux collatéraux, l'un est dédié à la Sainte-Vierge, l'autre à saint Valery, de chaque côté sont sept grandes fenêtres, que les vieillards ont encore connues garnies de vitraux, aussi riches que ceux de Blosseville. Il ne reste plus, hélas! que des fragments dont nous avons péniblement deviné les sujets. Près l'autel de Saint-Valery était une *Pentecôte* ou *Des-*

cente du Saint-Esprit. Plus bas nous trouvons le *Baptême de Jésus par saint Jean*, ce que l'on reconnaît à la légende suivante « *Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui*. » A côté était une *Transfiguration*, dont il ne reste plus que la tête du Christ, Elie et Moïse. Elie est en costume de Carme, il a le manteau brun sur le dos et la couronne cléricale sur la tête. Moïse tient dans ses mains les tables de la loi, sur lesquelles la naïveté de nos pères a écrit : « Un seul Dieu tu adoreras. »

La tour carrée du clocher est placée à l'angle nord du portail de l'ouest, quatre colonnes la supportent. On remarque sur les chapiteaux les inscriptions et les monogrammes qui suivent : « AVE REX NR noster IHS Jhesus SALVATOR. *L'an mil* V^{CC} XXX *fut faict*. »

Les agitations du Protestantisme et de la Ligue furent funestes à l'églises de Saint-Valery, comme à tant d'autres. De Chattes et ses royalistes visitèrent cette ville et l'église dans les nombreuses excursions militaires qu'ils firent dans le pays de Caux, alors couvert de soldats. Dans ce temps on assiégeait tous les bourgs, on se battait dans toutes les plaines. Saint-Valery eut sa page de misère et de douleur dans ce long drame politico-religieux, qui finit par la conversion du Béarnais. Après cette crise jamais peuple ne fut plus attaché à la dynastie de Henri IV que ces bons marins catholiques qui avaient combattu au nom de leur Dieu contre le meilleur des rois.

La pauvre église de Saint-Valery eut encore une autre dévastation, celle de l'impiété philosophique. A la Révolution elle devint une salpêtrière comme tant d'autres. Les deux collatéraux étaient remplis de cuves, à la place du maître-autel étaient deux chaudières, une pompe était placée près de l'autel de la Sainte-Vierge.

Les armoiries et la ceinture funèbre qui se voient encore autour de l'église de Saint-Valery, nous rappellent un trait curieux de la vie des seigneurs-patrons honoraires de cette église, les Bréauté, châtelains de Néville.

Dans les premières années du règne de Henri IV, Pierre de Bréauté, jeune encore, puisqu'il avait à peine vingt ans selon quelques historiens, passa en Hollande et dans les Pays-Bas, pour y combattre les Espagnols, contre lesquels il avait sucé une haine native. Au siège de Bois-le-Duc il défia le gouverneur de se battre en duel avec lui, avec chacun 21 compagnons

d'armes. Le défi étant accepté le combat eut lieu sous les murs de la ville ; mais le lâche gouverneur s'était donné garde d'y paraître. Bréauté, courageux comme un lion, s'était jeté dans mêlée et avait abattu trois chevaliers, quand un coup de canon, parti des remparts de Bois-le-Duc, épouvanta sa troupe et fit fuir ses 21 compagnons. Resté seul sur le champ de bataille, il tint tête à tout le monde, jusqu'à ce qu'épuisé de force il se rendit prisonnier avec les honneurs de la guerre. Mais l'ignoble gouverneur le fit assassiner entre deux ponts, le 5 février 1600.

A cette nouvelle toute la Normandie fut dans le deuil. On composa sur ce héros des complaintes et des chansons, que l'on répète encore dans le pays de Caux. Son frère Adrien passa en Hollande pour le venger, mais il ne put que ramener le corps de son frère, qu'il déposa d'abord dans l'église de Saint-Valery où on lui fit un pompeux service. Après être resté quelques jours dans une chapelle funèbre, tendue de noir, on le porta à Néville où il fut inhumé auprès de ses aïeux, dans le grand caveau du chœur.

Saint-Valery-en-Caux, appelé autrefois Saint-Valery-ès-Plains (Sanctus-Valericus-in-Planis), ayant toujours fait partie de l'exemption de Fécamp, nous sommes privés sur cette cure des renseignements statistiques d'Eudes Rigaud. Le pouillé de 1738 donne à la ville 750 feux, et les Visites du vicaire-général de Fécamp disent que vers 1710 on y comptait 1,500 communiants, desservis par douze prêtres séculiers.

Cette petite ville, encore aujourd'hui très-chrétienne, fut toujours très-pieuse et adonnée à toutes les pratiques de la religion. C'est ce qui fut cause que pendant le cours du dernier siècle elle fut travaillée par l'hérésie régnante, qui avait envahi les villes et les bourgs du voisinage, tels que Dieppe, Veules, Ourville, Néville et Fontaine-le-Dun. Un pamphlet, de 1764, *imprimé en France,* mais sans lieu d'impression, ni nom d'imprimeur, nous apprend que M. G. de Saint-Pierre, curé de Saint-Valery à cette époque, trempa dans les machinations de la secte. Voici à quelle occasion.

Le père Berruyer, jésuite célèbre, avait fait paraître son *Histoire du peuple de Dieu,* qui fut censurée à Rome même. Dès son apparition, ce livre se trouva très-répandu à Rouen et dans tout le diocèse. Il y était patronné et activement recommandé par des prêtres et des laïques, amis de l'auteur, origi-

LES ÉGLISES

DE

L'ARRONDISSEMENT D'YVETOT.

LES ÉGLISES

DE

L'ARRONDISSEMENT D'YVETOT,

PAR

M. L'ABBÉ COCHET,

INSPECTEUR DES MONUMENTS HISTORIQUES DE LA SEINE-INFÉRIEURE.

TOME II.



« Domine, zelus domûs tuæ comedit me » Ps 68, v. 10.

PARIS,

DIDRON, rue Hautefeuille, 13, — DERACHE, rue du Bouloy, 7.
ROUEN, — LEBRUMENT, FLEURY, FRANÇOIS et HERPIN, Libraires.
DIEPPE, MARAIS ; — YVETOT, DELAMARE.

—

1852.

en cœur de frères, le cœur de nos éternels ennemis, et les français eux-mêmes, qui avaient sucé, avec le lait, la haine du nom anglais, sentaient, à la vue de ce spectacle, tomber leurs préjugés et en pouvaient à peine croire leurs yeux. Toutes les lettres, tous les mémoires des prêtres émigrés sont unanimes dans les éloges donnés à l'hospitalité anglaise. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici le passage d'une lettre véritablement apostolique, écrite à son cher troupeau, par l'abbé Chatel, curé de Belleville-sur-Mer, exilé pour la foi.

« Vous avez pu savoir, N. T. C. F., et la postérité la plus reculée apprendra avec admiration quelle a été notre arrivée chez les peuples de la Grande-Bretagne. Nous n'étions pas encore descendus sur le rivage, et déjà, plusieurs, touchés jusqu'aux larmes par la seule idée de la persécution sanglante qui nous dispersait, accouraient offrir les nécessités de la vie à ceux d'entre nous dont les facultés trop modiques n'auraient pas suffi à leurs nécessités. Ce n'est point une ville, une seule province qui a montré ce zèle et cet empressement à nous secourir, l'Angleterre tout entière a voulu avoir droit à notre juste reconnaissance. En peu de jours on a vu des souscriptions abondantes s'établir dans toutes les contrées de ce vaste royaume, pour satisfaire aux besoins de ceux qui sont privés des biens de la fortune. Le gouvernement lui-même nous a accordé aussi sa protection en ouvrant des maisons communes. »

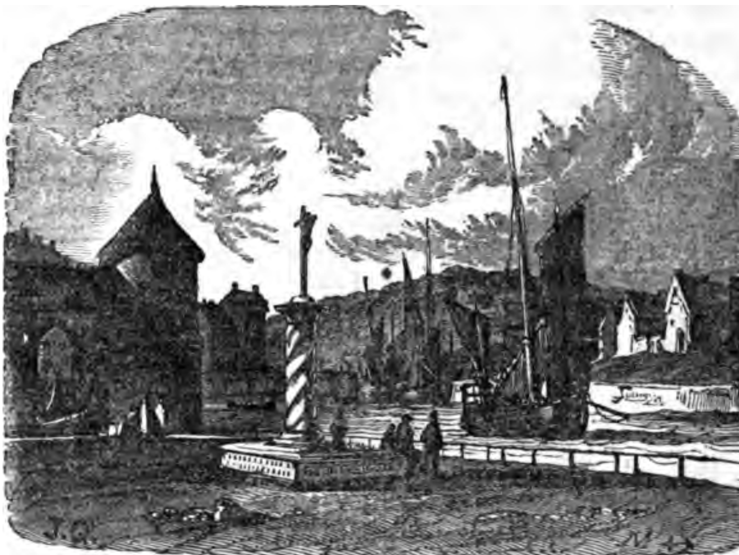
Les villes de Londres, de Douvres, de Gulford, de Chichester, d'Oxford, de Bath, se partagèrent les émigrés catholiques. Celle de Winchester, surtout, fut peuplée de plus de 700 prêtres français. Ceux du Havre se réfugièrent de préférence dans cette dernière ville. C'est là que le vénérable abbé Antray écrivit ses notices sur les hommes célèbres de sa patrie. Bon nombre de prêtres se livrèrent à l'éducation, soit dans les familles, soit dans les *académies*. L'Université d'Oxford alla jusqu'à faire imprimer un Nouveau-Testament latin, « *à l'usage du clergé français exilé en Angleterre*, » ad usum cleri gallicani in Angliâ exulantis, monument éclatant d'une noble hospitalité chrétienne !

Revenons à Saint-Valery et terminons ce qui concerne l'église par l'historique de ses titres.

Jusqu'à la Révolution, ce ne fut qu'une simple cure à la

collation entière de l'abbé de Fécamp. Les accroissements successifs et même le déplacement de la ville ne purent rien faire changer à cette situation. Encore aujourd'hui l'église est au fond du vallon, dans le quartier appellé la *Ville,* et qui n'est plus qu'une campagne, tandis que le port où la population s'est transportée depuis trois siècles, n'a qu'une chapelle pour les enfants et les vieillards. C'est là que réside un troupeau de 5,236 âmes, qui ont valu à la cure le titre de première classe.

Saint-Valery, érigé en chef-lieu de canton en 1789, comptait alors 9 communes. A présent il y en a 14, dont la population totale est de 15,700 âmes. Élevé à la dignité de doyenné, en



1837, il possède dans sa circonscription, 15 églises, dont une est curiale, 9 succursales, 2 chapelles communales et 3 annexes. On y compte de plus quatre chapelles encore consacrées au culte, Plaine-Sevette à Néville, Saint-Adrien à Drosay, Notre-Dame-du-Val à Veules, et Notre-Dame-de-Bon-Port à St-Valery.

§ II. — LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DE-BON-PORT.

Nous manquons de documents sur l'origine de cette chapelle. Le cartulaire de Fécamp nous montre le havre ou port

de Saint-Valery parfaitement formé et très-peuplé au XIIᵉ siècle, mais rien ne parle de la chapelle de Notre-Dame. Cependant nous sommes porté à croire, avec Duplessis, qu'elle doit sa naissance à des habitants du port, et qu'elle fut primitivement une chapelle de marins. Cela se voit, d'ailleurs, sur nos rivages, dans toutes les circonstances analogues. A Dieppe, c'est la chapelle de Notre-Dame des Grèves, construite au Pollet, trop éloigné de l'église de Neuville; au Havre, c'est celle de Notre-Dame-de-Grâce, bâtie pour la crique de Percanville, à cause de l'éloignement de l'église d'Ingouville, enfin c'est à Fécamp Notre-Dame-de-Salut, beaucoup plus rapprochée du port que l'eglise de Saint-Étienne. Nulle part les marins ne se sont passés d'un autel à Notre-Dame.

Mais à quelle époque les pêcheurs de Saint-Valery élevèrent-ils cette chapelle à Notre-Dame-de-Bon-Port? Tout porte à croire que ce fut à la fin du XVIᵉ siècle ou au commencement du XVIIᵉ, et que l'oratoire actuel est le premier qu'ait connu cette plage. C'est un édifice plus que modeste. Il est en gres et à la forme d'un carré long. Un petit clocher, aussi de gres, domine timidement le portail. Les arcades et les fenêtres ont conservé la dernière forme de l'ogive. A l'intérieur on remarque deux tableaux venant des anciens Pénitents. La contre-table qui occupe le fond, est une assez belle boiserie de chêne doré, faite il y a environ quarante ans, par Marais, menuisier à Saint-Riquier-ès-Plains. Voilà tout le mobilier de la maison de la Mère de Dieu. On le voit, c'est simple comme le gréement d'une barque de pêcheur. Cette chapelle sert pour les messes, les confessions, les catéchismes, les baptêmes et les inhumations. C'est un grain de senevé jete sur cette terre, espérons qu'il deviendra un grand arbre sous lequel les fideles du port viendront s'abriter. L'exemple donne par Yport et par le Pollet ne sera pas toujours stérile à Saint-Valery.

§ III. — LA CHAPELLE DE SAINT-LEGER

Tout ce qui touche les saints devient sacre pour les peuples. La terre de leur exil, ou leurs ennemis les ont abreuves d'humiliations, devient le marche-pied de leur trône et le fondement de leur immortel triomphe. Au VIIᵉ siecle du regne de Jesus-Christ, Ebroin, maire du palais, deporte, sur le rivage barbare des Caletes, saint Leger, évêque d'Autun, et là il opère

des prodiges, il sanctifie les hommes, baptise les infidèles et devient sur la terre et dans le ciel le protecteur et l'ami de ces populations, qui l'aiment parce qu'il les a sauvées.

Les habitants de nos rivages prétendent que de Fécamp saint Leger est venu à Saint-Valery, qu'il a évangélisé cette terre païenne, et élevé au vrai Dieu un oratoire qui bientôt prit son nom. Ces bonnes gens vont même jusqu'à dire que sur cette falaise, où nous sommes, le saint *a perdu son chapelet* qu'il ne portait pas.

De l'ancienne chapelle, qui existait à coup sûr au XIII[e] siècle [1], il ne reste plus que le clocher, corps-carré en grès, dont les quatre piliers et les ogives supportent une flèche d'ardoise entretenue par l'État, parce qu'elle sert d'amers aux pêcheurs de la côte. La vieille chapelle devait être en tuf, car il en reste quelques traces dans les écroulements des murs. Son plan se reconnaît encore sous l'herbe du cimetière.

On y porte les petits enfants qui sont tardifs à marcher. On leur fait faire cinq fois le tour des ruines de la chapelle, afin qu'ils aient le *pas léger*.

Autrefois il y avait un chapelain qui disait la messe tous les jours dans cette chapelle; les prêtres de Saint-Valery venaient souvent y célébrer. On dit même qu'elle portait le titre de prieuré. M. Pichard, curé de Saint-Valery avant la Révolution et mort à Rochefort, signait : « *curé de Saint-Valery, prieur de Saint-Leger et grand aumônier de N.-D. de Bon-Port.* »

Sur les lambris était peinte la vie de saint Leger. Nous avons encore vu un fragment de cette peinture, représentant le saint au moment où il va être saisi par un cavalier. Il boit le calice avant de partir. Sous l'Empire, M. Mascrier acheta la chapelle pour la démolir.

Les vieillards disent que l'ancienne chapelle Saint-Leger était à la *côte Boquet,* près les Pénitents, avant d'être transférée là où elle est aujourd'hui. Cette assertion se trouverait presque corroborée par une charte de l'abbaye de Fécamp, qui mentionne des maisons et des édifices qu'elle possédait au XIII[e] siècle près du havre de Saint-Valery, du côté de Saint-Leger.

§ IV. — LA CHAPELLE DE CLÉMENCÉE OU CLIMACHY.

Dans un des vallons solitaires qui affluent à la vallée de

[1] Cartulaire de Fécamp.

Saint-Valery, on voyait encore, il y a quinze ans, un massif d'arbres ombrageant les ruines d'une chapelle, unique débris d'une maladerie du moyen-âge. Cet hospice, cet oratoire, sous la protection de saint Georges et de sainte Madeleine, portaient le nom de Clémencée, que le peuple avait traduit par celui de Clemachie ou de Climachy. Comme bénéfice ecclésiastique, cette chapelle, sise au hameau de Rédeville, relevait de la paroisse de Cailleville, et était à la nomination du curé. Comme fondation charitable, elle était l'œuvre des châtelains de Neville, suzerains du port de Saint-Valery, aussi, féodalement parlant, elle resta toujours sous la dépendance de ces puissants seigneurs. Lorsqu'en 1620, les derniers descendants de cette famille de chevaliers, appelèrent sur leurs terres, comme une bénédiction du ciel, une colonie de Pénitents, ils les installèrent dans les murs de la Madeleine de Clémencée, alors vide



de malades et de lépreux. Les bons religieux en sortirent en 1623 pour s'établir à Saint Valery, et depuis cette heure le silence s'est fait dans ces murs si long-temps consacrés à la prière. On dirait, qu'en se retirant de cet asile, les pieux enfants de Saint François ont secoué sur lui la poussière de leurs pieds.

Devant la porte de la chapelle, j'ai encore vu, il y a moins de dix ans, une pierre tumulaire, à demi-cassée, qui laissait voir une tombe entr'ouverte. Cette dalle recouvre, dit-on, les restes d'une demoiselle de Bréauté, qui, jeune encore, aurait dévoué sa vie et son existence au service des pauvres lépreux. La tradition de ce pays lui attribue le *Miracle des Roses*, si cher aux temps chrétiens et dont la catholique Allemagne a embelli la vie si poétique et si sainte de la reine de Hongrie. Quoique le moyen-âge ait un peu promené de tous côtés cet intéressant prodige, nous ne le rejetterons pas de nos livres

dont il orne déjà les premières pages [1]. Un jour donc que l'hospitalière châtelaine portait à ses chers lépreux des provisions prises dans les buffets du château, elle rencontra son père qui, soupçonnant quelque nouveau larcin, demanda d'un air sévère : « Que portez-vous là, ma fille? » Mon père, ce sont des fleurs, » répondit en rougissant la pieuse infirmière des pauvres, avertie sans doute, par une voix intérieure, du prodige qui s'opérait sur elle. Ce disant, elle ouvrit son tablier qui parut rempli de roses aux yeux du baron émerveillé.

§ V. — L'ANCIEN COUVENT DES PÉNITENTS.

L'auteur de l'histoire du tiers-ordre de Saint-François raconte, avec la plus grande bonhomie, que les bénédictions de Dieu, répandues sur le couvent de Veules, firent sortir de terre celui de Saint-Valery-en-Caux. La sainteté et l'édification que les Pères répandaient dans le village, passèrent jusqu'à la ville qui voulut en parfumer ses murs et ses demeures. Il faut dire aussi que c'était le moment de la ferveur conventuelle dans le royaume de France, qui ne mérita jamais mieux le titre de très-chrétien. Des maisons de Carmes, de Minimes, de Feuillants, de Recollets, de Capucins, de Pénitents, s'élevaient de tous côtés. La Normandie accueillait à bras ouverts les enfants de Saint-François. Rouen reçut le tiers-ordre en 1612, Veules en 1617, Laigle, le Havre et Saint-Valery en 1620. Saint-Lô, Meulan, Aumale, Louviers, Pont-de-l'Arche et Bernay, leur ouvrirent leurs portes quelques années après.

Les annales du tiers-ordre entourent l'origine du couvent de Saint-Valery d'une légende curieuse et édifiante, elles disent qu'un prêtre anglais, nommé Me Guillaume Languedon, avait prédit long-temps à l'avance leur arrivée dans cette ville. Cet homme était un véritable ermite, vivant d'aumônes, couchant sur la terre avec une pierre pour oreiller, et pratiquant des austérités extraordinaires. Souvent il venait prier Dieu dans une grange abandonnée, servant de retraite à des libertins qui y commettaient toutes sortes de désordres. « Sortez d'ici, leur disait-il avec zèle, ce lieu sera un jour une maison de sainteté où Dieu recevra des sacrifices de louanges pour la réparation de vos péchés. »

Les vieillards de Saint-Valery ont attesté de leur propre

[1] *Les Églises de l'arrondissement du Havre*, t. II, p. 159.

main cette prophetie qu'ils avaient recueillie de la bouche même du saint prêtre. Nous donnons ici cette pièce intéressante, que les religieux conservaient dans leurs archives :

« Nous, soussignés, bourgeois et habitants de Saint-Valery-en-Caux, certifions avoir entendu prédire à un bon prêtre, Anglois de nation, homme de bonne et sainte vie, plusieurs années auparavant que les religieux Penitents du tiers-ordre de Saint-François, de notre dit lieu, fussent establis ou ils sont maintenant, que la place où est situe à présent leur couvent, et où ce bon prestre se retiroit dès ce temps-là pour dire son breviaire et faire ses autres prieres et dévotions, devoit estre un jour à venir une maison de sainteté et un lieu où Dieu devoit estre adoré et servy. En foy de quoi nous avons signé le présent acte pour servir à qui il appartiendra. L'an 1660 le 15 mars, signé Mathieu Bertrand, Jean Plé, Pierre Anquetil, Jacques Cavelier, Jean Raud. »

Deux ans après l'etablissement des religieux dans la ville, c'est-à-dire en 1623, la prédiction que nous venons de citer s'accomplit d'une maniere qui fut regardée comme miraculeuse dans l'ordre de Saint-François.

Le clergé de Saint-Valery et la noblesse des environs s'unirent ensemble pour introduire les Penitents dans la ville. La supplique cléricale est datée du 19 novembre 1620. Duplessis dit que la ville fit une opposition dont on ne tint pas compte. Les premiers Peres qui s'y introduisirent etaient venus à la prière du curé, qui les installa tout d'abord dans la chapelle de N.-D. de Bon-Port. Tous les gentilshommes reunis adressèrent une supplique à l'abbé et aux religieux de Fecamp, pour obtenir la permission d'établir dans leur ville un couvent, qui ne ferait aucun tort aux mendiants de Dieppe et de Fecamp. On demandait les bons Peres pour recevoir des consolations spirituelles et pour l'administration du sacrement de Penitence, le tout à la gloire et bien du pays. Cette requête etait signée de messires Adrien de Breauté, chevalier, conseiller du roy et premier escuyer de la reine-mere, d'Adrien de Houdetot, chevalier, maître de camp d'un regiment français ; de Jean Toutain, sieur de Paleusemare, lieutenant-general, civil et criminel au bailliage de Caux et siege de Cany, de François Louvel de Janville, conseiller, secretaire du roy en sa chancellerie de Normandie, de Jean d'Orval, sieur du lieu, de Vul-

fran de Cuverville, sieur de Sainte-Colombe; de Jacques de la Berquerie, de Jean d'Espineville, de Charles de Clercy et de Simon Diel, sieur de la Fosse.

A cette légion de chevaliers nous devons joindre encore le nom de messire Adrien de Bréauté, chevalier de l'ordre du roy, capitaine et gouverneur de Saint-Valery et des côtes de Caux, oncle du précédent; de Françoise de Roncherolles, sa femme, et de Jean-Baptiste de Joves, son lieutenant, qui avaient adressé leur demande dès le 10 novembre 1620.

En attendant l'autorisation de l'abbé de Fécamp, l'archevêque de Rouen, François Ier de Harlay, accorda provisoirement aux religieux, le 12 octobre 1621, la permission de vivre à Notre-Dame-de-Bon-Port, selon les coutumes et les règles de l'ordre. Le 5 novembre 1623, Henri de Lorraine, abbé de Fécamp, accorda aux Pénitents la faculté de s'établir dans tel faubourg de Saint-Valery qu'ils voudraient choisir, et en tel nombre que bon leur semblerait.

Les sires de Bréauté, châtelains de Néville, barons et hauts-justiciers de Cany-Caniel, s'étant déclarés fondateurs et protecteurs de nos religieux, leur donnèrent la chapelle de Saint-Georges de Clémencée, cette vieille léproserie fondée et illustrée par leur famille. Cette donation, passée devant notaire, fut confirmée par l'abbé de Fécamp et l'archevêque de Rouen. Le Roi lui-même, par lettres-patentes du mois de juillet 1647, datées d'Amiens, confirma la fondation du couvent de Saint-Valery et la donation de la chapelle de Clémencée, à condition que les religieux célèbreraient chaque année, à perpétuité, un office et une messe haute des morts, pour le feu roi Louis XIII, le 14 de mai, jour de son trépas, et chanteraient à la fin de la messe principale du couvent, aux fêtes de saint Louis et de sainte Anne, l'*Exaudiat* pour le Roi, la Reine et leurs successeurs. Dans cet acte solennel, qui créait pour le couvent de Saint-Valery une existence nouvelle, Louis XIV lui-même se déclarait protecteur du monastère. Une violente opposition, émanée du corps de ville, essaya vainement d'empêcher l'enregistrement des patentes royales. Le Parlement de Rouen confirma l'existence de nos religieux, par un célèbre arrêt du 30 août 1647.

Cette guerre une fois calmée, ces obstacles une fois vaincus, la dévotion des peuples éclata avec enthousiasme envers les serviteurs de Dieu. La ville se peupla de tertiaires séculiers de

tout sexe et de toute condition. A la tête de la noblesse brillait Mme de Roncherolles, mère du marquis de Bréauté, maître de camp du régiment de Picardie, qui fut tué au siége d'Arras. « Dieu, dit l'historien de l'ordre, avait enrichi cette dame de dons particuliers, dont elle fit un saint usage, soit dans les grandes afflictions qu'elle eut à souffrir, soit dans la pratique des œuvres de la piété chrétienne. » Le 15 février 1639 elle avait fait profession dans le couvent de Veules, entre les mains du P. Oronce, de Honfleur, provincial de l'ordre. Elle mourut à Saint Valery, le 19 mars 1644.

La bourgeoisie marchait sous la bannière de Marguerite Dupré, la doyenne des tertiaires, qui avait reçu l'habit à Veules et fait profession à Saint Valery. Cette pieuse chrétienne avait poussé le zèle envers les bons Pères jusqu'à donner sa maison pour y installer les cinq premiers religieux qui descendirent à Saint-Valery. Elle les garda ainsi pendant deux ans et leur fit tout le bien que lui permettait sa fortune honnête mais médiocre. C'est une chose bien remarquable que les hommes de Dieu trouvent partout, dans tous les temps et dans tous les pays, des saintes femmes qui se dévouent corps et âme à eux et à leurs œuvres. C'est ainsi que de nos jours nous avons vu à Ingouville Mme Dodard, recevoir et accueillir chez elle, pendant quinze ans, tous les prêtres, tous les évêques, tous les missionnaires qui partaient du Havre pour la Chine, les Indes, l'Amérique ou l'Océanie.

Une autre sainte femme de Saint-Valery hérita du dévoûment de Mme Dupré, envers les pieux Franciscains. Ce fut Mme Gueroult, dont le nom est écrit au livre de vie, dit l'historien de l'ordre, et dont les vertus seront d'autant mieux publiées au jour du jugement, qu'elle a pris plus de peine pour les cacher sur la terre. Pour la récompenser de ses bienfaits, les Pénitents inhumèrent dans leur chapelle de la Vierge, cette charitable dame avec son mari et son fils.

« La situation du couvent, dit le père Marie de Vernon, est d'elle-même assez dévote. » Cela veut dire, dans la pensée du saint homme, que le site du monastère portait au recueillement et à la méditation. En effet, couvent et église étaient situés hors de la ville, au milieu des champs, dans un frais bocage où fut peut-être une chapelle de Saint Leger. Du haut de cette côte on commandait le port et on découvrait la mer qui s'en-

fonce en anse pour former la baie de Dieppe. L'œil suivait avec curiosité et avec terreur la longue série des falaises blanches qui se perd à l'horizon dans les sables de la Picardie. A l'extrémité de la côte, c'est Leuconaus, que saint Valery a baptisé et d'où il est sorti pour sanctifier les côtes de l'Océan et la terre où nous sommes. Rien, à mon avis, ne porte plus à la contemplation des choses de Dieu que la mer et ses rochers, le ciel et ses tempêtes, l'horizon et son immensité. Pour être dévot, faut être marin, dit-on communément ; nous pourrions ajouter, qu'il suffit de contempler la mer avec l'œil de l'intelligence.

Lorsqu'en 1667, le Père Marie de Vernon visita la chapelle et le couvent de Saint-Valery, il fut plus heureux que nous. Il les trouva pleins de vie et animés par la prière et le chant des psaumes. Un peuple nombreux s'y pressait à toutes les fêtes, et le sanctuaire était richement orné de statues, d'images, de reliques et de boiseries, fruits de la libéralité des populations et de la piété des grands. Les Bréauté avaient fondé et décoré la chapelle de Saint-Adrien, le patron héréditaire de cette famille de guerriers. Leurs armes brillaient aux vitraux et sur les murailles. Mme la marquise de Bréauté, fille du comte de Fiesque, avait garni l'autel d'une magnifique guipure et revêtu le prêtre d'une riche chasuble. M. de Ricarville, qui avait donné au tiers ordre le père Casimir de Saint-Valery, définiteur de la province de Saint-Yves, avait son tombeau dans cette chapelle.

A côté était celle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, patronne du couvent. Celle-ci renfermait une image de la Reine des anges, faite avec du bois miraculeux de Notre-Dame de Boulogne. Cette précieuse relique avait été donnée au tiers-ordre, par Mme la marquise d'Aumont, dont le mari, étant gouverneur de Boulogne, l'avait reçue des mains du maire et des échevins de la ville. La pieuse donatrice, en léguant ce trésor aux enfants de Saint-François, leur avait imposé la charge de le faire vénérer dans une des chapelles de leur ordre. Ce fut pour s'acquitter de cette obligation, que le provincial le P. Oronce de Honfleur, en fit don au couvent de Saint-Valery en 1639.

Le culte de Notre-Dame de Boulogne, était très-répandu en Normandie. Nous en trouvons la preuve parmi nous, dans l'église d'Avesnes, où la Vierge de Boulogne était représentée

dans un vitrail [1], à Saint-Saens où elle a une chapelle de son nom, et à Dieppe où son image se voyait au coin d'une rue, en 1778 [2]. Il parait bien que cette dévotion se répandit dans la France, au XIV[e] siecle, et l'on reporte à 1420 l'établissement d'une chapelle de Notre-Dame de Boulogne, dans le bois de Saint-Cloud, pres Paris, appelé aujourd'hui *le bois de Boulogne* [3].

Outre le bois de Notre-Dame de Boulogne, le couvent de Saint-Valery possedait encore des reliques de saint Lucius, de saint Marianus, de saint Madius et de saint Antoine, martyrs. La chapelle etait toute parsemée d'armoiries. Les ecussons des Janville, des Tallebot, des La Heuze et des Anglesqueville, brillaient aux vitres qu'ils avaient donnees [4].

A present c'est le desert et la desolation. Nous sommes presque revenus a la grange du bon prêtre anglais. Mais personne à présent ne se sent le courage de faire une prophetie. On est a peine certain du jour, comment repondre du lendemain? La grande Revolution française a fermé ce couvent, comme tant d'autres, et vendu ses biens [5]. Les derniers Peres se sont disperses dans le monde, a la grace de Dieu. Seulement ici les bâtiments n'ont pas ete vendus, ni aliénés. Apres destinations diverses, ils ont ete definitivement affectes au service militaire de la place. L'artillerie et le genie y logent leurs hommes et leur materiel. Un arsenal de guerre a remplacé un arsenal de prieres. Aussi, malgre son appropriation profane et et guerriere, la maison a conserve toujours sa physionomie monastique et religieuse. On sent que c'est la demeure d'une famille absente, d'une famille qui n'a rien de commun avec celles d'ici-bas.

Le 22 juillet 1848, quand nous avons visite le couvent de Saint Valery, nous avons trouve que l'ensemble des constructions faites avec le gres du pays formait encore un carre parfait. L'eglise, qui sert parfois aux elections du suffrage universel, a une belle entree sur la rue pour le public. C'est un

[1] *Les Eglises de l'arrond. de Dieppe. Eglises rurales* p. 247. — [2] Il est probable que c'est a cette image que la rue Notre-Dame doit son nom. — [3] *Revue de Rouen*, de 1839, p. 84. *Recherches historiques* par M. Barabe. — [4] Tous les details historiques qui precedent sont extraits d'une *Histoire generale et particuliere du tiers-ordre de Saint François d'Assise* par le P. Marie de Vernon, t. III, p. 298 a 305. Paris, 1667. — [5] Le 17 janvier 1791, le district de Cany vendit 13,000 fr. 22 acres de terre a Néville, appartenant aux Penitents de Saint Valery. — Arch. depart.

grand vaisseau encore revêtu des lambris en bois dont le couvrirent les nobles et les religieux. Les deux chapelles de Bon-Secours et de Saint-Adrien formaient la pointe vers le nord, elles sont encore fermées avec d'élégantes boiseries à colonnes torses dans le style de Louis XIII, qui mériteraient d'être conservées. Ces chapelles n'ont pas trop souffert. Aussi elles montrent à côté d'armoiries féodales des devises républicaines. Ce qui prouve que l'église a servi de club en 1793. Il faudrait peu d'argent pour remettre cette chapelle en état de servir au culte et alors elle serait fort utile au quartier Saint-Leger, quartier populeux et totalement dépourvu d'église depuis la destruction de la chapelle de ce nom. On pourrait établir ici, comme à Bon-Port, une succursale fort précieuse pour une population chrétienne et très-attachée à ses devoirs.

Le cloître, contigu à l'église, est parfaitement conservé. Seulement il est un peu plus sombre qu'au temps où les disciples de Saint-François circulaient sous ses voûtes. Leurs sépultures peuplent seules ce dortoir de l'éternité, et, à coup sûr, aux jours de la tourmente révolutionnaire les exilés envièrent plus d'une fois le sort de ceux qui reposaient ainsi dans le Seigneur à l'ombre des murs sanctifiés et bénis de leur couvent : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. De tous ceux qu'on y a descendus il ne reste plus que deux noms que nous avons lus avec respect et que nous transcrivons ici : « V. P. Candidus Nicole obiit die 20 decembris 1667. Requiescat in pace. — V. P. Juvenalis, visitator ordinarius, obiit die martii 1787. » Ces inscriptions sont simples et modestes comme celles des martyrs des catacombes. Déjà nous avions eu l'occasion d'admirer cette touchante humilité franciscaine dans le cloître des Pénitents du Havre, lorsque nous avons décrit l'église d'Ingouville [1]. Hélas! nous avons bien fait d'en prendre note en 1844, car ce nécrologe franciscain vient de disparaître cette année. L'agrandissement de l'église d'Ingouville, en 1851, a effacé pour toujours le dernier feuillet de la vie de ces zélés apôtres de nos campagnes.

NÉVILLE.

Néville est un des points les plus importants du Petit-Caux. Situé sur une hauteur, il commande le vallon de Saint-Valery, où coulait jadis une rivière, que le saint abbé de Leuconaus

[1] *Les Églises de l'arrondissement du Havre*, t. Ier, p. 46.

boucha avec des balles de laine, s'il faut en croire la tradition locale. C'était, ajoute le peuple, pour anéantir les pratiques superstitieuses dont cette eau sacrée était l'objet. Toutefois la source reparut au xve siècle, pour disparaître de nouveau dans le xvie. Cette version populaire s'accorde avec les monuments historiques, qui attestent que Saint-Valery avait une rivière comme Etretat. Duplessis et Noël de La Morinière sont les premiers témoins de la vérité historique que nous essayons de faire revivre.

Néville était le siége d'une grande puissance féodale. Son château dominait sur tous les pays d'alentour. Ses racines s'enfonçaient profondément dans le sol. De grands fossés, de larges douves protégeaient ces éternelles murailles. Les récits que font les démolisseurs de l'antique épaisseur des murs, sont vraiment fabuleux. Un grand mystère entoura long-temps les ruines de ce vieux château, et les récits les plus romanesques s'attachent encore à ses pierres, à son nom et jusqu'à ses fondements. Mais hélas! il n'en reste plus aujourd'hui que le souvenir. La charrue heurte partout ces murailles arasées, le blé pousse là où naguère se dressaient les armes, et des laboureurs moissonnent là où se battirent des châtelains bardés de fer. Un grand puits, resté comme dernier vestige, semble dire que tout ce qui s'élève tombe et qu'il n'y a que ce qui s'abaisse qui dure.

L'enceinte du vieux château est devenue une ferme d'où l'on jouit d'un magnifique point de vue. Il y a peu d'années encore M. Hellouin, propriétaire actuel, a fait détruire les derniers fondements. On y a trouvé des pavages émaillés, fleuris et fleurdelysés, et le sceau en cuivre de Renaud de Lastre, sans doute un garde-scel du xiiie siècle.

On fait remonter jusqu'à Hertel, compagnon de Rollon, l'origine normande du château de Néville. Ses successeurs escortèrent Guillaume en Angleterre et Richard en Palestine. Riches et chrétiens ils se montrèrent prodigues envers les églises et les monastères. Dans le cours du xiie siècle, Pierre de Néville donna son église paroissiale à Rotrou de Warwick, archevêque de Rouen. Au commencement du xiiie, Robert de Néville donna à l'abbaye de Fécamp les coutumes du hâvre et du port de Saint-Valery-en-Caux [1], anciennement connu

[1] *Hist. de Fécamp*, par Fallue, p. 192.

sous le nom de *Port-Navarre*. En 1282, Agnès de Néville, seule héritière de la famille, épousa Guillaume de Bréauté, et porta ses biens à cette famille de héros. Guillaume périt à la bataille de Courtray, avec la fleur de la noblesse française. Sa fille, pieuse et charitable, fonda, dans le vallon de Saint-Valery, la léproserie de Saint-Georges de Climachy. C'est là qu'elle se dévoua pour les pauvres et qu'elle trouva son tombeau. La légende du *Miracle des Roses* parfume cette tombe sainte, comme elle embaume la mémoire de la reine Elisabeth de Hongrie, cette fleur sainte du XIIIe siècle.

Les Bréauté se distinguèrent dans mille siéges et combats contre les Anglais; car c'étaient de vaillants chevaliers, fidèles à leurs rois et à leur patrie. Aussi Henri V les dépouilla et donna leurs biens à Gautier de Houguefort, son chevalier [1]; mais Charles VII le leur rendit après la conquête de la Normandie; aussi le pouillé de Raoul Roussel rétablit dans leurs droits les sires de « Brevi altari. » Le peuple parle de rencontres entre les Bréauté et les sires de Béthancourt, de Heugleville et autres des environs; mais aucun combat n'a donné tant de gloire à cette famille que celui qui fut soutenu sous les murs de Bois-le-Duc, contre l'Espagnol Grosbendonq. Il fut célébré par les troubadours populaires, chanté par les poëtes, raconté par les historiens et reproduit par la gravure.

Ce fut dans la redoutable enceinte du château de Néville, sous la présidence d'un sire de Bréauté, que furent décidés la grande Ligue cauchoise et le sort des trois plus puissantes villes de la Haute-Normandie. Le 15 mars 1589, le commandeur de Chattes, gouverneur de Dieppe; de Villars, gouverneur du Havre; Claude Groulard, premier président du parlement de Rouen, et M. de Tiron, se réunirent pour une conférence où ils ne purent pas s'entendre. De Chattes et Groulard étaient royalistes, mais Villars était ligueur. Ils conclurent toutefois une trève d'un mois, pendant laquelle chacun s'affermit dans sa résolution et se prépara pour la guerre [2].

Sur la place vide et silencieuse que nous arpentons en ce moment, on ne se douterait guère qu'un si grand évènement

[1] Rex concessit Waltero Hungerfurd, militi, terram de Bréauté, 1421, Rotulus Normanniæ de anno IX, Henrici V. — *Catalogue des rôles Normands. Gascons*, etc. — [2] Manuscrit anonyme, p. 135.

se sont passé là. Mais arrivons à l'église, œuvre et sépulture des châtelains.

Le monument qui reste n'est pas ancien. On y reconnaît cependant la trace d'un grand édifice, construit primitivement au XIIIe siècle, mais il n'en reste que des fragments. L'église ogivale avait la forme d'une croix et le clocher s'élançait sur les transepts. Cette vieille tour, placée entre chœur et nef, sur quatre piliers dont on reconnaît encore les restes, supportait une haute flèche couverte de lames de plomb. Le 18 mai 1663, sur les quatre heures après midi, le tonnerre tomba sur l'aiguille et la réduisit en cendre. Le plomb fondu coulait comme de l'eau et tombait comme une pluie qui empêchait les travailleurs d'approcher. Le feu fut si violent qu'une des cloches fut fondue et les deux autres cassées.

Toutes trois furent refondues en 1665, par les soins de M. Jourel, tabellion et trésorier de l'église. On lisait sur la principale l'inscription suivante : « L'an 1665 j'ai été bénite par Mr Raulin Lecharpentier, prêtre du diocèse de Seez, curé de Neville, et nommée Françoise, par messire François, sire de Breauté, marquis de Hotot, seigneur-patron et châtelain de Neville et autres lieux, et par haute et puissante dame Marie Arbaleste de Meulun de Montmorency, femme dudit marquis ; Mr Nicolas Jourel, tabellion, trésorier en charge. Pierre et Nicolas Buret, m'ont faite. » Sur la moyenne, on lisait : « L'an 1665, fus bénite par Mr Raulin Lecharpentier, prestre du diocèse de Seez, curé de Neville, et nommée par messire Alexandre, sire de Breauté, et noble dame Blanche Agnes, son épouse. » Enfin, sur la petite, on lisait : « L'an 1665, fus bénite par Mr Raulin Lecharpentier, prestre du diocèse de Seez, curé de Neville, et nommée par messire Charles de Longaulne, marquis de Bos-Herout et gouverneur de Carentan, et haute et puissante dame Marie de Fiesque, mère dudit seigneur, marquis de Breauté. »

Ces deux dernières cloches ont été enlevées par la Révolution, en 1793, mais la plus grosse est restée. Toutefois elle n'est plus la même, elle a été refondue l'année même de la Révolution, comme le porte l'inscription suivante : « L'an 1789 j'ai été bénite par discrète personne Charles-Constant Havas, curé de Neville, j'ai été nommée par messire François-Claude Le Camus, chevalier, conseiller au grand conseil de

Rouen, intendant d'Aquitaine, seigneur et patron de Néville, Plaine-Sevette, Port-Navarre et autres lieux. Maire et Cartenet, fondeurs. »

Pour recevoir les trois cloches dont nous venons de parler, on fit une nouvelle tour que l'on plaça au portail, selon l'usage dominant au XVIIe siècle. C'est un majestueux et imposant corps-carré en grès, qui traversera bien des siècles l'effort des vents et des tempêtes. On lit sur un contre-fort : « La tour fut commencée le jour de Saint-Joseph, 1677. » M. Moquet, prêtre-chapelain de Saint-Jean de Plaine-Sevette et trésorier de l'église de Néville, conduisit l'œuvre de cette construction, où l'on admire un bel escalier de 86 marches. Le toit, qui couronne cette pyramide, est plat et disgracieux, il est surmonté d'un paratonnerre placé là le 2 novembre 1840, par M. Lefoyer, serrurier à Rouen. C'est afin d'éviter le retour de l'incendie de 1663. La première horloge qui fut installée au clocher de Néville, datait de 1629.

Ce qui domine généralement dans la construction de l'église de Néville, c'est le grès de XVIe siècle, si universel dans le canton des Plains. La grande nef est accompagnée de deux allées latérales avec lesquelles elle communique au moyen d'arcades cintrées, du XVIe siècle. Autrefois des poutres transversales soutenaient la charpente des nefs et du chœur. Celles du chœur furent coupées en 1773 et celles de la nef en 1776.

Les deux anciens transepts ont conservé leur physionomie du XIIIe siècle, et sont devenus, l'un la chapelle du Saint-Sacrement, l'autre celle de Saint-Nicolas. Toutes deux étaient le siége de confréries, dont les titres de biens et de rentes se voient aux archives départementales. Les titres de la société du Saint-Sacrement n'existent guères que pour l'époque de la Révolution; mais la charité de Saint-Nicolas possède presque toutes ses archives : d'abord ce sont des statuts approuvés en 1545, par l'archevêque Georges d'Amboise II, ensuite ce sont des contrats et pièces de propriété, de 1596 à 1789, puis enfin le registre des inscriptions pendant les trois derniers siècles. Le chœur montre également, au milieu de ses travaux de la Renaissance, quelques caractères de l'église du temps des croisades. L'arcade du crucifix est le type le plus entier de cette belle époque de l'art chrétien. A droite et à gauche du chœur, sont les chapelles de la Sainte-Vierge et de Sainte-

Anne, la fille et la mère, double addition, l'une du XIIIe, l'autre du XVIe siècle

La sacristie, de 1816, est la dernière bâtisse faite à cette église, dont nous allons maintenant passer en revue le mobilier.

Le maître-autel a été acheté à Péronne, en Picardie, en 1813, pour la somme de 2,000 fr. On croit qu'il vient d'une ancienne abbaye. Il est en marbre rouge, comme les marches et les gradins qui l'accompagnent. La contre-table corinthienne qui le surmonte, a été faite en 1814, par Vieillot, menuisier de Reuville, pour 3,550 fr. L'ancien retable, dévasté à la Révolution, avait été acheté en décembre 1618, et avait coûté 1,820 fr. Le tableau qui décore le sanctuaire est une copie de l'*Adoration des Bergers* de Philippe de Champagne, donnée en 1812 par le Ministère de l'Intérieur

Le baptistère, en pierre, porte le millésime de 1614. Mais le morceau le plus curieux de la nef, c'est le buffet d'orgues, joli morceau sculpté avec beaucoup de goût dans le style de la Renaissance. L'instrument commença à jouer le 1er mai 1625. Il fut réparé en entier en 1785 et en 1835. Nous pensons, toutefois, que la tribune qui le supporte est plus ancienne, et qu'elle provient d'un jubé supprimé. La Révolution a mutilé, sur cette boiserie, cinq écussons de donateurs

Cette église dut posséder une *Passion*, peinte sur bois au XVIe siècle. Il en reste encore quelques jolis fragments dans la sacristie. On nous a parlé aussi d'un caveau sépulcral, placé sous le confessionnal, c'est celui des sires de Bréauté, dont la Révolution a enlevé les tombeaux pour couler des balles.

L'église de Néville était très riche avant la Révolution, non-seulement en mobilier, mais en biens fonds. On en trouverait aisément la preuve et les titres aux archives départementales, où se voient de nombreuses pièces relatives aux fondations, donations et rentes de cette église. Le même paquet contient trois registres de comptes et délibérations de la fabrique, allant de 1605 à 1682, de 1709 à 1750 et de 1755 à 1782. Mais un dernier témoin local et monumental de l'ancienne opulence de l'église de Néville, c'est la fondation et la donation de Me Jean Rabasse, avocat, lieutenant au bailliage de Cany-Caniel, décédé le 22 mai 1583, laquelle se lit sur les murs de la chapelle du Saint-Sacrement

Mais il est une autre fondation pieuse et purement spirituelle

dont nous devons parler ici. Il s'agit de la procession votive que fait chaque année, à l'église de Vittefleur, la paroisse de Néville. Comme la plupart des pèlerinages dont la peste est la cause, celui-ci a lieu le lundi de la Pentecôte, et voici à quelle occasion. En 1743, le village fut affligé d'une épidémie qui en peu de temps enleva 132 personnes. Le deuil était dans toutes les maisons, la terreur régnait dans toutes les âmes. Grand nombre de malades étaient menacés de succomber, on en cite soixante qui avaient reçu l'Extrême-Onction, et qui n'attendaient plus que le moment de la mort. Dans cette extrémité, le peuple se tourna vers Dieu, implora les saints du Paradis, et s'engagea, par vœu solennel, à aller processionnellement à Vittefleur, implorer la protection de saint Adrien et de saint Sébastien. On promit, si l'on était exaucé, de renouveler chaque année ce pénible voyage. La foi dans le cœur, la prière sur les lèvres, on se rend aux pieds des Saints, dans les sentiments de la dévotion la plus vive et du recueillement le plus profond. Le ciel exauça de si ferventes prières, et aucun de ceux qui avaient reçu les derniers Sacrements, ne passa de vie à trépas. Depuis ce temps on n'a jamais cessé d'accomplir cette sainte promesse.

L'église de Saint-Martin de Néville fut cédée, au XIIe siècle, à Rotrou, archevêque de Rouen, par Pierre de Néville, et confirmée par Jean de Néville, son fils. Cependant, d'après les pouillés, le seigneur du lieu serait resté patron-présentateur de la cure. Le pouillé de Rigaud indique le seigneur, non-seulement comme patron de l'église, mais encore d'une des chapelles, et celui de Raoul Roussel, nomme expressément le sire de Bréauté « de Brevi Altari. »

Duplessis dit qu'il y avait quatre chapelles en titre sur la paroisse de Néville. Sainte-Anne dans l'église paroissiale, Saint-Jacques dans l'enceinte du château, et Saint-Jean-Baptiste au hameau de Plaine-Sevette. Cette dernière, construite en grès au XVIe siècle, subsiste encore aujourd'hui, mais elle est devenue une propriété particulière et elle appartient à M. Levaillant d'Écretteville. Enfin le bénédictin parle aussi d'une *chantrerie* qu'il croit être le reste d'une ancienne collégiale, fondée dans l'église de Néville par les châtelains du lieu.

Sur le territoire de cette paroisse existent plusieurs croix auxquelles nous devons accorder une mention particulière. Il

tout sexe et de toute condition. A la tête de la noblesse brillait Mme de Roncherolles, mère du marquis de Bréauté, maître de camp du régiment de Picardie, qui fut tué au siége d'Arras. « Dieu, dit l'historien de l'ordre, avait enrichi cette dame de dons particuliers, dont elle fit un saint usage, soit dans les grandes afflictions qu'elle eut à souffrir, soit dans la pratique des œuvres de la piété chrétienne. » Le 15 février 1639 elle avait fait profession dans le couvent de Veules, entre les mains du P. Oronce, de Honfleur, provincial de l'ordre. Elle mourut à Saint Valery, le 19 mars 1644.

La bourgeoisie marchait sous la bannière de Marguerite Dupré, la doyenne des tertiaires, qui avait reçu l'habit à Veules et fait profession à Saint Valery. Cette pieuse chrétienne avait poussé le zèle envers les bons Pères jusqu'à donner sa maison pour y installer les cinq premiers religieux qui descendirent à Saint-Valery. Elle les garda ainsi pendant deux ans et leur fit tout le bien que lui permettait sa fortune honnête mais médiocre. C'est une chose bien remarquable que les hommes de Dieu trouvent partout, dans tous les temps et dans tous les pays, des saintes femmes qui se dévouent corps et âme à eux et à leurs œuvres. C'est ainsi que de nos jours nous avons vu à Ingouville Mme Dodard, recevoir et accueillir chez elle, pendant quinze ans, tous les prêtres, tous les évêques, tous les missionnaires qui partaient du Havre pour la Chine, les Indes, l'Amérique ou l'Océanie.

Une autre sainte femme de Saint-Valery hérita du dévoûment de Mme Dupré, envers les pieux Franciscains. Ce fut Mme Gueroult, dont le nom est écrit au livre de vie, dit l'historien de l'ordre, et dont les vertus seront d'autant mieux publiées au jour du jugement, qu'elle a pris plus de peine pour les cacher sur la terre. Pour la récompenser de ses bienfaits, les Pénitents inhumèrent dans leur chapelle de la Vierge, cette charitable dame avec son mari et son fils.

« La situation du couvent, dit le père Marie de Vernon, est d'elle-même assez dévote. » Cela veut dire, dans la pensée du saint homme, que le site du monastère portait au recueillement et à la méditation. En effet, couvent et église étaient situés hors de la ville, au milieu des champs, dans un frais bocage où fut peut être une chapelle de Saint Léger. Du haut de cette côte on commandait le port et on découvrait la mer qui s'en-

fonce en anse pour former la baie de Dieppe. L'œil suivait avec curiosité et avec terreur la longue série des falaises blanches qui se perd à l'horizon dans les sables de la Picardie. A l'extrémité de la côte, c'est Leuconaus, que saint Valery a baptisé et d'où il est sorti pour sanctifier les côtes de l'Océan et la terre où nous sommes. Rien, à mon avis, ne porte plus à la contemplation des choses de Dieu que la mer et ses rochers, le ciel et ses tempêtes, l'horizon et son immensité. Pour être dévot, faut être marin, dit-on communément; nous pourrions ajouter, qu'il suffit de contempler la mer avec l'œil de l'intelligence.

Lorsqu'en 1667, le Père Marie de Vernon visita la chapelle et le couvent de Saint-Valery, il fut plus heureux que nous. Il les trouva pleins de vie et animés par la prière et le chant des psaumes. Un peuple nombreux s'y pressait à toutes les fêtes, et le sanctuaire était richement orné de statues, d'images, de reliques et de boiseries, fruits de la libéralité des populations et de la piété des grands. Les Bréauté avaient fondé et décoré la chapelle de Saint-Adrien, le patron héréditaire de cette famille de guerriers. Leurs armes brillaient aux vitraux et sur les murailles. M[me] la marquise de Bréauté, fille du comte de Fiesque, avait garni l'autel d'une magnifique guipure et revêtu le prêtre d'une riche chasuble. M. de Ricarville, qui avait donné au tiers ordre le père Casimir de Saint-Valery, définiteur de la province de Saint-Yves, avait son tombeau dans cette chapelle.

A côté était celle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, patronne du couvent. Celle-ci renfermait une image de la Reine des anges, faite avec du bois miraculeux de Notre-Dame de Boulogne. Cette précieuse relique avait été donnée au tiers-ordre, par M[me] la marquise d'Aumont, dont le mari, étant gouverneur de Boulogne, l'avait reçue des mains du maire et des échevins de la ville. La pieuse donatrice, en léguant ce trésor aux enfants de Saint-François, leur avait imposé la charge de le faire vénérer dans une des chapelles de leur ordre. Ce fut pour s'acquitter de cette obligation, que le provincial le P. Oronce de Honfleur, en fit don au couvent de Saint-Valery en 1639.

Le culte de Notre-Dame de Boulogne, était très-répandu en Normandie. Nous en trouvons la preuve parmi nous, dans l'église d'Avesnes, où la Vierge de Boulogne était représentée

dans un vitrail [1], à Saint-Saens où elle a une chapelle de son nom, et à Dieppe où son image se voyait au coin d'une rue, en 1778 [2]. Il paraît bien que cette dévotion se répandit dans la France, au XIV[e] siècle, et l'on reporte à 1420 l'établissement d'une chapelle de Notre-Dame de Boulogne, dans le bois de Saint-Cloud, près Paris, appelé aujourd'hui *le bois de Boulogne* [3].

Outre le bois de Notre-Dame de Boulogne, le couvent de Saint-Valery possédait encore des reliques de saint Lucius, de saint Marianus, de saint Madus et de saint Antoine, martyrs. La chapelle était toute parsemée d'armoiries. Les écussons des Janville, des Tallebot, des La Heuze et des Anglesqueville, brillaient aux vitres qu'ils avaient données [4].

A présent c'est le désert et la désolation. Nous sommes presque revenus à la grange du bon prêtre anglais. Mais personne à présent ne se sent le courage de faire une prophétie. On est à peine certain du jour, comment répondre du lendemain? La grande Révolution française a fermé ce couvent, comme tant d'autres, et vendu ses biens [5]. Les derniers Pères se sont dispersés dans le monde, à la grâce de Dieu. Seulement ici les bâtiments n'ont pas été vendus, ni aliénés. Après destinations diverses, ils ont été définitivement affectés au service militaire de la place. L'artillerie et le génie y logent leurs hommes et leur matériel. Un arsenal de guerre a remplacé un arsenal de prières. Aussi, malgré son appropriation profane et et guerrière, la maison a conservé toujours sa physionomie monastique et religieuse. On sent que c'est la demeure d'une famille absente, d'une famille qui n'a rien de commun avec celles d'ici-bas.

Le 22 juillet 1848, quand nous avons visité le couvent de Saint-Valery, nous avons trouvé que l'ensemble des constructions faites avec le grès du pays formait encore un carré parfait. L'église, qui sert parfois aux élections du suffrage universel, a une belle entrée sur la rue pour le public. C'est un

[1] *Les Églises de l'arrond. de Dieppe. Églises rurales*, p. 247. — [2] Il est probable que c'est à cette image que la rue Notre-Dame doit son nom. — [3] *Revue de Rouen* de 1849, p. 84. *Recherches historiques*, par M. Barabé. — [4] Tous les détails historiques qui précèdent sont extraits d'une *Histoire générale et particulière du tiers ordre de Saint François d'Assise*, par le P. Marie de Vernon, t. III, p. 298 à 305. Paris, 1667. — [5] Le 17 janvier 1791, le district de Cany vendit 13,000 fr. 22 acres de terre à Néville, appartenant aux Pénitents de Saint-Valery. — Arch. départ.

grand vaisseau encore revêtu des lambris en bois dont le couvrirent les nobles et les religieux. Les deux chapelles de Bon-Secours et de Saint-Adrien formaient la pointe vers le nord, elles sont encore fermées avec d'élégantes boiseries à colonnes torses dans le style de Louis XIII, qui mériteraient d'être conservées. Ces chapelles n'ont pas trop souffert. Aussi elles montrent à côté d'armoiries féodales des devises républicaines. Ce qui prouve que l'église a servi de club en 1793. Il faudrait peu d'argent pour remettre cette chapelle en état de servir au culte et alors elle serait fort utile au quartier Saint-Leger, quartier populeux et totalement dépourvu d'église depuis la destruction de la chapelle de ce nom. On pourrait établir ici, comme à Bon-Port, une succursale fort précieuse pour une population chrétienne et très-attachée à ses devoirs.

Le cloître, contigu à l'église, est parfaitement conservé. Seulement il est un peu plus sombre qu'au temps où les disciples de Saint-François circulaient sous ses voûtes. Leurs sépultures peuplent seules ce dortoir de l'éternité, et, à coup sûr, aux jours de la tourmente révolutionnaire les exilés envièrent plus d'une fois le sort de ceux qui reposaient ainsi dans le Seigneur à l'ombre des murs sanctifiés et bénis de leur couvent : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. De tous ceux qu'on y a descendus il ne reste plus que deux noms que nous avons lus avec respect et que nous transcrivons ici : « V. P. Candidus Nicole obiit die 20 decembris 1667. Requiescat in pace. — V. P. Juvenalis, visitator ordinarius, obiit die martii 1787. » Ces inscriptions sont simples et modestes comme celles des martyrs des catacombes. Déjà nous avions eu l'occasion d'admirer cette touchante humilité franciscaine dans le cloître des Pénitents du Havre, lorsque nous avons décrit l'église d'Ingouville [1]. Hélas! nous avons bien fait d'en prendre note en 1844, car ce nécrologe franciscain vient de disparaître cette année. L'agrandissement de l'église d'Ingouville, en 1851, a effacé pour toujours le dernier feuillet de la vie de ces zélés apôtres de nos campagnes.

NÉVILLE.

Néville est un des points les plus importants du Petit-Caux. Situé sur une hauteur, il commande le vallon de Saint-Valery, où coulait jadis une rivière, que le saint abbé de Leuconaus

[1] *Les Églises de l'arrondissement du Havre*, t. Ier, p. 46.

boucha avec des balles de laine, s'il faut en croire la tradition locale. Cet acte, ajoute le peuple, pour anéantir les pratiques superstitieuses dont cette eau sacrée était l'objet. Toutefois la source reparut au xvᵉ siècle, pour disparaître de nouveau dans le xviᵉ. Cette version populaire s'accorde avec les monuments historiques, qui attestent que Saint-Valery avait une rivière comme Étretat. Duplessis et Noël de La Morinière sont les premiers témoins de la vérité historique que nous essayons de faire revivre.

Néville était le siége d'une grande puissance féodale. Son château dominait sur tous les pays d'alentour. Ses racines s'enfonçaient profondément dans le sol. De grands fossés, de larges douves protégeaient ces éternelles murailles. Les récits que font les démolisseurs de l'antique épaisseur des murs, sont vraiment fabuleux. Un grand mystère entoura long-temps les ruines de ce vieux château, et les récits les plus romanesques s'attachent encore à ses pierres, à son nom et jusqu'à ses fondements. Mais hélas! il n'en reste plus aujourd'hui que le souvenir. La charrue heurte partout ces murailles arasées, le blé pousse là où naguère se dressaient les armes, et des laboureurs moissonnent là où se battirent des châtelains bardés de fer. Un grand puits, resté comme dernier vestige, semble dire que tout ce qui s'élève tombe, et qu'il n'y a que ce qui s'abaisse qui dure.

L'enceinte du vieux château est devenue une ferme d'où l'on jouit d'un magnifique point de vue. Il y a peu d'années encore M. Hellouin, propriétaire actuel, a fait démolir les derniers fondements. On y a trouvé des pavages faïencés, fleuris et fleurdelysés, et le sceau en cuivre de Renaut de Lestre, sans doute un garde-scel du xiiiᵉ siècle.

On fait remonter jusqu'à Hertel, compagnon de Rollon, l'origine normande du château de Néville. Ses successeurs escortèrent Guillaume en Angleterre et Richard en Palestine. Riches et chrétiens, ils se montrèrent prodigues envers les églises et les monastères. Dans le cours du xiiᵉ siècle, Pierre de Néville donna son église paroissiale à Rotrou de Warwick, archevêque de Rouen. Au commencement du xiiiᵉ, Robert de Néville donna à l'abbaye de Fécamp les coutumes du hâvre et du port de Saint-Valery-en-Caux [1], anciennement connu

[1] *Hist. de Fécamp*, par Fallue, p. 197.

sous le nom de *Port-Navarre*. En 1282, Agnès de Néville, seule héritière de la famille, épousa Guillaume de Bréauté, et porta ses biens à cette famille de héros. Guillaume périt à la bataille de Courtray, avec la fleur de la noblesse française. Sa fille, pieuse et charitable, fonda, dans le vallon de Saint-Valery, la léproserie de Saint-Georges de Climachy. C'est là qu'elle se dévoua pour les pauvres et qu'elle trouva son tombeau. La légende du *Miracle des Roses* parfume cette tombe sainte, comme elle embaume la mémoire de la reine Elisabeth de Hongrie, cette fleur sainte du XIIIe siècle.

Les Bréauté se distinguèrent dans mille siéges et combats contre les Anglais; car c'étaient de vaillants chevaliers, fidèles à leurs rois et à leur patrie. Aussi Henri V les dépouilla et donna leurs biens à Gautier de Houguefort, son chevalier [1]; mais Charles VII le leur rendit après la conquête de la Normandie; aussi le pouillé de Raoul Roussel rétablit dans leurs droits les sires de « Brevi altari. » Le peuple parle de rencontres entre les Bréauté et les sires de Béthancourt, de Heugleville et autres des environs; mais aucun combat n'a donné tant de gloire à cette famille que celui qui fut soutenu sous les murs de Bois-le-Duc, contre l'Espagnol Grosbendonq. Il fut célébré par les troubadours populaires, chanté par les poëtes, raconté par les historiens et reproduit par la gravure.

Ce fut dans la redoutable enceinte du château de Néville, sous la présidence d'un sire de Bréauté, que furent décidés la grande Ligue cauchoise et le sort des trois plus puissantes villes de la Haute-Normandie. Le 15 mars 1589, le commandeur de Chattes, gouverneur de Dieppe; de Villars, gouverneur du Havre; Claude Groulard, premier président du parlement de Rouen, et M. de Tiron, se réunirent pour une conférence où ils ne purent pas s'entendre. De Chattes et Groulard étaient royalistes, mais Villars était ligueur. Ils conclurent toutefois une trève d'un mois, pendant laquelle chacun s'affermit dans sa résolution et se prépara pour la guerre [2].

Sur la place vide et silencieuse que nous arpentons en ce moment, on ne se douterait guère qu'un si grand évènement

[1] Rex concessit Waltero Hungerfurd, militi, terram de Bréauté, 1421, Rotulus Normanniæ de anno IX, Henrici V. — *Catalogue des rôles Normands. Gascons*, etc. — [2] Manuscrit anonyme, p. 135.

se soit passé là. Mais arrivons à l'église, œuvre et sépulture des châtelains.

Le monument qui reste n'est pas ancien. On y reconnaît cependant la trace d'un grand édifice, construit primitivement au XIIIe siècle, mais il n'en reste que des fragments. L'église ogivale avait la forme d'une croix et le clocher s'élançait sur les transepts. Cette vieille tour, placée entre chœur et nef, sur quatre piliers dont on reconnaît encore les restes, supportait une haute flèche couverte de lames de plomb. Le 18 mai 1663, sur les quatre heures après midi, le tonnerre tomba sur l'aiguille et la réduisit en cendre. Le plomb fondu coulait comme de l'eau et tombait comme une pluie qui empêchait les travailleurs d'approcher. Le feu fut si violent qu'une des cloches fut fondue et les deux autres cassées.

Toutes trois furent refondues en 1665, par les soins de M. Jourel, tabellion et trésorier de l'église. On lisait sur la principale l'inscription suivante : « L'an 1665 j'ai été bénite par Me Raulin Lecharpentier, prêtre du diocèse de Seez, curé de Néville, et nommée Françoise, par messire François, sire de Bréauté, marquis de Hotot, seigneur-patron et châtelain de Néville et autres lieux, et par haute et puissante dame Marie Arbaleste de Meulun de Montmorency, femme dudit marquis ; Me Nicolas Jourel, tabellion, trésorier en charge ; Pierre et Nicolas Buret, m'ont faite. » Sur la moyenne, on lisait : « L'an 1665, fus bénite par Me Raulin Lecharpentier, prestre du diocèse de Seez, curé de Néville, et nommée par messire Alexandre, sire de Bréauté, et noble dame Blanche-Agnès, son épouse. » Enfin, sur la petite, on lisait : « L'an 1665, fus bénite par Me Raulin Lecharpentier, prestre du diocèse de Seez, curé de Néville, et nommée par messire Charles de Longaulné, marquis de Bos-Hérout et gouverneur de Carentan, et haute et puissante dame Marie de Fiesque, mère dudit seigneur, marquis de Bréauté. »

Ces deux dernières cloches ont été enlevées par la Révolution, en 1793, mais la plus grosse est restée. Toutefois elle n'est plus la même, elle a été refondue l'année même de la Révolution, comme le porte l'inscription suivante : « L'an 1789, j'ai été bénite par discrète personne Charles-Constant Havas, curé de Néville, j'ai été nommée par messire François-Claude Le Camus, chevalier, conseiller au grand conseil de

Rouen, intendant d'Aquitaine, seigneur et patron de Néville, Plaine-Sevette, Port-Navarre et autres lieux. Maire et Cartenet, fondeurs. »

Pour recevoir les trois cloches dont nous venons de parler, on fit une nouvelle tour que l'on plaça au portail, selon l'usage dominant au XVIIe siècle. C'est un majestueux et imposant corps-carré en grès, qui traversera bien des siècles l'effort des vents et des tempêtes. On lit sur un contre-fort : « La tour fut commencée le jour de Saint-Joseph, 1677. » M. Moquet, prêtre-chapelain de Saint-Jean de Plaine-Sevette et trésorier de l'église de Néville, conduisit l'œuvre de cette construction, où l'on admire un bel escalier de 86 marches. Le toit, qui couronne cette pyramide, est plat et disgracieux, il est surmonté d'un paratonnerre placé là le 2 novembre 1840, par M. Lefoyer, serrurier à Rouen. C'est afin d'éviter le retour de l'incendie de 1663. La première horloge qui fut installée au clocher de Néville, datait de 1629.

Ce qui domine généralement dans la construction de l'église de Néville, c'est le grès de XVIe siècle, si universel dans le canton des Plains. La grande nef est accompagnée de deux allées latérales avec lesquelles elle communique au moyen d'arcades cintrées, du XVIe siècle. Autrefois des poutres transversales soutenaient la charpente des nefs et du chœur. Celles du chœur furent coupées en 1773 et celles de la nef en 1776.

Les deux anciens transepts ont conservé leur physionomie du XIIIe siècle, et sont devenus, l'un la chapelle du Saint-Sacrement, l'autre celle de Saint-Nicolas. Toutes deux étaient le siége de confréries, dont les titres de biens et de rentes se voient aux archives départementales. Les titres de la société du Saint-Sacrement n'existent guères que pour l'époque de la Révolution; mais la charité de Saint-Nicolas possède presque toutes ses archives : d'abord ce sont des statuts approuvés en 1545, par l'archevêque Georges d'Amboise II, ensuite ce sont des contrats et pièces de propriété, de 1596 à 1789, puis enfin le registre des inscriptions pendant les trois derniers siècles. Le chœur montre également, au milieu de ses travaux de la Renaissance, quelques caractères de l'église du temps des croisades. L'arcade du crucifix est le type le plus entier de cette belle époque de l'art chrétien. A droite et à gauche du chœur, sont les chapelles de la Sainte-Vierge et de Sainte-

Anne, la fille et la mère, double addition, l'une du XIIIe, l'autre du XVIe siècle.

La sacristie, de 1816, est la dernière bâtisse faite à cette église, dont nous allons maintenant passer en revue le mobilier.

Le maître-autel a été acheté à Péronne, en Picardie, en 1815, pour la somme de 2,000 fr. On croit qu'il vient d'une ancienne abbaye. Il est en marbre rouge, comme les marches et les gradins qui l'accompagnent. La contre-table corinthienne qui le surmonte, a été faite en 1844, par Vieillot, menuisier de Reuville, pour 3,550 fr. L'ancien rétable, dévasté à la Révolution, avait été acheté en décembre 1648, et avait coûté 1,820 fr. Le tableau qui décore le sanctuaire est une copie de l'*Adoration des Bergers* de Philippe de Champagne, donnée en 1842 par le Ministère de l'Intérieur.

Le baptistère, en pierre, porte le millésime de 1614. Mais le morceau le plus curieux de la nef, c'est le buffet d'orgues, joli morceau sculpté avec beaucoup de goût dans le style de la Renaissance. L'instrument commença à jouer le 1er mai 1625. Il fut réparé en entier en 1785 et en 1835. Nous pensons, toutefois, que la tribune qui le supporte est plus ancienne, et qu'elle provient d'un jubé supprimé. La Révolution a mutilé, sur cette boiserie, cinq écussons de donateurs.

Cette église dut posséder une *Passion*, peinte sur bois au XVIe siècle. Il en reste encore quelques jolis fragments dans la sacristie. On nous a parlé aussi d'un caveau sépulcral, placé sous le confessionnal, c'est celui des sires de Bréauté, dont la Révolution a enlevé les tombeaux pour couler des balles.

L'église de Néville était très-riche avant la Révolution, non-seulement en mobilier, mais en biens-fonds. On en trouverait aisément la preuve et les titres aux archives départementales, où se voient de nombreuses pièces relatives aux fondations, donations et rentes de cette église. Le même paquet contient trois registres de comptes et délibérations de la fabrique, allant de 1605 à 1682, de 1709 à 1750 et de 1755 à 1782. Mais un dernier témoin local et monumental de l'ancienne opulence de l'église de Néville, c'est la fondation et la donation de Me Jean Rabasse, avocat, lieutenant au bailliage de Cany-Caniel, décédé le 22 mai 1583, laquelle se lit sur les murs de la chapelle du Saint-Sacrement.

Mais il est une autre fondation pieuse et purement spirituelle

dont nous devons parler ici. Il s'agit de la procession votive que fait chaque année, à l'église de Vittefleur, la paroisse de Néville. Comme la plupart des pèlerinages dont la peste est la cause, celui-ci a lieu le lundi de la Pentecôte, et voici à quelle occasion. En 1743, le village fut affligé d'une épidémie qui en peu de temps enleva 132 personnes. Le deuil était dans toutes les maisons, la terreur régnait dans toutes les âmes. Grand nombre de malades étaient menacés de succomber, on en cite soixante qui avaient reçu l'Extrême-Onction, et qui n'attendaient plus que le moment de la mort. Dans cette extrémité, le peuple se tourna vers Dieu, implora les saints du Paradis, et s'engagea, par vœu solennel, à aller processionnellement à Vittefleur, implorer la protection de saint Adrien et de saint Sébastien. On promit, si l'on était exaucé, de renouveler chaque année ce pénible voyage. La foi dans le cœur, la prière sur les lèvres, on se rend aux pieds des Saints, dans les sentiments de la dévotion la plus vive et du recueillement le plus profond. Le ciel exauça de si ferventes prières, et aucun de ceux qui avaient reçu les derniers Sacrements, ne passa de vie à trépas. Depuis ce temps on n'a jamais cessé d'accomplir cette sainte promesse.

L'église de Saint-Martin de Néville fut cédée, au XIIe siècle, à Rotrou, archevêque de Rouen, par Pierre de Néville, et confirmée par Jean de Néville, son fils. Cependant, d'après les pouillés, le seigneur du lieu serait resté patron-présentateur de la cure. Le pouillé de Rigaud indique le seigneur, non-seulement comme patron de l'église, mais encore d'une des chapelles, et celui de Raoul Roussel, nomme expressément le sire de Bréauté « de Brevi Altari. »

Duplessis dit qu'il y avait quatre chapelles en titre sur la paroisse de Néville. Sainte-Anne dans l'église paroissiale, Saint-Jacques dans l'enceinte du château, et Saint-Jean-Baptiste au hameau de Plaine-Sevette. Cette dernière, construite en grès au XVIe siècle, subsiste encore aujourd'hui, mais elle est devenue une propriété particulière et elle appartient à M. Levaillant d'Écretteville. Enfin le bénédictin parle aussi d'une *chantrerie* qu'il croit être le reste d'une ancienne collégiale, fondée dans l'église de Néville par les châtelains du lieu.

Sur le territoire de cette paroisse existent plusieurs croix auxquelles nous devons accorder une mention particulière. Il

tout sexe et de toute conditon. A la tête de la noblesse brillait M[me] de Roncherolles, mère du marquis de Bréauté, maître de camp du régiment de Picardie, qui fut tué au siége d'Arras. « Dieu, dit l'historien de l'ordre, avait enrichi cette dame de dons particuliers, dont elle fit un saint usage, soit dans les grandes afflictions qu'elle eut à souffrir, soit dans la pratique des œuvres de la piété chretienne. » Le 15 février 1639 elle avait fait profession dans le couvent de Veules, entre les mains du P. Oronce, de Honfleur, provincial de l'ordre. Elle mourut à Saint-Valery, le 19 mars 1644.

La bourgeoisie marchait sous la bannière de Marguerite Dupré, la doyenne des tertiaires, qui avait reçu l'habit à Veules et fait profession à Saint-Valery. Cette pieuse chretienne avait poussé le zele envers les bons Peres jusqu'à donner sa maison pour y installer les cinq premiers religieux qui descendirent à Saint-Valery. Elle les garda ainsi pendant deux ans et leur fit tout le bien que lui permettait sa fortune honnête mais médiocre. C'est une chose bien remarquable que les hommes de Dieu trouvent partout, dans tous les temps et dans tous les pays, des saintes femmes qui se devouent corps et âme à eux et à leurs œuvres. C'est ainsi que de nos jours nous avons vu à Ingouville M[me] Dodard, recevoir et accueillir chez elle, pendant quinze ans, tous les prêtres, tous les évêques, tous les missionnaires qui partaient du Havre pour la Chine, les Indes, l'Amérique ou l'Océanie.

Une autre sainte femme de Saint-Valery hérita du devoûment de M[me] Dupré, envers les pieux Franciscains. Ce fut M[me] Gueroult, dont le nom est ecrit au livre de vie, dit l'historien de l'ordre, et dont les vertus seront d'autant mieux publiées au jour du jugement, qu'elle a pris plus de peine pour les cacher sur la terre. Pour la récompenser de ses bienfaits, les Pénitents inhumèrent dans leur chapelle de la Vierge, cette charitable dame avec son mari et son fils.

« La situation du couvent, dit le pere Marie de Vernon, est d'elle-même assez dévote. » Cela veut dire, dans la pensee du saint homme, que le site du monastere portait au recueillement et à la méditation. En effet, couvent et église étaient situés hors de la ville, au milieu des champs, dans un frais bocage où fut peut-être une chapelle de Saint-Leger. Du haut de cette côte on commandait le port et on découvrait la mer qui s'en-

fonce en anse pour former la baie de Dieppe. L'œil suivait avec curiosité et avec terreur la longue série des falaises blanches qui se perd à l'horizon dans les sables de la Picardie. A l'extrémité de la côte, c'est Leuconaus, que saint Valery a baptisé et d'où il est sorti pour sanctifier les côtes de l'Océan et la terre où nous sommes. Rien, à mon avis, ne porte plus à la contemplation des choses de Dieu que la mer et ses rochers, le ciel et ses tempêtes, l'horizon et son immensité. Pour être dévot, faut être marin, dit-on communément ; nous pourrions ajouter, qu'il suffit de contempler la mer avec l'œil de l'intelligence.

Lorsqu'en 1667, le Père Marie de Vernon visita la chapelle et le couvent de Saint-Valery, il fut plus heureux que nous. Il les trouva pleins de vie et animés par la prière et le chant des psaumes. Un peuple nombreux s'y pressait à toutes les fêtes, et le sanctuaire était richement orné de statues, d'images, de reliques et de boiseries, fruits de la libéralité des populations et de la piété des grands. Les Bréauté avaient fondé et décoré la chapelle de Saint-Adrien, le patron héréditaire de cette famille de guerriers. Leurs armes brillaient aux vitraux et sur les murailles. Mme la marquise de Bréauté, fille du comte de Fiesque, avait garni l'autel d'une magnifique guipure et revêtu le prêtre d'une riche chasuble. M. de Ricarville, qui avait donné au tiers ordre le père Casimir de Saint-Valery, définiteur de la province de Saint-Yves, avait son tombeau dans cette chapelle.

A côté était celle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, patronne du couvent. Celle-ci renfermait une image de la Reine des anges, faite avec du bois miraculeux de Notre-Dame de Boulogne. Cette précieuse relique avait été donnée au tiers-ordre, par Mme la marquise d'Aumont, dont le mari, étant gouverneur de Boulogne, l'avait reçue des mains du maire et des échevins de la ville. La pieuse donatrice, en léguant ce trésor aux enfants de Saint-François, leur avait imposé la charge de le faire vénérer dans une des chapelles de leur ordre. Ce fut pour s'acquitter de cette obligation, que le provincial le P. Oronce de Honfleur, en fit don au couvent de Saint-Valery en 1639.

Le culte de Notre-Dame de Boulogne, était très-répandu en Normandie. Nous en trouvons la preuve parmi nous, dans l'église d'Avesnes, où la Vierge de Boulogne était représentée

dans un vitrail [1], à Saint-Saens où elle a une chapelle de son nom, et à Dieppe où son image se voyait au coin d'une rue, en 1778 [2]. Il paraît bien que cette dévotion se répandit dans la France, au XIVe siècle, et l'on reporte à 1420 l'établissement d'une chapelle de Notre-Dame de Boulogne, dans le bois de Saint-Cloud, près Paris, appelé aujourd'hui *le bois de Boulogne* [3].

Outre le bois de Notre-Dame de Boulogne, le couvent de Saint-Valery possédait encore des reliques de saint Lucius, de saint Marianus, de saint Madius et de saint Antoine, martyrs. La chapelle était toute parsemée d'armoiries. Les écussons des Janville, des Tallebot, des La Heuze et des Anglesqueville, brillaient aux vitres qu'ils avaient données [4].

A présent c'est le désert et la désolation. Nous sommes près que revenus à la grange du bon prêtre anglais. Mais personne à présent ne se sent le courage de faire une prophétie. On est à peine certain du jour, comment répondre du lendemain? La grande Révolution française a fermé ce couvent, comme tant d'autres, et vendu ses biens [5]. Les derniers Pères se sont dispersés dans le monde, à la grâce de Dieu. Seulement ici les bâtiments n'ont pas été vendus, ni aliénés. Après destinations diverses, ils ont été définitivement affectés au service militaire de la place. L'artillerie et le génie y logent leurs hommes et leur matériel. Un arsenal de guerre a remplacé un arsenal de prières. Aussi, malgré son appropriation profane et et guerrière, la maison a conservé toujours sa physionomie monastique et religieuse. On sent que c'est la demeure d'une famille absente, d'une famille qui n'a rien de commun avec celles d'ici-bas.

Le 22 juillet 1848, quand nous avons visité le couvent de Saint-Valery, nous avons trouvé que l'ensemble des constructions faites avec le grès du pays formait encore un carré parfait. L'église, qui sert parfois aux élections du suffrage universel, a une belle entrée sur la rue pour le public. C'est un

[1] *Les Églises de l'arrond. de Dieppe. Églises rurales*, p. 247. — [2] Il est probable que c'est à cette image que la rue Notre-Dame doit son nom. — *Revue de Rouen*, de 1849, p. 81. *Recherches historiques*, par M. Barabé. — [4] Tous les détails historiques qui précèdent sont extraits d'une *Histoire générale et particulière du tiers-ordre de Saint François d'Assise*, par le P. Marie de Vernon, t. III, p. 298 à 303. Paris, 1667. — [5] Le 17 janvier 1791, le district de Cany vendit 13,000 fr. 22 acres de terre à Néville, appartenant aux Pénitents de Saint-Valery. — Arch. départ.

grand vaisseau encore revêtu des lambris en bois dont le couvrirent les nobles et les religieux. Les deux chapelles de Bon-Secours et de Saint-Adrien formaient la pointe vers le nord, elles sont encore fermées avec d'élégantes boiseries à colonnes torses dans le style de Louis XIII, qui mériteraient d'être conservées. Ces chapelles n'ont pas trop souffert. Aussi elles montrent à côté d'armoiries féodales des devises républicaines. Ce qui prouve que l'église a servi de club en 1793. Il faudrait peu d'argent pour remettre cette chapelle en état de servir au culte et alors elle serait fort utile au quartier Saint-Leger, quartier populeux et totalement dépourvu d'église depuis la destruction de la chapelle de ce nom. On pourrait établir ici, comme à Bon-Port, une succursale fort précieuse pour une population chrétienne et très-attachée à ses devoirs.

Le cloître, contigu à l'église, est parfaitement conservé. Seulement il est un peu plus sombre qu'au temps où les disciples de Saint-François circulaient sous ses voûtes. Leurs sépultures peuplent seules ce dortoir de l'éternité, et, à coup sûr, aux jours de la tourmente révolutionnaire les exilés envièrent plus d'une fois le sort de ceux qui reposaient ainsi dans le Seigneur à l'ombre des murs sanctifiés et bénis de leur couvent : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. De tous ceux qu'on y a descendus il ne reste plus que deux noms que nous avons lus avec respect et que nous transcrivons ici : « V. P. Candidus Nicole obiit die 20 decembris 1667. Requiescat in pace. — V. P. Juvenalis, visitator ordinarius, obiit die martii 1787. » Ces inscriptions sont simples et modestes comme celles des martyrs des catacombes. Déjà nous avions eu l'occasion d'admirer cette touchante humilité franciscaine dans le cloître des Pénitents du Havre, lorsque nous avons décrit l'église d'Ingouville [1]. Hélas! nous avons bien fait d'en prendre note en 1844, car ce nécrologe franciscain vient de disparaître cette année. L'agrandissement de l'église d'Ingouville, en 1851, a effacé pour toujours le dernier feuillet de la vie de ces zélés apôtres de nos campagnes.

NÉVILLE.

Néville est un des points les plus importants du Petit-Caux. Situé sur une hauteur, il commande le vallon de Saint-Valery, où coulait jadis une rivière, que le saint abbé de Leuconaus

[1] *Les Églises de l'arrondissement du Havre*, t. Ier, p. 46.

boucha avec des balles de laine, s'il faut en croire la tradition locale. C'était, ajoute le peuple, pour anéantir les pratiques superstitieuses dont cette eau sacrée était l'objet. Toutefois la source reparut au XVe siècle, pour disparaître de nouveau dans le XVIe. Cette version populaire s'accorde avec les monuments historiques, qui attestent que Saint-Valery avait une rivière comme Étretat. Duplessis et Noël de La Morinière sont les premiers témoins de la vérité historique que nous essayons de faire revivre.

Neville était le siége d'une grande puissance féodale. Son château dominait sur tous les pays d'alentour. Ses racines s'enfonçaient profondément dans le sol. De grands fossés, de larges douves protégeaient ces éternelles murailles. Les récits que font les démolisseurs de l'antique épaisseur des murs, sont vraiment fabuleux. Un grand mystère entoura long-temps les ruines de ce vieux château, et les récits les plus romanesques s'attachent encore à ses pierres, à son nom et jusqu'à ses fondements. Mais hélas! il n'en reste plus aujourd'hui que le souvenir. La charrue heurte parfois ces murailles arasées, le blé pousse là où naguère se dressaient les armes, et des laboureurs moissonnent là où se battirent des châtelains bardés de fer. Un grand puits, resté comme dernier vestige, semble dire que tout ce qui s'élève tombe et qu'il n'y a que ce qui s'abaisse qui dure.

L'enceinte du vieux château est devenue une ferme d'où l'on jouit d'un magnifique point de vue. Il y a peu d'années encore M. Hellouin, propriétaire actuel, a fait démolir les derniers fondements. On y a trouvé des pavages émaillés, fleuris et fleurdelysés, et le sceau en cuivre de Richard de Lastre, sans doute un garde-scel du XIIIe siècle.

On fait remonter jusqu'à Hertel, compagnon de Rollon, l'origine normande du château de Neville. Ses successeurs escortèrent Guillaume en Angleterre et Richard en Palestine. Riches et chrétiens, ils se montrèrent prodigues envers les églises et les monastères. Dans le cours du XIIe siècle, Pierre de Neville donna son église paroissiale à Rotrou de Warwick, archevêque de Rouen. Au commencement du XIIIe, Robert de Neville donna à l'abbaye de Fécamp les coutumes du hâvre et du port de Saint-Valery-en-Caux[1], anciennement connu

[1] *Hist. de Fécamp*, par Fallue, p. 192.

sous le nom de *Port-Navarre*. En 1282, Agnès de Néville, seule héritière de la famille, épousa Guillaume de Bréauté, et porta ses biens à cette famille de héros. Guillaume périt à la bataille de Courtray, avec la fleur de la noblesse française. Sa fille, pieuse et charitable, fonda, dans le vallon de Saint-Valery, la léproserie de Saint-Georges de Climachy. C'est là qu'elle se dévoua pour les pauvres et qu'elle trouva son tombeau. La légende du *Miracle des Roses* parfume cette tombe sainte, comme elle embaume la mémoire de la reine Elisabeth de Hongrie, cette fleur sainte du XIIIe siècle.

Les Bréauté se distinguèrent dans mille siéges et combats contre les Anglais; car c'étaient de vaillants chevaliers, fidèles à leurs rois et à leur patrie. Aussi Henri V les dépouilla et donna leurs biens à Gautier de Houguefort, son chevalier [1]; mais Charles VII le leur rendit après la conquête de la Normandie; aussi le pouillé de Raoul Roussel rétablit dans leurs droits les sires de « Brevi altari. » Le peuple parle de rencontres entre les Bréauté et les sires de Béthancourt, de Heugleville et autres des environs; mais aucun combat n'a donné tant de gloire à cette famille que celui qui fut soutenu sous les murs de Bois-le-Duc, contre l'Espagnol Grosbendonq. Il fut célébré par les troubadours populaires, chanté par les poëtes, raconté par les historiens et reproduit par la gravure.

Ce fut dans la redoutable enceinte du château de Néville, sous la présidence d'un sire de Bréauté, que furent décidés la grande Ligue cauchoise et le sort des trois plus puissantes villes de la Haute-Normandie. Le 15 mars 1589, le commandeur de Chattes, gouverneur de Dieppe; de Villars, gouverneur du Havre; Claude Groulard, premier président du parlement de Rouen, et M. de Tiron, se réunirent pour une conférence où ils ne purent pas s'entendre. De Chattes et Groulard étaient royalistes, mais Villars était ligueur. Ils conclurent toutefois une trève d'un mois, pendant laquelle chacun s'affermit dans sa résolution et se prépara pour la guerre [2].

Sur la place vide et silencieuse que nous arpentons en ce moment, on ne se douterait guère qu'un si grand évènement

[1] Rex concessit Waltero Hungerfurd, militi, terram de Bréauté, 1421, Rotulus Normanniæ de anno IX, Henrici V. — *Catalogue des rôles Normands. Gascons*, etc. — [2] Manuscrit anonyme, p. 135.

se sont passé là. Mais arrivons à l'église, œuvre et sépulture des châtelains.

Le monument qui reste n'est pas ancien. On y reconnaît cependant la trace d'un grand édifice, construit primitivement au XIIIe siècle, mais il n'en reste que des fragments. L'église ogivale avait la forme d'une croix et le clocher s'élançait sur les transepts. Cette vieille tour, placée entre chœur et nef, sur quatre piliers dont on reconnaît encore les restes, supportait une haute flèche couverte de lames de plomb. Le 18 mai 1663, sur les quatre heures après midi, le tonnerre tomba sur l'aiguille et la réduisit en cendre. Le plomb fondu coulait comme de l'eau et tombait comme une pluie qui empêchait les travailleurs d'approcher. Le feu fut si violent qu'une des cloches fut fondue et les deux autres cassées.

Toutes trois furent refondues en 1665, par les soins de M. Jourel, tabellion et trésorier de l'église. On lisait sur la principale l'inscription suivante : « L'an 1665 j'ai été bénite par Mr Raulin Lecharpentier, prêtre du diocèse de Seez, curé de Néville, et nommée Françoise, par messire François, sire de Breauté, marquis de Hotot, seigneur-patron et châtelain de Néville et autres lieux, et par haute et puissante dame Marie Arbaleste de Meulun de Montmorency, femme dudit marquis ; Me Nicolas Jourel, tabellion, trésorier en charge. Pierre et Nicolas Buret, m'ont faite. » Sur la moyenne, on lisait : « L'an 1665, fus bénite par Mr Raulin Lecharpentier, prestre du diocèse de Seez, curé de Néville, et nommée par messire Alexandre, sire de Breauté, et noble dame Blanche Agnès, son épouse. » Enfin, sur la petite, on lisait : « L'an 1665, fus bénite par Mr Raulin Lecharpentier, prestre du diocèse de Seez, curé de Néville, et nommée par messire Charles de Longaulne, marquis de Bos-Heroult et gouverneur de Carentan, et haute et puissante dame Marie de Fiesque, mère dudit seigneur, marquis de Breauté. »

Ces deux dernières cloches ont été enlevées par la Révolution, en 1793, mais la plus grosse est restée. Toutefois elle n'est plus la même, elle a été refondue l'année même de la Révolution, comme le porte l'inscription suivante : « L'an 1789, j'ai été bénite par discrète personne Charles-Constant Havas, curé de Néville, j'ai été nommée par messire François-Claude Le Camus, chevalier, conseiller au grand conseil de

Rouen, intendant d'Aquitaine, seigneur et patron de Néville, Plaine-Sevette, Port-Navarre et autres lieux. Maire et Cartenet, fondeurs. »

Pour recevoir les trois cloches dont nous venons de parler, on fit une nouvelle tour que l'on plaça au portail, selon l'usage dominant au XVII[e] siècle. C'est un majestueux et imposant corps-carré en grès, qui traversera bien des siècles l'effort des vents et des tempêtes. On lit sur un contre-fort : « La tour fut commencée le jour de Saint-Joseph, 1677. » M. Moquet, prêtre-chapelain de Saint-Jean de Plaine-Sevette et trésorier de l'église de Néville, conduisit l'œuvre de cette construction, où l'on admire un bel escalier de 86 marches. Le toit, qui couronne cette pyramide, est plat et disgracieux, il est surmonté d'un paratonnerre placé là le 2 novembre 1840, par M. Lefoyer, serrurier à Rouen. C'est afin d'éviter le retour de l'incendie de 1663. La première horloge qui fut installée au clocher de Néville, datait de 1629.

Ce qui domine généralement dans la construction de l'église de Néville, c'est le grès de XVI[e] siècle, si universel dans le canton des Plains. La grande nef est accompagnée de deux allées latérales avec lesquelles elle communique au moyen d'arcades cintrées, du XVI[e] siècle. Autrefois des poutres transversales soutenaient la charpente des nefs et du chœur. Celles du chœur furent coupées en 1773 et celles de la nef en 1776.

Les deux anciens transepts ont conservé leur physionomie du XIII[e] siècle, et sont devenus, l'un la chapelle du Saint-Sacrement, l'autre celle de Saint-Nicolas. Toutes deux étaient le siége de confréries, dont les titres de biens et de rentes se voient aux archives départementales. Les titres de la société du Saint-Sacrement n'existent guères que pour l'époque de la Révolution ; mais la charité de Saint-Nicolas possède presque toutes ses archives : d'abord ce sont des statuts approuvés en 1545, par l'archevêque Georges d'Amboise II, ensuite ce sont des contrats et pièces de propriété, de 1596 à 1789, puis enfin le registre des inscriptions pendant les trois derniers siècles. Le chœur montre également, au milieu de ses travaux de la Renaissance, quelques caractères de l'église du temps des croisades. L'arcade du crucifix est le type le plus entier de cette belle époque de l'art chrétien. A droite et à gauche du chœur, sont les chapelles de la Sainte-Vierge et de Sainte-

Anne, la fille et la mère, double addition, l'une du XIIIe, l'autre du XVIe siècle.

La sacristie, de 1816, est la dernière bâtisse faite à cette église, dont nous allons maintenant passer en revue le mobilier.

Le maître autel a été acheté à Péronne, en Picardie, en 1815, pour la somme de 2,000 fr. On croit qu'il vient d'une ancienne abbaye. Il est en marbre rouge, comme les marches et les gradins qui l'accompagnent. La contre-table corinthienne qui le surmonte, a été faite en 1844, par Vieillot, menuisier de Reuville, pour 3,550 fr. L'ancien retable, dévasté à la Révolution, avait été acheté en décembre 1648, et avait coûté 1,820 fr. Le tableau qui décore le sanctuaire est une copie de l'*Adoration des Bergers* de Philippe de Champagne, donnée en 1812 par le Ministère de l'Intérieur.

Le baptistère, en pierre, porte le millésime de 1614. Mais le morceau le plus curieux de la nef, c'est le buffet d'orgues, joli morceau sculpté avec beaucoup de goût dans le style de la Renaissance. L'instrument commença à jouer le 1er mai 1625. Il fut réparé en entier en 1785 et en 1835. Nous pensons, toutefois, que la tribune qui le supporte est plus ancienne, et qu'elle provient d'un jubé supprimé. La Révolution a mutilé, sur cette boiserie, cinq écussons de donateurs.

Cette église dut posséder une *Passion*, peinte sur bois au XVIe siècle. Il en reste encore quelques jolis fragments dans la sacristie. On nous a parlé aussi d'un caveau sépulcral, placé sous le confessionnal, c'est celui des sires de Bréauté, dont la Révolution a enlevé les tombeaux pour couler des balles.

L'église de Néville était très riche avant la Révolution, non-seulement en mobilier, mais en biens-fonds. On en trouverait aisément la preuve et les titres aux archives départementales, où se voient de nombreuses pièces relatives aux fondations, donations et rentes de cette église. Le même paquet contient trois registres de comptes et délibérations de la fabrique, allant de 1605 à 1682, de 1709 à 1750 et de 1755 à 1782. Mais un dernier témoin local et monumental de l'ancienne opulence de l'église de Néville, c'est la fondation et la donation de Me Jean Rabasse, avocat, lieutenant au bailliage de Cany-Caniel, décédé le 22 mai 1583, laquelle se lit sur les murs de la chapelle du Saint-Sacrement.

Mais il est une autre fondation pieuse et purement spirituelle

dont nous devons parler ici. Il s'agit de la procession votive que fait chaque année, à l'église de Vittefleur, la paroisse de Néville. Comme la plupart des pèlerinages dont la peste est la cause, celui-ci a lieu le lundi de la Pentecôte, et voici à quelle occasion. En 1743, le village fut affligé d'une épidémie qui en peu de temps enleva 132 personnes. Le deuil était dans toutes les maisons, la terreur régnait dans toutes les âmes. Grand nombre de malades étaient menacés de succomber, on en cite soixante qui avaient reçu l'Extrême-Onction, et qui n'attendaient plus que le moment de la mort. Dans cette extrémité, le peuple se tourna vers Dieu, implora les saints du Paradis, et s'engagea, par vœu solennel, à aller processionnellement à Vittefleur, implorer la protection de saint Adrien et de saint Sébastien. On promit, si l'on était exaucé, de renouveler chaque année ce pénible voyage. La foi dans le cœur, la prière sur les lèvres, on se rend aux pieds des Saints, dans les sentiments de la dévotion la plus vive et du recueillement le plus profond. Le ciel exauça de si ferventes prières, et aucun de ceux qui avaient reçu les derniers Sacrements, ne passa de vie à trépas. Depuis ce temps on n'a jamais cessé d'accomplir cette sainte promesse.

L'église de Saint-Martin de Néville fut cédée, au XIIe siècle, à Rotrou, archevêque de Rouen, par Pierre de Néville, et confirmée par Jean de Néville, son fils. Cependant, d'après les pouillés, le seigneur du lieu serait resté patron-présentateur de la cure. Le pouillé de Rigaud indique le seigneur, non-seulement comme patron de l'église, mais encore d'une des chapelles, et celui de Raoul Roussel, nomme expressément le sire de Bréauté « de Brevi Altari. »

Duplessis dit qu'il y avait quatre chapelles en titre sur la paroisse de Néville. Sainte-Anne dans l'église paroissiale, Saint-Jacques dans l'enceinte du château, et Saint-Jean-Baptiste au hameau de Plaine-Sevette. Cette dernière, construite en grès au XVIe siècle, subsiste encore aujourd'hui, mais elle est devenue une propriété particulière et elle appartient à M. Levaillant d'Écretteville. Enfin le bénédictin parle aussi d'une *chantrerie* qu'il croit être le reste d'une ancienne collégiale, fondée dans l'église de Néville par les châtelains du lieu.

Sur le territoire de cette paroisse existent plusieurs croix auxquelles nous devons accorder une mention particulière. Il

y en a une devant le presbytère, dont on ne connaît pas l'origine. Renversée comme toutes les autres pendant la tourmente de 1793, elle fut pompeusement relevée en 1817.

La *Croix du sire de Bréauté* n'a pas eu le même bonheur. Élevée à l'angle du village, au bord du chemin qui mène à Cany, ses débris jonchent la terre. C'est là, dit-on, que fut livré le premier combat contre les Anglais, lorsqu'ils vinrent attaquer le château de Néville. C'était après la prise d'Harfleur, où le sire de Bréauté s'était illustré par sa vaillance. Cette croix s'appelle aujourd'hui la *Croix Hellouin*, sans doute depuis que M. Hellouin a acheté le château et la terre de Néville.

Dans le cimetière de la paroisse, se dresse, en face du portail, une croix en grès plantée en 1582, entre la Ligue et la Saint-Barthélemy. On lit sur la base : « Mr Jehan Sevestre, prestre, et Jehan Jane, ont donné ceste † croix. »

La quatrième croix de Néville s'appelait la *Croix à la Rose*, et portait ces mots écrits sur son socle : « Discrète personne Mr Pierre Delâtre, curé de Saint-Georges et vicaire de Néville, a donné cette croix. Priez pour lui. » Au-dessus on lit cette devise avec le millésime : « In hoc signo vinces, 1624. » On remarque deux mains, dont l'une montre un D et l'autre une H. C'est le poteau indicateur qui apprend au voyageur la direction des villes de Dieppe et du Havre, dont il parcourt le grand chemin. Cette croix étant tombée en 1744, fut relevée le 17 septembre 1780, par les soins de M. Martin, vicaire de Néville. Renversée de nouveau à la Révolution française, elle a été replantée en 1821.

Néville, de l'ancien doyenné de Canville, comptait 220 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,587 habitants.

En finissant cet article, nous devons mentionner encore trois curés de cette paroisse qui ont des titres à notre attention. L'un est M. Levasseur, bachelier en théologie, qui le 19 octobre 1763, signa une lettre d'adhésion à la fameuse requeste provoquée par M. Lenfant et adressée par 56 curés du diocèse au cardinal de La Rochefoucauld, pour obtenir la censure des doctrines du P. Berruyer. Après la réponse du prélat nous ne voyons pas que M. le curé de Néville ait persisté dans la mauvaise voie où il s'était engagé. Le second est M. Dorange, qui en 1789-90, fut nommé par le clergé du département de Caudebec, député à l'assemblée provinciale de la Normandie. Le

troisième, enfin, est M. l'abbé Bénard, curé actuel, qui a recueilli, sur la paroisse qu'il administre depuis longues années, des notes précieuses qui nous ont beaucoup servi pour la notice qu'on vient de lire. Nous nous faisons un devoir de lui en témoigner ici notre reconnaissance.

CAILLEVILLE.

Cette petite église, située sur la plaine, a été construite primitivement au XIIe siècle, au temps de l'architecture ogivale primitive. De cette époque, nous citerons le portail et le clocher, dont la tour carrée s'élève entre le chœur et la nef, comme dans les temps anciens. Cette tour est supportée par quatre arcades ogivales, tapissées de colonnettes dont les chapiteaux se recourbent en forme de crosses. De l'autre côté les feuilles des chapiteaux s'épanouissent, larges et ouvertes, comme des plantes aquatiques. Le XVIe siècle a ajouté une nef en grès, au côté du midi.

A la contre-table, où figure saint Aubin, patron de la paroisse, est un joli tableau de l'*Annonciation*. qui provient d'un couvent qu'on ne cite pas. On lit au bas : « Ce tableau a esté donné à ce monastère par Mme la princesse Louise Palatine, abbesse de Maubuisson, qui l'a peint à l'âge de 73 ans. » Dans la chapelle méridionale est une *Ascension*, au bas de laquelle nous n'avons pas lu sans plaisir la signature suivante : « Guillelmus Lemarchand, pinxit, Deppæus, 1716. » C'est une des dernières œuvres de ce bon peintre, mort à Dieppe, en 1719.

Là aussi nous avons remarqué sur une pierre, le tombeau de Mme Gégose de Kervillot, de Saint-Pol de Léon, veuve de messire Adrien Dyel, escuyer, seigneur de Graville; on ajoute que les Dyel descendaient de hauts et puissants seigneurs, les Dyel, *milords d'Angleterre*.

L'église est entourée d'une litre noire armoriée, signe du patronage seigneurial. Devant l'église est une croix de pierre, découpée dans le style du XVIe siècle. Au pied repose Adrien Arnois de Reutteville, chevalier et patron de Cailleville, dernier seigneur du lieu, mort en 1789. A côté est le tombeau de M. Langlois de Breteuil.

En 1775, le clocher de l'église de Cailleville, fut recouvert par Jacques Cavelier, couvreur en ardoise, de Saint-Valery-en-Caux. Ce brave homme plaça lui-même le coq malgré ses 97

ans. Il jouissait de toutes ses facultés et d'une santé imperturbable. Mais hélas ! celle-ci lui fit défaut pour la première et dernière fois, à l'âge de 100 ans. Il succomba, en 1779, à la terrible dyssenterie qui causa tant de ravages en Normandie et dont Lepecq de La Clôture nous a conservé les douloureux souvenirs.

Nous avons dit que le patronage avait toujours été féodal. Eudes Rigaud nous en donne la preuve dans son pouillé, en nous nommant le chevalier de Mellande, qui lui avait présenté le prêtre Godefroy de Tilly. Calleville alors valait 30 livres et comptait 70 paroissiens. Au XVIIIe siècle, cette paroisse, rangée dans le doyenné de Canville, possédait 10[illegible] feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 625 habitants, très-récemment érigée.

Eudes Rigaud nous apprend également que le curé de « Calleville » était patron-présentateur de la chapelle de la léproserie de Climachy, fondée dans le vallon qui conduit à Saint-Valery, et dont nous avons parlé à propos de cette ville. Ce bénéfice alors valait 19 livres, chose rare pour une chapellenie. Ajoutons ici, pour servir de renseignements à ceux qui étudieront plus complètement l'histoire de Calleville, qu'aux archives départementales se trouve une liasse de papiers concernant la seigneurie qui relevait de la baronnie de Vittefleur.

INGOUVILLE-ÈS-PLAINS.

L'église d'Ingouville, cette vieille propriété de l'abbaye de Fécamp, renferme une nef du style ogival primitif qui peut passer pour un des beaux monuments de la contrée. Il n'y a que quatre arcades de chaque côté, c'est dire qu'elle est fort courte, mais en revanche elle est d'un goût exquis. Les travées produisent à l'œil un effet délicieux qui repose l'esprit et satisfait le goût. Les chapiteaux qui surmontent les colonnes et sur lesquels s'appuie l'amortissement des arcades, sont demi-romans, demi-gothiques, et rappellent ceux de la nef du Bourg-Dun. Au-dessus des arcades règne un joli rang de fenestrelles malheureusement rebouchées d'une façon grossière. Les voûtes qui ombragent cette trop courte nef, sont faites avec beaucoup d'art, de grâce et d'élégance. Tout nous porte à croire que ce morceau appartient au XIIe siècle, surtout à l'aspect du pignon de l'ouest dont le revêtement extérieur est en pierre tuffeuse.

L'appareil des murs de la grande nef a disparu par l'addi-

tion, au XVI[e] siècle, de deux allées latérales, faites avec du grès comme toujours. L'église primitive devait être en croix. Les bras ont été effacés par l'adjonction des nefs et des chapelles, cependant une voûte reste encore pour proclamer le fait disparu. Le clocher alors s'élançait du milieu de l'église. Aujourd'hui c'est une tour carrée placée au côté sud du portail et couronnée d'une haute flèche d'ardoise frappée par la foudre, le 15 octobre 1843, consumée par un violent incendie et relevée les années dernières par le zèle des paroissiens, sous la direction de M. l'abbé Robert, d'Yvetot. Le 21 mai 1844 les vicaires-généraux capitulaires avaient ordonné pour cet effet une quête dans toutes les églises du diocèse.

Dans l'incendie le chœur surtout avait souffert, voûtes et charpente avaient disparu. Tout cela a été rétabli dans le style du XII[e] siècle, style primitif de l'église. De ce temps restent encore les deux fenêtres du chevet, reprises au XVI[e] siècle avec du grès. A cette dernière époque on reprit aussi en sous-œuvre les colonnes du chœur, que l'on fit en grès. L'une d'elles est en spirale ornée d'un câble et de coquillages, et portant sur son chapiteau cette légende : « L'an MIL V[cc] cens trente-quatre. » Dans le même temps on refit le clocher, on plaça deux pierres tombales dans le chœur, et on tailla le baptistère en « MIL V[cc] XLIII. » Dès 1518 on avait refait la croix du cimetière.

Ingouville, placé au centre du canton des Plains, auquel il a emprunté son surnom, fut légué de très-bonne heure à l'abbaye de Fécamp. Aussi, dès le X[e] siècle, nous voyons nos ducs normands, bienfaiteurs de ce monastère qu'ils aimaient tant, lui rendre ou lui confirmer la terre d'Ingouville, avec son église, ses dîmes et ses dépendances. « Ingulfi etiam villam, disait Richard I[er], en 990, et quidquid ibi meæ ditioni subjicitur [1]. »

Son successeur s'empressa de confirmer cette large donation, dans la charte, si souvent citée, de 1026. « Ingulfi villam cum ecclesiâ [2]. » Enfin, toutes les chartes de nos archevêques [3], toutes les bulles des papes [4], contribuèrent à affermir sur cette paroisse la juridiction temporelle et spirituelle de l'abbé de Fécamp. La riche abbaye possédait tant de terres à Ingouville, qu'à la Révolution, lorsque le district de Cany les mit aux en-

[1] *Neustria pia*, p. 208. — [2] Id., p. 216. — [3] *Gall. Christ.*, t. XI, p. 17. — Dom Beaunier, t. II, p. 681. — [4] Duplessis, t. I, p. 545.

boucha avec des balles de laine, s'il faut en croire la tradition locale. C'était, ajoute le peuple, pour anéantir les pratiques superstitieuses dont cette eau sacrée était l'objet. Toutefois la source reparut au XVe siècle, pour disparaître de nouveau dans le XVIe. Cette version populaire s'accorde avec les monuments historiques, qui attestent que Saint-Valery avait une rivière comme Étretat. Duplessis et Noël de La Morinière sont les premiers témoins de la vérité historique que nous essayons de faire revivre.

Néville était le siége d'une grande puissance féodale. Son château dominait sur tous les pays d'alentour. Ses racines s'enfonçaient profondément dans le sol. De grands fossés, de larges douves protégeaient ces éternelles murailles. Les récits que font les démolisseurs de l'antique épaisseur des murs, sont vraiment fabuleux. Un grand mystère entoura long-temps les ruines de ce vieux château, et les récits les plus romanesques s'attachent encore à ses pierres, à son nom et jusqu'à ses fondements. Mais hélas! il n'en reste plus aujourd'hui que le souvenir. La charrue heurte partout ces murailles arasées, le blé pousse là où naguère se dressaient les armes, et des laboureurs moissonnent là où se battirent des châtelains bardés de fer. Un grand puits, resté comme dernier vestige, semble dire que tout ce qui s'élève tombe, et qu'il n'y a que ce qui s'abaisse qui dure.

L'enceinte du vieux château est devenue une ferme d'où l'on jouit d'un magnifique point de vue. Il y a peu d'années encore M. Hellouin, propriétaire actuel, a fait démolir les derniers fondements. On y a trouvé des pavages faïencés, fleuris et fleurdelysés, et le sceau en cuivre de Ricart de Lastre, sans doute un garde-scel du XIIIe siècle.

On fait remonter jusqu'à Hertel, compagnon de Rollon, l'origine normande du château de Néville. Ses successeurs escortèrent Guillaume en Angleterre et Richard en Palestine. Riches et chrétiens ils se montrèrent prodigues envers les églises et les monastères. Dans le cours du XIIe siècle, Pierre de Néville donna son église paroissiale à Rotrou de Warwick, archevêque de Rouen. Au commencement du XIIIe, Robert de Néville donna à l'abbaye de Fécamp les coutumes du hâvre et du port de Saint-Valery-en-Caux [1], anciennement connu

[1] *Hist. de Fécamp*, par Fallue, p. 197.

sous le nom de *Port-Navarre*. En 1282, Agnès de Néville, seule héritière de la famille, épousa Guillaume de Bréauté, et porta ses biens à cette famille de héros. Guillaume périt à la bataille de Courtray, avec la fleur de la noblesse française. Sa fille, pieuse et charitable, fonda, dans le vallon de Saint-Valery, la léproserie de Saint-Georges de Climachy. C'est là qu'elle se dévoua pour les pauvres et qu'elle trouva son tombeau. La légende du *Miracle des Roses* parfume cette tombe sainte, comme elle embaume la mémoire de la reine Elisabeth de Hongrie, cette fleur sainte du XIIIe siècle.

Les Bréauté se distinguèrent dans mille siéges et combats contre les Anglais; car c'étaient de vaillants chevaliers, fidèles à leurs rois et à leur patrie. Aussi Henri V les dépouilla et donna leurs biens à Gautier de Houguefort, son chevalier [1]; mais Charles VII le leur rendit après la conquête de la Normandie; aussi le pouillé de Raoul Roussel rétablit dans leurs droits les sires de « Brevi altari. » Le peuple parle de rencontres entre les Bréauté et les sires de Béthancourt, de Heugleville et autres des environs; mais aucun combat n'a donné tant de gloire à cette famille que celui qui fut soutenu sous les murs de Bois-le-Duc, contre l'Espagnol Grosbendonq. Il fut célébré par les troubadours populaires, chanté par les poëtes, raconté par les historiens et reproduit par la gravure.

Ce fut dans la redoutable enceinte du château de Néville, sous la présidence d'un sire de Bréauté, que furent décidés la grande Ligue cauchoise et le sort des trois plus puissantes villes de la Haute-Normandie. Le 15 mars 1589, le commandeur de Chattes, gouverneur de Dieppe; de Villars, gouverneur du Havre; Claude Groulard, premier président du parlement de Rouen, et M. de Tiron, se réunirent pour une conférence où ils ne purent pas s'entendre. De Chattes et Groulard étaient royalistes, mais Villars était ligueur. Ils conclurent toutefois une trève d'un mois, pendant laquelle chacun s'affermit dans sa résolution et se prépara pour la guerre [2].

Sur la place vide et silencieuse que nous arpentons en ce moment, on ne se douterait guère qu'un si grand évènement

[1] Rex concessit Waltero Hungerfurd, militi, terram de Bréauté, 1421, Rotulus Normanniæ de anno IX, Henrici V. — *Catalogue des rôles Normands, Gascons*, etc. — [2] Manuscrit anonyme, p. 135.

se sont passé là. Mais arrivons à l'église, œuvre et sépulture des châtelains.

Le monument qui reste n'est pas ancien. On y reconnaît cependant la trace d'un grand édifice, construit primitivement au XIIIe siècle, mais il n'en reste que des fragments. L'église ogivale avait la forme d'une croix et le clocher s'élançait sur les transepts. Cette vieille tour, placée entre chœur et nef, sur quatre piliers dont on reconnaît encore les restes, supportait une haute flèche couverte de lames de plomb. Le 18 mai 1663, sur les quatre heures après midi, le tonnerre tomba sur l'aiguille et la réduisit en cendre. Le plomb fondu coulait comme de l'eau et tombait comme une pluie qui empêchait les travailleurs d'approcher. Le feu fut si violent qu'une des cloches fut fondue et les deux autres cassées.

Toutes trois furent refondues en 1665, par les soins de M. Jourel, tabellion et trésorier de l'église. On lisait sur la principale l'inscription suivante : « L'an 1665 j'ai été bénite par Mr Raulin Lecharpentier, prêtre du diocèse de Seez, curé de Neville, et nommée Françoise, par messire François, sire de Breauté, marquis de Hotot, seigneur-patron et châtelain de Neville et autres lieux, et par haute et puissante dame Marie Arbaleste de Meulun de Montmorency, femme dudit marquis ; Me Nicolas Jourel, tabellion, trésorier en charge. Pierre et Nicolas Buret, m'ont faite. » Sur la moyenne, on lisait : « L'an 1665, fus bénite par Mr Raulin Lecharpentier, prestre du diocèse de Seez, curé de Neville, et nommée par messire Alexandre, sire de Bréauté, et noble dame Blanche Agnès, son épouse. » Enfin, sur la petite, on lisait : « L'an 1665, fus bénite par Mr Raulin Lecharpentier, prestre du diocèse de Seez, curé de Néville, et nommée par messire Charles de Longaulné, marquis de Bos-Herout et gouverneur de Carentan, et haute et puissante dame Marie de Fiesque, mère dudit seigneur, marquis de Breauté. »

Ces deux dernières cloches ont été enlevées par la Révolution, en 1793, mais la plus grosse est restée. Toutefois elle n'est plus la même, elle a été refondue l'année même de la Révolution, comme le porte l'inscription suivante : « L'an 1789, j'ai été bénite par discrète personne Charles-Constant Havas, curé de Neville, j'ai été nommée par messire François-Claude Le Camus, chevalier, conseiller au grand conseil de

Rouen, intendant d'Aquitaine, seigneur et patron de Néville, Plaine-Sevette, Port-Navarre et autres lieux. Maire et Cartenet, fondeurs. »

Pour recevoir les trois cloches dont nous venons de parler, on fit une nouvelle tour que l'on plaça au portail, selon l'usage dominant au XVIIe siècle. C'est un majestueux et imposant corps-carré en grès, qui traversera bien des siècles l'effort des vents et des tempêtes. On lit sur un contre-fort : « La tour fut commencée le jour de Saint-Joseph, 1677. » M. Moquet, prêtre-chapelain de Saint-Jean de Plaine-Sevette et trésorier de l'église de Néville, conduisit l'œuvre de cette construction, où l'on admire un bel escalier de 86 marches. Le toit, qui couronne cette pyramide, est plat et disgracieux, il est surmonté d'un paratonnerre placé là le 2 novembre 1840, par M. Lefoyer, serrurier à Rouen. C'est afin d'éviter le retour de l'incendie de 1663. La première horloge qui fut installée au clocher de Néville, datait de 1629.

Ce qui domine généralement dans la construction de l'église de Néville, c'est le grès de XVIe siècle, si universel dans le canton des Plains. La grande nef est accompagnée de deux allées latérales avec lesquelles elle communique au moyen d'arcades cintrées, du XVIe siècle. Autrefois des poutres transversales soutenaient la charpente des nefs et du chœur. Celles du chœur furent coupées en 1773 et celles de la nef en 1776.

Les deux anciens transepts ont conservé leur physionomie du XIIIe siècle, et sont devenus, l'un la chapelle du Saint-Sacrement, l'autre celle de Saint-Nicolas. Toutes deux étaient le siége de confréries, dont les titres de biens et de rentes se voient aux archives départementales. Les titres de la société du Saint-Sacrement n'existent guères que pour l'époque de la Révolution; mais la charité de Saint-Nicolas possède presque toutes ses archives : d'abord ce sont des statuts approuvés en 1545, par l'archevêque Georges d'Amboise II, ensuite ce sont des contrats et pièces de propriété, de 1596 à 1789, puis enfin le registre des inscriptions pendant les trois derniers siècles. Le chœur montre également, au milieu de ses travaux de la Renaissance, quelques caractères de l'église du temps des croisades. L'arcade du crucifix est le type le plus entier de cette belle époque de l'art chrétien. A droite et à gauche du chœur, sont les chapelles de la Sainte-Vierge et de Sainte-

Anne, la fille et la mère, double addition, l'une du XIIIe, l'autre du XVIe siècle.

La sacristie, de 1816, est la dernière bâtisse faite à cette église, dont nous allons maintenant passer en revue le mobilier.

Le maître-autel a été acheté à Péronne, en Picardie, en 1845, pour la somme de 2,000 fr. On croit qu'il vient d'une ancienne abbaye. Il est en marbre rouge, comme les marches et les gradins qui l'accompagnent. La contre-table corinthienne qui le surmonte, a été faite en 1844, par Vieillot, menuisier de Reuville, pour 3,550 fr. L'ancien retable, dévasté à la Révolution, avait été acheté en décembre 1648, et avait coûté 1,820 fr. Le tableau qui décore le sanctuaire est une copie de l'*Adoration des Bergers* de Philippe de Champagne, donnée en 1812 par le Ministère de l'Intérieur.

Le baptistère, en pierre, porte le millésime de 1614. Mais le morceau le plus curieux de la nef, c'est le buffet d'orgues, joli morceau sculpté avec beaucoup de goût dans le style de la Renaissance. L'instrument commença à jouer le 1er mai 1625. Il fut réparé en entier en 1785 et en 1835. Nous pensons, toutefois, que la tribune qui le supporte est plus ancienne, et qu'elle provient d'un jubé supprimé. La Révolution a mutilé, sur cette boiserie, cinq écussons de donateurs.

Cette église dut posséder une *Passion*, peinte sur bois au XVIe siècle. Il en reste encore quelques jolis fragments dans la sacristie. On nous a parlé aussi d'un caveau sépulcral, placé sous le confessionnal, c'est celui des sires de Bréauté, dont la Révolution a enlevé les tombeaux pour couler des balles.

L'église de ville était très riche avant la Révolution, non-seulement en mobilier, mais en biens-fonds. On en trouverait aisément la preuve et les titres aux archives départementales, où se voient de nombreuses pièces relatives aux fondations, donations et rentes de cette église. Le même paquet contient trois registres de comptes et délibérations de la fabrique, allant de 1605 à 1682, de 1709 à 1750 et de 1755 à 1782. Mais un dernier témoin local et monumental de l'ancienne opulence de l'église de Néville, c'est la fondation et la donation de Mre Jean Rabasse, avocat, lieutenant au bailliage de Cany-Canel, décédé le 22 mai 1583, laquelle se lit sur les murs de la chapelle du Saint-Sacrement.

Mais il est une autre fondation pieuse et purement spirituelle

dont nous devons parler ici. Il s'agit de la procession votive que fait chaque année, à l'église de Vittefleur, la paroisse de Néville. Comme la plupart des pèlerinages dont la peste est la cause, celui-ci a lieu le lundi de la Pentecôte, et voici à quelle occasion. En 1743, le village fut affligé d'une épidémie qui en peu de temps enleva 132 personnes. Le deuil était dans toutes les maisons, la terreur régnait dans toutes les âmes. Grand nombre de malades étaient menacés de succomber, on en cite soixante qui avaient reçu l'Extrême-Onction, et qui n'attendaient plus que le moment de la mort. Dans cette extrémité, le peuple se tourna vers Dieu, implora les saints du Paradis, et s'engagea, par vœu solennel, à aller processionnellement à Vittefleur, implorer la protection de saint Adrien et de saint Sébastien. On promit, si l'on était exaucé, de renouveler chaque année ce pénible voyage. La foi dans le cœur, la prière sur les lèvres, on se rend aux pieds des Saints, dans les sentiments de la dévotion la plus vive et du recueillement le plus profond. Le ciel exauça de si ferventes prières, et aucun de ceux qui avaient reçu les derniers Sacrements, ne passa de vie à trépas. Depuis ce temps on n'a jamais cessé d'accomplir cette sainte promesse.

L'église de Saint-Martin de Néville fut cédée, au XIIe siècle, à Rotrou, archevêque de Rouen, par Pierre de Néville, et confirmée par Jean de Néville, son fils. Cependant, d'après les pouillés, le seigneur du lieu serait resté patron-présentateur de la cure. Le pouillé de Rigaud indique le seigneur, non-seulement comme patron de l'église, mais encore d'une des chapelles, et celui de Raoul Roussel, nomme expressément le sire de Bréauté « de Brevi Altari. »

Duplessis dit qu'il y avait quatre chapelles en titre sur la paroisse de Néville. Sainte-Anne dans l'église paroissiale, Saint-Jacques dans l'enceinte du château, et Saint-Jean-Baptiste au hameau de Plaine-Sevette. Cette dernière, construite en grès au XVIe siècle, subsiste encore aujourd'hui, mais elle est devenue une propriété particulière et elle appartient à M. Levaillant d'Écretteville. Enfin le bénédictin parle aussi d'une *chantrerie* qu'il croit être le reste d'une ancienne collégiale, fondée dans l'église de Néville par les châtelains du lieu.

Sur le territoire de cette paroisse existent plusieurs croix auxquelles nous devons accorder une mention particulière. Il

y en a une devant le presbytère, dont on ne connaît pas l'origine. Renversée comme toutes les autres pendant la tourmente de 1793, elle fut pompeusement relevée en 1817.

La *Croix du sire de Bréauté* n'a pas eu le même bonheur. Elevée à l'angle du village, au bord du chemin qui mène à Cany, ses débris jonchent la terre. C'est là, dit on, que fut livré le premier combat contre les Anglais, lorsqu'ils vinrent attaquer le château de Néville. C'était après la prise d'Harfleur, où le sire de Bréauté s'était illustré par sa vaillance. Cette croix s'appelle aujourd'hui la *Croix Hellouin*, sans doute depuis que M. Hellouin a acheté le château et la terre de Néville.

Dans le cimetière de la paroisse, se dresse, en face du portail, une croix en grès plantée en 1582, entre la Ligue et la Saint-Barthélemy. On lit sur la base : « Mr Jehan Sevestre, prestre, et Jehan Jane, ont donné ceste ✠ croix. »

La quatrième croix de Néville s'appelait la *Croix à la Rose*, et portait ces mots écrits sur son socle : « Discrète personne Mr Pierre Delâtre, curé de Saint-Georges et vicaire de Néville, a donné cette croix. Priez pour lui. » Au-dessus on lit cette devise avec le millésime : « In hoc signo vinces, 1624. » On remarque deux mains, dont l'une montre un D et l'autre une H. C'est le poteau indicateur qui apprend au voyageur la direction des villes de Dieppe et du Havre, dont il parcourt le grand chemin. Cette croix étant tombée en 1744, fut relevée le 17 septembre 1780, par les soins de M. Martin, vicaire de Néville. Renversée de nouveau à la Révolution française, elle a été replantée en 1821.

Néville, de l'ancien doyenné de Canville, comptait 220 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,587 habitants.

En finissant cet article, nous devons mentionner encore trois curés de cette paroisse qui ont des titres à notre attention. L'un est M. Levasseur, bachelier en théologie, qui le 19 octobre 1763, signa une lettre d'adhésion à la fameuse requeste provoquée par M. Lenfant et adressée par 56 curés du diocèse au cardinal de La Rochefoucauld, pour obtenir la censure des doctrines du P. Berruyer. Après la réponse du prélat nous ne voyons pas que M. le curé de Néville ait persisté dans la mauvaise voie où il s'était engagé. Le second est M. Dorange, qui en 1789-90, fut nommé par le clergé du département de Caudebec, député à l'assemblée provinciale de la Normandie. Le

troisième, enfin, est M. l'abbé Bénard, curé actuel, qui a recueilli, sur la paroisse qu'il administre depuis longues années, des notes précieuses qui nous ont beaucoup servi pour la notice qu'on vient de lire. Nous nous faisons un devoir de lui en témoigner ici notre reconnaissance.

CAILLEVILLE.

Cette petite église, située sur la plaine, a été construite primitivement au XIIe siècle, au temps de l'architecture ogivale primitive. De cette époque, nous citerons le portail et le clocher, dont la tour carrée s'élève entre le chœur et la nef, comme dans les temps anciens. Cette tour est supportée par quatre arcades ogivales, tapissées de colonnettes dont les chapiteaux se recourbent en forme de crosses. De l'autre côté les feuilles des chapiteaux s'épanouissent, larges et ouvertes, comme des plantes aquatiques. Le XVIe siècle a ajouté une nef en grès, au côté du midi.

A la contre-table, où figure saint Aubin, patron de la paroisse, est un joli tableau de l'*Annonciation*. qui provient d'un couvent qu'on ne cite pas. On lit au bas : « Ce tableau a esté donné à ce monastère par Mme la princesse Louise Palatine, abbesse de Maubuisson, qui l'a peint à l'âge de 73 ans. » Dans la chapelle méridionale est une *Ascension*, au bas de laquelle nous n'avons pas lu sans plaisir la signature suivante : « Guillelmus Lemarchand, pinxit, Deppæus, 1716. » C'est une des dernières œuvres de ce bon peintre, mort à Dieppe, en 1719.

Là aussi nous avons remarqué sur une pierre, le tombeau de Mme Gégose de Kervillot, de Saint-Pol de Léon, veuve de messire Adrien Dyel, escuyer, seigneur de Graville; on ajoute que les Dyel descendaient de hauts et puissants seigneurs, les Dyel, *milords d'Angleterre*.

L'église est entourée d'une litre noire armoriée, signe du patronage seigneurial. Devant l'église est une croix de pierre, découpée dans le style du XVIe siècle. Au pied repose Adrien Arnois de Reutteville, chevalier et patron de Cailleville, dernier seigneur du lieu, mort en 1789. A côté est le tombeau de M. Langlois de Breteuil.

En 1775, le clocher de l'église de Cailleville, fut recouvert par Jacques Cavelier, couvreur en ardoise, de Saint-Valery-en-Caux. Ce brave homme plaça lui-même le coq malgré ses 97

ans. Il jouissait de toutes ses facultés et d'une santé imperturbable. Mais hélas ! celle-ci lui fit défaut pour la première et dernière fois, à l'âge de 100 ans. Il succomba, en 1779, à la terrible dyssenterie qui causa tant de ravages en Normandie et dont Lepecq de La Clôture nous a conservé les douloureux souvenirs.

Nous avons dit que le patronage avait toujours été féodal. Eudes Rigaud nous en donne la preuve dans son pouillé, en nous nommant le chevalier de Mellande, qui lui avait présenté le prêtre Godefroy de Tilly. Calleville alors valait 30 livres et comptait 70 paroissiens. Au XVIIIe siècle, cette paroisse, rangée dans le doyenné de Canville, possédait 103 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 625 habitants, très-récemment érigée.

Eudes Rigaud nous apprend également que le curé de « Calleville » était patron-présentateur de la chapelle de la léproserie de Climachy, fondée dans le vallon qui conduit à Saint-Valery, et dont nous avons parlé à propos de cette ville. Ce bénéfice alors valait 19 livres, chose rare pour une chapellenie. Ajoutons ici, pour servir de renseignements à ceux qui étudieront plus complètement l'histoire de Calleville, qu'aux archives départementales se trouve une liasse de papiers concernant la seigneurie qui relevait de la baronnie de Vittefleur.

INGOUVILLE-ÈS-PLAINS.

L'église d'Ingouville, cette vieille propriété de l'abbaye de Fécamp, renferme une nef du style ogival primitif qui peut passer pour un des beaux monuments de la contrée. Il n'y a que quatre arcades de chaque côté, c'est dire qu'elle est fort courte, mais en revanche elle est d'un goût exquis. Les travées produisent à l'œil un effet délicieux qui repose l'esprit et satisfait le goût. Les chapiteaux qui surmontent les colonnes et sur lesquels s'appuie l'amortissement des arcades, sont demi-romans, demi-gothiques, et rappellent ceux de la nef du Bourg-Dun. Au-dessus des arcades règne un joli rang de fenestrelles malheureusement rebouchées d'une façon grossière. Les voûtes qui ombragent cette trop courte nef, sont faites avec beaucoup d'art, de grâce et d'élégance. Tout nous porte à croire que ce morceau appartient au XIIe siècle, surtout à l'aspect du pignon de l'ouest dont le revêtement extérieur est en pierre tuffeuse.

L'appareil des murs de la grande nef a disparu par l'addi-

tion, au XVIe siècle, de deux allées latérales, faites avec du grès comme toujours. L'église primitive devait être en croix. Les bras ont été effacés par l'adjonction des nefs et des chapelles, cependant une voûte reste encore pour proclamer le fait disparu. Le clocher alors s'élançait du milieu de l'église. Aujourd'hui c'est une tour carrée placée au côté sud du portail et couronnée d'une haute flèche d'ardoise frappée par la foudre, le 15 octobre 1843, consumée par un violent incendie et relevée les années dernières par le zèle des paroissiens, sous la direction de M. l'abbé Robert, d'Yvetot. Le 21 mai 1844 les vicaires-généraux capitulaires avaient ordonné pour cet effet une quête dans toutes les églises du diocèse.

Dans l'incendie le chœur surtout avait souffert, voûtes et charpente avaient disparu. Tout cela a été rétabli dans le style du XIIe siècle, style primitif de l'église. De ce temps restent encore les deux fenêtres du chevet, reprises au XVIe siècle avec du grès. A cette dernière époque on reprit aussi en sous-œuvre les colonnes du chœur, que l'on fit en grès. L'une d'elles est en spirale ornée d'un câble et de coquillages, et portant sur son chapiteau cette légende : « L'an MIL Vcc cens trente-quatre. » Dans le même temps on refit le clocher, on plaça deux pierres tombales dans le chœur, et on tailla le baptistère en « MIL Vcc XLIII. » Dès 1518 on avait refait la croix du cimetière.

Ingouville, placé au centre du canton des Plains, auquel il a emprunté son surnom, fut légué de très-bonne heure à l'abbaye de Fécamp. Aussi, dès le Xe siècle, nous voyons nos ducs normands, bienfaiteurs de ce monastère qu'ils aimaient tant, lui rendre ou lui confirmer la terre d'Ingouville, avec son église, ses dîmes et ses dépendances. « Ingulfi etiam villam, disait Richard Ier, en 990, et quidquid ibi meæ ditioni subjicitur [1]. »

Son successeur s'empressa de confirmer cette large donation, dans la charte, si souvent citée, de 1026. « Ingulfi villam cum ecclesiâ [2]. » Enfin, toutes les chartes de nos archevêques [3], toutes les bulles des papes [4], contribuèrent à affermir sur cette paroisse la juridiction temporelle et spirituelle de l'abbé de Fécamp. La riche abbaye possédait tant de terres à Ingouville, qu'à la Révolution, lorsque le district de Cany les mit aux en-

[1] *Neustria pia*, p. 208. — [2] Id., p. 216. — [3] *Gall. Christ.*, t. XI, p. 17. — Dom Beaunier, t. II, p. 681. — [4] Duplessis, t. I, p. 545.

chères, comme biens nationaux, la vente dura plusieurs mois. Dans les vacations, qui vont du 13 mars au 26 juin 1792, nous voyons adjuger à une foule de petits acquéreurs, des propriétés dont l'ensemble ne monte pas à moins de 325,000 francs[1]

La paroisse de Saint-Lubin d'Ingouville, qui ne fut jamais visitée par nos anciens archevêques, comptait 115 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,000 habitants.

SAINT-RIQUIER-ÈS-PLAINS.

Cette église, qui commence le canton des Plains, est bâtie en grès comme toutes celles de ce pays. Elle doit dater de 1630, comme l'indique le chiffre de la nef. Les colonnes sont rondes et assez fines, mais le style général de l'édifice est froid comme la pierre qui le compose. Nous y avons remarqué deux statues assez curieuses. L'une est une jolie Sainte-Catherine, en pierre, du XVIe siècle, l'autre un Saint-Hermes, habillé en chevalier du moyen-âge. Les habitants font moins de cas des trois nefs de leur église que de la contre-table et de l'autel en bois qui viennent d'y être installés en 1848. L'autel en chêne est assez bien sculpté, le rétable, qui se compose de colonnes corinthiennes cannelées, renferme une *Résurrection*, peinte par Émile Lafond. Cette boiserie a coûté 3,000 fr. et a été exécutée par Vieillot, menuisier à Saint-Laurent-en-Caux.

Sur l'autel sont deux reliquaires renfermant les précieux restes de saint Riquier, apportés ici de l'abbaye de Centule. Saint Riquier est bien choisi pour le patron d'une paroisse défrichée et possédée par les moines de Fécamp. Le nom de ce saint abbé nous fait supposer que l'érection de cette église doit remonter à la fin de la période mérovingienne, ou tout au moins au commencement des temps carlovingiens. On sait que sous Charlemagne le nom de saint Riquier était en grand honneur. L'illustre empereur venait lui-même prier sur son tombeau.

Après cela nous comprenons difficilement Duplessis lorsqu'il affirme qu'en 1104, Saint-Riquier était encore une succursale d'Ingouville, dont elle aurait été émancipée en 1144. Ce fait, qui n'est pas absolument impossible, mériterait cependant bien d'être appuyé. Ce que nous savons, nous, c'est qu'au commencement du XIe siècle il y avait une église à Saint Riquier. Dans sa

[1] *Domaines nationaux de première origine* — Arch. départ.

charte de 1026, Richard II la confirme en ces termes, au monastère de Fécamp : « Villam quæ dicitur Sancti-Ricarii cum ecclesiâ [1]. » Le diplôme de l'exemption, délivré vers 1150 par l'archevêque Hugues d'Amiens, dit formellement : « Ecclesiam Sancti-Richarii [2]. » Il est possible, toutefois, que cette église n'ait été déclarée paroissiale et baptismale, qu'en 1144, mais alors il fallait en administrer la preuve.

Saint-Riquier-ès-Plains resta toujours de l'exemption de Fécamp jusqu'en 1789. Dans ses archives nous avons trouvé des mandements des derniers abbés. En 1738 on y comptait 120 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,100 habitants.

St-SYLVAIN ou ANGLESQUEVILLE-LES-MURS.

Ce village a deux noms, comme celui de Tourville-la-Chapelle, où l'église s'appelle Tourville et le château Catteville. Ici l'église porte le nom de Saint-Sylvain, tandis que le manoir retient la vieille dénomination d'Anglesqueville-les-Murs, « Anglicavilla Murata, » comme disent les chartes de Fécamp. Cette forteresse remparée d'Anglesqueville fut achetée, en 1265, par Richard de Treigos, abbé de Fécamp, qui avait fait l'acquisition du littoral de la Grand-Vallée, pour y établir le *port de Claquedent*.

Nous ne savons combien de temps l'abbaye de Fécamp posséda le fief d'Anglesqueville, mais il paraît bien qu'elle n'a pas toujours joui du patronage de l'église. Car les pouillés imprimés du diocèse en attribuent la présentation aux seigneurs du lieu, et nullement au monastère qui régnait en maître sur le canton des Plains.

Cette petite église de Saint-Sylvain fut autrefois un vrai modèle de l'architecture ogivale primitive, appliquée à la campagne. Jusqu'au XVIe siècle, tout y était homogène et contemporain, chœur, sanctuaire, nef et clocher. Les fenêtres sont encore d'étroites ogives en pierre tuffeuse, et les six compartiments de voûte sont supportés par des chapiteaux ornés de crosses. Le chevet de l'église se termine par deux lancettes surmontées d'une rose unie. Ici la pierre poreuse se montre dans l'appareil comme pour dire que cet édifice appartient à la grande croisade monumentale qui éclata en 1145.

[1] *Neustria pia*, p. 216. — [2] *Gall. christ.*, t. XI, p. 23. — Dom Beaunier, t. II, p. 681.

Il est fâcheux que le XVIIe siècle ait accolé au portail de cette église une mauvaise tour en grès, froide et dure comme toutes les constructions de ce genre. Nous préférerions de beaucoup l'élégant pignon percé d'ogives, pour les tinterelles, comme le XIIe siècle savait le faire.

Du reste, le plus joli morceau de cette église, celui qui mérite une attention particulière, c'est l'élégante piscine que l'on trouve au côté de l'Épître. Elle est formée par une double arcature ogivale qui s'appuie sur trois délicieuses colonnettes, dont deux sont cassées. L'intérieur renferme une crédence et deux cuvettes.

Saint Sylvain ou saint Silvin, patron de cette église, était un évêque regionnaire, né près Toulouse, et mort à Auchy, en Artois, en 718. Missionnaire apostolique, il prêcha l'Évangile dans le nord de la France, aux populations grossièrement ignorantes de ces contrées. Sa fête se célèbre ici le 17 de février, d'après le martyrologe romain. Ce jour-là les hommes offrent un pain bénit.

Pour terminer la visite de cette église, nous citerons dans le chœur quelques pierres tombales effacées, un baptistère en grès du temps de François Ier, et une croix de cimetière sur laquelle on lit : « L'an M V^c et XIX. »

Au moment de la Révolution, les archives de cette église furent portées au district de Cany d'abord, puis au chef-lieu du département, où elles sont aujourd'hui. Elles consistent en une forte liasse de titres de rentes et de propriétés, de fondations, de donations, d'aveux, de baux, de mémoires et autres pièces de comptabilité. Le registre des comptes et délibérations de la fabrique commence à 1643 pour finir à 1789. Nous y avons remarqué qu'en 1665, Adrien Leclerc, maître menuisier, fit le tabernacle et les ornements de l'autel.

Saint-Sylvain comptait 70 feux en 1738. A présent c'est une chapelle communale de 500 habitants, qui font de grands sacrifices pour l'entretien d'un prêtre, d'une église et d'un presbytère.

GUEUTTEVILLE-ÈS-PLAINS ou LES GRÈS.

Cette église est construite en grès, comme toutes celles du canton des Plains, que l'on appellerait avec autant de vérité le canton des Grès. Cependant elle conserve dans le chœur

des restes de sa construction primitive qui fut en pierre tuffeuse ou calcaire d'eau douce. Les murs seuls présentent le tuf dans l'appareil, mais il a disparu des contre-forts et des fenêtres; ces dernières ont été refaites au xvie siècle, à l'exception de celles du chevet qui sont demeurées primitives. Elles sont trois comme le voulaient la liturgie et le symbolisme chrétien. La nef a été refaite en grès du xvie siècle, ainsi que le clocher, qui est au portail. Les murs de la tour sont d'une épaisseur énorme, mais le corps-carré ne s'élève pas haut, non plus que la flèche actuelle. L'ancienne, qui était plus élevée, a été consumée par la foudre, le 29 septembre 1828.

Au xvie siècle une allée latérale fut ajoutée à cette église, suivant une pratique commune. Ici elle fut mise au nord, tandis qu'ailleurs elle était régulièrement placée au midi. Nous pensons qu'elle ne fut achevée que sous Louis XIV. Saint Samson, évêque de Dol, est patron de cette église, comme de celle de Bosville. Sa fête s'y célèbre le 28 juillet.

L'ancienne contre-table a été brisée à la Révolution. Il n'en reste plus que les sculptures du tabernacle, qui sont de 1690, et fort jolies. Elles sont en très-beau chêne et mériteraient d'être dégagées de la peinture qui les couvre. Le tableau de *Jésus en croix* n'est pas sans mérite. Les stalles et la chaire viennent de Veules. On pense que le portrait de religieux qui se voit dans le chœur vient des couvents de Veules ou de Saint-Valery. C'est une assez bonne toile.

Cette paroisse était un fief de la baronie de Cleuville, relevant de la grande seigneurie d'Estoutteville. C'était à ce titre que les Estoutteville avaient donné l'église de Gueutteville à l'abbaye de Montivilliers, de l'exemption de laquelle elle faisait partie. Cette donation, faite dès le xie siècle, comme nous le voyons dans la charte de fondation délivrée par le duc Robert, en 1035 [1], fut confirmée par Guillaume-le-Conquérant, et par les bulles des papes Célestin, en 1132, et Innocent III, en 1203 [2]. Cette rare faveur d'appartenir au diocèse de Montivilliers est cause qu'Eudes Rigaud n'en parle pas dans son pouillé. En 1738 on comptait 110 feux à Gueutteville. Aujourd'hui c'est une succursale de 860 habitants.

FONDERIE DE CLOCHES. — Le jour que j'ai visité Gueutteville,

[1] Ecclesia de Guttavillâ. *Gall. christ.*, t. xi, p. 326. — [2] Ecclesiam de Gutavillâ ou de Guttavillâ.

le 25 juin 1849, j'ai voulu voir la fonderie de cloches de MM. Cartenet frères, vieille race de Lorrains, fondeurs de père en fils depuis plus de 150 ans. Ce jour-là ils étaient tout entiers à l'exercice de leur art. Ils faisaient sécher et cuire les moules de cinq cloches, dont trois étaient destinées à l'église d'Ingouville, près le Havre, une devait monter dans le clocher neuf d'Eletot, la dernière était pour Ancretteville-sur-Mer. La première cloche d'Ingouville pesait 2,500 livres, la deuxième 1,800, la troisième 1,300; elles devaient coûter 9,000 fr. Celle d'Eletot pesait 1,000 livres et celle d'Ancretteville 500.

L'établissement est on ne peut plus modeste. Sa simplicité ne saurait mieux se comparer qu'à celle des *artistes* eux-mêmes. L'atelier consiste tout uniment dans un hangar fait avec des planches négligemment jetées les unes sur les autres, sans être même attachées avec des clous. Le fourneau est grossièrement maçonné avec de l'argile. La chaudière où se fond le métal est une construction en brique des plus simples. C'est avec l'argile jaune de leur jardin qu'ils font les moules.

Autrefois leurs pères allaient fondre les cloches à domicile, dans chaque ville, dans chaque village où ils étaient demandés. Eux ils restent à Gueutteville et s'en trouvent beaucoup mieux pour le succès de leur fonte. Toutefois ils iraient volontiers à domicile si on le désirait, sans rien perdre de leur savoir-faire qui paraît très-portatif.

Année commune, ils fondent de dix à douze cloches; ils pourraient en produire au moins une trentaine. L'an passé 1848 ils n'en ont pas fondu une seule, mais en 1849 les commandes promettaient de devenir nombreuses.

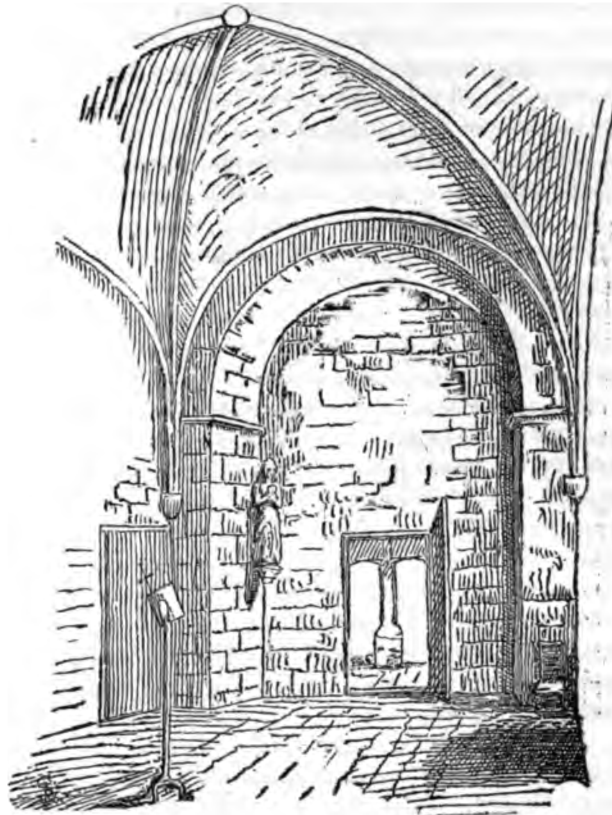
J'ai conseillé à ces braves gens d'ouvrir un registre et d'y inscrire toutes les inscriptions des cloches qui sortiraient de leur atelier. Je les ai engagés également à copier, avant de les jeter dans le creuset, les inscriptions des vieilles cloches qu'on envoie à la refonte. J'ajoutais qu'un livre de ce genre serait un jour une chose curieuse pour la postérité. Ces braves gens ont eu toutes les peines du monde à me comprendre, et ils m'ont répondu naïvement que ce serait chose faisable *s'il y avait seulement un louis à gagner.*

DROSAY.

Drosay possède deux églises, ou plutôt une chapelle et une

église. La première est dédiée à saint Roch, la seconde à saint Martin. Parlons d'abord de la chapelle.

Renfermée dans l'enceinte du presbytère, elle doit remonter au XIe siècle, et à cette époque elle portait le nom de Saint-Denis. Le tuf se remarque au côté nord et au pignon de l'ouest. Mais au midi et à l'est, c'est le silex et le grès du XVIIe siècle.



Dans l'enceinte se trouvent les images de saint Roch, de saint Adrien, de saint Sébastien et de sainte Avoye, invoqués contre la peste, car cette chapelle a été très-fréquentée dans les épidémies, et elle l'est encore aujourd'hui par suite de vœux faits dans les maladies. Le 16 août de chaque année, la fête de saint Roch y est célébrée solennellement. Ce jour-là,

ou le dimanche suivant, les paroisses d'Hocqueville, de Sainte-Colombe, d'Ermenouville, de Hautot-l'Auvray, d'Anglesqueville-la-Bras-Long et de Crasville-la-Mallet, y viennent en procession, avec croix et bannières, par suite de vœux faits par les ancêtres et acquittés par les enfants. Toute l'année on y dit des Évangiles. Le premier de chaque mois on chante la grand'messe de Saint-Roch, et tous les vendredis on y dit une messe basse. Avant la Révolution, il existait une confrérie de Saint-Roch, qui avait son chapelain pour acquitter la messe quotidienne. La chapelle possède encore 200 livres de rentes, suite d'anciennes donations.

Qu'on nous permette d'ajouter un mot sur saint Roch et sur son culte. Saint Roch, né à Montpellier vers 1295, secourut les pestiférés pendant sa vie, et il les guérissait très-souvent par la vertu du signe de la croix. Lui-même fut attaqué de cette cruelle maladie, au milieu des exercices d'une vie laborieuse et frugale. Il s'appelait un *pèlerin* sur la terre, et malgré sa vie dévouée il eut à endurer les rigueurs de la prison. Ses souffrances et sa charité le firent réclamer par les peuples dans ces affreuses épidémies qui ravagèrent l'Europe au XIVe siècle. Le Concile de Constance lui-même l'invoqua contre ce fléau, en 1414. Depuis ce temps sa réputation s'accrut dans l'Église. Cependant ce ne fut guères que dans les pestes du XVIe siècle, que l'on eut recours à lui dans le diocèse de Rouen. La ville du Havre lui bâtit une chapelle, vers 1590, au milieu d'un cimetière de pestiférés. Dans le diocèse de Beauvais, son culte ne pénétra qu'après la peste de 1668. Le pieux évêque Nicolas de Buzenval, s'étant dévoué lui-même à servir les pestiférés de Bresles et de Bosmesnil, délaissés par leurs curés, fonda à Bosmesnil une confrérie et une chapelle de Saint-Roch. « On peut encore, ajoute l'historien de ce diocèse [1], compter les paroisses qu'il visita, par les chapelles de Saint-Roch qui subsistent aujourd'hui. »

L'église paroissiale, dédiée à saint Martin, renferme deux styles bien différents et bien caractérisés, le style ogival primitif avec la pierre de taille, et le style ogival quartaire avec le grès du XVIe siècle. Le monument a été remanié et rendu presque méconnaissable à force de modifications. Deux grandes

[1] M. l'abbé Delettre, *Hist. du dioc. de Beauvais*, t. III, page 197.

nefs parallèles en forment le plan, un clocher en grès a été placé au bord de l'allée latérale consacrée à saint Nicolas.

Le chœur a été primitivement construit au XIII[e] siècle. De hautes fenêtres, malheureusement coupées, le démontrent assez. Son pavage présente une grande pierre tombale du même âge, qui pourrait bien être celle du fondateur. Mais la partie la plus monumentale que ce siècle nous ait léguée, c'est le grand portail, abrégé de celui de l'abbaye d'Eu. C'est une belle ogive ornée de tores, de trois colonnes avec des chapiteaux recourbés. Le tympan est orné d'une rose, deux fenêtres ogivales sont à droite et à gauche, et une rosace ronde comme un œil-de-bœuf couronne heureusement ce dessin.

M. le curé pense qu'un incendie a ravagé cette église depuis deux siècles ; des poutres noircies lui semblent une démonstration de ce fait. Ce fut peut-être vers 1613, époque où l'on construisit, au côté nord, une chapelle de la Sainte-Vierge greffée sur une chapelle tuffeuse du XII[e] siècle. — Dans cette église on a conservé l'ancienne coutume de sonner l'élévation avec une clochette attachée à la muraille du chœur.

Il paraît bien que de tout temps la cure de Drosay fut ce que l'on appelait d'épée, c'est-à-dire à la nomination du seigneur de la terre. Cependant une charte de Henri II, délivrée vers 1166 aux chanoines du Mont-aux-Malades, leur confirma la terre de Drosay, affermée par Richard de Ocville. « Terram de Droscio quam Ricardus de Ocvillâ tenet [1]. » Mais il paraît bien que les droits de patronage ne furent pas aliénés ou furent rachetés plus tard par les seigneurs, car les trois pouillés imprimés et Duplessis constatent ce privilége féodal jusqu'à la Révolution. En 1738, Drosay, de l'ancien doyenné de Canville, comptait 120 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 800 habitants.

SAINTE-COLOMBE.

Cette église, située sur une belle plaine, a un clocher qui date du XIII[e] siècle. Sous la voûte et comme pour en soutenir les arceaux, sont quatre têtes couronnées de feuilles de lierre. Ce clocher, placé au portail, donne entrée dans l'église par une porte ogivale du XII[e] ou du XIII[e] siècle. Le corps-carré qui le surmonte est fort ancien et menace ruine, malgré les répa-

[1] Arch. départ., cartons du Mont-aux-Malades.

rations que le XVI[e] siècle y a faites avec du grès. De la tour on communique à la nef par une arcade décorée dans un bon style ogival primitif. Inutile d'ajouter que le clocher est la seule partie monumentale de cette église. La nef est une prosaïque maçonnerie de 1550, et le chœur de 1700, le tout en grès.

Sous le chœur, non loin des marches du sanctuaire, est un caveau sépulcral qui renferme sept cercueils. Autrefois une grande pierre tombale du XIII[e] siècle se voyait dans le chancel, elle est maintenant dans la nef. Ceci n'est qu'un déplacement, mais que sont devenues les trois pierres tombales dont l'*Histoire de Rouen*, par Farin, nous a conservé les inscriptions et les armes? Elles étaient aussi dans le chœur il y a un siècle, et maintenant elles ne sont même plus dans l'église. Heureusement que le livre du bon prieur nous reste, et c'est chez lui que nous irons puiser les épitaphes oubliées et disparues. On lisait sur les deux premières :

« Ci-gît noble damoiselle Françoise de Chenerelles, fille de messire Laurens de Chenerelles, chevalier, en son vivant sieur de Gromenil et Bouelle, et sœur de messire Thomas de Chenerelles, chevalier, aussi sieur dudit lieu, femme de noble homme Jean de Cuverville, sieur de ce dit lieu, laquelle décéda l'an 1482. » — « Ci gissent nobles personnes Jean et Jean Collin et Nicolas et Jean, fils dudit Nicolas, en leurs vivants seigneurs de Sainte-Colombe de père en fils, lequel Jean second épousa damoiselle Jeanne Dumenil, Nicolas eut épousé damoiselle Agnès de Fontaine, et Jean troisième eut épousé damoiselle Marguerite de Prestreval. Priez Dieu pour eux. »

« Sur la même tombe, ajoute Farin, sont les armes du sieur de Cuverville, de gueules à trois chevrons d'or, et celles de Chenerelles aussi, qui sont d'argent à un lion de sable [1]. »

Enfin sur une troisième tombe on lisait :

« Ci-gît noble personne damoiselle Anne de la Motte, femme de messire Vulfran de Cuverville, chevalier, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, seigneur et patron de Sainte-Colombe et d'Orival, laquelle décéda le 6 septembre 1624. Priez Dieu pour son âme. Ladite Anne de la Motte était fille de M. de la Motte, conseiller en la cour des Aides de Normandie. »

C'était bien avec raison que les sires de Cuverville avaient leur tombe, leur litre et leur banc seigneurial à Ste-Colombe, car leurs ancêtres avaient donné le patronage et les dîmes de cette église au prieuré de Saint-Lô de Rouen. Duplessis rapporte qu'au XII[e] siècle, Hermengarde de Cuverville et ses enfants Guillaume, Henri et Remy, Gosselin de Sainte-Colombe

[1] *Hist. de Rouen*, t. II, V[e] partie, in-4°, 1738.

aussi avec ses enfants Richard et Guillaume, donnèrent à l'église de Saint-Lô de Rouen tout le droit qu'ils avaient sur celle de Sainte-Colombe. Cette donation fut confirmée par une charte de l'archevêque Rotrou. Eudes Rigaud en parlant de « Sancta-Columna, » indique comme patron présentateur le prieur de Saint-Lô. Ce bénéfice valait alors 40 livres. Outre le prêtre Olivier, qui en était curé, il dit qu'il y avait aussi un vicaire dont il ne donne pas le nom.

Au xve siècle, un nommé Jean Bailli, contesta aux chanoines de Saint-Lô le patronage de la cure, mais il fut débouté par un arrêt de l'Échiquier, de 1442. Depuis, la possession du monastère rouennais a été sans trouble et sans interruption, jusqu'en 1789.

A la vue d'une possession aussi constante, nous ne savons trop comment nous expliquer la donation que fit Richard II à l'abbaye de Fécamp du Mesnil de Sainte-Colombe. « Mesnile quod dicitur Sancta-Columba cum integritate [1]. » Il est évident que cette propriété temporelle n'emportait avec elle aucun droit spirituel et bénéficial.

Une vieille tradition locale prétend que Sainte-Colombe était autrefois un bourg qui fut détruit par les guerres, et que dans le cimetière, à 60 coudées du clocher, on a enterré une cloche d'argent. L'histoire, peu d'accord avec ces assertions, accorde à Sainte-Colombe 80 paroissiens au xiiie siècle, et 60 feux au xviiie. Aujourd'hui c'est une succursale de 750 âmes, en y comprenant l'annexe de Plaine-Sève.

PLAINE-SÈVE.

Ce nom indique une plaine nouvellement délivrée par la culture de l'épaisse forêt qui la couvrait. Nous sommes en effet dans ce canton des Plains, qui fut donné de très-bonne heure à l'abbaye de Fécamp, que les moines arrosèrent de leurs sueurs ou qu'ils firent essarter par la main de leurs hommes et de leurs serfs. Ce grand travail de régénération sociale et agricole dut avoir lieu dans le cours du xiie et du xiiie siècle. Aussi le cartulaire de Fécamp parle-t-il très-souvent des terres de « Planâ silvâ » et des donations faites, en 1267, par Raoul de « Planâ silvâ [2]. »

Les agriculteurs, en établissant leur église, la placèrent sous

[1] *Neustria pia*, p. 217. — [2] Cartulaire du xiiie siècle, à la bibliothèque publique de Rouen.

l'invocation de saint Jean-Baptiste, cet ami du désert, « eremi cultor, » comme l'appelle l'Église. C'était certes un patron bien choisi pour une forêt nouvellement défrichée. Nous pensons que c'est le même sentiment de la solitude et du travail qui a fait choisir ce saint anachorète pour patron des paroisses de Pierrefique, de Saint-Jean-des-Essarts et de Saint-Jean-de-la-Neuville, tous noms qui indiquent des défrichements du XIe siècle.

La première église de Plane-Sève n'existe plus; celle qui subsiste aujourd'hui n'a de remarquable qu'un chœur en grès du XVIe siècle. De la première église il ne reste que la pierre tombale d'un curé, qui se trouve dans le sanctuaire. J'ai cru lire sur cette dalle usée ces quelques mots incohérents : « . . . Bajocensi ? quondam rector ecclesiæ . . . » Le baptistère en grès, est de 1629.

Cette église, toute chétive qu'elle est, a cependant été l'occasion d'une lutte acharnée et meurtrière, si l'on en croit la tradition locale. Les vieillards racontent qu'au XVIe siècle, lorsque l'on creusait les fondements de la nouvelle église, une querelle s'éleva entre le sire de Bréauté et le sire de Bethencourt, pour savoir lequel des deux aurait l'honneur de poser la première pierre. Pour décider la question ils en vinrent aux mains, et ils se tuèrent. Le combat eut lieu dans un champ, situé entre Néville et Hocqueville, qui a conservé jusqu'ici le nom de *Male-Journée*.

Outre le bénéfice ecclésiastique, l'abbaye de Fécamp possédait encore la seigneurie de Plane-Sève : les pièces concernant ce fief se trouvent au dépôt départemental, dans les archives du grand monastère. Il y en a une ou deux liasses avec la seigneurie de Houdetot. Toutes les terres que Fécamp possédait dans cette paroisse, furent vendues par le district de Cany, le 10 avril 1793. On en fit huit lots, qui montèrent à environ 7,000 fr. On montre encore la grange des dîmes au fond de la cour de l'ancien presbytère.

Plane-Sève comptait 50 feux en 1738. A présent c'est une commune de 310 habitants, annexée à Sainte-Colombe.

LE MESNIL-GEFFROY.

Sur la plaine qui sépare le ruisseau du Dun de la vallée, maintenant desséchée, de Saint-Valery-en-Caux, se trouvaient

deux habitations primitivement unies, long-temps séparées par des exigences féodales et enfin réunies de nouveau pour leurs besoins civils et religieux. Le *Mesnil,* qui était leur nom, indiquait une noble demeure, dans la langue latine du moyen-âge. La situation géographique forma le premier partage. L'un prit le nom, encore connu, de *Mesnil d'en haut,* et l'autre celui de *Mesnil d'en bas.* Des seigneurs francs ou normands remplacèrent, par leur surnom, les désignations prises dans la nature. Ainsi l'un fut appelé le *Mesnil-Duredent,* d'un seigneur normand surnommé « Dens Durus ; » l'autre s'appela le *Mesnil-Cirrici* ou le *Mesnil-Geffroy, Mesnile-Cirrici sive Gaufridi,* comme le dit Eudes Rigaud. Un cartulaire de l'abbaye de Fécamp, du XIIIe siècle, l'appelle le *Mesnil-Thierry* « propè Planam-Silvam, » et le pouillé, attribué à Raoul Roussel, Mesnillum Gaufridi.

Une charmante demeure seigneuriale est restée en tête du Mesnil-Geffroy. Le castel, gracieux et modeste, se termine par un triple toît, aigu et élancé comme au temps de Louis XIV. Les allées de tilleuls, les nombreuses charmilles, sont taillées et découpées avec un soin assidu. De hautes avenues de hêtre répandent aux alentours une fraîcheur bienfaisante ; les jardins sont découpés à *la française.* On dirait une miniature de Lenôtre, se reposant du parc de Versailles.

L'église, contiguë à cette élégante propriété, est proprement tenue et soigneusement conservée. C'est en plein mois de Marie que nous y sommes entrés ; aussi nous avons vu l'autel de la Sainte-Vierge couvert de fausses-fleurs et de chandeliers, ombragé de baldaquins et de guirlandes de mousse, qui descendaient des voûtes et qui tapissaient les murs.

Les autres remarques dans cette église ont porté sur une contre-table corinthienne de 1700, avec l'image de Saint-Ouen, patron de la paroisse ; sur l'usage de revêtir de bois la cuve baptismale ; sur de nombreux cierges mortuaires, alignés le long des murs, et enfin sur les fenêtres de l'église, qui ne sont, hélas ! que des croisées de boutique ou de maison.

L'édifice est peu monumental. Le chœur, en grès, porte le chiffre de 1584, mais les fenêtres ont été refaites en 1712. La chapelle de la Sainte-Vierge, qui fut celle des seigneurs, dut être reconstruite vers 1700. La nef, également en grès, doit dater de 1650, ainsi que le portail et la croix du cimetière. La

seule antiquité de ce lieu saint, c'est un vieil if qui compte plus de siècles que l'église.

Ce bénéfice, qui possédait 60 paroissiens et valait 14 livres au XIIIe siècle, fut donné au prieuré de Saint-Lô de Rouen, par Pierre de Canteleu, seigneur de ce village, et confirmé en juin 1202, par Gautier de Coutances, archevêque de Rouen. Le prêtre Richard occupait cette cure au temps de saint Louis. Le prieuré de Saint-Lô resta patron-présentateur jusqu'à la Révolution. Dans les archives de ce monastère, déposées à la préfecture de la Seine-Inférieure, on trouve une liasse de pièces qui concernent le Mesnil-Geffroy.

Duplessis dit qu'en 1200, cette église n'était qu'une chapelle, aujourd'hui elle est l'église-mère, d'où relèvent trois autres églises jadis paroissiales et à présent de simples chapelles. Ce sont les églises du Mesnil-Durdent, de Houdetot et d'Ermenouville, ce qui compose une circonscription succursale de 850 habitants.

Au XIVe siècle, les seigneurs de la terre du Mesnil étaient les sires de Pinneville, châtelains de Sainte-Colombe et de Fontaine-en-Dun. En 1384, Elisabeth de Pinneville, dernière et unique héritière de cette maison, épousa Jeuffre de Folin, gentilhomme originaire de la Bourgogne, qui décéda en 1444. Par testament du 27 de novembre de cette année, le vieux chevalier fonda et dota l'église du Mesnil-Geffroy, pour le repos et soulagement de son âme. Cette fondation, qui fut approuvée par l'archevêque de Rouen et les moines de Saint-Lô, a subsisté jusqu'à la Révolution, qui a détruit tant d'institutions pieuses et bienfaisantes. Pour nous, qui regrettons ces témoignages de la foi chrétienne, nous nous faisons un devoir d'en conserver à la postérité un dernier souvenir.

LE MESNIL-DURDENT

Le Mesnil a pris son surnom de seigneurs normands qui le possédaient encore au XIIIe siècle. Comme nous l'avons dit plus haut, le peuple lui a gardé long-temps le nom de *Mesnil-Bas*, relativement au Mesnil-Geffroy qu'il appelait le *Mesnil-Haut*. Aujourd'hui il n'y a plus ni seigneurs, ni curé, mais une pauvre église délaissée, encore barriolée des armes de ses patrons et de ses bienfaiteurs qui ont disparu.

L'édifice qu'ont laissé les prêtres et les gentilshommes est

en grès, avec un maigre clocher d'ardoise. Il est situé dans un cimetière verdoyant entouré de haies et d'arbres de haute-futaie. Toute la construction paraît récente. Le portail montre le chiffre de 1713, qui est peut-être la date de la nef. Quant au chœur, il conserve le caractère de sa construction ; on lit auprès d'un cadran solaire de 1731, cette inscription latine, qui révèle une date et un bienfait : « *Sumptibus Michaelis Antonii Vavltier, hujus ecclesiæ rectoris, extructum anno* 1731.»

Au côté nord est une chapelle de la Sainte-Vierge, qui dut être autrefois bâtie et ornée par les seigneurs du lieu. C'est peut-être à eux qu'il faut reporter une pierre tombale effacée que l'on voit à l'entrée du chœur et sur laquelle on déchiffre à peine 1528.

Les seules observations que nous ayons pu faire à l'intérieur de cette église froide et délaissée, c'est à la contre-table un assez joli tableau d'*Assomption,* dans le style du siècle dernier; une statue de Saint-Aubin, évêque, patron de l'église, ayant à ses pieds un clerc en prières; un Saint-Léonard, en costume de diacre avec un homme enchaîné, et enfin un Saint-Onuphre tout entouré de cierges, de chapelets et de fleurs, indices de culte et de pèlerinage qui contrastent tristement avec l'isolement de Saint-Nicolas, abandonné du peuple malgré *ses trois clercs*. On nous a dit qu'il existait autrefois sur cette paroisse une mare de Saint-Onuphre, où l'on se baignait comme à Saint-Arnould et à Biville-la-Baignarde. On y allumait également un feu qui s'est éteint.

La Révolution a cassé la croix de cimetière de « M. V^cc^ LVI. »

Dans les deux pouillés manuscrits attribués, l'un à Eudes Rigaud, l'autre à Raoul Roussel, cette paroisse est appelée *Mesnillum-Duredent*. En 1250 la cure rapportait 20 livres et comptait 20 chefs de famille. Le seigneur-patron était, en 1250, Richard de Durdent, qui avait présenté le prêtre Jehan. En 1443 c'était Guillaume Duredent. En 1738 il y avait 25 feux et 27 seulement en 1820. Aujourd'hui c'est une commune de 150 habitants, annexée à la succursale du Mesnil-Geffroy.

MANNEVILLE-ÈS-PLAINS.

Manneville, assis au cœur du canton des Plains, est situé sur l'étroit plateau qui sépare le ruisseau de Veules du vallon de Saint-Valery. L'abbaye aux trois mîtres posséda cette terre

dès le commencement, et l'église entra dans son exemption. Aussi nous la trouvons mentionnée sous le nom de *Manuvilla* et de *Mannevilla*, dans les chartes, les diplômes et les bulles qui érigent et confirment le diocèse de Fécamp[1]. Dès le XI[e] siècle, Richard II, dans sa célèbre charte de 1026, avait confirmé au monastère « ecclesiam de Mannuvillà cum terrà ad eam pertinente et duobus hospitibus[2]. » En 1104, le pape Pascal II ajouta à ces libéralités ducales le sceau de son autorité apostolique[3]. Hélas! tous ces grands biens de la terre, donnés par les puissants du monde, confirmés par de vaillants porteurs de glaives, sanctifiés et scellés par les bénédictions et les anathèmes de l'Église, n'en furent pas moins enlevés par la terrible Révolution française. Le 25 août 1793, le district de Cany vendit 20,000 fr. les biens de la fabrique de Manneville, il fit plus, il lui enleva jusqu'à ses titres et ses parchemins, cette dernière consolation d'une grandeur tombée et d'une noblesse malheureuse.

Ces archives, qui se composent de baux, de reçus, d'aveux, de donations, de fondations, de devis et de comptes de fabrique, se trouvent maintenant au dépôt départemental, section des *trésors et fabriques*. Dans l'énorme liasse qu'elles composent nous avons remarqué des titres de fondations des XVI[e] et XVII[e] siècles, un papier-journal qui remonte à 1603, un inventaire du siècle dernier, des comptes de fabrique allant de 1657 à 1693, des lettres approbatives des statuts de la confrérie de Saint-Antoine et de Saint-Sébastien, érigée en 1410 et renouvelée sous l'abbatiat pontifical de révérendissime Claude-François de Canillac, abbé de Fécamp.

En parcourant rapidement ce dossier, nous avons rencontré une pièce portant la date du 18 juillet 1673, qui intéresse beaucoup l'histoire du monument. C'est un devis dressé par *Nicolas Monfort, voyer-maître des ouvrages de carpenterie et de massonnerie pour le roy, nostre sire au bailliage de Caux. Il déclare avoir visité le débris arrivé à l'église de Notre-Dame de Manneville, par suite de la chûte de la tour placée à la croisée, en 1673*. Ce devis renferme le détail de tous les *ouvrages tant de massonnerie et carpenterie que couvertures les plus nécessaires à faire et les plus pressantes pour le rétablissement de l'église, touchant*

[1] *Gall. christ.* t. XI, *instrumenta*. — Dom Beaunier, t. II, p. 684. — [2] *Neustria pia*, p. 216. — [3] Duplessis, t. I, p. 572.

les réparations et réédifications du dégradement et ruine arrivés en ladite église par la chûte de la plus grande partie de la tour servant de croisée.

Ce malheur n'est pas le seul qu'ait eu à endurer la pauvre église de Manneville dans le cours de son existence. Le 27 avril 1840 le feu prit derrière l'autel et consuma le chœur, la sacristie et toute la partie haute de l'édifice. Le 5 mai de la même année, M. l'abbé Fayet, vicaire-général, ordonna, au nom de Mgr l'archevêque, une quête dans tout le diocèse pour le rétablissement de cette pauvre église. M. l'abbé Lemonnier, alors curé, a quêté de tous côtés et a obtenu l'ameublement et les réparations. Il avait fait précéder son arrivée dans les villes par une lettre fort touchante, dans laquelle il peignait le désastre qui l'avait réduit à *célébrer les saints mystères sur une table de bois appuyée sur un dernier reste de muraille qui menaçait ruine.* En 1841 une somme de 15 à 20,000 fr. étant réunie, tant par la charité publique que par la commune et le gouvernement, M. l'abbé Robert dressa un plan de restauration qui a été exécuté avec succès.

Le chœur et les chapelles latérales ont éte remises à neuf, au moins à l'intérieur. Des voûtes et des colonnes ont été faites, le tout dans le style ogival primitif, malheureusement la matière consiste en de la brique à laquelle on a donné une teinte de pierre. Le défaut capital de cette construction, qui est gracieuse et d'un style vraiment chrétien, c'est la maigreur des colonnes principales, beaucoup trop faibles relativement à l'étendue et à la puissance des voûtes qu'elles supportent.

Les murailles extérieures, qui n'ont pas été détruites par l'incendie, ont conservé les arcades romanes tuffeuses du XIe siècle. La nef et le portail, que l'on démolissait lors de ma visite en juin 1849, renfermaient aussi le tuf des anciens temps. Un clocher nouveau, haut de trente-quatre mètres, va s'élever sur les plans de M. Robert. La construction en est confiée à MM. Noël et Burel, de Saint-Valery, pour la somme de 5,600 fr.

La cloche que l'on doit monter dans cette tour porte l'inscription suivante : « L'an 1840 j'ai été bénite par M. Lemonnier, curé de Manneville-ès-Plains, et nommée Marie-Antoinette-Louise, par M. Jean-Isaac Guerard, maire et conseiller d'arrondissement pendant trente ans, et Mme Marie-Antoinette Ledesvé, épouse de M. Charles-Louis Canu, écuyer et cheva-

lier de la Légion-d'Honneur Cartenet, fondeur à Gueutteville. »

Manneville, de l'exemption de Fécamp, ne fut pas visité par Eudes Rigaud. En 1738 on y comptait 112 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 744 habitants.

Sur Manneville se trouve une jolie maison du XVIe siècle, construite en grès avec fenêtres en pierre blanche et décorée d'une façon très-pittoresque. Cette vieille et féodale demeure a pour nous le mérite d'avoir été le berceau de M. l'abbé Ouin-Lacroix, qui y a vu le jour le 28 novembre 1817. Venu à Rouen de très-bonne heure, ce digne ecclésiastique fit ses humanités au petit séminaire de Saint-Aignan. Après avoir suivi à Paris les cours de la Sorbonne et du Collège de France, il partit pour Rome, où il fit sa théologie dans le séminaire papal. Ordonné prêtre à Saint-Jean-de-Latran, en novembre 1840, il prit le grade de docteur en théologie et s'achemina vers la France, en visitant l'Italie, l'Allemagne et la Hollande. A son arrivée à Rouen il fut nommé vicaire de Saint-Maclou, où il est resté jusqu'en 1850. Pendant ces neuf années de ministère ecclésiastique, il coopéra activement à la restauration intérieure de l'église, et participa à l'œuvre bienfaisante de la fondation des crèches. Avant de quitter Rouen pour Paris, M. l'abbé Lacroix nous a laissé deux ouvrages qui conserveront son souvenir parmi nous. Le premier est *l'Histoire de l'église et de la paroisse de Saint Maclou de Rouen*, un vol. in-8°, de 280 pages, avec lithographies de Dumée, imprimé à Rouen, chez Mégard, en 1846, le second est sa grande *Histoire des anciennes corporations d'arts et métiers et des confréries religieuses de la capitale de la Normandie*, un vol. grand in-8°, de 763 pages, orné de 29 lithographies, par Drouin, imprimé à Rouen, chez Lecointe frères, en 1850.

BLOSSEVILLE-ÈS-PLAINS.

Blosseville est une vieille vicomté créée par nos ducs, qui prit, après la conquête de l'Angleterre, une importance qu'elle conservait encore à l'époque française. Aussi le savant Stapleton, dans la carte de la Normandie qu'il a rédigée avec les rôles de nos anciens échiquiers, donne à Blosseville une grande valeur géographique. Au XIIe et au XIIIe siècles, les vicomtes de Blosseville jouent un rôle dans les comptes des Plantagenets et dans les chartes de l'abbaye de Fécamp. Une charte cite une

discussion élevée entre le monastère et Geoffroi Ridel, vicomte de Blosseville. Chaque année les vicomtes devaient à l'échiquier de Normandie, en nature ou en argent, deux *chapes* pour la pluie, « *capas ad pluviam.* »

Du plus loin qu'on l'aperçoit dans l'histoire, l'église de Blosseville était unie à l'abbaye de Fécamp. Dans sa charte de 1026, Richard II avait confirmé « ecclesiam de villâ quæ dicitur Blossa cum terrâ arabili et acras sexaginta [1]. » La famille des sires de Blosseville fit plus tard de grandes donations aux moines, tantôt ce sont des hommes, tantôt des rentes, tantôt des bois sur les plaines, « nemoribus in planis [2]. »

De cette famille de Blosseville, était sorti, au XIIe siècle, l'abbé Richard, qui fut d'abord moine de Mortemer et maître des frères convers. Le 11 juin 1157, il fut béni à Rouen pour devenir le premier abbé du Vallasse. Ce fut lui qui fonda ce monastère et le gouverna dix-sept ans. L'archevêque Hugues l'appelle « virum venerabilem et religiosum [3]. »

Malgré la propriété antique et incontestée de l'abbaye de Fécamp, sur la cure de Blosseville, Rigaud raconte que de son temps le roi de France et le vicomte de Blosseville s'en disputaient le patronage. Cette cure alors valait 50 livres et comptait 100 paroissiens.

L'abbé de Fécamp, gros décimateur de cette paroisse, ne s'acquittait pas toujours très-bien de ses obligations. Vers la fin du XVe siècle, nous voyons le cardinal d'Estoutteville mettre arrêt sur les dîmes et les fruits du bénéfice, afin de réparer le chœur qui tombait en ruines et pour acheter des livres d'office dont le clergé était complètement dépourvu [3].

L'église de Blosseville est un édifice en grès, du XVIe siècle. Il est naturel que le grès domine dans ce canton, où les extractions sont très-nombreuses. Le chœur, terminé en abside triangulaire, a des voûtes assez élevées ; le clocher, entre chœur et nef, a une base en tuf avec des ouvertures ogivales. Les habitants disent qu'il s'y trouvait autrefois une porte ayant vue sur la mer, que l'on appelait la *porte anglaise*. Le sommet a été terminé avec du grès vers le temps de Louis XIV. La nef, les chapelles et le baptistère, sont trois contemporains de la première moitié du XVIe siècle. Sur les fonts baptismaux,

[1] *Neustria pia*, p. 217. — [2] Cartulaire de Fécamp, p. 85. — [3] *Neustria pia*, p. 830. — [3] *Défense de l'exemption de Fécamp*, par dom Fillastre.

travail de la Renaissance, on lit ces mots *Je fus faite l'an mil v^c xviii.* — Les stalles du chœur viennent, dit-on, d'une église de Jésuites, supprimée en 1762, mais il est permis d'en douter.

Le grand mérite de cette église est dans ses verrières ; c'est une des plus riches de la contrée. Déjà, dans le siècle dernier, époque où les vitraux abondaient en France, elle avait fixé l'attention de Pierre Levieil, maître verrier et historien de cet art alors délaissé par la faveur publique. Cet auteur, homme du métier, parle des vitraux de Blosseville dans un mémoire intitulé *l'art de la peinture sur verre*, qui fut inséré dans le tome x de la *Description des arts et métiers*. Ils ont également été l'objet d'observations faites par Hyacinthe Langlois, dans son *Mémoire sur la peinture sur verre*, imprimé en 1823 et réimprimé en 1834.

Ce qui vaut mieux encore, c'est que depuis quelques années elles ont attiré l'attention du gouvernement et du conseil-général de la Seine-Inférieure, qui les ont fait réparer par M. You-Renaut, verrier de Rouen. Le Ministre de l'Intérieur donna 150 fr. et le département 400 fr., sur la demande que leur adressèrent M. Leseigneur, député de Saint-Valery, et M. Deville, inspecteur de nos monuments historiques. Secours et travaux furent réalisés dans les années 1840 et 1841. Aussi ces verrières sont présentement dans un état parfait.

Donnons maintenant le détail des sujets. Dans le chœur sont trois fenêtres garnies de verrières ; au fond, c'est Jésus en croix, accompagné des deux larrons attachés avec des cordes. Le soldat romain qui gardait ce champ du sang, semble dire, en se frappant la poitrine : « Vere filius Dei erat iste. » Au dessus, dans le remplissage, sont une Trinité et les écussons des donateurs. Ce tableau est bien peint et bien dessiné.

Au côté de l'Evangile on voit saint Martin baiser un lépreux. Le saint est en chape, un religieux tient sa croix épiscopale, le lépreux porte une toque rouge, un hoqueton bleu, des culottes violettes, des bottes violettes et à revers blancs, une besace pend à sa ceinture, on lit au bas : « Comment saint Martin guérit un ladre en le baisant. » Dans la partie inférieure, saint Martin ressuscite un mort. Au bas est le donateur en surplis à grandes manches, avec collet brodé sans rabat, mains jointes et livre ouvert. Son écusson porte trois coqs d'argent sur champ

de gueules. L'écu du sommet est mi-parti de gueules et d'azur avec lion, trois merlettes et chevron d'or. Au côté de l'Épître est une *Annonciation;* l'ange présente un lis avec la devise : « Ave, gratiâ plena. » La Vierge est habillée en bleu-de-roi fleurdelisé, puis on voit divers sujets, le ciel, les anges, les saints, etc. Dans le haut sont les instruments de la Passion, on lit au bas : « (L'an) *mil* v^cc^ xlvi *honnête personne Thomas Allais, bourgeois et marchand à Dieppe, et dame..... ont donné ceste vistre; priez Dieu pour eux.* »

Mais c'est dans la chapelle de la Sainte-Vierge que sont les plus riches verrières. Il est impossible de trouver quelque chose de plus splendide, et de mieux accentué que les trois grands personnages qui remplissent la fenêtre terminale qui éclaire l'autel. Le premier sujet est un évêque, vêtu de sa chape avec sa crosse et un livre. La tête en est magnifique; au milieu est une « Mater dolorosa ; » la Vierge tient le corps de Jésus-Christ ; au pied de la croix, dans le lointain, sont les tours et les clochers d'une ville du moyen-âge. Le troisième personnage est un saint pape qui tient dans ses mains une tête couverte de la tiare. Il est vêtu d'une chape et porte une triple croix. Une jolie guirlande de fleurs entoure délicieusement ces personnages, dans le haut sont des anges dont l'un joue de la guitare et l'autre de la lyre.

Mais arrivons aux deux fenêtres qui renferment la vie de saint Lézin, patron de la paroisse. Ces morceaux sont d'un dessin et d'un coloris achevés.

La première fenêtre contient quatre sujets. Le premier est intitulé : « *Sept péchés mortels pires que sept diables.* » On voit le saint évêque, crosse en main, mitre en tête, exorciser une possédée que deux hommes tiennent à bras-le-corps. De sa bouche, tordue et contractée, sortent de la fumée et sept diables noirs. On remarque que le saint n'a point de barbe, tandis que tous les autres en ont. Deuxième sujet : « *Boiteux et aveugles garis par saint Lézin.* » On voit le saint entrer dans une église, suivi d'une troupe de boiteux et d'aveugles. Troisième sujet : « *Douze boiteux et aveugles s'en vont garis.* » Ici le saint bénit, avec ses doigts et sa crosse, une troupe de boiteux et d'aveugles : « *Boiteux et aveugles les garit.* » Puis, ces pauvres gens s'en retournent, marchant droit et portant béquilles sur leurs épaules.

Le quatrième sujet est le sacre de saint Lezin. La cérémonie se passe dans une église, au pied d'un autel dont le retable est fort simple. Le bienheureux, à genoux, reçoit sur sa tête tonsurée, la mitre qu'y déposent trois évêques vêtus de chapes. Le roi assiste à la cérémonie; il a un sceptre, une couronne, un habit fleurdelisé et le collier de l'ordre de Saint-Michel. Cette présence fait allusion à un fait raconté dans la légende, qui prétend que le roi fit passer notre saint de *connétable et de gouverneur d'Angers*, à la dignité d'évêque de cette ville.

La deuxième fenêtre renferme également quatre sujets. Le premier montre saint Lezin, dans une grande église, lavant les pieds d'un pauvre qui est enveloppé de bandelettes. Une femme est là présente. « *Saint Lezin lave les pieds et console un lépreux.* » Le second sujet, c'est : « *Saint Lezin importuné d'un aveugle.* » On voit le saint dans une église, prêchant dans une chaire montée exprès. La chaire est en bois, tapissée de vert par devant et de rouge en haut. L'évêque tient sa crosse. Au bas de la chaire est un clerc avec barrette et surplis à grandes manches. Parmi la foule qui écoute, on voit un malheureux aveugle qui crie à tue-tête. Le résultat de cette interruption forme le sujet du quatrième panneau : « *Aveugle-né guéri par saint Lezin.* » On voit dans une église gothique s'avancer une procession de clercs en habits de chœur. Les enfants portent des cierges.

Au siècle dernier, la vie de saint Lezin occupait quatre fenêtres, au lieu des deux que l'on voit aujourd'hui. Levieil nous en a conservé les sujets, d'après les renseignements que lui avait donnés M. Marye, receveur des décimes du diocèse de Rouen[1]. La première montrait saint Lezin gagnant la bataille. On le voyait, dès le VIIe siècle, faire habilement usage des batteries de canon. Le second sujet, de la même fenêtre, montrait saint Lezin se mariant pour plaire au roi, puis s'approchant de son *affidée* et la trouvant ladre.

Sur le quatrième, qui terminait la vie du saint, on voyait d'abord les prisons ouvertes devant des prisonniers, qui portaient encore des fers aux pieds et aux mains, avec cette légende : « *Ce sont des prisonniers délivrés au signe de la croix.* » Cette légende et un morceau de la verrière se trouvent encore dans une des fenêtres de la chapelle des Cinq Plaies de Notre-

1 L'art de la peinture sur verre, première partie, p. 67.

Seigneur. Sur le second tableau, des anges voltigeaient autour du lit sur lequel le saint était couché, et environné de ses prêtres, auxquels il paraissait donner les dernières instructions. La légende portait : « *Anges vus par saint Lézin mourant.* » Enfin après sa mort, le peintre avait représenté un crucifix, deux cierges allumés, quatre petites croix, six chandeliers et huit flambeaux, avec ces paroles : « *Aveugle-né gari priant au tombeau du saint.* »

En 1823, lorsque Hyacinthe Langlois rédigeait son premier mémoire sur la peinture sur verre, une des quatre fenêtres avait disparu. Hélas ! pourquoi faut-il qu'une seconde ait disparu depuis? car le 12 juin 1849, lorsque nous avons visité cette église, nous n'y en avons plus trouvé que deux, mais admirablement réparées. Puissent-elles ne jamais périr, et puissent les habitants de Blosseville compléter un jour l'histoire de leur saint patron, dont nous leur fournissons ici les premiers éléments ! Leur dévotion envers saint Lézin n'est pas encore tombée, quoi qu'elle soit bien moindre qu'autrefois. Sa fête est toujours célébrée avec pompe, le 13 février. Des pélerins viennent s'y faire dire des Évangiles, et naguères on couvrait de dentelles l'image qui est dans le sanctuaire.

On raconte, à propos de l'origine des vitraux, une étrange histoire. La tradition prétend qu'ils n'étaient point faits pour Blosseville, mais pour Saint-Valery. Après avoir été fabriqués à Rouen avec beaucoup de soin, quatre chevaux, attelés à un charriot, les amenaient un jour de cette ville, lorsque arrivés au lieu dit les *Cavées*, ils ne voulurent plus avancer. On eut beau les fouetter, rien n'y fit. Alors on les tourna vers Blosseville, et d'eux-mêmes ils se rendirent à l'église. Ces vitraux sont si beaux qu'ils méritaient bien que leur berceau fût entouré d'une mystérieuse légende.

Nous croyons, nous, que ces vitraux ont été exécutés pour Blosseville, et la preuve c'est qu'ils reproduisent les actes de saint Lézin et non ceux de saint Valery. Il est vraisemblable qu'ils sont le fruit de la générosité de la confrérie de Saint-Lézin et de Saint-Martin, très-riche au moyen-âge, mais puissamment aidée par les châtelains et vicomtes de Blosseville. Il ne serait pas impossible que ces belles verrières aient été données à l'église par Jean de Saint-Mard, vicomte de Blosseville, maître d'hôtel du roi Louis XI, maître des eaux et forêts en Nor-

mandie et Picardie, capitaine de Caudebec et capitaine des nobles de l'arrière-ban de Normandie [1].

Cette vicomté, que nous avons vue si prépondérante au XIIe et au XIIIe siècles, est bien déchue aujourd'hui. C'est à peine si l'on vous indique la place du vieux château où sont quelques débris. Le lieu où l'on tenait les plaids et la justice porte encore le nom de *Cour le Comte*, et c'est à peu près tout ce qui subsiste de vivant de cette puissance du passé.

A présent Blosseville n'est plus qu'une paroisse ordinaire, portant le titre de succursale, avec 900 habitants. En 1738 il y avait 120 feux, et 100 paroissiens en 1260, au temps des défrichements. Le pays, quoique très-élevé et en plaine, est loin d'être sain. Des maladies épidémiques s'y font sentir à peu près tous les demi-siècles. En 1818 une maladie contagieuse enleva 80 personnes, et Lepecq de La Clôture raconte, dans son grand travail sur les maladies de la Normandie, qu'en 1775, une fièvre exanthémateuse tua 40 adultes à Blosseville [2]. Enfin ce qui prouve que le mal ne date pas d'hier, une procession va chaque année, le 8 septembre, à La Gaillarde, par suite d'un vœu fait à Notre-Dame et à saint Adrien.

Outre l'église paroissiale, Duplessis mentionne encore deux chapelles à Blosseville, l'une appelée *Notre-Dame la Blanche* ou la *chapelle Blanchet*, assise dans l'ancien manoir du lieu, à la présentation du seigneur. La seconde est celle de Notre-Dame-des-Marettes, au hameau de ce nom. Les titres latins l'appellent « Capella B. M. de Maridois ». La charrue en rencontre encore les tuiles en labourant. Enfin les habitants parlent de la *Croix Dupé*, où l'on va encore le jour des Rameaux, dire un *De Profundis* pour les victimes ou les fondateurs.

VEULES.

§ Ier. — HISTOIRE GÉNÉRALE.

Veules est un ancien village assis au rivage de la mer, entre deux falaises et dans un étroit vallon. Son nom lui vient d'un petit ruisseau qui prend sa source près des chaumières, traverse le bourg dans un lit de cresson et se jette à la mer après n'avoir fait tourner que les moulins du bourg. Aussi, dans tout le pays d'alentour, le ruisseau de Veules est cité

[1] Le P. Anselme, *Hist. de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, t. VI, p. 674. — [2] [illegible] Drapé, t. II, p. 149.

comme le type des égoïstes, parce qu'il ne coule que pour lui seul. Duplessis, il y a un siècle, constatait déjà ce dicton populaire.

Mais si la rivière a donné son nom au village, ce fut la langue saxonne ou scandinave qui fut la marraine du ruisseau. Les vieux titres latins ou français varient beaucoup dans l'orthographe de ce nom qui n'a été fixée que depuis quelques siècles.

En 1026, Richard II prononce *Vuella* [1]. Le diplôme de l'exemption, délivré par l'archevêque Thibaut, au milieu du XIIe siècle, dit Wellis [2]. Le pape Célestin III écrit Wellis en 1196 [3], et Honorius III, *Vetolio* en 1220 [4]. Le pouillé d'Eudes Rigaud écrit Welleis en 1260, et le cartulaire de Fécamp, du XIIIe siècle, donne les trois versions françaises et latines de Veulis, Welles et Weulles [5].

Quoi qu'il en soit du nom de Veules et de sa fontaine, nous pouvons affirmer que les premiers habitants vécurent des eaux. La plupart furent des marins, le reste fut des meuniers. C'est ainsi qu'ils sont encore connus dans les pays d'alentour [6].

Veules, comme tous les points du littoral, fut occupé par les Romains, mais jusqu'ici les débris de la conquête n'ont été ni recueillis avec soin, ni étudiés avec critique. Les Saxons, peuple flottant, durent occuper cette gorge maritime, comme ils tenaient Veulettes, les Dalles, Harfleur, Vittefleur et Oistretal. Lorsque les Francs, cette seconde couche germanique, se furent fondus avec la première dans le cours du VIe siècle, la moitié de Veules, quoique rangée dans le Talou, fit partie du domaine des comtes de Caux, qui possédaient tout le plateau des Plains jusqu'à la Durdent. Il est probable que saint Waninge, en fondant l'abbaye de Fécamp, lui donna la rive gauche de la Veules où était une chapelle de Saint-Martin.

Outre l'église, l'abbaye de Fécamp possédait dans ce vallon un fief, des terres, des dîmes, une grange, un hôpital, des moulins, les coutumes du port et les droits sur la boucherie. Un cartulaire du XIIIe siècle mentionne la donation d'une terre pour l'entretien des cierges de l'abbaye [7]. Dans le même temps

[1] *Neustria pia*, p. 216. — [2] Dom Beaunier, *Recueil hist., chronol. et topograph.*, t. II, p. 684. — [3] Id., p. 243. — [4] Fallue, *Hist. de Fécamp*, p. 200. — [5] Pages 52 et 70. — [6] Il y avait à Veules 6 moulins au XIIIe siècle, 4 en 1785, 7 en 1792 et 10 en 1833. — [7] Mss. de la biblioth. de Rouen, p. 70.

Guillaume Hancoste, habitant du lieu, céda à l'abbaye, ses droits sur le port de Veules et la pêche qui s'y faisait [1]. Elle consistait surtout en maquereaux, harengs, etc. Le même seigneur ajouta la donation du moulin de Veules, ce qui, avec les cinq meules déjà octroyées par Richard II, formait pour les moines une belle exploitation industrielle.

Ce moulin de Veules était sans doute celui qui se trouve au bas de la Grande Rue, qu'ils nomment aujourd'hui le Moulin-de-Bas et qui, en 1235, était appelé le *Moulin de la Mer* [2]. Ce dernier nom lui venait de ce qu'étant situé au bord de la mer, sa roue tournait tantôt avec la rivière, tantôt avec le flux et reflux. Ce fut certes un procédé bien ingénieux d'utiliser ainsi ce qu'il y a de plus capricieux et de plus indomptable sur la terre. Legrand d'Aussy attribuait l'invention de ce système à un charpentier de Dunkerque, encore vivant au siècle dernier. Mais M. Léopold Delisle prouve, par ses savantes recherches, que cette industrie existait dès le XIe siècle. Après avoir montré celui de Veules tournant en 1235, il cite deux moulins de Dieppe, qui marchaient aussi au XIVe siècle, au profit de l'archevêque de Rouen [3], seigneur temporel de cette ville. Il va plus loin, il nous fait voir, en Angleterre, à l'entrée du port de Douvres, un moulin à marée qui gênait l'entrée du port au temps du duc Guillaume. Nul doute que le Conquérant n'ait mis bon ordre à cet abus, nuisible à la navigation, le lien essentiel de l'Angleterre et de la Normandie.

Chose étonnante, malgré les révolutions des arts et les progrès de l'industrie, malgré les modifications de la propriété et la transformation des rivages, le moulin de Veules tourne encore avec le flux et reflux de la mer, ce qui n'est pas la chose la moins curieuse ni la moins pittoresque de ce bourg. Cela prouve aussi combien la plage a peu changé depuis six siècles [4].

Une chose toutefois a varié à Veules, c'est la marine. Il n'y a plus de bateaux sur cette plage, qui comptait encore 21 barques en 1610. On ne voit plus de poisson dans cet échouage où le prévôt des moines décimait féodalement, et où s'appro-

[1] Mss. de la biblioth. de Rouen, p. 52. — [2] Molendinum maris. — Cartulaire de Fécamp, cité par M. Léopold Delisle, dans ses *Études sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie, au moyen âge*, p. 513. — [3] Id., ibid., p. 513. — [4] M. Lebay dit, je ne sais sur quels témoignages, que ce moulin fut reculé au XIVe siècle et au XVIIIe

visionnaient les marchés voisins. Quelques canots, voilà tout ce qui reste d'une flottille que les tempêtes et les orages ont chassée vers de meilleurs rivages, car il faut bien savoir qu'un quartier de Dieppe doit son nom aux pêcheurs du village où nous sommes et ce quartier on l'appelle encore le *Petit-Veules*, une rue même porte le nom de *rue des Veulets*. Ce fut vers 1620, après un incendie ou une tempête, que ces pauvres marins se réfugièrent à Dieppe et s'établirent hors des murs, sur un terrain vague sorti des eaux depuis cent ans. Les chroniques de Dieppe parlent de cette émigration qu'attestent aussi les monuments et la tradition. Ajoutons que le terrible coup de vent de la veille de Saint-Jean (23 juin 1753), acheva de détruire, à Veules, le peu de marine qui avait survécu à l'émigration dieppoise [1].

Outre la marine et l'industrie, il y avait aussi du commerce à Veules dans les temps anciens. J'en citerai pour preuve le marché qui subsiste encore et qui fut créé par le vicomte de Blosseville, le chemin des Chasse-Marées, les maisons de *l'octroi* et de *l'amirauté ;* je citerai surtout la *rue aux Juifs,* dernier vestige de ces célèbres changeurs ou banquiers du moyen-âge, dont nous voyons revivre les quartiers dans les *rues aux Juifs* de Rouen, de Dieppe et de Fécamp. Entre 1200 et 1203, les rôles de l'échiquier de Normandie nous montrent Jean-sans-Terre, empruntant sans cesse aux Juifs de Rouen, de Saumur, de Lillebonne et de Montivilliers. Les rôles, publiés récemment, nous ont révélé les noms des Rotschild, de ce roi Sans-Avoir, c'étaient les Bruno, les Josse et les Bomarie, de Rouen, les Affaite, de Montivilliers, et les Abraham, de Lillebonne [2].

Cette malheureuse *rue aux Juifs,* de Veules, fut détruite par le feu, le jour des Cendres de l'année 1814. Dix-sept maisons de ce quartier devinrent la proie des flammes [3]. Mais hélas ! les incendies ont souvent dévoré Veules, comme tous les bourgs d'autrefois. Le plus terrible, dont on ait gardé le sou-

[1] *Hist. abrégée et chronol. de Dieppe,* mss. anonyme, p. 311. — *Étretat et ses environs*. p. 46. — *Le Havre et son arrondissement,* t. II. — [2] *Rotuli in turri Londinensi asservati,* vol. I. — Il y avait aussi des Juifs à Caudebec, car, par une charte de 1223, le roi de France accorde aux religieux de Saint-Wandrille la maison de « Viete, Judæi de Eschaudebec. » Cartulaire de Saint-Wandrille, p. 1,067. — [3] Guilmeth, *Descript.*, t. II, p. 399.

venir, est celui du 6 juillet 1781. Ici nous laisserons parler la *Gazette de France*[1].

« On écrit de Veules, bourg de la Généralité de Rouen, que le vendredi, 6 du présent mois, vers les neuf heures du soir, le feu prit en ce bourg, par la négligence d'une femme qui avait laissé un enfant seul chez elle ; la maison était voisine de l'église de Saint-Martin dans le centre du lieu. L'incendie se communiqua généralement dans toute la partie du bourg qui va vers la mer, au point que 161 maisons, tant de la paroisse Saint-Martin que de celle de Saint-Nicolas, ont été la proie des flammes. Le feu n'a cessé que lorsqu'arrivé à la mer, il n'a plus trouvé de maisons à brûler ; ce qui a réduit à la misère 590 personnes. N'ayant presque rien sauvé de leurs meubles, les incendiés ont été obligés de rester sans pain et de coucher sur la côte, pendant 24 heures, les maisons des boulangers et des cabaretiers ayant été complètement détruites. » Le dommage causé par cet affreux sinistre fut estimé à 337,675 livres[2], perte énorme pour un humble village. Le registre des doléances et des aumônes, destinées à réparer le mal, est encore conservé au presbytère. Ce que la *Gazette* a oublié de dire, c'est que le clergé se conduisit admirablement dans cette circonstance, et que l'archevêché de Rouen lui adressa des éloges et des félicitations.

Encore un mot sur les propriétés territoriales de Veules. Outre l'abbaye de Fécamp et la collégiale de Saint-Quentin, d'autres maisons religieuses possédaient à Veules des fiefs, des droits, des terres et des dîmes. Nous citerons entre autres l'abbaye de Beaubec, près Forges, qui avait à Veules une seigneurie dont les archives départementales possèdent les aveux[3] et le livre-terrier. Au XIIIe siècle, Osbert de Cailly avait donné à cette abbaye de Cisterciens, fondée en 1127, son fief du Rouvray, sur la paroisse de Veules, consistant en vassaux, hommes, maisons, terres, chemins, eaux, harengs, libertés, franchises et usages relevant de cette propriété féodale. Tous ces droits, toutes ces possessions, tous ces revenus sont détaillés dans le « Papier terrier et déclaratif du franc-fief de Veules, assis en la paroisse de Saint-Martin de Veules, appar-

[1] *Gazette de France* du 27 juillet 1781. — [2] Guilmeth, *Descript.*, t. II, p. 399. — [3] Au dépôt de la préfecture, section de Beaubec, liasse d'aveux *de la seigneurie de Veules*.

tenant à messieurs les abbé, prieur et religieux de l'abbaye de Notre-Dame de Beaubec, ordre de Cyteaux, fait et dressé sur les anciens et nouveaux aveux, en l'année 1749 [1]. » Cette propriété de Beaubec, encore bien connue à Veules, fut vainement attaquée par le vicomte de Blosseville. Les Cisterciens eurent toujours raison du grand seigneur.

Pour finir par le chapitre des traditions locales, Veules se dit un pays très-ancien. En matière d'antiquité, les prétentions de ses habitants sont même exagérées. Nous en citerons quelques-unes, sans garantie toutefois de la critique historique et sur la seule autorité des dictons populaires. Ces bonnes gens, comme ceux d'Étretat et de Criel, appellent leur pays la *Cité*, et ils ne tendent rien moins qu'à en faire la mère-patrie de tous les points maritimes des environs. De Veules ils font sortir Veulettes et même Saint-Valery-en-Caux. En ce cas ce serait le gland qui aurait produit le chêne. Sans souscrire à aucune de ces assertions, nous convenons que le territoire de Veules est de nature à justifier quelques prétentions. Il est couvert de constructions, de maçonneries ou de terrassements [2], qui indiquent les mouvements de populations diverses et de générations superposées.

Avant la Révolution, Veules faisait partie du doyenné de Canville, l'un des trois qui formaient l'Archidiaconé du Petit-Caux. Cependant si l'église de Saint-Nicolas était du diocèse de Rouen, celle de Saint-Martin, on peut le dire, était du diocèse de Fécamp. Cette exemption archiépiscopale est cause que nous n'avons sur elle aucun renseignement dans la grande statistique diocésaine rédigée par Eudes Rigaud. Mais lorsque l'abbé Saas dressa, par ordre de Mgr de Tressan, le pouillé de 1738, il fait figurer la paroisse de Saint-Martin pour 187 feux et celle de Saint-Nicolas pour 112. Ce qui donne pour le bourg un total de 299 maisons ou familles.

Dans la nouvelle division départementale, décrétée le 22 décembre 1789, Veules fut renfermé dans le canton de Saint-Valery et le district de Cany. Plus tard fut érigé l'arrondissement d'Yvetot et Veules y entra avec Saint-Valery, dont il est le satellite. Mais la Révolution avait supprimé les deux paroisses, les deux portions et les chapelles. Elle ne laissa sub-

[1] Arch. départ. à la préf. — [2] Les derniers terrassements, sur la côte d'aval, ont été occasionnés par le *Camp de Veules*, qui dura quinze mois en 1747.

sister que l'église de Saint-Martin et réunit le bourg en une seule paroisse. En 1820 on y comptait 400 feux et 1,489 habitants. A présent on compte 1,600 personnes et pourtant Saint-Martin n'est qu'une succursale avec curé et vicaire.

§ II. — L'ÉGLISE DE SAINT-MARTIN.

Une tradition d'abbaye s'attache à l'église de Saint-Martin de Veules, comme à Notre-Dame d'Etretat et à Saint-Valery de Veulettes. Cela se conçoit aisément si l'on fait attention aux origines. Toutes ces églises ont appartenu primitivement à des monastères et ont été desservies soit par des chanoines, soit par des bénédictins. De là l'idée d'abbaye passée chez le peuple, qui n'oublie rien, et entretenue par la visite des moines et la juridiction des abbés.

Saint-Martin de Veules, qui fut une paroisse de l'exemption de Fécamp dès la naissance de cet étonnant privilége, avait été donné au monastère avec le canton des Plains. Dans le principe elle relevait de l'église de Saint-Valery, ainsi que celle de Manneville. Duplessis atteste cette dépendance [1], que le silence des premières chartes confirme suffisamment. Ce n'est qu'en 1026 que Richard II nomme, pour la première fois, l'église et le fief de Veules dans la grande charte confirmative des biens de l'abbaye qu'il délivre dans son palais de Fécamp [2]. Malgré cette désignation spéciale, qu'il connaissait sans doute, Duplessis n'en soutient pas moins que Saint-Martin de Veules, émancipé de Saint-Valery en 1104, resta succursale de Manneville-ès-Plains jusqu'en 1174, époque où il jouit pleinement des droits curiaux [3]. Ce qui est plus certain, c'est qu'en 1196, une bulle du pape Célestin III renferme l'église de Veules parmi les paroisses de l'exemption de Fécamp [4], et dès le milieu de ce même XII[e] siècle, une charte d'exemption, délivrée par Thibaut d'Amiens, archevêque de Rouen, mentionne l'église paroissiale de Veules [5]. Il est donc très-vraisemblable que l'existence de ce bénéfice remonte plus haut que ne l'a soupçonné le premier historien de nos églises.

Du reste, si l'on jugeait de l'antiquité paroissiale de Veules par son église, elle ne remonterait guères qu'à la fin du XII[e] ou au commencement du XIII[e] siècle, époque où florissait l'ogive

[1] *Description*, t. 1[er], p. 77. — [2] *Neustria pia*, p. 216. — [3] *Description*, t. 1[er], p. 77. — [4] *Neustria pia*, p. 243. — [5] Dom Beaunier, *Recueil historique chronolog. et topograph.*, tome II, p. 681.

primitive. De cette grande période monumentale il ne reste que le clocher, tour carrée qui dut être bâti par les architectes de l'école Bénédictine, qui avaient construit les lanternes d'Etretat et de Fécamp. Le clocher de Veules est leur frère puîné. Comme eux il appartient à l'ogive naissante et il dut former, entre le chœur et la nef, une fort belle lanterne. Les colonnettes qui tapissent les quatre gros piliers sont d'un joli style, et elles seraient dignes d'admiration si on ne les avait peintes en marbre de cabaret ou en devant de boutique.

Le reste de l'église de Veules a été construit au XVIe siècle avec le grès si abondant dans ce pays, car, depuis des siècles, c'est le grand commerce de la localité, et les murs de nos églises, ainsi que le pavage de nos villes, viennent des *gréières* de Veules et des environs. Le portail indique que cette reconstruction eut lieu : « *L'an* MIL V^cc XXVII. » Malheureusement le style de cette époque est très-dur et très-froid avec de pareils matériaux ; aussi l'église de Veules, malgré ses trois nefs et l'élévation de ses arcades, ressemble à un grand corps sans âme.

L'église est lambrissée dans sa totalité. Dans la nef du milieu on lit : « *L'an* MIL V^cc XXVIII *fut achevée; merci à Dieu.* » Sur le berceau de l'aile méridionale on lit avec peine : « *L'an* MIL V^cc XLII, *fut fait par Clément Legras, Marin D'outre.... et Pierre Berville, thrésauriers et parochiens.* »

En 1846, on a ajouté à l'église de Veules une belle sacristie, d'un goût original, mais qui ne manque pas d'ornements de pierre; elle a été travaillée à Dieppe et montée à Veules par M. Hénault, maître maçon de l'église Saint-Jacques. L'ancienne sacristie avait été donnée en 1604, par Naudin Leroy, pour être la chambre du prédicateur des stations.

En 1835, la première fois que j'ai visité l'église de Veules, j'avais remarqué sur un porche en bois, au côté du midi, une masse considérable d'ossements blanchis, provenant du cimetière, c'était un reste de ces anciens reliquaires autrefois si communs parmi nous, et que l'on retrouve encore dans les églises et dans les cimetières de la Bretagne, du midi de la France et de toute l'Espagne. Il est fait mention du *charnier* de Veules dans un registre de 1623. Jadis cette coutume était commune parmi nous ; à Harfleur on montre encore la rue des Os-Rangés ; au Bourg-Dun, dans les archives, nous

avons trouvé mention des « lieux où l'on déposait les os. » Sur les combles de l'église Saint-Remy de Dieppe on retrouve encore des fémurs qui proviennent de cet usage. Enfin à Rouen, lorsque l'on a creusé autour des églises de Saint-Lô, de Saint-Michel et de Saint-Pierre-l'Honoré on a rencontré des masses d'ossements provenant d'anciens reliquaires. Les cloîtres de l'aître de Saint-Maclou et du cimetière de Montivilliers étaient chargés de ces vénérables restes que l'on exhumait en creusant les fosses. Le reliquaire de Veules a disparu vers 1840. Il était déjà menacé en 1830, car M. Lebay écrivait que « c'é-



tait quelque chose de choquant et que l'on ne voyait guères d'étranger qui ne demandât à ce que ces os fussent rendus à la terre dont ils étaient sortis. »

L'église de Saint-Martin de Veules, autrefois partagée en deux portions, était à la collation pleine de l'abbé de Fécamp. Ce partage d'honneur et de juridiction dans une seule et même église n'était pas sans inconvénient. On peut même dire que c'était un grave abus et la cause de bien des scandales.

Le mémoire rédigé en 1695, par Gabriel Dudan et Guillaume Fillastre, pour soutenir l'*exemption* [1] de Fécamp contre l'ar-

[1] *Défense de l'exemption et de la juridiction de l'abbaye de Fécamp, pour servir de réponse à l'arch. de Rouen*, un vol. in-folio de 200 p., [illegible].

chevêque Colbert, rapporte, qu'en 1664, M. Lesauvage, curé de la première portion de Saint-Martin, troublait l'office de la seconde. Cela dut arriver fréquemment, et toutes les paroisses où cet abus a existé sont pleines d'histoires semblables.

L'abbé de Fécamp avait les deux tiers de la dîme, et il ne laissait aux deux curés que le troisième tiers, les novales et les oblations des fidèles. Ces deux pauvres bénéficiers se partageaient également le revenu, le travail et la misère. Car ce clergé fut toujours très-pauvre.

Grâce aux travaux de M. l'abbé Lebay, qui a parcouru les registres et recueilli les traditions, nous savons quelques détails sur l'histoire de Saint-Martin, depuis le règne de Henri IV jusqu'à nos jours. Les plus anciennes archives, qui remontent à 1609, racontent que cette année-là on refit la charpente des trois nefs, pour une somme de 713 livres, avec des chênes de la forêt d'Eawy. L'année suivante on pava les nefs, et les Guerrant, de Néville, construisirent six piliers pour 620 livres. Paulmier et Blondel, maçons du même village, firent les autels de pierre de Saint-Nicolas et de Saint-Eloi.

Ce fut en 1628 que l'on établit à Veules le jeu d'orgue qui subsiste encore. En 1711 l'organiste nommé Bernois, de Dieppe, recevait 100 livres par an. Soupçonné une fois de n'avoir pas fait ses pâques, il fut révoqué par le prieur de Fécamp, qui le reprit quelque temps après parce qu'on reconnut qu'il avait satisfait à son devoir pascal dans le pays de sa naissance. La discipline ecclésiastique était fort sévère à Veules. En 1653, l'official de Fécamp ordonna aux cabaretiers de fermer leurs tavernes pendant les offices du dimanche, sous peine de 45 livres d'amende.

Parmi les prêtres de Veules nous en citerons deux qui ont mérité une mention particulière. L'un fut M. Petit, curé de 1712 à 1748. Il était doyen de l'exemption de Fécamp. En 1724 il fit blanchir son église par un nommé Lefebvre, de Saint-Valery. Il fonda, pendant sa vie, quatre grand'messes aux Quatre-Temps de l'année, avec une distribution de pain aux pauvres. Il fut enterré dans la chapelle de la Sainte-Vierge, sous l'image de saint Sébastien. Là était une statue funèbre, couchée sur deux pierres brutes, avec un chien aux pieds. M. Lebay dit l'avoir fait enterrer vers 1824, au même endroit, à cinq pieds sous terre. M. Guilmeth, qui paraît avoir recueilli

quelques renseignements sur ce tombeau, ajoute que c'était celui d'un sire de Blosseville [1].

L'autre prêtre dont nous voulons parler est M. Marin, ou Marie de Vattemare, homme de bien qui a vécu et qui est mort en odeur de sainteté. C'était un simple chapelain qui a fait à l'église plusieurs fondations utiles; une inscription, gravée sur marbre noir, en 1655, en a conservé le souvenir jusqu'à nos jours. Décédé vers 1660, on dit qu'il fut retrouvé entier en 1766, lorsque l'on repava l'église. Mais nous croyons peu à ces histoires de conservations merveilleuses qui se retrouvent partout. Nous savons, toutefois, qu'après la Révolution, lorsqu'on démolit, à Rouen, l'abbaye de Saint-Amand, on retrouva dans un état parfait de conservation, une abbesse inhumée depuis plus de cent ans.

En 1791, lorsqu'on eut supprimé couvents et abbayes, la fabrique de Saint-Martin acheta au district de Cany bon nombre d'ornements. Elle se para également des dépouilles de Saint-Nicolas et des Pénitents. Le tabernacle actuel vient du couvent. Toutefois la Terreur dépouilla cette église, et en 1803, lors de la rentrée des prêtres légitimes, il fallut demander à Rouen des tableaux pour décorer l'église.

A l'époque dont nous parlons, M. Leblanc était devenu curé de Saint-Martin de Veules, dont les deux derniers titulaires avaient simultanément prêté le serment constitutionnel. Après avoir approprié les murs de son église, il repeupla la tour de ses trois cloches, ce qui coûta 8,000 fr. Deux ans après il mourut le 2 décembre 1818, léguant à son église une partie de son avoir. Il eut pour successeur M. l'abbé Lebay, à qui nous devons une mention particulière.

Ce bon curé est à coup sûr la personnalité la plus intéressante que nous présente l'histoire de l'église de Veules. Né à La Gaillarde, en 1762, il vint à Veules en 1785, sitôt après son ordination. Il était alors quatrième prêtre à l'église de Saint-Martin, qui comptait deux curés et deux vicaires pour 900 paroissiens. Pour s'aider à vivre il desservait la chapelle du Val, dont il avait les oblations. Il raconte lui-même qu'il arriva dans la paroisse le premier dimanche de juillet, fête de la Dédicace dans toute l'exemption de Fécamp. Vers 1790 il devint vicaire de Saint-Pierre-le-Vieil, puis il revint à Veules passer

[1] *Description*, t. II, p. 111.

le temps de la Révolution. Nous présumons qu'il prêta serment et qu'il en prêta plus d'un. Retraité et repentant au Concordat, il resta vicaire de Veules jusqu'en 1807, époque où il devint curé de Gueutteville-ès-Plains. Enfin pour la quatrième et dernière fois, comme il le dit lui-même, il revint à Veules le 6 mars 1819, avec le titre de curé. A peine entré en fonctions, son premier souci, comme il a soin de nous l'apprendre, fut de réorganiser les confréries, nombreuses et mal administrées, sujet de scandale plutôt que d'édification. On en comptait au moins sept ou huit, venant de toutes les paroisses, de Saint-Nicolas, des Pénitents et de la chapelle du Val. Il étudia leur histoire, parcourut leurs statuts, et avec ces éléments dicta de nouvelles règles qui leur donnèrent une nouvelle vie. Parmi ces confréries, les principales étaient celle du Saint-Nom-de-Jésus, établie à Saint-Nicolas en 1639, celle des Cinq-Plaies, fondée à Saint-Martin en 1617, pour inhumer les morts de Veules et des environs, celle du Sacré-Cœur, transférée des Pénitents, celle de Saint-Clair, qui existait à la chapelle du Val, en 1664; enfin les confréries du Rosaire et du Saint-Sacrement.

Après quinze années de cure, le bon pasteur mourut le 17 mars 1834, à l'âge de 72 ans. Les dernières années de sa vie furent consacrées à la rédaction d'un manuscrit historique, qu'il intitula : *Particularités sur le bourg de Veules, depuis sa fondation*.

Ce mémoire, d'environ 60 pages, est intéressant pour la localité, que son auteur connaissait parfaitement. Malheureusement aucun esprit de critique historique n'a présidé à sa rédaction. Tout ce qui est antérieur au XVII[e] siècle, est apocryphe, mais à partir de 1600, époque où il trouve des manuscrits et où la tradition n'était pas perdue, l'auteur acquiert un mérite véritable et son ouvrage devient digne de l'attention des hommes sérieux. Encore faut-il le consulter avec prudence et ne s'en servir qu'avec discrétion. Toutefois nous devons louer cet emploi des loisirs d'un vieillard, et nous serions heureux de rencontrer partout un guide aussi naïf et aussi intéressant.

§ III. — L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS.

Une partie du vallon de Veules dépendait jadis de la terre de Sotteville. Au X[e] siècle les bords du Dun et le plateau qui le domine à l'ouest, vieille propriété des ducs de Normandie,

furent donnés par les Richard à Dudon, leur historien, et à la collégiale de Saint-Quentin [1]. Quelques commentateurs semblent dire qu'une chapelle y existait dès-lors, mais que ce n'était qu'une simple succursale de la paroisse de Sotteville [2]. Aussi c'est sous le modeste titre de chapelle que cette église fait son apparition dans l'histoire.

Une vieille tradition, recueillie par l'abbé Lebay et consignée par lui dans son travail sur Veules [3], prétend que la première chapelle, construite par les marins, était dédiée à saint Pierre, le pêcheur de Génésareth. Il est vraisemblable que cette création du XIe siècle, cette époque si florissante pour la Normandie, aura été baptisée au XIIe, lorsque les reliques de saint Nicolas arrivèrent à Bari, dans le royaume de Naples. Les merveilles que la légende répandait sur le saint évêque de Myre, l'auront fait adopter par les marins de Veules.

Saint-Nicolas dut garder quelque temps le titre de chapelle, c'est sous ce nom que le désigne le pouillé d'Eudes Rigaud [4], qui en 1260 en estime le revenu à 15 livres et la population à 40 chefs de famille. Mais les pouillés imprimés des derniers siècles, lui donnent le titre de paroisse, et en 1738 elle atteignait le chiffre très-respectable de 112 feux. En 1785, le lendemain du grand incendie et la veille de sa suppression, il n'y avait plus que 55 habitants.

L'église de Saint-Nicolas était située sur le penchant de la côte qui monte vers Sotteville, presque au bord de la falaise. Le trésor en était riche et la cure était très-pauvre. Les chanoines de Saint-Quentin gardaient la dîme. Le curé n'avait qu'une portion congrue de cent écus, qu'on juge du vicaire.

En 1582, Nicolas Danois donna à cette église une acre de terre, un calice et un ciboire, à condition qu'on lui dirait une messe tous les vendredis de l'année. A la Révolution tous les biens de Saint-Nicolas passèrent au trésor de Saint-Martin, ils lui valent encore un revenu de 1,200 fr.

Nous devons citer ici quelques curés de Saint-Nicolas. En 1639 M. Quiécy établit dans son église la confrérie du Saint-Nom-de-Jésus, fondée à Rouen par les religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Il eut la permission d'inviter autant de pré-

[1] *Gall. christ.*, t. XI, *instrumenta appendix*. — [2] Id., ibid. — [3] *Particularités sur le bourg de Veules depuis sa fondation*, mss. de M. l'abbé Lebay. — [4] Capella St-Nicolai de Velleis.

tres qu'il voudrait pour les cérémonies. Cette association fut transférée à Saint-Martin en 1791. En 1664 le curé ayant éprouvé de grands désagréments à l'occasion de la sonnerie, fit faire un réglement par l'archidiacre. Lorsque M. Quiécy mourut en 1664, il y avait huit prêtres à Saint-Nicolas.

M. Lebay raconte qu'en 1702 le curé Godard démolit la vieille chapelle de Saint-Pierre, dont les débris furent employés par M. de Blosseville à la construction de son château. Ce même seigneur ayant tenté, en 1748, de mettre ses armes sur l'église Saint-Nicolas, les chanoines de Saint-Quentin les firent effacer. Une des dernières lignes de l'histoire ecclésiastique de cette paroisse, ce fut la part que prit M. L.-N. Piot, curé de cette paroisse, à la manifestation des prêtres du diocèse de Rouen contre les doctrines des PP. Berruyer et Hardouin, jésuites. M. Piot signa la première lettre adressée en 1763 à l'archevêque de Rouen, par 56 ecclésiastiques, et il signa aussi la réplique adressée l'année suivante par 64 curés.

La constitution civile du clergé ferma doublement les portes de cette église. D'abord en anéantissant son titre paroissial, ensuite en proscrivant le dernier titulaire. M. Leblanc manqua de perdre la vie à l'occasion du serment. Il émigra en Pologne où il passa dix ans. A la première nouvelle du Concordat il rentra en France, et se fit donner la cure de Veules, dont il prit possession malgré vent et marée. Il avait contre lui les deux curés jureurs de Saint-Martin et toute la population qui le prit à cailloux et le tourmenta long-temps. Il fallut une énergie de fer pour triompher de tant d'obstacles accumulés. Nous remarquons, du reste, que des difficultés semblables s'opposèrent à l'installation des curés concordataires et légitimes à Fécamp et à Étretat.

La pauvre église de Veules fut moins heureuse que son curé, elle ne se releva pas du coup que la Révolution lui avait porté. Elle ne fut pas attaquée de suite, mais en 1821 la main des démolisseurs s'appesantit sur elle. Malgré soixante années et le marteau des acquéreurs, ses ruines sont encore intéressantes, les pans de mur, les arcades et les fenêtres du chœur sont d'un effet pittoresque. Le XVIe siècle l'avait solidement construite avec du grès, 1628 l'avait réparée et consolidée, à tel point qu'elle a pu résister à un demi-siècle de destruction.

L'autel devait être de pierre, car dans l'abside triangulaire on aperçoit une maçonnerie destinée à en supporter la table. La croix du cimetière, encore restée debout, est d'un grès assez bien travaillé dans le style de la Renaissance. Parmi les décombres de l'église on reconnaît encore la statue du saint patron de la paroisse. Saint Nicolas, priez pour elle[1]

§ IV. — LE COUVENT DES PÉNITENTS

Il n'est pas impossible que saint Wandrille ou ses disciples aient évangélisé le vallon de Veules, car autrefois, près la source de la rivière, se trouvait une chapelle dédiée au saint fondateur de Fontenelle, et le champ vénéré qui l'entourait était devenu le cimetière de l'église de Saint-Martin. Cette terre sacrée, foulée peut-être par les pieds des saints, était destinée à devenir un monastère. Voici à quelle occasion : sous le règne de Henri IV, lorsque des mendiants de tous les ordres s'ébattaient sur les grands chemins de la France et s'installaient dans les villes et bourgs de la Normandie, une colonie de Pénitents s'implantait doucement à Veules, dans le très-modeste asile de la chapelle de Saint-Wandrille, cédée par la paroisse de Saint-Martin.[1] Ce fut en 1617 qu'eut lieu cette fondation, au grand contentement des marins de Veules, qui reçurent les enfants de Saint-François comme les patriarches recevaient les anges du ciel.

Nous laisserons raconter l'origine et l'histoire de cette modeste maison au R. P. Jean-Marie de Vernon, humble Pénitent de la Normandie, qui a écrit une *Histoire générale et particulière du tiers-ordre de Saint-François d'Assise*[2]. Nos lecteurs ne seront pas fâchés non plus d'entendre, au milieu des agitations du XIX[e] siècle, la parole calme et séraphique d'un Franciscain du XVII[e]. Ce sera comme une voix d'outre-tombe.

« Veules, dit le bon père, est un bourg situé sur le rivage de la mer, au pays de Caux, dans le ressort du diocèse de Rouen, et de l'exemption de l'abbaye de Fescamp. Les habitans de Veulles voyant quelquefois nos religieux qui passoient pour la queste du poisson[3], en furent tellement édifiez, qu'ils les invitèrent à s'y establir, particulièrement Adrien Le Picard.

[1] Duplessis, *Description*, t. I, p. 77. — [2] Paris, Georges Josse, 1667, 3 vol. in-8°. — [3] Chaque bateau faisait alors la *part à Dieu* qui était donnée au clergé ou aux pauvres.

lieutenant en l'amirauté de Saint-Vallery et de Veulles, ayant fait reparer la chapelle et bastir vn petit logement tout proche, nous coniura d'y resider. Nous ne le prismes d'abord que comme un hospice, mais la charité des peuples nous attirans, on y a mis une famille raisonnable.

» Cette maison où l'on n'espéroit point d'abord de grands progrez, s'est néantmoins tellement avancée par la benediction de Dieu, par les soins et les travaux des supérieurs et des religieux, bref par les assistances de plusieurs personnes charitables, qu'on y a basti une nouvelle église et des dortoirs pour une communauté reguliere. Les jardins sont amples, bien disposez et dans un territoire fort fertile. On les a augmentez par diverses acquisitions faites avec les aumosnes de bienfaiteurs.

» Le Roy Louis XIV n'a point voulu laisser Veules sans des marques de son affection royale. L'an 1647, le 4 de son règne, au mois de mars, sous la régence d'Anne d'Austriche, sa mère, il approuva son establissement et amortit toutes nos places. »

Pour toutes charges, il imposa aux religieux l'obligation de chanter à perpétuité, tous les dimanches, après les vêpres, le psaume *Exaudiat,* avec l'oraison pour le roi [1].

« Les Patentes furent enregistrées au Parlement de Rouen, le 16 may 1647. Il ne faut pas oublier que le 1er juillet 1649, le besoin d'eau pour les bastimens ayant obligé les religieux de faire creuser un puis, on en commença vn presqu'au milieu du cloistre, qui contre toute espérance, fournit abondamment des eaux sitost qu'on eut inuoqué le nom de Dieu, et imploré le secours de Saint-Wandrilles. Dans les diverses contestations que nous auons euës pour l'aggrandissement de ce monastere, Monseigneur Henry de Bourbon, duc de Verneuil, abbé de Fescamp, nous a tousjours esté favorable. Ce grand prince, à qui nous presentasmes requeste, ayant renvoyé le tout à ses officiers, et ceux-cy apres l'information, luy en ayant fait le rapport en bonne forme, à nostre avantage et selon la justice, il leur ordonna par ses patentes, dattées à Paris en son hostel de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prez, le 20 mars 1652, de mettre les supplians en possession de leur demande. Nous ne sommes pas seulement obligez à l'abbé de Fescamp et à ses religieux, mais encore à ceux de Fontenelle, qui nous ont accordé les reliques suivantes : sçavoir, quelque partie de

[1] Duplessis, t. II, p. 77.

la chappe, de la bourse et suaire de saint Wandrille, où l'on voit une petite cheville d'os, qui fermoit et joignoit le dessus avec le dessous ; de plus un morceau de la ceinture de saint Vulfran. Ce don est signé de frère Henry Bigot de Salen..., en datte du 23 decembre 1629. Conjoinctement avec l'acte de la supplication du superieur de Veulles et de sa communauté, la permission de les exposer ne manque pas : dès le 5 juillet 1631, le grand vicaire de Fescamp, nommé Balthazar Martin, prestre, curé de la paroisse Saint-Pierre-le-Viger, docteur en théologie, la donna avec toutes les circonstances qui sont requises. »

L'histoire n'a enregistré qu'une seule affaire entre les Pénitens, les paroissiens et les Bénédictins de Fécamp. C'est un procès qui eut lieu en 1653, à propos du cimetière de Saint-Wandrille, que les Franciscains avaient pris pour asseoir leur cloître. La paroisse de Saint-Martin s'était plainte à l'officialité de Fécamp de l'étroitesse de son cimetière, où l'on inhumait cent corps chaque année. Après information juridique et canonique, les Pénitents furent condamnés à fournir à la paroisse le petit cimetière qui est encore connu sous le nom des *Noyés*.

A partir du règne de Louis XIV jusqu'à la Révolution, le couvent de Veules eut une existence prospère sans être brillante. En 1720 on y établit l'*Association du Sacré-Cœur*, à la demande de quelques bonnes âmes de Veules qui étaient affiliées à la congrégation des Dames de Sainte-Marie, au Pollet de Dieppe. Elles trouvaient trop pénible de faire dix lieues pour leurs dévotions des grandes fêtes. Cette société resta aux Pénitents jusqu'en 1792, alors elle fut transférée à l'église Saint-Martin, où M. l'abbé Lebay l'a réorganisée en 1824, époque où le Prince de Croy ressuscitait dans son diocèse la fête du Sacré-Cœur.

Le couvent de Veules a compté jusqu'à douze et seize religieux. En 1785 il n'y en avait plus que trois, et quatre seulement quand la Révolution ferma les portes du monastère.

Vendue comme bien national leur maison resta entière et sans mutilation jusqu'en 1822. On y reconnaissait parfaitement le cloître, le jardin, la cour et la chapelle. Mais en 1822 les heritiers de l'acquéreur s'étant partagé le fond, la physionomie changea totalement. Le couvent est devenu un pavillon et l'eglise une grange. L'établissement n'est plus guère

connu que sous le nom de *Ferme du Couvent*. C'est ainsi qu'à Veules on relie le présent au passé.

§ V. — L'HÔPITAL DE VEULES.

Il y avait à Veules un hôpital situé sur la paroisse Saint-Martin, et qui portait le nom de l'apôtre saint André. C'était sans doute une fondation faite par une âme charitable pour les besoins d'une population nombreuse et pauvre. L'histoire de l'abbaye de Fécamp nous montre le pape Honorius III, par une bulle de 1220, adressée à Aichard d'Argences, septième abbé du monastère, confirmer l'hôpital de Veules : « de Vetolio » tel qu'il avait été concédé par le fondateur [1]. En 1435, ce bénéfice était encore desservi par un religieux de l'abbaye [2]. En 1500 et en 1700 il était considéré comme un prieuré simple, à la collation de l'abbé de Fécamp. La tradition n'a pas encore péri à Veules, car M. Lebay dit que de son temps on montrait la *rue*, le *carrefour* et la *porte de l'hôpital*.

§ VI. — CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DU-VAL.

Au fond du vallon de Veules, sur le bord du grand chemin qui conduit à Fontaine-le-Dun, on voit une vieille chapelle dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours. Elle porte depuis des siècles les noms de *chapelle du Val, de Notre-Dame du Val* ou *du Val de Veules*. Assise dans une verte prairie, entourée de jeunes ormeaux, elle semble une hôtellerie de l'âme. Elle est annoncée de loin par une croix de pierre, plantée en 1790. Il était temps, car quelques années plus tard on les renversait toutes. C'est probablement la dernière que le XVIIIe siècle ait plantée dans nos contrées. Une tradition mystérieuse entoure le berceau de cette chapelle champêtre. On dit qu'elle fut autrefois fondée par un seigneur renversé par la foudre ou égaré en chassant un cerf dans la forêt de Fécamp. M. Lebay dit que c'est pour cela que l'on avait figuré sur la porte latérale un chasseur, un chien et un cerf. Tout cela ressemble beaucoup à la légende du duc Anségise, dans la vallée de Fécamp.

L'histoire, plus sévère dans ses origines, pense avec raison que ce fut une ancienne maladerie, fondée vers le XIIe siècle pour les lépreux de plusieurs paroisses. Ce qui tend à le faire croire,

[1] Fallue, *Hist. de la ville et de l'abb. de Fécamp*, p. 200. — [2] Duplessis, *Description*, t. I.

c'est que Louis XIV, par un arrêt du conseil du 24 décembre 1695, annexa les biens de cette maison à l'hôpital de Grainville-la-Teinturière qui venait d'être fondé. Il paraît toutefois que l'on avait stipulé quelques conditions dans le contrat de donation, car les paroisses de Veules eurent deux lits pour leurs malades dans le nouvel hospice. Les biens de cette chapelle étaient considérables ; le 26 septembre 1792, le district de Cany les vendit à un nommé Letaud pour près de 8,000 fr. Le terrain de la chapelle fut compris lui-même dans cette enchère nationale.

Les discussions qui de tout temps ont eu lieu au sujet de cet oratoire, nous autorisent à penser que primitivement la léproserie avait été instituée pour les paroisses de Blosseville, de Saint-Martin de Veules, de Sotteville et de Saint-Nicolas de Veules, son ancienne succursale. Autour de la chapelle l'abbé Lebay a connu des murs et un vieux puits. Il parle aussi du *Sentier des Lépreux* qui conduisait aux bains de mer le long des jardins. « L'herbe ne croît pas, dit-il, sur la terre que ces infortunés ont foulée. »

Duplessis dit, avec raison, que de son temps cette chapelle était sur le territoire de Saint-Nicolas. Elle n'y avait pas toujours été. Très-anciennement elle dépendait de Fécamp et de la paroisse de Saint-Martin. Ce fut le prêtre Farin, titulaire de ce bénéfice, qui fit changer cette juridiction en 1662. Il obtint une sentence de M. Harlay, archevêque de Rouen, et un arrêt du parlement de Normandie qui débouta complètement l'abbé de Fécamp et qui transporta la chapelle sur le territoire de Saint-Nicolas qui dépendait de l'ordinaire. Après la fusion des deux paroisses en une seule, le Val rentra à Saint-Martin, qui l'a perdu, en 1827, d'une façon assez étrange. A cette époque le curé de Sotteville ayant obtenu les clefs de la chapelle de la bienveillance du propriétaire de la terre, se fit autoriser par l'archevêché, et rien depuis n'a pu enlever à ses successeurs la jouissance spirituelle de ce sanctuaire qui, cadastralement parlant, relève de Blosseville, tandis que l'histoire et la topographie le rattachent naturellement au bourg de Veules. En vain de grands débats eurent lieu en 1826 et en 1827, entre Sotteville, Veules et Blosseville, force resta au dernier occupant.

L'édifice, objet de tant de querelles, est un des plus modestes

que l'on puisse imaginer. C'est une chaumière que surmonte timidement un petit clocher avec sa tinterelle. Le silex fait à peu près tous les frais de l'architecture, j'en excepte les trois fenêtres du chevet, rebouchées dans ces derniers temps, les deux petites sont du xiie siècle, la plus grande du xiiie. Outre ces traces ogivales la chapelle possède encore un cintre roman assez profondément enseveli au midi du chœur. Somme toute, l'archéologie monumentale paraît revendiquer cette chapelle pour le commencement du xiie siècle.

Cette chapelle est encore assez fréquentée par les habitants des campagnes. On y dit la messe tous les vendredis, les paroisses voisines y viennent aux processions des Rogations. Le lendemain de la première communion on y amène les enfants qui viennent faire leur consécration à la Saint-Vierge. Toute l'année il y vient des pèlerins, surtout au mois de mai. A cette époque il s'y tient une foire très-fréquentée, connue sous le nom de *foire du Val.*

On serait tenté de croire que cette maladerie a été autrefois desservie par des religieux, car jusqu'à la Révolution elle resta bénéfice régulier à la nomination de l'abbaye de Fécamp. Le titulaire portait le titre de prieur. Le plus célèbre de tous est François Farin, l'historien de la ville de Rouen. Toute sa vie cet homme laborieux et modeste se contenta de l'humble position de clerc matriculier de Saint-Godard, ce qui répond à peu près parmi nous au titre de prêtre habitué. Il y joignait aussi la fonction d'organiste, car il paraît que le bon chroniqueur n'était pas étranger à la musique. On comprend que ses revenus étaient à la hauteur de sa situation. La Providence lui avait permis d'y ajouter le chétif bénéfice du Val, ce qui formait son titre d'honneur. Aussi en tête de ses ouvrages il s'intitule prieur du Val, et ailleurs il signe *chapelain de la chapelle du Val de Veules.* Dans les registres de Saint-Godard on le voit figurer de 1640 à 1674. Tous les historiens le font naître à Rouen. Ce qui est bien certain c'est qu'il y est mort le 8 septembre 1675, à l'âge d'environ 70 ans. A Veules on ne se souvient de son passage que par le procès qu'il intenta aux moines de Fécamp, et par l'arrêt qu'il obtint du Parlement pour le changement de paroisse de son bénéfice.

Farin fut un des hommes laborieux de ce siècle de Louis XIV, qui a fourni autant d'écrivains que de héros. Ce fut

un vrai Bénédictin au sein du clergé séculier. Le premier ouvrage sorti de ses mains fut sa *Normandie chrétienne*, volume in-4° publié en 1660, et qui n'a eu qu'une seule édition. Cela tient sans doute au genre élogieux, légendaire et un peu affecté qu'avait pris l'auteur, pourtant le plus simple, le plus froid et le plus positif des hommes. On a dit que dans les frais de publication de ce travail, tout de commande, il avait été aidé par le chapitre de la métropole de Rouen, à condition qu'il lui en ferait la dédicace, ce qui fut exécuté.

Huit ans après, c'est-à-dire en 1668, Farin publiait son *Histoire de la ville de Rouen*, en trois volumes in-12. Cet ouvrage, qui est un vrai Panthéon rouennais, eut trois éditions et un succès d'estime qui dure encore. Rien n'est plus recherché dans les ventes qu'un Farin, quoiqu'il n'y ait de rare que la première édition. Cela tient à ce que chacun aujourd'hui veut avoir le sien ; aussi il se trouve à peu près dans toutes les bibliothèques sous une forme ou sous une autre.

La seconde édition de Farin parut de 1706 à 1710, chez Eustache Hérault. Elle fut publiée en 5 volumes in-12, par Jean Lelorrain, chapelain de la cathédrale de Rouen, un des plus savants hommes de son temps et auteur de la *Coutume de prier debout*.

Le troisième et dernier éditeur fut le libraire Bonaventure Lebrun, qui demeurait rue Ganterie, paroisse Saint-Lô. Ce fut en 1738, après huit années de préparation, qu'il donna, en deux volumes in-4°, cette nouvelle édition de Farin, corrigée et augmentée. Ce Lebrun était fils d'un imprimeur-libraire qui avait été condamné aux galères pour avoir imprimé des écrits en faveur de Port-Royal [1]. Cela ne découragea pas le fils, qui fit beaucoup pour cette célèbre et malheureuse cause [2]. Bonaventure Lebrun avait pour frère le fameux Lebrun Desmarettes, simple acolyte de la paroisse Saint-Lô, mais liturgiste savant et janséniste enragé. Il travailla à la réforme des bréviaires d'Orléans et de Nevers, et mourut le 19 mars 1731 [3], après avoir donné au monde savant, sous le pseudonyme du *sieur de Moléon*, des *Voyages liturgiques* recherchés avec empressement par tous les érudits de notre siècle.

[1] *Nécrologe des défenseurs de la vérité*, t. II, p. 159. — [2] Id., ibid. — [3] Id., ibid.

CANTON D'OURVILLE.

OURVILLE.



OURVILLE, chef-lieu de canton depuis la division départementale de 1790, est maintenant un joli bourg traversé par de belles routes et vivifié par cinq chemins de grande communication. D'épais massifs d'arbres abritent le marché, la halle, les maisons, l'église et le vieux château. L'église, dédiée à Notre-Dame, est malheureusement peu en état de faire les honneurs d'un doyenné. C'est un composé de pièces et de morceaux, étonnés de se coudoyer ou plutôt de se heurter les uns les autres. La plus grande partie de l'église est en grès, et doit dater du XVIe siècle. De cette époque, je citerai surtout le chœur dont la fenêtre terminale est garnie d'une verrière représentant *l'Assomption,* fête patronale de la paroisse. Les apôtres sont au bas, la Trinité en haut : Marie est emportée par les anges qui la soutiennent dans son ascension. L'un d'eux chante sur des notes le *Regina cœli*.

A propos de ce chœur, nous avons à citer un trait historique peu honorable pour les moines de Fécamp. Mais ils ne s'en plaindront pas, puisque ce sont eux-mêmes qui nous l'ont révélé dans le *factum* qu'ils publièrent contre l'archevêque de Rouen pour la défense de leur célèbre *Exemption*.

Dom Guillaume Fillastre, religieux, et dom Gabriel Dudan, prieur de cette abbaye, nous apprennent, dans ce livre qu'ils

composèrent ensemble et qu'ils intitulèrent : *Défense de l'exemption et de la juridiction de l'abbaye de Fécamp*, nous apprennent, dis-je, qu'au xve siècle, l'abbé de leur monastère, ayant négligé de faire réparer le chœur d'Ourville, comme il y était obligé en sa qualité de gros décimateur, le cardinal d'Estoutteville, archevêque de Rouen, fit saisir les dîmes et mit arrêt sur tous les fruits du bénéfice. Il est vraisemblable que les successeurs s'acquittèrent mieux de leurs obligations, la reconstruction en fait foi.

Le xvie siècle domine encore dans les deux transepts, devenus des chapelles, dédiées, l'une à la Sainte-Vierge, l'autre au Sacré-Cœur-de-Jésus. Dans la première est une jolie Vierge en albâtre, du xive ou du xve siècle. Dans la seconde on honore saint Lubin et saint Laurent, les premiers patrons titulaires.

Le clocher, entre chœur et nef, est soutenu par quatre grosses colonnes rondes et courtes, les plus massives et les plus informes que l'on puisse voir. Nous avions pensé tout d'abord que cette mutilation devait remonter à 1680, mais ayant découvert aux archives administratives de la Seine-Inférieure, que des travaux considérables avaient été faits à l'église d'Ourville, en 1810, et que l'on y avait même dépensé 8,279 fr., nous sommes très-porté à croire que c'est là l'origine de cette opération césarienne. La pesanteur du style de l'empire est proverbiale, mais on peut dire qu'Ourville en garde le chef-d'œuvre.

La nef renferme cinq arcades, dont le type remonte au xvie siècle, mais dont la restauration est l'œuvre de M. Jouannin, architecte des bâtiments civils de ce département. En 1821, de grands travaux de réparation furent entrepris dans cette nef. On releva les bas-côtés, et le pignon de l'ouest fut mis à neuf; tout cela hélas ! dans le style le plus prosaïque, le plus bourgeois que l'on puisse imaginer, en un mot dans le style des maisons de ce temps. Toutefois les auteurs de cette malencontreuse restauration furent si enchantés de leur œuvre qu'ils y ont attaché leur nom. On lit sur une pierre de la nef : « Restaurée en 1821, sous l'administration de M. Drouet, maire, et sous la direction de M. Jouannin, architecte des bâtiments civils. » Dieu pardonne à M. Jouannin le premier péché qui précéda Vittefleur et Forges-les-Eaux !

Le baptistère, en pierre, date du XIIe ou du XIIIe siècle. C'est une cuve supportée par une grosse colonne entourée de quatre colonnettes. C'est à Ourville, la seule pierre où brille un rayon d'intelligence.

L'église d'Ourville, après avoir été seigneuriale dès l'origine, fut donnée de très-bonne heure à l'abbaye de Fécamp. Ce fut un don de Raoul d'Ourville, pieux et fidèle chevalier normand. Cette libéralité fut confirmée par cet excellent Richard II qui aima tant Fécamp, qu'il voulut y être inhumé. Le prince s'exprime ainsi dans une charte de 1024 ou 1026, que nous avons souvent citée : « Adjungimus ecclesiam unam de Huruvillâ



quam dedit Rodulfus, noster fidelis, cum terræ arabilis aliquâ parte [1]. » L'ancien chartrier de Fécamp conservait un acte du 6 mai 1102, par lequel l'archevêque de Rouen, Guillaume de Bonne-Ame, confirmait au monastère l'église « de Urvillâ. » Dans cette pièce, dit le Bénédictin Duplessis, le pontife rouennais déclarait que la dîme et la terre d'Ourville avaient été donnés aux moines pour l'entretien des clercs qui y étudiaient [2]. D'autres ajoutent, ce qui nous paraît à peu près la même chose, pour la nourriture des enfants de chœur.

De très-bonne heure, en effet, Fécamp possédait une mai-

[1] *Neustria pia*, p. 218. — [2] *Description*, etc., t. I, p. 644.

trise et une école. La ville conserve encore une dernière trace de cette pieuse et utile institution, dans le nom *de la Grande-École*, resté à une de ses rues.

En 1250, dit notre premier historien, l'écolâtre de l'abbaye était en procès avec l'archevêque de Rouen, pour le patronage de cette église. Le prélat fut condamné par sentence arbitrale [1]. Ce fut peut-être à cette occasion que le pape fut obligé de nommer lui-même à cette cure le prêtre Gaultier, de l'autorité du concile de Latran et de la sienne [2]. Plus tard, cependant, Rigaud assure avoir reçu le prêtre Pierre, à la présentation de l'abbé de Fécamp.

Cette église possède à notre dépôt départemental une quantité d'archives qu'il serait fort intéressant de dépouiller. On y trouve un testament et une fondation de 1653 ; des comptes et délibérations de fabrique allant de 1679 à 1723 et de 1730 à 1763. C'est là que nous avons vu qu'en 1684, Nicolas Colbert, archevêque de Carthage et coadjuteur de Rouen, se trouvant au château d'Angerville-la-Martel, en cours de visites pastorales, jugea un procès pendant entre la fabrique d'Ourville, le curé du lieu et Mme de Gerponville, patronne honoraire, à propos des dîmes du hameau du Chesnay.

Dans ces archives, on apprendrait peut-être ce que c'était que cette petite et exceptionnelle vicomté d'Ourville-en-Caux, qui ne s'étendait que sur une partie des paroisses d'Ourville, de Gerponville et de Grémonville.

La paroisse d'Ourville, appelée Horville par Eudes Rigaud, comptait de son temps 140 paroissiens ; en 1738 il n'y avait encore que 145 feux, ce qui est à peu près la même chose. Érigée en cure de deuxième classe après le Concordat de 1802, elle compte environ 1,200 habitants.

Le canton d'Ourville, devenu un doyenné depuis 1837, renferme 18 églises dont une est curiale, 12 sont succursales, 1 est chapelle vicariale, 1 chapelle communale, et les 3 autres de simples annexes. Ces paroisses sont des débris des anciens doyennés de Valmont et de Canville. La population totale du doyenné est de 9,947 habitants.

Pour compléter l'article d'Ourville, il nous reste à parler de deux de ses curés. Le premier, dont nous dirons peu de chose, est M. Roulland, docteur en Sorbonne, qui fut fortement soup-

[1] *Description*, etc., t. I, p. 641. — [2] Pouillé d'Eudes Rigaud.

çonné de jansénisme. Le 19 octobre 1763, il signa une lettre d'adhésion à la *Requeste* présentée le mois de juillet précédent au cardinal de La Rochefoucauld, par 56 de ses curés, pour obtenir la condamnation des œuvres du P. Berruyer. L'acte d'accusation avait été provoqué et rédigé par M. Lenfant, curé de Saint-André de la Porte-Cauchoise, à Rouen. Malgré l'insuccès de cette première démarche, M. Roulland, curé d'Ourville, n'en persévéra pas moins dans la voie de résistance obstinée, car l'année suivante il signa, avec 78 curés, une réplique adressée aux observations de Mgr l'archevêque.

Le second, bien différent du premier, fut le vénérable abbé Lefebvre, le fondateur de la *Miséricorde de Rouen*. Nous lui devons une notice particulière, que nous serons heureux d'emprunter à la plume de M. l'abbé Picard, chanoine-curé de la cathédrale de Rouen.

« Jean-Baptiste Lefebvre naquit à Saint-Valery-en-Caux, le 7 juin 1788. Dès son enfance, il annonça ce qu'il devait être par la suite, un prêtre plein de zèle et de mérite. Ses camarades de classe l'appelaient, par anticipation, *le saint* ou *le curé,* et, dès-lors, il exerçait parmi eux une sorte d'apostolat. Après avoir terminé ses humanités avec distinction, il entra au séminaire de Rouen, pour s'y livrer aux études théologiques.

» Ordonné prêtre à 24 ans, il resta encore pendant plusieurs années au séminaire, et y professa la philosophie. Il fut ensuite nommé vicaire de Bondeville.

» De là, il fut appelé à Rouen pour exercer les mêmes fonctions dans la paroisse de Sainte-Madeleine. Ce fut pendant son séjour sur cette paroisse qu'il fonda *la Maison de la Miséricorde*. Tout le monde connaît cette communauté charitable, qui, non-seulement à Rouen, mais encore dans plusieurs localités du diocèse, rend de si éminens services aux orphelines, aux jeunes filles pauvres, et aux malades qu'elle visite et qu'elle soulage avec un zèle qui ne s'est jamais démenti.

» En 1822, il fut nommé chanoine honoraire et vicaire de la cathédrale. Il quitta cette paroisse, en 1824, pour fonder une maison correspondante à celles des orphelines de la Miséricorde, la *Maison des jeunes Orphelins,* alors rue du Mont, à Rouen, et depuis transférée à Mesnières. Il fut secondé dans cette œuvre par M. l'abbé Eudes, décédé récemment en Italie. Ce sont là deux œuvres qui durent encore et qui suffisent pour

remplir une vie et immortaliser un prêtre. M. Lefebvre fut, de nos jours, le Vincent de Paul du diocèse de Rouen.

» Vers 1830, Monseigneur le cardinal prince de Croï l'appela à la cure d'Ourville. Il gouverna cette paroisse pendant à peu près dix ans. On y conservera long-temps le souvenir de son zèle et de sa charité.

» Lors du rétablissement de la faculté de théologie de Rouen, en 1841, il fut nommé professeur d'Ecriture-Sainte, et en remplit assidûment les fonctions jusqu'à sa dernière maladie. Quoique déjà avancé en âge, il retrouva toute la vigueur de sa jeunesse pour se livrer aux études qu'exigeait la nouvelle carrière dans laquelle il venait d'entrer. On connaissait déjà en lui le saint prêtre, le prédicateur pathétique et véhément, on y découvrit le savant et l'homme de lettres.

» Au milieu de ses travaux de paroisse ou de professorat, il trouvait encore le temps de remplir un ministère qui fut toujours cher à son cœur, celui d'évangéliser le peuple, surtout le peuple de la campagne. Souvent il précédait Mgr l'archevêque de Rouen dans ses visites pastorales, et, par des prédications suivies, préparait les fidèles au sacrement de confirmation.

» Il est mort à Rouen, rue du Cordier, le 16 janvier 1847. Ses obsèques ont montré quelle était pour lui la vénération de tous. L'appareil en était simple et pauvre, comme il l'avait toujours été lui-même; mais elles étaient relevées par la présence de ses nombreux amis, appartenant à toutes les classes de la société. On y remarquait surtout avec attendrissement les religieuses de la Miséricorde avec leurs orphelines et leurs pensionnaires, et aussi toutes les jeunes filles pauvres auxquelles les sœurs de la Miséricorde procurent dans notre ville le bienfait de l'éducation gratuite. Elles remplissaient toute l'étendue de la vaste nef de la cathédrale, et leurs larmes, coulant en abondance, témoignaient assez que toutes regrettaient un bienfaiteur et un père [1]. »

BEUZEVILLE-LA-GUERARD.

Cette église est romane et tuffeuse en très-grande partie. La nef a des modillons grossiers au côté du midi, et au nord une porte cintrée surmontée d'une fenêtre ornée de billettes. Cette partie doit dater du XIe siècle, mais le chœur ne remonte qu'au

[1] *Revue de Rouen* année 1847.

XIIe. Les fenêtres sont en tuf, il est vrai, mais déjà on y remarque la transformation ogivale. Au chevet de l'église est une rose et une fenêtre rebouchée, que l'on est tenté d'attribuer au XIIIe siècle. A l'intérieur sont de vieilles voûtes qui ont bravé les siècles.

Dans la nef est une pierre tombale sur laquelle on lit : « Cy gist Jacques Leroux, chevalier, qui décéda le 29 janvier 1674. » C'est sans doute un des seigneurs-patrons de cette église, dont la cure resta toujours d'épée jusqu'à la Révolution.

Le clocher a été reconstruit au portail vers 1700. Les registres de la fabrique disent qu'il y a 200 ans les cloches étaient sous un hangar, l'ancien beffroi étant tombé dans une tempête.

La patronne de cette église était autrefois sainte Anne, à présent c'est la Sainte-Vierge dans sa Nativité.

Beuzeville-la-Guerard, dont le surnom est dû aux premiers seigneurs du lieu, était située sur la voie romaine de Juliobona à Gravinum. Rangée dans l'ancien doyenné de Valmont, cette paroisse comptait 66 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 450 âmes, érigée l'année dernière.

CLEUVILLE.

Cleuville est une vieille baronie, depuis long-temps possédée par les Etoutteville, de Valmont. Prise et confisquée lors de l'invasion anglaise, elle fit quelque temps partie des domaines du célèbre Talbot, l'Achille de l'Angleterre, qui lui donna son nom [1]. Brûlée par Charles-le-Téméraire, elle ne se releva jamais des ruines que lui firent les dernières guerres étrangères qu'ait connues le pays de Caux. Par respect pour les vieilles institutions, on a conservé et l'on montre encore la vaste assiette du vieux château-fort, dont on peut mesurer les fossés, les tourelles, les donjons et les murs arasés. C'est le dernier débris d'une puissance féodale qui rendait la justice et qui nommait au bénéfice de Cleuville qu'elle avait fondé.

L'ancienne église paroissiale, bâtie par les seigneurs, dédiée par eux à Notre-Dame et un moment donnée aux Cisterciens de Beaubec, subit le sort du château, son père et son protecteur. Rasée par le fer et par la flamme, elle ne laissa plus que son antique assise au hameau du *Bos-de-Cleuville,* où elle était. Les paroissiens se réfugièrent dans la chapelle de Saint-Leger,

[1] On l'appela un moment le fief Talbot. — Duplessis, t. Ier.

dernière trace de ce saint exilé d'Autun, dont le pays de Caux a gardé le souvenir.

Cette chapelle était du XIe siècle, comme on peut le voir par le pignon de l'ouest et par la corniche tuffeuse de la nef. Des reconstructions périodiques ont essayé de soutenir cette malheureuse église, qui, malgré tout, menace ruine de tous côtés. Le XVIIIe siècle a fait le chœur et la sacristie, rebâti le clocher, relevé les murs de la nef et percé le pignon de l'ouest, car autrefois la porte était au midi. Ici s'est conservé l'usage antique de la séparation des sexes. La nef est réservée aux femmes, et les hommes se mettent dans les transepts, entre le chœur et la nef. Cette coutume, que l'on retrouve à Etretat, à Fresles, à Meulers et ailleurs, est encore plus fréquente dans le diocèse de Bayeux. Là on montre dans presque toutes les églises la porte des hommes et la porte des femmes. La porte des femmes est au bas de l'église, celle des hommes est au haut et fort souvent dans le chœur. C'est ce que j'ai observé à Ros, à Norrey, à Barbeville, à Sully et à Vaucelles, près Bayeux.

Le baptistère de Cleuville est une cuve couverte de têtes d'enfants au pied de laquelle deux petits enfants tiennent des écussons. Une jolie croix de la Renaissance ornait autrefois le cimetière.

On raconte que le hameau de Vaumare fut jadis réuni à Cleuville, parce que le curé s'était dévoué pendant la peste.

Comme nous l'avons dit Cleuville fut donné primitivement aux moines de Beaubec qui, au XIIIe siècle, présentèrent le prêtre Gervais à cette cure, d'un revenu de 20 livres. Mais soit par transaction, soit par force, le seigneur de la terre reprit ses droits, et dans les trois derniers pouillés le patron présentateur est le sire d'Estoutteville, comme baron de Cleuville.

Ce village renfermait 50 ménages en 1260 et 62 en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 500 âmes.

VEAUVILLE-LESQUELLES.

Cette petite église ressemble plus à une église belge qu'à une église normande. Elle est propre, bien tenue, et chargée d'ornements modernes. Ces décorations, elle les doit à M. de Clercy de Mathonville. On dit que ce généreux chrétien a dépensé près de 100,000 fr. à l'embellissement de ce temple de

village. Quel malheur qu'il n'ait pas construit un bel édifice au lieu de gaspiller cette somme dans des décors et des ameublements de mauvais goût, qui ne peuvent plaire qu'à des paysans.

L'édifice est parfaitement entretenu au dehors, aussi il se présente sous bon aspect. Le clocher, qui est neuf, est précédé d'un fronton grec, en pierre blanche, supporté par quatre colonnes de granit, d'une jolie forme. Deux niches renferment saint Pierre et saint Paul, les gardiens de l'église. Le chœur et la nef, également de fraîche date, forment la croix, dont les bras montrent les chapelles de la Sainte-Vierge et des Saints-Anges.

Le principal ornement de cette église est le maître-autel, du plus beau marbre noir et blanc que l'on puisse trouver, mais aussi du goût le plus moderne que l'on puisse imaginer. Le tabernacle aussi de marbre, fermé avec une porte de cuivre, sert de piédestal à une grande statue de Notre-Dame, patronne de la paroisse. Je n'ai pu savoir si cette belle image est en marbre ou en albâtre. A droite et à gauche sont deux anges d'albâtre.

Le sanctuaire est d'une belle et noble simplicité, qui me convient assez. On n'y trouve point le fatras ordinaire des contre-tables, ni cette charge de décorations que l'on entasse parfois autour de nos autels. Le chœur est fraîchement orné, marbré dans ses murs comme dans ses lambris ; le pavage est un échiquier noir et blanc. Le porte-christ est une guirlande finement sculptée sur bois, dans le goût des porte-christs du XVIIIe siècle. Le baptistère en marbre m'a paru mauvais ; dans la nef est un tableau du *Crucifiement,* de l'école de Jouvenet.

Dans le cimetière, près du chœur, est la tombe commune de MM. J.-P. et A.-L. de Clercy, chevaliers de Saint-Louis et lieutenants-colonels, tous deux morts octogénaires, l'un en 1834, l'autre en 1842. Ce dernier est le bienfaiteur de l'église.

M. de Clercy de Mathonville a voulu que tout fût bienfait autour de lui. Il a réuni, dans le même endroit, le cimetière, l'église, la croix, le presbytère, la mairie et les écoles. Tout cela se touche, tout cela est propre et bien entretenu. Cette petite commune est vraiment un modèle.

Après avoir décrit la nouvelle église disons un mot de l'ancienne. Elle devait être du XIIIe siècle. Le clocher, entre le chœur et la nef, ressemblait à celui de Hautot-Saint-Sulpice. Il a été déplacé deux fois depuis 1780. D'abord il fut mis au

côté de l'église, sur la chapelle seigneuriale de M. de Clercy. Une inscription conserva quelque temps la mémoire de cette translation. C'est tout récemment qu'il a été mis au portail dans le remaniement général de l'église.

Toujours le seigneur a été maître de l'église à Veauville-Lesquelles. Au XIIIe siècle, les héritiers d'un sire « de la Rivière, » étaient patrons-présentateurs de la cure. Une des filles de ce gentilhomme ayant épousé le seigneur de Hotot, porta le bénéfice dans cette maison. Aussi le sire de Hotot y présentait-il au droit de son épouse, lorsque Rigaud rédigea son pouillé. Le bénéfice comptait alors 40 paroissiens et valait 40 livres au curé Remy. En 1738 il y avait 50 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 380 habitants.

Cette église possède aux archives historiques de notre département, déposées à la préfecture, une liasse contenant des contrats, des titres de biens et de rentes, des baux et des parchemins du XVIIe et du XVIIIe siècle, monuments de la richesse du passé et de la pauvreté du présent.

Veauville est appelé Viauville dans Eudes Rigaud, et surnommé communément les *Quelles* ou les *Échelles*. Le nom d'Echelles ou Équelles que l'on trouve si souvent au moyen-âge, et qui vit encore dans Écales-Alix, Écales-sur-Villers, Touffre-Écale, Foucard-Écales, etc., vient des barrières que l'on mettait autrefois dans les champs pour empêcher les bestiaux et les voitures de passer. Cet usage subsiste toujours dans le pays de Bray.

C'est au château de Mathonville, selon toutes les vraisemblances, que naquit le bienheureux Thierry, premier abbé de Saint-Évrould. Moine de Jumièges dès son enfance, il était prieur de ce grand monastère, lorsqu'en 1050 il fut béni abbé du monastère sanctifié par le bienheureux Évrould et illustré depuis par Orderic Vital. Ce fut un homme saint et savant ; il édifia cette maison au double point de vue spirituel et matériel. S'étant démis de sa charge en 1057, il partit pour Jérusalem et mourut à l'île de Chypre, en 1059, devant l'autel de Saint-Nicolas, en présence des religieux ses frères. C'est ainsi que mouraient alors les saints. Tous les martyrologes ont inscrit son nom sur leurs pages, et Orderic Vital en a fait le plus grand éloge dans son *Histoire*. C'est lui qui nous apprend qu'il était Normand de naissance et du pays de Caux. « B. Theodoricus de

Mathonvillâ, natione Normannus, ex *Calogiensi* provinciâ oriundus [1]. »

SAINT-VAAST-DIEPPEDALLE.

Saint Vaast, nous l'avons déjà dit, est le patron des plaines dont il fut sans doute l'*Évangéliste,* en sa qualité d'*apôtre des Saxons*. Aussi l'église qui porte son nom au hameau de Dieppedalle, est située à la naissance d'un vallon qui descend à la Durdent. Au chevet elle conserve quelques traces de l'architecture du XI[e] siècle ; mais le reste a été rebâti soit au XVI[e] siècle, soit même de nos jours. De l'âge de grès il ne reste que le clocher et une partie du côté nord.

Cette église avait deux nefs au siècle dernier. En 1785 M. Lepicard, curé de cette paroisse, ayant conçu le projet d'une construction plus régulière, démolit la nef septentrionale, mais la Révolution l'empêcha de la reconstruire. Il refit en bois ce bas-côté, et il le couvrit de paille.

Cet état de choses dura jusqu'en 1818. M. l'abbé Allais, alors curé de la paroisse, entreprit de reconstruire l'église, et il y réussit avec le seul zèle de ses paroissiens. Nous laisserons aux *Tablettes du Clergé* [2], recueil contemporain, le soin de raconter cette page édifiante de nos annales diocésaines.

« A la voix simple et amicale de l'homme de Dieu, respecté » dans ses desseins par l'autorité municipale, les obstacles » qu'on avait cru trouver ont disparu tout-à-coup. A peine » a-t-il eu proposé à ses bons paroissiens le plan qu'il avait » conçu et dressé lui-même, que tous ont voulu contribuer à » son exécution, les uns par une subvention pécuniaire ; les » autres par leurs travaux pour la démolition de l'ancienne » église et la réunion des anciens et nouveaux matériaux ; » beaucoup par les deux moyens ensemble : de simples do- » mestiques ont même fait de fortes offrandes sur leurs gages. » Alors l'humble chaumière du pasteur a été ouverte à toute » la commune, pour servir tous les jours de temple, jusqu'à » ce que la nouvelle église ait été construite.

» De quelles célestes bénédictions cette bonne commune » étoit alors le digne objet ! Un nombreux atelier d'ouvriers » que la religion salariait et d'habitans qui, au nom de la re- » ligion, accouraient travailler sans salaire, entourait l'homme

[1] *Neustria pia*. p. 97. — [2] Cahier de décembre 1822.

» de bien, seul architecte, seul directeur, seul conducteur de
» cette importante entreprise.

» C'est ainsi que s'est élevée, à Saint-Vaast-Dieppedalle, une
» église vaste pour la localité et d'une solidité remarquable,
» dont les frais sont évalués à près de 30,000 fr., sans qu'il ait
» été pris aucune formalité pour imposer les habitans et les
» propriétaires, ni qu'il ait été exigé une obole de personne.

» La bénédiction solennelle de cette église a été faite le 6
» octobre 1822, par le curé d'Yvetot, délégué par Mgr l'ar-
» chevêque de Rouen, qui ne put faire lui-même cette cé-
» rémonie.

» Les bons habitans sont d'autant plus dignes d'admiration
» et d'éloges, que pénétrés encore du sentiment qu'ils n'ont
» fait qu'accomplir un devoir, ils n'ont jamais témoigné un
» instant le désir que leur bonne œuvre soit publiée, même
» dans le département. »

Le bon curé put jouir assez long-temps de son œuvre, qui, si elle est un monument de la piété, n'est guères un produit d'art et de goût. M. Allais, mourut en 1829, à l'âge de 83 ans. Il est enterré dans le cimetière, près d'une croix de 1545, dont le pied est orné des instruments de la Passion.

Le fond de cette église, large et presque carrée, est couvert avec une contre-table en bois, dans le style Louis XIII, dont les colonnes torses sont ornées de vignes et de colombes. Saint Vaast d'Arras et saint Nicolas de Myre peuplent les niches.

Dans cette église fut régénéré, selon quelques auteurs, Philippe Leprieur, en latin *Priorius*, né dans les premières années du XVII[e] siècle. Cet érudit étudia toutes les sciences en honneur à son époque, les belles-lettres, les mathématiques, la théologie, les langues orientales, l'histoire et le droit-canon. Devenu habile dans la discipline ecclésiastique il en fut nommé professeur à l'Université de Paris, mais en 1660 il fut contraint de quitter sa chaire et de se retirer dans une petite ville où il eut beaucoup à souffrir. Après quatorze ans d'exil il revint dans la capitale où il mourut en 1680. L'abbé de Labouderie qui a écrit sa vie dans la *Biographie universelle* [1], dit qu'il a travaillé aux glossaires de M. Labbe et qu'il a laissé plusieurs dissertations sur le droit-canon et l'histoire ecclésiastique, mais sa principale gloire, ce furent les éditions annotées de plu-

[1] T. XXXVI, p. 88.

sieurs Pères de l'Eglise latine, tels que Tertulien, saint Cyprien, Arnobe, Minucius Félix et saint Optat de Milève.

L'abbaye de Jumièges paraît avoir possédé, pendant plus de six siècles, les dîmes et le patronage de cette église. Le pape Eugène III lui en confirma la possession par une bulle de 1147. Outre l'église elle possédait encore un fief. La litre noire qui entoure l'église n'indique qu'un patron honoraire.

Un des derniers actes religieux qui se soient accomplis sur cette paroisse, c'est la restauration de la croix d'*Eaumare,* ou *Artemare,* dont la plantation remontait à 1647, comme l'indique le piédestal renversé à la Révolution. Elle a été rétablie le 20 septembre 1848, par les soins de M. Cavelan, maire de Saint-Vaast. Une foule immense, estimée à 6,000 personnes, assistait à cette cérémonie. Les paroisses de Veauville, de Hautot, de Bosville, de Sasseville, d'Ocqueville, de Craville et de Drosay, s'y étaient rendues processionnellement.

Au hameau de Lémanville fut autrefois une chapelle dont nous parlerons à l'article de Hautot-l'Auvray.

La paroisse de Saint-Vaast comptait 160 paroissiens au XIII[e] siècle, et 130 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,036 habitants.

HAUTOT-L'AUVRAY.

Le nom seul indique que nous sommes sur les hauteurs, et la vue du pays montre une vaste plaine dominant le bassin de la Durdent. Le village, composé de cours plantées d'arbres et remplies de pommiers, présente, à l'extrémité de ses masures, une église dont les blanches murailles annoncent de loin une construction de pierre. En effet, le chœur et le clocher, ont été bâtis au XIII[e] siècle avec de la pierre de taille, seule en usage dans ce temps-là. Le chœur n'est pas mal : il s'appuie sur de hauts contre-forts, comme un vieillard sur un bâton, et il est percé de gentilles fenêtres ogivales qui sont longues et étroites, mais travaillées avec goût. L'ogive terminale, masquée par la contre-table, est d'une grande beauté. Trois meneaux la partagent hardiment en quatre compartiments. C'était un magnifique tableau parlant, lorsque l'antique liturgie déployait sur des panneaux coloriés ses saintes inspirations.

Le clocher, entre chœur et nef comme autrefois, est du

même style. Les quatre faces de la tour carrée sont percées de fenêtres à double lancette d'un heureux effet. Malheureusement le toit qui surmonte n'y correspond pas. A l'intérieur l'architecture est plus belle qu'au dehors. Il y avait jadis des bras de croix qui ont été démolis depuis deux siècles peut-être; mais les arcades restent et toutes sont fort belles. Les colonnes ont les caractères du XIIIe siècle, cette période si achevée de l'architecture chrétienne.

Le reste de la construction ne mérite guère l'honneur d'être cité. Cependant, pour être complet dans nos descriptions, nous dirons que la nef est une solide maçonnerie en grès, de 1700 ou environ, dans le genre de la nef de Bourville. La sacristie, construite en 1680, est une des plus anciennes de nos campagnes.

Nous l'attribuons à M. Simon, curé de cette paroisse, sous Louis XIV, et qui a fait beaucoup de bien au village et à l'église. Le souvenir en est resté dans la mémoire de la postérité. A défaut de titres écrits, on nous a dit qu'il avait donné au trésor de Hautot, 12 acres de terre que la Révolution a enlevées. Cet abbé Simon était riche, et selon toutes les apparences il devait appartenir à la famille seigneuriale de Fultot, dont le nom se lit au pied de la croix du village. Le curé de Hautot a laissé un souvenir de lui dans le baptistère en grès de sa paroisse, sur lequel on lit : « *Simon, curé*, 1694. » Il fit aussi réparer le chœur de l'église, sur lequel on lit le chiffre de 1681. Peut-être a-t-il grandement contribué à la donation de la magnifique contre-table dont nous allons parler.

C'est certes la plus belle boiserie de l'arrondissement d'Yvetot, et une de celles qui doivent le plus faire pardonner cette récente décoration de nos églises. Ce genre d'ornement, très en faveur au siècle dernier, mais qui aujourd'hui commence à perdre de son crédit, a commencé à devenir commun parmi nous, de 1600 à 1650. On lui donnait alors le nom de couronne ou de corniche. Le plus souvent elles étaient le fruit de la piété privée. Les archevêques du nom de Harlay, qui, dans le diocèse de Rouen, avaient vu naître cet abus, le défendirent sévèrement dans leurs statuts publiés dans le *Manuel* ou *Rituel* de 1641 [1].

[1] « Coronides ligneæ improbatæ quas privata pietas invexit. » — *Manuale seu Parochiale*, t. I, p. 306 et 307.

Mais, comme il arrive souvent, la mode l'emporta et l'exception devint la loi. Cette réforme nous a fait perdre de belles verrières, de curieuses et vénérables *Passions* de bois et d'albâtre. En récompense, hélas ! elle nous a donné peu de chose. Car, excepté quelques beaux rétables, le reste n'a été que de la menuiserie la plus grossière. Je citerai, parmi les exceptions, les contre-tables de Monchy, de Saint-Remy de Dieppe, du Lycée, de Notre-Dame et de Saint-Nicaise de Rouen, de Harfleur, des abbayes de Fécamp, de Graville et de Montivilliers [1]. Tous ces rétables se composent comme celui-ci, de quatre belles colonnes torses, à chapiteaux corinthiens. Le fût est orné de branches de vignes, chargées de fruits et de feuilles. Des oiseaux, imitant des ramiers ou des colombes, mangent les raisins. Les iconographes modernes ont cru voir dans le fruit de la vigne un symbole de l'Eucharistie, et dans la colombe une image de l'âme fidèle se nourrissant au véritable arbre de vie et d'immortalité. D'autres s'imaginent y retrouver le souvenir d'un fait historique auquel se rattachent les vœux et l'action de grâces des populations. Ce qui n'est pas non plus hors de vraisemblance, c'est que ces vignes enlacées à de grands arbres rappellent la coutume des vieux Cauchois qui, au temps d'Henri IV même, faisaient grimper la vigne à leurs pommiers [2].

Quoi qu'il en soit, la contre-table de Hautot-l'Auvray est très-remarquable. Les saints qui y figurent sont saint Martin, patron de la paroisse, et le grand saint Antoine, le protecteur des chrétiens contre la peste. Ces deux saints sont, avec saint Gilles, l'objet d'un pèlerinage dans cette église.

Au sommet on a placé saint Sauveur et deux anges adorateurs. Le tabernacle, au milieu de l'autel, est une fine boiserie très-joliment sculptée du temps de la Fronde, comme tout le reste. Deux apôtres et deux évangélistes gardent le Sauveur dans sa tente. Ce sont peut-être les patrons des donateurs. Sur la porte est un *Ecce Homo,* pour dire sans doute que dans l'Eucharistie le Christ souffre encore de nos outrages.

Les idées ont beaucoup varié à propos de Jésus caché dans

[1] Plus tard on en fit en pierre comme à Sasselot et à Saint-Saëns, de marbre comme à Gournay (venant de Beaubec), à Saint-Vivien de Rouen, à Fécamp, etc. — [2] *Hist. de Normandie*, par G. Dumoulin, curé de Menneval.

son tabernacle. Chacun se plaît à l'y représenter selon sa dévotion. A Grémonville et à Yvecrique, M. d'Acquigny, qui était si charitable, représente Jésus-Christ sous la forme du bon pasteur portant la brebis sur ses épaules. Ailleurs il est glorieux en sortant du tombeau. Parfois c'est l'Agneau sans tache immolé pour le monde ou consumé en holocauste pour nos péchés. Tous ces emblêmes, également pieux et édifiants, sont conformes à l'esprit de l'Eglise.

Maintenant qui a donné cette contre-table? La tradition se tait, et l'on nous assure que les archives sont perdues. D'ailleurs les bienfaits ne s'inscrivent qu'au ciel, et non sur les comptes d'un trésorier. Toutefois, il y a eu sur ce rétable des armoiries que la Révolution a effacées. On murmure le nom de la famille de l'Estandart, si riche et si pieuse, dont nos églises rappellent si souvent les bienfaits.

Aujourd'hui on a pris soin de cette contre-table, on la protège avec des rideaux contre le soleil et la poussière. Tout récemment elle a été peinte et dorée à neuf par M. Naud, décorateur ambulant, qui n'était pas sans mérite et qui aimait à travailler pour les églises.

A présent, c'est à peine s'il nous reste de la place pour mentionner deux pierres tombales effacées, une petite contre-table de la Sainte-Vierge, à colonnes creuses, de 1648, et venant de la chapelle des Autels, et enfin la croix de grès du cimetière, érigée en 1626.

Hautot-l'Auvray, appelé par Eudes Rigaud *Hotot Alverici* [1], est désigné par quelques-uns sous le nom de *Hotot-l'Aufrai*, comme si ce surnom lui venait d'un homme. Dès 1147, l'abbaye de Jumiéges possédait l'église et les dîmes de cette paroisse [2]. Elles lui avaient été confirmées en 1171, par le fils du donateur dont suit la charte

« Sciant præsentes et futuri quod ego Richardus de Canville, assensu heredum meorum dedi Deo et sanctæ Mariæ, sanctoque Petro et Monachis Gemeticensibus in eleemosinam tertiam partem decimarum quæ sunt in terrâ meâ apud Hotot, et in finibus ejusdem villæ pro salute animæ meæ et uxoris meæ Adeliciæ, et sequentis uxoris meæ Melisentæ, patris et matris meæ et Rogerii, fratris mei, et aliorum predecessorum meorum perpetuâ

[1] Dans une charte de Jumiéges on trouve *Turrim Alveredi*. — *Neustria pia*, p. — [2] Ex dono Villelmi de Canvillâ ecclesiam de Hotot cum decimis parochiæ. - Charte de Henri II, en 1183. — *Neustria pia* p. 321

possidendam. Quam donationem cum duabus partibus ejusdem decimæ quas ab antiquo ex largitione predecessorum meorum prædicta ecclesia cum ecclesià ejusdem villæ possiderat sigilli mei impressione munivi, et subscriptorum virorum testimonio corroboravi Rogeri, capellani mei, Hunfridi clerici mei, Richardi, filii mei, Gilleberti de Canteleu, Roberti de Caldereto, Hugonis de Barrevillà, Osberti de Odemarà. Actum apud Archas anno ab incarnatione Domini MCLXXI. Amen. »

Rigaud ne mentionne pas d'autre seigneur-patron que l'abbaye. Elle avait en même temps un fief qu'elle vendit avec le bénéfice aux Célestins de Rouen, le 27 janvier 1525 [1]. Dans le contrat de vente, qui fut approuvé par Georges d'Amboise, Jumièges cédait aux Célestins le patronage, la dîme et les oblations, à condition que ceux-ci fourniraient la pension canonique du *vicaire perpétuel,* et qu'ils feraient au grand monastère une rente annuelle de 30 livres. Il paraît qu'ils ne s'acquittèrent pas toujours très-bien de leurs obligations, car les archives de Jumièges conservent plusieurs pièces de procédure, débris de leurs querelles bénéficiales [2]. Toutefois les trois pouillés imprimés continuèrent de mentionner le patronage des Célestins. Puisque nous avons parlé des archives départementales, ajoutons qu'elles possèdent, pour Hautot-l'Auvray et la chapelle de Bon-Secours, un registre de fabrique, allant de 1727 à 1792.

En 1250, Hautot comptait 90 paroissiens, et 100 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 992 habitants.

Chapelle des Autels. — Sur la limite des deux paroisses de Fultot et de Hautot-l'Auvray, se trouve le hameau des Autels, dont le château relève de Fultot, tandis que la chapelle appartient à Hautot-l'Auvray. Ce nom d'Autels, en latin *Altaria,* paraît indiquer un ancien oratoire, un lieu primitivement consacré à Dieu [3]. L'analogue se rencontre dans les Authieux, dans Bréauté, dans La Chapelle et autres noms qui sont dus à des églises.

[1] Duplessis, tome Ier, page 535. — Les arch. départ. disent 1523. — [2] Arch. dép. — Abbaye de Jumièges. — [3] M. d'Estaintot, propriétaire du château des Autels, possède plusieurs titres où ce nom est écrit très-différemment : Par exemple un aveu de 1557 dit « N.-D. des Aoustez, » ainsi qu'un autre aveu de 1620. Un acte de 1633 dit : « la ferme des Autels, » et sur des lettres de bourgeoisie, délivrées en 1695, on voit figurer « un sieur des Autés. » Quelques personnes disent et écrivent « les Aoustés; » mais nous préférons suivre la *Carte du diocèse,* de 1785, et l'*Annuaire* de 1823 qui portent *les Autels.*

« Les Autels ou les Autieux, comme on l'a dit par corruption, ajoute M. Auguste Leprevost, étaient des églises inférieures, des espèces de succursales, comme les caractérise un cartulaire de Charles-le-Chauve, que nous croyons devoir citer : « Si necessitas populi exegerit ut plures fiant ecclesiæ, constituantur, ALTARIA : cùm ratione et auctoritate hoc faciant. » Or, il paraît que ces Autels ne s'établissaient jamais isolément. Partout où le souvenir en est conservé, on dit les Autels ou les Autieux, jamais l'Autel [1].

» Il existe en France quatre communes appelés les Autels, et dix appelées les Autieux. Ces dernières sont toutes en Normandie [2]. »

La chapelle des Autels, dédiée à Notre-Dame, est l'objet d'un pèlerinage fréquenté par les populations d'alentour. A l'intérieur j'ai remarqué les images de saint Gorgon, de saint Fiacre, de sainte Barbe et de sainte Austreberte.

Je ne trouve cette chapelle mentionnée nulle part, excepté dans la carte du diocèse, par Frémont et Dezauche.

Duplessis, le premier historien de nos églises rurales, n'en dit pas un mot. Cependant cet édifice date déjà de deux siècles. C'est une construction en grès, qui, sur sa porte, montre le chiffre de 1648. Le pavage est formé avec de petits carrés en terre cuite, qui caractérisent parfaitement leur époque. Dans ces derniers temps on a construit une nef neuve ou renouvelée. Une jolie contre-table en bois se voyait autrefois au fond de l'abside triangulaire. La Révolution l'a portée dans l'église de Hautot. Cette chapelle avait sans doute un seigneur-patron, car des armes se voient au bout du sanctuaire. Il est vraisemblable qu'elle relevait du fief des Autels.

Quand je dis que Duplessis ne parle point de cet oratoire, je dois ajouter pourtant qu'il mentionne sur la paroisse de Hotot, une ancienne chapelle de Lémanville, au hameau de ce nom. Selon lui, elle était depuis long-temps unie à la cure. Il raconte que cette chapelle, donnée à l'abbaye de Jumièges avec l'église paroissiale, lui avait été confirmée par le pape Eugène III, dans une bulle de 1147. Nous ignorons s'il faut voir ici la première origine de la chapelle des Autels. Ce qui est certain, c'est que le hameau de Limanville existe encore

[1] *Notes pour servir à la topographie et à l'histoire des communes du département de l'Eure*, p. 27. — [2] Id., p. 30.

près de Saint-Vaast-Dieppedalle, et qu'il a fourni, en 1268, un prieur à l'abbaye d'Ouville [1]. Dans le hameau même les habitants montrent une colline qu'ils appellent la *Côte de la Chapelle*.

ANVÉVILLE.

L'église de Saint-Pierre d'Anvéville [2], est située sur les plaines, à la naissance de vallons qui affluent dans le bassin de la Durdent. Des murs seuls entourent aujourd'hui son cimetière, jadis planté d'arbres comme tous ses voisins. L'édifice actuel a été travaillé bien des fois, et il porte sur lui l'empreinte de plusieurs générations. Fondé à l'époque féconde du XIIe siècle, il conserve de ce temps le côté nord de la nef et une porte latérale par où entraient les vicaires de la paroisse, habitant de ce côté, et plus anciennement les hommes qui se tenaient au haut de la nef.

Le lambris et la charpente du vaisseau sont du XVIe siècle, et en montrent les curieux emblêmes : c'est la vigne, symbole de l'Eucharistie, les chefs de saint Pierre et de saint Paul, fondateurs de l'Eglise et patrons de celle-ci, et les quatre attributs des évangélistes, vraies colonnes de l'édifice chrétien.

Le portail est de 1766, ainsi que le côté sud de la nef, le bout du chœur est du temps de Louis XVI et la sacristie de 1845. Quant aux chapelles latérales, elles ont été ajoutées récemment. M. l'abbé Guyant a fait celle de la Sainte-Vierge, en 1840, et M. l'abbé Dupuis celle du Sacré-Cœur, en 1844. Ce fut en démolissant les anciens murs de l'église, en 1840, que M. l'abbé Guyant trouva, sous le badigeon, la grande et curieuse inscription qu'il a fait religieusement encastrer dans le nouveau mur. C'est le plus grand échantillon d'épigraphie du XVe siècle que je connaisse. C'est tout un poème français qui ne compte pas moins de deux cents vers.

Cette église posséda, comme tant d'autres, beaucoup de richesses artistiques, aujourd'hui détruites ou perdues. Par exemple, que reste-t-il de ces vitraux du chœur, au bas des-

[1] *Regest. visit.*, ad annum, 1262. — [2] L'orthographe de ce village a beaucoup varié : *la Carte du diocèse de Rouen*, par Frémont et Dezauche, l'appelle *Enveville*. Le pouillé de 1648 dit *Onvéville*, celui de 1704 *Ouverville*, celui de 1738 *Anvéville* et *Anveville*. Enfin *la Description de la Haute-Normandie*, par Duplessis, donne *Onvéville*, *Envéville* et *Anvéville*. C'est ce dernier nom qui a survécu. On y comptait 90 feux en 1738, à présent c'est une succursale de 950 habitants.

quels on voyait encore, il y a cent ans, briller les armes de France, des Houdetot et des Sandouville? L'écu des Sandouville était *chargé de trois boucliers de gueules*, et celui des Houdetot était entouré du collier de Saint-Michel [1]. Vainement aussi vous chercheriez la grande table de pierre qui servait de maître-autel, don seigneurial autour duquel on lisait : « L'an de grâce 1496, Mᵉ Guillaume de Sandouville, chanoine, et Pierre de Sandouville, chevalier. Priez Dieu pour eux [2]. » En faisant des fouilles pour les derniers travaux, on rencontra de jolis bas-reliefs en pierre, sculptés au xvᵉ siècle, et la pierre tombale avec la fondation de Charles Osmont, greffier de la prévosté d'Yvetot, décédé le 29 novembre 1691. Il reste encore à l'entrée de l'église un joli bénitier, sculpté au xvᵉ ou au xviᵉ siècle. Une élégante colonne supporte une cuve couverte de feuilles de chêne ou de chardon.

Cette église dut posséder autrefois plusieurs intéressants tableaux, car, malgré les spoliations faites à diverses reprises, elle montre encore un tableau du xviᵉ siècle, représentant la Vierge et l'Enfant Jésus tenant une poire dans sa main, et une bonne toile du xviiiᵉ, sur laquelle Jésus donne à saint Pierre les clefs du royaume des Cieux.

Mais la partie vraiment interessante de cette église, ce sont les morts avec leurs caveaux, leurs fondations, leurs armoiries, leurs pierres tombales et leurs épitaphes. Il paraît bien qu'il y avait à Anvéville, appelé dans Farin Onvéville-Houdetot [3], une puissante seigneurie, dont les pieux maîtres présentaient à la cure, siégeaient dans le sanctuaire, couvraient l'église de leur ceinture féodale, parsemaient les cloches et les tableaux de leurs armoiries, et venaient enfin se reposer dans un caveau sépulcral préparé sous le chœur. La Révolution a violé leurs sépultures, dispersé leurs cendres au vent et enlevé les plombs pour couler des balles. Depuis ce temps le caveau est fermé pour toujours. Les inscriptions mêmes ont été exilées du chœur depuis le nouveau pavage. Nous ne saurions trop déplorer cette triste manie, qui fait préférer pour la maison de Dieu, le pavé d'une salle à manger, au lieu de ces larges pierres tombales, précieux souvenirs des chrétiens vertueux qui nous ont précédés dans la vie.

[1] Farin, *Hist. de Rouen*, part. v, p. 42, édit. de 1738. — [2] Id., ibid. — [3] Id., ibid.

Voici ce que nous avons pu lire sur les dalles échouées au bas du chœur : « L'an de grâce mil quatre cent (quatre-vingt-seize), discrète et noble personne Me Guill. de Sandouville, prestre, licentié en divin droit, proto-notaire de messire Pierre de Sandouville, conseiller ordinaire et maître des requêtes du roy Charles VIIIe de ce nom, et messire Pierre de Sandouville, chevalier, frère dudit Sandouville, ont fondé à toujours, etc. » Malheureusement on ne retrouve plus la dalle de pierre mentionnée par Farin [1], qui couvrait les restes mortels de Jehan de Sandouville et de sa femme, père et mère des deux fondateurs dont nous venons de parler.

Sur une pierre de marbre noir, on lit ce commencement d'épitaphe : « Haute et puissante dame Nicole de Herbouville. » Et immédiatement à côté : « Icy git haut et puissant seigneur messire Adrien de Houdetot, chevalier de l'ordre du Roy, gentilhomme ordinaire de sa chambre, seigneur, patron et chastelain d'Onvéville, Veauville-sous-les-Baons, Harville, Robertot, Bois-Gribout, Alvinbusq, etc. Sa vie fut glorieuse, parce que la vertu le suivit partout. Les grâces l'enlevèrent à Lyon, où il fit voir son courage sans perdre l'intégrité de ses mœurs. Sa valeur lui ayant fait chercher des dangers honorables, ne lui laissa craindre que le péché; ayant témoigné qu'il avait un cœur à tout entreprendre il remporta beaucoup d'honneur dans les armes, la justice fit alliance avec la gloire, dans ce monde la prudence le rendit arbitre universel des différents de ses voisins, etc., et Nicole de Herbouville, sa seconde femme. » Enfin je crois que l'inscription se termine ainsi : « ..... puissante dame Marie Dufour, épouse de François, marquis de Houdetot, dame douée de toutes les vertus. 1677. »

La réforme du chœur n'a rien respecté, et avec les seigneurs patrons elle a mis à la porte un digne curé du lieu, qui pourtant avec ses mains jointes et sa planète antique, semblait demander grâce. On lit sur sa pierre, bientôt effacée : « Cy gist discrète personne ...., paroisse d'Onveville, natif de la ville de Quaudebec, il décéda le ..... Priez Dieu pour luy. »

Duplessis [2] raconte qu'il y avait sur cette paroisse, au XVIe siècle, une chapelle de Saint-Pierre, appelée sur les registres de l'archevêché Saint-Pierre, et Saint-Martin en 1528, Saint-Pierre en 1559, et Saint-Nicolas et Saint-Martin en 1579.

[1] Farin, *Hist. de Rouen*, part. V, p. 12, édit. de 1738. — [2] T. Ier, p. 636.

Il nous reste peu d'archives manuscrites concernant cette église. Le dépôt départemental ne possède que quelques comptes de fabrique pour les années 1789, 1790 et 1791. C'est la fin de l'ancien régime et comme son acte de décès.

HÉRICOURT.

Pour un chrétien, Héricourt est le point le plus intéressant du pays de Caux; car si le baptême est la porte de l'église et du ciel, Héricourt est la première fontaine baptismale des Calètes.

Son nom s'est écrit de bien des manières. Evidemment il a la même origine que Harcourt, célèbre châtellenie normande. Aussi Eudes Rigaud, dans son pouillé, l'appelle-t-il indifféremment Harecort [1], Harecourt [2] et Hericuria [3], et dans le *Registre des Visites* Herecort [4], Harecort [5] et Hericort [6]. Depuis, les titres, les historiens et les géographes, ont dit Hérecourt, Héricour [7] ou Héricourt, comme aujourd'hui. Ce ne peut être que par une erreur de copiste que le savant Pommeraye écrit Hévicourt dans son *Histoire des Archevêques de Rouen*.

Plusieurs ont cherché l'étymologie du nom d'Héricourt, évidemment composé de deux mots. Duplessis, assez légèrement, fait venir le premier du teuton *her*, qui signifie maître. M. Guilmeth le tire plus naturellement du latin *herus*, qui veut dire la même chose. De sorte que tous deux arrivent aux mêmes conclusions par des chemins différents.

Le mot *cort* ou *court* vient du latin *curia* ou plutôt *curtis*, qui dans la basse latinité signifiait masure, enclos, en un mot ce que nos paysans appellent encore aujourd'hui la cour : « Dans Varron, dit à ce sujet l'un des plus savants archéologues normands, le mot *chors, chortis*, est employé avec la signification de basse-cour d'une métairie. C'est évidemment le genre d'enclos d'une maison rurale que nous désignons en Normandie par le nom de masure.

» Du génitif *chortis* est venu le mot barbare *curtis*, dont nous avons fait court et cour. Ce mot est souvent employé dans les lois des Allemands, des Visigoths et la loi salique,

[1] Pouillé édité par M. Bonin, dans le *Regestrum*, p. 30. — [2] Pouillé par Ange Godin. Arch. départ. — [3] Id., Bonin, p. 30. — [4] *Regest. visit.*, p. 20, 170, 516, 649. — [5] Id., p. 580. — [6] Id., p. 190. — [7] Carte du diocèse, par Fremont et Dezauche.

tantôt dans le sens primitif de cour, enclos autour d'une habitation rurale, tantôt dans le sens de cette habitation rurale, de cette métairie elle-même, tantôt enfin pour désigner quelqu'une des réunions judiciaires qui se tenaient à ciel ouvert, dans un enclos de ce genre, attenant à une habitation princière ou féodale.

» Le mot *chors* ne se trouve pas seulement dans Varron, mais encore dans Columelle et dans Palladius. Il vient visiblement des mots grecs Κορτος *septum*, enclos, Κυρτις fiscella, cavea, cage, panier. C'était donc un enclos fermé de pieux ou de haies pour renfermer les bestiaux ou les volailles. Cet enclos était originairement de forme ronde, et c'est à cause de cela qu'il a fourni au vocabulaire militaire le nom de la cohorte: *cohors* [1].»

Maintenant que nous savons l'étymologie d'Héricourt, on nous permettra d'exprimer notre surprise de rencontrer ce village dans le pays de Caux, où il est le seul qui possède cette terminaison si commune dans la Picardie et le pays de Bray. Commençons par dire que pour nous le pays de Caux commence au Havre, se poursuit le long des falaises jusqu'à Dieppe. De là, il coupe le pays par une ligne presque droite jusqu'à Saint-Victor-l'Abbaye, puis tourne vers Pavilly et Saint-Wandrille, afin de descendre la Seine jusqu'à la Hève. Eh bien, sur tout ce plateau péninsulaire, il y a des centaines de villages terminés en *ville*, et un seul en *court;* tandis qu'à partir de Dieppe jusqu'à la Somme, la terminaison *court* est très-fréquente et qu'elle domine dans le Bray normand et dans le Bray picard, où les noms en *ville* s'éclaircissent et disparaissent.

Nous croyons avoir trouvé la raison de cette différence dans la nature même des habitations de chacune de ces deux régions. Nous allons développer un moment notre pensée.

Dans le pays de Caux, c'est-à-dire entre Dieppe et le Havre, un village c'est la réunion morale de fermes et de hameaux isolés. Là, les fermes ou métairies se composent uniformément d'une enceinte carrée, garnie de fossés ou plutôt de retranchements plantés d'un double rang d'arbres de haute-futaie. Dans cet enclos fortifié, s'élèvent, sur différents points, d'abord l'habitation du fermier et de ses gens, la maison du maître *villa urbana*, puis les bergeries, les étables

[1] M. A. Leprevost, *Notes pour servir à la topographie et à l'histoire des communes du département de l'Eure*, p. 6.

et les écuries, la demeure des animaux, *villa rustica*, enfin sur d'autres points le four, les granges et la charretterie, *villa agraria* ou *fructuosa*. En un mot c'est le système des Romains qui couvrirent ce pays de *villas*, dont nous retrouvons partout les ruines [1]. A mon avis, c'est ce genre de construction, dont l'existence se perpétua dans ce pays aux périodes mérovingienne et carlovingienne, qui fut cause qu'à l'époque normande ou capétienne, le plus grand nombre de nos villages prit le nom de *villes*, terminaison si répandue chez nous, qu'il n'y a pas en France une seule province qui en possède autant que le pays de Caux. A coup sûr ce n'est pas qu'ici le nom de *ville* ou *villa* soit romain, pas le moins du monde ; il est roman et voilà tout. Il appartient à la basse latinité du xe et du xie siècle, et il s'est allié à un nom d'homme de ces temps-là. Je vais plus loin, je crois même que tous les noms terminés en *ville* sont relativement modernes, et que les noms mérovingiens ou carlovingiens étaient très-différents de ceux d'aujourd'hui.

Maintenant quant à la terminaison *court*, si elle est rare entre Dieppe et le Havre, elle est commune entre Dieppe et Eu, et très-abondante dans le pays de Bray et la Picardie, selon nous, cela tient au système des fermes et des maisons du pays. Dans l'archidiaconé d'Eu, dans la Picardie, les villages sont d'un seul tenant ou d'un seul morceau, témoins Bracquemont, Belleville, Berneval, Graincourt, etc. C'est une aggrégation autant matérielle que morale. Les maisons sont rangées sur un grand chemin, et chacune d'entre elles présente un carré parfait de constructions dans lequel on trouve, sous forme continue, l'habitation du maître, les étables, les écuries, les granges, les bergeries, etc. Tout cela forme un quadrilatère de maçonnerie qui communique avec la rue par une grande porte. Tout l'espace vide qui est au milieu s'appelle le *courtil*. Voilà, à mon avis, la raison de la différence des noms de villages dans les deux pays et la cause des désinences en *court* et en *ville*, si communes dans la Picardie et le pays de Caux.

[1] A Étretat, à Turretot, à Bordeaux, aux Loges, à Fongueusemare, à Colleville, à Saint-Jean-de-Folleville, dans le *Champ aux tuiles*, à Maulévrier, à Brotonne, à Vittefleur, à Cany, hameau de Wablenville, à Beauville-la-Cité, à Sainte-Marguerite-sur-Mer, à Saussemare-sur-le-Dun, à Sainte-Adresse, à Harfleur, etc.

Dans des temps plus anciens que la période normande et capétienne, Héricourt portait, suivant Adrien Valois, le nom glorieux de « Vicus Sancti Melloni, » et ce nom, il le devait au séjour qu'avait fait chez lui le premier évêque et le véritable apôtre de notre diocèse de Rouen.

Saint Mellon, né dans la Grande-Bretagne, était allé à Rome vers 257, pour y porter aux empereurs les tributs de sa province. Là, il eut le bonheur de connaître le pape saint Étienne qui le convertit au christianisme et l'envoya évangéliser la seconde Lyonnaise, dont Rouen était la métropole.

En passant à Auxerre, il guérit et convertit un charpentier nommé Lupillus. A Rouen il ressuscita Précordius, jeune Romain qui donna sa maison pour en faire un temple au vrai Dieu. Saint Mellon fonda l'église cathédrale de Rouen, dans l'endroit même où elle se trouve aujourd'hui.

Les auteurs de sa vie ajoutent qu'après avoir gouverné cinquante ans le diocèse, il se retira dans une solitude, soit pour s'y reposer, se voyant incapable, à cause de son extrême vieillesse, de continuer les fonctions de son épiscopat, ou afin de vaquer avec plus de liberté à la contemplation des choses célestes et se disposer à mourir de la mort des justes. Les actes de sa vie, « nous assurent qu'il fit choix, pour ce sujet, d'un petit ermitage, lieu de retraite fort commode pour son dessein, nommé Hévicourt; que c'étoit là que son cœur s'espandoit devant Dieu en l'oraison ; qu'il menoit là, non pas une vie d'un homme mortel, mais d'un ange ; et, en effet, il y estoit souvent visité des anges, qui versoient dans son âme les divines consolations; et un jour, qu'il estoit en prières, il reçut les heureuses nouvelles qu'il désiroit si ardemment. Un de ces esprits bien heureux luy apparut, et luy dit que le temps de sa mort approchoit, qu'il avoit heureusement fourni sa course, et qu'il pouvoit s'attendre de recevoir en bref la couronne de justice due à ses belles actions. En effet, après avoir donné quelques salutaires advertissemens à ceux qui estoient présens, sa belle âme quitta sa dépouille mortelle et s'envola au ciel, le 22 octobre de l'an 311, selon la plus commune opinion [1]. »

Nous rapportons ce fait sans y ajoûter une foi entière. Nous croyons que les moines du moyen-âge ont arrangé cette his-

[1] Pommeraye, *Hist. des Arch. de Rouen*, p. 44.

toire primitive à la façon des saints de leurs temps, époque tranquille et florissante de l'Église. En voyant tant de saints évêques quitter leurs sièges pour se retirer dans les cloîtres et dans les solitudes, afin d'y mourir en paix, ils ont pu croire qu'il en avait toujours été ainsi, et calquer sur ce patron les données vagues qu'ils avaient sur la vie de nos premiers apôtres.

Nous pensons, nous, que saint Mellon voyageait beaucoup comme tous les saints missionnaires des premiers temps, comme saint Denis, saint Firmin, saint Nicaise, saint Crespin, saint Martial, saint Martin, saint Victrice, et tant d'autres apôtres de la Gaule. Il parcourait constamment son diocèse, évangélisant les villes, les cités, les bourgs, les *villas* et les stations romaines. Loin de rechercher la paix des champs ou le repos des déserts, ces hommes apostoliques poursuivaient le travail des villes et aspiraient vers le laborieux enfantement des âmes à Jésus-Christ. A l'exemple de saint Paul et des apôtres leurs maîtres, ils s'attaquaient de préférence aux villes, source des erreurs qu'ils venaient combattre, foyer des vices qu'ils cherchaient à exterminer et centre de ce polythéisme dont ils venaient purger le monde. La mission des campagnes, la destruction du paganisme, proprement dit, fut l'œuvre de missions ultérieures, elle fut surtout l'ouvrage de ces patients cénobites, qui, comme saint Valery, saint Saens, saint Wandrille, vécurent avec tant d'édification au milieu des populations rurales et païennes.

Au III[e] et au IV[e] siècle de notre ère, le bassin de la Durdent loin d'être un pays sauvage comme l'insinuent les chroniqueurs du VII[e] siècle, était au contraire le centre d'une haute civilisation. Une population considérable affluait dans cette vallée. La station romaine de Gravinum, qui en occupait le milieu, rayonnait comme un soleil sur tous les points d'alentour. Aussi depuis sa source jusqu'à son embouchure, la Durdent est romaine sur tout son cours. Les tombeaux et le Câtelier de Veulettes, les mosaïques de Vittefleur et de Crosville, les villas et le grand cimetière romain de Cany, les médailles impériales et les tuiles à rebords, trouvées à Vittefleur, à Cany et à Héricourt, en sont encore aujourd'hui la preuve. A Héricourt les monnaies romaines circulent encore tant à l'église que dans le commerce. Ici, comme ailleurs, on les appelle des *sous à la Vierge*.

Depuis l'église de Saint-Denis jusqu'au moulin de Gréaume, on rencontre une quantité considérable de tuiles à rebords, de médailles en bronze, de poteries rouges et grises et même de la poterie samienne à reliefs, des meules à broyer en pouding, des murailles épaisses et tout l'entourage obligé des ruines romaines. Il y avait là, sur l'espace de deux kilomètres, une série d'habitations antiques qui doivent dater du temps de saint Mellon. Là, vivaient les hommes que l'envoyé de Dieu a évangélisés pendant sa vie, les infidèles que Jésus-Christ et l'Église lui avaient donnés pour enfants. Après les avoir convertis et baptisés, il mourut au milieu d'eux, le 22 octobre 311 selon Farin et Pommeraye, 314 selon les Bénédictins [1].

Sa dépouille mortelle ne resta pas arrêtée au milieu de ces enfants derniers nés. Elle était digne de devenir la pierre angulaire et fondamentale de notre métropole. Aussi Rouen la réclama. Pommeraye et Farin veulent qu'on l'ait enlevée de suite après sa mort. Nous croyons plutôt que sa cendre sera restée cent ans à Héricourt, auquel elle a donné son nom, et qu'au siècle suivant, lorsque saint Victrice eut construit de ses mains l'église de Saint-Gervais, pour les reliques que lui avait envoyées saint Ambroise, il aura descendu dans la crypte, à l'endroit que l'on voit encore, les restes mortels de saint Mellon et de saint Avitien, ces deux colonnes de l'église de Rouen.

De saint Mellon voici ce qui reste encore à Héricourt. D'abord le nom du pays, car le peuple ne dit jamais ni Saint-Denis ni Héricourt, il dit toujours Saint-Mellon, et telle est la destinée des saints, que partout où ils ont passé, leurs pas se sont gravés profondément dans l'esprit des peuples; partout où leur pied a foulé la terre, l'empreinte y est restée; puis un peu de sa sainte poussière que vous verrez dans l'église et son image sur le maître-autel; enfin la trace ou le souvenir de la maison qu'il habitaît au pied du mont du Pyval. En face de la fontaine de Saint-Mellon, il existe dans une prairie de la Durdent, un tertre rempli de murailles, dont les fortes dents sortent de dessous le gazon, et dont les lignes se dessinent sous l'herbe des prés, ce sont là les débris du château d'Héricourt. Le peuple les appelle les restes de la maison de saint Mellon. Voilà une fouille curieuse à faire; semblables tertres, semblables ruines, se trouvent dans la vallée de la Bresle, sous Gamaches, et là elles

[1] *Gall. Christ.*, t. XI, p. 6.

sont romaines comme toutes celles des bords de la Durdent.

Je ne puis m'empêcher de rattacher au séjour de notre premier apôtre dans cette vallée, la crypte découverte le 12 novembre 1847, au pied de la colline où est située l'église de Saint-Denis. Cette crypte s'enfonce dans un terrain appartenant en partie à la fabrique, et relevant autrefois du presbytère. Elle est orientée comme nos églises et elle a, comme elles, la forme d'une croix, mais plus grecque que latine. La longueur des bras est supérieure à celle du tronc principal. L'entrée en était dissimulée par d'épaisses murailles, et l'on n'y pénétrait que par une issue mystérieuse, à l'occident. Elle était bouchée depuis longtemps par des chûtes de remblai tombé de la colline[1].

La forme en est des plus vénérables. C'est une croix taillée dans le roc vif, dont la voûte a été maçonnée d'une façon ogivale ou pointue. Le revêtement des murs est en moëllon assez petit et assez frais. Le tuf n'a été employé que dans les arceaux de la croix. J'ai vu à Sainte-Marguerite une voûte romane semblable à celle-là. Seulement cette dernière était entièrement en tuf. Je crois la crypte de saint Mellon véritablement antique, tandis que le revêtement serait du IXe ou du Xe siècle. Dans le mur du fond, on distingue encore la place d'une table, simple autel du vieux temps, et deux trous comme pour placer les luminaires. L'entrée est une ouverture aiguë en pierre tuffeuse. Rien ne m'arrachera de la pensée que cette crypte mystérieuse devait être l'église primitive des persécutions. L'église d'aujourd'hui aura germé sur ces catacombes. Ne connaissant pas de crypte au tombeau de saint Mellon, je l'y supposerais assurément. La voyant si bien à sa place, je ne puis douter de son origine apostolique.

Mais il est un monument qui domine tous les autres et qui entraîne forcément la conviction avec lui. C'est un témoin toujours vivant qui, à travers les siècles, et qui parle chaque année par cette grande voix du peuple que l'on appelle la voix de Dieu. Nous voulons signaler ici la fontaine vénérée que l'on trouve au pied du Pyval, sur le bord du grand chemin qui conduit d'Yvetot à Cany. Elle est là, placée à l'ombre de hauts peupliers et cachée sous une voûte de maçonnerie

[1] Voici les proportions de cette crypte : longueur 5 m 40, hauteur 2 m 25, largeur 2 m 20 à 2 m, longueur des bras de croix 6 m 30.

ornée de bas-reliefs très-mutilés. Ces sculptures, déjà usées en 1780, « représentaient, dit un curé du lieu, quelques-unes des actions mémorables de la vie du saint évêque. » C'est à cette source mystérieuse et vénérable, encore appelée le Petit-Saint-Mellon, que le saint a baptisé, suivant la tradition. Nous n'en doutons nullement, pas plus que nous ne doutons des baptistères de saint Valery [1], de saint Saëns [2], de saint Hellier [3], de saint Ribert [4], de saint Samson [5], de saint Nicaise [6], de saint Landulphe [7], de saint Salve [8], de saint Meen [9], de saint Flave [10], de saint Pierre [11], et de tant d'autres restés encore ouverts depuis des siècles et exposés à la vénération des peuples. Toute l'année on y vient plonger les enfants malades, mais c'est surtout le lundi de la Pentecôte que l'on afflue ici. Or, remarquez bien que la Pentecôte est une des deux fêtes baptismales de l'Église et l'anniversaire de la conversion des Gentils à la foi.

Du reste cette pensée qui nous poursuit depuis long-temps [12] de voir les baptistères primitifs dans les mares des saints, et un reste de l'ancien baptême dans l'immersion des enfants, n'avait pas échappé à un curé de Saint-Denis-d'Héricourt, au siècle dernier. Nous sommes heureux de citer ici son témoignage, que nous ne connaissions pas, et que certes nous n'avons pas commandé pour le besoin de notre cause.

« Depuis nombre de siècles, dit M. Duquesney, la dévotion du peuple à cette fontaine, est telle qu'il y vient avec affluence, surtout le lundi de la Pentecôte, jour où l'on y apporte processionnellement les reliques du saint pontife, des femmes de tous les alentours, pour y baigner leurs enfants, malades de la fièvre, dans la confiance où elles sont d'obtenir, par la vertu de ces eaux, qu'elles regardent comme miraculeuses, autant que par les mérites du saint, leur prompte guérison ; pratique peut-être un peu superstitieuse, et qui pourrait quelquefois mettre en danger la vie de ces innocentes victimes. Mais vouloir, sur une

[1] A Saint-Valery-sur-Somme, à Pons, près Eu, etc. — [2] A Saint-Saëns, au Câtelier et au Camp-Souverain. — [3] A Saint-Hellier, près Bellencombre. — [4] A Quièvrecourt, à Charlemesnil, à Torcy-le-Grand. — [5] A Pentalle. — [6] A Vaux, près Triel, où il baptisa 318 infidèles. — [7] Évêque d'Évreux, à Bérengeville-la-Rivière. — [8] A Saint-Saire-en-Bray. — [9] A Pentalle. — [10] Fontaine de St-Filleul, à Rouen. — [11] A Rome, dans la prison Mamertine. — [12] Voyez *les Églises rurales de l'arrond. de Dieppe*, p. 341 et 411.

pareille matière, désabuser la crédulité du peuple, serait une tentative aussi téméraire qu'inutile ; d'ailleurs, tout ce qui tend à ébranler la foi, ou à éloigner de la religion l'homme simple et rustique, est si délicat, que l'on ne doit pas se déclarer trop ouvertement contre ces sortes de pratiques, anciennement consacrées par la piété de nos pères.

» Il n'y a même pas lieu de douter que des usages qui se perpétuent ainsi, de génération en génération, depuis une si longue suite de siècles, n'aient une cause et ne tiennent à des événements qui, s'ils étaient mieux connus, suffiraient pour imposer plus de circonspection aux personnes qui se piquent de raisonner.

» Ne pourrait-on pas penser, par exemple, au sujet de la fontaine dont il est ici question, que le saint évêque y aurait administré le sacrement de baptême à quelques prosélytes, que son zèle apostolique avait amenés à la connaissance de l'Évangile ? Et à mesure que la religion chrétienne s'étendait et faisait des progrès dans le pays, cette fontaine ne pouvait-elle pas être comme le rendez-vous où les nouveaux fidèles allaient se communiquer les eaux salutaires du baptême, surtout dans un temps, dans un pays, où la mémoire du saint était dans la plus grande vénération, et où il y avait encore très-peu d'édifices publics consacrés au culte du vrai Dieu ? Cette conjecture paraît d'autant plus plausible, que l'entrée du temple saint n'était permise qu'à ceux qui, en se purifiant et se régénérant dans les eaux du baptême, avaient fait preuve de leur renoncement au culte des faux Dieux. Or, l'immersion qui se pratique de nos jours, à cette fontaine, n'est-elle pas un signe représentatif de cette première institution, avec cette différence que l'ignorance aura ensuite appliqué au soulagement du corps, ce qui, dans l'origine, était le salut et le remède de l'âme. »

Et maintenant c'est donc avec raison que nous pouvons appeler la Durdent, cette vieille *Quitefléde* [1] des hommes du Nord, *le Jourdain de la Normandie*, puisque c'est à une de ses sources que nous avons été régénérés de la main du premier et du plus vénérable de nos apôtres. Déjà, peut-être, dans les fontaines sacrées du Hanouard et de Sommesnil, les saints évê-

[1] Orderic Vital l'appelle *fluvium Quitefledam* — Elle dut emprunter le nom de Duredent à « Willermus Dens-Durus » qui vivait en 1066.



ques et martyrs Denis, de Paris, et Firmin, d'Amiens, étaient venus baptiser nos pères lors de leurs missions évangéliques à Rouen [1] et dans le pays des Calètes [2].

SAINT-DENIS OU SAINT-MELLON-D'HÉRICOURT.

L'église de Saint-Denis-d'Héricourt, fille aînée de nos métropolitains et héritière des premiers travaux de nos apôtres, est peu digne de sa noble et antique origine. Elle a germé, pour ainsi dire, sur des catacombes, et elle est aujourd'hui greffée sur la colline, comme pour dire qu'elle règne sur le pays d'alentour. Cette position escarpée, est pittoresque et religieuse, j'en conviens, mais elle est peu commode pour les habitants. Aussi en 1768, lorsque l'on refit à neuf toute la grande nef, on délibéra long-temps si on ne la transporterait pas sur la plaine, au centre de la paroisse, au hameau du Petit-Vauville, là où quelques-uns veulent qu'ait habité saint Mellon. M. le curé consentait à rebâtir le chœur, le prince de Monaco, seigneur-patron, donnait le terrain tout entier, des fermiers offraient de faire gratuitement le transport des matériaux, et cependant ce projet ne réussit pas, au grand regret du bon curé, historien de la paroisse.

Du vieil oratoire, que l'on prétend avoir été bâti par saint Mellon, au IVe siècle, en l'honneur de saint Denis, pas n'est besoin de dire qu'il ne reste rien aujourd'hui. Au XIe siècle, cette église fut reconstruite, comme toutes les autres, avec le tuf de la vallée. Il y a deux ans, on voyait encore, de cet âge, des contre-forts, des cintres et des modillons, au chœur et aux transepts. Le XIIe siècle dut percer dans le sanctuaire les fenêtres terminales.

Dans ces derniers temps, le chœur et la partie haute de cette église, étaient dans un tel délabrement, qu'il y avait péril à y célébrer les saints mystères. C'est donc avec beaucoup de raison que la paroisse a songé à renouveler ce vieux monument. Le 3 novembre 1850, M. l'abbé Robert, d'Yvetot, présenta un plan qui fut approuvé le 21 décembre suivant. Il créait deux nefs ou chapelles de chaque côté du chœur, et terminait le tout par trois absides circulaires. Le style adopté est le roman. Le clocher reste sur les transepts et formera une tour carrée, percée de deux rangs de fenêtres cintrées. Les fenêtres et les

[1] *Hist. ecclésiast. de Normandie*, par Trigan, t. Ier, p. 11. — [2] Légende du bréviaire d'Amiens.

contre-forts doivent être appareillés avec de la pierre de Duclair, les absides et les modillons seront en pierre tuffeuse du bassin de la Durdent.

M. l'abbé Anias, curé de la paroisse, s'est dévoué corps et âme à la reconstruction de son église. Il poursuit cette bonne œuvre, avec un zèle que je ne craindrai pas d'appeler apostolique. Il a toute la sainte ardeur que viennent de déployer, pour la beauté de la maison de Dieu, l'abbé Thomas, à Tôtes; l'abbé Thomassin, à Veauville; l'abbé Bolot, à Oissel; l'abbé Valois, aux Petites-Ventes; l'abbé Beaupel, à Saint-Vincent-de-Paul et l'abbé Godefroy, à Bon-Secours, près Rouen. On est heureux de voir revivre, dans notre jeune génération sacerdotale, toute la foi des temps primitifs, et nos contemporains ne seront pas indignes des grands saints qui nous ont visités. La terre, arrosée des sueurs de saint Mellon, porte encore, après quinze siècles, une moisson digne de lui, car ici M. le curé a trouvé dans le maire, M. Guérin, et dans tous ses paroissiens, des collaborateurs dignes de sa foi et de sa charité.

En creusant les fondations du nouveau sanctuaire, on a rencontré une magnifique pierre tombale, sur laquelle est gravée la figure d'un prêtre, vêtu d'une aube fleurdelysée et tenant un calice dans ses mains, selon l'usage. On lit autour : « Cigist Jehan de Trouville, jadis prestre de Saint-Denis de Hérecourt, qui trespassa l'an de grâce M. CCC. V, le jeusdi devant la saint Philippe et saint Jacques. Dieu ait merci de son âme. Amen. » Messire Jehan de Trouville n'est pas le seul des anciens curés de Saint-Denis dont le nom soit parvenu jusqu'à nous. Eudes Rigaud nous fait connaître le prêtre Robert, qui au temps de saint Louis percevait 30 livres de revenu sur ce bénéfice.

L'un des pasteurs les plus distingués de cette église, ce fut certainement Mᵉ Pierre de Bony qui, nourri de la lecture des Peres de l'Église, publia, sous Louis XIV, un tableau des mœurs des premiers chrétiens, pour servir de critique à la vie des chrétiens de son temps. Ce livre rare, curieux et plein d'érudition, est intitulé : *L'esprit du Christianisme représenté dans les mœurs des premiers chrétiens*, par M. Pierre de Bony, prestre, curé de Saint-Denis-d'Héricourt, vulgairement Saint-Mellon, au diocèse de Rouen, in-18 de 277 pages, imprimé à Rouen, chez Jacques Lucas, rue aux Juifs, aux Globes, en 1671. Cet



écrit, rédigé en forme de lettre, est dédié à M. le B. *** et approuvé par M. Lecornetier, curé d'Allouville et docteur en théologie de la faculté de Paris.

Enfin le dernier curé dont nous ayons à faire mention, est M. Duquesney qui, après avoir exercé ici le saint ministère depuis 1761 jusqu'à la Révolution, y mourut le 16 nivôse an III, à l'âge de 65 ans. Ce brave homme crut utiliser grandement ses loisirs, en rédigeant, en janvier 1781, une *Notice de la paroisse de Saint-Denis-d'Héricourt, vulgò Saint-Mellon,* qu'il a consignée sur un registre de l'église, et à laquelle nous avons fait des emprunts.

Dans l'examen de l'église il ne nous reste plus à voir que l'ameublement. Le baptistère en pierre est une cuve du XIIIe siècle, supportée par quatre personnages accroupis, un moine, un chevalier, un manant et une femme. C'est toute la société au moyen-âge.

La contre-table, en bois, est du XVIIe siècle. Là sont saint Denis et saint Mellon, et les deux châsses de ces saints; sur celle de saint Denis on voit les apôtres saint Pierre et saint Paul, un saint Simon et un saint Jude; sur celle de saint Mellon sont saint Jean-Baptiste, saint Jean-l'Evangéliste, saint Jacques-le-Majeur et un autre apôtre. Ces quatre médaillons sont des émaux de Limoges, je les crois du XIVe ou du XVe siècle. On dit que la châsse de saint Mellon renferme beaucoup d'autres reliques. Cette châsse est descendue solennelle- tous les lundis de la Pentecôte, et portée processionnellement à la fontaine. Toute l'année on y brûle des cierges et l'on y dit des évangiles.

Dans le transept sud est la chapelle de Sainte-Marie-Egyptienne. On y voit la sainte se retirant dans le désert avec un pain dans ses mains, d'après la légende qui dit qu'en partant elle demanda son viatique. Pour cet emblême, le peuple, qui a grande confiance en elle, dépose tous les jours des morceaux de pain sur son autel. J'en ai vu trois le 20 mars 1849, et M. le curé m'a dit qu'on pouvait nourrir un pauvre toute l'année avec les offrandes.

Le patron-présentateur de la cure fut toujours le seigneur de la terre. Au XIIIe siècle c'étaient les héritiers du sire de la Roquefort; à la fin du XVIIIe siècle le prince de Monaco, comme héritier des sires de Mortemer et d'Estoutteville, car la sei-

gneurie d'Héricourt dépendait dans ces derniers temps du duché d'Estoutteville.

Sous saint Louis cette paroisse comptait 70 paroissiens; en 1738 60 feux, et 90 en 1781. Aujourd'hui c'est une commune de 600 âmes qui, avec l'annexe de Saint-Riquier, forme une succursale de 900 habitants. Ces deux populations sont tellement voisines, leurs intérêts sont si bien mêlés, que l'on devrait n'en faire plus qu'une seule commune et une seule paroisse, sous le vieux nom d'Héricourt.

Les deux derniers faits religieux qui nous restent à citer ici sont la bénédiction d'une cloche neuve, le 26 octobre 1842; elle avait été fondue par Caplain, du Petit-Couronne; puis l'érection d'un calvaire, planté sur le haut de la côte, le 5 octobre 1828, en souvenir d'une mission ordonnée par Mgr le cardinal prince de Croy. Sept paroisses assistaient à la cérémonie. N'oublions pas non plus un bienfait : en 1280, Jean Cabot, chevalier, sire du Petit-Vauville, donna à la paroisse de Saint-Denis une prairie-commune, dont ils jouissent encore.

SAINT-RIQUIER-D'HÉRICOURT.

L'église de Saint-Riquier d'Héricourt, située au fond de la vallée, a été rebâtie au siècle dernier, excepté le pignon de l'ouest où fut un clocher avec deux tinterelles. On remarque dans les murs quelques pierres tuffeuses du XIIe siècle. La croix de pierre du cimetière présente quatre statues du XVIe.

Non loin de cette église on voit dans la prairie des mottes qui pourraient bien être antiques. Nous lisons dans le registre de la vente des domaines nationaux de première origine que la chapelle de Saint-Martin, à Saint-Riquier-d'Héricourt fut vendue 855 fr. par le district de Cany, le 18 mars 1792. Cette chapelle était celle de Gréaume, dans le clos de laquelle s'est tenue long-temps la célèbre foire de ce nom, appelée parfois la *foire aux moutons*. Elle se tient à présent dans une prairie voisine de l'église de Saint-Riquier.

Suivant la notice du bon curé de Saint-Denis, rédigée en 1781, il y avait déjà vingt-cinq ans que la chapelle de Saint-Martin de Gréaume était tombée en ruines. Le patron avait été transféré dans l'église de Saint-Riquier, où il accompagne à la contre-table le saint fondateur de Centule.

Le patron-présentateur de cette cure était le seigneur de la

terre. Au XIII[e] siècle Rigaud nous dit qu'il s'appelait Godefroy de Harecourt. Son manoir était sans doute assis sur cette grande motte fossoyée que l'on trouve au bord du chemin de Fauville, au midi de l'église. Il présenta à l'auteur des *Visites pastorales,* le prêtre Étienne qui comptait alors 70 paroissiens. En 1738 il y avait 26 feux, et aujourd'hui c'est une commune de 300 âmes, annexée à la succursale de Saint-Denis.

La Chapelle du Bos-Col. — A l'extrémité des avenues du château du Bos-Col, possédé aujourd'hui par la famille de Beauvoir, on trouve près d'un taillis placé sur le bord de la route et dominant les sources de la Durdent, une chapelle en brique rouge, rebâtie en 1766, et dédiée de toute antiquité à saint Gilles, le plus célèbre des solitaires de la France mérovingienne. Ce saint du désert est placé sur l'autel avec sa biche, emblême champêtre qui convient bien à un oratoire isolé dans les bois. Sur les murs brillent les armes des patrons effacées au dehors, conservées au dedans, témoignage toujours parlant du patronage seigneurial, qui n'a fini qu'en 1789.

La tradition fait de cette chapelle l'ancienne maladerie d'Héricourt, dont les blanches cellules ont disparu avec les lépreux. Une herbe verdoyante et immortelle, par sa reproduction, recouvre jusqu'aux ruines de cet asile de la misère antique. Un vieux puits atteste dans ce désert le séjour de l'homme. De toute cette foule qui se pressait dans cette solitaire enceinte, il n'y a plus que les pèlerins qui viennent s'y faire dire des évangiles, le 1[er] de septembre, jour de la fête du patron, et le lundi de l'Octave de l'Ascension. Au XIII[e] siècle, cet hospice de malades appelé « Leprosaria de Hericurià, » avait un chapelain attaché à son service et qui y remplissait les fonctions de curé. Eudes Rigaud y reçut de son temps un clerc nommé Durand, qui avait été présenté par le chevalier Godefroy Durescu, seigneur du manoir du Bos-Col. En confirmant cette nomination, l'archevêque conféra au chapelain le soin des âmes des habitants de la maison sains ou malades « sanorum et leprosorum. »

C'est probablement à cette maladerie qu'appartenaient les deux Frères, prêtres, que Rigaud reprit dans une calende et auxquels il fit promettre amendement dans le chapitre de l'abbaye d'Ouville [1].

[1] *Regest. visit.*, p. 30 et 649.

OHERVILLE.

Cette paroisse devait en former deux autrefois, l'une sous le nom d'Auffay, et l'autre sous celui d'Oherville. Quelques étymologistes pensent que lors de la fusion des deux hameaux on aura voulu marier les noms et n'en faire qu'un seul. Ainsi l'on aura dit Auffay-Herville, et par abréviation Oherville, car il faut bien observer que tous les anciens titres disent Harvilla, Hervilla et non Oherville. Le peuple, lui-même, dit encore Herville, et fort souvent les registres de fabrique souscrivent à cette prononciation populaire.

Auffay est un grand hameau, situé sur la plaine qui domine à l'est la vallée de la Durdent. Ce fut le siége d'une vieille châtellenie, possédée jadis par de vaillants seigneurs de ce nom, et aujourd'hui le domaine de l'honorable famille Lepoulletier d'Auffay. Toutes ces maisons furent pieuses et libérales envers l'église. Leur manoir féodal, assis autrefois sur une motte entourée de fossés, dont on voit encore les restes, est devenu à la Renaissance un élégant castel en brique rouge et en pierre blanche, d'un goût exquis et d'une physionomie chevaleresque. Par son assiette élevée, par sa forme svelte, gracieuse et pittoresque, par l'élégance de ses fenêtres et de ses tourelles, le château d'Auffay est un des plus jolis de la province. Comme tous ses confrères de Normandie, il est entouré de ces hêtres verdoyants et touffus, que j'appelle par excellence les amis du pays de Caux. Aussi c'est à eux qu'il doit son nom d'*Altifagus*, Auffay ou Auffy comme disent les paysans. Le plateau était autrefois couvert de massifs de hêtres dispersés depuis la Révolution.

Outre le château, ce quartier dut posséder une église, depuis long-temps détruite et transférée dans l'église de Herville, dont elle forma une seconde portion de cure, sous le nom de Saint-Philbert, à la nomination des seigneurs d'Auffay.

La seconde portion était celle d'Oherville, sous le vocable de Notre-Dame, antique patronne de cette église, fondée dans les premiers siècles chrétiens de la Neustrie. Cette vieille maison de prière est magnifiquement assise sur le penchant de la colline et domine fièrement la vallée de la Durdent, à l'endroit où elle est la plus fraîche, la plus coquette et la plus gracieuse. Autour de cette église, anciennement bâtie en tuf,

on montre dans une cour, placée à l'est de l'église, des restes de constructions qu'une tradition non interrompue prétend être les ruines d'une collégiale. Là, dit-on, vivaient quatre chanoines qui menaient vie commune pendant la semaine, et qui le dimanche se dispersaient pour célébrer le service divin dans les quatre églises qu'ils desservaient, savoir : Saint-Denis du Hanouard, Saint-Firmin de Sommesnil, Saint-Pierre de Robertot et Notre-Dame de Herville. L'histoire ne parle point de cette collégiale, qui a dû subsister au XIe et au XIIe siècle. Mais la tradition, appuyée par les monuments qui restent, nous paraît un motif suffisant pour en attester l'existence.

La chanoinerie était pleinement supprimée au XIIIe siècle, mais les deux cures étaient toujours séparées lorsque Eudes Rigaud rédigea, sous saint Louis, le pouillé de son diocèse. Herville, appelé par lui Charville, avait deux curés, Eustache, dont le bénéfice valait 30 livres et comptait 60 paroissiens, et Nicolas, avec 12 livres et 18 paroissiens [1]. Il y avait aussi deux seigneurs-patrons, Lucas Mallet, chevalier, et les héritiers de Thomas « de la Rivière. »

Comme on le voit, les deux portions étaient distinctement observées dès ce temps-là, et alors, comme en 1789, le curé de la première portion s'appelait le curé d'Oherville, et celui de la seconde s'intitulait curé d'Auffay. Le chœur avait deux portes, et ils avaient chacun la leur pour y entrer, je pense qu'ils célébraient à tour de rôle.

On dit que l'église d'Oherville avait alors trois nefs, les constructions que l'on rencontre dans le cimetière prouvent qu'elle fut autrefois différente de ce qu'elle est aujourd'hui. La nef actuelle est la partie la plus ancienne de cette église. Le tuf et le vieux silex de sa construction indiquent le XIe siècle, sauf le grand portail qui a été refait dernièrement. Le clocher, entre chœur et nef, a conservé sa place primitive, quoiqu'il ait été rebâti entièrement au XVIe siècle, avec le grès du pays. La flèche d'ardoise qui le surmonte abritait trois cloches, fondues par Poisson, de Rouen, en 1785. Les deux transepts renferment deux chapelettes seigneuriales, jadis dédiées à saint Roch et à saint Sébastien. Au bout du transept nord, M. l'abbé

[1] La population était en 1738 de 250 habitants ; aujourd'hui elle est de 500 âmes.

sont romanes comme toutes celles des bords de la Durdent.

Je ne puis m'empêcher de rattacher au séjour de notre premier apôtre dans cette vallée, la crypte découverte le 12 novembre 1847, au pied de la colline où est située l'église de Saint-Denis. Cette crypte s'enfonce dans un terrain appartenant en partie à la fabrique, et relevant autrefois du presbytère. Elle est orientée comme nos églises et elle a comme elles, la forme d'une croix, mais plus grecque que latine. La longueur des bras est supérieure à celle du tronc principal. L'entrée en était dissimulée par d'épaisses murailles, et l'on n'y pénétrait que par une issue mystérieuse, à l'occident. Elle était bouchée depuis longtemps par des chûtes de remblai tombé de la colline [1].

La forme en est des plus vénérables. C'est une croix taillée dans le roc vif, dont la voûte a été maçonnée d'une façon ogivale ou pointue. Le revêtement des murs est en moellon assez petit et assez gras. Le tuf n'a été employé que dans les arceaux de la croix. J'ai vu à Sainte-Marguerite une voûte romane semblable à celle-là. Seulement cette dernière était entièrement en tuf. Je crois la crypte de saint Mellon véritablement antique, tandis que le revêtement serait du IXe ou du Xe siècle. Dans le mur du fond, on distingue encore la place d'une table, simple autel du vieux temps, et deux trous comme pour placer les luminaires. L'entrée est une ouverture aigüe en pierre tuffeuse. Rien ne m'arrachera de la pensée, que cette crypte mystérieuse devait être l'église primitive des persécutions. L'église d'aujourd'hui aura germé sur ces catacombes. Ne connaissant pas de crypte au tombeau de saint Mellon, je l'y supposerais assurément. La voyant si bien placée, je ne puis douter de son origine apostolique.

Mais il est un monument qui domine tous les autres et qui entraîne totalement la conviction avec lui. C'est un témoin toujours vivant qui a traversé les siècles, et qui parle chaque année par cette grande voix du peuple, que l'on appelle la voix de Dieu. Nous voulons signaler ici la fontaine vénérée que l'on trouve au pied du Pyval, sur le bord du grand chemin qui conduit d'Yvetot à Cany. Elle est là, placée à l'ombre de hauts peupliers et cachée sous une voûte de maçonnerie

[1] Voici les proportions de cette crypte : longueur 5 m. 90 ; hauteur 2 m. 25 ; largeur 2 m. 20 à 25 ; longueur des bras de croix 6 m. 30.

ornée de bas-reliefs très-mutilés. Ces sculptures, déjà usées en 1780, « représentaient, dit un curé du lieu, quelques-unes des actions mémorables de la vie du saint évêque. » C'est à cette source mystérieuse et vénérable, encore appelée le Petit-Saint-Mellon, que le saint a baptisé, suivant la tradition. Nous n'en doutons nullement, pas plus que nous ne doutons des baptistères de saint Valery [1], de saint Saëns [2], de saint Hellier [3], de saint Ribert [4], de saint Samson [5], de saint Nicaise [6], de saint Landulphe [7], de saint Salve [8], de saint Meen [9], de saint Flave [10], de saint Pierre [11], et de tant d'autres restés encore ouverts depuis des siècles et exposés à la vénération des peuples. Toute l'année on y vient plonger les enfants malades, mais c'est surtout le lundi de la Pentecôte que l'on afflue ici. Or, remarquez bien que la Pentecôte est une des deux fêtes baptismales de l'Église et l'anniversaire de la conversion des Gentils à la foi.

Du reste cette pensée qui nous poursuit depuis long-temps [12] de voir les baptistères primitifs dans les mares des saints, et un reste de l'ancien baptême dans l'immersion des enfants, n'avait pas échappé à un curé de Saint-Denis-d'Héricourt, au siècle dernier. Nous sommes heureux de citer ici son témoignage, que nous ne connaissions pas, et que certes nous n'avons pas commandé pour le besoin de notre cause.

« Depuis nombre de siècles, dit M. Duquesney, la dévotion du peuple à cette fontaine, est telle qu'il y vient avec affluence, surtout le lundi de la Pentecôte, jour où l'on y apporte processionnellement les reliques du saint pontife, des femmes de tous les alentours, pour y baigner leurs enfants, malades de la fièvre, dans la confiance où elles sont d'obtenir, par la vertu de ces eaux, qu'elles regardent comme miraculeuses, autant que par les mérites du saint, leur prompte guérison ; pratique peut-être un peu superstitieuse, et qui pourrait quelquefois mettre en danger la vie de ces innocentes victimes. Mais vouloir, sur une

[1] A Saint-Valery-sur-Somme, à Pons, près Eu, etc. — [2] A Saint-Saëns, au Câtelier et au Camp-Souverain. — [3] A Saint-Hellier, près Bellencombre. — [4] A Quièvrecourt, à Charlemesnil, à Torcy-le-Grand. — [5] A Pentalle. — [6] A Vaux, près Triel, où il baptisa 318 infidèles. — [7] Évêque d'Évreux, à Bérengeville-la-Rivière. — [8] A Saint-Saire-en-Bray. — [9] A Pentalle. — [10] Fontaine de St-Filleul, à Rouen. — [11] A Rome, dans la prison Mamertine. — [12] Voyez *les Églises rurales de l'arrond. de Dieppe*, p. 341 et 411.

à la Cour des Aides de Normandie. Le roi Louis XIII, par lettres-patentes d'avril 1623, confirma cette vente, sépara Sommesnil du fief de Cleuville, l'érigea en plein fief de haubert, mais relevant toujours féodalement de la baronie de Cleuville [1].

Jean Bigot, mort en 1645, avait voulu que son cœur fût rapporté dans l'église de Sommesnil. On le plaça, en effet, sous le lutrin, là où une dalle de marbre noir montre encore un cœur en relief, avec cette inscription presque effacée : « Icy repose le cœur de Jean Bigot... lequel trespassa... 1645. Priez Dieu pour luy. » Jean Bigot laissa pour héritier un fils du même nom qui ne vécut que quelques années et céda sa place à Nicolas Bigot, à qui l'on attribue le château.

Ce dernier voulut l'asseoir au milieu de superbes avenues, dessinées et plantées sous son inspiration, par une main habile. Il commença par les deux portes, qui sont de vrais arcs-de-triomphe, dans le style communément appelé *Médicis* [2]. La brique rouge s'y marie heureusement avec la pierre blanche, la partie antérieure est d'ordre ionique, la partie postérieure est d'ordre dorique. Quoique la Révolution ait grossièrement effacé les armes d'une famille à jamais vénérable, ces deux portails n'en restent pas moins un des plus curieux monuments civils de notre département.

Avec les portes Jean Bigot construisit aussi les bâtiments communs, tels que remise, écurie, maisons de garde, de concierge et de domestiques. Le château qui devait suivre, eût été magnifique, si l'on en juge par le plan qui semble l'œuvre de Mansard ou de Lenôtre. Mais le président s'arrêta tout-à-coup vers 1660, il se résigna à habiter les écuries, et c'est encore aujourd'hui tout le château de Sommesnil. Elles n'en sont pas moins une très-convenable habitation. Le peuple, qui rit de tout, ne vit plus dans ces préparatifs qu'un acte de folie, et il répandit le bruit que M. de Sommesnil s'était ruiné, rien qu'avec les portes de son château. Mais ce temps d'arrêt était un acte de sagesse, et la véritable cause de la cessation du travail c'étaient dix-neuf enfants qui venaient de lui naître.

Les châtelains de Sommesnil étaient patrons-présentateurs de la cure. En 1655 messire Jean Bigot donna ce bénéfice à son frère Lanfranc Bigot, qui fut un excellent curé. L'église

[1] Duplessis, t. Ier, p. 223. — [2] Il faut convenir que le style des deux portes convient plutôt à Jean qu'à Nicolas Bigot.

de Sommesnil était bâtie dans les grandes avenues du château dont elle était comme la chapelle. Construite au XIIIe siècle, au temps de la ferveur chrétienne et chevaleresque, elle avait été ruinée à diverses reprises par l'action du temps et des hommes. Restaurée à la Renaissance par les Etoutteville, elle vit placer sur le portail un clocher en grès qui n'a jamais été fini. Messire Laufranc Bigot répara la nef et la refit presque en entier. Il donna à l'église deux petits transepts qui forment deux vraies chapelettes, dont il fonda et dota les autels. Le chœur fut également réparé et lambrissé par lui.

M. Bigot ne se contenta pas de la reconstruction matérielle de son église. Il travailla aussi à son édification morale et à son avancement spirituel. Ce fut à cette intention qu'il fonda de petites écoles pour tous les jours et des catéchismes les dimanches et fêtes de l'année. Pour l'entretien de ces deux institutions salutaires, il légua au trésor une rente de 100 livres, afin de payer le prêtre qui tiendrait les petites écoles et ferait le catéchisme. L'exécuteur testamentaire de cet excellent ecclésiastique, était son illustre frère, M. Émeric Bigot, président au parlement de Rouen, un prodige de science, et le possesseur de la plus riche et de la plus savante bibliothèque qu'on ait jamais vue en Normandie. Lanfranc Bigot mourut le 24 avril 1667, laissant une fondation annuelle de quatre obits suivis d'une distribution de trente sous aux pauvres, et 20 livres données au curé pour fournir des habits aux indigents. C'est ainsi que passaient autrefois sur la terre ces hommes de bien que nous regrettons, et que rien ne remplace. Nous avons tort de dire cela, car la famille d'Iquelon est la digne héritière des Bigot de Sommesnil, dans la piété et dans la bienfaisance.

Mais il est encore à Sommesnil une autre illustration qui nous est plus chère que celle de la science, de la noblesse et de la magistrature. C'est celle des saints qui ont foulé cette terre et qui en ont été les premiers bienfaiteurs. Au pied de la colline boisée, où s'élèvent le château et l'église de Sommesnil, on trouve, dans la vallée de la Durdent, une belle fontaine qui fait admirer ses eaux claires et limpides. De toute antiquité on l'appelle la *Fontaine de Saint-Firmin,* et chose étonnante ! on dit que le saint évêque d'Amiens, mort martyr au IIIe siècle, y a baptisé les premiers chrétiens. En effet, d'après la légende du bréviaire d'Amiens, saint Firmin est

venu évangéliser les Caletes [1] ; mais jusqu'ici c'est la seule trace de son passage que nous ayons trouvée vivante et parlante au milieu de nous. Il y a peu d'années encore, on y voyait affluer une foule de pèlerins, comme à celle de Saint-Mellon, qui est en face. On y plongeait les enfants malades, en souvenir des vieilles immersions chrétiennes, et surtout le jour de la fête du saint. L'église, que sa parole avait fondée, avait fini par prendre son nom, car l'église de Sommesnil est dédiée à saint Firmin, dont on fait la fête au mois de septembre. Une confrérie célèbre fut autrefois érigée en son honneur, et cette charité était si répandue, si recherchée, qu'elle a compté jusqu'à 5,000 noms inscrits sur ses registres. Les statuts en furent renouvelés en 1503, par l'archevêque Georges d'Amboise Ier, et confirmés de nouveau en 1616, par messire François I de Harlay.

L'église de Sommesnil a conservé de vieux registres et des archives qui donnent une liste très-complète de tous les curés, depuis 1500. Nous regrettons que l'espace dans lequel nous devons nous renfermer, ne nous permette pas de donner cette respectable liste, qui n'est pas finie. Nous ne pouvons cependant passer sous silence une pierre tombale que l'on voyait autrefois dans le chœur et sur laquelle on lisait, dit-on : « Hic jacet Willelmus de Pulcromonte quondam rector hujus ecclesiæ qui obiit anno millesimo trecentesimo... » Au XIIIe siècle l'église « de Sommesnilo » était desservie par le prêtre Godefroy, reçu par Rigaud et présenté par les héritiers du sire de Cleuville, qui moururent peu de temps après ; alors le roi de France devint le patron intérimaire, et plus tard le droit passa à la maison d'Estoutteville, qui le conserva jusqu'en 1568. Avant la Révolution, Sommesnil ou Soumesnil, était une cure de 49 paroissiens, sous saint Louis, et de 42 feux sous Louis XV. A présent c'est une chapelle vicariale de 300 habitants, à laquelle est annexée la commune du Hanouard.

LE HANOUARD.

Au plus profond de la vallée de la Durdent, dans une île de feuillages qui semble flotter sur une verte et ondoyante prairie, l'humble église du Hanouard, dédiée à saint Denis, élève sa flèche chrétienne et silencieuse. Cette église dut être fondée

[1] Saint Firmin est également très honoré dans l'arrond. de Pont-Audemer.

par saint Denis, de Paris, dont on montre encore la fontaine, où l'on dit qu'il désaltéra sa bouche et baptisa les premiers chrétiens [1]. C'est que la Durdent est le grand baptistère des Calètes, et c'est par elle que le christianisme a pénétré sur nos côtes. Saint Denis, saint Firmin, saint Mellon, voilà les premiers apôtres de ces bords et de ces contrées. Nous savons, de science certaine, que saint Denis, de Paris, est venu à Rouen consacrer une église [2]. Qui l'aura empêché de pénétrer jusque dans cette vallée gallo-romaine? Qui oserait le contredire quand les monuments et la tradition l'affirment?

On trouve encore, çà et là, les médailles romaines, les poteries rouges et les haches de bronze, dont se servaient les païens convertis par nos apôtres-martyrs. Mais l'église est loin de répondre ou de laisser soupçonner une antiquité aussi vénérable. Sauf quelques pierres tuffeuses, elle paraît avoir été entièrement rebâtie sous Louis XIV. La dernière construction est la sacristie, « faite aux dépens du trésor, du temps de Me Maurice Goupil, curé de ce lieu, par Robert Grout, en 1763. » C'est que l'église du Hanouard a changé de place, et une tradition rapporte que la première était autrefois sur le penchant de la colline, comme celle d'Oherville.

Le XVIIe siècle a décoré le fond du sanctuaire d'une grande peinture sur bois, représentant le ciel, c'est-à-dire les saints les plus célèbres, depuis la Vierge Marie jusqu'à saint Charles Borromée. Les saints patrons, Denis et Cécile, sont à droite et à gauche de l'autel.

Le baptistère est une cuve creusée dans une colonne de la Renaissance, dont on a gardé, en 1718, la base et le chapiteau orné de volutes et de mascarons. Mais c'est dans le chœur que nous trouvons la pièce la plus intéressante. C'est l'inscription latine, sur marbre noir, d'un curé du Hanouard, faite par son vicaire et son successeur, qui, à défaut d'autres qualités était un bon cœur et un parfait latiniste. On va en juger : « Posteritati, asta, viator, et perlege. Hìc conditi quiescunt cineres magistri Joannis Poignant, sacerdotis venerabilis hujus ecclesiæ rectoris dignissimi viri, pietate et doctrinâ insignis, quippè qui Gazophylacio hujus ecclesiæ ter jugera terræ, suo labore parta, instrumento publico dedit eâ lege, ut in perpetuum singulis

[1] Cette fontaine est dans une cour voisine, où elle fut long temps l'objet d'un pèlerinage. — [2] *Hist. ecclés. de la Normandie*, par Trigan, t. Ier.

septimanis semel duntaxat sine cantu sacrosanctum redemptionis nostræ sacramentum celebraretur, in cujus fine 80 asses hujus parochiæ pauperibus distribuentur ut propitius sit Deus illi, tandem cum hanc ecclesiam triginta annos rexisset cæteris facultatibus ecclesiæ, egenis, cognatis, domesticis ac pauperibus dispertitis sexagenario major, bonis omnibus ejus obitum gravissimè ferentibus, ad Deum evolat prid. Id. octobris, anno Domini 1646. Abi, viator, et illi bona præcare : Petrus Lenoir, ejus vicarius etiamque successor immediatus, M. P. » Le style classique de cette inscription indique plus un homme versé dans l'étude profane de l'antiquité païenne, que dans les traditions de la sainte épigraphie chrétienne.

Cette vieille paroisse du Hanouard, appelée Hanop par Eudes Rigaud, fut toujours à la présentation du seigneur de la terre. En 1738 on y comptait 46 feux : aujourd'hui c'est une commune de 360 âmes, annexée à la chapelle vicariale de Sommesnil.

ANCOURTEVILLE-SUR-HÉRICOURT.

Ancourteville, placé sur la plaine qui domine les sources de la Durdent, près de l'antique station de Héricourt, fut un fief de la châtellenie de Cleuville et du duché d'Estoutteville. Mais les anciens châtelains, pour obtenir les prières des moines de Longueville, avaient aumôné à ce prieuré le patronage de Notre-Dame d'Ancourteville, parfois nommée *Ancretteville* ou *Sancta-Maria de Anscherevillâ*. Une charte de Henri Ier confirme aux religieux de Longueville « ecclesiam de Ansquetevillâ et quidquid habent ibi. » D'autres chartes répètent en ces termes cette donation : « Dederunt nobis ecclesiam de Ansketiervillâ. — Apud Ansketevillam ecclesiam et terram et omnes quos habent de Hugone Thallebot. » De l'ancienne église des châtelains et des moines, il ne reste plus rien dans l'église actuelle, entièrement renouvelée depuis cent ans. Les registres du siècle dernier renferment toute l'histoire du monument, nous les laisserons parler dans leur style naïf et sans prétention.

« L'an 1736, la nef de ceste églize qui étoit périe par vétusté, a été rétablie, ensemble la flèche de la tour du clocher qui étoit entièrement détruite, prête à tomber, a été aussy rétablie en neuf, le tout aux depens de MM. les propriétaires ; selon le devis ci-attaché, dont les ouvrages ont été adjugés au sieur

Louis Degouey, architecte, par le prix de 2,940 livres, adjudication passée par M. Lemaître, subdélégué de l'intendant de Caudebec [1]. »

Il paraît bien que cette nef était depuis long-temps dans un mauvais état, car l'archidiacre du Grand-Caux, Robin des Bouillons, dans ses visites de 1719 et de 1723, en avait ordonné la réparation et la réédification [2].

« Le 12 juillet 1736, la petite cloche qui étoit cassée, a été fondue par Maitrot, de Lorraine, et le 4 d'août a été bénite par nous, prêtre curé de cette paroisse, sans cérémonie, vu que les seigneurs sont en procez au conseil pour les honneurs de cette église, savoir : S. A. Mgr le prince de Monaco et le seigneur de Grainville. Nous lui avons donné le nom de Marie-Geneviève, l'inscription porte : « L'an 1736, j'ai été bénie par « Me Jean-Paul Antheaume, curé de céste paroisse, après avoir « été fondue aux dépens de la communauté des propriétaires, « lesquels en même temps ont fait réédifier la nef et le clo- « cher, par les soins du sieur Louis Degouey, architecte, en- « trepreneur de ces ouvrages. »

La même année, M. Antheaume donna, à ses frais, une chaire à prêcher, et il fit clore les deux chapelles des transepts, aujourd'hui disparues. En 1739 il répara les autels et plaça, sur celui de la Sainte-Vierge, l'image de Marie, faite par le sculpteur Bredel, peut-être le parent du peintre de ce nom.

Le bon curé ne s'arrêta pas dans son œuvre de régénération. Voici ce qu'il écrivait lui-même sur le registre de sa fabrique : « L'an 1739, le chœur de cette églize périssant de vétusté, a été rédifié de fond en comble et mis dans un autre lustre qu'il étoit cy devant, ainsi qu'il est de présent. Il a été aussy fait une sacristie neuve et toutes les décorations, lambris, pavage, ouvertures de croisées, et enfin mis dans la perfection, qu'il est sous la conduite de discrète personne Me Jean-Paul Antheaume, prêtre, curé de ceste paroisse, lequel après avoir transigé avec MM. les administrateurs de Montpellier, légataires des biens de feu messire Charles-Joachim Colbert de Croissy, évesque du dit lieu, prieur commandataire du prieuré de Longueville, et en cette qualité seigneur et patron de cette paroisse et grand décimateur d'icelle, représenté par messire Noël Cuquemelle, prestre, docteur en Sorbonne, chanoine de l'églize

[1] Registre de la fabrique au presbytère. — [2] Id., ibid.

métropolitaine de Rouen, grand-vicaire de feu ledit seigneur évesque, chargé de pouvoir d'iceux, MM. les administrateurs de Montpellier, pour faire faire les réparations du chancel et autres bâtiments dudit prieuré, a, ledit sieur Antheaume, curé dudit lieu, entrepris ledit ouvrage à ses périls, risques, frais et dépens, dans le dessein de mettre ledit chœur en meilleur état qu'il n'étoit, ce qu'il a fait pour la gloire de Dieu et porté d'amour pour sa maison, n'ayant rien épargné pour mettre les choses en beau lustre et en état de durée, ne pouvant dire précisément combien cet ouvrage lui a coûté; outre la part qu'il a reçue de M. Cuquemelle et la nourriture qu'il a donnée aux ouvriers et toutes les fournitures qu'il a faites avec joie. Le mardi 8 décembre de la même année, la bénédiction du chœur et autel a été faite par lui, avec la permission de Mgr l'archevêque, avec toute dévotion et contentement possible du côté du peuple. Il a dédié l'église à Dieu, sous l'invocation de la Sainte-Vierge Marie, de saint Laurent, diacre et martyr, et saint Lubin, pontife. Le lendemain il s'est fait, dans le chœur neuf, un service solennel aux dépens du curé, pour le repos de l'âme de feu mon dit seigneur, évêque de Montpellier, en reconnaissance du bien qu'il a fait à l'église et aux pauvres. Le lendemain M. le curé a célébré une messe solennelle, en action de grâces, pour tous les laboureurs de la paroisse, qui ont charyé gratis tous les matériaux dudit ouvrage. »

La nef, reconstruite en 1736, était une œuvre très-solide, qui dure et qui durera long-temps encore, mais il paraît bien que les réparations du clocher ne furent pas aussi heureuses, car voici ce que nous lisons dans les registres de la fabrique : « Le dimanche 2 avril 1758, issue de la messe paroissiale, et sur l'avis que nous avons eu que le vendredi 29 du mois de mars de cette année, viron 4 heures après midi, le *corps quarré* sur lequel le clocher de cette église était posé, s'étant écroulé entre le chœur et la nef, entraîna sa chûte totale, et a causé un désordre très-grand, tant au chœur qu'à la nef, et la destruction entière des chapelles qui étaient contre le corps-carré. Nous décidons, en conséquence, que l'on recueillera les matériaux provenant de la chute et qu'on nommera quelqu'un pour préparer la réparation. »

Le 16 avril 1758, délibération pour la réédification du clocher, par devant MM. Lange et Antheaume, curés d'Ancour-

teville. On arrête que le clocher sera reconstruit par économie, à la place du porche avec les anciens matériaux, les arbres du cimetière et les impôts levés sur les propriétaires. Messire Nicolas-Alexandre Bigot, chevalier, seigneur et patron de Sommesnil, est chargé de surveiller l'ouvrage et il le conduit à bonne fin en 1760.

La paroisse d'Ancourteville a été heureuse dans ses curés, si elle ne l'a pas toujours été dans son église. Un siècle après Me Antheaume, si dévoré du zèle pour la maison de Dieu, un autre prêtre, M. Sevestre, éprouvait cette même ardeur qui semblait inhérente au sol. En 1844 il rebâtissait à neuf le chœur de l'église. Décédé quelque temps après cette entreprise, la paroisse fit placer sur sa tombe cette inscription : « Ici repose Jacques Sevestre, curé de cette paroisse pendant 22 ans, décédé le 28 septembre 1845, âgé de 45 ans, père des pauvres, pasteur zélé, bienfaiteur de cette église qu'il a restaurée en entier. Ses paroissiens lui ont érigé ce monument. »

L'église d'Ancourteville est fort bien tenue à l'intérieur. Les archives y sont nombreuses et parfaitement conservées, et les comptes et délibérations de la fabrique, vont de 1646 jusqu'à nos jours. La seule chose un peu ancienne dans ce pays, est la croix du cimetière, qui date de la Renaissance. Sur le fût qui reste, sont reproduits les instruments de la Passion.

Ancourteville est une succursale qui compte 610 habitants.

ROUTES.

Routes, de l'ancien doyenné de Canville, est appelé *Roiteis* dans le pouillé du diocèse de Rouen, attribué à Eudes Rigaud. Selon Duplessis, cette église paroissiale fut donnée, en 1257, à l'abbaye de Valmont, par Raoul, seigneur de Routes. Ce qui est certain, c'est que depuis le milieu du XIIIe siècle, le monastère des Estoutteville possède le patronage de Routes. Dans le vieux pouillé que nous avons déjà cité, on trouve qu'au temps de saint Louis, maître Raoul, curé de cette paroisse, avait été présenté par l'abbé de Valmont à ce bénéfice qui comptait 60 paroissiens et valait 17 livres de revenu.

De ce vieux monument féodal et monastique, il ne reste plus une pierre. L'église actuelle, placée sous l'invocation de saint Martin et de sainte Barbe, a été entièrement renouvelée depuis un siècle à peu près. On raconte dans le pays qu'il y a

environ 80 ans le clocher et la nef tombèrent d'une chûte commune. Relevés avec du silex et de la brique, ils attestent encore aujourd'hui le génie du XVIIIe siècle, excepté la base de la tour qui pourrait bien dater de la jeunesse de Louis XIV. Le chœur fut renouvelé avec le reste de l'église, et en 1847 on ajouta au côté nord une chapelle de la Sainte-Vierge. Le chœur et la chapelle sont ornés de verrières en grisailles, faites en 1851, par M. Bernard, verrier de Rouen, et données par M. Belot, principal propriétaire du lieu.

Au milieu du chœur sont deux pierres tombales dont les inscriptions sont à peu près effacées. L'une d'elles recouvre les restes de « haute et puissante dame Françoise de Banastre, dame et patronne d'Atmesnil et autres lieux, et épouse de feu messire Louis de Banastre, seigneur d'Harcanville et autres terres, décédée à l'âge de 78 ans, le 18 septembre 1736. »

Routes comptait 55 feux sous Louis XV. Aujourd'hui c'est une succursale de 500 âmes. Pendant la Révolution, M. l'abbé Grenier, le curé de Routes, qui avait refusé le serment, resta long-temps caché dans sa paroisse. Lorsqu'il craignait d'être pris, il se retirait dans une cachette, creusée dans une terre appelée *la Fondation*. On nomme ainsi une ferme de 18 acres de terre, donnée autrefois à l'église par les sires de l'Estendard, seigneurs du lieu. Du reste, les biens de cette fabrique étaient si considérables, qu'en 1793 le district de Cany vendit pour plus de 40,000 fr. de terres. Toutes ces propriétés avaient été données à Dieu et à ses saints par les pieux seigneurs de cette terre, les Banastre, les Manneville, les l'Estandart et les Colbert de Maulévrier.

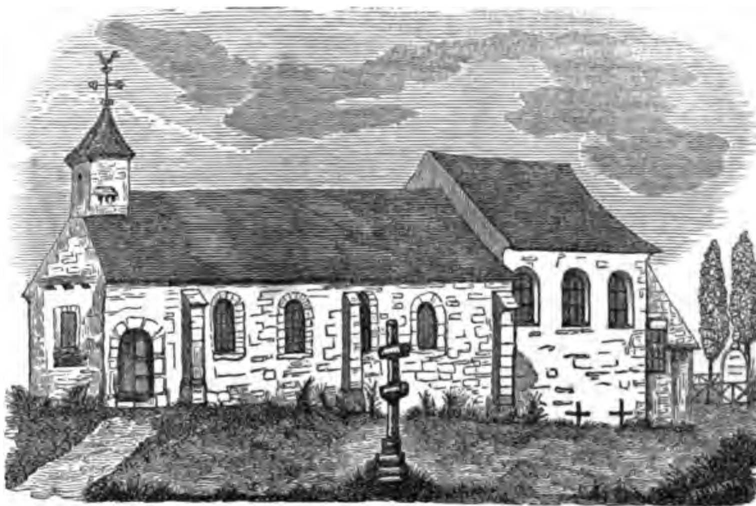
Dans le cimetière est la tombe du vertueux curé, M. Grenier, décédé en 1819, entouré de l'affection de tous ses paroissiens. La famille Belot y possède aussi, à titre perpétuel, un terrain entouré de grilles de fer, qui proviennent de l'abbaye de Saint-Amand de Rouen.

CARVILLE-LE-POT-DE-FER.

L'ancien nom de ce village était *Carreville*, et plus tard ce fut Carville-sur-Héricourt. Sur les registres officiels, ce vieux surnom a duré jusqu'en 1760. Cependant Duplessis avait adopté le nouveau dans sa *Description*, imprimée en 1740, et l'abbé Saas l'avait écrit dans le *Pouillé* du diocèse, publié en 1738.



ÉGLISE D'ATHESNIL.



ÉGLISE DE ROUTES.

Toutefois il est vrai de dire qu'il n'y a guères plus de cent ans que ce hameau est surnommé *le Pot-de-Fer*. On prétend dans le pays que ce sobriquet moderne lui vient d'une ancienne forge située au milieu du village. On serait plutôt tenté de croire qu'il provient d'une enseigne d'auberge. Quoi qu'il en soit, Carville est appelé par Eudes Rigaud Careville, et par le fondateur de l'abbaye de Valmont : *Arvilla*.

Nicolas d'Étoutteville donna à son monastère le patronage et les dîmes de Saint-Hilaire de Carville, donation que confirma le pape Luce III, en 1181. L'église, concédée par le vieux chevalier, est encore à peu près la même. La nef, le chœur et surtout le clocher, ont conservé leur antique physionomie romane, leur vieux cintre, leur tuf porreux et leur silex appareillé en feuilles de fougère.



Cette église dut posséder deux portes, celle des hommes et celle des femmes. Celle des femmes était au bas de la nef, au côté du midi, elle a été remplacée vers 1750 par une porte en brique placée au pignon. Celle des hommes était dans le chœur même. Elle est en tuf et a été rebouchée il y a 150 ans.

Le clocher, entre le chœur et la nef, est un corps-carré en silex, avec contre-forts en tuf et fenêtres circulaires avec chapiteaux du XIIe siècle. Des modillons grossiers supportent l'ombre d'une flèche. Les murs de cette tour sont très-épais et les voûtes intérieures fort anciennes.

Les seuls ornements que nous ayons remarqués dans cette

église, sont une vieille statue de saint Hilaire, avec la mitre et la planète antique, et un tableau de la *Résurrection*, peint par Pileur, en 1729. Il fut sans doute commandé par maître Philippe d'Herbouville, curé de Carville cette année-là, le même qui nous a laissé écrit sur un registre de 1613, *que les deux cloches de Carville-sur-Héricourt, ont esté fondues en l'année 1578, par Jean Julien, curé de Carville.*

La possession perpétuelle de cette église, par les Bénédictins de Valmont, a fait dire dans le pays que c'était une ancienne abbaye. Il est probable, en effet, qu'elle aura été bâtie par les moines qui la desservirent dans les premiers temps. Le peuple croit voir les restes d'un couvent dans la cour qui avoisine l'église, et dans les vieux murs qui surmontent une motte féodale.

Carville comptait 60 paroissiens en 1260, 43 feux en 1738, et aujourd'hui c'est une chapelle communale de 471 habitants. La réunion spirituelle du hameau d'Atmesnil déterminerait peut-être son érection en succursale.

Au dépôt des archives départementales de la Seine-Inférieure, l'église de Carville peut revendiquer une liasse de contrats de rente, de baux et de reçus des deux derniers siècles. On y trouve également plusieurs registres de comptes et de délibérations de fabrique, allant de 1692 à 1723, de 1736 à 1760 et de 1760 à la Révolution. Nous y avons vu qu'en 1700 un prédicateur prêcha à Carville l'*Advent* et le *Caresme*. Les fabriques sont loin d'être assez prospères, pour procurer aux fidèles ces précieux avantages spirituels. Enfin un vieux registre renferme les comptes et les statuts de la confrérie de Saint-Hilaire, de Saint-Blaise et de Saint-Sébastien, approuvés le 3 juillet 1638, par Claude d'Ailly, chanoine, archidiacre et vicaire-général de Rouen.

En partant, saluons dans le cimetière le vieux pied d'une croix de pierre faite « l'an M. Vc XXII. »

ATMESNIL.

Peu d'orthographes ont autant varié que celle de ce hameau. Duplessis en donne plusieurs avec des étymologies différentes. Lui, il écrit Adménil, admettant toutefois la dénomination d'Atménil, la seule qu'il conserve aujourd'hui. De ces noms différents il induit des origines diverses, ainsi il fait venir Atmenil de « Attonis mensionile, » et Admenil de « Adæ mensio-

nile, » sans s'informer si Adam ou Atton ont existé. Le pouillé d'Eudes Rigaud écrit Ardemesnil ; celui de M. de Harlay Ademesnil, celui de M. Colbert, Admesnil et celui de M. de Tressan, Adménil. Enfin la carte du diocèse de Rouen, par Frémont, revue par Dezauche, en 1785, écrit Atmesnil, nous nous arrêtons à cette dernière orthographe, devenue officielle.

Pour celui qui a visité Atmesnil, il est vraisemblable que le nom de ce village a été tiré de sa situation élevée, et qu'il vient de « Altum mensionile. » De là, en effet, le point de vue est immense et l'on domine sur toutes les plaines du Petit-Caux.

La pauvre église d'Atmesnil, dédiée à la Sainte-Trinité, est bien délaissée aujourd'hui. Placée sur un petit tertre, entouré d'arbres, elle montre encore dans ses murs négligés, du tuf et d'étroites fenêtres romanes. Le chœur est entièrement du XIe siècle. La nef primitive appartenait aussi à l'époque cintrée, mais elle a été en grande partie refaite au XVIIIe siècle.

Très-anciennement l'abbaye de Fécamp était patronne de cette église qui, au XIIIe siècle, n'avait encore que le titre de chapelle, « capella de Ardemesnil. » Le fief et le patronage appartenaient à l'office claustral de l'hostelier du monastère ; cependant au XVIe et au XVIIe siècle, l'abbé lui-même présentait à la cure, c'est l'opinion du pouillé de 1648. Mais en 1738 la jurisprudence est changée, et c'est le seigneur qui est déclaré patron. Duplessis dit que ce fut en vertu d'un contrat passé le 3 mai 1660, entre l'hostelier de Fécamp et Guillaume Leseigneur, sieur de La Heuze et d'Atmesnil. Après lui ce furent les sires de Banastre et de Manneville, dont les armes brillent encore sur les murs de l'église.

Atmesnil comptait 20 feux en 1738 et 173 habitants en 1823, quand il fut réuni à la succursale de Carville-le-Pot-de-Fer, dont il n'est plus qu'une section communale. L'administration ecclésiastique n'ayant pas sanctionné ce partage, les 210 habitants d'Atmesnil, réunis d'abord à la succursale de Routes, sont maintenant desservis par le curé de Vauville-Lesquelles. Cet état de choses ne peut être que provisoire, car la situation géographique et le vœu des habitants demandent la réunion à Carville.

THIOUVILLE-LA-RENARD.

Duplessis appelle Thionville-en-Caux, cette paroisse, que tous les habitants de la contrée et que l'orthographe, tant

ancienne que moderne, nomment Thiouville-la-Renard. Saint Waast d'Arras, l'un des apôtres des Francs, est patron de cette église, située sur la plaine. Chose singulière, presque toutes les églises dédiées à saint Waast sont sur les plaines, tandis que celles qui sont dédiées à saint Valery sont dans les vallées. Je suis très-porté à croire que le saint pontife aura fait une mission dans ce pays, et qu'il aura évangélisé de préférence les Saxons, les Francs et tous ces hommes du Nord dont il savait la langue et pour qui il avait une affection particulière. C'est sans doute à cause de sa qualité d'exterminateur de l'idolâtrie, qu'on le représente tenant sous ses pieds un animal fabuleux.

Thiouville, vieux domaine du chapitre de Rouen, ne possède pas d'église antique. Le monument actuel a été rebâti depuis trois siècles, comme il est facile de le démontrer. Les archives y sont plus anciennes que les pierres, car quelques parchemins remontent jusqu'à Charles VIII, tandis que l'architecture du chœur ne saurait être reculée au-delà de François Ier. L'architecture du XVIe siècle est très-reconnaissable aux fenêtres ogivales, dont le remplissage imite parfois la fleur-de-lys. Une de ces fleurs, emblème religieux et politique tout à la fois, a été replâtrée à la Révolution, et n'a point été débouchée depuis.

Les trois fenêtres du chevet étaient encore garnies de verrières, à une époque peu reculée. Il ne reste plus aujourd'hui que le baptême de saint Jean. Au bout de l'autel, au côté de l'Épître, est une piscine avec crédence de l'époque de la Renaissance. Au temps de Louis XIV, on a placé, au-dessus de l'autel, une belle contre-table en bois, donnée peut-être par le seigneur du lieu, dont la chapelle se voit au côté nord du chœur. Ce sont sans doute des tombes seigneuriales ou sacerdotales, que ces deux pierres effacées qui restent maintenant au milieu du sanctuaire.

A l'entrée du chœur sont deux autels ou plutôt deux chapelles, dont les sculptures sont d'un style assez heureux. Aux archives départementales, nous avons retrouvé les comptes de la construction et de la décoration des chapelles de la Sainte-Vierge et de Sainte-Barbe, érigées en l'année 1690. Ce sont bien les mêmes qui existent encore aujourd'hui.

La nef et le clocher qui lui sert de portail, ont été construits en 1785, avec de la brique et du silex, matériaux ordinaires du

ce temps-là. Le baptistère, de la Renaissance, compte six sujets sculptés à ses pieds : le Baptême de Notre Seigneur, Sainte-Barbe, la Sainte-Vierge, Saint-Waast, avec un animal sous ses pieds, Sainte-Marguerite, etc.

Pour entrer dans l'église de Thiouville, il faut fouler aux pieds une dalle vénérable, qui n'est autre qu'un autel de pierre, long-temps le trône de Dieu sur la terre, aujourd'hui le marchepied de l'homme.

Au dépôt des archives départementales on trouve, au nom de Thiouville, une liasse considérable de papiers et de parchemins remis au District à l'époque de la Révolution. Ce sont des titres de rentes, des baux, des reçus, des quittances et toutes les pièces de comptabilité du trésor de cette paroisse. Plusieurs de ces pièces remontent au XVIe et au XVIIe siècle ; nous en avons vu des années 1634, 1619 ét 1484.

Thiouville, de l'ancien doyenné de Fauville, fut toujours à la présentation du chapitre de Rouen. On y comptait 90 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 767 habitants.

Il nous reste maintenant à raconter la mort, ou plutôt la passion d'un homme de bien. Ce sont les actes d'un martyr que nous allons rédiger, car le sol de cette paroisse a été arrosé du sang d'un confesseur, aux jours néfastes de la persécution voltairienne et du schisme constitutionnel. Cette histoire a déjà été racontée bien des fois [1]; pour l'écrire de nouveau, nous nous sommes entouré de tous les documents qui pouvaient éclairer notre amour de la vérité historique et religieuse.

Le 22 avril 1793, un bruit vague et une sourde rumeur s'étaient répandus dans les campagnes, ordinairement si paisibles du pays de Caux. Presque au même moment toutes les cloches des villages furent mises en branle et sonnèrent ce tocsin de la guerre et de la mort qu'elles n'avaient pas fait entendre, les unes depuis les Anglais, les autres depuis les calvinistes. On répétait de toutes parts qu'une contre-révolution allait éclater, et que pour l'appuyer les Anglais étaient débarqués sur la côte, entre Dieppe et Fécamp. Les gardes nationales, récemment armées et organisées, étaient encore dans une complète indiscipline. Aussi elles prirent à la hâte les armes qu'elles trouvèrent sous

[1] Voyez la *Gazette de Normandie*, du 28 octobre 1833, Feuilleton par M. A. d'Auffay. — *Essai historique sur Yvetot*, par M. Fromentin, p. 91 95. — *Descript. hist.*, etc., par Guilmeth, t. II, p. 240.

leur main. On vit sortir des chaumières, et presque de dessous terre, des nuées d'hommes, de femmes et d'enfants, armés de fusils, de piques, de sabres, de fourches, de couteaux, de fléaux et de cailloux. Tous ces gens allaient et venaient sans raison et sans but, ne sachant trop le motif de ce soulèvement général.

Les meneurs, qui avaient mis en mouvement le flot populaire, profitèrent de ce moment de trouble et de confusion, pour diriger l'émeute contre un ennemi qu'ils haïssaient depuis long-temps. *A Thiouville! à Thiouville!* s'écrièrent de tous côtés ceux qui avaient le mot d'ordre, et cette multitude égarée et en délire se rua sur ce village et pénétra dans la cour du nommé Bucaille, honnête laboureur, connu par sa foi catholique et sa fidélité royale également inébranlables.

Cet homme et plusieurs autres de la paroisse, parmi lesquels on cite Nicolas Petit, Jean Lemarchand, Jean Riard et Jean Bréard, n'avaient jamais voulu fléchir le genou devant Baal, c'est-à-dire qu'ils avaient constamment refusé d'aller à la messe du curé constitutionnel, de là la haine des Jacobins et des révolutionnaires.

Cette haine qui, comme celle des Juifs, couvait depuis longtemps, ne cherchait qu'une occasion pour éclater. Plusieurs fois le maire de Thiouville avait dénoncé Bucaille et ses complices, comme recevant des prêtres cachés qui disaient la messe la nuit. Souvent aussi on avait essayé de violer son domicile et de ravager sa propriété. Se voyant ainsi menacé, il était allé plusieurs fois à Cany réclamer la protection du District, pour lui et les siens ; toujours on lui avait promis une main-forte qui n'arrivait jamais. Le 20 avril, un de ces hommes dévoués et *suspects*, avait été traduit devant le juge de paix, qui remit l'affaire à huitaine. Le peuple, croyant qu'on voulait lui enlever sa proie, s'était écrié, en sortant de l'audience : « Faisons-nous justice nous-mêmes. »

Les choses en étaient là à Thiouville, quand l'émeute, grossie, comme un torrent, de toutes les populations d'alentour, déborda, pour les inonder, dans les fermes de Bucaille et de Bréard. Ce dernier avait pourtant eu le malheur de se laisser, la veille, traîner à la messe du *curé patriote*. Mais rien n'avait pu ébranler la fermeté de Bucaille. Sous prétexte de chercher chez eux des prêtres suspects, on se mit à bouleverser les deux maisons, à démolir les toits, à déchirer le linge, à briser les

meubles, à défoncer les tonneaux et à faire une orgie. A la vue de ce spectacle d'horreur, la femme de Bucaille s'était enfuie avec ses enfants en bas-âge, et lui, comme un autre Job, était resté seul sur son fumier. Ajoutons, pourtant, qu'on ne put arracher d'auprès de lui sa fille, âgée de 20 ans, embarras plutôt que défense.

Vers la fin du jour l'orage s'étant calmé, Bucaille, qui le prévoyait plus fort pour le lendemain, partit pour Cany, afin d'y demander du secours. Cette fois le District envoya une faible escorte, qui ne protégea rien et qui resta l'arme au bras spectatrice des désordres du lendemain.

La nuit au lieu de porter avis chez les âmes égarées de nos pauvres Cauchois, n'avait fait qu'y rallumer une fureur mal éteinte. Le 23 avril, à l'heure où la cloche sonnait la messe du *curé patriote,* une nouvelle émeute éclatait dans la contrée. De toutes parts on entendit retentir ces cris forcenés : « *A la messe, à la messe du curé patriote.* » « Je n'irai jamais, répondait tranquillement Bucaille, vous ne pourrez que m'y traîner.» A la vue de l'immobilité du vieillard la colère de la populace ne connut plus de bornes, on recommença la scène de la veille. On cassa les fenêtres, on brisa les meubles, on dépouilla la maison et l'on jeta le mobilier dans le grand puits qui est encore devant la porte. La brutalité de la populace fut telle, qu'après l'évènement on compta sur une seule armoire jusqu'à quatorze coups de pique. Chose pénible à dire! c'est que le malheureux curé constitutionnel, cause de tout le mal, assistait à cet affreux spectacle, et, comme une autre Athalie,

« Au carnage animait ses barbares soldats. »

Armé d'un fusil il poussa l'impudence jusqu'à en placer le canon menaçant sous la gorge de la fille de Bucaille, qui s'était jetée sur son père et le tenait embrassé.

Pendant ces heures d'agonie, Bucaille, comme un chrétien digne des premiers temps, soutenait les injures et les imprécations de la foule avec le courage d'un descendant des martyrs. Un moment entraîné par sa fille il avait tenté de se sauver en escaladant le fossé de sa ferme, mais ramené devant sa maison, comme sur un autre calvaire, il y était resté impassible comme un héros, répétant sans cesse ces mots que l'on a retenus : « Vous ferez ce que vous pourrez, mais seulement ce que Dieu voudra. »

Vers midi, épuisé de fatigue et presque défaillant, il demanda une chaise pour se soutenir. Il s'assit près du puits, sous un pommier que l'on montra long-temps et qui n'existe plus. Ce fut sous cet arbre de mort, que, comme un nouvel Adam, il consomma son sacrifice. Une dernière fois, les émeutiers, ivres de leurs propres exploits, vinrent lui répéter plus fortement : « *La messe ou la mort*... » « Plutôt la mort, s'écria-t-il. » Alors les piques se croisèrent devant ses yeux, les fusils le couchèrent en joue, on arracha sa fille d'entre ses bras ; mais comme pour faire durer son supplice, les mousquets mal conduits, mal chargés, firent plusieurs fois long-feu. Ce fut un meunier de la vallée de la Durdent qui eut le triste honneur de tirer le coup mortel ; et, comme la pauvre victime remuait encore, il lui enfonça sa baïonnette dans le ventre.

Un cadavre est partout chose sacrée, et la mort est toujours le terme des colères humaines. Ici ce fut le signal et le commencement de mille horreurs. Toute cette populace, aussi lâche que cruelle, couvrit de pierres le chrétien expirant pour sa foi, et le lapida comme le premier des martyrs. Un moment il disparut sous un monceau de cailloux. Un assassin posthume lui tira encore un dernier coup de fusil. Puis on se mit à dépecer son corps comme celui d'un animal. Ses membres dispersés par la rage furent semés comme des reliques dans tout le pays de Caux.

Un écoucheur de Hattenville lui coupa le cou avec une plane de sabotier. Son chapeau, déchiré et teint de sang, fut apporté au bout d'une pique jusqu'à Yébleron et attaché à la guérite du corps-de-garde. Ses bras et ses jambes furent détachés avec un couteau à pressoir. Les *sans-culottes* d'Yvetot, complices de ce forfait, enlevèrent une de ses mains et l'emportèrent au bout d'une pique. « A Cliponville le chef de la bande fit ouvrir les portes du château devant ce sanglant trophée. On fut obligé de servir à boire à ces brigands dans la salle à manger, et la main de Bucaille, déposée sur la table au milieu du cercle des buveurs, fut remplie de sel, et chacun tour-à-tour, entre mille rires et mille propos d'orgie, y venait assaisonner ce qu'il dévorait. »

La tête, siége d'une âme noble et courageuse, fut mise au bout d'un sabre et portée jusqu'à Saint-Denis-d'Héricourt, par un nommé Delamarre, qui la jeta dans le cimetière. Après un

simulacre d'inhumation les assassins tirèrent dans la fosse plusieurs coups de fusil comme pour insulter à leur victime. Le cimetière d'Héricourt était un lieu bien choisi pour recevoir la tête tranchée du dernier des martyrs cauchois. Cette terre sanctifiée par la sueur et la poussière de Saint-Mellon, qui avait reçu un moment le corps de notre premier apôtre, fut à coup sûr très-heureuse de recevoir le chef du dernier de nos confesseurs. C'est là que plus tard la propre fille de Bucaille, celle-là même qui, comme Marie, avait été témoin de sa passion, venait de temps à autre prier sur la tombe de son père, et c'est encore dans ce village que vivent les derniers descendants de ce héros chrétien.



Quant au corps, quoiqu'il fût réduit à l'état d'un tronc hideux, il ne put cependant satisfaire la rage des bourreaux. Pour dernière fête, ils s'assirent autour de lui et firent un festin de cannibales. Ils burent le cidre de leur victime, dans des tessons de pots cassés, et en offrirent aux passants. Puis après ce banquet d'antropophages, ils allumèrent, sur le corps, un feu de joie avec des surplis, des chapes, des chasubles et d'autres ornements d'église, trouvés dans la maison de ce confesseur de la foi.

Ce tronc de martyr, que les premiers chrétiens eussent emporté comme un trésor, fut inhumé pendant la nuit par le *curé patriote,* entre le cimetière et les propriétés voisines. On dit que le fossoyeur l'a reconnu en 1849. Voici, du reste, l'acte de décès tel que nous l'avons extrait des registres de Thiouville :

« L'an mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an deux de la république française, le mercredi 24 du mois d'avril, nous, Nicolas-Louis-Aimable

Vincent, curé et officier public de la commune de Thiouville, canton d'Ourville, District de Cany, département de la Seine-Inférieure, sur l'avis qui nous a été donné par le citoyen Louis-François-Bazille Duchemin, juge de paix et officier de police de ce canton, demeurant en cette commune de Thiouville, et par les citoyens Jean Anquetil et Louis Mabille, officiers municipaux de cette commune de Thiouville, que Jean Bucaille, laboureur, domicilié en cette commune, âgé de cinquante-sept ans, né à Thiétreville, veuf en premières noces de Marie-Anne-Angélique Saint-Requier, et époux en secondes noces de Léonarde-Bonne-Angélique-Marthe Aubrée, a été tué le jour précédent, environ l'heure de midi, dans une émeute qui a eu lieu le même jour, dans la cour dudit Bucaille. D'après cette déclaration j'ai rédigé le présent acte, et ont signé avec moi lesdits Duchemin, Anquetil et Mabille, ci-dessus mentionnés. Fait en la maison commune, l'an et jour susdits. Signé Duchemin, Mabille, Anquetil et Vincent, officier public. »

En 1850, lorsque, préparant ce livre, nous faisions de fréquents pèlerinages dans l'arrondissement d'Yvetot, nous avons voulu voir la maison de Bucaille, et vénérer cette terre arrosée du sang d'un martyr. Tout le monde nous a indiqué la demeure avec empressement. Elle est située au hameau du *Bout-de-la-Ville*. La cour, comme toutes celles du pays de Caux, est entourée de fossés plantés de chênes et de hêtres. La maison, belle pour le temps, est en brique rouge construite sous Louis XVI. C'est bien la même qu'habita le chrétien fidèle dont nous célébrons la mémoire. Bucaille, qui la fit bâtir, ne se doutait pas qu'il préparait son tombeau. Devant la maison est encore le grand puits qui joua un si triste rôle dans le drame sanglant du 23 avril 1793. Pour nous, cette maison, c'est un sanctuaire, et nous nous estimons aussi heureux d'avoir visité ce temple de l'honneur et de la foi, que d'avoir étudié les belles églises et les vieilles abbayes.



CANTON DE VALMONT.



VALMONT.





Deux chemins conduisent de Fécamp à Valmont : la plaine et la vallée. Si vous prenez la plaine, vous passez tout près du château de Fiquainville, pavillon élégant, qui fit autrefois partie de l'immense domaine du prince de Monaco ; mais qui est plus intéressant aujourd'hui par le séjour qu'y fit l'illustre Cuvier. A l'âge de 24 ans, ce grand homme y vint comme précepteur des enfants de la maison d'Héricy. Quoique jeune, il connaissait déjà toute la nature, m'a dit un vieillard qui s'honorait d'avoir été l'un de ses disciples. Cependant on pourrait bien dire que sa pensée sommeillait alors, si l'on fait attention à son immense réputation actuelle. Saluons ce château qui nous rappelle un si beau souvenir, et jouissons un instant du point de vue qu'il nous offre. Ce point de vue est admirable sous tous les rapports, mais l'idée que Cuvier en a joui autrefois nous le rend plus précieux encore. Peut-être ce grand homme y a-t-il trouvé une pensée immortelle! Peut-être une étincelle brillante y alluma-t-elle le feu de son génie! Peut-être un trait de lumière est-il venu le frapper en ce lieu!

« Mais si nous prenons le chemin de la vallée, d'autres émotions nous attendent. Alors nous suivons le cours de la rivière de Fécamp, le vieux Bec aux Cauchois, qui remonte devant nous couronnée de glaïeuls et de marjolaine. D'une main, elle s'appuie sur une roue, emblème des usines qu'elle vivifie et des

moulins qu'elle anime. De l'autre, elle verse une urne intarissable, au fond de laquelle sont des veines de fer et de sel ; elle épanche languissamment ses ondes dans des rigoles tapissées de cresson et de mousse, ombragées par des saules et des peupliers. Les bords sont un peu rougis par la décomposition des matières ferrugineuses. De l'urne tombent, comme en se jouant, la carpe, l'anguille, le saumon, la truite ; à ses pieds sont des navires, des ancres, un phare, des grues, des tentes. Elle est revêtue d'une longue robe de coton d'une blancheur éclatante : une large ceinture de lin pend à ses côtés ; autour d'elle sont des troupeaux, des parcs, des bergeries, des vases pleins d'huile et de froment broyé sous la pierre, la grotte des ermites, la croix de bois au pied de laquelle s'agenouillèrent des solitaires vêtus de la robe orientale et portant le rosaire à la main [1]. »

Mais nous voici arrivés à Valmont où trois choses nous appellent, une église, une abbaye, un château. Commençons par l'église paroissiale, elle est la plus humble des trois, mais nous aimons les petits : elle est aussi la plus vivace, car elle a vu naître le château et l'abbaye, et elle les verra mourir.

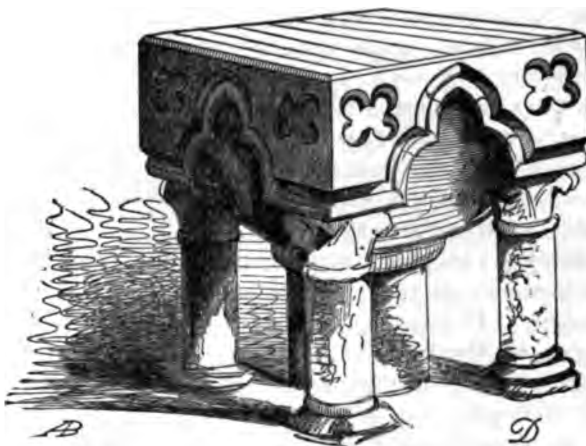
§ Ier. — LA PAROISSE.

L'église paroissiale, dédiée à saint Nicolas et à saint Martin, après l'avoir été à la Sainte-Trinité et à tous les Saints, est un monument plus que modeste. Elle est même indigne de l'importance du bourg, qui regrette aujourd'hui de n'avoir pas, comme Bocherville et Saint-Riquier, conservé son abbaye pour en faire la paroisse. Aussi cette église et les ruines de l'abbaye doivent peser comme un remords sur la conscience des habitants de Valmont. Comment ont-ils pu abandonner un chef-d'œuvre de la Renaissance pour une misérable construction en brique et en silex ? Car ici la nef est du XVIIIe siècle, et le chœur porte le chiffre de 1583. On n'a sauvé du monastère que l'autel du chœur. Peut-être en a-t-on tiré aussi quelques tableaux, comme *l'Annonciation*, *l'Adoration des Mages*, *le Lavement des pieds*, *la Cène*, *les Disciples d'Emmaüs*, un *Saint-Sébastien* et une *Sainte-Famille*.

Le morceau le plus intéressant que possède cette église, est le baptistère en pierre, du XIIe ou du XIIIe siècle, dont nous

[1] *Journal de l'arrondissement du Havre* du 20 décembre 1840.

donnons ici le dessin. Son type est celui de nos vieux baptistères normands qui disparaissent tous les jours au grand regret de l'antiquaire, du liturgiste et de l'historien [1].



Cette église avait autrefois des verrières dont il ne reste plus qu'un fragment représentant saint Antoine; dans une chapelle au midi du chœur. On lit au bas : « *Ceste présente vistre a esté donnée par maistre Anthoine Burel, prebtre, curé de l'église de céans. Priez Dieu pour lui.* »

Cette église, placée entre un château et un monastère, resta toujours à la présentation du seigneur, qui y apposa sa litre et ses armes.



Avant la Révolution, Valmont possédait une confrérie du Saint-Sacrement, dite *de la Procession générale,* qui était célé-

[1] *Bulletin monumental,* t. XVIII, année 1852.

bre dans tout le pays de Caux. C'était une association de prêtres, tous pris dans le doyenné de Valmont, depuis la vallée de Fécamp jusqu'à la rivière de Héricourt. On n'y admettait que 15 laïques, nobles et de sainte vie. Les dignitaires élus par la compagnie étaient un prévost et deux échevins. La société, fondée en l'honneur et gloire de la Sainte-Trinité, de la Vierge Marie et de tous les Saints, et pour le repos des âmes du Purgatoire, portait le nom *du très-sacré et très-saint Sacrement de l'Autel, corps et sang de Notre Seigneur Jésus-Christ*. Aussi elle avait deux buts principaux, l'inhumation de ses confrères et la procession du Saint-Sacrement qu'elle faisait dans le Grand et le Petit-Caux.

Née aux jours les plus malheureux de notre histoire, la société de la procession générale avait été fondée dans le doyenné de Valmont, le 18 mai 1423, par Jehan Legras, Gautier Haye, de Criquetot-le-Mauconduit; Pierre Regnauld, de Vinnemerville; Robert Barillet, de Trouderville, et Jehan Grisel, de Saint-Ouen-sous-Brachy, tous prêtres et curés du diocèse. Approuvée par les archevêques et confirmée par les papes, elle comptait, sur ses registres, une glorieuse série de suffrages et de signatures. C'étaient ceux du cardinal d'Estoutteville, du 8 janvier 1471; de Robert de Croixmare, du 23 mai 1493, et du cardinal Georges II d'Amboise, du 14 juillet 1529.

L'exemplaire des statuts qui a passé sous nos yeux, est un charmant volume manuscrit du XVIe siècle, contenant 20 feuillets en vélin, parfaitement écrits et proprement reliés. Ce petit in-4°, déposé à la bibliothèque de Rouen, conserve dans ses dernières pages les signatures et approbations du cardinal de Joyeuse, de François de Harlay, en 1652 et en 1661, de Roussel de Médavy, en 1672 et en 1675, et enfin de Lavergne de Tressan, en 1732.

Cette pieuse association de prières s'est maintenue dans la ferveur jusqu'à la fin. Son souvenir est encore vivace dans le cœur de tous les Cauchois. Le cardinal d'Amboise s'était plu jadis à lui rendre hommage. Elle avait paru si édifiante à l'abbé Terrisse, qu'en 1761, il en établit une semblable dans son abbaye de Saint-Victor en Caux. Dans le préambule qui précède les statuts, il ne dissimule pas la source où il a puisé cette institution destinée à rattacher au sacrement de nos autels le prêtre, le gentilhomme et le laboureur.

Un ancien registre, conservé dans les archives de l'église de Hautot-le-Vatois, renferme une liste exacte de toutes les églises où la procession générale a fait ses stations et dit ses trois messes, depuis 1423 jusqu'en 1750. On est frappé de la distance énorme qu'avait parfois à parcourir cette armée de pèlerins. Les chroniques dieppoises ont gardé le souvenir de deux visites faites à cette ville, en 1661 et en 1731. Nous laissons parler nos bons chroniqueurs :

« Le 8 juin 1660, une nombreuse procession de 7 à 800 prestres du Païs de Caux et des quantités de laïques, vint de la campagne à Dieppe. Cette procession, érigée en l'honneur du Très-Saint-Sacrement de l'Autel qui est porté sous un dais en grande cérémonie, a été fondée à Valmont, près Fécamp. Celle de ce jour-là célébra sa première messe à Ouville-la-Rivière, avant le lever du soleil, la seconde à Hotot, entre 7 et 8 heures, la troisième dans l'église Saint-Jacques de Dieppe.

» Ils étoient honorablement reçus par toutes les paroisses où ils passoient : les deux clergez de la ville allèrent les recevoir au fauxbourg de la Barre, où les associez de cette confrairie avoient élevé un spacieux autel bien orné pour y faire poser le Saint-Sacrement, où l'on chanta plusieurs hymnes et prières à la gloire de Dieu.

» Dans le temps que le Saint-Sacrement passa devant la maison du nommé Joüas, fossoyeur des religionnaires, une pierre en fut jettée par la compagnie; sa femme en fut accusée et reprise par la justice qui la condamna à une amende ; puis trois ans après elle fut trouvée receler dans sa maison des voleurs qui avoient apporté plusieurs hardes prises à diverses particuliers. Le mary et la femme ayant été convaincus, l'un fut condamné aux gallères et l'autre à être fustigié trois fois en des jours de marché. Ce qu'on regarda comme une punition de Dieu pour son premier attentat [1].

» L'an 1731, le mardi 6 juin, la procession générale du Saint-Sacrement du païs de Caux, doyenné de Valmont, vint à Dieppe, comme elle y étoit venue en 1660. Il y avoit environ 150 prestres sans ceux du lieu. La première messe fut dite à Neufville, la seconde à la succursale des Grèves, et la troisième à Saint-Jacques [2]. »

Pour l'histoire de l'église de Valmont pendant la Révolution,

[1] Manuscrit anonyme, p. 233. — [2] Id., p. 301.

nous extrairons la note suivante d'un procès-verbal dressé le 23 mai 1800, et adressé à l'évêque constitutionnel Leblanc de Beaulieu. On y verra un échantillon du style de cette déplorable période ecclésiastique.

« La paroisse, dont le nombre des habitants se monte à 6 ou 700 âmes, a une église beaucoup endommagée par les malheurs du temps. Pourvue de peu de linge et d'ornements assez mauvais, elle est desservie par le *citoyen* Jean-Pierre Sla, ex-religieux Bénédictin, âgé de 46 ans, qui n'a exercé de fonctions ecclésiastiques séculièrement que depuis le mois de janvier 1793, époque de la mort de l'ancien titulaire. Il a obtenu des pouvoirs *ad hoc* du révérendissime Gratien par l'entremise du *citoyen* Letellier, archi-prêtre, curé de Fécamp.

» Les habitants sont comme partout ailleurs partagés en fait d'opinions religieuses. Il y a beaucoup de monde aux offices divins ; les dimanches et fêtes l'instruction chrétienne est donnée par le prêtre desservant ladite paroisse, de manière qu'on y approche encore des Sacrements aux fêtes de Pâques. Le revenu du prêtre depuis trois ans ne consiste que sur (*sic*) la générosité des fidèles, qui n'est pas très-grande. Il y a 22 ans que l'on a administré le Sacrement de Confirmation. »

La paroisse de Valmont comptait, en 1260, 70 paroissiens soumis à la juridiction du prêtre Barthélemy, présenté par le chevalier Jean d'Estouteville, et nommé par l'archevêque Thibaud d'Amiens. En 1738 il y avait 56 feux. La réunion des anciennes paroisses de Roumesnil, du Bec-aux-Cauchois et de Saint-Ouen-au-Bosc, a augmenté la population, si bien qu'aujourd'hui la cure de Valmont, qui est de seconde classe, compte 1,112 habitants.

Le doyenné de Valmont, l'un des trois de l'archidiaconé du Grand-Caux, remonte à l'origine de cette division ecclésiastique. Il s'étendait alors depuis la Durdent jusqu'aux gorges d'Étretat. Aussi il renfermait dans son territoire 75 paroisses, l'abbaye et l'exemption de Fécamp. En 1648 il comptait encore une abbaye, 78 paroisses et 11 chapelles. Reconnu trop grand en 1696, il fut démembré par Nicolas Colbert, qui en fit sortir le doyenné des Loges. Les pouillés de 1704 et de 1738, ne lui donnent plus que 42 paroisses et 10 chapelles. Supprimé à la Révolution, ce doyenné fut réorganisé comme les autres, en 1837, et alors il eut pour circonscription les limites mêmes du

canton. Le nombre de ses églises est de 25, dont une est curiale, 17 succursales, 1 chapelle communale et 6 annexes. La population totale du doyenné est de 18,080 habitants.

SAINT-OUEN-AU-BOSC. — La vallée de Valmont, autrefois si pieuse et si chrétienne, avait vu s'élever dans son sein deux abbayes, quinze églises paroissiales, de nombreux couvents et chapelles. A présent tout cela n'est plus qu'une longue ruine, Les abbayes sont vides ou démolies, les chapelles ont disparu, et sur quinze églises il n'en reste pas cinq consacrées à Dieu et à ses saints. Fécamp en a vu disparaître huit, et les bords de la rivière sont échelonnés de cimetières abandonnés.

A la source de la rivière de Valmont, autrefois connue sous le nom de Bec-aux-Cauchois ou de Bec-de-Caux, fut placée, au milieu des bois à peine essartés, la petite église de Saint-Ouen-au-Bosc, appelée par Rigaud « Saint-Ouen-des-Sessoises. » On ne remarquera peut-être pas sans étonnement trois églises dédiées à saint Ouen, dans cette petite vallée que le saint pontife visita pendant sa vie. Celle dont nous parlons, fermée à la Révolution, fut démolie de nos jours, et les paroissiens réunis à Valmont. De tout temps, cette cure fut à la nomination du seigneur de la terre. Sous saint Louis c'était le chevalier G. de Estendale, sous Louis XV c'était le seigneur d'Angerville. Du temps du premier roi il y avait 12 paroissiens, et du temps du second 18 feux. On n'y comptait que 40 feux en 1823, lors de la réunion.

ROUXMESNIL. — En descendant la vallée, lorsque l'on a quitté les ruines de Valmont, on trouve, dans une prairie, celles de Saint-Ouen-de-Rouxmesnil, église supprimée à la Révolution et démolie depuis ce temps. Le seigneur de la terre fut toujours patron-présentateur de cette paroisse, appelée Roumesnil par Eudes Rigaud et Roumenillum par le cartulaire de Fécamp. Au XIIIe siècle on comptait ici 22 paroissiens et 10 feux en 1738. Il y avait encore 23 feux et 100 habitants en 1823, lorsqu'une ordonnance opéra sa réunion définitive au bourg de Valmont.

LE BEC-AUX-CAUCHOIS. — Nous devons unir aux ruines de Rouxmesnil, celles du Bec-aux-Cauchois, car lorsque la conquête normande s'assit sur le sol, ils ne formaient qu'une seule terre et un unique domaine. Selon toutes les vraisemblances, leur propriétaire et maître était un guerrier scandi-

nave, nommé Rou ou Rollon, comme le chef même de l'expédition. Ce fut ce soldat heureux qui donna son nom au Mesnil qui lui était échu en partage, lors de la division de la Normandie.

Ce Rou ou Rollon, surnommé le *Blanc*, laissa deux fils Richard, appelé Fitz-Rou, dont parle souvent le Domesday-Book, et Toustain ou Turstein, seigneur du Bec-aux-Cauchois, qui porta l'étendard à la bataille de Hastings, comme le disent Wace et Orderic Vital. Ce chevalier était le plus brave de l'armée, et presque tous ses descendants périrent sur les champs de bataille. C'est pour cela que la famille de Toustain, encore connue en Normandie, porte pour devise : « Tous taings de sang, — toti sanguine tincti. »

Le chapelain Wace raconte ainsi, dans son *Roman de Rou*, la vaillance et la dignité de Toustain du Bec :

« Dunc apela un chevalier
Ke mult aveit oï preisier,
Tustein Fitz-Rou Leblanc out non,
Al Bec de Caux avoit maison.
Li gonfanon li a livré
Et lil l'en a seu bon gré,
Profondément l'en a cliné
Volontiers l'a é bien porté
Encor en tiennent quitement
Lor éritage, lor parent...
Et cil ki tient son gonfanon
(Tustein Fitz-Rou Liblanc out non)
Del Bec joste Fescamp fut nez,
Chevalier proz et renomez [1]. »

Ce qui se passait au temps de Wace se passe encore aujourd'hui. La famille de Toustain, l'une des plus illustres de la province, a pris pour support de ses armes deux anges tenant chacun une bannière [2]. C'est à coup sûr un des plus beaux titres de noblesse que l'on puisse présenter en Europe.

Une des descendantes ou des héritières de Toustain du Bec, Basilie donna à l'abbaye de Fécamp une rente et des terres qu'elle possédait au « Bec ad Chaucheis, » pour l'entretien des cierges de l'église « ad opus cereorum [3]. » Le luminaire de Fécamp devait être alors dispendieux et bien entretenu, car le même cartulaire cite une rente prise à Veules pour cet objet. Au XIIe siècle, l'archevêque Rotrou de Warwich, avait donné au monastère de Saint-Waninge, l'église de Saint-Germain de « Thothevillâ, » pour un cierge qui devait brûler nuit et jour dans l'église « ad usum cerei in eâdem ecclesiâ die ac nocte in perpetuum ardentis [4]. » En 1207, Gautier de Coutances

[1] Le *Roman de Rou et des ducs de Normandie*, t. II, p. 198 et 199. Edit. Pluquet. — [2] Notes de M. A. Leprevost, dans le *Roman de Rou*. — [3] Cartulaire du XIIIe siècle, p. 80 et 82. — [4] Cartulaire, p. 22.

donna à la cathédrale l'église de Sassetot-le-Mal-Gardé, pour entretenir jour et nuit un cierge brûlant devant l'autel. Dans les archives des églises de Caudebec, de Doudeville et de Bertreville, nous avons trouvé des rentes constituées pour l'entretien des lampes et même des terres que l'on appelait le *Champ de la Lampe*.

Le Bec-aux-Cauchois est appelé le Bec-de-Caux [1], « Beccum ad Chaucheis [2], » et « Beccum Caletentium [3], » et le Bec-Jouxte-Fécamp [4]. Toutes ces appellations, qui sont les mêmes, viennent du petit ruisseau cauchois qui coule devant le double débris de l'église et du manoir. L'autre rivière qui s'unit à celle-ci sur le territoire de Fécamp, porte le nom de Bec-de-Mortagne, à cause sans doute d'un étang amorti qui lui servait de source.

L'église du Bec, dédiée à saint Gervais et à saint Protais, releva d'abord des seigneurs comme toutes les autres, et Eudes Rigaud, qui l'appelle « le Becquet-aux-Caucheis, » lui donne pour seigneur-patron G. Martel, chevalier. Plus tard elle fut donnée à l'abbaye de Valmont, mais d'une façon si peu claire et avec tant de réserves et de formalités, qu'après plusieurs procès, on termina par l'arrangement suivant, savoir : que le seigneur du lieu présenterait trois sujets à l'abbé de Valmont qui ferait son choix et nommerait à la cure, sauf l'agrément de l'archevêque.

La Révolution supprima cette paroisse, cependant aux derniers jours du schisme constitutionnel, un prêtre y célébrait la messe en 1800. Délaissée depuis plus de trente ans, l'église est tombée en ruines, et en 1832, quand nous l'avons visitée, il ne restait plus qu'une grande arcade cintrée, qui a disparu depuis.

Près d'elle on voyait, dans la ferme contiguë au cimetière, la place du manoir des vieux Toustain. La maison était renouvelée, la motte s'était un peu affaissée, mais les fossés et les douves féodales étaient encore visibles.

Le Bec-aux-Cauchois comptait 30 paroissiens au XIIIe siècle, et 11 feux en 1738. Il n'y avait que 25 feux en 1823, quand il fut définitivement réuni à Valmont.

[1] *Roman de Rou*. p. 198. — [2] Charte de Basilie. Cartulaire de Fécamp, p. 80. — [3] Charte de 1230 Ibid., p. 82. — [4] *Roman de Rou*. p. 870.

§ II. — L'ABBAYE.

La famille d'Estoutteville est certainement une des plus nobles et des plus illustres d'Angleterre et de Normandie. Elle marche l'égale des comtes d'Eu et de Meulan, des châtelains de Gournay, de Harcourt, de Mortemer et de Tancarville. Cinq siècles durant elle recueillit une telle moisson de gloire et de grandeur, que son nom est mêlé à toutes les grandes scènes de notre histoire et au catalogue de toutes nos illustrations. Sur le point de terminer sa glorieuse carrière, cette race de preux s'allia à celle de nos rois, et la dernière goutte de ce sang chevaleresque, se perdit dans les veines militaires des Bourbons, la première famille de l'Europe féodale.

C'est au commencement du XIIe siècle (en 1106), que cette race anglo-normande nous apparaît fixée à Valmont [1], dont l'obscur château devient ainsi, grâce à elle, une des célébrités de la province. A peine installés dans cette forteresse, voisine de l'Océan, ils cherchèrent à suivre l'exemple des comtes et des châtelains normands de cette grande époque, la plus belle de notre histoire. Tout grand seigneur alors avait près de son manoir une église pour recevoir ses restes mortels et ceux de ses ancêtres, des moines pour garder les tombeaux et prier pour le repos des âmes.

Ce fut à cette pensée générale, universelle, unanime dans toute l'Europe chrétienne, que dut sa naissance l'abbaye de Valmont, peuplée d'abord par les Bénédictins de Hambie, fondés, en 1145, dans le Cotentin, par Guillaume Paganel. La pieuse colonie basse-normande donna à la nouvelle église le nom de sa mère, celui de la Vierge Marie. Les abbayes alors ressemblaient à des ruches d'abeilles ; après quelques printemps elles sentaient le besoin d'épancher leur trop plein dans de nouvelles vallées et sur de nouveaux déserts.

Quelques auteurs, il est vrai, ont varié sur l'époque de la fondation de notre monastère. . Guilmeth dit qu'il fut élevé en 1116, par les soins de Nicolas d'Estoutteville, qui aurait placé derrière le chœur les restes de Robert, son père, vieux croisé du temps de Godefroy, mort en 1106. Dans son assertion nouvelle, il dit s'appuyer sur un titre du château de Villequier, sur un tableau généalogique de la maison d'Estoutteville, conservé au chartrier de Valmont, sur le *Parvum Chro-*

[1] Orderic Vital, liv. II, ad ann. 1106.

nicon Fontanellense, et enfin sur l'inscription du fondateur, qui le disait mort le 22 avril 1140. Mais comme aucun texte contemporain n'est produit ni critiqué par l'auteur, nous réservons notre confiance.

Contrairement à cette opinion récente, trop peu motivée, tous les graves auteurs qui nous ont précédés, placent la fondation de Valmont dans la seconde moitié du XIIe siècle, quelques-uns en 1159, le plus grand nombre en 1169. Nous partageons ce dernier avis, qui est celui de dom Duplessis, des PP. Labbe et Dumonstier, et des savants auteurs du *Gallia Christiana*.

La cause de cette incertitude vient de ce que la charte de Nicolas d'Estoutteville, dont l'original existait en 1609 et en 1650, chez le président Bigot, ne porte aucune date. Mais il y a plusieurs moyens de combler cette lacune et de suppléer à ce vice de forme. D'abord, parmi les témoins, nous voyons figurer Regnault de Gerponville, le compagnon de Louis-le-Jeune à la croisade de 1147, l'ami du comte de Meulan et son conseiller dans la fondation du Vallasse, en 1157 ; puis la charte royale qui confirme la fondation de Valmont, les donations faites par les Estoutteville et les seigneurs du voisinage, est délivrée par le roi Henri II qui ne régna que dans la seconde moitié du XIIe siècle. Dans le même temps, c'est l'archevêque Rotrou, dont le pontificat commence en 1164 pour finir en 1183, qui confirmant la charte de Nicolas d'Estoutteville, l'appelle son « cher fils en Jésus-Christ, » preuve qu'il était vivant ou qu'il avait vécu sous sa juridiction. Enfin le pieux Nicolas d'Estoutteville et Robert, son fils, figurent au bas d'une charte de Vallasse, donnée par Henri Plantagenet, dans les premières années de son règne. Comme dernière preuve, nous ajouterons ce fait attesté par le pape Luce III, par l'archevêque Eudes Rigaud, et qui n'est contesté par personne, c'est que les premiers religieux de Valmont venaient de la congrégation bénédictine de Hambie, créée seulement en 1145.

Dans sa charte de fondation le pieux chevalier donne à Dieu, à N.-D. de Valmont et aux moines qui y servent Dieu, d'abord le lieu même du monastère, situé alors sur la paroisse de Throudeville, tout le terrain jusqu'à la rivière, le bois situé en face de l'abbaye et la prairie placée entre le bois et

l'étang seigneurial. Il ajoute la peau de toutes les bêtes de son parc, afin d'en faire du parchemin pour écrire ou du cuir pour relier les livres : « Coria bestiarum parci mei ad libros parandos. » Puis il donne trente acres de terre à Throudeville, un bois à Riville, deux hôtes avec leur tènement à Tiergeville, un hôte et son tènement à Thiétreville, un hôte et sa maison, cinquante acres de terre et une portion de bois aux Loges, à Gonfreville le moulin Flascart, à Valmont le moulin d'Aulnay, la moitié du moulin du Gué, deux maisons de bourgeois et la masure des Trois-Têtes ; les églises des Loges, de Tiergeville et de Carville-sur-Héricourt ; en Angleterre l'église d'Estrefled et l'ermitage de Saint-Léonard, enfin plusieurs autres terres, maisons, droits de passage et de pâturage dans ses prés comme dans ses forêts.

A l'exemple du fondateur, d'autres membres de la famille d'Estoutteville et une foule de seigneurs du voisinage firent à la nouvelle abbaye des dons qu'il serait trop long d'énumérer. Cependant nous ne pouvons nous dispenser d'inscrire ici les noms de quelques-uns des bienfaiteurs. D'abord, c'est Julienne, l'épouse d'un Estoutteville, qui donne 100 livres de rente à Norwich, en Angleterre ; puis les quatre fils du fondateur, Robert, Nicolas, Guillaume et Richard, qui donnent des rentes sur leurs moulins et leurs terres, tant en Normandie qu'en Grande-Bretagne, et les églises de Gommerville, de Manneville, de Saint-Vigor, d'Imoville et l'autel de Saint-Etienne. Pierre de Hautot et Julienne, son épouse, donnent un moulin à Cany, Richard d'Auffay un moulin à Gansseville, Renaud de Gerponville un muid de blé à son moulin du Hamel, Mathieu de Graville une demi-pesée de sel à son grenier de Leure, Guillaume de Canouville un demi-boisseau de blé à son moulin de la rivière de Vittefleur, Gautier d'Auffay et Patricie, son épouse, l'église de Doudeville ; en un mot une foule d'hôtes, de masures, de bois, de terres, de rentes en argent et en nature, comme on avait coutume de constituer à tous les monastères de ce temps.

Toutes ces donations premières furent confirmées par l'autorité spirituelle de Rotrou de Warwick, archevêque de Rouen, et par une bulle du pape Luce III, au premier abbé du monastère, le II des ides d'octobre 1181. Le souverain pontife accorde aux moines la dîme des novales qu'ils défricheront de

leurs propres mains ou à leurs frais : « quæ propriis manibus aut sümptibus colitis. » Cette clause n'empêcha pas qu'au commencement du XIIIe siècle, lors des défrichements qui firent sortir de la forêt de Lillebonne, appelée la haie de Lintot, les paroisses de Saint-Gilles et de Saint-Jean-de-la-Neuville, des difficultés s'élevèrent entre les bénédictins de Valmont et les chanoines de Baulieu. L'affaire portée au tribunal de l'archevêque fut terminée par une sentence de Gautier de Coutances, en 1200, et par un aveu du bailli de Valmont, délivré en 1211.

La construction de l'église dura plusieurs années, et la chronique de Fécamp, citée par le père Labbe [1], place en 1173 la dédicace de l'église abbatiale [2]. Cette chronique intitulée : « Chronicon Fiscannense, » a été composée à Valmont, en 1220, par un moine de ce jeune monastère. Le tuf entra dans la construction de l'édifice religieux, car on en remarque encore des restes dans les débris de la nef qui ne fut jamais renouvelée. Quelques pierres errantes, voilà tout ce qui reste de ce moutier du XIIe siècle.

Près d'un siècle après, en 1262, le chœur était à peine terminé que déjà il commençait à tomber en ruines, car nous voyons Eudes Rigaud ordonner d'y travailler. Du reste ce saint pontife est ici comme partout ailleurs la grande lumière ecclésiastique du XIIIe siècle. Aussi nous ne pouvons résister au plaisir de le suivre dans ses inspections à Valmont et de puiser dans les notes tombées de sa main une idée exacte de la vie monastique au temps de saint Louis.

Dans l'espace de vingt années, Rigaud visita seize fois l'abbaye de Valmont. Toutes ces visites sont loin d'être également intéressantes, les premières sont courtes et peu détaillées, ce qui prouverait assez qu'au commencement il y avait peu à reprendre. En effet, en 1262, il se plaît à rendre hommage à la piété et à la sagesse du gouvernement de l'abbé Pierre, et certes c'est là un grand éloge quand on connaît la sévérité habituelle du pontife. Les dernières visites sont plus chargées, le digne prélat avait appris à connaître dans le détail les affaires de l'abbaye, et puis la conduite de l'abbé Vincent n'était pas toujours édifiante.

[1] *Nova bibliotheca manuscripta*, t. Ier, p. 326. — [2] « 1173 dedicatio ecclesiæ de Vallemont, » ibid.

Des différentes notes qu'il nous a laissées, il résulte que le monastère comptait habituellement de 22 à 26 moines, dont le plus grand nombre étaient prêtres. Ils avaient 1,000 livres de revenu, possédaient plusieurs prieurés, tant en Angleterre qu'en Normandie. Malheureusement, ils n'y envoyaient qu'un seul moine, comme à Saint-Jacques-du-Val-Hulin et au prieuré anglais de Stratfeild-Say, Berkshire[1], qui devait en posséder trois. Les inconvénients de ce relâchement de discipline se firent sentir avec le temps. Le moine ainsi abandonné sans surveillance, au-delà des mers, s'oubliait parfois, témoin Guillaume Pothon, qui avait engagé un manoir de l'abbaye et qui avait rapporté de la Grande-Bretagne une corne d'ivoire et une coupe d'argent. Pour cette faute Rigaud le fit enfermer dans les prisons de l'officialité de Rouen.

L'abbaye fournissait aussi des chapelains à la famille d'Estoutteville, tant en France qu'en Angleterre. On voit par là que les relations spirituelles et même féodales, entre la Grande-Bretagne et la Normandie, étaient loin d'être rompues au XIIIe siècle. Les moines anglais venaient encore résider en Normandie et les monastères normands ne cessaient d'occuper leurs prieurés anglais. Les grands seigneurs mêmes allaient et venaient dans leurs propriétés, tant en-deçà qu'au-delà de la Manche. Il n'y avait pas jusqu'à l'archevêque de Rouen qui ne rendit plaids et hommage au roi d'Angleterre pour ses possessions d'outre-mer.

Rigaud prêcha trois fois dans le chapitre et dans l'église abbatiale de Valmont. Il y célébra deux fois la grand'messe, le jour de l'Ascension 1265 et le jour de l'Épiphanie de 1266. Chaque fois qu'il y venait il s'occupait vivement des intérêts matériels et moraux de la maison. Toujours il vérifiait le bilan monastique, balançant l'actif avec le passif et ordonnant de régler les comptes à tous les trimestres. Rien n'échappait à sa sagacité administrative, à sa sollicitude pastorale. Il passait en revue l'église, le chœur, le cloître, le chapitre, le réfectoire, le noviciat, l'infirmerie, la cuisine et la domesticité.

Il ne dédaignait pas de donner des réglements pour le portier, de fixer les heures d'ouverture et de fermeture du monastère. Il faisait chasser les domestiques et les garçons de ferme de mauvaise conduite. La cuisine ne lui échappait pas

[1] Dugdale, *Monasticon Anglicanum*.

non plus. Comme quelques moines se faisaient saigner démesurément, Rigaud ordonna d'avoir des jours pour cette opération alors générale dans l'état monastique. Il voulut que ce jour-là on servît plus confortablement ceux qui avaient été *diminués* (minuti), qu'on leur donnât du vin et qu'on ne les fît pas lever pour les matines du lendemain.

L'aumône s'administrait régulièrement trois fois la semaine à tout venant. Les autres jours étaient pour les lépreux, cependant dans l'été les mendiants étaient reçus tous les jours.

Il montra une sollicitude particulière pour les malades et pour l'infirmerie. Il voulut que le pauvre abbé Pierre, vieux et aveugle, fût visité et gardé avec respect; il ordonna de surveiller avec soin trois moines qui étaient devenus fous. Il défendit d'admettre les laïques dans le cloître, prescrivit de tenir le chapitre et d'y lire les statuts du pape Grégoire IX. Il rappela l'obligation du jeûne et de l'abstinence, de la confession et de la communion mensuelles, défendit la propriété particulière et les coffres fermant à clé.

Comme le chœur de l'église se trouvait en mauvais état en 1262, Rigaud ordonna expressément de travailler à sa réparation « ad reparationem cancelli. » Il voulut que, pour cet effet, l'abbé réservât une somme de 400 livres, sur 600 qui lui étaient dus. Du reste c'était l'intention des religieux « quod intendebant facere. »

Rigaud n'était pas le seul inspecteur de l'abbaye de Valmont. L'abbé de Hambie, en vertu d'une bulle d'Alexandre III, exerçait, sur les monastères sortis de sa maison, les droits et la juridiction d'un chef d'ordre. Mais comme les instructions de l'abbé ne concordaient pas toujours avec celles du métropolitain, ce dernier défendit aux religieux de Valmont d'obéir à ce chef secondaire dans tout ce qui ne serait pas conforme à ses prescriptions. Il menaça même l'abbé de Hambie de lui interdire l'entrée de Valmont. Rigaud voulait être maître chez lui, et il faut convenir qu'il le méritait. La meilleure preuve que l'on puisse citer en faveur de la vie sainte de ce pontife, c'est le *Journal de* ses *Visites pastorales*, auquel nous avons constamment recours [1].

Le monastère de Valmont dura 620 ans, pendant lesquels

[1] *Regest. visit.*. p. 30, 31, 110, 135, 138, 216, 225, 266, 293, 353, 384 431, 438, 472, 518, 561, 600 et 630.

il a compté un grand nombre d'abbés dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Le *Gallia Christiana* en cite 24, auxquels il faut ajouter M. Des Forges qui fut le dernier. Malheureusement aucun ne s'est illustré par de grands souvenirs. Espérons que leur vie aura été mieux remplie devant Dieu que devant les hommes. Des premiers, les meilleurs sans doute, nous ne connaissons guère que leur bénédiction abbatiale et leur sépulture autour de l'autel où ils servaient le Seigneur. Le nécrologe et les pierres tombales, voilà les documents qui ont servi aux historiens pour rétablir ces existences oubliées. Cependant nous devons une mention honorable à Girard de la Roche, Xe abbé, qui vers 1400 fonda la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, à Jean Ribaud, dernier abbé régulier et ancien abbé du Bec-Hellouin. Chassé de ce dernier monastère, on ne sait pourquoi, il se réfugia à Rouen, son pays natal, puis vint à Valmont, chargé d'or, d'argent et de vases sacrés, riches dépouilles enlevées au Bec, qu'il employa en 1517 à la restauration de l'abbaye de Valmont. Ce fut lui qui fit reconstruire le chœur, les chapelles qui rayonnent autour, surtout la chapelle de Six-Heures, et qui les couvrit de vitraux et de sculptures. C'est sans doute ce qui a fait dire à quelques historiens, que cet abbé avait reconstruit le chœur de Valmont sur le modèle de celui du Bec, ce qui n'est pas impossible. Du reste, l'usage qu'il fit de ses richesses, justifie un peu l'origine de leur origine.

Dans le cours de ses six siècles de son existence, l'abbaye de Valmont fut souvent visitée par le malheur. Pillée par les Anglais, dans l'invasion de 1415, elle fut sauvée de sa ruine par l'empressement que mit l'abbé Robert de Sotteville à prêter serment de fidélité à Henri V. Saccagée par les protestants, en 1562, et par les ligueurs, en 1589, elle fut réduite en cendres, le 3 octobre 1671. Quelques années après, le tonnerre tomba sur la flèche de l'église et y consuma toute la charpente du chœur. Le clocher ne se releva pas de cette chûte, car à la Révolution il n'y avait qu'un dôme vitré pour couronner la tour carrée. Ce dôme, exécuté en 1771, par Lecoq, vitrier et le Delavrande, avait coûté 2,400 livres, ainsi que le reste du vitrage de l'église (1). La nef tomba d'elle-même, vers 1730, et le cloître [illegible] l'autre ne furent ja-

(1) [illegible] 22 [illegible] 25

mais relevés. Telle était la situation où se trouvait la pauvre abbaye, lorsque Toussaint Duplessis rédigeait sa *Description de la Haute-Normandie* et que les Bénédictins écrivaient leur *Gallia Christiana*.

Elle était dans un état un peu moins délabré vers 1726, lorsque dom Beaunier la visita pour la rédaction de son *Recueil historique des Évêchés et Abbayes de France*. « Le chœur de cette église, dit le bon moine voyageur, est beau et bien orné. La nef n'a rien que de commun. La *croisée* du milieu de l'église et la chapelle de la Vierge derrière le chœur, sont assez propres. » C'était pour le temps et dans la bouche de dom Beaunier un grand éloge monumental.

L'état du monastère et de l'église s'améliorèrent trente ans plus tard. Projetée dès 1676 par l'abbé de la Fayette, la réforme de Saint-Maur fut enfin introduite dans cette maison délabrée, en 1754, par les soins de l'abbé Delort de Cérignan Valras, alors évêque de Mâcon. Six de ces religieux s'y installèrent sous la conduite du R. P. Baudry, prieur.

Les choses alors furent mises sur un pied régulier, et l'on ne peut qu'être édifié en lisant les délibérations capitulaires de ces bons religieux, dignes de la primitive observance. Le dernier prieur de Valmont fut dom Monthois, qui au Concordat devint curé de Sanvic, où il est mort en 1830. C'est chez ce vénérable ecclésiastique, qui m'a fait chrétien, que j'ai trouvé le registre des délibérations capitulaires, des papiers et des livres du monastère. Il est évident qu'en se dispersant dans le monde, les derniers moines emportèrent avec eux les archives et la bibliothèque. Ceci explique pourquoi dans les dépôts de notre département on ne trouve ni chartes, ni registres, ni manuscrits, provenant de l'abbaye de Valmont. L'incendie de 1671 et les différents malheurs du monastère, aident aussi à expliquer cette pénurie extraordinaire. Il paraît, du reste, que depuis long-temps le chartrier de Valmont avait été pillé par des mains étrangères, puisque le P. Dumonstier raconte que de son temps le célèbre M. Bigot conservait dans sa bibliothèque des archives de Valmont, et entre autres la charte de fondation. Hélas ! M. Bigot lui-même nous manque aujourd'hui, et dans sa bibliothèque et dans sa collection paléographique.

Mais si les détails de la naissance font défaut, ceux de la

mort ne manquent point [1]. L'église, le monastère, le parc, l'abbatiale, *tous les bâtiments et lieux claustraux* de la *ci-devant abbaye* furent vendus au district de Cany, le 11 juillet 1791, et achetés 50,300 livres, par MM. Bataille et Frébourg. Partage fait entre les acquéreurs, M. Frébourg garda l'abbatiale, et M. Bataille eut l'église et le monastère, restés la propriété de sa famille.

§ III. — LES RUINES DE L'ABBAYE. — LA CHAPELLE DE SIX-HEURES. — LES VITRAUX.

Comme nous l'avons déjà dit, la nef de Valmont n'existe plus. Nous pensons qu'elle était déjà supprimée lors de l'introduction de la réforme de Saint-Maur. On entrait dans l'église par la tour du clocher, placée jadis sur les transepts, et qui s'élevait sur de grandes arcades du XVIe siècle. Ces grandes ogives avaient été reprises en sous-œuvre, dans une maçonnerie du XIIIe. Là, sans doute, s'était arrêté le siècle de la Réforme après avoir fait les deux transepts et repris cette tour découronnée, qui ne se releva jamais. En 1771 on s'était contenté de vitrer, comme un dôme, cette antique lanterne, ce qui donnait à cet édifice l'aspect d'un atelier.

Dans le transept du midi on remarque de belles fenêtres garnies de leurs meneaux flamboyants ; là étaient des verrières, dont les débris sont venus enrichir le Musée de Rouen.

Le seul reste sérieux de l'abbaye, c'est le chœur, l'allée qui en fait le tour, les chapelles qui rayonnent des deux côtés, et surtout la charmante chapelle de Six-Heures, dernier asyle des tombeaux.

Le chœur se compose encore de chaque côté de quatre arcades circulaires, supportées par des colonnes doriques, ornées d'oves et de feuillages. Le rond point du sanctuaire est formé de cinq arcades plus petites, mais semblables. Dans les travées inférieures on remarque encore les murs de clôture contre lesquels étaient adossées les stalles.

[1] Quelques personnes, entre autres M. Guilmeth, pensent que la vie monastique avait été supprimée à Valmont, par décret de l'archevêque de Rouen, quelques années avant la Révolution. Nous n'avons trouvé aucune preuve écrite de cette assertion. Les délibérations capitulaires que nous possédons finissent en 1785, sous le prieur dom Collibeux ; mais il est sûr que le dernier prieur fut dom Monthois, et tout porte à croire que les religieux restèrent ici jusqu'en 1790

Au second rang règne une gracieuse galerie de colonnettes ioniques, du plus délicieux effet. Quatre cintres reposent alternativement, soit sur une colonne seule, soit sur deux accouplées. Les chapiteaux supportaient jadis une corniche de la Renaissance, à présent tombée par terre. De distance en distance sont percées des niches charmantes où trônaient les douze apôtres. Cette galerie ou claire-voie n'existe plus que du côté nord. Au sud les délicieuses colonnes ont été descendues par M. Bataille, pour y établir un hangar.

C'était dans ce chœur, aujourd'hui découvert et livré à toute l'intempérie des saisons, que se voyaient jadis les tombeaux des Estoutteville, et que sont encore leurs caveaux souterrains.

Une allée, ou plutôt un déambulatoire, faisait le tour du chœur. Cette nef, dont il ne reste plus d'entier que quelques voûtes, a conservé bon nombre de ses arceaux verdis par l'humidité, tapissés de broussailles, de pariétaires, d'orties, de scolopendres et de ravenelles sauvages. L'hirondelle suspend son nid à ces arceaux de la Renaissance, comme l'oiseau l'attache aux rameaux des arbres. Le cri doux et triste de cette reine du désert est le seul qui retentisse maintenant sous ses voûtes silencieuses, depuis que les moines les ont abandonnées.

Autour de ce chœur profané et désert rayonnent huit chapelles, que l'antique piété avait jugées nécessaires et que la libéralité avait élevées. Les voûtes qui restent sont soutenues par des arceaux prismatiques. Du côté de l'Épître est la sacristie des moines, bien conservée, avec son chapier en bois de chêne et quelques vitraux de la fin du XVIe siècle. Là, sont déposés, comme dans une resserre, les rouages de l'ancienne horloge, des sculptures de la Renaissance, les boiseries qui formaient les stalles et les balustres du chœur.

Après elle venait la sacristie des enfants de chœur, dont le dernier de tous a assez vécu pour nous indiquer le nom et la destination de ces chapelles, où il avait passé son enfance.

Après ces deux vestiaires, venait la chapelle de Saint-Benoît, puis celle de Sainte-Apolline. La quatrième n'avait pas de nom ni de destination, en 1789.

En remontant du côté de l'Évangile, on trouvait une chapelle également inoccupée, puis celle qu'on nommait du *Confessional*. La troisième était appellée *des Fondateurs*, et elle était suivie d'une reserre et de la porte du cloître.

Cette *Chapelle des Tombeaux* ou *des Fondateurs*, montre encore sur ses murs les cintres des deux cénotaphes. Malgré le temps, cette chapelle garde quelque chose de sa majesté première. Elle est devenue une espèce de musée local, véritable dépôt où se conservent une foule de débris intéressants pour l'histoire de l'abbaye et de la localité. Parmi les curieux morceaux qui se trouvent dans cette collection est un précieux chapiteau roman, représentant le *Massacre des Innocents* qui peut rivaliser avec ce que Saint-Georges-de-Boscherville possède de plus rare. Une femme nous a paru avoir des cheveux semblables à ceux des figures égyptiennes.

On y trouve des fûts de colonnes et des chapiteaux de tous les âges, des dais, des pendentifs, des arceaux fleuris et une jolie piscine de la Renaissance, des dalles et des pavés, mais surtout, hélas ! des pierres tombales coupées en morceaux par les moines, afin d'en faire des pavés en pierre blanche, non-seulement pour leur église, mais encore pour leur maison. Ici nous en avons compté 17 en 1844, et en 1850 nous en avons vu un plus grand nombre, extraites par M. Bornot, de sa salle à manger. Cela prouve, hélas ! que les actes du vandalisme ne datent pas d'hier, et que dans l'ordre de Saint-Benoît tout le monde n'était pas de l'école de Mabillon ou de Montfaucon. Nous chargeons, avec raison, de cet acte bien regrettable, la mémoire des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, entrés à la fin du siècle dernier dans cette maison désolée par un long abandon. Pauvres et sans ressources, ils crurent devoir faire flèche de tout bois, et aux pierres vivantes de l'édifice spirituel, ils pensèrent qu'il fallait sacrifier les pierres mortes de l'édifice matériel. Dieu leur pardonnera peut-être cet acte d'ignorance et de bonne foi.

Pour nous qui avons interrogé ces débris des âges, nous avons reconnu un grand nombre de dessins et d'incrustations funéraires du XIIIe et du XIVe siècle. C'étaient des ogives, des frontons, des figures, des costumes et des inscriptions. Un morceau présentait un moine lisant dans un livre, l'autre un abbé du XIIIe siècle avec une bague à son doigt. Un troisième enfin montrait des armoiries et de jolis damiers, avec ces mots [illegible] *cardinal archevesque de Rouen, lequel trespassa l'an mil IIII^c LXXVII* 1477 ».

Mais au milieu des ruines de Valmont, rien ne m'a parlé

plus au cœur que la jolie chapelle de Six-Heures. Dans ce sanctuaire de la prière monastique, on pénètre par un cintre que soutiennent deux colonnes ioniques, ornées avec des motifs empruntés au château de Chambord. La voûte, qui forme le ciel, est une forêt d'arceaux courant dans tous les sens, qui se croisent sur un fond aplati. Le milieu forme une espèce de dôme ou de couronne; les portions plates sont ornées de feuilles et de fleurs, comme les élégants plafonds de Chambord. Cinq fenêtres éclairaient ce mystérieux sanctuaire. Ce sont des cintres de la Renaissance païenne avec le remplissage flamboyant de l'architecture chrétienne. Les deux premières, qui sont les deux plus grandes, comptent quatre compartiments complètement garnis de verrières.

La première fenêtre, à droite, montre dans son vaste encadrement un seul et unique sujet, le trépassement de la Sainte-Vierge, rude et informe copie du beau groupe que Robert Chardon avait fait exécuter pour l'abbaye aux trois mîtres.

Ici, comme à Fécamp, les apôtres sont assemblés. Saint Pierre y figure tête nue et chape sur le dos, et rien n'a été oublié, ni le seau à l'eau bénite, ni l'encensoir, ni le goupillon, ni le pupitre, ni le livre des Évangiles. La Vierge Marie meurt dans un palais, semblable aux châteaux de Gaillon ou de Fontainebleau. Des anges, appuyés sur des colonnes, tiennent des palmes et des trompettes. Si le dessin est passable, la peinture est mauvaise, et je serais tenté de croire ce vitrail du XVIIe siècle, si je ne lisais au bas le millésime de 1552.

La deuxième fenêtre, celle de gauche, renferme la naissance de Marie. Comme on le voit, on trouvait ici tout le drame de la vie de la Sainte-Vierge, car je suppose que les fenêtres vides renfermaient les tableaux ou scènes intermédiaires.

Ici Sainte-Anne est couchée sur un lit garni de rideaux verts à franges d'or. Sur le ciel, qui forme dôme, des anges voltigent ou se reposent. Près de Sainte-Anne sont des femmes qui vont et viennent, qui offrent des fruits, qui apportent de l'eau ou du vin, qui lavent le linge ou qui habillent l'enfant.

Sur un autre compartiment est l'éducation de Marie, élevée par sainte Anne.

Sur la deuxième fenêtre, à gauche, deux panneaux représentent la Visitation. Un vieillard et deux anges sont témoins

de l'embrassement des deux cousines. Là est également le millésime de 1552.

Deuxième fenêtre à droite : deux panneaux montrent la Présentation de Jésus-Christ au temple. Le grand-prêtre tient l'Enfant Jésus dans ses bras, une femme offre deux colombes dans une cage ; le temple de Jérusalem déploie toute sa magnificence.

La fenêtre du fond est partagée en deux tableaux. Dans le bas est la Naissance de Jésus-Christ, qui vient au monde, non dans une étable, mais dans un magnifique palais, seulement il est escorté du bœuf et de l'âne, accompagnement obligé de son berceau, que l'on n'a pas cru devoir exclure d'une si féerique demeure. La Vierge Marie adore l'Enfant Jésus ; derrière sont les bergers qui viennent lui rendre leurs hommages et présenter des fruits.

Sur l'autre tableau sont des bergers qui gardent leurs troupeaux avec leurs chiens, une lumière mystérieuse les inonde, leur figure exprime l'étonnement, un ange présente, sur un rouleau, le beau cantique « Gloria in excelsis Deo et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis. »

La fenêtre du haut montre la Sainte-Vierge montant au ciel soutenue par des anges. Autour d'elle sont des anges qui jouent des instruments de musique et au-dessus la Sainte-Trinité prête à la couronner.

Le maître-autel est très-simple. Il se compose d'une grande table de pierre, soutenue par des colonnes. Au bout de cet autel liturgique est une piscine dont la cuvette en coquille est accompagnée de trois niches vides. Au-dessus est un bas-relief mutilé représentant le baptême de Notre-Seigneur, par saint Jean. Des forêts couvrent les bords du Jourdain et des anges contemplent à genoux cette grande scène, la première page du Nouveau Testament et de la vie de l'homme régénéré. L'Esprit-Saint apparaît au milieu des anges et des nuages, et Dieu, le père, au plus haut des cieux, jouit de ce spectacle, entouré de toute la cour céleste.

Cet autel vénérable, si souvent parfumé par la prière matinale des enfants de saint Benoît, est surmonté d'un beau bas-relief représentant le mystère de l'*Incarnation*. C'est un petit oratoire, dont la double porte cintrée est soutenue par une colonne corinthienne. La Vierge, à genoux sur son

prie-Dieu, lit mains-jointes dans un livre ouvert, l'ange est devant elle et lui parle à genoux. Rien n'a été oublié des détails de l'intérieur. La bibliothèque, le lit, le baldaquin, les rideaux, le foyer, tout est là. Dans une vaste cheminée le feu pétille laissant voir une crémaillère et deux landiers avec crochets pour la broche à rôtir. Dans le fond de cette scène est un établi de menuisier, avec pinces, rabot, tenailles et panier d'osier rempli de boules, fruit de l'industrie de saint Joseph. Cette curieuse composition est attribuée à Germain Pilon, et elle en est digne.

§ IV. — LES TOMBEAUX.

Nous devons un chapitre spécial aux sépultures de Valmont, qui furent belles et nombreuses, et qui sont encore la partie la plus intéressante de cette église, devenue elle-même un tombeau. Le *Gallia Christiana,* cite huit abbés de Valmont inhumés soit dans les nefs, soit dans le sanctuaire, soit dans la chapelle de la Sainte-Vierge. La « Collection Gaignières, » rédigée à la fin du XVIIe siècle [1], cite également huit dalles ecclésiastiques, encore placées comme le veut l'histoire.

La première de ces tombes était celle de l'abbé Vincent (1262-64), décédé le XII des ides d'avril 1264, et inhumé près du maître-autel, au côté de l'Épître. C'est là que l'on voyait encore son image et son inscription tracées au XIIIe siècle. La

[1] On appelle « Collection Gaignières » un magnifique recueil des richesses tumulaires du royaume de France, dressé par ordre du grand Colbert. Ce superbe inventaire se compose de 16 vol. in-folio, reliés en veau rouge marbré jaune et noir. La reliûre a été exécutée en France, sous Louis XIV. Tous ces volumes contiennent le dessin des tombeaux des rois de France et des princes du sang royal, des tombeaux et épitaphes d'abbés, d'évêques, de cardinaux et de grands personnages des principales villes, telles que Paris, Tours, le Mans, Angers, Chartres, Loches, Vendôme, etc., et de nos plus puissantes provinces, telles que la Normandie, l'Ile-de-France, la Bourgogne, la Champagne, etc. Malheureusement ces 16 volumes sont sortis de France, on ne sait à quelle époque, ni de quelle manière : ils sont à présent déposés à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxfort, à laquelle ils ont été légués par l'antiquaire Gaugh. Les tombeaux et épitaphes des églises de la Normandie composent deux volumes de la collection, dont la plus grande place est occupée par Jumièges, Saint-Ouen, la Métropole, les églises de Rouen et de Caen, Valmont y compte neuf numéros, de 136 à 144. Dernièrement M. Viollet-Leduc, qui a copié à Oxfort une partie de cette collection, a publié un extrait de son catalogue dans le *Bulletin des Comités historiques,* de l'année 1851.

seconde était celle de Nicolas de Cumelier (1299-1301), décédé le VIII des ides de décembre 1301, et enterré près du maître-autel, au côté de l'Épître. L'inscription, copiée par Gaignières, lui donne le surnom de Mellain ; elle était alors placée derrière le grand autel.

La troisième tombe est celle de Gérard de la Roche, appelé sur sa pierre même le Xe abbé du monastère (1378-1414), et décédé le X des calendes de janvier 1414. Il fut enterré sous une des ailes du chœur, au côté de l'Évangile. C'est en effet dans l'aile gauche du chœur que Gaignières place le tombeau de *Gerart de la Roche*. Les savants Bénédictins du *Gallia Christiana*, mettent la tombe de Robert de Sotteville, XIe abbé (1415-44), dans la nef qui passait entre le chœur et la chapelle de la Sainte Vierge, et ils disent que son épitaphe même indiquait sa mort au IX des calendes de mai 1444. Gaignières semble avoir mal lu les noms et les dates, car il mentionne devant la chapelle de la Sainte-Vierge, un *Robert de Beserville*, abbé, mort en 1447 ; nous pensons qu'il y a ici erreur de copiste, à moins qu'il ne faille placer un abbé entre Robert de Sotteville et Richard Gacon, ce qui n'est pas impossible.

Les dalles de Richard Gacon (1448-54) et de Simon Panchevoust (1454-79), n'avaient point quitté leurs places en 1700. La première occupait encore dans le sanctuaire, au côté de l'Évangile, la position qu'elle y avait prise le IX des ides de mai, et la seconde se montrait encore derrière l'autel, au côté de l'Épître, comme elle y avait été mise le III des nones de mai 1479. A ce propos nous ferons remarquer combien le texte de Gaignières diffère pour les noms de celui du *Gallia Christiana* : Gaignières appelle Richard Gacon, *Richard Galang*, et Simon Panchevoust, *Symon Pruchevout*. Pour nous, nous suivons la version bénédictine comme la mieux critiquée.

Devant l'arcade du crucifix était la pierre de Chrétien Leure, XIVe abbé élu en 1479, et décédé le VI des ides de mai 1496 : Gaignières n'en a pas gardé le souvenir, et Duplessis semble dire que de son temps l'inscription était disparue.

Le plus remarquable de tous les abbés de Valmont, fut sans contredit Jean Ribaud, cet ancien abbé du Bec dont nous avons déjà parlé, et qui reconstruisit le chœur et toutes les chapelles qui l'entourent. Cet homme, vraiment extraordinaire pour ce pays, décéda le XII des calendes de juillet 1538, et fut

inhumé dans cette charmante chapelle de la Sainte-Vierge, qui était son œuvre.

Gaignières vit encore la dalle qui recouvrait ses restes, et il transcrivit l'épitaphe funéraire qui avait été tracée en son honneur, à droite de l'autel, dans la chapelle de la Sainte-Vierge.

Dans la salle capitulaire se voyait encore en 1700 la dalle funèbre de frère Abraham Vibert, vicaire-général de Révérendissime Charles, cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, et abbé de céans. Ce vice-abbé était décédé comme Jean Ribaud, en 1558. Enfin dans la dernière chapelle, du côté de l'Évangile, se trouvait « un cercueil de pierre en dos d'âne et à fleur de terre, » que Duplessis considérait comme pouvant être la tombe de Geoffroi, premier abbé de cette maison.

Après les sépultures monastiques, viennent les sépultures seigneuriales. Il y en avait de tous côtés, dans le chœur comme dans les chapelles, dans les caveaux comme sur les cénotaphes. Un aveu de 1688, qui nous paraît fautif, prétendait que les membres de la famille d'Estoutteville avaient seuls le droit d'être inhumés dans le chœur : ce qui est plus sûr, c'est qu'avec le temps, cette illustre famille de robe et d'épée, avait fini par occuper toutes les places.

Nicolas, fondateur du monastère, avait été inhumé dans le sanctuaire, c'est là qu'en 1740 Duplessis a encore vu sa tombe « qui, ajoutait-il, n'avait rien que de commun. » Entre les deux piliers du chœur, au côté de l'Évangile, était le tombeau, avec effigie, de Jacques d'Estoutteville, chevalier, conseiller et chambellan du roi, capitaine de Falaise, mort le 12 mars 1490. Près de lui était inhumée Louise d'Albret, son épouse, fille du comte de Dreux, morte le 8 septembre 1494.

Dans le sanctuaire, tout près de l'autel, au côté de l'Épître, était enterré Robert d'Estoutteville, frère puîné de Louis et aîné de Guillaume, qui devint archevêque de Rouen, cardinal et doyen du Sacré Collége. Ce chevalier mourut le 1er juin 1477. Un fragment de sa pierre tombale, échappé à la destruction, se voit parmi les décombres, et c'est sur lui que nous avons vu ces mots capables d'induire en erreur : « .... *cardinal, archevesque de Rouen, lequel trespassa l'an mil* IIII^{c} LXXVII. »

Du côté de l'Évangile, entre le sanctuaire et les stalles du chœur, était l'inscription tumulaire de J. d'Estoutteville, chanoine de Rouen, mort le 21 décembre 1275.

On cite encore, parmi les membres de cette famille chevaleresque, inhumée dans l'abbaye de Valmont, N. d'Estouteville, prêtre, mort vers l'an 1300; Robert d'Estouteville, mort le 22 février 1395, et inhumé avec Marguerite de Montmorency, sa femme; Louis d'Estouteville, mort en 1437, et enfin Guillaume d'Estouteville, mort le 28 juin 1515. Sur la pierre de ce dernier, on lisait : « *Vir iste misericordiæ, cujus pietas non defuit. Ann.* 1516. » En dernier lieu, dans le caveau du sanctuaire, François de Bourbon, comte de Saint-Pol, premier duc d'Estouteville, mort le 1er septembre 1545; Adrienne d'Estouteville, sa femme, morte au château de Trie, en décembre 1560; François d'Estouteville, leur fils, comte de Saint-Pol et gouverneur de Normandie, mort le 4 octobre 1546, et Marie de Bourbon, sa sœur, morte à Pontoise en gagnant le jubilé de l'année sainte, le 6 avril 1601.

Jusqu'au milieu du dernier siecle, toutes ces pierres, toutes ces tombes, tous ces mausolées, étaient restés à leur place antique et primitive. La piété, la liturgie, comme le bon goût, s'en étaient parfaitement accommodées, lorsque la congrégation de Saint-Maur fit son entrée dans cette chancelante abbaye, déjà inclinée vers sa ruine. Un des premiers actes de la sainte et savante compagnie, fut d'exiler les tombeaux, soit dans la chapelle de Six-Heures, soit dans celle des Fondateurs. La cause de cette révolution tumulaire fut la confection d'un autel à la mode et le pavage du chœur à la façon du siecle de Louis XV.

Les *délibérations capitulaires* nous apprennent que le 9 février 1771, la communauté se décida à adopter le dessin d'un tombeau d'autel dressé par les sieurs Drophy et Leclair, marbriers et sculpteurs de Paris. Le supérieur général, consulté pour cette affaire, envoya le dessin d'un autel de bois, *figuré en différents marbres*, qui fut adopté, toutefois, avec la recommandation de le faire semblable à celui de la Charité-sur-Loire, et d'obtenir des chandeliers comme ceux de Saint-Merry, *les plus beaux de Paris par le goût et le dessin*. Ce fut l'autel de bois qui prévalut, et on peut encore le juger dans l'église paroissiale de Valmont.

Le 1er juin 1771, on décida que l'on paverait le chœur et le presbytère, qui à cette époque étaient *pavés irrégulièrement en petites et grandes pierres*; c'est ainsi que l'on traitait alors les

pierres tombales. Le 15 octobre le marché fut passé avec le sieur Gravet, architecte, pour le dallage du chœur, du sanctuaire et du presbytère, en pierre de Liais et en marbre noir ou bleu de Senlis. L'architecte entrepreneur devait réparer les caveaux, établir un grillage en bois autour du chœur, faire deux marches en pierre, l'une pour séparer le sanctuaire, l'autre le presbytère; faire transporter les deux tombeaux de Nicolas et Jacques d'Estoutteville dans la *chapelle vis-à-vis la porte collatérale du chœur du côté de l'Evangile,* et faire un mur de clôture au bas du chœur; le tout pour 2,390 livres.

L'artiste travailla si bien et avec tant d'activité, que la translation fut opérée le 1er mai 1772, avec toute la pompe, tout le respect et toute la solennité dont elle était susceptible. Les bons religieux prirent soin d'indiquer, sur des plaques de cuivre, les motifs et les circonstances de cette cérémonie. Nous ne saurions mieux faire que de donner ici dans toute leur étendue ces pièces, que nous avons transcrites et qui sont des pages de l'histoire de Valmont.

« Cùm templum hoc dignè condecorare meditarentur religiosi viri officio divino hic jugiter incumbentes et obstaret præ nimiâ mole tumulus nobilissimi viri Domini Domini Nicolai d'Estoutteville, militis, hujus abbatiæ fondatoris, ad serenissimum nepotem Honoratum, tertium, Dei gratiâ principem Monæci et ducem Valentinensis, parem Franciæ, hujusce ducatûs Estoutteville Dominum ac nobilem Genevensem se contulerunt, petieruntque ut per eum liceret prædictum tumulum hunc in superiorem capellam ingressum chori respicientem è regione Evangelii transferre, annuit princeps serenissimus avitæ pietatis æmulus. In cujus rei tabellam æneam exarari et columnæ cui adherebat tumulus affigi curaverunt prædicti religiosi viri gloriæ Dei promovendæ cupidi et ergâ benefactores pietate conspicui, anno Domini 1772, die 1ª maii. »

« Hìnc conspiciendi sunt tumuli ad dexteram nobilissimi viri D D. Nicolai d'Estoutteville hujus abbatiæ fundatoris et ad sinistram nobilissimi nepotis D. D. Jacobi d'Estoutteville et Ludovicæ d'Albret suæ sponsæ primò in choro erecti, ille ex parte Epistolæ, hic ex parte Evangelii, sed deinde anno 1772, 1ª maii hâc in capellâ repositi : ita permittente serenissimo principe Honorato III° Dei gratiâ, etc. Hujus translationis simul et permissionis à prædicto serenissimo principe concessæ actus publicus habitus est et triplex inscriptio apposita hìc et in chori partibus ubi jacebant prædicti tumuli; quæ inter utrumque tumulum strata jacebat tabula mormorea hìc etiam è choro translata fuit ubi in honorem nobilissimi viri D. D. Roberti d'Estoutteville ac illustrissimæ dominæ Margarithæ de Hotot, uxoris suæ posita fuerat. »

« Hìc grande mole spectandus erat tumulus nobilissimi viri D. D. Jacobi

d'Estouteville, militis, regis consiliarii et cambellani, et Ludovicæ d'Albret, suæ sponsæ, qui cùm nimiùm spatium occuparet impediretque ne congrua Domui Dei explerentur ornamenta hinc in superiore capellâ versùs lateralem chori januam ex parte Evangelii translatus fuit ita permittente et votis religiosorum hominum hic degentium annuente serenissimo principe Honorato III°, etc. Hujus translationis ut servetur memoria hanc tabulam æneam exarari curaverunt prædicti religiosi viri è Congregatione S. Mauri Benedictini. Anno 1772 et 14 maii. »

« Ici était la tombe de messire Robert d'Estouteville et de noble dame Marguerite de Hotot, transférée dans la chapelle entre les deux mausolées de nos seigneurs Nicolas et Jacques d'Estouteville, le 1er may 1772. Ont été aussi retirées du chœur les tombes des seigneurs ci-dessous dénommés, dont plusieurs parties étaient cassées et mutilees et les inscriptions effacées, de messire Robert d'Estouteville, seigneur d'Ausbosc, mort en 1477 ; de noble dame Marguerite d'Harcourt, épouse de messire Jean, seigneur d'Estouteville, morte en 1421 ; de messire Robert-Jean d'Estouteville, docteur et chanoine de Rouen, et plusieurs autres où il n'y avait rien de reconnaissable. »

Malheureusement les bons religieux n'eurent pas autant de respect pour les tombes monastiques que pour les sépultures seigneuriales encore protégées par l'héritier des Estouteville, le puissant prince de Monaco. Les pauvres dalles des abbés, que personne ne défendait, furent mises en morceaux par M. Gravet, pour faire des pavés au chœur, au sanctuaire, au chapitre et jusqu'aux salles à manger. Relevées par la Révolution ou par la main des derniers propriétaires, ces pierres sont maintenant étalées comme des débris dans la chapelle des tombeaux et dans celle de Six-Heures. Elles y restent comme des témoins à charge qui accusent leurs derniers dépositaires. Des ogives, des frontons, des figures, des costumes, des lettres, des inscriptions, un moine lisant dans un livre, une main dont le doigt porte un anneau, voilà tout ce qui reste des abbés de Valmont !

Mais vingt ans plus tard, une Révolution plus cruelle que la réforme, puisqu'elle les renfermait toutes, vint détruire l'œuvre des moines et mettre le comble à la dévastation qui était commencée. L'abbaye, supprimée et vendue, fut mutilée par le temps et les acquéreurs. La chapelle de Six-Heures est le port de salut dans lequel se sont réfugiées les richesses tombales du monastère.

Au milieu de la chapelle, servant de pavage, est une grande pierre de schiste ou de marbre noir, que l'on voyait jadis au

milieu du chœur. Deux personnages, homme et femme, ont été gravés sur la surface, les parties creuses étaient incrustées de cuivre et de marbre blanc. Les décorations en cuivre, assez communes en Angleterre, étaient fort rares en France. L'encadrement représentait des colonnes et des tympans du XIVe siècle, qu'escortaient à droite et à gauche des anges en pierre. On remarquera aussi, sur les épaules du chevalier, des *ailettes,* genre d'ornement que l'on croyait particulier à l'Angleterre. On lit encore autour : « Ci-gist noble dame madame Marguerite de Hotot, femme de noble homme monseigneur Robert d'Estoutteville, qui trespassa l'an de grâce mil ccc et xxx le jour de la feste à morts. Priez pour l'âme de li. » « Cit-gist monseigneur Robert d'Estoutteville.... Priez pour l'âme de li. »

A droite et à gauche de la chapelle sont placés, le long des murs, les deux tombeaux célèbres de Valmont.

Du côté de l'Epître est un autre tombeau recouvert d'une statue funèbre. Ce magnifique monument a deux mètres de long sur un mètre de hauteur. Sa statue a 1 mètre 65 centimètres de hauteur. Trois ogives encadrent trois sujets pris dans la vie du héros et dans l'histoire du monastère. D'un côté est saint Benoît, fondateur de l'ordre, de l'autre la Vierge Marie, patronne de l'église et du monastère. Au milieu sont deux lions soutenant le royal écu du défunt, mutilé par la Révolution.

Sur ce cénotaphe repose une statue de pierre, longue de 1 mètre 65. La face est d'albâtre, la tête est nue et les cheveux pendants, au cou est le collier de l'ordre de Saint-Michel, la tête pose sur un coussin brodé avec des fleurs. La cotte de mailles est cachée sous un surtout broché de lions. A son côté pend une épée, des genouillères de fer serrent ses jambes, et ses pieds posent sur un lion pacifique. On lit autour de la pierre ces paroles qui furent gravées par la reconnaissance monastique : « Cy-gist hault et puissant seigneur messire Nicole, sire d'Estoutteville, chevalier, lequel en son vivant fonda ceste présente abbaye, en l'an de grâce mil cent et sept, et trespassa le XXIIe jour d'avril mil cent et XL. Priez Dieu pour l'âme de li. » On voit qu'il s'agit ici du fondateur du monastère, à qui la reconnaissance éleva ce tombeau dans les premières années du XVIe siècle, évidemment lors de la magnifique reconstruction du chœur, par Jehan Ribault. Ce qui le

prouve, c'est une lettre écrite par cet abbé à Jacqueline d'Estoutteville, le 25 mai 1521 [1], et le procès qui eut lieu pour cette affaire. Ce qui le démontre encore, c'est l'emblème parlant qui fut placé sous l'arcade même du cénotaphe. Cet emblème n'est autre que l'église de l'abbaye, restaurée ou projetée par le grand mouvement de la Renaissance. Les fenêtres, les roses, les portes et les balustrades sont toutes dessinées dans le style flamboyant de l'ogive qui va s'éteindre. La tour carrée qui s'élève sur les transepts n'est point achevée, ce qui prouverait que l'édifice était alors en pleine construction.

En face du fondateur, du côté de l'Evangile, est le superbe mausolée de Jacques d'Estoutteville et de Louise d'Albret son épouse. Le cénotaphe en pierre est sculpté dans le style du XVIe siècle. La face présente six compartiments encadrés chacun dans une ogive garnie de feuilles de chêne. Dans des niches élégantes reposent six statues autrefois coloriées, ce sont les images de saint Louis et de sainte Catherine, de saint Adrien et de saint Jean-Baptiste, de sainte Anne et de la Sainte-Vierge. Malheureusement de regrettables mutilations ont été commises sur ce petit chef-d'œuvre.

Sur une grande dalle de marbre noir sont couchées deux statues du plus bel albâtre, légèrement verdies par l'humidité. La première est celle de Jacques d'Estoutteville, dont la tête nue est couchée sur un oreiller garni de glands à chaque coin. Son haubert, en cotte de mailles, est caché sous un justaucorps décoré d'*ailettes*. Une dalle est au côté droit, ses jambes sont serrées par des genouillères, et ses pieds éperonnés posent sur un lion, emblème de la guerre où brilla, où mourut peut-être ce chevalier. A sa gauche, couchée près de lui, est Louise d'Albret, son épouse, vêtue d'une robe flottante, la tête couverte d'un voile et posée sur un oreiller. Ses mains jointes ont été cassées par la brutalité des hommes, ses pieds reposent sur un bélier, emblème des soins laborieux du ménage auxquels se consacra cette femme sage et chrétienne : « Apprehendit fusum et operata est lanam. »

Ces deux personnages ont les mains jointes et semblent prier encore sous la pierre du tombeau, leurs visages et leurs yeux sont tournés vers le ciel, comme vers le lieu de leur espérance. On croirait, en les voyant ainsi étendus, que ce sont

[1] Conservée chez M. Marcel, notaire au Havre.

eux que Châteaubriand avait en vue quand il écrivait, dans son *Génie du Christianisme* : « Quelle est donc cette grande dame qui repose ici près de son époux? L'un et l'autre sont habillés dans toute la pompe gauloise ; un coussin supporte leurs têtes, et leurs têtes semblent si appesanties par le sommeil de la mort qu'elles ont fait fléchir cet oreiller de pierre. Heureux si ces deux époux n'ont pas, eux, de pénibles confidences à se faire sur ce lit de leur hymen funèbre ! »

§ V. — LE CHATEAU.

En face de l'abbaye, sur le penchant de la colline, s'élève le château de Valmont, autrefois forteresse puissante qui protégea long-temps le bourg et le monastère. Ce château, comme tous ceux d'origine normande, occupe la pente et non la cîme du côteau. Il est assis sur le versant de la plaine comme ceux du Château-Gaillard, de Longueville, d'Arques et de Tancarville. Du côté de la rivière, il était défendu par l'abrupte de la colline, mais vers la terre une coupure énorme l'isolait de la plaine avec laquelle il ne communiquait qu'au moyen du pont levis que protégeaient deux tours.

Une grande partie de ce château date de la Renaissance. L'aile du midi fut bâtie par François de Bourbon, époux d'Adrienne d'Estoutteville ; on voit encore, sur une des lucarnes, le millésime de 1550. Il est aisé d'y reconnaître l'architecture en travail d'enfantement. Le style grec, venu en France à la suite de nos conquêtes d'Italie, régnait déjà dans le midi, mais il ne pénétrait que lentement dans le nord ; il avait à vaincre dans la Normandie surtout, un rude adversaire, le style ogival auquel cette province devait ses plus beaux châteaux et ses plus belles églises. Aussi, soit adresse, soit impuissance, il ne chercha pas d'abord à renverser brusquement son compétiteur, il composa avec lui, et au moyen de quelques concessions que l'on se fit de part et d'autre, ils vécurent dans la meilleure intelligence. De ce mariage naquit un style hermaphrodite, véritable mélange d'architecture classique et d'architecture ogivale, ou pour mieux dire d'architecture païenne et d'architecture chrétienne.

C'est à ce style de transition que nous devons le château de Valmont.

Mais il reste une portion de ce château qui a échappé aux mains des Vandales et des restaurateurs, c'est le côté nord, dont une partie est en brique et l'autre en pierre de taille, construction militaire du XIVe et du XVe siècle. Le ravin qui l'entoure est profond comme au premier jour, seulement les ronces et les épines ont pris la place des eaux stagnantes. La muraille est armée comme pour un jour de bataille ; les meurtrières sont ouvertes comme les sabords d'un vaisseau de guerre, les machicoulis semblent prêts à vomir sur les assaillants une grêle de pierres ; les tourelles, couronnées de toits pointus, présentent l'aspect le plus menaçant. Enfin il ne manque pour un tableau complet que de voir bondir les pierres que mille bouches béantes vomissaient jadis au fond des abîmes.

Autour de la forteresse, on voyait, il y a cinq ans, sortir de dessous les

broussailles des dents des murs qui partaient du château pour former des angles saillants, des bastions et des courtines. Cette forteresse a subi bien des modifications depuis le temps ou les sires d'Estouteville guerroyaient avec leurs voisins, depuis le temps où les Anglais étaient battus sous ses murs et ou les salles servaient a loger les vainqueurs [1].

« En l'an du Seigneur mil quatre cents et seize, le comte d'Orset partit
» de Harfleur et chevaucha ès-parties de Caux jusqu'a Cany et en des-
» loger y mirent le feu. Si advint donc que le comte d'Arminach, qui
» etoit connétable de France, etoit dans les champs avec grande compagnie
» de gens d'armes, comme messire Loys de Longny, Thiebaut de Laval et
» plusieurs autres, et a donc celui jour que les Anglois estoient partis de
» Cany le quatorzième jour de mars, s'entre rencontrèrent dans les champs
» de Viauville, pres Valmont. Lors descendirent les Anglois à pied et
» François non, mais en la partie ou estoit le sire de Longny férirent tous
» les gens tous a cheval, et alors en départirent ceux qu'ils rencontrèrent,
» et le comte d'Orset avec l'autre partie se tindrent en bataille sur une
» fosse, au bout d'un jardin, où les François ne purent entrer pour courir
» sus. En cette place et a l'entrée de ce jardin eust des Anglois tués, par le
» rapport de ceux qui les enterrèrent, de sept à huit cents ; et quand la nuit
» fut venue, les deux comtes partirent a sauves trefves ensemble, et ne
» sceut personne qui s'entredirent, puis le comte d'Arminach fit sonner sa
» trompette et laissa les Anglois en cette place et s'en alla loger à Valmont
» dont les François furent mal contents. Les Anglois perdirent tous leurs
» chevaux et bagues, de la se partirent les Anglois, la nuit en suivant,
» tous de pied, et se retirèrent vers la mer, et toute cette nuit allèrent
» par-dessus les grèves a Harfleur. »

On voit encore, en face du château de Valmont, les restes d'un camp retranché qui a dû être occupé par l'une des deux armées, et que les gens du pays appellent le *Vieux-Châtiaux* ou les *Vieux-Châtiax*.

Le camp du *Vieux-Châtiaux* fut réoccupé en 1472 par Charles-le-Téméraire qui, repoussé par les habitants de Saint-Valery-en-Caux, était venu planter ses tentes en face du château de Valmont. il voulait faire de ce château son point de départ, afin de poursuivre ses conquêtes jusqu'à Fécamp Mais une garde fidèle en surveillait les murs, et le fuyard de Beauvais put reconnaître sur ces bords les dignes compagnons d'armes de Jeanne Hachette

Mais nous avons interverti l'ordre de l'histoire, hâtons-nous de le rétablir.

En 1419, lorsque la prise de Rouen eut livré toute la Normandie aux Anglais, Valmont ouvrit ses portes à ces peuples que les Estouteville avaient conquis autrefois. Mais en 1435, les paysans cauchois reprirent cette forteresse que n'avaient pu défendre les gentilshommes tombés dans la funeste journée d'Azincourt. Ce triomphe ne dura que deux ans, après lesquels les *Larrons de l'Angleterre* souillèrent de nouveau la maison de leurs voisins

[1] *Chronique* de Martin le Megissier, Rouen, 1578 — *Chronique*. de Monstrelet — *Esquisses sur Fécamp* par César Marrette.

queurs. Douze ans après, Valmont saluait avec transport le dernier rejeton des Estoutteville, qui revenait à lui pour ne plus s'en séparer.

Pendant la paix, le château de Valmont ne cessa de faire du bruit dans le monde. En 1534 il devint le théâtre d'une des plus belles cérémonies de son temps. Cette année-là, Adrienne d'Estoutteville, unique héritière des biens et des titres de sa maison, donna sa main et son cœur à François de Bourbon, comte de Saint-Paul, prince du sang royal. Le mariage fut célébré avec grande pompe dans la chapelle du château. Le roi, la reine, les princes du sang, les grands officiers de la couronne, se rendirent à Valmont pour assister à cette cérémonie. Pour présent de noce, François Ier déposa sur la table du contrat, des lettres-patentes qui érigeaient la seigneurie d'Estoutteville en duché non pairie. Eh bien ! cette fête nuptiale, ce mariage fortuné, ces chants du bonheur, ce voile, cette bénédiction, ce sacrifice, tout cela devait s'anéantir quelques années plus tard dans le caveau de la vieille abbaye qui gisait modestement aux pieds de ces fiers châtelains. De tant de gloire et de tant de bonheur, il ne devait plus rester qu'un sépulcre sonore et vide, auquel on dispute le pauvre coin de terre qu'il occupe dans ce pays où il régnait en maître.

De cette union si brillante sortit un prince qui mourut à l'âge viril, et une princesse nommée Marie, qui porta ses titres et ses domaines dans la maison de Longueville. A l'époque de la Révolution, le château de Valmont appartenait, avec tant d'autres, au fameux Léonor Grimaldi, plus connu sous le nom de prince de Monaco. Vendu par les héritiers de ce malheureux prince, il fut acheté par des hommes du peuple, qui eurent au moins le mérite de le conserver tel que les chevaliers l'avaient laissé. Racheté en 1825, par le comte Hocquard, il eut à subir, entre ses nobles mains, des mutilations qu'il n'avait point encore connues. Il nous en coûte d'adresser ici un reproche à l'héritier des sires de Fréfossé, mais il a été dur de voir les débris de la noblesse française continuer parmi nous l'œuvre de la bande noire, et prendre place parmi les démolisseurs de nos monuments nationaux, pendant que des artistes et des antiquaires, sortis du peuple, s'efforcent de les raviver et de les défendre avec leurs plumes et leurs pinceaux.

Pour acheter Valmont, M. Hocquard vendit le château et le fort de Fréfossé, c'est-à-dire, la tombe et le berceau de ses aïeux. Si quelque chose peut excuser d'aliéner ainsi l'héritage de ses pères, c'est sans doute lorsqu'on l'échange pour un plus illustre domaine. On aurait pu pardonner la vente du manoir des Fréfossé, des Pelletot, des Blamanoir et des Gerponville en faveur du château des Estoutteville, des Bourbon et des Orléans-Longueville. Mais comment excuser celui qui, en entrant dans une si noble demeure, commence par l'amoindrir et la défigurer, et livre au pillage le chartrier qui renfermait des documents si précieux pour le pays et pour l'histoire [1] ?

[1] *Mes adieux au château et à l'abbaye de Valmont*, dans le *Journal de l'arrondissement du Havre*, du 20 décembre 1840.

Vendu en 1840 à des spéculateurs, il fut racheté peu de temps après par un haut baron de l'industrie, qui le conserve avec un respect qui l'honore. M. Henry Barbet, maire de Rouen, député, pair de France, président, presque perpétuel, de notre conseil général, est digne de posséder Valmont et de continuer la liste des noms qui se rattachent à ces nobles murailles. Vingt années laborieuses, passées au service de Rouen et de la Seine-Inférieure, sont des titres équivalents aux chevrons du soldat et à l'épée des chevaliers. Avec lui le château de Valmont ne périra pas. Long-temps encore nous jouirons de la vue de ce noble manoir, qui fit l'orgueil de la contrée et qui protégea vaillamment les pays d'alentour, de ce château que la bienfaisance, la piété, le courage et la vertu habitèrent pendant des siècles ; de ce château enfin qui fut le berceau du cardinal d'Estouteville, qui eut un moment Duguesclin pour maître, qui repoussa Charles-le-Téméraire, qui assista aux funérailles des Anglais, et qui pour récompenser sa vaillance reçut François Ier dans ses murs couronnés de cicatrices et de victoires.



COLLEVILLE.

Situé dans la vallée qui conduit de Valmont à Fécamp, Colleville est un des points les plus anciennement habités. Dans les bois on trouve des puits maçonnés, et dans une gorge qui s'ouvre sous le château de Hongerville la tradition place la *ville d'Orival*. Là, en effet, dans les bois de MM. Limare et

Leber, sont les restes d'une *villa* romaine, et l'archéologie aurait ici de belles découvertes à faire.

L'église, dédiée à Saint-Martin, le patron des temps mérovingiens, s'est placée loin des eaux, sur un tertre naturel où elle s'abrite sous un épais bosquet. Seule au milieu des arbres, elle ressemble à un ermitage caché au fond d'un bois sacré. Ici Dieu se dérobe aux regards profanes de la foule, et le chemin qui conduit à lui est véritablement le sentier de la prière. Ce sanctuaire est caché comme le Dieu de l'Eucharistie, il n'y a que les amis qui sachent trouver l'un et l'autre.

Cette église, ancienne dans sa structure, fut autrefois bâtie avec le tuf de la vallée. Le XIe siècle, qui construisit la nef et le chœur, se reconnaît encore aux cintres étroits, aux contreforts aplatis et à la pierre poreuse de l'appareil.

Le clocher primitif fut un simple campanilet s'élevant sur le pignon occidental. Détruit sous Louis XIII, il a été remplacé par le corps-carré sans caractère qui précède la nef.

Au bas de l'antique vaisseau est un baptistère du XIIe siècle, et dans la nef un bon tableau moderne représentant Saint-Martin à cheval. Cette église possède aussi une Vierge en ivoire, haute de près de 50 centimètres, et d'une seule dent d'éléphant. Ce curieux objet provient de l'abbaye de Valmont; il a été apporté à Colleville par un curé qui avait été moine de ce monastère.

Malgré le caractère antique du monument que nous venons de décrire, la tradition populaire place une église antérieure dans une prairie près des moulins. Nous en doutons.

Le patronage de cette église appartenait à l'abbaye du Bec, à laquelle il avait été donné dans le cours du XIIe siècle. En 1141, Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, avait confirmé cette concession seigneuriale. Un demi-siècle après cette charte, le monastère du bienheureux Hellouin éprouva quelques difficultés relativement au manoir de Colleville, qui lui fut contesté par le curé. L'affaire eut un certain retentissement, et après avoir épuisé plusieurs juridictions, on la déféra au souverain pontife. Innocent III, qui occupait alors le Saint-Siége, écrivit une lettre décrétale aux prieurs de Bonne-Nouvelle, du Mont-aux-Malades et de Saint-Lô, de Rouen, constitués juges et arbitres de ce différend. Le curé de Colleville fut condamné pour avoir obtenu frauduleusement des lettres

apostoliques pour le besoin de sa cause. Innocent III donna, en cette occasion, une décision doctrinale et juridique qui fit autorité dans l'espèce. Cette lettre, de 1204, tronquée dans le Recueil des Décrétales de Grégoire IX, a été publiée intégralement par Laporte du Theil, dans ses *diplômes et chartes concernant l'histoire de France* [1].

Ce malheureux manoir de Colleville fit encore l'objet d'une querelle entre les abbés du Bec et de Fécamp, en 1202. Le bailli et les habitants de la paroisse réclamaient, sur le *bois du Torp*, le droit de prendre du bois pour saurir des harengs dans la saison. « Ligna ad fumanda allectia abbatis Becci apud Collevilla in tempore allectium. » Le cellerier de Fécamp avait coutume de céder, pour cet effet, un ou deux arbres [2]. C'est un des plus anciens monuments du bouffissage ou du saurissage des harengs en Normandie.

Colleville, qui comptait 50 feux en 1738, est à présent une succursale de 650 habitants avec la section de Vatte-Christ.

Sur cette paroisse était autrefois la chapelle de Saint-Gilles de Hongerville. Eudes Rigaud, qui parle de cette chapelle dans son pouillé, la place sur Bondeville. Cependant les cartes et les pouillés plus récents la revendiquent pour Colleville. Tant qu'elle fut en titre, elle demeura à la présentation du seigneur, qui l'avait fondée. Elle était ruinée bien avant la Révolution.

Vatte-Christ. — Ce nom s'est écrit de bien des manières : voici quelques variantes, on choisira, Vatecriq, Val-de-Cry, Vate-Christ et Wate-Christ. Cette dernière version est du pouillé d'Eudes Rigaud, transcrit par Ange Godin. La pauvre église, dédiée à Notre-Dame, était située au pied de la colline, entre deux ou trois chaumières. Fermée par la Révolution, elle est détruite depuis plusieurs années. Son existence fut bien modeste. Une tradition, recueillie par M. Guilmeth, lui accorde d'avoir été le tombeau d'un célèbre avocat de Rouen, nommé Tuard.

La *Carte particulière du diocèse de Rouen* indique un *Hermitage* sur la côte de Vasouy. Les restes en sont encore existants, et nous les avons parfaitement reconnus le 31 juillet 1852. L'ermitage était situé sur une colline à pic comme un rocher. Le jardin, encore reconnaissable, est une plate-forme

[1] T. Ier, p. 331. — *Hist. du prieuré du Mont-aux-Malades*, p. 278 et 635. — [2] *Cartulaire de Fécamp*, f° LXXI.

faite de main d'homme et plantée de jeunes arbres. Dans le rocher s'enfonce une grotte maçonnée avec du bloccage. Là, était le lit de l'ermite, devant sont les murs de la cuisine où il recevait les visiteurs. Un éboulement de rocher ferme en partie cette mystérieuse demeure d'un homme de foi. Le dernier solitaire est mort peu de temps avant la Révolution de 1789.

Au XIII[e] siècle, l'abbé de Fécamp présentait à la cure de Vatte-Christ, qui comptait 30 paroissiens. Ce droit, qu'il tenait des seigneurs d'Angerville, lui fut parfois, mais vainement, contesté par eux. En 1738, Vatte-Christ possédait 18 feux et 35 en 1823, quand il fut réuni à Colleville.

CONTRE-MOULINS.

L'ancien nom de ce village est *Comte-Moulins* ou les moulins du comte, comme le disent tous les anciens titres latins de « Comitis molendinis. » C'est là la véritable appellation, l'autre a été altérée. Le *comté* dont il est ici question, était vraisemblablement le *comté de Caux,* dont Waninge fut le plus illustre titulaire. Fécamp était la métropole de ce comté mérovingien, qui se terminait à Conteville, village des bords de la Durdent, qui en a gardé le nom. Nous en retrouvons l'analogue dans le Val-des-Comtes, entre Penly et Saint-Martin, vallon qui séparait les pays d'Ou et de Talou, les comtés d'Eu et d'Arques.

Ces moulins mérovingiens, qui ont donné le nom à ce village, comme à celui de Sept-Meules et de Mes-Moulins, étaient situés sur ce vieux Bec-de-Mortagne, desséché dans sa source, qui remontait alors jusqu'à Daubeuf. Saint-Pierre de Mes-Moulins occupait la rive gauche de la rivière, et Saint-Martin de Comte-Moulins tenait la rive droite.

Cette église, qui datait peut-être du temps des comtes et de l'industrie franque, a été délaissée, il y a deux siècles, parce que la population était remontée de la vallée dans la plaine. Cet exemple, d'église et de village transportés des bas-fonds sur les hauteurs, est fréquent parmi nous. Crosville-sur-Durdent, Throudeville, Saint-Pierre-en-Port et Oudales, sont de ce nombre. De l'église ainsi transportée, il ne reste plus la moindre trace dans le vallon. La tradition seule en indique la place sous l'herbe d'une métairie.

Ce fut en 1648 que l'on transporta, sur la plaine, la nouvelle église qui porte dans sa construction l'inaltérable cachet de ce

temps. C'est un édifice bâti en très-grande partie avec la pierre des carrières de Fécamp et de Pètreval. Le portail, orné de pilastres ioniques, est surmonté d'une tour carrée qui sert de clocher, mais qui se termine comme une loge à chien.

Ce premier édifice, quoique un peu prétentieux, aurait encore du caractère sans les deux chambres carrées ajoutées en 1827 par M. Belhomme de Franqueville. L'une sert de sacristie, l'autre de chapelle de famille. Sous cette chapelle est un caveau dans lequel on a descendu le fondateur, le 24 mars 1854.

Cette église dut être consacrée, car nous trouvons sur les murs intérieurs des croix noires, éclairées par des cierges. Les murs extérieurs ont conservé les armoiries des seigneurs-patrons de la cure. Ces seigneurs étaient les sires de Franqueville, dont la terre renfermait des urnes cinéraires, mises au jour en 1837 et recueillies dans un castel du temps de Louis XIV.

Cette humble église a fourni au puissant monastère de Saint-Ouen de Rouen, un de ses plus utiles abbés. Hugues de Comte-Moulins [1] ou de Contre-Moulins [2] gouverna cette abbaye, de 1234 à 1251. Ce fut sous son administration qu'eut lieu le terrible incendie de 1248 qui brûla Saint-Ouen, Saint-Laurent, Saint-Godard et une grande partie de la ville de Rouen [3]. Après s'être réfugiés quelque temps au *Plainbosc* et à *Bihorel*, les religieux revinrent à Rouen, où Hugues fit reconstruire le dortoir, le cloître et le réfectoire, sur un plan magnifique.

Des anciens seigneurs de Contre-Moulins une pierre tombale a été transportée de la vieille église dans la nouvelle. La tête, les pieds et les mains, étaient en marbre blanc. Mais tout est maintenant complètement effacé, à l'exception de ces quelques mots : « L'an de grâce mil v^c.... de demoiselle Katrine.... »

Au XIIIe siècle, le seigneur-patron de cette cure était le seigneur de Torchy, qui présenta le prêtre Richard à Pierre de Coulommiers, archevêque de Rouen. La cure alors valait 27 livres et comptait 30 paroissiens ou ménages. Ce nombre persévéra jusqu'en 1738, et aujourd'hui les 264 habitants ne représentent guères que ce nombre. Heureusement qu'au titre de succursale elle joint la commune de Toussaint, forte de 510 habitants.

Outre son église de Saint-Martin, Contre-Moulins possédait

[1] *Gallia Christ.* t. XI. — [2] *Neustria pia*, p. 31. — [3] Id., ibid.

une chapelle et une léproserie, dédiées à sainte Marguerite et à saint Michel. Le patronage de ce modeste bénéfice appartenait au curé de cette paroisse, et le seigneur lui contestait souvent ce droit reconnu dès le XIIIe siècle, car Eudes Rigaud y nomma Pierre Gossec, clerc, à la présentation du curé de Comte-Moulins. A cette époque la léproserie était attribuée à la paroisse de Toussaint, sans doute à cause qu'elle était placée sur la limite des deux dîmages et qu'elle servait aux deux populations.

Par lettres-patentes de Louis XIV, données le 16 mai 1669, pour la fondation de l'hôpital du Havre, la léproserie de Sainte-Marguerite fut ainsi que toutes celles du voisinage, réunie à ce naissant asile des misères humaines. Ce fut sans doute à condition qu'il recevrait dans son sein quelques malades de ces deux paroisses, clause bien oubliée aujourd'hui. La chapelle est complètement détruite depuis 1825.

TOUSSAINT.

Cette petite église, dédiée à la reine du ciel et à tous les saints, « reginæ sanctorum omnium, » est parfois appelée *Notre-Dame de tous les Saints*. Donnée en 1085 à la grande abbaye de Fécamp, par Gilbert d'Auffay (Gilbertus de Altifago), elle resta constamment sa propriété jusqu'à la Révolution. De cette donation il reste encore une partie de la nef, construite en pierre poreuse et tendre. Les trois contreforts qui accompagnent le portail renouvelé, ont gardé leur antique physionomie, malheureusement les fenêtres ont été modifiées comme partout.

Le clocher, le chœur et les transepts ont été reconstruits au XVIe siècle, avec une certaine magnificence, au moins à l'intérieur, car nous convenons tout d'abord que le clocher manque absolument, la tour n'étant qu'un tronçon de pierre surmonté d'un carré d'ardoise. Mais à l'intérieur les arcades et les voûtes font un très-heureux effet. Le style de la Renaissance a présidé à cette reconstruction.

Au nord est la chapelle de Saint-Nicolas et de Saint-Sébastien. Il y eut autrefois un autel qu'ombrageait une image de la Sainte-Trinité, peinte sur verre. Dans la fenêtre qui termine on voit un Christ sur la croix, au pied duquel est agenouillé sur un banc un donateur ecclésiastique. Il est vêtu d'un sur-

plis à grandes manches, la tête nue et les mains jointes. Il laisse échapper cette dévote prière à la Sainte-Vierge .

« Tu es spes mea — Post Christum, Maria. »

Les quelques mots échappés aux mutilateurs nous apprennent que c'est l'offrande d'un *vicaire de ce lieu, faite en mil cinq cents cinquante et ung*.

Quelle différence entre un siècle et l'autre! En 1551 il y avait à Toussaint, curé, vicaire et peut-être chapelain, pour 39 feux, à présent pour 510 habitants il n'y a pas un seul prêtre. Le dimanche seulement, M. le curé de Contre-Moulins vient biner dans cette église pour qu'elle ne soit pas abandonnée.

La chapelle en face, présentement dédiée à Saint-Siméon, qui est ici l'objet d'un pèlerinage comme à Déville et à Barville, près Cany, fut construite au commencement du XVIe siècle, par une libéralité seigneuriale. Une belle pierre tombale, malheureusement un peu altérée, nous révèle cette particularité. Sur la pierre figurent un chevalier avec son épouse. La tête et les mains sont en marbre. On lit au bas : « *Cy-gist honneste homme Jehan* Legrand, sieur de... lequel a faict faire ceste chapelle, et décéda le VIIIe jour de mars mil Vcc et V. Priez Dieu pour le repos de son âme. » — « Cy-gist demoiselle Barbe Auber, fame dudit chevalier, laquelle décéda le..... » C'est peut-être la même donatrice que nous voyons représentée avec sa fille au bas d'un groupe de pierre représentant un Saint-Sépulcre. Les deux personnes sont agenouillées et dans un charmant petit costume du XVIe siècle.

Cette même chapelle paraît avoir été seigneuriale jusque dans le siècle dernier, car nous lisons sur une pierre placée sur le mur cette inscription fort intéressante en ce qu'elle nous montre que sous Louis XV le village de Sainte-Adresse portait encore le nom de Saint-Denis-Chef-de-Caux :

« Cy-gist messire Michel Legrand, seigneur et patron de Saint-Denis-Chef de Caux, Vitanval, Sainte-Adresse et autres lieux, chevalier de l'ordre royal hospitalier et militaire de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, capitaine d'infanterie au service du roy, décédé à Fescamp, le 29 avril 1721, a été inhumé dans la paroisse de Toussaints. Priez Dieu pour lui. »

Pour achever l'inspection monumentale de cette église, nous irons saluer l'intéressante et élégante croix du cime-





CROIX DE TOUSSAINT.

tière. Sa base est triangulaire, comme fut autrefois celle de Contre-Moulins, dont il ne reste plus que le pied. Sur chacun des côtés est percée, dans le style de la Renaissance, une niche dont les statues sont tombées. Le haut de la croix, dont les branches sont ornées de crochets, présente d'un côté une Vierge couronnée par un ange, et de l'autre le Christ crucifié. Sa mère et son disciple bien-aimé l'accompagnent à droite et à gauche. Au pied du crucifix est une inscription difficile à lire. Nous avons cru y distinguer le millésime de mil V^ce LX.

Cette église de Toussaints, voisine du Camp-de-César, domine, comme cette grande enceinte militaire, la ville de Fécamp et les deux vallées qui y affluent. Ainsi, placée comme un point culminant sur la vieille métropole franco-normande, il était impossible qu'elle ne relevât pas de la puissante abbaye aux trois mitres. Aussi tous les pouillés ne manquent pas de désigner l'abbé de Fécamp comme le patron de la cure [1].

Au temps d'Eudes Rigaud, Toussaints, appelé *Omnes Sancti supra Fiscannum*, possédait 60 paroissiens.

Vers 1240, Pierre de Collemieu reçut le prêtre Simon de la main de l'abbé de Fécamp. Mais le III des ides mars [illegible], l'abbé ayant présenté Robert de Courcelles, Rigaud l'examina deux fois et le trouva incapable. Ayant refusé de l'accepter, malgré les sommations du procureur de l'abbaye, l'abbé de Fécamp interjeta appel au souverain pontife [2].

LIMPIVILLE.

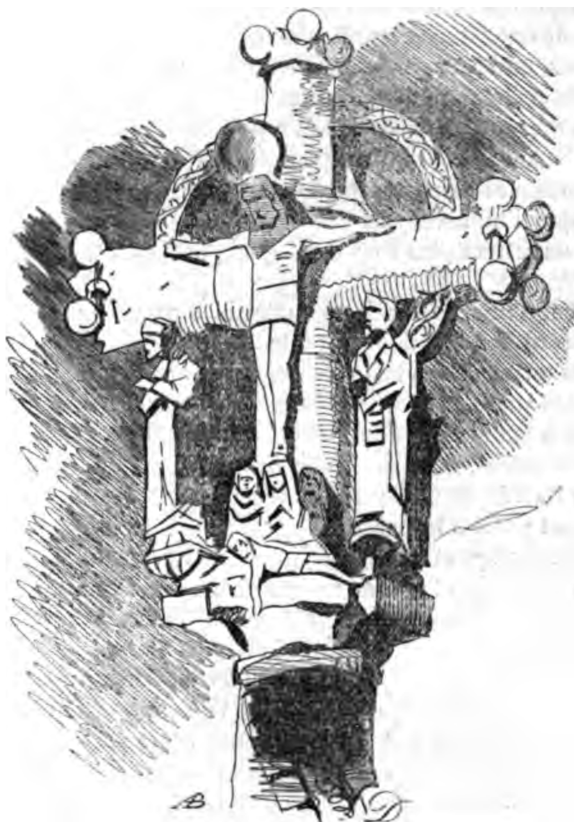
Au milieu d'un vrai village normand, peuplé de masures entourées de fossés plantés d'arbres, se rencontre au-dessus des sources de l'ancien *Bec de Mortagne*, l'église de Notre-Dame de Limpiville ou de Nipiville, assise dans un verdoyant cimetière. Cette église est neuve d'un bout à l'autre, et elle n'a rien au-dehors qui annonce un âge antérieur au grand Roi. Nous attribuons aux premiers jours de son règne le clocher en pierre, placé au portail de l'église, tour carrée, lourde et massive, bâtie en pierre de Pètreval.

Cette vieille carrière de Pètreval, si long-temps exploitée pour les églises, a fourni encore la base de la nef, construite

[1] Duplessis, t. Ier, p. 711. — Aux archives de l'abbaye de Fécamp on voit une liasse de pièces concernant la seigneurie de Toussaint. — [2] *Regest. visit.*, p. 333.

en 1758, comme l'apprend une note écrite par un curé, sur un registre de fabrique :

« Le 17 avril 1758 a commencé la démolition de la nef de cette église ; le mercredi des Cendres, 8 février de ladite année, Samson Chicot, trésorier, à l'instance et poursuite, à l'ordre et à la présence de monsieur de Vaudroque, vendit tous les arbres des fossés du presbytère, aux fins de pouvoir édi-



fier la dite nef : Louis-François Dyel, chevalier, seigneur de Vaudroque, et aussi seigneur et patron honoraire de cette paroisse, et noble dame Marie-Madeleine Neveu d'Épinay, son épouse. Signé : Robinay, curé. »

Ce même abbé Robinay, construisit aussi le chœur, en mars 1778. On lui devait également le presbytère, qui était très-beau. Eh bien ! pour tant de bienfaits, il fut indignement traité par ses ingrats paroissiens. Ayant refusé, en 1791, un serment

que sa conscience ne lui permettait pas de prêter, ses meubles furent jetés par les fenêtres et il se vit mettre à la porte d'une maison qu'il avait bâtie. Il se retira dans le four du presbytère, où il ne tarda pas à mourir de vieillesse et de douleur.

L'autel en chêne, du temps de Louis XV, a été surmonté par des peintures murales, qui malheureusement ont perdu toute leur fraîcheur et leur beauté natives. Ces fresques furent exécutées, en 1812, par la troupe de peintres italiens conduite par Pécheux, que nous retrouverons dans l'église d'Yvetot. Ici comme à Yvetot, les artistes ont représenté le ciel et la Sainte-Trinité tenant une couronne pour la Vierge Marie, dont l'*Assomption* figure dans le tableau de la contre-table. Il est fâcheux que l'humidité ait dévoré cette conception gracieuse dont il ne restera plus rien dans quelques années, comme de nous-mêmes.

Le cœur d'une des dernières châtelaines repose dans le sanctuaire, sous l'inscription suivante : « Ici repose le cœur de noble dame Louise-Félicité Plaimpel de Nipiville, décédée le 4 août 1814, à Contreveville (Vosges), où elle a été inhumée. Priez Dieu pour elle. » Nous serions curieux de savoir si Godefroy de Nipiville, qui a laissé des mémoires manuscrits sur le port du Havre, était un gentilhomme de cette paroisse. Jusqu'ici tout porte à le croire.

La seule antiquité de cette église c'est la croix du cimetière, faite en grès, vers la fin de nos guerres religieuses. C'est une spirale ornée d'un grènetis. Un cercle renferme la Sainte-Trinité, le Sauveur, saint Jean et la Sainte-Vierge. Au bas est un *Ecce Homo* accompagné de saint Pierre et de saint Nicolas.

Limpiville, qui fit toujours partie de l'exemption de Fécamp, fut donné ou plutôt confirmé à ce monastère par le duc Richard II, dans la fameuse charte de restauration délivrée en 1026 : « *Limpivillam cum ecclesiâ et sylvâ quæ dicitur Bernardi vallis* [1]. » Il est évident qu'alors une partie de la paroisse était couverte de ces forêts qui remplissaient notre littoral et que défrichèrent les moines laborieux de nos abbayes. En 1106 le pape Pascal II confirma la propriété de cette église, dans cette bulle d'exemption si souvent attaquée depuis, et toujours victorieuse jusqu'à la mort de l'institution monastique elle-même.

[1] *Neustria pia*, p. 206.

Limpiville ne figure pas sur le pouillé d'Eudes Rigaud, à cause de l'exemption de Fécamp. Rangé, en 1697, dans le doyenné des Loges, il comptait 70 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 700 âmes.

Nous ne terminerons pas son histoire sans parler d'une bien remarquable confrérie de charité, établie en 1608, pour secourir les pauvres, les malades et les pestiférés. Le plus bel éloge que l'on puisse faire de cette pieuse institution, c'est de citer ici textuellement les considérations si profondément chrétiennes qui en motivèrent l'établissement.

« Statuts et ordonnances de la charité et confrérie établie en l'église paroissiale de Limpiville, sous le nom de la *Très-Sainte Vierge Marie, de Saint-Michel Archange et de sainte Catherine, vierge et martyre.*

» Tous frères et sœurs désirant se faire enroller en ladite charité, doivent avant toutes choses être avertis que ladite charité a été instituée du consentement et de l'autorité de noble et religieuse personne dom Charles Campion, religieux de l'ordre de Saint-Benoist, et vicaire général d'illustrissime et révérendissime seigneur messire François de Joyeuse, cardinal et abbé de l'abbaye de la Très-Sainte-Trinité de Fécamp, le treize d'août en l'année mil six cent huit, en considération principale de la maladie contagieuse dont sont souvent affligés ces pays-ci, pendant laquelle plusieurs fidèles étoient laissés et demeuroient sans secours et assistance spirituelle et corporelle, et après leur mort n'étoient point ensevelis honnêtement, ni enterrés dans les lieux qui sont destinés pour la sépulture des chrétiens, mais bien souvent abandonnés comme des bêtes et délaissés même par leurs plus proches parents. Afin d'éviter cet inconvénient, plusieurs personnes dévotes, mues de l'esprit de Dieu et sachant que nous sommes tous frères, que nous avons tous notre père dans le ciel, se sont assemblées avec résolution de passer leur vie et leur santé au service des pauvres malades, qui étoient destitués de tous secours humains.

» Ceux donc et celles qui veulent entrer en leur compagnie, doivent prendre la même résolution, et s'ils ne peuvent assister les malades, principalement de la maladie contagieuse, au moins doivent-ils faire résolution de les assister par leurs prières et biens temporels, en cas de besoin. »

Peut-on trouver un exposé de motifs plus touchant que ce simple préambule d'une pauvre confrérie de campagne? Ne sont-ce pas là de vrais héros chrétiens, et toutes nos belles théories modernes sur *l'assistance publique* valent-elles cette humble page extraite d'un registre d'église? Croyez-vous, de bonne foi, que cette charitable association, érigée au nom de la croix, et en tête de laquelle s'inscrivaient le curé, le vicaire, le seigneur et sa dame, n'a pas soulagé plus de misères que nos sociétés de secours et nos comités d'assistance?

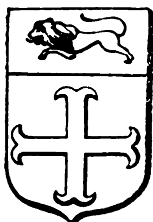
YPREVILLE-BIVILLE.

Ypreville est un relais de poste placé sur la route nationale n° 26, à un myriamètre environ de la ville de Fécamp. A diverses époques on lui donna le nom d'Ipreville, d'Epreville et de Saint-Michel-d'Epreville. C'est avec raison que cette église est dédiée au glorieux chef de la milice céleste. Elle est en effet située sur une haute et magnifique plaine, au milieu de campagnes couvertes des plus riches moissons. Sa flèche de pierre l'annonce de bien loin au voyageur et répond dignement aux blancs clochers d'alentour. Il faut bien le dire, au XVIIe siècle ce fut une grande rivalité dans ce pays pour lancer partout dans les airs de grandes flèches de pierre. Senneville, les deux Angerville, Theuville, Tietreville, Tocqueville, élevaient avec zèle et ferveur leurs glorieuses pyramides, comme pour annoncer au monde le règne pacifique de Henri IV et le triomphe de la foi catholique sur l'hérésie. Ypreville ne voulut pas rester en arrière. En 1609, Me Jacques Daubeuf, tabellion, rédigeait le « marché passé entre Robert Bocquet, *masson*, et les gentilshommes, paroissiens et thésauriers, pour monter la pierre et travailler à la tour. » Cette importante construction devait être achevée en 1645, car cette année là nous voyons le fondeur Buret, venir à Ypreville jeter au moule les cloches de la paroisse.

Malheureusement la tour carrée, construite par les braves maçons du temps de Henri IV, est lourde, massive, nue et sans style. De gros contre-forts la soutiennent et la soutiendront toute l'éternité. C'est une base indestructible, bâtie vraisemblablement avec la pierre de Petreval, si recherchée dans ce pays. La flèche octogone qui surmonte est trop faible pour la base qui la supporte ; il est évident que le zèle des constructeurs s'est ralenti en route, car on ne doit pas leur supposer tant de mauvais goût.

La nef, grande autrefois, a dû être retrécie vers 1760. C'est de ce temps que date le mur en brique et en silex, qui ferme les arcades ogivales du côté du midi. Au commencement du XVIIe siècle, deux petites chapelettes ornées de croix furent ajoutées à cette église.

L'une des deux, celle du midi, a une voûte élégante par ses arceaux décorés de crochets. Elle dut être bâtie et possédée



par des seigneurs dont l'écu brille à la jonction des arceaux.

Le chœur a été rebâti et décoré en 1771, par M. le curé et par les moines de Fécamp, décimateurs de la cure. Primitivement il appartenait au XIIe siècle, car nous reconnaissons encore au dehors des fenêtres, des pierres tuffeuses et des contre-forts de ce temps. Un tableau de l'*Annonciation de la Sainte-Vierge* décore la contre-table du siècle dernier. Le vieil autel de pierre, qui supportait ce rétable, vient d'être mis à la porte récemment. On le voit maintenant dans le cimetière.

Ypreville possède des archives en très-bon état et bien conservées par M. le curé. Les registres de fabrique vont jusqu'en 1609 et portent cet en-tête qui prouve la renaissance de l'ordre dans les administrations : « *Registre d'Ypreville acheté et commencé par ordre de M. Pigny, archidiacre du Grand-Caux.* » Comme nous l'avons dit, comme la tradition, les registres et les pouillés nous l'apprennent, les religieux de Fécamp présentaient à la cure et gardaient les deux tiers de la grosse dîme.

Duplessis [1] et M. Guilmeth [2] nous apprennent qu'il y avait à Ypreville deux anciennes chapelles. La première, dédiée à Notre-Dame et bâtie par les moines de Fécamp, existait en 1141, mais tombant en ruine. En 1369 les biens et les revenus furent réunis à la cure.

La seconde chapelle était appelée *Quasimodo*. Le peuple l'avait ainsi surnommée, parce qu'on y faisait chaque année un pèlerinage et une procession le dimanche de la Quasimodo. C'étaient les seigneurs d'Ypreville qui nommaient les chapelains. Elle existait encore en 1721, mais démolie en 1738, ses biens furent d'abord donnés à l'église, puis vendus comme domaine national, le 2 juillet 1793 [3].

Dans notre passage à Ypreville, nous avons entendu parler d'une ancienne chapelle, située près le bourg, que l'on appelait la *Chapelle du Loup*. La tradition racontait sur l'origine de ce surnom une histoire toute semblable à celle du loup de Bouteilles. On prétendait qu'un loup poursuivant une

[1] *Descript. géogr. et hist. de la Haute-Normandie*, t. Ier, p. 446. — [2] *Descript. géogr.. hist.*, etc., par Guilmeth, t. II, p. 273. — [3] *Domaines nationaux*. district de Cany. — Arch. départ.

brebis, était entré dans l'oratoire. L'agneau en sortant avait entraîné la porte avec son *tierre* et enfermé messire loup dans la bergerie spirituelle, où les paysans l'avaient assommé sans remords comme sans regret.

Le bénéfice-cure d'Ypreville comptait 70 paroissiens en 1260, 62 feux en 1738, et aujourd'hui c'est, avec Biville, une succursale de 902 habitants.

BIVILLE-LA-MARTEL.

Cet humble village, qui a perdu jusqu'à son nom, avait jadis reçu son surnom de puissants seigneurs normands, ces fameux Martels connus dans toutes nos guerres sacrées et profanes. Ils ont dû habiter cet obscur hameau, car quelques-uns d'entre eux reposent dans le chœur, ont imprimé sur les murs leurs écussons héréditaires et cloué sur la grande porte de l'église l'arme parlante de leur famille. 37 marteaux de fer ont été attachés, avec de gros clous, sur ce portail Louis XIII, signe féodal dont nous avons retrouvé récemment l'analogue à Saint-Martin-l'Ortier, près Neufchâtel. Ces derniers sont des fers à cheval que les bons paysans de la vallée de Bray clouent contre la porte de l'église dédiée au patron de la cavalerie.

Cette pauvre église de Saint-Martin de Biville est froide et abandonnée comme un tombeau. Ce qui attriste le plus dans cet état d'abandon, c'est qu'il est le résultat d'un système. On spécule sur sa ruine, et sa mort est désirée par ses tuteurs. Les fenêtres sont brisées en grande partie et personne ne les répare. La fabrique d'Ypreville jouit du revenu des terres, de 350 livres donnés par de pieux fidèles pour l'entretien du temple, la fabrique n'acquitte pas les fondations et elle répudie les charges. Elle se contente de jouir des bénéfices. Quand le toit tombe on le répare avec du chaume, et encore je ne répondrais pas que le zèle des bons laboureurs de Biville ne donne pas la paille.

Certes, ce fut un jour de lamentable mémoire pous les habitants de Biville, que celui de l'année 1806, où après la mort de leur dernier curé les gens d'Ypreville vinrent dépouiller cette pauvre pupille désormais confiée à leurs soins. Ils emportèrent tout ce qu'avaient épargné les révolutionnaires. Ils prirent les stalles, les bancs, les croix, les ornements, le mobilier, et ne laissèrent que les quatre murs et la cloche qu'on

ne leur permit pas d'enlever. Ils s'arrêtèrent devant la révolte qui allait éclater, car la cloche c'est la voix de l'église, et c'est elle qui personnifie l'amour de la patrie, si souvent appelé *l'amour du clocher*. Cette pauvre cloche, nommée *Marie-Marguerite,* avait été bénite en 1774 ; elle a donc vu mourir les pères et naître les enfants. Aussi ils y tiennent.

L'église de Biville, simple et pacifique, est assise dans un cimetière rempli de tombes verdoyantes, entouré d'un fossé planté de jeunes arbres. Elle est là depuis huit siècles, car elle porte avec elle tous les caractères de l'architecture romane du XIe siècle. Le cintre est partout, et le tuf compose intégralement le chœur, le clocher et une partie de la nef. Des corbeaux, à têtes grimaçantes, servent de corniches et donnent à ce monument rustique un aspect vénérable et primitif. Le bas de la nef seulement a été refait au XVIIe siècle, et dans cette reconstruction on a employé en grande partie la pierre de Pêtreval ou de Fécamp.

Après le vieil appareil de l'église, ce que l'on trouve ici de plus ancien, c'est le baptistère, cuve en pierre flanquée de quatre colonnes du XIIIe siècle. C'est là un témoignage permanent de l'antique importance de cette église titulaire et baptismale, témoignage que ne pourrait peut-être pas invoquer sa moderne suzeraine. C'est ainsi que tout passe et que tout change sur la terre. Les premiers deviennent les derniers et les derniers deviennent les premiers.

Après les fonts, ce que je citerai de plus respectable, ce sont les autels de pierre dont il serait malaisé de préciser l'âge, pouvant être également revendiqués par le XIIIe comme par le XVIe siècle.

Sur le maître-autel est un tableau représentant les *Disciples d'Emmaüs,* peint par Beaucousin, en 1789. Sur un des petits autels est saint Gilles avec sa biche, entouré de fleurs, de cordons, de rubans, et de chapelets donnés par les pèlerins.

Le chœur de Biville renferme une quantité considérable de pierres tombales qu'il nous faut maintenant parcourir comme les feuillets d'un livre : malheureusement il y en a de déchirés. Tout porte à croire que ces morts puissants dorment dans un caveau, mais personne ne s'en souvient, la Révolution n'ayant presque rien brisé à Biville.

Citons d'abord trois ou quatre pierres tombales placées au

milieu du chœur et malheureusement effacées. Les pieds des chantres ont usé les inscriptions et les ornements. Sur la plus grande des deux est une seule tête en marbre avec deux mains, ce qui indique une seule personne. La plus petite dut recouvrir trois jeunes gens d'un âge différent. On y remarque trois têtes et trois paires de mains, jointes sur la poitrine, et jadis incrustées de marbre blanc. Enfin une troisième, évidemment appartenant aux Martel, montre un cœur et trois marteaux incrustés en marbre blanc.

Près de là, est une grande tombe de marbre noir, du XVIIIe siècle, et pourtant presque aussi effacée qu'une dalle de François Ier. Elle fut destinée à un époux et à une épouse, car on y remarque deux têtes et des mains jadis en marbre blanc. Des gantelets croisés gisent aux pieds du chevalier, une corbeille de fleurs supporte les pieds de la châtelaine.

Allons maintenant autour de l'autel. Là veillent, comme des lampes, des cœurs de pierre au lieu de cœurs d'hommes.

Au côté de l'Évangile est une jolie petite figure encadrée dans une pierre ornée de chapiteaux et de pilastres, les mains, la tête et les écussons sont de marbre blanc. On lit au bas : « *Sous ce tombeau repose le corps de noble enfan Adrien Martel, seigneur, châtelain du Hanocart, qui décéda le premier de novembre* 1605, *agé de 7 ans.* »

Au côté de l'Évangile est une pierre plus grande, sur laquelle est gravée l'image d'un cœur entouré de larmes jadis incrustées de marbre. On lit sur cette tombe deux inscriptions, dont voici la première « *Sous cette pierre gist le cœur de messire Anne de Roncherolles, chevalier, seigneur du lieu, Felques, . . Mésonral et Planqueray, lequel décéda le 12 de janvier 1604, délaissant dame Anne Martel, veuve très-dolente. Priez Dieu pour eux.* » En effet la digne épouse retraça encore l'expression de sa douleur dans une seconde inscription, malheureusement un peu engagée sous l'autel. Une muse du temps l'aida dans ses soupirs

« Là repose le corps au printemps de son aage
Son âme est envolée au céleste pourpris,
Et celle qu'il avait d'amour parfaict espris
A retenu son cœur pour très fidelle gage. »

Dès 1139, dit M. Guilmeth, il existait une église à Biville, dont les dîmes appartenaient à l'abbaye de Fécamp. Mais plus

tard l'archevêque de Rouen y conférait de plein droit, c'est ce que nous montre clairement le pouillé d'Eudes Rigaud. Aux assises de Pâques 1394, l'Échiquier de Normandie maintint le droit du métropolitain. Mais plus tard le seigneur du lieu reprit son antique privilége et les derniers pouillés décidaient en sa faveur. Après ces trois révolutions canoniques, une révolution plus terrible encore anéantit cette cure de 34 feux et la réunit à celle d'Ypreville. Elle emporta les archives, qui, au dépôt départemental, se composent d'un bon nombre de pièces du XVIIe siècle.

Cette petite chapelle fournit un martyr à l'Église de France, à la fin du XVIIIe siècle. Paul Quesnel, né à Baons-le-Comte, exerçait les modestes fonctions de chapelain à Biville-la-Martel, quand il refusa le serment à la constitution civile du clergé. Arrêté dans le cours de 1793, il fut envoyé à Rochefort, au commencement de 1794. Condamné à la déportation, il mourut le 5 juillet de la même année, à l'âge de 53 ans, et fut inhumé dans l'île d'Aix [1].

SORQUAINVILLE.

Sorquainville, appelé par Eudes Rigaud Sortinquinville, et ailleurs par d'autres Sortequainville, est une église située sur la plaine et dominant la vallée de Valmont. Un tertre élevé, entouré de fossés, fut disposé au XIe siècle pour recevoir une église tuffeuse dont il reste encore des traces dans les murs de la nef. Le chœur en a gardé davantage, et si les fenêtres n'eussent pas été refaites au temps de Henri IV, il est probable qu'il serait tout-à-fait roman.

Le XIIIe siècle a construit dans le sanctuaire, au côté de l'Évangile, une fort jolie piscine dont la crédence et la double cuvette se cachent derrière une double et élégante arcature. On n'apprendra pas sans étonnement que ce délicieux morceau, la perle de l'église, recouvert par une planche de sapin, forme une armoire pour les burettes et les souricières.

Une notable portion de la nef a été refaite au siècle dernier et doit dater du même temps que le clocher, tour carrée, courte et massive qui sert de portail. Cette construction informe remonte aux premières années du dernier siècle, car dans un état des lieux dressé par le curé, le 1er juin 1693, il

[1] *Martyrologe du clergé français pendant la Révolution.* — Paris, 1840.

est dit que « l'église n'a pas de tour, mais seulement des fondements élevés à hauteur d'homme depuis 50 ans et restés là faute d'argent pour achever [1]. »

Celui qui termina ce portail fut sans doute Mᵉ Pierre Havy, dont le chœur renferme l'inscription et la tombe. Il y est dit que ce digne prêtre : « décédé le 4 juin 1767, a beaucoup contribué à la décoration de cette église [2]. » Nous pensons que cela signifie qu'il acheva le clocher, fit construire la chaire en 1725, et placer la contre-table, décorée en 1766 par le peintre Bredel, d'un tableau représentant la *Résurrection d'un mort* par saint Martin, patron de la paroisse.

Dans le cimetière est une assez belle croix de pierre, dans le style de la Renaissance. Sur une forte base pose une colonne dont l'élégant chapiteau supporte une croix, chargée des images de Jésus et de sa sainte Mère.

Sorquainville fut toujours à la présentation de l'abbé de Fécamp. Eudes Rigaud nous apprend, dans le *Journal de ses Visites* [3], que le samedi d'avant l'Ascension de l'année [illegible], Anquetil, recteur de cette paroisse, vint lui promettre, à Valmont, dans la calende du doyenné, de se mieux conduire à l'avenir, sous peine de perdre par ce seul fait le bénéfice dont il était pourvu. En 1738 Sorquainville comptait 63 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 376 habitants.

RIVILLE.

L'église de Saint-Pierre de Riville peut se partager en deux parties, au point de vue de l'architecture et de la chronologie. Le chœur, en tuf, renferme des cintres et des ogives du xiiiᵉ siècle. Malheureusement les voûtes intérieures ont été défigurées. La nef est du xviᵉ siècle, mais elle a été grandement remaniée sous Louis XVI. Le chœur n'a pas été exempt de ces raccommodages ultérieurs. Malgré cela ce chœur est encore le même qui fut consacré par Eudes Rigaud, le 17 juillet [illegible].

Riville vit naître et baptiser sur ses fonts, Pierre Cervoise, 22ᵉ abbé de Fécamp, qui, de simple religieux du monastère, fut béni à Avignon, par Clément VII. Mort en 1390, il fut inhumé dans la chapelle de Saint-Pierre, son patron.

L'abbaye de Valmont possédait à Riville des terres et des d-

[1] Arch. départ. — [2] Sa sœur, Catherine Havy, décédée en [illegible], avait fait une fondation à l'église. — [3] *Regest. visit.*, p. 671.

mes, données par Nicolas d'Estoutteville, qui lui avait concédé les bois et les deux hôtes qu'il avait sur cette paroisse. Il avait aussi cédé son droit de patronage, qui n'était qu'alternatif, avec le seigneur du fief de Soles. Aussi l'abbaye présentait deux fois à la cure et le seigneur de Soles une fois. De longs et nombreux procès eurent lieu pour ce bénéfice, entre l'abbé et le gentilhomme, mais le bailliage, l'échiquier, le parlement et l'archevêché, décidèrent toujours en faveur du partage alternatif. Il faut voir, dans Toussaint Duplessis, toute l'histoire de cette procédure qui dura des siècles [1].

Riville, qui comptait 62 feux en 1738, est à présent une succursale de 800 habitants.

TIÉTREVILLE.

Tiétreville, appelé par quelques-uns « Tristis villa, » semble mériter ce titre par les nombreuses sépultures gallo-romaines que l'on y a rencontrées depuis quelques années. Long-temps auparavant, en plantant des arbres au hameau du Buc, on avait trouvé des vases funéraires, découverte restée sans résultat jusqu'en 1841. D'eux-mêmes alors les villageois firent une fouille en forme. M. Pottier, conservateur de la bibliothèque, vint visiter cette exploration improvisée, et il en rendit compte dans la *Revue de Rouen*, du mois de mai 1842. Tous les journaux du pays parlèrent de cette fouille [2], et le Musée de Rouen s'enrichit des vases funéraires exhumés de cet antique cimetière. Grand nombre d'urnes, encore pleines d'ossements brûlés, sont restées chez le maire du village.

L'église de Tiétreville, assise sur la plaine, possède une belle flèche de pierre, sortie, comme toutes celles de ce pays, des carrières de Pètreval, largement exploitées au temps de la Ligue et de la Fronde. Cette pyramide est octogone comme toutes ses voisines, et elle s'appuie comme elles sur une tour carrée qui présente à sa base des pilastres du temps de Henri IV. En effet, d'après les archives, cette tour dut être commencée vers la fin de nos guerres civiles et religieuses et comme un monument de la paix. Les registres de la paroisse la supposent en pleine construction en 1612. Cette année-là le trésorier

[1] *Description*, etc., t. Ier, p. 672. — [2] *Courrier de Dieppe*, du 31 mai 1842. — *Revue du Havre*, du 12 juin 1842. — *Progressif cauchois*, du 15 juin 1842.

acheta plus de 1,000 pieds de pierre pour l'achèvement du clocher. Au mois de janvier 1617, un marché est passé « entre les paroissiens et maîtres Trucaut Desfosses, demourant à Fescamp, et Rober Bocquet, demourant à Daubeuf, tous deux maîtres machons, constructeurs et entrepreneurs de l'église. » Ces braves gens s'obligent à compléter la tour et la nef pour la fin de l'année 1618. Messire Charles d'Aubert, chevalier seigneur de Tiétreville et de Daubeuf, était présent et consentant au marché. Les constructeurs s'obligeaient à placer aux angles de la tour des *gargouilles figurées par quatre diverses sortes d'animaux*, qui ne subsistent plus aujourd'hui. Il faut convenir que la construction ne dément pas la date.

Mais la nef, projetée en 1618, ne fut point exécutée sur le plan d'alors, le côté nord fut fait en 1674, et celui du sud après 1700. Le chœur devait dater du XVIe siècle, si j'en crois la muraille du chevet restée debout parmi les remaniements de l'église. Le chœur actuel, et les deux petites chapelles qui l'accompagnent, ont été rebâties il y a seize ans sur les plans d'un nommé David, de Tourville. Un marbre, placé sur le mur, atteste cette reconstruction et rappelle ceux qui y contribuèrent. « En l'an 1834, cette église a été réédifiée par les soins et sous la surveillance de M. Bertel, maire ; de M. l'abbé Carpentier, curé de cette commune depuis 47 ans, et de MM. de Bully, Jouen et Soudry, administrateurs de la fabrique. Le travail a été fait par M. Jean Hertel, maître maçon. »

Saint Martin et saint Éloi sont les patrons de cette église, et figurent à la contre-table, à côté d'un tableau à l'huile représentant une *Descente de Croix*, de Bredel, artiste bien connu dans ce pays en 1750 et dont le nom se retrouve à Valmont, à Tiergeville et ailleurs.

Par un bonheur de plus en plus rare, cette église a conservé ses archives, déposées dans les armoires de la mairie. Elles se composent de titres de biens, de liasses d'aveux et de procédures, de parchemins du XVIe siècle et de registres de comptes et de délibérations de fabrique, qui vont de 1668 à 1712. On trouve çà et là quelques détails noyés dans ces pages usées et vermoulues. C'est le pavage de l'église, en 1640 ; la construction des petits autels avec leurs contre-tables, en 688, l'érection du Rosaire, en 1656, l'établissement de la Charité de Saint-Eloi et la pose des statues de saint Sébastien

et de sainte Barbe, en 1628. La construction d'une sacristie, en 1725, et enfin en 1628, la plantation de la croix du cimetière, qui subsiste encore aujourd'hui. Cette croix, en pierre, est d'une composition noble et belle. C'est une colonne composite dont la base est soignée ; dont le fût est orné d'un cadran solaire, symbole du Christ, le soleil du monde; dont les bras sont ornés de feuilles et de fleurs entourées d'une lumineuse auréole. D'un côté est Jésus et de l'autre Marie, qui sont à eux seuls toute l'espérance du genre humain, qui résument toute prière qui s'élève de la terre au ciel. Félicitons cette jolie croix d'être échappée au marteau des révolutions qui a frappé tant de Christs, renversé tant de crucifix, si bien que nos pauvres cimetières ne présentent plus que des fûts découronnés ou regreffés à la hâte avec un morceau de fer.

Nous avons été assez heureux pour retrouver, dans les archives de l'église, l'histoire artistique de cette croix. L'an 1628, la fabrique envoya Nicolas Deffonet et Marin Michel, *maçons*, à Rançon et à Ganzeville, pour choisir la pierre, qui revint à 18 livres 10 sous, et le charriage à 10 livres. La base de la croix fut faite avec de la pierre dure de Ganzeville, et le fût fut confectionné avec la pierre blanche de la carrière de Rançon. Le travail de maçonnerie coûta 30 livres 7 sous, et pour soutenir la colonne, Baptiste Barbey, vendit 4 livres 15 sous deux barres de fer, qui furent placés au cœur. L'artiste qui décora les croisillons, qui dessina le cadran solaire, et qui [illegible] les images du Sauveur, fut le nommé *Gugu*, sculpteur à Rouen, qui reçut 17 livres pour cet important travail. Une fois terminée, Dautemare, voiturier à Fescamp, l'apporta à Tiétreville, pour 7 livres 13 sous. Elle coûta en tout 88 livres [1].

Mais le plus vénérable monument de cette église renommée, c'est le baptistère, grosse colonne flanquée de colonnettes [illegible] remonte au XII[e] siècle, et qui établit mieux que tous les [illegible] l'antiquité baptismale et paroissiale de Tiétreville.

La cure de Tiétreville dépendit toujours de l'abbaye [illegible] camp ; tradition, chartes, pouillés, historiens, [illegible] faveur de cette assertion. La paroisse s'étendait jusqu'[illegible] tes de Valmont, et l'on disait que cette grande étendue [illegible] du zèle des curés, qui dans une peste avaient visité [illegible] pauvres malades abandonnés par les curés de Val[illegible]

[1] Registres de la fabrique, année 1628. — A la mairie [illegible]

Tiergeville. La tradition explique de la même manière l'existence, sur cette paroisse, de l'antique maladerie de Saint-Gilles et de Saint-Leu, destinée à recevoir les lépreux de Valmont, de Tiergeville, de Saint-Ouen-au-Bosc et de Tiétreville. Cette léproserie, supprimée, ainsi que les chapelles de Saint-Maur et de Saint-Marc, fut réunie à l'hôpital du Havre, par lettres-patentes de Louis XIV, données au mois de mai 1669.

Au XIIIe siècle il y avait 64 paroissiens à Tiétreville, appelé alors Tristivilla, Transteville ou Tristeville. En 1738 on y comptait 63 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 680 habitants.

TIERGEVILLE.

La terre de Tiergeville fut autrefois féodale et militaire. On y parle de châteaux et de forteresses, on y montre des débris de camps et de mottes : *le camp carré, le château de Granville, le Mont de Grès, le vieux Château*, et tant d'autres noms significatifs, indiquent une terre primitivement fortifiée et le théâtre de ces luttes incessantes qui agitèrent le berceau de l'humanité. De toutes ces guerres, de toutes ces agitations antiques, il ne reste plus qu'un souvenir obscur et vain. La pierre meurtrière est rentrée sous terre, et le fer, converti en soc de charrue, féconde maintenant ces heureuses campagnes déboisées par la main des serfs et des moines.

L'église seule a survécu à toutes les modifications sociales. Mais malheureusement il ne reste plus rien de celle qui fut donnée, en 1169, à l'abbaye de Valmont, par son fondateur Nicolas d'Estoutteville. Saint-Martin de Tiergeville a renouvelé, avec du silex et de la brique, ses vieilles murailles de tuf et de pierre. En 1742, M. Thieulin, curé de Cany et doyen de Valmont, faisant sa visite archidiaconale pour M. l'abbé Bridelle, ordonna de réparer l'église qui tombait en ruine. Dans les années 1743 et 1744, les habitants délibérèrent, obtinrent un arrêt du Conseil et un mandement de Mgr l'intendant de la province, pour asseoir un impôt extraordinaire, et immédiatement ils procédèrent à la réédification de la nef et du clocher. Cette reconstruction coûta 6,538 livres 10 sous, qui furent payés par la fabrique et par un rôle d'impôts extraordinaires, perçus pendant les années 1745 et 1746. Pour parfaire sa part contributive, la fabrique vendit ses plus belles



plantations [1]. Tout était terminé en 1748, lorsque M. Rose, vicaire-général, official et archidiacre du Grand-Caux, faisant sa visite canonique, ordonna d'achever la démolition de la chapelle qui était du côté de l'Évangile, « ces restes de ruines, disait-il, pouvant occasionner, par leur chute, la destruction de l'église [2]. »

Ce dernier trait suppose que le clocher était entre chœur et nef, et qu'il avait des transepts. Aujourd'hui le clocher est au portail, c'est un carré en caillou d'un effet grêle et chétif, surtout avec sa mesquine flèche d'ardoise. La nef sent son époque, c'est tout dire. Le chœur doit dater de ce même XVIII[e] siècle. On remarque, au-dehors, un très-bel écusson, sculpté sur pierre, qui doit être celui des Orléans-Longueville.

Le curé de Tiergeville n'avait qu'un tiers de la dîme, ce qui n'a pas empêché le dernier titulaire, M. Leseigneur, de construire, peu de temps avant la Révolution, un magnifique presbytère. Ayant prêté le serment constitutionnel M. Leseigneur resta à Tiergeville, conserva le presbytère, redevint curé au Concordat, et mourut en 1814, dans l'exercice de ses fonctions. Le peuple, qui l'aimait, voulut l'inhumer dans l'église; on montre sa tombe sous le clocher, recouverte d'une ancienne pierre tombale, empruntée au chœur.

Ce qui prouve l'antiquité de la paroisse de Tiergeville, ce sont les fonts baptismaux en pierre et du XII[e] siècle. Cette église, est parfaitement tenue, ainsi que son cimetière, entouré d'une haie d'aubépines.

La contre-table renferme une *Assomption,* venant de l'abbaye de Valmont, où elle ornait la *Chapelle de l'Aurore*. C'est un bon tableau ou une belle copie, pleine de couleur et d'expression. On lit au bas : « Bredel, pinxit, 1748. » De cet artiste Normand, on retrouve encore un autre tableau à Tiergeville, peint la même année; c'est *saint Jean,* prêchant dans le désert. La Révolution a épargné ces peintures, mais hélas! elle a cassé et mutilé bien des statues dans cette église.

On nous a raconté qu'au hameau de Longuerie était une ancienne chapelle de château, encore conservée aujourd'hui, mais transformée en une habitation profane.

On raconte à Tiergeville une histoire qui est commune à

[1] *Regist. des délibérations et des comptes de la fabrique,* à la mairie de Tiergeville, p. 41, 51, 53 et 55. — [2] Id., ibid.

bien des villages de Normandie et même du reste de la France. Deux hameaux de cette paroisse furent autrefois séparés de la cure, l'un fut réuni à Limpiville, l'autre à Tiétreville. On dit que durant une peste, le curé de Tiergeville refusa de porter des secours aux malheureux atteints de la contagion. Au contraire les curés de Limpiville et de Tiétreville s'étant généreusement transportés au lit des mourants, pour leur prodiguer tous les soins matériels et spirituels, reçurent en récompense les dîmes et les habitants de ces hameaux. Nous croyons plutôt qu'ils les reçurent du caprice ou de la générosité des seigneurs.

Tiergeville, appelé « Tygierville » dans le pouillé d'Eudes Rigaud et « Tegervilla » dans la charte de Nicolas d'Estouteville, comme dans la bulle du pape Luce III, en 1184, a toujours été, depuis le xii[e] siècle, la propriété de l'abbaye de Valmont. Les grosses dîmes de la paroisse, les dix acres de terre donnés par le fondateur, la dîme de la ferme du Fay ou du Fy, était louée, en 1771, 1,850 livres, à condition que le décimateur entretiendrait de menues et grosses réparations, réédifications et reconstructions, le chœur et le chancel de Tiergeville, et fournirait cierges, ornements, livres et vases sacrés [1]. C'étaient là les conditions ordinaires de ces sortes de baux, mais elles étaient assez mal exécutées. La cure comptait alors 60 feux, à présent c'est une succursale de 666 habitants. En 1260 il y avait 80 paroissiens.

Sur la paroisse de Tiergeville, dans un vallon qui va se perdre dans la grande vallée de Fécamp, on voit au bois Tranchard, deux grottes taillées dans le roc, où vécurent, pendant des siècles, de pieux solitaires vénérés de la contrée. Les vieillards racontent encore que leurs pères ont vu le dernier solitaire venir à la messe et tenir les écoles des enfants pauvres. Autour des grottes abandonnées on reconnaît les traces d'un jardin, les restes d'une mare, des arbres fruitiers plantés par eux et le vieux sentier par où ils venaient à l'église. On ajoute que le fermier de Recusson était tenu de leur fournir du pain.

GERPONVILLE.

La terre de Gerponville fut autrefois le titre d'une vieille et illustre famille anglo-normande. Le plus célèbre de tous les

[1] *Délibérations capitulaires de l'abbaye de Valmont.* Ms.



membres fut Reginald ou Renault de Gerponville, le compagnon de Louis-le-Jeune, à la Terre-Sainte, et le conseiller de l'impératrice Mathilde, dans la fondation de l'abbaye du Vallasse. Généreux envers les monastères, il donna à la naissante abbaye de Valmont, fondée par son voisin messire Nicolas d'Estoutteville, un boisseau de blé à prendre sur son moulin du Hamel. Mais à Gerponville on ne connaît presque plus rien de cette époque chevaleresque et chrétienne.

L'église actuelle, dédiée à Notre-Dame, a été refaite en grande partie au temps d'Henri IV. Cependant on trouve au pignon de l'ouest quelques vestiges du XII[e] siècle. Le clocher, entre chœur et nef, est une construction en grès de la fin du XVI[e].

On a exilé du chœur, pour les placer dans la nef, des pierres tombales fort anciennes, dont les têtes et les mains étaient en marbre. Près d'elles nous avons remarqué une statue de sainte Austreberte, en costume d'abbesse, aux pieds de laquelle le *Loup-Vert* mange un âne chargé de linge.

La litre seigneuriale, qui entoure l'église, atteste que de tout temps cette cure fut *d'épée,* comme on disait sous l'ancien régime. En 1260 on y comptait 70 paroissiens et 100 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une chapelle communale de 770 habitants, ancienne annexe de Theuville.

Le *Mercure galant,* du mois de juillet 1709, raconte qu'un nommé Brumort, de Gerponville, mourut dans ce village, à l'âge de 102 ans, de chagrin d'avoir perdu sa femme âgée de 99 ans. Digne exemple de longévité et d'affection conjugale.

Mais il existe à Gerponville une antiquité semi-civile, semi-religieuse, dont il nous faut parler ici.

D'abord, on dit que dans un bois, appelé le *Pivallet* [1], il existe une pierre que l'on prétend apportée de Jérusalem et qui détourne la foudre et sépare les orages. Au hameau de Vauville est une fosse immense, nommée le *Clos-Blanc,* dans le fond de laquelle est une grande table de pierre, espèce de dolmen renversé. La nature de la pierre est le calcaire mêlé de silex. Cette grande dalle n'a pas moins de trois mètres de longueur sur un mètre et demi de largeur. Son épaisseur est moindre d'un mètre, un trou circulaire est placé vers le milieu. La fosse

[1] Il y a un *Pivallet* dans le bois des Loges et un *Pifolet* à Bruneval.

dans laquelle elle se trouve a bien 20 mètres de profondeur sur une ouverture d'environ 50. Derrière cette grande pierre, obliquement élevée au-dessus du sol, on aperçoit comme l'ouverture d'une carrière rebouchée.

Cette idée ne serait pas mal conforme à la tradition de quelques vieillards, qui disent que la *fosse du Clos-Blanc*, est une ancienne carrière d'où sont sorties les pierres qui ont servi à bâtir toutes les églises du pays.

Mais voici bien d'autres traditions, qui sentent le druidisme. Le peuple prétend que la nuit de Noël, pendant qu'on chante la Généalogie, avant la messe de minuit, cette pierre levée fait trois fois le tour de la fosse. Cette nuit-là, et pendant d'autres encore, les bergers se rassemblaient autour d'elle pour y faire leur sabbat. Nous signalons avec plaisir cette pierre mystérieuse, qui comme le *Pain bénit* de Caudebec, la *Pierre gante* de Tancarville, et la *Chaise de Gargantua* de Duclair, sont peut-être des restes du paganisme celtique. En général les pierres vénérées, si communes dans la Bretagne, sont rares dans la Haute-Normandie.

Dans le Berry sont des *mardelles*, *margelles* ou *marges*, espèces d'excavations arrondies, en forme de cône, sans déblais autour, ayant 20 à 24 pieds de profondeur et 30 à 35 pieds d'ouverture. On dit qu'elles servent de rendez-vous aux sorciers, de promenade au diable en carrosse, et de sépulture à sainte Fauste.

Près de cette fosse de Gerponville, dut être livrée, au xvᵉ siècle, une bataille entre les Français et les Anglais. « Le 14 mars 1416, dit Monstrelet, le comte de Dorset sortit de Cany, qu'il avoit brûlé, et rencontra le comte d'Armagnac dans les champs de Viauville, près Valmont. Ils se battirent près d'un jardin, et après le combat, on enterra 7 à 800 Anglais dans une *grande fosse*. » Nous sommes très-porté à croire que cette fosse n'est autre que la *carrière du Clos-Blanc*.

THEUVILLE-AUX-MAILLOTS.

De grands seigneurs ont donné leur nom à cette terre. Les Mallets ou Maillots étaient une famille normande alliée peut-être aux Martel, mais certainement contemporaine des Mallet, des Giffart, des d'Esneval et des Mauconduit. Long-temps possesseurs du château de Theuville, ils assirent l'église dans

l'enceinte de leur manoir, dont elle semble la chapelle. Aussi elle en a suivi les vicissitudes. Elle est moderne comme le castel et tous deux peuvent revendiquer le règne de Louis XIV, comme le temps de leur commune régénération. Exceptons pourtant les charmantes tourelles qui forment la grande porte du château, vers le cimetière, et le chœur de l'église qui est du XVI[e] siècle.

Le clocher, placé au portail, est un humble carré de brique construit vers 1740, qui possède un vieux cadran solaire et une horloge donnée en 1842 par M[me] Magny. La nef, construite par Leballeur, maçon de Valmont, a été « restaurée par les » soins de M. Gruel, desservant.... et autres administrateurs, » l'an 1825. » Les deux patrons de cette église sont saint Maclou d'Aleth et sainte Eutrope de Saintes, dont les images pontificales figurent à une contre-table du siècle dernier.

En 1096, Robert de Teuville suivit à Jérusalem le duc Robert Courte-Heuse. Luc de Teuville [1], l'un de ses descendants, donna, vers 1190, au chapitre de la cathédrale de Rouen, la moitié du patronage et des dîmes de cette église, dont l'autre portion appartenait déjà à l'abbaye de Valmont. Le pape Célestin III confirma cette donation en 1192. Le pouillé d'Eudes Rigaud atteste cette jurisprudence. Cependant les seigneurs revinrent sur le patronage qui était alternatif au temps d'Eudes Rigaud, mais qu'ils revendiquèrent entier en 1459, 1526 et 1551 : et ils l'obtinrent, car d'après les pouillés de 1648, 1704 et 1738, c'étaient eux qui présentaient les curés de la paroisse.

Les derniers seigneurs furent les Manneville, dont deux reposent à l'ombre de cette modeste église. On lit sur un marbre placé à l'entrée du chœur cette longue inscription :

« Icy repose le corps de haut et puissant seigneur messire Charles-Louis Costé de Mannevillette, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, seigneur des paroisses de Theuville, Crosville, Cannouville, Beuzeville, Hattemesnil, seigneur suzerain de Malleville et de Vénéville et autres lieux, né l'an 1690, le 21 avril, et mort l'an 1740, le 20 janvier, et fils de haut et puissant seigneur messire Etienne-Joseph comte de Manneville, gouverneur de Dieppe, et haute et puissante dame Bonne-Angélique de Mornay-Montchevreuil. Il avait épousé, en 1730, haute et puissante dame Charlotte-Françoise d'Auber de Theuville. Priez Dieu pour le repos de leurs âmes. »

Sa noble épouse, dernière descendante de la famille du cé-

[1] De Theovillâ, Duplessis, t. II, p. 699.

lèbre abbé de Vertot, sommeille dans le Seigneur, derrière le sanctuaire, où on lit cette inscription latine écrite sur le marbre :

« D. O. M. Hic jacet corpus illustrissimæ et potentissimæ D. D. Carolæ Franciscæ Auber, viduæ illustrissimi potentissimique D. D. Caroli Ludovici comitis de Manneville, Dominæ necnon patronæ hujus parochiæ functæ die 23 augusti anno 1788, ætatis 81 : nobilitate clara, meritis et virtutibus clarior, requiescat in pace. »

A côté du puissant châtelain, tout près de la bienfaisante châtelaine, la mort s'est plu à réunir dans la tombe un pauvre berger de Theuville, mort subitement le 17 janvier 1776, à l'âge de 110 ans. Ce brave homme, nommé Guillaume Lecomte, s'était remarié à 80 ans, et il *était nourri par la dame du lieu*, disent les *Affiches de la Normandie*, qui ont cru devoir lui consacrer un article dans leur numéro du 26 janvier 1776. Et bien tant de charité de la part de ces nobles héritiers des Auber et des Manneville, n'ont pas empêché les ingrats patriotes de Theuville d'effacer les écussons, de gratter les aigles et les roses qui brillaient sur leurs tombes armoriées et bénies.

Theuville comptait 70 paroissiens au XIIIe siècle. En 1738 il y avait 130 feux, aujourd'hui c'est une succursale de 1,000 habitants. Les biens de cette paroisse furent vendus au District de Cany, de 12 à 13,000 francs, les 25 juin et 16 juillet 1793. Transportées au chef-lieu du département, les archives ne se composent plus que d'un registre des délibérations de la fabrique, allant de 1784 à 1792.

THEROULDEVILLE.

C'est un très-vieux nom normand et scandinave que celui de *Theroldus*, *Theroulde*, par qui fut baptisé le village qui domine du côté du nord le bourg et la vallée de Valmont. La charte de fondation de l'abbaye parle de la paroisse de *Thiroudivilla*, sur laquelle Nicolas d'Estoutteville donna 30 acres de terre au monastère fondé par ses soins. Une vieille tradition veut qu'à cette époque l'église fut construite dans la vallée, au hameau nommé le *bas de Throuderille*, annexé à Valmont depuis le cadastre. L'abbaye, maîtresse du village et des dîmes, cultivatrice de la plaine qu'elle arrosait de ses sueurs, transporta l'église au sein des possessions qui lui étaient octroyées. Cette révolution dut avoir lieu au XIIe siècle, sous la domination anglo-normande, ce qui est cause sans doute de la fausse et banale tradition qui attribue cette église *aux Anglais*.

Mais de cette église anglo-normande il ne reste rien aujourd'hui. Le monument actuel est français, et nous avons lu sur les murs l'acte de naissance du clocher, une des pièces les plus curieuses que nous ayons rencontrées dans nos explorations ecclésiologiques. Nous copions textuellement ici cet intéressant morceau d'épigraphie chrétienne :

« Salut à l'amy lecteur et mémorial aux vivants. La tour de cette église de Therouldeville, commencée en l'an mil cinq cens cinquante, par feu Me Jacques Lefebvre, pour lors curé du dict lieu, et Damien Lemesnager, thésaurier, de quoy faict foy un vieil registre des comptes de la dicte église [1], a été achevée à la diligence de maistre Nicolas Bougeard, prestre, curé et thésaurier, la vigile de la feste des glorieux apostres saint Pierre et saint Paul, année 1635, aydé et assisté par noble homme Adrien Adam, sieur de Loumarre, honorables hommes feu Nicolas Leboucher, Pierre Leboucher, Guillaume Lepresvost, receveur du Hestré ; feu Guillaume Bougeard, Robert et Claude du Manoir, Noël Lebarbier, Jacques Parfait, Antoine Boutin, Nicolas et Jacques Auvray, Charles Grenay, Jacques Panthout, Nicolas Thirel, habitants de la paroisse, lesquels considérant que le revenu de cette église étoit insuffisant pour conduire à chef un tel édifice, ont charitablement aidé à charier tant du grès de Malleville que de la pierre de Ganzeville, de Fécamp et de la mer, et avec telle ferveur pendant les cinq dernières années, que voyant qu'ils ne pouvoient fournir des matériaux aux massons, ont encore imploré l'aide de leurs parents et amis des paroisses voisines, comme d'Angerville, Valmont, Sainte-Hélène, Bondeville, Ecretteville, Ancretiéville, Theuville, Gerponville, Vatte-Christ et autres, cessant lequel aide le dit édifice n'eût pu être achevé si non après longues années et par discontinuation. Au dict an maistre Jacques Boutin, natif de cette paroisse et vicaire du dict Angerville, donna le tabernacle de céans, au moyen de quoy les dicts curé, vicaire et paroissiens, espèrent à l'advenir être faits participants aux prières, suffrages et oraisons qui se feront en la dite église, exhortant ceux qui les survivront de prier Dieu pour leur âme et de faire le semblable quand la nécessité le requerra. Louange à Dieu, à sa très-sainte Mère et aux glorieux Apôtres saint Pierre et saint Paul. »

La tour, construite avec tant de zèle et au prix de tant de sacrifices, menace ruine aujourd'hui, et il faudrait prêcher une nouvelle croisade aux habitants de Therouldeville et des environs, pour la soutenir. Mais hélas ceux d'aujourd'hui sont sourds, et si autrefois les pierres devenaient chrétiennes, aujourd'hui les chrétiens sont devenus pierres.

Le clocher, bâti par le saint transport de nos pieuses cam-

[1] Malheureusement ce curieux registre est perdu. Nous ne connaissons d'archives pour cette église que des Comptes de fabrique, de 1770 au 1er vendémiaire an IV, déposé aux archives départementales.

pagnes, est un des plus hauts de la contrée. La tour carrée voyait s'élever, au milieu de quatre clochetons, une flèche hardie qui montait vers le ciel comme une prière.

Ce clocher forme le portail de l'église. La nef qui suit est en pierre blanche avec des ogives de 1600 environ. On voit, à l'intérieur, les 12 croix jaunes et bleues qui rappellent la dédicace de l'église. Il est probable que le même pontife aura consacré les deux autels de pierre du haut de la nef. Cette nef, chose rare, était entretenue par l'abbaye de Valmont, à cause de son moulin banal et de ses bois de Therouldeville, loués 250 livres, *avec charge de réparations et de constructions de la nef* [1].

Légalement, le chœur était à la charge des moines décimateurs de la paroisse ; c'est là sans doute ce qui en explique la beauté. Ce chancel est une fort jolie construction en pierre du XVIe siècle, dont les trois fenêtres terminales, garnies de verrières, sont d'un fort bon effet. De près, le charme de la vitrerie disparaît. Les couleurs sont ternes et passées, le dessin est mauvais et des morceaux rapportés déparent la conception primitive. Dans le fond est une *Cène* surmontée de la *Manne dans le désert*, double emblème de l'Eucharistie, fort touchant, bien choisi et surtout bien placé. A droite et à gauche sont saint Pierre et saint Paul, patrons de l'église. Saint Pierre nage sur la mer qui refuse de le porter, saint Paul, renversé sur le chemin de Damas, s'écrie : « Domine, quid me vis facere ? »

Ce chœur, toutefois, est un joli modèle par ses murs, par ses voûtes, par ses fenêtres. C'est un des plus petits et un des plus heureux que l'on puisse rencontrer dans l'arrondissement d'Yvetot.

Au côté nord est une ancienne chapelle seigneuriale, bâtie au temps de la Renaissance, et qui sert de sacristie. Là, dit-on, sont inhumés les Parmentier, seigneurs de Therouldeville.

L'abbaye de Valmont fut toujours patronne décimatrice de cette paroisse. Elle la tenait, selon les uns, de la générosité de son fondateur, selon les autres de la donation du seigneur du Hestrey [2], car en 1215 Durand du Haistré avait donné ses droits sur Thouroudeville [3]. La source importe peu. En 1250 la dîme de *Therouldeville* valait 12 livres au curé et autant à

[1] *Délibérations capitulaires de l'abb. de Valmont*, 1771. — [2] Duplessis, t. I. — Guilmeth, t. II. — [3] Cartulaire de Fécamp, p. 55.



l'abbaye. Mais en 1771 le monastère louait la moitié de ses dîmes pour 916 livres, à condition de *payer la cotisation des pauvres, la visite de l'archidiacre, de faire les grosses et menues réparations et reconstructions des chœur et chancel de l'église, entretien de livres, ornements, linges et vases sacrés* [1]. Telles étaient, du reste, les clauses ordinaires que nous trouvons dans tous les baux de dîmes des abbayes de la Normandie.

On comprend très-bien qu'une église, bâtie et entretenue dans sa nef et dans son chœur, par une puissante abbaye, ait pu se maintenir long-temps dans une position prospère. Mais aujourd'hui comment 800 pauvres tisserands ou fermiers [2] pourraient-ils entretenir un grand et bel édifice privé de ses biens fonds et de ses anciens revenus.

ANGERVILLE-LA-MARTEL.

L'église et le château, voisins, alliés et même parents dans l'origine, étaient naguères encore escortés de trois belles avenues qui affectaient la forme d'un marteau, armes parlantes des seigneurs du lieu. On se souvient aussi que dans ces longues allées de hêtres le cardinal de La Rochefoucauld confirma, en 1786, plusieurs paroisses des environs.

Le plus beau monument de cette église, celui que l'on salue de fort loin, c'est le clocher de pierre dont la tour forme le portail. La base appartient à l'ogive mourante de la fin du XVIe siècle, la masse est imposante, la tourelle de l'escalier est jolie. La flèche de pierre porte le chiffre de 1772. C'est pour dire aux enfants du village et à la postérité que le 26 septembre 1772 un furieux orage renversa le point culminant du clocher [3]. Ce n'est pas le seul orage qui ait atteint cette église : quatre fois, de mémoire d'homme, elle a été frappée par le tonnerre. C'est que la foudre frappe les hauteurs et abaisse tout ce qui s'élève.

Le reste de l'église est peu intéressant, ce qui doit surprendre dans une aussi riche paroisse. La nef, en pierre d'un côté et en brique de l'autre, est soutenue au-dedans par cinq arcades cintrées dont les colonnes minces et rondes sont trop fines pour la hauteur. Cette construction sans goût paraît remonter ainsi que le chœur au règne de Henri IV. Au fond de

[1] *Délibérations capitulaires de l'abbaye de Valmont*, mss. — [2] En 1250 il y avait 40 paroissiens et 90 feux en 1738. — [3] *Affiches de Haute et Basse-Normandie*, de décembre 1772. — *Tableau de Rouen*, de 1778.

l'abside, composée de trois fenêtres, on trouve un vitrail formé avec des morceaux raccordés au hasard. C'est une pâle mosaïque où l'on voit figurer Saint-Jean, Sainte-Barbe, la Sainte-Vierge, Saint-Martin d'Amiens, le Christ sur la croix et une *Mater Dolorosa*.

Le patron de l'église est le grand saint Martin de Tours; mais le plus vénéré de tous les saints est saint Matthieu, l'objet d'un pèlerinage autrefois célèbre, le 21 septembre, devenu depuis une foire importante et très-populaire.

Il existe encore une confrérie de Saint-Matthieu, anciennement établie dans cette église. Celle d'aujourd'hui n'est que l'ombre de celle d'autrefois. Chaque année, le jour de la fête principale, M. le curé était obligé de lire en chaire, dans leur forme et teneur, les vieux statuts dont nous donnons ici l'entête : « Statuts et ordonnances de la confraternité et charité establie en l'honneur, révérence et solemnité de la somptueuse et triomphante Trinité et du bienheureux saint Matthieu, sous le plaisir du révérendissime le très-révérend père en Dieu, le cardinal de Vendosme, et sous le patronage de haut et noble homme Guillaume-Michel Leroux, patron et seigneur dudit lieu, renouvellée et rétablie l'an du salut 1554. »

M. l'abbé Follin, curé actuel d'Angerville, lisait encore en chaire, il y a dix ans, cette vieille charte chrétienne. Malheureusement elle a été perdue par les frères, et depuis ce temps on n'en conserve plus que le souvenir.

La paroisse d'Angerville fut toujours très-importante. Une très-ancienne preuve que nous en pouvons donner c'est le pouillé d'Eudes Rigaud qui, dès le XIIIe siècle, en estime le revenu à 140 livres, somme énorme pour ce temps-là. La population était de 160 paroissiens, ce qui était également considérable. La Révolution est venue l'appauvrir comme toutes les autres cures. Le 25 février 1793, le district de Cany vendit les biens de la fabrique pour 50,000 francs. Heureusement le manoir presbytéral fut conservé avec sa cour, son verger, ses jardins et ses bâtiments ruraux. Il est resté comme une preuve vivante de l'importance antique du bénéfice.

En 1738 on comptait ici 180 feux, et le revenu de la dîme était estimé à 15 ou 18,000 livres. Aussi cette cure était-elle très-recherchée dans l'ancien clergé. Au XIIIe siècle, pendant que le roi saint Louis était à la croisade, il fallut y pourvoir.

Ce fut alors l'évêque de Paris qui y présenta, en sa qualité de vice-roi de France. C'est qu'aussi Raoul Martel, seigneur d'Angerville, était mineur ou en prison, et que ses droits et tutelle étaient dévolus temporairement à la couronne. L'évêque de Paris présenta le prêtre Martin, dit Maçon, qui fut reçu par l'archidiacre Jean de Nointel, vicaire-général de l'archevêque de Rouen [1]. Le 19 des kalendes de février 1260, Roger Martel, *personne* d'Angerville, jura, devant Rigaud, tous les articles du serment qu'avaient coutume de prêter les recteurs des paroisses [2].

En 1763, le curé d'Angerville était un gentilhomme, M. Duchâtel de Château-Neuf, janséniste sans doute, car il signa la requeste des 56 curés contre le père Berruyer.

Enfin à la Révolution le titulaire était M. l'abbé de Cussac, homme de mérite, décoré du titre de vicaire-général de Paris. Il a été curé d'Angerville pendant 45 ans. En 1791 il prêta le premier serment, qu'il rétracta bientôt, et il resta dans le pays sans exercer aucune fonction. Son grand âge le fit respecter de tout le monde, des bons comme des méchants. Un rapport rédigé par l'archiprêtre constitutionnel de Fécamp, nous apprend qu'en 1800 M. de Cussac avait 80 ans et n'exerçait pas, mais que le *citoyen Doguet,* sans titre curial, disait la messe à Angerville et desservait le Bec-aux-Cauchois.

Quelque temps avant sa mort M. de Cussac racontait, sur le compte de ce malheureux prêtre, l'anecdote suivante : « Croiriez-vous, disait-il, que j'ai vu Doguet dire la messe dans mon église ? Il est des démons que l'on chasse par le jeûne, d'autres par la prière. J'ai chassé Doguet en lui donnant quelques pièces de cent sous. » Redevenu curé au Concordat, il est mort en 1805, et a été enterré près de la croix du cimetière.

Angerville-la-Martel tire son surnom de ces illustres Martel qui possédèrent Bacqueville, Biville-la-Martel, Touffreville-la-Martel et tant d'autres terres en Normandie, race de croisés et de conquérants, vieux barons des premiers temps de notre histoire ; aussi la cure était restée d'épée, et toujours les seigneurs y nommèrent.

La succursale, aujourd'hui, compte 1616 habitants.

Sur cette paroisse on cite des chapelles dont il ne reste plus de vestiges. Celle de Saint-Gilles de Hongerville et une malade-

[1] Pouillé d'Eudes Rigaud. — [2] *Regest. visit.*, p. 385.

rie appelée en 1489 la *léproserie des saints Innocents d'Épreville*, et en 1506 *la chapelle des Saints Innocents de la Croix de pierre*. Réunie d'abord à l'ordre militaire de Saint-Lazare, elle fut, en 1697, annexée par Louis XIV à l'hospice de Grainville-la-Teinturière, fondée par les Bec-de-Lièvre de Cany, vers 1692 [1]. Cependant ce bénéfice était encore titulaire pendant le siècle dernier, car les archives départementales possèdent tout un dossier de présentations de chapelain, faites en 1727 et 1738, à la *chapelle des Saints-Innocents, dite de la Croix-de-Pierre*. En 1740 le seigneur-patron y présentait *maître Étienne de Sosay de Veucourt, clerc tonsuré du diocèse de Rouen, comme estant suffisant et capable*. Du reste les biens de cette chapelle n'ont pas dû être réunis à l'hôpital, car ils furent vendus 10,000 livres par le District de Cany, le 16 janvier 1792 [2].

CRIQUETOT-LE-MAUCONDUIT.

Ce village est situé sur la plaine, comme tous ceux qui portent le nom de *tot*. Le surnom de *Maucondut* lui vient d'une famille seigneuriale de ce pays, appelée en latin *Male-Conductus*. Ces seigneurs possédaient également la terre de Sassetot. Cependant nous croyons que leur manoir seigneurial était à Criquetot, près l'église. Dans le chœur est une pierre tombale du XIIIe siècle, sur laquelle un homme et une femme étaient gravés. L'inscription a été effacée à la Révolution, mais nous croyons que cette dalle recouvre les restes de ce seigneur du XIIIe siècle, dont le Prieur du Val nous a conservé l'inscription dans son *Histoire de Rouen*. La voici, du reste, telle que la donne la troisième édition de ce premier historien de nos églises : « *Ci gist Jouffroi Maucondut, personne de Criquetot et de Canouville, qui trespassa l'an de grâce 1283. Priez Dex qu'il aye merci de s'ame, amen.* » Notez, ajoute l'ouvrage, que sur cette tombe il y a un écu chargé de trois molettes d'esperon (éperon) [3]. Cette pierre tombale nous embarrasse un peu, car les deux images gravées feraient supposer qu'il s'agit d'un homme marié et de son épouse, tandis que l'inscription parle d'un curé, mais d'un curé laïc, il est vrai, car la *personne* jouissait du revenu sans être prêtre.

L'église, placée sur un terrain élevé, a conservé quelques

[1] Guilmeth, t. II, p. 297. — Duplessis, t. I, p. 192 et 277. — [2] *Domaines nationaux*, arch. départ. — [3] *Hist. de Rouen*, t. II, p. 43, 3e partie, in-4°, 1738.

restes primitifs dans le chœur, mais la nef a été retravaillée au XVIIIe siècle. Le clocher est une construction en grès du XVIe, dont la flèche a été incendiée par le feu du ciel, en septembre 1849. Le portail est travaillé avec soin. Dans l'église est une autre pierre tombale, sur laquelle on lit : « *Cy gist honnest homme Guille Calletot, seigneur.... mil Vcc. Priez Dieu pour lui.* »

Saint Remy est patron de cette paroisse. Le patron sur la terre était le seigneur du lieu, dont les armoiries se voient sur le portail et autour de l'église. Suivant un aveu du 27 novembre 1628, Criquetot-le-Mauconduit était un huitième de fief de Haubert, relevant du Roi, avec droit de présenter à la cure et de nommer un administrateur à l'hôpital de Bruquedalle.

Criquetot, qui n'avait pas encore de surnom au XIIIe siècle, possédait alors 40 paroissiens et valait 30 livres. Le patron était le chevalier Henri Mauconduit, qui probablement en fut aussi le parrain. Le curé de cette époque était un laïc nommé Jean, personne de Criquetot présenté par le père de messire Henri Mauconduit à l'archevêque Thibaut, qui l'avait reçu. Il est vraisemblable que Geffroy Mauconduit, dont nous venons de voir la tombe, et qui mourut curé en 1283, était le successeur de Jean. Tous deux perpétuèrent ici l'abus des personnats. Mais pour ne pas trop charger leur mémoire, nous dirons que dans certaines églises, ce que nous appelons un abus, était parfois une tolérance régulière du droit canonique.

Criquetot comptait 40 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une commune de 280 habitants annexée à Vinemerville.

Cette ancienne paroisse possède au dépôt départemental à peu près toutes ses archives. C'est une énorme liasse contenant les rentes, biens et revenus du trésor, les fondations d'obits, les comptes et délibérations de la fabrique. Il y a plusieurs pièces du XVIe siècle. J'y ai remarqué les statuts de la confrérie de Saint-Lubin, approuvés le 21 mai 1660, par M. Charles Mallet, vicaire-général de Rouen et savant théologien, auteur de plusieurs écrits contre Port-Royal. Le dernier registre des délibérations de la fabrique a servi à la nouvelle commune, en 1792.

VINEMERVILLE.

Cette église est située sur un tertre élevé, comme celle de Criquetot, sa voisine. La première construction date du XIe

siècle, elle était en tuf, dont il reste encore quelques fragments dans le mur septentrional du clocher. Au XVIe siècle, l'église fut renouvelée avec du grès, c'est ainsi que l'on rebâtit le chœur et le clocher. La nef a été reconstruite en 1657, comme on le voit sur le portail. Là a été sculptée, sur la pierre, une croix de Jérusalem surmontée d'une crosse, ce sont sans doute les armes de l'abbaye qui était patronne.

On remarque dans cette église un vitrail du XVIe siècle, représentant les douze apôtres dans une pose très-originale. Au-dessus est le baiser de Judas, le dessin en est bon ainsi que la couleur, seulement la poussière le recouvre comme une lèpre.

La contre-table en bois doit dater de 1700. On y remarque deux belles colonnes de marbre noir. Le tableau de l'*Assomption de la Sainte-Vierge*, est une bonne toile qui s'en va en lambeaux. Le chœur est lambrissé avec une menuiserie en chêne du siècle dernier, qui est de bon goût.

Vinemerville, appelé par Eudes Rigaud Guinerville et par d'autres Vilmerville, était, au XIIIe siècle, à la présentation du seigneur, qui alors se nommait Jean Quesnel. Duplessis raconte que le duc d'Estoutteville, ayant marié sa fille Jeanne au châtelain de Beauvais, lui donna dans sa dot le patronage de cette cure. Mais plus tard le seigneur-patron de Vinemerville céda son droit à l'abbaye de l'Ile-Dieu, qui était patronne d'après les derniers pouillés diocésains.

Vinemerville comptait 80 paroissiens en 1260, et 60 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 950 habitants.

Ce fut à propos de l'église de Notre-Dame de Vinemerville, qu'eut lieu un des plus fameux examens dont le Journal des Visites pastorales fasse mention. En 1260 le seigneur de Vinemerville presenta à la collation de l'archevêque, le nommé Nicolas Quesnel, laïc ou clerc, le registre ne s'explique pas. Cet archevêque était Eudes Rigaud. Il ne passait sur rien. Il examina le candidat; mais le pauvre sire ne put ni décliner un nom, ni conjuguer un verbe latin, ni chanter le latin, ni traduire le premier verset de la Genèse. Rigaud le refusa tout net. Effrontement il interjeta appel en cour de Rome [1]. Espérons que la cour de Rome l'aura débouté ou qu'il se sera amendé.

Maintenant voici quelque chose de plus consolant. Le 6 mars 1697 naquit et fut baptisé à Vinemerville Jacques Deschamps,

[1] *Regest. visit.*, p 335.

qui devint docteur en théologie de la faculté de Paris et curé de Dangu, où il est mort le 3 octobre 1739. Il avait fait ses premières études à Dieppe, chez les Pères de l'Oratoire, où il était pendant le terrible hiver de 1709. Dans cette ville il se lia d'amitié avec le père Lamyrault, un de ses régents, et ce qui est le plus extraordinaire, avec les Pères Jésuites de Montigny et de Saint-Cyr. Il devint ensuite le précepteur des enfants de M. D'Augerval, trésorier de France, dont son père était le fermier à Vinemerville. De là il passa en la même qualité chez M. du Resnel de Bois-le-Comte, conseiller au Parlement de Rouen. Entré en 1716 dans le séminaire Saint-Nicaise de Rouen, il fut ordonné prêtre à Pâques 1721 et nommé curé de Cretot, près Goderville. Peu de temps après il partit pour Paris, où il fit sa licence au séminaire des XXXIII, d'où il sortit pour faire l'éducation de M. de Bouville, qui devint vicaire-général de Chartres. A Paris il se trouva en rapport d'amitié et en commerce de littérature avec les plus savans hommes de la capitale. En 1728, M. de Bouville, pour le récompenser de ses services, le fit nommer à la cure de Dangu, dont il était seigneur-patron. Il y vécut d'une manière édifiante et y composa une *Nouvelle traduction d'Isaïe avec dissertations, mémoires et remarques,* volume in-12 de 600 pages, qui fut imprimé après sa mort, à Paris, chez Dubourdieu l'aîné, en 1760 [1]. *L'année Littéraire,* de 1760, en fit un grand éloge [2].

SASSETOT-LE-MAUCONDUIT.

Le nom de Sassetot, qu'Eudes Rigaud écrivait Saussetot, et que le cartulaire de Fécamp appelle *Sauchetot, Saissetot* et *Sauxetot,* indique doublement une position saxonne, monument parlant des premières invasions germaniques. Quant à l'affixe Mauconduit elle vient des anciens seigneurs de ce nom, qui possédèrent le château de Canouville, Criquetot et plusieurs terres du voisinage. Rigaud et les chartes de Fécamp leur donnent le nom latin de « Malè-conductus. »

Ce point de la côte, occupé de bonne heure, eut une église romane, dont le pignon de l'ouest a conservé quelques débris tuffeux. Démolie au XIIIe siècle, cette église fut rebâtie sous le règne de saint Louis. Le 18 juillet 1269, la veille de la dédicace

[1] *Moréri normand,* par l'abbé Guiot, manuscrit de la bibliothèque de Caen. — [2] *L'Année Littéraire,* t. VI, p. 313, et les N. E. de 1762, p. 107.

de Cany et le lendemain de celle de Rivlle. Eudes Rigaud vint consacrer la nouvelle église de Sassetot, dont il ne reste que la voûte du clocher. J'excepterai encore la cuve baptismale, supportée par une grosse colonne ronde, cantonnée de quatre colonnettes.

L'accroissement de la population obligea sans doute le XVIe siècle à agrandir l'église, en ajoutant une nef méridionale comme cela se faisait presque partout. Cette construction, en grès, commencée vers 1547, ne fut bien terminée qu'en 1647. Pour faire pendant à cette basse nef, on construisit, en 1770, l'allée de Saint-Pierre, qui communique avec le vaisseau principal, au moyen d'ogives soutenues par des colonnes toscanes.

Le chœur a été rebâti avec du grès, sous le règne de Louis XIV. La Révolution a effacé les armoiries du seigneur. Heureusement elle a laissé subsister la grande contre-table en pierre, faite vers 1709 : des colonnes d'ordre corinthien supportent des frontons surmontés d'anges et encadrent un tableau de la *Nativité*, donné par M. de Martainville. Notre-Dame de Sassetot était autrefois célèbre dans le pays. Avant la Révolution un office particulier avait été imprimé pour sa fête.

Ce qui rendait Notre-Dame de Sassetot si chère à nos pieuses populations maritimes, c'était la confrérie du Saint-Rosaire établie dans cette paroisse, le 18 mai 1685, par le Père François Viton, dominicain de Rouen, qui avait prêché l'Avent et le Carême dans cette église. Les Dominicains, comme on le sait, étaient les missionnaires du Rosaire, dont saint Dominique est considéré comme l'instituteur. Cet ordre le propageait partout avec ferveur, et l'on peut considérer son existence parmi nous comme autant de monuments de son zèle. Dépositaires des trésors de l'église, par les bulles des papes, les Jacobins de Rouen s'empressèrent, après la bataille de Lépante, de les semer par tout le diocèse. Leurs archives, du XVIIe siècle, nous ont conservé une foule de demandes et de requêtes, faites par les curés et les paroissiens, de règlements et de statuts approuvés par nos archevêques. Parmi les paroisses qui figurent dans cette longue litanie du Rosaire, nous citerons Gournay en 1638, Ecrainville en 1654, Saint-Remy-en-Rivière en 1658, Montigny et Fauville en 1666, Gravenchon en 1667, Trouville en 1670, Sainte-Austreberte et Mannevillette en 1673,

Louvetot et Touffreville-la-Corbeline en 1674, Saint-Germain-sur-Eaulne et Pretot en 1677, Martainville et Quiévreville-la-Poterie en 1681, Gisors en 1682, Aumale en 1683, le Mesnil-Raoul en 1690 et Fresnoy-en-Campagne en 1691 [1].

Puisque nous avons nommé la famille de Martainville, nous devons dire ici tout ce qu'elle a fait pour l'église. M. le marquis de Martainville, ancien maire de Rouen, décédé en 1848, a légué, par testament, une somme de 35,000 fr. pour reconstruire l'église de Sassetot. Les exécuteurs de ses dernières volontés ont fait dresser un plan et devis par M. Lejeune, architecte de Paris, qui est mort au commencement de cette année. L'adjudication, qui s'est élevée à 55,000 fr., a été passée au profit de M. Lamy, entrepreneur du Havre, qui a construit les églises de Bourg-Achard et de Criquetot-l'Esneval. La commune et la fabrique se sont imposé quelques sacrifices, mais elles comptent moins sur elles-mêmes que sur la générosité d'une famille qui ne leur a jamais fait défaut [2].

En 1828, lorsque les Cartenet eurent fondu trois cloches pour Sassetot, la première fut nommée par le marquis de Martainville et madame Dambray, la seconde par M. le comte de Martainville et mademoiselle Martin de Boisville, la troisième par M. l'abbé Masset, curé de la paroisse, qui en fit la bénédiction.

Le château de Sassetot, œuvre du XVIIIe siècle, est voisin de l'église, dont il possédait le patronage dans les derniers siècles; car autrefois c'était l'archevêque de Rouen qui conférait de plein droit. Rigaud, qui constate ce fait, nommait de plus au personnat et à la vicairie. Mais les attaques seigneuriales commencèrent au siècle suivant pour ne plus cesser jusqu'à la

[1] Fonds des Jacobins de Rouen, aux arch. départ. — [2] Au moment où nous mettons sous presse (août 1852), non-seulement l'ancienne église de Sassetot est démolie mais la nouvelle est déjà bâtie et couverte. C'est un édifice en brique et en silex assis sur une forte base en grès. Le style choisi est le roman, mais avec mélange des idées modernes, telles que maigreur des colonnes et largeur des fenêtres. Les trois ouvertures de l'abside ont jusqu'à 6 mètres de hauteur, chose inconnue dans nos vieilles églises romanes de Normandie. Les trois nefs, terminées en abside, communiquent entre elles par six arcades circulaires. Le portail, sur lequel s'élèvera le clocher, est un cintre de pierre, qui, comme les corniches, sera décoré de dents de scie. M. Couillard, architecte de Dieppe, a été choisi par la commune pour conduire ce travail.

Révolution. De guerre lasse, les archevêques cédèrent à des adversaires qui revenaient toujours à la charge, et les derniers pouillés admettent l'alternative comme transaction.

C'était en vertu de ce droit de patronage que les Bigot, si célèbres dans nos fastes parlementaires, avaient dans le sanctuaire un caveau sépulcral, refermé en 1810 par les soins de M. de Martainville. M. le curé de Sassetot nous a assuré avoir vu trois cercueils de plomb et lu les inscriptions. Le dernier membre de cette illustre et bienfaisante famille seigneuriale faillit être assassiné dans l'église de Sassetot, pendant les troubles révolutionnaires.

De cette époque si terriblement agitée de la Révolution, il reste à Sassetot des *arbres de la liberté* et de *l'égalité*, plantés sur l'ancien cimetière, car en 1836, lorsque M. de Martainville faisait construire les maisons de la *place*, on a trouvé au pied des bannelées d'ossements. Les ravageurs d'alors épargnèrent la croix de grès du cimetière, sur laquelle on lit : « *Ceste* † *fust faicte le 27 de* M., *l'an* MDLV. »

Sassetot comptait 80 paroissiens au XIIIe siècle et 190 feux au XVIIIe. Aujourd'hui c'est une succursale de 1700 habitants. Mais de cette paroisse ont toujours dépendu en très-grande partie les ports des Grandes et des Petites-Dalles, « Portus de Dalis, » comme disent nos vieux cartulaires.

Quoiqu'il n'ait été curé de Sassetot que quelques années, nous devons cependant une mention honorable à messire Marin Lepigny, ecclésiastique du plus grand mérite, vicaire-général de nos archevêques et archidiacre du Grand-Caux. Né à Rouen, vers 1550, il fut député du clergé aux états de la province de Normandie, en 1576, honneur qui lui revint presque périodiquement à partir de 1595. Orateur distingué et diplomate habile, il devint le prédicateur ordinaire de Henri II et fut envoyé à Rome par le roi auprès de Léon XI. Protecteur des lettres et prince des palinods, il ne se contenta pas de disputer par ses écrits le prix de poésie, lui-même, dans sa vieillesse, voulut fonder, en 1612, le prix de l'anneau d'or. Il mourut à Rouen, le 4 décembre 1633, à l'âge de 83 ans, après avoir décliné plusieurs fois les honneurs de l'épiscopat [1].

Sur le vieux baptistère de Sassetot, fut régénéré, en 1646, Louis Pisant, bénédictin distingué, qui a mérité d'être compté

[1] Guilbert, *Mém. biogr. et litt.*, t. II, p. 161.

parmi les laborieux enfants de la savante congrégation de Saint-Maur. Aussi dom Tassin lui a consacré un article dans son *Histoire littéraire*, de cette fraction célèbre et à jamais regrettable de la famille bénédictine.

Pisant fit son noviciat à Jumièges et sa profession dans cette abbaye, le 6 mai 1667, à l'âge de 21 ans. La sagesse de sa conduite et son amour pour la régularité, le firent estimer des premiers supérieurs, qui lui confièrent le gouvernement de plusieurs monastères. Plusieurs fois il fut député au chapitre général et nommé successivement prieur de Saint-Remi de Reims, visiteur, prieur de Corbie et de Saint-Ouen de Rouen. Partout il fit observer et observa lui-même très-ponctuellement la règle. Il abdiqua la supériorité et mourut simple moine de Saint-Ouen, le 5 mai 1726.

Il a publié plusieurs ouvrages, dont nous donnons ici les titres : 1° *Lettres d'un prêtre sur la signature du formulaire, à l'occasion des cas de conscience*. Elles sont au nombre de deux et furent imprimées à Reims, en 1708. Guilbert les dit adressées à un curé du Mans [1]. Dom Tassin, que je crois mieux informé, prétend qu'elles s'adressaient à un curé du diocèse d'Orléans. 2° *Sentiments d'une âme pénitente, en vingt méditations, sur le Pseaume Miserere*. D'Houri, 1711. — 3° *Lettre de M... à un ecclésiastique qui possède un prieuré en commande, dépendant d'une abbaye aussi en commande, au sujet de la visite que l'archidiacre veut faire dans ce prieuré, où l'on parle de tous les droits des abbayes sur les prieurés qui en dépendent.* — 4° *Traité historique et dogmatique des priviléges et exemptions ecclésiastiques*. C'est là son ouvrage le plus important. Guilbert dit qu'il fut publié sous le voile de l'anonyme, et que l'on ne connut ni l'année, ni le lieu de l'impression. Les ouvrages de ce Bénédictin, tous de polémique religieuse et d'actualité, sont tombés dans l'oubli avec les matières elles-mêmes, et ses livres ne se rencontrent plus que dans les bibliothèques publiques ou dans la collection des amateurs.

Maladerie ou hôpital de Bruquedalle. — C'est une intéressante histoire que celle de l'ancien hôpital de Saint-Martin de Bruquedalle, dont la chapelle subsiste encore dans le manoir et au hameau de ce nom. Le 4 mars 1327, Michel Mauconduit,

[1] *Mém. biog. et litt.*, t. II, p. 264.

seigneur de Criquetot, fonda, par une charte publique, l'hospice de Bruquedalle, qu'il fit desservir par des frères et des sœurs. Le revenu, payable en nature, se composait de 360 chapons, de 1,200 œufs, de 13 corvées de charriot, de 48 corvées d'hommes, ce qui équivalait à 25 livres de rente. L'administrateur de la maison percevait 15 livres de revenu sur le moulin de Criquetot. Ce fonctionnaire, ainsi que les frères et les sœurs, était nommé par le seigneur de Criquetot, le doyen de Valmont et le curé de Sassetot, à la majorité des voix. Les places devaient être remplies dans le mois qui suivait la vacance, autrement l'archevêque de Rouen était tenu d'y pourvoir d'office.

Cet état de choses dura à peu près sans modification jusqu'au XVIIe siècle, alors s'élevèrent quelques querelles relatives au patronage. Pour couper court à toutes ces prétentions, Alexandre Bigot, syndic général du clergé de Normandie et titulaire de la chapelle, se démit de ce bénéfice le 29 avril 1666 pour en réunir les revenus à l'église paroissiale de Sassetot. Le pieux seigneur châtelain imposait à la fabrique les conditions suivantes : détruire la chapelle et avec ses démolitions construire un logement pour deux sœurs chargées de l'instruction des jeunes filles du lieu. Quant aux messes, elles devaient être acquittées par le curé dans l'église paroissiale.

Les intentions du fondateur ne furent sanctionnées et réalisées que 60 ans plus tard. Ce fut le 13 décembre 1724, que l'archevêque de Rouen rendit son décret d'union que le roi confirma par lettres patentes, du mois de mars 1725. Ces deux décrets, qui subsistent encore dans nos archives départementales [1], portent en substance que la fabrique de Sassetot possédera désormais les biens de l'hôpital et chapelle de Saint-Martin de Bruquedalle, à condition d'entretenir deux sœurs chargées de former des jeunes filles aux exercices de la religion et aux ouvrages convenables à leur état. Elles devaient aussi prendre soin des pauvres et fournir aux malades des médicaments et autres secours. Ces bonnes religieuses devaient être choisies par le seigneur, le curé du lieu et le doyen de Valmont.

La chapelle de Saint-Martin subsiste encore dans le jardin du château de Bruquedalle, propriété de M. Duvergier.

[1] Arch. hist. — Section des trésors et fabriques.

ANCRETTEVILLE-SUR-MER.

Cette église, située sur la plaine, a gardé quelques débris du XIIe siècle. Je citerai dans cette catégorie les contre-forts de la nef et du chœur. Toutefois le chœur lui-même a été refait au XVIIIe siècle ainsi que le clocher en pierre placé au portail. La nef et les transepts en brique et en silex, doivent être du même temps. La boiserie, qui consiste en trois contretables, est de 1700. On y voit un tableau de *la Naissance de Jésus-Christ*.

Saint-Amand d'Ancretteville a des archives au dépôt départemental. Nous citerons entre autres un registre de fabrique, allant de 1784 à 1792.

L'archevêque de Rouen fut toujours patron collateur de cette cure et de plusieurs autres de ce rivage de la mer, entre Fécamp et la Durdent. Au XIIIe siècle Rigaud y comptait 60 paroissiens. En 1738 M. de Tressan y trouva 59 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 520 âmes.

SAINTE-HÉLÈNE.

C'est une humble et petite église, dédiée à cette impératrice qui découvrit la vraie croix. Sa fête y est célébrée le 7 de février, comme à Cretot et à Froberville. Pour une reine, ce n'est guères qu'une chapelle qui s'abrite contre les vents de la mer derrière des futaies et des métairies. Loin d'être un monument c'est à peine un oratoire digne du Dieu qui habitait sous les tentes de lin de l'ancienne alliance. Il n'y a pas même de clocher, chose si chère aux habitants des campagnes. Tout y est moderne, sauf une inscription du porche qui rappelle l'agrandissement de l'église au XVIe siècle. « *L'an mil V^{cc} et VIII fut ralongé le moutier, estoit alors Jean Dumont, trésorier.* »

Dans le transept du midi est enchassée, dans le mur, une belle table de marbre noir, que borde un cadre de pierre. Là, on lit avec édification, de longs détails consignés par la piété d'un pasteur :

« Discrète personne Jehan Leprevost, bachelier en théologie de la faculté de Paris, curé de Sainte-Hélène, a donné au trésor de cette paroisse, par contrat passé devant M. Cannivet, tabellion près le siége de Fescamp, le 20 avril 1677, 150 livres de rente à prendre sur l'Hostel-Dieu de Rouen, à charge d'acquitter 3 messes chaque semaine, 5 obits avec *Libera*, sur la sépulture du donateur et un service anniversaire, du 23 août 1688, jour de sa mort. A la fin de cette messe une distribution de pain devait être faite

aux pauvres. Cette fondation était faite surtout pour entretenir un troisième prêtre qui pût aider le curé et le vicaire à mieux célébrer l'office divin et à desservir la paroisse. Le donateur désirait que le troisième prêtre montrât et enseignât aux enfants la lecture et la doctrine chrétienne. »

On ne pouvait mieux pressentir le besoin du P. Delasalle.

Au XIIIe siècle cette église appartenait, avec la terre, à la célèbre famille de Gerponville. L'un de ces seigneurs présenta à Pierre de Collemieu le laïc Gauthier, qui fut reçu à titre de personne. Le revenu du bénéfice était de 25 livres, la population de 60 chefs de famille. Toujours le seigneur du lieu présenta à la cure. Je suis porté à croire que c'est par erreur que le pouillé de 1704 attribue le patronage à l'abbaye de Saint-Georges.

En 1738 la cure comptait 90 feux, à présent c'est une succursale de 1,056 habitants avec l'ancienne paroisse de Bondeville, réunie depuis 1823. On pense qu'il existe quelques archives de l'église à la mairie : ce qui est plus sûr, c'est qu'au dépôt départemental on trouve un registre de fabrique allant de 1780 à 1792.

BONDEVILLE-SUR-FÉCAMP.

Bondeville, appelée Bondevillette par Eudes Rigaud, était autrefois sous la protection de saint Pierre; aujourd'hui saint Clair en est regardé comme le patron principal, parce que ce saint est ici l'objet d'un pèlerinage qui produit une assemblée au mois de juillet. Cette petite église renferme quelques traces de construction en tuf du XIIe siècle. Les murs ont été retouchés presqu'entièrement au siècle dernier. Le clocher actuel, placé au portail, a été rebâti sous Louis XIV.

Dans le cimetière est un joli pied de croix de la Renaissance, c'est une colonne triangulaire en pierre où sont pratiquées trois niches actuellement vides. Ce travail était très-soigné.

L'archevêque de Rouen était patron-collateur de la cure d'après les pouillés du diocèse. Une sentence du bailli de Caux, donnée en 1325, le maintient dans ce droit antique.

Au XIIIe siècle, Bondeville possédait 50 paroissiens; en 1738, 47 feux, et en 1823 on y comptait 309 habitants, la veille de la réunion communale et paroissiale avec Sainte-Hélène.

SENNEVILLE-SUR-FÉCAMP.

Le plateau, situé à l'Est de la vallée de Fécamp, fut jadis couvert de bois. C'était sans doute une partie de cette vaste

forêt dans laquelle chassait le comte Waninge, et peut-être aussi les rois francs. C'est là que chassèrent plus tard les ducs de Normandie, héritiers des Scandinaves. Ces Nemrods aimaient Fécamp et les vastes forêts qui l'entouraient alors. La tradition populaire a gardé le souvenir de ces bois abattus. On raconte toujours l'histoire de la cloche la *Riote,* donnée à l'abbaye de Fécamp par un seigneur perdu dans la plaine boisée de Senneville. Ces bois, ces taillis, couvraient la colline et descendaient jusque dans la vallée de Fécamp où le chemin qui conduit au port a gardé le nom de la *rue Sous-le-Bois*. Lorsque saint Waast vint évangéliser cette terre il dut la trouver couverte de halliers et de broussailles, car un bosquet et le pâtis communal qui l'avoisine s'appellent encore le *Chemin de Saint-Waast*. Il n'y a pas long-temps que les derniers arbres ont disparu, et les vieillards racontent qu'ils furent détruits par un grand hiver. Senneville alors était appelé communément Senneville-les-Bois.

Quoi qu'il en soit, il y avait très-anciennement à Senneville un Mesnil ou habitation antique. M. Fallue raconte dans son histoire de Fécamp, qu'en 912, lors de la conquête et du partage de la Neustrie par les Normands, le pirate Godefrid, fils d'Odon, s'empara du Mesnil de Senneville. Le souvenir de ce Mesnil n'est pas encore complètement perdu à Senneville. Les anciens terriers, le cadastre et la tradition indiquent encore le chemin du Mesnil qui va vers la mer, au lieu où se trouve une grande mare.

L'abbaye de Fécamp dut être une des premières propriétaires de Senneville. Nous lisons dans la charte de Richard II, délivrée à Fécamp en 1026, que ce prince donne et confirme à l'abbaye « Mesnile quod dicitur Sanavilla ex integro cum ecclesiâ [1]. » Après un texte aussi formel, comment s'expliquer cette phrase pourtant si claire de Henri Ier, comte d'Eu, lors de la fondation de cette abbaye, en 1119 : « Je donne, dit-il, l'église de Saigneville, près Fécamp [2]. » Tout porte à croire que cette possession ne fut que passagère, malgré la confirmation qui en avait été faite par le pape Innocent II, dans une bulle de 1139. L'abbaye de Fécamp, dit Duplessis, contesta bientôt ce patronage à celle de Notre-Dame d'Eu, et elle obtint en sa faveur une sentence définitive du bailli de Caux,

[1] *Neust. pia,* p. 216. — [2] *La ville d'Eu,* p. 51.

en 1272. Déjà Eudes Rigaud avait contesté le droit des Bénédictins, dans son pouillé rédigé sous saint Louis.

Dans un ancien *papier-terrier*, dressé sous l'abbatiat de M. de la Roche-Aymon, et conservé à la mairie de Fécamp, nous lisons que Senneville était un membre de la baronie et haute justice de Fécamp, assujetti au service de *prévosté* et à la banalité des moulins. Le même monument féodal constate que le patronage seigneurial de l'église appartenait de temps immémorial à l'abbaye de Fécamp. La dîme toutefois restait presque entière au curé. Trois liasses de pièces concernant l'église et la seigneurie de Senneville se voient aux archives de l'abbaye de Fécamp, classées au dépôt départemental.

Les seigneurs de Hableville, hameau de Senneville, devaient le service de coupe à l'abbé de Fécamp, le jour de son entrée dans la ville. En récompense ils gardaient pour eux la coupe de Mgr. Cet usage, pratiqué en 1512, fut totalement supprimé en 1567.

L'église actuelle de Senneville, dédiée à saint Waast et à saint Eloi, évêques contemporains, doit remonter au moins jusqu'au XIIe siècle, si j'en juge par le tuf qui entre dans la construction du chœur. Malheureusement les fenêtres primitives ont disparu en 1839, pour faire place à de grandes croisées en brique. Cependant il reste encore au chevet une belle fenêtre rayonnante bouchée depuis deux cents ans par une contre-table.

La nef a subi une singulière modification. On y reconnaît parfaitement des arcades ogivales, tuffeuses et primitives, mais elles sont supportées par des colonnes rondes en pierre, qui paraissent avoir été taillées au XVIe siècle.

La partie monumentale de cette église est le clocher placé au portail de l'Ouest, et dont le corps carré est surmonté par une pyramide octogone en pierre. La base de la tour doit remonter au temps de la Renaissance, si j'en juge par la tourelle de l'escalier. Toutefois je suis porté à croire que la flèche en pierre a dû être construite à une époque voisine du règne de Henri IV.

Devant la petite porte de cette église, il s'est passé, en 1669, un événement qui nous paraît aujourd'hui fort extraordinaire. Le 28 mai, au matin, on trouva un jeune enfant suspendu par ses langes à un pommier. La pauvre femme qui l'aperçut la première [illegible] *qui par crainte de mort*. M. le vicaire lui

suppléa ensuite les cérémonies. Pour s'expliquer cet événement, il faut se rappeler que saint Vincent-de-Paul venait de paraître, qu'il avait à peine fondé pour la capitale la crèche des enfants trouvés, et que les *tours* n'étaient pas encore parvenus en province. Voilà l'état où nous étions réduits il y a deux cents ans; tout juste au point où se trouvent les enfants chinois que nos prêtres vont racheter et secourir.

Senneville possédait autrefois deux chapelles, dont il ne reste plus de traces. La première était celle de la léproserie, au hameau d'Hableville. Elle a été réunie à l'hôpital du Havre, en 1669, par lettres-patentes de Louis XIV. Pour cela l'hospice aurait bien dû recevoir les enfants délaissés du village.

La seconde chapelle était sur le bord du grand chemin qui allait de Fécamp à Arques. La charrue passe maintenant dessus. A côté d'elle était une fort belle croix de pierre, sculptée dans le style du XIVe siècle. On distingue encore dessus trois figures grandement altérées, saint Jacques, apôtre; saint Roch et saint Waast, évêque. Cette croix est appelée la Croix-Gueroult, parce que là, dit-on, fut tué un berger de ce nom.

Senneville comptait 60 paroissiens vers 1240 et valait 45 livres de revenu au laïc Roger, personne du lieu. Le *pouillé* de 1738 donne à cette cure 85 feux et l'*Ordo* de 1851 en fait une succursale de 715 habitants.

SAINT-PIERRE-EN-PORT.

Saint-Pierre-en-Port est une vieille paroisse de pêcheurs, jadis placée dans un vallon que remplissaient des chaumières et à l'embouchure duquel s'abritaient des barques et des bateaux. La mer a mangé le vallon et ses habitations; les tempêtes ont détruit les nefs et les matelots; ce qui restait d'habitants s'est réfugié au haut de la côte, et ils ont laissé dans une vallée agreste et solitaire, la pauvre église que leurs pères avaient bâtie.

Cette église, fille de la grande croisade monumentale du XIIe siècle, était un joli monument que l'on était surpris de rencontrer dans un tel état d'isolement et d'abandon. Le morceau principal, celui qui frappait tout voyageur éclairé, c'était le clocher jeté sur les transepts et dont les arcades s'ouvraient avec un goût exquis. Les chapiteaux étaient d'une parfaite élégance; il était impossible de trouver un morceau d'architecture mieux

conditionné et plus en harmonie avec l'intérieur de l'édifice. Le dehors de ce clocher n'avait rien de remarquable, c'était une tour carrée, solide et sombre, dont la physionomie austère s'alliait fort bien avec le mélancolique paysage.

Le chœur, avec ses voûtes et ses colonnes, indiquait le style ogival primitif. En 1849, nous avons cru reconnaître, au pied du sanctuaire, un ancien tabernacle creusé dans le mur. A la retombée des voûtes, on voyait, formant le chapiteau, de jolies statuettes et des dessins d'une forme très-rare. Les deux transepts de cette église étaient du même style que le chœur. La nef, toutefois, nous a paru avoir été remise à neuf avec le grès du XVIe siècle. On n'avait conservé du premier édifice que le pignon de l'ouest, où étaient du tuf et un cintre roman.

Cette pauvre église n'existe plus. Démolie en 1850, ses antiques pierres ont servi à rebâtir, sur la plaine, un bâtiment qui n'en est que la fille dégénérée. Heureusement, qu'instruit à temps de cette démolition prochaine, nous avons pu, en 1849, avertir M. le Ministre de l'Intérieur, qui, sur notre demande, a obligé la commune à transférer le clocher de l'ancienne église dans la nouvelle. La municipalité a rempli très-consciencieusement les conditions imposées par l'autorité supérieure. Elle a fait numéroter les pierres des colonnes pour les remettre à leur place primitive, et elle peut aujourd'hui se féliciter de son œuvre, à la vue de l'heureux effet qu'elle produit.

Le baptistère de cette vieille église était également très-intéressant. C'était une cuve en pierre, revêtue d'une enveloppe de plomb, remontant vraisemblablement au XIIe siècle. Les images de saint Pierre et de saint Paul, patrons de l'église, ornaient ce font baptismal. Qu'est devenu ce vieux témoin du Christianisme dans cette vallée, ce dernier débris du vieux moutier de *Saint-Pierre-en-Val*, mentionné par l'archevêque Rotrou, en 1177 ? Hélas ! il n'a point remonté la côte pour entrer dans l'église neuve, et son successeur, suivant l'heureuse expression de M. de Caumont, « ressemble *plus à un plat à barbe*, qu'à un baptistère chrétien [1]. » « Rien, dit M. le comte de Monta-
« lembert, n'échappe à notre mépris systématique de la véné-
» rable antiquité, mais ce qui semble spécialement exposé à
« ses coups, ce sont les anciens fonts baptismaux, objet de

[1] *Bulletin monumental*, t. XVIII, p. 85, année 1852.

» l'étude et de l'appréciation toute particulière de nos voisins
» les Anglais [1]. »

Le peuple des environs est pénétré de l'ancienne importance du port de Saint-Pierre. Il dit que sur les collines on rencontre des fondations et des murs. Une côte s'appelle la *côte du Marché;* l'autre la *côte de l'Eau Salée,* souvenir sans doute des anciennes salines.

Nous avons dit que la population de Saint-Pierre s'était déplacée. Or, comme la bergerie est faite pour le troupeau, et non le troupeau pour la bergerie, il en est résulté que curé et paroissiens ont désiré avoir l'église au haut de la côte, dans l'ancien hameau de Bouleville ou de Boudeville. Cette pensée dominante depuis long-temps fut enfin tentée en 1824 par M. l'abbé Bernage, curé de la paroisse. Il voulut établir sa nouvelle église dans l'ancien vicariat, dont il fit la nef. Mais comme le digne homme n'entendait rien à l'architecture et encore moins à l'ecclésiologie, il eut l'idée fort originale de flanquer cet étroit boyau de 14 chapelles, correspondant, dans sa pensée, aux 14 stations du chemin de la Croix. Le peu qu'il avait réalisé de cette bizarre conception était le plus triste échantillon d'église que nous ayons rencontré de notre vie. Tout le monde le sentait si bien qu'il n'y avait qu'une voix pour demander la disparution de cette église océanienne, beaucoup plus faite pour une population de sauvages, que pour de vieux chrétiens civilisés. Projetée depuis plusieurs années, la nouvelle église fut enfin commencée en mars 1850. Les plans et le devis dressés par M. Leballeur, maçon de Valmont, et par M. Comble, architecte à Yvetot, élevèrent la dépense à 30,000 fr., chiffre qui dans la pratique ne fut dépassé que de 5,000 fr. seulement. Une somme de 21,000 fr. fut fournie au moyen de souscriptions, de quêtes, d'aumônes, de dons volontaires, de la contribution de la fabrique et d'une vente de biens communaux. Les matériaux des deux églises furent estimés à 8,000 fr. Mais le donateur principal et le plus grand bienfaiteur fut M. le comte de Trémauville, maire de la commune, qui non content de verser pour sa part une somme de 7,400 fr., fournit encore pendant deux ans ses chevaux, ses voitures et ses domestiques pour faire tous les charrois et transports nécessaires à la construction.

[1] *Du vandalisme et du catholicisme dans l'art,* p. 288.

Enfin après deux ans de travail, l'œuvre nouvelle fut achevée et bénite au printemps dernier, par M. l'abbé Surgis, vicaire-général et archidiacre d'Yvetot. Cette église, entièrement construite en silex des falaises, s'appuie sur de disgracieux contre-forts en brique rouge. Les portes, les fenêtres et les arcades sont en pointe plutôt qu'en ogive, et les seize arcatures évasées de la nef posent sur des colonnes doriques, en pierre de taille, beaucoup trop enflées par le milieu.

La grande nef, démesurément large, nous rappelle involontairement ces granges dîmeresses, où les charriots entraient et sortaient chargés et attelés. Que l'on compare cette largeur disproportionnée avec les formes si bien entendues de l'ancien clocher qui forme portail, et l'on aura une idée exacte du génie des deux siècles et du goût des deux époques. Le désir qu'ont les fidèles de voir l'autel est sans doute la cause du défaut que nous signalons.

J'ai hâte d'ajouter qu'aucune église n'est mieux posée ni mieux assise, car elle trône dans un vrai jardin planté, gazonné et sablé avec le petit galet de la mer. Des rigolles maçonnées ont été ménagées pour l'écoulement des eaux, ce qui prouve qu'on a su mêler l'utile à l'agréable.

Dans ce hameau de Boudeville, si souvent mentionné dans les chartes de Fécamp, fut autrefois une chapelle de Saint-Gervais dont on montre encore l'emplacement. Elle dut être brûlée vers 1704, lors de l'incendie complet du quartier.

Saint Pierre-en-Port, appelé aussi « Sanctus-Petrus-in-Valle, » fut toujours à la présentation de l'abbé de Fécamp. En 1738 on y comptait 140 feux, et en 1800, 1,100 âmes dont la moitié n'acceptait pas le schisme constitutionnel. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,200 habitants.

Faut-il s'étonner si cette paroisse est pieuse et si elle a résisté aux nouveautés révolutionnaires? Elle avait pour pasteur, à la fin du dernier siècle, Louis-Augustin Gosset, jeune prêtre né à la Potterie, qui prêta un moment le serment constitutionnel qu'il rétracta avec énergie. Arrêté en 1793, il fut condamné à la déportation, mourut le 9 septembre 1794, à l'âge de 47 ans, et fut enterré près du fort Vaseux, sur les rives de la Charente.

ECRETTEVILLE-SUR-LA-MER

Saint-Martin-d'Ecretteville, situé sur un tertre, fut autrefois

construit avec le tuf du XIIe siècle, dont on rencontre encore quelques traces dans le pignon et le chevet. Dans le cours du XVIIe siècle, l'édifice fut remanié avec du silex et de la brique. Il y eut autrefois des verrières dont un fragment montre encore Saint-Nicolas. La contretable en chêne encadre un bon tableau de la *Présentation de Jésus-Christ au Temple*.

Mais le chef-d'œuvre de cette église est dans le cimetière. C'est une croix de pierre dont le sommet a été malheureusement renversé. La base est une jolie sculpture gothique dont chacune des quatre faces renferme une niche et une statue. La première image est une *Mater Dolorosa,* la seconde une Sainte-Barbe, la troisième un Saint-Hubert, la quatrième un Saint-Jean, je crois. On lit au pied cette inscription gravée en creux : « *L'an mil* V^cc XXII, *le* VI *de février, Regnault Burel, prestre, natif de Vinnemerville, vicaire de ce lieu, a fait faire ceste représentation*. »

Cette église était autrefois la propriété des archevêques de Rouen. Eudes Rigaud, qui l'appelle Estouttevillette, la donna à maître Jourdain. Le pouillé attribué à cet archevêque rapporte une sentence du bailli de Caux, donnée à Cany, le 1er mars 1332, qui déboute de ses prétentions le seigneur de Lintot, qui osait contester ce droit de nos prélats. Aussi, depuis ce moment, le métropolitain de Rouen resta paisible collateur de ce bénéfice, qui comptait 20 paroissiens en 1260 et 45 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une commune de 300 habitants annexée à la succursale d'Élétot.

Aux archives départementales de la Seine-Inférieure, section des *Trésors et fabriques,* on trouve une belle liasse d'archives et de pièces en bon état, concernant l'ancienne fabrique d'Écretteville-sur-Mer. J'y ai remarqué des contrats de fondation sur parchemin, du XVIIe siècle : un registre de fabrique allant de 1613 à 1679, paraît en fort bon état. Il serait très-utile à consulter pour l'histoire paroissiale, ainsi qu'un inventaire des biens et archives du trésor, dressé en 1755.

ÉLÉTOT.

Toussaint Duplessis tire l'étymologie de ce village d'un comté saxon Earl-Tot, d'où Esletot, la *maison du comte*. Il est possible que cette ancienne propriété ait appartenu aux comtes de Caux, résidant à Fécamp, qui de très-bonne heure l'auront

donnée à l'abbaye de leur fondation. Très-anciennement le monastère de Saint-Waninge posséda l'église et sa terre. Nous lisons dans la fameuse charte de Richard II, donnée en 1026, *ecclesiam de villâ quæ dicitur Esletot, cum terrâ ad eam pertinente et duobus hospitibus*[1]. Aussi cette église faisait-elle partie de l'exemption de la célèbre abbaye à qui elle avait été confirmée par une bulle du pape Pascal II, délivrée en 1104[2]. Le premier acte de l'administration ecclésiastique de Gilles de Duremont, élu abbé en 1429, fut d'approuver les statuts de la confrérie de Saint-Furcy, établie en l'église d'Élétot.

De l'ancienne église de ce lieu il ne reste plus la moindre trace, tout a été refait de nos jours, et la partie la plus ancienne est une muraille du chœur, qui remonte au temps de Louis XIV. La nef, que l'on vient de détruire, ne datait guère que du temps de la Renaissance. Deux colonnes rondes, conservées sous le clocher, indiquent assez la dernière physionomie du monument qui vient de disparaître.

L'église d'Élétot a été presque entièrement refaite depuis quelques années. La nef a été travaillée la première. Généralement elle est en silex et en brique, mais les contre-forts du midi sont en brique rouge et ceux du nord en tuf moderne. Les fenêtres sont trop nombreuses, et le jour vous éblouit dans un intérieur tout blanchi avec du plâtre. Les deux derniers travaux faits à ce monument, sont le sanctuaire en forme de cul de four et le clocher placé sur le portail. Dans l'abside, je n'ai remarqué qu'une verrière sortie de la manufacture de M. Lusson, du Mans. Elle représente une Vierge, que l'on peut prendre pour une Conception ou pour une Assomption tout à la fois. Deux anges tiennent une couronne suspendue sur sa tête. On lit au bas : « Donné par Marin Lebel, J.-B. Levesque et J.-B. Desliens (curé de la paroisse). » Cette verrière nous paraît très-inférieure aux produits ordinaires des ateliers de M. Lusson.

Le clocher a été construit en 1849. C'est un carré en brique et en silex d'une grande élévation et d'une forme assez imposante. La flèche qui le surmonte est la plus haute du pays. Généralement les proportions ont été bien observées, dans la charpente comme dans la maçonnerie. Le maître maçon qui a présidé à ces reconstructions est le nommé Maréchal, de

[1] *Neustria pia*, p. 216. — [2] Duplessis, *Description*, t. Ier, p. 122.

Fécamp. La dépense générale s'est élevée à 22,000 fr. Plaignons les reconstructeurs de n'avoir pas su conserver trois inscriptions du XVIe siècle, qui tapissaient les murs du chœur en 1835. L'une d'elle renfermait l'éloge d'un curé, composée en vers marotiques.

La dîme de l'ancienne église d'Élétot appartenait en grande partie aux moines de Fécamp, qui primitivement avaient desservi la paroisse. Leur grange dîmeresse portait le nom de *hangard*. Le curé n'avait guère qu'un tiers de la dîme, les Bénédictins avaient en outre les *champards*, c'est-à-dire une gerbe sur cinq.

En 1738 ce village comptait 83 feux. A présent c'est une succursale de 1,100 habitants avec l'annexe d'Écretteville-sur-la-Mer.

Sur les fonts baptismaux d'Élétot fut régénéré, le 19 avril 1764, un rude chrétien qui devint un saint prêtre, Me Jean-Louis Desmares, célèbre missionnaire. Après avoir fait ses études au séminaire Saint-Nicaise, il fut ordonné prêtre au commencement de la Révolution. En 1792, il émigra en Espagne et en Italie, d'où il revint en 1801. M. l'abbé Papillault, qui gouvernait alors le diocèse, le chargea de l'éducation des deux enfants du marquis de Gasville, ce qui n'empêcha pas M. Desmares de se livrer à la prédication. Yville et plusieurs paroisses du voisinage ressentirent l'effet de son zèle. Le nouvel archevêque de Rouen, Mgr Cambacérès, l'appela au séminaire qui venait d'être réorganisé en 1805. Il professa les humanités à Rouen et à Paris, chez M. Liautard, et prêcha dans plusieurs églises de la capitale.

Après la Restauration, M. l'abbé de Rauzan, ayant réuni quelques prêtres zélés pour se livrer aux travaux des missions, M. Desmares fut un des premiers à se joindre à lui. Il parcourut plusieurs villes de France, avec ses collègues, prêchant la parole de Dieu, combattant le vice et ramenant à la pratique de la religion les âmes égarées. Nul respect humain ne le retenait : il disait la vérité aux grands comme aux petits. Il y avait chez M. Desmares quelque chose du père Lejeune, du père Bourdoise et du père Bridaine.

Sa dévotion favorite était le Chemin de la Croix. Aussi il propageait partout l'établissement de cette pratique de piété, introduite dans l'Eglise par le bienheureux Léonard, de Port-

Maurice. Les Chemins de la Croix qu'il a érigés sont très-nombreux. Nous citerons parmi nous ceux de Fécamp et de Dieppe. Jamais M. Desmares n'oublia son diocèse. Tous les ans il venait à Rouen ou dans une de nos villes principales pour y donner des exercices et des retraites qui n'étaient pas sans fruit. Bien des fois l'*Ami de la Religion* a parlé de ses prédications et de celles de ses confrères. Il est bien peu de villes où il ne se soit fait entendre ; il n'en est point où il n'ait laissé de précieux souvenirs. L'abbé Desmares mérite de partager la reconnaissance due au zèle et au courage des Missionnaires de France.

Dans les dernières années de sa vie il devint aveugle comme Tobie, comme le père Lejeune ; mais cette infirmité ne lui ôta rien de son activité d'esprit. Il continua de prêcher dans les séminaires, les communautés et les églises paroissiales. Un de ses derniers carêmes fut celui de Saint-Jacques de Dieppe, prêché en 1835. Peu après il se retira à Paris, à l'infirmerie de Marie-Thérèse, où il est mort le 22 avril 1839, à l'âge de 75 ans. Il n'avait pas cessé d'appartenir à la congrégation des *Pères de la Miséricorde ;* c'est le nom que porte cette société de prêtres, depuis qu'elle a été reconnue et approuvée par le Saint-Siége.

En quittant les bords de la mer pour l'intérieur du pays, nous répèterons à nos falaises l'adieu que leur adressait, il y a soixante ans, le premier explorateur de ce département [1].

« Tertres mousseux, couverts d'algues marines, falaises crevassées d'où pendent le chardon inodore et la ravenelle sauvage, habitations de la corneille enrouée, silencieux repos de la nature, ancienneté des âges qui ont vu s'élever cette lisière de montagnes marneuses qui forment les bords du vaste bassin où les eaux des mers se balancent, poissons ripuaires, moules, nérites, polypes, animaux-plantes, vous qui semblez confondre les anneaux de la nature, toujours la même, toujours variée dans ses productions, je me rappellerai long-temps les sensations diverses que j'ai éprouvées sur les rivages de la Manche ; long-temps le souvenir des rochers d'Élétot viendra s'offrir à mes pensées, quand elles se livreront d'elles-mêmes à la méditation du passé. »

[1] Noel, *Premier Essai sur le département*, p. 214.

CANTON D'YERVILLE.



YERVILLE.





LE bourg d'Yerville a été pour ainsi dire créé par la division départementale, qui, de village qu'il était, l'a élevé à la dignité de chef-lieu de canton. De belles routes ont ajouté à son importance officielle, et la nature elle-même en le dotant d'une plaine propre à toutes sortes de culture, semble avoir préparé le dessein des hommes. Le bourg, qui depuis 1826, s'allonge sur la route départementale d'Yvetot à Neufchâtel, croisera bientôt ses maisons sur le chemin de Pavilly à Veules, créé vers 1840. Ce pays a maintenant un air de fraîcheur et de jeunesse, les maisons sont propres et élégantes, l'aisance semble régner parmi les habitants.

L'église seule est indigne de ce bourg, car elle est restée au-dessous d'une église de village ; aussi nous n'avons pas été surpris d'apprendre qu'il était question de la remettre entièrement à neuf. Un plan, dressé par M. l'abbé Robert, nous a été montré, et sa réalisation est dans les vœux du pasteur et des fidèles. Elle est aussi dans les nôtres, car nous goûtons très-fort le style roman adopté pour ce temple champêtre. Cette architecture, simple et noble tout à la fois, concilie heureusement les idées reçues en matière d'églises, et les ressources, si souvent exiguës, des fabriques et des communes. On doit entreprendre l'exécution de la nouvelle église par

campagnes ou par parties. L'exemple de Tôtes, de Bourdainville, de Hautot-Saint-Sulpice et de Veauville-les-Baons, qui ont renouvelé leurs églises, stimulera le zèle des habitants d'Yerville, et nous sommes convaincus que le jour où ils auront mis la main à l'œuvre, ils ne voudront plus s'arrêter, qu'après la complète exécution de l'entreprise.

En attendant le moment où nous verrons sortir de terre l'église renouvelée de Notre-Dame d'Yerville, décrivons celle que nous avons visitée en 1850. Puisse ce procès-verbal devenir bientôt un acte de décès ! Commençons par dire qu'il ne reste rien du monument possédé en 1180 par l'abbaye de Valmont. De ce XIIIe siècle qui a tant construit d'églises, il ne subsiste qu'une fenêtre au nord, et du XVIe qui en a tant renouvelé, il n'y a non plus qu'une fenêtre au midi et une inscription qui prouve que l'influence de la Renaissance s'est fait sentir ici comme ailleurs. Voici cette épigraphe, placée sur des murs renouvelés au XVIe siècle

En lan mil Vcc XX et VIIII
Le XXIIIme de juing
Ce mur cy fu mene a fin
Ou je fus cy dedans mis neuf.

Le XVIe siècle, toutefois, avait refait le portail et la partie occidentale, car la base qui reste est de ce temps ainsi que la rose rayonnante replacée sur le nouveau clocher, au temps de Louis XVI. Cette tour carrée, construite en brique, porte avec elle sa dédicace et son baptistère. « *Hæc fuit turris erecta an.* 1776. »

Le chœur avait été reconstruit en 1752, et la nef est un replatrage des premiers temps de Louis XIV. A cette dernière époque de l'histoire, nous voyons apparaitre ici une confrérie de Notre-Dame de Liesse, dont les statuts, dressés en 1667, ont été approuvés de nouveau en 1697, 1700 et 1718. On conserve, dans les archives, la liste des membres associés depuis 1718 jusqu'à nos jours. L'autel de cette pieuse société est orné d'un tableau représentant un sujet historique, relatif probablement à la dévotion de Notre-Dame de Liesse elle-même.

Yerville, appelé *Beata Maria d'Hierville*, par le pouillé attribué à Eudes Rigaud, possédait 90 paroissiens et valait 30 livres de revenu au temps de saint Louis. L'abbé de Valmont était alors seul seigneur-patron. Ce bénéfice avait sans doute été

donné au monastère par un de ses fondateurs. On croit trouver une trace de cette donation dans les termes suivants de la charte de fondation : « *Ex dono Nicolai de Stotevillâ quinquaginta solidatas terræ in Eruvilla* [1]. » Toutefois l'abbaye aliéna son patronage un siècle au moins avant de le perdre complètement par la Révolution française. Inscrit dans le pouillé de 1648, le droit monastique est transporté au seigneur dans ceux de 1704 et de 1738. A cette dernière époque Yerville comptait 154 feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,806 habitants avec l'ancienne paroisse de Thibermesnil.

Le presbytère et la sacristie ont perdu leurs archives. Le dépôt départemental ne possède, sur Yerville, que deux contrats de vente. Ces pièces, où figurent les de Boniface, seigneurs et patrons honoraires de l'église, sont de 1631 et de 1765.

L'ancienne seigneurie d'Yerville releva quelque temps de la baronie de Saint-Wandrille. Dans les archives de ce grand monastère, déposées à la préfecture de la Seine-Inférieure, on trouve une liasse de papiers relatifs à cette propriété féodale, détruite par la Révolution française.

THIBERMESNIL. — Dans les magnifiques clairières de hêtres qui entourent la demeure de M. le comte de la Myre, on trouve, sur le bord du chemin, le cimetière de Thibermesnil, dont le vieil if est resté debout pour dire aux passants de se signer devant ce lieu consacré par la prière et la sépulture de l'homme. La pauvre église ne subsiste plus. Délaissée depuis la Révolution, elle tombait en ruine sous les coups de cinquante hivers, lorsqu'en 1836 la fabrique d'Yerville en vendit les débris à M. de la Myre. L'église de Criquetot-sur-Ouville, dont on construisait cette année-là la chapelle de Saint-Éloi, fit l'acquisition d'ornements de marbre et d'une belle dalle qui formaient le riche autel de Thibermesnil. C'était sans doute un présent des châtelains du lieu, les Bigot ou les Laferté, familles puissantes et charitables comme celle qui les représente aujourd'hui.

L'église de Saint-Martin de Thibermesnil, dont nous écrivons l'oraison funèbre, existait dès le XIe siècle. Dans l'histoire de l'abbaye de Saint-Georges de Bocherville, nous trouvons une charte de Guillaume-le-Jeune, châtelain de Tancarville, qui raconte que dans une cérémonie religieuse il avait déposé son épée sur l'autel du monastère, au pied du vaillant patron de

[1] *Neustria pia*, p.

l'Angleterre, et qu'il l'avait ensuite rachetée par des donations et en confirmant la possession de l'église de Thibermesnil, *Ecclesia de Tibermainil* [1]. Il faut que l'abbaye n'ait pas joui long-temps de ce bénéfice, car vers 1250, époque où l'archevêque Rigaud rédigeait le pouillé qui porte son nom, deux patrons laïques possédaient l'église de Thibermesnil, de *Tiubermesnillo*. Le rédacteur ajoute que le dernier curé, nommé Gautier, avait été accepté par Gautier de Coutances, sur la présentation du seigneur de Lindebeuf et de Robert de Thibermesnil, patrons indivis. Il en était de même au xvᵉ siècle lorsque l'on dressait le pouillé attribué à Raoul Roussel, les patrons de Thibermesnil sont appelés le sire de Lindebeuf ou le sire de Tibermainil [2].

L'abbaye de Bocherville protestait encore de son droit dans un aveu de 1680, cité par Duplessis [3], mais les trois pouillés imprimés, les archives manuscrites et les traditions locales, confirment toutes le droit du seigneur.

Thibermesnil comptait 40 paroissiens en 1260, 31 feux en 1738 et 38 maisons en 1823, quand il fut définitivement réuni à la commune d'Yerville.

Ne quittons pas Thibermesnil sans visiter le vieux château, ce blessé de nos guerres religieuses. Le 11 mars 1591, de Chattes, gouverneur de Dieppe, sortit de ce foyer de royalisme, avec 500 cuirassiers et 1,100 arquebusiers, tant à pied qu'à cheval, pour faire une campagne dans le pays de Caux. Ayant appris en route la prise de Fécamp par le maréchal de Biron, il se tourna vers Thibermesnil, l'une des plus belles maisons du pays de Caux, disent les chroniqueurs dieppois [4]. Le capitaine de Goustimesnil, fervent ligueur, s'y était retranché avec ses soldats et de bonnes provisions. Ils s'y défendirent en héros et tuèrent grand nombre d'assiégeants. Mais enfin il fallut céder à la force, et de Chattes, après les avoir faits prisonniers de guerre, fit sauter le château à l'aide de la poudre. Le pauvre manoir ne s'est jamais relevé de cette catastrophe, et le tronçon qui reste proclame bien haut aux paisibles habitants de nos campagnes les maux de la guerre et les douleurs de leurs pères. Pour eux, encore plus que pour nous, la vie fut un vrai Chemin de la Croix.

[1] *Essai hist.*, par M. Deville, p. 73. — [2] Mss. de la bibliothèque de Rouen. — [3] T. Iᵉʳ, p. 701. — [4] *Hist. abrégée et chronolog. de la ville, château et citadelle de Dieppe*, mss. anonyme, p. 187.

MOTTEVILLE.

A peine propriétaires de la terre de Motteville-l'Esneval, les Langlois de Canteleu la firent ériger, en 1574, par le roi Charles IX, en quart de fief de Haubert, sous l'allégeance des barons d'Esneval, châtelains de Pavilly [1]. Lorsque les guerres de la Ligue eurent cessé de rugir et que la paix eut été rendue par Henri IV à ce pays de Caux qu'il avait tant ravagé, depuis Caudebec jusqu'à Arques, les seigneurs de Motteville, haut placés dans la robe et la magistrature, s'empressèrent d'illustrer leur nouveau domaine par un château digne de leur grande élévation sociale. Le style Médicis dominait alors dans les constructions civiles ; ce fut à lui que l'on demanda des inspirations pour cette nouvelle demeure. La brique et la pierre firent tous les frais du corps de logis et des aîles.

Lorsqu'ils furent installés dans leur habitation princière, les pieux châtelains ne voulurent pas jouir seuls des fraîches avenues de leur brillant séjour. Ils appelèrent près de leur château, pour prier pour eux et pour garder leurs cendres, de bons chanoines qui devaient élever chaque jour vers le ciel de continuelles prières.

Depuis des siècles l'église était placée dans l'enceinte du château. Fille des chevaliers normands, elle avait vécu à l'ombre de leurs imprenables remparts, mais l'épée ayant cédé à la robe, elle changea de protecteur en changeant de maître. Telle est la destinée de l'église, elle s'allie à toutes les époques pour les sanctifier ; elle reçoit dans son sein l'homme de guerre comme le magistrat pacifique, et seule immortelle survit aux variations infinies de l'humanité sur la terre. C'est parce qu'elle renferme en elle un principe de vie et que sa mission est d'accompagner l'homme jusqu'à la fin du monde et de régner sur son tombeau.

Dès 1616, messire Nicolas Langlois, premier président de la cour des comptes de Rouen, ayant résolu de fonder à Motteville, une collégiale, prépara l'église pour cette grande réforme. Les chiffres de 1616 et de 1621, placés, l'un sur les fenêtres du chœur, l'autre sur le portail, ne laissent aucun doute sur l'intention des fondateurs. L'ancien édifice était une construction rurale du XIIIe siècle. La nef, il est vrai, n'avait

[1] Duplessis, t. Ier, p. 223-24.

ni caractère ni valeur, mais le chœur avait des voûtes et des colonnes du temps de Philippe-Auguste ou de saint Louis. On a conservé dans la nouvelle église juste tout ce qu'il faut pour constater ce fait archéologique.

Ce fut au commencement du règne de Louis XIII, que l'église fut ainsi renouvelée. Cette opération se fit avec la brique rouge et la pierre blanche qui avaient servi pour le château. Mais ici les matériaux sont mieux fondus, et les pieux châtelains ont eu plus grand soin de la maison de Dieu que de la leur. Cette règle n'est pas générale.

Cette construction a quelque chose d'imposant, lorsque l'on est au pied des deux tours qui ont fait donner à ce village le surnom de Motteville-les-Deux-Clochers. En effet, il y a ici deux clochers dont les corps-carrés ne manquent ni d'ampleur ni de style, mais qui sont trop courts et surmontés de flèches quadrangulaires du plus mauvais effet.

Le plus beau morceau de ce frontispice, c'est le portail et le pignon qui le surmonte. Abaissée sous un cintre en brique, la porte est un élégant linteau de pierre, soutenu par des pilastres ioniques décorés d'oves et de moulures : au-dessus sont une rose et quatre écussons sculptés, représentant sans doute les armes des fondateurs. M. le comte de Germiny a fait, cette année, remettre à neuf ce charmant travail. C'est à présent un des plus curieux échantillons de cette architecture du règne de Richelieu.

Ce n'est pas le seul bienfait de M. de Germiny envers l'église de Motteville. Cet ancien ministre de nos finances, devenu le successeur des Langlois de Motteville et de leur château, a voulu aussi les remplacer auprès des pauvres et de l'église. Depuis long-temps il méditait la restauration de l'édifice, la Révolution de Février suspendit son bon vouloir, mais en 1850 il se donna carrière : il fit à la nef des voûtes romanes, dont les colonnes et les chapiteaux de plâtre ont été mal exécutés. Les ouvriers manquaient de goût. Le donateur seul garde l'honneur de sa générosité.

Le chœur, le sanctuaire et la chapelle de la Vierge ont été pavés avec des carrés noirs et blancs, comme une salle de château du temps de Louis XVI. Nous, hélas! nous préférons un dallage en pierre ou en marbre. Nous regrettons ces pierres tombales dont les fragments se trouvent sous la porte ou dans

la chapelle des fonts, et que nous croyons exilées du sanctuaire où elles devaient couvrir un caveau sépulcral, car il est mal aisé de croire que les fondateurs de la collégiale de Motteville n'aient point creusé, sous le chœur, un sépulcre seigneurial digne de leur puissance et de leur nom. C'est là sans doute que l'on enterra, le 17 mai 1769, madame la présidente de Motteville, morte à Rouen, et inhumée dans sa terre, disent les feuilles publiques du temps [1].

Le chœur, reconstruit en même temps que le portail, dut posséder, dans ses fenêtres renouvelées, des bordures à fleurs jaunes, encadrement ordinaire en 1616.

La chapelle de la Sainte-Vierge, qui est au côté nord avec la sacristie, pourrait bien avoir été bâtie en 1681, lorsque François Langlois et sa mère ajoutèrent au chapitre une sixième prébende. Les voûtes en brique et en pierre, sans arceaux, ont une ressemblance frappante avec les monastères de Fécamp et de Saint-Wandrille, constructions contemporaines.

Le règne de Louis XV a fait, dans cette église, des travaux d'embellissement. Citons le lambris du sanctuaire et le maître-autel en chêne. C'est aussi à eux que l'on doit attribuer l'élégant porte-Christ, marqué de leurs armes, et les jolis petits autels en chêne qui terminent la nef. On sait que ce fut la piété privée qui orna nos églises de ces contre-tables ou corniches de bois que nous déplorons si souvent aujourd'hui.

La collégiale de Motteville est une des dernières créations capitulaires. Elle apparut au moment où, sous le règne de Louis XIII, fourmillaient les fondations religieuses. Elle fut définitivement constituée pour quatre chanoines, en 1638, par Nicolas Langlois, premier président de la cour des comptes et aides de Normandie. Georges Langlois, son fils, autre premier président de la même chambre, ajouta, quelques années après, une cinquième prébende, enfin Mme Anne de Monteclair, sa veuve, et François Langlois, son fils, en fondèrent une sixième, le 31 décembre 1681. Le contrat fut approuvé par l'archevêque de Rouen, le 7 août 1682. Le doyen du chapitre était curé de la paroisse. La collégiale se plaça, comme l'église, sous la protection de saint Michel Archange, et l'image du patron, après avoir trôné sur l'autel, est à présent morcelée sous le clocher. Les seigneurs de Motteville étaient patrons

[1] *Affiches de Normandie*, du 19 mai 1769.

présentateurs des six canonicats, comme ils l'avaient été du bénéfice curial [1].

La paroisse, toutefois, ne leur a pas toujours appartenu par une possession non interrompue, car depuis saint Louis jusqu'à Louis XIV, elle fut presque toujours entre les mains du prieur ou de l'administrateur de la léproserie de Pavilly [2]. En 1059, Raoul de Varenne et Emma, son épouse, par une charte solennelle, conservée dans le grand cartulaire, vendirent, aux Bénédictins de la Trinité du Mont-lès-Rouen, les quatre églises d'Omonville, d'Anglesqueville, de Flamanville et de Motteville (Maltavillæ), dont ils étaient féodalement les maîtres. Ils livrèrent en même temps les six acres de terre contiguës à chacune de ces églises. Guillaume, consul des Normands, signa cet acte passé sous son autorité [3]. D'autres chartes, du même siècle, ajoutent dix acres vendues par Hugues de Flamanville [4], les dîmes, possédées à Motteville par Alverède de la Bruère [5], et enfin le bénéfice que possédait, à Motteville (Maltevillâ), un vieux chevalier nommé Roger [6]. Mais le monastère rouennais ne tarda pas à aliéner les acquisitions de l'abbé Renier. A la fin du XIIe siècle, Guillaume d'Espoville, VIIe abbé et ancien prieur d'Envermeu, transigea avec les châtelains d'Esneval, patrons primitifs, qui de temps en temps revendiquèrent ce droit antique, tant qu'ils n'eurent pas entièrement vendu le fief de Motteville.

Les barons d'Esneval avaient donné leur nom à cette grande terre, et Motteville avait pris le même surnom que Flamanville, Criquetot, Anglesqueville, Ancretiéville, Auzouville, et tant d'autres villages.

L'ancien nom s'écrivait en latin Maltavilla, et en français Mauteville. Cette orthographe a duré jusqu'à Duplessis, mais déjà les pouillés écrivaient Motteville. Mme de Motteville, par sa grande célébrité, semble avoir popularisé cette orthographe, qui était la sienne. Saint-Michel de Mauteville, comme

[1] Pouillés de 1704 et de 1738. — [2] Duplessis, t. Ier, p. 585. — Pouillés d'Eudes Rigaud et de 1648. — [3] *Cartulaire de l'abbaye de la Sainte-Trinité du Mont-de-Rouen*, publié par M. Deville dans la *Collection des Documents inédits pour l'histoire de France*, p. 436-37. — [4] *Cartulaire de l'abbaye de la Sainte-Trinité du Mont-de-Rouen*, publié par M. Deville, dans la *Collection des documents inédits pour l'histoire de France*, p. 437. — [5] Id., ibid. — [6] Id., p. 439.

l'appelle Rigaud, valait 60 livres en 1250 et comptait 100 paroissiens. Il faut que ce pays soit resté bien stationnaire, puisque dans le siècle dernier on n'y comptait que 100 feux.

Les seigneurs de Motteville, en fondant la collégiale, établirent aussi des maisons pour les chanoines. Ces demeures, élégantes et confortables pour le temps, sont construites en brique autour de l'église. Le 28 septembre 1792 ces quatre maisons avec leurs jardins furent vendues 62,000 fr. [1], et à present elles sont occupées par de petits marchands. Le doyenné sert aujourd'hui de presbytère.

Supprimés par la Révolution, le décanat et la paroisse furent relevés par le Concordat de 1801. Motteville, deshérité du canton civil qui avait été transporté à Yerville, dut à sa grande église l'honneur de devenir cure de seconde classe. En 1837 le cardinal prince de Croÿ en fit le titre d'un doyenné rural. Le doyenné de Motteville-Yerville renferme 21 églises, dont une est curiale, 15 succursales, 2 chapelles vicariales, 1 chapelle communale et les deux autres simples annexes. La population de la cure est de 589 habitants, celle du doyenné de 13,536.

Pour compléter ce qui regarde l'histoire ecclésiastique de ce village, nous ne devons pas omettre de dire que dans les archives de l'abbaye de Jumièges on trouvera une liasse de papiers concernant la *seigneurie de Mauteville-l'Esneval*, que les religieux de ce monastère déclarent être leur propriété. Ces pièces vont depuis 1400 jusqu'à 1593, époque où le fief fut aliéné par les moines [2].

Dans le cimetière est un if qui compte déjà quelques siècles d'existence, et non loin de là sont couchées plusieurs tombes en marbre noir, sépultures de la famille de Germiny, dont le chef actuel est Receveur général de la Seine-Inférieure. Nous donnons ici la liste de ces bienfaiteurs des pauvres.

« Ci-gît Antoine-Raoul-Gabriel Lebègue, comte de Germiny, décédé à Motteville, le 1er février 1818, âgé de 65 ans. » — « Ci-gît Aimable-Julie Gueroult de Puis-Martin (épouse de) Gabriel Lebègue, comte de Germiny, décédée le 25 mars 1829, âgée de 79 ans. » — « Ci-gît Marie-Louis-Raoul Lebègue, comte de Germiny, né le 16 août 1774, décédé à Rouen, le 16 janvier 1830. » — « Ici repose Henry-Charles Lebègue, comte de Germiny, pair de France, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, officier de la Légion-d'Honneur, maître des requêtes au Conseil d'État, ancien admi-

[1] *Domaines nationaux de première origine, district de Caudebec.* — [2] *Arch. départ.* — Abbaye de Jumièges.

nistrateur des hospices de Rouen, ancien député de l'arrondissement d'Yvetot, ancien préfet du département de l'Oise, né à Motteville, le 6 juillet 1778, mort à Orsay (Seine-et-Oise), le 17 mars 1813. » — « Ci-gît Adélaïde-Charlotte-Françoise Asselin de Villequier, veuve de Marie-Louis-Raoul Lebègue, comte de Germiny, décédée à Paris, le 12 mars 1840, âgée de 59 ans. »

AUZOUVILLE-L'ESNEVAL.

C'est une bien modeste église que Notre-Dame d'Ozouville, surnommée l'Esneval, parce qu'elle fit partie du domaine du célèbre château d'Esneval de Pavilly. De très-bonne heure les châtelains, ses seigneurs et maîtres, l'avaient donnée à la léproserie qu'ils avaient fondée dans la vallée de l'Austreberthe. Ce fut peut-être une donation d'Amalbert de Pavilly, ce noble croisé dont l'image funèbre forme un des ornements de la chapelle de l'hôpital qui a remplacé l'ancienne maladerie. Ce qui est très-certain, c'est qu'au temps où Rigaud dressait son pouillé tant de fois cité, le prieur de la léproserie de Pavilly présentait à la cure d'Ozouville, qui valait 40 livres de revenu. Le prêtre Guillaume qui avait été nommé régulièrement par l'archevêque et le patron, avait disparu et depuis long-temps était absent sans nouvelles, nonobstant toutes les démarches faites pour le découvrir. Rigaud, après avoir épuisé toutes les formalités exigées par la législation d'alors, pourvut au desservice de l'église et y nomma de son autorité un curé intérimaire.

Le patronage resta long-temps entre les mains du prieur de la léproserie, autant de temps peut-être que dura la léproserie elle-même. Duplessis cite des actes de présentation, en 1523 et en 1552. Dans ces dernières époques le prieur était remplacé par un administrateur qui avait succédé à tous ses droits. Mais en 1648, le patronage était devenu alternatif entre l'administrateur, l'archevêque et le seigneur de Pavilly. En 1704 et en 1738 les choses s'étaient simplifiées; le vidame et baron d'Esneval était seul resté patron présentateur. Les armes de cette noble maison brillent encore sur les murailles de la pauvre église.

Il faut bien le dire, elle n'est ni titulaire ni monumentale. 542 habitants sont rangés autour de cette humble chapelle, desservie par un prêtre que leurs souscriptions entretiennent. Aussi le clocher est-il en charpente, la nef en silex et le chœur en brique, avec quelques restes de tuf dans la corniche et les contre-forts.

Cette église, à présent sous l'invocation de la Sainte-Vierge, était autrefois sous le vocable de saint Martin. Rigaud l'appelle *ecclesia sancti Martini de Osovillâ,* pour la distinguer de celle de *sancti Martini ad Arbores*, sa très-proche voisine. Le chartrier du château de Pavilly possède un dernier monument du passé féodal d'Auzouville. C'est un terrier dont voici le titre : « Papier-terrier de la paroisse de Notre-Dame d'Auzouville-l'Esneval, membre dépendant de la baronie et vidamie d'Esneval, appartenant à haut et puissant seigneur Esprit-Robert-Marie Leroux, chevalier, baron d'Esneval, vidame de Normandie, etc., 1775. »

Auzouville comptait 98 paroissiens en 1250 et 68 feux en 1738.

FLAMANVILLE-L'ESNEVAL.

Dans la grande plaine qui se termine au vallon d'Esneval et au bassin de l'Austreberthe, on voit, au bord de la tranchée du chemin de fer, un verdoyant massif que domine à peine une humble flèche d'ardoise, c'est l'église de Notre-Dame de Flamanville, peu monumentale par sa construction et déshonorée par plusieurs mauvaises statues qui sont censées la décorer. Heureusement que ces images sont habillées, et jamais toilette ne fut plus opportunément placée.

Nous voudrions pouvoir couvrir du voile du silence un Christ dont on a fait une sainte Wilgeforte, à laquelle bien des pauvres gens ont dévotion. Toute l'année il y a du monde, mais surtout le premier lundi de mai, jour où l'on célèbre la fête. L'image est entourée de chapelets, de rubans et de cierges.

Puisque nous avons dit le mal ajoutons le bien. Le maître-autel, en chêne, est de bon goût pour le temps où il a été fait ; la contre-table, qui le surmonte, est comme lui du XVIIIe siècle. Le tabernacle et la niche peuvent marcher de pair. Le mieux encore, c'est un beau tableau de la *Nativité de la Sainte-Vierge,* que le peintre n'a pas complètement fini, mais qui est d'un dessin correct, d'une couleur briquetée à la *Rubens,* et dont les figures sont heureuses.

Le siècle dernier a vu se renouveler l'église. Le chœur doit dater de 1752, époque de la sacristie. La nef a été faite au XVIIIe et au XIXe siècle. La brique, le silex et l'ardoise résument tout ce monument.

Près de l'église, tant négligée par ses enfants, tout amateur remarquera à coup sûr une charmante muraille de maison du XVIᵉ siècle. C'est une marqueterie délicieuse de carrés rouges, blancs et noirs, dans la composition de laquelle entrent le caillou noir, la pierre blanche et la brique cuite, de différentes nuances.

Toutefois cette chétive église de Flamanville a été une arène de querelles patronales. C'est un vrai chaos que de débrouiller dans Duplessis, dans Rigaud, dans les pouillés et dans les chartes, l'historique de ces révolutions bénéficiales, aujourd'hui sans importance. Et d'abord, en 1059, Raoul de Varenne et Emma, son épouse, châtelains, maîtres et patrons de Flamanville, cèdent à l'abbaye de Sainte-Catherine de Rouen, nouvellement fondée, quatre églises, parmi lesquelles figure celle de Flamanville [1]. Chacune d'elles possédait six acres de terre contiguës au cimetière. Le contrat de donation ou de vente fut fait en présence de Guillaume, consul des Normands.

Vers 1250, lorsque Eudes Rigaud rédigeait son pouillé, Flamanville, qui avait 25 paroissiens, était déjà partagé entre l'abbé de Sainte-Catherine et les héritiers de Robert Dubosc. Plus tard le roi lui-même exerce le droit de patronage [2]. Au XVIᵉ siècle cela devient une vraie tour de Babel. C'est Jumièges, c'est Saint-Wandrille qui se présentent d'une part, et de l'autre le baron d'Esneval et le sieur du Bois-Guilbert. Puis les seigneurs eux-mêmes se disputent entre eux. Les fiefs de Saint-Ouen, du Gal et de Cany-Canel entrent en lice [3]. Cela se termina par une décision en faveur du seigneur de la terre de Flamanville, car c'est à lui que les deux derniers pouillés adjugent ce droit que la nuit du 4 août 1789 détruisit pour toujours.

La paroisse de Flamanville, du doyenné de Canville, comptait 55 feux en 1738 et 118 en 1820. Aujourd'hui c'est une chapelle vicariale de 600 habitants.

CIDEVILLE.

C'est un lieu sauvage, isolé, désert et presque inabordable que Cideville, malgré le chemin de fer qui le traverse et le

[1] Cartulaire de l'abbaye de la Sainte-Trinité du Mont lès-Rouen, par M. Deville, n° 126, 37. — Dans la *Collection des Documents inédits sur l'Histoire de France*, in-4°, 1841. [2] Pouillé d'Eudes Rigaud, manuscrit des archives de Rouen. [3] Duplessis, t. Ier, p. 463.

vallon d'Esneval au bord duquel il est situé. J'ai été frappé de l'aspect agreste que présente ce pays, de la pauvreté des chaumières et de l'air étranger qu'on y respire : on s'y croirait à cent lieues de la civilisation. L'église est située dans un cimetière entouré de murs. Elle est simple et chétive, à l'exception du clocher dont la flèche d'ardoise est élancée avec grâce et légèreté. Mais la base en brique, surmontée d'une carrure en charpente, revêtue d'ardoise, est un argument de plus de la pauvreté de ce village. Cette tour de bois a été exécutée, en 1850, sur un plan donné par M. Barthélemy, de Rouen. Ceci prouve que l'habile architecte de notre cathédrale sait quelquefois descendre jusqu'aux plus humbles chapelles.

La nef, qui suit, a été retouchée à diverses reprises, entre autres *par M. Faloppe, curé, en* 1763 : primitivement elle était romane, je n'en veux d'autre preuve qu'une portion de muraille au nord, et au sud une fenêtre cintrée très-étroite. Quant au chœur, il a dû être refait ainsi que la sacristie, en 1650, il y a juste deux cents ans. La seule remarque que nous nous permettrons sur son compte sera à l'intérieur, et si ses lambris attirent notre attention, ce sera moins par eux-mêmes que par l'étonnant *artiste* auquel ils sont attribués. Une vieille tradition, conservée dans la paroisse depuis tantôt un siècle, attribue le dessin de ce lambris à M. de Voltaire, l'ami de M. de Cideville, qui venait souvent passer plusieurs jours dans la maison de campagne de cet homme de bien. C'est peut-être la première fois que l'on rencontre Voltaire travaillant pour une église.

Puisque Voltaire aimait et fréquentait cette église, il a dû y admirer une charmante image du xvi[e] siècle, représentant sainte Catherine, et qui est à présent reléguée au bas de la nef. Elle mériterait bien les honneurs d'un autel. C'est une statue de pierre, découpée avec talent, drapée avec grâce et posée avec un esprit infini. La jeune Vierge d'Alexandrie est habillée, non à la grecque, mais à la française, du temps de Marie Stuart. Sa robe serrant sa taille et boutonnant coquettement sur sa poitrine, est ornée de manchettes en dentelles, comme une damoiselle du grand monde. Sa figure est pleine de modestie et de dignité tout à la fois, ses cheveux sont simplement rejetés en arrière, et sa tête est couverte d'une couronne de marquise ou de duchesse. De la main gauche

elle tient un livre ouvert, et de la droite un glaive renversé la pointe en bas. On dirait que cette innocente victime joue avec l'instrument de son supplice. Sous ses pieds elle foule la roue symbolique et la tête de Maximin, son persécuteur. L'artiste a été si habile, qu'il a su donner de l'expression à cette tête philosophique, et le genre d'esprit qui convient à un séducteur dépisté. Maximin, en effet, a une barbe épaisse comme nos lions d'aujourd'hui, il porte au cou la fraise des Valois et au-dessous un collier, symbole des passions qui l'enchaînent. Un chapeau de ligueur, posé sur sa tête avec beaucoup de prétention, est ombragé par un panache blanc à la Henri IV. Mais la plus grande signification est dans la bouche de cet homme ambitieux, qui enrage de se voir humilié depuis des siècles sous les pieds d'une jeune fille.

Pour faire pendant à cette charmante Sainte-Catherine, on avait un joli Saint-Fiacre, qui est maintenant descendu à terre.

Tous ces saints, toutefois, ne marchent pas en première ligne à Cideville. Les célestes patrons sont saint Étienne et saint Éloi. Il y a long-temps que le premier des martyrs règne à Cideville, car Eudes Rigaud dans son antique pouillé appelle cette église *Saint-Étienne de Sindorille*, *ecclesia sancti Stephani de Sindorilla*. Elle avait alors 50 paroissiens communiants et valait 50 livres de revenu. L'abbé de Saint-Wandrille présentait à la cure et même percevait une partie des dîmes, car dans les registres des biens nationaux du district de Caudebec, nous lisons que le 3 juin 1791, on vendit à Cideville la grange dîmeresse de Saint-Wandrille.

Duplessis nous apprend dans sa *Description de la Haute-Normandie*, qui n'est autre qu'une esquisse abrégée des églises du diocèse de Rouen, que ce fut Hugues de Sideville qui, vers 1180, du consentement de Gautier, son fils, donna cette église au monastère de Fontenelle. Hugues, alors avancé en âge, quittait le monde pour servir Dieu dans la ferveur du cloître, sous la conduite de saint Gaultier, l'un des plus dignes successeurs des Lambert, des Wulfran et des Ansbert.

Le grand seigneur ne donna pas seulement l'église, mais encore une seigneurie temporelle, car les archives du monastère de Fontenelle, déposées à la préfecture de Rouen, renferment deux liasses de papiers concernant la seigneurie de Cideville, dépendant de la baronie de Serville (Sierville), il faut

le savoir, était le plus beau fleuron de la couronne féodale de Fontenelle.

L'orthographe de Cideville a souvent varié. La *Carte* du diocèse, la *Description* de Duplessis et le *pouillé* de l'abbé Saas écrivent constamment *Sideville,* comme Sidetot qui est voisin et qui signifie la même chose. Le nom actuel paraît désormais fixé par les deux autorités civiles et spirituelles qui nous régissent.

On trouvera de précieux éléments, pour une histoire détaillée de Cideville, dans un ancien et très-curieux registre de fabrique déposé aux archives du département, et intitulé : « *Registre du grand trésor de l'églize paroyssiale de Sydeville, fondée en l'honneur de Dieu et de M. saint Étienne et saint Éloy.* » Ce précieux répertoire renferme 125 ans: il va de 1599 à 1724.

Nous eussions voulu passer sous le silence un fait qui a beaucoup occupé la presse et l'opinion publique de notre pays dans le cours de l'année 1851 ; nous voulons parler de *l'obsession* du presbytère de Cideville. Mais le livre que vient de publier, sur cette matière, M. le marquis de Mirville, ne nous permet plus cette complète abstention. Nous nous dispenserons toutefois de juger, et nous nous bornerons au rôle d'indicateur, content de renseigner ceux qui voudront aller plus loin.

M. de Mirville, qui a beaucoup étudié les questions démonologiques, vient de faire paraître une brochure de 127 pages, intitulée : *Le Presbytère de Cideville* [1], dans laquelle il discute très-sérieusement et très-longuement le fait de *l'obsession* de ce presbytère. A l'examen approfondi de la matière, l'auteur joint de nombreuses pièces justificatives. Ce sont surtout les enquête, contre-enquête et procès auxquels cette affaire donna lieu devant la justice de paix d'Yerville. Ce travail de M. de Mirville n'est que le *fragment* détaché *d'un ouvrage inédit intitulé : Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques. — Mémoire adressé à MM. les membres de l'Académied es Sciences morales et politiques, sur certains faits merveilleux forcément acceptés et discutés par l'élite de la science :* nous y renvoyons nos lecteurs.

SAINT-ÉTIENNE-LE-VIEUX.

Pourquoi ce village est-il surnommé le Vieil ou le Vieux ? A

[1] IIIe partie, ch. 3, de la p. 321 à 448, in-8°, Paris, Vrayet de Surcy, 1851.

tort ou à raison, nous croyons qu'autrefois il ne faisait qu'une seule et même paroisse avec Cideville. Plus tard, ce dernier hameau aura voulu avoir son église également dédiée sous l'invocation du premier des martyrs. Quelque temps après, lorsque la séparation se fit, l'un fut appelé Saint-Étienne de Cideville [1], comme le dit encore Eudes Rigaud, l'autre conserva tout simplement son premier nom de Saint-Étienne [2]. Pour le distinguer, le peuple y ajouta le surnom de Vieil ou de Vieux, mais cela ne dut avoir lieu qu'après le XIII[e] siècle. Une dénomination analogue se rencontre dans la ville de Caen. Il y avait dans cette cité une paroisse de Saint-Étienne, lorsque Guillaume de Normandie construisit, en 1066, la grande basilique du premier des sept diacres. Pour distinguer l'humble paroisse, désormais éclipsée par le superbe monastère, le peuple la surnomma Saint-Étienne-le-Vieux. Ce nom, à coup sûr, ne pouvait convenir à l'église qui était plus neuve que sa rivale [3], mais bien à l'origine qui remontait aux premiers temps du Christianisme chez les Viducasses [4].

Toutefois, si, comme je le pense, Saint-Étienne-le-Vieux a jamais été le maître de Cideville, les temps sont bien changés, car aujourd'hui Cideville commande à Saint-Étienne-le-Vieux. Ce n'est plus qu'une pauvre annexe qui apporte ses 40 habitants à la succursale [5].

L'église actuelle est toute neuve. Elle a été entièrement rebâtie au siècle dernier avec de la brique et du silex. On n'a laissé subsister qu'un contre-fort du XVI[e] siècle, comme si une loi sacrée et traditionnelle obligeait nos pères à garder, dans le nouveau temple, une relique de l'ancien. Aujourd'hui nous ne connaissons plus cette règle.

Dans le chœur sont deux pierres tombales, dont l'une présente cette singularité qu'elle a été exécutée du vivant de celui à qui elle était destinée. Le destinataire y a fait graver lui-même son nom, ses titres et tout le protocole qui précède et qui suit. Il n'a laissé en blanc que le jour, le mois et l'année

[1] *Ecclesia sancti Stephani de Sindorilla.* — [2] *Ecclesia sancti Stephani.* Pouillé mss. — [3] Saint-Étienne-le-Vieux est du XV[e] siècle. — [4] *A M. le ministre de l'intérieur la Société des Antiquaires de Normandie* par M. Charma, p. 1. — *Hist. du diocèse de Bayeux* par Hermant. — Gall. Christ., t. XI. — [5] Civilement Saint-Étienne est réuni à Auzouville, depuis 1823.

d'un décès qu'il redoutait peut-être. Cette lacune n'a jamais été comblée. On va voir. « Cy gist le corps de maître Guillemme Vavtier, prestre, curé de siens (céans), dessédé le...... jour de...... Priez Dieu pour lui. » Le pauvre curé est bien mort, et pourtant il ne s'est pas trouvé un paroissien charitable pour achever l'inscription commencée.

L'autre épitaphe est plus régulière, c'est celle du dernier curé, elle dit tout simplement : « Cy-gist *discrette* personne maître Louis Braquehais, prestre, curé de ce lieu, qui décéda le premier jour d'aoust 1781. Priez Dieu pour son âme. »

Saint-Etienne-le-Vieux comptait 10 paroissiens en 1250, et valait 12 livres. L'église alors était d'épée, et Guillaume Durescu, chevalier, y présentait. En 1738 il y avait encore 10 feux et 19 en 1820. Jusqu'à la Révolution le patronage a été seigneurial.

SAINT-MARTIN-AUX-ARBRES.

Cette petite église, située sur la plaine, est entièrement enveloppée dans les arbres de son cimetière, et malgré le tertre sur lequel elle est assise, son clocher ne dépasse point les ormes qui l'environnent. La verdoyante végétation de la contrée et les abondantes plantations d'alentour auront sans doute fait donner à cette humble chapelle du grand évêque de Tours, le surnom des arbres, *ad arbores*. Rien de plus modeste que cet oratoire, que se partagèrent et se disputèrent parfois deux grandes puissances ecclésiastiques, l'abbaye de Fécamp et le Chapitre de Rouen.

De la première église, bâtie au XIIIe siècle, il ne reste plus que l'arcade du chœur ou du crucifix, qui a été retaillée au XVIe siècle et mutilée de nos jours. Le reste de l'édifice compte à peine deux cents ans et est du style le plus prosaïque que l'on puisse imaginer. Le silex est tout l'appareil, et les fenêtres carrées sont les plus laides que l'on puisse voir [1].

Avant la Révolution, cette paroisse possédait une célèbre confrérie appelée la *Charité des Agonisants,* dont les statuts et les prières ont été recueillis dans un tout petit livre de 172 pages, approuvé par les docteurs en théologie et le vicaire-général de Rouen, le 20 février 1654. Un seul exemplaire, conservé

[1] De l'ancienne fabrique de Saint-Martin il reste aux archives départementales un registre de fabrique de 1760 à 1775.

au presbytère de Saint-Martin, est tombé entre nos mains. Les premières pages manquent, mais le titre qui reste est celui-ci : « *La confrairie de la charité des agonizans instituée en l'église parroissiale de Saint-Martin-aux-Arbres, par l'authorité de Monseigneur l'illustrissime et religiosissime archeuesque de Rouen, primat de Normandie, sous le tiltre de Nostre-Seigneur agonizant et inuocation de Saint-Martin, patron de la dite église de Saint-Firmin, de Saint-Ouen, Saint-Michel et Sainte-Barbe.* » Les règles et statuts en furent approuvés par mandement de l'archevêque de Rouen, François de Harlay, le 27 janvier 1663. Le but principal de cette association pieuse et charitable, était surtout de *porter et convoyer les corps des défunts à la sépulture, de visiter les malades et assister ceux qui sont dans l'agonie de la mort, par prières et autres bonnes œuvres, et par ce moyen se préparer soi-même à bien mourir*. Rien de plus louable qu'une pareille fin, rien de plus édifiant que l'esprit chrétien renfermé dans ces saintes règles. Une pareille institution ne nous semble pas tres-motivée aujourd'hui, mais que l'on se rappelle les pestes si nombreuses du XVIIe siècle, et l'on verra que la religion trouvait un moyen de rattacher l'homme à son frère souffrant et même de le faire se dévouer à sa dépouille mortelle.

Saint-Martin-aux-Arbres, qui comptait 60 paroissiens en 1260, 94 feux en 1738, est aujourd'hui une succursale de 700 habitants. Autrefois ce bénéfice relevait entièrement du chapitre de Rouen. Dépendance féodale de la baronie de Saint-Gervais, il avait appartenu à l'abbaye de Fécamp qui l'avait cédé aux chanoines de la métropole [1], en y conservant toutefois quelques traits de dîmes. Grâce à cette concession, les délibérations quotidiennes du chapitre nous ont transmis les noms des curés et quelques détails sur l'histoire de cette paroisse.

En 1522, le 29 octobre, Guillaume Lecomte, chanoine de la cathédrale, ayant résigné sa cure, eut pour successeur Guillaume Quesnel, prêtre du diocèse de Rouen. Pendant son administration, en 1528, des réparations devinrent nécessaires au chœur de l'église. D'après les canons des conciles et la jurisprudence établie, les décimateurs devaient y pourvoir à leurs frais. Les religieux de Fécamp partageaient avec les chanoines de Rouen les dîmes de Saint-Martin. Ils s'entendirent pour partager la dépense, laquelle s'éleva à 50 livres tournois.

[1] Duplessis, t. II, p 636.

Guillaume Quesnel mourut en 1532. En 1604, discrète personne Jac. de Bourdigal, chanoine de la métropole de Rouen, conseiller du roy et maître en la cour des comptes de Normandie, originaire du diocèse de Luçon, fut installé curé de Saint-Martin, n'étant encore que simple clerc. Il mourut le 27 février 1618. Remplacé par Martin You, nous voyons ce dernier, le 30 janvier 1620, demander au Chapitre, des secours pour faire lambrisser le chœur de son église.

Le 9 avril 1652, le Chapitre nomme à la cure de Saint-Martin Pierre Boutelier, sous-diacre du diocèse, qui le 3 mai suivant prit en adjudication publique, pour la somme de 220 livres, toute la dîme du Chapitre, avec la charge ordinaire de nourrir les pauvres et d'entretenir le chœur et chancel. Quelques années après, en 1660, quelques gentilshommes du pays, se prétendant droit de patronage honoraire, voulurent se faire inhumer eux et leurs familles dans le chœur de l'église de Saint-Martin. A cette nouvelle, le Chapitre prit l'alarme et fit au curé défense expresse de souffrir aucune inhumation dans le chœur de son église.

Par acte passé au Châtelet de Paris, le 26 mars 1721, Me André du Héquet, ayant renoncé à son bénéfice, fut remplacé par Me Pierre Deleau, prêtre du diocèse et maître ès-arts de l'Université de Paris, où il avait fait sa philosophie sous le célèbre Dagoumer. C'était un janséniste des plus incorrigibles et un *appelant* des plus intrépides ; comme tous ceux de son école, il vivait régulièrement et instruisait soigneusement son troupeau. Il mourut le 13 juin 1749, à l'âge de 70 ans, et eut les honneurs du martyrologe [1].

ECTOT-L'AUBER.

Ectot, vieille dénomination saxonne que Duplessis croit signifier *l'habitation du bois* (Hague-Tot), s'écrivait au XIe et au XIIIe siècle Esquetot. Dans le dernier siècle la *Description de la Normandie* dit Equetot, la *Carte du diocèse* Hectot, et le *Nouveau Pouillé* de 1738 Ectot, ce qui est aujourd'hui l'orthographe officielle. Le surnom d'*Auber,* qui n'existait pas encore au temps de saint Louis, où l'on disait *Beata Maria de Esquetot,* lui vient évidemment d'un seigneur du nom d'*Osbert, Obert*

[1] *Nouvelles ecclésiastiques d'août* 1751. — *Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité,* t. III, p. 210.

ou *Auber*, ce qui est tout un. La propriété féodale de cette paroisse relevait de la baronie de Sierville, antique allégeance de l'abbaye de Fontenelle ; c'était à ce titre que le patronage de l'église était passé entre les mains des abbés de Saint-Wandrille, qui l'ont toujours possédé jusqu'à la Révolution [1].

L'église de Notre-Dame d'Ectot, dont la fête patronale est la Nativité, est un pauvre édifice qui n'a rien que de prosaïque et de moderne. Au dehors c'est un tissu de morceaux cousus les uns aux autres sans aucun goût. Le chœur, du siècle dernier, nous paraît avoir été rebâti à la suite d'une visite faite à cette église, le 25 octobre 1740. L'abbé Terrisse, vicaire-général et archidiacre, ordonna alors de rétablir la clôture du cimetière et de refaire le pignon du chœur aux *dépends de qui il appartenait*, c'est-à-dire des décimateurs [2]. La nef paraît avoir été rhabillée de nos jours. Toutefois l'intérieur est propre et bien tenu. Les boiseries des petits autels sont de bonnes sculptures du temps de Louis XIV.

Dans le mur du chœur est encadrée l'inscription tumulaire d'une châtelaine. La fondation est remarquable :

« Cy gist le corps de haute et puissante dame Gabrielle d'Angiere de Savigni, veuve de messire Joseph de Bonifasse, chevalier seigneur de cette paroisse, Verville, Saint-Martin, le Saussey et autres lieux, décédée le 20 octobre..... (laquelle a fondé ?) un salut tous les premiers dimanches des mois et le jour de l'Assomption une exposition du Très-Saint Sacrement pendant vêpres et le salut (vers 1650). »

La pièce authentique constatant cette fondation était conservée dans les archives de la confrérie du Saint-Sacrement. Tous les contrats et registres relatifs à cette pieuse association, sont à présent réunis au dépôt départemental avec les comptes et délibérations de la fabrique de Notre-Dame d'Ectot, depuis 1681 jusqu'en 1740.

Lorsque l'archevêque Eudes Rigaud accepta pour la cure d'Ectot le prêtre Jean, présenté par l'abbé de Saint-Wandrille, le bénéfice valait 70 livres et comptait 75 paroissiens. En 1738 il y avait encore 99 feux, et à présent c'est une succursale de 600 habitants.

Cette paroisse d'Ectot-l'Auber a eu, au commencement du XVIIe siècle, la gloire d'être, avec Ouville-l'Abbaye, le berceau des Feuillants dans le diocèse de Rouen. Il nous faut raconter ici les circonstances de cette pieuse fondation.

[1] Duplessis, t. II, p. 284 et 372. — [2] Arch. dép., *Trésors et fabriques*.



Le règne de Louis XIII est surtout remarquable par le mouvement religieux qui s'opéra parmi nous après les troubles de la Réforme et de la Ligue. De tous côtés on ne vit apparaître que des fondations religieuses. Les monastères se relevaient de leurs ruines, de nombreux couvents sortaient du sol de la France; des nuées de moines parcouraient le pays dans tous les sens, et des troupes de mendiants s'arrêtaient aux portes de nos cités. Dans toutes les villes, dans tous les bourgs, et parfois jusque dans les villages, on vit s'établir et s'installer des Pénitents, des Recollets, des Capucins, des Jésuites, des Carmes, des Minimes, des Oratoriens, de Eudistes, des Carmélites, des Ursulines, des Annonciades et des Visitandines. Le vent soufflait à la piété de toutes parts et il semblait que le monde allait se dépouiller des biens de la terre pour les échanger contre les biens du ciel. Dans le seul diocèse de Rouen on vit sous les pontificats des Joyeuse et des Harlay (de 1600 à 1660) s'élever plus de 83 couvents, colléges, hôpitaux ou séminaires [1].

Au milieu de cette ferveur générale qui avait saisi la France catholique, enfin émergée des agitations de la Réforme, un gentilhomme normand, d'une naissance distinguée et d'une piété exemplaire, Jacques de Civille, sieur de Dessus-les-Monts, et son épouse Marie Larchevêque, conçurent le pieux dessein de se consacrer entièrement au service de Dieu. D'un consentement mutuel ils rompirent, pour le Seigneur, une alliance qui n'avait été contractée qu'en vue de lui, union sainte et bénie que la mort devait dissoudre quelques années plus tard, mais dont ils préparaient, par cette rupture passagère, la renaissance assurée et éternelle. En 1602, ils embrassèrent l'Institut des Feuillants, l'un à Paris, l'autre à Toulouse. Mais en entrant dans l'ordre, Jacques de Civille se dépouilla d'une partie de ses biens en faveur de sa nouvelle famille. Il donna à la congrégation la maison et la terre qu'il possédait au hameau de Bunetot [2], sur la paroisse d'Ectot-l'Auber.

En 1611, par la permission du cardinal de Joyeuse, protecteur déclaré de tous les ordres religieux, les Feuillants établirent à Bunetot un petit monastère sous le nom de *Notre-Dame de Nazareth*. Cet humble asile ne persévéra pas long-temps dans cette campagne reculée. En 1621, les supérieurs en pro-

[1] *Gallia christiana*, t. XI — [2] Bunetot ou Bennetot.

noncèrent la suppression et réunirent les biens à la communauté de Rouen [1], fondée par le maréchal d'Ancre et installée par M. de Harlay, dans le *Collège-des-Bons-Enfants*, paroisse Saint-Vigor [2].

Après plus de deux siècles d'absence on conserve encore au village le souvenir de ces bons religieux, dont la vie pauvre et fervente édifia dix ans ces campagnes solitaires et abandonnées.

HEUGLEVILLE-EN-CAUX.

Heugleville-en-Caux est parfois surnommé le *Mal-Assis*, à cause d'une ancienne auberge de ce nom qui était située sur la route de Rouen à Saint-Laurent.

L'église de cette paroisse, dédiée à Notre-Dame, fut une fondation de ce XIe siècle où commença le grand mouvement architectural qui couvrit notre pays d'églises. Le clocher, en pierre tufière, est la seule portion qui reste de ces temps reculés, mais il a été tellement déplacé, modifié au dedans et rhabillé au-dehors, qu'il n'est reconnaissable que du côté de l'orient, où subsistent les cintres primitifs. La fenêtre qui reste est belle et travaillée avec soin. Je n'en dirai pas autant de la corniche qui est grossière et mal taillée.

Cette église, fondée d'abord au XIe siècle, fut refaite à nouveau au XVIe, et consacrée par un des évêques suffragants et vicaires-généraux de Mgr d'Amboise. Tout nous porte à croire que le prélat consécrateur fut messire Toussaint Varin, archevêque de Thessalonique, ou Nicolas de Coquinvilliers, tous deux religieux Augustins de Rouen. Voici l'inscription lapidaire, en bouts-rimés, tracée en 1518, et maintenant sous une image de Saint-Augustin :

« L'an de grace mil Vcc XVIII
« Ainsi qu'il est ici escript,
« Lendemain de la Saint-Gervais
« Le jour semblable Saint-Protais,
« Ceste eglise fut dediee
« Qui Heugleville est appelee,
« De l'evesque noble et benin
« De l'ordre de Saint-Augustin,
« Aussi le nom de thesauriers
« Et le cure de la ville.... 1518 »

[1] Cette translation fut complete en 1624, d'après les *Archives du prieuré d'Ouville*. — [2] Duplessis, t. II, p. 82 et 83. — *Gall. christ.* t. XI.

De cette réparation importante, il ne reste plus rien aujourd'hui. Le règne de Louis XV a tout effacé, des besoins d'agrandissement et d'éclaircissement s'étaient sans doute fait sentir, puisque en 1754 l'église fut refaite à nouveau et presque de fond en comble. De tout l'ancien édifice on n'a gardé que le clocher et encore on l'a beaucoup rajeuni. Cette tour, jadis entre chœur et nef, est à présent placée au midi du portail. Tout le reste fut refait sur de nouvelles bases. Une inscription placée dans le vaisseau principal, raconte ainsi cette révolution.

« L'an de grace 1754, ceste église a été réédifiée sous noble dame Marguerite Lemassif, veuve de feu messire Charles d'Heugleville, escuyer, et messire François d'Heugleville, leur fils, chevalier seigneur et patron honoraire de ce lieu, et noble dame Marie-Jeanne Varin, son épouse : Dom Philippe Boessey, prestre, curé, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, Me Nicolas-Charles Thieullen, prestre vicaire de ce lieu, qui hoc scripsit, etc. »

Cette inscription nous montre que la cure d'Heugleville était régulière et desservie par un religieux. En effet, le prieur de Beaulieu présentait à la cure dès le XIIIe siècle, et il avait le droit d'y nommer un de ses chanoines, ce qu'il faisait très-souvent. Il va sans dire que le prieuré conservait les dîmes; cependant d'autres monastères dîmaient aussi à Heugleville. Le *Neustria pia* nous apprend que la grande abbaye de Fécamp possédait ici un trait de dîme appelé le *fief de Fécamp,* qui devint l'objet d'une contestation avec le prieur de Beaulieu. Cette affaire fut arrangée par une convention réciproque, datée du mois d'avril 1260, conservée dans les archives de Beaulieu et publiée par le P. Dumonstier, dans son histoire monastique de Fécamp.

Le seigneur d'Heugleville qui avait fait la donation du bénéfice aux chanoines de Beaulieu, s'était réservé les droits honorifiques du patronage, aussi ses armes sont-elles sur l'église, mais sans ceinture noire. Le banc seigneurial était dans le chœur et il y est encore aujourd'hui. C'est peut-être à leur générosité que l'on doit la belle boiserie qui surmonte l'autel. Les colonnes torses sont couvertes de vignes dont les raisins sont mangés par des pigeons, par des lézards, par des serpents, image de l'Eucharistie reçue par le juste et par le pécheur.

Heugleville comptait 90 paroissiens en 1260 et 87 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 560 habitants.

Les archives départementales possèdent plusieurs pièces relatives à cette église. Quelques unes datent de 1631 à 1690. On y trouve entre autres un beau registre de fabrique, allant de 1673 à la Révolution.

Ces mêmes archives départementales renferment, sur la paroisse d'Heugleville, un fait très-curieux pour l'histoire religieuse du pays pendant la Révolution. Dans les pièces des Districts on lit, que le 26 février 1792, les municipaux d'Heugleville dénoncèrent les *aristocrates* des communes voisines, parce qu'ils quittaient leur paroisse et accouraient en foule de tous côtés à l'office du desservant de Grosfy, prêtre réfractaire à la loi, qui s'était mal comporté envers le sieur Saunier, curé assermenté d'Heugleville. Un dimanche ils arrivèrent à Grosfy, après les vêpres, avec la garde nationale qui marchait en ordre, ils entrèrent dans la chapelle, dressèrent procès-verbal de ce qui s'y passait, et enlevèrent les vases sacrés des mains du sieur Tourtille, prêtre non assermenté, qui célébrait dans cette chapelle lointaine et abandonnée.

Chapelle de Saint-Nicolas de Grosfy. — Puisque nous avons nommé la chapelle de Saint-Nicolas de Grosfy, nous devons dire ce que nous savons de cette petite cure, ancienne succursale d'Heugleville. Le hameau de Grosfy ou Grosfay, le gros hêtre, est sur la paroisse d'Heugleville. Une dévotion seigneuriale ou populaire y avait établi une chapelle renommée en l'honneur du saint évêque de Myre. Elle datait sans doute de la fin du XIe siècle, époque de l'arrivée de ses reliques en Occident. Il y existait une nombreuse confrérie de son nom. Un registre allant de 1723 jusqu'à la Révolution, se voit aux archives départementales, mais les pièces relatives à la fabrique sont conservées au presbytère d'Heugleville. Cette chapelle fut vendue par le district de Caudebec-Yvetot, le 23 septembre 1795, et achetée 10,000 fr. par Charles Laine. L'oratoire ne subsiste plus. On ne connaît à présent que le cimetière ; la cendre des morts est ici tout ce qui reste du passé.

LE SAUSSEY.

Duplessis l'appelle Saussey sur Yerville, et Eudes Rigaud *Sanctus Martinus de Sauceyo*. C'est qu'en effet, l'église est dédiée à Dieu sous l'invocation de saint Martin. Quand nous l'avons visitée en 1850, elle était dans un état désastreux. On

venait d'abattre l'intérieur des murs du chœur pour en diminuer l'épaisseur, opération déplorable et qui faisait peur à voir. Le chœur que l'on écharpait ainsi était de vieux silex déjà restauré au XVIIIe siècle. La nef m'a paru relevée vers cette même époque, et le portail un peu auparavant. Toutes ces opérations en ont fait une église sans caractère.

Le maître-autel est une vieille maçonnerie à qui le goût moderne fait grâce, parce qu'elle se cache sous une chemise de sapin. Le clocher est une flèche d'ardoise élancée sur le toît de la nef et que l'on voit de bien loin.

Le Saussay comptait 44 paroissiens sous saint Louis, et 53 feux sous Louis XV, à la présentation du seigneur. A présent c'est une succursale de 350 habitants.

Les titres de cette église se trouvent aux archives départementales. Ils consistent dans des pièces relatives aux biens de la fabrique, aliénés comme les autres au commencement de la Révolution.

SAINT-VICTOR-LA-CAMPAGNE.

Cette église, fort joliment tenue, est entourée de murs d'un côté et de l'autre de beaux arbres qui couvrent de leur ombre les tertres tumulaires des aïeux.

Elle fut bâtie primitivement au XIe siècle, avec du silex et de la pierre tufière, matériaux ordinaires de ce temps dans notre pays. De cette époque reculée il ne reste que le portail principal, cintre légèrement brisé, et le clocher placé entre chœur et nef. Cette construction est fort grossière et les ouvertures sont faites sans aucun soin. Le reste de la nef a été remanié et pour ainsi dire refondu au XVIIe siècle, ainsi que le chœur. La sacristie seule a été ajoutée à la fin du XVIIIe.

Le seigneur du lieu a toujours été patron de la cure et cela, dit le Bénédictin qui commença l'histoire de nos églises, à cause du fief du Plessis. Ce devait être un très-grand personnage dans ces derniers temps, car on trouve deux litres sur les murs de la nef, ce qui ne s'accordait guères qu'à un duc et pair.

Le château de Saint-Victor, qui est une belle construction moderne, est situé loin de l'église et appartient à M. Dessolliers. Malheureusement il a perdu ses belles avenues de hêtres, si chères à nos châteaux cauchois.

Au XIIIe siècle le propriétaire de la terre de Saint-Victor-en-Campagne in Campaniâ était Adam de Guetteville, écuyer, dont le fils Guillaume de Guetteville, présenta à l'archevêque Rigaud, le prêtre Guillaume pour curé.

C'est peut-être encore le châtelain de Saint-Victor qui aura donné à l'église, vers 1690 ou 1700, une superbe contre-table en bois sculpté, à colonnes corinthiennes torses, couvertes de vignes et de raisins que mangent des colombes et des serpents. Le tabernacle est une très-jolie boiserie sculptée, comme on savait la faire sous Louis XIII.

Saint-Victor, de l'ancien doyenné de Pavilly, comptait 95 paroissiens en 1250, 51 feux en 1738, 49 en 1820, à présent c'est, avec les réunions de Frettemeule et d'Ancretteville, une succursale de 533 habitants.

Les archives de cette église sont au dépôt départemental de la préfecture de la Seine-Inférieure. Dans la section des trésors et fabriques, on trouve une liasse considérable qui renferme des pièces nombreuses sur papier et sur parchemin. Ce sont pour la plupart des aveux, des fondations et des titres de rente qui remontent jusqu'à 1681, 1648, 1613, 1612 et 1588. Les registres de la fabrique ne vont que depuis 1750 jusqu'au 19 germinal an II.

ANCRETTEVILLE OU ANQUETIERVILLE L'ESNEVAL. — Sur la plaine entre Frettemeule et Saint-Victor-la-Campagne, fut autrefois la paroisse d'Ancretteville-l'Esneval, ainsi surnommée parce que la terre appartenait aux fameux d'Esneval, châtelains de Pavilly. Cette pauvre église, supprimée à la Révolution, tombe en ruines depuis dix ans. On parle toujours de la rétablir, mais on attend sans doute qu'elle soit complètement tombée.

Aux archives départementales, Ancretteville-l'Esneval compte un registre de fabrique, de 1782 à 1793.

On trouve dans le chartier du château des d'Esneval, à Pavilly, un très-beau registre intitulé :

Papier-terrier de la paroisse d'Ancretteville, membre de la baronie et vidamie d'Esneval, appartenant à haut et puissant seigneur Esprit-Robert-Marie Leroux, chevalier, baron d'Esneval, vidame de Normandie, châtelain de Pavilly, seigneur, châtelain et patron de Villers-le-Chambellan, Ecales, Neville, Lahay, les Ifs, etc., dressé en 1775 ».

Le seigneur patron de cette paroisse fut le châtelain de Pavilly, qui se désista de ce droit en fondant la léproserie de

Pavilly, confiée alors à des réguliers, probablement des chanoines. Au temps de Rigaud le patron d'*Ancretiéville* était le prieur de la maladerie; mais comme la cure vint à vaquer dans un moment où il n'y avait pas de prieur, Rigaud reçut Guillaume Bourgeois, à la présentation des lépreux. Le bénéfice alors valait 40 livres et comptait 60 paroissiens. Au XVIe et au XVIIe siècle le droit de présentation était passé à l'administrateur de l'hôpital de Pavilly; mais en 1704 et en 1738 ce privilége était revenu aux châtelains d'Esneval, comme vidames de Pavilly. A cette époque la paroisse comptait 58 feux. Il y en avait encore 66 en 1823, quand elle fut réunie à Saint-Victor-la-Campagne, pour ne former avec elle qu'une succursale sous le nom d'Ancretiéville-Saint-Victor.

FRETTEMEULE.

Frettemeule tire son nom d'une ancienne industrie qui ne peut être que des moulins-à-vent. De vieux titres l'appellent *de Fracto-Molendino* ou *de Fractâ-Molâ*, c'est ce dernier nom que lui donnent le pouillé d'Eudes Rigaud et le cartulaire de Saint-Wandrille [1]. L'église, entourée d'une litre armoriée, fut toujours à la présentation du seigneur du lieu [2], qui a donné la contre-table en bois, laquelle porte sur plusieurs points le sceau de ses armes.

Cette petite église, dédiée aux bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, renferme quelques débris tufiers du XIe siècle, mais le pignon de l'ouest a été refait avec de la brique en 1621, et la nef a été complètement rajeunie vers la fin de ce même siècle. Ce fut aussi sous Louis XIV que l'on remania le chœur originairement construit au XIIe siècle.

Frettemeule, de l'ancien doyenné de Pavilly, n'a plus de prêtre depuis long-temps : c'est maintenant un simple hameau de la succursale d'Ancretiéville-Saint-Victor. En 1250 il y avait 24 maisons, en 1738, 35 feux, et 18 seulement en 1820, époque de la réunion.

Au dépôt des archives départementales on trouve trois registres concernant l'ancienne paroisse de Frettemeule. Ce sont d'abord deux registres des comptes et délibérations de la fabrique, allant de 1705 à 1734, et de 1736 à 1782, puis les

[1] Enguerrandus de Fractâ-Molâ. — Cartulaire, p. 2,005. — [2] En 1250 c'était le seigneur d'Esquetot.

statuts de la confrérie de Notre-Dame-de-la-Délivrance, érigée dans l'église de Saint-Pierre de Frettemeule, et approuvés en 1664 par messire Charles Dufour, abbé d'Aunay et vicaire-général de Mgr François II de Harlay, archevêque de Rouen.

OUVILLE-L'ABBAYE.

§ Ier. — L'ÉGLISE PAROISSIALE.

De toute l'existence ecclésiastique d'Ouville, l'église paroissiale de Saint-Martin est tout ce qui subsiste. Elle a vu naître et mourir l'abbaye. Elle fut le premier monument de la religion de ce peuple, elle en sera le dernier. Elle a présidé à son berceau, espérons qu'elle bénira encore sa tombe.

Née à une époque où l'on commençait à défricher les plaines et où le culte de saint Martin se répandait dans toutes les Gaules, elle fut placée sous la protection du château dont l'élégante demeure l'avoisine encore d'une façon si gracieuse. Placée au centre du village, entourée d'avenues de hêtres, coudoyée pour ainsi dire par le presbytère, l'ancien vicariat et un gentil castel Louis XV, sa position est plus intéressante que sa construction même. Car, hâtons-nous de le dire, l'église actuelle d'Ouville est très insignifiante. Elle n'a rien gardé de l'édifice roman de 1187, ni du monument ogival rebâti par les chanoines. Elle est indigne d'une population nombreuse et prospère et d'une communauté d'habitants à qui les moines ont légué, dans trois foires, un revenu annuel de 3,000 fr. Espérons que la commune sentira le besoin de rendre à l'église ce qu'elle tient de l'église.

Du temple d'avant la Révolution il ne reste qu'une portion de la nef et le clocher, corps-carré en brique, bâti au portail vers 1655, si j'en juge par l'écusson seigneurial dont il est signé. C'est le même que celui du baptistère, grosse cuve de pierre armoriée de 1645. Le chœur absidal et les deux chapelles carrées qui l'accompagnent, ont été construits en 1836-37, à cause de l'accroissement considérable de la population [1]. Du reste M. l'abbé Gueroult, curé d'Ouville à cette époque, a pris la peine de nous transmettre, sur le registre de la fabrique, les motifs et les circonstances de cette reconstruction. Nous

[1] La paroisse d'Ouville, de l'ancien doyenné de Canville, comptait 90 feux en 1728, 154 feux ou 648 habitants en 1820 : aujourd'hui c'est une succursale de 950 âmes.

lui savons gré de son écrit, quoique nous goûtions peu son œuvre.

Voici en quels termes s'exprime l'excellent curé, décédé en 1841, à l'âge de 40 ans, dans la pleine jouissance du fruit de ses sueurs : « L'agrandissement de l'église d'Ouville-l'Abbaye, devenu si nécessaire à cause de la population, a été enfin réalisé par le concours de la générosité et de l'union des habitants. Pour perpétuer le souvenir d'une si bonne œuvre et laisser à l'avenir un exemple efficace des sentiments qui l'ont déterminé, le conseil de la fabrique d'Ouville a décidé, que dans le présent registre de ses délibérations, il serait fait une relation des noms des bienfaiteurs et de ce qui a eu le plus spécialement rapport à la construction des chapelles et du sanctuaire de cette église, comme aussi de la bénédiction qui en a été faite le lundi 19 décembre 1837 [1]. 22 prêtres assistaient à la cérémonie qui fut présidée par M. l'abbé Bobée, curé-doyen d'Yvetot. »

Comme on le voit, l'histoire de l'église d'Ouville est un peu plus intéressante que l'édifice lui-même. C'est le cas de beaucoup d'autres. Combien de pauvres églises rurales en brique ou en silex que l'homme du monde regarde avec pitié ou avec dédain, nous toucheraient jusqu'aux larmes si nous connaissions tous les dévoûments et tous les sacrifices ensevelis sous ces muettes pierres. A ce propos nous ne devons pas oublier la cloche du poids de 1,000 kilogrammes, fondue par Cartenet, et nommée par M. le comte de la Myre et Mme de l'Escaude, châtelaine actuelle d'Ouville. On retrouve ces honorables noms sur toutes les cloches du voisinage, non par privilége féodal, mais à titre de bienfaisance. Le maître-autel en chêne, vient de Doudeville. C'est un meuble du temps de Louis XV, ainsi que les six chandeliers de cuivre, marqués à l'image de Saint-Michel. L'horloge vient de l'abbaye et a été placée au clocher paroissial à la Révolution.

Enfin cette paroisse possède deux confréries encore pleines de vie. La première est celle du Saint-Sacrement, fondée de temps immémorial, et à laquelle on a ajouté, en 1788, celle de Saint-Mein, dont la fête, célébrée le 15 juin, attire beaucoup de pèlerins. Toute l'année on y voit venir une foule de malades. La seconde confrérie est celle de Sainte-Clotilde, établie

[1] Archives de la fabrique d'Ouville, déposées au presbytère.

en 1764, par M. Saillot, curé de la paroisse. La confrérie de Sainte-Clotilde fut accueillie avec enthousiasme; tous les bourgeois et cultivateurs du pays s'y enrôlèrent. Grand nombre de personnes en font encore partie. La sainte épouse de Clovis est devenue la seconde patronne de la paroisse; sa fête a lieu le 3 juin avec grande pompe et son image, couronnée et fleurdelisée, brille sur les autels.

Nous ne devons pas oublier le zèle de M. le curé actuel d'Onville pour son église et les fêtes qu'on y célèbre. M. l'abbé Gourgechon aime la musique religieuse, et il a été assez heureux pour inspirer cette innocente passion à plusieurs de ses paroissiens. A force d'efforts et de persévérance ce prêtre zélé a formé un chœur de chantres et de musiciens, qui, par leurs voix et leurs instruments, relèvent l'éclat des cérémonies et ajoutent à la piété des peuples. Aussi c'est avec plaisir que nous lui donnerons l'éloge de la Sainte-Écriture à David, que l'Église applique au grand saint Grégoire : « Stare fecit cantores contra altare et in sono eorum dulces fecit modos et dedit in celebrationibus decus [1] ».

§ II. — LE PRIEURÉ.

Une abbaye sur les plaines et loin des eaux est une chose rare dans notre Normandie, toute coupée de frais vallons et arrosée de mille ruisseaux. Aussi Onville est presque la seule aussi sèchement placée dans tout ce diocèse de Rouen, qui compta tant d'établissements religieux. Les monastères de Sainte-Catherine, de Saint-Victor, du Mont-aux-Malades et des Deux-Amants, perchés sur des collines, voyaient couler des fleuves à leurs pieds, ou s'ouvrir sous leurs tours de profondes vallées.

Selon nous Onville n'était primitivement qu'une forêt; suivant les étymologistes c'était un terrain marécageux, couvert de joncs et de glaeuls. Toutefois à force de sacrifices, de sueurs et de travaux, cette lande est devenue une culture, cette terre un jardin, ce sol un village couvert d'habitations. A la fin du XII[e] siècle ce n'était encore qu'un faible hameau, lorsque Guillaume d'Onville, seigneur du lieu, établit, dans un abaissement de terrain, une maison de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin [2].

[1] Ecclesiast. c. 47, v. 11 et 12. — Office de Saint Grégoire, le 3 septembre. — [2] Circa annum 1099, dit le *Gallia Christiana* t. X, p. 57.

Comme dans la plupart des maisons religieuses, de mystérieux nuages entourèrent le berceau du prieuré d'Ouville. Une tradition locale prétend que la maison première ait été fondée à Boudeville. Une autre, recueillie par Duplessis, veut que l'ancien monastère ait été double, c'est-à-dire, qu'à l'exemple de Fontevrault, il y ait eu des hommes et des femmes. Nous pensons que c'est là une erreur de la tradition, qui aura confondu l'abbaye avec un hospice de lépreux, desservi en 1272 par des frères et des sœurs, comme le dit une charte citée par M. Guilmeth [1] : « *fratres et sorores in domo suâ de Oovillâ.* » Mais il s'agit ici d'une maladerie et non d'un prieuré.

Si le monastère naissant fut pauvre comme le gentilhomme qui l'avait fondé, un roi puissant le prit bientôt sous sa protection. Philippe-Auguste, devenu maître de la Normandie, se déclara le père des pauvres chanoines. Comme monument de sa victoire et comme souvenir de son passage, il leur donna 50 acres de bois à Etalleville, et 33 acres de terres labourables dans diverses paroisses du pays de Caux. Suivant toute vraisemblance ces paroisses étaient celles de Crosville, de Lindebeuf, de Pretot, de Reuville et du Saussay. Car dans les archives du prieuré nous voyons une foule de pièces relatives aux biens que possédaient les religieux dans ces différents villages [2]. Le roi y ajouta le privilége de deux foires annuelles, à la Saint-Mathias et à la Saint-Michel. Ces foires se tiennent encore aujourd'hui dans un champ voisin de l'abbaye. Depuis la Révolution elles appartiennent à la commune, qui en tire un bénéfice considérable. Tous ces biens, émanés de la générosité royale, firent considérer Philippe-Auguste comme le véritable fondateur du prieuré d'Ouville. Les chanoines aimaient à rappeler son nom dans leurs actes autant que dans leurs prières [3].

Différents seigneurs du voisinage se montrèrent généreux envers le prieuré, de ce nombre on cite Gilbert d'Ouville, seigneur d'Autigny, qui, vers 1207, donna au prieuré de son frère le patronage et les dîmes de Saint-Martin-d'Autigny. Pendant la période canoniale, des religieux d'Ouville desservirent cette église, ainsi que Saint-Martin-d'Ouville qui leur venait du fondateur lui-même.

[1] *Descr. des arrond.*, t. II, p. 423. — [2] Arch. départ. — Prieuré d'Ouville. — [3] Farin, *Hist. de Rouen*, V^e^ partie, p. 51. — Bonnin, *Regest. visit.*, p. 119. — Duplessis, t. Ier, p. 167. — Guilmeth, t. II, p. 419.

Un des plus signalés bienfaiteurs fut Robert de Pardieu, sieur de Boutteville et de Montebourg, dont la statue sépulcrale orna long-temps l'église et est encore le plus précieux reste du monastère. Dans le jardin de M. Plichet, qui fut autrefois l'enceinte monastique, on voit cette statue funèbre poser sa tête sur un oreiller de pierre, qui s'incline doucement sous le poids de la mort; malheureusement la tête est détachée du tronc et il serait aisé de l'y réunir. Les cheveux sont roulés, un petit bandeau passe sur les yeux, une robe longue couvre le corps et se termine en haut par une collerette de mailles. Les mains sont enlevées, l'épée cassée, il ne reste plus que les gantelets suspendus avec une chaîne et un long écu terminé en pointe du côté gauche. Cette statue doit être du XVe siècle, puisque Robert de Pardieu mourut le 27 novembre 1418. Le chevalier était accompagné de son épouse Anne Dusel, couchée pieusement près de lui, les mains jointes et la face vers le ciel. On nous a dit que cette dernière image funèbre, enlevée à la Révolution, se voyait encore au bout de la grange de M. Auvray, au hameau de Caltot sur Saint-Laurent-en-Caux.

Les seigneurs et d'autres encore durent donner aux chanoines les églises du Vert Bosc et de Pretot-la-Taille, auxquelles le monastère présenta jusqu'à la Révolution. Il semble que le pauvre prieuré ait porté malheur aux quatre églises qu'il a possédées, car l'une d'elles est détruite et les trois autres sont sans prêtres.

Au milieu du silence de l'histoire sur notre humble prieuré, en l'absence d'archives dispersées par les guerres ou consumées par les incendies, nous invoquerons ici comme toujours la grande lumière des *Visites pastorales*. Pendant les vingt ans de son infatigable épiscopat, Rigaud visita quinze fois le prieuré d'Ouville, et toujours il nous apprend sur lui quelques détails intéressants. Généralement il y venait de Longueville ou en descendant de l'Alihermont. Nous ne saurions rien faire de mieux que de suivre pas à pas le zèle pontife dans son inspection ecclésiastique, jamais nous ne serons en meilleure compagnie.

Sa première visite nous manque avec le premier feuillet de son journal. Lui-même nous dit que le 10 des calendes d'octobre 1248, il vint à Ouville pour la seconde fois, et trouva le prieuré dans un triste état. Le prieur, rebelle aux avis que lui

avait donnés le vénérable Eudes Clément, s'endurcissait dans le mal. Il s'absentait constamment et il était même hors de la maison le jour du passage de l'archevêque. Informé du mécontentement de son supérieur, le malheureux courut après lui jusqu'à Longueville, et là il lui fit les plus belles promesses et jura de donner sa démission si l'on entendait encore mal parler de lui [1].

Le jour des calendes de décembre 1249 Rigaud s'informa de l'état matériel de la maison, on devait 180 livres, mais pour y faire face on avait 400 livres de rente. Rigaud satisfait de cette enquête passa au moral. Il défendit aux chanoines de parler aux séculiers sans la permission du prieur. Puis il fit mettre dans une cellule ou un cachot le chanoine Jean Gallois qui avait quitté sept fois l'habit. Il voulut qu'on lui donnât quelqu'un pour chanter ses heures, et ordonna que s'il sortait une seule fois, il fût chassé de la maison et de l'ordre [2]. Le IV des nones d'octobre 1251, Rigaud trouva neuf chanoines à Ouville, ils étaient ordinairement treize, trois étaient dans leurs prieurés et un à Beaulieu. Le saint pontife raconte que ces religieux faisaient la fête de la dédicace de leur église, qui pourtant n'avait point été consacrée, chose extraordinaire à cette époque et qui prouverait presque qu'elle était à peine achevée. Comme ils tenaient rarement chapitre, il leur ordonne de s'y rendre, sous peine d'être mis au pain et à l'eau. Enfin, il veut qu'on lise la règle au réfectoire au moins une fois la semaine [3].

En 1252 et en 1253 les visites sont moins chargées, ce qui prouverait que la maison n'allait pas trop mal.

Le XIX des calendes de janvier 1257, se rendant de Valmont à son manoir d'Alihermont, Rigaud passe par Ouville où il trouve dix chanoines, tous prêtres, à l'exception de deux. Il les reprend de ne pas tenir chapitre. Mais en revanche le saint pontife note en leur faveur qu'ils donnaient l'aumône tous les jours et à tout venant : « quâlibet die semel datur eleemosyna omnibus venientibus ad eam [4]. » Espérons que l'aumône qui couvre la multitude des péchés aura racheté auprès de Dieu les petites iniquités portées au registre du sévère pontife. Les bonnes œuvres vivent aussi très-long-temps dans la mé-

[1] *Regest. visit.*, p 10. — [2] Ibid., p. 54. — [3] Ibid., p. 119. — [4] Ibid., p. 294.

moire des hommes, car on montre encore à Ouville la *Porte de l'aumône* où les pauvres se présentaient chaque jour. C'est un petit guichet par lequel un religieux passait au mendiant le morceau de pain ou l'obole de la charité.

On nous a encore cité à Ouville une aumône curieuse. Le Jeudi-Saint les moines avaient l'usage de laver les pieds à treize enfants pauvres, et après la cérémonie on leur donnait un pain et un hareng.

Le v des ides de janvier 1259, Rigaud coucha dans la salle haute du prieuré d'Ouville, ainsi que Mr Jean de Nointel, son archidiacre. Le lendemain il prêcha dans la salle capitulaire les onze chanoines et les trois frères convers, leur recommandant le silence et la correction fraternelle; il ordonna au prieur de tenir régulièrement le chapitre et de visiter les coffres et les cassettes des chanoines. Au point de vue matériel ils étaient très-bien pourvus de tout [1].

Le xviii des calendes de février 1260, Rigaud arrive de nouveau, et le xvii il visite le prieur, les deux chanoines, et ordonne de placer les reliques hors du chancel, afin que les séculiers ne passent pas devant les chanoines en allant les vénérer [2].

Dans les dernières Visites, Rigaud parle des livres et de la bibliothèque du prieuré [3].

Après les *Visites pastorales* nous retombons, comme toujours, dans le vide et dans l'inconnu. Pendant le cours du xive siècle, si funeste à la vie religieuse et au bonheur du monde, notre prieuré dut grandement décliner. En 1418, il vit la cérémonie funèbre de Robert de Pardieu, dont nous avons déjà parlé et qui fut inhumé dans le chancel. Le lendemain il tombait entre les mains des Anglais. Mais ces ravageurs impitoyables épargnèrent peut-être Ouville, que leur roi prenait sous sa protection, car tandis qu'une soldatesque indisciplinée pillait les châteaux et les églises, le prince affectait de protéger les prêtres et les abbayes. Nous avons les preuves de ce système de protectorat dans des chartes et lettres-patentes accordées aux églises de Caudebec et de Saint-Maclou de Rouen. Nous pensons même qu'il entrait dans la politique de ce conquérant ambitieux de se montrer bienveil-

[1] *Regest. visit.* p. 353 et 354. — [2] Ibid., p. 385. — [3] Ibid., p. 432, 473, 519, 565, 601 et 629.

lant envers les établissements secondaires et de caresser l'amour-propre des prieurés en les décorant du titre d'abbaye. C'est ainsi qu'il fit envers Ouville et Longueville-la-Giffard [1]. Trop heureuses ces maisons si elles purent, à ce prix, éviter le pillage organisé dans le pays de Caux par les bandes anglaises; plus heureuses encore si cette chétive faveur, elles ne l'achetèrent jamais par quelque faiblesse ou quelque forfaiture à l'endroit de l'honneur national [2].

Ce serait donc à des lettres-patentes de l'usurpateur de la France que le village d'Ouville devrait le surnom qu'il porte aujourd'hui, surnom du reste si populaire qu'au lieu de dire, comme autrefois, Saint-Martin-d'Ouville, la foule et l'autorité disent et écrivent constamment Ouville-l'Abbaye. Le peuple va même jusqu'à dire l'*Abbaye* d'Ouville, lorsque, depuis un demi-siècle, le monastère ne subsiste plus.

Tout nous porte à croire qu'Ouville fut ravagé par les Bourguignons de Charles-le-Téméraire, qui brûlèrent Arques, Saint-Valery, Auffay, Clères, Saint-Saëns et tant d'autres bourgs et villages de nos contrées [3]. Les troubles de la Réforme et les guerres de la Ligue firent beaucoup souffrir cette malheureuse maison, déjà tombée en commande dès 1554 [4]. Les protestants y entrèrent à main armée en 1562, et l'année suivante un chanoine de la maison qui avait quitté l'aumusse pour la cuirasse, enleva tous les titres et papiers qu'il vendit à vil prix aux parties intéressées; ce qui fit que l'abbaye perdit tout-à-coup les rentes ou redevances qui constituaient sa ressource principale [5].

De 1589 à 1594, pendant les guerres de religion, le cloître fut occupé par des hommes de guerre. De Chattes et Fontaine-Martel en firent le théâtre de leurs exploits. Le mal fut poussé à un tel point qu'en 1596 la maison tombait en ruines. Les gens du pays enlevaient impunément et à leur gré les portes, les fenêtres, les serrures, le plomb, le bois et même les tuiles du toît [6]. Il est évident que le prieuré expirait et qu'il fallait un miracle pour le ressusciter. Fort heureusement une ère

[1] Guilmeth, *Description*, etc., t. II, p. 420. — Duplessis, t. I, p. 168. — [2] Pierre Boutren, prieur de Longueville, fut un des trois juges iniques de Jeanne d'Arc. — [3] Guilmeth, t. II, p. 420. — [4] Duplessis, t. I, p. 168. — Guilmeth, t. II, p. 420. — [5] Duplessis, t. I, p. 168. — Guilmeth, t. II, p. 420. — [6] Duplessis, t. I, p. 167. — Guilmeth, t. II, p 421.

nouvelle allait s'ouvrir pour lui. Les chanoines disparaissent, mais les moines arrivent, et avec eux commence une seconde vie.

La paix venait d'être rendue à la France. Une religieuse ferveur allait travailler le monde. L'Europe catholique se couvrait de couvents et d'abbayes. Une puissante réforme se montrait à l'horizon du ciel monastique. Le monastère de Feuillant, près Toulouse, de la grande famille de saint Bernard, fut un des premiers à donner l'exemple. Sous la direction du vénérable Jean de la Barrière, il commença une nouvelle vie, dans les dernières années du XVI[e] siècle. Dès 1600 la Normandie connut cette heureuse et sainte entreprise, et elle résolut de se l'approprier. Jacques de Civille et sa femme, nobles et pieux Cauchois, se firent Feuillants, et plus tard fondèrent à Ectot-l'Auber, la maison de Nazareth.

Daniel de Boyvin, d'une famille illustre de Normandie, prieur-commandataire d'Ouville, eut l'heureuse idée d'introduire la réforme feuillantine dans son prieuré canonial, qui mourait de langueur et d'inanition. Pour arriver plus sûrement à son but il fit mettre la maison en bon état, afin que les nouveaux hôtes n'eussent pas la moindre objection à faire. Il consacra à cette œuvre 2,000 écus. Puis en 1601 il se démit de son bénéfice en faveur des enfants du vénérable Jean de la Barrière. Par ses démarches et ses instances il obtint la démission du peu de chanoines qui composaient la communauté. Muni de l'autorisation de l'archevêque de Rouen, il se fit délivrer par le roi des lettres-patentes en 1602, et une bulle du pape en 1603. Tout étant ainsi terminé il introduisit lui-même les Feuillants dans la maison, le 27 juin 1603 [1]. Il était temps, car le généreux bienfaiteur mourait à Rouen l'année suivante [2].

Les bons religieux, ses enfants et ses héritiers spirituels, n'ayant pu obtenir de sa famille qu'il reposât au milieu d'eux, voulurent du moins honorer sa mémoire. Le digne gentilhomme leur avait légué son cœur, selon un usage commun de ce temps là. Ils le reçurent avec un vif sentiment d'amour et de reconnaissance, et le placèrent dans le sanctuaire même de l'église. En souvenir de cette sainte relique ils appliquèrent sur un des piliers de la balustrade du grand autel une table de

[1] Duplessis, t. I, p. 168. — Guilmeth, t. II, p. 121. — [2] Farin, partie v, p. 51, édit. in-4.

marbre sur laquelle était gravée l'inscription suivante : « Ci-gît le cœur de noble et vertueux seigneur Daniel de Boyvin, seigneur et châtelain de Canonville, Claville, Crosville, Trouville, Bois-Guilbert et Flamanville, conseiller du roi, maître d'hôtel ordinaire de S. M., et trésorier général de France, lequel pour le grand zèle qu'il avait au bien de l'église et avancement de la foi catholique en cette province de Normandie, a tant porté de faveurs aux religieux Féuillants que par son moyen et libéralité ils ont été premièrement introduits et instalez en la maison de céans. Il décéda en sa maison à Rouen, l'an 43 de son âge, le 23 de décembre 1604, et fut son corps inhumé au sépulcre de ses majeurs, en l'église de Saint-Cande-le-Jeune audit Rouen. Priez Dieu pour lui [3]. »

Toutefois M. de Boyvin n'avait pas renouvelé la maison tout entière. Les Feuillants, une fois installés, s'occupèrent de compléter la restauration qu'il avait commencée. Vers 1645, ils refirent le cloître et le dortoir. Mais leur situation s'était tellement améliorée sous Louis XIV, que vers 1690 ils projetèrent, pour leur église, une magnifique contre-table en bois dont le dessin existe aux archives départementales. Nous ignorons, pourtant, si ce plan fut jamais réalisé. On avait figuré sur le rétable un saint religieux et un saint évêque, probablement saint Bernard et saint Martin. L'église, cependant, était dédiée à Notre-Dame, mais il est vraisemblable que le grand tableau du milieu devait représenter un des mystères de Marie.

Ce qui dut donner un peu de prospérité à la maison d'Ouville, ce furent les fondations pieuses, les exercices qui s'y faisaient et surtout les saintes reliques. Parmi les fondations de l'ordre on cite celle du maréchal d'Ancre, en 1617; elle s'élevait, disent les archives d'Ouville, à la somme énorme de 209,000 livres [2]. La maison de Paris partagea ces biens avec celles des provinces. Les Pardieu, les Monchy, les Villequier, en se faisant inhumer dans le monastère, eurent soin de se pourvoir de messes, d'obits et de prières.

Les archives nous apprennent que les religieux d'Ouville avaient, envers le Saint-Sacrement, une piété particulière qui se manifestait par des associations et des cérémonies. Ils mul-

[1] Farin, *Hist. de Rouen*, partie v, p. 51. — [2] Ibid., partie vi, p. 120. — Archives d'Ouville.

statuts de la confrérie de Notre-Dame-de-la-Délivrance, erigée dans l'eglise de Saint-Pierre de Frettemeule, et approuvés en 1664 par messire Charles Dufour, abbé d'Aunay et vicaire-général de Mgr François II de Harlay, archevêque de Rouen.

OUVILLE-L'ABBAYE.

§ Ier. — L'ÉGLISE PAROISSIALE.

De toute l'existence ecclésiastique d'Ouville, l'eglise paroissiale de Saint-Martin est tout ce qui subsiste. Elle a vu naître et mourir l'abbaye. Elle fut le premier monument de la religion de ce peuple, elle en sera le dernier. Elle a présidé à son berceau, espérons qu'elle bénira encore sa tombe.

Née à une époque ou l'on commençait à défricher les plaines et où le culte de saint Martin se répandait dans toutes les Gaules, elle fut placée sous la protection du château dont l'élégante demeure l'avoisine encore d'une façon si gracieuse. Placée au centre du village, entourée d'avenues de hêtres, coudoyée pour ainsi dire par le presbytère, l'ancien vicariat et un gentil castel Louis XV, sa position est plus intéressante que sa construction même. Car, hâtons-nous de le dire, l'eglise actuelle d'Ouville est très-insignifiante. Elle n'a rien gardé de l'édifice roman de 1187, ni du monument ogival rebâti par les chanoines. Elle est indigne d'une population nombreuse et prospère et d'une communauté d'habitants à qui les moines ont légué, dans trois foires, un revenu annuel de 3,000 fr. Espérons que la commune sentira le besoin de rendre à l'église ce qu'elle tient de l'église.

Du temple d'avant la Révolution il ne reste qu'une portion de la nef et le clocher, corps-carré en brique, bâti au portail vers 1655, si j'en juge par l'écusson seigneurial dont il est signé. C'est le même que celui du baptistère, grosse cuve de pierre armoriée de 1645. Le chœur absidal et les deux chapelles carrées qui l'accompagnent, ont été construits en 1836-37, à cause de l'accroissement considérable de la population [1]. Du reste M. l'abbé Gueroult, curé d'Ouville à cette époque, a pris la peine de nous transmettre, sur le registre de la fabrique, les motifs et les circonstances de cette reconstruction. Nous

[1] La paroisse d'Ouville, de l'ancien doyenne de Canville, comptait 90 feux en 1738, 154 feux ou 618 habitants en 1820 aujourd'hui c'est une succursale de 950 âmes.

lui savons gré de son écrit, quoique nous goûtions peu son œuvre.

Voici en quels termes s'exprime l'excellent curé, décédé en 1841, à l'âge de 40 ans, dans la pleine jouissance du fruit de ses sueurs : « L'agrandissement de l'église d'Ouville-l'Abbaye, devenu si nécessaire à cause de la population, a été enfin réalisé par le concours de la générosité et de l'union des habitants. Pour perpétuer le souvenir d'une si bonne œuvre et laisser à l'avenir un exemple efficace des sentiments qui l'ont déterminé, le conseil de la fabrique d'Ouville a décidé, que dans le présent registre de ses délibérations, il serait fait une relation des noms des bienfaiteurs et de ce qui a eu le plus spécialement rapport à la construction des chapelles et du sanctuaire de cette église, comme aussi de la bénédiction qui en a été faite le lundi 19 décembre 1837 [1]. 22 prêtres assistaient à la cérémonie qui fut présidée par M. l'abbé Bobée, curé-doyen d'Yvetot. »

Comme on le voit, l'histoire de l'église d'Ouville est un peu plus intéressante que l'édifice lui-même. C'est le cas de beaucoup d'autres. Combien de pauvres églises rurales en brique ou en silex que l'homme du monde regarde avec pitié ou avec dédain, nous toucheraient jusqu'aux larmes si nous connaissions tous les dévoûments et tous les sacrifices ensevelis sous ces muettes pierres. A ce propos nous ne devons pas oublier la cloche du poids de 1,000 kilogrammes, fondue par Cartenet, et nommée par M. le comte de la Myre et Mme de l'Escaude, châtelaine actuelle d'Ouville. On retrouve ces honorables noms sur toutes les cloches du voisinage, non par privilége féodal, mais à titre de bienfaisance. Le maître-autel en chêne, vient de Doudeville. C'est un meuble du temps de Louis XV, ainsi que les six chandeliers de cuivre, marqués à l'image de Saint-Michel. L'horloge vient de l'abbaye et a été placée au clocher paroissial à la Révolution.

Enfin cette paroisse possède deux confréries encore pleines de vie. La première est celle du Saint-Sacrement, fondée de temps immémorial, et à laquelle on a ajouté, en 1788, celle de Saint-Mein, dont la fête, célébrée le 15 juin, attire beaucoup de pèlerins. Toute l'année on y voit venir une foule de malades. La seconde confrérie est celle de Sainte-Clotilde, établie

[1] Archives de la fabrique d'Ouville, déposées au presbytère.

par les hommes pour avoir rendu témoignage aux œuvres du Tout-Puissant. Mais pendant ce temps une lettre de cachet transportait de nouveau à Feuillant l'incorrigible religieux [1].

L'incendie avait détruit la maison d'Ouville, en 1736, elle ne fut réparée qu'en 1739, comme le porte le chiffre qui se lit au côté du couchant. Ce fut évidemment à cette époque que l'on posa la belle balustrade de fer qui décore l'escalier.

Lorsque le bon prêtre Farin visita Ouville, pour compléter son histoire tumulaire de Rouen et des environs, il trouva l'église remplie de tombeaux et d'inscriptions. Il s'est contenté d'en mentionner dix dans son livre, et nous lui en savons d'autant plus gré, qu'aucune d'elles n'a survécu à ce grand courant dévastateur qui traversa la France à la fin du siècle dernier. C'est donc par lui seul que nous connaissons les tombeaux de Guillaume, de Gislebert et de Jean d'Ouville ; ceux de Robert de Pardieu et d'Anne du Sel, son épouse, dont nous avons déjà parlé, ainsi que l'inscription commémorative de Daniel de Boyvin. Il nous a conservé également souvenir de Jean-Baptiste de Monchy, de Guincourt, décédé le 21 septembre 1609 ; de Jourdaine de Pellerie, dame de Hautot, femme de M. François de Pardieu, baron de Boutteville, décédée le 29 août 1620 ; d'Adrien Le Mongnier, sieur de Villequier et de Bermonville, décédé le 29 octobre 1664, et de dame Anne Rousseau, femme de M. Adrien Lucas, sieur de Boucourt, décédée le 30 juillet 1697 [2].

Pour nous qui avons visité Ouville le 12 juin 1851, nous n'avons plus trouvé ni église, ni tombeau. Seulement chez les propriétaires de la maison nous avons rencontré une petite plaque de marbre noir sur laquelle était gravée l'inscription suivante : « Cy-gist dom Denis de Saint-Bernard, natif de Paris, prieur de ceste maison, décédé le 9 juillet 1668. *Requiescat in pace.* » Voilà tout ce qui reste de tant de dalles, de tant d'épitaphes et de tant de sépultures [3] !

En 1790 la Révolution française ferma l'abbaye d'Ouville comme tant d'autres. Il n'y avait plus alors, au rapport des vieillards, que trois ou quatre moines qui se dispersèrent

[1] *Table raisonnée et alphabétique des Nouvelles Ecclésiastiques*, t. II, p. 142. — *Hist. du prieuré du Mont-aux-Malades près Rouen*, par M. l'abbé Langlois, p. 231. — Farin, *Hist. de Rouen*, partie V°, p. 82.

dans le monde. La bibliothèque fut pillée par les habitants du village qui se la partagèrent; les archives furent transportées au district, où bien des paquets ont péri. Il ne reste plus au dépôt départemental que huit à dix liasses sans valeur.

Les biens de cette maison furent aliénés par le district de Cany pendant les mois de janvier, février et mai 1791. On vendit des maisons, une auberge, des chaumières, 14 acres d'herbage et 4 acres de labour, pour 82,000 fr. Le 7 mai 1792 ce fut le tour de la *ci-devant abbaye*. Son enclos, *édifié d'une église et autres bâtiments,* contenant 3 acres, une pièce de terre en labour et 3 acres d'herbage furent achetés 45,000 fr., par Charles Leroy, Robert et Pierre Rétout, Jean-Pierre Legrand, Louis et Jean Plichet, Jean-Baptiste Levallois, curé d'Ouville-l'Abbaye, Pierre et Thomas Cavé, tous habitants du pays [1].

L'église ainsi vendue aux enchères publiques, achetée par des laboureurs et des industriels, fut démolie dès l'année suivante, dans cette terrible année 1793 qui marque, pour ainsi dire, la fin de l'ancien monde. Avec les débris du temple de Dieu, construit par les chevaliers de la croisade, honoré par la présence des rois et des pontifes, sanctifié par la prière de plusieurs générations de religieux, on bâtit quelques maisons à Doudeville et à Saint-Laurent. On enleva les *hallettes* placées sur le parvis où les marchands venaient étaler les jours de dimanches et de fêtes. On ne laissa absolument que le corps de logis reconstruit en 1739. Tout le côté sud disparut ainsi que le cloître qui formait, avec l'église, le pourtour du monastère.

Au milieu de l'herbage qui a poussé sur le sanctuaire, je me suis fait dresser le plan de l'église. C'était un bel et large édifice, bâti au XIIIe siècle, à la plus belle époque de notre architecture religieuse. Le clocher, placé entre chœur et nef, était une large tour soutenue par quatre piliers, dont il reste encore un tout tapissé de colonnettes. Le transept du nord était dédié à la Sainte-Vierge et celui du sud à saint Bernard. Ce dernier subsiste encore, en partie, dans sa base. On y reconnaît la forme de l'appareil, des colonnes, des peintures et des chapiteaux. On remarque surtout une charmante porte qui communiquait avec le cloître et par laquelle les chanoines entraient

[1] *Domaines nationaux de première origine. — District de Cany.* — Archives départ.

au chœur. Çà et là sur les murs ou sur l'herbe de la prairie, on reconnaît les chapiteaux tapissés de têtes ou de feuillages.

Nous n'avons retrouvé nulle part les armes de l'abbaye, qui étaient *d'azur à deux branches de laurier d'or passées en sautoir* [1]. Mais on nous a montré quelques cellules, la salle du Conseil, les murs de clôture, et au milieu de la cour le grand puits, cette âme matérielle de tout cloître.

Le corps de bâtiment, qui a survécu, forme à présent un pavillon assez grand et assez vaste pour proclamer une puissance déchue. On voit bien que cette demeure n'est ni un château, ni une fabrique. Toujours elle portera le cachet d'une maison religieuse, imprimé sur elle par un siècle monastique. Aussi ce serait avec un grand plaisir que les populations d'alentour verraient les propriétaires actuels léguer, pour un hospice cantonnal, une maison bâtie par la foi, qui reviendrait à Dieu par la charité.

MONTEBOURG. — Montebourg, appelé aussi Monsbourg, est désigné dans les pouillés d'Eudes Rigaud et de Raoul Roussel sous le nom de *Montebout*. La cure alors était seigneuriale, comme elle le fut depuis jusqu'à la Révolution. Au XIIIe siècle Rigaud disait simplement que le patron était le seigneur du village : Dominus villæ patronus. Raoul Roussel précise davantage, de son temps le seigneur de Montebourg était le sire de Tancarville. Il ne serait pas surprenant que ces vieux chambellans de Normandie, s'ils possédaient Montebourg dès le XIe siècle, en aient donné la dîme à leur abbaye de Boscherville. Une charte de Richard Cœur-de-Lion paraît l'insinuer.

L'église de Saint-Pierre de Montebourg cessa d'être paroissiale en 1791, à la constitution civile du clergé. Pendant la Terreur le presbytère, l'église et le cimetière furent aliénés. Mme Grandel possède aujourd'hui ce vieux sanctuaire, dont on n'a conservé que le chœur assez mal entretenu.

Montebourg comptait 24 paroissiens en 1260, et 22 feux en 1738. En 1823 il y avait encore 136 habitants, lorsqu'il fut définitivement divisé entre Yerville et Ouville-l'Abbaye.

CRIQUETOT-SUR-OUVILLE.

Criquetot-sur-Ouville, longtemps appelé Saint-Martin-de-

Criquetot, avait une église voisine de son château-fort. Église et château ont changé de place depuis un siècle, et il ne reste plus du vieux manoir qu'une motte féodale ceinte d'une douve remplie d'eau stagnante [1], et de l'église primitive qu'un charmant cimetière, tertre élevé, entouré de fossés et planté d'arbres. On remarque près du vieil if la maçonnerie de l'autel de pierre.

L'église actuelle fut transférée près du château neuf par le seigneur. Ce fut en 1777 que cette translation fut effectuée comme l'indique un chiffre resté sur les murs. Ce nouvel édifice fut entièrement construit en brique rouge, ainsi que les églises d'Yvecrique et de Grémonville, ses voisines et ses contemporaines. La brique alors était la matière la plus à la mode, aussi bien pour les châteaux que pour les églises. La forme fut celle d'une croix avec terminaison absidale et clocher d'ardoise au portail. En somme ce ne fut pas une merveille. En 1836 on a ajouté au midi une chapelle de Saint-Nicolas et de Saint-Éloy, qui fut décorée avec l'ancien autel de marbre de l'église de Thibermesnil.

Cette église possède des archives. Dans son vieux presbytère en bois nous avons vu des parchemins du XVIe et du XVIIe siècle, un inventaire de 1706 et un registre de fabrique allant de 1706 à 1740. Parmi les pièces conservées au trésor, on remarque les statuts de la Charité, fondée *à nouveau au temps du cardinal de Bourbon,* et déjà réformée par Georges d'Amboise, qui avait fondu trois confréries en une seule charité.

Saint-Martin de Criquetot, voisin d'Ouville, fut donné à ce prieuré dès le temps de sa fondation. Le pouillé, attribué à Raoul Roussel, désigne ce monastère comme son patron. Cependant Duplessis et les derniers pouillés attribuent ce bénéfice au seigneur. Il est probable que ce dernier aura trouvé le moyen de rentrer dans ses droits, soit par rachat, soit par échange. En 1738 on comptait 110 feux à Criquetot, à présent c'est une succursale de 1,100 habitants.

LINDEBEUF.

Nous sommes ici sur l'une des plus vastes plaines du pays de Caux. De tous côtés, à l'horizon, on ne voit que longues clairières, épaisses avenues de hêtres et massifs d'arbres,

[1] Le peuple appelle cette fosse aquatique la *Mare des Molles.*

véritables îles de verdure qui protègent la maison de Dieu et embellissent celle des hommes. Lindebeuf était jadis le siége d'un vieux château, dont les seigneurs se retrouvent çà et là dans les archives et dans les sanctuaires. Imbleville montre dans son chœur un vieux chevalier qui accompagna peut-être nos rois à la Terre-Sainte. Les chartes des monastères conservent le souvenir de la générosité de ces vieux chrétiens envers l'église. Les derniers descendants de ces preux et de ces croisés embrassèrent la réforme de Calvin et prêtèrent les tourelles de leur château à la défense de l'hérésie. Cette forfaiture leur porta malheur, car à présent on chercherait vainement la trace de leur manoir féodal ; le souvenir seul en est resté vivant avec celui de leur faute.

Une tradition que je ne crois pas fondée, prétend que la première église de Lindebeuf était ailleurs; je ne puis souscrire à cette version, parce que l'édifice qui subsiste encore renferme des traces de la plus haute antiquité. Le côté nord de l'église est du plus vieux XIᵉ siècle que je connaisse. Cette partie de l'église est en tuf et n'est percée que de deux ou trois fenestrelles étroites, grossières et imperceptibles. Au bas du clocher est une porte rebouchée qui dut servir d'entrée aux hommes et au clergé. Tout le côté méridional de la nef et du chœur a été retravaillé il y a cent ans, et je le conçois très-bien : une époque qui aimait la lumière dans les églises, dut avoir horreur d'un sépulcre à soupiraux comme l'édifice primitif. Un peu plus tard on refit le portail, qui doit dater de 1780.

La partie monumentale de cette église, c'est le clocher, entre chœur et nef, qui doit remonter au XIᵉ ou au XIIᵉ siècle. Les arcades cintrées s'appuient sur des chapiteaux remarquables par leurs larges feuillages. Sous ce clocher j'ai trouvé une inscription qui relate une dédicace de l'église, faite au XVIᵉ siècle, mais que rien ne trahit plus dans la construction. Sauf la pierre commémorative, je n'en connais pas une qui puisse être reportée au temps de Louis XII ou de François Iᵉʳ. Il est probable que cet événement eut lieu pour une profanation. Voici, du reste, la teneur de l'inscription

« *Le quatriesme jour de juing mil cinq cens et neuf fust dédiée ceste présente eglise de Lindebeuf au temps de discrete personne maistre Regnault Deschamps prestre curé dudit lieu Jehan Chapelet et Robin Malcouvre, estant lors tresoriers d'icelle eglise*

Cette église fut primitivement seigneuriale comme toutes les autres ; mais en 1105, Osberne de Lindebeuf donna le bénéfice et les dîmes à l'abbaye de Saint-Wandrille [1], qui ne les posséda pas toujours, car les trois pouillés imprimés, de 1648, 1704 et 1738, attribuent le patronage au seigneur. Il en est de même du pouillé manuscrit attribué à Raoul Roussel. Les derniers patrons étaient les La Ferté, châtelains de Thibermesnil. En 1648 la terre de Lindebeuf relevait de la châtellenie de Basqueville, ce qui explique le protestantisme des seigneurs-patrons au XVI[e] siècle.

En 1738 il y avait à Lindebeuf 47 feux : aujourd'hui c'est une succursale de 780 habitants.

VIBEUF.

A l'extrémité des longues et belles avenues du château de Thibermesnil, on voit se dresser la haute flèche noire de Saint-Martin-de-Vibeuf. Cette église, qui fut toujours seigneuriale, a conservé jusqu'à ses dernières années les traces de la suzeraineté patronale des châtelains de Lindebeuf et de Thibermesnil. Mais en rebâtissant l'église on a fait disparaître ce dernier vestige de la puissance féodale, ce dernier acte de protection exercé par les La Ferté et les de La Myre, les bienfaisants châtelains de cette contrée. Sans l'histoire on ignorerait aussi tous les procès dont ce champêtre édifice fut la cause, querelle stérile que suscitèrent les seigneurs de Bautot, du Plessis et du Pont-Trancard [2].

A présent tout a fait silence excepté la prière qui seule est en possession de cette maison de Dieu. Les bons habitants de Vibeuf, animés de cette ferveur des constructions religieuses qui s'est emparée des populations environnantes, viennent de renouveler leur église à peu près de fond en comble. Malheureusement ils n'ont fait que de la bâtisse et non de l'architecture. La nouvelle église est une longue ligne de silex et de briques rouges, semblable à une grange ou à une maison bourgeoise. Le clocher, placé au portail et exécuté par M. Comble, d'Yvetot, est d'un assez bon effet.

La dépense, estimée d'abord à 7,700 fr., montera probablement jusqu'à 10,000 fr. La fabrique verse 3,000 fr., la commune 1,000, et une quête paroissiale a produit 3,000 fr.

[1] Duplessis, t. I[er], p. 556. — Ibid., p. 274 et 739.

M. l'abbé Legrand, le curé de la paroisse, a déployé un grand zèle en cette circonstance, et a mis à la disposition des travailleurs un matériel de 1,700 fr. qu'il amassait depuis plusieurs années.

Vibeuf a compté plusieurs prêtres zélés pour la maison de Dieu. Il y a cent ans M. de Monstrot, curé de 1726 jusqu'à 1760, fit faire l'autel, le tabernacle, les stalles et les lambris de chêne qui garnissent le sanctuaire. Il y ajouta quatre reliquaires renfermant des ossements des saints Pie, Placide, Colombe et Concordius, et des saintes Luce et Joconde. La reconnaissance inscrivit en lettres d'or : « F. de Monstrot, pastor, dedit 1758. » M. de Rune, son successeur, fit peindre sur le plafond un Saint-Martin que l'on dit être son portrait. Le pauvre curé est mort en Angleterre, exilé pour la foi.

Les anciens curés de Vibeuf qui veillent dans le chœur de l'église ont vu disperser leurs pierres tombales. Nous avons reconnu deux dalles ecclésiastiques du XIIIe siècle, l'une est dans le sanctuaire, l'autre à la porte du chœur. On lit sur cette dernière : « Chi-gist messire Charles de Channun* curé*..... jour de saint Quentin, qui lessa à Saint-Martin de Vibeuf*.... Priez Dieu pour l'âme de li. » Bon pasteur dormez en paix et puissent vos successeurs, en suivant vos exemples, conserver précieusement votre tombe.

La Révolution enleva à Vibeuf, non-seulement ses pasteurs, mais encore ses cloches, son presbytère et son vicariat. La cloche actuelle, du poids de 600 kilos, refondue par Cartenet, de Gueutteville, en 1834, a été bénite par M. l'abbé Lefrançois, ancien curé d'Offranville, et nommée Marie-Anne par M. le comte de la Myre et Mme de L'Escaud, d'Ouville-l'Abbaye.

Une vieille tradition prétend qu'autrefois les églises de Thibermesnil et de La Fontelaye, dépendaient de la paroisse de Vibeuf. On ajoute que La Fontelaye se sépara parce que le vicaire de Vibeuf avait refusé de la desservir dans un temps où le pays était couvert de loups affamés.

Vibeuf, de l'ancien doyenné de Bacqueville, est appelé Vibou dans le pouillé du XIIIe siècle, attribué à Eudes Rigaud. Il y avait alors un château sur cette terre, qui plus tard fut réuni à celles de Lindebeuf et de Thibermesnil. Le seigneur, toutefois, venait de mourir, car lorsque Pierre de Collemieu reçut le prêtre Raoul, il lui avait été présenté par les héritiers

du châtelain, « hæredes de Vibou. » La cure alors valait 60 livres et comptait 80 paroissiens. En 1738 il y avait 113 feux, aujourd'hui c'est une succursale de 700 habitants.

BOURDAINVILLE.

Aux sources de la Saâne, dans le frais village de Bourdainville, fut autrefois un vieux château assis sur une motte et entouré de fossés. La butte et la forteresse, détruites depuis cinq ans, ont légué à la prairie même le nom de *Seigneurie,* seule et dernière trace d'une puissance disparue. L'église alors était enfermée dans l'enceinte du château ainsi que les pauvres chaumières où vivaient les serfs de la glèbe.

La seigneurie est tellement tombée, que sans la tradition on n'en soupçonnerait pas l'existence. L'église seule est vivante, et très-vivante, puisque l'édifice vient d'être renouvelé de fond en comble. Ce n'était pas sans motif, car nous l'avons trouvé bien chancelant en 1851. Mais avant de décrire la construction nouvelle, racontons les derniers moments de l'ancienne.

Le chœur et la nef étaient modernes en grande partie. Il n'y avait d'ancien qu'une portion en grès, du XVIe siècle, et un vieux portail roman en pierre tufeuse, dont l'arcade était surmontée de fenêtres étroites. Nous regrettons la perte de ce vieux témoin de la première église. Il fallait le rajeunir et non le renverser.

Disons un mot du mobilier, puisque l'édifice manque. La chaire, comme celle d'Arques, est ornée de bâtons fleurdelisés, mutilés par la Révolution. On lisait sur l'autel de la Sainte-Vierge : « Cette décoration et contre-table ont été données par noble dame Suzanne de la Noe, en 1702. » Nous nous gardons bien d'en faire notre compliment de satisfaction à Mme de la Noe, car pour installer sa boiserie il lui avait fallu cacher une belle *Annonciation,* peinte sur mur, que l'on a retrouvée toute fraîche en démolissant l'église. Les seigneurs de Bourdainville ont toujours été bienveillants pour leur église. Les archives de la fabrique parlent d'une fondation faite en 1725, par messire Jacques-François de Martin, chevalier seigneur et patron-honoraire de Bourdainville, en faveur de feu son oncle messire René-Vulfran Grard, abbé de La Crique, prêtre, curé de la paroisse de Touffreville-Esteville.

Sur le mur septentrional du chœur était une table de mar-

bre noir, encadrée dans une pierre blanche et portant cette inscription :

« Cy gist le corps de noble et discrette personne messire Nicolas Leroy, prestre, vivant official de Fescamp et curé de Pavilly, lequel a fondé en l'eglise de céans, une messe, chantée tous les vendredis, suivant contrat passé par devant Jacques Dodelin, tabellion royal en la vicomté de Cany, sergenterie de Canville, en datte du dimanche 1e jour d'aoust 1630, décédé le 16e jour d'octobre, en l'année 1636, et se fera la procession devant la dite messe, un cierge du poids de 3 livres sur le tombeau, et le jour de son décèds trois messes chantées à diacre et sous-diacre, et l'office des trespassés. »

En face, dans une fenêtre, était un vitrail de 1585, au bas duquel on voyait un chanoine en prières. Cette même année la fabrique fit l'acquisition d'un plat en cuivre destiné aux quêtes du trésor, autour duquel on lit : « Sire Jehan Cavelier, trésorier de Bourdainville, 1585. »

Ce brave trésorier avait pour parent un directeur de la monnaie de Henri III, car en creusant les fondations de la nouvelle église, on a trouvé une longue et large pierre recouvrant deux squelettes enfermés dans le même tombeau. On lisait sur le couvercle : « Cy-gist honorable homme Jordan Cavelier, de son vivant monnoyeur de France en la Monnaye de Rouen, lequel décéda le ..... 158.... »

Les archives du presbytère conservent les statuts d'une Charité nouvellement établie « en l'honneur de Monseigneur saint Pierre, patron de la paroisse, de Monsieur saint Fiacre et de Monsieur saint Clair. » Cette pièce, approuvée par le cardinal de Bourbon, porte la date du 28 décembre 1577.

Les fondements de l'église neuve furent creusés au mois de juin 1851. En pratiquant cette fouille on a trouvé une quantité considérable de pavés, de tuiles à rebords et même une coupe de verre que les ouvriers ont mise en pièces. Il était évident qu'il y avait eu ici une construction mérovingienne, dont on reconnaissait les murs construits avec du tuf. L'inscription suivante, placée dans le chœur, rappelle la pose de la première pierre :

« L'an 1851, le 30e jour du mois de juin, M. Alp. Leclerc, curé de cette paroisse, M. Théodore Lepicard, maire, M. Balue, adjoint, cette première pierre a été bénite et posée par M. l'abbé Surgis, grand-vicaire du diocèse, en présence des membres du conseil de fabrique, des membres du conseil municipal, de M. Boucher, architecte ; de M. Bottard, entrepreneur, et d'un nombreux concours d'habitants de cette paroisse. »

Achevée en moins d'une année, la nouvelle église fut bénite le 24 mai 1852, par Mgr l'archevêque de Rouen, en présence de M. Leroy, préfet du département, dans une fête dont le pays conservera long-temps le souvenir. L'affluence fut telle, que l'on put quêter, ce jour-là, 1,500 fr. pour l'église. Il faut dire aussi qu'à la bénédiction du temple on avait uni celle d'une cloche dont l'inscription indiquera l'importance :

« Le 24 mai de l'an de grâce 1852, j'ai été bénite par Mgr Blanquart de Bailleul, archevêque de Rouen, primat de Normandie, et nommée *Charlotte-Madeleine* par messire Charles-Gabriel Lebègue, comte de Germiny, ancien ministre des finances, receveur-général de la Seine-Inférieure, commandeur de la Légion-d'Honneur, et par noble dame veuve Madeleine Compoinct du Boulhard, née de Vitermont, Me Alph. Leclerc, curé de cette paroisse, et M. Théod. Lepicard, maire. — Cartenet, fondeurs. »

L'église, dédiée avec tant de pompe, est une charmante petite construction ogivale, malheureusement étrangère à l'histoire et à l'archéologie. Une date certaine, un style connu n'eussent pas nui à l'élégance ni à l'économie de la construction, et nous engageons l'architecte, qui a fait preuve de goût, à se livrer à des études sérieuses sur l'art chrétien. Il y gagnera beaucoup et nos églises aussi.

L'appareil est en brique rouge, faite à Auffay, les portes, les fenêtres et les corniches sont en bonne pierre de Saint-Gervais. Le pignon de l'ouest est heureux, sauf la rose qui n'est pas assez ouverte. Le pavage de la nef est en pierre et celui du chœur en belles dalles de Liais. Nous préférons ce système de pavage à tous les autres. C'est le plus riche et le plus convenable pour une église. Les trois fenêtres de l'abside sont ornées de vitraux représentant *saint Pierre, sainte Madeleine* et *Jésus en Croix,* dus à la générosité de M. Lepicard. Ces peintures modernes sont l'œuvre de *M. Beaudouin, peintre-verrier à Rouen.*

La construction de cet édifice, parfaitement accommodé à sa destination, n'a coûté que 35,000 fr., dont la fabrique n'a versé que 4,000 fr. Le reste a été payé en grande partie par des quêtes et des souscriptions. On cite, parmi les bienfaiteurs, Mme du Boulhard et Mme d'Esclavelles, mais le donateur principal, ou pour mieux dire le fondateur réel, c'est M. Théodore Lepicard, de Rouen, maire de la commune et membre du conseil d'arrondissement d'Yvetot. Comme magistrat il a rempli toutes les formalités administratives, comme chrétien il a com-

ble le déficit du budget paroissial. Si bien que l'on peut appeler cette église l'enfant de sa foi et de sa charité.

L'église de Bourdainville, d'abord seigneuriale comme toutes les autres, fut cédée au XII[e] siècle à Gautier de Coutances, archevêque de Rouen, par Gautier de Bordenville, seigneur du lieu. Ce gentilhomme l'avait un moment usurpée par le droit de la force. Gautier, qui venait de faire reculer le roi Richard, au Cœur-de-Lion, n'était pas d'humeur à broncher devant un hobereau de village. Après plusieurs tentatives il amena le sire de Bourdainville à composition. La charte de concession fut signée par Jean Fessart, maire de Rouen [1]. Gautier ne conserva pas long-temps sa conquête, il en céda immédiatement le patronage et la dîme au chapitre de sa cathédrale. Il y mit pour condition que l'on ferait une honnête pension au prêtre qui desservirait la paroisse, et que l'on tirerait la somme de cent sous pour l'anniversaire de sa mère, et la moitié de ce qui resterait pour celui de l'archidiacre Richard son neveu [2]. Les deux chartes, expédiées pour ce sujet, se voyaient encore dans le chartrier des chanoines au temps de Pommeraye.

Bourdainville est appelé *Burdoni villa* par Gautier de Coutances [3], Bardeville par Eudes Rigaud, Bordinville par Pommeraye, et Bourdinville-la-Chaussée par Duplessis. Ce surnom indiquerait le passage d'une voie romaine. Ce bénéfice valait 30 livres sous saint Louis, et possédait 75 paroissiens. Les prêtres Gauthier et Michel en furent alors les curés successifs. Tous les pouillés, depuis celui de Rigaud jusqu'à celui de Lavergne de Tressan, en attribuent le patronage au chapitre. En 1738 on y comptait 82 feux, aujourd'hui c'est une succursale de 550 habitants.

ECTOT-LES-BAONS.

Nous voici en pleine propriété de Fontenelle, car ce vénérable monastère possédait ici un grand espace de terre. Quatre paroisses dépendaient de sa juridiction pastorale et judiciaire : les Baons, Flamanville, Veauville et Ectot-sur-les-Baons, vieilles donations faites au temps des rois mérovingiens, ravies par les Danois païens et restituées par les Normands

[1] Duplessis, t. II, p. 670. — [2] *Hist. de l'église cathed. de Rouen*, par Pommeraye, l. V, c. V, p. 582. — *Gall. Christ.*, t. XI, p. 58. — [3] Id., ibid.

chrétiens [1]. De tous ces villages Ectot resta surtout très-fidèlement uni au grand monastère fondé par le bienheureux Wandrille et illustré par tant de saints pontifes. Les archives de l'abbaye, réfugiées au dépôt de la Seine-Inférieure, montrent huit liasses de papiers concernant la cure et seigneurie d'Hectot-les-Baons, et tous les pouillés diocésains ont successivement enregistré le droit de présentation monastique.

L'église qui nous est restée est peu de nature à honorer les décimateurs et les patrons. Le chœur est une construction en silex du XVIIe siècle, remaniée au XVIIIe. Il n'y reste de vraiment respectable qu'une belle fenêtre ogivale, placée au chevet, et qui, malgré les révolutions architecturales, a conservé ses lancettes et ses roses du XIIIe siècle. C'est la sœur des fenêtres terminales de Sainte-Marie-des-Champs et de Saint-Clair-sur-les-Monts, ses deux voisines. La nef, en brique et en silex, dut être reconstruite en 1778 ; mais la partie monumentale, celle qui fait honneur aux paroissiens, c'est le clocher, tour carrée en pierre placée au portail. On voit que nous approchons ici du bassin de la Seine, car la double influence des carrières de pierre et du mouvement du XVIe siècle s'y fait sentir. Cette tour quadrangulaire est surmontée d'une flèche octogone, également en pierre, et flanquée de quatre clochetons qui doivent dater de 1600 ou environ. Malheureusement le blanc clocher est tout émaillé de briques rouges, mauvais raccommodage moderne qui déshonore l'œuvre des anciens. Il semble que l'on ait tenu à n'épargner aucun outrage à la pauvre pyramide chrétienne, car, en 1783, on a jugé à propos de percer à ses pieds une porte carrée qui fait mal à voir ; ajoutons que le 10 ventôse an II, on descendit la cloche d'Ectot-les-Baons pour la fonderie nationale.

L'intérieur de l'église ne renferme guères qu'un tableau qui soit digne de notre attention. C'est une toile assez mal entretenue et encadrée dans un rétable du temps de Louis XIV. *L'Assomption de la Sainte-Vierge,* qui est la fête patronale de la paroisse, y est dramatiquement représentée. Le mystère est complet. Au bas les apôtres regardent dans le tombeau vide. Leur figure est pleine d'expression et de caractère. En haut la Vierge est enlevée par les anges qui semblent se jouer dans

[1] « Restaurat per Dacos (Danos sans doute) perdita : Esquetot super Banna cum ecclesiâ et pertinentiis. » *Neustria pia*, p. 167.

les airs. Tous paraissent déjà connaître les joies du ciel vers lequel ils marchent. Bons marguilliers d'Ectot, entretenez donc ce tableau qui périt d'humidité.

Le cimetière, qui porte et l'église et les tombes, est couvert d'herbe, emblème de la fragilité, et entouré de chênes, symbole de l'immortalité. C'est qu'il y a l'un et l'autre dans les dortoirs chrétiens : la mort et la vie.

Ectot, surnommé les Baons à cause du voisinage de la vieille vicomté des Baons-le-Comte, est appelé dans une charte du XIe siècle *Esquetot super Banna*, et simplement *Esquetot* dans un pouillé du XIIIe. L'abbé Saas, dans le pouillé de 1738, dit *Ectot-sur-les-Baons*; Frémont et Dezauche, dans leur carte de 1785, Ectot-sur-les-Banes; Duplessis, en 1740, reconnaît trois orthographes : *Ectot*, *Hectot* et *Equetot-sur-les-Bancs*; aujourd'hui enfin le nom officiel pour l'Église comme pour l'État, est *Ectot-les-Baons*. Cette paroisse comptait 120 communiants en 1250, 70 feux en 1738 ; à présent c'est une succursale de 600 habitants.

BAONS-LE-COMTE.

Baons-le-Comte est une vieille cour royale des temps féodaux, un véritable banc du roi, comme on dirait en Angleterre. Il y avait là prison et haute-justice, plaids et grands jours, foires et marchés. C'était aussi la jonction de plusieurs routes, le centre du mouvement militaire et commercial de l'ancien régime. Les habitants ont encore conservé le souvenir du vieux chemin d'Arques, de cette voie que suivit, en 1053, Guillaume-le-Bâtard, quand il alla comprimer la révolte de son oncle Guillaume de Talou. Cent ans après l'événement, maître Robert Wace, le chapelain du roi d'Angleterre, n'avait pas oublié ce passage du guerrier qu'il a soin de rappeler dans son Iliade chevaleresque.

« Semblant fit d'aller a Roenn
Quant il vint à Punt-Audemer,
A Chaudebec ala passer
De Chaudebec as Bans-le-Cunte [1]. »

Le seul nom de Baons indique une publication solennelle qui se faisait ici comme en une haute cour de justice. Le nom et la chose avaient si fortement frappé l'esprit des populations, que dans leur pensée ils l'appliquèrent aux contrées envi-

[1] *Le Roman du Rou et des ducs de Normandie*, t. II, p. 15, édit. Pluquet.

ronnantes, comme celui d'un point central et bien connu. Ainsi l'on dit depuis long-temps Ectot-les-Baons, Vauville-les-Baons, Ecretteville-les-Baons, etc. Quant au surnom de Comte il vient probablement de la dignité du bailli qui rendait ici la justice. Il n'est pas impossible que les comtes de Caux aient tenu sur cette plaine leurs gages-plèges et les assises de leur tribunal. Ce qui est très-sûr, c'est qu'après la conquête de Philippe-Auguste, les rois de France y tenaient leur lit de justice par eux-mêmes ou par leurs lieutenants; témoin cette charte de l'abbaye de Saint-Wandrille, délivrée en 1281, dans laquelle il est fait mention de « *la cort du roy notre seigneur as Bans* » le Comte.

Cette pauvre *cour royale* fut horriblement maltraitée par les Anglais pendant la terrible invasion du XVe siècle et au milieu des déchirements dont le pays de Caux fut le théâtre. A l'appui de cette assertion, nous citerons une quittance du 18 juillet 1452, extraite d'un manuscrit de la bibliothèque Nationale.

Henry Boudier, garde du scel de la vicomté de Caudebec, assure que « *Jehan-Thomas et Guillemin Desheaulx, huchiers, demourant à Caudebec, ont reçu du roy nostre sire, par les mains de honnorable homme Guy Rabachier, vicomte de Caudebec, la somme de douze livres tournois qui deubx leur étoient pour avoir fait certaines œuvres de leur mestier de hucherie, en la cohue du roy nostre dit seigneur, aux Bans-le-Comte, à quoy ils ont fait et ouvré certains bans, siéges, parques, cayre et parquet pour les gens de la justice et pour l'honneur du roy, pour ce que ceulx qui y estoient enparavant avoient esté démolis et rompus par les Anglois durant la guerre.* » L'expertise et le toisé du travail avaient été faits par Pierre Braquehaie, *carpentier,* et Robin d'Oissel, huchier, d'après les ordres du vicomte et des officiers du *roy*.

La cure des Baons-le-Comte fut toujours la propriété de l'archevêque de Rouen. C'est à lui que l'attribue le pouillé d'Eudes Rigaud, en 1260. Nous sommes porté à croire que ce droit lui venait d'une mission apostolique ou d'une donation mérovingienne, faite au temps de saint Romain, car ce saint évêque est patron de l'église et il fut sans doute un des premiers bienfaiteurs temporels et spirituels de ce pays. Aussi le saint pontife est-il représenté dans le chœur par une vieille statue de pierre, du XIVe siècle, vêtu de l'aube, de la tuni-

celle, de la planète, du manipule et de la mitre. Le prélat enfonce son bâton pastoral dans la bouche béante d'une gargouille.

Toutefois, comme cette terre des Baons était très-féodale et qu'elle paraissait relever plus immédiatement de la couronne de Normandie, elle devint bientôt le sujet d'une contestation. Le pouillé attribué à Eudes Rigaud et copié par Ange Godin, les archives de l'archevêché de Rouen, nous ont gardé le souvenir de cette querelle de 1331. Le roi, en sa qualité de duc de Normandie, ayant jugé à propos de contester au successeur de saint Romain, ses droits sur ce bénéfice, l'affaire fut portée devant l'échiquier de Normandie. Dans sa session de Saint Michel, ce tribunal décida en faveur du métropolitain. Duplessis ajoute, d'après de vieilles archives qu'il a consultées, que l'on représenta au duc de Normandie, que l'information qui précédait le jugement de 1331, avait été mal faite et qu'il fallait en ordonner la révision. Ce qui fut fait, mais en vain, car un nouvel arrêt de l'échiquier, tenu à Rouen, au terme de Pâques 1349, confirma de nouveau les droits archiépiscopaux et éteignit pour toujours les prétentions royales [1]. Depuis ce temps tous les pouillés diocésains ont constaté les droits de l'archevêque.

De l'église du XIIIe siècle, possédée par Rigaud, il ne reste que quelques fragments tels que les contreforts de la nef et du chœur et l'arcade du crucifix, dont le tore, soutenu par des têtes, paraît appartenir à la transition. Les murailles et les fenêtres du chœur ont été remaniées au XVIe siècle. Ce siècle du mouvement fit aussi dans le sanctuaire un joli *larabo* d'un style fleuri et très-élégant.

La nef, sans caractère, est suivie du clocher, corps-carré en silex avec contre forts de brique, élevé vers 1740. Ce clocher, comme tous les autres, perdit ses cloches dans la tourmente révolutionnaire. Mais une touchante cérémonie lui a rendu cette année une sonnerie meilleure. Le 6 août 1850 fut un jour mémorable pour l'église et les habitants de la paroisse des Baons-le-Comte. Ce jour-là on bénissait une cloche de 850 kilogrammes, fondue à Gueutteville par les frères Cartenet, et nommée par M. Fessard et Mme Louis Quesnel.

Baons-le-Comte appelé Bans-le-Comte dans les pouillés des

[1] Duplessis, t. Ier, p. 311

archevêques Rigaud et de Tressan, comptait 70 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une simple chapelle vicariale de 600 habitants.

Duplessis mentionne à Baons-le-Comte une ancienne léproserie sous le nom de Saint-Éloi et de Sainte-Marguerite, qui était à la présentation du seigneur du lieu. Les archives départementales, qui possèdent beaucoup de titres sur ce bénéfice, lui donnent le nom de Sainte-Marguerite. Parmi les pièces qui concernent cette chapelle, on voit des collations bénéficiales qui remontent jusqu'à 1532.

Bon nombre d'abbayes possédaient des terres, des rentes et des droits aux Baons-le-Comte. Le cartulaire du Vallasse [1] atteste que ce monastère y avait reçu des biens-fonds par des chartes de 1207, 1224, 1229, 1240 et 1245. Le *Neustria pia* cite une charte de Saint-Wandrille, par laquelle Guillaume-le-Conquérant rendant aux moines les biens perdus par la fureur des Danois, leur donne la dîme de la coutume du marché des Baons et la mouture du moulin du lieu [2]. Vers 1140, l'archevêque Hugues d'Amiens leur confirma, avec la dîme du marché des Baons, la dîme du marché de Dieppe [3].

ETOUTTEVILLE.

Nous touchons à une terre célèbre dont le nom est semé dans toute notre histoire et par tout le monde féodal. La France et l'Angleterre, la Normandie et la Sicile, Rome et Jérusalem, l'État et l'Église, ont connu de ce nom des prêtres et des chevaliers, des gouverneurs et des diplomates, des abbés et des prélats, des guerriers et des pèlerins. Etoutteville *sur la mer,* de l'aveu même du plus docte des Normands [4], est le chefmois d'une famille illustre qui commence à Rollon pour finir à François Ier, qui sort de la barque d'un pirate pour se perdre dans la royale famille des Bourbons. Cette race noble traverse avec honneur les siècles glorieux comme les époques défaillantes de notre histoire. Etablis à Valmont dès l'origine des temps chevaleresques, les Etoutteville nous apparaissent au sommet de cette forteresse normande comme des aigles qui du haut d'un rocher volent à tous les points de l'horizon, remplissant le monde du bruit de leur brillant passage.

[1] Arch. départ., copie du XVIe siècle. — [2] « Decimam theloncі de Banceis, » p. 167. — [3] « Decimam theloncі mercati de Banceis. » — Cartulaire de Saint-Wandrille, p. 2,005. — [4] M. Aug. Leprevost dans ses notes sur Orderic Vital.

Mais si Valmont fut le tombeau de cette race guerrière et sacerdotale, Etoutteville lui prêta son nom. Le château, qui représente aujourd'hui ce renommé village, n'est pas digne de son passé. C'est un pavillon en brique orné de tourelles et construit dans le temps où Henri IV traversait le pays à cheval et l'épée au poing.

Ce castel est situé au Plainbosc, hameau populeux dont le nom indique une récente culture. Nous pensons que si l'on veut trouver à Etoutteville la roque-forte qui a donné son nom à toute une légion de chevaliers normands, il faudra diriger ses recherches vers les antiques et solennels terrassements du *Bois des Mottes*. Là, sous des halliers, se cachent des douves profondes dont la triple enceinte enserre une motte de 10 mètres de hauteur, vieux donjon couronné de chênes et de sapins d'où la vue plane sur tout le pays d'alentour. A présent les paisibles habitants des campagnes mènent leurs promenades et leurs jeux des dimanches, là où les serfs toujours armés donnaient et recevaient la mort. Lorsque nous avons visité le *Bois des Mottes* en juin 1851, il a été impossible de nous retracer le plan de ces vieilles fortifications couvertes de taillis et que les renards seuls pouvaient explorer alors.

Quoique retranchés dans leur puissant château de Valmont, les Etoutteville durent tenir à honneur de conserver cette propriété, l'origine de leur famille. C'est cette pensée, à défaut de renseignements historiques, qui nous fait attribuer à ces chevaliers chrétiens la fondation du prieuré d'Etoutteville. Les fondateurs de l'abbaye ne pouvaient oublier l'église de leur baptême.

Les archives départementales de la Seine-Inférieure, cette grande source de notre histoire locale, renferment un mémoire rédigé en 1610, qui atteste l'obscurité des origines de notre prieuré. Cependant il relate une tradition que nous devons consigner ici pour le plaisir du lecteur. Il est bien entendu que nous citons cet acte simplement et sans contrôle. Nous racontons et nous ne critiquons pas.

Mémoire [illegible] du prieuré ou chapelle d'Estoutteville.

Et [illegible] quelques diligences que l'on aiant [illegible], [illegible] sur la fondation ou institution.

Reste [illegible] et anciens, décédés depuis 80 ans, [illegible] à leurs successeurs à présent vi- [illegible] à la postérité, du récit de leurs

ayeulx et bisayeulx, lesquels croyent au dire de leurs ancestres que ung nommé de Estoutteville estoit ung seigneur de grande authorité, lequel s'estoit révolté avec tous ses subjets contre le duc de Normandie, qui pour lors était roy d'Angleterre, et rendit ung combat en une campagne [1] proche de l'église et paroisse de Estoutteville, où estant mort et sa troupe deffaicte, le roy dota ceste chapelle pour les âmes des morts en la bataille [2], et à ce moyen serait célébrée une messe tous les dimances de l'année, aux festes de Notre-Dame et de Saint-Nicolas, et fut lors augmenté derrière l'autel de la paroisse de Estoutteville, une forme de chapelle en laquelle se célèbre le service divin qui s'y continue encore de present (1610) [3]. »

Quoi qu'il en soit de cette histoire, le prieuré d'Etoutteville dut être établi vers l'époque de la conquête de l'Angleterre, ce temps de la plus haute prospérité normande. Chose certaine, c'est qu'il fut confié à des moines de Cluny, à qui les sires de Mortemer et les comtes de Buckingham venaient de donner les prieurés de Mortemer et de Longueville. Les sires de Warenne les avaient appelés dans le même temps à la direction de Saint-Pancrace de Lewes, qu'ils venaient de fonder en Angleterre.

Duplessis [4], et après lui M. Bonnin [5], font du prieuré d'Etoutteville un membre de l'église métropolitaine de Cantorbéry. Ils prétendent que les puissants fondateurs avaient fait cette donation au chapitre, à une époque qu'ils ne citent pas, et le Bénédictin va jusqu'à s'autoriser du nom même de saint Thomas-le-Martyr, sous lequel était connue l'église d'Etoutteville. A proprement parler nous n'avons rien de positif à objecter à ces assertions d'un religieux qui avait fait sur les églises du diocèse de Rouen une étude toute particulière [6].

Venu après une Révolution qui a tant détruit et tant dispersé, nous ne possédons, sur le prieuré d'Etoutteville, aucun document antérieur au XIIIe siècle. C'est dans le précieux registre des *Visites pastorales,* que nous avons trouvé ce que nous savons de mieux sur l'histoire de cette maison ecclésiastique. Mais ici nos renseignements sont complets. Nous allons suivre respectueusement et pas à pas la trace lumineuse que le grand

[1] Il y a encore à Etoutteville une campagne que l'on appelle la *Plaine des Batailles.* — [2] Cette idée est conforme aux usages du moyen-âge. Guillaume-le-Conquérant fonda, sur le champ de Hastings, l'abbaye de Notre-Dame-de-la-Bataille ; Charles VII fonda, à Formigny, la chapelle de Saint-Louis, etc. — [3] Arch. départ. — Chartreux de Rouen. — Liasses du prieuré d'Estoutteville. — [4] *Descript.*, etc., t. Ier, p. 162 et 452. — [5] *Regest. visit.*, p. 210. — [6] *Hist. litt. de la Congrégation de Saint-Maur,* par dom Tassin.

pontife a laissée derrière lui, au travers de cette nuit épaisse qui, au moyen-âge, comme dans l'antiquité, couvre le pays que nous explorons.

Pendant vingt années de son épiscopat de 1248 à 1269, Rigaud visita quatorze fois la maison ou prieuré d'Etoutteville, qu'il nomme indifféremment *Estota-villa*, *Estoteville*, *Estoutevilla* et *Estoutteville*. Presque à chaque fois c'était après Ouville qu'il faisait cette inspection. Souvent lui-même y venait en personne ; plusieurs fois cependant il s'est fait apporter les comptes du fermier chez les chanoines d'Ouville. Cela venait de ce que chez les moines du prieuré d'Etoutteville il ne trouvait ni à coucher ni à manger.

Selon toutes les apparences, Rigaud dut visiter Etoutteville dès la fin de 1247, mais comme les huit premières pages de son journal sont malheureusement déchirées, nous ne pouvons connaître ni le fait, ni le résultat.

La première visite bien constatée de ce grand inspecteur du XIIIe siècle, eut lieu le 10 des calendes d'octobre de l'année 1248. Il trouva au prieuré deux moines qui se servaient de matelas et qui mangeaient de la viande, double faute contre la règle, dont il les reprit sévèrement [1]. Revenu à Ouville le 4 des nones de décembre 1249, il ne visita pas Etoutteville parce que le prieur était absent ; il ne s'en fit pas moins payer le droit de visite, qui allait ordinairement de 6 à 11 livres [2].

Le 11 des calendes de juin 1251, il trouva la situation empirée. Le moine était décédé vers Noël 1250, le prieur restait seul, mangeait de la viande et jouissait d'un revenu d'environ 140 livres. Il lui enjoignit de se procurer un compagnon pour l'Assomption [3]. Le 3 des nones d'octobre 1253 le pontife était de retour et le compagnon était arrivé. Rigaud leur enjoint d'en faire venir un troisième pour la fête de Noël. C'était le nombre canonique voulu par le fondateur. Ils ne jeûnaient point, et ne lisaient jamais les statuts du pape Grégoire IX. Rigaud les reprend de toutes ses forces. Il constate qu'ils devaient 24 livres, mais qu'ils jouissaient des dîmes de la paroisse et de 60 acres de terre [4].

Le 4 des ides de mars 1254, il trouve à Etoutteville deux moines *ordinis* [illegible], sans [illegible] des religieux cluniaciens

[1] *Regest. visit. archiep. Rothom.* p. 9. — [2] Ibid. p. 58. — [3] Ibid. p. 110. — [4] Ibid. p. 171.

de Lewes. Les revenus ne suffisaient point pour en entretenir trois ; ils devaient 20 livres et n'avaient pas payé leur douzième à l'abbaye-mère. Rigaud interroge le prieur en présence de Pierre d'Aumale, chanoine de Rouen, et de Guillaume de Denestanville, curé de Doudeville et doyen de Canville. Le prieur prétexta les privilèges de son ordre, qui, en effet, est appelé dans un pouillé de Rouen l'*exemption de Cluny* [1] ; mais après cette protestation, faite pour la forme, il se soumit à l'enquête, Rigaud ajoute qu'il trouva tout en assez bon état. Cette note est remarquable chez un homme sévère. L'honoraire de sa visite lui fut payé 104 sols 6 deniers [2].

Deux ans après tout était bien changé, le 16 des calendes de janvier 1256 il trouve un prieur processif, dissipateur, qui ne célébrait jamais, soit par négligence soit par la conscience de son indignité, et qui vivait habituellement dans l'interdit et l'excommunication. Je ne demande pas s'il le chapitra vertement [3].

Pour remédier à ce désordre, le prieur de Lewes, qui d'Angleterre pouvait difficilement veiller sur cette maison normande, dans un temps où la guerre était fréquente et où les chemins de fer et les bateaux à vapeur n'existaient pas encore, crut se tirer d'affaire en affermant la maison d'Etoutteville, d'abord à Jean de Flainville, en 1257, puis à un clerc nommé Gillebert de Veauville. Mais le remède fut pire que le mal ; au lieu de trois moines exigés par le réglement, Rigaud, dans sa visite du 4 des ides de janvier 1259, n'en trouva qu'un seul accompagné de deux laïques préposés par Gillebert de Veauville. Le moine était bien du prieuré de Lewes ; mais tout était en mauvais état. Alors il fit saisir les biens du prieuré par le vicomte de Maulévrier, jusqu'au parfait rétablissement des choses. Sa procure lui fut payée 10 livres 8 sols [4].

Le 8 des calendes de juin 1262, Rigaud trouva deux moines de Lewes et un gardien laïque préposé par Gillebert de Caux, qui avait affermé à vie l'exploitation du prieuré [5].

Le 7 des calendes de novembre 1263, Rigaud trouve le prieuré d'Etoutteville dans un misérable état, tant au spirituel qu'au temporel. Il y avait toujours deux moines de Lewes et un Anglais nommé Robert, qui servait les moines aux frais de

[1] Pouillé attribué à Raoul Roussel. — [2] *Regest. visit.*, p. 210. — [3] Ibid. p. 266. — [4] Ibid., p. 354. — [5] Ibid., p. 432.

Gillebert de Caux, fermier de la maison. Rigaud ordonna à Robert de faire les réparations; toutefois, par provision, il fit saisir les biens du prieuré par le doyen de Canville. Déjà dans la visite précédente il avait fait saisir 50 livres. Il ordonna en même temps au curé et au trésorier de la paroisse de réparer et d'orner leur église, qui était en mauvais état [1].

En 1265 la triste situation du prieuré continue, et en janvier 1266 le temps n'avait fait qu'amonceler les ruines. Elles étaient arrivées à un tel point, qu'il fut obligé de se retirer à Ouville pour trouver une table et un lit. Le curé d'Etoutteville, Robert Lemoisdier, et Guillaume Panher, fermier de la maison, lui payèrent ses honoraires. Il fit promettre, par serment, aux deux fermiers, de ne pas solder Gilbert de Veauville, et de conserver la nourriture des deux moines, laquelle s'élevait à 20 sols par semaine [2].

En 1268 et en 1269, cette misérable condition continuait toujours [3], et Rigaud n'eut pas la consolation, avant de clore son registre, de montrer en bon état le prieuré d'Etoutteville, cette pauvre colonie anglo-normande que la maison mère laissait végéter dans un état humiliant.

Toutefois je me trompe, le prieur de Saint-Pancrace de Lewes ne perdait pas de vue cet enfant d'outre-mer. Les annales de sa maison en font foi. Guillaume de Fauville, normand de nation, cauchois d'origine, n'oublia pas sur la chaire de Saint-Pancrace une maison de sa patrie, voisine de son berceau. Guillaume arrivé comme prieur, en 1257, mourut en 1268. Dans son testament, qui prouve une grande fortune et une haute générosité, il donna 100 livres sterlings pour racheter le prieuré d'Etoutteville, qui était engagé [4]. Il est évident que le bon religieux avait en vue la saisie arrêt de cet établissement, faite à deux reprises par l'archevêque de Rouen [5]. Malheureusement l'absence de documents historiques ne nous permet pas de dire ce que fit le successeur de Guillaume de Fauville.

[1] *Regest. visit.* p. 473. — [2] Ibid., p. 518 et 565. — [3] Ibid., p. 601 et 630. — [4] *Item ad recuperandum prioratum de Stuteville impignoratum* c *libras sterlingas.* — Extrait du mss. intitulé *Annales conscripta a monacho quodam de Lewes a Christo nato ad annum* 1312. — [5] *On the early History of Lewes Priory* by W. H. Blaauw, dans les *Sussex Archaeological collections*, v. II, p. 29 et 32.

Après l'éclatant sillon de lumière jeté sur l'obscure maison d'Etoutteville, par le *Registre des Visites pastorales,* cette lampe du XIIIe siècle, nous retombons dans une nuit profonde jusqu'au XVIe, où commencent les archives écrites. Le XIVe et le XVe siècle, si agités et si dissolvants, avaient fait perdre la chaîne des traditions, au point qu'en 1540 on ne savait plus qui était le vrai propriétaire du prieuré d'Etoutteville. L'archevêque de Rouen à qui revenait naturellement ce droit, comme le représentant de l'Eglise [1], y pourvut en 1540, en 1562 et en 1575, mais il conférait ce bénéfice à des laïques, ce qui parut irrégulier même à ses yeux. Aussi le cardinal de Bourbon, Charles Ier du nom, revenant sur ces actes consommés dans l'ignorance, réunit le 27 décembre 1575, le fief et le prieuré d'Etoutteville à la Chartreuse de la Rose, située à Rouen, pavé de Saint-Hilaire [2]. Cette concession, il est vrai, ne fit pas revivre le pauvre monastère expirant, mais dans l'intention du pontife elle était faite en considération des biens qu'il avait perdus en Angleterre. « La donation du prince-archevêque, dit Duplessis, fut ratifiée le 28 janvier 1576, par le chapitre de la cathédrale, et au mois de décembre 1577 par le roi Henri III. Cependant comme il s'était trouvé quelque défaut dans le décret d'union, le cardinal fit procéder à une union nouvelle, en 1589. Un particulier, homme marié, qui jouissait du bénéfice, intenta procès aux Chartreux, pour y être maintenu. L'affaire fut renvoyée au Parlement de Paris, où elle fut jugée en faveur des religieux, par arrêt du 29 janvier 1600. Un moine de Cluny se présenta ensuite comme pourvu du même bénéfice ; il perdit son procès au Parlement de Rouen, en 1604, et fut renvoyé par le conseil privé, en 1605, au Parlement de Paris, où il asquiesça enfin.

» Les Chartreux eurent encore dans la suite un autre procès à soutenir sur les droits de leur prieuré, contre les sieurs Raoul Bretel, sieur de Grémonville, président au Parlement de Rouen, et Georges Langlois, sieur du Plainbosc, premier président de la chambre des comptes de la même ville : mais par arrêt du Parlement de Paris, le 2 juin 1646, les Chartreux furent maintenus en possession de la qualité de patrons de l'église d'Etoutteville et de seigneurs hauts-justiciers, dans l'étendue de leur

[1] Arch. dép. — Chartreux de Rouen. — Liasses d'Etoutteville. — [2] Duplessis, *Descript.*, t. Ier, p. 162.

lief, et défenses furent faites aux sieurs Bretel et Langlois, de s'attribuer dans cette église aucuns droits honorifiques [1] »

Lorsque la Chartreuse de la Rose fut réunie à celle de Saint-Julien, Etoutteville subit le même sort, et le dernier acte que ce prieuré ait joué dans l'histoire, ce fut la rédaction d'un magnifique terrier in-folio, relié, que l'on voit aux archives départementales, et qui porte ce titre :

« Terrier du prieuré et haute justice d'Etoutteville, scitué et ayant un chef-mois et manoir seigneurial en la paroisse d'Etoutteville, ayant ses extensions ès-paroisses de Vauville-les-Baons et Yvecrique, auquel prieuré et haute-justice est attaché les droits de seigneur-patron et nominateur au bénéfice-cure du dit lieu d'Etoutteville, droit de moulin-à-vent, de colombier, de reliefs, treizième, rente seigneuriale et tous autres droits, qu'à tel fief et haute-justice appartiennent par la coutume et pays de Normandie, et appartient à messieurs les religieux-chartreux de la Chartreuse de Saint-Julien, à cause de l'union faite à leur ancienne Chartreuse de la Rose, confirmée, louée et approuvée par Henry, roi de France et de Pologne, en décembre 1577, où l'on voit qu'avant ladite union, ce même prieuré et haute-justice était prétendu dépendant d'une abbaye ci-devant assise en Angleterre, au diocèse de Cantorbérie, et dont le nom était inconnu. »

On voit ici dans quelle ignorance profonde des destinées de notre prieuré étaient tombés, non-seulement les feudistes du siècle dernier, mais encore les moines et les clercs du temps de François Ier et de Henri IV. Nos archives départementales démontrent clairement que l'on ne savait que balbutier vaguement les noms de monastère, d'Angleterre et de Cantorbéry. Les six liasses de papiers modernes, conservées au dépôt départemental, attestent qu'aux XIVe, XVe et XVIe siècles, les plus profondes ténèbres se répandaient sur le prieuré et que le plus grand désordre régnait dans ses affaires. Nous l'avouons franchement pour notre compte, il nous aurait été bien difficile, même avec Eudes Rigaud, de reconnaître dans le nom barbare de Leaus, qu'il répète si souvent, le prieuré clunisien de Saint Pancrace de Lewes. Fort heureusement des relations récentes avec des antiquaires anglais, et notamment avec la Société Archéologique du Sussex, nous ont mis à même de découvrir les rapports de famille qui existaient entre ces deux monastères anglo-normands. C'est ainsi que l'archéologie du XIXe siècle tend à rétablir des liaisons créées au XIe par la religion et la politique. Les antiquaires, les moines du monde moderne, sont

[1] Duplessis, *Descript.* t. Ier, p. 162.

appelés à ressusciter les alliances fraternelles, fondées au moyen-âge par l'ordre monastique.

Les pouillés du diocèse de Rouen continuèrent à mentionner le prieuré d'Etoutteville. Ce fut à peu près tout ce qui resta de son existence : une ligne dans un catalogue. Probablement un chartreux de Saint-Julien de Rouen, continua aussi à porter le titre de *prieur d'Etoutteville,* afin de pouvoir nommer à la cure du lieu, car le droit de présentation était attaché à la dignité de prieur. Les Chartreux de Rouen venaient également de temps en temps visiter cette maison et y passer quelques jours, car le peuple se souvient d'eux et il montre dans la sacristie une porte par où ils se rendaient au chœur, ou plutôt à leur chapelle. Leur autel était au fond de l'église, distinct et séparé de celui de la paroisse. L'autel curial était au bas du chœur actuel, adossé à une cloison qui a disparu depuis la Révolution. Il existe encore une trace bien minime, mais bien démonstrative, de la propriété religieuse, frêle relique qui a survécu à des monuments plus imposants; je veux parler d'un plateau en plomb qui servait pour la quête et sur lequel on lit parfaitement : « *Chartreux de Saint-Julien de Rouen.* »

Ajoutons qu'ici, comme dans toutes les paroisses autrefois régulières, une partie de l'église est contiguë à une masure qui n'est autre que le prieuré devenu plus que jamais une exploitation agricole. La maison et les terres, vendues le 7 février 1791, furent achetées par N. Lasnon, 61,500 fr. Malgré cela la tradition lui conserve toujours son nom monastique.

Quant à l'église, qui servait tout à la fois aux religieux et aux paroissiens, elle est modeste et au-dessous du médiocre. En disant qu'elle est bien tenue, c'est l'éloge du pasteur que nous faisons, mais en ajoutant qu'elle est un des plus pauvres monuments du pays, c'est la critique des paroissiens que nous entendons faire.

La nef et le clocher ont été rebâtis vers 1736, pour la somme de 8,300 livres, ce n'est pas cher, mais il y en a pour l'argent. C'est une maçonnerie en brique et en silex et pas autre chose. La tour, au portail, est surmontée d'une mauvaise flèche carrée. Les archives du département conservent encore l'assiette de l'impôt qui fut mis alors sur les habitants [1]. En 1786, l'é-

[1] Arch. départ., dépôt de la préfecture, Chartreux de Rouen. — Prieuré d'Etoutteville.

glise étant reconnue trop petite, on songea à l'agrandir. Une réunion générale eut lieu le 11 février 1787, tous les propriétaires y étaient représentés, ainsi que les Chartreux et le comte de Germiny, seigneur du Plainbosc [1]. On y décida la construction des deux chapelles latérales, pour lesquelles les Chartreux donnèrent le terrain, et la fermière du prieuré une somme de 1,000 livres [2]. La sacristie fut construite dans la même campagne. Le chœur, travaillé à diverses reprises, n'a gardé d'ancien que les trois ogives du chevet, rebouchées par l'ignorance de la tradition et du symbolisme chrétien.

La Révolution a dépouillé cette église comme tant d'autres. Il y avait des caveaux, il est probable qu'ils auront été fouillés. Farin, sous Louis XIV, avait connu cette cave sépulcrale, il avait vu, dans le chœur, trois pierres tombales et il en avait copié les inscriptions. Elles n'existent plus aujourd'hui, et nous n'avons trouvé dans la nef qu'une grande dalle sans nom qui provient probablement du sanctuaire. Heureusement le digne prêtre de Saint-Godard a transcrit les trois épitaphes dans son *Histoire de Rouen*, nous les répétons d'après lui. Sur une tombe, où était gravé un chevalier, on lisait

« Ichi gist monseigneur Jean de Tonneville, chevalier qui trepassa l'an de grâce MCCCXX. Priez Dieu qu'il ait merci de s'ame. Amen. » Sur une autre tombe, sans doute historiée de la même manière : « Ici gît monseigneur Jean de Tonneville, chevalier, qui trepassa l'an de grace MCCCXX, la vegile de Saint-Pierre. Priez que Dieu ait merci de son âme. Amen. » Enfin sur une troisième tombe, où était gravée l'image d'une dame : « Ichi gît madame Isabel, dame du Pleinbosc, qui fut fame de monseigneur Jehan de Tonneville. Elle trepassa en l'an de grace MCCLXXX, le jour des Ames. Priez Dieu qu'il ait pitie de l'âme d'elle. Amen. »

On a pensé, avec raison, que cette église d'Etoutteville avait pris le nom de Saint-Thomas de Cantorbery, en souvenir de ce grand pontife, qui fut par excellence le martyr du XII[e] siècle ; mais nous ignorons s'il fut le protecteur de la paroisse ou du prieuré. A présent il est le patron de la paroisse, cela n'est pas douteux, mais un acte du 30 juin 1785, dit Notre-Dame et non Saint-Thomas d'Etoutteville. Tout nous porte à croire qu'avant 1175, le nom de la paroisse était Sainte-Marie.

Nous devons citer encore une bonne action. En 1761,

[1] Arch. départ., dépôt de la préfecture, Chartreux de Rouen. — Prieuré d'Etoutteville. — [2] Id., ibid. — [3] *Histoire de la ville de Rouen*, par Farin, V[e] partie, p. 60.

M. Lasnon, curé, de concert avec M. le président de Motteville, et Mme Cousin, de Rouen, fondèrent une maison d'école, desservie par des religieuses, chargées de fournir aux pauvres les livres et les médicaments nécessaires [1].

La cure d'Etoutteville valait, au curé Simon, 18 livres en 1250, et comptait 143 paroissiens communiants, selon M. Leprevost, ou 143 maisons selon Farin. Il y avait encore 133 feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 1,050 habitants.

Etoutteville n'a plus ni prieur ni châtelain ; mais il vit par la culture et par l'industrie. Emancipés des mille servitudes féodales qui entravaient la marche des affaires, ses laborieux habitants sont devenus industriels et agriculteurs. Ils ont acquis une aisance inconnue à leurs pères, car le bien-être est le fruit du travail ; aussi c'est à lui, après Dieu, qu'ils demandent le pain de chaque jour. D'une main ils tissent le coton et de l'autre ils labourent la terre, touchante union du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, qui procure aux hommes les biens d'ici-bas, dont la religion, la science et la vertu, leur apprennent à se servir. Le peuple d'Etoutteville est bon et religieux, puisse-t-il transmettre à ses enfans ces vertus héréditaires que j'ai admirées chez lui dans ma jeunesse.

Chapelle de Saint-Cosme. — Sur la paroisse d'Etoutteville, au hameau d'Etcimare, est située, sur le bord du chemin et à l'entrée d'une ferme, une chapelle dédiée à saint Cosme, qui le 17 avril 1795, fut vendue comme bien national, pour le prix de 6,100 livres. Elle doit dater de loin, car un fragment de mur m'a paru très-ancien. Toutefois elle a été remise à neuf vers 1825 par le propriétaire. Le public a conservé pour elle quelque dévotion, on y dit la messe aux Quatre-Temps et le 27 septembre, jour de saint Cosme, il y a affluence de pèlerins.

GRÉMONVILLE.

Grémonville est tout moderne. Un homme et un siècle font à peu près son histoire. Lorsque l'on a nommé M. d'Acquigny et le siècle dernier, tout est dit, sous le rapport monumental, car il serait injuste, pour le côté historique, de passer sous silence les Boucherat et les Bretel de Grémon-

[1] Arch. départ. — Liasses du prieuré d'Etoutteville.

ville, qui ont légué à l'église des fondations, des biens, des tombeaux, des inscriptions et de précieux souvenirs.

Mais tous ces noms mêmes, quelque grands qu'ils soient dans l'Église et dans l'histoire, sont dominés ici par le nom d'Acquigny, dont la piété, les bienfaits et les vertus sont écrits non sur des tables de marbre, mais sur toutes les pierres de l'église et dans le cœur de tous les habitants. Pierre-Robert Leroux d'Esneval, chevalier, baron d'Acquigny et du Bois-Normand, châtelain de Pavilly, vidame de Normandie, marquis de Grémonville, président à mortier honoraire du Parlement de Normandie, était l'avant-dernier héritier d'un nom illustre en Normandie, de ces Leroux d'Esneval qui ont fourni un surnom à plusieurs villages et qui ont construit à Rouen le royal hôtel du Bourg-Theroulde, une des gloires des arts et de la cité. Ce grand seigneur, digne fils des croisés, noble descendant des fondateurs du prieuré de Pavilly et des bienfaiteurs de nos monastères, n'a pas construit moins de sept églises dans le cours de sa longue et honorable carrière. On cite de ce nombre les églises d'Acquigny, du Bois-Normand, de la Villette, d'Yvecrique et par-dessus tout celle de Grémonville, l'enfant de sa vieillesse, qui fut comme le testament de sa vie pieuse et libérale, le résumé de son amour extrême pour la maison de Dieu. Depuis ces chevaliers priants du moyen-âge, que l'on décorait du nom de bâtisseurs d'églises[1], jamais gentilhomme n'aura mieux mérité ce titre au siècle dernier, et si j'en excepte lord Shrewsbury, en Angleterre, jamais personne ne l'aura mieux mérité même dans le nôtre. Au zèle pour la maison de Dieu, à l'amour de la décoration du sanctuaire, M. d'Acquigny joignait une tendre piété envers le Saint-Sacrement de l'autel, ce signe des prédestinés sur la terre, et une dévotion toute particulière pour les saintes reliques, cet autre cachet des élus. Aussi dans le cours de cette histoire nous le verrons, aux jours de fête, prier dès le matin dans les églises d'Yvecrique et de Grémonville, gager des chantres pour célébrer dignement les offices du jour et de la nuit, ériger des confréries, acheter des vases sacrés, obtenir des indulgences, et détacher de son garde-meuble les robes damassées de sa vertueuse épouse, pour en couvrir les ministres des autels. Mais surtout on le voit dépenser des

[1] Valeran de Meulan est appelé « *Struendarum ecclesiarum amator.* »

sommes immenses pour obtenir, des catacombes de Rome et du trésor des églises, les plus précieux vestiges des saints, puis envelopper ces restes sacrés dans des châsses et dans des reliquaires du plus grand prix. Tous les arts, tous les artistes, étaient mis à contribution par sa piété, pour honorer les amis de Dieu qui étaient aussi les siens. Le bois, la pierre, le marbre, le porphyre, l'or et l'argent furent employés par les sculpteurs, les graveurs, les doreurs, les orfèvres et les bijoutiers.

M. d'Acquigny, après avoir vécu de la vie des justes, mourut de la mort des saints, en 1790, la veille de la Révolution française. Dieu devait à ses vertus de le dérober au spectacle des horreurs qui allaient commencer et à la vue des profanations qui allaient souiller les sanctuaires construits par ses mains. Il fut inhumé à Pavilly, dans la chapelle du château d'Esneval, qu'il avait bâtie, dotée et embellie. Puisse la terre de Pavilly, tombe et berceau de ses aïeux, ne donner jamais au monde et ne recevoir dans son sein que d'aussi précieux trésors de grâces et de vertu! — Après ces préliminaires sur le fondateur parlons de la fondation.

Ce fut en 1774, la première année du règne si prospère et pourtant si tristement terminé du vertueux Louis XVI, que M. d'Acquigny conçut le projet de la reconstruction totale de l'église de Grémonville. Evidemment l'ancienne était misérable et peu digne de Dieu, pour que ce grand ami de Jésus-Christ, au sacrement de l'Autel, conçût le coûteux projet de rebâtir son temple. Quelles que fussent les idées de ce temps sur l'architecture du moyen-âge, on peut répondre que M. d'Acquigny aimait trop la beauté de la maison de Dieu, pour détruire un monument consacré au Seigneur par la piété de ses ancêtres. Il faut donc écarter à ce propos toute idée monumentale, tout regret archéologique.

Il venait de perdre sa très-chrétienne épouse, Catherine Clerel de Rampen, baronne du Bois-Normand, lorsque en janvier 1774 il voulut consacrer à Dieu ce qui lui restait de plus précieux de cette sainte femme, en offrant sa robe de noces pour en faire un ornement *d'étoffe d'or,* composé de trois chapes, d'une chasuble et de deux tuniques. « C'était, ajoutait-il, pour qu'elle ait part aux prières de l'Eglise. Ledit

ornement devait être déposé au château jusqu'à ce qu'il y ait une église bâtie avec une sacristie [1]. »

Le 10 avril de la même année, M. d'Acquigny offrait à l'église un bénitier d'argent avec son goupillon, ajoutant cette promesse de donation : « Je déclare donner à la paroisse la grande horloge avec ses trois timbres, que j'ai achetée à l'abbaye de Sausseuse, près Vernon, et que j'ai fait placer sur le bâtiment de mes écuries, en attendant que j'aie décidé si elle pourra trouver place sur l'église que je projette de bâtir, si Dieu m'en accorde le temps et les moyens. » Plus tard, le digne baron plaça son horloge sur le front de la tour du clocher, où elle se voit encore aujourd'hui.

Nous avons cité ces détails pour montrer que le nouveau Salomon préparait de loin les matériaux du nouveau temple. Il faisait plus encore, il disposait la place même des assises, après avoir accompli auprès des deux pouvoirs toutes les formalités nécessaires. Sa requeste à Mgr l'archevêque, présentée en juin 1774, avait été favorablement accueillie. Le souverain pontife lui-même, par un bref du 8 juin, accorda une indulgence plénière à la future église, le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul. Tout cela était conforme aux antiques coutumes. Le 21 juillet suivant, M. l'abbé Papillaut, chanoine et grand pénitencier, vint, avec un nombreux clergé, bénir le terrain préparé pour recevoir l'église neuve. C'est le cimetière actuel, qui déjà était entouré de murs de briques comme nous le voyons aujourd'hui.

Le plan de la nouvelle construction avait été confié à M. Thibault, architecte de Rouen, frère du curé d'Yvecrique, et protégé de M. d'Acquigny. Il est vraisemblable qu'il était l'architecte en titre du pieux président, et qu'il avait dirigé les nombreux travaux d'église entrepris pendant sa longue carrière. Ce qui est certain, c'est que son ministère était souvent réclamé par les églises de Rouen, soit pour des dessins, soit pour des contrôles ou réceptions d'ouvrages. C'est ainsi que nous le voyons figurer à Saint-Maclou, en 1746 et en 1780 ; et à

[1] Registre des comptes et délibérations de la fabrique de Grémonville, de 1732 à 1780, déposé au château et soigneusement conservé par M. Bo-tolle de Bellegarde, conseiller général. C'est dans ce précieux manuscrit que nous avons puisé tous les renseignements que nous allons publier sur l'église de Grémonville.

Saint-Vivien, en 1762 et 1779, en compagnie de Lebrument et de Defrance. M. d'Acquigny, après avoir arrêté les plans et devis, voulut assurer, d'une manière infaillible, le succès de son entreprise. Pour cet effet, le 21 août 1774, il remit au trésorier de Grémonville un acte testamentaire, par lequel il chargeait ses héritiers d'achever et de conduire, jusqu'à sa perfection, l'œuvre qu'il avait commencée. Cette sage disposition était prise dans la prévision d'une éventualité qui ne se réalisa pas, car Dieu conserva le bon président, lui montra son œuvre chérie et l'en fit jouir long-temps. Aussi le 15 décembre 1776, toutes choses étant terminées, M. d'Acquigny reprit son paquet cacheté, devenu désormais inutile. Mais ici on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la prudence ou du zèle de cet autre David.

Une église provisoire ayant été préparée, on jeta les fondements de la nouvelle vers la fin de l'été. Le 29 août, M. d'Acquigny eut la consolation de poser la première pierre du chœur et celle des chapelles latérales. La bénédiction en fut faite par M. Lefebvre de la Roche, nouveau curé de Grémonville. On observa, dans cette circonstance, un pieux usage des anciens temps et vraiment digne de la primitive Eglise. Dans les pierres, sanctifiées par la prière du prêtre et la main du fondateur, on incrusta des boîtes de plomb remplies de reliques de saints martyrs, envoyées de Rome. On y ajouta quelques ossements des saints Mauxe et Vénérand, martyrisés à Acquigny. Voilà bien les dignes fondements d'une église chrétienne, et le Dieu de la croix devra se plaire à descendre dans un sanctuaire pétri avec le sang des martyrs.

Pendant que l'on construisait l'église, M. d'Acquigny s'occupait de régulariser les fondations pieuses faites par les puissants seigneurs qui l'avaient précédé dans la paroisse. Le 4 septembre 1774, il remit dans le coffre du trésor la fondation de Georges Bretel d'Etoutteville, lieutenant d'une compagnie des gardes du roi, qui, en 1654, avait institué une messe journalière pour le repos de son âme. Il y joignit les fondations de Mme de Grosmesnil, du président d'Esneval, son père, et de Mme la marquise de Montholon, première présidente du Parlement de Normandie, décédée en 1732. Il y avait encore à Grémonville la fondation de Mme Madeleine de Canouville, épouse de messire Louis Boucherat, chancelier de France sous

Louis XIV. Cette fondation de quatre messes basses par semaine, qui datait du 7 septembre 1697, fut augmentée par M. d'Acquigny, en 1778.

Le 25 du même mois, le bon président fit placer, sur le chemin de Grémonville à Yvetot, une statue de la Sainte-Vierge, qui fut bénite par le curé de la paroisse, et renversée par la Révolution.

Pendant qu'on se livrait à ces actes de piété, l'œuvre de l'église avançait rapidement. Les caveaux du chœur étant voûtés, on s'occupa d'y transférer les cercueils des prêtres et des seigneurs de Grémonville. Du 6 au 9 octobre 1774, on y descendit, avec les formalités voulues et les prières accoutumées, les corps de nobles et discrètes personnes MM. Saning, de Beaurepaire, décédé en 1746, et Lignaud de Lussac, décédé le 19 mars 1774, tous trois anciens curés de Grémonville. Les seigneurs y furent transportés en bien plus grand nombre. Ne pouvant les citer tous, nous nous contenterons de nommer messires Raoul Bretel de Grémonville, décédé le 26 mai 1556, le cœur de Raoul Bretel de Grémonville, président à mortier, décédé le 15 février 1598 ; le cœur de Louis Bretel de Grémonville de Lanquetot, président à mortier, décédé le 30 juin 1600, le cœur de Raoul Bretel de Grémonville, président à mortier, mort le 1er juillet 1649 ; le cœur de Nicolas Bretel de Grémonville, décédé en 1677, leurs épouses et plusieurs autres personnages, tels que Mme de Granbonne, religieuse-prieure de Saint-Léonard de Dieppe, ordre de Saint-Benoît.

Lorsque le chœur fut construit et pavé, on plaça au-dessus du caveau une dalle de marbre noir, avec une longue inscription relatant les noms, les titres et les âges des corps et des cœurs ainsi transférés. A présent on ne peut plus lire que ces quatre mots qui suffisent pour dire au voyageur qu'il foule aux pieds un peuple de morts : « Hic jacent corpora et corda, etc. »

La construction de l'église avançait avec une rapidité inconnue à cette époque. Déjà on posait la toiture et l'on s'occupait du pavage et de l'ameublement. M. d'Acquigny avait pourvu à tout, il avait acheté le marbre nécessaire pour le dallage et avait commandé à Gênes l'autel qui devait être comme la couronne du nouveau temple. Il n'avait pas même oublié les cérémonies de la bénédiction et de la consécration, et il avait acheté, pour ces fêtes si chères à son cœur, un or-

nement complet de velours gaufré cramoisi avec des orfrois d'or. Le 28 avril 1776, il le déposa dans le trésor de l'église, puis en pleine assemblée du peuple il ajouta : « Je déclare donner à l'église, par moi nouvellement bâtie et non encore bénite, l'autel de marbre avec toute la dépendance, marche et marche-pied et pavé de marbre pour le chœur : le tout venu de Marseille et encore à Rouen dans ma maison, en attendant que la décoration que je fais faire à l'église soit assez avancée pour que l'on y puisse placer ledit autel. »

Étonnés et confus à la vue de tant de bienfaits, les paroissiens réunis s'empressèrent de témoigner respectueusement leur reconnaissance à M. d'Acquigny, pour tous les biens dont il les comblait. « Nous avons accepté, ajoutèrent-ils, et nous acceptons par le présent acte, ce dernier et perpétuel présent que vous voulez bien faire à notre église, et nous ne cesserons d'offrir à Dieu nos vœux pour la conservation de votre personne, qui nous est si précieuse, et pour celle de toute votre respectable famille [1]. »

Enfin, tout étant prêt, sculptures, pavage, bancs, stalles, reliquaires, tableaux, contre-tables et autels, on fit la bénédiction de la nouvelle église au milieu d'une foule immense. Nous laissons au registre de la fabrique le soin de nous donner le récit de cette auguste journée.

« L'an 1776, le dimanche 6 octobre, fête de la Dédicace, nous François-Christophe Terrisse, prêtre docteur de la maison et société de Sorbonne, abbé de Saint-Victor-en-Caux, chanoine et haut doyen de l'église métropolitaine de Rouen, vicaire-général de Mgr de La Rochefoucauld, archevêque de Rouen : sur la réquisition de messire Pierre-Robert Leroux d'Esneval d'Acquigny, président à mortier du Parlement de Normandie, seigneur et patron de Grémonville et autres lieux, nous sommes transportés audit lieu de Grémonville, à l'effet d'y visiter et bénir l'église paroissiale nouvellement construite par les soins et aux frais de mon dit sieur et président d'Acquigny et sur son fonds ; ayant trouvé la dite église solidement construite, magnifiquement décorée et abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire pour la célébration du service divin, nous l'avons solennellement bénite suivant la forme prescrite par le rituel du diocèse, sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul, apôtres, et après y avoir processionnellement transporté le Très-Saint-Sacrement, de l'oratoire dans lequel il était réservé, ainsi que les reliques des saints, et notamment le corps entier de saint Théodore, martyr, nouvellement envoyé par notre Saint-Père le Pape à mon dit sieur le président d'Acquigny, et par nous

[1] Registre de 1732 à 1780.

[illegible] vérifié, nous y avons célébré solennellement la Sainte-Messe, le [illegible] en présence de mondit sieur le président d'Acquigny, de M. André Marescot, chanoine de l'église métropolitaine de Rouen ; de M. Nicolas-Charles-Prosper Fossot, prêtre et prieur de Vignoles, de M. Jean-Baptiste Daruille, curé de Saint-Denis d'Evreux, de M. Guillaume Faucon, prêtre curé d'Acquigny ; de M. Pierre-Louis Lefebvre de la Roche, prêtre, curé de Gremonville, de M. Charles Thibault, architecte, et de grand nombre d'habitants. »

En attendant le jour de la consécration de son église, qui ne pouvait être faite que par un pontife, M. d'Acquigny profita des beaux jours de l'été pour y déposer le corps entier de saint Théodore, martyr, tiré des catacombes et accordé au pieux gentilhomme par un rescrit du pape Pie VI, du 31 janvier 1776. Voici, du reste, le procès-verbal de cette translation

« L'an 1777, le [illegible] 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste, a été faite [illegible] de vêpres, par [illegible] très-solennelle et très-nombreuse des deux paroisses de Gr[illegible] et d'Yvecrique, la translation de la châsse de saint Théodore, [illegible] d'Yvecrique, où elle avait été déposée [illegible] de Gremonville, [illegible] placée le lendemain 25 du même mois, [illegible] en présence de haut et puissant seigneur messire [illegible] d'Esneval, chevalier, seigneur, baron d'Acquigny, marquis de Gremonville, président à mortier au Parlement de Normandie, [illegible] relique du corps entier de saint Théodore [illegible] N. S. P. le pape Pie VI, vérifiée par messire [illegible] Christophe [illegible] Saint-Victor en Caux, chanoine et [illegible] doyen de l'église [illegible] de Mgr le cardinal de La Rochefoucauld, [illegible] déposés dans la dite châsse [illegible] de M. Lemonnier, chanoine de la Ronde de Rouen, [illegible] de M. Boyeldieu, vicaire de Saint-Nicolas de Rouen, qui a prononcé le discours de réception, de M. Thibault, architecte de l'église de Gremonville. »

[illegible] Dieu et l'Église allaient récompenser, par une journée digne du ciel, les soins, les travaux, les [illegible], les aumônes et les sacrifices du saint fondateur. Cette journée [illegible] mémorable dans l'histoire de Gremonville et [illegible] pays de Caux, eut lieu le 16 novembre 1777, [illegible] de la consécration de l'église. Nous donnerons d'abord [illegible] et ensuite le récit touchant et naïf que [illegible] la paroisse sous les yeux mêmes de M. le [illegible] d'Acquigny.

« L'an 1777 [illegible] novembre, l'église paroissiale de [illegible] Gremonville [illegible] bénite le dimanche [illegible] de Mgr Lar-

chevêque, a été consacrée sous l'invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul, suivant la forme énoncée au pontifical romain par Mgr Gaspard de Tressemane de Brunet, ancien évesque de Glandève, en vertu du pouvoir à lui donné par Mgr Dominique de La Rochefoucauld, archevesque de Rouen, primat de Normandie, suivant l'acte passé sous le sceau et la signature de mondit seigneur, le 20 du mois de septembre de la présente année. La présente cérémonie faite de la réquisition et en présence de messire Pierre-Robert Leroux d'Esneval, baron d'Acquigny, chevalier, marquis de Grémonville, président à mortier honoraire du parlement de Rouen, aux frais et sur le fonds duquel ladite église a été construite et décorée; de messire Esprit-Robert-Marie Leroux d'Esneval, chevalier vidame de Normandie, président à mortier du parlement de Rouen, fils dudit seigneur fondateur; de messire Armand-Michel de Pomereu, chevalier et marquis des Riceys, président à mortier du parlement de Rouen, gendre dudit seigneur fondateur; et aussi en présence de messieurs François-Christophe Terrisse, prêtre, docteur de la maison et société de Sorbonne, abbé de Saint-Victor-en-Caux, et haut-doyen et chanoine de l'église métropolitaine de Rouen; Jean-Baptiste-Pierre Bordier, prêtre, docteur de Sorbonne, chanoine de l'église de Rouen, archidiacre du Grand-Caux; Pierre-Charles-Honoré Bridelle, prêtre, docteur de la maison et société de Sorbonne, chanoine et official de Rouen, tous trois vicaires généraux de mondit seigneur l'archevesque de Rouen; de M. Isaac Papillaut, prêtre, chanoine, grand pénitencier de l'église de Rouen; de M. Pierre-Louis Lefebvre de La Roche, prêtre, curé de Grémonville; de M. Pierre-Louis Pottier, prêtre, supérieur du séminaire archiépiscopal de Rouen, et autres curés et prêtres, ainsi que plusieurs trésoriers et grand nombre d'habitants de ladite paroisse.

» Pour bien entendre l'acte cy-dessus en l'autre part transcrit, il est à remarquer que Mgr Gaspard de Tressemane de Brunet, ancien évêque de Glandève, arriva à Grémonville le vendredi quatorze de novembre mil sept cent soixante et dix-sept, sur les cinq heures du soir, accompagné de M. Chenu, prestre, son aumônier; de messieurs Nommel et Hure, prestres, du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet de Paris, maîtres des cérémonies du clergé de France; et de M. Pottier, supérieur du séminaire archiépiscopal de Rouen. Monseigneur, par suite de sa piété ordinaire, descendit à la porte du parvis devant l'église, pour y faire sa prière et adorer le Très-Saint-Sacrement. M. le président d'Acquigny fut le recevoir à la descente de son carrosse, l'accompagna jusqu'à l'église où il fut reçu toutes les cloches sonnantes, par le clergé rangé sur le perron de la grande porte. M. le curé lui présenta l'eau bénite et l'encens et le conduisit au pied de l'autel; comme c'était l'heure de la prière du soir, Mgr y assista, ainsi qu'à l'exhortation qui fut faite par M Pottier; après laquelle Mgr donna la bénédiction du Saint-Sacrement, ensuite se retira au château où il fut conduit par le seigneur du lieu, accompagné de M. le curé et de plusieurs ecclésiastiques. Il y fut reçu au bruit d'une décharge de canons.

» Le samedi quinze du mois, Mgr l'évêque vint dire la sainte messe sur

les huit heures du matin, consacra ensuite le principal calice de l'église, acheté exprès pour la cérémonie, vérifia les reliques destinées à être mises dans l'autel lors de la consécration. Ces reliques sont de saint Pierre et saint Paul, apôtres et patrons de la paroisse; de saint Maxime ou Mauxe, évêque et martyr; de saint Venerand, son diacre, aussi martyr, et tous deux martyrisés au village d'Acquigny, diocèse d'Evreux, d'où M. le Président d'Acquigny, seigneur et patron de Gremonville, les avait apportées munies du sceau de Mgr l'évêque d'Evreux, et de son authentique dûment en forme, plus de saint Théodore, martyr, dont le corps est sous l'autel et qui a été donné à mondit seigneur et président d'Acquigny, par notre Saint-Père le pape Pie VI, et enfin des parcelles des reliques de saint Charles Borromée, de saint Louis, roy de France, et de saint Louis de Gonzague. Mgr l'evesque enferma toutes ces reliques dans une boîte d'ivoire artistement travaillée, qu'il lia d'un ruban de soie cramoisie et la scella de son sceau, il la déposa ensuite dans un vase de porphyre placé sur une table au milieu du chœur pour y être exposée à la vénération publique.

Le samedi, à midi, la fête du Saint-Sacrement fut annoncée par une décharge de canon, et par le son et le carillon de toutes les cloches pendant environ une heure. On mit un drapeau au clocher qui y est resté toute l'Octave. Le même jour, à quatre heures du soir, on chanta les premières vêpres de la Dédicace sous le rit solennel. M. l'abbé Terrisse, doyen de l'église métropolitaine de Rouen, abbé de Saint-Victor-en-Caux et l'ancien de MM. les grands vicaires officiant. Après complies il y eut salut solennel du Très-Saint Sacrement auquel Mgr l'évesque officia in pontificalibus. Au moment de la bénédiction du Saint Sacrement on tira le canon.

Le salut fini, Mgr l'evesque, précédé de tout le clergé, fit porter solennellement en procession les saintes reliques, par deux prestres en chapes rouges sous le dais et avec encensement au reposoir qui leur était préparé dans le cimetière. C'était dans la salle d'école des garçons. Le seigneur du lieu avec sa famille suivit la procession, ainsi que tout le peuple qui était à l'église. Le canon tira encore pendant cette procession. Les reliques étant posées sur l'autel du reposoir furent encensées par Mgr l'evesque, tandis que l'on chantait les antiennes et répons convenables. Le clergé étant retiré, les saintes reliques ont été continuellement gardées par un ecclésiastique en surplis et par le peuple de la paroisse qui s'est succédé et relevé continuellement depuis six heures du soir jusqu'au lendemain neuf heures du matin que les saintes reliques ont été rapportées à l'église par deux prêtres en chapes rouges, sous le dais, avec encensement, pour être placées dans la table d'autel, de sorte que toute la nuit il y a eu du monde en grande quantité à prier devant les saintes reliques. Le samedi, six heures et demie du soir, on a chanté matines et laudes de la Dédicace. M. l'abbé Papillault, chanoine et pénitencier de Rouen, a officié.

Le dimanche 16 novembre, avant cinq heures du matin, on sonna l'Angelus et l'on fit une décharge de canons. Alors on dit des basses messes aux trois autels de l'église, continuellement jusqu'à six heures et demie que

commencèrent les dernières messes. A cinq heures on a chanté prime et tierce de la Dédicace. Mgr l'évesque dit sa messe au grand autel à six heures précises, et y donna la sainte communion à un grand nombre de paroissiens.

» Un peu avant sept heures, M. le curé retira le T.-S.-Sacrement du tabernacle et le porta sous le dais, accompagné d'acolythes et de thuriféraires qui encensaient continuellement, il le renferma dans le tabernacle de l'autel du reposoir, dressé dans l'école des garçons. A cette heure tout le clergé fut au château chercher Mgr l'évesque et l'amena processionnellement à l'église sous le dais, chantant le cantique *Benedictus*, toutes les cloches sonnantes et le canon se faisant entendre. M. le président d'Acquigny suivait la procession. A 7 heures et demie précises on commença la cérémonie de la consécration par la récitation des sept Psaumes de la Pénitence, dans le reposoir où étaient les saintes reliques. La cérémonie s'est continuée ensuite conformément au pontifical romain. Après que Mgr eut lu au peuple, à la porte de l'église, l'allocution marquée dans le pontifical au sujet de la fondation et dotation des églises, et que M. l'abbé Bordier, archidiacre, eut lu les deux décrets du Concile de Trente, relatifs aux dîmes, et que Mgr eut dit à M. le président d'Acquigny, seigneur et fondateur, ces mots : « Scias, charissime frater, etc., » marqué au pontifical, ledit seigneur fondateur debout et découvert étant sur la troisième marche du perron de la principale porte de l'église, devant le prélat couvert de sa mître et assis dans un fauteuil, sur le *planum* dudit perron, lui a répondu :

» Reverendissime in Christo Pater,

» Ego confirmo donationes decimarum granorum et fructuum in totâ
» parochiâ ab antecessoribus meis priùs factas huic ecclesiæ. Insuper pro-
» mitto me semper et hæredes meos facturos esse sumptus alendo capellano
» necessarios, cujus ope tum ea omnia quæ fundata et instituta sunt a
» majoribus meis locum habeant fideliterque serventur, tum faciliùs, splen-
» didiùsque parochiale officium perficiatur, atque hîc liceat ecclesia, præsul
» illustrissime, tibi gratum, memoremque animum testari, quippe hanc
» ædem, ritu sacro, tam solemni, tam religioni consentaneo, ad summam
» tandem absolutionem lubens et obsequiosus perduxeris, in has ergo voces
» juvabit usque erumpere : hùc transiit vir apostolicus ædificando : in
» omnibus egit episcopum, cui incorruptâ fide, justitiâ, sanctitate, quandò
» invenias parem ?

» Signé : Leroux d'Esneval d'Acquigny.

» Ce discours fini, Mgr l'évesque recommanda aux prières du peuple le seigneur fondateur et toute sa famille, et continua la cérémonie de la consécration, qui a fini à midi par la bénédiction solennelle de Mgr l'évesque, pendant laquelle le canon a tiré. Alors M. le curé a été chercher le T.-S.-Sacrement au reposoir et l'a rapporté au chœur dans le même ordre qu'il l'en avait retiré le matin. Pendant ce temps-là les ministres s'habillaient pour la grande messe solennelle, qui a commencé à midi précis, et a été célébrée par M. l'abbé Terrisse, de Saint-Victor. M. l'abbé de Bonnière, chanoine de la cathédrale d'Evreux, qui avait fait grand chantre à la céré-

monie de la consecration, l'a encore fait a la grande messe et a porte le bâton cantoral en chape

Le même jour dimanche, a quatre heures, on a chante none, ensuite vespres, auxquelles Mgr l'evesque consecrateur a officie pontificalement ainsi qu'au salut. On avoit dispose dans le fond du chœur un throsne pour Mgr l'evesque, il etait surmonte d'un baldaquin de velours cramoisi, garni de galons et franges d'or et doublé de satin cramoisi. Ce throsne etoit placé a la stalle du milieu, au rond point du chœur. Le prie-Dieu de la stalle étant couvert d'un tapis de velours cramoisi, galonne d'or et entoure d'une frange d'or, et en outre deux carreaux de velours cramoisi avec des glands en or aux quatre coins. Ce throsne a reste dresse dans le fond du chœur pendant tout le sejour de Mgr l'evesque a Gremonville. Le mesme jour du dimanche, apres complies, il y a eu un salut tres-solennel avec procession du Tres Saint Sacrement, autour de l'eglise en dedans, auquel salut Mgr l'evesque a officie, le seigneur du lieu, fondateur, avec toute sa famille, hommes et femmes, ont suivi le Saint-Sacrement avec un cierge a la main. Lors de la benediction du Saint Sacrement on a tire le canon et on a fini la ceremonie par le *Te Deum* qu'on a chante toutes les cloches sonnantes en actions de grâces.

On ne peut assez exprimer avec quelle dignite, quelle majeste, a ete faite cette grande ceremonie de la consecration de l'eglise de Gremonville, tant de la part du digne et saint evesque de Glandeve, consecrateur, que de la part de MM. les vicaires generaux, chanoines, directeurs et superieurs des seminaires de Rouen et de Paris, et autre clerge distingue par ses vertus qui y a assiste.

Pendant les trois semaines qui ont precede la consecration de ladite eglise, on a fait tous les soirs, a la fin du jour, la priere publique a l'eglise, ou M. le cure du lieu a explique chaque jour, en detail, toutes les ceremonies de la consecration de l'eglise, et a la fin on a donne la benediction du Saint-Sacrement avec le Saint Ciboire, par la permission de MM. les grands vicaires. Il est a observer que le jour de la consecration, nonobstant la saison deja avancee et souvent tres-pluvieuse, il fit le plus beau temps possible, un air serein, un tres-beau soleil et point du tout de froid. L'on avait fait des neuvaines, tant a Gremonville, a l'honneur et invocation de la Tres Sainte-Vierge, qu'a Acquigny, en l'honneur et invocation des saints martyrs dudit lieu, pour obtenir de Dieu un temps beau et favorable ce jour la pour la consecration, et le Tout-Puissant a daigne exaucer les prieres de ceux et celles qui se sont adresses a lui avec confiance.

Le lundi dix sept novembre mil sept cent soixante et dix-sept, Mgr l'ancien evesque de Glandeve s'est rendu a l'eglise sur les sept heures du matin et a dit sa messe au grand autel, consacre a sept heures et demie precises, a laquelle il a donne la sainte Communion, tant a ceux qui y avoient devotion d'y communier, qu'a ceux qu'il allait confirmer et qui avoient les annees precedentes fait leur premiere communion. A neuf heures la paroisse d'Yvecrique est arrivee processionnellement en celle de Gremonville, pour y conduire ceux des paroissiens de ladite paroisse

d'Yvecrique qui étoient à confirmer. Mgr l'évesque s'est ensuite rendu à l'église de Grémonville, il y a administré le sacrement de la Confirmation à quatorze personnes des paroisses de Grémonville et d'Yvecrique.

» L'après-midi, Mgr l'évesque a eu la charité d'aller au hameau du Bois-Tillan, de ladite paroisse de Grémonville, administrer le sacrement de la Confirmation à un pauvre malade couché dans un four, qui avait reçu le saint Viatique peu de jours auparavant. La charité du seigneur évesque dans cette action a ravi l'admiration et l'édification de toute la paroisse. Ensuite le saint prélat fut visiter le collége, sis au château dudit hameau du Bois-Tillan où il fut reçu au son de la cloche de la chapelle et aux acclamations réitérées des écoliers, dont l'un d'entr'eux eut l'honneur de le haranguer en latin.

» Le vendredy dix-huit novembre, sur les huit heures du matin, Mgr l'évesque a dit la messe au grand autel consacré, et est parti sur les midy avec MM. les prestres avec lesquels il était venu. En partant il est retourné à l'église faire la prière et adorer le Très-Saint-Sacrement, accompagné du seigneur du lieu, de M. le curé, qui ensuite l'ont conduit jusqu'à son carosse qui l'attendait à la porte du parvis. Toutes les cloches ont sonné en volée quand Mgr a entré dans l'église. »

Maintenant que l'édifice est terminé et que nous avons fini avec l'histoire et les constructions, décrivons l'église que nous a léguée le vertueux baron d'Acquigny, et montrons-là telle qu'elle est arrivée jusqu'à nous.

Aujourd'hui, comme au siècle dernier, elle est encore entourée de murs en brique et d'un cimetière gazonné, que serrent un peu trop le presbytère et le château. Il lui manque peut-être un peu de verdure. Elle présente à l'ouest son clocher-portail surmonté d'une flèche gracieuse, entourée de quatre clochetons d'ardoise. A l'angle est la tourelle de l'escalier qui conduit à la cloche, seule survivante des trois filles nobles et parlementaires. Le corps-carré, en briques rouges, a prêté sa rose pour placer l'horloge de Sausseuse qui marqua si long-temps la prière des moines. Celle-ci au moins n'a pas trop changé de destination, elle marque encore la prière du laboureur.

Le fronton en pierre, décoré selon l'usage des armes du seigneur-patron, montre de plus une sculpture représentant la *Pêche miraculeuse,* symbole touchant de la moisson de l'Eglise chrétienne, qui traverse les âges en recueillant les âmes.

Le reste de l'église est construit en brique rouge, selon l'usage de ce temps-là. Les bras de croix sont peu prononcés, comme à Bolbec et à Yvetot, et le chœur se termine d'une

façon circulaire, comme dans toutes les églises du règne de Louis XVI. A l'extrémité du sanctuaire on lit cette inscription qui confirme nos récits : « Cet édifice est bâti en l'année mil sept cent soixante et quatorze. »

Entrons maintenant dans l'église par le péristyle du clocher, tribune d'orgue où l'on a laissé encore le trou des cloches. Après avoir pris de l'eau bénite dans deux bénitiers de marbre, nous trouvons, à droite et à gauche, deux petites chapelettes, dont l'une renferme le baptistère et l'autre le confessionnal. Le confessionnal est une sculpture en chêne de 1780. Le baptistère est une cuve de marbre, de forme longue, avec des anneaux garnis de linge blanc. Sur un petit autel, pour l'Évangile de saint Jean, est un petit tabernacle pour les saintes huiles. « *Sanctum oleum, sanctum chrisma*. » On n'a rien négligé pour la commodité des cérémonies de la liturgie moderne. Au-dessus est un bas-relief en terre cuite, représentant le *Baptême de Jésus-Christ par saint Jean-Baptiste*.

Sur la nef se déploie un plafond en plâtre qui enveloppe toute l'église. Heureusement que de larges bandes rompent, de temps en temps, la monotonie du fond. Le dessin du fenestrage est d'un goût exquis. Aucune époque, peut-être, n'a su mieux que le XVIII[e] siècle découper le verre pour le mettre en plomb. Les fenêtres sont séparées l'une de l'autre par deux pilastres corinthiens qui supportent une élégante corniche. C'est sur ces pilastres, de pierre comme sur ceux du chœur, que l'on voit revivre, sculptées, peintes et dorées, les 12 croix de consécration sanctifiées par l'huile sainte et la prière du pontife. Un cierge les accompagne comme au jour de la Dédicace.

De la jonction des bras de croix, partent quatre arceaux de feuillages, qui, chargés d'anges et de nuages de vapeurs, vont se terminer en un lourd cul-de-lampe qui soutient un Christ. Cette composition originale est pesante et prétentieuse. Je préfère de beaucoup les élégants porte-Christ que produisit le dernier siècle dans les églises de Rouen.

Quant aux transepts, ils sont insignifiants et paraissent faits à regret. On dirait que l'architecte, homme essentiellement moderne, les supprimant en principe, n'aurait consenti à les admettre qu'à la prière de M. d'Acquigny, homme traditionnel fortement attaché aux idées symboliques. Aux angles sont placés

des confessionnaux de chêne et deux autels en bois parfaitement semblables. Ces autels sont du plus mauvais style qui ait fait invasion dans nos églises, c'est le style de l'Empire par anticipation. Au milieu, à la place du tabernacle, est un reliquaire de bois doré, renfermant : celui du sud, les reliques des saints Aurèle, Déodore et Prosper, martyrs ; celui du nord, celles de saint Boniface et des saintes Fortunée et Justine, tous martyrs.

Sur ce dernier autel on a placé un Christ en ivoire, attaché sur une croix d'ébène. C'est un morceau d'une grande valeur. Les yeux du Sauveur me paraissent bien tournés, et cependant je n'aime pas la tête. Généralement il ne pèche pas par la maigreur.

Nous voici arrivés à la partie capitale de l'église, nous voulons parler du chœur où nous ne pénètrerons pas sans avoir salué les images des saints patrons Pierre et Paul, qui en gardent l'entrée. Ces statues, posées sur des socles bien travaillés, doivent être l'œuvre de Jadoulle ou de Michel-Ange Stoldz. Elles sont bonnes pour cette époque classique, plus grecque que chrétienne, et nous regrettons que l'on ait si mal réparé leurs mains cassées à la Révolution.

La forme de ce chœur est circulaire, et l'on peut facilement y reconnaître l'intention du pieux fondateur de ressusciter l'ancienne forme liturgique, forme encore générale en Italie, et qui pour cela est appelée *Romaine,* tandis qu'elle serait mieux nommée *Catholique,* parce qu'autrefois elle était universelle. Elle subsiste encore dans tout le midi de la France et dans un grand nombre de cathédrales des bords de la Loire. Le Nord paraît avoir déserté assez généralement cette disposition primitive, qui nous vient de la basilique romaine, et dans le diocèse de Rouen il n'y a plus que Grémonville et Montivilliers qui aient gardé cette coutume antique et vénérable. Toutefois les absides circulaires, si fréquents dans nos églises du XIe et du XIIe siècle, attestent que cet usage était commun dans le pays que nous habitons. Cependant il n'y avait rien d'absolu à cet égard, surtout dans les campagnes ; les autels de pierre des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, parfois accolés contre le mur du chevet, trahissent au moins de nombreuses exceptions. Mais dans la campagne cela se conçoit. Le clergé au XIIIe siècle ne s'y composait guères que d'un ou de deux prêtres;

tandis que dans les villes, pour une cause ou pour une autre, il y eut toujours autour de l'autel un nombreux presbytère.

Du reste, ce dut être au XVIᵉ siècle que commença le mouvement réformateur. L'agrandissement des retables et surtout l'invention des contre-tables en bois et en pierre, achevа de détruire les vieilles coutumes. Ces contre-tables, appelées d'abord corniches ou couronnes, prirent des proportions énormes sous Louis XIII et Louis XIV, et leur forme a duré jusqu'à nos jours. A présent elles commencent à trembler sur leurs bases comme dans l'opinion publique. Notre siècle se réconcilie avec les vitraux et les peintures murales, partant de là on peut dire que le règne des contre-tables est passé. Nous pourrions bien assister à leur destruction, mais, pour Dieu, que l'on fasse grâce à ces belles sculptures dorées, qui furent les chefs-d'œuvre des artistes du XVIIᵉ siècle.

Gremonville n'a rien à perdre de ce côté. Quelque chose qui arrive, on lui conservera son grand et beau tableau de la *Transfiguration*, peint par Huet, en 1777, et qui couvre le fond de l'église. On l'a accompagné de deux reliquaires en bois en forme de maison. Les restes des saints sont si communs à Gremonville qu'on pourrait appeler cette église, *l'église des reliques*.

Il va sans dire que le chœur a été la partie la plus soignée de l'église comme architecture. Seize beaux pilastres la décorent et six fenêtres cintrées l'éclairent. La vitrerie en a été coloriée de 1842 à 1846, par M. Yon-Renaut, de Rouen, par la pieuse libéralité de MM. de Bellegarde et de Saint-Aignan. Les stalles en chêne, au nombre de vingt sept, font le demi-cercle au fond de l'abside. Le pavage se compose de dalles de marbre, alternées de noir et de blanc, souvenir de l'échiquier de Normandie. Au bas du chœur, à chacun des bouts de l'autel, sont deux petites tribunes fermées comme des armoires, par d'élégantes sculptures en bois. Le haut des portes est terminé par une couronne de marquis, surmonté d'un *mortier* couvert d'un manteau d'hermine, souvenir allégorique du vénérable président qui fonda l'église, et de toute une famille parlementaire qui combla de biens la paroisse et l'église. C'est dans la tribune qui est du côté de l'Evangile que le pieux baron d'Acquigny venait passer des heures entières dans la contemplation et l'adoration du mystère de l'Eucharistie.

C'est là que profondément recueilli il assistait aux matines du dimanche, dès cinq heures du matin. Le bedeau de la paroisse était chargé de l'éveiller, besogne que ne voulaient pas faire les domestiques du château.

Il est inutile d'ajouter que les bancs, les stalles, la chaire, le lutrin, les confessionnaux, les autels et les rétables, toutes les boiseries ont été données par M. d'Acquigny. Mais ce qui est intéressant à savoir, c'est qu'elles sont l'œuvre d'un excellent menuisier-sculpteur de Rouen, nommé Pottier, qui a fait la chaire d'Yvetot et qui a beaucoup travaillé pour les églises de la ville métropolitaine.

Le maître-autel, dont il nous reste à parler, est le plus riche du diocèse de Rouen, et l'un des plus beaux de France, soit par la matière, le travail et les reliques des saints. Comme nous l'avons déjà dit, il est à la *romaine,* c'est-à-dire qu'il est double et placé au bas du chœur, monté sur trois marches de marbre dont la troisième est de porphyre. La masse est noire pour mieux faire ressortir les parties travaillées qui sont blanches. La table sur laquelle on célèbre est d'un beau marbre blanc. Les angles et le médaillon du milieu sont de Carrare et admirablement sculptés. Les sujets font allusion aux saints martyrs enfermés dans cette confession illustre. Ce sont des anneaux de lauriers enlacés de guirlandes de lis et de chêne, le tout avec un soin infini et une finesse achevée, symboles de la force, de la pureté et de la victoire des confesseurs.

Le corps de l'autel, percé à jour, laisse voir, à travers le verre, le riche dépôt des reliques. Tout d'abord on y avait placé, comme sur un lit de triomphe, le corps entier de saint Théodore, dont nous avons vu précédemment la translation, en 1777. Je ne sais pour quel motif, en 1784, il fut mis dans les deux belles urnes de porphyre qui sont sous l'autel. Une de ces deux urnes, malheureusement cassée, laisse voir le plomb dont elles sont doublées. Entre ces deux vases est placée une urne carrée, de forme antique. On dit que sous cette châsse était une inscription gravée sur étain.

Après le tribut de vénération et d'amour payé aux héroïques restes de nos pères dans la foi, de ces vigoureux athlètes qui domptèrent les Césars et leurs dieux, ce qui a le plus frappé nos yeux d'archéologue, c'est une fiole de verre, véritablement romaine, semblable à celles que nous trouvons dans les ci-

metières gallo-romains du pays de Caux. Près de cette relique, également précieuse puisqu'elle fait apprécier l'autre, on lit ces mots : « Cruor sancti Theodori, martyris. » Du jour où, ce qu'à Dieu ne plaise, l'impiété triomphante jetterait aux vents la cendre vénérée des martyrs, elle devrait respecter ce témoin des anciens jours et le placer dans un musée, car ce vase présente le double intérêt de la religion et de l'histoire. Pour nous ce vase est une authentique plus forte que la lettre de Pie VI, et qui lui prête la voix des catacombes. C'est un sceau que personne ne saurait contrefaire.

Outre le corps de saint Théodore, cet autel renferme encore une foule d'autres restes sacrés. Dans la pierre bénite, sur laquelle on célèbre, l'évêque de Glandèves a enfermé, le 16 novembre 1777, des reliques de saint Louis de Gonzague et des patrons saint Pierre et saint Paul qui y sont encore. Dans le gradin en bois, qui supporte les six chandeliers, il y a tout un trésor : ce sont des restes de saint François de Sales, de saint Maxime ou saint Mauxe et de saint Vénérand, de sainte Françoise de Chantal, de la Colonne de la flagellation et des langes de Notre-Seigneur, etc. On compte dans cette église vingt et une reliques, dont plusieurs sont doubles. Les authentiques se conservent soit dans les châsses, soit aux archives de l'église.

Malheureusement on ne retrouve plus la précieuse relique du *Manteau de la Sainte-Vierge*, que M. d'Acquigny avait enfermée dans une statuette de la Sainte-Vierge, en argent massif, que l'on portait aux processions. La richesse du reliquaire aura été funeste à la relique. Les révolutions, qui épargnent le bois et le marbre, ne font point grâce à l'or, à l'argent, ni aux pierreries. La pauvreté chrétienne protège les saints jusqu'après leur mort.

Puisque nous avons nommé les archives de Grémonville, disons tout de suite tout ce qui les concerne. Pour le quart-d'heure elles sont un peu dispersées. Il y en a au château et au presbytère. Partout elles sont bien gardées et bien appréciées. Mais elles seraient plus régulièrement placées dans la chambre du trésor, que M. d'Acquigny a fait élever au-dessus de la sacristie. Nous avons tiré du registre du château toutes les pièces citées *in extenso* dans cet article. Au presbytère sont deux autres registres des délibérations, allant de 1608 à 1650, et de

1675 à 1732; puis une liasse de lettres curieuses au point de vue de la liturgie et de l'histoire locale, émanées de MM. Papillault et Terrisse, et de Mgr de Beaumont, archevêque de Paris. C'est là aussi que nous avons vu un rescrit de Clément XIII, établissant les Quarante-Heures à Grémonville, approuvé le 21 janvier 1772, par l'archevêque de Rouen et plusieurs brefs de Pie VI, dont l'un du 27 février 1779, accorde des indulgences à la confrérie de Notre-Dame-Auxiliatrice, érigée dans la nouvelle église [1].

Malheureusement toutes les archives ne sont pas là. Enlevées et dispersées à la Révolution, une partie fut portée au district de Caudebec et de là à Rouen, au dépôt départemental. Là se trouve une liasse énorme, contenant tous les titres de rentes du trésor, les contrats, les reçus, les procès, les aveux, les comptes, les mémoires et les délibérations. Nous y avons remarqué les statuts de la *Charité*, approuvés en 1612, par André Guyon, vic.-gén. du cardinal François de Joyeuse.

Nous faisons des vœux pour que toutes ces pièces soient un jour réunies au chartrier du trésor et n'en soient plus séparées. Mais il est une chose que nous y avons vue et que nous désirerions en voir sortir, c'est une inscription sur marbre, consacrée au plus pieux des Bretel de Grémonville, et qui vient de l'ancienne église démolie en 1774. Elle est maintenant en morceaux. En attendant qu'elle soit réparée, donnons le texte de l'inscription tel que nous l'avons lu sur la pierre et dans le *Moréri normand*, de l'abbé Guiot.

« D. O. M. et memoriæ illustrissimi et reverendissimi Ecclesiæ principis D. D. Ludovici de Bretel, Aquæ-Sextiensis archiepiscopi, ex Ludovici Bretel de Gremonville et Franciscâ Leroux de Bourgtheroulde, Rothomagi nati, qui in supremâ Normaniæ curiâ (patre præside inful.) consiliarius, B. M. de Alneto, dein Sancti-Victoris apud Caletas abbas commendatorius, ecclesiæ Lexoviensis, tùm Rothomagensis canonicus et decanus Aqui-Sextiensem accepit (donante Ludovico XIII°, Francorum rege) sedem anno 1630, conscendit (verò consecrante Fr. Harleo I°, Rothom. archiep.) anno 1631; cum luce reliquit intrà Pascalia, anno 1644 (ad æternam gloriæ stolam

[1] Le curé de Grémonville était alors M. Lefebvre de La Roche; nous serions curieux de savoir si c'est lui ou un de ses frères que, dans son article sur Cany, M. Guilmeth désigne sous le nom de Louis Lefebvre de La Roche, poète, traducteur et éditeur, mort à Paris, en 1806 Selon l'écrivain moderne il serait auteur d'un petit ouvrage intitulé : *Confrairie* ou *Société de Notre-Dame-Auxiliatrice, érigée au pays de Caux* (in-16, 1779). *Descript. des Arrond.*, etc., t. II, p. 330.

vocante rege regum ac pastorum principe) : a puero in virtutibus exercitatus gregisque forma factus, non tantum in comitiis cleri gallicani generalibus anno 1635, exhibitâ laudabili sagacitate sed et notus in pauperes animo verè paterno, in colligendas cænobitarum familias benevolentiâ non minùs, in reducendis ad ovile dominicum errantibus alacri sollicitudine præcipue innotuit. Jurium tamen sedis et dignitatis suæ tenax, illæsâ semper caritate, consacerdotes varias inter dissidiorum nubeculas usque diligens semper et expertus redamantes, sui magnum et clero et populo fecit desiderium ; parentibus optimis hic adjungi si non licuit extincto quâ tamen fide est illis omnibus et singulis adnectur. Sit in pace locus ejus. »

C'est sans doute à la piété des anciens seigneurs de Grémonville que l'on devait l'existence, sur cette paroisse, du prieuré de Saint-Blaise-de-Luy, qui dépendait de l'abbaye de Tiron. La chapelle et le terrain furent vendus au district de Caudebec, le 4 mars 1791. C'est devenu aujourd'hui une maison particulière, au hameau du Gal, sur le bord de la route départementale qui conduit à Doudeville et à Saint-Valery.

Finissons en disant que Grémonville possédait 90 paroissiens sous saint Louis, 80 feux sous Louis XV et qu'à présent c'est une succursale de 580 habitants.



CANTON D'YVETOT.

YVETOT.



Yvetot tout est neuf, sauf le nom et la terre, car ici pas une pierre ne compte un siècle. Le nom, d'origine germanique ou scandinave, indique l'ancienne habitation d'un seigneur saxon ou normand [1]. Quant à la terre, on en connaît les seigneurs dès le XIe siècle. Leurs noms figurent sur les listes de ces héros normands qui conquirent l'Angleterre et l'Orient. Plus tard nous les retrouvons, çà et là, dans les chartes de Fontenelle et des autres monastères. Vers 1165, Gautier d'Yvetot, d'accord avec son fils Richard, donna à Saint-Wandrille les deux tiers de la dîme d'Yvetot. En 1203, Richard d'Yvetot traite avec l'abbé de Saint-Wandrille des intérêts de son franc-fief d'Yvetot, « de libero feodo suo de Yvetot. » En 1220, Gautier d'Yvetot, son fils (Walterus de Yvetot), signe une charte comme témoin. Enfin en 1287, Jean d'Yvetot, chevalier (miles), accorde aux moines de Fontenelle « un *escraqsement* de terre pour y asseoir leur grange. » D'autres chartes nous font connaître qu'en 1298, « l'hoir d'Yvetot » était mineur et en curatelle.

Jusqu'ici il est évident que les seigneurs d'Yvetot étaient de simples chevaliers, comme ils s'appellent eux-mêmes, possédant un fief libre, c'est-à-dire plus ou moins affranchi de ces

[1] Yvetot, souvent écrit *Ivetot*, signifie littéralement la *maison d'Yves*.

servitudes féodales qui grevaient toutes les terres et toutes les têtes, même celles de nos ducs-rois [1].

Au milieu du XIV[e] siècle, au contraire, et dans tout le cours du XV[e], nous voyons leur ambition grandir avec les priviléges. Ils vont presque jusqu'à se regarder comme indépendants de la couronne et à se donner le titre de rois qui finit par celui de princes.

En 1350, dans la charte de fondation de la collégiale, Jean s'intitule sire d'Yvetot, ce qui signifie simplement seigneur, mais l'archevêque de Rouen Jehan de Marigny, dans sa charte de confirmation de 1351, dit que Jehan a fondé un chapitre dans son véritable empire d'Yvetot « in suo mero imperio de Yvetot. » L'héritier du fondateur s'appelle, en 1381 : « Sire d'Yvetot, par la grâce de Dieu, » et en 1392 il se fait conférer, par l'échiquier de Normandie, le titre de roi et de prince d'Yvetot. Cet abus de mots dura tout le XV[e] siècle, dans la personne des sires de Vilaines, de l'Anglais Jean Holland, des Chenu et des du Bellay, dont le dernier reçut du Béarnais une de ces patentes qui tuent un homme pour toujours. C'est vraiment un malheur pour cette excellente ville d'Yvetot, que cette royauté de théâtre, devenue la fable universelle et la risée de l'esprit humain, depuis Henri IV jusqu'à Béranger. C'est une calamité pour un pays d'être affublé, dans l'histoire et dans l'opinion publique, d'un titre ridicule qui ne permet plus de le prendre au sérieux. A coup sûr il n'a mérité

« Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Pourtant bien des hommes graves ont parlé de ce royaume que nous traitons si cavalièrement. Au berceau de cette fabuleuse histoire, nous trouvons les inventeurs Nicole Gilles (1492) et Robert Gaguin (1497), suivis d'une foule d'échos naïfs et de répétiteurs sans critique, tels que Robert Cenalis, Fulgose, du Haillan, Baronius, Sponde, Dutillet, Dumoulin, Louis Trincant, Bourgueville sieur de Bras, Chassanie, Choppin, Claude Malingre, Antoine Mornac, Jean Ruault, de La Roque, Denis Le Bouteiller et jusqu'au *Journal des Savants*.

Dans le siècle dernier, siècle de critique historique, plusieurs

[1] Le privilége le plus exorbitant que les sires d'Yvetot aient possédé, fut celui de vie et de mort sur les vassaux, sans appel au roi. Ce droit fut supprimé par Henri II, en 1553.

écrivains de mérite se sont occupés du royaume d'Yvetot, comme d'un jouet scientifique. Citons les travaux de l'abbé de Vertot, insérés dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*; les recherches de Claude du Moulinet, publiées sous le nom de l'abbé des Thuileries, et la dissertation de dom Duplessis dans sa *Description de la Haute-Normandie*. Ces trois traités résument toute la matière, dit avec raison M. Lacabane. De nos jours plusieurs historiens se sont encore occupés de cette question. Outre MM. Guilmeth, Fromentin et Labutte, que leur sujet y obligeait, nous devons citer des traités spéciaux, écrits par M. Duputel, en 1811; par M. Canel, de Pont-Audemer, et par M. Emmanuel Gaillard, en 1836. Aujourd'hui encore, un savant conservateur de notre Bibliothèque Nationale, M. Lacabane, ne dédaigne pas de faire d'un si mince sujet la matière de laborieuses investigations qu'il doit prochainement livrer au public.

Du reste il est une source précieuse qui manquera toujours aux savants qui s'occuperont d'Yvetot, de sa seigneurie et si l'on veut de son royaume, ce sont les archives locales, l'ancien chartrier des princes d'Yvetot, soigneusement conservé par MM. d'Albon, dans leur château détruit en 1793. Voici l'usage qu'on en a fait d'après les registres municipaux de la cité :

« Le dernier jour de la première décade de frimaire de l'an II de la République (30 novembre 1793) une et indivisible, le conseil général de la commune s'est rendu officiellement sous l'escorte d'un détachement de cent hommes de la garde nationale, précédé de la musique et des tambours d'icelle, sur la place publique devant la halle neuve de ce dit lieu où il avait été préparé un bûcher destiné à brûler les titres, registres, papiers féodaux, tant de la ci-devant seigneurie de ladite commune que de la seigneurie de Motteville et autres qui pourraient être apportées par les diverses communes invitées à se réunir pour ce brûlement, sur laquelle place étant arrivé avec lesdits titres et papiers transportés dans une voiture par les soins du conseil général, le secrétaire de la municipalité a prononcé un discours relatif à la cérémonie, lequel a été terminé par l'incendie desdits titres et papiers à l'aspect d'une multitude considérable de citoyens qui faisaient retentir l'air des cris de : Vive la loi ! Vive la République ! »

A défaut du passé, constatons le présent ou plutôt le contemporain. Jusqu'en 1789 Yvetot ne fut qu'une simple paroisse, de 80 feux en 1260, de 500 en 1738, ayant autour d'elle cinq ou six prêtres faisant le service de l'église. En 1790, cette ville devint un chef-lieu de canton du district de Caudebec, avec une circonscription de treize communes. Le 8 frimaire

an II on y transféra le district lui-même qui prit un instant le nom de Caudebec-Yvetot. Après le 18 Brumaire, lors de la création des sous-préfectures, Yvetot devint un chef-lieu d'arrondissement, formé avec les débris des anciens districts de Cany et de Caudebec. Cet arrondissement compte aujourd'hui 10 cantons et 169 communes.

Au point de vue ecclésiastique, Yvetot fut élevé, dès 1802, au rang de cure de première classe, avec une population de 9,500 habitants [1]. En 1833, lorsque Mgr le prince de Croÿ songeait à ressusciter dans son diocèse les anciens titres ecclésiastiques, il créa d'abord cinq archidiaconés, avec les titres et circonscriptions des arrondissements. Cette disposition promulguée par une circulaire du 29 juin 1833, conférait le titre d'archidiacre d'Yvetot à M. l'abbé Libert, vicaire-général. M. l'abbé Surgis en est aujourd'hui titulaire. L'archidiaconé d'Yvetot est composé d'une grande partie de l'archidiaconé du Petit-Caux, doyennés de Canville, Brachy et Basqueville, d'une portion du Grand-Archidiaconé, doyennés de Pavilly et de Saint-Georges et de Pont-Audemer, et de deux portions notables de ceux du Grand-Caux, doyennés de Fauville et de Valmont. Il renferme 171 églises, dont 2 sont cures de première classe et 8 de seconde, 117 sont succursales, 8 chapelles vicariales, 13 chapelles communales et 23 annexes. La population totale est de 141,606 habitants.

Les doyennés déjà rétablis dans la pensée du prince de Croÿ ne furent officiellement connus que le 2 février 1837. Yvetot, devenu chef-lieu de doyenné, a pour titulaire M. l'abbé Bobée, curé de la ville depuis vingt ans. Le doyenné a l'étendue du canton, plus la paroisse de Hautot-le-Vatois, qui relève du canton de Fauville. Ce doyenné, peuplé de 19,299 habitants, contient 13 églises, dont une est curiale, 9 sont succursales, une chapelle vicariale et 2 annexes, plus 4 chapelles consacrées au culte.

§ Ier. — L'ÉGLISE PAROISSIALE DE SAINT-PIERRE

L'église paroissiale d'Yvetot est mentionnée, pour la première fois au XIIIe siècle, dans le premier pouillé du diocèse attribué à notre grand archevêque Eudes Rigaud. Humble et modeste, elle comptait alors 80 paroissiens ou chefs de

[1] *Annuaire* de 1806. — L'*Ordo* de 1852 lui donne 9,083 habitants.

famille soumis à la houlette pastorale du prêtre Thomas, présenté par le seigneur du lieu et reçu par le pontife réformateur du clergé de Normandie. Le bénéfice valait alors 50 livres comme Auzebosc, Cliponville, Yvecrique et Sainte-Marie.

Nous ignorons complètement quelle était cette église qui a traversé les plus beaux siècles chrétiens et la période la plus monumentale de notre histoire. Tout porte à croire qu'elle était ancienne comme la paroisse dont le vocable apostolique indique les premiers âges du Christianisme parmi nous. Ce qui est certain c'est que l'église actuelle occupe la place de la précédente, à tel point que le côté nord s'est élevé sur les fondations primitives.

Au milieu du dernier siècle, Yvetot qui avait vu ses 80 feux grandir jusqu'à 500 [1], et qui sentait chaque jour croître le chiffre de ses habitants, éprouva le besoin d'agrandir son église devenue trop petite pour sa population. En 1752, M. d'Albon, prince d'Yvetot, avait eu la pensée de construire l'église dans cette *rue du Calvaire,* que son père avait rebâtie en entier après l'incendie du 20 août 1688. Cette rue, en effet, la plus belle d'Yvetot, était le centre du mouvement et de la vie, avant que le chemin de fer l'eut condamnée au froid de la mort et au silence du tombeau. Il faut dire aussi que cette longue et large rue, accessible à la foule les jours de fête, favorable au développement des processions, est échelonnée de grands jardins qui eussent fourni, pour une église, une assiette pacifique, favorable au recueillement et à la prière.

Mais ces idées si naturelles, ces notions si simples, ne furent pas comprises des marchands et des épiciers qui composaient alors le bourg d'Yvetot. L'épicier, cette aristocratie du trottoir, voulut que l'église restât près de son magasin qu'il croyait compromis par son éloignement. Il fallut que Dieu se rappetissât aux idées mesquines des boutiquiers, et que sa maison patronât leur petit commerce et leurs chétifs intérêts. Dans une ville ouverte comme Yvetot, où les jardins et les champs occupent la meilleure partie de la cité, où chaque particulier a sa cour et son jardin, on s'étonne que la maison de Dieu soit étouffée par la demeure des hommes. Ici tout le monde est à son aise, excepté Dieu, et comment ne pas s'en indigner lorsqu'on apprend par les archives que les maigres spéculations du passé

[1] *Nouveau pouillé* de 1738.

ont ainsi compromis l'avenir, et que les intérêts matériels ont enchaîné la religion des générations.

Le projet, conçu en 1752, reçut un commencement d'exécution dix ans après. Vers 1762 on demanda un plan et devis de la nouvelle église à M. Jean-Pierre Defrance, architecte de Rouen. Defrance était un architecte de mérite, connu par de nombreux travaux d'église. Il demeurait *rue des Faulx*, paroisse Sainte-Croix-Saint-Ouen. Il avait fait les plans et devis des *Gloires* de l'église de Saint-Vincent de Rouen, de l'abbaye de Fécamp et de Saint-Maclou de Rouen. On lui attribue également la fontaine de la Grosse-Horloge et la partie neuve de l'abbaye de Saint-Ouen qui sert aujourd'hui d'hôtel-de-ville. Son nom revient à chaque page dans les archives de Saint-Vincent, de Saint-Godard, de Saint-Vivien et de Sainte-Croix de Rouen ; il semble qu'il ait travaillé pour toutes les églises de la métropole.

Les plans qu'il donna pour la nouvelle église d'Yvetot nous paraissent égarés et perdus pour toujours. Seulement il nous reste un exemplaire du devis imprimé à Rouen, en 1764, chez Joseph Leboulanger ; en voici le titre : « Devis des ouvrages de maçonnerie, charpenterie, couvertures en ardoise et tuile, plomberie, vitrerie, serrurerie, menuiserie et peinture d'impression qu'il convient de faire pour la construction de l'église paroissiale d'Yvetot, en conformité des plans, coupe et élévation qui en ont été dressés par le sieur Defrance, architecte, dont ledit architecte, chargé de la conduite, donnera tous les profils en grand ainsi que tous les développements à ce nécessaires. »

Ce devis portait tout d'abord « qu'il serait premièrement fait la démolition générale de l'église, en ce compris le portail, la nef, le chœur, le corps carré du clocher et de ses voûtes, en conservant néanmoins les fondations collatérales de l'église actuelle du côté nord, comme aussi de conserver et descendre les cloches, le beffroi et la flèche, et toute la charpenterie de l'ancienne église, celle du chœur, ladite flèche et beffroi, le tout pour être démonté avec soin et mis en lieu de sûreté avant d'être replacé dans le nouveau clocher. »

Pour les fondations, les murs et les piliers, on devait faire des tranchées de six pieds de profondeur. « Si dans la fouille on rencontrait des corps nouvellement inhumés, l'entrepreneur »

était tenu de refaire une nouvelle fosse et d'y déposer le corps pendant la nuit. On devait en user de même envers les ossements afin d'éviter la clameur publique. Le rond-point devait s'étendre dans la cour de M. d'Albon, prince d'Yvetot, et on se réservait autour de lui un espace de 8 à 9 pieds pour faire procession et bénédiction. Ce terrain était dû à toutes les églises de France, d'après le pontifical romain. M. d'Albon se réservait une porte latérale pour l'usage de sa maison.

L'entrepreneur devait conserver « au portail des bossages en pierre pour y faire les armoiries ou toute autre chose semblable ; de même que pour deux génies d'anges au-dessus de l'archivolte du portique, groupés sur des nuages et tenant en leurs bras un palmier et un rouleau où seront gravés ces mots : « *Justus ut palma florebit.* »

Le devis de M. Defrance, en 26 pages in-4°, subit toutes les épreuves voulues par les usages et les lois du temps ; ayant été pleinement agréé par le seigneur-patron , le clergé et les paroissiens réunis en assemblée générale, le 17 juin 1764, et homologué au Parlement le 30 juin 1765, il fut soumissionné à Rouen, le 12 décembre 1766, en présence de l'intendant de la province. L'adjudication en fut passée au profit de MM. Dumont et Brocqueville, entrepreneurs, pour une somme de 112,000 livres. La communauté se chargea des honoraires de l'architecte, qui s'élevèrent à 5,000 livres. Afin de l'aider dans la direction des travaux, elle nomma douze commissaires chargés de la surveillance locale. Les fonds nécessaires à l'opération devaient être faits de la manière suivante : un arrêt du conseil d'Etat, du 27 janvier 1767, autorisait pour six ans une somme de 10,000 livres, à prélever chaque année sur toutes les propriétés du bourg, et un impôt de 5,500 livres à répartir, au marc la livre, sur la capitation des habitants, pendant ce même laps de temps. Toutes ces sommes réunies devaient former un capital de 93,000 livres, mais comme il se trouvait 3,000 livres de mauvais derniers, il ne resta liquide que 90,000 liv. A cette somme le roi Louis XVI ajoutait un don gratuit de 8,000 livres, et le trésor offrait, sur ses épargnes, 14,000 livres, ce qui formait exactement les 112,000 livres demandées. Mais malheureusement des dépenses imprévues de 12,600 livres vinrent déranger les calculs de l'architecte et des administrateurs.

L'église, livrée au culte en 1771, était loin d'être soldée en 1772. La dépense totale s'était élevée à 127,360 livres, sur lesquelles on ne put acquitter que 110,013 livres. Les 17,347 livres restant furent un grand embarras pour la fabrique. Afin de couvrir cette dépense inattendue, et pour satisfaire aux exigences d'entrepreneurs affamés d'argent, on tint plusieurs assemblées, de 1770 à 1774. Plus on délibérait, moins on s'entendait. En 1770, la séance fut troublée par des moyens violents, et en 1772, malgré la présence de M. d'Albon, prince d'Yvetot, l'assemblée fut *rompue par des voies de fait*, disent les archives. M. Grégoire, curé de la paroisse, homme violent et emporté, montrait dans ces circonstances la plus mauvaise grâce du monde. Des ruptures eurent lieu entre lui et les trésoriers, après des séances orageuses. Grâce à l'énergie de MM. Niel et Neveu, trésoriers, qui supportèrent tout le fardeau de la construction nouvelle, on se décida à contracter un emprunt de 20,000 livres. Tout d'abord il ne manqua que des prêteurs, mais enfin quelques personnes se dévouèrent et l'emprunt fut complètement réalisé en 1774. En 1790 la fabrique n'était pas libérée, elle payait encore une forte rente, et il est à craindre que la Révolution n'ait soldé brusquement les créanciers de la pauvre église.

Une chose pénible à dire, parce que je la crois applicable à presque toutes les églises neuves de notre temps, c'est que l'église d'Yvetot n'était ni solide ni bâtie avec de bons matériaux. Dès 1774 le *vaisseau neuf était gêné* et avait besoin de réparation, disent les registres. Hélas! cette nécessité se reproduisit souvent, avant comme depuis la Révolution. Élevées à bon marché et pour ainsi dire par enchantement, les églises de nos jours ont une durée proportionnée à ce qu'elles ont coûté de temps et de peine. Nos pères, au contraire, bâtissaient éternellement des œuvres éternelles.

Maintenant que l'église est terminée, bénite et payée, donnons-en la description.

Elle est entièrement construite avec de la brique rouge, ce qui lui donne un aspect lourd et prosaïque. Fille de l'architecture grecque, ses pilastres sont doriques et ioniques, selon les règles classiques. Un grand embarras pour cette architecture païenne, ce fut de placer la croix et le clocher, choses inconnues aux idolâtres. Le clocher, elle le relégua constam-

ment au portail, la croix elle la rendit imperceptible et insaisissable. Le peu de pierre qui s'est glissé dans l'appareil est au portail, dont les pilastres n'ont jamais été sculptés et probablement ne le seront jamais. Au-dessus de la porte principale on avait gravé, sur la pierre, les armes du seigneur-patron, un Jéhovah entouré de nuages et des anges tenant d'une main des palmes et de l'autre un rouleau avec ces paroles appliquées à l'âme fidèle : « Justus ut palma florebit. » La Révolution qui poursuivait les grands et les saints, a effacé les armes et les anges, et n'a laissé subsister que cette inscription, gravée au fronton du temple, par la ville féodale : « Deo viventi Camillus III. » Encore les réformateurs, dans leur amour pour l'égalité, avait-il fait disparaître le nom de M. d'Albon, dont la modestie aurait bien dû être blessée par une inscription semblable. Pour la postérité, pour l'étranger qui passe, il semblerait que M. Camille d'Albon serait le seul donateur et fondateur de l'église d'Yvetot, tandis que nous avons vu que tous y avaient contribué selon leurs moyens.

A coup sûr jamais la Grèce païenne n'aurait consenti à la pose d'une semblable inscription, honorable à un citoyen, mais injurieuse à la communauté. On connaît l'héroïque refus que fit la ville d'Ephèse de laisser bâtir son temple de Diane par un particulier qui ne demandait que la permission d'inscrire son nom au front de cette merveille de l'ancien monde.

Pour ne pas torturer plus long-temps cette pauvre église, honteuse de poser devant un siècle redevenu chrétien, au moins dans son architecture, disons que les arcades sont des cintres applatis et surbaissés ; que les piliers sont carrés, sans grâce comme sans ornement ; que les pilastres du second ordre sont courts et écrasés ; que le plafond, qui étouffe l'église, est d'une platitude désespérante. La seule chose qui nous ait intéressé à ces murs, c'est, dans la chapelle de la Sainte-Vierge, une peinture à fresque, pleine de mérite et de caractère.

Cette peinture, qui recouvrait toute la chapelle, reproduisant la vie de Marie, a été tellement rongée par l'humidité, qu'on a dû en effacer une partie par mesure de propreté. Ce qui reste fait regretter ce qui a disparu. Sur le rétable de l'autel devait se trouver une Assomption de la Vierge Marie, dont le plafond reproduit le couronnement dans le ciel. L'auguste Trinité

siége sur un trône de nuages, entourée d'anges qui chantent et jettent des flammes. Le Fils tient dans ses mains une couronne de douze étoiles, qu'il va déposer sur la tête de sa Mère. Dans le fond vaporeux et lumineux du firmament, se tiennent à distance respectueuse, des groupes de séraphins au milieu desquels le roi David touche sa harpe prophétique.

Ces peintures, que nous regardons comme une imitation des fresques de l'Italie, sont pleines d'inspiration et de sentiments religieux. On sent que ces flots d'éther, qui inondent la voûte, sont empruntés à des climats plus heureux que le nôtre. C'est qu'en effet cette création est due à une troupe d'Italiens ambulants, dont le chef, Benoît Pécheux, était un artiste de talent. La fabrique d'Yvetot sut parfaitement apprécier l'homme et son œuvre. Dans sa séance du 27 juin 1811, elle se détermina à voter la décoration des chapelles, surtout « *à cause de la présence d'artistes dont le talent était reconnu suffisant pour diriger ce travail au degré de perfection demandé*. » Pécheux et les siens ne trompèrent pas la confiance des marguilliers. Outre la chapelle de la Sainte-Vierge, ils décorèrent encore la chapelle du Calvaire et les fonts baptismaux. *Le Baptême de N.-S. par saint Jean*, peint par L. Laurenti, est un bon travail malheureusement un peu négligé et couvert de poussière. Du reste la fabrique fut si contente de toutes ces décorations, que dans la séance du 4 octobre, lorsqu'elle ordonnança le paiement de l'œuvre, « *elle reconnut qu'elle avait été dirigée avec art et intelligence*. »

Pécheux, en effet, était un peintre de grande valeur et déjà connu en France par de nombreux travaux de son état. Comme cet artiste a travaillé pour les églises de notre diocèse, nous lui consacrerons un article biographique qui sera l'abrégé de celui de M. Hellis.

Benoît Pécheux est né à Rome, où il a fait ses études de peinture à l'école des meilleurs maîtres et des plus grands modèles. La conquête de l'Italie et la prise de Rome le firent émigrer vers Paris, où il ne tarda pas à être apprécié. MM. Perrier et Fontaine, architectes du gouvernement, l'employèrent à peindre les palais de Saint-Cloud et de la Malmaison. Décorateur en titre de l'Empire et de la Restauration, il fit la belle salle du Trône pour le sacre de Napoléon, la salle du Trône à Saint-Cloud, les trophées de la salle des Gardes aux Tuileries.

et tous les décors commandés pour le mariage du duc de Berry, la naissance du duc de Bordeaux et le sacre de Charles X.

Le Grand-Opéra lui doit ses décors les plus estimés, tels que ceux du *Triomphe de Trajan*, des *Danaïdes* et de *Pharamond*. Il orna une foule de maisons et de châteaux, exposa des tableaux et en composa sur commande, pour les villes de Parme et de Turin.

Il paraît s'être livré surtout à la reproduction des fresques si nombreuses et si riches d'au-delà des Monts. Notre diocèse eut le bonheur d'être visité par lui à la plus belle époque de son talent. En 1811 et en 1812 il exécuta plusieurs fresques pour les églises de Limpiville, de Fécamp, du Havre, d'Yvetot et de Rouen. Au Havre il peignit sur bois, pour la chapelle de la Sainte-Vierge, deux fresques qui furent ensuite appliquées sur le mur ; elles représentent la *Naissance de Jésus-Christ* et la *Présentation au Temple*, et ont coûté 1,700 fr. [1]. Le style en est parfaitement antique et l'on sent que l'auteur est romain, comme David, comme tous les peintres de ce temps-là.

Rouen lui doit la belle coupole de l'église de Saint-Romain, qu'il exécuta en moins de six semaines, et qui depuis quarante ans a conservé sa fraîcheur et son éclat.

L'Académie de Rouen l'ayant, à cette époque, admis au nombre de ses correspondants, M. Pêcheux, qui habite Paris et qui est sur le bord de sa tombe, a envoyé, en 1850, à cette compagnie savante, une magnifique collection de plus de 200 pages in-folio, contenant près de 3,000 modèles exécutés à la plume, avec une netteté et une précision parfaites. Ce bel album, qu'il a intitulé : *Iconographie mythologique*, est la réunion de tout ce que la tradition, les monuments et les manuscrits nous ont légué sur la mythologie des Grecs, des Romains, des Indiens, des Persans et des Phéniciens [2].

Mais revenons à l'église d'Yvetot. Comme chacun sait tout est à refaire dans une église neuve, rarement le mobilier de l'ancienne peut servir dans la nouvelle. Aussi les délibérations de fabrique se succèdent-elles rapidement; on parle sans cesse d'autels, de bancs, de chaire, de stalles, de confessionnaux, de bannières. Dès le 5 janvier 1772, on manifesta l'intention d'acheter un bel autel de marbre, qui se trouvait à

[1] L'abbé Lecomte, *Messire de Clieu, les égl. et le clergé du Havre*, p. 199. — [2] *Précis analyt. des trav. de l'Acad. de Rouen*, année 1850-51, p. 273-78.

vendre chez M. Lequeux, architecte à Rouen. Le marché n'ayant pas été conclu, on se servit vingt ans d'un autel de bois, fait par MM. Levesque et Quesnel, qui avaient déjà confectionné quatre confessionnaux.

En décembre 1777 on résolut de faire les 48 stalles de chêne qui existent encore aujourd'hui. Elles furent exécutées par Renout, menuisier, pendant l'année 1778, et le 19 juillet elles furent visitées et reçues par Thibaut, l'aîné, et Ausoux, le jeune, menuisiers. Le prix, qui s'élevait à 1,400 livres, fut payé en partie par une donation de 1,200 livres, faite par M. de la Blèterie, curé de Rougemontier, et refusée par les chanoines de la Collégiale. Cette même année le serrurier Michel fit la grille du chœur pour 1,100 livres, et Pileur peignit l'église d'un bout à l'autre.

Pour faire face à toutes les dépenses nécessitées par l'église nouvelle, M. le marquis d'Albon, excité par l'exemple de M. d'Acquigny, à Grémonville, eut l'idée de demander à Rome des reliques et des indulgences. Le saint pape Pie VI, la seconde année de son pontificat (1777), envoya à M. d'Albon et à l'église d'Yvetot une relique de la vraie croix enfermée dans une croix de cristal garnie d'argent, laquelle est elle-même incrustée dans une croix de bois ; un fragment du corps de saint Victor, martyr, et un ossement de saint Clair, pape et martyr. Toutes ces précieuses reliques, approuvées par l'archevêque de Rouen, furent exposées à la vénération des peuples. Ce sont elles que l'on voit encore dans deux reliquaires de bois sur l'autel de la Sainte-Vierge.

A cet envoi était joint un bref qui est maintenant affiché dans l'église d'Yvetot comme un des titres de l'église. Par cet acte le pape accordait six fois par an les indulgences plénières du Jubilé universel à tous les fidèles qui visiteraient l'église de Saint-Pierre d'Yvetot le jour de la fête patronale et cinq autres dimanches désignés par le rescrit apostolique. Ces indulgences, renouvelées au Concordat, subsistent encore aujourd'hui. Mais ce qui n'existe plus c'est le portrait de Pie VI qui avait été envoyé par le pape lui-même à M. d'Albon. Le pieux marquis en avait fait don à l'église, qui le conservait dans la sacristie. La Révolution, ne pouvant anéantir la réalité, s'est contentée de détruire l'image.

Le 21 mars 1784, on délibéra pour la première fois sur le

projet d'avoir une belle chaire et une riche bannière de saint Pierre. La bannière, achetée en 1785, coûta 600 fr. La chaire ne marcha ni aussi vite, ni aussi aisément. Commandée en 1784, à M. Pottier, célèbre sculpteur de Rouen, elle fut placée en 1786. Le 15 août on effectua le premier paiement, et elle fut entièrement soldée en 1788. Elle avait coûtée 2,552 livres. Elle fut étrennée par le curé, M. Desjardins, qui l'avait fait faire. Ce magnifique morceau de menuiserie et de sculpture est le plus riche ornement de l'église d'Yvetot, et l'un des plus beaux morceaux que nous possédions en ce genre. Un escalier somptueux et solide conduit à une large tribune dont le devant montre saint Jean dans l'île de Patmos, écrivant *avec une plume* son Apocalypse. Son aigle porte cette devise, qui devrait être celle de tous les prédicateurs : « quasi aquila ascendet et avolabit. » L'abat-voix, soutenu par deux superbes palmiers, montre au sommet un pélican nourrissant ses petits avec sa chair. Triple emblême du Christ, de l'église et du prêtre qui nourrissent les fidèles avec leur parole, leur sueur et leur sang.

Cette chaire, justement célèbre, fait grand honneur à M. Pottier, son auteur, et nous avons été heureux de rattacher son nom aux deux plus belles menuiseries modernes de cet arrondissement, la chaire d'Yvetot et les tribunes de Grémonville. M. Pottier a travaillé pour les églises de Rouen. Nous citerons parmi ses travaux les plus distingués la gloire, le baldaquin et les boiseries de l'église de Saint-Maclou, qu'il exécuta en 1775, d'après les dessins de l'architecte Defrance. Il fut aidé pour les travaux de sculpture par Cahais, sculpteur célèbre de ce temps-là, qui a travaillé pour Saint-Vincent et qui peut-être l'a aidé dans les sculptures de l'église d'Yvetot.

Cette chaire arrivait à propos, car l'année même où elle fut montée, une grande mission fut donnée à la ville par des religieux. Cette mission, pour laquelle il fallut faire plusieurs confessionnaux, produisit un grand bien à Yvetot. On se souvient encore aujourd'hui de ses heureux effets, et M. le curé assure que les fruits en sont toujours sensibles chez les vieillards.

Cette chaire si bien étrennée dut être, hélas ! bien profanée quelques années plus tard. Souillée d'abord par la présence du schisme constitutionnel, elle reçut dans son sein deux

hommes scandaleux qui déshonorèrent leur caractère sacré. Triste confidente de honteuses apostasies, elle se sentit soulagée en n'entendant plus que les déclamations des patriotes, les excentricités des clubistes, les fureurs des démagogues et les folies des tribuns populaires. Réconciliée plus tard par la parole sainte des prêtres et des pontifes, elle est redevenue ce qu'elle fut d'abord, la source de la vie et le trône de la vérité.

A notre grande douleur il nous faut maintenant traverser la fange révolutionnaire et la boue constitutionnelle ; cette page d'histoire ecclésiastique ailleurs si triste ne sera pas ici sans consolation. Au début de cette regrettable période, nous trouvons un acte de courage bien rare dans ce temps d'affaissement universel. L'installation des prêtres constitutionnels, qui partout avait lieu sans résistance et au milieu du profond silence des fidèles consternés, ne passa pas ici inaperçue. Les archives de la fabrique d'Yvetot nous ont conservé une énergique protestation que l'on ne rencontre nulle part, et dont on chercherait vainement la pareille. M. Closet, alors trésorier en charge, a consigné sur le registre cette confession catholique que nous nous faisons un devoir de reproduire. L'auteur s'y montre théologien et jurisconsulte autant que confesseur courageux et fidèle. Voici ce monument apologétique digne du temps des martyrs :

« Du mardi 31 mai 1791, 10 heures du matin, la communauté des trésoriers de l'église et des pauvres, assemblée extraordinairement par billets de convocation et au son de la cloche, à la diligence de M. Closet, trésorier et en l'absence de M. le curé, quoique invité par lettre de convocation.

« Appuyé sur les articles 6, 10 et 11 de la *Déclaration des droits de l'Homme*, qui porte que nul ne doit être inquiété pour ses opinions religieuses, que la libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme, et que tout citoyen peut parler, écrire, imprimer librement ; que la loi n'a droit de défendre que les actions nuisibles à la société, et que nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas ; appuyé encore sur le décret du 13 avril 1790, par lequel l'assemblée nationale avoue qu'elle n'a et ne peut avoir aucun pouvoir à exercer sur les consciences et les opinions religieuses ; appuyé enfin sur son instruction du 21 janvier dernier, dans laquelle elle convient que le spirituel est hors de la sphère de la puissance civile, que toujours éloignée du dessein de dominer les opinions et plus éloignée encore du projet de tyranniser les consciences, elle a laissé à chacun sa manière de penser ; par le trésorier en exercice a été dit que la religion qu'il professe enseigne que le Souverain

Pontife a une primauté d'honneur et de juridiction, que le corps épiscopal a de droit divin une supériorité sur les prêtres, qu'il appartient à la puissance ecclésiastique de donner la mission aux évêques, et de supprimer, étendre ou restreindre leur juridiction qui est toute spirituelle, qu'elle nous enseigne également qu'il ne faut reconnaître pour légitimes pasteurs que ceux qui tiennent leur mission de l'Église, et nous défend de communiquer dans ce qui regarde leurs fonctions avec ceux qui, élus par des laïques (surtout par des laïques non catholiques), viendraient remplacer les évêques ou des curés qui n'ont pas donné leur démission ou qui n'ont pas été destitués par un jugement canonique.

» En conséquence il déclare, sans aucunement prétendre se refuser à l'exécution des décrets, mais simplement user de la liberté de conscience qui est accordée à chacun par la loi, que tant que M. Desjardins n'aura pas donné sa démission, il ne cessera de le regarder comme son curé, et que ne pouvant sans manquer essentiellement à sa religion, l'héritage le plus précieux que lui aient laissé ses pères, communiquer avec le curé constitutionnel qui vient d'être élu, il est forcé de se démettre de sa charge de trésorier et demande qu'il en soit nommé un autre à sa place, et qu'il soit aussi nommé des commissaires pour l'examen du compte de sa gestion, ce qu'il a signé. »

Hélas ! et ce qu'il signa presque seul, car sur quatorze marguilliers qui étaient présents, trois seulement eurent le courage de le suivre dans son héroïque protestation ; les dix autres prirent leurs chapeaux et se retirèrent dans un silence qui ressemblait presque à une apostasie.

Quelques jours après cet acte de vertu, le schisme trônait en paix dans la pauvre église d'Yvetot. Le 12 juin 1791, fête de la Pentecôte, M. Ruault officiait solennellement comme curé de la paroisse. Ce M. Ruault était un religieux bénédictin, dernier prieur de la célèbre abbaye de Saint-Wandrille, qui à la tête de ses vingt religieux avait donné l'éclatant scandale du serment constitutionnel. Un des premiers actes de son nouveau ministère fut de demander aux administrateurs du district une bonne portion des dépouilles des abbayes et églises supprimées. On désignait spécialement à la générosité de l'administration l'autel, le tabernacle, la niche et les six chandeliers de l'abbaye de Valmont.

A la fin de mars 1792, on chargea le trésorier d'acheter à la vente du département le bel autel de marbre des Chartreux de Rouen, qu'il obtint pour 1,500 livres. Un mois après, l'autel était monté dans le chœur de l'église. Les premières pierres en avaient été posées le 24 avril, avec toute la cérémonie dont disposait l'église constitutionnelle.

Cet autel, qui subsiste encore aujourd'hui, est un des plus beaux du diocèse. Il est, après la chaire, le morceau le plus remarquable de l'église d'Yvetot. C'est un enfant du XVIIIe siècle, aussi, au point de vue du style, il est loin de nous plaire, nous le trouvons pesant et massif. Il a, si l'on veut, la forme d'un tombeau, mais plutôt celle d'un tombeau païen que d'un tombeau chrétien. On le croirait enlevé à Pompéi ou à Herculanum, et non à Saint-Denis ou à Westminster; et puis nous n'aimons pas à considérer l'autel comme un tombeau, nous préférons l'idée d'une table eucharistique.

Mais à part ce vice de forme, qui tient au mauvais goût de son siècle, l'autel d'Yvetot est riche de matière et de travail. Le fond du marbre est rouge avec tablettes blanches, les moulures sont vigoureusement fouillées, les contours sont parfaitement adoucis, et l'on sent que l'artiste était maître de cette matière si rebelle au ciseau.

Cet autel manquait de tabernacle. En 1836 on a commandé à M. Roger, un tabernacle de marbre blanc, qu'il a si bien raccordé avec l'autel, que l'on croirait les deux morceaux faits l'un pour l'autre.

Félicitons l'autel d'Yvetot d'avoir échappé à la spoliation de nos églises et à la destruction de tant d'autres emportés par la tourmente révolutionnaire de 1794. Heureusement pour lui qu'il n'était ni d'or, ni d'argent, ni de bronze, ni même de fer, car la République ne l'eût pas épargné. La *patrie en danger* fût venue réclamer le métal pour faire des armes ou de la monnaie, mais elle n'avait que faire de marbre et de pierre, c'est ce qui a sauvé les autels de Grémonville et de Derchigny. Club, temple, salpêtrière ou magasin, l'église d'Yvetot garda toujours son autel, et Dieu était sorti du sanctuaire que son trône y demeurait encore.

Un des derniers actes du ministère de M. Ruault, fut la construction de la sacristie actuelle, dont l'entreprise fut soumissionnée par Bottard, le 30 mai 1792, pour la somme de 5,475 fr. On a peine à croire qu'un aussi chétif bâtiment ait pu coûter si cher. Dans ce prix devait être compris, sans doute, la pose du chapier et des magnifiques lambris de chêne provenant de l'ancienne abbaye de Saint-Wandrille. C'était un don du district de Caudebec, qui jugea à propos de partager cette riche boiserie monastique entre les deux principales

églises de son ressort, car la suite existe à la sacristie de Caudebec. Au milieu de cette magnificence, dom Ruault put croire un moment n'avoir changé ni de position ni de résidence. Ce beau travail sur bois, exécuté sous Louis XIV, et qui porte encore les armes de Saint-Wandrille, fait de la sacristie d'Yvetot une des plus belles du diocèse.

Le 5 septembre 1792 eut lieu à Caudebec, pour toute la Seine-Inférieure, l'élection de 16 députés à la Convention nationale. M. Ruault, déjà membre du conseil municipal d'Yvetot et député-suppléant à l'Assemblée législative, fut le candidat et l'élu de son canton. Le 22 septembre, il partit pour siéger à la terrible assemblée où il figura toujours avec les plus modérés. Dans la séance du 16 janvier, il vota, avec 14 de ses collègues de la Seine-Inférieure, la réclusion de Louis XVI jusqu'à la paix, et le 19 il se prononça pour le sursis. Le 7 octobre 1793, il fut décrété d'arrestation avec 71 de ses collègues. Détenu à la Force pour une cause politique honorable, il eut la faiblesse d'écrire qu'il abjurait ses fonctions sacerdotales et de renvoyer en même temps ses lettres de prêtrise. Le 6 juin 1794, du fond de son cachot, il protesta énergiquement contre le coup d'Etat du 31 mai et le triomphe de la Montagne. Le 8 décembre suivant, il fut invité, par la Convention, à reprendre place dans ses rangs [1]. En 1796, il devint membre du conseil des Cinq-Cents et en sortit le 1er mai 1797. Il se maria vers cette époque et mourut en Westphalie, exerçant une fonction obscure à la cour du roi Jérôme.

En quittant Yvetot pour Paris, M. Ruault n'avait pas donné sa démission de curé. Il était remplacé dans son ministère par un vicaire desservant qui fut envoyé par Gratien, évêque constitutionnel de Rouen. Nous lisons dans les registres du conseil de la commune que : « le 30 décembre 1792, s'est présenté le citoyen Pierre Lemonnier, prêtre, porteur d'un mandement du citoyen évêque de la Seine-Inférieure, lequel a demandé à être admis à exercer ses fonctions de vicaire. Il a prêté publiquement et à haute et intelligible voix le serment d'être fidèle à la nation et à la loi, et de maintenir de tout son pouvoir la liberté et l'égalité, ou de mourir en les défendant; comme aussi de maintenir de tout son pouvoir la cons-

[1] *Réimpression de l'ancien Moniteur*, t. XV, p. 168, 207, 233; t. XVIII, p. 60; t. XXII, p. 385, 699.

titution civile du clergé, décrétée par la loi du 27 novembre 1790. Enfin de remplir en son âme et conscience les fonctions de vicaire de la paroisse. »

L'année 1793 fut ici comme ailleurs une série d'impiétés, de blasphèmes et de folies révolutionnaires. Le 5 février, le citoyen Jourdain avait demandé à supprimer les bancs de l'église, d'abord parce que celle-ci était trop petite pour les habitants, ensuite parce que cet usage « blessait l'égalité décrétée par la loi et écrite dans les *Droits de l'homme*. » Le 16 frimaire an II (6 décembre 1793) la commune porta au district tous les vases et effets d'or, d'argent et de cuivre provenant de l'église, afin de satisfaire à la loi et pour manifester son empressement à concourir à l'affermissement de la République par le sacrifice de tous les objets superflus.

Vers la fin de cette année on donna un successeur au citoyen Ruault, qui avait pris goût à la politique et s'était créé à Paris une carrière nouvelle. « Le 6 de la décade du deuxième mois de la deuxième année de la République (27 octobre 1793), se présenta devant le conseil général de la commune le citoyen François-Henri Legrand, ex-bénédictin de Saint-Wandrille, porteur d'une lettre d'institution canonique signée Gratien, évêque au département de la Seine-Inférieure. Le citoyen Legrand jura devant le maire qu'il persistait dans les deux serments exigés par les lois du 26 novembre 1790 et 14 août 1792, par lui précédemment prêtés, jurant en outre et *d'abondance* de maintenir de tout son pouvoir l'unité et l'indivisibilité de la République française, et de remplir fidèlement les fonctions de curé de la ville d'Yvetot et de mourir à son poste.

Quelques jours après cependant, il lui arriva une histoire où il ne se montra pas très-brave malgré ses trois serments. Une émeute populaire ayant apporté dans l'église les deux calvaires d'Yvetot, M. Legrand avait été obligé de les recevoir de la main des masses encore peu *révolutionnées* et qui ne plaisantaient pas à l'endroit de leur croyance. Voici le fait tel qu'il est raconté dans les registres de la commune : « Le 12 frimaire les commissaires ont été chargés de prendre des informations sur le prix de deux statues, l'une de la Liberté, l'autre de la Raison, soit en bois, soit en pierre de Saint-Leu ou de Conflans, lesquelles statues seront placées, après l'acquisition, aux deux principales entrées d'Yvetot où étaient ci-devant les deux effigies

du Christ dites *Calvaires*, que le peuple s'est porté à rentrer dans l'église sans y être autorisé par le conseil général, ni par aucune autre autorité ; mais que ledit conseil général a cru prudent de tolérer de la part d'un peuple qui n'est point encore assez éclairé sur les *novations* apportées à son culte ordinaire, d'autant que rien dans les démarches de ce même peuple n'a aucunement heurté l'entière et littérale exécution des lois connues sur le culte religieux, puisque le citoyen Legrand, principal ministre de cette dite commune, n'a reçu ces effigies dans l'église que de l'aveu du conseil général et sans appareil ni cérémonies. »

La pauvre église touchait à ses derniers moments chrétiens. Déjà profanée par le schisme elle allait être souillée par l'impiété et le fanatisme. Le 20 frimaire (10 décembre 1793) on y fit une fête décadaire où on lut un discours de Robespierre, et le 21 nivôse (10 janvier 1794) on célébra la fête de la prise de Toulon par l'inauguration des bustes de Marat et de Lepelletier, le tout assaisonné de cantiques et de chansons populaires. Déjà à cette époque on songeait à en faire un entrepôt, car le 19 nivôse an II (8 janvier 1794) on permit de bâtir un plancher pour séparer les bas-côtés de la nef afin d'en faire un magasin d'équipement et d'armement. Peu de temps après elle était fermée.

Le citoyen Legrand s'empressa d'embrasser une autre carrière. A l'exemple de son prédécesseur il se jeta dans la politique, mais lui, il ne choisit pas la grande politique, il se contenta de la politique locale ou administrative. Pendant le directoire il devint président du district transféré de Caudebec à Yvetot, le 8 frimaire an II (28 novembre 1793), puis en 1800, sous le Consulat, lors de la création des sous-préfectures, il devint premier sous-préfet d'Yvetot, fonction qu'il exerça jusqu'à la fin de juin 1815, car après avoir été maintenu par les Bourbons de la première Restauration, il était devenu leur ennemi acharné pendant les Cent-Jours. On alla même jusqu'à le soupçonner d'être l'auteur des événements de Cany, du 26 juin 1815. Poursuivi par le remords et par le mépris public, on dit qu'il mit fin à ses jours vers 1818. Il s'était marié en 1814, preuve d'endurcissement et d'impénitence finale.

L'église d'Yvetot ne fut guère plus de quinze mois fermée. Un document curieux nous la montre ouverte dès 1795. Il est

intitulé : « Registre où sont portées les délibérations des fidèles catholiques exerçant le culte au temple d'Yvetot, le 30 messidor an III (18 juillet 1795). » Il ne faut pas s'y tromper, les *fidèles catholiques* n'étaient autres que les adhérents au schisme constitutionnel. Il n'y avait pas alors de liberté pour d'autres. Le prêtre Ingout remplissait les fonctions de curé, sous le nom de *ministre desservant*. Chaque dimanche il célébrait la grand'messe dans l'église, et chacun apportait sa chaise à l'office. Sa position fut régularisée deux ans après. Un simulacre d'élection eut lieu dans l'église, en présence de l'évêque diocésain. Nous citons cette pièce curieuse :

« Le 1er frimaire de l'an V de la République française (21 novembre 1796), en conséquence des annonces qui ont été faites au prône des dernières grand'messes, afin de nommer un curé de cette paroisse de Saint-Pierre d'Yvetot, nous paroissiens, trésoriers et autres assemblés dans la nef de l'église du dit lieu. Les présents ont nommé pour présider le citoyen J.-B. Guillaume Gratien, évêque de l'église métropolitaine de Rouen, présent, lequel a proposé la nomination du dit curé, et sur quoi a été à la totalité des suffrages et par acclamation nommé le citoyen Ingout, ancien desservant de cette paroisse, ce qu'il a accepté et signé. »

Le 12 frimaire an V (2 décembre 1796), une nouvelle assemblée eut lieu dans le chœur de l'église pour nommer un curé en remplacement de M. Ingout, décédé. Le citoyen Dujardin, vicaire, fut élu à l'unanimité. Le 3 fructidor, les trésoriers achetèrent à Rouen, pour la somme de 20 louis, *l'hôtel de la communion* avec sa contre table. Le 6 frimaire an VI le citoyen Baucousin, peintre à Fécamp, fut chargé de « *faire un devant d'hôtel peint sur toile en marbre et un mouton au milieu, et la contre table aura aussi une toile sur laquelle il peindra sic une Résurrection,* » le tout pour 150 fr.

Du reste nous touchons au terme des épreuves révolutionnaires. Le 8 pluviôse an VII (27 janvier 1799), la commune déclare à la fabrique qu'elle renonce désormais à monter et démonter, dans l'église, *l'hôtel de la patrie*, pour les fêtes décadaires et nationales. Elle cède à la sacristie son mobilier décoratif, dans lequel figure un *grand rideau* servant à voiler l'entrée du chœur pendant les cérémonies politiques.

En vendémiaire an XI (septembre 1802), arriva M. Bride, premier curé légitime d'Yvetot dans notre siècle. Cette année là même, le 28 août 1803, un registre est ouvert pour l'inscription des délibérations du conseil de fabrique, réorganisé

par M. Cambacérès. Immédiatement on parle d'acheter des cloches et des orgues qui ne viendront que bien des années après : le temps seul amènera ces améliorations et ces progrès.

M. Bride étant mort en 1810, fut remplacé par M. Antoine-François Fussien, ancien vicaire du Havre et curé de Saint-Étienne de Fécamp. Ce fut lui qui, vers 1815, supprima la fameuse procession du *Précieux Sang*. Le lundi d'après la Trinité, les paroissiens et le clergé d'Yvetot, après avoir entendu, dans leur église, une grand'messe célébrée par la confrérie de Saint-Adrien, montaient dans des voitures et se faisaient porter jusqu'au haut de la côte de Fécamp. Là, ils mettaient pied à terre, le clergé s'habillait et l'on s'avançait processionnellement jusqu'à l'abbaye, chantant des hymnes, croix et bannières en tête. Le mardi on assistait à l'office du Précieux Sang, et le soir on revenait chez soi. On pense que ce pieux pèlerinage avait commencé dans le cours du XVIIe siècle, à la suite d'une de ces pestes si communes à cette époque. Il est vraisemblable que les anciens habitants qui firent ce vœu l'accomplissaient à pied, comme ils allaient autrefois à la chapelle de Saint-Adrien dans les roches de Belbeuf [1].

M. Fussien mourut le 14 mai 1820, à l'âge de 56 ans, laissant à la fabrique toute sa chapelle. Le trésor, par reconnaissance, lui vota un tombeau et une inscription.

M. Fressard, son successeur, commença par faire aux voûtes des réparations considérables, et le dimanche 22 juillet 1821, il reçut, dans son église, Mgr de Bernis, qui vint y officier pontificalement. Après avoir provoqué, le 22 novembre 1823, un vote de 1,000 fr. pour la flèche de la cathédrale de Rouen, il mourut en 1824, à l'âge de 66 ans.

M. l'abbé Leboulleux, son successeur, ne passa que quelques mois à la cure d'Yvetot, qu'il quitta pour devenir vicaire-général et supérieur du grand séminaire de Rouen. Cependant

[1] L'église d'Yvetot possédait plusieurs confréries avant la Révolution. Nous en citerons trois principales dont les archives se trouvent au dépôt de la préfecture. La première est celle du Scapulaire dont la liasse est peu importante. La seconde est celle du Saint-Rosaire, dont l'établissement paraît remonter à 1633. Une forte liasse contient les statuts, approuvés par l'archevêché de Rouen, le 2 novembre 1648, et une bulle de Clément XI, du 3 juillet 1709. La troisième enfin est celle du Saint-Sacrement, dont les statuts remontent à 1617. Le dossier, qui est considérable, renferme une bulle d'Innocent X, délivrée en 1650.

il eut encore le temps de faire exécuter, à chacune des portes latérales, deux tambours en bois de chêne pour remédier à l'intempérie des saisons.

En 1825 il était remplacé par M. Mole, qui eut la gloire de bénir les deux cloches neuves [1]. Ce qui détermina la fabrique à cette grande acquisition de 8,500 fr., ce fut une donation de 1,800 fr. faite par M. l'abbé Guguery, vicaire de la paroisse avant la Révolution, qui désirait ajouter aux pompes des offices par une sonnerie plus considérable et plus appropriée à la solennité des saints mystères. Nous donnons ici le procès-verbal de cette cérémonie, dont les habitants d'Yvetot n'ont pas perdu le souvenir.

« Cejourd'hui mardi 26 septembre 1826, du vœu unanime et spontanément émis par les membres composant le conseil de fabrique de l'église de Saint-Pierre d'Yvetot, il a été arrêté qu'il serait fait mention et dressé procès-verbal de l'auguste cérémonie qui a eu lieu aujourd'hui, à dix heures du matin, dans l'église de cette paroisse, pour la bénédiction de deux cloches.

« Le cortége, composé de MM. les maire et adjoints, de M. le sous-préfet de cet arrondissement, des membres des tribunaux de première instance, de commerce et de la justice de paix, des membres du conseil municipal, des fonctionnaires de la localité, des officiers militaires en résidence dans cette ville, de plusieurs ecclésiastiques des environs, de la garde nationale à pied et à cheval en grande tenue et d'un concours considérable d'habitants réunis à l'église.

« M. Mole, curé, assisté de son clergé et de ses diacres d'office, a entonné le *Veni Creator*, qui a été répété avec le plus grand recueillement par tous les assistants, ensuite il a procédé à la bénédiction des deux cloches, après laquelle il a été prononcé dans la chaire, par M. Levasseur, desservant d'Yebleron, un discours plein de grâce, d'onction et d'éloquence, touchant la cérémonie.

« La grosse cloche porte cette inscription :

« L'an de grâce 1826, année du jubilé universel, sous le pontificat de Léon XII et sous le règne de Charles X, roi de France, j'ai été bénite par J.-B.-M. Mole, prêtre, curé de la paroisse d'Yvetot, et nommée *Louise-Françoise* par messire Adrien Charles des Hommets, marquis de Martainville, membre de la chambre des députés des départements, nommé pour

[1] Dépouillé en 1793, le clocher d'Yvetot n'a conservé, comme les autres, qu'une seule cloche sur laquelle on lit : « L'an 1620 j'ay esté bénite par M. François Chavigne, curé de la paroisse, et nommée *Camille*, par haut et puissant seigneur messire Camille d'Albon, prince d'Yvetot, marquis de Saint-Forgeux, baron d'Avoges, seigneur de Varenne, Lagrange, Saint-Loup, Anay les Olmes, Oltieux, Nivellas, Lamotte-Lajobertière et Lalousse. J. M. et P. B. Buré, m'ont faites. »

l'arrondissement d'Yvetot, et par Mme Louise-Françoise Crevel des Mottes, épouse de M. le chevalier Delalande, membre du conseil-général du département et maire de la ville d'Yvetot. — Maire et les Cartenet, fondeurs.

« Après la cérémonie, les deux cloches ont été revêtues et ornées de chacun un ornement complet de chapes fond blanc, parsemé de fleurs et brochées en or. Ce généreux présent a été fait à l'église par MM les parrains et marraines. — Il serait difficile d'exprimer la joie et l'allégresse qui s'est manifestée dans ce beau jour, dont un temps pur et serein augmentait la pompe. »

M. Molé étant mort en 1832, fut remplacé l'année suivante par M. l'abbé Bobée, alors curé de Saint-Romain de Colbosc. Depuis bientôt vingt ans qu'il administre cette importante paroisse, M. Bobée a déployé un grand zèle pour le bien spirituel et temporel de son troupeau. C'est à lui que nous devons le tabernacle de marbre du maître-autel et les décorations de la chapelle Saint-Pierre. En 1840, il a fait installer, par la maison Girard, de Paris, un jeu d'orgues qui a coûté 16,000 fr., et qui a été essayé et reçu par le célèbre M. Danjou, organiste de Notre-Dame de Paris.

§ II. — L'ANCIENNE COLLÉGIALE DE SAINT-JEAN.

Au XIVe et au XVe siècle de notre ère on ne fondait plus ni abbayes ni prieurés. C'en était fait de ce zèle monastique qui, sous l'inspiration des Bruno, des Bernard, des Dominique, des Norbert, des Robert de Molesmes et des François d'Assise, avait embrasé le monde et l'avait couvert d'un blanc manteau d'églises et de monastères. Les bras fatigués ne construisaient plus de nefs, ni de clochers, et l'abbaye de Saint-Ouen paraît avoir clos pour nous la série des chefs-d'œuvre chrétiens. Ces deux malheureux siècles, affligés par des guerres et des pestes éternelles, ne donnèrent naissance qu'à quelques hospices, à quelques colléges et à quelques collégiales. Notre diocèse vit s'élever pour son usage, tant à Rouen qu'à Paris, les colléges de Harcourt, de Narbonne, de Montaigu, de Lisieux, des Clémentins et des Bons-Enfants; les hospices des Billettes et d'Etrépagny; les collégiales d'Écouis, d'Yvetot, de Charlesmesnil et de Blainville.

La collégiale d'Yvetot, qui apparut au milieu du XIVe siècle, comme pour le consoler de ses misères sans nombre, doit sa naissance à Jehan III, sire d'Yvetot, dont la charte originale ou copiée est conservée avec soin aux archives nationales

et départementales. Laissons parler le pieux fondateur et écoutons avec respect les motifs de sa conduite : « A tous ceux
» qui ces présentes verront ou orront Jehan, sire d'Yvetot,
» salut en Notre-Seigneur Jésus-Christ, désirant le service
» divin être accru en nos temps et augmenté, et ayant, sur
» cette fin bonne et convenable, délibéré avec nos amis, avons
» tenté en l'honneur et révérence de la Sainte-Trinité, de la
» glorieuse Vierge-Marie et messieurs saint Pierre et saint
» Paul et toute la glorieuse compagnie du Paradis, et par spé-
» cial de monsieur saint Jehan-Baptiste et aussi pour le repos
» et salut des âmes de nous, de nos progéniteurs et de tous
» nos amis et affins trespassés de ce mortel siècle en l'autre,
» de fonder trois canonies et prébendes être desservies en l'é-
» glise paroissiale d'Yvetot, de la quelle nous sommes vray et
» seul patron. »

En instituant ces trois canonicats de famille, le brave châtelain avait immédiatement pourvu à l'existence des titulaires. Tout le revenu des prébendes était assis sur les biens du bourg. Ainsi le doyen avait un revenu de 25 livres tournois à prélever sur le champ de la Mare-aux-Prés et plusieurs autres terres, sur le moulin d'Yvetot, sur les foires et marchés, sur des rentes de deniers, de sols, d'orge, de *capons* et de *gelines*. La seconde *canonie* percevait 22 livres tournois sur des terres et des rentes, et la *tierce canonie* 20 livres seulement sur des terres, des maisons, des rentes et le marché.

Le pieux fondateur n'oublia pas de réglementer le costume des chanoines, ni les offices qu'ils devaient célébrer. Il adopta pour eux l'habit diocésain. Depuis Pâques jusqu'à la Toussaint ils devaient porter le surplis et l'aumusse. De la Toussaint jusqu'à Pâques le surplis, l'aumusse et la *cape noire par-dessus comme les chanoines de l'église de Rouen*. L'office était également calqué sur celui de la métropole. Chaque jour, au matin, ils chantaient matines, prime, tierce et la grand'messe, le soir none, vêpres et complies.

En terminant sa charte, le digne châtelain suppliait instamment *révérend père en Dieu, monsieur Jehan* de Marigny, *par la grâce de Dieu, archevesque de Rouen*, d'approuver, dans sa forme et teneur, cette fondation, datée du 12 janvier 1350. Le prélat, qui était frère du célèbre Enguerrand, prit vingt mois pour examiner l'affaire ; puis, le 2 septembre 1351, il délivra

une charte d'approbation du chapitre fondé par *son cher fils Jehan* d'Yvetot, dans sa principauté d'Yvetot, « in mero suo imperio de Yvetot [1]. »

Ne voulant pas laisser son œuvre incomplète, Jehan institua, le 26 janvier 1359, un quatrième canonicat, auquel il annexa la dignité de trésorier. Cette seconde fondation fut approuvée par l'archevêque Philippe d'Alençon. La dotation en fut affectée sur le moulin d'Yvetot et la *couture de Colmare*. Enfin le 8 janvier 1378, le même gentilhomme fit encore à ses chanoines de nouvelles donations, qui furent confirmées par son fils Jehan IV, le 2 août 1407 [2].

La collégiale d'Yvetot dura 440 ans. Sauf sa naissance et sa chûte, nous savons peu de chose de son histoire. Le peu qui nous reste d'archives des deux derniers siècles, n'est guères édifiant : ce n'est qu'une série de querelles avec le clergé paroissial sur des questions de préséances, procès réprouvés par notre divin Maître et parfaitement ridiculisés par l'auteur du *Lutrin*.

En vain nos vénérables archevêques représentaient-ils aux prétendants les suites déplorables de pareilles dissensions *entre personnes de leur état, et le scandale qui en résultait pour le public*. En vain M. Colbert, en 1691, et Nicolas de Saulx-Tavannes, en 1745, firent-ils intervenir de sages réglements, tout fut inutile, les difficultés allaient toujours croissant avec les années. En 1781 elles étaient arrivées à un tel degré, que M. Grégoire, curé d'Yvetot, exposa qu'il serait avantageux à la religion que les chanoines servissent à la paroisse, et que le curé, doyen tout à la fois, pourrait utiliser ces bénéficiers ecclésiastiques en les consacrant à l'instruction des paroissiens dont le nombre croissait tous les jours. C'était aussi la pensée de M. d'Albon, prince d'Yvetot. La Révolution française ne tarda pas à mettre tout le monde d'accord, chanoines et seigneurs, doyens et curés. La collégiale fut suppri-

[1] Ce fut sans doute un grand événement pour Yvetot et ses seigneurs, que la fondation de cette collégiale, puisque ces derniers en firent frapper, en 1358, une médaille commémorative. Le cabinet de MM. d'Albon en possédait une en 1769, sur laquelle on voyait saint Jean tenant son agneau entre ses bras. La pièce était bien exécutée et le saint très-élégamment dessiné. La légende et l'exergue portaient : YVEST. ECCLESIA. — SANCTE IOHANNE. —

[2] Toutes les pièces relatives à cette affaire se trouvent aux archives de la Seine-Inf., dépôt de la Préfecture.

mée en 1790, et la paroisse seule a survécu à cette pieuse mais peu utile institution.

Un des derniers actes des chanoines fut d'envoyer à Caudebec M. Gueroult, leur doyen, pour y prendre part à l'élection des États-Généraux, qui avait lieu dans l'église Notre-Dame, du 16 au 24 mars 1789 [1]. Ce vénérable ecclésiastique était digne de la confiance de ses confrères. Né à Sassetot vers 1734, il refusa constamment le serment constitutionnel, continua d'exercer le saint ministère, fut pris et incarcéré en 1793. Son nom figure sur un « *Relevé exacte* (sic) *des personnes détenues dans la maison commune de réclusion des prêtres insermentés de Rouen*, » qui était alors le séminaire Saint-Vivien. Il arrive le 52e sur les 144 prêtres, religieux, curés, chanoines et évêques qui remplissent cette liste de confesseurs. Jugé après le 9 thermidor, il fut condamné à la déportation et expédié sur Rochefort, où il allait être embarqué pour des plages lointaines, quand il mourut le 17 juillet 1794, à l'âge de 60 ans. Il fut inhumé dans cette île d'Aix, dont la terre doit être une cendre de martyrs et de confesseurs [2].

§ III. — L'ANCIEN COUVENT DES BERNARDINES.

Les seigneurs et princes d'Yvetot voulurent avoir une maison religieuse pour élever les jeunes personnes de leur petit royaume. Charles du Belley essaya, en 1650, de faire venir de Limai, près Mantes, des religieuses qui ne restèrent pas. Deux ans après, il se procura des Bernardines de Paris, qui ne persévérèrent pas davantage. Enfin ce prince tourna ses yeux vers le monastère de Bival, vieille abbaye normande du XIIe siècle, mère de plusieurs colonies religieuses, telles que Bondeville, Saint-Saens et Neufchâtel. Cette demande venait fort à propos, car déjà en 1647, Charlotte Douley, prieure de Bival, avait voulu établir une maison de son ordre dans le bourg d'Auffay. Malgré l'autorisation de l'archevêque, la fondation n'avait pu réussir, mais à la demande du marquis du Belley, elle reporta toutes ses espérances vers Yvetot. Duplessis rapporte que les lettres approbatives furent délivrées par l'archevêque de Rouen, le 9 juin 1657, et que le couvent fut établi l'année suivante.

[1] *Procès verbal des séances de l'assemblée du clergé de Caux*, dédié à M. l'abbé de Pradt, in-8° de 17 pages, avril 1789. — [2] *Martyrologe du clergé français pendant la Révolution.*

Les archives du monastère en fixent la fondation au 1er février 1660. Voici en quels termes s'exprime le registre des délibérations capitulaires, commencé le 23 septembre 1661 : « Registre des délibérations capitulaires qui se prendront au couvent de Sainte-Hyacinthe, de l'ordre de Citeaux, établi au bourg d'Yvetot, depuis le 1er février 1660, par Mme Françoise-Judic Soyer d'Intraville. »

La famille Soyer d'Intraville peut être considérée comme la fondatrice de la maison d'Yvetot. Dès 1656, messire Pierre Soyer, sieur d'Intraville, avait voulu établir le couvent d'Auffay, afin d'y installer sa fille. Mais n'ayant pu réussir, il donna la maison, qu'il avait acquise pour cet effet, au couvent d'Yvetot. Il est évident pour nous que ces familles nobles voulaient avoir pour leurs filles des prieurés ou des abbayes à leur nomination. C'est ainsi qu'en 1636, les Guiran de Dampierre avaient fondé les Bernardines d'Arques pour Louise de Guiran, leur fille.

Françoise Soyer fut donc la première prieure du couvent d'Yvetot. Sa famille avait payé 9,000 livres l'achat du terrain fait à MM. de Janville et de Valliquerville. Cependant il s'en fallait de beaucoup que cette somme fût suffisante, car toujours ce monastère fut gêné, et au bout de 120 ans il périt faute de ressources pécuniaires.

L'ordre était celui de Citeaux, cependant plusieurs actes leur donnent le nom de *Bénédictines*. Comme leurs mères de Bival, elles dépendaient de l'ordinaire, et leur prieure était à la nomination de l'archevêque de Rouen. La construction monastique était à peine achevée en 1685, que le 20 août 1688, un incendie général réduisit en cendres le bourg d'Yvetot et la maison des Bernardines. Les religieuses furent obligées de se retirer quelque temps dans une maison hors du bourg. En 1689 on rebâtit, sur la cave de l'ancienne maison, une chapelle et un logement provisoire. En 1690 on fit la clôture du jardin, le reste s'accomplit dans les dix années suivantes. Un registre, conservé aux archives, a noté soigneusement les diverses constructions de chaque année. Ce livre-journal d'une *nonnette* n'est pas sans intérêt pour l'histoire d'Yvetot.

En 1700 on bâtit les parloirs, en 1702 les cellules, en 1708 on commença l'église et le chœur des dames, qui fut terminé en 1711. La construction et l'ameublement coûtèrent environ

[illegible]
de sa mort, il lui donna 300 livres comptant, a condition q
lui ferait dire six messes annuelles apres sa mort. Il dem
aussi d'être inhumé dans l'église, proche la porte par ou
entrait dans le cloitre, ce qui lui fut accordé par délibéra
du chapitre, présidé par Mme Soyer d'Épinay, troisième pri

Les Bernardines d'Yvetot furent des premieres à introd
dans le diocese de Rouen la devotion au Sacré-Cœur. En 1
Mme d'Intraville fit bâtir dans l'église du couvent une chap
du Sacré-Cœur de Jésus, avec contre-table en bois et tab
au milieu. Le 20 juin, un chanoine vint en faire l'in
guration, en celebrant la messe sur le nouvel autel. Il e
remarquer que 1721 est l'annee qui suivit la peste de M
seille et la grande manifestation de M. de Belzunce en fa
du Sacré-Cœur. Deja, toutefois, pour combattre l'hér
janseniennne, ennemie de cette devotion, le culte du Sa
Cœur avait été introduit, en 1709, dans la cathédrale
Rouen, par MM. Blain, Belledame, Dubos et Deschan
chanoines [1]. Vers 1777, la suppression du couvent des B
nardines fut resolue par les deux autorités civile et spiritu
Mgr le cardinal commença par supprimer la clôture et
confier l'economat des biens a M. Petit-Seigneur, appelé ta
curé d'Ectot-les-Baons, tantôt curé d'Amfreville.

Cet honorable ecclesiastique adressa au conseil d'Etat
requête pour obtenir la permission d'*éteindre et de suppri*
le monastere, ce qui fut accordé par arrêt du 28 mars 17
signifié a la sœur Millo, prieure, le 10 juillet de la même ann

Alors aucun obstacle ne s'opposant plus à ses desse
Mgr le cardinal de La Rochefoucauld rendit, à Paris, le 10 i

fabrique d'Yvetot qu'à la communauté des sœurs d'Ernemont de la ville de Rouen. Le pieux pontife donnait pour motifs de son décret « le grand nombre d'habitants que le commerce attirait et multipliait dans Yvetot, les grands fruits que produit dans les âmes la science de la foi et des mœurs chrétiennes, avantages qui ont de tout temps attiré l'attention de l'Eglise et de nos rois, et enfin la pénurie de ces sortes d'établissements à Yvetot qui manquait d'écoles pour les filles et les garçons. »

En conséquence de la distribution qu'il faisait des biens des religieuses, la partie du couvent, dédiée à la fabrique, devait être affectée par elle au logement des vicaires et à une école de garçons tenue par les frères des Ecoles chrétiennes. L'autre portion était donnée aux sœurs d'Ernemont, pour y installer des classes de petites filles. Le bon archevêque n'avait pas oublié la pensée de prière qui avait présidé à la fondation de la maison; il obligea la fabrique à faire acquitter deux messes chaque mois pour les âmes des fondateurs et bienfaiteurs du prieuré, puis il voulut, par une attention bien délicate, que les maîtres et maîtresses d'écoles fissent réciter à leurs enfants, à la même intention, le matin un *Pater* et un *Ave,* le soir un *de Profundis*.

Ces sages dispositions étant prises et arrêtées, le roi Louis XVI les approuva par lettres-patentes du mois de février 1780, que le Parlement homologua le 25 mars suivant. Lecture en fut faite à Yvetot, par ministère d'huissier, aux parties intéressées, en *l'Auberge* ou pendait pour enseigne *la Place-Victoire*.

L'inventaire des biens et titres fut dressé, le 15 octobre 1781, par M. l'abbé Bordier, vicaire-général, et remis par lui au trésorier d'Yvetot et le supérieur du couvent d'Ernemont pour son chartrier. Ces pièces se trouvent maintenant aux archives départementales. Ainsi finit l'histoire d'une maison qui avait élevé une génération chrétienne et rendu quelques services à l'Eglise.

Le 20 octobre 1851, j'ai visité à Yvetot ce qui restait du monastère des Bernardines. Depuis la Révolution, l'Etat y avait installé le tribunal de première instance et la maison d'arrêt. La chapelle servait de grande salle d'audience. Mais cette année un nouveau tribunal a été construit sur une partie de l'ancien monastère. La chapelle vient de disparaître ainsi que le cloître. En creusant les fondations du nouvel édifice, on a

trouvé cinq ou six squelettes. L'un d'eux était vraisemblablement celui du vénérable abbé Delaporte. On montre encore les cuisines, les chambres des pensionnaires et la salle qui servait d'école. Voilà à peu près tout ce qui reste de cette maison de prière et d'instruction, devenue par le malheur des temps une maison de justice et de châtiment.

§ IV. — LA CHAPELLE DES DAMES-BLANCHES

Les héritières naturelles des Bernardines d'Yvetot, sont les religieuses picpuciennes, communément nommées les *Dames-Blanches*. Cet ordre nouveau, institué dans un double but de prière et de travail, est voué à l'instruction des jeunes filles et à l'adoration perpétuelle du Sacrement de nos autels. Ce fut en 1794, au plus fort de la Terreur, que Mme Aymer de la Chevalerie, établit, à Paris, cette maison de prières, dont la direction spirituelle fut confiée au vénérable abbé Coudrin, fondateur de la société des prêtres de Picpus. En religion, ces filles aînées de la nouvelle Église de France, portent le nom des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, aussi elles ont voulu que leur chapelle d'Yvetot, la plus belle de l'ordre, fût dédiée aux cœurs sacrés qu'elles servent nuit et jour.

Installées à Yvetot, en 1829, dans une ancienne fabrique du *Champ-de-Mars*, les Dames-Blanches ont pris, sur cette terre chrétienne, un accroissement qui n'est autre chose que la bénédiction de Dieu sur leur œuvre. Elles comptent aujourd'hui près de 40 religieuses de chœur et d'école, et le nombre des enfants confiés à leurs soins est vraiment considérable.

Depuis long-temps elles sentaient le besoin d'une chapelle, ce complément indispensable de toute maison religieuse, lorsqu'en 1849 elles se décidèrent à en construire une dans un style plus pieux qu'archéologique. Le plan en fut donné par un membre même de la société de Picpus, M. Rouchouze, connu en religion sous le nom de frère Anastase. Ce bon religieux est le frère du saint et vénérable évêque de Nilopolis, vicaire apostolique de l'Océanie orientale, qui après avoir évangélisé les sauvages pendant huit ans, fut englouti au cap Horn en 1843, dans le naufrage de la *Marie Joseph*, navire destiné au service des missions océaniennes.

Il n'a manqué au frère Anastase, qu'un peu de connaissance de l'architecture chrétienne du moyen-âge, pour produire ici un de ces petits monuments qu'on aime à louer sans partage

ou seulement digne de rivaliser, dans cette ville, avec les chapelles de l'hospice et du séminaire. Cette chapelle, toutefois, tout éclectique qu'elle est, respire la paix et la piété, elle porte à la prière et au recueillement, qualités essentielles pour une construction ecclésiastique.

Le plan général est la croix latine aux bras légèrement prononcés. Le silex et la brique blanche, disposés par assises horizontales, en font tout l'appareil. La porte d'entrée est une ogive rustique du XIIIe siècle, surmontée d'une rose dont les rayons se raméfient comme au XVIe siècle. J'aime assez les deux cœurs de Jésus et de Marie qui ornent le fronton de l'édifice. Ce symbolisme, pour être moderne, n'en est pas moins très-chrétien. Je blâme seulement l'exécution : les cœurs sont trop gros et les épines trop fortes.

L'intérieur de la chapelle s'abrite sous des voûtes en plâtre qui manquent d'élévation. Les clefs, dans le style du XVIe siècle, sont assez heureuses. Les colonnettes, qui supportent les arceaux, sont du même temps. A la rigueur on peut dire que le style, choisi pour cet édifice, est celui du siècle de saint Louis, seulement il n'est pas toujours pur, ni dans l'ensemble, ni dans les détails. Je goûte peu cette niche lumineuse du fond du sanctuaire, qui encadre la Vierge de la *médaille miraculeuse* de 1830. Ce type, outre qu'il n'est pas beau, n'a point encore pour lui la consécration des âges, toujours chère à l'Église.

Dans l'autel, en marbre blanc, ce que je préfère ce n'est pas la forme, c'est le corps de saint Boniface, martyr, extrait des catacombes de Rome et apporté, en 1829, par M. l'abbé Coudrin, lorsqu'il accompagna le cardinal prince de Croÿ, à l'élection de Pie VIII. Des titres d'authenticité accompagnent ce chef et ces ossements vénérables couchés sur un lit de soie rouge, emblème du martyre.

Presque toutes les fenêtres de cette chapelle, et elles sont nombreuses, sont remplies de verres coloriés, donnés, soit par les élèves de la maison, soit par des personnes bienfaisantes, qui ont voulu garder l'anonyme. Dans le sanctuaire est d'un côté saint Pierre et de l'autre saint Paul, les colonnes de l'Église. Les autres ne contiennent que des feuillages et des fleurons, dans le style de saint Louis. Toute cette vitrerie est sortie, en 1849, des ateliers de M. Bernard, verrier à Rouen.

La chapelle, que nous venons de décrire, a été bénite, le 21

mars 1850, par Mgr Blanquart de Bailleul, archevêque de Rouen, assisté d'un nombreux clergé et entouré des principales autorités de la ville et de l'arrondissement.

§ V. — LA CHAPELLE DU SÉMINAIRE.

L'institution ecclésiastique d'Yvetot, à laquelle on donne communément le nom de séminaire parce qu'elle est dirigée par des ecclésiastiques et qu'elle a toujours été une pépinière de prêtres, est l'établissement le plus important de cette ville et celui qui lui fait le plus d'honneur. Son origine remonte à l'année 1814, époque à laquelle un vicaire d'Yvetot, M. Bernage, réunit quelques jeunes gens pour leur enseigner le latin. En 1826, un autre vicaire d'Yvetot, M. Boivin, achetait une maison qui devint le noyau de l'établissement actuel, et mourait quelques mois après. M. Leboulleux, ancien curé d'Yvetot, et alors supérieur du grand séminaire, prit en main l'œuvre nouvelle et régularisa l'acquisition. La maison devint ainsi une institution diocésaine. Le 20 octobre 1826, M. Xavier Labbé, alors diacre, fut placé par lui à la tête du nouvel établissement qu'il a toujours dirigé depuis.

En 1847, la maison obtint le privilége du plein exercice, et elle compte aujourd'hui 19 directeurs-prêtres et 230 élèves. Depuis 26 ans qu'elle existe, elle a fourni à l'Église bon nombre d'excellents prêtres, et au pays une foule d'hommes de bien dans toutes les conditions.

L'accroissement considérable que prenait chaque jour son institution, fit sentir à M. Labbé, la nécessité de construire une chapelle pour y réunir les maîtres et les élèves. Fort heureusement lorsque cette pensée vint au pieux directeur, le style chrétien commençait à renaître pour la réparation des églises anciennes et pour la construction des nouvelles. Plus heureusement encore la maison d'Yvetot venait de faire l'acquisition d'un jeune ingénieur des constructions navales de Cherbourg, qui quittait une carrière administrative, où il aurait brillé, pour le service des autels dont il relève parmi nous la splendeur.

Entré au séminaire d'Yvetot, en 1837, M. Robert commença la chapelle en 1839. Pour donner la date précise de cette sainte œuvre, nous ne saurions mieux faire que de laisser parler les pierres. Voici donc ce qu'on lit sur un des contre-forts du

sanctuaire : « Hic lapis positus est die XII4 augusti an. reparatæ salutis M. V. CCC. XXXVIIII à reverendº. David, vic. generali, seminarii superiore, celsissimi ac eminentis simi in Christo patris D. D. Gustavi principis de Croy S. R. E. pbri. archiepiscopi Rothom. vices gerente. »

Cette chapelle, qui rappelle avec bonheur celle du grand séminaire de Bayeux, dont elle est fille, forme un carré long, terminé par une abside triangulaire. Le style qui domine est celui du XIIIe siècle, mais du XIIIe siècle finissant et déjà évidé comme le XIVe. L'époque que M. Robert paraît préférer dans l'ogive, est celle de 1290 à 1310. A coup sûr c'est la meilleure pour des chapelles, car cette période se fait remarquer par ses chapelles de la Sainte-Vierge à Fécamp, à Rouen et à Saint-Germer ; mais pour des églises rurales cette forme serait trop fine et pour elles le commencement du XIIIe vaut mieux que la fin.

La forme extérieure de la chapelle est pour le moment un peu nue et sévère ; mais quand elle sera terminée elle aura beaucoup gagné en grâce. Afin d'en juger entièrement l'effet, il faut attendre que les contre-forts soient couronnés d'aiguilles et que les murs soient surmontés d'une balustrade à jour.

L'intérieur est simple et convenable. Cinq compartiments de voûtes s'appuient sur quatorze colonnes, dont six seulement sont entières et placées dans l'abside. Les autres se terminent à hauteur d'homme par un retrait dans le mur, comme au séminaire de Bayeux. Rien n'est plus joli que les clés de voûte que l'on prendrait pour des couronnes de feuillages ou des corbeilles de fleurs. Quinze fenêtres à deux compartiments versent dans cette chapelle un jour surabondant que l'on est obligé de chasser avec des rideaux, et qu'il serait plus convenable de tempérer avec des verrières. Mais espérons que Dieu permettra aux fondateurs de donner à leur œuvre ce dernier perfectionnement.

Du reste ils ont tant à cœur leur entreprise, qu'en 1845 ils ont fait exécuter dans le sanctuaire et autour de l'autel une belle décoration qui est l'œuvre de Bonnet, sculpteur à Rouen, décorateur de l'église de Bon-Secours et du portail dé Saint-Ouen. Cette décoration se compose, comme au XIIIe siècle, de colonnes et de frontons tapissant les murs. Cinq niches ont été pratiquées dans les vides pour y placer, au fond, l'adorable

Trinité, à droite la Sainte Vierge et saint Romain, évêque de Rouen, à gauche saint Louis, roi de France, et sainte Gertrude, abbesse de Nivelle.

Les stalles en chêne, style du XIVe siècle, attendent un autel qui leur ressemble. Sur celui qui existe sont deux reliquaires en bois, renfermant de précieuses reliques, offertes au séminaire en 1835, par un évêque missionnaire qui revenait de Rome.

Dans la sacristie de cette chapelle on conserve un des plus précieux vestiges d'orfèvrerie chrétienne que possède le diocèse de Rouen et peut-être la Normandie. Nous voulons parler d'un ostensoir en cuivre ou *monstrance* du Saint-Sacrement, admirablement découpé dans le style du XVe siècle. Sauf la matière, qui est du cuivre, cet ostensoir pourrait rivaliser avec les plus beaux morceaux de ce genre que renferme la Belgique et la Prusse rhénane. On dit même qu'il vient de ces provinces autrefois si catholiques. A coup sûr que s'il était en vermeil, il ne serait pas déplacé dans les trésors de Cologne et d'Aix-la-Chapelle.

C'est un clocher gothique posé sur un pied à huit feuilles très-ouvragées. Sur le nœud, jadis émaillé, on reconnaît encore les six lettres du saint nom de IHESVS. La *monstrance* destinée à enfermer la sainte hostie est ronde suivant l'antique usage, mais elle est accompagnée de deux jolis contre-forts, larges, aplatis, et découpés à jour. Sur chacun d'eux est représenté, dans une niche, le bon pasteur portant sa brebis sur ses épaules, type le plus approprié au voyage de Jésus-Christ sur la terre. Le couronnement qui surmonte est soutenu en l'air avec la plus grande légèreté. Entouré à sa base par une ceinture de fleurs, il est flanqué de quatre contre-forts, entre lesquels s'élèvent des chapelles aux élégants clochetons. Le haut clocher, qui les surmonte, est d'abord à jour comme s'il était percé d'ouvertures, puis la pyramide prend la forme d'une aiguille squammée, munie de crochets et terminée par un coq comme une flèche d'église [1]. Le lecteur comprendra très-bien que la plume est impuissante à décrire ce petit chef-d'œuvre d'orfèvrerie, qu'un crayon habile et exercé pourrait seul reproduire.

Cet ostensoir, qui a servi long-temps au grand séminaire de

[1] Reims avait autrefois un ostensoir de ce genre. L'*Ami de la Religion*, du 24 juin 1852, t. CLVI, p. 731

Rouen, a été donné à la maison d'Yvetot vers 1828, par M. l'abbé Leboulleux, protecteur de ce pensionnat. Puisse ce précieux débris, échappé à tant d'orages, redevenir parmi nous le point de départ d'un heureux retour vers le bon goût et la véritable orfèvrerie chrétienne !

Du reste cette chapelle a pour nous ce mérite, c'est qu'elle a été, dans ce pays, le premier pas fait vers la résurrection de l'art chrétien et qu'elle renoue la chaîne des traditions interrompues par la Réforme et la philosophie voltairienne. Placée en vue de toute la contrée, elle a dû avoir, sur l'esprit religieux des Cauchois, une grande action morale. Ajoutons aussi que le digne architecte qui l'a bâtie, enrôlé maintenant dans la milice cléricale, a exercé et exerce tous les jours sur ce pays une heureuse et légitime influence. Son dévoûment et ses connaissances, appréciées comme elles le méritent, sont mises sans cesse à contribution, non-seulement par ses confrères, qui s'y croient autorisés, mais encore par les administrations publiques que sa bonté encourage. M. l'abbé Robert aura donc été pour beaucoup dans le grand mouvement ecclésiologique qui se manifeste à l'heure qu'il est dans l'arrondissement d'Yvetot et le diocèse de Rouen. Aussi nous ne craignons pas d'appliquer à ce clerc-maître-ès-œuvres, dussions-nous blesser sa modestie, l'éloge que la Sainte-Ecriture accorde au fils d'Onias : « Sacerdos... in vitâ suâ suffulsit domum et in diebus suis corroboravit templum [1]. »

§ VI. — LA CHAPELLE DE L'HOSPICE.

En 1816 Yvetot était déjà une ville de 9,000 âmes et cependant il ne possédait pas encore d'hôpital, cette annexe nécessaire de tout séjour humain. Ce n'est pas certes qu'Yvetot manquât de pauvres; car cette ville a toujours eu le privilége évangélique de la misère, et ses mendiants sont connus dans tout le pays de Caux, qu'ils parcourent, depuis des siècles, un bâton à la main. En 1808, comme en 1776, les pauvres d'Yvetot mendiaient jusque dans l'église, et la fabrique fut obligée de recourir aux lois [2], et de prendre des mesures de rigueur pour chasser du temple ces profanateurs d'une nouvelle espèce [3].

[1] *Ecclésiastique*, c. 50, v. 1. — [2] Arrêts du 14 mai 1562, du 20 janvier 1576 et du 30 mars 1718.— [3] Registres de l'an III à 1806. — Registres de 1772 à 1792.

Il y a vingt-cinq ans, les rues, les places, les hôtels et les voitures publiques étaient littéralement assiégés par les truands et les vagabonds. L'histoire du manteau de saint Martin aurait été aussi bien placée aux barrières d'Yvetot qu'aux portes d'Amiens.

Un homme de bien, M. Asselin des Parts, se préoccupa de cette situation malheureuse et anormale. Possesseur du fief des Parts, auquel il devait son titre, il donna à la ville ce quartier rempli de tisserands et de journaliers. Ce fut le 22 juin 1816, presque la veille de sa mort, qu'il effectua cette donation, à la seule condition que son nom serait porté par le nouvel hospice.

Ce legs, estimé à 7,000 fr. de revenu, fut consenti par l'État et la famille du donateur. La ville n'ayant pu tout d'abord créer un hospice se contenta d'instituer une commission administrative chargée de poursuivre l'œuvre et de réaliser la volonté du testateur. Dès 1818 elle trouva moyen d'établir, avec le concours des plus riches habitants du pays, 25 lits dans une maison de la *rue du Clos-du-Manoir*, dirigée par la sœur Saint-Edouard, religieuse d'Ernemont.

Ce fut le grain de sénevé planté sur cette terre à la fois pauvre et charitable. D'un côté les malheureux remplis de préjugés et de dégoût à l'endroit du lit de l'hôpital, se réconcilièrent avec cette institution bienfaisante destinée à adoucir leurs derniers jours. D'autre part les riches voyant le bien qui s'y faisait chaque jour et les bénédictions que Dieu répandait sur cette maison, se plurent à y déposer leurs aumônes et à favoriser le développement de cette œuvre de miséricorde. C'est ainsi que l'on vit, dès 1816, M. l'abbé Closet, chanoine de Troyes et d'Auxerre, donner par testament une somme de 6,000 fr. ; en 1825, M. l'abbé Guignery, curé de Cliponville, léguer une somme de 8,000 fr., en 1830, M. Rapeaume abandonner son jardin de la *rue du Petit-Bois*, et Mme Roger donner 10,000 fr. en 1831, et 2,000 fr. en 1832.

De 1818 à 1820 les pauvres affluèrent à l'hôpital d'Yvetot. Les indigents prenaient goût à cette institution mieux connue et mieux appréciée. Aussi l'administration s'empressa-t-elle d'acheter, en 1820, l'ancienne auberge de la *Ville de Rouen*, dans la *rue du Calvaire*, où elle s'installa sur une plus grande échelle, le 22 septembre 1821. A cette époque les infirmes et

les vieillards, au nombre de quarante, manquaient de chapelle et s'en plaignaient. En 1829 des dons volontaires aidèrent à en bâtir une qui fut bénite le 23 mars 1830, et qui eut pour premier chapelain M. l'abbé Boulen, aujourd'hui principal du collége d'Aumale.

En 1835, la commission voyant son œuvre prendre un nouvel et heureux développement, conçut le projet de quitter la *rue du Calvaire* où elle se trouvait trop à l'étroit et d'aller s'établir dans un pré du faubourg, sur la *route du Havre*. Le gouvernement ayant approuvé cette résolution, on demanda un devis à M. Grégoire, architecte du département. L'architecte éleva la première dépense à 58,000 fr. L'adjudication en fut passée le 6 mars 1837, au profit du sieur Boitard, entrepreneur à Yvetot. L'édifice actuel étant terminé en 1841, on y transporta les malades et les religieuses, et afin de satisfaire à sa conscience autant qu'au désir du fondateur, l'administration fit écrire en lettres d'or sur la balustrade d'entrée : « HOSPICE-ASSELIN. »

Mais dans ce palais de l'indigence, manquait une chapelle, cette âme de la charité. Projetée dès 1842, elle ne fut commencée qu'en 1845, par le zèle de M. Amable Dubuc, administrateur de l'hospice, qui partit de ce principe très-chrétien et qui fait grand honneur à notre siècle, à savoir qu'*aujourd'hui une église finissait toujours*. Plein de cette confiance, il hypothéqua sa chapelle sur la foi et l'espérance, toujours suivies de la charité. Il faut savoir que M. Dubuc n'avait en caisse que 3,000 fr. pour commencer un édifice estimé à 30,000, et qui, avec les décors et l'ameublement, en coûtera 60. M. l'abbé Robert, auteur du plan et conducteur de l'œuvre, était digne de comprendre et de seconder M. Dubuc, et c'est à eux qu'Yvetot devra le plus beau fleuron de sa couronne murale, car cette chapelle est délicieuse pour le style, qui allie à la force et à la solidité, la grâce et la légèreté des formes.

Le style est emprunté à la fin du XIII[e] siècle ou au commencement du XIV[e], c'est-à-dire à la période la plus gracieuse et la plus élégante de l'ogive, devenue la reine du monde. C'est à ce type que nous devons les chapelles méridionales de l'abbaye de Fécamp, les deux portails latéraux de la cathédrale de Rouen, le portail de Saint-Jacques de Dieppe, la chapelle des Augustins de Rouen, la flèche de Saint-Pierre de Caen,

la Sainte Chapelle de Saint-Germer, et surtout le chœur de la magnifique abbaye de Saint-Ouen.

Longue de 27 mètres et large de 9, cette chapelle compte 10 mètres 50 sous voûte. L'appareil est en silex gris, alternant de briques blanches, par lignes horizontales. La pierre de taille n'est employée qu'au sommet des contre-forts, à l'encadrement des fenêtres et aux arceaux des voûtes. Les fenêtres, au nombre de 15, se découpent en deux lancettes aiguës surmontées d'une rose. Les clefs des voûtes sont très-élégamment fouillées. Mais rien n'a été évidé avec plus de grâce et de finesse que le rang de trèfles qui décore le sanctuaire. Il y en a 50, renfermant chacun une fleur ou une plante diverse. On dirait un herbier ou une collection botanique. C'est la plus jolie Flore murale que nous ayons jamais vue, et nous félicitons l'architecte de cette heureuse création qui est parfaitement neuve. M. Bonnet, habile sculpteur de Rouen, a parfaitement secondé M. Robert dans l'exécution des chapiteaux, des clefs de voûte et des trèfles comme dans le couronnement des chapiteaux, qui est fort original.

Il manque encore le pavage et la vitrerie, mais qu'est-ce que cela en comparaison des prodiges qui ont été opérés depuis sept ans, malgré des années de disette et de troubles, comme 1847 et 1848 ? Cette chapelle qui aura absorbé 60,000 fr. sera bientôt terminée sans avoir presque rien coûté au budget des pauvres : des aumônes, des dons, des loteries auront tout fait. Citons, pour le bon exemple, M. Bourdon, administrateur de l'hospice, qui a consacré 12,000 fr. à cette œuvre. Les noms des autres bienfaiteurs sont écrits dans ce livre de vie que les anges rédigent tous les soirs sous l'œil de Dieu.

AUZEBOSC.

Auzebosc jadis était un bois à qui l'on a donné le nom de son propriétaire, Auson ou Auzou, en latin Osulfus. Aussi le patron est saint Jean-Baptiste, l'apôtre du désert, dont le feu sacré s'allumait encore en 1825. Ce village doit son origine à des seigneurs normands, fiers chevaliers dont le castel est loin de l'église et qui combattirent vaillamment dans les champs de Hastings et sous les murs de Jérusalem.

Leur premier temple, construit avec de la bauge et des arbres dolés, fut renversé par ce XIII° siècle qui renouvelait

toutes les églises pour le seul plaisir de les faire grandes et éternelles comme Dieu. Le 27 septembre 1267, Eudes Rigaud, archevêque de Rouen, dédia, à Auzebosc, une église paroissiale dont il ne reste plus une seule trace, quoi qu'en aient dit quelques écrivains modernes [1].

La partie la plus ancienne et la plus monumentale de cette église, si souvent renouvelée, c'est le clocher et ses deux transepts, bâtis en pierre, à la fin du XVI[e] siècle. Les deux chapelles avaient autrefois de belles fenêtres garnies de meneaux et de verrières. La tour du clocher, relevée au temps de Henri IV, resta inachevée jusqu'en 1843, époque où M. l'abbé Tranchard, curé actuel, fit construire la flèche par MM. Lecomble, d'Yvetot, et Follin, de Caudebec.

La cloche renfermée dans le beffroi porte cette inscription :

« L'an 1667, j'ay esté bénite par messire Jean-Jacques de Merleson, prestre, curé et trésorier de ceste église et paroisse, et nommée par haut et puissant seigneur messire Charles de Byran, chevalier, capitaine de cent gentilshommes au *Bel le Corbin?* du roy, seigneur et patron d'Auzebosc, Touffreville, le Hoden et autres terres, et dame Renée-Marie de Jourdene de Byran, dame de Castel-Galoux. — Jean Buret et Jacques Malherbe m'ont fete. »

Comme on le voit par cette inscription, la cure d'Auzebosc fut toujours seigneuriale. Guillaume de Calletot, chevalier, en était patron sous saint Louis, lorsqu'il présenta le prêtre Godefroy à ce bénéfice, qui valait 70 livres. Toujours, depuis ce temps, le seigneur a présenté : les aveux et les pouillés en font foi ainsi que la litre armoriée qui entoure l'église.

Il y a plus, au milieu du dernier siècle le seigneur-patron d'Auzebosc, étant prêtre, devint curé de la paroisse. Charles-Henri de Biran, curé de Touffreville-la-Corbeline, fut pourvu, en 1743, de ce bénéfice, qui relevait de sa famille ainsi que le précédent. Il y resta vingt ans, pendant lesquels il reconstruisit le presbytère qui ressemble à un château. Malheureusement il a été aliéné à la Révolution. Il fit aussi rebâtir la nef avec de la pierre et de la brique, dans ce style Louis XV qui est ici moins malheureux qu'ailleurs. Le chœur doit être du même temps, et pourrait bien être un nouveau bienfait de ce patron décimateur. Ce bon curé, mort à l'âge de 63 ans, fut inhumé dans le chœur de son église, le 8 octobre 1764. Après

[1] M. Guilmeth, t. II, p. 53, et M. Fromentin, p. 169.

cent ans, on se souvient encore de son passage, tant il est vrai que la mémoire de l'homme de bien est éternelle.

Les seigneurs qui succédèrent à la famille de Biran ne furent pas moins zélés pour l'embellissement de l'église d'Auzebose. Vers le règne de Louis XVI, M. Despomare donna deux charmants autels de chêne que l'on voit dans les chapelles des transepts. On dit qu'ils ont été travaillés à Paris; ce qui est certain, c'est que ce sont des modèles de menuiserie-sculpture de ce temps-là. Les contre-tables sont en style ionique. Deux pilastres sont revêtus de guirlandes de fleurs du plus heureux effet. Le tabernacle a la forme d'une tour ronde comme le Saint-Sépulcre à Jérusalem. Malheureusement la Révolution a effacé les écussons du donateur.

Nous signalerons, parmi les statues, un Saint-Germain, évêque, assis dans une chaire, charmante image du XVIe siècle.

La croix du cimetière est en pierre et du temps de Henri IV. Ici tout semble dire que l'église a beaucoup souffert du voisinage des armées royalistes, catholiques ou espagnoles, et des combats acharnés que se livrèrent sur ces plaines, en 1592, le Béarnais et Mayenne, le duc de Parme et Biron.

Auzebose ou Osebose comptait 40 paroissiens en [illegible], [illegible] feux en 1738. Aujourd'hui c'est une succursale de 720 habitants.

Avant de quitter Auzebose, saluons le vieux château dont Mme Rousselin conserve précieusement les pittoresques débris. Ces ruines se composent d'une tour ronde, du XVe siècle, vieux donjon tronqué par la main des hommes, mais dont les voûtes sombres sont pleines de ténèbres et d'un mystérieux silence. A côté est l'ancien manoir dont on ne peut s'empêcher d'admirer les hardis et vigoureux culs-de-lampe des tourelles. Ce n'est plus la noble demeure qu'habitèrent les compagnons de Guillaume et de Robert, mais en revanche c'est bien celle qu'occupèrent, au mois d'avril 1592, le duc de Mayenne et les courageux défenseurs de la foi catholique.

A cette époque la forteresse féodale renfermait une chapelle dédiée à saint Mélaine. Aujourd'hui il n'y a plus qu'un charmant oratoire, construit, comme le château, au siècle dernier, décoré d'un élégant fenestrage et d'un pavage mosaïque, dans le goût le plus moderne.



VIEUX CHATEAU D'AUZEBOSC.

Cette chapelle, dédiée à saint Laurent, diacre, est située dans les avenues du château qui l'enveloppent de leurs épaisses allées de hêtres. Il semble que le seigneur ait pris sur son jardin pour bâtir l'église et pour donner le cimetière. Un sentier, couvert d'herbe, conduit à cette modeste maison de Dieu, qui fut presque entièrement reconstruite il y a cent ans, sauf un fragment de mur du XVIe siècle et une porte en anse de panier du XIIIe. Il semble que les trois siècles de construction ecclésiastique aient tenu à poser leur cachet sur cette œuvre.

Le seigneur en conserva toujours le patronage. Ses armes ne sont pas encore effacées des murailles. Il paraît bien que le fief du Bois-Himont dépendait de celui d'Ételan, car Eudes Rigaud et Toussaint Duplessis, qui écrivaient aux extrémités du monde féodal, mentionnent tous deux le sire d'Ételan. Sous saint Louis le curé Godefroy comptait 70 paroissiens. Sous Louis XV il n'y avait plus que 36 feux qui étaient remontés à 65 en 1820. A présent c'est une commune de 430 habitants annexée à Auzebosc.

Le Bois-Himont est appelé Bosc-Himont dans le *pouillé* de l'abbé Saas, Bos-Himon dans la *Description* de Duplessis, et Bosc-Himont sur la *Carte du diocèse*. Rigaud dit Bois-Himont. Tout cela prouve une origine forestière, une terre sortie des bois par la culture.

CHAPELLE DE SAINT-GUILLAUME-DU-DÉSERT. — A la naissance de l'un de ces vallons sauvages et forestiers, qui forment le bassin de l'*Ambion* et la vallée de Sainte-Gertrude, on trouve, à la crête d'un coteau, une chapelle rustique que la piété a fait éclore comme un bouquet sauvage ou comme une fleur du désert. Cette chapelle, appelée depuis plusieurs siècles *Saint-Guillaume-du-Désert* ou *Saint-Guillaume-du-Désert-des-Vallées*, mérite encore aujourd'hui cette double appellation. Située loin des villages et des hameaux, dans une ferme solitaire qu'elle semble garder, elle ne voit autour d'elle que de noirs vallons qui descendent comme des précipices ou bien de sombres taillis, restes de forêts disparues. Cette pauvre chapelle repose l'esprit et le cœur au milieu de cette solitude profonde, et elle est la précieuse consolation des hommes rudes et laborieux qui vivent aux alentours. Aussi les sentiers qui y conduisent sont souvent battus par les fermiers, les ber-

gers, les bouviers, et tous les hommes des champs, qui viennent y demander la guérison de leurs bestiaux, leur plus grande richesse. C'est sans doute par un admirable instinct, que ces pauvres *serfs* de la glèbe ont choisi, pour patron de leur chapelle, un saint ermite dont l'image, disent-ils, fut trouvée dans le fond de la vallée. Aussi cette statue de bois, ils la couvrent de rubans et de fleurs champêtres. Toute l'année des pèlerins s'y rendent, mais surtout le mardi de la Pentecôte où l'on fait l'office du saint patron.

Cette chapelle dut être fondée vers le XVe siècle. La première fois qu'il est question d'elle dans les registres de l'archevêché, c'est en 1485 [1]. Depuis, les pouillés en ont toujours parlé comme d'un bénéfice à la présentation du seigneur [2]. Vendue à la Révolution, elle est à présent la propriété de M. Vauquelin, qui l'a fait réparer en 1828. Ce n'est plus qu'une construction en brique et en silex, rude comme une plante des bois, simple comme une fleur venue sans culture.

Saint Guillaume, patron de cette chapelle, fut un duc d'Aquitaine, brave lieutenant de Charlemagne, qui après avoir combattu les Sarrasins, se fit ermite dans la vallée de Gellone, où il mourut le 28 mai 804, après avoir fondé un monastère qui s'appela *Saint-Guillaume-du-Désert*. Ici il est représenté à genoux devant une croix et un livre. Il est vêtu en homme de guerre et porte un casque, des brassards, une cuirasse et des chaînes autour de son corps. Le peintre s'est assez bien inspiré de l'agiographie.

A Fougères, on montre encore la grotte de saint Guillaume, ce qui prouve que partout la pensée du soldat se lie à celle de l'ermite. Ce mélange de force et de piété devait toucher l'homme des champs, charmé de rencontrer un ami dans celui qu'il avait craint comme son maître. Ce guerrier-pénitent, cet homme du monde retiré au désert après une brillante carrière, devait singulièrement frapper et consoler le pauvre laboureur, courbé sous le poids des labeurs, car elle lui montre que la gloire et la fortune ne contentent pas le cœur et ne remplissent pas l'âme, tandis que la vie des champs est un baume qui calme, l'air des bois un doux parfum qui désaltère, et la vue de la nature une échelle qui conduit à Dieu.

C'est avec une vive émotion que nous nous sommes age-

[1] Duplessis, t. Ier, p. 358. — [2] Pouillés de 1648, 1704 et 1738.

nouillé dans cette chapelle et que nous avons demandé à Dieu de conserver long-temps à nos paysans cauchois cette source de grâces et de consolation. Nous avons prié saint Guillaume de vouloir bien demeurer toujours le protecteur de ces hommes qui l'honorent et qui ont confiance en lui.

TOUFFREVILLE-LA-CORBELINE.

Sur un étroit plateau qui domine et la vallée de la Fontenelle et le bassin de la Rençon, s'est placé le village de Touffreville-la-Corbeline, composé de tisserands et de cultivateurs. Une humble flèche d'ardoise, qui commande à peine les arbres et les toits, surmonte une tour romane du XIIe siècle, construite avec du silex et de la pierre. Cette pyramide, grossièrement faite, est placée d'une façon très-originale au côté méridional de l'église, près du chœur et de la nef.

Le reste de l'édifice, assez régulier, est peu monumental. Le portail, en pierre, et l'arcade du crucifix ont dû être construits vers le temps de la Ligue. Le chœur, en pierre blanche, indique le règne de Louis XV. La nef, en brique et en pierre, dut le précéder à peine de quelques années.

Cette église, dédiée à saint Martin de Tours, est l'objet d'un pèlerinage assez fréquenté tous les jours de l'année. Outre le saint patron, on y invoque aussi sainte Avoye, pour les *maladies de la rate*. C'est le jour de la Sainte-Trinité que ce pèlerinage est le plus fréquenté. Sainte Avoye est également honorée dans les églises d'Imbleville et de Grugny. Malheureusement ici il ne paraît pas que l'on connaisse sainte Avoye ou sainte Hedwige, duchesse de Pologne, morte le 15 octobre 1243, mais bien une autre sainte Avoye, que les *Fleurs des Saints* font compagne de sainte Ursule. Les légendaires soutiennent qu'elle était fille d'un roi de Sicile, et qu'après avoir échappé au massacre des vierges de Cologne, elle fut prise par un capitaine idolâtre et enfermée par lui dans une prison obscure, afin de dompter sa vertu chrétienne. Mais Jésus-Christ n'abandonnant pas sa servante éclaira le cachot et envoya tous les jours sa sainte Mère porter à la jeune captive des pains pétris par la main des anges. C'est ce que l'artiste chrétien a voulu représenter par cette prison aux tourelles crenelées où une femme paraît à la fenêtre, joignant les mains et élevant

pieusement le pain et le vin apportés par la messagère de la Providence.



Touffreville-la-Corbeline comptait 100 paroissiens en 1260, et 130 feux en 1738. Aujourd'hui c'est encore une succursale de 1,300 âmes avec la réunion du Vert-Bosc.

L'église de Touffreville fut toujours un bénéfice seigneurial et de tout temps à la présentation des propriétaires de ce fief. Tous les pouillés sont d'accord sur ce point [1]; celui de Rigaud dit que les seigneurs de Touffreville présentèrent à l'archevêque Thibaut d'Amiens, Raoul comme curé et Richard comme vicaire. Rigaud lui-même nomma à la cure le prêtre Nicolas, sur la présentation de Nicolas Malmains, chevalier, seigneur du lieu.

On ne cite pourtant aucun château à Touffreville, mais dans les terres, si bien cultivées par M. Lemarié, on trouve des tuiles et des poteries antiques, ainsi que des meules à broyer en poudingue. Dans le *Bois de la Salle,* situé vers Yvetot, au penchant de la vallée de la Rençon, on parcourt avec étonnement une série d'enceintes militaires et de fossés profonds remplis d'eau entourant des mottes élevées, mystérieuses vigies des premiers habitants de ces contrées, réoccupées par les troupes de Henri IV et les ligueurs de Mayenne, de 1589 à 1592. Un écrivain pense que le *Bois de la Salle* pourrait bien avoir pris son nom d'une famille de la Salle qui l'aurait pos-

[1] Les archives déposées à la préfecture parlent dans le même sens, elles citent un seigneur d'Ausebosc, qui était patron de Touffreville.

sède en 1364 [1] Nous partagerons difficilement cette opinion en voyant des bois et des champs de la Salle à Notre-Dame-de-Gravenchon, à Saint-Saens, à Bellencombre, à Rosay, à Saint-Aubin-sur-Mer et à Saint-Martin-Omonville. Ici, comme ailleurs, nous croyons que cette qualification vient de ruines antiques, et que c'est la famille qui a pris le nom de la terre, et non la terre qui a pris le nom de la famille.

Le Vert-Bosc. — L'église de Saint-Pierre du Vert-Bosc appartenait aux religieux d'Ouville-l'Abbaye. Gauthier de Saint-Martin, seigneur du Vert-Bosc, avait donné cette cure au prieuré, en 1207. Nous sommes convaincu qu'à cette époque ce pauvre village n'était guère, comme son nom l'indique, qu'un bosquet verdoyant (viridis boscus). Saint Léonard, honoré dans cette église, est pour nous une preuve de plus, car ce saint ne se trouve guère qu'au milieu des bois défrichés ou encore sur pied. En 1260 le Vert-Bosc valait 12 livres et comptait 28 paroissiens, ou 28 maisons ; à cette époque le curé, qui s'appelait Jean, avait été présenté par le prieur d'Ouville, et nommé par l'archevêque Rigaud. Il n'y en avait plus que 25 quand la Révolution l'effaça pour toujours du nombre des paroisses.

Lorsqu'en 1825 on démolit l'église du Vert-Bosc, on trouva dans les fondations du chœur, un très-beau *salut d'or* des rois d'Angleterre Henri V ou Henri VI.

Dans le chœur de cette église délaissée, fut inhumé, le 16 septembre 1748, noble et discrète personne Charles-René-Pierre-Adrien de Toupin d'Orival, prêtre de la compagnie de Jésus, mort à l'âge de 67 ans [2], à l'ombre de ce clocher où il avait été baptisé. La pieuse et savante société dans laquelle il était entré, avait pour sa science et son talent la plus haute considération. Après la mort du père Daniel, arrivée en 17[illegible], on le chargea de continuer l'abrégé, que cet auteur célèbre avait entrepris lui-même, de sa grande *Histoire de France*. Daniel avait composé neuf volumes in-12 ; d'Orival en ajouta trois, mais l'ouvrage, ainsi augmenté, ne parut qu'en 1751, trois ans après sa mort. Le P. d'Orival a laissé encore quelques ouvrages de critique [3].

[1] M. A. Fromentin, *Essai historique sur Yvetot*, p. 176 — Rouen, [illegible]. — [2] Registre de la paroisse du Vert-Bosc, au greffe du trib. civil d'Yvetot. — [3] Guilbert, *Mém. Biograph.* t. II, p. 172 — Fromentin, *Essai hist. sur Yvetot* p. 172

SAINT-CLAIR-SUR-LES-MONTS.

Cette paroisse est justement nommée *sur les monts,* car elle est hardiment jetée sur une de ces hautes collines qui dominent la vallée de la Rençon. La modeste église, qui rassemble chaque dimanche une communauté de pauvres tisserands, se cache timidement au milieu des arbres et des métairies qui l'entourent. Ce champêtre édifice date entièrement, dans son ensemble, du XIIIe siècle, mais le chœur seul et la chapelle seigneuriale en ont conservé les principaux caractères. Le chœur montre, à son chevet, une fort belle fenêtre à trois compartiments, surmontée de trois trèfles encadrés dans un cercle. Les chapiteaux présentent des feuillages ouverts avec beaucoup de grâce. L'un d'eux est formé de trois têtes humaines, dont l'analogue se trouve à Sainte-Marie-des-Champs, église voisine et contemporaine, car si la fenêtre de Sainte-Marie est de 1264, celle de Saint-Clair est évidemment du même temps.

Ces deux fenêtres semblent une image de la Trinité. Le nombre trois est ici reproduit de trois manières différentes. Il ne serait pas impossible que nos pères aient attaché à la tête de leurs temples, à l'orient de leurs yeux levés pour la prière, l'idée symbolique de ce grand mystère, qui est le commencement et la fin de toutes choses.

La fenêtre du chevet a été masquée au dehors par une sacristie, au dedans par un mauvais tableau du Sacré-Cœur. Les autres fenêtres du chœur ont été refaites au siècle dernier. La nef, primitivement ancienne, a été retouchée au XVIe et au XVIIIe siècle. La porte, qui était au nord, a été reportée de nos jours au pignon de l'ouest, que surmontait jadis un pignon à tinterelles.

La partie la plus curieuse de cette église c'est une grande chapelle seigneuriale du XIIIe siècle, qui *éperonne* le côté nord du chœur. Une piscine rustique prouve qu'elle renferma primitivement un autel. Cette chapelle, magnifique pour le temps, dut être construite pour saint Clair, par les sires d'Yvetot, seigneurs-patrons de cette paroisse, dans le temps d'Eudes Rigaud, qui cite Gautier d'Yvetot, chevalier. Dans les derniers âges on dit que le fief et le bénéfice appartenaient à MM. de Taillanville, anciens baillis, dont la chapelle porte encore le nom.

Dans l'histoire de cette cure seigneuriale on raconte qu'en 1681 le seigneur d'Yvetot étant mineur, Louis XIV présenta à la cure de Saint-Clair-sur-les-Monts, parce qu'il avait la garde noble du jeune gentilhomme [1].

Au XIIIe siècle Saint-Clair comptait 16 paroissiens, et 16 feux en 1738, aujourd'hui c'est une succursale de 720 habitants, ce qui prouve que le pays a grandement prospéré.

Saint-Clair pourtant fut ravagé par les pestes et les maladies, comme la ville d'Yvetot, sa voisine ; ensemble elles se lièrent par un vœu pour un pèlerinage au Précieux Sang de Fécamp, voyage qu'elles accomplissaient chaque année par une procession solennelle le mardi de la Trinité. Depuis quelque temps le voyage a cessé, mais la dévotion populaire a conservé une messe du Précieux Sang ou de la Vraie Croix, le premier vendredi de chaque mois, et une grand'messe le vendredi de la Trinité.

Le saint patron est représenté en habit de prêtre, tenant dans ses mains la moitié de sa tête. Le 17 de juillet quelques pèlerins viennent encore l'invoquer. Autrefois ils étaient très-nombreux, et leur confrérie, qui dure encore, comptait beaucoup d'associés. Le vestige le plus vivace qui soit resté de la fête et de la société, c'est une assemblée très-fréquentée où abonde toute la ville d'Yvetot

Le dépôt des archives historiques de la Seine-Inférieure conserve une liasse fort importante pour l'histoire de l'église et de la paroisse Saint-Clair. Une pièce curieuse du dossier est une remontrance des habitants de la paroisse qui, réunis à l'*État de commun* sous la direction des deux syndics qui l'administraient, refusent de loger les troupes du régiment de Foix qui traversait le pays. C'était en 1756, au moment où commençait la malheureuse guerre de sept ans. Un registre des comptes et délibérations de fabrique va de 1710 à 1771, mais la pièce la plus curieuse est un reçu du célèbre Leprince, peintre et doreur des gloires de Saint-Maclou et de Saint-Vincent de Rouen, qui atteste avoir blanchi la nef, nettoyé la chapelle de Saint-Nicolas, doré la statue de la Sainte-Vierge, peint l'autel, la chaire et la voûte du chœur et doré le tabernacle et la niche ; le tout pour 340 livres. Le grand décom-

[1] Duplessis, t. Ier, p. 186 e 201.

teur aurait bien besoin de revenir dans cette église, car depuis cent ans son travail est bien flétri.

SAINTE-MARIE-DES-CHAMPS.

Le 26 septembre 1264, après avoir passé la nuit à Baons-le-Comte, Eudes Rigaud, archevêque de Rouen, vint à Sainte-Marie-des-Champs, pour y dédier l'église, comme il le dit lui-même dans le *Journal de ses Visites :* « Dedicavimus ecclesiam beatæ Mariæ de campis. » Là aussi il passa la nuit et il fut hébergé aux frais du curé et des paroissiens. De cette église, consacrée au XIIIe siècle, il reste encore le chœur dont la fenêtre terminale se compose de trois lancettes surmontées de trois roses rondes, double emblème de la Sainte-Trinité, que rappelle une fois de plus un chapiteau à trois têtes.

Cette belle fenêtre est masquée par une *Assomption,* peinture dans le genre de Boucher, qui s'en va en lambeaux. Nous faisons des vœux pour que l'on restaure cette bonne toile et qu'on la place ailleurs; puis, qu'un heureux effort du zèle paroissial rétablisse dans la fenêtre terminale la riche verrière qui éclaira l'ami de saint Louis, lorsque pour la première fois il fit descendre Dieu dans ce nouveau sanctuaire. Puisse aussi le vieil if du cimetière, témoin de la piété des ancêtres dans la construction de l'église, voir avant de mourir les enfants conserver et embellir l'œuvre de leurs pères.

De l'église du XIIIe siècle il ne reste dans la nef que l'ogive du portail et une partie de l'appareil du nord. Le XVIIe siècle a percé les larges et nombreuses fenêtres du midi, rebâti l'arcade du crucifix et placé dans les fenêtres des vitraux coloriés dont il reste des fragments.

Ce qui m'a frappé le plus à Sainte-Marie, c'est un groupe grossier, représentant saint Cyr et sainte Julitte, dans une chaudière d'airain. Sur leurs têtes sont des couronnes et des palmes croisées, sous la chaudière des flammes ardentes font bouillir l'huile de leur sacrifice. Un bourreau tient un soufflet pour augmenter l'activité du feu, tandis qu'un autre agite la fournaise avec une fourche.

Saint Cyr est ici l'objet de la dévotion des cultivateurs, qui viennent l'invoquer pour leurs grains et leurs moissons. Autrefois plusieurs paroisses y venaient en procession. Il y a encore une confrérie qui fait chanter une grand'messe le

16 juin, jour de la fête du jeune martyr. Les paysans de la vallée de Bray font un semblable pèlerinage à Saint-Cyr, au prieuré de Sigy, et dans l'église même ils plantent des branches de bouleau.

La paroisse de Sainte-Marie-des-Champs, si voisine d'Yvetot, fut toujours dans la dépendance de ce grand fief féodal, parfois décoré du titre de royaume. Lorsque Eudes Rigaud rédigeait son pouillé, le sire d'Yvetot, patron de cette paroisse, avait présenté à Pierre de Collemieu un laïque nommé Richard, avec le titre de personne. La cure valait 50 livres et comptait 60 paroissiens. En 1738 c'était une aggrégation de 50 feux. Enfin aujourd'hui c'est une succursale de 900 âmes, érigée par ordonnance royale, du 18 mars 1838.

Le dépôt de nos archives départementales conserve tous les titres et papiers de la paroisse de Sainte-Marie. On y trouve une liasse de parchemins du XVII[e] et XVIII[e] siècle, contenant les aveux, les contrats de biens et les rentes de l'église, puis trois registres renfermant les comptes et délibérations de la fabrique, depuis 1614 jusqu'en 1793.

M. Guilmeth cite, parmi les curés de cette paroisse, Antoine Corneille, oncle de notre célèbre tragique. Cet ecclésiastique, né vers 1577, aurait été curé de Sainte-Marie en 1619 [1].

C'est à Sainte-Marie-des-Champs que mourut, le 27 décembre 1783, l'abbé Fossard, célèbre prédicateur du siècle dernier. On montre encore la modeste demeure qui a reçu son dernier soupir. Le lendemain 28 il fut inhumé par M. Général, curé de la paroisse, le même qui, en 1760, avait bâti le presbytère actuel, et qui mourut dans l'émigration, fidèle aux lois de l'Eglise.

Pierre-Nicolas-Joseph Fossard, naquit à Lillebonne, le 4 décembre 1710, de Pierre Fossard, « advocat en la cour, procureur fiscal du comté de Lislebonne, et de Marie-Marthe Vion de Montchesné. » Baptisé le 7 du même mois, dans l'ancienne église de Saint-Denis, il eut pour parrain Nicolas Delamarre, escuyer, sieur de Lahoussaye, et M[me] Fossard de Mezerville, sa tante [2]. On voit qu'il était de bonne maison. Ses premiers succès littéraires furent les palmes que lui décerna l'Académie

[1] Voir un Antoine Corneille que cite l'abbé Langlois, dans son histoire du Mont aux-Malades, p. 283. — [2] Registres de Saint-Denis de Lillebonne, au greffe du tribunal civil du Havre.

des Palinods de l'Immaculée-Conception de Rouen. En 1724 il fut couronné pour un sonnet sur le mariage de Louis XV et en 1725 pour une pièce de vers sur le même sujet.

Ce début flatteur n'était que le prélude des brillants succès que l'abbé Fossard devait obtenir dans la chaire. Entré dans l'état ecclésiastique, il se livra à la prédication dans son diocèse, où il fut très-applaudi. Il prêcha à Rouen et au Havre des Carêmes qui lui firent beaucoup d'envieux. Il se créa aussi bien des ennemis en prêchant, au synode de 1745, un sermon sur les curés, qui fit grand bruit [1]. Cependant M. l'abbé Terrisse et M. Rose, alors vicaires-généraux, et ses amis, le firent nommer chanoine de la métropole en 1747, et archidiacre en 1751 [2]. Un nouveau discours adressé aux curés du diocèse, au synode de 1756 [3], souleva encore de grands orages qui, cette fois, l'obligèrent d'émigrer vers la capitale. Il faut dire aussi que la calomnie s'était attachée à lui, et le parti janséniste se plut à le dénigrer, d'abord dans les *Anecdotes ecclésiastiques* de M. Sonnes, puis dans l'*Apologie* de ces mêmes *Anecdotes ecclésiastiques*, libelle infâme et plein de venin comme un serpent.

Une fois à Paris il marcha de triomphes en triomphes; prêcha l'Avent de 1759 à l'église Sainte-Marie, rue du Bac ; le Carême de 1760 aux Théatins, l'Avent de 1760 au Quinze-Vingts, et le Carême de 1761 devant le roi [4]. Aimé du peuple et prisé de la cour il obtint pour récompense le titre de prédicateur de Louis XV. Ce qui se traduisit bientôt pour lui par des honneurs et des bénéfices ecclésiastiques.

Le style de l'abbé Fossard est facile et clair, pur et correct, mais il manque de nerf et de couleur. Du reste il songeait moins à ravir son auditoire qu'à l'intéresser par un fond solide, et à le captiver par une diction soutenue.

Le succès qu'avaient obtenu ses discours engagèrent sa famille à les faire imprimer après sa mort. M. l'abbé Dumesnil, curé de Saint-Laurent de Rouen, les publia dans cette ville en 1785, chez la veuve Dumesnil, qui était peut-être sa parente. Ce recueil forma trois volumes in-12. L'abbé Fossard y est appelé *Prédicateur ordinaire du roy*.

M. l'abbé Picard, chanoine et archi-prêtre de la cathédrale,

[1] *Anecdotes ecclésiastiques*, p. 78. — [2] *Apologie des Anecdotes ecclésiast*. p. 285. — [3] Id., ibid. — [4] Id., ibid.

de campagne de Sainte-Marie-des-Champs, où il mour
l'âge de 74 ans, portant les titres de chanoine honoraire
l'église métropolitaine de Rouen, d'archidiacre du Petit-C
et d'abbé de Marcheroux [2].

VEAUVILLE-LES-BAONS.

Une des plus intéressantes journées de mon pèlerinage
églises de l'arrondissement d'Yvetot, fut le 6 juin 1850,
du Sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'arrivais à Ve
ville, vers onze heures du matin, et je trouvais le village
habits de fête, réuni dans l'enceinte rapetissée de son ég
pour assister à une grand'messe célébrée par M. Sau
archidiacre d'Yvetot. Ce qui attirait tant de monde, c
que ce jour était la pose de la première pierre de la nouv
église.

Depuis long-temps M. l'abbé Thomassin, curé de Veauv
avait reconnu l'insuffisance de son église, depuis long-te
il désirait l'agrandir, enfin, après mille efforts, après mille
crifices, il crut l'heure arrivée. Il demanda un plan à M. l'a
Robert, qui se dévoua à cette œuvre, et dressa un devi
25,000 fr. pour un chœur et une nef de 36 mètres de long
14 de large.

Le vieux sanctuaire une fois démoli, le nouveau fon
l'archidiacre d'Yvetot vint bénir et consacrer à Dieu ces m
qui sortaient de terre.

Ce qui m'a le plus touché dans cette cérémonie, ce n'é

Revue de Rouen, ann. 1851, p. 60. — [2] *Registre des bapt*. sep. en
Sainte-Marie, au greffe du tribunal civil d'Yvetot. — Le Moreau

pas ce bon peuple des campagnes, si empressé autour de ces naissantes murailles, ce n'était pas cette foule de prêtres venus des environs pour prendre part à la joie publique qu'ils embellissaient, ce n'était pas même le zèle si fervent et si pieux du pauvre pasteur, heureux de voir enfin se réaliser le plus ardent de ses vœux et de jouir du fruit de ses sacrifices, non, ce qui m'édifia le plus ce fut, chose rare dans son genre, de voir l'architecte lui-même de l'église, ancien élève de l'École Polytechnique, vêtu d'un simple rochet, chantant la messe comme un clerc de campagne et la chantant de tout cœur, avec une voix douce, pénétrante et accentuée. C'est là un spectacle rare aujourd'hui, commun autrefois, et qui me rappelait avec bonheur ces anciens clercs, maîtres-d'œuvre, qui tenaient d'une main leur livre d'heures et traçaient de l'autre le plan de nos églises, de nos cathédrales et de nos abbayes. Il me semblait voir revivre un de ces bâtisseurs tonsurés, qui ont élevé, au moyen-âge, ces hardis monuments devant lesquels pâlit et s'incline la fière antiquité, soit grecque, soit romaine.

En juin 1852 nous avons revu l'église de Veauville, qui est presque terminée. Elle est entièrement construite en style roman, avec abside circulaire et ouvertures cintrées. Les murs sont en silex, mais les contre-forts, les corniches, les portes, les fenêtres et les colonnes sont en pierre de taille. Admirez ici l'action de la divine Providence! Cette pierre de la maison de Dieu, on est allé la prendre à Duclair, à d'anciennes carrières récemment retrouvées en cherchant des matériaux pour les grands travaux de l'endiguement de la Seine. Dieu tirera la gloire de son temple d'une entreprise gigantesque qui semblait n'avoir en vue que les hommes et leurs fragiles intérêts. Ces pierres pourront dire, comme ces aveugles barbares d'une autre époque, qu'elles ont trouvé le Dieu qu'elles ne cherchaient pas.

M. le curé, rempli d'un zèle digne des premiers temps, a fait, en deux ans, 150 voyages à Duclair, avec tous les charriots de sa paroisse, pour y prendre des chargements de pierres. On partait le matin et on revenait le soir, emportant avec soi la nourriture de la journée. Il ne manquait à cette expédition de croisés que la croix et la bannière pour nous rappeler cette miraculeuse croisade monumentale du XIIe siècle, qui

éclata à Saint-Denis, à Chartres, à Saint-Pierre-sur-Dives et dans toute la Normandie.

Rien de plus touchant que les pieux efforts des paysans de Veauville pour leur église. Sans rien recevoir du gouvernement ils ont versé 26,000 fr. en argent, fourni le bois et fait plus de 2,000 corvées. Une pauvre bobineuse a donné 80 fr. pour sa part. Dieu seul pourra récompenser des sacrifices qui ne sont connus que de lui !

Nous donnons l'inscription destinée à garder le souvenir de la fête de famille dont nous avons parlé tout-à-l'heure. « L'an de N. S. MDCCCL, cette pierre a été bénite et posée le VI[e] jour de juin, par M. Louis-Joseph Surgis, vicaire-général de Monseigneur Louis-Marie-Edmond Blanquart de Bailleul, archevêque de Rouen, M[e] François-Félix Thomassin, étant curé de cette paroisse. » La bénédiction du chœur a eu lieu le 1[er] novembre ; celle de la nef aura lieu prochainement. Cette nouvelle église est d'un effet très-heureux. C'est peut-être la meilleure église rurale que M. l'abbé Robert ait construite. L'abside intérieure sera d'un très-bel effet. Les trois nefs communiquent entre elles par 8 arcades dont les deux dernières sont les sacristies. J'adresse aux colonnes le reproche d'être trop maigres et trop faibles pour l'église d'abord, pour le style roman ensuite. L'architecte essaie à l'entrée du chœur un *rood-screen* ou porte-Christ en pierre blanche, copié sur l'entrée du chapitre de Saint-Georges de Bocherville. Nous pensons que ce sera une heureuse création.

C'est incontestablement une ferveur semblable à celle que nous signalions, qui nous a valu, en 1577, le clocher actuel, tour carrée à flèche octogone. Au lieu des quatre clochetons qui accompagnent ordinairement les pyramides de cet âge, on a placé ici quatre niches renfermant des statues de saints, qui semblent les protecteurs de la contrée. Ils trônent à chaque angle et paraissent chargés de veiller jour et nuit sur le village, pour le défendre contre tous les dangers du ciel et de la terre. Si ce sont les Evangélistes que l'on a placés au haut de cette montagne sainte, n'est-ce pas pour dire que leur parole, semée aux quatre vents de la terre, a été entendue dans toutes les parties du monde ? Quelque sentiment que l'on adopte, on pourra toujours y voir l'application de cette antienne que l'église de Rouen adresse chaque jour à ses saints

pontifes, les patrons du diocèse : « Super muros tuos, Jerusalem, constitui custodes, totâ die, totâ nocte, in perpetuum non tacebunt [1]. »

L'ancien chœur possédait, en 1738, deux pierres tombales de la famille de Houdetot, malheureusement disparues avant la démolition dernière. On lisait sur ces deux dalles funèbres :

« Ci-gît damoiselle Jeanne de Houdetot, fille dudit seigneur, jadis femme de Jean Martel, écuyer, fils de M. Guillaume Martel, chevalier, seigneur de Baqueville, qui trépassa le 5 août 1396. » — « Ci-gît noble homme Me Richard de Houdetot, jadis seigneur de ...., en son vivant bailly de Rouen et après de Caën, qui trépassa l'an de grâce 1596, le 25 juillet. Jean et Guillaume ses fils. Priez Dieu pour leurs âmes [2]. »

Nous devons une mention honorable à la croix du carrefour appelée la *Croix blanche,* sans doute parce qu'elle est en pierre. Le fût est une belle colonne d'ordre dorique, dont les bras, entourés de rayons, se terminent par des chapiteaux de même ordre, d'un côté est le Christ, de l'autre la Vierge. Cette croix, qui rappelle celles d'Arques et de Vittefleur, doit dater comme elles de 1590 à 1600.

Sainte-Autreberte de Pavilly, dont le monastère était voisin, est la patronne de cette église, touchant souvenir accordé à une sainte qui honore notre contrée après l'avoir sanctifiée et civilisée, ce qui est tout un, car la vie des saints est la meilleure des civilisations.

Veauville, appelé *Weauvilla* par Guillaume-le-Conquérant [3], et Viauville par Eudes Rigaud [4], était autrefois à la présentation du roi. On y comptait 77 paroissiens. Il y avait alors un personnat qui valait 35 livres et une vicairie qui en valait 30. Ce dernier bénéfice était à la nomination de Me Richard Terny. Il est probable que plus tard la partie emporta le tout, car d'après le bénédictin Duplessis et les pouillés de 1648, 1704 et 1738, le seigneur du lieu est patron présentateur de la cure. Ses armes se trouvent sur l'église, la Révolution les a effacées sur le portail. En 1738 il y avait cent feux. Aujourd'hui c'est une succursale de 875 habitants.

Ne quittons pas Veauville sans rappeler la chapelle de Saint-Gilles d'Alvinbusc, déjà en titre en 1473, d'après Duplessis. C'est encore un lieu de pèlerinage très-fréquenté pendant l'an-

[1] Isaïe, c. 62, v. 6. Suffrages des Laudes. — [2] Farin, *Hist. de la ville de Rouen*, ve part., p. 17. — [3] *Neustria pia*, p. 167. — [4] *Pouillé* par Ange Godin.

les dates sont fraîches et récentes. La nef, commencé
siècle dernier, a été achevée en 1841. En 1827 le clocher
transféré des transepts au portail. Dans cette même anné
refit le chœur, on ajouta à droite et à gauche de longues
pelles soutenues par de faibles colonnes et des cintres apl

M. l'abbé Godard, curé de la paroisse, qui a opéré tou
changements, nous a raconté que l'ancien chœur qu'il
démoli était une construction romane du XIe siècle. Ce v
rable ecclésiastique pense que l'église actuelle était la cha
de Saint-Vincent-des-Bois, dernier souvenir des taill
couvraient cette contrée. Du patronage du saint marty
Sarragosse, il est resté dans la nouvelle église une confré
laquelle Clément IX accorda une bulle d'indulgence, le 2
1669. Clément XII, par un bref du 17 mai 1734, octroya
indulgences à tous ceux qui visiteraient l'église d'Autretot

La vieille église, dédiée à Notre-Dame, était située, d'a
la tradition, sur le bord d'un chemin, dans un lieu que
vieillards connaissent et montrent encore. Là est mainte
une mare, ce qui ne doit pas surprendre, car chaque fois
l'on transférait une église il était de règle de transférer
la couche de terre bénite qui renfermait les ossements
aïeux. On creusait donc jusqu'à six pieds de profondeur
qui ne tardait pas à produire un bourbier [1].

L'église d'Autretot dut avoir beaucoup à souffrir au t
de nos querelles civiles et religieuses. Cette population fut
doute industrielle dans les temps anciens, et les tisserands d
tretot, comme ceux de Luneray, sucèrent de bonne heu
venin de la réforme. On pense qu'en 1562 les réformés s

protestants subirent les terribles vicissitudes de la Saint-Barthélemy, de la Ligue et de la révocation de l'édit de Nantes. Les rigoureux édits de Louis XV furent scrupuleusement observés à Autretot par la vigilance de Me Antoine Rouland, curé du lieu et doyen de Fauville, qui ne fit pas grâce un seul moment aux *nouveaux réunis*. Pourchassés de toutes leurs retraites, les protestants se réfugiaient dans des caves et dans des carrières pour prier, pour faire la *cène* et pour entendre la prédication.

Il est vraisemblable que les réformés d'Autretot avaient pour leurs réunions un prêche qui aura été détruit en 1685. Une croix le remplaça pour marquer le triomphe du catholicisme sur l'hérésie. Une nuit cette croix fut renversée, on attribua cette profanation aux protestants, qui furent condamnés à la remplacer par une croix de fer. Ce fut M. Rouland qui poursuivit cette affaire et qui la conduisit à terme en septembre 1754. Il était si heureux de son succès qu'avant de mourir il laissa une fondation à la fabrique pour l'entretien de la *croix de fer*. Cette pièce se voit maintenant aux archives du département.

Le bon cœur de Louis XVI le porta à supprimer les édits de son aïeul et à rendre aux protestants l'état civil et la liberté de conscience. Ceux d'Autretot en profitèrent les premiers, et ils élevèrent en 1786 un temple qui sert encore aujourd'hui aux 125 protestants de cette commune.

La Révolution française qui abattit tant de croix n'épargna pas celle d'Autretot, dont l'origine avait bien quelque chose de politique. De cet arbre pacifique de la religion les patriotes firent des armes homicides de la guerre.

Mais au plus fort de la Terreur (en juillet 1794) un habitant du village, nommé Pierre Hanquinquant, y substitua la nuit une croix de bois, faite à la hâte. Pendant qu'il était occupé à la poser il vit venir deux personnes, qui devaient passer sur la place même du Calvaire. Il se cacha alors dans les blés et il entendit les deux passants causer de la destruction de la croix. Il leur cria à haute voix au milieu du silence de la nuit : « Passe ton chemin, demain il y en aura une autre. » Cette voix nocturne, cette croix si mystérieusement replacée, firent grand bruit dans le pays; on regarda cet événement comme miraculeux. De tous côtés il y vint tant de visiteurs qu'on les comptait par milliers.

Les Jacobins considérèrent ce fait comme une provocation à leur adresse. Jugeant avec raison qu'il n'y avait que Hanquinquant qui fût capable de ce trait d'audace, ils l'arrêtèrent et le mirent en prison, dans l'ancien vicariat qui servait alors de corps-de-garde, et qui sert aujourd'hui de presbytère. Pendant sa détention, qui dura huit jours, le prisonnier s'amusait à composer et à chanter des chansons contre-révolutionnaires. Un piquet de garde nationale fut commandé pour le conduire à Caudebec, d'où il devait être transféré au chef-lieu du département. Mais il eut le talent de s'échapper de leurs mains.

Chemin faisant il passa devant son domicile et demanda la permission d'y entrer pour quitter ses sabots et prendre des souliers. Trouvant le moment favorable il jette ses sabots, escalade le fossé d'une ferme et se sauve pieds-nus à travers les champs. Les gardes nationaux embarrassés par leurs armes ne purent le suivre ni l'atteindre. Il se retira chez un parent dans le Vexin, où il s'établit et où il est mort sans jamais reparaître dans sa commune.

Sous le consulat M. Hauchard fit rapporter à sa place la pierre du calvaire et planter des peupliers autour afin d'en conserver la propriété à la fabrique. Puis, en 1819, par le zèle de M. Favreau, curé de la paroisse, le calvaire fut solennellement replanté au milieu d'un grand concours de peuple.

Ces querelles domestiques, ces déchirements intérieurs, ces vicissitudes de la vie d'un village font connaître mieux que toutes les histoires les mouvements et les passions qui ont agité, aux époques de trouble, le cœur de nos bons habitants des campagnes.

Vers 1180, Robert d'Autretot donna l'église de cette paroisse au prieure de la Madeleine de Rouen, à condition d'être reçu religieux dans cette maison, *lui et sa femme, toutes fois en apportant le reste de leur bien* [1], et pendant long-temps un religieux vint y faire le service divin. Une charte de 1219 appelle cette église « Monasterium de Autretot. » Au temps d'Eudes Rigaud, cette cure valait 30 livres et comptait 84 paroissiens. Vers le règne de Philippe-le-Bel, une querelle de patronage s'éleva entre le prieur de la Madeleine et messire François Durescu, seigneur d'Autretot. L'affaire fut portée de-

[1] *Hist. de la ville de Rouen*, par Farin, ve partie, p. 86

vant le bailli de Caux, qui sans doute décida que le patronage serait alternatif, car, quoi qu'en disent Duplessis et les pouillés de 1648 et de 1738, la tradition locale soutient que le droit de présentation était partagé entre le château et le monastère.

Autretot, qui comptait encore 120 feux sous Louis XV, ne manqua pas de grands seigneurs sur son territoire. Les archives de la fabrique nous en révèlent plusieurs qui étaient les protecteurs de l'église et les fondateurs d'obits et de services religieux. De ce nombre nous citerons les de Bois-Hébert de Roquefort, les d'Esneval, les de Montholon, les de la Bouteillerie, les de Rouval, etc. Les archives de cette église lui ont été enlevées à la Révolution et déposées au district d'abord et au département ensuite.

C'est là que nous avons constaté la présence de registres et comptes de fabrique, depuis 1745 jusqu'en 1792. Le registre de 1745 est signé et paraphé à la première page par Me Jean Maugis, prêtre titulaire de Saint-Gilles du Boscaule, témoin synodal et doyen du doyenné de Fauville, qui était alors dans sa 21e année de cure. Le plus ancien de ses prédécesseurs cités par lui est Me Nicole Sellier, curé en 1528. Avec un peu de recherches, il aurait pu facilement donner une liste générale des curés d'Autretot, car alors il possédait de précieux documents aujourd'hui disparus ; nous voulons parler de trois registres de comptes, allant de 1514 à 1714, dont on peut constater la présence dans l'inventaire des titres de l'église, dressé à la fin du registre par Me Jean Maugis.

Autretot est à présent une succursale de 960 habitants.

ÉCRETTEVILLE-LES-BAONS.

Écretteville eut jadis un puissant manoir qui, dans le partage normand, échut à Rodbert, un des chefs de l'armée de Rollon [1], et fut ensuite possédé par l'abbaye de Fécamp [2], dont il resta le domaine féodal jusqu'à la Révolution. Ce qui subsiste de cette antique demeure est curieux et imposant, c'est une enceinte carrée comme un monastère, murée et fossoyée comme une place-forte. Les douves antiques et profondes ont été comblées et séchées avec les années; mais il reste encore

[1] *Hist. de la ville et de l'abbaye de Fécamp*, par M. Fallue, p. 60. —
[2] Ecclesiam de Scrotavillâ cum hospitio uno.— Charte de Richard en 1026. — *Neustria pia*, p. 217. — Fallue, *Hist. de Fécamp*, p. 102.

tout manoir avait sa justice. La maison est éclairée par grandes fenêtres carrées dont les menea... forment la c... Un superbe escalier conduit à une ... salle, dite de l'au*dience*, où l'on tenait jadis les plaids et les assises. Dans salle et dans plusieurs autres sont de belles et larges c... nées dont deux pourraient bien remonter jusqu'au XIIIe s...

Les archives de Fécamp contiennent bien des pièces r... ves à Ecretteville. Nous citerons entre autres, au dépôt d... temental, une liasse sur la châtellenie d'Ecretteville qu... renfermer tout l'exercice de la juridiction féodale du p... monastère. Nous laissons à nos successeurs le soin d'é... une histoire qui dépasse les limites de notre travail et de... temps.

Nous ajouterons seulement que dans un cartulaire de l'ab... baye, rédigé au XIIIe siècle et déposé aujourd'hui à l... bliothèque de Rouen, il est fait mention d'Escretteville ... son moulin. Ceci prouve qu'il est un des plus anciens mo... à vent de la contrée.

L'église de cette seigneurie ecclésiastique était loin d... pondre à la richesse de la propriété terrienne, c'était un ... deste monument construit au XIIIe siècle, avec du silex e... contre-forts en pierre. Ceux de la nef, qui subsistent en... ont été écourtés en 1774, lorsque l'on remania cette part... l'église. Le clocher alors était entre chœur et nef, selon l'u... de ce temps. Il était couronné par une flèche de pierre, ... l'on disait construite par les Anglais. Ce qui ...st plus sûr ... que la croix et le coq avaient été donnés, en 1520, p... seigneur de Calège et Olive Deshayes, sa ...

de clochetons et de balustrades à jour, et surmontée d'une flèche octogone. Un clocher nouveau fut reconstruit au portail, par M. Pinchon, architecte de Rouen. Les plans et devis sont conservés à la mairie d'Ecretteville. Avec 16,000 fr. on bâtit une tour carrée en brique et en pierre, et on la surmonta d'une flèche d'ardoise. La hauteur totale de la pyramide est de 33 mètres comme l'ancienne.

Ce clocher, tout nouveau qu'il est, possède cependant une des plus vieilles cloches de l'arrondissement d'Yvetot. Sur ses flancs brille une charmante image de saint Michel avec ces mots : « *Sancte Michaël, ora pro nobis.* » Autour on lit cette inscription : « *L'an mil V^{cc} et X Jehan de Roncherolles, escuyer, et damoiselle Katerine Legrant, sa femme, et Jehan d'Escretteville et Marie, sa femme, et Louise et Guillaume-Michel m'ont nommée Katerine, Nicolas Lemarchant, Pierre Regnault, trésoriers, et me firent Gabriel et Jehan dicts Buret.* »

Le chœur fut autrefois plus grand qu'aujourd'hui. De chaque côté on remarque des arcades rebouchées du XVIe siècle. Au chevet est une grande fenêtre masquée avec du plâtre, il y a deux cents ans, lorsque l'on y appliqua la contre-table. De nos jours elle vient de reprendre ses meneaux de pierre, et dans peu elle aura arboré ses brillantes couleurs; car M. Lusson, verrier de Paris, est chargé de faire pour cette église un vitrail représentant la *Purification de Marie,* patronne de la paroisse. C'est M. Levaillant, excellent propriétaire du lieu, qui offre à Dieu et aux saints les 1,800 fr. demandés par l'artiste.

Plusieurs croix plantées sur le territoire de la paroisse attestent la piété héréditaire des habitants d'Ecretteville. On parle encore de la *croix du Chêne,* de la *croix de Mission* et des trois *croix d'Iquelon.* Ces trois dernières, en pierre de taille, étaient plantées sur un seul et même pied, qui avait la forme d'un triangle. Nous avons encore vu dans une ferme, au bord d'une mare, ce piédestal triangulaire qui remonte peut-être jusqu'au XIIIe siècle. Ces croix étaient placées sur le grand chemin qui conduisait à Fauville et à Caudebec-en-Caux. On se souvient aussi d'une chapelle de Saint-Hubert, à présent ruinée, et dont on disait que les chiens enragés venaient lécher les pierres.

Autrefois Ecretteville était couvert de bois comme Valliquerville et le reste de la contrée. Sur un *plan géométrique* des

et du *Bosc-Renault*, tous noms qui indiquent des bois en
par la culture.

L'abbé de Fécamp, seigneur-patron et haut-justicier du
y possédait une ferme au hameau des *Rouges-Marnièr*
tirait de la cure 1,200 écus de rente. Le curé ne percevai
400 écus, c'est-à-dire le tiers des dîmes. Au XIIIe siècle l
venu était de 30 livres pour le curé Gauthier, qui comptai
paroissiens. En 1738 il y avait 90 feux, et aujourd'hui c'es
succursale de 800 habitants, qui en comptait déjà 741 en 1

Dans cette église est une confrérie de Saint-Blaise
Notre-Dame, dont les statuts furent renouvelés, en 1687
Antoine Gaulde, chanoine-archidiacre et vicaire-génér
M. Harlay. Depuis 1704 la paroisse possède une religieuse
les écoles des petites filles. Cette utile institution a été
de 200 livres de rentes par M. Lecerf d'Iquelon, à cond
que la communauté des habitants ne tolèrerait jamais de
che protestant à Écretteville.

L'église d'Ecretteville est bien partagée du côté des arch
Au dépôt départemental se trouve un registre de fabrique
1620 à 1642, en bon état et tenu avec soin; mais les pièce
plus intéressantes sont déposées au presbytère. Parmi le
piers et les parchemins nous avons distingué un manuscr
siècle dernier, intitulé : *Copies des titres des fondations du t*
de la paroisse d'Ecretteville-sur-les-Baons. Cet inventaire
ferme toute l'histoire de l'église. On y voit qu'en 1331,
Mellet, sires de Roncherolles, donnèrent ornement d
lours noir, sur lequel figuraient les ar s de leur fa
trois merlettes et une fleur de lis . En 1 , Louis de 1

cherolles donne un calice d'argent. En 1360, Pierre de Roncherolles consacra à Notre-Dame-de-Pitié la chapelle de ses prédécesseurs.

Cette famille ne cessa de se montrer généreuse envers l'église. En 1496, nous voyons Guillaume de Roncherolles faire une fondation. En 1502, Raoul de Roncherolles, curé d'Ecretteville, donne une cloche pour sonner le *sacrement de toutes les messes*. Raouline de Roncherolles, sa nièce, la nomme avec le vicaire. En 1509, le même Raoul de Roncherolles, mû de piété envers le Saint-Sacrement et la vierge Marie, donne des biens et constitue des rentes pour établir une lampe qui doit brûler devant le crucifix, et comme il avait une dévotion particulière pour la *lamentable et pitéable compassion de Notre-Dame-de-Pitié*, il veut que tous les samedis les curés ses successeurs viennent chanter, entre vêpres et complies, devant le crucifix et l'image de Notre-Dame de Pitié, *le dévot* et *vénérable répons* « *Sancta et immaculata Virginitas* » et *la noble prose* « *Inviolata.* » Cette fondation était faite pour *l'honneur de Dieu*, de la *Vierge Marie, l'augmentation du service divin, la manutention de l'église, le salut de son âme, de ses parents* et *de ses successeurs, curés-recteurs de l'église.*

Nous y trouvons encore les fondations et donations de Roger Ygoux, en 1477; de Clémence Andrieux, en 1482; de Rolin Lecompte et de Pierre Sémo, en 1496, et enfin de Jean Achert et de sa femme, en 1510. Toutes sont faites en *l'honneur* et *louange de la très-digne* et *sacrée Mère de Dieu, pour que eux et leurs amis vivants et trespassés soient et demeurent à toujours participant à tous les messes, bienfaits, prières et oraisons qui à jamais aux temps à venir seront faits, dits et célébrés dans l'église d'Ecretteville.*

Mais la plus noble et la plus touchante de toutes les fondations fut celle de 1530, par messire Pierre de Calège, chevalier, seigneur du lieu, *maistre d'hostel ordinaire des feues reines de France, c'est à savoir de très-claire et noble dame madame Anne, duchesse de Bretagne, épouse et féale compagne du roi très-chrétien Louis XII*[e], et *de très-illustre et noble dame madame Claude de France, leur première et bien renommée fille, femme du roi très-chrétien François, I*[er] *de ce nom, ensemble, grand maître de l'artillerie de Bretagne*, et *noble dame Jeanne de Houdetot, héritière de la terre et seigneurie de Mondeville, et*

femme dudit seigneur de Calège. Tous deux avaient offert, donné et aumôné au trésor et à la fabrique de l'église d'Ecretteville un livre sur lequel étaient écrits les ornements, calices, terres, rentes et revenus donnés par eux.

Malheureusement ce livre est perdu, ainsi que les précieux trésors inscrits sur ses pages. Mais il est un livre pour qui rien ne périt et sur lequel toute bonne œuvre reste écrite en caractères ineffaçables. Ce livre c'est celui de Dieu. A coup sûr les noms du sire de Calège et de Jeanne de Houdetot, sa vertueuse épouse, sont écrits en lettres d'or sur cette charte de l'immortalité.

VALLIQUERVILLE.

La grande gloire de Valliquerville, c'est son clocher de pierre l'un des plus beaux de la Haute-Normandie et à coup sûr la plus fière pyramide que l'on rencontre sur nos plaines très-dépourvues de beaux clochers. Lorsqu'un monument s'asseyait sur notre sol, dans les temps anciens, c'était une vallée qu'il choisissait pour son trône, et jamais dans nos campagnes, à présent si bien cultivées, mais alors couvertes de forêts, jamais, dis-je, la main du moyen-âge ne songea à placer ces hauts clochers, ces tours saintes, ces majestueuses pyramides qui embellissent les bords de la Seine et les rivages de la mer.

Valliquerville fit exception à cet ostracisme artistique dont nos pères avaient frappé les plaines, et tandis que nos églises rurales ne montraient encore que de timides tinterelles, d'humbles battières ou de très-modestes flèches d'essente et d'ardoise, Valliquerville, seul, élançait dans les airs sa pyramide festonnée, ajourée, découpée par la main des plus habiles sculpteurs du XVIe siècle. Aussi cette flèche unique, le voyageur sait bien la distinguer dans le pays de Caux, où elle le frappe par sa rencontre inattendue autant que par sa noble beauté. Voilà pourquoi elle est chère à tous les habitants de nos plaines, ces bons paysans cauchois dont elle orne les plates et monotones campagnes. Pour nous, nous n'hésitons pas à la proclamer, après la tiare de Caudebec, la plus belle fleur de la couronne ecclésiastique de l'arrondissement d'Yvetot.

Mais décrivons cette flèche et essayons d'en retrouver l'âge et les fondateurs dans les assises des pierres.

Cette grande tour, large à sa base, a été placée entre le



CLOCHER DE VALLIQUERVILLE.

térieur et la nef qu'elle écrase de sa hauteur et de sa majesté. Toutefois elle est nue dans sa partie inférieure et d'une froideur austère qui ne laisse pas soupçonner les ornements supérieurs. Haute de 30 mètres, sa base est carrée jusqu'au premier étage ; alors elle devient octogone et huit ouvertures lui donnent de l'aisance et de la légèreté. Ces huit fenêtres sont traversées par des barres qui servent en même temps d'abat-son et d'égoût pour les eaux pluviales. La balustrade, établie autour de la pyramide octogone, est large et belle ; aux angles elle est heureusement interrompue par de jolis clochetons ornés que rattachent à la masse principale des arcs-boutants découpés à jour. Au-dessus de cette forêt d'arceaux s'élance la flèche octogone qui ferme avec bonheur cette couronne du roi du ciel.

N'oublions ni la tourelle de l'escalier, terminée par un pinacle à crochets, ni les gargouilles des angles, malheureusement cassées, ni les six écussons de la galerie qui surmontent un écu principal. Ces armoiries de pierre regardent le château, et je suis tenté de croire qu'elles appartiennent à la famille qui occupait Valliquerville au XVIe siècle. Cette famille pieuse et chevaleresque fut bienfaisante envers l'église, peut-être même a-t-elle donné la flèche et, comme témoignage de sa générosité chrétienne, la fabrique aura placé sur ses murs les armes du châtelain et de ses enfants. Il est vraisemblable que ces mêmes armes se retrouvaient sur les cinq cloches que la Révolution a brisées. Car, on le sait, les châtelains des villages étaient presque toujours les parrains des cloches de leur paroisse. C'était comme un droit féodal qui se traduisait par un acte de bienfaisance. Quoi qu'il en soit, nous manquons de renseignements écrits sur ce clocher, mais l'architecture ne permet pas de le placer avant les dernières années du XVe siècle, ni après la première moitié du XVIe.

A l'intérieur, les arcades sont soutenues par de petites colonnes à chapiteaux effeuillés, et la voûte est traversée de huit arceaux soutenus par deux têtes de vieillards, une femme voilée et un singe qui touche un instrument.

Après le clocher il ne reste plus, hélas ! grand chose à observer dans l'église. L'ancien chœur, qui n'est guère à présent que le sanctuaire, est un débris de cette église du XIIIe siècle, qui fut consacrée par Eudes Rigaud, le 14 des calendes d'oc-

tobre de l'année 1267 [1]. Les croix de consécration, sanctifiées par la prière du pontife, se voient encore sur les murs. Si j'osais dire ma pensée, j'ajouterais que la grande tour du clocher me paraît avoir été greffée sur la construction du XIII[e] siècle.

Maintenant la nef est mille fois plus pauvre que le chœur. Là, absence totale de caractère, ce n'est point de l'architecture, mais de la maçonnerie faite sous Louis XIV, à laquelle on a ajouté, en 1842, un infortuné portail que nous ne mentionnons que pour son châtiment.

Toutefois l'église de Valliquerville est tenue avec beaucoup de soin. M. l'abbé Ruffin, curé actuel, a pour son église une affection particulière et un zèle persévérant. C'est à cet amour de la maison de Dieu qu'il faut attribuer le *Triomphe de la Sainte-Vierge* dans un de ces faux-jours à présent abandonnés, mais très-recherchés il y a vingt-cinq ans.

M. le curé a dallé le chœur avec des pavés noirs et blancs, l'a fermé avec une balustrade de fonte, lambrissé avec des boiseries de chêne bien découpées, et enfin l'a peuplé de vingt-quatre stalles, exécutées avec goût par Ferdinand Barbier. L'autel qui termine ce sanctuaire est une table de pierre, achetée en 1596, par M. Mauduit, curé de Valliquerville, au maçon Pierre Ridel, pour la somme de 155 livres.

Nous savons quelque chose de cette église, grâce aux recherches de M. l'abbé Sommesnil, faites aux archives départementales de la Seine-Inférieure. Là, en effet, à la *Section des trésors et fabriques*, se trouve une liasse de papiers et de parchemins, contenant les rentes, contrats, aveux, baux et inventaires des deux derniers siècles.

Au XII[e] siècle l'église de Valiquerville avait été donnée à l'abbaye du Bec. Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, avait confirmé cette donation en 1141 [2]. Au temps de saint Louis elle était revenue à la seigneurie du lieu, l'archevêque de Rouen la posséda quelque temps, mais dans les derniers âges le seigneur est généralement désigné comme patron.

[1] « XV kal. octob. apud Waliquervillam, cum expensis nostris. — XIIII kal. octob. dedicavimus ecclesiam dicti loci et pernoctavimus ibi cum expensis villæ. » — *Regest. visit.*, p. 588. — [2] Duplessis, t. I[er], p. 722. — Au siècle dernier on écrivait Valiquerville. Vid la *Description* de Duplessis, la *Carte* de Frémont, le *Pouillé* de 1738.

Dans le temps qu'Eudes Rigaud en consacrait les blanches murailles, on y comptait environ 80 paroissiens. Mᵉ Drugon de Trubleville, nommé par le seigneur, percevait un revenu de 30 livres. Son vicaire en touchait 20. Outre la vicairie, il y avait encore trois chapelles à Valliquerville. La première celle de Saint-Jacques-du-Hay, la seconde celle de Saint-Georges-de-la-Londe-Récusson, la troisième celle de Sainte-Anne et de la Sainte-Vierge, dans le manoir seigneurial. Le revenu de cette dernière était de 15 livres ou 150 boisseaux de ble.

En 1267, pendant le cours de ses visites pastorales, Rigaud reçut pour titulaire de ce bénéfice Mᵉ Mathieu et Mᵉ Martin, présentés par le roi saint Louis [1]. Hélas! aujourd'hui, cette chapelle ne subsiste plus, et même on chercherait en vain le château féodal et les tours de Gauthier de Varicarville. Ce preux chevalier, fidele à ses serments, était toujours prêt à guerroyer pour son suzerain, le roi d'Angleterre et duc de Normandie. En 1123, Henri Iᵉʳ, l'avait chargé de continuer en son nom le siege du château de Vatteville. La place était sur le point de céder à ses efforts, car elle manquait de vivres. Gauthier allait jouir du fruit de ses travaux, lorsque le 25 mars 1124, il fut fait prisonnier par Walleran, comte de Meulan, sire de Brionne et de Pont-Audemer, le même qui fonda plus tard l'abbaye du Vallasse. Le vainqueur était accompagné de Hugues de Neufchâtel, de Guillaume Louvet et d'Amaury de Montfort, qui possédait dans ses domaines la vallee du Vallasse.

En 1600 le seigneur de Valliquerville se nommait Philippe et etait de plus seigneur de La Londe, de Recusson et de la Ville-Tertré, chevalier des ordres du roy et gentilhomme de sa chambre. Il était fils de Jean de Valliquerville, et avait epousé en premieres noces Catherine Lebouteiller de Senlis. Ce Philippe de Valliquerville, devenu gouverneur de Mantes et de Meulan, mourut le 7 decembre 1610, et fut inhumé dans l'église dont il portait le nom. En 1629, Marie Briçonnet, sa seconde épouse, fut deposée à côte de lui, dans le même caveau, d'après l'historien des Grands Officiers de la couronne [2].

En 1701, la terre de Valliquerville, avec tous ses droits, fut achetee par messire Jean Baptiste Lesdo de la Rivière, chevalier, conseiller du roi en tous ses conseils et premier président de la cour des comptes, aides et finances de Normandie. Ce

[1] *Regest visit* p. 705, 711, 716 724. — [2] P. Anselme, t. vi, p. 288.

fut en faveur de ce magistrat que Louis XIV, par lettres-patentes du mois de septembre 1719, émancipa le fief de Valliquerville de la suzeraineté de la châtellenie de Saint-Denis-le-Thiboust [1]. En 1730, Thomas-Amable Lesdo de la Rivière, son fils, héritier et successeur de son père dans ses charges et qualités, prend le titre de seigneur et patron de Valliquerville, Allouville, Ecretteville, Saint-Valery, Lalonde, Iquelon, Épineville et Leure, près le Havre-de-Grâce. En cette même année il devint prince des Palinods de Rouen [2]. Ce sont sans doute ses armes que l'on voit sur la litre qui entoure l'église. La chapelle seigneuriale de cette famille sert à présent de sacristie. Il ne serait pas impossible que le prince-président y ait été inhumé en décembre 1766.

Au XVIe siècle, sous le pontificat de Georges d'Amboise II, après la funeste journée de Pavie, la France s'imposa de grands sacrifices pour la délivrance du roi François Ier et de ses enfants. Le diocèse de Rouen versa au trésor public une somme considérable. Le rôle de la contribution ecclésiastique est resté dans nos archives. L'église paroissiale de Valliquerville y figure pour 80 livres. La chapelle du château pour 7 livres 4 sols, celle de La Londe pour 8 livres et celle de Saint-Jacques-du-Hay pour 6 livres. Ces chiffres donnent une idée de l'importance comparative de ces divers bénéfices, mais voici un document qui précisera davantage.

Pendant la grande Révolution, le directoire du département demanda aux municipalités l'état des biens ecclésiastiques de la commune, celle de Valliquerville répondit que les biens de son église consistaient en rentes créées depuis 1500 et en terres données pour acquitter les fondations. La lettre municipale constate également l'état des chapelles et des confréries. La chapelle de la Londe dîmait sur 450 acres; ce dîmage était affermé pour 2,000 livres par le curé de Pont-Saint-Pierre, titulaire du bénéfice. En 1791 cette chapelle fut vendue à Claude Foloppe 3,250 francs. C'est à présent une bergerie.

Les biens dépendant de la chapelle de Saint-Jacques-du-Hay, consistaient en terres qui furent vendues, avec l'édifice, 1,643 fr. à Deshayes, de Caudebec. Elle est détruite. Enfin la chapelle de Saint-Mélain possédait aussi des terres, qui, avec

[1] Duplessis, t. Ier, p. 228. — [2] Le *Moréri normand*, par l'abbé Guiot, à la bibliothèque publique de Caen. — Arch. départ.

l'oratoire, furent vendues 5,600 fr. Il n'est pas besoin d'ajouter que toutes ces chapelles étaient à la nomination des seigneurs, leurs fondateurs primitifs.

La confrérie de Notre-Dame avait des rentes et des biens-fonds qui furent aliénés le 26 juillet 1792, pour 4,600 livres. Les archives de cette confrérie existent au dépôt départemental avec celles de l'église.

La population de Valliquerville, estimée à 80 feux en 1250, en comptait 150 en 1738 et 372 en 1820. En 1851 c'est une succursale de 1,640 habitants.

Valliquerville, comme tant d'autres paroisses, a tout perdu à la Révolution. Il a été dépouillé de ses dîmes, de ses rentes, de ses terres et de tous ces biens du passé. Il n'a plus ni château, ni chapelles, ni seigneur, ni patron, mais il a un peuple nombreux qui travaille et aime son église. L'esprit d'association peut faire autant que l'esprit de fondation. Plus heureux que beaucoup d'autres pays ce passé, que nous regrettons parfois, lui a laissé, à lui, un beau clocher, un vrai monument des arts. Qu'il le conserve avec soin et avec amour. Que tous réunissent leurs bras et leurs aumônes pour le soutenir. L'État ne les laissera pas s'agiter seuls : il ne tardera pas à seconder leurs sacrifices. Déjà, en 1849, M. Grégoire a dépensé 1,500 fr. pour la restauration de cette flèche. Malgré cela elle est lézardée à sa base et elle réclame de nouvelles réparations. Que les habitants de Valliquerville s'aident eux-mêmes et le pays les aidera.

A Valliquerville sont nés deux bons prêtres de ce diocèse, dont nous devons rappeler ici le souvenir. Le premier des deux est mort à la force de l'âge, mais le second rend encore des services à l'Église, à la tête d'une des paroisses les plus peuplées et les plus pauvres de France [1].

Pierre-Antoine Doudement naquit à Valliquerville, le 9 avril 1796, fit ses études au séminaire de Rouen, fut ordonné prêtre par Mgr de Bernis, le 27 mai 1820, et nommé vicaire de Saint-Maclou de Rouen. Pendant treize ans il y fit beaucoup de bien, surtout en 1832, pendant le *choléra-morbus*. Il y fonda une *Association de Charité*, pour secourir les malades, et com-

[1] M. l'abbé Vincent Doudement, chanoine honoraire et curé de Saint-Maclou de Rouen, précédemment curé de Bolbec, est né à Valliquerville, le 8 octobre 1797.

mença, en 1827, le mois de Marie sous les galeries de l'*Aître*. Nommé curé de Saint-Jacques de Dieppe, en 1833, il a beaucoup contribué, par son activité et ses démarches auprès de M. Thiers et du Roi des Français, aux importantes réparations de son église. La société et la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, lui doivent, l'une son organisation, l'autre sa restauration. Il a fondé dans sa paroisse l'*Association des Dames de Charité*, le *Saint-Rosaire* et l'*Archiconfrérie* pour la conversion des pécheurs. Mgr le cardinal prince de Croÿ, qui l'estimait beaucoup, l'avait nommé chanoine honoraire de sa métropole, et Mgr Robin, son ancien condisciple et ami, l'avait fait chanoine honoraire de Bayeux. L'abbé Doudement est mort à Dieppe, le 29 octobre 1843. La ville reconnaissante lui a élevé, par souscription, un monument dans le cimetière Janval. Une notice biographique a été publiée sur lui, par M. l'abbé Masson, aumônier du collége de Dieppe.

ALLOUVILLE-BELLEFOSSE.

Au milieu d'une des plus grandes plaines du pays de Caux et à coup sûr une des plus plantureuses, est modestement cachée, sous l'épais feuillage des métairies, l'église d'Allouville, création du xvie siècle dans la seule partie qui soit restée monumentale. A cette époque, véritablement artistique, il nous faut reporter les blanches murailles de la nef et le chœur avec son sanctuaire.

Le chœur, construit en pierre, est éclairé par huit fenêtres partagées par des meneaux jadis remplis de verrières. Malheureusement celle du fond a été cachée, vers 1720, pour le placement d'une contre-table, et celles qui éclairent l'autel ont été garnies des débris incohérents des anciennes verrières. On y distingue encore une *Cène* très-mutilée, *Jésus au jardin des Olives* et une partie de la légende de saint Quentin, patron de la paroisse. Ce saint, dont la fête est célébrée le 1er dimanche de mai, est ici, avec sainte Eutrope, le but d'une confrérie et d'un pèlerinage. Leurs statues de pierre entourent l'autel, posées sur de jolis socles du xvie siècle. Le rétable montre une *Descente de Croix*, gracieusement peinte par Lesimple, artiste de Paris. Sur l'autel sont des reliques de saint Leger, de saint Flavien, de saint Justin, de sainte Austreberte et de sainte Dieudonnée.

La date du chœur est très-précise, il ne saurait y avoir de doute au sujet de son origine. On lit, gravé sur une poutre « *Ce cancel a fait faire Mᵉ Recusson, curé de céans, en l'an mil* vᶜ xxxviii. » Il nous faut admirer ici la générosité des curés d'Allouville, dont les uns bâtissent le chœur, les autres créent de nouvelles chapelles. MM. de Récusson, Lecornettier et du Détroit, furent des prêtres généreux et éclairés, qui aimèrent et embellirent leur église. Mais il faut dire qu'ils étaient de puissants décimateurs et tenus comme tels aux réparations du chœur et chancel. Sans jouir des mêmes biens, M. l'abbé Cholet, curé actuel, n'a point négligé l'ornement de la maison de Dieu ; il a fait plafonner le chœur et la nef, daller le sanctuaire, réparer les fenêtres, construire les stalles et obtenu des tableaux pour couvrir les murs dépouillés de son église. M. le comte d'Echerny en a donné deux, faits de sa main, et en 1836, M. Cavé, directeur des beaux-arts, a envoyé une grande toile au nom du gouvernement.

Au côté nord du chœur est une ancienne chapelle seigneuriale, qui sert de sacristie. Là, on trouve un joli bahut en chêne, du xviᵉ siècle, et des armoires de 1620, venant de la sacristie d'Aliquerville.

La nef est un assez beau vaisseau de pierre, malheureusement sans voûtes, mais dont les fenêtres, assez joliment dessinées, étaient autrefois remplies de verrières. Quelques débris de vitres peintes restent encore dans les remplissages, ici c'est un *Saint-Michel* et une *Scène du Déluge*, là ce sont les vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité, plus loin le père Eternel avec des anges.

Ce qui déshonore cette église, c'est le clocher, jadis placé entre chœur et nef. C'était une tour carrée, qu'un malheur public aura sans doute fait démolir il y a cent ans. Aujourd'hui ce n'est guère qu'un kiosque servant de portail depuis 1769. Le seigneur du lieu ayant contribué à la construction du clocher, y avait placé ses armes en signe de patronage : mais la Révolution a pris la peine de les effacer. Ce seigneur habitait autrefois un château où se trouvait une chapelle de Saint-François, fondée en 1701 ; château et chapelle ont disparu.

Le patronage de l'église d'Allouville « de Aalouvillâ, » primitivement au seigneur comme tous les autres, fut donné par lui à l'abbaye de Saint-Wandrille, dans le cours du xiiᵉ siècle.

Le cartulaire de Fontenelle, contient, entre autres chartes sur Allouville, un acte de Raoul, fils d'Ancérède et de Géberge, son épouse, qui cède au monastère « decimam de Alouvillâ et ecclesiam Sti Quintini de Aalouvillâ. »

L'archevêque de Rouen, Hugues d'Amiens, y avait ajouté la donation du personat du lieu [1], donation qui fut confirmée, par Gautier de Coutances, dans les premières années du XIIIe siècle.

Cependant déjà les contestations seigneuriales commençaient à naître. En 1210 Jean Peignord et ses fils composèrent avec l'abbaye pour son bénéfice d'Allouville. Mais la querelle s'étant renouvelée cinquante ans après, fut portée au tribunal de l'archevêque de Rouen, qui fit rendre, par son officialité, une sentence définitive. Cet arrêt, délivré en 1265, au nom de l'archevêque Eudes Rigaud, est inséré en entier dans le pouillé de ce pontife [2] et dans le grand cartulaire de Saint-Wandrille [3].

Il fut enfin convenu « post multas altercationes » entre Godefroy, abbé de Fontenelle, et Jean de Beuzemoncel, mineur, représenté par le chevalier Pierre de Beuzeville, son tuteur, qu'à l'avenir la cure d'Allouville, estimée alors à 60 livres de revenu, serait alternative entre le monastère et le château, ce qui a duré jusqu'à la Révolution.

En 1265 Allouville comptait 100 paroissiens ou chefs de famille; en 1738 il y avait 170 feux, aujourd'hui c'est une succursale de 1,585 habitants avec la section de Bellefosse.

Le dépôt de nos archives départementales possède les titres de propriété de l'ancienne fabrique d'Allouville. Ce sont des contrats de 1608, 1691, 1695, 1743, 1744 et 1765, auxquels sont jointes une foule de pièces timbrées et notariées.

BELLEFOSSE. — La terre de Bellefosse est une des mieux plantées du pays de Caux. Elle forme, au milieu de la plaine, un bouquet de hêtres épais comme une forêt. De longues avenues entourent un gentil castel en brique, du siècle dernier. Des arbres verts, étrangers à nos climats, marient heureusement leur feuillage à celui des enfants du sol, et contribuent à la beauté de ce séjour.

Bellefosse, avant d'être une plantureuse propriété, était un fief noble, appuyé comme tant d'autres sur une motte fossoyée, dont on aperçoit encore le creux circulaire sur le

[1] *Neustria pia*, p 177. — [2] Copie d'Ange Godin, aux archives départ. — [3] Cartulaire du XVIIIe siècle; arch. départ.

chemin de l'église. Sous l'égide de cette forteresse s'abritait l'humble chapelle à présent cachée à l'ombre du feuillage.

Cette église, plus que modeste, flotte pour ainsi dire dans un véritable oasis de verdure. Des fossés, plantés d'arbres, l'enveloppent de tous côtés, et une ceinture de ronces la défend comme une citadelle. Entièrement renouvelée au siècle dernier, il ne lui reste que des fragments du XVIe siècle. Le clocher, au portail, élève avec peine sa petite flèche d'ardoise. Au nord une chapelle seigneuriale fait saillie sur le plan rectiligne du champêtre édifice.

Le plus intéressant objet que possède cette église est une chaire en bois, sculptée en 1689, et donnée par *François Marpelé, curé de Bellefosse*. On y voit un écusson et l'image de saint François d'Assise, patron du donateur.

Le seigneur de Bellefosse paraît avoir toujours présenté à la cure; tous les pouillés attestent cette jurisprudence, même celui de Rigaud, qui pourtant leur donne le roi pour collègue. Au XIIIe siècle c'était saint Louis et Robert de Pissy qui nommaient à ce bénéfice, de 25 livres de revenu. Le curé d'alors était Me Hugues, présenté par Godefroi, sire de Calletot.

Nous ne pouvons passer sous silence la donation de cette église qui, selon M. Guilmeth, aurait été faite en 1141 [1], à l'abbaye de Montivilliers, et confirmée à ce monastère, en 1192, par le pape Célestin III [2]. Nous avons parcouru la bulle citée par Duplessis sans y trouver le nom de Bellefosse. Toutefois nous constaterons qu'aujourd'hui encore, comme en 1141, cette église est dédiée à la Sainte-Vierge dans sa Nativité.

Bellefosse, appelé par Rigaud *Bellafossa*, comptait 50 paroissiens sous Louis IX; 38 feux sous Louis XV, et 170 habitants sous Louis XVIII, lorsqu'il fut réuni à la commune d'Allouville dont il forme le surnom. Déjà, depuis la Révolution, ils ne faisaient plus qu'une seule paroisse.

LE CHÊNE-CHAPELLE D'ALLOUVILLE.

Si l'on aime à interroger les débris des siècles, à rechercher jusqu'au sein de la terre la trace du passage de l'homme; si les moindres restes de l'art humain, si les plus petits fragments de fossiles, restes parlants des antiques révolutions du globe,

[1] Guilmeth, t. II, p. 60. — [2] Duplessis, t. Ier, p. 329.

éveillent au plus haut point notre curiosité, quel intérêt ne doivent pas exciter les monuments animés du passé, les débris vivants de notre histoire et de notre agriculture? La vie est si fragile, la mort tient à si peu de chose, que les antiquités végétales seront toujours les plus rares et les plus recherchées.

A coup sûr nous n'avons point de ces grands baobabs d'Afrique, que l'on dit contemporains des pyramides de l'Egypte; mais nous avons au milieu de nous un vieux chêne, l'arbre sacré des Gaules, qui a vu naître nos châteaux-forts, nos cathédrales et nos abbayes, les vraies pyramides de notre histoire nationale.

Ce chêne, le dernier des Normands, est placé dans le cimetière d'Allouville, cette terre promise des végétaux, qui possédait naguères la plus curieuse collection botanique de France. En 1789, le presbytère de cette paroisse renfermait dans son vaste enclos un labyrinthe, sujet d'une curiosité universelle, et un verger qui contenait un hêtre et une épine merveilleux. Ce hêtre, taillé en parasol, pouvait abriter 60 personnes contre la pluie ou le soleil. Quant à l'épine [1] elle avait été transformée en salle à manger. Un escalier en bois conduisait à cette rotonde planchéiée et percée de fenêtres. Le cardinal de La Rochefoucauld y dîna avec douze personnes en 1781, et M. Lesage, de Caudebec, qui y pénétra la même année, nous a conservé le dessin de cette salle à manger [2].

Toutes ces ingénieuses créations étaient l'œuvre de l'abbé du Détroit et de quelques autres curés d'Allouville, amis de la botanique et de l'arboriculture. La nature semble avoir été ici plus féconde et plus libérale qu'ailleurs, mais il faut dire aussi que les hommes ont su l'aider. Les curés de l'ancien régime vieillissaient paisiblement dans leur presbytère entouré de cours, de jardins et des bâtiments ruraux des dîmes. Ces vieux pasteurs, à qui étaient promises de longues années de jouissance territoriale, pouvaient, dès leur jeunesse, se livrer à des plantations destinées à ombrager leurs cheveux blancs.

Le *gros chêne,* le seul qui reste de cette réunion de phéno-

[1] On a détruit récemment à Bouquetot (Eure), une épine qui avait 500 ans. La longevité de l'épine l'a fait choisir en Normandie pour pied-cornier et délimitation de paroisses et de dîmages. — [2] *Monuments civils et religieux de Caudebec*, mss. de la bibl. de Rouen.

mènes, est appelé par les naturalistes *quercus robur* et *quercus pedunculata*. Sa circonférence moyenne est de 9 mètres 20 centimètres. L'élévation ne répond plus à la grosseur depuis que le sommet a été abattu par une tempête. Les branches naissent à 3 mètres du sol, et s'étalent horizontalement comme un vaste parapluie. Son tronc n'est qu'un tube creusé par les ans, et il ne reste plus que l'écorce à ce vieil enfant de la terre. pourtant chaque année il ne manque pas de se parer d'un épais feuillage et de se couvrir de glands.

L'âge de ce doyen de la Normandie était porté, en 1821, à 8 ou 900 ans par M. Marquis [1]. M. Dubreuil, d'après un calcul fort remarquable, lui donnait 870 ans en 1843 [2]. L'archéologue ne peut que s'incliner devant ces arrêts de la science.

Un semblable chêne eût été sacré chez nos pères, et les druides, ces pontifes de nos ancêtres, n'eussent pas manqué d'élever à ses pieds des autels. Mieux éclairé que ces ministres de Teutatès, un prêtre du Christ a eu l'heureuse idée de consacrer à Dieu ce chef-d'œuvre de sa puissance créatrice.

L'abbé du Détroit, curé d'Allouville à la fin du XVII[e] siècle, couvrit avec de l'essente toutes les crevasses du vieil arbre. Il fit, avec du bardeau, un petit clocher surmonté d'une croix de fer qui, s'élevant au-dessus du feuillage, rappelait les ermitages des anciens jours. Malheureusement ce clocher, qui figure sur la gravure d'Hyacinthe Langlois, ne subsiste plus aujourd'hui. Dans la partie intérieure du tronc il établit une chapelle qu'il dédia « à Notre-Dame de la Paix, » comme on le lit sur la porte de la cellule. Pour conserver la mémoire de cette consécration touchante, on a placé sur la porte de cette chapelle extraordinaire une inscription qui est toute son histoire : « Erigée par M. l'abbé du Détroit, curé d'Allouville, en l'année 1696. »

L'oratoire champêtre, long de 1 mètre 75 centimètre, large de 1 mètre 17 centimètres, compte 2 mètres 28 centimètres de hauteur. Parqueté comme un salon il laisse voir au fond un autel de bois qu'éclairent deux chandeliers et une lampe suspendue au plancher. Les images de sainte Marie, de saint

[1] *Notice sur le Chêne-Chapelle d'Allouville, dans le pays de Caux*, par M. A. L. Marquis, in-12, Rouen, 1821. — *Précis analyt. des travaux de l'Acad. de Rouen en 1822*, p. 40—46. — [2] *Quelques notes sur l'accroissement des arbres exogènes*, par Dubreuil, in-4°, Caen, 1847. — *Mém. de l'Institut des Provinces* t. I[er].

Joseph et de saint François-Régis, tapissent ces vivantes murailles. Une porte grillée défend l'entrée de ce sanctuaire sans en dérober la vue à la piété et aux hommages des voyageurs. L'impression qu'a produite sur nous ce patriarche des forêts, devenu le tabernacle du Dieu de la nouvelle alliance, ne peut se comparer qu'au saint respect qu'éprouva saint Jérôme à la vue du chêne de Membré sous lequel Abraham avait conversé avec les anges.

L'abbé du Détroit a complété son œuvre en installant au-dessus de la chapelle une chambre dans laquelle est un lit où pourrait coucher un homme de petite taille. Un escalier de bois conduit à cette cellule monastique, qui, en 1710, inspira au spirituel Du Cerceau la pensée de s'y faire ermite. Cette idée nous a valu une délicieuse pièce de vers dans laquelle le bon père expose à son ami son intéressant projet. Nous regrettons de ne pouvoir citer ce charmant poème, que l'on vend à la porte du *chêne-chapelle* [1].

Nous devons des actions de grâce à l'abbé du Détroit, d'abord pour avoir sanctifié ce chêne en le consacrant à la Reine des anges, ensuite parce qu'en l'offrant à Dieu il l'a conservé aux hommes. Sans cette consécration le chêne d'Allouville serait tombé sous la hache du bûcheron, comme tant d'autres que les naturalistes regrettent [2].

Cependant la croix et le nom de Marie faillirent lui être funestes pendant le grand orage qu'endura l'Eglise de France au dernier siècle ; les habitants du pays repoussèrent à main armée les révolutionnaires qui voulaient brûler *l'arbre de Notre-Dame-de-la-Paix*. Puis pour le sauver plus sûrement, ils l'affublèrent du nom d'*arbre de la Raison*, comme en 1830 la ville de Caen a sauvé Louis XIV en attachant à son casque de bronze une cocarde tricolore.

Monument de la nature, de l'art et de la piété, le chêne d'Allouville, comme un prince de ce monde, a ses poètes, ses biographes, ses peintres, ses graveurs et ses historiens [3].

[1] *Le Chêne-Chapelle*, etc., *dans le cimetière d'Allouville-Bellefosse*, in-12 de 24 pages, imprimé à Paris, chez Bailly vers 1840. — [2] M. Bosc, *Mém. sur les Chênes*, parmi ceux de l'Institut, 1807. — [3] *Le gros Chêne* ou *Pélerinage* d'un aïeul et de son petit-fils, habitants de Saint-Valery-sur-Somme, fait à la chapelle du Chêne-d'Allouville. Abbeville, Boulanger-Vion, 1810. — *Promenade archéologique de Rouen à Fécamp*, par M. L. de Glanville, dans l'*Annuaire de Norm.*, pour 1852.

Chaque année il voit s'accroître le nombre des pèlerins qui viennent rendre hommage à son immortalité et contempler en lui les siècles qu'il a traversés. En présence de ce géant de nos forêts, à la vue de ces racines vigoureuses, nourries de la substance des morts, de cette tête dégarnie par la main du temps, de ces rides profondes gravées sur une écorce rugueuse et desséchée, il est impossible de se défendre de l'émotion saisissante et respectueuse que l'on éprouve à l'aspect d'un vieillard blanchi par les années, dont la tête domine de toute sa hauteur les jeunes générations qui l'entourent. Épargné par les Révolutions, éprouvé par les tempêtes, rajeunissant avec les années, doué d'une végétation qui ne suit plus les lois de la nature, vénéré par les peuples et sanctifié par la prière, ce vieil enfant d'Allouville n'a plus rien à redouter du ciel ni de la terre. Puisse-t-il long-temps encore continuer d'être la maison de Dieu, l'ornement du village, la gloire de la Normandie, et l'une des merveilles de la nature en France.



LES RUINES DE SAINT-WANDRILLE.

Le lecteur comprendra parfaitement qu'il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de donner une histoire de la grande et illustre abbaye de Saint-Wandrille. Ce travail, outre qu'il dépasse nos forces, demanderait aussi deux volumes comme les nôtres. Et puis nous nous attachons surtout à décrire le présent et à dresser un inventaire des monuments qui brillent aujourd'hui sur le sol. Or, Saint-Wandrille n'est plus, il appartient tout entier à l'histoire. Cependant il nous en coûterait trop de passer auprès des saints sans vénérer leurs cendres et sans célébrer leur mémoire. Le lecteur attend également de nous que nous lui disions un mot des grands évènements et des hautes constructions dont cette terre a été le théâtre. Nous allons donc jeter rapidement un coup-d'œil sur les ruines de Saint-Wandrille.

§ Ier. — LE SAINT FONDATEUR ET SES ÉGLISES.

Saint-Wandrille, ainsi nommé depuis 800 ans, fut long-temps appelé Fontenelle ou la petite fontaine. Ce nom lui venait d'un humble ruisseau qui arrose cet étroit vallon, traverse le village et l'abbaye et après un cours de trois kilomètres s'unit à la Rençon pour se jeter à la Seine, à Caudebecquet, l'ancien *Port de Saint-Wulfran*.

Dans les temps mérovingiens, lorsque Wandregisilus se fixa sur cette terre inculte et sauvage, le canton portait le nom de Rotmare, seigneur franc, dont le souvenir vit peut-être encore dans la forêt de Roumare. Le 1er mai 645 (648 selon d'autres), Wandrille, né à Verdun, d'une famille de princes, désertant la cour des rois par le conseil de saint Ouen, se retira dans cette profonde retraite. Cette terre n'avait point toujours été un désert; assise sur le bord de l'ancienne voie de Juliobona à Rothomagus, les Gallo-Romains l'avaient choisie pour y élever des édifices renversés par les barbares. Les ronces et les épines recouvraient donc des ruines antiques devenues le repaire des bêtes fauves [1].

Wandrille, poussé dans la solitude par la voix de Dieu et l'amitié des saints, s'empressa d'appeler les sauvages qui l'entouraient au travail, à la prière et à la vertu. Bientôt il se vit escorté de trois à quatre cents moines, parmi lesquels était Godon, son neveu, et Désiré, le fils de saint Waninge, le comte de Caux. Aidé par sainte Bathilde et les rois francs [2], il construisit trois églises au milieu des cellules de ses frères; la première fut dédiée à saint Pierre, le prince des apôtres, et à saint Paul, le docteur des nations.

[1] Monstrabantur namque in eodem loco vestigia immò ruinæ ædificiorum priscorum accolarum industriâ olim extructorum, sed exterorum hostium feritate belluinâ solo funditùs æquatorum et in ipso quidem loco magis antra ferarum quam hominum habitatio tunc temporis videbantur. *Neustria pia*, p. 132. — [2] Clovis II, en 649, et Clotaire II, en 662. *Gall. Christ.*, t. XI, p. 157.

La seconde à saint Laurent, et la troisième à saint Pancrace, martyrs, dont saint Godon avait apporté des reliques de Rome. Les chroniques donnent à l'église de Saint Pierre 290 pieds de long sur 37 de large, proportions quelque peu fabuleuses ainsi que le nombre des colons tonsurés, réunis par le saint fondateur, et dispersés par Teutsinde.

Une quatrième église fut bâtie par saint Wandrille, à l'entrée même du monastère, et cette construction merveilleuse (miranda fabrica) porta le nom de saint Paul, apôtre. Les historiens de l'abbaye l'appellent le « SANCTUM *sanctorum*, » parce qu'elle fut la sépulture des plus vénérables abbés du monastère. C'est là, en effet, que furent déposés les corps de saint Wandrille, le père des moines ; de saint Ansbert de Rouen, de saint Wulfran de Sens et de saint Erembert de Toulouse. Exhumés en 704 par saint Bain de Therouenne, pour être placés dans la basilique du prince des apôtres, ils furent remplacés dans leurs sépulcres par saint Hardwin et plusieurs pieux Ascètes qui chérissaient ce sanctuaire des prédestinés. Relevés au XIVe siècle par les abbés Godefroy de Hotot et Jehan de Rochois, les murs sacrés de Saint-Paul furent démolis par les religieux eux-mêmes, au déclin du XVIIIe siècle. A présent on chercherait en vain, à l'angle méridional de la clôture monastique, la trace d'un temple que les auteurs du *Gallia Christiana* appelaient encore en 1740 « Fidelium precibus et concursu celebratissimum [1]. »

Hélas ! il en est de même, et depuis bien plus long-temps, des églises de Saint Laurent et de Saint-Pancrace, totalement fondues dans les bâtiments de l'enceinte claustrale [2].

A tant de ruines ajoutons-en une nouvelle encore, nous voulons parler de la chapelle de Saint-Amand de Govile [3], située sur la Seine, à deux kilomètres du grand monastère. C'était aussi une fille du saint fondateur de Fontenelle. Il l'avait consacrée à saint Amand, évêque de Rhodez, dont le diacre Sinlard lui avait apporté les reliques. C'était dans cette situation merveilleuse, en vue du grand fleuve et des immenses forêts qui entourent ses bords, que saint Wandrille venait avec saint Philbert, de Jumiéges, et saint Ouen, de Rouen, parler des choses de Dieu. A l'exemple du grand saint Antoine, ils lisaient dans les splendeurs de la création la majesté du créateur. Long-temps on a montré les lits où se reposaient ces solitaires et les bancs de pierre où ils s'asseyaient ont été respectés par douze siècles. La Révolution française en a balayé les dernières traces sans les effacer de la mémoire des hommes. Cette terrible niveleuse a détruit aussi la chapelle après l'avoir vendue comme bien national, le 13 décembre 1793 [4]. A présent on n'en connaît plus que la place, toujours chère aux marins et aux laboureurs, parce que la foi des peuples prétend qu'elle divise les orages et qu'elle sépare tous les nuages de feu qui traversent le fleuve et la forêt.

[1] T. XI, p. 156. — [2] Duplessis, t. Ier, p. 79. — [3] Govile, Gotheville ou Gothevilli. — [4] Cette chapelle, tantôt à la présentation de l'abbé, tantôt à celle du seigneur de la Tourelle, avait les dîmes de la paroisse d'Eurun, près Dieppe. Une liasse de papiers concernant son patronage se voit aux archives départementales, section de Saint-Wandrille.

§ II. — L'ÉGLISE ABBATIALE.

Comme nous l'avons dit, l'église abbatiale de Saint-Pierre avait été construite par saint Wandrille lui-même. Nous avons dit aussi quelles proportions vraiment gigantesques pour le temps lui attribuent des chroniques relativement modernes. Ce premier monument fut réduit en cendres, en 756, et immédiatement relevé par Guy, abbé laïc, aidé par Pepin-le-Bref. Rachetée trois fois de la torche des Normands par la libéralité de ses abbés, elle fut enfin abandonnée aux flammes de ces barbares en 862. Ces malheureux Danois, nos pères, trouvant le cloître vide et l'église dépouillée, renversèrent tout jusqu'aux fondements [1]. Aussi, comme le dit énergiquement l'auteur de la *Gaule chrétienne* : pendant tout un siècle Fontenelle fut prosternée à terre, « Prostrata jacuit Fontanella. »

En 966, ces mêmes Normands, devenus fervents chrétiens, commencèrent à relever une église qu'acheva la ferveur du XIe siècle. Déjà la foudre avait altéré les premières constructions de l'abbé Maynard et de Richard Ier, lorsque le duc Richard II et l'abbé saint Gérard, son ami, en commencèrent une nouvelle [2], qui, terminée par saint Gradulphe, fut consacrée en 1033, par Robert de Normandie, sous le vocable de saint Pierre et de saint Wandrille. Herbert, évêque de Lisieux, et Robert, évêque de Coutances, assistaient à cette auguste cérémonie, où Isambart fut béni premier abbé de la Trinité-du-Mont, depuis Sainte-Catherine-lès-Rouen.

De 1244 à 1247 un nouvel et plus terrible incendie ruina de fond en comble la basilique de saint Gradulfe et de saint Gérard. Pierre Mauviel, alors abbé du monastère, se mit à l'œuvre et reprit l'édifice dans ses fondements, « à fundamentis, » comptant sur la ferveur monumentale des fils des croisés. Constamment à la tête des ouvriers, il les stimulait par les paroles suivantes : « Courage, mes enfants, la pierre vous manquera plutôt que l'argent. » Il obtint du pape Innocent IV et de l'archevêque Eudes Rigaud des indulgences et des pardons pour ceux qui travailleraient ou qui donneraient à l'église. Aussi le monument qu'il fonda et qu'achevèrent ses trois successeurs était vraiment merveilleux. Le peu qui reste le proclame encore. A cet abbé, enfant de Fontenelle, succéda, en 1255, Godefroy, natif de Nointot, qui acheva la basilique, « basilicæ chorum absolvit [3] » Guillaume, né à Norville, sur les bords de la Seine, continua l'œuvre de 1288 à 1304. Il fonda le clocher, qui fut achevé par Guillaume la Doullie ou la Doublie, abbé de 1304 à 1342. Ce dernier conduisit l'église jusqu'à la moitié de la grande nef. « Basilicæ majoris navim ad medium perduxit [3]. » En 1331, il fit élever sur les transepts une magnifique tour de

[1] « Truculentus barbarorum exercitus, aquis egressus, hunc ad locum accessit vacuumque hominibus et omnibus nudatum rebus deprehendens injecto igne cuncta illius ædificia cum sanctuario, concremavit subvertit et recessit. » *Gall. Christ.*, t XI, p. 159. — [2] Ce fut en creusant les fondations et les cryptes de cette nouvelle église que l'on trouva le corps de saint Wulfran encore entier (de 1009 à 1026.) — *Gall. Christ.*, t. XI, p. 181.— [3] Id., p. 182.

pierre surmontée d'une flèche semblable qui égalait en hauteur les côtes du voisinage et dominait sur les plaines d'alentour : « Turrim lapideam montibus vicinis adæquatam, cum acumine lapideo extruxit. [1] »

Hélas ! avec lui finirent les constructions, et personne ne termina plus cette nef que la Révolution vint détruire. Déjà, en effet, le froid du XIVe siècle avait gagné le cœur de la société, les guerres et les pestes devenues éternelles dans le monde, le schisme et les querelles interminables dans l'Église arrêtèrent tout pendant deux siècles, et la Renaissance, cette grande et suprême agitation des esprits, ne fera presque rien pour les églises de Fontenelle. Ici tout est mort, jusqu'à ce que le grand coup de foudre de la chûte du clocher vienne réveiller l'esprit assoupi des moines et des abbés.

Ce terrible évènement, prévu depuis long-temps, arriva en 1631. Nous laissons parler les historiens du monastère. « La nuit du 20 au 21 décembre, dans un tems très tranquille, la tour, qui étoit portée sur quatre grosses colonnes et qui séparoit le chœur de la nef, venant à tomber subitement, parce qu'on avoit négligé d'y faire quelques légères réparations, causa un dommage presque irréparable. Cette tour étoit un des plus beaux ouvrages qu'on vit en ce genre. Sur un édifice de pierre, dont la hauteur égaloit les plus hautes montagnes qui environnent cette abbaie, s'élevoit une pyramide ou flèche d'un travail singulier. Les lames de plomb dont elle étoit revêtue de toutes parts en augmentoient le poids en même temps qu'elles lui servoient d'ornement. Quelle ruine ne devoit pas causer la chûte d'une tour si pesante et si exhaussée ! La plus grande partie du chœur renversée, la nef entièrement détruite, la croisée méridionale accablée, les vouvales abattues, la chapelle de la Vierge ruinée, les chaires du chœur, parfaitement belles, brisées en morceaux et ensevelies sous les débris de la tour, aussi bien que les calices, les ornements et les cloches ; tout cela représentoit chaque jour aux anciens moines de Saint-Wandrille un spectacle aussi affreux qu'affligeant, d'autant plus affligeant qu'ils se voyoient hors d'état de relever ces masses énormes de pierres, renversées les unes sur les autres [2]. »

Cette voix de Dieu, qui ébranlait le temple jusque dans ses fonde-

[1] *Gall. christ.*, t. IX, p. 182. — [2] *Hist. de l'Abb. de Saint-Wandrille depuis 1604 jusqu'à 1734*, Mss. in-folio de la bibl. de Rouen. Cette histoire très curieuse est l'œuvre de deux des hommes les plus éminents de la congrégation de Saint-Maur, dom Toustain et dom Tassin, les auteurs de la *Nouvelle Diplomatique*. On y trouve une foule de faits intéressants pour l'histoire du diocèse de Rouen et pour celle de la congrégation de Saint-Maur. Dom Martenne, qui travaillait à cette dernière, avait engagé le général de l'ordre à charger dom Toustain et son collègue de faire des recherches relatives à son objet, et ce fut à cette occasion que fut composée l'histoire moderne de Fontenelle. Pour la rédiger nos deux Bénédictins vinrent passer trois mois à Saint-Wandrille, en 1734. Ils en emportèrent un exemplaire à Saint-Germain-des-Prés et laissèrent l'autre à Saint-Wandrille. C'est ce dernier que possède maintenant la bibliothèque de Rouen.

ments, fut entendue des moines et de l'abbé de Saint-Wandrille. De toutes parts on demanda avec plus d'instance la congrégation de Saint-Maur comme la seule capable de relever tant de ruines. Après tous les concordats voulus, elle entra enfin la veille de Saint-Maur, le 14 janvier de l'an de Jésus-Christ 1636, de la fondation de l'abbaye 989, la XV[e] année du pontificat d'Urbain VIII, la XXVI[e] du règne de Louis-le-Juste [1]. Déjà cette Réforme était en possesssion des plus célèbres abbayes de Normandie, de Jumièges, du Bec, de Bernay, de Saint-Evrould, de Conches, de Bonne-Nouvelle et bientôt de Fécamp et de Saint-Ouen de Rouen.

Ce fut le prieur dom Philibert Cotelle qui le premier s'occupa de la restauration de l'église. Son point de départ fut un acte de vandalisme. Désespérant de relever le clocher et les transepts, il proposa d'abattre les nefs et le transept du midi et de ne conserver que le chœur et le transept du nord où l'on placerait la tour. Dom Tarisse avait eu la faiblesse d'approuver ce plan que le prieur de Jumièges fit heureusement révoquer avant qu'il fût mis à exécution.

Le chœur lui-même était dans un état affreux. En 1641, les arcs-boutants s'acculaient en arrière, les voûtes s'entr'ouvraient, les clefs ne se joignaient plus. Dom Aicadre Picard entreprit de le restaurer, et, en 1647, il eut la consolation d'y faire l'office. Il faut savoir que depuis 1636 on célébrait dans le chapitre où le Saint-Sacrement était déposé. Les chaires ou stalles furent refaites à neuf, les anciennes ayant été brisées par la chûte de la tour.

Vingt ans encore on travailla à la restauration du clocher en y consacrant chaque année des sommes énormes. Emmanuel Boynet, architecte de Rouen, conduisait ces grands travaux qu'il ne put finir, car on travaillait encore à la décoration de l'église en 1734, cent ans après sa ruine.

Dom Jouault, en 1663, et dom Marc Rivard, en 1778, s'employèrent activement à compléter la restauration de l'église abbatiale. Ce fut ce dernier qui mit la dernière main au dôme ou plutôt à la lanterne de l'église. En 1680, « il perça le clocher à jour et lui donna un *air de couronne* qui ne servit pas moins à l'embellir qu'à étendre le son des cloches, dit l'histoire de l'abbaye. [2] » Puis, dans le dôme ainsi préparé, il installa une belle et forte charpente, un magnifique beffroi capable de recevoir une riche sonnerie, si sonore aux bords de la Seine. Dans le premier beffroi quatre cloches avaient été placées le 3 juillet 1661 [3]. Marc Rivard y ajouta celles qui, après la chûte du clocher, avaient été suspendues provisoirement sur les voûtes [4]. Puis il pava le tour des chapelles, posa les grilles et les vitrages, et peignit les piédestaux des colonnes du maître-autel.

C'est à lui encore que l'on devait les magnifiques boiseries sculptées de la sacristie que nous avons admirées aux sacristies d'Yvetot et de Caudebec. « En 1680, dit le manuscrit, que nous ne nous lassons pas de citer, les armoires, les buffets, les oratoires et les ferrures qui sont d'un goût exquis, quoiqu'il tienne peut-être encore un peu de l'antique, furent très-avancés et deux ans après entièrement achevés. La seule façon de la boiserie coûta

[1] *Hist de l'Abb*. p. 22. — [2] Id., p. 158. — [3] Id., p. 119. — [4] Id., p. 158.

2,000 livres, et il n'y a pas moins de travail à proportion dans les ferrures. Les croisées également furent garnies de vitrages, dont les bordures et le fond étoient ornées de peintures fort agréables; aussi la sacristie de Saint-Wandrille est-elle une des plus accomplies qu'on puisse voir, et l'on peut dire qu'il ne lui manque rien, ni du côté du vaisseau qui est grand et bien pris, ni du côté de l'ornement auquel il seroit difficile de rien ajouter, ni enfin du côté de la délicatesse des ouvrages [1]. »

Nous ne pouvons passer sous le silence le jubé construit par dom Laurent Hunault. Citons encore ce qu'en disaient, en 1734, les historiens du monastère. « Il manquoit à l'église une tribune ou *jubé* qui avoit autrefois son utilité, mais qui depuis plusieurs siècles, ne sert plus guère qu'à l'ornement de nos temples. On ne jugea pas néanmoins à propos de priver l'église de Saint-Wandrille de cet agrément. L'architecte Boynet commença donc cet ouvrage en 1670 et l'acheva sur la fin de l'année 1672, mais on n'y chanta l'Épître et l'Évangile, pour la première fois, qu'à la fête de saint Maur 1673, après qu'il eût été béni par M. de Salornai, ancien religieux de l'abbaye et prieur de Saint-Saens. Cette tribune est parfaitement bien exécutée et contribue beaucoup à relever la beauté de l'église. On y trouve je ne sais quoi qui plaît et qui satisfait les yeux de ceux qui l'envisagent à quelque distance [2]. »

Le siècle de Louis XIV, en passant par Fontenelle, avait laissé son cachet sur la grande basilique de Saint-Wandrille. « Au lieu de la haute lanterne qui portait le beau clocher construit dans le XIVe siècle, le centre de la *croisée* était couronné par une coupole dans le goût antique, rappelant celle des Invalides ou du Val-de-Grâce. Elle reposait immédiatement sur les quatre grands arcs centraux, et chacun de ces pendentifs était occupé par un bas-relief, offrant un évangéliste dans un cartouche formé de fruits et de fleurs. Au-dessus de cette coupole une tour en charpente, revêtue de plomb, renfermait la sonnerie ; elle offrait à l'extrémité la forme d'un calice renversé, et le coq qui la surmontait ne s'élevait qu'à la hauteur de la chapelle de Saint-Saturnin [3]. »

On comprend aisément quelle variété et même quelle bizarrerie de style devait renfermer cette église, ainsi restaurée à longues campagnes. Toutes ces anomalies étaient encore reconnaissables en 1825, pour l'œil exercé de M. H. Langlois [4]. Mais aujourd'hui rien n'est visible, beautés et défauts, tout a disparu, tout est tombé à terre et caché sous l'herbe.

Cette église infortunée, vendue à l'encan le 17 juin 1792, fut abandonnée pour toujours de Dieu et des hommes. A partir du moment funeste janvier 1791 où dom Ruault, le dernier des prieurs, prêta, à la tête de ses vingt religieux, le serment constitutionnel devant le maître-autel de la basilique, la mort entra avec le péché dans ce sanctuaire de la vie. Cette fille du mal y règne maintenant en reine, et un affreux silence, un vide effrayant a succédé, non-seulement au mouvement des hommes et au chant des psaumes, mais encore à la chûte des murs qui ont croulé pendant un demi-siècle.

[1] *Hist. de l'Abb.*, p. 158. — [2] *Id.*, p. 170. — [3] *Essai*, p. 15. — [4] *Id.*, p. 47.

M. Cyprien Lenoir (il nous en coûte de le dire), n'a pas craint d'assumer sur sa tête, le lourd et écrasant fardeau de la ruine d'une abbaye, qui fut l'école de la science et le sanctuaire de toutes les vertus. La ruine de Saint-Wandrille est un vrai rocher de Sysiphe, qui roulera éternellement sur sa mémoire pour l'écraser. Ce sera comme un anathème destiné à marquer son nom devant la postérité.

Les ruines de Saint-Wandrille étaient encore belles en 1825, époque où elles faisaient l'admiration des voyageurs, des artistes et des antiquaires. Les auteurs du *Voyage romantique et pittoresque dans l'ancienne France*, et M. Langlois, dans ses admirables *Essais*, nous en ont conservé des dessins à jamais précieux. On aurait dit que la pauvre église agonisante n'attendait plus pour mourir que le passage des maîtres de l'art. Car après leur départ, elle a été véritablement précipitée vers sa ruine, tous les jours elle s'est affaissée pierre par pierre, colonne par colonne, non-seulement sous la main du temps, mais encore sous le marteau des démolisseurs. On va jusqu'à dire que pour consommer plus rapidement le sacrifice de cette grande victime, le propriétaire aurait employé le système Petit-Radel, c'est-à-dire la sape militaire appliquée aux églises gothiques. « A présent, écrivait M. Guilmeth, en 1836, il ne reste plus que quelques fûts de colonnes, quelques corniches brisées, quelques chapiteaux renversés. Une herbe épaisse a pris possession du sol où l'inscription tumulaire indiquait çà et là le nom d'un abbé, l'époque de son avènement, le jour de sa mort et perpétuait d'âge en âge les traditions du monastère. Pendant que nous écrivons ces lignes, ajoute-t-il, chaque instant voit disparaître quelque portion de ces vénérables restes, et le jour n'est pas éloigné ou l'on cherchera vainement les tas de pierre et les débris informes de ces ruines [1]. »

Maintenant qu'a-t-on fait de toutes ces pierres vénérables, fruits de la piété et des arts de nos pères dans la foi ? On a construit des usines, temples de l'industrie, cette reine du monde moderne ; on en a pavé les chemins, et la route qui conduit de Fontenelle à la Seine est tout échelonnée de meneaux et de colonnes arrachés à la grande abbaye.

De la magnifique église abbatiale de Saint-Pierre, de ses trois nefs, de ses quinze chapelles, nous n'avons retrouvé, en 1852, que quelques fondations au nord et les tronçons des six chapelles qui allaient du transept septentrional à la chapelle du Saint-Esprit. Ces chapelles, à peu près à hauteur d'homme, ont toutes conservé leurs piscines dont l'emplacement indique que les autels étaient sous les fenêtres, le vitrail servant de rétable. Le seul morceau un peu entier est le transept du nord qui élève, avec une majesté hardie, ses grands arceaux, ses larges et élégantes fenêtres si pures et si parfaitement dessinées. Dans la seule chapelle qui subsiste à côté de lui, on remarque des traces de peintures du XIIIe siècle. Ainsi donc ce merveilleux siècle des croisades a cela de particulier que ses œuvres, immortelles comme lui, ont su allier l'élégance et le goût à une force et une durée sans fin.

Voilà tout ce qui reste d'une église, l'œuvre de six siècles, haute de

[1] *Descript.*, t. II, p. 174.

70 pieds et longue de 232, d'une eglise dont le chœur seul avait 108 pieds de long sur 72 de large ! Pour nous consoler il ne nous reste que le plan, dresse par les ordres de M. de Vanssay, et publié par les soins de M. Langlois. Remercions ici l'intelligent préfet et l'habile artiste qui nous ont gardé ce faible et suprême souvenir !

§ III. — LE MONASTÈRE.

Le grand monastère de Saint-Wandrille subsiste encore a peu près dans toute son integrite. Si les exiles de 1791 revenaient sur cette terre des saints, ils retrouveraient leur demeure vide comme un tombeau, mais entiere comme au jour de leur sortie de cette maison de Dieu. Helas ! il n'en serait pas de même de leurs voisins et amis, les moines du Bec, de Jumiéges, de Fecamp, de Saint-Georges et de Saint-Ouen de Rouen. Ceux-ci ne reconnaîtraient plus leurs demeures, tronquées, abattues, mutilées ou aneanties. Malheureusement la maison du bienheureux Wandrille, rebâtie par saint Gerard et saint Gradulfe, illustrée par plus de quarante saints, evêques, moines ou abbes [1], a ete presque entièrement renouvelée sous le regne tres-chretien du roi Louis XIV. Excepte le refectoire et le cloître, la reforme de saint Maur n'avait rien conserve de l'habitation primitive.

[1] Les saints les plus célèbres qui ont habite Fontenelle ou qui y sont morts, sont : Saint Wandrille, mort le 22 juillet 665, et honoré le 23 dans l'eglise de Rouen; saint Godon, son neveu, mort en 690, saint Deone, son disciple, fête le 18 decembre, saint Agathon, autre disciple du saint fondateur, saint Genesion ou Genetz, compagnon de saint Wandrille, mort évêque de Lyon, en 678 ; saint Erembert, evêque de Toulouse, mort à Fontenelle, en 675, et saint Gamard, son parent, saint Harthain, moine de Fontenelle, mort en 677, fils du vénerable Erembert ; saint Sindard, moine et diacre du saint fondateur ; saint Conde ou Condede, prêtre et anachorète, fondateur des églises de Belcinac, vers 675, saint Milon, anachorète a Caudebequet, fête le 18 août avec saint Rotmond, son pere ; saint Wulfran, apôtre des Frisons et evêque de Sens, mort a Fontenelle, le 20 mars 720 ; saint Ravenger ou Raverin, moine de Fontenelle et évêque de Seez, mort le 18 octobre 682, fête le 3 fevrier ; saint Hermelande ou Herbland, moine de Fontenelle et abbe sur la Loire, mort le 25 mars 710, fêté le 26 ; saint Gennard, moine de Fontenelle et abbe de Saint-Germer de Fly, fêté le 6 avril, mort au VIIIe siecle ; saint Bagge ou Bagga, prêtre saxon et moine de Fontenelle, au VIIIe siecle, saint Lambert ou Lantberg, 2e abbé et évêque de Lyon, mort le 14 avril 689 ; saint Ansbert, 3e abbé et évêque de Rouen, mort le 9 février 695, saint Hildebert ou Heribert Ier, 4e abbé, mort le 18 fevrier 700, saint Bain ou Bagne, 5e abbe et evêque de Thérouanne, mort le 5 juin 710, saint Benigne, 6e abbe, mort le 20 ou 22 mars 724 ; saint Hugues, 7e abbe de Fontenelle et de Jumieges, et evêque de Rouen, mort le 8 avril 730, saint Landon, 8e abbe, ancien moine de Saint-Seine et presume evêque de Reims, mort en janvier 734, saint Erinhard, prévôt du monastere, de 734 a 737, saint Wandon, 12e abbé, mort en 756, saint

qui, du reste, tombait en ruine. Cette vigoureuse recrue de l'ordre de Saint-Benoît, entrée à Fontenelle en 1636, avait courageusement entrepris, avec la reconstruction de l'église, le renouvellement complet des bâtiments monastiques. Elle y travailla sans relâche pendant près de quarante ans, de 1654 à 1693. Elle commença les constructions par le bâtiment des hôtes et celui des infirmes. Cette création de dom Hamelin comptait 204 pieds de long sur 34 de large. En 1670 le prieur des Rousseaulx éleva la bibliothèque que dom Hunault peupla de livres et de manuscrits ; mais ce dernier renversa brutalement le vieux dortoir et l'ancienne salle capitulaire, chef-d'œuvre de l'art catholique, tout peuplé de tombeaux et de souvenirs. Cet acte barbare, universellement blâmé par les religieux et les amis de l'antiquité ecclésiastique, fut vertement réprimandé par le chapitre général de l'Ordre qui, dans sa session de 1678, révoqua le prieur et défendit à l'avenir de détruire les tombeaux et les autres monuments sans la permission du général. Le 21 avril 1672 on posa la première pierre du nouveau dortoir et du nouveau chapitre à l'angle de la sacristie. La salle capitulaire fut achevée en 1675, mais le dortoir mit dix ans à finir, et ne fut terminé que par dom Marc Rivard.

Il faut savoir qu'après la révocation canonique de dom Hunault, le chapitre général de l'Ordre envoya à Saint-Wandrille dom Marc Rivard, « comme un supérieur habile dans l'architecture, entendu dans la conduite des bâtiments, et capable de remédier à quantité de fautes dans lesquelles on était tombé pour avoir pris confiance en des faiseurs de devis qui ne savaient que mal dessigner [1]. »

Dom Rivard se montra digne de la confiance de l'ordre. Il fut vraiment le restaurateur de Fontenelle. Il travailla activement à achever l'édifice dont il restait encore la moitié à faire. Il fonda 286 pieds de bâtiment sur 40 de large, dont on fit les pavillons, le salon, le trésor, le chartrier, la bibliothèque, et une grande salle de 120 pieds de long. Ce promenoir ou

Austrulfe, 13e abbé, mort pèlerin des Saints-Apôtres, le 14 ou le 16 septembre 753 ; saint Hardwin ou Hardouin, moine et anachorète, mort en 811 ; saint Gervold ou saint Gerbaud, 15e abbé de Fontenelle et évêque d'Évreux, mort le 14 juin 806 ; saint Trasare, 16e abbé, mort le 19 février 816 ; saint Hildebert ou Héribert IIe, 17e abbé, mort en 817 ; saint Einard ou Éginhard, 18e abbé, fêté le 18 mai, mort le 25 juillet 844 ; saint Anségise, 19e abbé, mort au mois de juillet 833 ; saint Foulques, 21e abbé, mort le 10 octobre 845 ; saint Érimbert ou Héribert, 22e abbé, mort le 11 septembre 850 ; saint Gérard, 30e abbé, mort le 28 novembre 1031 ; saint Gradulfe, 31e abbé, mort le 6 mars 1048 ; saint Gilbert ou Girbert, 33e abbé, mort le 12 septembre 1089 ; saint Gontard, moine de Fontenelle et 30e abbé de Jumièges, mort le 24 novembre 1095, fêté le 26 ; le dernier de tous est saint Gauthier, 37e abbé de Fontenelle, mort le 13 août 1150 ; enfin le 8 novembre l'abbaye célébrait la commémoration de tous les saints moines et abbés qui n'étaient connus que de Dieu.

[1] *Hist. de l'abb. de Saint-Wandrille*. p. 154.

preau est soutenu au centre par un rang de colonnes doriques qui supportent des voûtes sans arceaux. C'est une double galerie éclairée par deux rangs de larges fenêtres. « Ces croisées, au nombre de dix de chaque côté, regardent les unes l'Orient, les autres l'Occident. Les vitrages qui furent posés en 1688 sont ornés de bordures où l'on voit représentés toutes sortes d'oiseaux, de poissons, de quadrupèdes, de vases chargés de fruits et de fleurs, de vignettes et feuillages qui font un effet si merveilleux que l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de l'art ou du bon goût de l'ouvrier [1]. » Enfin, on termina cette œuvre cyclopéenne par la confection de deux étages de 40 chambres chacun, préparées dans la prévision du jour heureux où Fontenelle pourrait recevoir dans son sein la diète générale de l'Ordre de Saint-Benoît.

Tous ces grands travaux, auxquels il faut joindre ceux de l'église, furent conduits par un architecte nommé Emmanuel Boynet, natif de Loudun, et qui devait habiter Rouen en 1634 lorsqu'il fut choisi pour être le réparateur de Fontenelle. Les grandes entreprises commencées par les Bénédictins l'engagèrent à se fixer dans un village voisin de l'abbaye. Cet artiste était protestant et élevait sa famille dans la religion réformée, lorsque touché par la grâce et gagné par les vertus des bons religieux, qu'il côtoyait tous les jours, il fit abjuration ainsi que ses deux filles, devant le grand autel de Saint-Wandrille, le 5 mai 1637. Le sous-prieur dom Constantin Mauger reçut cette abjuration, préparée par ses soins, en présence d'une foule immense, accourue pour voir cette touchante cérémonie.

Le père du jeune maître, nommé comme lui Emmanuel Boynet, qui habitait Rouen depuis plusieurs années, fit aussi, en 1660, avant de mourir, son abjuration entre les mains du prieur de Saint-Wandrille. Les vertus du fils avaient gagné l'hérétique octogénaire, qui est appelé par les historiens du monastère : « Maître architecte et sculpteur de profession [2]. » « Il est probable, dit avec raison Hyacinthe Langlois, qu'une partie des maisons les plus remarquables de Rouen et de ses environs, datant de la dernière moitié du XVII[e] siècle, furent construites et décorées par ces deux architectes [3]. »

Tous ces magnifiques bâtiments, l'œuvre de la vertu, du courage, de la science, de la piété et des arts d'un grand siècle et d'un grand ordre religieux, ces cellules et ces cloîtres habités tour à tour par des érudits et par des saints ; ce chartrier, cette bibliothèque, ce chapitre, ce trésor, cette sacristie, illustres dépôts des titres, des manuscrits, des livres, des médailles, des estampes, des ornements et des reliques de tous les âges et de toutes les provinces, furent un jour confisqués, vendus et dispersés par la Révolution française. Pour l'instruction de nos contemporains et pour l'étonnement de la postérité, nous allons montrer avec quelle indifférence

[1] *Hist. de l'abb. de Saint-Wandrille*, p. 160. — Mss. de Rouen. — Tous ces ornements avaient beaucoup souffert en 1825, par l'installation de l'atelier de filature de M. Lenoir fils. *Essai*, p. 117. — [2] *Hist. de l'abb.*, p. 117. — *Essai hist. et descrip.*, p. 114.

philosophique, avec quel froid prosaïsme fut consommé et rédigé un acte qui nous accable de douleur et dont le souvenir pèse sur notre âme comme un remords. Voici les propres termes de cet important article de nos ventes révolutionnaires :

« L'église de l'abbaye, quatre grands corps de bâtiment, dont trois sont » les logements aux religieux, et le quatrième au fond de la basse-cour, » faisant face à la porte d'entrée, à usage de pressoir, écurie, remise, bou- » langerie avec chambres et greniers, deux pavillons carrés des deux côtés » de la grande porte, le tout composant 998 pieds de bâtiment, indépen- » damment de l'église, le tout clos de murs dont les plus bas sont de » dix pieds de hauteur ; ledit enclos contient 19 acres, plus la chapelle de » Saint-Saturnin.

» Ne sont pas compris dans l'adjudication : 1° Dans l'église une contre- » table avec son autel et son gradin, les stalles et un grand Christ qui est » dans l'église, ainsi que des reliquaires, tant sur l'autel du chœur que » dessous, contenant des os de différents saints ;

» 2° Les cloches qui sont dans le clocher, ainsi que dans la chapelle de » Saint-Saturnin ;

» 3° Une grande contre-table et un grand banc qui sont dans la chapelle » de la Vierge ;

» 4° Les autels des petites chapelles et ce qui en dépend ;

» 5° Les armoires qui forment lambris dans la sacristie et toutes celles » qui contiennent les ornements, lesquels sont également réservés, en quel- » que endroit qu'ils soient ;

» 6° Les tableaux qui sont ou peuvent être dans le réfectoire ou autres » appartements ;

. . . .

» 8° La bibliothèque garnie de ses armoires, tablettes et livres ;

» 9° Le chartrier garni de ses armoires ;

» 10° Les balustrades de fer qui peuvent encore être dans l'église ainsi » que les portes et grilles [1]. »

Tout cela vendu par le district de Caudebec, le 17 juin 1792, fut acheté 90,000 fr., par une compagnie composée de MM. Cyprien Lenoir, négociant à Yvetot ; Jacques Lemaître et Jacques-Thomas Pouchain, d'Yvetot ; Pierre Pouchet, de Gruchet ; Bernard Pellier-Leblond, de Bolbec ; et Jean Rioult, de Rouen [2].

Ainsi finit une grande puissance du passé ; ainsi vinrent échouer sur le seuil du monde moderne des institutions qui prenaient leur racine à l'origine du monde féodal, et qui ne demandaient qu'à être renouvelées pour vivre long-temps encore. Le patrimoine des saints, donné par les rois, agrandi par les princes et les seigneurs, enrichi par le travail de générations monastiques, tomba entre les mains de quelques hommes

[1] *Domaines nation. de prem. origine.* — District de Caudebec. — Arch. départ. — [2] Il paraît que plus tard M. Cyprien Lenoir devint seul propriétaire de l'abbaye, car c'est ainsi que le désigne M. Langlois en 1825.

obscurs et sans nom, sans passé comme sans avenir. La propriété qu'ils achetèrent ainsi avec quelques vulgaires économies, possède et possédera toujours une renommée européenne et immortelle, eux ils sont et seront toujours profondément inconnus. Désormais ces murs, illustrés par tant de sainteté et de gloire littéraire, n'ombrageront plus que des fronts obscurs.

§ IV. — LE CLOITRE ET LE RÉFECTOIRE

Le cloître de Saint-Wandrille est un des plus magnifiques monuments de ce genre qui ait échappé au vandalisme des derniers temps. C'est à coup sûr, après celui du Mont-Saint-Michel, le plus beau de la Normandie. Par son architecture, il a la plus grande ressemblance avec le cloître capitulaire de la cathédrale de Cantorbery. Toute la France, disons mieux, l'Europe entière, ont connu et admiré le nôtre, grâce au crayon de nos artistes, grâce surtout aux ingénieux procédés de MM. Bouton et Daguerre, les inventeurs du Diorama.

Ce cloître est d'une régularité parfaite et d'un effet magique, il reproduit exactement les usages primitifs de la vie claustrale des anciens. Exclu dans les monuments monastiques, il a échappé à la double destruction des réformateurs et des révolutionnaires. Il paraît avoir été construit au XIVe et au XVIe siècle, comme celui de Saint-Ouen de Rouen, dont on vient de rétablir le dernier échantillon.

L'abbé La Double construisit la galerie du sud, de 1201-1342. Le reste est dû au dernier abbé régulier, le vénérable Jacques Hommet, mort en 1522, et surtout au prieur Guillaume Lavieille, décédé en 1531.

Au côté Sud sont cinq arcades et cinq voûtes du XIVe siècle, au côté Est sont sept voûtes du XVIe siècle et six fenêtres bien conservées et très-flamboyantes[1], au côté Nord sept voûtes et sept fenêtres du XVIe siècle, et au côté Ouest sept voûtes et six fenêtres du même temps.

Au côté Sud, presque à l'angle de celui de l'Est, se trouve la plus jolie porte du XIVe siècle que j'aie vue de ma vie. Cette ogive, qui communiquait avec l'église, est encore couverte de ces vives peintures dont les âges chrétiens savaient revêtir leurs églises, au dedans comme au-dehors. Sur le tympan est sculptée une Trinité. Dieu, le Père, couronne son Fils, et au-dessus d'eux règne le Saint-Esprit. A droite et à gauche on voit les images d'un abbé et d'une abbesse; c'est peut-être saint Wandrille et sainte Austreberte ou saint Benoît et sainte Scolastique. Des anges surmontent cette scène céleste.

La voussure se compose de fines colonnettes et de quatre rangs de feuillages épanouies, surtout de feuilles de vigne, petites et aplaties, mais du plus joli style que l'on puisse imaginer. Six statues de saints s'étagent dans des niches, quatre apôtres au bas et deux évêques au sommet. Ce sont peut-être les quatre Évangélistes avec saint Pierre et saint Paul, figurés en évêques.

[1] Dans cette galerie une planche de sapin conserve modestement le souvenir de la visite que fit aux ruines de St-Wandrille *Caroline de Bourbon duchesse de Berry le 27 juillet 1824*.

au haut de l'Église. A droite et à gauche de cette porte sont deux niches vides, du XIVe siècle.

Auprès de cette porte se voit adossée contre le mur, et faisant face au couchant, une grande statue de la Vierge dans le goût du XVe siècle; « une couronne en tête, elle supporte d'une main l'Enfant Jésus et de l'autre relève le manteau bleu dont elle est couverte par-dessus sa robe rouge maintenue par une ceinture dorée à longs pendants. Cette robe, suivant le luxe du temps, est diaprée de larges fleurons d'or [1]. »

Dans le côté Est, au pied de cette image, se voit une pierre tombale du XIIIe siècle, à demi arrachée du sol et sur le point d'être dispersée comme tant d'autres. C'est, dit M. Langlois qui l'a vue en place en 1825, la tombe d'un religieux nommé Jean, premier bailli de Fontenelle et vénéré pour ses vertus. On y lit à grand peine l'inscription suivante : « Anno milleno centesimo bis octuageno gemma monachorum migravit et archa bono-nunc... Fontanellæ ballivus vir sine... clemens, castus,... fidelis, honestus, modestus ; flet Fontanella, nuda jacet pa... cellâ in cœlicâ patriâ detur et gloria. Amen [2]. »

Une autre tombe a disparu de ce cloître: nous voulons parler de celle de l'infâme de Gruchy, qui s'était allié avec des brigands pour voler le trésor et la bibliothèque du monastère. On rapporte, qu'ayant été inhumé au bas de la galerie orientale, près de la porte par où il introduisit les voleurs, on a vu long-temps naître sur sa tombe une telle quantité de crapauds, que les moines ne pouvaient suffire à les faire disparaître.

Dans la galerie du nord est un magnifique *lavabo* en pierre, travail de la Renaissance. Une singularité qui frappe tout le monde, c'est, dans l'amortissement de l'ogive, une tête de moine avec capuchon muni d'oreilles d'âne. « Cette fontaine, chef-d'œuvre de l'aurore des arts parmi nous, n'est pas moins élégante dans son ensemble que dans ses arabesques, exquis, compris sous le cintre surbaissé qui couronne la totalité de cette charmante composition. Ces sculptures délicates sont divisées en six panneaux, dont chacun offrait un écusson armorié occupant le centre de l'ogive. Quelque soin qu'on ait pris d'en gratter les blasons, il est encore aisé de reconnaître dans l'un de ces écus les armes de Louis XII, écartelées de France et de Bretagne. La base de cette riche décoration se compose d'un bassin oblong, formant une espèce d'auge dans laquelle six robinets versaient jadis une eau pure et limpide. Cette eau circule encore de toutes parts dans les édifices de Fontenelle, par des canaux renfermés dans les murs, précieuse ressource que les religieux durent également à la paternelle sollicitude de Jacques Hommet. Dans l'intérieur du réfectoire un bassin semblable, mais sans ornement, est pratiqué dans l'épaisseur de la muraille et correspond à celui dont nous venons de parler [3]. »

Près du *lavabo* du cloître est l'entrée qui conduit au vieux réfectoire des moines. « Ce riche portail du XVIe siècle, se compose de deux baies à cintres surbaissés et partagés par un pilier finement sculpté. Malheureusement

[1] *Essai*, p. 101. — [2] Id., p. 88. — [3] Id., p. 94.

pierre surmontée d'une flèche semblable qui égalait en hauteur les cimes du voisinage et dominait sur les plaines d'alentour : « Turrim lapideam montibus vicinis adæquatam, cum acumine lapideo extruxit. [1] »

Hélas ! avec lui finirent les constructions, et personne ne termina plus cette nef que la Révolution vint détruire. Déjà, en effet, le froid du XIVe siècle avait gagné le cœur de la société ; les guerres et les pestes devenues éternelles dans le monde, le schisme et les querelles interminables dans l'Église arrêtèrent tout pendant deux siècles, et la Renaissance, cette grande et suprême agitation des esprits, ne fera presque rien pour les églises de Fontenelle. Ici tout est mort, jusqu'à ce que le grand coup de foudre de la chûte du clocher vienne réveiller l'esprit assoupi des moines et des abbés.

Ce terrible événement, prévu depuis long-temps, arriva en 1631. Nous laissons parler les historiens du monastère : « La nuit du 20 au 21 décembre, dans un tems très tranquille, la tour, qui étoit portée sur quatre grosses colonnes et qui séparoit le chœur de la nef, venant à tomber subitement, parce qu'on avoit négligé d'y faire quelques légères réparations, causa un dommage presque irréparable. Cette tour étoit un des plus beaux ouvrages qu'on vit en ce genre. Sur un édifice de pierre, dont la hauteur égaloit les plus hautes montagnes qui environnent cette abbaie, s'élevoit une pyramide ou flèche d'un travail singulier. Les lames de plomb dont elle étoit revêtue de toutes parts en augmentoient le poids en même temps qu'elles lui servoient d'ornement. Quelle ruine ne devoit pas causer la chûte d'une tour si pesante et si exhaussée ! La plus grande partie du chœur renversée, la nef entièrement détruite, la croisée méridionale accablée, les nefs latérales abattues, la chapelle de la Vierge ruinée, les chaires du chœur, parfaitement belles, brisées en morceaux et ensevelies sous les débris de la tour, aussi bien que les calices, les ornements et les cloches ; tout cela représentoit chaque jour aux anciens moines de Saint-Wandrille un spectacle aussi affreux qu'affligeant, d'autant plus affligeant qu'ils se voyoient hors d'état de relever ces masses énormes de pierres, renversées les unes sur les autres [2]. »

Cette voix de Dieu, qui ébranlait le temple jusque dans ses fonde-

[1] *Gall. christ.*, t. XI, p. 182. — [2] *Hist. de l'Abb. de Saint-Wandrille depuis 1604 jusqu'à 1734*, Mss. in-folio de la bibl. de Rouen. Cette histoire très curieuse est l'œuvre de deux des hommes les plus éminents de la congrégation de Saint-Maur, dom Toustain et dom Tassin, les auteurs de la *Nouvelle Diplomatique*. On y trouve une foule de faits intéressants pour l'histoire du diocèse de Rouen et pour celle de la congrégation de Saint-Maur. Dom Martenne, qui travaillait à cette dernière, avait engagé le général de l'ordre à charger dom Toustain et son collègue de faire des recherches relatives à son objet, et ce fut à cette occasion que fut composée l'histoire moderne de Fontenelle. Pour la rédiger nos deux Bénédictins vinrent passer trois mois à Saint-Wandrille, en 1734. Ils en emportèrent un exemplaire à Saint-Germain-des-Prés et laissèrent l'autre à Saint-Wandrille. C'est ce dernier que possède maintenant la bibliothèque de Rouen.

ments, fut entendue des moines et de l'abbé de Saint-Wandrille. De toutes parts on demanda avec plus d'instance la congrégation de Saint-Maur comme la seule capable de relever tant de ruines. Après tous les concordats voulus, elle entra enfin la veille de Saint-Maur, le 14 janvier de l'an de Jésus-Christ 1636, de la fondation de l'abbaye 989, la XVe année du pontificat d'Urbain VIII, la XXVIe du règne de Louis-le-Juste [1]. Déjà cette Réforme était en possesssion des plus célèbres abbayes de Normandie, de Jumièges, du Bec, de Bernay, de Saint-Evrould, de Conches, de Bonne-Nouvelle et bientôt de Fécamp et de Saint-Ouen de Rouen.

Ce fut le prieur dom Philibert Cotelle qui le premier s'occupa de la restauration de l'église. Son point de départ fut un acte de vandalisme. Désespérant de relever le clocher et les transepts, il proposa d'abattre les nefs et le transept du midi et de ne conserver que le chœur et le transept du nord où l'on placerait la tour. Dom Tarisse avait eu la faiblesse d'approuver ce plan que le prieur de Jumièges fit heureusement révoquer avant qu'il fût mis à exécution.

Le chœur lui-même était dans un état affreux. En 1641, les arcs-boutants s'acculaient en arrière, les voûtes s'entr'ouvraient, les clefs ne se joignaient plus. Dom Aicadre Picard entreprit de le restaurer, et, en 1647, il eut la consolation d'y faire l'office. Il faut savoir que depuis 1636 on célébrait dans le chapitre où le Saint-Sacrement était déposé. Les chaires ou stalles furent refaites à neuf, les anciennes ayant été brisées par la chûte de la tour.

Vingt ans encore on travailla à la restauration du clocher en y consacrant chaque année des sommes énormes. Emmanuel Boynet, architecte de Rouen, conduisait ces grands travaux qu'il ne put finir, car on travaillait encore à la décoration de l'église en 1734, cent ans après sa ruine.

Dom Jouault, en 1663, et dom Marc Rivard, en 1778, s'employèrent activement à compléter la restauration de l'église abbatiale. Ce fut ce dernier qui mit la dernière main au dôme ou plutôt à la lanterne de l'église. En 1680, « il perça le clocher à jour et lui donna un *air de couronne* qui ne servit pas moins à l'embellir qu'à étendre le son des cloches, dit l'histoire de l'abbaye. [2] » Puis, dans le dôme ainsi préparé, il installa une belle et forte charpente, un magnifique beffroi capable de recevoir une riche sonnerie, si sonore aux bords de la Seine. Dans le premier beffroi quatre cloches avaient été placées le 3 juillet 1661 [3]. Marc Rivard y ajouta celles qui, après la chûte du clocher, avaient été suspendues provisoirement sur les voûtes [4]. Puis il pava le tour des chapelles, posa les grilles et les vitrages, et peignit les piédestaux des colonnes du maître-autel.

C'est à lui encore que l'on devait les magnifiques boiseries sculptées de la sacristie que nous avons admirées aux sacristies d'Yvetot et de Caudebec. « En 1680, dit le manuscrit, que nous ne nous lassons pas de citer, les armoires, les buffets, les oratoires et les ferrures qui sont d'un goût exquis, quoiqu'il tienne peut-être encore un peu de l'antique, furent très-avancés et deux ans après entièrement achevés. La seule façon de la boiserie coûta

[1] *Hist. de l'Abb.*, p. 22. — [2] Id., p. 158. — [3] Id., p. 119. — [4] Id., p. 158.

2,000 livres, et il n'y a pas moins de travail à proportion dans les ferrures. Les croisées egalement furent garnies de vitrages, dont les bordures et le fond étoient ornees de peintures fort agreables; aussi la sacristie de Saint Wandrille est-elle une des plus accomplies qu'on puisse voir, et l'on peut dire qu'il ne lui manque rien, ni du côte du vaisseau qui est grand et bien pris, ni du côté de l'ornement auquel il seroit difficile de rien ajouter, ni enfin du côte de la delicatesse des ouvrages [1]. »

Nous ne pouvons passer sous le silence le jubé construit par dom Laurent Hunault. Citons encore ce qu'en disaient, en 1731, les historiens du monastère. « Il manquoit à l'eglise une tribune ou *jubé* qui avoit autrefois son utilité, mais qui depuis plusieurs siècles, ne sert plus guère qu'a l'ornement de nos temples. On ne jugea pas néanmoins a propos de priver l'église de Saint-Wandrille de cet agrément. L'architecte Boynet commença donc cet ouvrage en 1670 et l'acheva sur la fin de l'année 1672, mais on n'y chanta l'Épître et l'Évangile, pour la première fois, qu'a la fête de saint Maur 1673, apres qu'il eût ete beni par M. de Salornai, ancien religieux de l'abbaye et prieur de Saint-Saens. Cette tribune est parfaitement bien exécutée et contribue beaucoup à relever la beaute de l'eglise. On y trouve je ne sais quoi qui plaît et qui satisfait les yeux de ceux qui l'envisagent a quelque distance [2]. »

Le siècle de Louis XIV, en passant par Fontenelle, avait laissé son cachet sur la grande basilique de Saint-Wandrille. « Au lieu de la haute lanterne qui portait le beau clocher construit dans le XIV[e] siecle, le centre de la *croisée* etait couronne par une coupole dans le goût antique, rappelant celle des Invalides ou du Val-de-Grâce. Elle reposait immediatement sur les quatre grands arcs centraux, et chacun de ces pendentifs etait occupé par un bas-relief, offrant un évangeliste dans un cartouche formé de fruits et de fleurs. Au-dessus de cette coupole une tour en charpente, revêtue de plomb, renfermait la sonnerie ; elle offrait a l'extremite la forme d'un calice renverse, et le coq qui la surmontait ne s'elevait qu'a la hauteur de la chapelle de Saint-Saturnin [3]. »

On comprend aisement quelle varieté et même quelle bizarrerie de style devait renfermer cette eglise, ainsi restaurée a longues campagnes. Toutes ces anomalies etaient encore reconnaissables en 1825, pour l'œil exercé de M. H. Langlois [4]. Mais aujourd'hui rien n'est visible, beautes et défauts tout a disparu, tout est tombe a terre et cache sous l'herbe.

Cette eglise infortunee, vendue a l'encan le 17 juin 1792, fut abandonnée pour toujours de Dieu et des hommes. A partir du moment funeste (janvier 1791) ou dom Ruault, le dernier des prieurs, prêta, a la tête de ses vingt religieux, le serment constitutionnel devant le maître-autel de la basilique, la mort entra avec le peche dans ce sanctuaire de la vie. Cette fille du mal y règne maintenant en reine, et un affreux silence, un vide effrayant a succede, non-seulement au mouvement des hommes et au chant des psaumes, mais encore a la chûte des murs qui ont croule pendant un demi-siècle.

[1] *Hist. de l'Abb.* p. 158. — [2] Id., p. 120. — [3] *Essai* p. 13. — [4] Id., p. 67.

M. Cyprien Lenoir (il nous en coûte de le dire), n'a pas craint d'assumer sur sa tête, le lourd et écrasant fardeau de la ruine d'une abbaye, qui fut l'école de la science et le sanctuaire de toutes les vertus. La ruine de Saint-Wandrille est un vrai rocher de Sysiphe, qui roulera éternellement sur sa mémoire pour l'écraser. Ce sera comme un anathème destiné à marquer son nom devant la postérité.

Les ruines de Saint-Wandrille étaient encore belles en 1825, époque où elles faisaient l'admiration des voyageurs, des artistes et des antiquaires. Les auteurs du *Voyage romantique et pittoresque dans l'ancienne France*, et M. Langlois, dans ses admirables *Essais*, nous en ont conservé des dessins à jamais précieux. On aurait dit que la pauvre église agonisante n'attendait plus pour mourir que le passage des maîtres de l'art. Car après leur départ, elle a été véritablement précipitée vers sa ruine, tous les jours elle s'est affaissée pierre par pierre, colonne par colonne, non-seulement sous la main du temps, mais encore sous le marteau des démolisseurs. On va jusqu'à dire que pour consommer plus rapidement le sacrifice de cette grande victime, le propriétaire aurait employé le système Petit-Radel, c'est-à-dire la sape militaire appliquée aux églises gothiques. « A présent, écrivait M. Guilmeth, en 1836, il ne reste plus que quelques fûts de colonnes, quelques corniches brisées, quelques chapiteaux renversés. Une herbe épaisse a pris possession du sol où l'inscription tumulaire indiquait çà et là le nom d'un abbé, l'époque de son avènement, le jour de sa mort et perpétuait d'âge en âge les traditions du monastère. Pendant que nous écrivons ces lignes, ajoute-t-il, chaque instant voit disparaître quelque portion de ces vénérables restes, et le jour n'est pas éloigné ou l'on cherchera vainement les tas de pierre et les débris informes de ces ruines [1]. »

Maintenant qu'a-t-on fait de toutes ces pierres vénérables, fruits de la piété et des arts de nos pères dans la foi ? On a construit des usines, temples de l'industrie, cette reine du monde moderne ; on en a pavé les chemins, et la route qui conduit de Fontenelle à la Seine est tout échelonnée de meneaux et de colonnes arrachés à la grande abbaye.

De la magnifique église abbatiale de Saint-Pierre, de ses trois nefs, de ses quinze chapelles, nous n'avons retrouvé, en 1852, que quelques fondations au nord et les tronçons des six chapelles qui allaient du transept septentrional à la chapelle du Saint-Esprit. Ces chapelles, à peu près à hauteur d'homme, ont toutes conservé leurs piscines dont l'emplacement indique que les autels étaient sous les fenêtres, le vitrail servant de rétable. Le seul morceau un peu entier est le transept du nord qui élève, avec une majesté hardie, ses grands arceaux, ses larges et élégantes fenêtres si pures et si parfaitement dessinées. Dans la seule chapelle qui subsiste à côté de lui, on remarque des traces de peintures du XIII[e] siècle. Ainsi donc ce merveilleux siècle des croisades a cela de particulier que ses œuvres, immortelles comme lui, ont su allier l'élégance et le goût à une force et une durée sans fin.

Voilà tout ce qui reste d'une église, l'œuvre de six siècles, haute de

[1] *Descript.*, t. II, p. 174.

70 pieds et longue de 232, d'une eglise dont le chœur seul avait 168 pieds de long sur 72 de large ! Pour nous consoler il ne nous reste que le plan, dressé par les ordres de M. de Vanssay, et publié par les soins de M. Langlois. Remercions ici l'intelligent préfet et l'habile artiste qui nous ont gardé ce faible et suprême souvenir !

§ III. — LE MONASTÈRE.

Le grand monastère de Saint-Wandrille subsiste encore à peu près dans toute son intégrité. Si les exilés de 1791 revenaient sur cette terre des saints, ils retrouveraient leur demeure vide comme un tombeau, mais entière comme au jour de leur sortie de cette maison de Dieu. Hélas! il n'en serait pas de même de leurs voisins et amis, les moines du Bec, de Jumiéges, de Fécamp, de Saint-Georges et de Saint-Ouen de Rouen. Ceux-ci ne reconnaîtraient plus leurs demeures, tronquées, abattues, mutilées ou anéanties. Malheureusement la maison du bienheureux Wandrille, rebâtie par saint Gérard et saint Gradulfe, illustrée par plus de quarante saints, évêques, moines ou abbés [1], a été presque entièrement renouvelée sous le règne très-chrétien du roi Louis XIV. Excepté le réfectoire et le cloître, la réforme de saint Maur n'avait rien conservé de l'habitation primitive.

[1] Les saints les plus célèbres qui ont habité Fontenelle ou qui y sont morts, sont : Saint Wandrille, mort le 22 juillet 665, et honoré le 22 dans l'église de Rouen; saint Godon, son neveu, mort en 690 ; saint Drosne, son disciple, fête le 18 décembre ; saint Agathon, autre disciple du saint fondateur ; saint Genesion ou Genetz, compagnon de saint Wandrille, mort évêque de Lyon, en 678 ; saint Erembert, évêque de Toulouse, mort à Fontenelle, en 675, et saint Gamard, son parent ; saint Harthain, moine de Fontenelle, mort en 677, fils du vénérable Erembert ; saint Sendard, moine et diacre du saint fondateur ; saint Condé ou Condède, prêtre et anachorète, fondateur des églises de Belcinar, vers 675 ; saint Milon, anachorète à Caudebecquet, fête le 18 août avec saint Rotmond, son père ; saint Wulfran, apôtre des Frisons et évêque de Sens, mort à Fontenelle, le 20 mars 7[illegible] ; saint Ravenger ou Raverin, moine de Fontenelle et évêque de Seez, mort le 18 octobre 682, fête le 3 février ; saint Hermelande ou Herbland, moine de Fontenelle et abbé sur la Loire, mort le 25 mars 710, fête le 25 ; saint Gennard, moine de Fontenelle et abbé de Saint-Germer de Fly, fêté le 6 avril, mort au VII[e] siècle ; saint Bagge ou Bagga, prêtre saxon et moine de Fontenelle, au VII[e] siècle ; saint Lambert ou Lantberg, 2[e] abbé et évêque de Lyon, mort le 14 avril 689 ; saint Ansbert, 3[e] abbé et évêque de Rouen, mort le 9 février 695 ; saint Hildebert ou Heribert I[er], 4[e] abbé, mort le [illegible] février 700 ; saint Bain ou Bagne, 5[e] abbé et évêque de Thérouanne, mort le 5 juin 710 ; saint Benigne, 6[e] abbé, mort le 20 ou 22 mars 72[illegible] ; saint Hugues, 7[e] abbé de Fontenelle et de Jumiéges, et évêque de Rouen, mort le 8 avril 730 ; saint Landon, 8[e] abbé, ancien moine de Saint-[illegible] et présumé évêque de Reims, mort en janvier 734 ; saint Erinhard, prévôt du monastère, de 734 à 737 ; saint Wandon, 12[e] abbé, mort en 7[illegible] ; [illegible]

qui, du reste, tombait en ruine. Cette vigoureuse recrue de l'ordre de Saint-Benoît, entrée à Fontenelle en 1636, avait courageusement entrepris, avec la reconstruction de l'église, le renouvellement complet des bâtiments monastiques. Elle y travailla sans relâche pendant près de quarante ans, de 1654 à 1693. Elle commença les constructions par le bâtiment des hôtes et celui des infirmes. Cette création de dom Hamelin comptait 204 pieds de long sur 34 de large. En 1670 le prieur des Rousseaulx éleva la bibliothèque que dom Hunault peupla de livres et de manuscrits ; mais ce dernier renversa brutalement le vieux dortoir et l'ancienne salle capitulaire, chef-d'œuvre de l'art catholique, tout peuplé de tombeaux et de souvenirs. Cet acte barbare, universellement blâmé par les religieux et les amis de l'antiquité ecclésiastique, fut vertement réprimandé par le chapitre général de l'Ordre qui, dans sa session de 1678, révoqua le prieur et défendit à l'avenir de détruire les tombeaux et les autres monuments sans la permission du général. Le 21 avril 1672 on posa la première pierre du nouveau dortoir et du nouveau chapitre à l'angle de la sacristie. La salle capitulaire fut achevée en 1675, mais le dortoir mit dix ans à finir, et ne fut terminé que par dom Marc Rivard.

Il faut savoir qu'après la révocation canonique de dom Hunault, le chapitre général de l'Ordre envoya à Saint-Wandrille dom Marc Rivard, « comme un supérieur habile dans l'architecture, entendu dans la conduite des bâtiments, et capable de remédier à quantité de fautes dans lesquelles on était tombé pour avoir pris confiance en des faiseurs de devis qui ne savaient que mal dessigner [1]. »

Dom Rivard se montra digne de la confiance de l'ordre. Il fut vraiment le restaurateur de Fontenelle. Il travailla activement à achever l'édifice dont il restait encore la moitié à faire. Il fonda 286 pieds de bâtiment sur 40 de large, dont on fit les pavillons, le salon, le trésor, le chartrier, la bibliothèque, et une grande salle de 120 pieds de long. Ce promenoir ou

Austrulfe, 13e abbé, mort pèlerin des Saints-Apôtres, le 14 ou le 16 septembre 753 ; saint Hardwin ou Hardouin, moine et anachorète, mort en 811 ; saint Gervold ou saint Gerbaud, 15e abbé de Fontenelle et évêque d'Évreux, mort le 14 juin 806 ; saint Trasare, 16e abbé, mort le 19 février 816 ; saint Hildebert ou Héribert IIe, 17e abbé, mort en 817 ; saint Einard ou Éginhard, 18e abbé, fêté le 18 mai, mort le 25 juillet 844 ; saint Anségise, 19e abbé, mort au mois de juillet 833 ; saint Foulques, 21e abbé, mort le 10 octobre 845 ; saint Érimbert ou Héribert, 22e abbé, mort le 11 septembre 850 ; saint Gérard, 30e abbé, mort le 28 novembre 1031 ; saint Gradulfe, 31e abbé, mort le 6 mars 1048 ; saint Gilbert ou Girbert, 33e abbé, mort le 12 septembre 1089 ; saint Gontard, moine de Fontenelle et 30e abbé de Jumièges, mort le 24 novembre 1095, fêté le 26 ; le dernier de tous est saint Gauthier, 37e abbé de Fontenelle, mort le 13 août 1150 ; enfin le 8 novembre l'abbaye célébrait la commémoration de tous les saints moines et abbés qui n'étaient connus que de Dieu.

[1] *Hist. de l'abb. de Saint-Wandrille*. p. 154.

preau est soutenu au centre par un rang de colonnes doriques qui supportent des voûtes sans arceaux. C'est une double galerie éclairée par deux rangs de larges fenêtres. « Ces croisées, au nombre de dix de chaque côté, regardent les unes l'Orient, les autres l'Occident. Les vitrages qui furent posés en 1688 sont ornés de bordures où l'on voit représentés toutes sortes d'oiseaux, de poissons, de quadrupèdes, de vases chargés de fruits et de fleurs, de vignettes et feuillages qui font un effet si merveilleux que l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de l'art ou du bon goût de l'ouvrier [1]. » Enfin, on termina cette œuvre cyclopéenne par la confection de deux étages de 40 chambres chacun, préparées dans la prévision du jour heureux où Fontenelle pourrait recevoir dans son sein la diète générale de l'Ordre de Saint-Benoît.

Tous ces grands travaux, auxquels il faut joindre ceux de l'église, furent conduits par un architecte nommé Emmanuel Boynet, natif de Loudun, et qui devait habiter Rouen en 1651 lorsqu'il fut choisi pour être le réparateur de Fontenelle. Les grandes entreprises commencées par les Bénédictins l'engagèrent à se fixer dans un village voisin de l'abbaye. Cet artiste était protestant et élevait sa famille dans la religion réformée, lorsque touché par la grâce et gagné par les vertus des bons religieux, qu'il coudoyait tous les jours, il fit abjuration ainsi que ses deux filles, devant le grand autel de Saint-Wandrille, le 3 mai 1657. Le sous-prieur dom Constantin Mauger reçut cette abjuration, préparée par ses soins, en présence d'une foule immense, accourue pour voir cette touchante cérémonie.

Le père du jeune maître, nommé comme lui Emmanuel Boynet, qui habitait Rouen depuis plusieurs années, fit aussi, en 1660, avant de mourir, son abjuration entre les mains du prieur de Saint-Wandrille. Les vertus du fils avaient gagné l'hérétique octogénaire, qui est appelé par les historiens du monastère : « Maître architecte et sculpteur de profession [2]. » « Il est probable, dit avec raison Hyacinthe Langlois, qu'une partie des maisons les plus remarquables de Rouen et de ses environs, datant de la dernière moitié du XVII[e] siècle, furent construites et décorées par ces deux architectes [3]. »

Tous ces magnifiques bâtiments, l'œuvre de la vertu, du courage, de la science, de la piété et des arts d'un grand siècle et d'un grand ordre religieux : ces cellules et ces cloîtres habités tour-à-tour par des érudits et par des saints ; ce chartrier, cette bibliothèque, ce chapitre, ce trésor, cette sacristie, illustres dépôts des titres, des manuscrits, des livres, des médailles, des estampes, des ornements et des reliques de tous les âges et de toutes les provinces, furent un jour confisqués, vendus et dispersés par la Révolution française. Pour l'instruction de nos contemporains et pour l'étonnement de la postérité, nous allons montrer avec quelle indifférence

[1] *Hist. de l'abb. de Saint-Wandrille*, p. 160. — Mss. de Rouen. — Tous ces ornements avaient beaucoup souffert en 1823, par l'installation de l'atelier de filature de M. Lenoir fils. *Essai*, p. 117. — [2] *Hist. de l'abb.*, p. 117. — [3] *Essai hist. et descrip.*, p. 114.

philosophique, avec quel froid prosaïsme fut consommé et rédigé un acte qui nous accable de douleur et dont le souvenir pèse sur notre âme comme un remords. Voici les propres termes de cet important article de nos ventes révolutionnaires :

« L'église de l'abbaye, quatre grands corps de bâtiment, dont trois sont » les logements aux religieux, et le quatrième au fond de la basse-cour, » faisant face à la porte d'entrée, à usage de pressoir, écurie, remise, bou- » langerie avec chambres et greniers, deux pavillons carrés des deux côtés » de la grande porte, le tout composant 998 pieds de bâtiment, indépen- » damment de l'église, le tout clos de murs dont les plus bas sont de » dix pieds de hauteur ; ledit enclos contient 19 acres, plus la chapelle de » Saint-Saturnin.

» Ne sont pas compris dans l'adjudication : 1° Dans l'église une contre- » table avec son autel et son gradin, les stalles et un grand Christ qui est » dans l'église, ainsi que des reliquaires, tant sur l'autel du chœur que » dessous, contenant des os de différents saints ;

» 2° Les cloches qui sont dans le clocher, ainsi que dans la chapelle de » Saint-Saturnin ;

» 3° Une grande contre-table et un grand banc qui sont dans la chapelle » de la Vierge ;

» 4° Les autels des petites chapelles et ce qui en dépend ;

» 5° Les armoires qui forment lambris dans la sacristie et toutes celles » qui contiennent les ornements, lesquels sont également réservés, en quel- » que endroit qu'ils soient ;

» 6° Les tableaux qui sont ou peuvent être dans le réfectoire ou autres » appartements ;

. . . .

» 8° La bibliothèque garnie de ses armoires, tablettes et livres ;

» 9° Le chartrier garni de ses armoires ;

» 10° Les balustrades de fer qui peuvent encore être dans l'église ainsi » que les portes et grilles [1]. »

Tout cela vendu par le district de Caudebec, le 17 juin 1792, fut acheté 90,000 fr., par une compagnie composée de MM. Cyprien Lenoir, négociant à Yvetot ; Jacques Lemaître et Jacques-Thomas Pouchain, d'Yvetot ; Pierre Pouchet, de Gruchet ; Bernard Pellier-Leblond, de Bolbec ; et Jean Rioult, de Rouen [2].

Ainsi finit une grande puissance du passé ; ainsi vinrent échouer sur le seuil du monde moderne des institutions qui prenaient leur racine à l'origine du monde féodal, et qui ne demandaient qu'à être renouvelées pour vivre long-temps encore. Le patrimoine des saints, donné par les rois, agrandi par les princes et les seigneurs, enrichi par le travail de générations monastiques, tomba entre les mains de quelques hommes

[1] *Domaines nation. de prem. origine.* — District de Caudebec. — Arch. départ. — [2] Il paraît que plus tard M. Cyprien Lenoir devint seul propriétaire de l'abbaye, car c'est ainsi que le désigne M. Langlois en 1825.

obscurs et sans nom, sans passé comme sans avenir. La propriété qu'ils achetèrent ainsi avec quelques vulgaires économies, possède et possédera toujours une renommée européenne et immortelle, eux ils sont et seront toujours profondément inconnus. Désormais ces murs, illustrés par tant de sainteté et de gloire littéraire, n'ombrageront plus que des fronts obscurs.

§ IV — LE CLOITRE ET LE RÉFECTOIRE

Le cloître de Saint-Wandrille est un des plus magnifiques monuments de ce genre qui ait échappé au vandalisme des derniers temps. C'est à coup sûr, après celui du Mont-Saint-Michel, le plus beau de la Normandie. Par son architecture, il a la plus grande ressemblance avec le cloître capitulaire de la cathédrale de Cantorbery. Toute la France, disons mieux, l'Europe entière, ont connu et admiré le nôtre, grâce au crayon de nos artistes, grâce surtout aux ingénieux procédés de MM. Bouton et Daguerre, les inventeurs du Diorama.

Ce cloître est d'une régularité parfaite et d'un effet magique, il reproduit exactement les usages primitifs de la vie claustrale des anciens. Enclavé dans les monuments monastiques, il a échappé à la double destruction des réformateurs et des révolutionnaires. Il paraît avoir été construit au XIVe et au XVIe siècle, comme celui de Saint-Ouen de Rouen, dont on vient de rétablir le dernier échantillon.

L'abbé La Double construisit la galerie du sud, de 1204-1342. Le reste est dû au dernier abbé régulier, le vénérable Jacques Hommet, mort en 1522, et surtout au prieur Guillaume Lavieille, décédé en 1531.

Au côté Sud sont cinq arcades et cinq voûtes du XIVe siècle, au côté Est sont sept voûtes du XVIe siècle et six fenêtres bien conservées et très-flamboyantes[1], au côté Nord sept voûtes et sept fenêtres du XVIe siècle, et au côté Ouest sept voûtes et six fenêtres du même temps.

Au côté Sud, presque à l'angle de celui de l'Est, se trouve la plus jolie porte du XIVe siècle que j'aie vue de ma vie. Cette ogive, qui communiquait avec l'église, est encore couverte de ces vives peintures dont les âges chrétiens savaient revêtir leurs églises, au-dedans comme au-dehors. Sur le tympan est sculptée une Trinité. Dieu, le Père, couronne son Fils, et au-dessus d'eux règne le Saint Esprit. A droite et à gauche on voit les images d'un abbé et d'une abbesse ; c'est peut-être saint Wandrille et sainte Austreberte ou saint Benoît et sainte Scolastique. Des anges surmontent cette scène céleste.

La voussure se compose de fines colonnettes et de quatre rangs de feuilles épanouies, surtout de feuilles de vigne, petites et aplaties, mais du plus joli style que l'on puisse imaginer. Six statues de saints s'étagent dans des niches, quatre apôtres au bas et deux évêques au sommet. Ce sont peut-être les quatre Évangélistes avec saint Pierre et saint Paul, figurés en évêques.

[1] Dans cette galerie une planche de sapin conserve modestement le souvenir de la visite que fit aux ruines de Saint-Wandrille *Caroline de Bourbon duchesse de Berry le 27 juillet 1825*.

au haut de l'Église. A droite et à gauche de cette porte sont deux niches vides, du XIVe siècle.

Auprès de cette porte se voit adossée contre le mur, et faisant face au couchant, une grande statue de la Vierge dans le goût du XVe siècle ; « une couronne en tête, elle supporte d'une main l'Enfant Jésus et de l'autre relève le manteau bleu dont elle est couverte par-dessus sa robe rouge maintenue par une ceinture dorée à longs pendants. Cette robe, suivant le luxe du temps, est diaprée de larges fleurons d'or [1]. »

Dans le côté Est, au pied de cette image, se voit une pierre tombale du XIIIe siècle, à demi arrachée du sol et sur le point d'être dispersée comme tant d'autres. C'est, dit M. Langlois qui l'a vue en place en 1825, la tombe d'un religieux nommé Jean, premier bailli de Fontenelle et vénéré pour ses vertus. On y lit à grand peine l'inscription suivante : « Anno milleno centesimo bis octuageno gemma monachorum migravit et archa bononunc... Fontanellæ ballivus vir sine... clemens, castus,... fidelis, honestus, modestus ; flet Fontanella, nuda jacet pa... cellâ in cœlicâ patriâ detur et gloria. Amen [2]. »

Une autre tombe a disparu de ce cloître : nous voulons parler de celle de l'infâme de Gruchy, qui s'était allié avec des brigands pour voler le trésor et la bibliothèque du monastère. On rapporte, qu'ayant été inhumé au bas de la galerie orientale, près de la porte par où il introduisit les voleurs, on a vu long-temps naître sur sa tombe une telle quantité de crapauds, que les moines ne pouvaient suffire à les faire disparaître.

Dans la galerie du nord est un magnifique *lavabo* en pierre, travail de la Renaissance. Une singularité qui frappe tout le monde, c'est, dans l'amortissement de l'ogive, une tête de moine avec capuchon muni d'oreilles d'âne. « Cette fontaine, chef-d'œuvre de l'aurore des arts parmi nous, n'est pas moins élégante dans son ensemble que dans ses arabesques, exquis, compris sous le cintre surbaissé qui couronne la totalité de cette charmante composition. Ces sculptures délicates sont divisées en six panneaux, dont chacun offrait un écusson armorié occupant le centre de l'ogive. Quelque soin qu'on ait pris d'en gratter les blasons, il est encore aisé de reconnaître dans l'un de ces écus les armes de Louis XII, écartelées de France et de Bretagne. La base de cette riche décoration se compose d'un bassin oblong, formant une espèce d'auge dans laquelle six robinets versaient jadis une eau pure et limpide. Cette eau circule encore de toutes parts dans les édifices de Fontenelle, par des canaux renfermés dans les murs, précieuse ressource que les religieux durent également à la paternelle sollicitude de Jacques Hommet. Dans l'intérieur du réfectoire un bassin semblable, mais sans ornement, est pratiqué dans l'épaisseur de la muraille et correspond à celui dont nous venons de parler [3]. »

Près du *lavabo* du cloître est l'entrée qui conduit au vieux réfectoire des moines. « Ce riche portail du XVIe siècle, se compose de deux baies à cintres surbaissés et partagés par un pilier finement sculpté. Malheureusement

[1] *Essai*, p. 101. — [2] Id., p. 88. — [3] Id., p. 94.

ce portail est surmonté d'un couronnement dont le dessin, mollasse et tourmenté, offre le mauvais goût qui présidait à la même époque aux encadrements des fenêtres de la jolie tourelle du palais-de-justice de Rouen [1]. »

Le réfectoire où nous entrons a plus de 33 mètres de long, sur une hauteur analogue. Il est éclairé au nord par huit belles fenêtres du XVe siècle, jadis décorées de figures de saints peints en grisaille sur des fonds de verres blancs. Deux côtés de cette belle salle sont tapissés de cintres intersèqués qui retombent sur des colonnes romanes du plus beau travail du XIIe siècle.

Les moines des derniers temps avaient noyé dans le plâtre cet admirable travail, et c'est M. Lebreton qui a fait sortir récemment ces colonnes et ces arcades du linceul qui les enveloppait. Nous pensons que ce placage parasite était l'œuvre de l'année 1674, où l'on fit réparer le réfectoire *pour être plus propre et plus commode* [2].

« Ce réfectoire n'est point voûté en pierre, un simple assemblage de charpente s'élève en tiers-point, c'est-à-dire en décrivant une ogive depuis le haut des murailles jusqu'au faîtage qui est fort élevé. Ce qui fait, comme dans la grande salle du palais-de-justice de Rouen, ressembler cette construction à la carcasse renversée d'un vaisseau. L'extrémité orientale de cette vaste pièce était ornée d'une grande composition du peintre rouennais Daniel Hallé, exécutée dans le XVIIe siècle. Elle était d'une belle ordonnance, et elle représentait le miracle de la *Multiplication des Pains*. Hallé a reproduit dans plusieurs copies ce tableau dont l'original orne actuellement la chapelle de la Vierge dans l'église de Saint-Ouen de Rouen [3]. »

En quittant cette pieuse enceinte monastique sortons par le cloître et constatons que celui de Saint-Wandrille, comme tous les autres, a été peuplé de morts. Plusieurs religieux, surtout parmi les réformés, dorment dans cette enceinte, où ils ont conversé et médité pendant leur vie. De petites pierres gardent seulement le jour et l'année de la disparution de ces hommes dont Dieu seul connaît les noms, comme lui seul a connu leurs vertus et leurs œuvres.

« Malheureusement ce cloître ne présente plus le moindre vestige de ses anciens vitraux dont la beauté devait singulièrement ajouter à celles de ses fraîches et pittoresques galeries. Ils représentaient les saints parmi lesquels se trouvaient tous ceux auxquels Fontenelle devait particulièrement sa renommée et sa gloire [4]. »

Et maintenant ce chef-d'œuvre des arts religieux au moyen-âge est menacé d'une chûte prochaine : il est étayé dans plusieurs parties. Une humidité permanente et destructive règne sous ces voûtes désolées, dépeint les nervures, défigure et ébranle les clés de voûte. Personne n'entretient plus ce monument du passé, aussi dans peu il croulera comme l'église, comme toutes les grandes choses de ce monde, où rien ne s'élève que pour tomber, où rien ne vit que pour mourir.

[1] *Essai* p. 109. — [2] *Histoire de l'Abbaye*. — [3] *Essai* p. 112. — [4] Id. p. 110.

§ V. — LA CHAPELLE DE SAINT-SATURNIN.

Après le cloître, le débris le plus intéressant pour nous, celui auquel nous devons un pèlerinage du cœur, c'est la chapelle de Saint-Saturnin, cet asile chéri des saints, où tous sont venus tour-à-tour prier et travailler de leurs mains. Cette pieuse tente de l'âme est assise sur la verte colline qui domine au nord la vallée de la Fontenelle. Sa situation au milieu des bois est véritablement pieuse et recueillie ; on sent que c'est bien, ici, la retraite d'un moine, lorsqu'il voulait se livrer seul à la contemplation de la nature ou à la méditation des vérités éternelles. Un parfum de prière et de solitude embaume encore cet oratoire qui fut tour-à-tour habité par une génération de saints. C'est là que venaient converser des choses du ciel saint Wandrille et saint Ansbert, les fondateurs de cette solitude. Cette terre, que nous foulons aux pieds, ils l'arrosèrent de leur sueur, ils la cultivèrent de leurs mains, lorsqu'ensemble ils plantèrent sur ce coteau, brûlé du soleil, la première vigne du pays de Caux [1]. La grotte de ces pieux solitaires était tapissée par ses rameaux flexibles, et ses branches s'étendaient peut-être jusque sur les blanches murailles de notre chapelle, car la vigne a toujours été l'amie de la maison de Dieu et la plante la plus recherchée de l'Église. Au dedans comme au dehors de nos temples il n'est pas rare de rencontrer des vignes de pierre embrassant de leurs ceps les portes et les fenêtres, enlaçant les nefs et les chapelles. C'est que la vigne est un emblême : elle figure dans l'Eglise chrétienne, tantôt le tronc sacré dont nous sommes les rameaux et dont Dieu est le vigneron, tantôt cette divine Eucharistie qui renaît sans cesse sur nos autels, du fruit même de cette plante mystérieuse.

Mais la première chapelle, bâtie par les saints fondateurs et consacrée par saint Ouen [2], fut détruite par les Normands en 862. Le saint abbé Gérard reconstruisit, vers 1030, celle qui existe aujourd'hui. C'est un des édifices les plus curieux de la Normandie, et c'est à coup sûr le plus ancien du diocèse de Rouen.

Il a la forme d'une croix. Le chœur et les deux transepts se composent de trois absides circulaires à peu près égales. Le clocher s'élève sur les bras de croix ; la nef, romane comme le reste, est travaillée avec moins de goût et de soin. Les fenêtres des chapelles sont petites et étroites comme les plus vieux soupiraux romans. L'appareil de l'édifice est en moëllon disposé en feuilles de fougère ou en arête de poisson. Des bancs de pierre

[1] « Quodam tempore, Ansbertus à climate meridiano distantem à præfato cænobio passus ferè 500 hortatu ejusdem viri Dei B. Wandregisilii vineam plantare et excolere cepit. » Vit. S. Ansberti, c. I, apud Boll. — « Basilica S. Saturnini, in vertice ardui montis vinearum quondam fertilis. » Vit. B. Wandr. apud Bollandistas. — [2] « Ædiculam in honorem S. Saturnini, martyris et episcopi tolosani, in vertice ardui montis ad orientem, non longè distantis extruxit sanctus abbas Wandregisilus : diacono suo, nomine Sindardo, eoque monacho, sacra illius pignora perferente ad se. » *Neustria pia*, p. 134.

disposés le long des murs et un vieil autel sont demeurés là comme des témoins de la piété des premiers âges. La voûte est une espèce de berceau comme les voûtes de nos villas romaines. Quelques fenêtres renferment des débris de verrières, c'est un *Saint-Pierre* et un *Saint-Wandrille* en grisaille, ce dernier porte une crosse et une église dans sa main. Tous deux sont fondateurs, l'un de l'Église romaine, l'autre de l'abbaye de Fontenelle. Ces vitraux sont les derniers témoins de la restauration et du décors qui furent faits, en 1510, par dom Guillaume Lavielle, sous-prieur du monastère et prieur de Marcoussis [1].

On remarque dans cette chapelle deux belles statues de pierre, représentant saint Roch et saint Adrien, qui proviennent de l'abbaye.

Cette chapelle est dédiée de toute antiquité à saint Saturnin, évêque et martyr de Toulouse. Le peuple, par une bizarrerie inexplicable, l'appelle saint Atorni ou saint Racourci. Voici de quelle manière la tradition explique la présence du pontife martyr sur cette colline : « Lorsque l'on construisait la chapelle de Caillouville, dédiée à tous les saints, le maçon qui la bâtissait prit l'engagement d'y loger tous les bienheureux alors connus, mais il eut beau faire, saint Saturnin ne voulut jamais rester avec les autres. Si le jour on le clouait à sa place, la nuit il s'échappait furtivement et venait se fixer à l'endroit où est aujourd'hui son autel. Le maçon essaya en vain de le vaincre en passant un marché avec le diable, jamais il ne put arriver à ses fins ; il fallut se décider à bâtir à saint Saturnin la chapelle particulière que nous venons de décrire. » On raconte encore, dit Hyacinthe Langlois, que sous le règne de Charlemagne, un saint homme, nommé Hardouin, natif d'Alvimare, vécut long-temps, à l'état de reclus, dans une cellule contiguë à la chapelle de Saint-Saturnin, et qu'il s'y occupa de composer des écrits ascétiques et de transcrire les livres saints. Le peuple des environs garde pour ce petit monument une vénération séculaire. On ajoute comme que ce lieu renferme la sépulture d'un saint dont le corps est conservé sans la moindre corruption, ainsi que les vêtements dont il est couvert. C'est peut-être le corps du pieux Hardwin, auquel la renommée publique fait allusion à cause de sa sainteté.

1. *Histoire de l'abbaye de Saint-Wandrille depuis* 1604 *jusqu'à* 1734, dit qu'en 1686, le prieur Marc Rivard fit enfermer dans l'enclos monastique la vénérable chapelle de Saint Saturnin. Les 1,200 toises de murailles qui furent construites pour cet effet coûterent 6,000 livres et furent payées par M. Lebrument, curé de Gueutteville, près Tôtes, qui, à l'âge de 82 ans, s'était retiré à Fontenelle, pour y mourir en paix.

§ VI. — LA CHAPELLE ET LA FONTAINE DE CAILLOUVILLE.

A l'orient du monastère et à un kilomètre du village de Saint-Wandrille fut élevée par les premiers abbés de Fontenelle, la chapelle de Notre-Dame-de-Caillouville. Renversée en 862 et rebâtie au xe siècle, elle tomba d'elle-même au commencement du XIVe [2]. En 1331 elle fut reconstruite avec une

[1] *Gall. Christ.* t. XI, p. 157. — Duplessis, t. Ier, p. 80. — [2] *Gall. Christ.* t. XI, p. 157.

certaine magnificence par le sacristain du monastère, qui percevait les oblations des fidèles, et qui fut aidé par les pèlerins. La voûte du chœur s'étant ébranlée en 1031, l'année même de la chute du clocher de l'abbaye, on lui substitua un plafond en menuiserie. Déjà la nef avait été couverte par un semblable procédé [1].

La chapelle de Caillouville portait le titre de chapelle royale, parce qu'elle avait été dotée par deux rois de France, Jean-le-Bon, en 1351, et Louis XI, en 1474. Le premier approuva sans frais l'acquisition d'une acre de terre, le second lui accorda le *poids* de la ville de Caudebec, lorsqu'il vint à Caillouville faire un pèlerinage à Notre-Dame. Tous deux fondèrent une messe annuelle pour la prospérité de la maison royale de France.

Le clos, la fontaine et la ferme de Caillouville, vendus le 6 thermidor an IV, par l'administration centrale, furent achetés 25,000 francs par le nommé Lhérondel [2], qui ne tarda pas à démolir la chapelle malgré l'extrême dévotion des fidèles. M. Langlois, qui l'a jugée d'après ses fondations, dit qu'elle ne paraissait pas avoir jamais eu la forme d'une croix. Ce qui n'empêchait point que ses proportions fussent considérables. Le bénédictin Duplessis, chargé par nos archevêques d'une histoire du diocèse de Rouen [3], dit qu'en 1740 sa longueur était de 104 pieds en dedans, dont 50 pour le chœur et 54 pour la nef. Le chœur, qui était beau, était éclairé par dix vitraux, larges chacun de 7 pieds et hauts de 15. Une corniche de pierre qui régnait en dedans, tout le long de l'édifice, portait une quantité de groupes représentant toute l'histoire de Jésus Christ. On y voyait, entre autres, une naïve image de la Crèche où la Sainte-Vierge couchée étendait un bras hors du lit et tenait l'Enfant Jésus sous l'haleine du bœuf et de l'âne, pour le réchauffer. On avait réuni dans cette église un si grand nombre d'images ou de statues, sans compter les peintures dont le lambris de la nef était orné, que l'on disait communément parmi le peuple que tous les saints du paradis s'y trouvaient [4]. On répète encore proverbialement en Normandie : « Tassés comme les saints de Caillouville. » On peut évaluer,

[1] Duplessis, p. 82, 83. — [2] Domaines nationaux. — Département de la Seine-Inférieure. — [3] Dom Michel-Toussaint Chrétien du Plessis, religieux Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris, en 1689, avait été chargé, par Mgr de Saulx-Tavannes, de préparer une histoire du diocèse de Rouen. En 1740 il en donna l'introduction par sa *Description géographique et historique de la Haute-Normandie*, en 2 vol. in-4°, si souvent citée par nous comme par tous les autres historiens. Mais ayant mécontenté le prélat, il fut obligé d'abandonner son travail, près de vingt ans avant sa mort, arrivée à Saint-Denis, le 23 mai 1764. Ses supérieurs en confièrent la continuation à dom J.-B. Bonnaud, qui s'en est occupé jusqu'à son décès, arrivé à Saint-Germain-des-Prés, le 13 mai 1758. L'œuvre fut remise ensuite entre les mains de dom Jacques-Louis Lenoir, qui depuis plusieurs années préparait *l'Histoire générale de la Normandie*, dont il a publié le *Prospectus*, en 14 p. in-4°. — *Hist. littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, p. 755-60. — [4] Duplessis, t. Ier, p. 82.

dit M. Langlois, d'après l'extrême rapprochement des groupes et les dimensions de l'édifice, le nombre des figures sculptées à 5 ou 600 [1].

En 1825, lorsque M. Langlois visita Caillouville, la chapelle était détruite, mais une foule de débris jonchaient encore le sol sacré. « Ces restes d'images, nous dit-il lui même, m'ont paru de proportions fort différentes et d'un mérite d'exécution assez inégal. Elles devaient être pour la plupart de demi-bosse et appliquées contre le mur, comme une espèce de parement. Jadis une statue, haute au moins de 12 pieds, s'offrait aux regards du spectateur, à gauche et la première en entrant dans la nef : c'était celle de saint Christophe, le puissant préservateur de la mort subite, au moyen-âge.

» Plusieurs autres figures, moins élevées de moitié que ce colosse, se trouvaient disposées, çà et là, mais tout le reste, d'une dimension moindre encore, ceignait, entassé par groupes, tout l'intérieur de ce précieux panagion. Ces groupes représentaient un grand nombre de sujets des deux Testaments, et cette curieuse décoration n'était pas à coup sûr d'un médiocre intérêt aux yeux de nos pères, qui se complaisaient à retrouver dans les embellissements des temples, ce qu'ils couraient avec empressement admirer dans les représentations scéniques des Mystères [2]. »

Pour nous qui avons visité Caillouville le 29 octobre 1852, nous n'y avons plus trouvé la moindre trace de saints ni de chapelle. Tout a disparu : une grange s'est élevée sur les murs mêmes de l'ancien édifice, et la croix elle-même, plantée pour en conserver le souvenir, chancelle sur sa base. Une vingtaine d'images ont trouvé refuge dans l'église paroissiale, les autres sont cachées sous l'herbe de la prairie, ou bien elles auront servi, avec les pierres du sanctuaire, à former les murs des usines qui tourmentent le pauvre ruisseau de Fontenelle et qui enfument sa fraîche vallée. Telle est la destinée de ce monde et l'éternelle transformation des choses d'ici-bas. Au VII[e] et au VIII[e] siècle de notre ère, les pierres profanes des châteaux romains de *Juliobona* et de *Lotum*, furent apportées ici pour construire des églises et des abbayes, au XIX[e] siècle les pierres sacrées de nos églises et de nos abbayes servent à élever des fabriques et des manufactures, le dernier mot de la civilisation moderne.

A l'ombre de la chapelle de Notre-Dame et à deux pas des sources de la Fontenelle, cet humble ruisseau qui a donné son nom à notre puissante abbaye, sortait de terre la fontaine sacrée de Caillouville, célèbre dans tous les pays d'alentour et visitée chaque année par une foule de pèlerins. Cette source mystérieuse est entourée de murs, moins par respect pour elle que par la spéculation des propriétaires et des fermiers. Une fois dans l'enceinte on voit une mare enfermée dans un carré de maçonnerie et séparée en deux portions au moyen d'une cloison en planche. Deux escaliers en pierre permettent de descendre jusqu'à l'eau. Un de ces escaliers est pour les hommes et l'autre pour les femmes. A côté de celui des femmes est une espèce de tente en bois ménagée pour la toilette des baigneuses.

Le fond de la fontaine est revêtu de dalles, sur une desquelles est gra-

[1] *Essai*, p. 126. — [2] Id., p. 130.

vée en creux la figure de sainte Radégonde, mais on ne peut voir cette grossière image qu'une fois par an, lorsque l'on cure la fontaine. C'est chose curieuse de trouver ainsi deux reines mérovingiennes présidant à des fontaines, sainte Radégonde à Caillouville et sainte Clotilde aux Andelys. Aux deux endroits leurs images sont l'objet d'un culte et d'un pèlerinage. Il n'est pas impossible que sainte Radégonde ait été la bienfaitrice de ces contrées ; mais pourquoi a-t-on oublié sainte Bathilde que l'histoire nous assure avoir été la protectrice du naissant monastère ?

Comme le disent très-bien du Plessis et les auteurs du *Gallia Christiana*, ce sont les enfants surtout que l'on vient baigner à Caillouville, et cela pour la èpre, disent les gardiens, ce qui signifie tout simplement les maladies de la peau. Les grandes personnes s'y rendent également tous les vendredis de mai et surtout le premier. Ce jour-là les prêtres disent jusqu'à 2,000 évangiles : on s'y rend de fort loin, et cela depuis long-temps. Autrefois on faisait la *choule* le jour du Vendredi-Saint. La choule, encore bien connue dans l'arrondissement de Dieppe, consistait en un sermon et une cérémonie qui ressemblait à un mystère, puis elle finissait par une assemblée sur la place publique. En 1413, le curé de Caudebec, jaloux de l'affluence qu'attirait le Saint-Sépulcre de Caillouville, aux dépens de celui de sa paroisse, fit interdire le sermon par les vicaires-généraux de Rouen ; mais dans l'année même, à la réclamation des religieux, l'archevêque Louis de Harcourt rétablit solennellement l'assemblée, qui n'a plus été troublée jusqu'à la Révolution, cette fin de toute chose.

Maintenant s'il nous faut dire toute notre pensée sur cette fontaine, sur l'origine de la dévotion populaire et des immersions des pèlerins, nous confesserons, ainsi que nous l'avons déjà fait dans ce livre, à propos de la fontaine de Saint-Mellon à Héricourt, que nous regardons cette source comme l'ancien baptistère, non-seulement de Fontenelle, mais de toute la contrée environnante, et spécialement des quatre paroisses de Saint-Michel, de Rençon, de Sainte-Gertrude et de Caudebec, si justement appelées *les filles de Saint-Wandrille* [1]. Ces églises, en effet, n'étaient pas seulement les filles de l'abbaye, mais encore du saint fondateur lui-même, qui les avait enfantées à Jésus-Christ par ses travaux et sa parole. Saint Wandrille, saint Ansbert, saint Condé, saint Lambert, saint Milon, saint Wulfran, ont été tout à la fois les apôtres du nord de la Gaule et du pays de Caux, dont ils ont parcouru les vallées, évangélisant les peuples et laissant partout les traces de leur passage.

Au VIIe siècle, quand ces anges de Dieu descendirent dans notre patrie si prospère aujourd'hui par leurs soins, ils trouvèrent le pays tout courbé sous les invasions des barbares. A l'ombre de la hache du Franc notre terre gallo-romaine, arrosée du sang de sainte Honorine, avait vu se relever les statues et les images des faux-dieux. Les paysans surtout les honoraient d'un culte profane [2].

[1] *Pouillé* de 1738. — [2] Omnes Caletorum populi ità bruti et belluis similes antè adventum illius in hàc regione fuerant, ut, præter christiana

A cette vue, toute la légion de solitaires, établie aux rives de la Seine, quitta ses grottes et ses ermitages, où elle était occupée à prier Dieu : la croix à la main elle parcourut le pays culbutant les chênes sacrés, comblant les fontaines et les mares miraculeuses, éteignant les feux et les bûchers, recouvrant de terre les amphithéâtres et les pierres vénérées, fermant partout les *grottes des fées*, *les trous fumeux*, *les puits à la monnaie*, les cavernes prophétiques et les soupiraux mystérieux. Puis après avoir enseveli dans les ruines des villas les statues de Bacchus et de Silène, de Latone et de Jupiter, les vases et les images dédiés à Mercure, les mosaïques à l'effigie d'Apollon et de Cérès [1], ils se retiraient pour prier et pour mortifier leurs corps dans les cavernes, dans des cellules et dans des chapelles que l'on montre encore de nos jours.

Tous ceux qu'ils convertissaient par leurs prédications de feu, ils les baptisaient dans cette fontaine de Caillouville ; et ce ne furent pas seulement les Francs qui y furent plongés, mais encore les Normands devenus chrétiens. Le baptême par immersion a duré parmi nous jusqu'au XIVe siècle et je ne serais nullement surpris quand la fontaine de Caillouville aurait servi à nos ancêtres jusqu'au Xe. Comment s'en étonner quand on entend Guillaume de Jumièges nous raconter qu'en 912, Rollon, le premier duc des Normands, fut baptisé par Francon, à la source bénite de la Trinité, placée au parvis de la cathédrale de Rouen [2] ?

Pour nous donc ces bains des enfants, ces immersions des hommes, sont un souvenir du baptême antique, administré par les moines-apôtres de nos contrées. La pensée que ces eaux salutaires guérissaient la lèpre du corps, n'est venue à ces peuples que de la foi qui leur enseignait qu'elles effaçaient le péché, la lèpre de l'âme. Aussi voyez quel temps est choisi pour ces immersions populaires, le Vendredi Saint et le mois de mai ; c'est-à-dire Pâques et la Pentecôte, les deux fêtes baptismales de l'Église, dès le temps de Tertullien.

Ajoutons qu'un baptistère du même genre et encore plus curieux, existe à l'abbaye de Saint-Valery sur la Somme, à ce monastère de Leuconaüs, fondé par l'apôtre de l'Océan britannique, par ce pauvre moine qui a évangélisé nos côtes, depuis la Somme jusqu'à la Seine ; mais à Saint-Valery les sources sacrées ont ceci de particulier qu'il y a la *fontaine des hommes* et la *fontaine des dames*, double appellation qui tient à la nature même des choses, et qui doit dater des premiers temps chrétiens.

fidei nomen, virtus in illis locis religionis abolita haberetur et ita per quos prædicationem conversi sunt ut, qui anteà diripiebant aliena, postea propria largirentur, ac idolorum confringerent statuas quas dudum [illegible] [illegible] profano venerabantur. — *Boll. vita S[ti] Wandregisil* cap. IV.

[1] La mosaïque de la forêt de Brotonne, découverte en 1842, par M. Charlier. — [2] Guillaume de Jumièges, *Hist. des Norm.*, liv. II, ch. 12. Trad. Guizot.

« J'ai trouvé Fontenelle renversée sous ses ruines, dit M. Langlois, quand le pouvoir des temps et des révolutions de l'esprit humain n'ont pu détruire ni altérer seulement des croyances plus antiques que ces religieux débris. Puissent ces mêmes croyances, préservatrices des angoisses du doute, compagnes innocentes et naïves de la plus solennelle des espérances, toujours contribuer, transmises d'âge en âge, au bonheur des habitants de ces paisibles vallons ! »



RUINES DE SAINT-WANDRILLE EN 1820.

obscurs et sans nom, sans passé comme sans avenir. La propriété qu'ils achetèrent ainsi avec quelques vulgaires économies, possède et possédera toujours une renommée européenne et immortelle, eux ils sont et seront toujours profondément inconnus. Désormais ces murs, illustrés par tant de sainteté et de gloire littéraire, n'ombrageront plus que des fronts obscurs.

§ IV. — LE CLOITRE ET LE RÉFECTOIRE

Le cloître de Saint-Wandrille est un des plus magnifiques monuments de ce genre qui ait échappé au vandalisme des derniers temps. C'est à coup sûr, après celui du Mont Saint-Michel, le plus beau de la Normandie. Par son architecture, il a la plus grande ressemblance avec le cloître capitulaire de la cathédrale de Cantorbery. Toute la France, disons mieux, l'Europe entière, ont connu et admiré le nôtre, grâce au crayon de nos artistes, grâce surtout aux ingénieux procédés de MM. Bouton et Daguerre, les inventeurs du Diorama.

Ce cloître est d'une régularité parfaite et d'un effet magique, il reproduit exactement les usages primitifs de la vie claustrale des anciens. Exclusivement dans les monuments monastiques, il a échappé à la double destruction des réformateurs et des révolutionnaires. Il paraît avoir été construit au XIVe et au XVIe siècle, comme celui de Saint-Ouen de Rouen, dont on vient de rétablir le dernier échantillon.

L'abbé La Double construisit la galerie du sud, de 1301-1342. Le reste est dû au dernier abbé régulier, le vénérable Jacques Hommet, mort en 1522, et surtout au prieur Guillaume Lavieille, décédé en 1531.

Au côté Sud sont cinq arcades et cinq voûtes du XIVe siècle, au côté Est sont sept voûtes du XVIe siècle et six fenêtres bien conservées et très-flamboyantes, au côté Nord sept voûtes et sept fenêtres du XVIe siècle, et au côté Ouest sept voûtes et six fenêtres du même temps.

Au côté Sud, presque à l'angle de celui de l'Est, se trouve la plus jolie porte du XIVe siècle que j'aie vue de ma vie. Cette ogive, qui communiquait avec l'église, est encore couverte de ces vives peintures dont les âges chrétiens savaient revêtir leurs églises, au-dedans comme au-dehors. Sur le tympan est sculptée une Trinité. Dieu, le Père, couronne son Fils, et au-dessus d'eux règne le Saint-Esprit. A droite et à gauche on voit les images d'un abbé et d'une abbesse, c'est peut-être saint Wandrille et sainte Austreberte ou saint Benoît et sainte Scolastique. Des anges surmontent cette scène céleste.

La voussure se compose de fines colonnettes et de quatre rangs de feuilles grimpantes, surtout de feuilles de vigne, petites et aplaties, mais du plus joli style que l'on puisse imaginer. Six statues de saints s'étagent dans des niches, quatre apôtres au bas et deux évêques au sommet. Ce sont peut-être les quatre Evangélistes avec saint Pierre et saint Paul, figurés en évêques.

Dans cette galerie une planche de sapin conserve modestement le souvenir de la visite que fit aux ruines de Saint-Wandrille *Caroline de Bourbon, duchesse de Berry, le 27 juillet 1825.*

au haut de l'Église. A droite et à gauche de cette porte sont deux niches vides, du XIV[e] siècle.

Auprès de cette porte se voit adossée contre le mur, et faisant face au couchant, une grande statue de la Vierge dans le goût du XV[e] siècle; « une couronne en tête, elle supporte d'une main l'Enfant Jésus et de l'autre relève le manteau bleu dont elle est couverte par-dessus sa robe rouge maintenue par une ceinture dorée à longs pendants. Cette robe, suivant le luxe du temps, est diaprée de larges fleurons d'or [1]. »

Dans le côté Est, au pied de cette image, se voit une pierre tombale du XIII[e] siècle, à demi arrachée du sol et sur le point d'être dispersée comme tant d'autres. C'est, dit M. Langlois qui l'a vue en place en 1825, la tombe d'un religieux nommé Jean, premier bailli de Fontenelle et vénéré pour ses vertus. On y lit à grand peine l'inscription suivante : « Anno milleno centesimo bis octuageno gemma monachorum migravit et archa bononunc... Fontanellæ ballivus vir sine... clemens, castus,... fidelis, honestus, modestus ; flet Fontanella, nuda jacet pa... cellâ in cœlicâ patriâ detur et gloria. Amen [2]. »

Une autre tombe a disparu de ce cloître: nous voulons parler de celle de l'infâme de Gruchy, qui s'était allié avec des brigands pour voler le trésor et la bibliothèque du monastère. On rapporte, qu'ayant été inhumé au bas de la galerie orientale, près de la porte par où il introduisit les voleurs, on a vu long-temps naître sur sa tombe une telle quantité de crapauds, que les moines ne pouvaient suffire à les faire disparaître.

Dans la galerie du nord est un magnifique *lavabo* en pierre, travail de la Renaissance. Une singularité qui frappe tout le monde, c'est, dans l'amortissement de l'ogive, une tête de moine avec capuchon muni d'oreilles d'âne. « Cette fontaine, chef-d'œuvre de l'aurore des arts parmi nous, n'est pas moins élégante dans son ensemble que dans ses arabesques, exquis, compris sous le cintre surbaissé qui couronne la totalité de cette charmante composition. Ces sculptures délicates sont divisées en six panneaux, dont chacun offrait un écusson armorié occupant le centre de l'ogive. Quelque soin qu'on ait pris d'en gratter les blasons, il est encore aisé de reconnaître dans l'un de ces écus les armes de Louis XII, écartelées de France et de Bretagne. La base de cette riche décoration se compose d'un bassin oblong, formant une espèce d'auge dans laquelle six robinets versaient jadis une eau pure et limpide. Cette eau circule encore de toutes parts dans les édifices de Fontenelle, par des canaux renfermés dans les murs, précieuse ressource que les religieux durent également à la paternelle sollicitude de Jacques Hommet. Dans l'intérieur du réfectoire un bassin semblable, mais sans ornement, est pratiqué dans l'épaisseur de la muraille et correspond à celui dont nous venons de parler [3]. »

Près du *lavabo* du cloître est l'entrée qui conduit au vieux réfectoire des moines. « Ce riche portail du XVI[e] siècle, se compose de deux baies à cintres surbaissés et partagés par un pilier finement sculpté. Malheureusement

[1] *Essai*, p. 101. — [2] Id., p. 88. — [3] Id., p. 94.

ce portail est surmonté d'un couronnement dont le dessin, molasse et tourmenté, offre le mauvais goût qui présidait à la même époque aux encadrements des fenêtres de la jolie tourelle du palais-de-justice de Rouen [1]. »

Le réfectoire où nous entrons a plus de 33 mètres de long, sur une hauteur analogue. Il est éclairé au nord par huit belles fenêtres du XVe siècle, jadis décorées de figures de saints peints en grisaille sur des fonds de verres blancs. Deux côtés de cette belle salle sont tapissés de cintres entrelacés qui retombent sur des colonnes romanes du plus beau travail du XIIe siècle.

Les moines des derniers temps avaient noyé dans le plâtre cet admirable travail, et c'est M. Lebreton qui a fait sortir récemment ces colonnes et ces arcades du linceul qui les enveloppait. Nous pensons que ce placage parasite était l'œuvre de l'année 1674, où l'on fit réparer le réfectoire *pour être plus propre et plus commode* [2].

« Ce réfectoire n'est point voûté en pierre ; un simple assemblage de charpente s'élève en tiers-point, c'est-à-dire en décrivant une ogive depuis le haut des murailles jusqu'au faîtage qui est fort élevé. Ce qui fait, comme dans la grande salle du palais-de-justice de Rouen, ressembler cette construction à la carcasse renversée d'un vaisseau. L'extrémité orientale de cette vaste pièce était ornée d'une grande composition du peintre rouennais Daniel Hallé, exécutée dans le XVIIe siècle. Elle était d'une belle ordonnance, et elle représentait le miracle de la *Multiplication des Pains*. Hallé a reproduit dans plusieurs copies ce tableau dont l'original orne actuellement la chapelle de la Vierge dans l'église de Saint-Ouen de Rouen [3]. »

En quittant cette pieuse enceinte monastique sortons par le cloître et constatons que celui de Saint-Wandrille, comme tous les autres, a été peuplé de morts. Plusieurs religieux, surtout parmi les réformés, dorment dans cette enceinte, où ils ont conversé et médité pendant leur vie. De petites pierres gardent seulement le jour et l'année de la disparition de ces hommes dont Dieu seul connaît les noms, comme lui seul a connu leurs vertus et leurs œuvres.

« Malheureusement ce cloître ne présente plus le moindre vestige de ces anciens vitraux dont la beauté devait singulièrement ajouter à celles de ces fraîches et pittoresques galeries. Ils représentaient les saints parmi lesquels se trouvaient tous ceux auxquels Fontenelle devait particulièrement sa renommée et sa gloire [4]. »

Et maintenant ce chef-d'œuvre des arts religieux au moyen-âge est menacé d'une chûte prochaine : il est étayé dans plusieurs parties. Une humidité permanente et destructive règne sous ces voûtes désolées, disjoint les nervures, défigure et ébranle les clés de voûte. Personne n'entretient plus ce monument du passé ; aussi dans peu il croulera comme l'église, comme toutes les grandes choses de ce monde, où rien ne s'élève que pour tomber, où rien ne vit que pour mourir.

[1] Essai, p. 109. — [2] Histoire de l'Abbaye. — [3] Essai, p. 112. — [4] Id., p. 110.

§ V. — LA CHAPELLE DE SAINT-SATURNIN.

Après le cloître, le débris le plus intéressant pour nous, celui auquel nous devons un pèlerinage du cœur, c'est la chapelle de Saint-Saturnin, cet asile chéri des saints, où tous sont venus tour-à-tour prier et travailler de leurs mains. Cette pieuse tente de l'âme est assise sur la verte colline qui domine au nord la vallée de la Fontenelle. Sa situation au milieu des bois est véritablement pieuse et recueillie ; on sent que c'est bien, ici, la retraite d'un moine, lorsqu'il voulait se livrer seul à la contemplation de la nature ou à la méditation des vérités éternelles. Un parfum de prière et de solitude embaume encore cet oratoire qui fut tour-à-tour habité par une génération de saints. C'est là que venaient converser des choses du ciel saint Wandrille et saint Ansbert, les fondateurs de cette solitude. Cette terre, que nous foulons aux pieds, ils l'arrosèrent de leur sueur, ils la cultivèrent de leurs mains, lorsqu'ensemble ils plantèrent sur ce coteau, brûlé du soleil, la première vigne du pays de Caux [1]. La grotte de ces pieux solitaires était tapissée par ses rameaux flexibles, et ses branches s'étendaient peut-être jusque sur les blanches murailles de notre chapelle, car la vigne a toujours été l'amie de la maison de Dieu et la plante la plus recherchée de l'Église. Au dedans comme au dehors de nos temples il n'est pas rare de rencontrer des vignes de pierre embrassant de leurs ceps les portes et les fenêtres, enlaçant les nefs et les chapelles. C'est que la vigne est un emblême : elle figure dans l'Eglise chrétienne, tantôt le tronc sacré dont nous sommes les rameaux et dont Dieu est le vigneron, tantôt cette divine Eucharistie qui renaît sans cesse sur nos autels, du fruit même de cette plante mystérieuse.

Mais la première chapelle, bâtie par les saints fondateurs et consacrée par saint Ouen [2], fut détruite par les Normands en 862. Le saint abbé Gérard reconstruisit, vers 1030, celle qui existe aujourd'hui. C'est un des édifices les plus curieux de la Normandie, et c'est à coup sûr le plus ancien du diocèse de Rouen.

Il a la forme d'une croix. Le chœur et les deux transepts se composent de trois absides circulaires à peu près égales. Le clocher s'élève sur les bras de croix ; la nef, romane comme le reste, est travaillée avec moins de goût et de soin. Les fenêtres des chapelles sont petites et étroites comme les plus vieux soupiraux romans. L'appareil de l'édifice est en moëllon disposé en feuilles de fougère ou en arète de poisson. Des bancs de pierre

[1] « Quodam tempore, Ansbertus à climate meridiano distantem à præfato cænobio passus ferè 500 hortatu ejusdem viri Dei B. Wandregisilii vineam plantare et excolere cepit. » Vit. S. Ansberti, c. I, apud Boll. — « Basilica S. Saturnini, in vertice ardui montis vinearum quondam fertilis. » Vit. B. Wandr. apud Bollandistas. — [2] « Ædiculam in honorem S. Saturnini, martyris et episcopi tolosani, in vertice ardui montis ad orientem, non longè distantis extruxit sanctus abbas Wandregisilus : diacono suo, nomine Sindardo, eoque monacho, sacra illius pignora perferente ad se. » *Neustria pia*, p. 134.

disposés le long des murs et un vieil autel sont demeurés là comme des témoins de la piété des premiers âges. La voûte est une espèce de berceau comme les voûtes de nos villas romaines. Quelques fenêtres renferment des débris de verrières, c'est un *Saint-Pierre* et un *Saint-Wandrille* en grisaille, ce dernier porte une crosse et une église dans sa main. Tous deux sont fondateurs, l'un de l'Église romaine, l'autre de l'abbaye de Fontenelle. Ces vitraux sont les derniers témoins de la restauration et des décors qui furent faits, en 1510, par dom Guillaume Lavielle, sous-prieur du monastère et prieur de Marcoussis [1].

On remarque dans cette chapelle deux belles statues de pierre, représentant saint Roch et saint Adrien, qui proviennent de l'abbaye.

Cette chapelle est dédiée de toute antiquité à saint Saturnin, évêque et martyr de Toulouse. Le peuple, par une bizarrerie inexplicable, l'appelle saint Atorni ou saint Racourci. Voici de quelle manière la tradition explique la présence du pontife martyr sur cette colline : « Lorsque l'on construisit la chapelle de Caillouville, dédiée à tous les saints, le maçon qui la bâtissait prit l'engagement d'y loger tous les bienheureux alors connus, mais il eut beau faire, saint Saturnin ne voulut jamais rester avec les autres. Si le jour on le clouait à sa place, la nuit il s'échappait furtivement et venait se fixer à l'endroit où est aujourd'hui son autel. Le maçon essaya en vain de le vaincre en passant un marché avec le diable, jamais il ne put arriver à ses fins ; il fallut se décider à bâtir à saint Saturnin la chapelle particulière que nous venons de décrire. » On raconte encore, dit Hyacinthe Langlois, que sous le règne de Charlemagne, un saint homme, nommé Hardouin, natif d'Alvimare, vécut long-temps, à l'état de reclus, dans une cellule contiguë à la chapelle de Saint-Saturnin, et qu'il s'y occupa de composer des écrits ascétiques et de transcrire les livres saints. Le peuple des environs garde pour ce petit monument une vénération séculaire. On ajoute encore que ce lieu renferme la sépulture d'un saint dont le corps est conservé sans la moindre corruption, ainsi que les vêtements dont il est couvert. C'est peut-être le corps du pieux Hardwin, auquel la renommée publique fait allusion à cause de sa sainteté.

I. Histoire de l'abbaye de Saint-Wandrille depuis 1604 jusqu'à 1734, dit qu'en 1686, le prieur Marc Rivard fit enfermer dans l'enclos monastique la vénérable chapelle de Saint-Saturnin. Les 1,200 toises de murailles qui furent construites pour cet effet coûtèrent 6,000 livres et furent payées par M. Lebrument, curé de Gueutteville, près Tôtes, qui, à l'âge de 82 ans, s'était retiré à Fontenelle, pour y mourir en paix.

§ VI. — LA CHAPELLE ET LA FONTAINE DE CAILLOUVILLE.

A l'orient du monastère et à un kilomètre du village de Saint-Wandrille fut élevée par les premiers abbés de Fontenelle, la chapelle de Notre-Dame-de-Caillouville. Renversée en 862 et rebâtie au xᵉ siècle, elle tomba d'elle-même au commencement du xivᵉ [2]. En 1331 elle fut reconstruite avec une

[1] *Gall. Christ.* t. XI, p. 157. — Duplessis, t. Iᵉʳ, p. 80. — [2] *Gall. Christ.* t. XI, p. 157.

certaine magnificence par le sacristain du monastère, qui percevait les oblations des fidèles, et qui fut aidé par les pèlerins. La voûte du chœur s'étant ébranlée en 1031, l'année même de la chute du clocher de l'abbaye, on lui substitua un plafond en menuiserie. Déjà la nef avait été couverte par un semblable procédé [1].

La chapelle de Caillouville portait le titre de chapelle royale, parce qu'elle avait été dotée par deux rois de France, Jean-le-Bon, en 1351, et Louis XI, en 1474. Le premier approuva sans frais l'acquisition d'une acre de terre, le second lui accorda le *poids* de la ville de Caudebec, lorsqu'il vint à Caillouville faire un pèlerinage à Notre-Dame. Tous deux fondèrent une messe annuelle pour la prospérité de la maison royale de France.

Le clos, la fontaine et la ferme de Caillouville, vendus le 6 thermidor an IV, par l'administration centrale, furent achetés 25,000 francs par le nommé Lhérondel [2], qui ne tarda pas à démolir la chapelle malgré l'extrême dévotion des fidèles. M. Langlois, qui l'a jugée d'après ses fondations, dit qu'elle ne paraissait pas avoir jamais eu la forme d'une croix. Ce qui n'empêchait point que ses proportions fussent considérables. Le bénédictin Duplessis, chargé par nos archevêques d'une histoire du diocèse de Rouen [3], dit qu'en 1740 sa longueur était de 104 pieds en dedans, dont 50 pour le chœur et 54 pour la nef. Le chœur, qui était beau, était éclairé par dix vitraux, larges chacun de 7 pieds et hauts de 15. Une corniche de pierre qui régnait en dedans, tout le long de l'édifice, portait une quantité de groupes représentant toute l'histoire de Jésus Christ. On y voyait, entre autres, une naïve image de la Crèche où la Sainte-Vierge couchée étendait un bras hors du lit et tenait l'Enfant Jésus sous l'haleine du bœuf et de l'âne, pour le réchauffer. On avait réuni dans cette église un si grand nombre d'images ou de statues, sans compter les peintures dont le lambris de la nef était orné, que l'on disait communément parmi le peuple que tous les saints du paradis s'y trouvaient [4]. On répète encore proverbialement en Normandie : « Tassés comme les saints de Caillouville. » On peut évaluer,

[1] Duplessis, p. 82, 83. — [2] Domaines nationaux. — Département de la Seine-Inférieure. — [3] Dom Michel-Toussaint Chrétien du Plessis, religieux Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris, en 1689, avait été chargé, par Mgr de Saulx-Tavannes, de préparer une histoire du diocèse de Rouen. En 1740 il en donna l'introduction par sa *Description géographique et historique de la Haute-Normandie*, en 2 vol. in-4°, si souvent citée par nous comme par tous les autres historiens. Mais ayant mécontenté le prélat, il fut obligé d'abandonner son travail, près de vingt ans avant sa mort, arrivée à Saint-Denis, le 23 mai 1764. Ses supérieurs en confièrent la continuation à dom J.-B. Bonnaud, qui s'en est occupé jusqu'à son décès, arrivé à Saint-Germain-des-Prés, le 13 mai 1758. L'œuvre fut remise ensuite entre les mains de dom Jacques-Louis Lenoir, qui depuis plusieurs années préparait *l'Histoire générale de la Normandie*. dont il a publié le *Prospectus*, en 14 p. in-4°. — *Hist. littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, p. 755-60. — [4] Duplessis, t. Ier, p. 82.

dit M. Langlois, d'après l'extrême rapprochement des groupes et les dimensions de l'édifice, le nombre des figures sculptées à 5 ou 600 [1].

En 1825, lorsque M. Langlois visita Caillouville, la chapelle était détruite, mais une foule de débris jonchaient encore le sol sacré. « Ces restes d'images, nous dit-il lui-même, m'ont paru de proportions fort différentes et d'un mérite d'exécution assez inégal. Elles devaient être pour la plupart de demi-bosse et appliquées contre le mur, comme une espèce de parement. Jadis une statue, haute au moins de 12 pieds, s'offrait aux regards du spectateur, à gauche et la première en entrant dans la nef : c'était celle de saint Christophe, le puissant préservateur de la mort subite, au moyen-âge.

» Plusieurs autres figures, moins élevées de moitié que ce colosse, se trouvaient disposées, çà et là, mais tout le reste, d'une dimension moindre encore, ceignait, entassé par groupes, tout l'intérieur de ce précieux panthéon. Ces groupes représentaient un grand nombre de sujets des deux Testaments, et cette curieuse décoration n'était pas à coup sûr d'un médiocre intérêt aux yeux de nos pères, qui se complaisaient à retrouver dans les embellissements des temples, ce qu'ils couraient avec empressement admirer dans les représentations scéniques des Mystères [2]. »

Pour nous qui avons visité Caillouville le 29 octobre 1832, nous n'y avons plus trouvé la moindre trace de saints ni de chapelle. Tout a disparu : une grange s'est élevée sur les murs mêmes de l'ancien édifice, et la croix elle-même, plantée pour en conserver le souvenir, chancelle sur sa base. Une vingtaine d'images ont trouvé refuge dans l'église paroissiale ; les autres sont cachées sous l'herbe de la prairie, ou bien elles ont servi, avec les pierres du sanctuaire, à former les murs des usines qui tourmentent le pauvre ruisseau de Fontenelle et qui enfument sa fraîche vallée. Telle est la destinée de ce monde et l'éternelle transformation des choses d'ici-bas. Au VII[e] et au VIII[e] siècle de notre ère, les pierres profanes des châteaux romains de *Juliobona* et de *Lotum* furent apportées ici pour construire des églises et des abbayes ; au XIX[e] siècle les pierres sacrées de nos églises et de nos abbayes servent à élever des fabriques et des manufactures, le dernier mot de la civilisation moderne.

A l'ombre de la chapelle de Notre-Dame et à deux pas des sources de la Fontenelle, cet humble ruisseau qui a donné son nom à notre puissante abbaye, sortait de terre la fontaine sacrée de Caillouville, célèbre dans tous les pays d'alentour et visitée chaque année par une foule de pèlerins. Cette source mystérieuse est entourée de murs, moins par respect pour elle que par la spéculation des propriétaires et des fermiers. Une fois dans l'enceinte on voit une mare enfermée dans un carré de maçonnerie et séparée en deux portions au moyen d'une cloison en planche. Deux escaliers en pierre permettent de descendre jusqu'à l'eau. Un de ces escaliers est pour les hommes et l'autre pour les femmes. A côté de celui des femmes est une espèce de tente en bois ménagée pour la toilette des baigneuses.

Le fond de la fontaine est revêtu de dalles, sur une desquelles est gra-

[1] *Essai*, p. 126. — [2] Id., p. 130.

vée en creux la figure de sainte Radégonde, mais on ne peut voir cette grossière image qu'une fois par an, lorsque l'on cure la fontaine. C'est chose curieuse de trouver ainsi deux reines mérovingiennes présidant à des fontaines, sainte Radégonde à Caillouville et sainte Clotilde aux Andelys. Aux deux endroits leurs images sont l'objet d'un culte et d'un pèlerinage. Il n'est pas impossible que sainte Radégonde ait été la bienfaitrice de ces contrées ; mais pourquoi a-t-on oublié sainte Bathilde que l'histoire nous assure avoir été la protectrice du naissant monastère ?

Comme le disent très-bien du Plessis et les auteurs du *Gallia Christiana*, ce sont les enfants surtout que l'on vient baigner à Caillouville, et cela pour la èpre,disent les gardiens,ce qui signifie tout simplement les maladies de la peau. Les grandes personnes s'y rendent également tous les vendredis de mai et surtout le premier. Ce jour-là les prêtres disent jusqu'à 2,000 évangiles : on s'y rend de fort loin, et cela depuis long-temps. Autrefois on faisait la *choule* le jour du Vendredi-Saint. La choule, encore bien connue dans l'arrondissement de Dieppe, consistait en un sermon et une cérémonie qui ressemblait à un mystère, puis elle finissait par une assemblée sur la place publique. En 1413, le curé de Caudebec, jaloux de l'affluence qu'attirait le Saint-Sépulcre de Caillouville, aux dépens de celui de sa paroisse, fit interdire le sermon par les vicaires-généraux de Rouen ; mais dans l'année même, à la réclamation des religieux, l'archevêque Louis de Harcourt rétablit solennellement l'assemblée, qui n'a plus été troublée jusqu'à la Révolution, cette fin de toute chose.

Maintenant s'il nous faut dire toute notre pensée sur cette fontaine, sur l'origine de la dévotion populaire et des immersions des pèlerins, nous confesserons, ainsi que nous l'avons déjà fait dans ce livre, à propos de la fontaine de Saint-Mellon à Héricourt, que nous regardons cette source comme l'ancien baptistère, non-seulement de Fontenelle, mais de toute la contrée environnante, et spécialement des quatre paroisses de Saint-Michel, de Rençon, de Sainte-Gertrude et de Caudebec, si justement appelées *les filles de Saint-Wandrille* [1]. Ces églises, en effet, n'étaient pas seulement les filles de l'abbaye, mais encore du saint fondateur lui-même, qui les avait enfantées à Jésus-Christ par ses travaux et sa parole. Saint Wandrille, saint Ansbert, saint Condé, saint Lambert, saint Milon, saint Wulfran, ont été tout à la fois les apôtres du nord de la Gaule et du pays de Caux, dont ils ont parcouru les vallées, évangélisant les peuples et laissant partout les traces de leur passage.

Au VIIe siècle, quand ces anges de Dieu descendirent dans notre patrie si prospère aujourd'hui par leurs soins, ils trouvèrent le pays tout courbé sous les invasions des barbares. A l'ombre de la hache du Franc notre terre gallo-romaine, arrosée du sang de sainte Honorine, avait vu se relever les statues et les images des faux-dieux. Les paysans surtout les honoraient d'un culte profane [2].

[1] *Pouillé* de 1738. — [2] Omnes Caletorum populi ità bruti et belluis similes antè adventum illius in hâc regione fuerant, ut, præter christiana

A cette vue, toute la légion de solitaires, établie aux rives de la Seine, quitta ses grottes et ses ermitages, où elle était occupée à prier Dieu la croix à la main elle parcourut le pays culbutant les chênes sacrés, comblant les fontaines et les mares miraculeuses, éteignant les feux et les bûchers, recouvrant de terre les amphithéâtres et les pierres vénérées, fermant partout les *grottes des fées, les trous fumeux, les puits à la monnaie*, les cavernes prophétiques et les soupiraux mystérieux. Puis après avoir enseveli dans les ruines des villas les statues de Bacchus et de Silène, de Latone et de Jupiter, les vases et les images dédiés à Mercure, les mosaïques à l'effigie d'Apollon et de Cérès [1], ils se retiraient pour prier et pour mortifier leurs corps dans les cavernes, dans des cellules et dans des chapelles que l'on montre encore de nos jours.

Tous ceux qu'ils convertissaient par leurs prédications de feu, ils les baptisaient dans cette fontaine de Caillouville ; et ce ne furent pas seulement les Francs qui y furent plongés, mais encore les Normands devenus chrétiens. Le baptême par immersion a duré parmi nous jusqu'au XIVe siècle et je ne serais nullement surpris quand la fontaine de Caillouville aurait servi à nos ancêtres jusqu'au Xe. Comment s'en étonner quand on entend Guillaume de Jumièges nous raconter qu'en 912, Rollon, le premier duc des Normands, fut baptisé par Francon, à la source bénite de la Trinité, placée au parvis de la cathédrale de Rouen [2] ?

Pour nous donc ces bains des enfants, ces immersions des hommes, sont un souvenir du baptême antique, administré par les moines-apôtres de ces contrées. La pensée que ces eaux salutaires guérissaient la lèpre du corps, n'est venue à ces peuples que de la foi qui leur enseignait qu'elles effaçaient le péché, la lèpre de l'âme. Aussi voyez quel temps est choisi pour ces immersions populaires, le Vendredi Saint et le mois de mai ; c'est-à-dire Pâques et la Pentecôte, les deux fêtes baptismales de l'Église, dit le savant Tertullien.

Ajoutons qu'un baptistère du même genre et encore plus curieux, existe à l'abbaye de Saint-Valery sur la Somme, à ce monastère de Leuconaus, fondé par l'apôtre de l'Océan britannique, par ce pauvre moine qui a évangélisé nos côtes, depuis la Somme jusqu'à la Seine ; mais à Saint-Valery les sources sacrées ont ceci de particulier qu'il y a la *fontaine des hommes* et la *fontaine des dames* double appellation qui tient à la nature même des choses, et qui doit dater des premiers temps chrétiens.

fidei nomen, virtus in illis locis religionis abolita haberetur et ita per suam prædicationem conversi sunt ut, qui antea diripiebant aliena, postea propria largirentur, ac idolorum confringerent statuas quas dudum amore cultu profano venerabantur. — *Boll. vita S^ti Wandregisil.* cap. IV.

[1] La mosaïque de la forêt de Brotonne, découverte en 1842, par M. Charlier. — [2] Guillaume de Jumièges, *Hist. des Norm.*, liv. II, ch. 18. Trad. Guizot.

« J'ai trouvé Fontenelle renversée sous ses ruines, dit M. Langlois, quand le pouvoir des temps et des révolutions de l'esprit humain n'ont pu détruire ni altérer seulement des croyances plus antiques que ces religieux débris. Puissent ces mêmes croyances, préservatrices des angoisses du doute, compagnes innocentes et naïves de la plus solennelle des espérances, toujours contribuer, transmises d'âge en âge, au bonheur des habitants de ces paisibles vallons ! »



RUINES DE SAINT-WANDRILLE EN 1820.

TOME Ier.

Page VI, ligne 25, au lieu de : Pointer, lisez : Poindre.

Page 61, ligne 39, au lieu de : Saint Joseph, lisez : Saint Romain.

Page 117, lignes 24 et 25, au lieu de : Lebesly, lisez : Lesselié.

Page 337, aux lignes 32, 33, 34, 35 et 36, substituez : « *Ichy gist reli*
et discrète personne frère Jacques-Agnès Raul ? natif du diocèse de
tances, licentié en droit canon et prieur de céans, lequel a fait faire
chapelle, les troys maisons prochaines d'icelle, le coulombié et plu
autres édifices et réparations audit prieuré, le tout a grands frais,
et ouvrages et à grand peine, et travail (la) *de sa personne, qui trep*
l'an de grâce mil cinq cents et.... »

TOME II.

Page 9, aux lignes 26 et 27, au lieu de : Briques de plâtre, cuites au
moulées et pétries à l'avance avec de l'ocre jaune, lisez : Briques
plâtre moulées à l'avance avec de l'ocre jaune.

Page 165, ligne 4, au lieu de : Blanc de Senlis, lisez : Bleu de Senlis.

Page 169, ligne 7, au lieu de : N'ont pas, eux, de, lisez : N'ont pas e

Page 222, ligne 2, au lieu de : Au printemps dernier, lisez. Le 17 février 1

Page 239, ligne 14, au lieu de : Faloppe, lisez : Foloppe.

Page 264, ligne 9, au lieu de : Thébenne, lisez : Thébéenne.

Page 338, ligne 26, au lieu de : Belle-Dame, lisez : Bonne-Dame.

Page 346, ligne 33, au lieu de : Mme Roger, lisez : Mme Royer.

Page 353, ligne 10, au lieu de : Il est probable que cette chapelle fut
dée vers le XVe siècle : Substituez : Après avoir parcouru les archive
Saint-Wandrille nous supposons volontiers que le fondateur de
chapelle fut « Willelmus de deserto, » seigneur de Louvetot, qui en 1
faisait une donation à l'abbaye de Fontenelle.

TABLE DES MATIÈRES.

A

B

C

D

dit M. Langlois, d'après l'extrême rapprochement des groupes et les dimensions de l'édifice, le nombre des figures sculptées à 5 ou 600 ¹.

En 1823, lorsque M. Langlois visita Caillouville, la chapelle était détruite, mais une foule de débris jonchaient encore le sol sacré. « Ces restes d'images, nous dit-il lui-même, m'ont paru de proportions fort différentes et d'un mérite d'exécution assez inégal. Elles devaient être pour la plupart de demi-bosse et appliquées contre le mur, comme une espèce de parement. Jadis une statue, haute au moins de 12 pieds, s'offrait aux regards du spectateur, à gauche et la première en entrant dans la nef : c'était celle de saint Christophe, le puissant préservateur de la mort subite, au moyen-âge.

» Plusieurs autres figures, moins élevées de moitié que ce colosse, se trouvaient disposées, çà et là, mais tout le reste, d'une dimension moindre encore, ceignait, entassé par groupes, tout l'intérieur de ce précieux panagium. Ces groupes représentaient un grand nombre de sujets des deux Testaments, et cette curieuse décoration n'était pas à coup sûr d'un médiocre intérêt aux yeux de nos pères, qui se complaisaient à retrouver dans les embellissements des temples, ce qu'ils couraient avec empressement admirer dans les représentations scéniques des Mystères ². »

Pour nous qui avons visité Caillouville le 29 octobre 1852, nous n'y avons plus trouvé la moindre trace de saints ni de chapelle. Tout a disparu : une grange s'est élevée sur les murs mêmes de l'ancien édifice, et la croix elle-même, plantée pour en conserver le souvenir, chancelle sur sa base. Une vingtaine d'images ont trouvé refuge dans l'église paroissiale ; les autres sont cachées sous l'herbe de la prairie, ou bien elles ont servi, avec les pierres du sanctuaire, à former les murs des usines qui tourmentent le pauvre ruisseau de Fontenelle et qui enfument sa fraîche vallée. Telle est la destinée de ce monde et l'éternelle transformation des choses d'ici-bas. Au VIIᵉ et au VIIIᵉ siècle de notre ère, les pierres profanes des châteaux romains de *Juli-bona* et de *Lotum* furent apportées ici pour construire des églises et des abbayes ; au XIXᵉ siècle les pierres sacrées de nos églises et de nos abbayes servent à élever des fabriques et des manufactures, le dernier mot de la civilisation moderne.

A l'ombre de la chapelle de Notre-Dame et à deux pas des sources de la Fontenelle, cet humble ruisseau qui a donné son nom à notre puissante abbaye, sortait de terre la fontaine sacrée de Caillouville, célèbre dans tous les pays d'alentour et visitée chaque année par une foule de pèlerins. Cette source mystérieuse est entourée de murs, moins par respect pour elle que par la spéculation des propriétaires et des fermiers. Une fois dans l'enceinte on voit une mare enfermée dans un carré de maçonnerie et séparée en deux portions au moyen d'une cloison en planche. Deux escaliers en pierre permettent de descendre jusqu'à l'eau. Un de ces escaliers est pour les hommes et l'autre pour les femmes. A côté de celui des femmes est une espèce de tente en bois ménagée pour la toilette des baigneuses.

Le fond de la fontaine est revêtu de dalles, sur une desquelles est gra-

¹ *Essai*, p. 126. — ² Id., p. 130.

vée en creux la figure de sainte Radégonde, mais on ne peut voir cette grossière image qu'une fois par an, lorsque l'on cure la fontaine. C'est chose curieuse de trouver ainsi deux reines mérovingiennes présidant à des fontaines, sainte Radégonde à Caillouville et sainte Clotilde aux Andelys. Aux deux endroits leurs images sont l'objet d'un culte et d'un pèlerinage. Il n'est pas impossible que sainte Radégonde ait été la bienfaitrice de ces contrées ; mais pourquoi a-t-on oublié sainte Bathilde que l'histoire nous assure avoir été la protectrice du naissant monastère ?

Comme le disent très-bien du Plessis et les auteurs du *Gallia Christiana*, ce sont les enfants surtout que l'on vient baigner à Caillouville, et cela pour la èpre, disent les gardiens, ce qui signifie tout simplement les maladies de la peau. Les grandes personnes s'y rendent également tous les vendredis de mai et surtout le premier. Ce jour-là les prêtres disent jusqu'à 2,000 évangiles : on s'y rend de fort loin, et cela depuis long-temps. Autrefois on faisait la *choule* le jour du Vendredi-Saint. La choule, encore bien connue dans l'arrondissement de Dieppe, consistait en un sermon et une cérémonie qui ressemblait à un mystère, puis elle finissait par une assemblée sur la place publique. En 1413, le curé de Caudebec, jaloux de l'affluence qu'attirait le Saint-Sépulcre de Caillouville, aux dépens de celui de sa paroisse, fit interdire le sermon par les vicaires-généraux de Rouen ; mais dans l'année même, à la réclamation des religieux, l'archevêque Louis de Harcourt rétablit solennellement l'assemblée, qui n'a plus été troublée jusqu'à la Révolution, cette fin de toute chose.

Maintenant s'il nous faut dire toute notre pensée sur cette fontaine, sur l'origine de la dévotion populaire et des immersions des pèlerins, nous confesserons, ainsi que nous l'avons déjà fait dans ce livre, à propos de la fontaine de Saint-Mellon à Héricourt, que nous regardons cette source comme l'ancien baptistère, non-seulement de Fontenelle, mais de toute la contrée environnante, et spécialement des quatre paroisses de Saint-Michel, de Rençon, de Sainte-Gertrude et de Caudebec, si justement appelées *les filles de Saint-Wandrille* [1]. Ces églises, en effet, n'étaient pas seulement les filles de l'abbaye, mais encore du saint fondateur lui-même, qui les avait enfantées à Jésus-Christ par ses travaux et sa parole. Saint Wandrille, saint Ansbert, saint Condé, saint Lambert, saint Milon, saint Wulfran, ont été tout à la fois les apôtres du nord de la Gaule et du pays de Caux, dont ils ont parcouru les vallées, évangélisant les peuples et laissant partout les traces de leur passage.

Au VIIe siècle, quand ces anges de Dieu descendirent dans notre patrie si prospère aujourd'hui par leurs soins, ils trouvèrent le pays tout courbé sous les invasions des barbares. A l'ombre de la hache du Franc notre terre gallo-romaine, arrosée du sang de sainte Honorine, avait vu se relever les statues et les images des faux-dieux. Les paysans surtout les honoraient d'un culte profane [2].

[1] *Pouillé* de 1738. — [2] Omnes Caletorum populi ità bruti et belluis similes antè adventum illius in hàc regione fuerant, ut, præter christiana

I

J

L

« J'ai trouvé Fontenelle renversée sous ses ruines, dit M. Langlois, quand le pouvoir des temps et des révolutions de l'esprit humain n'ont pu détruire ni altérer seulement des croyances plus antiques que ces religieux débris. Puissent ces mêmes croyances, préservatrices des angoisses du doute, compagnes innocentes et naïves de la plus solennelle des espérances, toujours contribuer, transmises d'âge en âge, au bonheur des habitants de ces paisibles vallons ! »



RUINES DE SAINT-WANDRILLE EN 1820.

Page VI, ligne 25, au lieu de : Pointer, lisez : **Poindre.**

Page 61, ligne 39, au lieu de : Saint Joseph, lisez : **Saint Romain.**

Page 117, lignes 24 et 25, au lieu de : Lebesly, lisez : **Lesselié.**

Page 337, aux lignes 32, 33, 34, 35 et 36, substituez : « *Ichy gist vall*
et discrète personne frère Jacques-Agnès Raut ? natif du diocèse de
tances, licentié en droit canon et prieur de céans, lequel a fast fair
chapelle, les troys maisons prochaines d'icelle, le coulombié et plu
autres édifices et réparations audu prieuré, le tout a grands frais,
et ouvrages et à grand peine, et travail (la) de sa personne, qui tra
l'an de grâce mil cinq cents et.... »

TOME II.

Page 9, aux lignes 26 et 27, au lieu de : Briques de plâtre, cuites au moulées et pétries à l'avance avec de l'ocre jaune, lisez : **Brique** plâtre moulées à l'avance avec de l'ocre jaune.

Page 165, ligne 4, au lieu de : Blanc de Senlis, lisez : **Bleu de Senlis**

Page 169, ligne 7, au lieu de : N'ont pas, eux, de, lisez : **N'ont pas e**

Page 222, ligne 2, au lieu de : Au printemps dernier, lisez : **Le 17 février 1**

Page 239, ligne 14, au lieu de : Faloppe, lisez : **Foloppe.**

Page 264, ligne 9, au lieu de : Thébenne, lisez : **Thébéenne.**

Page 338, ligne 26, au lieu de Belle-Dame, lisez : **Bonne-Dame.**

Page 346, ligne 33, au lieu de : Mme Roger, lisez : **Mme Royer.**

Page 353, ligne 10, au lieu de : Il est probable que cette chapelle fut dée vers le XVe siècle. Substituez : Après avoir parcouru les archiv Saint-Wandrille nous supposons volontiers que le fondateur de chapelle fut « Willelmus de deserto, » seigneur de Louvetot, qui en 1 faisait une donation à l'abbaye de Fontenelle.

TABLE DES MATIÈRES.

A

V

Dieppe. — Em. Delevoye, imprimeur.

ERRATA ET CORRIGENDA.

TOME Ier.

Page 11, ligne 39, supprimez: sainte Thérèse.

Pages 116 et 117, lignes 34 et 24, il y a dans ces deux lignes une contradiction qui n'est qu'apparente. La chapelle a été construite en 1585, comme le démontre la dédicace, mais le portail actuel n'a été bâti qu'en 1589, comme le prouve le chiffre qui est dessus.

Page 117, ligne 24, au lieu de Jean Lebesly : lisez Jean Lesley ou Lesley (en français Jean Lesselié), évêque de Ross, en Écosse.

Page 137, au lieu de : sainte Marguerite, lisez : sainte Barbe.

Page 145, ligne 28, au lieu de : Rome, lisez : Nicomédie.

Page 214, ligne 23, supprimez ces mots : en disant « ephpheta. »

Page 221, ligne 35, au lieu de : 950 fr., lisez : 850 fr.

Page 185, ligne 24, au lieu de : effrondré, lisez effondré.

Page 330, ligne 16, effacez : comme des Carmes.

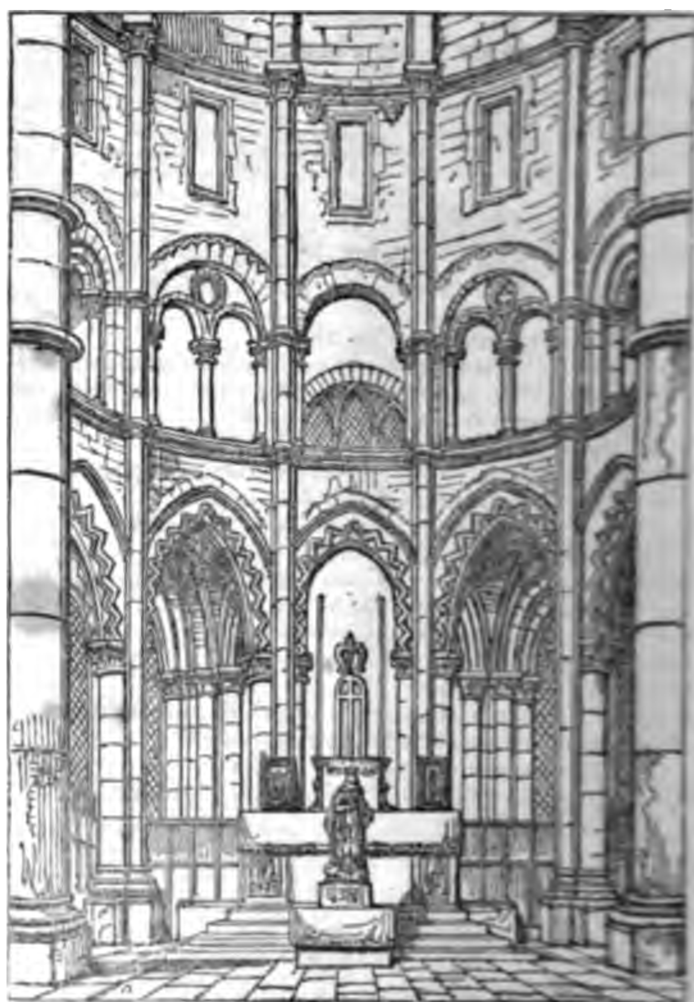
Page 335, ligne 27, au lieu de : 1223, lisez : 1823.

Page 360, lignes 2 et 21, au lieu de : Richard Ier, lisez : Richard II ;

— Ligne 9, au lieu de : Richard II, lisez : Richard III ;

— Ligne 35, au lieu de : son père, lisez : lui-même.

Page 368, ligne 5, au lieu de : Tocqueville, lisez : Touffreville.



NOMS DES SOUSCRIPTEURS.

M. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, 50 exemplaires.
LE CONSEIL GÉNÉRAL DE LA SEINE-INFÉRIEURE, 20 exemplaires.
S. G. Mgr BLANQUART DE BAILLEUL, Archevêque de Rouen.

MM. Allard fils, négociant à Fécamp.
Ancel (Jules), membre du Corps législatif, à Paris.
Angran, propriétaire à Caudebec.
Archier (Adolphe), avocat à Rouen.
Aribaut, ingénieur de l'arrondissement de Dieppe.
Advisse (Mme), propriétaire à Dieppe.
Baillet, avoué à Dieppe.
Ballin, archiviste de l'Académie de Rouen.
Barbet (Henry), président du Conseil général de la Seine-Inférieure.
Barrabé, membre de l'Académie de Rouen.
Barthélemy, architecte de la cathédrale de Rouen.
Barre, architecte à Rouen.
Baudouin, conseiller général, au château des Vieux.
Baudry (Paul), membre de plusieurs sociétés savantes, à Rouen.
Béatte (Mlle), propriétaire à Thiouville.
Belot, conseiller général, à Rouen.
Bertin (Mme), libraire au Hâvre.
R. P. Bertrand, supérieur de la compagnie de Jésus, à Rouen.
Besselièvre, manufacturier à Maromme.
Bezuel, conseiller général, à Pavilly.
Bornot, maire de Valmont.
Boucher, officier-marin, au Havre.
Bouffard, ancien conseiller général, à Fécamp.
Boulen, ancien notaire, à Cany.
Bourdon, commerçant à Rouen.
Bouteiller, docteur-médecin, à Fécamp.
Bréard, président du tribunal civil d'Yvetot.
Brianchon, régisseur au château de Gruchet-le-Vallasse.
Brunet, imprimeur à Yvetot.
Carlet (Victor), propriétaire à Moulineaux.
Carpentier, propriétaire et gérant du *Courrier du Havre*.
Cartier, ancien sous-préfet, à Dieppe.
Cassagne (Armand), professeur-calligraphe, à Rouen.
Caudebec, greffier du tribunal civil d'Yvetot.
Collen-Castagne, manufacturier à Bolbec, 2 exemplaires.

I

J

L



L'abbé [illegible], curé-doyen de Saint-Jacques de Dieppe.
L'abbé Vincheneux, curé de Tréport.
L'abbé Yon, curé-doyen de Lillebonne.
Labarbe, conseiller général de Fontaine-le-Dun.
Labarbe, conseiller d'arrondissement, à Fontaine-le-Dun.
Lair (P.-A.), membre de plusieurs Académies, à Caen.
Lamotte (Abel), négociant au Havre.
Lamotte (P.), propriétaire à Dieppe.
Largiliert, directeur de la banque de Rouen.
Laurent, propriétaire a Hattenville.
Leblic, commissaire-priseur à Dieppe.
Leblic (Mme), propriétaire à Autretot.
Lebrument, libraire à Rouen, 25 exemplaires.
Leborgne, fabricant à Saint-Denis-d'Héricourt.
Lecadre, docteur-médecin au Havre.
Liot (Nicolas), cultivateur à Hattenville.
Lechevrel, conseiller général et maire de Montivilliers, 2 ex
Leclerc, architecte à Dieppe.
Lédier, député au corps législatif, à Bacqueville.
Lefebvre, conseiller d'arrondissement, à Dieppe.
Lefilleul des Guerrots, de l'Académie de Rouen.
Lefilleul des Guerrots fils, propriétaire à Rouen.
Lefort, courtier de navires au Havre.
Legentil, propriétaire à Saint-Victor-l'Abbaye.
Le Leu, président du tribunal civil, à Dieppe.
Lemetayer, notaire à Caudebec.
Lemonnier (Alexandre), propriétaire à Sanvic.
Lemonnier, aubergiste à Saint-Denis-d'Héricourt.
Lenormand, conseiller général à Bosc-le-Hard.
Lephay (Jules), propriétaire à Pende (Somme).
Lepic (le baron), sous-préfet de Dieppe.
Lepicard, maire à Bourdainville.
Leplay, adjoint à Cany.

MM. Leroy (Ernest), préfet de la Seine-Inférieure.
Leroy, instituteur à Cany.
Leroy, menuisier-sculpteur à Rouen.
Letellier (Mme hôtel du Commerce, à Dieppe.
Levasseur, imprimeur à Dieppe.
Levesque (Mme) propriétaire à Caudebec.
La Bibliothèque publique d'Abbeville.
La Bibliothèque publique de Bayeux.
La Bibliothèque publique de Dieppe, 2 exemplaires.
La Bibliothèque publique d'Elbeuf.
La Bibliothèque publique de Fécamp.
La Bibliothèque publique du Havre.
La Bibliothèque publique de Rouen.
La Bibliothèque du Séminaire du Mont-aux-Malades.
Magné, propriétaire à Rouen.
Manoury (Isidore), propriétaire à Fauville.
Mansois, huissier à Fauville.
Marais, libraire à Dieppe, 50 exemplaires.
Marcel, notaire au Havre.
Martin, architecte à Caudebec.
Mouquet, receveur de l'arrondissement de Dieppe.
Mouquet-Conseil, propriétaire à Dieppe.
Navet (Mme) propriétaire à Dieppe.
Neveu, notaire à Tôtes.
Nicolle, propriétaire à Saint-Denis-d'Héricourt.
Nion, notaire et maire d'Ingouville.
Noël, propriétaire à Villequier.
Olivier, notaire à Fauville.
Olivier, pharmacien à Fauville.
O'Reilly, président de la chambre de commerce du Havre.
Panichot (Mme), propriétaire à Dieppe.
Paray, professeur au collége de Dieppe, 3 exemplaires.
Parfait (Mlle) institutrice à Dieppe.
Paumier, pasteur protestant à Rouen.
Paumier (Jean), propriétaire à Fauville.
Périaux (Nicétas), ancien imprimeur à Cherbourg.
Péron, imprimeur-gérant de la *Revue de Rouen*.
Petit, notaire et maire à Fauville.
Pinel (Mlle), propriétaire à Rouen.
Poignant (Adolphe), de la commission des antiquités à Rouen.
Pouchet, professeur et membre de l'Institut à Rouen.
Pourpoint fils, armateur à Dieppe.
Prat, ancien conseiller général à Rouen.
Prevost, menuisier à Dieppe.
Pron, préfet de la Sarthe, au Mans.
Quenouille aîné, propriétaire à Dieppe.
Quenouille (Olivier), propriétaire à Dieppe.

MM. Quesnel (l … à
Queval, gr… r de … s
Rassent, propriétai… Al… ize.
Reiset, conseiller gé… l de … ngueville, 2 exemplaires.
Requier, propriétaire à … lb…
Riolle, docteur-médecin à … ppe.
Robert, menuisier-s… a Dieppe.
Robin, conseiller d'… ondiss… ment à Goderville.
Roger, marbrier-sc… à Y… etot.
Rondeaux (Jean), a… n député à Rouen.
Roulleau, conseiller général à Villequier.
Rousselin (Mme), propri… u château d'[illegible].
Selle (A.), propriétaire a … lbec.
Selle (L.), propriétaire à Y… t.
Sellier, négociant et maire de Dieppe.
Soublin, instituteur à Autretot.
Tabouret, commerçant à Dieppe.
Thibaut-Méliot (Mme), institutrice à Dieppe.
Toussaint, avocat au Havre.
Troche, chef de l'état-civil du 4e arrondissement de Paris.
Vallois, négociant et juge à Rouen.
Vasse (Mme), propriétaire à Gruchet-le-Valasse.
Viel, conseiller général au Havre.
Vimart, greffier de la cour d'appel de Rouen.
Voisin (Mme), épicière à Fauville.











DUE SEP 12 '46



